

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

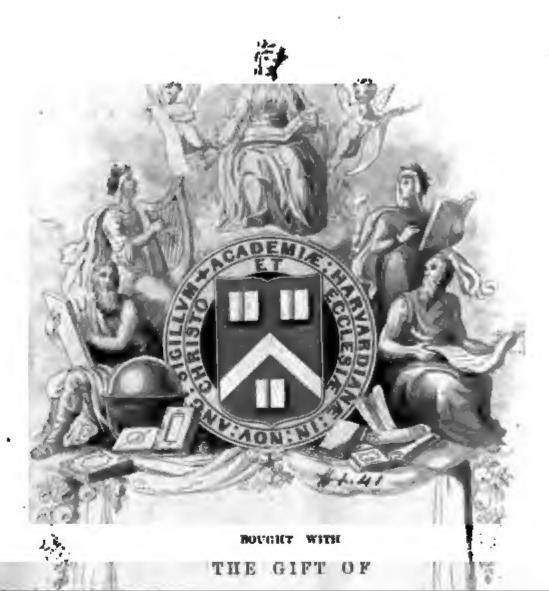


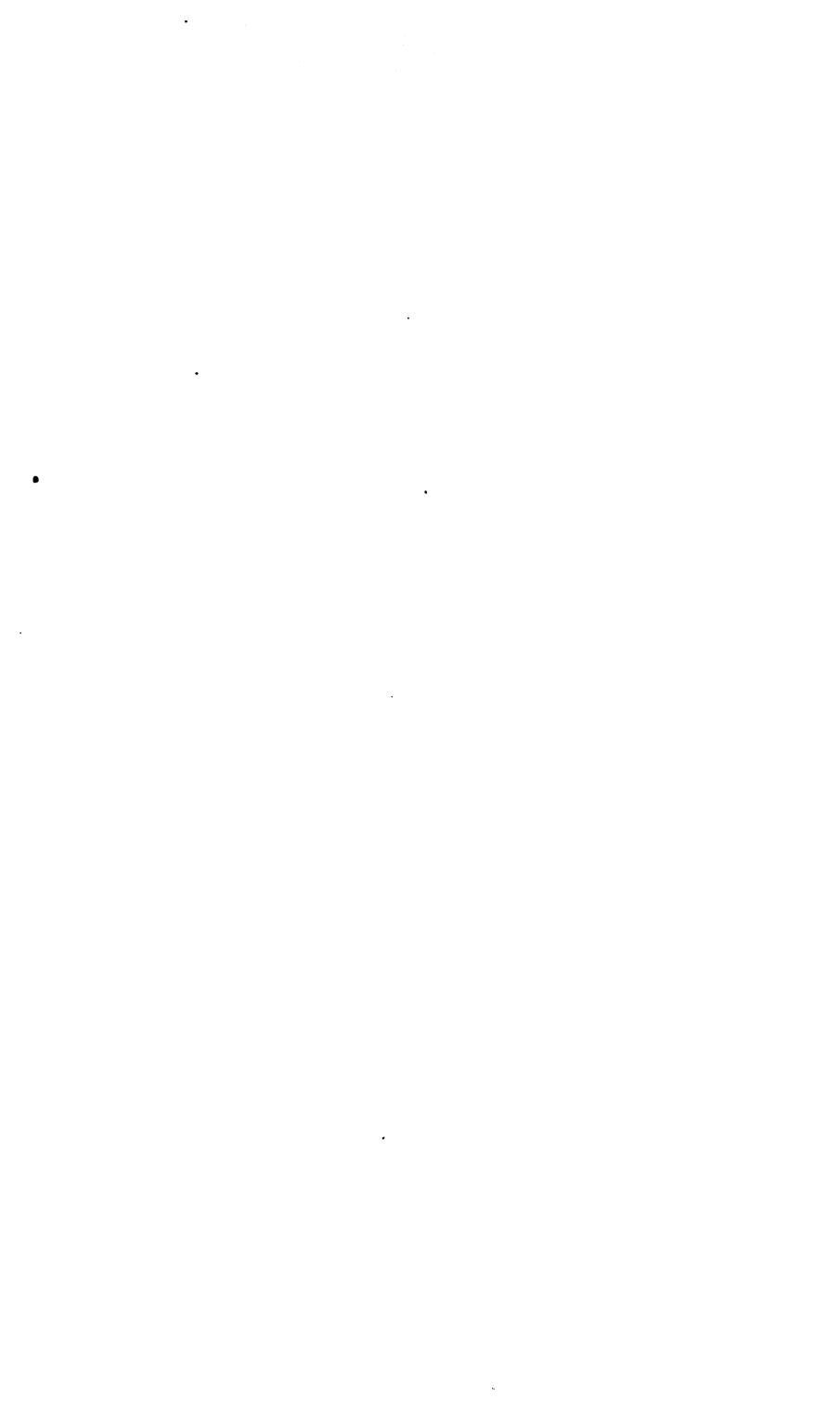
4512 3238- 3610





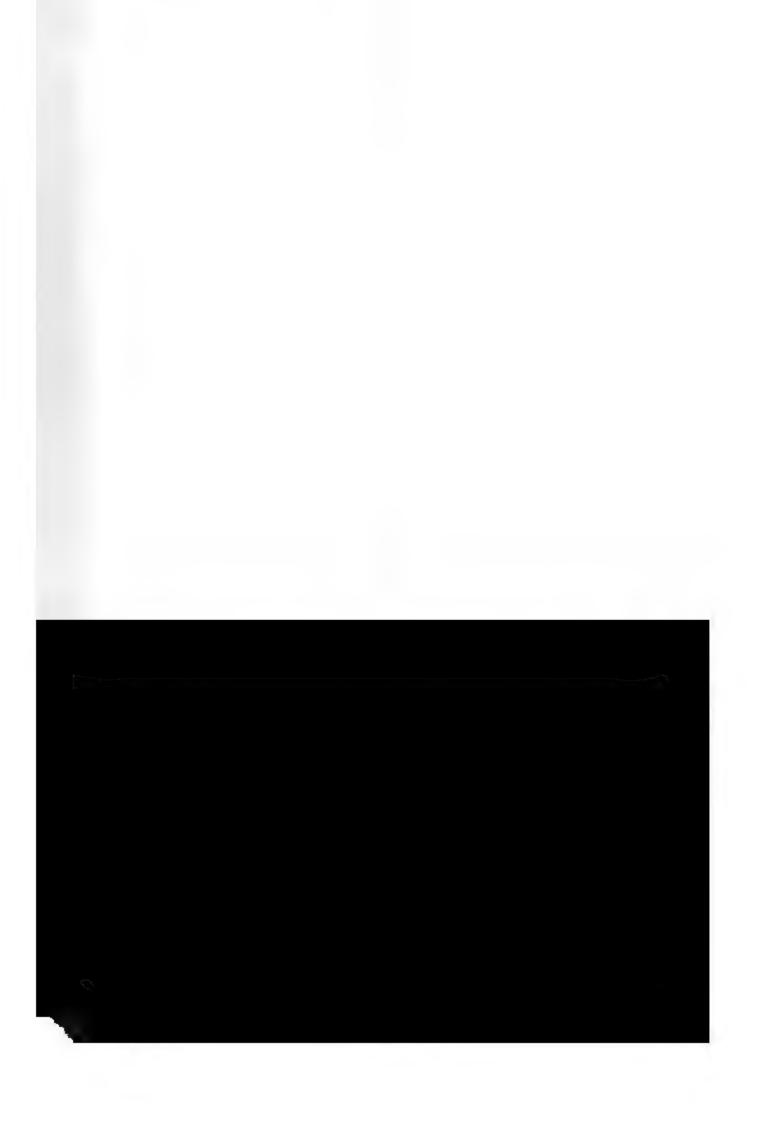
4512 32.18. 1175











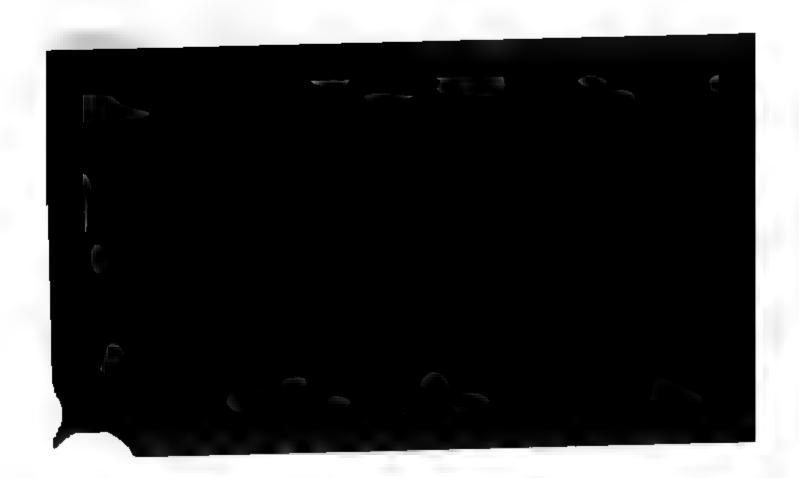
L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DE TOUS LES PEUPLES.

PERSE.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, Nº 56.

ŧ



LA PERSE,

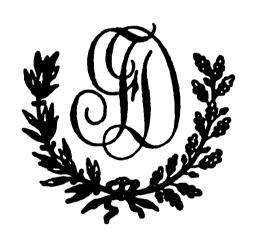
PAR

M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE TURIN.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS, IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,

1841.

A Dia 3218.41.10 June 38.



L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

PERSE,

PAR M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE TURIN.

Lest peu de personnes auxquelles le nom de la Perse ne soit connu. La délivrance des Israélites captifs à Babylone, la bataille de Marathon, l'expédition d'Alexandre, la défaite de Crassus, le triomphe de Sapor sur Valérien, les conquêtes de Thamaskouli-khan, les derniers revers des armées persanes, sont autant de faits que nous avons tous présents à la mémoire. Mais quelles causes ont amené des succès si divers? que s'estil passé entre ces grands événements? pourquoi le même sol a-t-il produit tantôt des générations d'élite, tantôt des hommes faibles et pusillanimes? Quelle influence la religion des mages et le fatalisme de Mahomet ont-ils eue sur ces changements? Nous ne prétendons pas résoudre ces questions importantes; mais nous tâcherons de recueillir et d'exposer avec soin tous les éléments qui peuvent en amener la solution. Tel est le but que nous nous proposons dans cet ouvrage. Avant d'entrer en matière, il faut jeter un coup d'œil sur le pays dont nous voulons faire connaître les institutions et les habitants.

NOMS DE LA PERSE.

Le nom le plus ancien de la Perse 1^{re} Livraison (PERSE.) est Élam ou Élymais, qui vient d'Elam fils de Sein. Daniel et Ésdras appellent ce pays Paras. Il est encore nommé Achæmenia, d'après les Achæménides, ses anciens rois. Les écrivains musulmans emploient les dénominations de Fars, Adjem et Iran. Suivant Hérodote, les habitants de la Perse étaient désignés, à une époque très-reculée, sous les noms de Céphènes et d'Artæi.

LIMITES DE L'EMPIRE PERSE

Les Mèdes, les Babyloniens et les Lydiens, se partageaient la souveraineté des plus belles contrées de l'Asie, lorsque les Perses, conduits par Cyrus, les attaquèrent successivement et les soumirent à leur puissance. Aux pays que possédaient ces peuples, Cyrus ajouta encore d'autres provinces, et, en peu d'années, il fonda un des empires les plus vastes qui aient jamais existé.

Les bornes de l'empire perse étaient: A l'est, le fleuve Indus; au nord, le Jaxartès, la mer Caspienne, la chaîne du Caucase et le Pont-Euxin; au sud, la mer des Indes, le golfe Persique et l'Arabie; à l'ouest, les limites n'étaient guère fixes; les guerres continuelles entre les Perses et les Grecs les saisaient changer fréquemment, On peut cependant indiquer la mer Égée comme servant de bornes à l'empire de ce côté.

DITISIONS.

L'Euphrate partageait l'empire en deux parties inégales. Le pays qui se trouvait a l'ouest du fleuve comprensit la presqu'ile de l'Asie Mineure , la Syrie et la Phénicie; la seconde partie renfermait les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Ces differentes provinces formalent vingt-trois satrapies. On ignore l'époque précise de cette division, qui éprouva sans doute plusieurs changements. Avant de commencer la description des satrapies, nous dirons un mot des montagnes et des fleuves les plus importants de la Perse.

La chaîne du Taurus, qui couvre de ses ramifications une partie de l'Asie. commence en Lycie et court de l'ouest à l'est. Ce n'est que dans la Pamphylie que cette chaîne s'élève d'une manière remarquable. Deux branches importantes se détachent ensuite du Taurus ; l'une, appèlée *Anti-Taurus*, s'avance dans la Cappadoce, et l'autre, nommée Amanus, sépare la Cilicie de la Syrie. Le Taurus a encore plusieurs autres branches qui prennent différents noms.

PLROVES.

Six grands fleuves arrosaient l'eni-

gre, que l'on donnait encore à une rivière de la Susiane appelée aussi Oroales.

Le Tigre prend sa source, comme l'Euphrate, dans le mont Abus, coule vers le sud et se jette dans le golfe Persique, apres avoir reçu les eaux de l'Euphrate.

L'Araxe. Les Grecs ont donné ce nom a plusieurs fleuves; mais l'Araxe, proprement dit, est le lleuve qui sort du mont Abus, arrose l'Arménie et porte ses eaux à la mer Caspienne.

L'Oxus. Ceffeuve qui prend naissance dans les monts lmaus se dirige vers l'ouest. Il avait autrefois son embouchure dans la mer Caspienne; aujourd'hui, il se jette dans le lac Aral.

Le Phase, dont la source se trouve dans les *Moschici montes*. Ce fleuve arrose la Colchide et finit son cours dans le Pont-Euxin.

L'Indus. Ce sieuve sort des monts Imaus, coule du nord au midi, et va porter ses caux à la mer des Indes.

DESCRIPTION DES SATRAPIES.

ASIR MINKURE.

L'Asie Mineure formait dix satrapies, dont trois à l'ouest, deux au centre, deux au sud et trois au nord. C'est par celles de l'ouest que nous commencerous.



Meinder ou Petit Méandre, arrosait

encore la Lydie.

Sardes, située au pied du mont Tmolus, était la capitale de la Lydie. C'est là que résidaient les rois avant la conquête de Cyrus. Depuis, les satrapes chargés du gouvernement de la province y fixèrent leur séjour. Sardes était le centre d'un grand commerce, et il s'y tenait un marché d'esclaves. La ville était défendue par une citadelle, dans laquelle les rois de Perse entretenaient une forte garnison. Les environs étaient d'une merveilleuse fertilité, mais bouleversés par des tremblements de terre.

Après Sardes venaient :

Philadelphie, située au pied du mont Tmolus;

Hypæpa, aujourd'hui Berki, bâtie sur le penchant du Tinolus opposé à celui qui descend vers Sardes;

-Tralles, au pied du Mésogis, petite

ville bien bâtie et fortisiée;

Magnésie, détruite par les tremblements de terre. Il ne faut pas la confondre avec une autre Magnésie qui se trouvait non loin du sleuve Méandre, et que l'on appelait Magnésie sur le Méandre.

Les Lydiens d'abord courageux devinrent, après avoir été soumis par les Perses, très-efféminés; ils s'appliquaient surtout à fabriquer des objets de luxe, et passaient pour fort habiles à travailler les métaux. On prétend que les premiers ils ont eu l'idée de se servir d'espèces monnayées.

Un air pur, un climat tempéré, un sol fertile, un commerce florissant, rendaient la satrapie de Lydie une des plus belles et des plus riches de l'em-

pire perse.

IOXIE.

La côte de la Lydie fut, neuf cents ans environ avant l'ère chrétienne, couverte de colonies grecques de race ionienne, qui, ayant chassé les indigènes et s'étant établies à leur place, donnérent à ce pays le nom d'Ionie.

Les villes ioniennes étaient au nombre de dix, savoir : Milet, Myunte, Priène, Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène, Phocée et Érythrées; plus, les îles de Samos et de Chios. Nous n'avons pas à nous occuper de ces colonies ioniennes, sur lesquelles les Perses n'exercaient qu'une autorité douteuse, à l'exception de Milet et de Myunte, dont nous parlerons dans la description de la Carie, où elles étaient situées.

CARIE.

Bornée par la mer à l'ouest et au sud, cette province était séparée de la Lydie par le fleuve Méandre. Les Cariens peuplaient d'abord les îles de la mer Egée et s'étendaient sur la côte de la Lydie, d'où les colonies grecques les retoulérent dans l'intérieur des terres. Le pays connu sous le nom de Doride, les îles voisines appelées Sporades, d'un mot grec qui veut dire dispersées, et les deux îles de Rhodes et de Cos dépendaient de la Carie. Le Méandre, fameux par ses sinuosités, arrosait la contrée, et, après mille détours, se jetait dans la me**r entre** Milet et Priène. Dans la partie méridionale de la Carie se trouvait le Calbis, autre seuve qui passait près de la ville de Caunus.

Les villes principales de la Carie étaient:

Halicarnasse, colonie grecque, résidence des rois de Carie, célèbre pour avoir donne le jour à Hérodote, et aussi par le tombeau que la reine Artémise y fit élever à Mausole, son époux. Cette ville était très-forte. On croit qu'un château nommé Bodroun, construit par les chevaliers de Rhodes, occupe aujourd'hui une partie de l'emplacement d'Halicarnasse.

Caunus, près de l'embouchure du Calbis. L'air y était fort insalubre, et l'on disait, en parlant de ses habitants,

que les morts y marchaient.

Cnide ou Gnide, célèbre par la naissance de l'historien Ctésias, et par le culte qu'on y rendait à Vénus. On voyait dans le temple une statue de la déesse qui passait pour le chef-d'œuvre de Praxitèle. Cette ville avait deux ports.

Milet, à l'entrée d'un petit golfe que

domine le mont Latmus, célèbre par la fable d'Endymion, était la plus méridionale des colonies ioniennes. Cette ville fut la patrie de Thalès et d'Aspasie.

Myunte était peu importante.

Mylasa, où Jupiter était particulièrement honoré, subsiste encore aujourd'hui, et n'a point changé de nom. On l'appeile cependant aussi Marmara, à cause des carrières de marbre qui en sont voisines. Cette ville était située non loin de la mer, et avait un port qui a changé son nom de Physcus en celui de Fisco.

Stratonicea, dans les environs de laquelle se trouvaient deux temples, l'un dédié à Jupiter Chrysaoros, l'autre à Hécate. On croît retrouver l'emplacement de Stratonicea dans le lieu appelé par les Turcs Eski-schehr ou vieille ville.

Alabanda, une des principales villes de l'intérieur, était peu éloignée du

Méandre.

L'lie de Rhodes, vaste, fertile et commerçante, était peuplée d'habitants industrieux et braves. On y remarquait la ville de Lindus, avec un temple consacré à Minerve Lindia, et Rhodes fondée environ 400 ans avant l'ère chrétienne.

Cos avait une capitale du même nom. Cette île, patrie d'Hippocrate, produisait un vin excellent et très-recherché.

Les Cariens cultivaient les arts et

cette satrapie Cyzique, Abydos, et Lampsaque désignée, par Xerxès, pour fournir à une partie de l'entretien de Thémistocle.

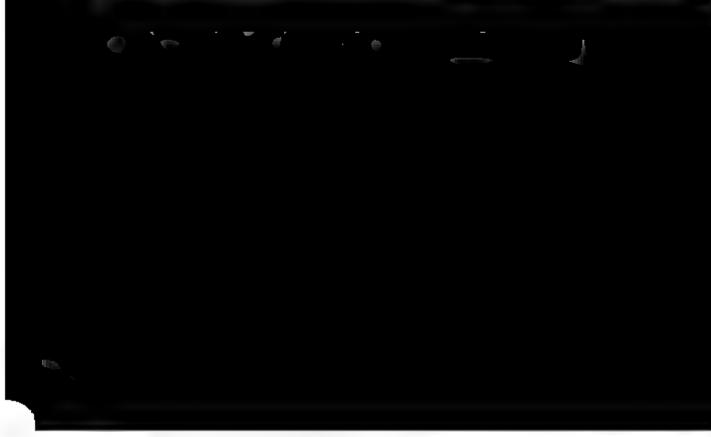
Les Perses avaient réuni à la Mysie la partie occidentale de la Bithynie où se trouvait Dascylium, résidence ordinaire des satrapes. Cette ville se nomme aujourd'hui Diaskillo.

La Mysie était plus fertile que l'Ionie; aussi les habitants s'adonnaientils à l'agriculture de préférence au

commerce.

PRINTERS.

La Phrygie, séparée de la grande Cappadoce par le fleuve Halys, était une des provinces les plus importantes de l'Asie Mineure. La contrée qu'on appela plus tard Galatie y était comprise. La Phrygie aurait été la plus grande de toutes les satrapies, silles rois de Perse, pour diminuer la puissance des satrapes, n'en avaient pos détaché quelques parties, réunies pius tard à d'autres gouvernements. Ainsi, du côté de l'est, la Lycaonie qui en dépendait fut jointe à la Cappadoce. On en fit de même du district de Milyas qui fut incorporé à la Lycie. La Galatie, qui touchait vers le nord à la Bithynie et à la Paphlagonie, était montueuse ; le reste de la Phrygie s'étendait en une vaste plaine, fertile et arrosee par plusieurs fleuves, tels que l'Halvs, le Songare, le Incas et le



dernière était sans doute la même que Thymbraia ou Thymbrée, près de laquelle Crésus fut vaincu par Cyrus.

Les Phrygiens étaient plutôt agriculteurs que commerçants; ils s'adonnaient à l'éducation des bestiaux, et surtout des brebis. Les troupeaux élevés dans les environs de Célènes donnaient une laine recherchée pour sa finesse, et sa couleur noire si parfaite, qu'on la comparait à celle des corbeaux.

Lycaonie. C'est ici que nous croyons devoir parler de cette partie de la Phrygie, quoique à une certaine époque, comme nous l'avons dit, les rois de Perse l'eussent incorporée à la Cappadoce.

La Lycaonie renfermait trois villes considérables: Iconium (aujourd'hui Konieh), capitale; Laodicea, surnommée Combusta (Ladakieh), et Laranda

(Larendeh).

Couverte au nord de montagnes peu élevées qui portent aujourd'hui le nom de Foudhalbaba, la Lycaonie formait du côté de la Galatie une vaste plaine qui s'étendait presque jusqu'à cette province. On trouve dans la Lycaonie un grand marais salé, appelé autrefois Tatta palus, et aujourd'hui Touzlah, mot turc qui veut dire saline.

CAPPADOCE.

Cette contrée, dont les limites étaient: le Taurus au sud, l'Arménie à l'est, la mer Noire au nord, et la Paphlagonie à l'ouest, comprenait du temps des Perses tous les pays situés entre l'Halys et l'Euphrate. On la divisait en deux parties, dont l'une s'appelait Cappadocia magna et Cappadocia ad Taurum; l'autre Cappadocia ad Pontum. Il n'est pas certain, toutefois, que cette division ait été admise par les Perses.

GRANDE CAPPADOCE.

On ne connaît pas exactement les limites qui la séparaient de l'autre Cappadoce. Les Cappadociens étaient appelés par les Grecs Syriens, et plus souvent Leuco - Syriens ou Syriens blancs, pour les distinguer des véritables Syriens.

Les principales montagnes de la Cappadoce sont: l'Anti-Taurus et l'Argæus. Ce dernier, quoique très-élevé et couvert de neige, ne donne cependant naissance à aucune rivière.

Le seuve le plus considérable du pays est l'Ilalys, qui tirait ce nom des sels dont ses eaux sont chargées; aujourd'hui les Turcs l'appellent Kizilirmak ou fleuve rouge. L'Halys prend sa source dans la chaîne du Taurus, sépare la Cappadoce de la Galatie et de la Paphlagonie, et se jette dans le Pont-Euxin, entre Amisus et Sinope. Le Mélas avait sa source près de la

Le Mélas avait sa source près de la ville de Mazaca; ses eaux formaient des marais qui rendaient malsain l'air

des environs.

Les villes étaient : Mazaca, métropole, située au pied du mont Argæus,

dans un canton appelé *Cilicia*.

Comana, dans les vallées de l'Anti-Taurus, traversée par la rivière appelée Sarus. Cette ville était la résidence d'un pontife souverain, sous l'autorité duquel était placé un temple de Bellone, d'autres disent de Diane, trèsfameux dans le pays.

Tyane, que l'on croit être la même que Dana, nommée dans l'expédition

du jeune Cyrus.

CAPPADOCE SUR LE PONT.

Cette province forma plus tard une partie du royaume de Pont.

Ses principaux fleuves sont : le Thermodon, fameux par les Amazones qui vécurent, dit-on, sur ses bords.

L'Iris qui passait à Comana, à Amasie, et qui, grossi par le Lycus, rivière considérable, se jette dans le Pont-Euxin.

VILLES.

Amisus sur le Pont-Euxin, entre l'embouchure de l'Iris et celle de l'Halys, colonie de Milet.

Gaziura, ancienne capitale.

Trapezus ou Trébisonde, ville grecque.

Phanarara, qui donnait son nom au district dans lequel elle était située.

A masie sur l'Iris, ville forte et belle,

patrie de Strabon.

Comana sur le Pont-Euxin, qu'il ne faut pas confondre avec Comana de la grande Cappadoce. Ville commerçante

et résidence d'un pontife.

Zéla, où résidait un autre pontife.
Les Cappadociens avaient, en général, peu d'aptitude pour les sciences et pour les arts. Sous la domination romaine, ils étaient recherchés comme porteurs de litières; c'était là leur seul mérite. Ils étaient adonnés au commerce, et plusieurs de leurs villes situées sur le Pont-Euxin et sur les grandes routes des caravanes qui se rendaient de l'Arménie dans l'Asie Mineure, devinrent de vastes entrepôts.

La ville de Comana était un de ces entrepôts, et le pontife qui y résidait prélevait des droits sur les marchandises. Les pontifes des villes de la Cappadoce, et celui de Comana en particulier, jouissaient d'une autorité très-grande et indépendante de celle

des satrapes.

PAPULAGONIA.

La Paphlagonie, quoique placée au nombre des provinces de l'empire, ne fut cependant jamais entièrement soumise au roi de Perse. Cette contrée vertes de montagnes conservèrent presque toujours leur indépendance, et firent même souvent des incursions aur le pays des satrapes voisins.

La Cilicie renfermait de grandes vallées fertiles en blé, en vins et en fruits. Cette province était arrosée par le Cydnus et le Pyrame qui descendent du Taurus.

Tarse, capitale.

Issus, devenue célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur Darius.

SYNTS.

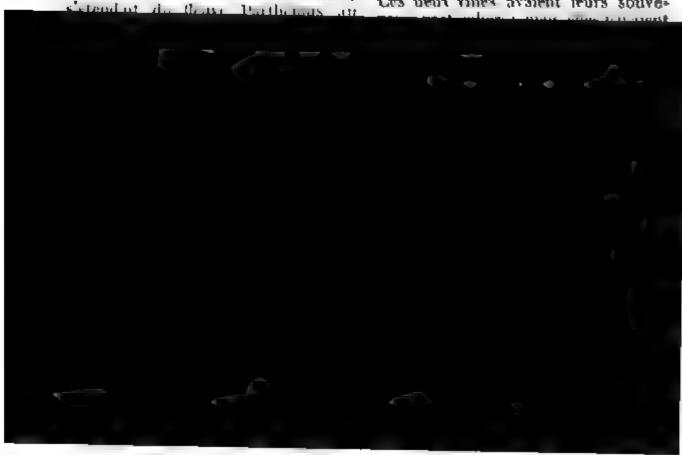
La Syrie (*) était bornée au nord par le Taurus, à l'est par l'Euphrate et l'Arabie Déserte, à l'ouest par la Méditerranée et le mont Amanus qui la séparait de la Cilicie. En y comprenant la Palestine et la Phénicie, ses frontières du midi touchaient à l'Egypte et à l'Arabie Pétrée.

Ses principales villes étaient : Samosate, Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée et Héraclée. Le seul fleuve du pays est l'Oronte qui, se dirigeant d'abord du sud au nord, coule ensuite vers l'ouest et se jette dans la Médi-

terranee.

Montagnes. Le Liban et l'Anti-Liban. La valiée que forment ces deux chaines de montagnes est nommée Célé-Syrie ou Syrie creuse. On y trouve la ville de Damas.

La Phenicie renfermait Sidon et Tyr. Ces deux villes avaient leurs souve-



de révolte contre les Perses. On ne peut donc pas le compter au nombre des provinces de l'empire.

SATRAPIES ENTRE L'EUPHRATE ET LE TIGRE.

MÉSOPOTAMIE.

Ce nom grec, qui signisse situé entre deux fleuxes, n'était point en usage chez les Perses. Les livres saints appellent la contrée entre l'Euphrate et le Tigre Aram-naharaim ou Syrie des deux fleuves. On désignait aussi ce pays sous les noms de Syrie, d'Assyrie et d'Arabie. La Mésopotamie forme un triangle dont la base est appuyée à la chaîne du Taurus. Le Tigre la borne à l'est, l'Euphrate à l'ouest et un peu aussi au nord. Voisine de la Babylonie , la Mésopotamie en était séparée par une muraille de briques cimentées avec du bitume. Cette muraille appelée muraille Médique s'étendait de l'Euphrate au Tigre et garantissait la Babylonie des incursions des peuples nomades qui habitaient la partie basse de la Mésopotamie.

Cette province était arrosée par plusieurs rivières, parmi lesquelles se trouvait l'Aborras ou mieux Chaboras dont le nom s'est conservé dans Khabour. Une chaîne de montagnes appelée Masius dans l'antiquité et aujourd'hui Karadjadaglar ou Montagnes noiratres par les Turcs, s'étend depuis l'endroit où l'Euphrate se fraye un passage au travers du Taurus, jusqu'aux bords du Tigre.

La Mésopotamie avait pour métropole une ville à laquelle les Macédoniens donnèrent le nom d'Edesse.

Carræ ou Charræ, Charran, et aujourd'hui Harran, d'où Abraham partit pour se rendre dans le pays de Chanaan, est devenue célèbre par la défaite de Crassus.

Nisibis, une des villes les plus considerables de la Mésopotamie, était située au pied du Masius, sur les bords d'une rivière formée de plusieurs ruisseaux qui descendent de cette montagne. Les Macédoniens appelèrent Nisibis Intiochia Mygdoniæ, et la rivière,

dont nous ignorons le nom primitif, Mygdonius fluvius.

BABYLONIE.

La Babylonie était à la fois la plus petite et la plus riche de toutes les satrapies. On l'appelait aussi Chaldée, quoique ce nom , à proprement parier, ne convienne qu'à la partie située vers le golfe Persique. La Babylonie était bornée à l'est par la Susian**e , au sud** par le golfe Persique, à l'ouest par l'Arabie Déserte et la Mésopotamie, au nord par la Mésopotamie. L'Euphrate l'arrosait dans toute sa iongueur. Pour maîtriser et diriger les eaux du fleuve et faciliter l'arrosement des campagnes, les Babyloniens élevérent des digues, creusèrent des canaux et des lacs qui défendaient en même temps le pays-contre les i**nvasions du** dehors. Quelques canaux aussi étaient destinés à faire communiquer l'Euphrate avec le Tigre. Un de ces canaux qui se trouvait près de la ville de Sippara était nonimé *Naharraga;* un autre, le *Naharsares*, est appelé aujourd'hui *Naharsarsar* ; enfin le troisième était le Naharmalcha ou Fleure royal, qui joignait l'Euphrate au Tigre, près de l'endroit où fut plus tard fondée Séleucie.

Babylone, capitale de la satrapie qui portait son nom, est la plus ancienne ville du monde. L'Euphrate la partageait en deux dans la direction du nord au sud. Ses murs formaient un carré régulier dont les côtés répondaient aux quatre points cardinaux. On n'est pas d'accord sur l'étendue de Babylone. Il demeure seulement prouvé que cette ville était ford grande, ce qui tenait en partie à la quantité considérable de cours et de jardins renfermés dans son enceinte.

ARMÉNIE.

L'Arménie proprement dite ou Grande Arménie était située entre l'Euphrate et le Tigre, et s'étendait de l'ouest à l'est depuis l'Euphrate jusqu'au consluent de l'Araxe et du Cyrus. Cotto province confinait au nord avec la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie; au aud avec la Mésopotamie, l'Assyrie et la Médie. Ce pays renferme de hautes

montagnes et des plaines.

Le mont Gordyseus ou Carduchius sur les confins de la Mésopotamie est regardé par quelques auteurs, à cause de son élévation extraordinaire, comme le même que le mont Ararst, sur lequel s'arrêta, dit-on, l'arché de Noé. Le Niphatès, l'Abus et le Nibarus sont, après le Carduchius, les points les plus élevés de l'Arménie. Ces montagnes donnent naissance à de grands fleuves, tels que l'Euphrate, le Tigre et plusieurs autres.

Sur l'Araxe se trouvait Artaxata, capitale de l'Arménie. Carcathiocerta sur le Tigre était considérée comme le chef-lieu d'une partie de l'Arménie appelée Sophène. Toutes les autres villes importantes de l'Arménie sont évidemment d'une époque postérieure

aux Perses.

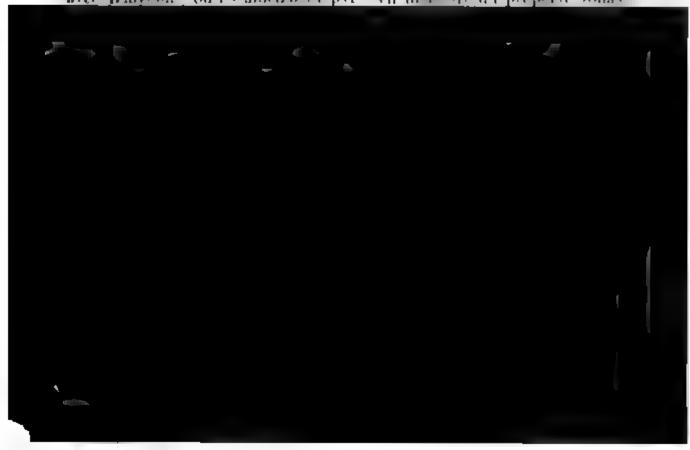
Les parties basses de l'Arménie et sartout la vallée de l'Araxe étaient assez fertiles. On nourrissait dans toute la contrée de nombreux troupeaux, et on y élevait des chevaux excellents. Les satrapes d'Arménie étaient tenus de fourmer chaque année vingt mille chevaux au roi de Perse.

Quoique les Arméniens se livrassent de préférence à la vie pastorale, ils faisaient neanmoins quelque commerce avec Balatine, ou ils amenient par orientale de ce fleuve, depuis les limites de l'Arménie au nord jusqu'à
celles de la Babylonie vers le midi.
A l'orient, une chaîne de montagnes
dont le nom était Zagros (aujourd'hui
Dagataghi), la sépare de la Médie.
Son nom vient d'Assur, fils de Sem;
aujourd'hui on l'appelle pays des
Curdes ou Curdistan. Les Curdes
descendent des anciens Carduques-Dès
les temps les plus reculés, ce dernier
peuple était répandu dans les montagnes de la Mésopotamie, de l'Arménie et du nord de l'Assyrie.

Un fleuve considérable, nomme Zab (*), et Lyons par les auteurs grecs, traverse l'Assyrie dans toute sa largeur, et se jette dans le Tigre un peu audessous d'un lieu appelé Aloni dans l'antiquité, aujourd'hui Ghilon. Plus bas, une autre rivière du nom de Petti Zab, et que les Tures appellent Altounson ou rivière d'or, se jette éga-

Jement dans le Tigre.

Ninive, capitale de l'Assyrie, construite par Ninus sur la rive gauche du Tigre, était, seion Strabon, plus spacieuse que Babylone. Cette ville fut detruite par les Mèdes ligués avec les Babyloniens contre les Assyriens; mais il paraît qu'elle fut reconstruite. Aujourd'hui encore on peut reconsaître son emplacement sur la rive du Tigre opposee à Mossoul, où se trouvent des ruines qui portent le nom de Nino, et un endroit venere par les habitants en una arc du proplete lonas



•

PAOVINCE DE PARSE OU PERSIDE.

Tous les pays que nous avons décrits furent ajoutés par la conquête à l'empire des Perses. Mais le siége principal de la puissance de ceux-ci, leur véritable patrie, se trouvait dans la Perside ou Perse proprement dite. Cette province était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Susiane et les monts Uxiens, au nord par les monts Parétacéniens et Cosséens, qui sont le prolongement de la chaîne du Taurus, à l'est par la Carmanie. Ses fleuves principaux étaient le Cyrus ou Agradatus, et l'Araxe, qui se jetaient l'un et l'autre dans le golfe Persique.

Persépolis, capitale, brûlée en partie par Alexandre, renfermait des monuments dont il subsiste encore au-

jourd'hui de belles ruines.

Quelques auteurs ne font qu'une seule-et même ville de Persépolis et de Pasargades ou Pasagardes, dont le nom, qui signifie ville ou campement des Perses, devrait s'écrire Parsagarde. Pline et Strabon distinguent positivement ces deux villes; l'une et l'autre opinion présentent des difficultés.

Il n'existe aucun vestige de Gabès ni d'Oca, qui étaient des villes et rési-

dences royales.

L'extrême chaleur et la sécheresse qui en est la suite rendaient stérile la partie de la Perse voisine du golfe Persique. La partie centrale était trèsproductive, on y nourrissait beaucoup de troupeaux; au nord, la contrée est stérile et montueuse. On était toutefois parvenu, pendant la période la plus florissante de l'empire perse, à en rendre fertiles les parties basses par de nombreux canaux d'irrigation.

Les Parétacéniens et les Cosséens, peuplades sauvages qui ne vivaient que de vols et de rapines, étaient répandus dans les montagnes auxquelles on donne leur nom, c'est-à-dire, dans toute la partie septentrionale et orientale. Ils étendaient leurs brigandages

jusqu'à la mer Caspienne.

A l'occident, on trouvait les Uxiens qui vivaient aussi dans leurs mon-

tagnes, et se livraient à toute espèce de vol.

Au centre et dans toute la partie maritime étaient différentes tribus comprises sous le nom général de Perses, et parmi lesquelles on distinguait celle des Pasargades, ainsi appelés de leur ville royale. Les Perses possédaient les îles du golfe Persique.

SUSIANE.

Cette province était bornée à l'est par la Perse, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Babylonie, au nord par la Médie. Ses principales rivières étaient l'Eulæus qui venait de la Médie, et dont les eaux remarquables par leur légèreté étaient, à ce qu'on prétend, les seules dont buvaient les rois de Perse. L'Eulæus est souvent appelé Choaspe. L'Oroates ou Oroatis, que l'on désignait aussi sous le nom de Pasitigre, s'appelle aujourd'hui le Tab.

Suse, capitale, était une des résidences des rois de Perse.

Quoique sujette à de grandes chaleurs, la Susiane était fertile. Cet avantage tenait sans doute à plusieurs petits seuves qui arrosaient le pays.

La partie septentrionale et montueuse de la Susiane portait le nom d'Élymais.

MÉDIE.

Les bornes de la Médie étaient, au nord, la mer Caspienne; à l'ouest, l'Arménie; au sud, la Perse et la Susiane; à l'est, l'Arie.

Montagnes: le Zagros et le Para-

choatras.

VILLES.

. . "

Gaza ou Gazaca. Véra, bien fortifiée.

Ecbatane, capitale de la satrapie et résidence d'été des rois de Perse et des rois parthes, n'était d'abord qu'une forteresse bâtie par Déjocès; mais les rois mèdes s'appliquèrent à l'agrandir et à en rendre le séjour de plus en plus agréable. Il paraît prouvé que la moderne Hamadan est bâtie sur l'emplacement d'Ecbatane.

La partie de la Médie limitrophe de

l'Arménie partait le nom d'Atropatène. Cette province était montueuse et froide.

La Médie proprement dite, ou Grande Médie, renfermait des plaines très-fertiles en vin, blé et fruits délicieux. On y nourrissait des chevaux d'une race excellente. La Médie payait en nature aux rois de Perse un impôt considérable en chevaux, mulets et montonne

ARZA.

Cette province répond, en partie, au Khorasan moderne.

Ses principales villes étaient :

Aria, nommée aussi Artacoana, capitale, aujourd'hui Hérat.

Susia, aujourd'hui Zeuzan.

Bitaxa, que l'on reconnaît dans Badkhiz ou Badghiz.

Sariga, appelée maintenant Sarakhs, et plus communément Scharakhs.

MYRCANIE.

L'Hyrcanie était bornée au nord par la mer Caspienne, à l'ouest par la Médie, au sud par la Parthie, et à l'est par la Margiane.

Arrien cite Zadracarta comme la ville la plus considérable de l'Hyr-

éanie.

PARTMER.

Cette province était bornée au nord par l'Byrcanie, à l'est par l'Ario, au aud par l'Carmame deserte, et l'ouest Jaxartès et l'Oxus, qui lui servaientde limites au nord et au sud, était bornée à l'est par les Saces, et à l'ouest par les Chorasmiens.

La principale ville de la Sogdiane était Maracanda, que l'on croit être

la même que Samarcande.

CARMANIE.

La Carmanie, aujourd'hui le Kerman, était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Perside, au nord par la Parthie, et a l'est par la Gédrosie. On partage ordinairement cette province en Carmanie deserte, vers le nord, et en Carmanie proprement dite, vers le golfe Persique.

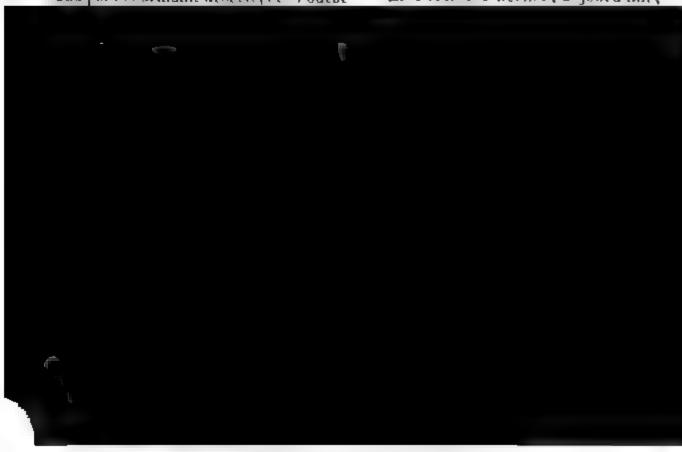
Il faut bien se garder de confondre, avec quelques auteurs, la Carmanie et la Caramanie, contrés de l'Asie Mineure, ainsi nommée par les Turcs. La Caramanie comprend l'ancienne Cilicie et quelques autres provinces.

GÉDROSIA.

La Gédrosie était bornée à l'ouest par la Carmanie, au sud par l'océan Indien, à l'est par le fleuve Indus, et au nord par la Drangiane et l'Arachosie. C'était un pays stérile et presque désert.

GÉOGRAPHIE MODERNE DE LA PERSE.

La Perse est bornée, a jourd'hui,



élevé, qui se joint à celui de l'Asie Mineure et de l'Arménie à l'ouest, et qui confine, à l'est, avec le plateau de l'Afganistan et du Béloutschistan.

RIVIÈRES.

Le Kerkhah ou Kérah qui porte aussi le nom turc de Karasou (eau noire), passe à peu de distance de Kirmanschah et à Haviza, et se jette dans le Schat el Arab près de Basrah, après un cours de cent quarante lieues. C'est le Gyndes des anciens.

Le Caroun passe par Schouster, et verse ses eaux, avec celles de l'Abzal et du Djerhai, dans le golfe Persique. Il

a environ cent lieues de cours.

Le Sitareguian ou Sitaroguian, qui a sa source dans le Farsistan, où il porte le nom de Roudbal, passe par Darabguerd, et se jette dans le golfe Persique.

Le Divroud, qui passe à Velazguerd, et a son embouchure dans le golfe Persique, vis-à-vis de l'île de Kisch-

misch.

Le Sésidroud ou Kizilouzen (*), traverse l'Irak-adjemi, passe par Roudbar dans le Guilan, et se jette dans la mer Caspienne.

Le Tedjen ou Tedzen arrose une partie du Kliorasan, et se jette dans le golfe de Balkan. Son cours est d'en-

vison cent lieues.

Le Bendemir traverse le Farsistan et se jette dans le lac Bakhtegan.

Le Zendehroud passe par Ispahan,

et se perd dans les sables.

Le Schourehroud passe par Nischabour, dans le Khorasan, et se perd, dit-on, dans les sables.

Le Mourgab (l'ancien Margus) arrose aussi une partie du Khorasan, et se perd également dans les sables.

LACS PRINCIPAUX.

Le lac Bakhtegan, appelé plus communément aujourd'hui lac de Niriz,

(°) Sésidroud veut dire en persan Rivière blanche; Kizilouzen est composé de deux mots turcs qui signisient Eau rouge.

n'a point d'écoulement. Les eaux de ce lac, qui reçoit cependant plusieurs rivières d'eau douce, sont salées et paraissent ne nourrir aucun poisson. Il a environ soixante lieues de circonférence. Sa profondeur ordinaire est d'une vingtaine de pieds.

Le lac d'Ourmia, qui tire son nom de la ville d'Ourmia dans l'Aderbidjan, située sur ses bords, a environ trente lieues de longueur sur quinze de largeur. Ses eaux sont ex-

trêmement salées.

DÉSERTS.

Les déserts de la Perse sont plutôt salés que sablonneux. Celui qui sépare le Khorasan de l'Irak-adjémi, et que l'on nomme Grand désert salé, est long d'environ cent trente lieues, et large de soixante et dix. Les déserts qui occupent le nord du Kirman paraissent se joindre à celui-ci. On a calculé que les déserts forment au moins les trois dixièmes du sol de la Perse.

MINES.

Les montagnes de la Perse renferment des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, que font négliger le manque de bois et les frais excessifs qu'entraînerait leur exploitation.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Les provinces du Guilan et du Mazenderan, et les environs de Tauris dans l'Aderbidjan, sont exposés à des tremblements de terre. On éprouve aussi des secousses dans les provinces méridionales du Farsistan et du Laristan. Les montagnes de l'Irakadjémi renferment plusieurs volcans.

ETAT DU SOL.

La Perse produit peu; c'est à peine si l'on cultive la vingtième partie du sol. Cet état de choses tient peut-être aux guerres intestines qui désolent depuis longtemps le royaume. Mais d'autres causes aussi ont concouru à rendre stérile un pays si connu autrefois pour sa richesse. Les anciens Perses étaient tenus par leur religion de se livrer à l'agriculture. Planter un arbre, défricher un champ, faire produire des fruits à un terrain inculte et peu fertile, étaient autant d'œuvres pieuses et méritoires qui recevaient leur récompense dans ce monde et dans l'autre. Aujourd'hui, ces maximes salutaires sont abandonnées; aussi le sol de la Perse, livré, pour ainsi dire, à lui-même, devient-il de jour en jour moins productif.

CLIMAT.

L'air est sec et chaud sur les bords du golfe Persique. Il y a dans ces régions des époques où la chaleur est si étouffante, que les naturels eux-mêmes ont de la peine à la supporter. Pendant les quatre mois que dure l'été, les habitants se retirent dans l'intérieur pour éviter la chaleur du soleil, dangereuse pour tout le monde, mais surtout pour les étrangers, et intolérable pour ceux même qui ont habité l'Inde.

Un vent particulier, nommé badsémoum ou samyel, s'élève quelquesois le long du golfe Persique. Ce vent s'annonce avec fracas; à son approche, le ciel paraît rouge et enslammé. Le sémoum tue sur-le-champ par la suffocation. Ceux qui en sont frappés tonibent en poussière lorsqu'on les touche, sans que pour cel i leur vis ge soit sort bres. Cette dernière province offre à l'époque du printemps un aspect enchanteur; la végétation y est admirable; mais l'humidité du pays est si grande, qu'un morceau de drap exposé à l'air pendant une nuit est mouillé le matin comme s'il avait été trempé dans l'eau. L'effet de l'humidité est si soudain et si actif, que des armes nettoyées et huilées se trouvent couvertes de rouille au bout de quelques heures. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante, que nous donnons d'après Chardin : « Un courrier, dit-il, arrivant un jour du Mazenderan à Ispahan, armé d'un arc et d'un sabre, un jeune seigneur, qui etait à la cour comme il arrivait, s'étant mis à prendre l'arc du courrier pour l'essayer, comme c'est assez la façon, il le trouva si mou, qu'il lui dit en riant : « Qu'est ceci, M. le courrier? vous avez un arc qu'un enfant banderait! — Cela peut étre, seigneur, répondit-il; mais, si vous êtes si fort, tirez mon sabre. • Il voulait dire que l'humidité qui avait amolli la corde de son arc avait enrouillé son épée dans le fourreau. »

L'air est sec dans le reste de la Perse, et froid dans les parties élevées

de ce royaume.

PROVINCES DE LA PERSE.

La Perse est divisée en onze provinces, dont nous allons donner les nons modernes avec les nons anciens,



MODERNES.	NOMS ANCIENS.	VILLES PRINCIPALES.
łjémi	Grande Médie, Parthie	Tehran, Ispahan, Caschan, Kom, Ha- madan, Casbin, Zendjan, Soultanich.
istan	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Damavend. Damegan.
deran	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Sari, Amol, Farahabad, Aschraf, Bar- forousch, Asterabad.
1000000000000	Pays des Gelse ou Cadusiens.	Rescht, Enzili.
idjan	Médie Atropatène	Tauris ou Tébriz, Oudjan, Méraga, Ahar, Ardébil, Khoï, Selmas, Mia- neh, Ourmia, Sabalag.
tan persan	Élymaïs ou pays d'Élam	Kirmanschah, Senneh.
istan	Susiane	Schouster, Dizfoul, Khourremabed, Ahvaz, ou Haviza Goban.
1 Farsistan	Persis.	Schiraz, Istakhar, Mourgab, Fesa ou Bessa, Darabguerd, Firouzabad, Cazeroun, Sourma, Yezdkhast, Yezd, Ardjan, Baft, Djaroun, Bender- Abouschehr ou Bouschehr, vulgai- rement appelé Bouschir.
L	Carmania et Persis	Lar, Velazguerd, Gomroun ou Bender- Abbasi.
	Carmania	Kirmau.
an occidental.	Parthyène, Aria	Meschehed, Nischabour, Cabouschan.

MAN. Cette capitale est située ne vaste plaine à trois lieues au mont Albourz, qui la couvre é de la mer Caspienne et la gades vents du nord. Tehran est ron vingt-cinq ou trente lieues ner Caspienne, et près des ruil'ancienne ville de Reï. Pietro 'alle appelle Tehran la *ville des* es, à cause du grand nombre de res qu'il vit dans les rues. Sous phis, de 1501 à 1721, Tehran eu considérable, quoique cette t déjà la résidence d'un khan et tale de la contrée. Vers la fin du dernier, sous le règne d'Agaimed-Khan, Tehran devint, par sons toutes politiques, capitale aume de Perse. Cette ville a de à cinq milles de circonférence, pte, dit-on, cent trente mille its pendant l'hiver; le reste de , la population ne dépasse quarante mille âmes : différence . due à l'insalubrité du climat t l'été. Les chaleurs, jointes eurs des marais dont la ville est

entourée, et à la mauvaise qualité des eaux, qui sont d'ailleurs légèrement purgatives, comme presque toutes celles de la Perse, occasionnent des fièvres malignes et putrides, et des dyssenteries souvent mortelles. Pour éviter ces fléaux, les habitants quittent la ville. Les pauvres et les personnes que leurs occupations attachent à Tehran sont les seuls qui y restent : ceuxci même sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfants dans les villages des environs passer les deux derniers mois de l'été et le premier de l'automne.

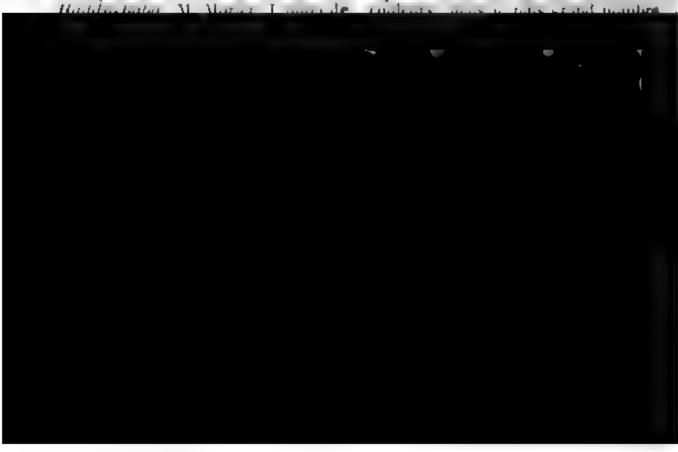
La ville, qui forme un carré, est entourée d'un mur de terre flanqué de tours et d'un fossé profond. Vers le milieu de chaque face du carré se trouve une porte défendue par une grosse tour ronde placée à trois cents pas ordinaires en avant. Ces portes, ornées d'incrustations et de figures d'animaux, sont hautes et couronnées d'une coupole. Les maisons de la ville, bâties de briques cuites au soleil, sont d'un aspect triste et désagréable. La

façade ne donne point sur les rues , qui sont étroites et non pavées, ce qui les rend si peu praticables dans les mauvais temps, qu'on ne peut guere les parcourir qu'a cheval. L'intérieur des impisona est disposé d'une mamèra agréable et commode. Les terrains pour bâtir, qui coûtent peu de chose dans les autres villes de la Perse, sont aussi chers à Tehran que dans les capitales de l'Europe. La planche 36, qui représente la maison de l'amin-eddaula, second ministre de Perse à Tehran, donne une idée exacte de l'extérieur des habitations des Persans de la classe élevee. Cette maison fut habitée, en 1811, par Sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique en Perse. Le talar ou dieankhanek, salle ouverte destinée aux réceptions, était devenue la salle à manger de l'ambassadeur; à droite, se trouvait la chambre de M. Gordon, charge lui-même plus tard d'une mission diplomatique en Russie ; à gauche , et en face de l'appartement de M. Gordon, etait une chambre semblable occupée par le savant Sir William Ouseley, secrétaire particulier et frère de l'ambassadeur. Le corps de logis appeié *andéroun* en persan, et qui se compose des appartements secrets, avait été réservé pour sir Gore et lady Ouseley. Un bâtiment separé et placé derrière l'hôtel formait l'appartement du spirituel auteur du roman de chambre des archives (defter khanek), la trésorerie (sandouk khanek), le palais du soleil (imarati kherschid), et Feth-Ali-Schah recevait les ambassedeurs. C'est aussi dans la citadelle que se trouvent le harem, les bains et les

jardins du prince.

La principale mosquée, on mosquée royale, n'est point achevée. Il y en a six autres petites, mesquines, sans minaret, et deux ou trois medressi ou colléges. On dit que Tehran reaferme cent cinquante caravanserais et autant de bains; mais ce nombre garait exagéré. En entrant à Tehran par la porte appelée de Casbin, on troute un vaste espace plein d'excavations larges et profondes qui conduisent à des habitations souterraines, dont plusieurs servent d'asile à de pauvres familles, et d'autres sont des écuries pour les bêtes de charge. C'est la , suivant toute probabilité, qu'il faut reco**nnaître** le village de Tehran, tel qu'il nous est décrit par un écrivain persan du quitorzieme siècle.

On fabrique à Tehran des tapis de laine feutrée de toutes les grandeurs, destinés à meubler les appartements, à servir de lit aux voyageurs et à plusieurs autres usages. Ces tapis ne durent pas autant que les beaux tapis pluches que l'ou exporte de Perse, et ne sont pas aussi chers, quoique faits avec la laine la plus fine du pays. Les tapis feutres sont teints en diverses tapis feutres sont teints en diverses



constructions différentes plair des terrasses, et élevées des degrés les unes au-dessus res. L'édifice est entièrement briques et très-inférieur aux ctions des siècles précédents. s est peu majestueuse, et se e d'une simple porte surmontée villon. Cette porte donne sur e enclos, dont le milieu est ocir une grande allée plantée de **s et de cyprès.** L'édifice consir la première terrasse est de et se compose d'arjour et d'un plafond soutenu colonnes et terminé par un toit ans la pièce la plus jolie, qui **te sur la terrasse la plus élevée,** unis des échantillons de peinur verre, et de mosaïques reant des portraits de Persans et anes et aussi de quelques Eues. Les panneaux des portes nés de passages de différents persans qu'on y a incrus-

demi-mille environ de Tehran, la même direction que Takhti-

e qui appartient également au pu'on nomme Nigaristan. Le r Ker Porter a vu dans les du Nigaristan des rosiers hauts de quatorze pieds.

ne pouvons quitter les envi-Tehran sans parler de Reï, la de l'Ecriture et d'Arrien. Cette itrefois résidence de plusieurs ins, était remarquable par ses t ses temples magnifiques. Les de Rei sont à environ cinq inglais au sud-est de Tehran. cement de la ville est marqué 'hui par des excavations et des 'anciennes constructions. Une adelle placée sur un roc élevé it la ville. En visitant les ruines Sir Robert Ker Porter remar-: tour élevée bâtie de briques : admirable construction, quoine forme singulière. Cette tour 1e et divisée en vingt-quatre timents, qui forment chacun côtés d'un triangle dont la base

a quatre pieds dix pouces anglais (*); La surface de cette tour présente un zigzag continuel. Au sommet, il y a une inscription coufique tracée sur les briques (**). On entre dans la tour par un portique extrêmement orné. La hauteur de cette tour, suivant le calcul de Sir Robert Ker Porter, est d'environ soixante pieds anglais. Maintenant, la partie qui couvrait l'édifics n'existe plus. En dehors des murs de la ville, on trouve encore une autre tour ronde tout à fait **s**emblable **à** celle dont nous venons de parler, mais entièrement construite de pierres. Cette tour, moins élevée que la première, est aussi ouverte par le haut. Son diamètre est d'environ trente-neuf pieds anglais. Le dessin de Préaux, que nous donnons planche 37, représente la première de ces tours.

ISPAHAN. Cette ville dont le nom se prononce en persan *Sfahane* ou *Isfahane*, est située sur la rive gauche du Zendehroud, et au mili**e**u d'une plaine des plus fertiles, des plus productives et des mieux cultivées de la Perse. La ville au premier coup d'œil présente un aspect très-imposant; les bocages, les avenues, les jardins qui l'entourent, dissimulent l'etat de désolation et de ruine de plusieu**rs de** ses anciens quartiers. La plus belle entrée est celle du sud. De ce côté les objets qui frappent d'abord la vue sont des ponts de la plus élégante architecture, mais dont plusieurs tombent en ruine. Celui qu'on appelle *pont de* Djoulfa et pont d'Allahverdi-Khan excite surtout l'admiration des étrangers. Ce pont a trois cent soixante pas de long et vingt de large. Le milieu est destinéaux cavaliers et aux bétes de somme : on a construit de chaque côté, pour les piétons, une galerie en arcades , large de huit à neuf pieds , haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme

(*) Nos lecteurs se rappellent sans doute que le pied anglais fait onze pouces, quatre lignes et demie du pied de roi.

(**) Les lettres confiques ont été ainsi nommées de la ville de Coufa, dans l'Irak, où, suivant toute apparence, on les inventa. de cette galerie, sur laquelle on peut également passer, est garnie, de chaque côté, de garde-fous hauts de trois pieds et quelques pouces : on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti de briques et de pierres de taille calcaires fort dures. On y compte trente-quatre arches fort grandes.

Quand l'eau du Zendebroud est basse, on peutaussi passer sous les arches du pont. On a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et on a pavé tout le lit de la rivière en grandes pierres de taille bien liers entre elles : quelques-unes s'élèvent au-dessus des outres, à des distances convenables, et permettent a un homme d'y mettre le pied sans se mouiller. On peut voir le dessin de ce pont planches 39 et 40.

Du temps de Chardin il y avait encore à Ispahan un autre pont appelé pont de Hasanabad et pont de Baba-Rocneddin. Ce pont, d'une construction plus admirable, s'il est possible, que celui d'Allahverdi-Khan, est représenté dans notre planche 46. Voici la description qu'en donne le voyageur que nous venons de citer : = Prés de ce faubourg est le pont de Babarouc (*) qui n'est pas moins beau que celui que f'ai décrit, quoiqu'il ne soit passi grand, à cause que le lit du fleuve est plus étroit en cet endroit. Les deux edtés ne sont pas également beaux, et cela cont de contra de contra

pont, et si haut, que, durant l'été, l'eau ne saurait monter au-dessus pour couler sous les arches, mais passe per de grands soupiraux faits à ca fondement, d'où elle tombe en cascade dans son lit accoutumé; ce qui surprend merveilleusement, et produit un mur-mure tout à fait agréable, surtout lorsque l'on sé promené sur ce fondement, d'où l'on voit et l'on entend l'eau couier sous ses pieds. Les arches sont percées en long, d'un bout à l'autre du pont, à six pieds au-dessus du fondement, et entre les arches il y a des pierres de six pieds de haut dissasées de manière qu'on peut traverser le pont par-dessous, même quand l'esti coule à six pieds de hauteur sur le fondement. Le dessus du pout n'est pas moins beau que le dessous. Les murs ou parapets, qui sont bauts de plus de douze pieds, sont bâtis en arcades, et percés d'un bout à l'autre dans leur longueur, par une ouverture asses large pour qu'un homme s'y puisse promener fort à l'aise. Ces murs son revêtus de carreaux d'émail dedans et debors. Le dessus est en terran munie d'un double parapet, façons en jalousies , et si large aussi que trois hommes my peuvent promener fort aisément. Au bout du pont il y a quatre beaux pavillons, et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone, couverte d'un riche plafond, le dessus etant fait en terrasse, par

nain de Dieu se soit appesantie :lques - uns de ses quartiers sur Babylone; maisons, baosquées, palais, tout est aban-On peut faire plusieurs milles is les ruines sans rencontrer vivant, si ce n'est peut-être al dressant sa tête au-dessus ir. ou un renard regagnant sa Au milieu de vastes amas de res, s'élèvent de loin en loin s maisons. On ne saurait se disent les voyageurs , a ie l'avoir éprouvé soi-même, ment de mélancolie qu'inspiruines de cette grande ville. , considérées en détail, ces int quelque chose d'affligeant, as le lointain et formant des qu'on ne distingue pas des habitées, elles donnent encore e l'apparence de splendeur qui dire aux Persans : Isfahan **ihan, Ispahan est la** moitié de.

yageur qui s'attendrait à trou-3 Ispahan de grandes et vastes en percées et bien alignées lans nos capitales d'Europe, sedesappointé. Les rues étroites uses ne sont point pavées pour rt, ce qui y cause une poussiere rtable dans les temps secs, et l borriblement boueuses dès ut. Les maisons, comme dans es autres villes de la Perse, ns l'intérieur beaucoup plus s que l'extérieur ne pourrait supposer. On aperçoit rare-1 côté de la rue autre chose nauvais mur. Cette suite de on interrompue et qu'aucune n'égaye, donne aux maisons ystérieux, qu'augmente encore e femmes qui par d'étroites res jettent de temps à autre un eil furtif sur les passants.

t n'a guère plus de trois pieds. Les maisons des grands se ent par l'élévation des portes, nente en raison de la puissance vanité des propriétaires. Une ès-haute est la marque de la

royauté. Les maisons n'ont qu'un étage, et couvrent par consequent une étendue considérable de terrain; on n'emploie pour les construire que des briques cuites au soleil ou au four. Ces maisons, presque toutes peintes en jaune, présenteraient un aspect fort monotone sans les mosquées qui rompent l'uniformité avec leurs dômes couverts en tuiles vernies, vertes ou bleues, et ornées de dessins jaunes, bleus et rouges, qui produisent un effet assez agréable lorsque le soleil donne dessus. Au sommet du dôme il y a une sphère surmontée d'un croissant.

17

Les bazars sont très-vastes; on y peut faire deux ou trois milles à couvert. Les marchands y sont placés par corps de métiers : disposition fort commode pour les acheteurs. Les bazars sont en Perse plus gais et plus ornés qu'en Turquie; on y voit des portraits de héros, des représentations de combats et des ligures de toute espèce ; l'affluence y est considérable, et ce sont les endroits de la ville les plus agréables pour les étrangers. On y assiste en réalité à quelques-uncs de ces scenes si souvent depeintes dans les Mille et une Nuits: le jeune marchand chrétien, la danie de condition suivie de son esclave, le médecin juif, le dellal ou courtier qui montre les marchandises, le barbier qui s'était acquis le titre glorieux de Silencieux. Tous les portraits peints dans ces contes si justement célèbres s'y trouvent au naturel.

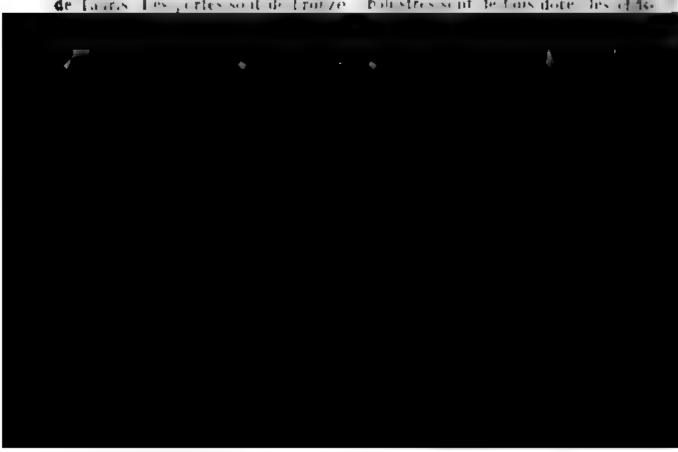
Les bains publics sont vastes et beaux; quelques-uns même sont pavés de marbre.

Ce qu'il y a de p'us beau peut-être à Ispahan, c'est le Tscharbag (les quatre jardins), avenue de platanes que Schah-Abbas fit planter et qui paraît bien supérieure à nos plus beaux jardins. Le Tscharbag est situé à l'ouest de la ville, et se prolonge du côté du midi au delà du Zendehroud. Cette promenade a trois mille deux cents pas de long, et cent dix de large; elle est formée par quatre rangées d'arbres extrêmement gros, très-touffus et d'un

vert très-agréable. Les deux allées de côté , un peu plus hautes que celles du milieu, ressemblent à celles de nos boulevards; mais celle du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est converte de verdure et de fleurs de toute espèce. On a pratiqué dans toute sa longueur des canoux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir sans cesse les eaux du Zendehroud, et a les repandre au **beso**in aur le gazon et les parterres, alin d'y entretenir la vie et la fraicheur. De chaque cûte du Tscharbag sont les buit jardins que les Persans appellent Hescht bihischt ou les II uit paradis. Chacun de ces jardins renferme aussi une maison de plaisance. Celle qui se trouve à une extrémité des allées avait été construite par Schah-Abbas dans l'intention d'y faire jouir ses femmes du coup d'œil des spectacles qui se donnaient chaque jour sur le Tscharbag. A l'autre extrémité, l'avenue allait se perdre dans le beau jardin royal comnu aous le nom de Hézardjérib ou Mille *arpenta.* Cette partie de l'avenue est détruite; mais le reste subsiste dans toute sa beauté.

Vers le centre de cette promenade est le collège appelé Medresek schak soultan Hosein. L'entrée en est fort belle; c'est un portique élevé, orné de colonnes d'une forme bizarre et où sont incrustés des morceaux de marbre de l'arres l'est, ertes sont de trouve

appelait Imarati bibliocht ou saile du paradis (voy. pl. 43). Chardin en donne la description suivante : • Co salon , qui a près de soivante pas de diamètre, a été construit de figure irrégulière , à sept angles ou faces , dout celle du fond est beaucoup plus large que les autres. Le milieu est en dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit 10ises, soutenu sur des pilastres, faits en arcades, et en pareil nombre qu'il y a d'angles. Le tout est couvert d'un plafond de mosnique, d'un fort bel onyrage. Les pilast**res sont percés tout à** l'entour a deux étages, en sorte que les galeries vont tout autour ; et là qu a pratiqué et ménagé cent petits endroits les plus délicieux du monde, qui n'ont tous qu'un faux jour, mais clair autant qu'il est nécessaire. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, soit pour la figure, soit pour l'architecture, ou pour les ornements et les dimensions. Partout c'est quelque chose de divers et de nouvesu : aut uns il y a des cheminées, à d'autres des bassins avec des jets d'eau, qu'on fait monter là par des tuyaux enfermés dans les pilastres. C'est un vrai labyrinthe que ce merveilleux salon, car on se perd en haut presque par-tout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnaît pas aisément. Le bas, jusqu'à dix pieds de hauteur, est revêtu de jaspe tout à l'entour ; 📾 halistres sont de hais doce des el 16-



cus. Elle était de martre, et ur être couvert chaudement et ient. On m'a dit que le roi a elas qui en sont aussi. Je ferais e des ornements de ce grand les petits portraits qui y sont, niatures, des vases, des insiatures, des vases, des instendres, d'autres des pièces de

us beau de tous les édilices qui : **actu**ellemeut à Ispahan est le es anciens rois, renfermé dans zeinte de murs qui a environ illes; ce palais, qui porte le **Tschéhel souloun** ou Quarante s, s'élève au milieu d'une cour **e, entrecoupée de canaux et** d'arbres. Devant la façade est d bassin de forme carrée, de ité duquel le palais a un aspect que la plume ou le crayon tenen vain d'en donner une idée. nier salon donne sur le jardin, voute soutenue par dix-huit s couvertes de glaces. Chaque a une base de marbre sculptée, itant quatre lions qui soutienfût de la colonne sur leurs réunies. Les murs sont couglaces, aussi bien que les co-Sur le platond sont peintes des 'or qui ont encore tout leur e grands rideaux qu'on peut i volonté offrent un abri contre du soleil. Une pièce cintrée, e glaces et ornée des portraits jues favoris, conduit de ce sai une salle spacieuse et magnies dômes de formes variées, t dorés avec un gout et une dignes des nations les plus s, en forment le plafond. Les nt couverts de grands tableaux **personnages** ne manquent pas tain naturel et d'une certaine mais où l'on ne trouve, il ouer, aucune idée de la persni aucune connaissance du Jn chemin tortueux, qui passe e tour octogone, conduit du e Tschéhel soutoun dans le Au bout du chemin se trouve oblong divisé en parterres de

sleurs, en allées droites, en bassins remplis d'eau, et entouré de l'édifice destiné aux femmes d'un rang inférieur. Une porte à gauche conduit dans le Narandjistan ou orangerie. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour arriver à la cour où sont situés les grands appartements du roi. La salle de la façade est ornée de portraits de Feth Ali-Schah et de plusieurs autres princes. On a peint sur les murs des fleurs, des oiseaux et différents animaux. Derrière cette salle s'en trouve une autre également bien peinte. La partie supérieure des fenêtres y est faite en plâtre, et découpée comme de la dentelle. Là aussi se trouvent des portraits; un entre autres, appelé Schale Zadeh Frenq, ou le Prince européen, représente un homme vêtu à la mode du seizième siècle. Beaucoup d'autres appartements sont décorés de la même manière ; et, dans plusieurs, on retrouve le portrait du roi, dont les Persans ne s'approchent jamais sans s'incliner. Au-dessous des grands appartements, il y en a de souterrains qui doivent être délicieux en été; les murs et le pavé en sont revêtus de marbre; l'eau y est introduite par des cascades qui tombent du rez-de-chaussée, et répandent une fraicheur délicieuse. Un corridor mène à la salle de bain qui est petite, mais élégante. De l'intérieur du palais, on monte à la porte appelée Ali capi, dont le seuil, du temps des Sophis, était regardé comme sacré; Chardin en a décrit les beautés dans le plus grand détail. Aujourd'hui cette porte est encore fort belle. Les marbres n'ont point été endommagés; le dome se montre encore dans toute sa grandeur et toute son élévation Un portier à l'aspect misérable conduit les visiteurs de là, par une petite porte à droite, au pavillon d'où Schah-Abbas avait coutume de contempler les jeux auxquels se livrait le peuple sur le meidan schahi, et les manœuvres de ses troupes.

Il y avait autrefois dans le palais du roi, a Ispahan, des pièces particulières disposées avec une grande magnificence, et qui servaient de magasin ou de dépôt pour les objets de tout genre qui se trouvaient dans le palais. Ces magasins portaient le nom de maison des coffres, des pipes, du café, des Mambeaux, suivant la destination qu'on leur donnaît. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Chardin : « Tout proche est **le magasin des coffres** , et celui qu'on appelle la petite garde-robe, où l'on ne travaille que pour la personne du roj ; ensuite, On trouve le *magasin du* cafe, le magasin des pipes, celui des fambeaux, qu'on appelle la maison du suif, parce que la plus commune lumière dont les Persans se servent dans leurs maisons est faite avec des lampes nourries de suif raffiné, lequel est blanc et ferme comme la cire vierge; et puis suit le magasin du vin. Comme les magasins sont presque tous faits d'une même symétrie, je ferai la description de celui-ci, pour donner une idée de tous les autres (voyez la planche 41 de cet ouvrage). C'est une manière de salon haut de six à sept toises , élevé de deux pieds sur le rez-de-chausaée, construit au milieu d'un jardin, dont l'entrée est étroite, et cachée par un petit mur bāti au-devant, a deux pas de distance, afin qu'on ne puisse pas voir ce qui se fait au dedans. Quand on y est entré, on trouve à la gauche du salon des offices ou magasins, et à droite une grande salie. Le salon qui est couvert en voûte à la forme d'un carré long ou d'une croix

des murs , et qui tiennent si pen , qu'on dirait qu'ils vont tomber de la votte. Les offices ou magasins, qu'il y a à côté de cette magnifique salle, sont remplis de caisses de vin, bautes de quatre pieds et larges de deux. Le via y est la plupart, où en gro**s flacons de** quinze à seize pintes, ou en bouteilles de deux à trois pintes, à long cou, ainsi que vous le voyez dans le plan (planche 41), au sommet de la voûte. Ces bouteilles sont de cristal de Venise, de diverses façons, à pointe de diamant, à godrous, à réseau. Comme les bons vins de l'Asie sont de la plu vive couleur, on aime à les voir dans la bouteille. Ces vins sont, les uns de Géorgie, les autres de Carmanie, et les autres de *Schiraz*. Les houtelles sont bouchées de cire , avec un taffets rouge par-dessus, cachetées our un cordon de soie du cachet du gouverneur du lieu, en sorte qu'on ne les présente jamais que cachetées. Entre les sentences appliquées ça et là sur les diverses faces du salon, je remarquai celle-ci :

La vie est une irresse quecussiva : le plante passe, la mal de tête demenre

Le meidan schahi, ou place royale, n'a plus l'aspect animé d'autrefois. Les arbres qui l'entouraient ont disparu; les canaux qui l'arrosaient sont dessechés. Les maisons sont vides d'habitants et les portes condamnées; de sorte qu'on ne voit autour de la

la tour des Cornes, parce que ieur en était revêtu de crânes de intes bêtes fauves avec leurs corux trois quarts de la tour, il y une espèce de chapiteau formé es bois de cerfs extrêmement

Dès l'époque de Kæmpfer, our avait beaucoup souffert, et **urs** cranes s'en étaient détachés. dit-on, ce qui fut cause de la uction de ce singulier monu-Un roi de Perse, la tradition ne s positivement lequel, ayant tue asse une grande quantité d'anidont on avait jeté les têtes dans u près du palais, dit en riant ıurait bien voulu conserver ces i**lles et les** léguer comme un mout à la postérité. L'architecte du , qui était présent, dit alors : **XXX l'ordonnez**, prince, j'élèverai our dans la construction de laje ferai entrer ces têtes d'ani-, **et de telle faço**n qu'on les voie . > Comme on demandait com**le temps et d'argent** il faudrait **onstruire cet édifice , l'architecte** dit que le monument serait fait, u'il en coûtât rien, et avant que eut acheve son repas. Le roi, : des paroles de l'architecte, lui Exécute ce que tu viens de t'enà faire. » Et il alla prendre son L'architecte avait dans le voiune grande quantité de terre préparée pour en faire des bri-Il avait aussi tous ses ouvriers a main; il leur expliqua de quoi issait; et, les ayant fait mettre **vrage** en toute hâte, la tour se i achevée en quelques heures. Le **ant reto**urné à l'endroit où il **aissé, peu de temps** auparavant, lace vide et nue, fut surpris de une tour qui s'y était élevée e par enchantement, et se tour-'ers un de ses officiers, il lui dit: penses-tu de mon architecte? » zier, qui en voulait à l'architecte, répondu que ce travail laissait à r, et qu'il y manquait certainequelque chose, le roi furieux s'é-· Oui, il y manque la tête d'une e bête. Je veux qu'on y place la tienne. • Et l'ayant fait décapiter, il donna ordre de mettre son crâne sur cette tour. D'autres voyageurs du siècle de Kæmpfer racontent un peu différemment la fin de cette anecdote.

Ispahan renferme encore des manufactures bien déchues de ce qu'elles étaient autrefois. Le produit le plus important de ces manufactures est le brocart, qui a une belle apparence. mais qui est cependant loin d'égaler les étoffes d'or de France. Les riches particuliers portent, les jours de sête, des robes de brocart, et c'est de cette étoffe que sont faites les khilais ou robes d'honneur que le roi et les princes confèrent aux grands à titre de récompense. Il y a aussi à Ispahan des manufactures de satin de taffetas (*) et d'autres étoffes de soie. Les rouets sont construits sur le modèle de ceux d'Europe. Morier visita une maison où on filait tous les jours cinquante écheveaux de soie; on lui lit voir sept metiers appartenant au mêine manufacturier, et destinés à fabriquer de longs mouchoirs de soie bleue que les femmes portent autour de la tête comme des turbans; ces sept métiers employaient trente ouvriers payés à la pièce et non à la journée.

Les manufactures de toile de coton de différentes qualités sont en assez grand nombre. La matière premiere se récolte dans les environs; on en consomme les neuf dixiemes à Ispahan; le reste s'exporte. La meilleure de ces étoffes de coton est le kadeh, toile excellente et très-sorte qui ressemble au nankin, et sert à l'habillement de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au paysan; la Russie en importe une assez grande quantite qu'elle reçoit par la voie de la mer Caspienne. Le kerbas est une autre toile de coton dont le bas peuple fait des chemises et des caleçons; la plus forte qualité s'emploie pour couvrir

^(*) Le mot tasset persan. Il y a tout lieu de croire que nous le tenons, comme bassets et quelques autres, des Portugais qui apportèrent ces étosses de l'Inde et des iles du golse Persique en Europe.

des tentes; lorsque ces toiles sont imprimées, elles prennent le nom de techit (*). On va les laver sur les bords du Zendehroud, on les bat sur une pierre, puis on les étend sur le sable pour les faire sécher. Les manufactures d'Ispehan fournissent encore su commerce du papier, de la poudre à tirer, des lames de sabre et de la poterie, mais

en petite quantité.

On ne trouve pas à Ispahan, comme à Constantinople, de bazar affecté aux Mbraires; mais les dellals ou courtiers procurent aux étrangers des manuscrits et des dessins. La superstition ne va pas chez les Persans, comme chez les Turcs, jusqu'à supposer que l'at-touchement d'un infidèle souille le Coron; ils ne demandent pas mieux que de vendre des copies de ce livre, pour lequel ils ont cependant une grande vénération. Un mollah ayant apporté un jour chez M. Morier quelques livres dont il voulait se défaire, les étala sur le plancher devant les assistants. Quelqu'un ayant, par mégarde, posé le pied sur un manuscrit en caractères coufiques renfermant des sentences tirées du Coran, fut repris de son irrévérence par le mollah, qui lui dit : • Prenez garde, c'est la parole de Dieu. »

Le fameux faubourg de Djoulfa, qui sétend au sud du Zendehroud, est peut-être la partie de la ville qui a le plus souffert. Ce faubourg comptait treute mult lines la la contra de secrues de Djouifa sont larges, et les maisons élégantes et commodes; ce faubourg a beaucoup plus souffert dans sa population et dans la fortune de ses habitants que dans ses bâtiments mêmes, quoiqu'il ait été cruellement saccagé par les Afgans en 1722. Le commerce de Djouifa avec la Turquie, la Ruesie, l'Indoustan, et toutes les contrées de l'Asie, jadis immense, est actuellement réduit à très-peu de chose.

Le jardin de Hézardjérib, où aboutit l'avenue de Techarbag, est à l'est de Djoulfa; il a environ un mille d'étendue; le terrain , un peu en pente , y est contenu par des murs de pierre; c'est là que, depuis plusieurs siècles, on cultive les plus beaux fruits de la Perse. On v voit douze terrosses toutes plantées d'arbres fruitiers. De beaux escaliers ou des talus fort aisés à monter conduisent de l'une à l'autre. De tous côtés, ce jardin est couvert de canaux, de basains, de jets d'eau, aujourd'hui assez endommagés. On y voyait autrefois plusieurs pavillons d'une grande beauté ; il n'en existe plus qu'un en assez mauvais état.

Presquetoutes les maisons de Djoulfa ont de très-beaux jardins arrosés, comme ceux de la ville, par les eaux du Zendehroud. Cette rivière, dont nous avons déjà parlé plus haut, prend sa source à trois journées d'Ispahan. Le Zeodehroud n'etait qu'une petite rivière a Milles le Grand derviet a



Sur une éminence d'où l'on peut : embrasser toute la ville d'un coup d'œil, se trouve une petite tour ronde surmontée d'une coupole, autour de laquelle on lit une inscription en caractères couliques. Chardin l'appelle Mil schatir ou la tour du Coureur, et ajoute que ceux qui désiraient entrer au service du roi comme valets de pied étaient obligés, pour donner une preuve 🐇 de leur agilité et de leurs forces, de courir de la porte du palais à cette tour, et d'en arracher successivement douze flèches, une à chaque course. Tout cela devait être fait entre le lever et le coucher du soleil. Chardin évalue à u**ne lieue et de**mi**e la distance** du palais à cette tour. Voici une histoire racontée par les Persans à Morier, au sujet du même édifice : Un roi de Perse, qui vivait à une époque trèsreculés, promit sa fille en mariage à celui qui pourrait courir devant son cheval depuis Schiraz jusqu'à Ispahan; un des schatirs ou coureurs avait presque fourni la carrière, et était près d'atteindre l'éminence où se trouve aujourd'hui la tour, lorsque le prince, craignant d'être obligé de tenir sa promesse, laissa tomber son fouet; le schatir s'était tellement serré qu'il vit bien que sa niort était certaine s'il **s'arrétait au pied de cette éminence** pour ramasser le fouet; il fut donc forcé de le saisir avec son pied; puis, l'ayant porté à sa main, il le présenta au roi ; celui-ci vit que sa ruse n'avait pas réussi, et laissa tomber son anneau; le schatir s'écria : Prince, vous manquez à votre parole; mais je vous prouverai mon obéissance jusqu'au dernier moment; il s'arrêta, ramassa l'anneau et mourut ; on l'enterra dans ce lieu; et, en mémoire de cet événement, on éleva la tour qui porte aujourd'hui le nom de *tombeau du* Schalir.

Du côté de l'est sont les ruines immenses du bourg de Scheheristan, autrefois résidence de tous les grands seigneurs d'Ispahan. Il n'en subsiste plus qu'un petit nombre de maisons qu'il est difficile de distinguer au milieu des ruines qui les entourent. On y voit aussi les restes d'un mausolée, bâti en briques, d'une excellente maconnerie, et couronné d'une coupole très-élégante; on y a joint un minaret qui s'élève à une très-grande hauteur; mais l'escalier pratiqué dans l'intérieur est si délabré qu'on ne peut plus le gravir jusqu'au sommet. Ce bourg possède un pont sur le Zendehroud.

Dans les campagnes de l'ouest s'élèvent les *Colonnes tremblantes*, regardées par les Persans comme des objets très-curieux. Pour arriver à ces colonnes, on passe par des chemins étroits qui traversent des vergers touffus et les campagnes les mieux cultivées qui soient dans les environs d'Ispahan. Les colonnes tremblantes sont deux minarets qui flanquent un édifice en cintre, éleve sur le tombeau d'un personnage réputé saint; on fait monter au sommet de chaque colonne des enfants qui emploient toutes leurs forces et ébranient l'édifice, comme pourrait le faire un tremblement de terre. Les Persans attribuent cet effet singulier à la puissance du prétendu saint qui repose sous le monument. Ils parlent aussi d'une lumière miraculeuse qui se fait voir fréquemment dans le voisin**age du** tombeau; d'une jaquette non moins merveilleuse que l'on conserve à quelque distance, et qui, quoique en lambeaux, pèse encore plusieurs mans (*); et enfin d'une queue de bélier suspendue dans le même endroit, et de laquelle découlent de temps à autre trois gouttes d'huile.

A deux milles des Colonnes tremblantes se trouve une éminence triangulaire appelée l'Ateschgah ou Endroit du feu, et que l'on aperçoit d'assez loin. Cette éminence est composée de plusieurs couches de rochers; la montée la plus facile est un sentier à l'est; au sommet se trouvent plusieurs édifices bâtis en terre ou en briques cuites au soleil; ces dernières sont d'une

^(*) Il y a plusieurs sortes de mans. Le man ou batman de Tauris vant huit livres poids de marc. Le man royal (mani schahi) vant seize livres poids de marc.

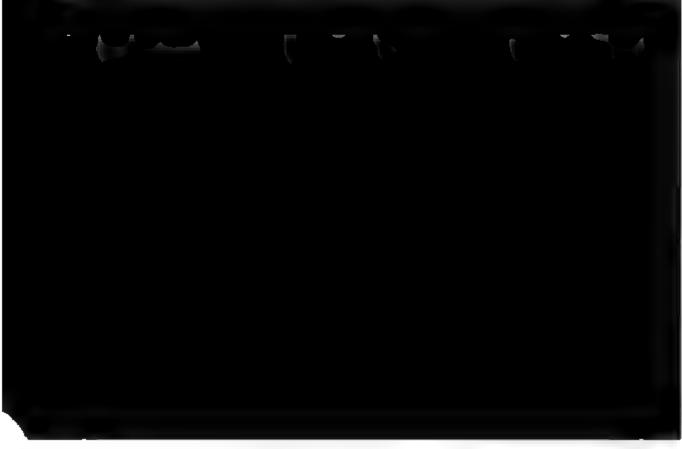
très-grande dimension; entre chaque couche de briques il y en a une de roseaux sans apparence de ciment; les Persons attribuent ces ouvrages aux anciens habitants du pays qui étaient

ignicoles.

A une demi-lieue de Djoulfa sont les ruines de Farahabad , superbe maison royale qui fut bâtie par Schah-Hosein ; le palais est détruit ; et même la plus grande partie des matériaux ont été enlevés. Cependant on retrouve encore les traces des divisions principales des édifices, qui paraissent avoir été considérables. Les jardins étaient fort étendus; et l'eau, amenée à grands frais, était très-abondante; quelques restes de canaux aubsistent, mais sans une goutte d'eau. On n'y voit pas non plus un seul arbre, et cependant ce lieu était autrefois un des plus délicieux de la contrée. Dans un pavillon tout en ruine se trouve encore un petit escalier qui conduit à une chambre dont les murs bien blanchis sont ornés de peintures de couleur bleue, qui représentent tous les quadrupèdes que connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat. Les animaux sont rangés deux par deux; et cette procession, qui recommence plusieurs fois dans le même ordre, est toujours terminée par deux capucins coiffés de leur capuchon, portant la tête inclinée et avant les deux mains croisées sur la poitrine. Toutes ces fig to sent per proportion or entre position de ce pavillon au nord, les rochers qui le dominent et interceptent jusqu'au moindre rayon de soleil, les beaux platanes qui l'entourent, et la vue d'Ispahan qu'on découvre de cette hauteur, tout semblait concourir pour en faire un séjour délicieux pendant l'été.

En général , les environs d'Ispahan sont beaux. On n'y voit plus, il est vrai, ces nombreux villages qui, du temps de Chardin, couvraient les plaines voisines dans un espace de dix lieues à la ronde. Avec les villages out disparu les palais magnifiques, les maisons de plaisance, les vastes jardins qui rendaient toute cette campagne si belle et si pittoresque. Cependant les environs d'Ispahan produisent encore assez pour fournir aux besoins des habitants de la ville. Les eaux que l'on se procure en creusant la terre à peu de profondeur, celles du Zendebroud et de quelques sources qui descendent des montagnes voisines , suffissat pour l'arrosement des campagnes. La plaine d'Ispahan abonde en rix, froment, orge, maïs, millet, et en toutes sortes de fruits et de légumes; on y récolte aussi du tabac, du coton, de ricin , du sésame , de la garance et du safran. La vigne n'y vient pas aussi bien qu'à Schiraz, et le murier n'y est pas très-multiplié.

Le climat est tempéré et passe pour très-sain; cependant, vers le commencement le l'automne, les fierres y sont



es maisons: Scorpions, je suis yer: ne me touchez point. La re de ces insectes passe pour reuse, et donne lieu à une intion fort ordinaire dans la bouche ersans: Que le scorpion de Cate pique la main. Les habitants schau tiennent toujours en réplusieurs remèdes contre la pides scorpions et de certaines saraignées non moins dange-

ignore le nom de la ville de l'ant à laquelle Caschan a succédé. probable, toutefois, que l'emnent de la ville actuelle dans une æ favorisée par la nature , et sur min qui conduisait de Persépolis rd de la Perse, a toujours du ccupé par une population consile. Caschan a été fondée, vers du deuxième siècle de l'hégire, llustre Zobéide, femme du calife in-Raschid, et dont les Mille ! Nuits ont rendu le nom si poe parmi nous. C'est à Abbas ler, : Perse, que cette ville doit ses meaux édilices, et, entre autres, avansérai royal, au-dessus de la duquel ce grand prince avait rire un distique persan, dont le st: Ce monde est un caravan-, **et nous s**ommes une caravane. xez point de caravansérai dans tre caravanserai.

chan a une lieue de longueur de i l'ouest, et plus d'une demiiu nord au sud. Cette ville reçoit u en abondance des montagnes trouvent à deux lieues au sud-Sa population, sous les Sophis, : étre de cent cinquante mille nts au moins : aujourd'hui elle : tout au plus à trente mille. On ue, à Caschan, beaucoup d'étoffes e et de coton, ainsi que des uses de cuivre et de fer; et on y lle très-bien l'or, l'argent et l'a-Le territoire des environs pron abondance du riz, du coton, pac, du sésame, du froment, de , des fruits et des légumes de espèce. On y cultive le ricin, dont on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

Kon. En approchant de cette ville, on voit un grand nombre de ruines qui prouvent qu'elle a été autrefois extrémement peuplée. Parmi ces ruines, on remarque plusieurs tombeaux d'imamzadeh, ou descendants d'imans. Kom est remarquable par le grand nombre de mollahs qu'on y voit, par son dome doré et par ses ruines. La plus grande partie des habitants sont des seides ou descendants d'Ali, lesquels forment un corps très-puissant en Perse. Le grand mausolée qui se trouve à Kom est un sanctuaire des plus celèbres du rovaume. Ce monument renferme, dit-on, les cendres de Fatima, fille de Mousa, fils de Djafar-Sadik, le septième des douze imans des Persans, empoisonné par ordre du calife Haroun - Raschid. On voit souvent arriver, à Kom, un grand nombre de femmes montées sur des anes, et escortées par des hommes à pied, qui viennent des villages environnants, par troupes de dix à quinze personnes, pour visiter le tombeau dont nous parlons. Ces sortes de pelerinages sont fort en usage parmi les paysans de la Perse, qui les considérent plutôt comme des parties de plaisir que comme des actes de dévotion. On voit aussi, à Kom, les tombeaux des rois Sèfi ler et Abbas II. Suivant le *Schah-Namèh* ou Lirre des Rois, Kom fut fondée par le roi Caïkobad. D'Anville suppose que c'est la Choana de Ptolémée. Un historien musulman, cité par d'Herbelot, n'en place la foi dation qu'au neuvième siècle de notre ère. Feth-Ali-Schah, avant d'être roi, fit vœu, s'il montait jamais sur le trône, de rendre à cette ville son ancienne splendeur, et d'exempter ses habitants du tribut qu'ils payaient au trésor. Ce fut pour accomplir ce vœu qu'il sit bâtir le magnifique collége qui tient à la grande mosquée. Quand Chardin visita cette ville, il y a un siècle et demi, elle contenait quinze mille maisons. Kom est située sur le bord d'une rivière

qui, en été, n'a presque point d'eau, anois qui, à l'époque de la fonte des neiges, est aussi large que la Seine à Paris: et qui, quelquefois, inonde la ville. On appelle communément cette rivière, rivière de Kom; mals son véritable nom est *Djoubadgan.* Kom est en été l'endroit le plus chaud de la Perse. On y faisait autrefois un grand commerce de fruits, de soie, de savon, de lames de sabre, et de poteries. Toutes les manufactures ont disparu , et les bazars contiennent à peine aujourd'hui quelques boutiques. Les babitants, en petit nombre, ne font plus de commerce, et se bornent à cultiver ce qu'il faut de blé et de riz pour fournir à leur subsistance. La réputation de sainteté dont jouit la ville de Kom engage plusieurs personnes pieuses à s'y faire enterrer; et Sir Robert Ker Porter rencontra des mules qui y transportaient des corps. Les habitants de cette ville sainte, sans excepter les mollahs euxpicmes, ont un grand gout pour les liqueurs fortes, dont ils font usage malgré la défense expresse du Coran; parce que, disent-ils, les spiritueux sont un remède excellent contre les morsures des scorpions. Les habitants de Caschan sont entachés du même vice, et tâchent de le faire excuser par le même prétexte.

HAMADAN, l'ancienne Echatane, rentermait, en 1818, environ neuf mille moisons, et quarante à cla painte

sière sur une pierre placée dans l'intérieur, porte que ce monument fut élevi sur le sepuiere de Mardochée et d'Esther par deux pieux juifs de Caschan, l'an du moude 4474. Les juifs vont en pèlerinage visiter ce lieu pour leque its ont une grande vénération.

On trouve à Hamadan une grands quantité de ruines mahométanes, telles que pierres funéraires, minarets, mosquées et bazars, sur lesquels se lisent des inscriptions coufiques. C'est dans cette ville que fut enterré la fameux Avicenne. On a découvert, à Hamadan, beaucoup de médailles des rois arsacides et sassanides, et d'autres objets précieux du même genre. Il y a, à Hamadan, des fabriques de tapé et d'étoffes, et plusieurs tanneries.

CASBIX, plus grande que Tehras, contient une population qui s'élème tout au plus à soixante mille habitaots. La ville est entourée d'un mur de terre flanqué de tours , mais sans fossé. Las environs sont couverts de vergers # de vignobles qui produisent le plus escellent raisin de toute la Perse. L'esu est rare à Casbin et dans les campagnes d'alentour ; on l'y amène au moyen de ces conduits souterrains que les Persans appellent carizes. Le palais des rois de la dynastie des Sophis existe encore, mais dans un état de décadence. La plus grande partie des beaux édifices de Casbin sout aujourd'hui détruits.

ZENDIAN. Cette ville, à distance,



gue comprise par les grossiers s d'Armaganeh.

TANIEH. Cette ville, autrefois able, n'offre plus guère que nceaux de ruines. Les deux s bâties par Aldjaitou, sur-Khodabendeh, sont les seuls rui subsistent encore. Ces mo-, les plus beaux qui existent , ont eté grièvement endom-I commencement de ce siècle remblement de terre. L'une nte plus guère que des ruines. de est encore bien conservée. l'admiration de tous les voya-Préaux, habile artiste, que d conduisit en Perse, a laissé dessins qui reproduisent trèsnt cette belle mosquée. Ce planches 80, 31, 32 et 33 de ige. La mosquée de Soultaconstruite de briques, et sur-Tune coupole haute d'environ t pieds sur cinquante de diast soutenue sur huit grands La mosquée a quatre minasur portes. Le dôme est, à ir, de briques couvertes d'un anc et bleu pale. L'intérieur ience dorée. Les planches 29 et ouvrage offrent deux vues anieh et d'un camp dans la ce nom, prises l'une et l'autre II.

TABARISTAN.

rend s'élève sur les bords i**ère, dans** une vallée dont la est d'environ trois milles et de deux. Cette vallée descend pente graduelle du nord au 'e la ville de Damavend, sique à son extrémité la plus te vallée florissante contient villages. Deux courants d'eau : l'un, très-faible, vient de 'autre vient du nord. Ces ants se rencontrent a Damaeurs canx réunies traversent es bords de ces cours d'eau és de saules, de peupliers et , dont le feuillage verdoyant zaucoup aux charmes du On trouve encore dans l'intérieur de la ville quelques arbres, dont l'ombrage épais contribue à entretenir une agréable fraicheur durant même la partie du jour la plus chaude.

37

La ville s'étend sur une colline; la principale rue descend dans la vallée, à l'endroit que baigne la rivière. Damavend se compose de cinq cents maisons, dont trois cents habitées par des indigènes, le reste par des familles du Kirman, transplantées par Aga-Mohammed-Khan. Le pic de Damavend, qu'on aperçoit de très-loin, est invisible dans la ville de ce nom. Les habitants du lieu prétendent qu'il jette quelquefois de la fumée, et le soufre qu'on trouve dans les petits cratères qui sont à sa base pourrait faire conclure que le cône renferme le cratère d'un volcan. On sent quelquefois de violents tremblements de terre à Damavend; et, au commencement de ce siècle, les secousses devinrent si violentes, que plusieurs villages du Mazenderan furent renversés de sond en comble. La neige couvre le pic de Damavend toute l'année, mais seulement par places , car quelques parties du sommet en sont entièrement libres. On prétend que ce pic·n'est pas aussi élevé que le mont Ararat, quoique le cone qui le couronne soit beaucoup plus abrupte, et que sa base ne soit pas aussi etendue. Aucun des habitants de Damavend n'est monté jusqu'au sommet du pic. et tous prétendent qu'on essayerait vainement de le faire. Cependant quelques personnes soutiennent qu'on peut y monter même à cheval. Un habitant du Mazenderan dit au voyageur Morier qu'il connaissait plusieurs individus qui étaient arrivés au sommet du pic de Damavend, et que des derviches de l'Inde, guidés par les instructions qu'ils trouvaient dans leurs livres, y allaient pour cueillir une certaine plante qui se convertissait en or, et donnait une teinte dorce aux dents des moutons qui paissaient sur la montagne.

On prétend que la ville de Damavend, qui est une des plus anciennes de la Perse, fut fondée par Siyamec, et devint plus tard le siége de l'empire de Zohac ou Dhohac. Le climat de Damavend est, sans contredit, un des plus agréables de la Perse. Jamais on n'y est incommodé des coups de vents violents ni de la chaleur suffocante de l'atmosphère, si communs à Tehran et dans les environs.

Le 31 août a lieu, à Damavend, une fête particulière à la ville. Cette fête n's aucun rapport avec la religion musulmane. On la célèbre en commémoration de la mort de Zohac. Il y a ce jour-là des réjouissances générales pour lesquelles se réunissent tous les habitants de la ville et du district de Damavend. Ils courent dans les plaines environnantes montés sur des chevaux ou des mulets, en poussant des cris effroyables. Le soir, ils illuminent leurs maisons, et toutes les parties de la ville sont éclairées.

La tradition rapporte que Zohac avait sur les épaules deux dragons qu'il nourrissait de cervelles humaines, et tous les matins on égorgeait deux honimes de Damavend pour le repas de ces horribles monstres. Un jeune homme resolut de délivrer son pays de ce tribut cruel, en tuant le tyran. Il annonça à ses compatriotes que s'il parvenait à les défaire de Zohac, il allumerait un feu sur le sommet de la montagne voisine, comme le signal de son triomphe. Le tyran demeurait aupres du pic de Damavend; le jeune homme se rendit à son palais et le tua. Les illuminations que l'on fait actuellement sont destinées à rappeler le feu-

dans les environs de la ville. Ce lac qu bassin, dont l'eau est extrêmement fraiche, peut avoir un mille et demide circonférence. Il est extrêmement profond, et dans l'hiver sa surface gêle. S'il était possible de le faire servir à l'irrigation des campagnes environnantes, il deviendrait un trésor inestimable; car actuellement le pays d'alentour est un désert aride, et ou n'aperçoit pas d'habitations sur une étendue de plusieurs milles. Du côté du nord, le lac est entouré par une chaine de montagnes à pie, dont le neiges fournissent une grande quantité d'eau. Quand la fonte des neiges cesse, l'accroissement des eaux cesse aussi; car les pluies ne sont pas suffisantes pour compenser l'évaporation. Pour parvenir à ce lac, il faut faire douze ou quinze milles dans une direction eireulaire , par des hauteurs escarpées . et sur la pente des montagnes, où ua faux pas pourrait coûter la vie.

MAZENDERAN.

Le Mazenderan a souvent été coafondu avec le Tabaristan.

SARI. Quelques auteurs ont cru reconnaître dans Sari Zadracarta, qui, suivant Arrien, était la ville la plus importante de l'Hyrcanie. Cette assertion est inexacte, comme le prouve Sir William Ouseley dans son Voyage en Perse. Sari est aujourd'hui peu considérable, quoique le gouverneur de la

né l'an 224 de l'hégire (838-39 de

William Ouseley lut dans une m d'Amol une inscription en franracée sur un mur, et par laquelle ur envoyait tous les habitants vol au grand diable d'enfer. inscription, dit le même voyaportait la date de 1808 et était e d'un J majuscule.

BAHABAD à un port fréquenté B Russes.

GRAF, demeure favorite d'Ab-Grand, et embellie par ce prince, avait élevé des palais et des jara été détruite en grande partie les guerres qui ont suivi la mort idir-Schah.

mnément Balforousch. Les ens de cette ville sont marécageux verts de rizières. Le palais qu'y élevé Schah-Abbas est en ruine. Ali-Schah et plusieurs seigneurs fait construire de beaux colléges l'instruction de la jeunesse. La ation de cette ville assez comme s'élève, suivant plusieurs aphes, à cent mille habitants; cette estimation paraît fort exa-

TERABAD. On peut regarder Asad comme la capitale du Mazen.
C'est une grande ville commersituée sur une baie que forme la
Caspienne. Les campagnes qui
urent, quoique généralement ariroduisent cependant d'excellente
ce. La ville est entourée d'un
lanqué de tours, et possède des
factures de tissus de soie et de
. On y admire un beau palais
ar Aga-Mohammed-Khan. Popu, environ trente mille habitants.

GUILAN.

scht, capitale du Guilan, à deux de la mer Caspienne, arrosée leux rivières, et environnée de ages qui en rendent l'air malsain. ville comprend environ trois maisons. On y fabrique beaucoup fes de soie.

trepôt à un commerce de cabotage avec la Russie.

ADBRBIDJAN.

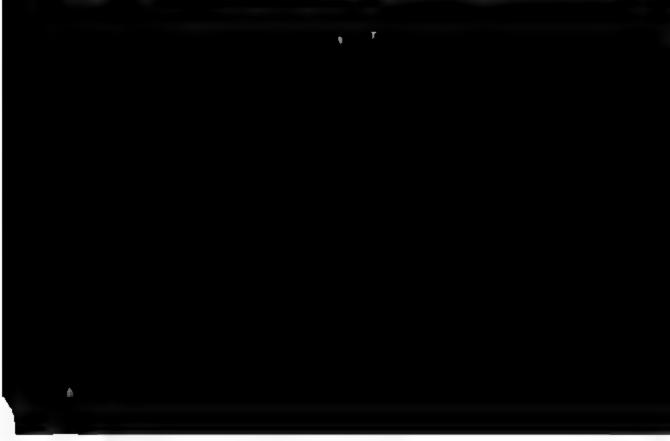
TAURIS, TÉBRIZ ou Tabriz, capitale de l'Aderbidjan, avait, du temps de Chardin, cinq cent cinquante mille habitants, quinze mille maisons, trois cents caravansérais, et deux cent cinquante mosquées. C'est tout au plus si aujourd'hui Tauris occupe la dixième partie de son étendue d'alors, et la population n'excède pas cinquante mille ămes. Cette ville est exposée à de fréquents tremblements de terre. Pour éviter d'être écrasés par la chute de leurs maisons, les habitants fuient dans la campagne ; mais là encore ils ont à craindre d'être abîmés dans la terre qui s'entr'ouvre, ou brûlés par l'eau bouillante qui jaillit du sol avec violence. Le château qu'habitait le prince Abbas-Mirza est en grande partie construit en bois, et cette précaution l'a sauvé jusqu'à présent. La ville moderne est située tout à fait au centre de l'ancienne; à l'entour, jusqu'à une distance considérable, on aperçoit des ruines. Tauris a aujourd'hui trois milles et demi de circonférence; une muraille de briques séchées au soleil, et flanquée à des intervalles irréguliers de tours de briques cuites au four, l'entoure de tous côtés. On a cherché à donner à quelques-unes de ces tours la forme de bastions. Toutefois, ces fortilications, au dire des hommes de l'art, ne pourraient pas tenir contre une attaque régulière. Les murailles ont sept portes, chacune avec un corps de garde; on doit les fermer, une heure ou deux après le coucher du soleil, pour ne les ouvrir que le matin avant le jour. Mais ces règlements ne sont pas toujours observés avec la même exactitude que dans nos places de guerre. Il n'existe actuellement à Tauris que peu d'édifices remarquables, et c'est à peine si l'on aperçoit quelques vestiges de ceux dont parlent les anciens voyageurs. On reconnaît encore le grand meidan ou place publique qui pouvait, dit-on, contenir trente mille hommes rangés en bataille. Le bazar appelé Kalsarich, qui possait pour le plus beau de la Perse, subsiste toujours, mais recouvert par une toiture de bois. La citadelle d'Ali-Schah est le monument le plus remarquable de Tauris. Le prince Abbas-Mirza avait d'abord voulu en faire sa résidence, mais il préféra ensuite la convertir en un arsenal, où l'on voyait en pleine activité plusieurs ateliers sem-blables à ceux d'Europe. Quand Morier visita cet établissement, il y avait dans la première cour des canons et des affuts, en un mot, lout ce qui est nécossaire à l'arme de l'artillerie; des corps nombreux de charpentiers et de charrons, dirigés par un Européen, travaillaient avec des outils faits sur le modèle des nôtres. Plus loin, on voyait une forge où, à défaut de charbon de terre, on employait le charbon de bois; dans une autre cour, il y avait des piles de boulets. Abbas-Mirza allait souvent visiter cet arsenal, et prenait beaucoup de plaisir à examiner tous les ouvroges, et a se faire expliquer l'usage de chaque chose. L'ensemble de la ville n'a rien d'agréable, à cause du peu de largeur et de la malpropreté des rues. Les faubourgs, qui prennent tous les jours de l'accroissement, paraissent destinés à couvrir les ruines de l'ancienne ville. Une grande partie do la population s'y porte. Le climat de Tauris est très-rigoureux en hiver, et a crime quelquefois dans cette saiMERAGA. On voit encore, dans cette ville, des ruines du magnifique observatoire qu'y fit élever Houlagou. Population, quinze mille habitants.

Andunt ., que les Persans nomment Abadanifirous, c'est-à-dire, séjour de la félicité, est située sur la rive droite du Balouktschai. On y voit le tombeau du scheikh Sefi, fondateur de la dynastie des Séfi, ou , comme on dit improprement, des Sophis ou Sofis. Le voyageur Pietro della Valle comparait Ardebil à Venise, pour les canaux dont cette ville est entrecoupée. Il y avait, à Ardebil, une hibliothèque qui passait pour une des plus riches et des plus beiles des pays musulmans. Aujourd'hui cette bibliothèque n'existe plus; tous les manuscrits qui pouvaient avoir quelque valeur en ont été enlevés, et font partie de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Khoi, situé au milieu d'une plaine fertile sur les bords de la Cotourah, qu'on traverse sur un pont de sept arches, est assez bien fortillé à l'europeenne; on y compte vingt mills habitants, la plupart arménieus.

SELMAR, sur les bords du lac d'Ourmia, compte environ deux mille habitants, en partie nestoriens.

MIANEH. Nous ne pouvons quitter l'Aderbidjan sans parier de Mianeh, où mourut, par suite de grandes fatue et a de trate parte es



CURDISTAN PERSAN.

MANSCHAH, à peu de distance ve droite du Kerkhah, contient 1 dix mille habitants, sans r la garnison, qui est considé-Les rues de Kirmanschah sont s et fort sales. Les caravanséz bazars, les mosquées sont en ombre, et d'une architecture égante. En cela Kirmanschah des autres villes de la Perse. aptent presque toutes quelques difices. Le territoire des camenvironnantes est très-fertile. escend de toutes parts des monvoisines, et répand sur le sol meur et l'abondance. e lieue environ au nord de Kirah, et sur la gauche de la Bagdad à Hamadan, se trouve er très-escarpé et extrémement ont le sommet est souvent enrvert de neige au commence-3 mai. Ce rocher, nommé Bi-(*), s'élève à quinze cents hauteur perpendiculaire (**). ie inférieure de ce roc est taillée -forme, et on y avait élevé auın édifice. Sur le flanc du roit sculptées des tigures colosfaudrait deux mois, dit Ker pour copier toutes les figures scriptions qui couvrent le ro-Bisoutoun; et on courrait de risques en faisant cette opérar il faudrait se faire hisser au rocher. Ce voyageur a copié reliefs les plus intéressants. es groupes représente un roi : attitude tranquille, et regarennemis vaincus (voy. pt. 21). la main un arc, et foule aux homme dont on aperçoit la taille est plus élevée que celle es personnages. Le Férouher en avant et au-dessus de sa roi a la coiffure et le costume s, que portent également deux 1 corps placés derrière lui, et

t-à-dire, qui n'a pas de colonnes. us donnons ces mesures d'après s; il s'agit donc de pieds anglais.

dont l'un tient un arc, l'autre une lance. Plusieurs captifs sont devant le roi : leur maintien humble et soumis. leurs mains attachées sur le dos, et les cordes passées autour de leur cou. ne peuvent laisser aucun doute sur leur condition. Tous ont la tête découverte, à l'exception du dernier, qui porte un bonnet pointu en forme de pain de sucre. On voit sur l'habit du troisième une inscription en caractères cunéiformes; et presque toutes les figures, comme nous l'apprend Ker Porter, ont, au-dessus de la tête, une inscription semblable. Le roi a la main droite levée, et semble promettre à ces captifs de leur faire grâce. Il n'est pas orné de la tiare; la chevelure de sa tête est bouclée ; mais sa barbe est enveloppée dans une bourse. Tout, en un mot, indique que le roi n'est pas en costume de cour, mais en habit de guerre. Parmi les captifs, celui qui précède est toujours un peu moins grand que celui qui suit; et le dernier du groupe est le plus grand de tous.

L'extrémité occidentale du rocher de Bisoutoun porte le nom de Takibostan, c'est-à-dire, la voute du jardin (*). Ce rocher est très-fameux par les monuments sculptés qui s'y trouvent. On y remarque deux salles taillées dans le roc vif, au bas de la montagne. On pénètre dans ces salles par de grandes ouvertures qui ont la forme de portiques. La plus grande de ces entrées a environ vingt-cinq pieds de largeur et vingt de profondeur. Dans le fond de la salle sont sculptées quatre ligures, dont la plus considérable est au niveau du sol. C'est une statue équestre colossale, en relief de trois quarts (voy. pl. 22). Le cavalier a la tête couverte, et porte une cotte de mailles parsaitement sculptée, qui paraît aller se réunir au casque, et tombe sur ses genoux. De dessous cette cotte de mailles sortent de riches vêtements. De la main droite, le cavalier tient une lance; de

^(*) Quelques auteurs l'appellent improprement Takhtibostan, c'est-à-dire le Trône du jardin.

Fautre, un petit bouclier. Le cheval, extrêmement endommagé, est couvert d'un chanfrein et des autres pièces de harnachement du cheval de guerre. Les gens du pays disent que le cavalier représente Roustam, l'Hercule des Persans. Cette figure est placée entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien. On voit, sur les côtés, une inscription en grec, et une autre en pehlvi, tellement frustes que Ker Porter ne put distinguer qu'une ou deux lettres de chaque inscription.

Au-dessux de cette statue règne une espèce de corniche qui la sépare d'un groupe de trois figures. Celle de ces figures qui est à gauche représente une femme avec le manteau et le collier royaux. Cette femme porte le diadème particulier à la dynastie des Sossanides, et ses cheveux pendent en longues tresses sur ses épaules. La draperie qui entoure son corps tombe plus bas que ses pieds. Elle tient d'une main la cydaris ou bandeau royal, et de l'autre, un vase avec lequel elle verse de l'eau. Le personnage qui occupe le milieu du groupe est évideniment un roi. Sur sa tête il porte un diademe, de chaque côté duquel sortent une paire de petites ailes placées autour des cornes d'un croissant qui surmonte le diademe, et dans lequel se trouve un globe. La figure de droite porte aussi une couronne, mais sans ailes, ni crossant ni globe, et semdes; et, dans une troisième barque, se trouvent des hommes qui jouent de la flûte et d'autres instruments. Une barque très-grande occupe le centre du bas-relief. On y remarque un personnage d'une taille besucoup plus élevés que ceile des autres figures. Il est raprésenté au moment de lancer uns flèche contre des sangliers. Un peuplus bas se trouve encore un bateau, dans lequel est un personnage d'une stature moins élevés que celui-ci. Un serviteur lui présente une flèche, et une femme assise joue de la harpe à côté de lui.

La surface du rocher a été lissée, à une grande distance autour des portiques. Sur cette surface polie, au-dessus du cintre de la grande salle, se trouvent deux figures de taille gigantesque, qui portent des siles semblables à celles que, parmi nous, les peintres donnent aux anges. Les têtes de ces ligures ont un caractère remarquable, et sont coiffées, suivant Kee Porter, comme les bustes de l'impératrice Faustine. Il est evident, dit lo même voyageur, que ces ligures représentent des génies femelles, l'artists ayant eu soin de developper la gorge de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet. La disposition des draperies et la partie inferieure des figures rappellent tout à fait les Renommées et les Victoires que l'on représentait sur les arcs de triomplie de Rome; ce qui

relief est d'une mauvaise exé-

ville a cru retrouver dans le isoutoun le lieu même où, suiodore de Sicile, Sémiramis se senter accompagnée d'un nomortége. Voici le passage de Dio-: Sicile: « Sémiramis, après achevé ces ouvrages merveildans la Babylonie), se mit en , suivie d'une nombreuse arpour entrer dans la Médie. arrivée à la montagne que l'on Baghistan, elle campa près te montagne, et y sit faire un de douze stades de circuit. Ce était dans la plaine, et renit une grosse source qui l'arroondamment. Le mont Baghisl consacré à Jupiter : du côté st voisin de ce jardin, il offre ches escarpées qui s'élèvent i la hauteur de dix-sept stades. ımis ayant fait couper et tailas de la montagne, y sit graver **age, e**ntourée de cent gardes de piques. Elle y sit aussi grae inscription en caractères syqui portait que Sémiramis ait amonceler les bagages dont : chargés les animaux qui la nt, depuis la plaine jusqu'au : la montagne , était parvenue , moyen, à monter sur le som-M. de Sacy, dont nous emi ici la traduction, admet la re de d'Anville, et pense que on de la montagne de Baghisient surtout à Takibostan.

KHOUZISTAN.

ouzistan est aujourd'hui presrt.

ville d'une petite étendue, de la province, a quelques tures d'étoffes de soie et de n trouve, près de Schouster, es qui marquent l'emplace-Suse, où les rois de Perse leur résidence pendant l'hiver. Suse que se passèrent les écrites dans l'histoire d'Esther et de Mardochée; et ce fut encore dans cette ville que Néhémias obtint d'Artaxerxès Longue - Main, dont il était l'échanson, la permission de relever les murs de Jérusalem.

AHVAZ ou HAVIZA est aujourd'hui presque détruite. Le territoire de cette ville est couvert de ruines.

FARSISTAN.

SCHIRAZ. La vallée de Schiraz, longue de vingt-quatre milles et large de douze, est bornée de tous côtés par des collines peu élevées et entièrement dépourvues de végétation. Des berceaux et des avenues de platanes, de cyprès et de peupliers, ornaient jadis les environs de la ville. Mais les arbres ont disparu en grande partie; et Schiraz, quoique entouré de jardins, ne présente plus l'aspect imposant d'autrefois. Tous les voyageurs qui ont visité cette ville dans notre siècle la dépeignent comme tombant en ruine. M. Alexander, qui l'a vue depuis le tremblement de terre de 1824, dit qu'il n'y a pas trouvé un seul dôm**e ,** ni un seul minaret debout. Cette terrible commotion a même changé le climat, qui ne mérite plus les éloges qu'on lui donnait jadis. On attribue ce changement à l'élévation de l'eau des puits et des sources, qui se trouvait autrefois à cinq ou six toises de profondeur, et qui a remonté jusqu'à neuf ou dix pieds au-dessous du sol. L'évaporation se trouvant ainsi de beaucoup accrue, a répandu sur le pays, à ce qu'on suppose, une humidité malsaine. Mais même avant le tremblement de terre, le peu de soin que l'on prenait des cours d'eau nuisait à la salubrité du pays. Cette négligence a fait que les nombreux ruisseaux qui entretenaient partout la verdure et la fertilité, roulent aujourd'hui une **c**au **qui** est à peine potable, et forment, dans les chaleurs de l'été, un grand nombre de mares infectes. Le déclin de Schiraz date de l'année 1779, époque de la mort de Kérim - Khan, surnommé le Takil ou gouverneur. La ville a, selon Morier, quatre milles de circonférence; et cinq, suivant Scott Waring. Encore

cet espace restreint renfermait-il dejà beaucoup de ruines avant le bouleversement de 1824 D'apres les renseignements obtenus par Morier des chefs de quartier en 1811, le nombre des maizons était alors de sept mille sept cent quatre vingts; ce nombre, en comptant cinq personnes par famille, donnerait une population de treate-huit mille neuf cents âmes. Cependant Morier, après avoir parcouru et examiné la ville, pense que la population reelle de Schiraz n'atteint environ que la mortre de ce chiffre. On comptait à Schraz, avant le tremblement de terre de 1824, près de soixante mosquees, dont la plus grande, fondee il y a environ six siecles, portait le nom de mosquée neuve. Il y avait encore une autre belle mosquee fondee par Kérim-Khan, auquel Schiraz doit la plus grande partie de ses monuments, que ce grand homme fit båtir pendant qu'il exercait, sous le nom de Vakil, presque toute l'autorité d'un roi. Les medresé ou colléges qui étaient, dit-on, au nombre de quarante, sont aujourd'hui presque tous abandonnes. On comptait en viron soixante bains dans la ville. Schiraz n'offre aucunes rumes qui portent l'empreinte d'une antiquité reculée ; et , suivant toute apparence, la fondation de cette ville ne remonte qu'au septième siècle de notre ère.

Les tombeaux de Hafiz et de Saadi sont les deux monuments qui excitent

On no retrouve plus que quelques pans du mur du Mosalla , tant chante par Hafiz. Ce Mosalla etait, à ce qu'il paraît, un édifice consacré à la prére, et autour duquel se trouvaient un cimetiere et des jardins. Pres de li sont deux farges russeaux, dont Fu est appelé Abimiri, et l'autre Abrocni ou Rocnabad. Les arbres et les fleurs qui embellissaient les bords de Rocnabad ont disparu. Les eaux da ruisseau ont perdu de leur qualite, et l'air des environs n'est plus aussi 🖚 lubre qu'autrefois. Cependant les habitants de la plus basse classe de Schirat vont encore passer les soirées d'ete sur les bords du Rocnabad, où ils passent le temps a causer, a fumer, et à maiger des laitues trempées dans l'eau courante. Quelquefots, mais hien rerement, ils permettent à leurs femnis de prendre part à ces divertissements.

Non loin du tombeau de Hatia se trouvent le Trechehellen (quarante corps ; et le Heftlen (sept corps ; édifices élevés par Kérim-Khan a la mémoire d'autant de pieux derviches qui habiterent ces heux. Le Heftlen est une maison de plaisance dont la façade donne sur un jardin plante d'allées de cyprès et de platanes. Les arbres sont entremêles de fontaines de marbre. Dans l'appartement principal, dont les murs sont revêtus de marbre blanc de Tauris, sont quelques peis-



tée, non sans défigurer comnt le portrait.

du Heftten est le Jardin du dus connu aujourd'hui sous le Djihan nouma, ou Miroir du que lui a donné Feth-Ali-

mbeau du poëte Saadi est sii un enfoncement au milieu de nes stériles, et près d'un petit ı **deux** milles environ de Schirim-Khan dépensa, dit-on, des assez considérables pour ré**embel**lir le bâtiment élevé en ur du poete. Le tombeau conune pierre oblongue sur la**n a sculpt**é des inscriptions et ements, aujourd'hui en trèsi**état. U**n derviche solitaire oce chambre, où l'on peut voir **tion complèt**e des œuvres du In trouve une preuve du goût **ans p**our la poésie, dans les ins**s qui c**ouvrent les murs blancs **èce dans laquelle est placé le**

mors et tout près de cette en**st un escalier** de soixante et ches, qui conduit le visiteur à **e saile souterraine et voûtée, s laquelle se tr**ouve un bassin d'eau limpide et rempli d'expoissons. Chardin nous apprend ion temps le bas peuple regarpoissons comme consacrés à st pensait que le saint punis**mort s**ubitement les gens qui i**ient.** Malgré cela, ce voyageur, 🛪 fois qu'il était à Schiraz, ne it point, avec quelqu'un des rmes, ses hôtes, d'aller enle**rand** plat de poisson, alors si ı**t qu'on p**ouvait le prendre avec . Chardin choisissait pour ses ons le temps où il n'y avait **ardien , au**quel il donnait un escendant; sur quoi celui-ci se et fermait la porte, faisant t de sortir. Un malheureux Aravant aussi voulu enlever du de ce vivier, sans avoir mis le dans ses intérêts, fut découle mena à coups de bâton chez où en bonne forme de justice on lui en donna trois cents coups le lendemain sous la plante des pieds, et on lui fit payer cent écus d'amende. L'eau du bassin est toujours fraîche, délicieuse et limpide, pourvu qu'on ait soin de la prendre de bonne heure, avant que les habitants du village voisin l'aient souillée par leurs ablutions.

On appelle Coh Saadi ou Montaane de Saadi un roc triangulaire qui montre du côté de la plaine une surface blanche et unie, et sur le sommet duquel il y a une tour et un pan de mur, restes d'une très-ancienne forteresse nommée le *Château de Fahen*der. Sur la pente du côté de Schiraz est un puits très-profond, où l'on dit qu'étaient jetées autrefois les femmes convaincues d'avoir une mauvaise conduite. Morier prit d'abord l'orifice de ce puits pour une cavité naturelle; mais la régularité de l'ouverture, qui est un parallélogramme, le porta à conclure que c'était un ouvrage de main d'homme, et à supposer que ce pui**ts** fournissait d'eau la forteresse. Ce puits, taillé dans un roc très-dur à une immense profondeur, excite la surprise et l'admiration. Les Persans qui vont faire leurs dévotions au tombeau de Saadi ne manquent jamais de le visiter, et il y en a peu qui le quittent sans y avoir jeté une pierre. Comme cet usage subsiste depuis tort longtemps sans que la profondeur ait diminué, le peuple croit que ce puits n'a point de fond. Quelques habitants du pays assurèrent à Sir William Ouseley que ces pierres étaient entraînées par des courants souterrains. Il y a certains endroits de la montagn**e** de Saadi où le pied produit, en touchant le sol, un retentissement, qui semble indiquer l'existence de voûtes souterraines : cependant, le roc est intact a la surface. On trouve dans cet endroit les fondations de quelques murs, ruines d'un palais où le roi Djemschid cachait, dit-on, ses trésors. Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que le château est très-ancien et remonte au moins à l'époque des Sassanides. Des habitants dignes de foi

ansurent que les trésors des anciens rois de Perse furent pendant un temps gardes dans ce lieu. Une partie de ces richesses ont été prises ; le reste existe encore dans les souterrains de la forteresse. De là viennent les histoires merveilleuses que l'on fait sur le château de Fahender, et la croyance populaire que les souterrains qui s'étendent sous ses murs abandonnés sont habités par un dragon qui veille à la garde des trésors qui y sont enfouis.

Au pied de la montagne de Saadi s'étend le Bag dil couscha, jardis qui réjouit le cœur, le plus beau de ceux qui se trouvent en dehors de l'enceinte de Schiraz. Ce jardin est orné de pavillons élégants, et arrosé par un ruisseau qui forme plusieurs cascades. C'est encore à Kérim-Khan qu'on doit le Bag dil couscha, aujourd'hui affermé à des paysans qui y cultivent des fleurs, des fruits et des legumes, pour les vendre aux habitants de la ville, mais qui d'ailleurs ne s'occupent nullement d'embellir ce jardin.

A environ trois milles à l'est du château de Fahender, le voyageur découvre sur un monticule queiques ruines d'un édifice nommé Meschhedi maderi Souletman ou tombeau de la mère de Salomon. Morier pense que les matériaux qui composent ces ruines figuraient originairement dans les édifices de Persépolis, et en ont été enleves pour être transportes a l'endroit

dessus de la plaine de Mardascht, où était autrefois la ville de Persépolis. dont les ruines couvrent le sol. Les plus importantes de ces ruines sont celles qui portent les noms de Tachilminar ou Quarante colonnes; Takhti Djemschid ou Trône de Djemschid; Takhti Cal-Khorrou ou trone de Cal-Khosrou ; Khanet Dara ou Maison de Darius; Tschilsoutoun ou Quarante colonnes; Hézarsoutoun ou Mille colonnes. Ce sont les restes d'un grand et magnifique édifice qui excite dépà l'attention par sa position extraordinaire dans la plaine et au pied de montagnes d'où il semble sortir. Une chaîne élevée de rochers de marbre gris de la plus grande beauté présente une ouverture de forme semi-circulaire, et dont les deux bras renferment le fond de l'édifice, tandis que la partie antérieure avance beaucoup dans la plaine. Le sol sur lequel repossient les " constructions de Tschilminar est uno plate-forme taillée dans le roc, et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain donnent à l'édifice la forme d'un amphithéâtre composé de trois terrasses élevées les unes sur les autres. Nous donnerons ici la description de ces ruines d'après Sir Robert Ker Porter.

La plate-forme sur laquelle se trouvent les ruines de cet immense palais est tres irregulière, tiette plate-formes



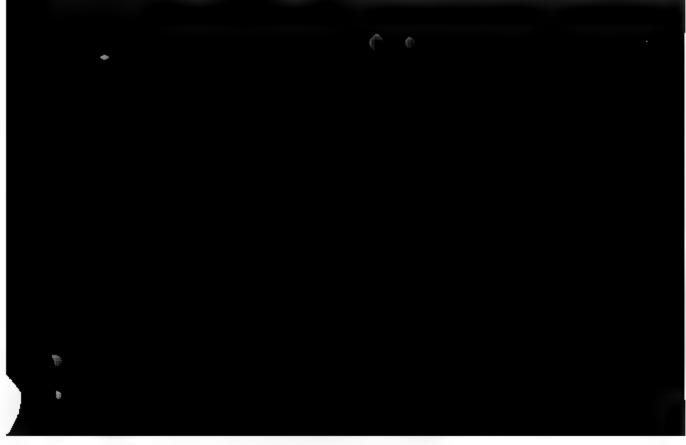
st prêts à être emportés. Ce là autant de preuves que ce **be édifice ne fut jamais com**ient achevé. La plate-forme est à pic, et ses côtés sont formés **mes blocs carrés de marbre d'un** mcé, parfaitement polis, et lies haux ni mortier d'une manière uirable, qu'on a de la peine à déir les joints. Les amas de décom-**A les** progrès de la végétation rmé des monticules qui élèvent et le rendent inégal. Dans un it voisin du groupe des colonnes, **teur perpend**iculaire est de trente Mais assurément, si l'on pouvait r tout ce qui cache cet admirable ment, il y aurait de ce côté-là **inte** pieds au moins. Le côté du '**a que dix-huit** ou vingt pieds, **jamais** dû en avoir plus de trente. o**rd, la hauteur v**arie de seize à six pieds. Cette vaste plate-forme i**elle cons**iste en trois terrass**es** es. La première embrasse toute **s méridionale et a cent quatre**trois pieds de largeur. Le long rd sont éparses de larges masses rre, et l'on y retrouve les fragd'un parapet. Sur le bord de la me terrasse, sont des marques **idiquent** l'existence d'une an-: balustrade. Ces ruines cessent amet de l'escalier, qui joint cette se à celle qui est au-dessous; la on trouve deux larges trous protondément dans le roc, et rvaient à recevoir les pivots des qui fermaient jadis cette entrée. **ne peut m**onter sur la plate-forme i **côté occidental**, où se trouve un fique escalier double, de cin-**:-cinq** marches, dont chaque e a vingt-deux pieds de longueur is pouces et demi de hauteur. **mstructeurs n'o**nt pas eu besoin loyer beaucoup de blocs de maruisque dans l'épaisseur de chaque n a pu tailler de dix à quatorze es; on les gravit facilement à . En atteignant la plate-forme, nier objet qui frappe le voyageur est un immense portique, sur tie intérieure duquel sont sculp-

tés deux taureaux gigantesques (voy. pl. 8) tournés du côté de l'ouest ; la partie supérieure de leur corps occupe toute l'épaisseur du mur. Un piédestal l**es** élève à cinq pieds au-dessus du niveau de la plate-forme. A une hauteur considérable au-dessus de ces sculptures, sur les côtés du portique, sont trois petits compartiments couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes. La partie qui devait former le couronnement de l'édifice est si complétement détruite, qu'il n'en reste plus de traces. Les têtes des taureaux ont disparu ; mais ce qui reste du corps sutfit pour faire reconnaître parfaitement l'animal que le sculpteur voulai**t re**présenter. Autour du cou de ces taureaux, sont de larges colliers de roses exécutées avec une fidélité admirable. Sur la poitrine, le dos, les côtés, flotte, pour ainsi dire, une sorte d'ornement représentant des cheveux courts et bouclés, faits avec la délicatesse qui caractérise les anciennes sculptures des Perses. Les proportions des animaux sont parfaites et en harmonie avec le reste de ces monuments. L'épaisseur du mur qui fait face à l'ouest est de cinq pieds ; sa longueur de vingt et un; sa hauteur de trente. Heeren pense que l'animal décrit par Ker Porter n'est point un taureau, mais une licorne, et que celle-ci, à son tour, est le quadrupéde appelé *ane sauvage* par Ctésias, qui en donne dans ses Indica le portrait suivant : « Dans l'Inde, se trouvent des ânes sauvages aussi grands et quelques-uns mê**me** plus grands que des chevaux ; ils ont la tête rouge, les yeux bleus et le reste du corps blanc; sur leur front est une corne, longue d'une coudée, trèsblanche dans sa partie inférieure, vers le front de l'animal, jusqu'à une hauteur de deux palmes; la partie supérieure terminée en pointe est rouge, et le milieu noir. L'ane sauvage est trèscourageux, et court si vite, que ni le cheval ni aucum autre animal ne peuvent l'atteindre; il commence par courir lentement, mais ensuite son galop devient de plus en plus rapide. Il se défend avec sa corne, ses pieds, ses

En d'avançant vers l'est à la distance de vingt-quatre pieds du por-tique, on trouvait jadis quatre magoifiques colonnes. Deux seulement subsistent aujourd'hui. Ces colonnes **étaient placées à vingt-deux pieds l'une** de l'autre. Les débris accumulés sur le sol, et qui forment comme des moncoux de poussière, en cachent presque la base. Chaque colonne a, pour ainsi dire, trois chapiteaux réunis en un soul, ce qui est d'un aspect beau et singulier ; le fût s'amoindrit par degrés vers le sommet; la surface en est parfaitement lisse. Il semble assez pro**bable que les quatre colonnes servaient** à soutenir le piédestal de quelque sculpture symbolique.

Un espace de vingt-quatre pieds les sépare d'un second portique tout semblable au précédent, si ce n'est que sa longueur est de dix-huit pieds, au lieu de vingt et un. Les côtés in-Sérieurs sont sculptés, comme ceux do l'autre ; mais les animaux qu'on y voit sont fort différents (voy. pl. 8, u" 2 et 3). Avec le corps et les jambes d'un taureau, ils ont deux ailes énormes qui sortent de jeurs épaules et couvrent le dos et la poitrine. Les larges plumes des ailes sont parfaitement exécutées. Ces animaux avaient des visages d'homme, que le zèle aveugle des musulmans a cruellement mutilés.

donts, et tue des hommes et des che- - du pled, ces sculptures ont dix-neuf pieds de hauteur. C'est le seul exemple que l'on trouve en Perse de ces figures. hybrides, dans lesquelles on a réuni la forme humaine a des formes d'animaux. Voici ce que dit Heeren de cet anima) merveilleux : « Il est ailé, a le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, mais la tête d'un homme, avec une longue barbe artistement frisée, et est orpé du diademe ou de la tiare. Nous le prenons pour le martichoras ou mangeur d'hommes, dont nous devons in description à Ctésias. « Il y a, dit ce dernier, un animal indien d'une force énorme, plus grand que le lion le phas grand, rouge comme le cinabre, couvert d'un poil épais comme les chiens. Martichoras est son nom chez les Indiens; ce qui veut dire en grec, qué mange des hommes. Sa tête n'est pas celle d'un animal, et il porte une face d'homme. Ses pieds sont comme ceux du lion; à sa queue, il a un aiguillon. comme le scorpion. » Cette description s'accorde aussi, à quelques exceptions près, avec l'animal représenté. La queue du scorpion ini manque; mais elle n'était pas étrangère à cette mythologie, comme nous le verrons ailleurs , en parlant du griffon. Il n'a pas de pieds de lion, mais de cheval; il porte des ailes dont Ctésias ne fait pas mention. Mais le caractère essentiel de cet animal merveilleux est la face humaine; ce qui même, selon



bouclée. Le tout est donc le symbole du courage et de la sagesse du monarque, ainsi que la licorne est dans l'Orient l'image de la vitesse et de la force: emblèmes les plus appropriés à l'entrée du palais d'un souverain.

Aux raisonuements de Heeren, nous opposerons l'autorité de Ker Porter. Cet habile artiste ne peut pas avoir pris les formes d'un lion pour celles d'un taureau que donnent ses dessins. L'illustre de Sacy partageait l'opinion de Ker Porter, et voyait dans l'animal fabuleux dont il s'agit une représentation de Caïoumors, premier roi de la dynastie des Pischdadiens, issu du taureau primitif, et dont le nom signifie en persan taureau et homme. La conjecture de M. de Sacy frappe par son évidence, et si on ne trouve pas dans les fragments que nous possédons des livres des Parsis la mention de l'animal merveilleux à tete d'homme, on voit dans ces livres l'indication des éléments qui le composent. Il n'en est pas de même du martichoras, tout à fait étranger à la mythologie des Perses. Ctésias, dont Heeren invoque le témoignage, place dans l'Inde, et non en Perse, cet animal reconnu depuis longtemps pour ctre le tigre.

A la droite du portique, un espace de cent soixante-deux pieds s'étend jusqu'à la magnifique terrasse qui supporte les colonnes, desquelles vient le nom de Tschilminar. On y voit une belle citerne de dix-huit pieds sur seize, tailée dans le roc vif. Cette citerne n'a plus maintenant que trois pieds de profondeur. Des aqueducs souterrains

y conduisaient l'eau.

En approchant de Tschilminar, on admire la grandeur et les belles décorations du principal escalier qui y conduit (voy. pl. 9). Cet escalier avance en saillie devant la partie nord de la terrasse, dont la longueur entière est dedeux cent douze pieds. Il est double ou à deux rampes qui du bas se rapprochent l'une de l'autre jusqu'au milieu de la hauteur, et qui s'éloignent ensuite jusqu'au niveau de la terrasse. A chaque extrémité est et ouest, s'élèvent deux

autres escaliers. La montée, comme celle de la grande entrée de la plaine, est extrêmement douce. Chaque escalier est composé de trente marches, dont aucune n'a plus de quatre pouces de hauteur, quatorze de largeur, et seize pieds de longueur. Toute la face de l'escalier avancé est couverte de sculptures, sur lesquelles l'œil erre d'abord au hasard, ébloui et confondu par leur nombre; mais un examen attentif permet de les classer et de les détailler.

L'espace qui se trouve immédiatement au-dessous de la plate-forme qui termine le premier escalier **est divisé** en trois compartiments. Celui du milieu est nu ct uni comme s'il avait été destiné à recevoir une inscription: peut-être v en avait-il une que le temps aura effacée; dans le compartiment de gauche sont quatre figures debout, hantes d'environ cinq pieds six **pouces**, vêtues de longues robes, avec des brodequins aux pieds, et tena**nt chacune à** deux mains une courte lance. Ces guerriers sont coiffés d'une tiare aplatie au sommet, et sur leur épaule gauche pendent l'arc et le carquois. Le fini des details donne une grande importance a ces sculptures, qui nous iont connaître avec exactitude le costume des Perses à une époque ancienne, et les changements **survenus** dans la forme et le nombre des armes dont ils faisaient usage. On retrouve évidemment dans les sculptures dont il s'agit, dit Sir Robert Ker Porter, l'ancienne manière de tendre l'arc et d'attacher le couvercle de cuir sur le carquois, pour conserve**r en bon** état les plumes des flèches.

Sur le compartiment de droite, il n'y a que trois sigures, qui regardent les quatre sigures du compartiment de gauche, dont elles ne dissèrent point quant aux robes et à la coissure; mais elles n'ont ni arc ni carquois, et portent seulement une lance, et au bras gauche un large bouclier, qui a un peu la forme du corps d'un violoncelle ou plutôt d'un bouclier béotien. Il semble extraordinaire que ces sigures ne portent rien qui ressemble à une épée ou à un poignard; mais cependant, après

un examen attentif, il faut reconnaître qu'on ne trouve pas de représentation des armes dont il s'agit. Les hommes armés de lances sont, sans doute, des gardes du roi. Leur costume s'accorde parfaitement avec la relation d'Hérodote, d'apres laquelle ces gardes étaient armés d'un arc et d'une courte lance, portaient de longues robes, et laissaient flotter leurs cheveux par derzière. De chaque côté des compartiments sur lesquels sont sculptés les hommes armés de lances, on voit la représentation d'un combat entre un lion et un taureau, suivant Ker Porter, ou une licorne, comme le pense Heeren. Cet animal ressemble, **à peu de chose près, aux taureaux qui** décorent le portique dont nous avons **parié plus haut. Sa tête est entière,** et une seule corne sort du milieu de son front.

Sur les plans inclinés qui correspondent à la pente des escaliers, court une espèce de frise, sur laquelle est sculptée une suite de figures d'un pied neuf pouces de hauteur. Ces figures, qui ressemblent à celles des compartments que nous avons décrits, représentent, suivant Ker Porter, des doryphores ou gardes du corps des rois de Perse (voy. pl. 11). Une suite toute semblable décore le côté opposé. Ces deux espèces de processions se font face; et, par conséquent, ceux qui composent la procession de droite présentent le transfer de la procession de droite présentent le la procession de la pr

de l'escalier, n'offre plus aux regards que la partie inferieure des figures qui y sont representées. On y reconnaît deux chariots traînés par des taureaux, puis un chevai accompagné d'un homme, puis encore deux chevaux: ensuite cinq figures habiliées de courts vētements, puis une suite non interrompue de quarante-quatre hommes portant des lances et revêtus de longues robes. Les trois rangs de figures qui composent le bas-relief sont séparés l'un de l'autre par une bordure de roses. La répétition fréquente d'un semblable ornement témoigne du goût constant des habitants de la Perse pour la rose, qu'ils regardent encore comme la plus belle et la plus agréable de toutes les fleurs.

Le rang au-dessous offre d'abord trente-deux figures, dont une sur deux est revétue d'une longue robe à larges manches descendant jusqu'aux poignets. La robe est légèrement retroussée par-devant dans la ceinture, ce qui forme une espèce de draperie gracieuse retombant en plis réguliers sur chaque cuisse. A l'endroit où la ceinture se noue, est placé un poignard dont la poignée rappelle exactement ceux dont les Persans se servent aujourd'hur; ce que l'on découvre de la partie supérieure du fourreau 2 une forme tres-singulière, et asses semblable à celle du *crisse* des Malais. Ces figures portent aussi des boucles dor Al set des cours. Ouelaues aues



41

endant sur la hanche gauche pl. 12).

figures qui alternent avec cellest vetues d'une tunique courte à **z manches** étroites. Tout l'habit serré, qu'on n'y voit pas un pli. mbes sont couvertes de caleçons **dant à la c**heville du pied et nt sur un soulier; la tête est : d'un chapeau arrondi par le it un peu avance sur le front. coiffure, toute différente de la ressemble un peu au bonnet en. La simplicité de tout ce cospeut faire supposer que c'est les anciens habitants de la Perse ment dite; quant à la robe et à a des autres figures, on y reconidemment le costume des Mèdes. **nture** qui liait ce vêtement des s Mèdes est très-distinctement **ée.** On en voit une seconde à **e est suspendu, du c**ôté droit, i**gnard d'une** forme tout à fait nte de celle du courtisan vêtu robe médique. Ce poignard est rge, et le bout du fourreau : attaché à la cuisse droite près oq. Quelques-uns de ces personportent un arc; d'autres ont des s d'oreilles, des colliers et des ets; d'autres enfin ont un long u jeté sur les épaules, et attar la poitrine avec des cordons. portent des lotus. Vingt-huit vêtus de robes et armés de terminent ce rang. La hauteur z partie du bas-relief n'est que x pieds dix pouces.

roisième partie et la plus basse a même procession d'hommes le longues robes alternant avec mmes vêtus de tuniques. Ce parce qu'il est parfaitement conparce qu'il est resté fort heureucaché sous des ruines pendant res siècles. Quelques voyageurs is aux dernières ambassades des sen Perse l'ont fait dégager, et

andu visible.

côté opposé à celui dont nous de parler, les bas-reliefs du upérieur sont en très-mauvais a second rang commence par

un Perse vêtu d'une robe et portant un poignard à la ceinture. Dans la main droite, il tient un bâton, qui paraît être la marque distinctive de son emploi, tandis qu'il donne la gauche à un personnage placé derrière lui. Celui-ci en précède quatre autres dont il paraît être le chef. Trois portent sur leurs deux mains des vêtements. Le quatrième tient deux grandes coupes. La partie supérieure des figures est trop maltraitée pour qu'on puisse y retrouver les moindres traces de coiffure. Le premier personnage du deuxième groupe porte la tunique persane, et un bäton moins long que celui de l'introducteur dans le premi**er** groupe. Un collier entoure son cou. Il donne la main gauche au premier personnage d'un groupe de six figures couvertes d'une espèce de surtout, et avant les bras nus de la main jusqu'au coude. Deux personnages portent des bassins, et un troisième une pièce d'étoffe; le quatrième tient un bâton de la main droite, et dans la gauche le bout d'une corde par laquelle il conduit un taureau; le cinquieme marche à côté de l'animal, la main sur son dos, et le guide avec attention. Le taureau est admirablement fait, et le pas lourd de cet animal est rendu en perfection. Le troisième groupe est précédé d'un Perse avec la longue robe, conduisant également un groupe de six personnes, dont les deux dernières poussent des béliers à longues cornes (voy. *pl.*: 14). Le conducteur du quatrieme groupe est vêtu d'une tunique. La figure qui vient ensuite est habillée de la même taçon, mais ne porte ni bâton ni collier; à côté, marche un autre personnage tenant un cheval par la bride (voy. pl. 14). Les quatre qui suivent tiennent différents objets relatifs à l'équipement des chevaux. Le cinquième groupe a pour conducteur un homme vêtu de la robe longue. On peut remarquer que les fonctions d'introducteur sont remplies alternativement auprès de chaque groupe par un Perse vêtu de la robe médique et par un Perse couvert de l'habit national. Dans ce groupe, nous voyons deux

personnages qui conduisent un taureau (voy. pl. 18, où nous avons ajouté un dromadaire qui se trouve sur un antre bas-relief), et trois qui sont armés de lances.

Le talent que l'artiste a déployé dans la représentation des parties nues de ses personnages est trèsremarquable. La vérité des muscles, l'énergie de leur action, indiquent une tout autre main que celle
qui a dû tracer les jambes roides, sans
souplesse et sans vérité, de quelquesunes des figures complétement vêtues.
Il est probable que le sculpteur principal ne daignait finir dans ces travaux
que les parties les plus saillantes, laissont le reste à des artistes d'un ordre
inférieur.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette description. Les personnes qu'un examen plus détaillé des bas-reliefs pourrait intéresser, feront bien de recourir à l'excellent ouvrage de Sir Robert Ker Porter.

Rien de si beau et de si triste que la vue des ruines que le voyageur apercoit en arrivant à la plate-forme sur laquelle s'élevait jadis le palais (voy. pt. 7). Cette plate-forme, qui a trois cent cinquante pieds du nord au sud, et trois cent quatre-vingts pieds de l'est à l'ouest, est presque entièrement couverte de chapiteaux brisés, de débris de colonnes, et de ruines sans nombre, souvent ornés d'admirables

cette division sont encore debout. Les chapiteaux et les bases sont assez bien conservés. De là à la rangée orientale, composée d'un nombre égal de colonnes , la distance est de deux ceut soixante-huit pieds. Dans cette rangée, il y a quatre colonnes debout, et quatre piédestaux. Le reste a été totalement détruit, ou se trouve enseveli sous des monceaux de ruines qui sont devenus de véritables monticules. Les colonnes qui composent ces trois eqlonnades sont identiquement semblables; et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou l'élégance de la forme et le tini du travail, ou la symétrie admirable observée par l'architecte. La hauteur totale de chaque colonne est de soixante pieds. La circonférence du fût, de seize pieds; et sa longueur, du chapiteau jusqu'au piédestal, de quarante-quatre pieds. On compte sur ce fut cinquante-deux cannelures. Le piédestal a la forme d'un lotus pendant. Les chapiteaux qui subsistent encore sont d'une forme très-gracieuse, et qu'on ne pourrait mieux comporer qu'à un corsage de femme (voy. pl. 15). Ker Porter pease que la toiture de l'édifice devait être de bois, et recouverte d'un mince revétement de pierre. Le même auteur trouve une ressemblance frappants entre la disposition générale des colonnes de Persépolis et le plan du palais de Salomon , appelé Palais du bois



que cinquante-cinq pieds de hau-Leurs fûts, cannelés comme les autres colonnes, n'ont que - cinq pieds de long. Les chapisont tout différents, et ressemà ceux du grand portique. On ir ces colonnes les marques d'un **étranger dest**iné à les joindre à t. Une autre circonstance vient : confirmer cette idée de l'exisd'un toit au-dessus de ces coimposantes. La partie des char touraée vers l'intérieur du porte des traces de la chute de e corps lourd, qui, en tombant, **considérablement** endommagés, que le côte extérieur n'est presint altéré.

s la rangée du milieu, on obme particularité qui donne lieu, r Porter, à une conjecture ininte. Tous les piédestaux de cette , qui en a douze, s'élèvent de es pieds au-dessus de ceux qui ironnent, et semblent disposés mière à soutenir un niveau sé. Pour quiconque a vu la fête **rouz**, une pareille disposition parfaitement convenir à cette mie. Sur le pavé de marbre qui couvrir ces piédestaux, s'éleobablement le trône où le roi, t une coutume qui remonte à la aute antiquité et qui subsiste de nos jours, était assis audu niveau sur lequel se rani les courtisans.

ifice le plus voisin du palais que enons de décrire est situé sur evation d'environ sept ou huit et occupe un espace d'environ ixante et dix pieds sur quatreuinze. On y monte du côté de par un double escalier maintei ruine ; des fragments qui subcà et là prouvent que cet édiift aussi décoré de sculptures. i oriental est tellement couvert is, qu'il est impossible d'y aperla trace d'un escalier corresit. Au midi, toute la façade de 185e qui supporte l'édifice est ; par un magnifique escalier. chaque côté d'une inscription

cunéiforme, sont sculptés des hommes d'une taille gigantesque, armés de lances, et dont on ne découvre plus que la tête et les épaules. Le reste du corps est caché sous les décombres.

Au nord, on trouve un espace de soixante-cinq pieds de large, où sont les tondations de quelques murs appartenant, suivant toute apparence, a l'ancien fronton de l'édifice. De chaque côté de cet espace, à quarante pieds de la descente méridionale, sont deux entrées majestueuses de quatre blocs de marbre presque noir. En dedans de ces portiques, deux gardes sont scuiptés de chaque côté en bas-relief; ces personnages portent la robe médique et une longue lance; et, au lieu de la tiare , ils ont sur la tête un large bandeau qui, probablement, était de métal. En face du garde le plus avancé, on voit un long cylindre qu'il paraît saisir de la main gauche. Cet objet est peutêtre, dit Ker Porter, le bouclier d'o-

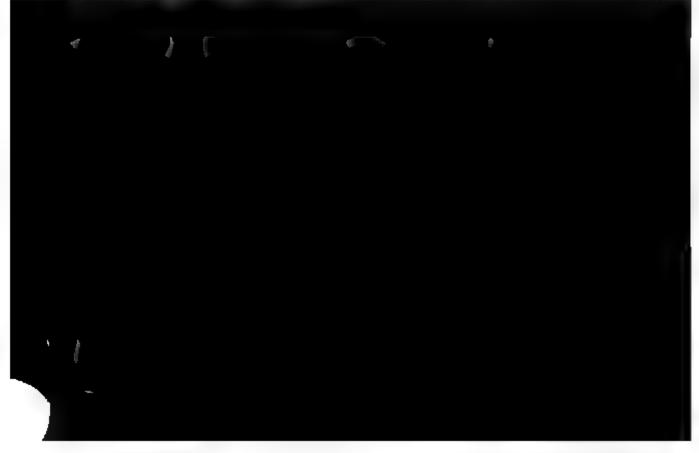
sier appelé *gerra*.

Sur le bord même de l'escalier occidental se trouve un portique; puis, à une distance de quelques pas, il y en a un second qui conduit dans une chambre de quarante-huit pieds carrés. Deux autres portes s'ouvrent du côté du nord, deux du côté de l'ouest, une au midi, et originairement deux à l'est. Une seule de ces dernières subsiste encore. Sur trois côtés de la chambre, on trouve plusieurs niches creusées dans la pierre, profondes de trois pieds, hautes de cinq, et larges de six. Quatre fenêtres de dix pieds de haut s'ouvrent du côté méridional, dans l'épaisseur du mur, qui est de cinq pieds. Ces fenêtres ne sont plus guère qu'à un pied du niveau de la chambre , à cause des ruines qui encombrent le sol. Au passage des portes est un bas-relief représentant un roi accompagné par deux serviteurs (vov. pl. 16). Le roi a le visage mutilé. Mais il y a une grande majesté répandue dans toute sa personne. Une longue barbe arrangée avec soin descend sur sa poitrine, et des cheveux épais et parfaitement bouclés couvrent son cou. De la main droite

il tient un bâton, terminé par un ornement mutilé, qui, probablement, ressemblact à une pomme; dans la main gauche il a un lotus. Des deux serviteurs, l'un porte une ombrelle, qu'il tient au-dessus de la tête du roi, et l'autre porte un chasse-mouches, qui se trouvé placé au - dessous de l'ombrelle ; de la main gauche, le **même ser**viteur soutient un objet que l'on suppose être le mouchoir du roi. Au-dessus de ces trois personnages, on en voit un autre qui ressemble assez à ceux qui sont placés au-dessous. La seule différence est qu'il tient de la main gauche un cercle, et qu'il a la droite élevée et ouverte. Ce personnage sort d'un cercle qui paraît formé par deux serpents , et porte des ailes énormes. C'est le ferouher du roi. Le fini admirable de ces bes-reliefs fait regretter le mauvais état où ils sont.

Nous avons compté trois terrasses s'élevant au-dessus de la plaine: d'abord la grande plate-forme qui soutient tout le reste; puis la terrasse de Tschilminar; en troisième lieu, celle qui soutient l'édifice que nous venons de parcourir. Une quatrième terrasse se présente à environ quatre-vingt-seize pieds au sud de la précédente; son sommet est au niveau de celui de la troisième terrasse; trois de ses côtés sont cachés par les décombres. La tertasse forme un carré de quatre-vingt-

quelques suppositions sur l'un des emplacements que nous avons déjà par-courus. De l'extrémité méridionale de la colonnade sur la terrasse de Tschilminar, s'étend un espace de trois cent quinze pieds, courant droit de la colonnade au fronton septentrional d'un édifice de la cinquième terrasse. On no trouve sur cet espace de terrain ni un pan de mur ni une colonne ; seulement, le niveau est int-rrompu par un immense monceau de ruines qui couvrent les restes d'une partie du palais correspondant à celle qui s'élève au midi sur la cinquième terrasse, probablement de la plus magnifique de ces deux parties, de celle qui se trouvait plus rapprochée de la saile d'audience, et qui était, selon toute apparence, destinée aux banquets royaux. Cela étant, continue le même auteur, c'était là le palais qu'Alexandre détruisit dans le délire d'une orgie. Il est vrai qu'on ne decouvre aucunes traces de feu sur les murs adjacents. On peut donc objecter que si un édifice aussi considérable avoit été incendié, les ravages des flammes se laisseraient encore voir sur les murs. Mais en redéchissant à quelles distances tous ces édifices se trouvent les uns des autres , séparés nonsculement par de simples espaces, mais sur des terrasses isolées, on concevra qu'un d'entre eux ait pu être brûlé jusque dans ses fondements, sans que le feu ait atteint aucun des autres. Es



PERSE. ·

re. Il est probable, d'après u'une partie de l'édifice aura été e pour arrêter l'incendie. Ces furent ensuite abandonnées et nt dans le même état, ce qui nera personne, si l'on considère brieveté de la vie d'Alexandre troubles qui suivirent sa mort négliger Persépolis. Les souverecs et parthes aimèrent inieux **e pour c**apitales d'autres villes les qui avaient été le théâtre de re des anciens rois. Les cruelles itions des Arabes contribuèrent à faire abandonner Persépolis. il est probable que la partie du **pui sut** incendiée, se trouve enujourd'hui à peu près dans le état que le lendemain de cette destruction, 329 ans avant l'ère

la cinquième terrasse, on peut r les restes d'une des construces plus belles et les plus régude toute la plate-forme. Ker suppose que la étaient les ap**ents** particuliers du roi. Ce qui e encore de l'édifice doit faire er cette conjecture comme parat fondée. On voit dans cette **lu palais les traces d'un aqueduc** rain qui recevait l'eau d'un imétang qu'on reconnaît au pied **hers**; l'aqueduc se dirige vers le st on en peut suivre les vestiges i la citerne, près du grand porles taureaux, sur la première rme. Nul doute que cet aqueduc ien d'autres ramifications, auui cachées par les ruines. On isé dans le roc, et c'est là cette outerraine que quelques anciens urs ont décrite comme un pas**scret** communiquant avec d'auystérieuses excavations dans le la montagne, et conduisant à d'une salle de tombeaux.

ent quatre-vingt-dix pieds au un autre édifice s'étend sur un à peu près aussi vaste que le Tschilminar, c'est un carré de deux cent dix pieds. Il r portes sur chacune de ses celles du nord ont treize pieds

de large, tandis que les autres n'en ont que sept. Entre ces portes, se trouvent sept grandes fenêtres dont les embrasures ont dix pieds de profondeur, comme tout le reste du mur. Sur les autres faces, entre les portes. est une immense niche. Les côtés des portes sont richement ornés de sculptures; dans le compartiment le plus élevé, on retrouve le personnage royal dont nous avons déjà parlé (voy. *pl.* 17), assis sur son trone, les pieds posés sur un tabouret. Sur sa tête sont les restes d'un bas-relief représentant un dais soutenu par des colonnes fines, le tout surchargé d'ornements et de figures de lions et de taureaux. Le férouher qui accompagne ordinairement le roi devait être sculpté là comme ailleurs, mais on n'en voit plus de traces. Le roi est représenté dans ce bas-relief avec un costume simple, sans collier ni bracelets. De la main droite, il tient un long bâton ou sceptre; de la gauche, un lotus; derrière lui, est le personnage ordinaire qui tient le chasse-mouches et le mouchoir, et ayant le visage couvert. Vient ensuite une seconde ligure vêtue de l'habit court des Perses, et portant l'arc royal et la hache d'armes. Un troisième personnage, vêtu de la **robe** médique, porte la tiare cannelée, et tient de ses deux mains une longue baguette. Devant le trône, sont deux encensoirs de forme gracieuse, avec des chaînes au couvercle, et un personnage dont le visage est couvert s'approche, portant un petit vase qui probablement contient des parfums. Immédiatement devant les encensoirs et en face du roi, se tient un homme vêtu de la tunique courte et du bonnet uni, tenant de sa main gauche le bâton, marque de sa dignité, et couvrant sa bouche avec la main droite, pour empêcher l'haleine d'arriver jusqu'au personnage royal en présence duquel il se trouve. Au-dessous de ce groupe, sont cinq rangées d'officiers ou serviteurs, séparées par une bordure de roses. Au delà du grand fronton septentrional de cet édifice, sont deux portiques. Là encore, sur les compar-

timents les plus élevés, on voit le personnage royal, mais accompagné d'un seul serviteur, celui qui tient le chasse-mouches (voy. pl. 18). Le dais qui garantit la tête du roi est parfaitement conservé et d'un travail admirable. On y remarque des bordures de roses, et d'autres où sont représentés des lions , ou des taureaux. Le férouher surmonte le tout; mais, au lieu d'un anneau, il tient un lotus; trois rangs de figures avec une large frise entre chaque rang remplissent l'espace entre le trône et le sol. Le premier rang est formé de quatre personnages qui ont quelque rapport avec des cariatides; le second contient cinq figures qui soutiennent de la même manière la frise intermédiaire. Une seule figure du dermer rang est visible; c'est un Ethiopien. Le tout est encadré dans des colonnes doubles auxquelles le dais est attaché, et qui ressemble d'une manière frappante aux ornements des tombeaux de Nakschi-Roustam, dont nous parlerons plus Join. Sur les quatre portiques de l'est et de l'ouest, on retrouve le bas-relief représentant un combat singulier entre un homme et différents animaux (voy. pt. 19). Les figures sont colossales. L'homme qui lutte avec les animaux est ordinairement appelé pontife-roi; il a un air noble et imposant, et porte une longue robe, mais ses bras sont complétement nus, sis cheveny touffis et borrles

certainement celles d'un sigle. Le cou est couvert d'écailles et de plumes, et a aussi une crinière. L'animal porte des ailes qui s'étendent presque jusqu'à sa queue, extrêmenient longue et formée d'une chaîne d'ou, comme les vertèbres du dos. Les animaux des autres bas-reliefs sont d'une forme bizarre; il y en a un qu'on reconnaît aisément pour un lion à cornes, et l'autre pour un taureau unicorne. Un Persan qui se trouvait près de Sir Robert Ker Porter, lorsque celui-ci visita ces ruines, disait que les sculptures qui nous occupent représentaient les combats de Djémachid et de Roustam contre de mauvais génies revêtus de formes hideuses.

En sortant par le portique oriental où sont représentés le roi et le monstre à la longue queue, on a la montagne en face de soi. La pente commence à deux cents pieds du dernier édifice, et part de la plate-forme qui a été taillée à la base de cette montagne. Après avoir gravi une hauteur de plus de six cents pieds, on arrive à une tombe creusée dans le roc, et qui se trouve directement en face du grand édition du pontife-roi. Une autre excavation est plus au sud, et plus haut sur la montagne. Près de l'angle sud-est de la plate-forme et sur le penchant de la colline, Ker Porter trouva le vaste réservoir où allaient se réunir toutes les mux de la montagae, qui de là



: nombre de lignes, que le déement de ma santé ne m'a pas nis de copier. Ce qui m'est arrivé : **égard pourra** bien arriver aussi nitres voyageurs curieux de reiir des inscriptions. Pour leur **gner** l'inconvénient de s'exposer, longtemps qu'il ne serait nécese, à un soleil dont les rayons **chis par le ro**c et par les monta**donnent une chaleur tout à fait** pportable, je vais indiquer les riptions qui restent a copier. Ce **d'abord douze pe**ti**tes** tablettes, ertes de caractères cunéiformes, 🗷 voient au-dessus des animaux roportion colossale, places dans **leux grands po**rtiqu**e**s qu'on renre aussitőt après avoir monté **legrés qui conduisent de la plaine** plate-forme. Il faut ajouter à les lignes d'écriture qui entou**les niches pratiquées dans l'édiqui est** derrière cette partie des es à laquelle appartient propre**t le no**m de Tschilminar, et enfin **crip**tion très-dégradée qu'on voit les parois de l'escalier qui est à **du băt**im**ent** indiqué par la lettre ir la planche xxxII.

ut malade que j'étais, il semblait sorte de vertu attractive me celle de l'aimant m'entraînât ce trésor inépuisable du plus vif et. Avant donc de prendre congé es lieux, je parcourus tout le iin qui environne la base de la Frorme, pour voir si je trouvequelques vestiges de l'ancienne . **Il en reste** bien peu aujourd'hui. remier qui s'offrit à ma vue fut **porche** magnifique, isolé dans la e, au nord de la plate-forme, et u de distance des rocs. Les faces rièures de ses côtés sont sculp-, **et** l'on y voit des personnages s de longues robes, et dont les es sont presque totalement bri-. Le second objet qui se présenta pi est au sud-ouest de la plate**xe, et consiste en un monceau de** nifiques débris, qui paraissent les ruines d'un temple ou de que autre édifice d'une grande « importance. Sur les vues de Persé-« polis données par Chardin et le « Bruyn, cet emplacement est distingué « par une seule colonne qui s'élève « majestueusement du milieu de ses « pareilles brisées en pièces , comme un « héros entre des corps morts. Mais « aujourd'hui cette colonne est **auss**i « renversée, et les longues herbes qui « couvrent le terrain agitent seules « leurs veris drapeaux sur les coa lonnes renversées de la grandeur. « Le dernier coup qui a jeté sur le sol « ce magnifique reste d'un édilice anti-« que a été frappé, il y a quinze ans, « par une troupe de gens du pays, « pour avoir le fer qui unissait les a pierres de cette colonne. J'appris « cette particularité d'un paysan qui « m'accompagnait journellement dans « mes recherches, et qui avouait avoir « pris part à cet acte de déprédation. « Il ajoutait en même temps que pa-« reille chose n'arriverait plus désor-« mais, parce qu'on connaissait par-« faitement le danger d'un semblable « sacrilége. A la demande que je lui « adressai pour savoir ce qu'il voulait « dire, il répondit que, peu de temps « auparavant, un homme du village « qu'il habitait avait renversé une co-« lonne de la grande terrasse, et qu'il « était mort le lendemain. Ce n'était « pas encore tout; tant de songes « avaient annoncé son malheureux sort, « et tant d'autres, depuis sa mort, « avaient prédit un pareil châtiment, « de la part de Salomon ou du diable, à quiconque imiterait son exemple, « que dorénavant il n'y aurait, disaita il, personne d'assez hardi pour tou-« cher du bout du doigt à ces édifices, « dont la construction était due à l'as-« sistance efficace de l'un ou de l'autre « de ces puissants personnages, ou « même de tous les deux. Le résultat « de ces idées superstitieuses me fit « beaucoup de plaisir, et je regarderais « comme bien peu ami de la mémora-« ble antiquité, quiconque essayerait « de dissiper ce nuage protecteur. » Le dernier objet digne de quelque

Le dernier objet digne de quelque attention, est un tombeau inachevé creusé dans la base de la montagne, au sud de la plate-forme, et assez près des ruines dont nous venons de parler. Ce tombeau a , quant a l'architecture . le même caractère que les autres tombeaux de la montagne. « On a quelque peine à en approcher, parcé que des blocs de pierre encombrent le pas- soge; mois lorsqu'entin je fos pres « du monument, dit Sir Robert Ker Porter, il me sembla, en le regar- dant, que le sculpteur y avait encore « travaillé la veille. Je ne pouvois me figurer que je voyais une œuvre in- terrompue depuis deux mille ans. Le compartiment supérieur à seul été « floi ; on y a representé le roi , l'autel et le férouher. Plein du souvenir de Cyrus qui fonda l'empire des Perses, et d'Alexandre qui le detenisit jusque. dans ses fondements, je quittoi les tombeaux vides, et la métropole dé-serte et ailencieuse, »

On trouve dans plusieurs parties de la plaine d'Istakhar, appelée aussi plaine de Mardascht, des rumes du même style que celles de Tschilminar, et de petites niches taillees dans le roc, à une hauteur telle qu'il est difficile d'imaginer comment et dans quel but on les a creusées. En avançant vers le nord, à un mille et demi ou deux milles, le voyageur arrive à l'endroit appelé actuellement Makschi-Radjab, ou le portrait de Radjab. C'est une salle creusée dans le roc, et ouverte par en l'unt. Le ford et les côtes de

l'escarpement d'une montagne à une grande hauteur. Ker Porter est entré dans une de ces sépultures, dont les planches 2 et 3 donnent les bos-reliefs. Les autres monuments, placés à une hauteur moins grande que les tombeaux, et quelques-uns même dans la partie la plus basse de la montagne, ne remontent qu'à l'époque des Sassanides. Ce sont de grands tableaux en relief sculptés dans le roc. Nous donnons, d'après Ker Porter, le troisième, le quatrième et le cinquième bas-re-lief, qui forment nos planches 4, 5, 6.

En avançant versienord, du côté d'Ispahan, et avant d'arriver à Mourgab, on trouve un monument que les habitants appellent Meschhedi maderi-Souleiman, ou le tombeau de la mère de Salomon. Ker Porter a cru reconnaître dans cet édifice le tombeau de Cyrus; et la plaine où il est situé lui paraît être l'emplacement de l'ancienne Pasargade. Il ne faut pas confondre ce monument avec un autre moins ancien, et qui porte le même nom. Ca dernier, dont nous avons déjà parlé, est situé dans les environs de Schirax.

Au delà du Tombeau de la mère de Salomon, est le beau village de Mourgah, defendu par un fort, et dans lequel se trouvent plusieurs jardins. Il y a, pres de Mourgab, des sources d'une eau excellente qui arrosent toute la plaine. Les montagnes d'alentour sont couvertes de vignes qui présentent



On trouve, dans le voisinage gab, des mines de plomb. Le it situé à cinq milles de ruines ites décrites par Ker Porter. anche 1^{re} offre la copie d'un f dessiné sur les lieux par ce

là de Mourgab, on ne trouve nciens monuments. Les ruinme on voit, peuvent être en quatre parties pour le qui va d'Ispahan à Schiraz: la vallée de Mourgab, de Roustam, de Nakschi-Rade Tschilminar.

ou Besa. Des rues étroites et s, garnies de chaque côté de construites de briques cuites , et presque toutes tombant :: tel est l'aspect général de On y trouve quelques édifices **Ls en briques** cuites au four, aussi en très-mauvais état. i**tants** paraissent pauvres et es. On voyait encore à Fesa, iir William Ouseley y passa, 1811, le cyprès qui avait exmiration du voyageur Pietro He. Cet arbre était si gros, **iplissait un rond formé par les** adus de cinq hommes. Le seul ncien qu'on remarque à Fesa zrand bâtiment construit de et qui paraît avoir trois siècles ice. Il y a encore, à Fesa, un lége ou médrésé, bâti depuis nées, et qui présente cepenà des signes évidents de déca**ir W**illiam Ouseley visita les :, espérant y trouver quelques antiquités; mais il fut trompé attente. Cependant, si nous ns les auteurs persans, Fesa refois aussi grande que Schil'emportait sur cette dernière la pureté de l'air et la bonté i. Fesa avait, dans le dixième le belles manufactures de ta-; et de brocart.

BGUERD. Cette ville, dit le he Cazwini, formait autrefois e si parfait qu'on l'aurait cru compas. Au milieu de la ville château très-fort et envi-

ronné d'un fossé profond. Ce château tombait déjà en ruine au quatorzieme siècle. Actuellement Darabguerd n'est plus qu'un village, et la moitié des maisons sont desertes ou ruinées. La plus grande partie de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville forme aujourd'hui des jardins et des vergers. Darabguerd est exposé à de grandes chaleurs, et la peste s'y fait sentir assez souvent. On dit aussi que l'eau y est très-mauvaise. Tous ces inconvénients ne l'ont pas empêché d'être autrefois une ville florissante, et même, si nous en croyons les géographes, un séjour délicieux. Il y a, près de Darabguerd, une source de cette matière bitumineuse que les Persans appellent moumi (*), et à laquelle ils attribuent des vertus médicinales si extraordinaires qu'ils la regardent comme plus précieuse que l'or. Cette source, comme toutes celles du même genre, appartient au roi.

FIROUZABAD, assez peu importante, est fameuse par son eau de roses, qui passe pour la meilleure de toute la Perse.

Cazeroun, encore assez florissante au commencement de ce siècle, est aujourd'hui presque détruite par les tremblements de terre. M. Alexander remarque que tous les étages supérieurs des maisons y ont été renversés sur les rez-de-chaussée, qui sont entièrement cachés par les ruines. C'est une des villes les plus chaudes de la Perse. On y voit un beau jardin appartenant au gouverneur, et planté de cypres, d'orangers, d'abricotiers, et d'autres arbres fruitiers. La fleur d'orange, qui se trouve en abondance dans les environs de Cazeroun, donne au miel qu'on y récolte un goût exquis, qui le fait rechercher par les Persans. On cultive beaucoup de blé et de tabac dans les campagnes d'alentour. On voit, près de Cazeroun, les ruines de Schapour, ville bâtie par Sapor Ier, qui lui donna son nom. Ces ruines n'ont encore été décrites en détail par aucun voyageur.

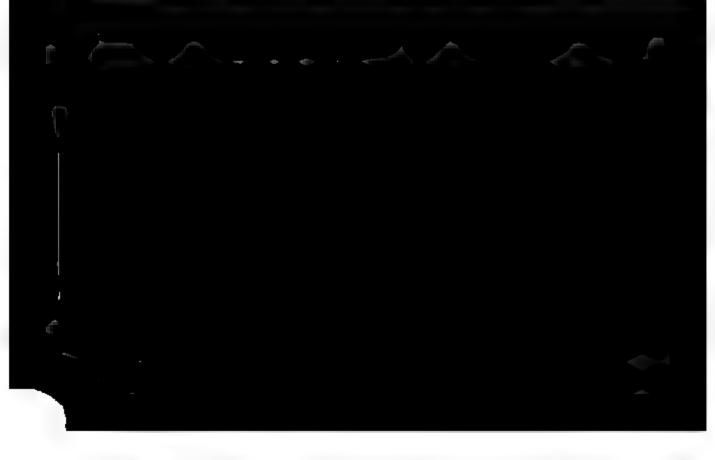
(*) Nous disons en français momie ou munie.

Somma n'est plus guère qu'un monceau de décombres.

YEZDKHAST OU YEZDIKHAST, ville assez importante du temps de Chardin et jusqu'a la conquête des Afgans, mais peu considérable aujourd'hui. La bonté du pain d'Yezdkhast est devenue proverbiale dans toute la Perse; et on dit communement, pour désigner trois choses excellentes: Scherabl Schiraz, nant l'ezdkhast, zani l'ezd, c'est-à-dira, « vin de Schiraz, pain d'Yezdkhast, femme d'Yezd. »

Benden - Abouschehr eu Bous-CHERR, vulgairement appelé Bouschir, est actuellement le principal port de la Perse. Cette ville est situee sur une langue de terre couverte autrefois par les eaux du golfe Persique. Les maisons y **sont construites de terre , ou de pierres** blanches, qu'on trouve aux environs, et avec des toits plats, du milien desquels on voit sortir, dans différents quartiers de la ville, des especes de tours carrées, hautes de soixante à cent pieds anglais, et que les Persans appellent Badguir ou prend vent. Ces tours, partagées en différents compartiments ou tuyaux, conduisent l'air dans la maison au-dessus de laquelle elles s'élevent; et pour peu qu'il y ait d'air, on est sûr de rafraichir de cette manière un appartement, quelque grand qu'il soit. Plus ces tours sont hautes, et plus elles procurent d'air On les ferme soigneuseme et penLe sol n'est pas bien cultivé dans les environs immediats de Bouschie, et l'ou n'y voit guere que des palmiers avec un bouquet de verdure au sommet. Solitude, chaleur accablante, aspect triste et monotone, tels sont les traits caractéristiques de Bouschir et de toute la côte du golfe Persique. Quoique Bouschir soit le port de mer le plus important de toute la Perse, on n'y voit cependant rien qui ressemble à ce mouvement, à cette activité qui régnent dans nos ports de commerce. Au lieu d'une forêt de mâts de vaisseaux a l'ancre, et de centaines de canots qui vont et viennent, on aperçoit à peine cà et là les mâts de quelque navire solitaire ou un seul petit bateau. La plupart des vaisseaux qui naviguent dans le golfe Persique touchent à Bouschir et à Basra, pour décharger ou prendre des marchandises. Tout ce commerce n'occupe guère annuellement que huit vaisseaux sous pavillon anglais, et six portant le pavillon de l'iman de Mascate. Ces bâtiments forment un total de quatre mille einq cents tonneaux envirou.

Quantaux Persans, leur répugnance pour la marine est telle qu'ils n'ont al navires de guerre, ni navires de commerce. On voyait encore à Bouschir, lorsque Sir William Ouseley y passa en mars 1811, la carcasse d'un vaissem de soixante cauons construit à grands frais par Nadir Schah, avec des bois



voir une marine, en achetant nde des vaisseaux ou des bois struction. Les Anglais seuls ent s'opposer à ces achats, et feraient rien, car ils n'auront i redouter les flottes persanes. ippose que la ville de Rouschir : environ quatre cents maisons, ier d'un grand nombre de huttes **Je** palmier qui se trouvent à l'enportes de la ville. Les habitants **it-on , au n**ombre de dix mill**e.** contient sept mosquées, appartenant aux schiites, et x sunnites; deux bains, et deux sérais. Les bazars ou marchés plent à ceux des villes de pro-Turquie. L'ancienne factore-**Rise**, situés sur le bord de la t fort endommagée. La noui située à environ deux milles

rues de Bouschir sont sales, le six à huit pieds anglais seu**et infestée**s par des bandes is galeux. Les matériaux qu'on pour construire les maisons 25 un état continuel de décoin-. Cela, joint à la poussière que **et dans l**es temp**s secs** le vent assage des caravanes, forme țe épais qui obscurcit l'air et 3 **de** voir même à une petite . Des parcelles d'une poussière **pres**que impalpable entrent i maisons, couvrent les meues habits. Mais ces incommo**sont rien en comparaison des** s et des cousins qui ne laissent ini aux hommes ni aux bêtes. **ua climat aussi c**haud **que** celui chir, on vit plus agréablement i **tentes que dans** des maisons. int la résidence sous des tentes s sans avoir aussi ses incon-L En 1810, pendant que l'amir de Sa Majesté Britannique, : Ouseley, était campé aux enle Bouschir, un vent du sudorta trois tentes tres-grandes. e vent, accompagné d'une chal'ocante, continua de souisser plusieurs jours avec violence, a sur la ville et les campagnes

des environs des nuages de sauterelles. Bientôt la plaine lut couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui prenaient ces insectes pour s'en nourrir. En général, les Persans se montraient moins friands de ce mets que les Arabes. On mange les sauterelles bouillies avec du sel et de l'hvile, du beurre ou de la graisse, ou bien grillées devant le feu. Quelques personnes se contentent de les faire tremper dans de l'eau chaude. La chair des sauterelles, dit Sir William Ouseley, n'est pas mauvaise, et ressemble un peu, pour le gout, à celle de la crevette.

Le climat de Bouschir est assez sain : toutefois les habitants souffrent tous de grands maux d'yeux qu'on attribue à la chaleur et à la sécheresse de l'air, ainsi qu'au sable très-fin que le vent soulève, et qui, entrant dans l'œil, l'affecte d'une manière extremement

sensible.

Les femmes de la haute classe sont très-etroitement gardées à Bouschir; elles ne paraissent que fort rarement dans la rue, et sont toujours complétement voilées. Les femmes du peuple sont moins réservées; elles vont par troupes chercher de l'eau, et les plus agees s'assevent et causent entre elles auprès des puits, tout en blant le coton grossier que produisent les campagnes des environs. Quant aux jeunes filles, aussitot qu'elles ont rempli d'eau leurs outres, elles s'en retournent, les emportant sur le dos. Le vêtement de ces femmes consiste eu une chemise trèsample, de larges caleçons, et un voile qui couvre tout le corps.

La plaine aux environs de Bouschir abonde en ammanx sauvages, tels que renards, loups, hyenes, porcs-epics, antilopes, sangliers et chevres sauvages. On y a vu aussi quelques hons descendus des montagnes. On trouve encore à Bouschir des chiens d'une espèce très-grande et très-forte, que les habitants appellent chiens de caravanes, parce que cet animal est le plus vigilant et le plus brave desenseur des

cafilas ou caravanes.

M. Morier trouva, non loin de Bouschir, et à deux pieds au-dessous du sol, deux vases oblongs de terre cuite grossiè ement faits, et longs de trois pieds et demi à peu pres, avec un orifice de huit pouces de diamètre, bouchés par un petit couvercle; dans l'intérieur se trouvaient des ossements humains que le voyageur supposa être ceux d'une femme et d'un enfant. Sir William Ouseley donne le dessin de ces sortes de vases qu'on trouve assez fréquemment aux environs de Bouschir et surtout dans les raines de la ville de Reschir, aujourd'hui entièrement détruite. On reconnaît cependant encore l'emplacement de la citadelle bâtie par les Portugais. Les réservoirs et les fosses tailles dans le roc subsistent toujours.

LARISTAN.

Lan, capitale de la province, est une petite ville située entre des montagnes, dans un pays sablonneux et aride. Leg maisons y sont construites de bois de dattier, et recouvertes de branches du même arbre; on n'y voit aucun édifice digne de remarque. Les planchers des maisons de Lar ne sont point couverts de tapis, comme dans les autres provinces moins chaudes de la Perse. Les chambres sont garnies de grandes chaises de canne, sur lesquelles on se place, les jambes croisées. Cet usage tient à la nécessité où l'on est d'arroser plusieurs fois par jour pendant l'été . les salles et les chambres, pour y entretentr un peu de tra's geur. On fabriavaient autrefois des comptoirs à Bender-Abbasi.

On ne boit dans la ville que de l'ean de pluie conservee dans des citernes; cette eau, qui a un goût de vase, n'est cependant pas malsame, car les habitants qui n'en ont pas d'autre, ne sost point sujets au ver éthiopien ou ver de Gumee, si frequent sur les bords du

golfe Persique.

L'air qu'on respire à Goumroun est mauvais, et les chaleurs excessives qu'on y éprouve pendant l'eté, forcest les habitants d'en sortir pour se refugier a kenao, joli village entoure d'une foret d'arbres fruitiers, et situe à dix parasanges au nord de la ville. Gomroun devint, après la prise d'Ormouz par les Persaus, au mois d'avril 1622, l'entrepôt du commerce que Schah-Abbas avait dessem d'entretenir avec l'Inde. Ce fut alors que ce prince substitua au nom de Gomroun, celui de Bender-Abbasi, qui veut dire Portd'Abbas. Cette ville a perdu beaucoup de son importance, depuis environ cent ans. Vers 1800, le schah de Perse céda à l'iman de Mascate la ville et le territoire de Bender-Abbasi avec la ville de Minao et les fles de Kischmisch et d'Ormouz, moyennant une redevance annuelle de sept mille tomans (environ cent quarante mille francs), laquele n'a jamais été exactement payée. Copendant le soufre qu'on recueille aux environs de Bender-Abbasi, est pour l'inan la source d'un fort revenu.

: traversée favorable. Quelqueême ils équipent un petit vaisdans lequel ils mettent des i**llons de tous les articles qui** sent la cargaison de leurs naet jettent à la mer ce joujou, aissent aller au gré des vents et rant. Si le petit vaisseau est lu côté de la terre, ils en infè-**[ue leur voyage se terminera** sement. On trouve souvent à rs lieues en mer quelques-uns raisseaux en miniature. Auprès Mocendon, se trouvent cinq llots appelés les Coins, et auxl'Anville donne le nom de role Baba Selam. Les Coins serretraite à des pirates, qui s'y it en embuscade. Le cap et les mat formés d'une roche calcaire aride. On n'y voit que des oseilvages, qui poussent au milieu i**tes des** rochers. La mer est issonneuse dans cet endroit. ouz. Vis-à-vis des Coins, se la fameuse ile d'Ormouz, dont i élevés paraissent couverts de parce que le roc qui les compose **ëtu d'une couche** de sel qu'on egalement sur presque toute es historiens persans rapporie Kotbeddin, prince qui ré-Ormouz ou Hormouz (*) sur de Perse dans le quatorzième ayant été obligé de fuir du int, se retira dans cette ile alors e Djaroun, et y bâtit une ville opela Ormouz, comme la capi-'il venait d'abandonner. Ce nom bientôt celui de toute l'île. it la découverte du cap de Bonnence, par don Vasco da Gama, s trésors de l'Orient étaient s à Ormouz, dont Milton cite la richesse dans son *Paradis* (liv. 11, vers 1er). Abdalrazzac, deur de Schah-Rokh, roi de qui visita Ormouz en 1442, il se rendait dans l'Inde, soutee cette ville n'avait pas d'égale face de la terre; et les auteurs

st l'Aquélua d'Arrien, Indic. xxxxxx, ard hui détruite.

orientaux s'accordent à dire que les habitants d'Ormouz savaient se procurer sur leur rocher stérile toutes les jouissances du luxe le plus rassiné.

La position d'Ormouz est naturellement très-forte; et les Ormouziens, qui se croyaient inexpugnables dans leur île, chantaient deux vers persans qui signissent : « Le cœur de mon « ennemi brûle de douleur, parce que la mer m'entoure de tous côtés.» Cependant, malgré les eaux qui défendaient l'approche de ses remparts naturels garnis de braves et nombreux délenseurs, Ormouz tomba au pouvoir d'Albuquerque. Ce fut vers la fin de septembre de l'année 1507 que ce grand capitaine se présenta devant Ormouz avec une flotte de sept voiles, montée par quatre cent soixante matelots et soldats. Ces movens étaient bien faibles pour réduire une ville aussi peuplée et aussi puissante qu'Ormouz. L'homme extraordinaire qui commandait l'expédition suppléa à à tout. Seifeddin, roi d'Ormouz, s'attendant à être attaqué par les Portugais, avait fait armer en guerre environ soixante vaisseaux qui étaient dans le port, et dont plusieurs même appartenaient à d'autres puissances et avaient été retenus de force. Albuquerque, aussitöt arrivé, alla jeter l'ancre hardiment au milieu des cinq vaisseaux les plus forts des ennemis, parmi lesqueis s'en trouvait un appelé *Méri*, sur lequel on avait placé un très-nombreux équipage et beaucoup d'artillerie. Les négociations qui avaient amené l'escadre portugaise à Ormouz trainant en longueur, et Albuquerque voyant que l'intention du roi était de gagner du temps pour attendre les nouveaux renforts qui devaient lui arriver d'un instant à l'autre, se décida à livrer le combat. Les capitaines de la flotte portugaise étaient très-opposés à cette résolution, soit qu'ils fussent effrayés des préparatifs des ennemis, ou qu'ils craignissent, ce qui est infiniment plus probable, de voir leur commandant donner de nouvelles preuves de sa supériorité. Albuquerque ayant convoqué ces capitaines à son bord, les consulta,

non pour savoir, comme il le dit luimême, s'il était convenable d'attaquer, mais comment on devait attaquer; purs il leur adressa ces paroles : « Moi " Messieurs, je ne suis pas homme a terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des tergiversations et des grands mots; mais je veux, comme chevalier et brave constance, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ent été donnés par le roi notre seigneur. Ainsi, la fortune pourra bien incliner du côté ou elle youdra : pour moi , j'espère, par la passion de Jesus-Christ. dons laquelle je mets toute ma conflance, que je casserai la tête à cen musulmans, et que je rendrai leur roi tributaire du roi notre seigneur, ou bien ils porteroiit ma tête en trophée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire résolution que nous puissions prendre dans les conjonetures présentes; et nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire autrement. Que chacun de vous #6 retire done sur son vaisseau , et dispose tout pour le combat. Lorsque veus entendrez un coup de bombarde, novez prêts à agir, et faites ce que vous me verrex faire (*). * Les capi-

(*) Il m'est impossible de tendré dans toute sa naiveté énergique le discours d'Al buquerque. Voiet les propres paroles de ce grand homme : «Eu Senhores não sou homem pera acabar hom feito tam gran le como este pera acabar hom feito tam gran le como este

taines de la flotte, quoique mécon-tents, firent tres-bien leur dévoir; l'artilierie fut servie avec beaucoup d'intelligence, et, des le commencement de l'action , les bombardiers portugais coulerent has deux vaisseaux. Les ennemis imaginérent alors de faire avancer un grand nombre de peus bateaux légera à rames, qui, protégés par la fumée qui les enveloppart, s'approchaient des navires d'Albuquerque, aur lesquels des archers habiles las caient une gréle de traits. Les Portigats tirerent sur ces bateaux quelques coups de bombarde qui en coulèrent à fond une vingtaine, et mirent le désordre dans toute la flottille. Les gens qui montaient les bateaux se jetérent a la nage, espérant se sauver ainsi avec plus de factifié. Albuquerque les fit pourseivre dans l'eau par des chaloupes et des canots armés, et en tua un grand nombre. Cependant le *Méri* résistant toujours ; son equipage , réduit a soixants hommes, tenart encore très-ferme. Kulia ce vaisseau fut emporté a l'abordage. Alors Albuquerque fit mettre le feu i une trentaine de navires, dont be coupa les cibles pour les éloigner de port, ou ils auroient pu embraser is bătiments portugais. Quelques navires qui se trouvaient sur le chantier, dans un faubourg de la ville, furent egalement incendies avec le faubourg. Ver le soir, et lorsque le soleil était déit couché, le roi d'Ormouz, voyant se of the narti

uctions des Portugais. Cette qu'Albuquerque nomma No-: de la l'Ictoire, subsiste enurd'hui. L'iman de Mascate ent une garnison d'environ ts hommes, pour empêcher s djoasmis de s'emparer d'Or-

1 plus rapprochée d'Ormouz nom de Kischmisch et de dont les Portugais ont fait ie. On l'appelle encore Djé-'az ou l'*lle longue*. Cette île, Mectivement la plus considégolfe, a environ vingt lieues eur. Sa population, entièrenposée d'Arabes sunnites, est à quatre mille habitants, réns une centaine de petits ville hameaux.

partie orientale de l'île, se n fort bâti par les Portugais élabré ; l'iman de Mascate y

t une garnison.

Ormouz et Kischm, est la : de Larec, aujourd'hui inhaa y voit une forteresse consar les Portugais et qui est n assez bon état.

là de Kischm, sont les deux elés par les Persans la Grande

ite-Tombe.

ord-ouest de Kischmisch, se lassadore, qui est l'endroit le ud de tout le golfe. Il y a te ville deux où trois maisons Sens et un petit bazar habite Arabes, et situé au milien des 'une grande ville portugaise. rvoirs qui fournissaient d'eau ants sont encore entiers. « Part l'auteur anglais auquel nous ons ces détails, « à l'est du cap e-Espérance, le long des côtes que, de l'Arabie, de la Perse nde, on rencontre les débris eresses et des factoreries éle-· les Portugais. On conçoit à mment, avec sa faible popula-: Portugal a pu envoyer un d'homnies suffisant pour ocant d'établissements divers, continuant à coloniser le Bré-

A l'opposite de Bassadore, se trouve RASALKHAIMA, station bien connue des pirates djoasmis. Ce repaire fut complétement détruit en 1820, par les forces placées sous les ordres de Sir William Grant Keir. La flotte des pirates se composait, en 1809, de cinquante bâtiments qui répandaient la terreur dans le golfe Persique, et s'emparaient de tous les navires, sans avoir égard à leur pavillon. Ces pirates étaient dans l'usage de commencer leur attaque en lançant des pierres à bord du bätiment dont ils voulaient s'emparer, puis ils en venaient à l'abordage ; et , pour premier acte de possession, ils jetaient de l'eau sur le navire asin de le purisser. Cela fait, ils amenaient l'un après l'autre, sur le passavant, les hommes de l'équipage, auxquels ils coupaient la tête, en criant: Allah acbar, Dieu est très-grand; et, après chaque exécution, ils s'écriaient: La ilah illa Allah, Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (*).

Ces forbans avaient, à vingt-cinq milles environ de Rasalkhaima, une pecherie de perles extrêmement lucrative. Autrefois, la pêche avait lieu principalement à l'île de Bahrein. Aujourd'hui, les perles de Kharac passent pour tout aussi belles, et la péche se fait le long de la côte d'Arabie et sur une grande partie de la côte de Perse. Les caps Verdistan et Nabon, et l'île de Boschab, sont les lieux les plus fameux de la côte de Perse: cependant on peut admettre, comme règle générale, que, partout où il existe un banc dans le golfe, on y trouve des huîtres perlières. Depuis que les Anglais font une grande partie de leurs achats de perles aux bancs de

(*) La profession de foi complète des mahomélans est comme on sait: La ilah illa Allah, wa Mohammed rasoul Allah; Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu. Mais la tribu de Djoasmis appartient à la secte des Wahabites, lesquels, tout en profes-aut un grand respect pour le Coran, ne tiennent que peu ou point de compte de Mahomet et omettent toujours la dernière partie du symbole musulman.

la côte de l'île de Ceylan , la pêche du golfe Persique a perdu de son activité. Une faible partie du produit de la pêche seulement passe en Perse. Le commerce des perles appartient pres-que exclusivement à l'iman de Mascate. On distingue deux especes de perles : les jaunes , que l'on envoie chez les Marates , et les blanches , qui passent de Basra et de Bagdad dans l'Asie Mineure, et de là en Europe, principalement à Constantinople. La perie du golfe Persique est aussi solide que te roc sur lequel elle pousse; et, bien qu'elle perde annuellement un pour cent de sa couleur et de son eau, elle perd cependant moins que celle de Ceylan, qui d'ailleurs est sujette a s'écailler. A cinquante ans, la perle du golfe Persique n'éprouve plus aucum dérbet.

Au commencement de ce siècle, la péche était affermee par différents chefs de la côte. Aujourd'hui, les gens qui veulent pêcher frètent un bateau par mois ou par saison, et y meltent un aurveillant avec une quinzaine d'hommes, parmi lesquels il y a cinq à s x plongeurs, qui commencent leur travail au lever du soleil, et le finissent à son coucher. Les huitres qu'ils péchent sont confiées au surveillant, et. quand la journée est finie, on les ouvre aur une toile blanche. Le pécheur qui . en ouvrant une huitre, y trouve une perle de grand prix, la met aussitôt laus subsacrie Simismant bu donnée cinq, six ou dix brasses d'eau, quelquelois même davantage. Les plus grosses peries se trouvent ordinairement à une plus grande profondeur. On tira du banc de Kharac, à dix-neuf brasses (quatre-vingt-quinze pieds), la perle la plus grosse que Sir Harford Jones , très-grand connaisseur, eût jamais vue. L'animal qui se trouve dans la coquille est bon à manger, et il n'existe pour le goût aucune différence entre l'hultre commune et l'hultre perlière. Les grandes perles sont placées presque au centre de la coquille et au milieu de l'animal. Quand les pluies ont eté abondantes, les pécheurs augurent favorablement de la pêche des perles. Cette opinion est tellement hier établie, que les plongeurs exigent un salaire plus élevé quand la saison a été tres-pluvieuse. Les Persans emploient les perles d'une qualite inférieure à garnir des pipes, des brides, des miroirs de poche, et autres colifichets semblables.

En face du cap Sertes, est l'ile de Kenn, appelée par les naturels Kais. Cette île, située à environ douze milles anglais du continent, est couverte de dattiers et de plusieurs autres arbres. Kaïs appartenait autrefois à une tribu d'Arabes indépendants appelés les Benou-Kalser. A six pieds au-dessous du sol, on trouve de l'eau, et les habitants ont tous des puits dans leurs maisons. La côte de l'île est pleine de

banes de corad

appelée SIRDJAN, est entourée muraille de terre, et défendue le citadelle où se trouve le palais uverneur. Cette ville renferme au bazar, et compte environ mille habitants. On y voit un nombre de manufactures de (*) qui imitent ceux du Casche-

KHORASAN OCCIDENTAL.

il était autrefois, est encore nportant par son industrie, son erce, et surtout par le tombeau hhed) de l'iman Ali, fils de 1, qui lui a valu son nom. Les et encore nts de toutes les parties de la se rendent en pèlerinage dans ville, pour visiter le tombeau de 1, qui, au rapport de M. Fraser, 1 des édifices les plus beaux et 11 sie. Population, 30,000 habi-

voit, dans les environs de Me-1, les ruines de Tous, qui était, les premiers califes, une des les plus considérables de la Le grand Haroun Raschid y 1t, l'an 193 de l'hégire (808-809 C.).

CHABOUR. A vingt-cinq lieues in à l'ouest de Meschhed, est la le Nischabour, qui fut pendant imps la capitale des princes de la tie des Seldjoucides. C'est la

de plusieurs poëtes, et entre , du scheikh Ferideddin-Attar. ville ne compte guère que deux maisons. Ses environs sont bien és, et habités par une population reuse.

réside un chef puissant, qu'on le comme tout à fait indépendant i de Perse.

HISTOIRE DE PERSE.

1s ne sommes que peu instruits at de la Perse avant Cyrus. Nous Le mot châle est persan, comme on

savons sculement que Chodorlahomor, roi des Elamites ou Perses, avait eu sous son obéissance, pendant douze ans, les rois de la Pentapole. La treizième année, ces rois se retirèrent de sa domination; et la quatorzième, Chodorlahomor marcha contre eux et les vainquit. Il reprit ensuite la route d'Elam, emmenant prisonnier Loth, neveu d'Abraham. Ce patriarche ayant appris le malheur de Loth, poursuivit Chodorlahomor avec trois cent dixhuit hommes choisis, l'atteignit à Dan, le désit, et délivra Loth. Nous ignorons ce que devinrent les Elamites jusqu'au règne de Nabuchodonosor, qui les subjugua de nouveau, secondé par Cyaxare, roi de Médie, son altié. Mais quoique tributaires de l'étranger, les Elamites eurent toujours sur le trône des princes de leur propre nation. La seule famille rovale dont on trouve la mention est celle d'Achæmenès ou des Achæménides, dont Hérodote indique la généalogie suivante:

Achæmenès. Teïspès. Hystaspe. Cambyse. Ariaramnès. Darius. Cyrus. Arsamès. Xerxès.

La différence qu'on trouve entre les récits des auteurs grecs et ceux des auteurs orientaux, nous oblige à traiter séparément plusieurs parties de l'histoire de Perse d'après ces deux sources. Nous commencerons par les auteurs grecs.

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES GRECQUES.

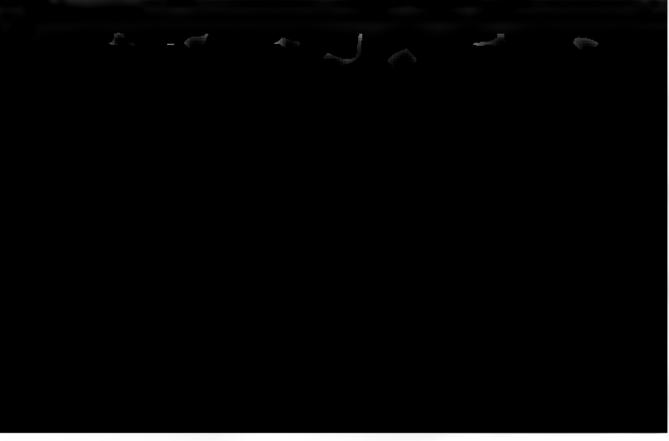
I'histoire de Perse, telle que nous l'ont transmise les Grecs, ne commence, à proprement parler, qu'au règne de Cyrus. Les auteurs originaux qui ont écrit la vie de ce prince, Hérodote, Ctésias et Xénophon, diffèrent souvent dans leurs récits, et on tenterait en vain de les concilier. Hérodote nous explique la cause de cette contradiction, en nous apprenant que de son temps il existait quatre traditions différentes sur Cyrus. Nous pouvons donc admettre que les trois auteurs ont écrit avec une égale bonne foi. Il s'agit

seulement de savoir quel est celui qui a montré le plus de discernement dans le choix des traditions. Or, il est facile de voir que, dans son riert, Xénophon **est infiniment** plus simple et plus éloigné du merveilleux qu'Herodote et Ctésias, et que les actions et les paroles qu'il prête à son heros, conviennent parfaitement au caractère qu'on doit lui supposer, à n'en juger que par la vraisemblance. Mais une preuve tout a fait décisive en faveur de Xénophon, c'est l'accord admirable qui existe entre son livre et ce que l'Ecriture nous apprend touchant Cyrus. Ciceron, il faut en convenir, paraît regarder la Cyropédie comme un roman historique, et non comme une véritable histoire (*); mais cet auteur ne soutient son opinion d'aucune preuve; et peut-être aurait-il pensé différemment, s'il avait eu le contrôle que nous possédons dans nos livres saints. On peut d'ailleurs concilier jusqu'à un certain point les deux opinions, en disant que Xénophon s'est **pl**u à embellir son sujet en y ajoutant quelques details étrangers, sans alterer toutefois les faits importants. Le précis des trois narrations donnera au lecteur les moyens de juger. Voici d'abord la relation d'Hérodote :

Astyage, roi des Mèdes, avait une file unique appelée Mandane. Avant **rê**vé que cette princesse rendait une Bi grande quantité d'eau, que toute l'Asie et, et at apadee, il consulta les Les mages déclarèrent que ce songe indiquait que le fils qui naftrait de Mandane enleverait la couronne à son grandpère. Pour éviter ce malheur, Astvage appela en Médie so fille qui était alors enceinte, dans l'intention de faire perir l'enfant dont elle accoucherait. Bientôt Mandane mit au monde un fils. Le roi ordonua à Harpage, sur lequel il se reposant du soin de toutes ses affaires, de faire mourir l'enfant. « Seigneur, repondit Harpage, j'ai toujours cherche à vous plaire; si vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai à vos ordres. " Harpage prit l'enfant couvert de riches ornements, et s'en retourna chez lui. En abordant sa femme, il lui raconta tout ce qu'Astyage lui avait dit, ajoutant qu'il n'executerait point par lui-même les ordres de ce prince.

Aussitöt il fit venir un berger appele Mitradate; sa femme, esclave d'Astyage, ainsi que lui, se nommait Spaco. Le berger que l'on avait mandé en diligence etant arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyage te commande de prendre cet enfant, et de l'exposer sur la montagne la plus deserte, afia qu'il périsse promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire que , si tu ne le fais pas mourir, et que tu lui sauves la vie de guelque maniere que ce soit, il te fera périr par le supplice le plus

Mitradate prit l'enfant, et retourae à sa cabane. Des qu'il y fut



t cet ordre, et m'a fait de grandes es si je manquais à l'exécuter. n faisant, j'ai appris que l'enit le fils de Mandane et de Camet qu'Astyage ordonne qu'on le nourir.

achevant ces mots, Mitradate re le petit Cyrus. Charmée de até, la femme du berger supplie uri de ne point l'exposer. « Je suis hée, dit-elle, d'un enfant mort, orter sur la montagne, et nour-i celui de la fille d'Astyage, es'il était à nous. Par ce moyen, pourra pas te convaincre d'avoir tes maîtres, et nous aurons a bon parti: notre enfant mort ne sépulture royale, et celui qui se perdra point la vie. »

perger suivit le conseil de sa L Trois jours après, avant laissé garder le corps de l'enfant un rgers qui étaient sous ses ordres, andit chez Harpage, et lui dit tait prét à lui montrer le ca**de** l'enfant. Harpage ayant envec lui ses gardes les plus affit, sur leur rapport, donner la are au fils de Mitradate. Cyrus igé de dix ans, eut une aventure fit reconnaître. Il jouait avec 😕 enfants de son âge, qui l'éluour leur roi. Il distribuait à l'un e d'intendant de ses bâtiments; tre il faisait un garde du corps ; ci était l'œil du roi (*); celui-là presenter les requêtes des parrs: chacun avait son emploi, ses talents et le jugement qu'en : Cvrus. Le fils d'Artembares, **scigneur** mede, ayant refusé ' à Cyrus, fut frappé de verges. **d'un traitement si indigne de sa** ace, il porta plainte à son père. bares alla trouver le roi, et, rant les épaules de son fils : C'est lui dit-il, que nous a outragés

rient, et l'on appelle encore en Turran, c'est-à dire Yeux, un officier sal chargé de veiller à la sûreté des iers et au bon ordre de la ville, Le an est devenu français. un de vos esclaves, le sils de votre berger.

Astyage, voulant venger le fils d'Artembarés, envoya chercher Mitradate et Cyrus. Lorsque ceux-ci furent arrivés, le prince dit à Cyrus : « Comment as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma cour? » — « Je l'ai fait, seigneur, avec justice, répondit Cyrus. Les enfants du village, du nombre desquels il était, m'avaient choisi, en jouant, pour être leur roi ; je leur en paraissais le plus digne : tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembares n'y eut aucun egard, et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni; si cette action mérite quelque châtiment, me voici prêt à le subir. »

Les traits de cet enfant, sa réponse noble, son age qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à le faire reconnaître d'Astyage, qui demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais entin, revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès afin de sonder Mitradate, Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, Astyage le presse et linit par apprendre de lui la vérité. Alors, pour se venger, il lit couper par morceaux le fils d'Harpage, qu'on servit ensuite dans un repas au pere infortuné. Quant à Cyrus, les mages ayant declare que le songe avait eu son accomplissement lorsque les enfants l'avaient choisi pour leur roi, Astyage ne se mettant plus en peine de lui, le renvoya en Perse, où Cambyse et Mandane le reçurent comme un enfant qu'ils avaient cru mort en naissant. Cyrus étant parvenu à l'age viril, Harpage lui euvoya dans le corps d'un lièvre une lettre ainsi conçue:

« Fils de Cambyse, les dieux veillent sur vous, autrement vous ne seriez jamais parvenu à un si haut degré de fortune; vengez-vous d'Astyage, votre meurtrier; il a tout fait pour vous ôter la vie: si vous vivez, c'est aux dieux et à moi que vous le devez. Vous avez sans doute appris, if y a longtemps, tout ce qu'il a fait pour vous perdre, et ce que j'ai souffert moimême peur vous avoir remis à Mitradate, au lieu de vous faire mourir. Si vous voulez survre aujourd'hui mes conseils, tous les États d'Astyage seront à vous. Portez les Perses à secouer. te joug; venez, à leur tête, attaquer les Mèdes ; l'entreprise vous reussira ; Boit qu'Astvage me donne le commandement des troupes qu'il enverra contre vous , sort qu'il le confie à quelque autre des plus distingues d'entre les Mèdes. Les principaux de la nation seront les premiers à l'abandonner; ils se joindront a vous, et feront les plus grands efforts pour detruire sa puissance. Tout est ici dispose pour l'exécution. Faites donc ce que je vous mande, et faites-le sans différer. •

Les Perses, qui depuis longtemps étaient indignes de se voir assujettis aux Mèdes, sai-irent l'occasion de reconquerir leur liberté. Astyage, ayant eu connaissance des menées de Cyrus, Ot prendre les armes à tous les Medes; et, dit Herodote, comme si les dieux lui eussent ôté le jugement, il donna le commandement de son armée à Harpage, ne se souvenant plus de la manière dont il l'avait traité. Les Mèdes en vintent aux mains avec les Perses, et Harpage, suivi de la plus grande partie de ses troupes, se joignit à Cyrus. Aussitôt

se décida à entrer sur les terres des Perses.

Les deux armées a'essayèrent dans la partie de la Cappadoce appelée Ptérie, par de violentes escarmouches: On en vint ensuite à une action générale, où il périt beaucoup de monde des deux côtés : enfin la nuit separa les combattants, sans que la victoire se fôt declarée en faveur de l'un ou de l'autre parti.

Cresus voyant que ses troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles de Cyrus, et que ce prince ne tentait pas une nouvelle attaque, rétourns à Sardes, et envoya sonimer ses alliés, par des hérauts, de se joindre à lui dans cinq mois.

Cyrus, instruit du dessein de Crésus, se décida à marcher vers Sardes, pour ne pas laisser aux Lydiens le temps d'assembler de nouvelles forces. Cette résolution prise, il l'exécuta sant délar, et porta lui-même à Crésus la nouvelle de sa marche. Ce prince fit sortir les Lydiens, et les mena au combat.

Les deux armées se rangèrent en bataille sous les murs de Sardes, dans une plaine spacieuse et découverte, traversée par l'Hyllus et par d'autres rivières qui se jettent dans l'Hermus.

Cyrus, craignant la cavalerie lydienne, rassembla tous les chameaux qui portaient les vivres et le bagage, et les fit monter par des hommes vetus

: dans leurs murailles, où les les assiégèrent.

uatorzième jour du siège, Cyrus lier qu'il donnerait une récoma celui qui monterait le premier muraille. Animée par ces proi, l'armée lit des tentatives, mais acces; on cessa les attaques; le vrocades, Marde de nation, ende mouter à un certain endroit itadelle, où il n'y avait point de ales. Il avait aperçu, la veille, dien descendre de la citadelle t endroit, pour ramasser son , et remonter ensuite par le chemin. Il v monta lui-même, s lui d'autres Perses qui furent d'une grande multitude. Ainsi se la ville de Sardes.

enu maître du rovaume de Crélyrus tourna ses armes contre **éte** , roi des Assyriens de Baby-In marchant contre ce prince, ra sur les bords du fleuve Gynn des chevaux blancs, appelés , emporté par son ardeur, sauta eau et s'y noya. Cyrus, indigné, a le fleuve de le rendre si petit faible, que les femmes même ient le passer sans se mouiller oux; et, suspendant tout à coup pédition contre Babylone, il fit r par ses troupes trois cent **æ canaux qu**i allaient aboutir au Après avoir passe tout un été

travaux, Cyrus continua sa vers Babylone au commencelu printemps suivant. Les Babyi lui livrèrent bataille, mais ils vaincus et contraints de se ner dans leurs murailles. Cyrus a la ville, dans laquelle il pénérie lit de l'Emphrate, qu'il avait guéable en détournant une partie de ses eaux. Les habiqui célébraient ce jour-là une furent surpris au milieu des et des plaisirs.

Cyrus voulat réduire sous sa nce les Massagètes, alors goupar une reine appelée Tomyris. envoya des ambassadeurs à princesse, sous prétexte de la demander en mariage. Mais elle, comprenant que le monarque perse était plus épris de sa couronne que de ses charmes, lui défendit de pénétrer dans ses Etats. Alors Cyrus s'avança contre les Massagètes; et laissant dans son camp tous les hommes inutiles pour un combat, tels que les vivandiers et les esclaves, il se retira. Les Massagètes ayant attaqué le camp de Cyrus. vinrent facilement à bout de ceux qui s'y trouvaient. Voyant ensuite un repas tout préparé, ils mangèrent et burent avec exces, s'enivrerent, et tombérent dans un profond sommeil. Les Perses revinrent alors, tuèrent un grand nombre de Massagétes, et firent beaucoup de prisonniers, parmi le**s**quels se trouvait Spargapise, fils de Tomyris. Ce jeune prince pria Cyrus de lui faire ôter ses chalnes; et lorsqu'il se vit en liberté, il se tua. Tomyris livra ensuite aux Perses une sanglante bataille; l'armée de Cyrus fut taillée en pièces, et ce prince luimême périt dans le combat, après avoir regne vingt-neuf aus. Tomyris avant fait chercher son cadavre, le maltraita, et plongea sa tête dans une outre pleine de sang humain. « Quoi-« que vivante et victorieuse, dit-elle, « tu m'as perdue en faisant périr mon « fils, qui s'est laissé prendre à tes « piéges : mais je te rassasicrai de « sang , comme je t'en ai menacé. »

Nous allons rapporter maintenant l'histoire de Cyrus telle que la donne Xénophon.

HISTOIRE DE CYRUS D'APRÈS XÉNOPEON.

Avant Cyrus, les Perses, divisés en douze tribus. étaient renfermés dans la Perside, qui devint une simple province du vaste empire auquel ils donnèrent plus tard leur nom. Toutes leurs tribus réunies ne comptaient pas plus de cent vingt mille hommes en état de porter les armes. Mais l'excellente éducation que recevait la jeunesse, habituée de bonne heure à toutes les vertus guerrières et civiles, rendait les Perses infiniment supérieurs à tous les peuples dont ils étaient environnés.

Tels étaient l'état et la force de ces tribus, lorsque Cambyse, leur rol, nyant épousé Mandané, lille d'Astyage, roi des Medes, eut d'elle Cyrus. (An du m. 3405, av. J. C. 599.) Dès l'âge de douzeans, ce prince était également remarquable par son intelligence et par sa beaute. Astyage desirant le voir, pria Mandone de le conduire à la conr des Medes. Là régnaient des mœurs toutes differentes de celles des Perses. Les hommes vivaient dans le luxe et la mollesse, se paraient de colliers, de bracelets et de bijoux de tonte espèce. Cyrus ne se laissa point éblouir par tout cet éclat, si contraire aux maximes qu'il avait apprises dans sa patrie. Lorsque Mandane se disposa à retourner près de Cambyse, Cyrus lui demanda de rester quelque temps encore en Médie, pour y apprendre l'art de monter a cheval, alors presque inconnu en Perse. Il resta done a la cour d'Astyage, où son ottention continuelle à obliger tout le monde lus concilia l'affection des grands et du peuple.

Evilmérodach (*), fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, étant a une partie de chasse sur les frontières de la Médie, conçut le projet de foire une irruption dans re royaume. Astyage, obligé de marcher contre Évilmerodach, fut suivi de Cyrus qui contribua heaucoup à la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens. L'année suivante (an du monde 3421; av. 3. G. 583), il quitta la Médie, et retourna en Perse, où il resta jusqu'à

l'age de quarante ans.

Cependant Astvage mourut. (An dum. 3444; av. J. C., 560.) Cyaxare, soa fils, frère de Mandane, mère de Cyrus, lui succéda. Peu de temps apres, la nouveau monarque apprit que Neriglissar (* \, roi de Babylone , se preparait a envahir la Médie avec une puissante armee, et que plusieurs princes, et entre autres Crésus, roi de Lydie. avaient joint leurs forces aux siennes. Il demanda du secours a Cambyse, sos beau-frère. Cyrus, nommé par la magistrats général des troupes qui devalent aller en Médie, partit avec dix mille hommes armés à la legère, dix mille frondeurs, dix mille archers, et mille homotimes (**) armes d'une ouirnsse, d'un boucher, qu'ils avaices à la main gauche, et d'une hache ou d'une epéc qu'ils portaient à la droits. Arrivé à la cour de Cyaxare, Circi ongagea ce prince à faire fabriquer, pour tous les Perses qui le suivaient, des armes pareilles à celles des hometimes. Il alla même jusqu'à interdit aux Perses l'exercice de l'arc et de javelot, pour les mettre dans la nécetsité de combattre de près. Ce changement dans l'armement des Perses entra pour beaucoup dans les victoires qu'in

I'm To nom do se sense of pointing

inaire et d'envoyer les troupes ait tenu de fournir en temps de Cyrus s'avanca vers les fron-

Cyrus s'avança vers les frone l'Arménie comme pour une
et après s'être emparé de
s positions importantes dans
ntagnes, où l'on disait que le
t coutume de se retirer pour se
à l'abri d'un coup de main, il le
ner par un héraut d'envoyer
n camp les troupes et le tribut
vait aux Mèdes. Le roi effrayé
itôt partir pour les montagnes
, le plus jeune de ses fils, la
vec ses filles, et la femme de
aîné. Mais ces princes furent
ts prisonniers par les troupes
us.

IS. nouvelle de ce malheur, le roi , n du parti qu'il devait prendre, a sur une petite éminence où il i**tot** investi par l'armée de Cvobligé de se rendre. « Pourai dit alors Cyrus, avez-vous traité qui existant entre vous ! des Medes? — Parce que , dit nien, il me paraissait beau de 'er ma liberté, et de laisser cet e **à** mes enfants. — Il est beau , , dit Cyrus , de combattre pour e sa liberté ; mais si quelqu'un , voir été reduit en servitude, de se dérober à ses maîtres, feriez-vous? — Je dois avouer e punirais. — Et si un de vos constitué en dignité manquait pirs de sa charge , le laisseriezplace? — Non certes, et je le erais par un autre. — Et si cet avait amassé de grandes ri-, lui laisseriez - vous la faculté nr? — Non , et ja le dépouilleout ce qu'il possède. — Enfin, découvriez qu'il s'est ligné s enuemis, que feriez-vous? condamnerais a mort, je l'a-A ces mots , Tigrane , fils aîné arracha la tiare de sa tête et ses vêtements; les princesses des cris de désespoir, et se rent le visage, comme si leur tait déja plus, et qu'elles dusir le même sort que lui.

Au bout d'un instant, Tigrane, prenant la parole, dit à Cyrus: « Seigneur, crovez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père? Il vous devra tout; et comment trouver réunis en une scule personne tant de liens qui l'attachent à votre cause? » Adressant alors la parole au roi, Cyrus lui dit : « Si je cède aux instances de votre fils, combien me donnerez-vous de troupes, et quel secours d'argent me fournirez - vous pour nous aider dans la guerre contre les Babyloniens (*)? » « L'Arménic , dit le roi , peut fournir environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses évaluées en argent , en y comprenant ce que j'ai hérité de mon pere, montent à trois mille talents d'argent. » Cyrus demanda la moitié des troupes, et laissa le reste au roi pour defendre le pays contre les Chaldeens ou Chalybes, avec lesquels les Arméniens étaient alors **en** guerre, et doubla le tribut annuel, le portant à cent talents. Tout avant été reglé de la sorte , Cyrus ajouta : « Maintenant , o roi , que me donneriez-vous pour la rançon de la reine, votre épouse? — Tout ce que je possède. -- Et pour celle de vos enfants ? — Tout ce qu**e** je possede , répondit-il encore. — **Vous** voila donc redevable envers moi de la moitié plus que vous n'avez, dit Cyrus. Et vous, continua-t-il, s'adressant a Tigrane qui était nouvellement marié, que donneriez-vous pour la liberté de votre femme ? — - Scign**eur, ré**pondit Tigrane, je donnerals jusqu'à ma vie pour la preserver de l'esclavage. - Reprencz - la , dit Cyrus ; elle est à vous : je ne la regarde poi**nt comme** captive. Vous, roi d'Arménie, je vous rends aussi votre femme et vos enfants saus rançon, afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. Soupez avec nous; vous irez ensuite où bon vous semblera. » Après le repas, les princes et les princesses d'Arménie inontérent dans leurs chariots, et s'en

(*) Xénophon les appelle toujours et avec raison Assyriens; mais il ne faut pas les confondre avec les Assyriens de Ninive dont l'empire avait été détruit et la capitale ruinée. retournérent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantait la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure, celui-là sa donceur, quelques - uns sa faille et sa beaute. Alors Tigrane dit a sa femme: « Et vous, comment avez-vous trouve Cyrus? ne vous a-t il pas aussi paru tres - beau? — Je ne l'ai pas regardé, répondit la princesse. — Qui donc regardiez - vous? — Celui qui a dit qu'il donnerait sa vie pour me préserver de la servitude »

Avant de retourner en Médie, Cyrus voulat mettre un terme aux meursions des Chalybes ou Chaldrens qui ravageaient l'Armenie, et fausaient qu'une partie des terres demeuraient incultes. Les Chalybes etaient maîtres des hauteurs. Cyrus les en chassa, et y bâtit une forteresse, dans laquelle il laissa une forte garnison qui lui repondait à la fois de la fidelité des deux peuples. Cette expédition heureusement terminée, Cyrus alla rejoindre Cyaxare, avec son armée augmentee des troupes auxiliaires arméniennes, et de quatre mille Chalybes.

Il y avait trois ans que les Babyloniens et les Medes se préparaient à la guerre. Au commencement de la quatrieme année (an du monde 3448, avant J. C. 556), les deux armées campèrent en vue l'une de l'autre. Nériglissar, roi de Babylone, et Crésus, roi de Lydie, son principal allié, placèrent leur camp dans un heu decouvert qu'ils fertilièrest par un bon et les frondeurs firent une déchan mais de beaucoup trop loin. Cependant les Perses avançaient; et déjà ils foulaient aux pieds les flèches et les traits que les ennemis avaient tires inutilement. Les Babyloniens, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retrauchements. Taudis qu'ils se pressaient à l'entrée, les Perses, qui les avaient poursuivis jusque-la , en Brent un grand carnage; puis, fondant sur ceux qui tombaient dans le fosse, ils tuèrent indistinctement les hommes et les chevaux qu s'y ctaient précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède, voyant cette dezoute, chargea celle des ennamis , qui ne songea plus qu'a éviter lo combat en fuyant, et perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux. Il restait un corps de Babyloniens postés en dedans des retranchements , sur la crête du fossé; mais, consternés de l'affreux spectacle qu'ils avaient sous les yeux, et frappés de terreur, ils n'avaient ni la force, ni la peusée de se servir de leurs flèches et de leurs dards contre ceux qui massacraient leuri camarades : s'étant même aperçus que quelques Perses avaient force l'entrés du camp, ils abandonnèrent leur posts et s'enfuirent.

Lorsque les femmes des Babyloniens et de leurs alliés virent que la déroute était générale, et qu'on fuyait même dans le camp, elles firent retentir l'air de leurs ens : les ures por-



Pour éviter le danger qu'il prét, il ordonna qu'on se retirât **de la portée du trait. Les Perses** soupé, et posé des sentinelles, e la prudence l'exigent, se liit au repos. La position des Baiens était bien différente. La mort roi Nériglissar, et d'un grand re de leurs plus braves gens, qui nt peri avec lui, causait parmi ne consternation générale : piu-: **meme s**'enfuirent pendant la Cette désertion jeta Crésus et tres allies dans un profond accant: nulle ressource ne s'offrait . **Ce qui mit le comble à leur dé**gement, fut que les Babyloniens s, qui tenaient le premier rang l'armée, semblaient tout à fait is: ils se déterminèrent donc à iper, et se sauvèrent à la faveur nèbres.

point du jour, Cyrus ayant re**lé que** les ennemis étaient sortis ir camp, se hâta d'y faire entrer rses avant le reste de l'armee : trouvèrent une grande quantité bis, de bœufs, de chariots remune infinité de choses utiles, que abyloniens avaient laissées. Les i, qui étaient demeurés avec re, accoururent bientôt, et l'arntière y fit son repas. Après cela, demanda à Cvaxare de la cavaour atteindre les fuyards. Cyaxare enta à Cyrus tout le danger qu'il tit à poursuivre avec acharneet à reduire au désespoir un enqui pouvait encore devenir reble, et refusa de prendre part à xpédition. Il finit cependant par atre à Cyrus d'emmener avec lui & Mèdes qui voudraient le suivre. int que Cyrus se préparait à exéson projet, il lui vint une amie des Hyrcaniens. Cette nation, mbreuse, avait été subjuguée s Babyloniens dont elle est voi-Dans la fuite de l'armée babyloe. les Hyrcaniens, qui étaient au re d'environ mille cavaliers, it eté placés à l'arrière-garde, que. si l'ennemi faisait une ae, ils essuyassent le premier choc (*). Ces ambassadeurs déclarèrent à Cyrus que, dès que ses troupes paraîtraient, leurs compatriotes se joindraient à elles. Après cela, Cyrus se mit en route avec l'armée, et sit tant de diligence, qu'à la pointe du jour il avait rejoint les Hyrcaniens, éloignés du reste de l'armée ennemie d'environ une parasange (**). Cyrus continua ensuite sa marche. Les Hyrcaniens formaient l'avant-garde. Les Perses étaient au centre, et la cavalerie mède sur les ailes.

65

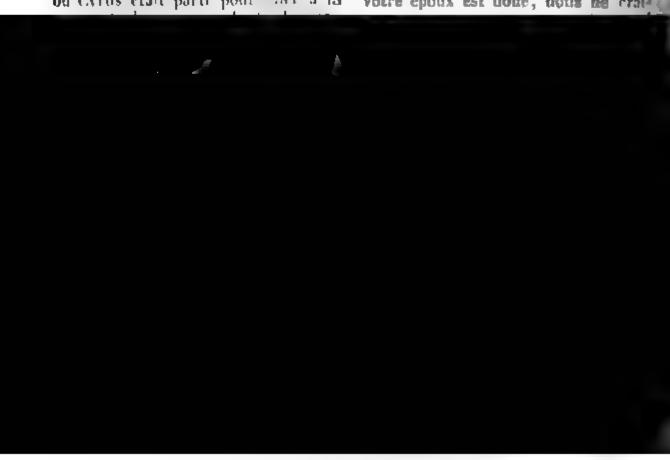
Quand le jour parut, quelques Babyloniens, voyant les troupes de Cyrus, portèrent par leurs cris l'alarme dans le camp. Ce ne fut bientôt que confusion et désordre ; ici , on déliait les chevaux; là, on ramassait le **ba**gage ; aill**eurs ,** on détachait les a**rmes** qui étaient placées sur les bêtes de somme, et l'on s'empressait de se couvrir de son armure. Les uns ont déjà sauté sur leurs chevaux ; d'autres équipent les leurs; plusieurs portent leurs femmes dans les chariots: ceux-ci s'emparent des effets les plus précieux , ceux-là travaillent à les enfouir : mais ia plupart cherchent leur salut dans la fuite.

Comme on était en été, Crésus avait fait partir ses femmes dans des chariots, durant la nuit, asin que la frascheur leur rendst le voyage moins incommode; et lui-même les avait suivies avec sa cavalerie. Mais, devinant ce qui s'était passé par la multitude de gens qu'il voyait accourir, il se mit à suir de toute la vitesse de ses chevaux. Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens poursuivaient

^(*) L'illustre Fréret observe que ces liyrcaniens de Xénophon ne peuvent être ceux de la mer Caspienne, nation nombreuse et très-puissante, séparée des Assyriens par la Médie entière, et habitant un pays montagneux et impraticable à la cavalerie. Les liyrcaniens dont il s'agit dans ce passage habitaient le pays qui se trouve à quatre ou cinq journées au sud de la Babylonie. Voyez Mémoires de l'Académie des inscriptions, tom. IV, p. 604 et suiv.

^(**) Plus d'une lieue.

Jes ennemis, Cyrus ordonna aux envaliera qui étaient restés aupres de lui, de veiller autour du camp, et de passer au III de l'epee tous ceux qui en sortiraient armés. Il lit publier en même temps que les soldats ennemis qui se trouvaient dans l'encemte apportassent leurs armes lices en faisceaux, et laissassent les chevaux au piquet, sous peine de mort en cas de desobeissance. Aussitôt les Perses, l'epèe a la main, formerent une vaste enceinte, au inilieu de laquelle ceux des ennemis qui avaient des armes , vincent les déposer, auivant l'ordre qu'ils en avaient reçu; et des soldats perses y mirent le feu-La victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se reserva tous les chevaux, voulant former un corps de cavalerie perse. Il fit mettre à part pour Cyaxare les objets les plus précieux qui se trouvèrent dans le butin. Tous les prisonniers furent renvoyés libres, à condition qu'ils livreraient leurs armes et ne feraient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les defendre contre leurs ennemis, et de leur donner les moyens de cultiver leurs terres en toute surete. Le lendemain matin, on procéda au partage des déponilles. Cyrun appela d'abord les mages, et feur dit de choisir, dans le butin, ce qui devait être offert aux dieux ; puis il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Cyaxare avait passé a table la nuit où Carus etait parti pour der a la le temps où les Perses s'emparèrent de comp des Robyloniens, Abradate a'y était point : le roi de Bahylone, lui connaissant des liaisons d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avait en-Voyé en a**mbas**sade **vers ce prince , pour** solliciter son altiance (*). Cyrus chargen Araspe, jeune seigneur mède, de garder la princesse. « Prince, lui dit Araspe, en recevant cette commission, avezevous vu la femme doot vous m'ordonnez de prendre soin? — Non , repondit Cyrus. — Et moi , reprit Araspe, je l'ai vue, lorsque je l'ai choisie pour vous. En entrant dans m tente, nous ne la distinguâmes pos d'abord : elle était assise par terre, cotourée de ses femmes et vêtue comme elles. Maia ensuite, lorsque voulant savoir laquelle etact la maîtresse , nous les edinies regardées toutes avec attention , quoiqu'elle fü**t assise , qu'elle el**t la tête couverte d'un voile et les yeux baisses , nous remarquâmes une grande difference entre elle et les autres. Nous la pridmes de se lever. Ses femmes se leverent en même temps : elle les surpassait toutes par la hauteur et l'élegance de sa taille, par la noblesse de son port, par la simplicité d**e ses vête**ments et par la grâce de toute sa personne. Sa robe etait baignee de ses larmes. Alors le plus âge d'entre nous im adressant la parole : • Rassures• vous, lui dit-il : quelque opinion que nous ayons des grandes qualites dont votre époux est doué, nous ne crais-



partiendrez désormais. » A ces mots, elle déchira le voile qui couvrait sa tête,

en poussant des cris lamentables , aux-

quels ses femmes mélerent les leurs.

Ce désordre nous ayant laissé voir la

plus grande partie de son visage, son

cou, ses mains, nous jugeâmes qu'il ne

Iut jamais en Asie une femme aussi parfaitement belle; mais, seigneur,

vous la verrez. — Non, dit Cyrus; je **m'en gardera**i bien , si elle est telle que

vous la dépeignez. — Pourquoi? reprit

Araspe. — Par la raison, répliqua Cv-

rus, que si, dans un temps où d'autres

soins m'appelient, je me laissais aller

à la voir, je craindrais d'en venir à né-

gliger les affaires dont je dois m'occu-

per, pour me livrer uniquement au

plaisir de la regarder. — Pensez-vous,

seigneur, repartit Araspe en riant, que

la beauté soit assez phissante pour

contraindre un homme à faire malgré

lui guelque chose de contraire à son

devoir? Sans doute, if y a des hommes

vils et meprisables que leurs passions maitrisent; mais les hommes houndtes

et vertueux, quelque désir qu'on leur

suppose d'avoir en leur possession de

l'or, de bons chevaux, de belles fem-

mes, sauront toujours s'en passer,

tant qu'ils ne pourront se les procurer

que par une injustice. Ainsi, ajoutat-il, quoique j'aie vu la belle Susienne

et qu'elle m'ait paru charmante , je n'en **suis pas moins** ici à cheval aupres de

vous; je ne remplis pas moins exacte-

ment tous mes devoirs. — Peut-être,

dit Cyrus, vous êtes vous trop tôt éloi-

gné d'elle. — Seigneur, reprit Araspe,

avez meilleure opinion de moi : quand **je ne cesserais** pas de contempler la

belle captive, je n'aurai jamais la fai-

blesse de me laisser séduire au point

de rien faire qu'on puisse me repro-

cher. — A la bonne heure, dit Cyrus:

gardez-la donc comme je vous l'ai recommandé. A vez-en grand soin ; il peut

survenir dans la suite quelque occasion où il nous sera utile de l'avoir en notre

pnissance. » Après cette conversation,

ils se séparèrent.

lentes qualités. Il remarqua que, s'il avait du plaisir à lui rendre des soins, elle les recevait avec sensibilité, et qu'elle-même lui **en rendait à son** tour. Quand il entrait dans sa tente, des esclaves, par l'ordre de leur maîtresse, prevenaient tous ses besoius; s'il ctait malade, rien ne lui manquait. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en devait naturellement attendre. Araspe, entraîné par sa passion, pressa la Susienne d'y répondre. Il ne fut point écouté. La Susienne aimait tendrement son mari, et persistait, malgré l'absence, à lui demeurer fidèle : cependant, pour ne pas jeter la division entre deux amis. elle ne voulait point porter ses plain**tes** a Cyrus. Araspe, esperant parvenir à son but par une autre voie, lui lit des menaces. La captive effrayée donna avis de ce qui se passait à Cyrus, qui chargea un seigneur méde, appelé *Artabase*, de dire a Araspe qu'une femm**e** comme Panthée devait être à l'abri de la violence. Artabaze, en abordant Araspe, le traita durement, et lui reprocha avec aigreur son peu de respect pour le dépôt qui lui avait été confié, son injustice, son incontinence, son impicte. Araspe, penetre de douleur, fondait en larmes, était couvert de honte, e**t t**remblait de f**raveur d'être** encore plus maltraité par Cyrus. Mais ce prince l'ayant pris en particulier, le rassura, et avoua que lui-mêm**e avait** eu tort de l'eniermer avec un ennemi aussi redoutable que Panthée. Tant de bonté et d'indulgence touchérent profondement Araspe. « Mes amis, dit ce jeune seigneur à Cyrus, **me pressent** de fuir, pour me dérober au traitement dont ils craignen**t** qu**e vons ne punis**siez man crime. — Eh bien, dit Cyrus, cette crainte peut vous donner les movens de me rendre un service éclatant. Si vons voulez feindre de passer en Lydie, pour éviter les effets de ma colere, je suis sûr qu'on ajoutera foi a

Le jeine Mede, continuant de voir assidument la belle Susienne, decouvrit bientôt en elle les plus excelvos par les. Vous pourrez acquérir ainsi une connaissance suffisante des

affair s de nos ennemis et de tout ce

qu'il nous importe de savoir. — Je pars

à l'heure même, dit Araspe; le moyen

de donner du crédit à mes paroles, c'est de prendre la fuite dans le moment où je dois le plus redouter votre courroux. » La retraite de cet officier affligea toute l'armée. Des que Panthée, qui croyait en être la cause, l'eut apprise, elle fit dire à Cyrus : « Seigneur, que la défection d'Araspe ne vous afflige point. Si vous me permettez d'envoyer un courrier à mon mari, je vous promets qu'il vous arrivera bientôt un ami plus tidèle que celui que vous perdez. Abradate a toujours véeu en bonne intelligence avec le père du roi actuel des Babyloniens; mais il n'a pas oublié que le fils a fait tous ses efforts pour semer la discorde entre lui et moi. Je ne doute pas que mon époux ne l'abandonne volontiers, pour s'attacher à un prince tel que vous. - Cyrus ayant consenti à sa demande, Panthée dépêcha un courrier a Abradate, qui partit accompagné d'environ deux mule chevaux pour se rendre auprès de Cyrus. Arrivé au premier poste des Perses, il donna avis de sa venue au prince, qui ordonna de le conduire d'abord a la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux se virent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec le transport de joie que cause un bonheur fuattendu. Panthée entretint ensuite son mari de Cyrus, de sa modération, et surtout de la sensibilité qu'il avait témoignée pour ses mailieurs. « Que puis-je faire, ma chère Panthée, dit Plans Altrafalt, 1997 by asand the armés de faux, en fit construire cont sur le modele de ceux des Perses, et tira de sa cavalerie les chevaux nécresaires pour les attelages. Panthée ût faire avec ses bijoux une cuirasse, un casque, et des brassards d'or pour Abradate, ainsi que des bardes d'airain pour couvrir les chevaux qui devaient trainer le char.

Vers cette époque, deux seigneurs babyloniens, appelés Gobryas et Gadatas, irrités de la conduite tyrannique de Laborosoarchod, fils de Nériglissar, passèrent dans le parti de Cyrus. Laborosoarchod se mit en marche pour punir Gadatas de sa révolte. Mais Cyrus le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et le contraignit de se retirer dans sa capitale. Ainsi se termina la première expédition contre Crésus et les Assyriens de Babylone. Cyrus pensa alors à faire un voyage en Perse. d'où il était parti depuis environ ciuq ou six ans. Ce fut alors, suivant toute apparence, que Cyaxare lui offrit en mariage sa fille unique, avec le royaume de Médie pour dot. Cyrus, avant demandé et obtenu le consentement de son père et de sa mère, épousa la princesse à son retour de Perse.

Cependant Nabonide (*), roi de Babylone et auccesseur de Laborosoarchod, avait quitté sa capitale, et s'était retiré avec ses trésors à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui se trouvait à la tête d'une ligue formidable, dont le but était de détruire l'empire massant des l'erses, (Arus, desse à

dant, malgré cette circonstance, be de Crésus était plus forte du e que celle des Perses, et monquatre cent vingt mille hommes, soixante mille de cavalerie. Les es étaient composées de Babylo-, de Lydiens, de Phrygiens, de dociens, de Phéniciens, de Cys, de Ciliciens, de Lycaoniens, hlagoniens, de Thraces, d'Ioniens Égyptiens, au nombre de trois oixante mille. Les derniers fort un corps de cent vingt mille les.

rmée de Cyrus montait en tout t quatre-vingt-seize mille homi**nfante**rie et cavalerie. Dans ce re, il y avait soixante et dix mille i, savoir, dix mille cuirassiers à , vingt mille cuirassiers à pied, mille piquiers, et vingt mille es armés à la légère. Le reste de æ, au nombre de cent vingt-six hommes, comprenait vingt-six avaliers et cent mille fantassins, **, Arméniens , et** Arabes de la Bae. Cyrus avait de plus trois cents ts armés de faux, dont chacun ti**ré par quatre che**vaux attelés nt, et bardés à l'épreuve du trait, **Eme** que ceux des cuirassiers . Il avait encore un grand nombre ariots très-grands, sur lesquels des tours hautes d'environ : pieds, qui contenaient vingt s. Seize bœufs attelés de front ient ces chariots. Il y avait aussi i**nd** nombre de chameaux montés n de deux archers arabes adossés. **te que** l'un regardait la tête, et : la croupe du chameau.

rmée avançant toujours, les couaperçurent des hommes occupés
asser du fourrage et du bois;
'eux, des bêtes de somme qui en
taient des charges, et d'autres
issaient; plus loin, un nuage de
ou de poussière. A ces différents
, ils reconnurent que l'ennemi
: pas éloigné. L'officier qui les
andait dépêcha promptement vers
pour lui rendre compte de ce
découvrait. Ce prince ordonna
oureurs de s'arrêter, et de l'ins-

truire de ce qu'ils observeraient de nouveau; puis il lit marcher de la cavalerie contre les fourrageurs qu'on voyait dans la plaine, afin d'en arrêter quelques-uns, par le moyen desquels on aurait des instructions plus sûres. Les cavaliers amenèrent bientôt des prisonniers. « A quelle distance, dit Cyrus, est actuellement votre armée? Elle est éloignée d'environ deux parasanges. — Parlait-on de nous? demanda Cyrus. — Assurément, on en parlait beaucoup: on disait que vous arriviez, et que déjà même vous étiez fort près. — Que fait-on présentement chez vous? — On met les troupes en bataille : hier et avant-hier, on n'a pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec et d'un Mède qu'on dit être un transfuge de votre armée. » Au même instant, arriva un soldat qui annonça qu'on apercevait dans la plaine un gros corps de cavalerie. « Nous ne doutons pas, continua-t-il, que cette troupe ne vienne pour reconnaître l'armée; car elle est précédée d'une trentaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein d'enlever notre poste, où il n'y a que dix hommes. » Cyrus donna ordre à quelques cavaliers d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'auront abandonné, montrez-vous tout à coup, et tombez sur ceux qui s'en seraient emparés. Que le gros de cavalerie qui paraît dans la plaine ne vous inquiète pas; Hystaspe va marcher à sa rencontre avec mille chevaux. Vous entendez, Hystaspe: allez en bon ordre au-devant de cette troupe, mais gardez-vous de la poursuivre dans des lieux que vous ne connaissez pas; bornez-vous à protéger nos postes, puis revenez. Si quelques ennemis accourent vers vous en levant la main droite, accueillez-les avec amitié. »

Hystaspe et les cavaliers partirent suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avaient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs, lorsqu'ils rencontrèrent Araspe, qui avait été envoyé par

Crésus pour tâcher de découvrir les projets des Perses. D'aussi lom que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siège, courat au-dévant de lar, et lui tendit la main. Tous ceux qui se trouverent présents, n'étant point dans le secret, furent étonnés de cet accueil. « Amis , leur dit le prince, vous voyez un brave **honune qui vient nous rejoindre : il est temps** que tant le monde sache ce qu'il a fait pour nous. C'est mor qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis pour y examiner l'état de leurs athaires, et nous en rapporter des nouvelles sûres. • Se tournant ensoite vers Araspe: Je n'ai point oublie, mon cher Araspe, les promesses que je vous ai faites. » Ensuite Araspe rendit compte **à Cyrus de l**a disposition de l'armée d**e** Cresus, qui était rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les ailes, et l'infauterie au centre; le milieu de cette ligne d'infanterie etait occupe par les Egyptiens rangés sur cent de profondeur, tandis que les phalanges de la droite et de la gauche étaient sculement. **sur trente de lile. Aux deux ailes, etait** la cavalerie, sur trento de hanteur, et rangée par nations. Il y avait quelques intervalles entre les différents corps.

Cyrus se régla sur ces informations pour établir son ordre de bat ulle. Les troupes perses combattaient ordinairement sur viogt-quatre de hauteur. Dans cette occasion, Cyrus changea la mille hommes. Celles-ci ne combattaient qu'avec des armes de jet, et s'étendaient sur un front égal à la première ligne.

A la droite de cette infanteris, Cyrus avait mis la meilleure partie de sa cavalerie, rangée sur vingt-quatre de hauteur. A la pointe de l'aile droite, etait un corps de quatre mille cuirassiers à cheval, presque tous homotimes. Cette aile droite était de dix-huit à

vingt mille chevaux. A l'ade gauche, il **n'y avait que** quaze a seize milie chevaux, sur un front d'environ six stades. Ainsi l'armee de Cyrus occupait un front de trente-deux stades, et etait debordés de plus de trois stades de chaque côté par celle de Cresus. Les chars armés de fany étaient partages en trois corps de cent chacun : l'un de ces corps, commande par Abradate, roi de la Sustage, marchaît à la tête de l'infagterre, sur une ligne droite et parallèle à celle de l'infanterie; les deux autres corps de chars étaient places aux extremates des deux ailes, pour en défendre les flancs, descendant même plus bas, en forme de potence.

Au dos de l'armée perse, étaient les tours roulantes, trainées par des bonfs, et dont nous avons parlé plus haut : ces tours formaient une lignoégale et parallèle à celle de l'armée, et servaient à mécommoder l'ennemi par



ts qui formaient ce retranchetaient garnis de gens de trait, tout ce qu'il y avait de gens ca-

d'en défendre les approches les esclaves, les valets, les conrs de chariots, et les troupes
èes à la garde des équipages.
retranchement mobile servait à
r l'armée de Cyrus par deret sur les flancs, et il mettait en
temps les Perses dans la nécesse battre en désespérés; car les

ts qui empéchaient le soldats de

de les prendre en queue, ôtaient rses tout moven de fuir.

rière et aux deux extrémités de nière ligne du retranchement, avait placé mille fantassins et hevaux choisis parmi les cuiraserses: ils marchaient le long des ts, en sorte qu'on ne les pouvait rir de la plaine. A la gauche, les deux mille Perses, il y avait nd corps de chameaux. montés de deux archers arabes adossés, egardant la tête, et l'autre la du chameau.

mée entière brillait de l'éclat de i et de la pourpre. Le char d'Ae était magnifiquement orné. Au nt ou ce prince allait endosser sa æ, faite de lin, suivant l'usage pavs, Panthée lui apporta un d'or, des brassards et de larges ets du même métal, une tunique **urpre q**u**i descen**dait jusqu'à et un panache couleur d'hya-. Abradate fut surpris en voyant nes ; eiles avaient eté fuites a son ar ordre de Panthée, sur la mee celles dont il se servait ordiient. « Ma chère Panthée, lui vous vous êtes donc dépouillée t ce qui sert à vous parer pour ire cette armure? — Non, re-

Panthée; le plus précieux de rnements m'est resté; car, si araissez aux yeux des autres tel pus êtes aux miens, vous serez is riche parure. » En proferant roles, elle l'armait elle-même, et ies étaient inondées de ses larquelque violence qu'elle se fit es cacher.

Abradate, déjà si digne d'attirer les regards, parut plus beau encore quand il lut couvert de ses nouvelles armes. Il avait pris des mains de son écuyer les rênes de son char, et se préparait à y monter, lorsque Panthée ayant fait éloigner ceux qui les entouraient: Abradate, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute vous me mettez au nombre de ces femmes. Mais à quoi bon vous parler ici de ma tendresse? mes actions vous la prouvent mieux que ne feraient des discours. Cependant, quels que soient les sentunents que vous me connaissez pour vous, je jure par mon amour, par le vôtre , que j'aimerais mieux vous suivre au tombeau, où une mort glorieuse vous aurait précipité, que de vivre avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Souvenez-vous, Abradate, des obligations que nous avons à Cyrus. » Abradate posa la main sur la tête de sa femme, et levant les yeux au ciel: « Grand Jupiter, s'écria-t-il, faites que je me montre digne mari de Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un et l'autre avec tant d'égards. » A ces mots, il monte sur son char. Quand il y fut entré, et que son ecuyer l'eut fermé, Panthée, qui ne pouvait plus embrasser son mari, haisait le char. Mais bientôt le char s'éloigna. Panthée le suit quelque temps, sans être aperçue d'Abradate, qui tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : « Consolez-vous, ma chère Panthée, lui dit-il; adieu; il faut nous quitter. » Aussitöt ses femmes et ses eunuques la prirent dans leurs bras, et la conduisirent à son chariot, où ils la couchérent. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate; car personne n'avait songé à le regarder tant que Panthee avait été présente, quoique ce guerrier et son char meritassent bien d'attirer les regards.

71

Lorsque Cyrus eut achevé son sacrifice, et que l'armée fut rangée dans l'ordre que nous avons indiqué plus haut, il assembla les chefs, et les en-

gagon à bien faire leur devoir. Ceux-ci allèrent ensuite reprendre leurs rangs, et des valets apportèrent pour Cyrus et sa troupe des viandes et du vin. Le prince ayant mangé sans s'asacoir, distribua, suivant sa coutume, des vivres à ceux qui en manquaient. Il implora de nouveau la protection des dieux, en leur offrant des libations; ensuite il but, et tous les assistants firent de même. Enfin, après avoir prié le dieu tutélaire de sa patrie d'être son guide et son appui, il monte à cheval, et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composaient étaient armés comme lui : tous avaient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le penache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsique les bardes qui leur couvraient les flancs, étaient d'airain; les cuissards des cavaliers etaient du même métal.

Lorsque les deux armees furent à portee de se voir distinctement, Crésus ayant remarqué que son front debordait considérablement celui de Cyrus, fit faire baite à sa phalange, et ordonna que les deux extrémités se courbassent pour envelopper les l'erses et les as-anillir en même temps de toutes parts. Cependant Crésus ayant remarqué que le corps de bataille, dont il occupait le centre, était plus près de l'ennemi que les ailes qui continuaient de s'étendre, les avertit par un « gnal de ne pas aller

Alors Cyrus, jugant que le moment était arrivé, entonna l'hymne du combat : l'armée entière y répondit, et poussa de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis ; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie qui le suivait à grands pas achève de les mettre en désordre.

Cyrus avait chargé un officier appelé Artogersas d'attaquer l'aile gauche dus ennemis, en se fassant précéder des chameaux. Dès qu'Artagersas se fut assure que l'action était engagée, il **exé**cuta l'ordre qu'il avait reçu. Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue des chameuux; saisis d'effroi, ils fuyaient, se cabraient, ou se renversaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, qui avait contenu sa troupe en bon ordre , profitz de cetta confusion pour attaquer, et fit avancer contre l'ennemi les chars qu'il avait à sa droite et à sa gauche. Ceux des ennemis qui cherchent a éviter les chars sont taillés en pieces par le corps d'Artagersas; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars. Abradate n'attendit pas d'autre signal. Suivez-moi, mes amis, • s'écris-t-il à haute voix ; et lâchant les rênes à se chevaux, il les presse tellement de l'anz allon , qu'ils sont bier tot conve**rts**



: tumulte, les chars qui por-Abradate et ses compagnons ersé sur des monceaux de déle cadavres, ces braves guer**arurent percés de coups , après** mné les plus grandes preuves **17.** Ils furent venges par les **ui les suivaient : ce**ux-ci étant **ans des** bataillons égyptiens, par les chars d'Abradate, y i grand carnage. Mais bientôt s troupes égyptiennes qui n'aoint encore souffert, et c'était **grand nom**bre, s'avancèrent es Perses: le combat devint Les Egyptiens avaient sur les outre l'avantage du nombre, s armes : leurs piques étaient rues et très-fortes; les grands s qu'ils portaient attachés à étaient bien plus propres à le corps et à repousser les rue les cuirasses ou les boudinaires. Ils avancèrent couces énormes pavois, et pousrivement les Perses, qui, à leur opposer que de petits s qu'ils tenaient à la main. mtraints de plier : ils reculèu**is cans tourner le do**s à l'en-: **sans cesser de** porter et de des coups, jusqu'à ce qu'ils **rès de leurs tours. Les soldats** s étaient garnies commenceer sur les Egyptiens; en même **es tro**upes perses, qui étaient **ère** ligne, arrêtèrent les arles autres gens de trait qui se **t, et les forcèrent, l'épée** à la faire usage de leurs dards et flèches.

es entrefaites, Cyrus arriva, ant les bataillons qu'il avait le : il fut sensiblement affligé que les Perses avaient lâché ais jugeant que le moyen le mpt d'arrêter les progrès des sétait de les prendre par derordonne à sa troupe de le tourne vers la queue, tombe sans être aperçu, et en tue d nombre. À cette irruption e, les Égyptiens se retourfont face à l'ennemi : l'in-

fanterie et la cavalerie se mêlent et combattent ensemble. Un soldat jeté par terre, et foulé aux pieds par le cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre, et renverse le prince. Aussitôt un des gardes sauta en bas de son cheval et le donna à Cyrus. Les Égyptiens étaient alors attaqués de tous les côtés.

La cavalerie perse venait d'arriver : Cyrus donna ordre de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, et de la fatiguer seulement de loin à coups de flèches et de dards. Quant à lui, il monta sur une des tours, pour découvrir s'il ne restait plus de troupes ennemies qui tinssent encore dans quelque endroit. De la plate-forme de la tour, il vit la plaine couverte de chevaux. de chars, d'hommes qui fuyaient, d'autres qui poursuivaient, et remarqua que les Egyptiens étaient les seuls des ennemis qui n'eussent pas encore plié. Enfin, se voyant sans ressources, ces Egyptiens prirent le parti de former un cercle, faisant front de tous les côtés. Immobiles dans cette position, ils n'agissaient point, et eurent beaucoup a souttrir, jusqu'à ce que Cyrus, admirant leur courage et touché de compassion de voir périr de si braves gens, ordonna qu'on cessat de les assaillir et que le combat finit. Il leur fit demander par un héraut s'ils aimaient mieux mourir tous pour des lâches qui les avaient abandonnés, que de sauver leur vie, sans rien perdre de leur réputation de braves gens. « Pourrionsnous, répondirent les Egyptiens, conserver en même temps la vie et cette bonne réputation? — Oui, reprit Cyrus, puisque vous êtes les seuls qui n'avez pas lâché pied et qui osiez combattre encore. — Mais à quel prix pouvons-nous, avec honneur, mériter que vous nous laissiez vivre? — Il ne vous en coûtera point de trahir vos alliés: nous n'exigeons autre chose, sinon que vous rendiez les armes, et que vous deveniez les amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont les maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous

faire de nous? -- Établir entre vous et moi un commerce de bons offices. Tant que la guerre durera, vous me suivrez, et vous aurez une paye plus forte que celle que vous receviez des Lydiens; quand la paix sera faite, j'assigneral à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. » Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus : « C'est le seul des alliés, ajoutèrentils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. - Tous les articles ayant été acceptés de port et d'autre, les Égyptiens engagèrent leur foi à Cyrus, et

recurent la sienne.

• I#s descendants de reux qui s'attachérent pour lors à Cyrus, dit Xénophon, sont restés jusqu'iel fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avait donné, dans la haute Asie, quelques villes, qu'on nomme encore les villes des Egyptiens, et de plus, celles de Larisse et de Cyllène, situées près de Cymé, à peu de distance de la mer: leur postérité s'est maintenne jusqu'à présent en possession de ces villes. » « Cette remarque de Xénophon, dit Fréret, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropedie pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnait cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plupart de ses par-

dessein qu'il avait formé d lader, dès la nuit suiv**an** Chaldéens et les Perses, la fortilleations qui semblait escarpee. Le projet fut ex moyen d'un Perse qui, a service d'un des gardes é savait le chemin pour alles delle au fleuve. A la nouve nemi élait maître de la c Lydiens abandonnèrent le les, et cherchérent Jeur si fuite. Des que le jour pe entra dans la ville. Crès palais où il s'etait enferm Cyrus à grands cris; mais re contentant de laisser a une garde, tourna ses pa tadelle, dont ses troupe emparées. Il y trouva les l'état où ils devaient êtr à garder la place, et ne armes des Chaidéens, qui a bandés pour aller peller les m ville (*). Il manda aussitôt le leur ordonna de se retirer si de l'armée. « Je ne souff leur dit-il, que des gens qu à la discipline aient plus butin que leurs camarades que pour vous récompenser Buivi dans cette expédition solu de vous rendre les plu Chaldéens; mais partez, e pas surpris si vous êtes att votre route par un ennen



e riche pillage. Cyrus ayant r ses troupes dans l'endroit qui lui parut le plus conve-: ordonna de rester armées

iant icur repas.

les étant terminées, il lit résus en sa présence. Dès de Lydie aperçut son vainle vous salue, mon maître, car la fortune vous assure ce titre, et me réduit à Ionner. — Je vous salue ondit Cyrus, puisque vous ne ainsi que moi. Je veux, -il, vous demander un cone le refuserez-vous point? ·je, dit Crésus, vous en qui vous soit utile.— Ecouonc, reprit Cyrus. Mes sol-**3 avoir essuvé des** fatigues ils sans nombre, se voient i de la plus opulente ville de **u en excepte** Babylone : il me le qu'ils recueillent le fruit waux. S'il ne leur en revei avantage, je doute que je ipter longtemps sur leur Cependant mon projet n'est the au pillage: outre iit vraisemblablement ruinée ruce, il arriverait que les **mra**ient la meilleure part au ermettez-moi, seigneur, réws, de dire à quelques Lyon choix, que j'ai obtenu de a ville ne soit point pillée, ioient séparés ni de leurs de leurs enfants, et que je omis, pour prix de cette is vous apporteront d'euxit ce que Sardes renferme t**et de beau.** Je suis certain qu'ils seront instruits de ntion, ils s'empresseront, femmes, de vous offrir tous **e qu**elque valeur qu'ils ont session. D'ailleurs, quand vu ce que les habitants vous at, vous serez le maître de ivis et de vous décider pour m attendant, chargez quelvotres d'aller retirer mes mains de ceux à qui j'en ai rde.»

Après cet entretien, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus manda ses amis particuliers et les principaux chefs: il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus; il enjoignit aux autres de mettre à part ce que les mages choisiraient pour les dieux, d'enfermer le reste dans des coffres, et de charger ces coffres sur des chariots, qui marcheraient à la suite de l'armée, afin d'avoir toujours de quoi récompenser chacun suivant son mérite.

Pendant qu'on exécutait cet ordre, il fit appeler quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu Abradate : « Je suis surpris, continua-t-il, qu'il ne paraisse point, lui qui avait accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. — Seigneur, répondit un des gardes, il ne vit plus; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des ennemis. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos, quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme a enlevé son corps, et que, l'ayant mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, elle l'a transporté non loin d'ici, sur les bords du Pactole. On ajoute que cette femme infortunée, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a couvert de ses plus beaux vétements, pendant que ses eunuques et ses serviteurs lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. » Aussitüt Cyrus, s'élançant sur son cheval, courut à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus riches ornements, pour en couvrir le corps d'Abradate; ensuite il fit amener des bœufs, des chevaux et d'autres victimes, pour les immoler aux månes d'Abradate. Dès qu'il aperçut Panthée couchée par terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : « Ame généreuse et fidèle, s'écria-t-il, tu nous as donc abandonnés! » En proférant ces paroles, il veut prendre la main du mort; elle

reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla la douleur de Cyrus. Panthée, en jetant des cris lamentables, la repreud, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. Cyrus, dit-elle, tout son corps est dans le même état ; mais que vous servirait de le regarder? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et son attachement pour vous. Insensée! je ne cessais de l'exhorter à se montrer digne d'obtenir une place distinguée entre vos amis; et lui, uniquement occupé des moyens de vous servir, ne songeait point à ce qu'il lui en pouvait couter. Enfin il est mort, sans avoir Jamais mérité de reproches; et moi , dont les conseils l'ont conduit au tré-

pas, je vis encore! »

Cyrus fondait en larmes, sans parler; puis rompant le silence : « O Panthée! dit-il, votre époux a du moins giorieusement terminé sa carrière; il est mort au sein de la victoire : acceptez ce que je vous offre pour parer son corps. - Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornements précieux. • D'autres honneurs encore lui sont réservés : on lui élèvera un tombeau digne de vous et de lui; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et vous, ajouta-t-il, vous ne resterez point sans appui : je ne cesserai d'honorer votre vertu. Je vous

la détourner du funeste donner la mort; mais 🛚 🔾 supplications étaient inut vaient qu'à irriter sa mu s'assit en pleurant. Alors un poignard dont elle i depuis longtemps, se fra sant sa tête sur le sein (elle expire. La nourrice, des cris douloureux, cour des deux époux , suivant l' avait reçu.

Bientot Cyrus fut info tion de Panthée, Étonne apprend, il accourt pour serait pas possible de la s trois eunuques, témoins de leur maîtresse , venaien de leurs poignards, dans où elle leur avait ordonne On raconte que le monu érigé aux deux époux et a existe encore aujourd'huilonne fort élevée sont les bradate et de Panthée, i ractères syriens, et sur tı plus basses on lit cette ici sont les eunuques. • avoir vu ce triste spectac rempli d'admiration pour pénétré de douleur.Par 🛊 rendit aux morts les hor bres avec la plus grande leur fit élever un vaste mo

Vers ce même temps , les siers en deux factions, im



tribut et suivraient Cyrus à partout où il les appellerait. roi de Phrygie, resté presque a défection de ses principaux il s'abandonna à la merci des

mitta alors la ville de Sardes rendre à Babylone. Chemin il soumit à son obéissance ints de la Grande-Phrygie, adociens et les Arabes, et rant Babylone à la tête d'une mbreuse, l'an 540 avant J. C. arrivé, il établit ses troupes : la ville, qu'il alla reconnaître me. Ayant compris à la hau-. **la force des** murailles qu'il s possible de la prendre d'as**ensa à réduire les habitants** mine. On traça donc autour illes des lignes de circonvalt**dan**s les endroits où ces liutissaient à l'Euphrate, on espace suffisant pour bâtir Les soldats se mirent à une immense tranchée, et, qu'ils étaient occupés à ce traus fit construire sur les bords les forts dont nous venons '. Il en établit les fondations pilotis de palmiers, qui n'as moins de cent pieds de lon-A pays en produit de plus acore, et ces arbres ont la de se relever sous la charge. **Noniens,** qui du haut de leurs i voyaient ces préparatifs de a moquaient, parce qu'ils les vivres pour plus de vingt us divisa alors son armée en ms, dont chacun devait être et surveiller Babylone penmois de suite. Déjà tous les Maient acheves. Cyrus apprit 🚾 approchait où l'on devait a Babylone une fête durant s habitants passaient toute us les festins et la débauche. i même, aussitôt que le soleil é, il sit ouvrir la communicae le sleuve et les deux têtes chée. L'eau s'épanchant dans u lit, la partie du sleuve qui

traversait la ville fut rendue guéable avant le jour. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus y fit descendre plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour s'assurer si le fond était solide; et voyant qu'on pouvait le passer sans danger, les troupes qui avaient été placées, une partie à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville et l'autre partie à l'endroit où il en sortait, s'y jetèrent, conduites par Gobryas et par Gadatas. Les portes d'airain qui fermaient les descentes des quais vers le fleuve étaient restées ouvertes dans cette nuit de dissolution; ainsi les deux corps de troupes de Cyrus pénétrèrent facilement jusque dans le cœur de la ville. Tous les habitants que les soldats peuvent atteindre sont passés au sil de l'épée ; d'autres plus heureux se sauvent dans leurs maisons, ou jettent l'alarme dans Babylone. Les soldats de Gobryas répondent à leurs cris, comme s'ils étaient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réunissent à la troupe de Gadatas. Alors ceux-ci chargent avec impétuosité les gardes du roi de Babylone. Aux cris qui s'élèvent, le roi ordonne qu'on sache d'où vient ce tumulte. Gadatas, profitant du moment ou la porte du palais était ouverte, s'y précipite. Le roi était alors debout, et tenait un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas se jeterent à la fois sur ce prince et le tuèrent. Tous ceux qui étaient avec lui furent massacres.

Pendant que ceci se passait au palais, Cyrus faisait parcourir les différents quartiers de la ville par sa cavalerie, qui avait ordre d'égorger tous les Babyloniens qui se trouveraient dans les rues, et de faire publier une défense expresse de sortir des maisons sous peine de la vie. Cet ordre fut exécuté. Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux pour la vengeance qu'ils venaient de tirer d'un prince impie. Les détails dans lesquels Xénophon entre ici, se rapportent admirablement avec ce que l'Écriture

atous apprend sur la chute de Babylone et la personne de Balthasor (*).

Le lendemain, au lever du soleil, les garnisons des forts, ayant appris que la ville était prise et le roi tue, se rendirent à Cyrus. Ce prince permit aux parents de ceux qui avaient été tués d'enlever les corps et de les enterrer; pais il fit publier par des hérauta un ordre géneral aux Babylotilens d'apporter leurs armes, sous peine de mort. Les Babyloniens obéirent. Cyrus ordonna que leurs armes fussent deposées dans les forteresses, où elles na trouveraient prêtes au besoin. Ces mesures étant prises, il manda les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommanda de mettre a part pour les dieux les prémices du butin, et de leur réserver les lieux consacrés. Il distribua les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il savait avoir le plus contribué au succès de son entreprise, observant de proportionner les récompenses au mérite, ainsi qu'il l'avait réglé autrefois, et promettant d'écouter les plaintes de ceux qui se crorraient lésés dans le partage. Enfin il publia un édit par lequel il enjoignart d'une part aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs et de servir les maîtres qu'il leur donnait; de l'autre, il accordait, tant aux Perses qu'à crus qui participaient à leurs prérogatives, et géneralement à tous les allies qui resternient avec lui, un em-

la nécessité d'avoir une veiller à sa sûreté; et *c*i vait qu'un traitre n'est sûr de son coup que le prend a table, au bain ou dont il veut se defaire, à qui, dans ces différente il pourrait confier la gare sonne. Les cumques lui p riter la préference pour « importantes, parce qu'él mille, et généralement me bassesse de leur naissance tous les motifs possibles uniquement à leur maître pendait leur fortune. Il done l'administration de la garde de sa personne. deja connu avant Cyrus, chez les rois de Perse ses

Après avoir donne ord qui regardait le gouverne nouvel empire. Cyrus voi trer à ses nouveaux suje d'une pompe imposante donner une haute idée de La veille de la cerémonie, chefs tant des Perses que leur donna des robes à Mèdes : c'est alors que médique commença d'êt parmi les Perses. En fais tribution, il leur dit qu'il visiter avec eux les chamaux immortels, et y offitiees.

Tout fut prêt le lende



à portée d'**étre** vu par le roi. es occupaient la droite du es allies la gauche; les chars reillement rangés des deux nombre égal. Quand les i palais s'ouvrirent, on vit bord quatre taureaux superdevaient être immolés aux désignées par les mages. Les it pour maxime que c'est surses qui concerne le culte des n'il est essentiel de consulter ont particulierement dévoués ervice. Après les taureaux, les chevaux destinés pour le suite un char consacré à Ju-: char etait blanc et orné de le timon était doré. Suivait char blanc comme le premier, neme de festons : celui-là était au soleil; entin un troisième, chevaux avaient des housses epourpre, et derrière lesquels at des hommes portant du un grand bassin.

précédé de ce cortége, sortit du 'sonchar ; sa tête était couverte re qui s'élevait en pointe; il unique mi-partie de pourpre **c,** habillement réservé au roi **les brodequins couleur de feu. éta**it ceinte du diadéme, que : pareillement ceux qu'il hotitre de cousins, et que porre ceux qui jouissent de la stinction. Ses mains étaient Mait à ses côtés le conducteur ar, homme d'une taille avanmais inférieure à la sienne, s en apparence. Dès qu'on grus, tous l'adorèrent en se mt; peut-être y avait-il des stés pour en donner l'exem--etre aussi fut-ce l'effet ou de 🗷 générale que causa un specouveau, ou de l'admiration l'air noble et majestueux du qu'il y a de certain, c'est l'à ce jour aucun Perse ne lui du un semblable hommage. e Cyrus fut sorti du palais, mille dorvphores se mirent e, deux mille de chaque côte ar. Environ trois cents eu-

nuques richement vêtus et armés de dards le suivaient à cheval : après eux. on menait en main deux cents chevaux, de ses écuries, ornés de freins d'or et couverts de housses ravées. Ils étaient suivis de deux mille piquiers, après lesquels marchait, sous la conduite de Chrysante, le plus ancien corps de cavalerie perse, composé de dix mille hommes, rangés sur cent de front et cent de hauteur. Après ce premier corps, un second de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe; après celuici, un troisième de pareil nombre; enfin un quatrième commandé par Gadatas. Ensuite venaient les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces. Derrière la cavalerie, étaient les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le perse Artabate.

Cyrus s'apercevant, au milieu de sa marche, qu'une grande multitude de gens le suivaient en dehors des harrières pour lui présenter des requêtes, leur envoya dire, par ses eunuques (il en avait toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres). de s'adresser à ses officiers, qui lui rendraient compte de leurs demandes. Aussitôt la foule retourna vers la cavalerie, chacun delibérant auquel des chefs il aurait recours. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il voulait augmenter la consideration, et leur dit: « Si les gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables, n'y ayez aucun égard; si elles sont justes, vous me les communiquerez, asin que nous avisions ensemble aux movens d'v satisfaire. » Ceux que le prince faisait ainsi appeler accouraient a lui de toute la vitesse de leurs chevaux, et leur promptitude à obéir ajoutait encore à l'éclat de sa puissance.

Lorsqu'on fut arrivé dans les champs consacrés aux dieux, on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier; puis au soleil des chevaux, qui furent consumés de même : on offrit ensuite des victimes à la terre, suivant les rits ordonnés par les mages; on finit par les héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices etant acheves, comme le lieu etait tresagreable, Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades, et commanda aux corps de cavalerie, divisés par nations, de parcourir cette carrière au grand galop.

Après les sacrifices et les courses, Cyrus voulant célébrer sa victoire par un festin, invita ceux de ses amis qui montraient le plus de zele pour l'accroissement de son autorité et le plus

d'attachement à sa personne.

Le leademain, il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avaient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent de s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étaient Medes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendants possèdent encore. Les autres, qui aimèrent mieux s'en alier, furent comblés de presents; et tous, tant soldats qu'officiers, enrent sujet d'être contents de la générosité du prince. Il fit aussi distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avait enlèves de Sardes.

Quelque temps apres, voyant que l'état de ses affaires lui permettait de s'en éloigner, il fit ses préparatifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât a le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. C'est ici le heu de parler de l'ordre avec lequel

naissait sans peine le lieu et l'espace qui lui étaient destrnés. Quand on decampait, chacun réunissait le bagage dont il devait prendre soin, et le teas prêt pour être chargé sur les voitures-Les conducteurs avaient ordre de se rendre tous en même temps dans les différents quartiers qui leur étaient assignes, et venaient l'enlever; d'ouil arrivait que toutes les tentes , soit qu'il fallût les dresser ou les lever, ne codtaient pas plus de temps qu'une sede-Le service intérieur de l'armée ctail de même tellement distribué, que chaque valet attache à un détail particulier savait ce qu'il devait faire, et que tout le mondé était servi à la foise aussi facilement qu'eût pu l'être 📹 seul homme. Les boulangers et la cuisiniers n'étaient pas les seuls a qui il marquait des places pour leur travail : en distribuant les quartiers au troupes, il avait égard à l'espèce 🚯 leurs armes; et chaque corps connais sait si bien le lieu qui lui était assigné qu'il s'y établissait sans januais se me prendre.

Chaque fois qu'il campait, on tes dait d'abord son pavillon au milieu de camp, comme le heu le moms expost à l'insuite. Autour de sa tente etaient, suivant sa pratique ordinaire, ses auxilles plus affides : immédiatement aprè eux, les cavallers formaient un cercle avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que, ne pouvant avoir

part, l'infanterie pesante se toujours en état de repousser emis, s'ils cherchaient à sur-: Je camp pendant la nuit, et i l'autre, les gens de trait fusits à lancer, par-dessus les preings, leurs flèches et leurs dards ceux qui s'approcheraient. La : chacun des chefs était distinar un signe particulier; et, ne que les valets intelligents sent dans une ville les mai-: plusieurs citoyens, surtout s considérables, les aides de : Cyrus connaissaient parfaitei **tentes** des principaux ofliciers ; e que, si le roi avait besoin ju'un d'entre eux, ils ne perpoint de temps à le chercher. chacune des différentes naait son quartier à part, il était remarquer où la discipline était ent observée, et où l'on n'exénas ce qui avait été ordonné. evait une telle confiance dans positions, qu'il disait que si les itentaient d'insulter son camp, nuit, soit le jour, ils ne s'en aient pas mieux que s'ils donimprudemment dans une em-

ies marches, il variait ses oron les conjonctures; mais dans pements, il changeait rarement nance dont j'ai parlé.

rue l'armée fut entrée dans la Cyrus s'empressa d'aller voir . Après les premiers embrass, il dit à son oncle qu'il lui **eservé un p**alais dans Babyn même temps, il lui offrit des s d'un grand prix. Il reprit enroute de la Perse, où il ne séque peu de temps, et retourna à Babylone. Arrivé dans cette jugea convenable d'envoyer des s dans les provinces conquises, tte restriction, que les gouveres places fortes et les officiers délans différents postes, pour veilsûreté du pays, ne recevraient s que de lui seul. Il prenait cette ion, alia que si quelques saavaient l'insolence de vouloir se rendre indépendants, ils fussent aussitôt contenus par les troupes mêmes de leur gouvernement. Les Ciliciens, les Cypriotes, les Paphlagoniens, qui avaient suivi le prince de leur bon gré au siège de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses, mais ils furent assujettis au tribut. Conformément au nouveau règlement, les garnisons des places fortes restèrent jusqu'à la chute de l'empire perse dans la dépendance immédiate du roi; c'était lui qui en nommait les commandants.

C'est à Cyrus que l'on doit un autre établissement. Tous les ans, un envoyé du prince parcourait avec une armée les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs avaient besoin de secours, il leur prétait main-forte; s'ils étaient injustes, il les ramenait à la modération; s'ils négligeaient de faire payer les tributs, et de veiller soit à la sûreté des habitants de leur gouvernement, soit à la culture des terres: en un mot, s'ils manquaient à quelquesuns de leurs devoirs, l'envoyé remédiait au mal. Lorsqu'il ne pouvait y réussir, il en rendait compte au roi, qui décidait de la punition du coupable. On disait ordinairement, en parlant de ces inspecteurs: LE FILS DU ROI, OU LR FRÈRE DU ROI, OU L'ŒIL DU ROI est en marche; cependant quelquefois ils ne paraissaient point, parce que, s'il plaisait au prince de les contremander. ils retournaient sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue l'invention des postes, si utile dans un grand empire. Après avoir calculé ce qu'un cheval pouvait faire de chemin dans un jour, il ordonna que sur les routes on construisIt des écuries qui fussent distantes l'une de l'autre de cet intervalle, qu'on les garnit de chevaux et qu'on y entretint des palefreniers. Dans chacune, il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des chevaux qui arrivaient fatigues, et en fournir de frais. La nuit ne refardait point la marche des courriers: celui qui avait couru le jour était remplacé par un autre prêt à courit la nuit.

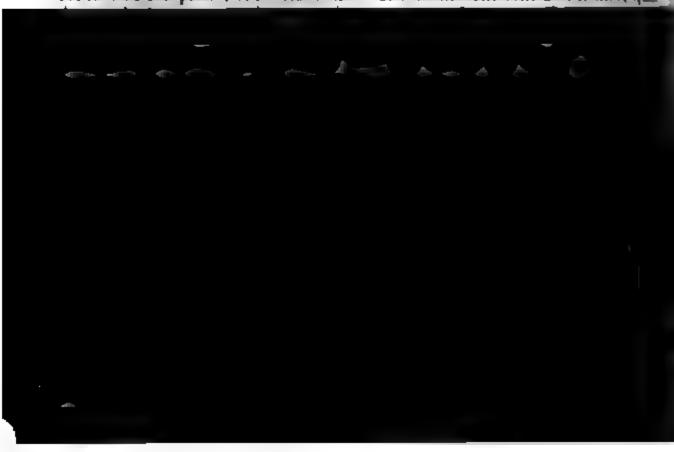
L'année étant révolue, Cyrus assembla son armée à liabylone : on prétend qu'elle était composee de cent vingt infile cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de six cent mille hommes de pied. Avec ces forces redoutables, il subjugua toutes les nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Rouge. De là, portant ses armes vers l'Egypte, il la soumit pareillement à son obéissauce ; de sorte que son empire eut des lors pour limites, à l'est, l'Inde; au nord, le Pont-Euxin et la mer Caspienne ; à l'ouest la mer Egée ; au sud, l'Ethiopie et la mer Erythree. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différents pays : il passoit les sept mois de l'hiver à Babylone, les trois mois du printemps à Suse, et les deux mois de l'eté à Echatane; ce qui a fait dire qu'il jouissait d'un printemps continuel. Quelque lieu qu'il allat habiter, l'amour de ses peuples l'y suivait toujours.

Ainsi récut Cyrus. Devenu vieux, il partit pour la Perse; c'etait le septième voyage qu'il y faisait depuis l'établissement de son empire. Il y avait longtemps que son père et sa mère étaient morts. A son arrivée, il offrit les sacrifices prescrits par la loi , commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fit au peuple les largesses accoutumées; ensuite il se retira dons son palais, et s'v efant en-

receves en sacrifice, per luquel je ternune une glorieuse carrière. Je veus rends grâce des utiles avis que j'ai reçus de vous , par les entrailles des animaix, por les aignes celestes , par les augures, par les présages, sur on que je devais faire ou eviter. Je vous runds gries surtout de n'avoir jamais permis que je meconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités foubliasse que j'étais homme. Il ne sue reste qu'à vous prier d'accorder à met enfants, à ma femme, à mes amis, è ma patrie, des jours beureux , et à mai une Sa digao de ma vie. »

Apres les socrifices, il retourna 🖛 palais et se coucha pour pre**ndra sa** peu de repos. Ses baigneurs vintent. à l'heure accoutumée, lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit qu'Il voulait se reposer. L'heure du regai étant venue, on servit son souper; mais il n'était pas en disposition de manger; cependant, comme il gyall soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, s'étant trouvé dess le même etat, il fit appele**r ses fils qu**l l'avaient accompagné dans son voyage, ses amis, amsı que les principanz ma gistrats des Perses, et les voyant tous rassemblés, il leur adressa un discours par lequel il prit congé d'eux. Quand il eut cessé de parler, il présents la main à ceux qui l'entouraient, puis, s'étant couvert le visage, il expira.

Telle est la relation de Xénophou; voici maintenant celle de Ctesias, qui



la face de ce prince, il s'était à Echatane, où sa fille Amytis imas, son gendre, l'avaient cayrus étant survenu, avait fait à la torture Amytis, Spitamas : **enfants, Spitacès et** Mégaberne, 🕦 obliger à dire ce qu'Astyigas :venu : celui-ci , pour mettre un au supplice de ses enfants, se la de lui-même à Cyrus, qui le **rger de chaînes et jeter dans un** mais peu après, touché de **r.** il l'en retira et l'honora son père; il rendit les mêmes irs à Amytis, et ensuite l'équant à Spitamas, il le con**à perdre la vie, parce qu'il lui nenti, en disant qu'il n'a**vait u Astyigas et qu'il ne savait où

rus fit aux Bactriens. Ce prince rus fit aux Bactriens. Ce prince ra bataille, et l'avantage fut part et d'autre; mais les Bacyant appris que Cyrus regardait as comme son père, qu'il ché-Amytis, et qu'il en avait fait me, mirent bas les armes, et lirent à lui.

s cela, Cyrus entreprit contre es une expédition dans laquelle prisonnier Amorgès, leur roi. **ra, femme de ce prince, ayant** ne armée de trois cent mille s et de deux cent mille femmes. contre Cyrus, remporta sur grande victoire, et obtint la d'Amorges. Cyrus, ayant fait : avec celui-ci , se trouva en état uer Crésus, et de l'assièger dans de Sardes, sa capitale. Pour se maîtres de la place, les Perses **èrent d'élever sur les rem**parts dats de bois, que les assiégés, **obscurité de la nuit, prirent** e vrais soldats, et, frappés de **, ils se rendire**nt. Crésus , après : de Sardes, se réfugia dans un d'Apollon, où, lié et garrotté pis par ordre de Cyrus, il fut libre, sans qu'on sût qui avait es chaines, car on avait bien a porte du temple, et le sceau us était apposé sur la serrure.

Après cela, on tira Crésus du temple, et on le rainena dans son palais, où on le lia encore plus étroitement qu'auparavant. Mais aussitôt le ciel se déclara en su faveur par des éclairs et un tonnerre épouvantables, de sorte que Cyrus fut entin obligé de lui ôter ses fers. Dans la suite, il le traita avec beaucoup d'humanité, ju**s**qu'à lui donner pour séjour la ville de Barène, près d'Ecbatane, dans laquelle il y avait une garnison de cinq mille cavaliers et dix mille hommes de pied. L'eunuque Pétisacas, en grand crédit aupres de Cyrus, fut alors envoyé dans la Barcanie pour en ramener Astyigas, que la reine sa fille et Cyrus lui-même avaient grande envie de revoir; mais il laissa Astvigas dans des déserts, où la faim et la soif le sirent périr. Son crime fut découvert ensuite, et Amytis lui fit arracher les yeux, puis il fut écorché vif, et mourut sur une croix. On fit de magnifiques funérailles à Astyigas, dont le corps fut trouvé entier et bien conservé dans les déserts où il était mort, car les lions l'avaient défendu contre les autres bêtes féroces.

La dernière expédition de Cyrus dont parle Ctésias fut contre les Derbices, qui avaient alors pour roi Amoræus. Ces peuples, par le moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout à coup d'une embuscade, mirent la cavalerie perse en déroute; Cyrus luimême tomba de cheval; un Indien lui perça la cuisse d'un coup de javelot. Les Perses perdirent dix mille hommes dans cette affaire, et les Derbices n'en perdirent guère moins. Dès qu'Amorgès sut ce qui s'était passé, il accourut avec ses Saces, au nombre de vingt mille chevaux. Alors les Perses et les Saces livrérent une seconde bataille aux Derbices, et combattirent avec tant de courage, qu'ils remportérent la victoire la plus complète; trente mille Derbices demeurèrent sur la place; la perte du côté des Perses ne fut que de neuf mille hommes, et tout le pays se soumit à Cyrus. Mais ce prince approchait de sa fin : comme il ne l'ignorait pas, il déclara Cambyse, son fils aine, roi des Perses; donna à

Tanyoxarcès, son second fils, la Bactriane et plusieurs autres provinces, saus l'assujettir a aucun tribut envers son frère : il pours ut aussi a l'etablissement de Spitacès et de Megaberne, et donna à chacun d'eux une satrapie. Il leur recommanda à tous d'obéir a la reine leur mère; demanda a Amorgès son amitié pour eux tons, et voulut qu'ils se donnassent la main, en signe debonne intelligence, souhaitant toutes sortes de prospérités a ceux qui vivroient en paix, et donnant sa malédiction à quiconque d'entre eux ferait tort aux autres. Ainsi mourut Cyrus, trois jours après avoir été blesse. Ce prince avait regué trente ans.

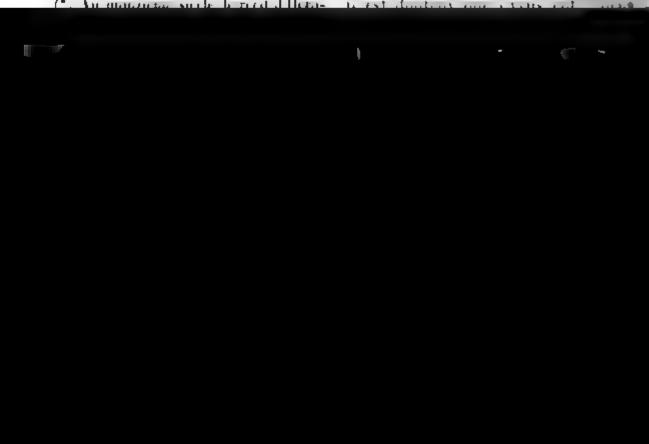
COMPARAISON ENTRE LE RÉCIT D'AÉRODOTE ET CELUI DE TÉROPHON.

Ctésias, comme on voit, ne dit pas un mot de l'expédition contre Bahylone. Une aussi grave omission et le merveilleux répandu dans tout le récit peuvent faire concevoir une opinion tres-defavorable de la partie de son ouvrage qui a rapport à Cyrus.

Laissant donc de côté cet auteur, nous allons comparer les deux relations d'Hérodote et de Xénophon.

Ce que le premier de ces historiens raconte de la naissance et de l'éducation de Cyrus, ainsi que de la manière dont Astyage découvrit son origine royale, semble assez peu croyable (°). Cependant nous devons convenir que depuis la plus haute antiquité cette légende merveilleuse à cours en Perse, où on l'applique à d'fférents princes, et nous la verrons reparaître avec quelques modifications dans l'histoire de Sapor, fils d'Ardschir-Babgan.

La guerre contre Astyage nous parait egalement un fait très-douteus. En effet, que de difficultés Cyrus n'anrait-il pas eprouvées pour triompher des Mèdes, alors si puissants! D'ailleurs , cette lutte entre les Mèdes et les Perses n'aurait pu avoir lieu sons animer les deux partis l'un contre l'autre. Des lors, comment Cyrus, obligé de contenir de nouveaux sujets disposés à la révolte , aurait-il trouvé les moyens de rien entreprendre de décisif contre des ennemis aussi redoutables que les rois de Lydic et de Babylone? En **adop**tant le récit de Xénophon, on voit le point de depart de Cyrus, et l'on s'esplique tres-bien ses victoires. Proche parent et allié de Cyaxare, Cyrus se trouve placé par sa naissance et son genie à la tête des armees médo-perses. Soit politique, soit modération, il conserve toujours pour son allié la plus entiere deference, partage avec lui l'autorité souveraine, et lui accorde meme toujours le premier rang. Cette conduite engage Cyaxare, prince voluptueux et indolent, à laisser a Cyrus le soin de conduire les armees. S'il avait en d'abord à combattre les Mèdes, puis à les maintenir dans l'oberssance,



rses enlevèrent l'empire aux ; mais une lecture attentive de sage convaincra facilement que **hon de fait que rapporter, sans** ntir, une tradition locale qu'il pprise dans le pays, ou qu'il tequeique Perse attaché à l'armée P. C'est ce que confirme le vague e tradition, où Cyrus n'est pas nommé, où il est question d'une **ont ne pa**rlent ni Hérodote ni , et où l'intervention des dieux assez grand rôle (*). Le récit **dote suffirait peut-étre à lui seul** ombattre ces traditions. Il n'y nous en croyons cet auteur,

ms croyons devoir mettre le passage phon sons les yeux du lecteur :

Grecs ayant marché le reste du s être inquiétés, arrivèrent sur les : Tigre à Larisse, ville grande, mais Les Mèdes en étaient anciennemaitres. Le mur avait deux parae tour, et vingt-cinq pieds de larreent de hauteur. Il était de briques, as était de pierre jusqu'à vingt pieds zer. Le roi de Perse l'ayant assiégée i temps que les Perses enlevèrent aux Mèdes, il ne put en aucune la prendre. Mais le soleil ayant dismme s'il se fût enveloppé d'un nuage, ants perdirent courage, et elle fut la sorte. Près de cette ville était amide de pierre, haute de deux eds. Chaque côté de sa base avait **ds de l**ongueur. Grand nombre de s'y étaient réfugiés des villages

z parasanges de cette ville était un ilicau abandonné, où l'on arriva sur. Il était proche de la ville de anciennement occupée par les Mésese du mur était d'une pierre polie de coquillages, et avait cinquante paisseur et autant de hauteur. Sur se s'élevait un mur de briques de e pieds de large sur cent de haut, our élait de six parasanges. On dit dia, femme du roi, se résugia en le, quand les Perses conquirent des Mèdes. Le roi de Perse ne put lre maitre, ni par force, ni avec la · du temps; mais Jupiter ayant s habitants de terreur, elle fut prise.» Larcher, Expedition de Cyrus dans yéricure, t. I, p. 218.

que deux affaires entre Astyage et Cyrus. Dans la seconde, le roi des Medes fut lait prisonnier, et cet événement mit bientôt fin à la guerre. Il n'est nullement question de sièges de villes dont on ne peut se rendre maître, comme dit Xénophon, avec la longueur du temps, ni de la fuite d'une reine, ni ensin d'opérations militaires du côté du Tigre. Cependant, si les traditions dont il s'agit avaient été généralement admises, Hérodote en aurait eu connaissance, et, comme ennemi de Cyrus, il n'aurait pas manque de les enregistrer. Enlin nous en appellerons de Xénophon, recevant sans examen, au milieu des dangers et des inquiétudes de sa retraite, ces traditions fabuleuses dont l'Asie est si téconde, à Xénophon rédigeant à loisir, après son retour de Perse, l'histoire d'un prince pour lequel il avait la plus haute comme la plus juste admiration.

L'Ecriture peut encore servir à prouver que Cyrus ne fonda pas l'empire des Perses sur les ruines de l'empire des Mèdes. En effet, nous voyons dans les prophéties d'Isaie et dans le livre de Daniel que Babylone devait être livrée aux Medes et aux Perses (*). Quel sens aurait une pareille expression, si les Mèdes avaient été soumis par Cyrus et placés au rang des peuples vaincus, comme les Lydiens et tant d'autres dont le nom ne figure jamais à côté de celui des Perses? Or l'exactitude des livres saints est telle, qu'après la mort de Cyaxare, Esdras ne parle plus des Mèdes et des Perses (**), mais uniquement des derniers, parce qu'alors Cyrus, n'ayant pas à ménager les princes mèdes, voulait donner à son nouvel empire le nom seul de la Perse, sa patrie.

Xénophon ne dit rien de l'anecdote relative au fleuve du Gyndes; nous ne voyons cependant aucune raison qui empêche d'admettre le fait, pourvu qu'on rejette la cause que lui assigne

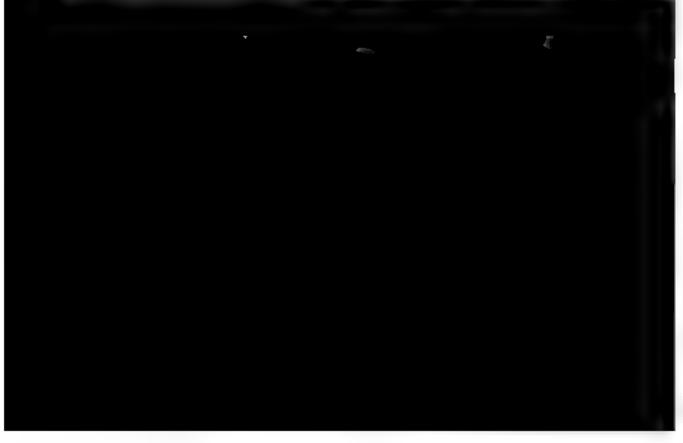
^(*) Isaïe, ch. XXI, v. 2. — Daniel, ch. V, v. 28.

^{(&}quot;") Esdras, liv. I, chap. I, v. t.

Hérodote. Il se peut, en effet, que Cyrus nit passé un temps considérable à partager le Gyndes en un grand nombre de canaux pour fertiliser des terres qui n'étaient pas suffisamment arrosées. Ce moyen , de tout temps en usage dans l'Orient, et apécialement dans la Perse, y est encore pratiqué aujourd'hui. Il est peut-être encore possible de supposer que Cyrus avait en agissant. de la sorte un motif politique qui nous est inconnu. Mais vouloir que le prince qui, par sa prudence et sa moderation. non moins que par ses étonnantes qualités militaires, sut absorber la puissance des Mèdes , détruire la monarchie de Crésus et celle des Babyloniens, et fonder un empire qui comprensit la plus belle partie de l'Asie; vouloir, dis-je, que ce prince ait interrompu une expedition importante pour satisfaire sa rage insensée contre un fleuve, c'est là une explication que le plus simple bon sens doit nous faire rejeter comme impossible.

L'histoire de la guerre des Massagètes est omise dans la Cyropédie. It no faudrait cependant pas inférer de là que cette guerre n'a pas eu lieu; car Xénophon ne nous apprend que peu de chose des événements qui suivirent la prise de Babylone. Mais ici encore il serait nécessaire de modifier le récit d'Hérodote, si pleinde circonstances extraordinaires. Sans nous arrêter à co qu'il y a de romanesque dans cette amnouvellement conquis, seraient-ils demeurés dans l'obéissance, sans essayer seulement de secouer le joug? con ment cufin la couronne de Perse sura elle passé sans révolution sur la tên de Cambyse, prince si éloigné des vertus et des grandes qualités de son ère , et si peu capable de réparer par lui-même les torts de la fortune? Strabon, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce témoignent que, lors de l'expédition d'Alexandre la Grand, on voyait encore a Pasargade le tombeau qu renfermait le corps de Cyrus. Ce fait. très-bien établi , doit ôter toute créance au récit d'Hérodote, à moins que l'es pe suppose, avec le savant Larcher (*). que les Massagètes rendirent le corps de Cyrus, ou que les Perses trouvérent moven de l'enlever. Mais c'est là une hypothèse gratuite; et si le corps 🐽 Cyrus filt tombé entre les mains des barbaren, comment aurait-on pu leur arrachet un pareil trophée? Enfin. et cel aveu est important, Hérodote comvient lui-même qu'on rapporte diversement la mort de Cyrus. A Pour moi. dit-il, je me suis borné à ce qui m'i paru le plus vraisemblable (**). - Il y 2 lieu de croire qu'il existait sur la mort de Cyrus, comme sur le reste de la vio de ce prince, quatre traditions diffirentes (***).

Herodote rapporte presque de la même manière que Xénophon la prise de Sardes et la chute de Babylone, mais



plusieurs circonstances intéi et giorieuses pour Cyrus. Le itique reparaît toujours; Cyrus ir lni, avant tout, la cause **de l'état de dependance où** uit, à l'égard de la Perse, la alicarnasse, sa patrie.

cherches au moyen desquelles prouvé l'existence et déteresition de l'Hyrcanie et de la 3 de Xénophon, doivent peuts empêcher de rejeter sans ausible l'ambassade envoyée lyrcaniens à Cyrus et la soule ce peuple, ainsi que l'épioradate. Il est sans doute difmettre la partie de cet épisode '**de Panthée;** mais l'alliance **te avec** Cyrus, et la mort de la Susiane tué à la bataille de e, demeurent toujours des moins très-probables. On ne re supposer, en effet, que si n avait voulu seulement déaventures imaginaires, il eût i ses descriptions des difliographiques qui ont défié la **se tant de savants;** il iui auicile de placer ses héros dans **xien connus. Mais Xénophon**, **épétons, v**oulait écrire l'hislyrus ; les harangues qu'il met nuche de ses personnages, suiage des anciens, sont probaa seule partie de la Cyropédie rée en entier de son imagina-

ite ne parlant point de Cyaxa-Astvage, Fréret en a conclu ersonnage était une création hon (*). Sans entrer dans une 1 qui serait tout à fait dé-, nous dirons que l'existence e a été admise par un grand le graves auteurs, et notam-: M. Gesenius(**).

on peut reprocher avec toute 'auteur de la Cyropédie, c'est

oires de l'Académie des inscrip-II, pag. 458 et suivantes. yez Lexicon Hebraicum et Chal-1x noms Akhaschverosch et Dad'avoir négligé la chronologie dans son

ouvrage.

Nous ne ferons plus qu'une remarque. En admettant comme fondé le reproche qu'on adresse à la Cyropédie. de n'être qu'un canevas sur lequel on a dessiné des épisodes et des détails fabuleux, il faut convenir que tous ces hors-d'œuvre reposent sur des données historiques d'une vérité reconnue. Les conquêtes de Cyrus sont prouvées par le témoignage de toute l'antiquité, et jamais on n'a songé à les révoquer en doute. Quant à la piété, à la bonté et à la justice de ce prince, ce n'est pas Xénophon seulement, mais Isaïe (*) et Diodore (**) qui l'attestent. Hérodote lui-même nous apprend que les Perses donnaient à Cyrus le nom de père, et que jamais ils n'auraient osé comparer personne à ce grand prince (***).

CYNUS RENVOIR EM JUDÉE LES ISRAÉLITES CAPTIFS A BABYLONE. DERNIÈRES AMMÉRE DE CE PRINCE.

La marche que nous avons suivie nous a empéché de rapporter un événement considérable dont les auteurs grecs ne font pas mention, mais qui nous est attesté par l'Ecriture. Nous voulons parler de l'édit de Cyrus, qui permettait aux Israélites captifs à Babylone de retourner dans leur patrie . dont ils avaient été arrachés par Nabuchodonosor le Grand. Cet édit, qui est de l'an 536 avant Jésus-Christ, fut rendu deux ans après la prise de Babylone, et lorsque Cyrus était devenu seul maître de l'empire perse par la mort de Cyaxare et de Cambyse. Voici cet édit mémorable :

« La première année de Cyrus, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance, même par écrit:

(*) Isaïc, XLIV, 28.

(***) Hérodole, III, 80 et 160.

^(**) Tom. I, pag. 558, et tom. II, p. 553 de l'édition de Wesseling.

« Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse: Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre; et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée.

" Qui d'entre vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée; et qu'il rehâtisse la maison du Seigneur, Dieu d'Israël; du Dieu qui est à Jérusalem.

* Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous leurs autres biens, et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui est à Jérusalem (*).

Après la publication de cet édit, les Israélites qui se trouvaient dans les différentes parties du royaume de Babylone, se réunirent au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante, sans compter leurs serviteurs, qui montaient à sept mille trois cent trente-sept, et prirent ensemble le chemin de la Judée, emportant, avec la permission de Cyrus, tous les vases sacrés que Nabuchodonosor avait enlevés de Jérusalem pour les placer dans le temple de Bel, à Babylone.

Egalement aimé de ses sujets naturels et des peuples qu'il avait conquis, Cyrus, sur la fin de sa vie, s'occupa de régler les affaires de son empire. Il y établit cet ordre admirable qui conserva aux Perses la souveraineté

empêcha les Juifs de continuer la reconstruction du temple. Sans révoquer ouvertement l'édit de Cyrus, il sut en entraver l'exécution. Il se disposa easuite à porter la guerre en Egypte. On ignore la cause de l'animosité de ce prince contre les Égyptiens; il parait cependant qu'Amasis, roi d'Egypte, qui s'était soumis à payer un tribut à Cyrus, avait, à la mort de 🐗 roi, secoué le joug de l'obéissance. Cambyse, voulant le remettre sous 🛍 dependance, se disposait à l'attaquer. Les Pheniciens et les Cypriotes kuifournirent des vaisseaux, et il augmenta son armée de plusieurs corps auxiliaires, composés de Grecs, d'10-niens et d'Eoliens. I hanès d'Halicarnasse, qui commandait des troupes grecques à la solde d'Amasis, ayant quitté ce prince pour quelque mécontentement, se retira auprès de Cambyse, auguel il donna, sur la nature du pays et les forces de l'armée contmie, toutes les indications nécessaires pour le faire réusair dans cette expédition. Phanès decida en outre un roll arabe, dont les États confinaient à le Palestine et à l'Egypte , à s'engager L fournir d'eau l'armée perse pendant son passage à travers le désert. Sans cette ressource, Cambyse eut étél obligé de suivre une autre route moins directe.

La quatrième année de son ràgne, Cambyse altaqua l'Égypte. Arrivé à la frontière de ce pays, il apprit qu'Ama-

à une affaire générale, dans les Egyptiens laissèrent un ombre des leurs sur le champ i**le. Ceux qui échappérent** à ce **s'enfuirent en** désordre à Memtant enfermés dans cette place, e, pour les engager a traiter , leur envoya un héraut qui ı le Nil jusqu'à Memphis sur icau mytilénien. Dés que les ns virent ce vaisseau, ils le t, tuerent ceux qui le monet portérent leurs membres citadelle. Les Perses ayant fait de la place, obligèrent les 15 à se rendre.

ibyens, craignant d'éprouver e sort que les Égyptiens, se nt sans combat. Ils s'impoment tribut, et envoyèrent des Les Cyrénéens et les Barbitèrent les Libyens par le sotif de crainte. Cambyse se de ce que les présents des ns n'étaient point assez cons, et il les distribua lui-même

upes.

la prise de Memphis, Psamut traité, par ordre de Camec la dernière ignominie. On a fille de ce prince en escla-lambyse l'envoya, une cruche n, chercher de l'eau; elle était gnée de plusieurs autres jeunes on avait choisies dans les pre-lamilles du royaume, et qui abillées en esclaves comme la e. Les pères, voyant leurs un état si humiliant, fon-larmes; mais Psamménite nta de baisser les yeux.

rse sit ensuite passer devant nite son sils, accompagné de ille Egyptiens de même âge la corde au cou, et un frein the. On les menait à la mort

irer leurs slèches dans la crainte de relques-uns de ces animaux, Campara de la ville sans coup sérir. Iyani strat. lib. vii, cap. 9. adition fabuleuse est, suivant toute ; postérieure à Hérodote qui n'en ention.

pour venger les Mytiléniens qui avaient été inhumainement massacrés à Mcmphis, et dont on avait brisé le vaisseau. Car les juges royaux avaient ordonné que, pour chaque homme tué en cette occasion, on ferait mourir dix Egyptiens des premières familics. Psamménite les vit déliler, et reconnut son fils; mais, tandis que les autres Egyptiens pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aper-Çut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion de chacun. A cette vue, Psamménite ne put retenir ses larmes; et se frappa la tête en appelant le vieillard par son nom. Cambyse, dit Hérodote, étonné de sa conduite, lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le triste sort d'un ami, qui, au commencement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence. après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes.»

Cambyse traita d'abord Psamménite avec bonté; mais ce prince ayant ensuite engagé les Égyptiens à se révolter contre les Perses, fut découvert et convaincu par Cambyse, qui le condamna à boire du sang de taureau, dont, suivant Hérodote, il mourut

sur-le-champ.

Cambyse partit de Memphis pour se rendre à Saïs, dans le but d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditait. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau; cela fait, il ordonna qu'on le battit de verges, qu'on lui arrachât le poil et les cheveux, qu'on le piquât à coups d'aiguilles, et qu'on lui fit mille outrages. Mais comme les exécuteurs de ces ordres barbares étaient las de maltraiter un corps qui résistait à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvaient rien détacher,

parce qu'il svait été embaumé, Cambyse le fit brûler, sans aucun respect pour la religion. En effet, les Perses croyaient que le feu est un dieu; et il n'était permis, ni par leurs lois, ni par celles des Égyptiens, de brûler les morts. Cela était defendu chez les Perses, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme : cette défense subsistant aussi chez les Égyptiens. Ainsi Cambyse commit, en cette occasion, un double sacrifége (*).

L'année suivante, qui était la sixième de son règne, Cambyse voulut faire la guerre à trois nations différentes; aux Carthaginois, aux Ammoniens, et aux Éthiopiens macrobiens (**), qui habitent en Libye. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il résolut d'envoyer sa flotte contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et de faire reconnaître d'abord le pays des Éthiopiens par des espions qui, sous préfexte de porter des présents au roi, examineraient l'état des choses, et lui en rendraient compte ensuite.

Dès qu'il eut pris le parti d'envoyer des espions dans ce pays, il fit venir de la ville d'Eléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne. Pendant qu'on était silé les chercher, il ordonna que la flotte partit pour attaquer Carthage; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'en combattant contre une de leurs colo-

celets, un vase d'albâtre plein d fums, et une barrique de vin c mier.

Les Ichthyophages étant arrive ces peuples, offrirent leurs pu au roi, et lui parlèrent aigsi : « byse, roi des Perses, qui désire amitié et votre alliance, nous a es pour en conférer avec vous; à offre en présent les choses qui l raissent le plus agréables, » Le roi, qui n'ignorait pas q

Jehthyophages étaient des es Jeur répondit en ces termes : « C pas le vif désir de faire amith moi qui a porté le roi des Persas. envoyer ici avec ces présenta; e ne me dites pas la vérité. Vous examiner les forces de mes Eta voire maitre n'est pas un h junte. S'il l'etait, il n'envierait | pays qui ne lui appartient pos ne chercherait point à réduire : clavage un peuple dont il n'a ro cone injure. Portez-lui donc cut ma part, et dites-lui : Le roi d'] pie conseille à celui de Persa de lui faire la guerre avec des force nombreuses, lorsque les Perses ront bander avec facilité un a cette grandeur : mais, en atten qu'il rende graces aux dieux qui pas inspiré aux Ethiopiens le de faire des conquêtes, »

Les espions s'en retournérent avoir tout examiné. Sur leur rap



es bêtes de somme ; faible resni fut bientôt épuisée. Si Camangeant alors de résolution, u sur ses pas avec son armée. agi en homme sage. Mais, **quiéter** de la moindre chose, ua à marcher en avant. Les s nourrirent d'herbes tant que gne put leur en fournir; mais, s furent arrivés dans des désable, la faim en porta quela manger ceux d'entre eux **nt désignés par le sort. Cam**yant l'impossibilité de contiı **expédition, re**broussa chearriva à Thèbes, après avoir **se partie de s**on armée. Tel secès de sa foile entreprise **3** Ethiopiens.

roupes qu'on avait envoyées es Ammoniens partirent de vec des guides, et arrivèrent Cette ville est à sept jour-Thèbes, et l'on ne peut y par un chemin sablonneux. rtain que l'armée des Perses sque-là; mais on ignore ce evint ensuite. On sait seule-le n'alla pas jusqu'au pays noniens, et ne retourna ja-

Égypte.

iebes, Cambyse alia à Memil congédia les Grecs, et leur e se mettre en mer pour redans leur patrie. A son arri**puva les habi**tants de Memphis raient une fête; s'imaginant Egyptiens se réjouissaient du succès de ses armes, il tit ve**at lui les magistrats de la** and ils furent en sa présence, **manda pourquo**i , n'ayant pas **è de joie la première fois qu'ils** vu, ils en faisaient tant pa**puis son retour, et après qu'il rdu une partie de son armée.** i**rent que leur die**u Apis, qui dinairement très-longtemps nanifester, s'était montré de-, et que lorsque cela arrivait, Egyptiens en témoignaient par des fêtes publiques (*).

aureau Apis se reconnaissait à cer-

Cambyse les avant entendus parler de la sorte, les condamna à mort, comme s'ils eussent cherché à lui en imposer. Il manda ensuite les prêtres; et ayant aussi reçu d'eux la même réponse, il leur ordonna de lui amener Apis. Dès que Cambyse vit ce taureau, il tira son poignard, et le frappa à la cuisse; s'adressant ensuite aux prêtres d'un ton railleur: « Scélérats, leur dit-il. les dieux sont-ils donc de chair et de sang? Sentent-ils les atteintes du fer? Ce dieu , sans doute , est bien digne des Egyptiens; mais vous ne vous serez pas impunément joués de moi. » Là-dessus, il les fit battre de verges, et ordonna qu'on tuat tous les Egyptiens que l'on trouverait célébrant la fête d'Apis. Les réjouissances cessèrent aussitôt, et les prêtres furent punis. Le taureau languit quelque temps dans le temple, de la blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et mourut ensuite. Les prêtres lui donnérent la sépulture à l'insu de Cambyse.

Ce prince, à ce que disent les Egyptiens, ne tarda pas, en punition de son impiété, à ressentir les atteintes d'une démence furieuse. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis (*), son frère de père et de mère. Camhyse avait renvoyé en Perse Smerdis, jaloux de ce que celui-ci s'était trouvé assez fort pour hander à deux doigts près l'arc envoyé par le roi des Ethiopiens; ce qu'aucun Perse n'avait pu faire. Quelque temps après, Cambyse vit en songe un courrier qui lui annoncait que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel de sa tête. Cette vision lui ayant fait craindre que son frère ne le tuat pour s'emparer de la couronne, il envoya à Suse un de ses confidents, appelé *Prexaspe*,

taines marques particulières. Il devait entre autres avoir une tache sur le côté droit du corps, et une sous la langue. On cherchait quelquefois longtemps avant de trouver un taureau qui réunit tous les différents signes voulus.

(*) C'est le nom que lui donne Hérodote; Xénophon l'appelle Tanaoxere et Justin Mergis. avec ordre de mettre à mort Smerdis. Ce premier crime en amena un autre

plus horrible encore.

Cambyse concut une passion vioiente pour une de ses sœurs ; voulant ensuite l'épouser, comme ces sortes d'unions avaient éte jusqu'alors sons exemple chez les Perses, il convoqua les juges royaux, et leur demanda s'il n'y avait pas quelque loi qui permit au frère de se marier avec sa sœur. Ces juges lui firent une réponse qui , sans blesser la vérité , ne les exposait à aucun danger. Ils lui dirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait. Sur cette réponse, Cambyse épousa sa sœur ; et , peu de temps après , il prit encore une autre de ses sœurs pour femme. Ce fut celle qui le suivit en Egypte, et qu'il tua, voici dans quelle circonstance : cette princesse assistait à un combatentre un lioncesu et un jeune chien. Celui-ci ayant eu du dessous, un autre chien son frère rompit la laisse qui le tenait attaché pour venir à son secours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat, qui plaisait beaucoup à Cambyse, arrachait des larmes à sa sœur assise à côté de lui. S'en étant aperçu , Cambyse lui demanda quelle était la cause de sa douleur. « Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de plen-

jets , lui répondit Prezaspe , vout blent de louanges, mais ila pi que vous avez trop de penchan le vin. » A quelque temps de là , a rappelé le discours de Prexaspe , à ce seigneur : « Si je frappe au : do cœur ton fils que tu vois d dans ce vestibule, il sera constai les Perses se trompent. Mais manque mon coup, il sera évident disent vrai , et que j'ai perdu le s Ayant dit ces paroles, il tire une contre le fils de Prexaspe, qui 1 au même instant. Cambyse le fa vrir, et voyant que le trait éta milieu du cœur, « Tu vois bien, à Prezaspe en riant, que je au point un insensé ; mais que ce so Perses qui ont perdu l'esprit. Di maintenant si tu as vu quelqu'un i atteindre le but ? — Seigneur, rég Prexaspe, je ne crois pos qu'Aj lui-même cut tiré plus juste. »

Crésus était toujours resté cour de Perse depuis que Cyru vait déponillé de son royaume prince, témoin des actes de c té qui reudaient Cambyse i de l'exécration de tous les homerut devoir lui faire quelques r sentations à ce sujet. Cambyse commanda aussitôt à ses gens mettre à mort. Ceux qui furent gés de cet ordre en suspendirent cution, pensant que Cambyse e pentirait bientet d'avoir ay avec



petit nombre de Perses, et part croyaient ce prince vie mort, jointe aux circonsit je vais parler, lui lit prenlution de s'emparer du trone. i frère qui ressemblait parà Smerdis, et portait le n que ce prince. Patizithès **frère s**ur le trône, après lui uadé qu'il aplanirait toutes tés. Cela fait, il envoya des ins les provinces de l'empire, lièrement en Egypte, pour l'armée d'obéir à Cambyse, er qu'on ne reconnût pour roi que Smerdis, fils de Cyrus. s hérauts firent cette procla**elui** qui avait été envoyé en **ura C**ambyse avec son arniée e en Syrie. Il publia au mimp les ordres dont le mage rgé. Cambyse ayant entendu nation du héraut, pensa que n'avait point exécuté l'ordre vait donné de tuer Smerdis. r, lui dit alors Prexaspe, j'ai poi-même vos ordres, et j'ai otre frère Smerdis de mes **mins :** faites venir le héraut, **lez-l**ui comment il vient ici i**ndre** d'obéir aux ordres du is. » On envoya sur-le-champ l**e** héraut, et Prexaspe lui parole en ces termes : « Vous es-vous, de la part de Smerle Cyrus; avez-vous vu ce ous a-t-il lui-même donné ces u les tenez-vous de quelqu'un nistres? — Je n'ai point vu répondit le héraut, depuis le roi Cambyse pour son expegypte; mais le mage qui gère de Cambyse in'a donné les e j'ai apportés; c'est lui qui pue Smerdis, fils de Cyrus, pandait de vous les annon-

Cambyse dit à Prexaspe: vez exécuté mes ordres en e bien; je n'ai rien à vous remais quel peut être celui es Perses qui, s'emparant du imerdis, s'est révolté contre seigneur, lui répondit-il, je crois comprendre ce qui s'est passé; Patizithès, que vous avez laissé en Perse pour prendre soin des affaires de votre maison, et son frère Smerdis, se sont soulevés contre vous. »

93

Au nom de Smerdis, Cambyse fut frappé de la vérité du discours de Prexaspe, et se rappela le songe dans lequel il croyait voir un héraut lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel avec sa tête. Reconnaissant alors qu'il avait fait tuer son frère sans sujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes et s'être plaint de l'excès de ses malheurs, il s'élança sur son cheval, dans le dessein de marcher en diligence à Suse contre le mage; mais, dans sa précipitation, il se blessa à la cuisse avec le bout de son cimeterre. Cette blessure lui paraissant mortelle, il demanda le nom de la ville où il était; on lui dit qu'elle s'appelait Echatane. Or l'oracle de la ville de Buto (*) lui avait prédit qu'il sinirait ses jours à Ecbatane. Il s'était imaginé, d'après cela, qu'il devait mourir **de** vieillesse à Ecbatane en Médie, où étaient toutes ses richesses. Lorsqu'il eut appris le nom de la ville dans laquelle il se trouvait, accablé par le chagrin: « C'est ici, dit-il, que Cambyse, fils de Cyrus, doit terminer ses jours, suivant l'ordre des destins. » Il convoqua ensuite les principaux d'entre les Perses pour leur apprendre la mort de Smerdis et l'usurpation du mage, les engageant à ne point souffrir que la souveraineté passât des Perses aux

Ces Perses ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés de la couronne; ils pensaient plutôt que la déclaration de Cambyse touchant la mort de Smerdis était un effet de sa haine contre ce prince. Ils regardaient comme une chose certaine que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui s'était soulevé, et ils en étaient d'autant plus persuadés, que Prexaspe niait fortement de l'avoir tué; car, après la mort de Cambyse, il n'au-

Medes.

(*) Cette ville, située suivant Hérodote (II, 155) à l'embouchure sebennytique du Nil, était fameuse par un oracle de Latone. reit pas été sur pour lui d'avouer que se fils de Cyrus avait péri de sa main.

Peu de temps après, la gangrène ayant gagné toute la cuisse, Cambyse mourut, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois. Ce prince ne laissa pas de postérité.

ECSTORNE DE SWEEDIS LE MAGE

Smerdis le mage est appelé dans l'Écriture Artaxerxès; Hérodote le nomme Smerdis; Ctésias Sphendadate; Eschyle Mardus, et Justin Oropaste. Les l'erses se soumirent à lui, supposant qu'il était le véritable Smerdis, fils de Cyrus. Dès qu'il fut monté sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre par laquelle ils l'engageaient à empécher les juifs de rebâtur la ville et les murailles de Jérusalem. Smerdis leur envoya aussitôt un ordre portant défense aux juifs de pousser plus loin la reconstruction de leur ville.

Voulant s'assurer l'affection de ses sujets, Smerdis les exempta de tout tribut et du service militaire pendant trois ans. Cette mesure eut le résultat qu'il en attendait, et tous les peuples de l'Asie, excepté les Perses, témoignèrent leurs regrets lorsque, peu de temps après, arriva la révolution qui fit perdre au mage le trône et la vie.

Les précautions que Smerdis prenaît pour dérober la connaissance de son usurpation jetèrent des doutes dans l'esprit de plusieurs d'entre les Perses. Phédyme répondit qu'elle pas, n'ayant jamais vu Sn Cyrus, et ne connaissant ; qui l'avait admise au no femmes. « Si vous ne co Smerdis, fils de Cyrus, la seconde fois Otane, du mandez à Atosse quel est avec qui vous habitez l'ui elle doit connaître parfa frère Smerdis. » Phédy qu'elle ne pouvait pas par ni voir aucune des auti parce que Smerdis les avaidans des appartements se

Sur cette reponse, Otal troisième message à Ph fille, lui fit-il dire, si le n Smerdis, fils de Cyrus, n je soupçonne, il ne conv vous soyez sa femme, ni le trône de Perse; il 1 puni. Suivez donc mes faites ce que je vous pre il reposera auprès de vous le verrez profondement e minez s'il a des oreilles. S le fils de Cyrus; s'il n'en : Smerdis le mage. » Or, it quer que Cyrus avait fai oreilles à Smerdis, pour u celui-ci s'etait rendu com

Phédyme prit l'engage à son père, et peu de tem exécuta sa promesse. Qua mage profondément endor sura qu'il n'avait point d'e



i d'Hystaspe, revenant de la ont son père était gouverneur, Suse. A peine fut-il de retour, solurent de se l'associer aussi. ptseigneurs s'étant assemblés, mt une fidélité réciproque, et rent entre eux. Quand ce fut le Darius de dire son avis : « Je leur dit-il, être le scul qui cût ance de la mort de Smerdis, yrus, et qui sût que le mage **n sa** place, et c'est pour cela **de je me suis rendu ici alin de** ur cet indigne usurpateur. **sque vous a**vez aussi découvert ire, il faut sur-le-champ, et ai, exécuter l'entreprise; au-, il y aurait du danger. — Fils **pe, lui répondit Otane, gar**i d'agir inconsidérément, et de **cipiler.** Pour moi, je suis d'avis cint commencer que nous ne m plus grand nombre. — Permi Darius, si vous suivez le l'Utane, votre perte est assu-**≢ périrez** misérablement. L'aple récompense engagera quelvous dénoncer au mage. Vous 🛍 exécuter l'entreprise vous sans la communiquer à d'au-🏜 puisque vous avez jugé à d**en faire** part à plusieurs, et **Ettre** moi-même de ce nombre , 4-la aujourd'hui, on, si nous **passer l**a journée, je vous dée je n'attendrai pas qu'on me **Le, mais que je prendrai les** , **et que** j'irai moi-même vous r au mage. »

et que les conjurés délibéinsi, les deux mages faisaient Prexaspe, et tâchaient de l'at-📭 leur parti, parce que lui **A connaissance de la mort de** i, ils de Cyrus, l'avant tué de te main. Ils n'oublierent rien gagner. Ils exigèrent de lui, ment, qu'il gardat le secret, ant, de leur côté, à le combler sses. Prexaspe promit de faire s mages demandaient. Les deux crovant dans de bonnes diss, lui proposèrent de monter tour, pour annoncer aux Perses, réunis sous les murs du palais, que c'était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui occupait le trône. Ils lui avaient donné ces ordres, à cause de son ascendant sur l'esprit des Perses.

Prexaspe ayant répondu qu'il était disposé à faire ce qu'on exigerait de lui, les mages convoquèrent les Perses, et le tirent monter sur une tour d'où il pouvait les haranguer. Mais Prexaspe ayant fait l'énumération de tous les biens dont Cyrus avait comblé les Perses, découvrit la vérité; enfin il assura qu'il avait tué Smerdis, fils de Cyrus, par les ordres de Cambyse, et que les Mèdes (*) occupaient le trône. En même temps, il fit beaucoup d'imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvraient pas l'empire, en se vengeant des mages; puis troublé par ses remords il se précipita de la tour, la tête la première.

Les sept conjurés ayant résolu d'attaquer les mages sur-le-champ et sans différer, se mirent en marche, après avoir prié les dieux. Ils ne savaient encore rien de l'aventure de Prexaspe; ils l'apprirent en se rendant au palais. Sur cette nouvelle, ils se retirèrent à l'écart pour tenir conseil et délibérer entre eux. Otane était toujours d'avis de différer l'entreprise; mais Darius représenta qu'il fallait marcher sur-lechamp, et exécuter sans délai ce qu'on avait décidé. Son avis prévalut, et les

conjurés allérent vers le palais.

Lorsqu'ils furent arrivés, les gardes, par respect pour leur rang, et ne les soupçonnant point de mauvais dessins, les laissèrent passer, sans même leur faire de questions. Quand ils eurent pénétré dans la cour du palais, ils rencontrèrent les eunuques chargés de présenter au roi les requêtes. Ces eunuques leur demandèrent quel sujet les amenait, et, menacant en même temps les gardes qui les avaient laissés entrer, ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Les sept conjurés tombèrent asors, le poignard à la main, sur ceux qui voulaient les retenir, et, les ayant tués,

^(*) Les mages, comme on sait, formaient une tribu de la nation des Mèdes.

ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux mages y étaient à délibérer sur les moyens d'arrêter les suites que pouvait avoir

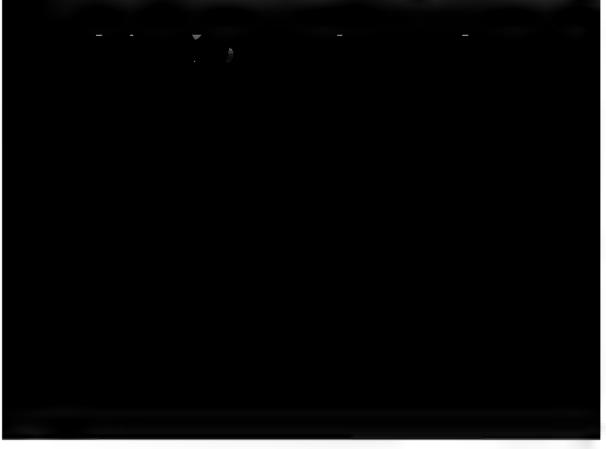
la déclaration de Prexaspe.

Le tumulte et les cris des eunoques étant venus jusqu'à eux, ils accoururent, et, voyant ce qui se passait, ils se mirent en défense. L'un se hôte de prendre un arc, l'autre une lance; ils en viennent aux mains. Comme les conjurés étaient trop près , l'arc devint inutile à celui qui s'en était armé : **l'autre se defendait mieux avec la lance ,** il blessa Aspathine et Intapherne. Celui des mages qui avait une lance résistait toujours; l'autre, ne pouvant plus soutenir la lutte, s'enfuit dans une chambre qui communiquait à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte ; Darius et Gobryas s'y jetèrent avec lui. Gobryas saisit le mage au corps; mais comme ils étaient dans l'obscurité, Darius, craignant de percer Gobryas, ne faisait pas usage de ses armes. Gobryas lui demanda pourquoi il restait dans l'inaction. « Je crains de vous blesser, répondit Darius. — Frappez , lui dit Gobryas , dussiez-vous me percer aussi. » Darius obéit, et, par un heureux hasard, le coup qu'il porta n'atteignit que le mage.

Après avoir tué les deux mages, les conjurés leur coupèrent la tête, et laissant dans la citodelle deux des leurs qui étaient blessés, les cinq autres, tenant à la montrées têtes des mages.

Quand l'ordre et la tranqui instant troublés eurent été rétal sept seigneurs qui s'etaient s contre les mages tinrent cons l'état actuel des affaires et sur la de gouvernement qu'il convenai blir. Otane voulait remettre le rain pouvoir entre les mains du Mégabyse se prononça pour l chie, et Darius pour le gouver monarchique. L'avis de ce ayant prévalu. Otane declara c nonçait aux droita qu'il pouva à la couronne, pourvu que lu descendants fussent toujours Sa demarkle lui ayant été acc il se retira sur-le-champ.

Les six autres conjurés se ré ensuite pour a'entendre sur la 1 de procéder à l'élection d'un n roi; mais avant de commence discussion, ils décidèrent qu d'entre eux qui serait élu do tous les ans à Otane et à ses : dants, à perpétuité, une robe que, et ajouterait à ce don d présents que les Perses rega comme très-honorables. Ils con aussi que chacun des conjurés ses entrées au polais sans se fa noncer, excepté quand le roi dans son gynécée; de plus que serait tenu de prendre sa femn la famille d'un des conjurés. On choix du nouveau roi , le sort de décider. Les six seigneurs arr qu'en se rei le le lendervain



ue la nuit fut venue, OEbarès une jument dans l'endroit où rés devaient se rendre, et il y e cheval de son maître.

idemain, les six seigneurs peron leur convention, se troucheval an rendez-vous. Lorsirent arrivés à l'endroit où la vait été attachée la nuit précécheval de Darius commença de Les cinq autres seigneurs misitôt pied à terre, se prosterlevant Darius et le reconnuir leur roi.

at en substance le récit d'Hé-**In est ce**pendant fondé à croire **évolution** à la suite de laquelle **obtint** la couronne fut beauis longue que ne le dit cet aupcete Eschyle dans sa tragédie es compte deux rois, Maraphis mrene, entre Smerdis le mage is. Leurs noms, comme celui dis, manquent dans le canon mée. Ce fait s'explique saciler la courte durée du règne de rpateurs, et le témoignage e mérite toujours d'être pris use consideration. En effet, [,] **cont**emporain de Darius et es put connaître les Perses, esquels il combattit aux jour-Marathon, de Salamine et de D'ailleurs voulant mettre sur la famille rovale des Achæmé**urait-il négligé de s'inst**ruire int d'histoire qu'il lui était si savoir et que les spectateurs ne ent pas permis d'altérer?

E DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE.

s était Perse de nation et de des Achæménides. Son père e avait toujours accompagné ans ses expéditions, et était puverneur de la province de comme nous l'avons dit plus

se bien affermir sur le trône, cau roi épousa (an du monde vant J. C. 521) deux filles de Atosse et Artystone. Atosse femmede Cambyse, son frère, irraison (Perse.)

et ensuite du faux Smerdis: Artystone était encore vierge. Il prit aussi pour femmes Parmys, sille de Smerdis, fils de Cyrus, et Phédyme, sille d'Otane, la même qui avait découvert l'imposture du mage.

Darius partagea ensuite ses États en vingt provinces que les Perses appelaient Satrapies; et dans chacune desquelles il établit un centre de gouvernement. Il régla aussi le tribut que

chaque nation devait lui payer.

Sous le règne de Cyrus, et sous celui de Cambyse, il n'y avait rien de réglé concernant les tributs ; les peuples offraient seulement au roi un don gratuit, et payaient une contribution de guerre dont Smerdis le mage exempta ses sujets. L'établissement des impôts perpétuels fit dire aux Perses, comme nous l'apprend Hérodote, que Darius était un marchand, Cambyse un maître, et Cyrus un pere; le premier, parce qu'il faisait argent de tout; le second , parce qu'il était dur et méprisant; et le troisième enfin, parce qu'il était doux, et qu'il avait fait à ses sujets le plus de bien qu'il avait pu (*).

TRIBUTS PAYÉS AU ROI DE PERSE PAR LES SATRAPIES.

Les Ioniens, les Magnetes d'Asie; les Eoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens, composaient le premier département ou la première satrapie, et payaient ensemble quatre cents talents d'argent. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens et les Hygenniens étaient taxés à cinq cents talents d'argent, et composaient la deuxième satrapie. Les habitants de l'Hellespont, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Cappadociens, faisaient le troisième département, et payaient trois cent soixante talents. Les Ciliciens donnaient tous les jours un cheval blanc, et outre cela, cinq cents talents d'argent, dont cent quarante étaient distribués à la cavalerie qui gardait le pays : les trois

(*) Hérodote, livre III, chap. 89.

cent soixante autres talents entraient dans le trésor de Darius. Les Ciliciens formaient le quatrième departement.

La cinquième satrapie commençait à la ville de Posideium, sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie, et s'étendait jusqu'en Egypte, sans y comprendre le pays des Arabes, qui était exempt de tout tribut. Ce département renfermant toute la Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Cypre, et payait

trois cent cinquante talents.

L'Egypte, la Libye voisine de l'Egypte, et les villes de Cyrène et de Barcé, rapportaient au roi de Perse sept cents talents, sans compter plusieurs prestations en nature. Cette satrapie était la sixieme. La septieme comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes. Ces nations payaient cent souvante et dix talents. Suse, et le reste du pays des Cissiens, faisaient le huitieme gouvernement, et rendaient au roi trois cents talents.

De Babylone et du reste de l'Assyrie. Il lui revenait mille talents d'argent, et cinq cents jeunes eunuques : c'etait le neuvierne departement. D'Echatane et du reste de la Medie, des Paricaniens et des Orthocorybantiens, qui faisaient le dixieme gouvernement, il tirait quatre cent cinquante talents. Les Caspiens, les Pausices, les Pantimathiens et les Darites composaient le ouzieme gouvernement. Ils payment Sogdiens et les Ariens, étaient taxés à trois cents talents : ils formaient le scizieme satrapie.

Les Paricaniens et les Ethiopiens asiatiques payaient quatre cents talents , et composai**ent le dix-septième**

gouvernement.

Le dix-huitième renfermait les Matieniens, les Saspires et les Alarodiens. Ils etaient taxés à deux cents talents. Les Mosques, les Tibareniens, les Macrons, les Mosyaceques, et les Mardes, payaient trois cents taients : ils faisaient le dix-neuvienie département. Quand Darius eut sonmis les Indiens, il les taxa a trois cent soixante talents de paillettes d'or.

La province de Perse était exempts

de toute espece d'impôt.

Ces impositions réunies formaient un total de quatorze mille cinq ceut soixante talents euborques, selon l'estimation de l'abbé Barthélemy, font environ quatre-vingtdix millions de livres tournois (*).

SUPPLICE D'INTAPHARMA.

Dès le commencement de son règne, Darius fit mettre a mort Intopherne, l'un des sept Perses qui avaient conspire contre les mages. Voici a quelle occasion : Il avait eté convenu, entre les sept conjurés, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils auraient leurs entrées au palais, sans se faire annoncer, a



autre, et les sonda chacun en ier, pour savoir s'ils approua conduite d'Intapherne. Quand i**eo sur que c**elui-ci avait agi **de** pre mouvement, il le fit arrê-, ses fils et ses proches parents,

ondamna à mort.

mme d'Intapherne allait chaque surer aux portes du palais. Ses et son assiduité touchèrent , qui lui promit la grace de ce**siens qu'e**lle désignerait. A près nent de reflexion, cette femme **și le ro**i m'accorde la vie d'un proches, je choisis mon frère, blement à tous les autres. » Da-**Irpris,** lui fit demander les mocette préférence. • Grand roi, **t-elle, je pourra**i trouver un rari, et avoir d'autres enfants, l'aurai perdu ceux-ci: mais, re et ma mère étant morts, il as possible que j'aie d'autre **elle est la cause de mon choix. »** lui rendit ce frere qu'elle avait l**é, et,** de plus, l'ainé de ses en-Quant aux autres, il les fit à mort.

PERMET AUX JUIFS DE CONTINUER RECORSTRUCTION DU TEMPLE.

visième année du règne de Daı **du monde 3485**, avant Jésus-519), ou la seconde suivant le des juifs (*), les Samaritains e nouveaux efforts pour empereconstruction du temple de em, qui venait d'être reprise **peu. Ils s'adressèrent à Thatha**uverneur de la Syrie et de la me pour Darius, et lui dirent **Israélites**, malgré les défenses : en avaient été faites, travailrebătir le temple. Thathanaī **prendre sur** lui la decision de faire, en écrivit à Darius, iui que les Israelites se fondaient edit de Cyrus pour continuer wail; il engageait le roi à s'insi l'edit en question existait

dras, liv. 1, chap. 4, v. 24. Aggee, **V.** 1.

réellement, et le priaît de lui faire connaître ses intentions touchant la reconstruction du temple. Darius, après s'être assuré que tout ce que les-Israélites avaient dit à Thathanaï était conforme à la vérité, rendit, en leur faveur, un édit assez semblable à celui de Cyrus dans ses principales dispositions. Les Israélites étaient autorisés. par cet édit, à continuer de rebâtir le temple, et à prélever sur le produit des impôts du pays, tous les frais de construction (*).

RÉVOLTE DES BABYLONIENS. DÉVOUEMENT DE ZOPYRE, PRISE DE BABYLONE PAR DARIUS.

Au commencement de la cinquième année du règne de Darius (an du mond**e** 3488, avant Jésus-Christ 516), les Babyloniens se révoltérent. Ils supportaient impatiemment le joug des Perses, et voyaient avec peine leur ville déchue de son ancienne splendeur, et privée du rang de capitale. Ils firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un long siège; et, si nous en croyons Hérodote (**), après avoir massacré, pour ménager les provisions de bouche, celles de leurs lemmes auxquelles ils étaient moins attachés, ils se mirent en état de defense, et s'eniermerent dans Babylone. A la première nouvelle de leur révolte, Darius assembla son armée, et marcha contre eux. Arrivé devant la place, il en forma le siége.

Il y avait déjà dix-neuf mois que Babylone était investie, sans que les assiègeants eussent obtenu le moindre avantage. Darius s'était servi en vain de plusieurs ruses de guerre ; il avait même essayé de se rendre maître de la ville en détournant le cours de l'Euphrate, comme l'avait fait Cyrus: mais les Babyloniens se tenaient sur leurs gardes, et cette tentative n'eut aucun succes. Déjà les Perses allaient lever le siège, lorsque Zopyre, sils de ce même Mégabyze qui était entré dans la conspiration contre Smerdis,

les rendit maîtres de Babylone.

(*) Esdras, liv. 1, chap. v et v1. (**) Hérodote, liv. 111, chap. 150.

Pour arriver à ses fins, il se coupa lo nez et les orcilles, se rasa d'une manière honteuse le tour de la tête (*), se mit le corps en sang à coups de fouet, et alla se présenter au roi. Darius, indigné, lui demanda qui l'avait mis dans cet état. « Seigneur, dit Zopyre, personne que vous n'est assez puissant pour me traiter de la sorte. • Li ajouta que son intention était de se présenter aux Babyloniens, et de leur dire qu'il se joignait à eux pour se venger de Darius qui l'avoit fait cruellement mutiler. En même temps, il convint avec ce prince, des movens qu'il emploierait pour livrer la ville aux Perses. Puis il courut vers les portes de Babylone, se retournant de temps en temps, comme un véritable transfuge. Les sentinelles l'ayant aperçu, lui demandèrent qui il était, et ce qu'il voulait. Zopyre se nomma, et dit qu'il venait chercher un asile au milieu des Babyloniens, parce que Darius, à qui il avait conseillé de lever le siége, vu l'impossibilité de prendre la place, s'était vengé en le traitant avec la dernière cruauté. « Maintenant donc, ajouta Zopyre, je viens vers vous, o Babyloniens, et pour votre plus grand avantage, et pour le plus grand malheur de Darius, de son armée et des Perses. Tous leurs projets me sont connus, et Darius ne m'agra point ainsi mutilé impunément Tes Pubylon ers vivir tun des

tage sur les Perses. Laissant encore écouler un peu de temps, il fit une troisième sortie, et mena ses troupes vers un endroit où il avait dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes, qu'il tailla en pièces. Ce nouveau succès le rendit très-puissant parmi les Babyloniens, qui lui confièrent à la fois le commandement de l'armée et la garde des remparts. Enfin, le jour convenu, Darius fit approcher son armée pour donner un assant général. Alors, tandis que les Babyloniens se defendaient courageusement, Zopyre ouvrit deux portes, et introduisit les Perses dans la place.

Ce fut ainsi que Babylone tomba, pour la seconde fois, au pouvoir des Perses. Darius fit aussitôt abattre les murailles et enlever les portes de la ville. Trois mulle citoyens les plus puissants de Babylone furent mis à mort par son ordre; les autres obtinrent leur pardon.

EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SUNTRES.

Le calme ayant été rétabli dans l'empire, Darius marcha en personne contre les Scythes, sous prétexte de venger l'injure qu'ils avaient faite aux blèdes, dans le pays desquels ils étaient entrés à main armée, environ cent vingt ans auparavant. Artaban (*), Bls d'Hystaspe, et frère de Darius, n'était nullement d'avis que le roi portât la gre re en Scythe Il lui fit, à ce su-



r tous les trois; mais, en mps, il donna à ses gardes mettre à mort les trois jeunes C'est ainsi qu'il tint la parole t donnée à OEobazus.

paratifs achevés, Darius pare, et se rendit à Chalcédoine, ords du Bosphore de Thrace. es érigèrent, sur le rivage, onnes de pierre blanche. On r l'une, en caractères assysur l'autre, en caractères noms de toutes les nations us avait à sa suite. L'armée ntait à sept cent mille homcompris les matelots et les e la flotte composée de six es.

ayant traversé le Bosphore ent de bateaux, continua sa la Thrace, et campa trois sources du Téare. Les Thraces desse, et ceux qui demeulessus d'Apollonie et de ia, s'étaient rendus à lui sans moindre résistance. Les Gècoulurent tenter le sort des rent bientôt réduits en escla-

sur les bords de l'Ister (*), t passer son armée de l'autre leuve, et commanda aux Iorompre le pont, et de suivre vec toutes les troupes de la mme les Ioniens étaient sur 'exécuter ses ordres, Coès, andre, qui commandait les ns, lui représenta qu'il falrver le pont, afin d'avoir les le faire retraite, si les cirs l'exigeaient. Alors Darius **les** chefs des Ioniens, et leur æ discours : « Ioniens , j'ai avis au sujet du pont : voici oie à laquelle j'ai fait soixante t quand je serai entré dans :, ayez soin de défaire chaque e ces nœuds. Si je ne suis pas lorsque vous les aurez tous

Frecs et les Romains donnaient Ister au cours inférieur du Da-

défaits, vous retournerez dans votre patrie. Mais gardez le pont jusqu'à ce moment-là, et ne négligez rien pour le défendre et pour le conserver; vous me rendrez, en agissant ainsi, un service essentiel. » Après avoir donné ces ordres, Darius s'éloigna du fleuve, et pénétra dans l'intérieur du pays.

Les Scythes, de leur côté, voyant qu'ils ne pouvaient pas, avec leurs seules forces, vaincre une armée aussi nombreuse que celle de Darius, envoyèrent des ambassadeurs aux rois des nations voisines pour leur demander du secours. Les ambassadeurs dirent à ces princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre continent, venait de soumettre les Thraces, et avait traversé l'Ister à dessein de se rendre maître de leur patrie. Quelques chefs promirent de se joindre aux Scythes; d'autres, au contraire, refusèrent de prendre part à une guerre qui, disaient-ils, ne les regardait point. Les Scythes, jugeant bien qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, résolurent de combattre les Perses par la faim et la fatigue plus encore que par les armes. Cette décision prise, ils envoyèrent dans l'intérieur du pays leurs femmes et leurs enfants avec leurs troupeaux, comblèrent les puits et les fontaines et détruisirent tous les fourrages qu'ils trouvèrent sur leur route, puis ils allèrent au-devant de Darius. A trois journées de l'Ister environ, ils découvrirent les Perses. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils se mirent à les poursuivre. Les Scythes se retirant toujours, attirèrent successivement l'armée de Darius chez tous les peuples qui avaient refusé de faire cause commune avec eux. Fidèles à leur plan de défense, ils détruisaient tout sur leur passage, en sorte que la disette devint extrême dans le camp des Perses. Les rois des Scythes, instruits de cette circonstance, envoyèrent à Darius un héraut avec des présents, qui consistaient en un oiseau, un rat, une grenouille et cinq slèches. Les Perses demandèrent à l'envoyé ce que signifiaient ces présents. Il répondit qu'on l'avait seule-

exhortait cependant, s'ils avaient de la sagacite, à essayer d'en pénétrer le sens. Dans un conseil tenu a ce sujet, Darius soutint que les Perses lui donnaient la terre et l'eau, comme un gage de leur soumission. Il se fondait, dit Hérodote, sur ce que le rat naît dans la terre, et se nourrit de blé ainsi que l'homme; que la grenouille naît dans l'eau ; que l'oiseau ressemble au cheval pour la vitesse, et qu'enfin les Scythes, en lui envoyant des fiéches , lui livraient leurs armes : telle était l'opinion de Darius. Mais Gobryas , l'un des sept qui avaient détroué le mage, fut d'un autre avis. Perses, leur dit-il, ces présents signifient que, si vous ne vous envoles pas dans les airs, comme les oiseaux; ou si vous ne vous cachez pas sous terre, comme des rats; ou si vous ne gautez pas dans les marais, coinine des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie; mais que vous périrez par ces flèches. »

La disette continuant toujours, Darius pensa sérieusement à la retraite, et des que la nuit fut venue, il se mit en marche du côté de l'Ister, abandon**nant les m**alades et ses plus mauvaises troupes, leur faisant accroire qu'il les laissait pour garder le camp, tandis qu'avec l'elite de l'armée il allait en personne attiquer l'ennemi; mais, en

ment chargé de les offers, et de s'en 🤰 ainsi. Darius dans l'impossibilité de retourner aussitôt après; qu'il les 4 repasser le fleuve. Les princes des Ioniens delibérèrent sur ce qu'il convenait de faire. Miltiade d'Athènes, qui gouvernait alors la Chersonese de Thrace avec une autorité souveraine, leur conseilla de rompre le pont, et de saisir l'occasion qui s'offrait à eux de rendre la liberté aux villes ioniennes, Tous les chefs se rangerent d'abord à son avis, excepté llistiée, tyran de Milet : celui-ci représenta que la fortune des princes ioniens était étroitement lice à celle de Darius, et que si l'Ionie redevenait indépendante de la Perse, chacun d'eux perdrait l'autorité qu'il exerçait dans sa ville. Ces raisons ramenèrent l'assemblée, et il fut décide que, pour donner aux Scythes una apparence de satisfaction et se mettre en même temps à l'abri de leurs attaques, on detruirait la partie du pont qui confinait à leur territoire, mais 🐽 conservant toujours les moyens de faire repasser le fleuve à Darius et à son armee. Les Scythes voyant les Ionieus occupés à démolir le pont, quittèrent les bords du fleuve pour aller attaquer les Perses; mais les deux armées ayant suivi des routes différentes, ne se rencontrerent pas. Darius étant arrivé de nuit sur les bords de l'ister et trouvant le pont rompu. craignit que les Ioniens ne l'eussent abandonné. Il avait dans son armée un Egyptien dont la voix était extrême-



nthe soumise, Mégabaze par-Thrace avec son armée et en tous les habitants. Ces diffé**péditions ac**hevées, il envova l**oine sept Perses** qui tenaient le premier rang dans l'armée, nander à Amyntas, roi de ce terre et l'eau, au nom de Les députés de Mégabaze ob-'Amyntas qu'il se soumît. Ce s avant ensuite invités à loger palais, fit servir un repas ac, après lequel les Perses le **l'amener dans la salle du fes**mmes et ses filles. Amvntas à leur demande, qui était cecontraire aux usages du pays. s princesses furent arrivées, s se permirent avec elles de lamiliarités. Amyntas, quoié du spectacle qu'il avait sous . dissimulait cependant son on; mais Alexandre, son tils, jeune, ne put se contenir. Il d retirer son père ainsi que esses, puis, ayant introduit ille du festin des jeunes hombarbe, armés de poignards, asseoir à côté des Perses, et nt où ceux-ci leur adressaient , croyant avoir affaire à des ces jeunes gens les massa-Cette affaire fut ensuite asr la prudence d'Alexandre.

TE DE L'INDE PAR DARIUS.

zième année de son règne (an e 3496; avant J. C. 508), Danna à Scylax de Caryande (*) dre à Caspatyre sur l'Indus, dre le fleuve jusqu'à son em, de naviguer ensuite vers t de recueillir tous les renseinécessaires pour une expélitaire dans l'Inde. Scylax ordres de Darius, et aborda ment à un port de la mer le trentième mois après son

yande, île et ville de Carie, près de Mynde, à l'est de cette derl'ouest de Bargylia, sur le golfe départ. Il partit ensuite pour Suse, et rendit compte de son voyage à Darius, qui, mettant à profit les renseignements qu'il lui donna, soumit les Indiens. Hérodote nous a transmis le souvenir de cette expédition, qui termina la longue série des conquêtes des Perses en Asie; mais il en omet tous les détails (*).

103

COURSES DES SCYTHES DANS LA TERACE.

Vers la même époque, les Scythes, irrités de l'invasion de Darius, se réunirent en corps d'armée, et, passant l'Ister, ravagèrent toute la partie de la Thrace soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Cette invasion fut assez redoutable pour engager Miltiade, qui habitait alors la Chersonèse, à fuir ce pays à l'approche des hordes scythes.

RÉVOLTE DES IONIEMS.

Avant de passer au récit de la révolte des Ioniens, qui fut peut-être la cause et certainement le prétexte de l'expédition de Darius contre la Grèce, il est indispensable de rapporter les circonstances qui placèrent les colonies grecques de l'Asie Mineure sous la puissance des Perses, et d'expliquer la nature des liens qui unissaient les deux États.

Les colonies grecques furent indépendantes jusqu'au temps de Crésus, roi de Lydie, qui les subjugua et les rendit tributaires. Quand les Lydiens eurent été soumis par les Perses, les Ioniens et les Eoliens envoyèrent des ambassadeurs à Cyrus, qui se trouvait alors a Sardes, pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets, comme avait fait Crésus. Cyrus leur répondit par l'apologue suivant : « Un joueur de flûte vit un jour des poissons dans la mer; il se mit a jouer, pensant les attirer ainsi sur le rivage. Se voyant trompé dans son attente, il jeta un filet qu'il tira sur le bord avec une grande quantité de poissons; et comme

(*) Hérodote, liv. IV, chap. 44.]

Il vit ces poissons qui sautaient : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte (*). • Cyrus tint ce discours nux ambassadeurs, parce qu'ayant fait solliciter auparavant les Ioniens d'abandonner le parti de Crésus, il n'avait pas pu les y déeider. Ce fut seulement forsqu'il eut subjugué une grande partie de l'Asie, que les Toniens se montrèrent disposés à lui obéir.

Les ambassadeurs rapportèrent à teurs compatriotes la réponse de Cyrus. Aussitöt les Ioniens fortilièrent leurs villes, et sentant bien qu'ils étaient hors d'état de lutter à eux seuls contre la puissance de Cyrus, ils envoyèrent solliciter le secours et la protection des Grees d'Europe. Les Lacédemoniens recurent avec indifférence les ambassadeurs des Grees d'Asie, et ne voulurent pas consentir à prendre les armes contre les Perses; mais ils firent partir un vaisseau sur lequel ils embarquerent quelques citoyens de Sparte, chargés d'examiner l'état des affaires de Cyrus et des Ioniens. Lorsque ce vaisseau fut arrivé à Phocée, les commissaires lacedémoniens envoyèrent à Sardes Lacrinès, le plus considérable d'entre eux, pour dire à Cyrus qu'il devait bien se garder de rien faire contre les villes grecques, ou qu'autrement Sparte ne le souffrirait pas. Cyrus, justement indigre de cette mesanté , ils auront plus sujet de s'entretenir de leurs malheurs que de ceux

des Toniens (*). »

Cyrus ayant ensuite quitté la ville de Sardes, chargea un de ses lieutonants, appelé Mazorés, de soumettre l'Éolide, la Doride et l'Ionie. Mazarès se rendit maître de la ville de Priène, lit une incursion dans la plaine de Méandre et pilla Magnésie. Peu de temps après , il tomba malade et mourut. Harpage, qui lui succéda , réduist en peu de temps toutes les villes greeques de l'Asie Mineure. Les loniens qui liabitaient les îles, voyant que la résistance devenait impossible, Brent leur souchission. Ce fut ainn que tous les États grees des lles et de continent de l'Asie Mineure passèrent sous la domination des Perses. Les Milésiens obtinrent de Cyrus des avantages particuliers dont ils avaient joui sous Crésus, on ne sait trop à qual

Les colonies grecques de l'Asie Mineure suivirent presque toujours in religion, les lois et la forme de gouvernement de la Grèce. Soumises d'ahord à des rois et partagées en petits Etats, elles adopterent ensuite le gouvernement républicain établi dans la mère patrie. Mais il arrivait souvent que des citoyens ambiticux, employant la violence et l'intrigue, et profitant des dissensions qui agitaient ces petites republiques, s'emparment de la puis-



s d'entre eux jouissaient d'un rédit auprès des rois de Perse, ptaient volontiers un ordre de u moyen duquel ils obtenaient sasiatiques toute l'obéissance ble avec le caractère de ce

fut la position respective des itions depuis la conquête de usqu'à l'époque où la révolte ens vint à éclater (an du monde rant J. C. 504), voici à quelle . Quelques citoyens des plus e l'île de Naxos, exilés par le **se retirèrent à Milet, alors** é par Aristagoras, gendre, t lieutenant d'Histiée, que Daenait à Suse. Les exilés de **prièrent Arist**agoras de leur les secours nécessaires pour dans leur patrie. Celui-ci pensi les bannis recouvraient leur par son entremise, il aurait xos une tres-grande autorité, qu'il n'avait pas de forces sufpour les faire rentrer dans l'île es habitants, mais qu'il userait son crédit auprès d'Artafils d'Hystaspe et frère du roi pour obtenir de lui des trous vaisseaux. Les bannis pres-**Aristagoras** de s'entendre avec rne, et lui promirent de subl'entretien des troupes, et de grands présents à Artapherne isissaient dans leur expédition. goras étant allé à Sardes, siège ernement d'Artapherne, prédemande des exilés sous un avantageux, que ce seigneur a à lui fournir deux cents vaislieu de cent qu'il demandait, fois le roi Darius voulait y on consentement. A ristagoras à Milet très-content de la e que lui avait faite Arta-Quant à celui-ci, dès qu'il eut probation du roi, il fit équiper ts trirèmes, et leva une armée able, dont il donna le coment à Mégabate, de la maison s Achæménides et proche pa-Darius. Mégabate s'étant em-Milet avec Aristagoras, fit

annoncer, pour donner le change aux Naxions, que l'expédition allait vers l'Hellespont. Quelques différends s'étant élevés entre les deux chefs, Aristagoras dit à Mégabate: « Artapherne ne vous a-t-il pas envoyé pour m'obéir ct pour faire voile partout où je vous l'ordonnerai? » Mégabate, outré de ces paroles, envoya, aussitôt qu'il fut nuit, avertir les Naxiens du danger qui les menaçait. Ceux-ci transportèrent immédiatement dans la ville les effets précieux qu'ils avaient à la campagne, sirent entrer des vivres dans la place, et prirent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir un long siège. Cependant les Perses investirent la ville de Naxos et la tinrent assiégée pendant quatre mois, apres lesquels ils renoncèrent à la prendre et se retir**è**rent. Aristagoras, qui avait dépensé de très-fortes sommes pour cette expédition, se trouva hors d'état de tenir les promesses qu'il avait faites à Artapherne, d'ailleurs Mégabate l'accusait, et il craignait qu'on ne lui imputat le mauvais succès de l'entreprise, et qu'on ne forçât Histiée à choisir un autre gouverneur pour la ville de Milet. Toutes ces raisons le portèrent à secouer le joug. Histiée, que Darius retenait toujours à Suse, et qui ne voyait aucun terme à cette espèce de captivité , engagea aussi sous main Aristagoras à se révolter. Quoique jouissant de la plus grande faveur auprès de Darius, le Milésien ne pouvait s'accoutumer aux manières des Perses, et regrettait toujours sa patrie, où il avait occupé le premier rang. Il espérait que, si un soulévement éclatait à Milet, Darius l'enverrait dans cette ville pour y rétablir l'ordre. Aristagoras voyant que tout concourait à favoriser ses vues, se démit de l'autorité souveraine, et rétablit l'égalité dans Milet. Il agissait ainsi afin d'engager les Milésiens à soutenir chaudement sa cause. Il livra ensuite les tyrans aux habitants des villes dans lesquelles ils comma**nd**aient. La tyrannie se trouva donc éteinte dans toute l'Ionie. Sentant qu'il avait besoin de se faire des alliés, Aristagoras passa en Grèce pour réclamer en faveur ucs

Joniens l'assistance de leurs frères d'Europe, Les Lacédémoniens s'étant refuses a entrer dans sa ligue, il partit pour Athènes. Cette ville venait de recouvrer la liberte, après avoir chassé le tyran Hippias, fils de Pisistrate. Celui-ci s'étant rendu auprès d'Artapherne, mit tout en œuvre pour soumettre la ville d'Athenes a Darius. Les menées d'Hippias étant venues a la counaissance des Athéniens, ceux-ci envoyèrent des députés à Sardes pour engager les Perses à ne point ajouter foi aux paroles du tyran. Artapherne ordonna aux députés de rappeler Hippias, s'ils ne voulaient pas avoir a lutter contre la puissance de Darius. Sur ces entrefaites, Aristagoras arriva à Athènes, et trouvant le peuple tresferité contre les Perses, il obtint facilement qu'on envoyat au secours des Ioniens une flotte de vingt vaisseaux. Aussitöt après avoir obtenu cette promesse, il s'embarqua pour Milet, où les Atheniens arriverent peu de temps après avec les vingt vaisseaux qu'ils avaient promis de fournir, et cinq trirèmes des Érétriens qui s'étaient jointes à eux. Dès que les forces des alliés furent rennies, Aristagoras envoya une expédition contre la ville de Sardes. L'armée s'embarqua pour Ephèse, y laissa ses vaisseaux, et marcha vers Sardes. Les Grecs s'emparérent sans peine de cette ville, dans laquelle ils ne tronserent aucune resisatteignirent les Grees à Ephèse, et livrerent une bataille dans laquelle ils leur tuerent beaucoup de monde. Après cette defaite, l'armée combinée se dispersa. Les Athèniens se retirèrent, et refusèrent, malgre les prières d'Aristagoras, de continuer à soutenir les loniens. Darius ayant appris que la ville de Sardes avait été prise et brâlée par les Athéniens et les loniens, ordonna à un de ses officiers de lui dire trois fois, lorsqu'il se disposerait à prendre son repas: Seigneur, sousenes-vous des Ithéniens.

Les relations d'amitié et de parentiqui existaient entre Aristagoras et Histiée, faisant craindre à Darius que le tyran de Milet ne fût pas étranger à la révolte de son tieutenant, il lui avons ses soupeons et l'engagea à se justifier. Histiée se defendit avec beaucoup de talent, et finit par engager Darius à la renvoyer au plus tôt en lonie pour y rétablir son autorité et s'emparer de

la personne d'Aristagoras.

Des qu'ileut obtenu le consentement de Darius, il partit de Suse, et se rendit à Sardes. Là, ayant compris aux discours d'Artapherne que ce satrape le regardait comme la veritable cause du soulévement des Ioniens, il s'enfuit, et passa dans l'île de Chios, d'où il écrivit à quelques Perses établis à Sardes et qu'il avait engagés à se révolter. Le messager chargé de ces lettres les ayant remises a Artapherne, la constitution de la constitution de

es luttes qu'ils soutinrent plus ontre les Grecs. Leurs généraux èrent l'armée en trois corps qui, n**t sur plusieurs points à la fois,** nt amener bientôt la fin de l'intion. Daurisès, gendre de Darius, a d'abord ses armes contre les ie l'Hellespont, qu'il soumit avec ande rapidité. Apprenant ensuite ilte des Cariens, il marcha contre **les att**aqua sur les bords du Mar-Le combat fut rude et long; les **se virent obligés de céder après** perdu dix mille des leurs. Les n'eurent que deux mille hommes s. Les Cariens perdirent encore i**tre bataille plus meurtrière q**ue **édente. Enfin ils détruisirent une de cette même armée perse qu'ils tomber dans** une embuscade; **æ dernier** avantage était loin de pour rétablir les affaires des asiatiques. En effet, Artapherne t rendu maître de Clazomène en et de Cyme dans l'Éolide, Arisı**s fut te**llement abattu par la **le ces deux v**illes, qu'il résolut de oir par la fuite à sa sureté per**lle. Il confia donc le gouverne**de Milet à Pythagore, citoven de rille, et se retira en Thrace avec **eux qui voulurent le suivre, aban**int lachement ses compatriotes avait jetes dans un abime de . Ce misérable fut tué avec tous mpagnons au siége d'une place à le il avait reluse une capitula-**'**).

endant les généraux perses dont oupes avaient éte partagées en corps, comme nous venons de ir, réunirent ces divisions et sposèrent à attaquer la ville de . **Aussitot** les Ioniens renonçant **le autre opérat**ion mili**t**aire , miætte place en état de défense et **centre**rent toutes leurs forces de et de mer. La flotte combinée ie trois cent cinquante-trois trii, et les Perses avaient six cents . Toutefois malgre cette supéà, ils jogerent prudent de différer

Hérodote, liv. v, chap. 125 et 126.

le combat jusqu'à ce qu'ils eussent décidé les habitants de Samos et de Lesbos à se retirer. La flotte ionienne, alors réduite à une centaine de vaisseaux, fut aisément détruite. Après la défaite de cette flotte, les Perses assiégèrent Milet par terre et par mer, prirent cette place d'assaut, et réduisirent les habitants en servitude, la **s**ixi**ème** année après la révolte d'Aristagoras. Une fois maîtres de Milet, ils tournérent leurs armes contre les Cariens et les firent aisément **rentrer dans le** devoir (*).

Histiée avant été fait prisonnier en Mysie dans une bataille contre Harpage qui commandait les forces des Perses dans ce pays, fut conduit à Sardes et mis en croix, aussitôt son arrivée, par l'ordre d'Artapherne et d'Harpage. Ces deux généraux craignaient que, si on l'envoyait à Suse, Darius ne lui pardonnât sa révolte en considération du service signalé qu'il lui avait rendu en conservant le pont sur l'Ister. Artapherne fit ensuite saler la tête d'Histiée et l'envoya à Darius. Ce prince, très-affligé, lit laver cette tête et voulut qu'on lui donnât une sépulture honorable comme aux restes d'un homme qui avait rendu de grands services à tous les Perses, et auquel il était luimême redevable de la vie (**).

PREMIÈRE EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Après avoir soumis les Ioniens, Darius songea à tirer vengeance des Athéniens et des Erétriens qui les avaient encouragés et soutenus dans leur révolte. Le commandement de l'expédition fut confié à Mardonius, fils de Gobryas. Ce chef, jeune encore, n'avait rien fait pour justifier une pareille distinction. Mais il était gendre de Darius, dont il avait épousé une fille appelée Artozostra, et fut pour cette raison préféré à tous les autres généraux. La vingt-huitième année du règne de Darius (an du monde 3510 ;

^(*) Hérodote , liv. v1 , chap. 25. (**) Hérodote, liv. v1, chap. 30.

evant Jésus-Christ 404), au commencement du printemps, Mardonius se rendit en Cilicie, d'où il partit avec la flotte, tandis que l'armée de terre s'avançait vers l'Hellespont, sous la conduite d'autres genéraux. Après avoir côtoye l'Asie, il arriva en Ionie, déposa les tyrans des Ioniens, et rétablit dans les villes le gouvernement démocratique. Cela fait, il init a la voile pour l'Hellespont, et lorsqu'il eut reuni toutes ses forces de terre et de mer, il passa en Europe pour se rendre a Éretrie et à Athènes.

Ces deux places étaient l'objet appazent de l'expédition des Perses ; mais ils avaient réellement l'intention de subjuguer le plus grand nombre de villes grecques qu'ils pourraient. La flotte soumit les Thasiens, et l'armée de terre réduisit en esclavage ceux d'entre les Macedoniens qui ne l'avaient pas encore été. De Thasos la flotte fit voile vers Acanthe, d'où elle partit pour doubler le mont Athos (*). Près de ce promontoire les vaisseaux des Perses furent acqueillis par une violente tempéte qui en detruisit trois cents. Plus de vingt mille hommes perdirent la vie dans cette occasion.

Mardonius, campe en Macédoine avec l'armée de terre, fut attaqué pendant la nuit par les Thraces Bryges, qui lui tuèrent beaucoup de monde et le blessèrent lui-même. Malgré cet échec, il ne quitta point le pays avant de les

une seconde expédition en Grèce ; mais pour ne rien donner au hasard, il prit différentes mesures qui lui paraissaient propres a assurer le succes de l'entreprise. C'est ainsi que les habitants de l'île de Thasos, dont les richesses et la puissance lui causaient de l'ombrage, recurent l'ordre de démolir les murallles de leur ville et d'envoyer tous leurs vaisseaux à Abdère. Voulant ensuita connaître les dispositions des Grecs à son égard, et savoir si ces peuples oseraient lui résister, il envoya des hérauts dans toutes les villes de la Grèce pour demander en son nom la terre et l'eau. Il en dépêcha d'autres dans les villes maritimes tributaires, pour ordonner qu'on lui construist des vaisseaux de guerre et des navires de charge.

Les herauts étant arrivés en Grèce pendant ces préparatifs, plusieurs peuples du continent et toutes les iles accordèrent au roi la terre et l'eau. Quant aux Athéniens, ils précipitèrent dans le Barathre (*) les envoyés de Darius, & les Lacédemoniens les firent jeter dans un puits, leur disant qu'ils pourraient y prendre à leur gré de la terre et de l'eau pour porter à leur roi. Cette conduite barbare ne fit qu'irriter Darius dėja aigri contre les Grees, 🗱 prince donna le commandement de l'armee a Datis, Mede d'origine, et 🕽 son neveu Artapherne fils d'Artapherne, et les envoya contre Athènes et

e faire voile vers l'Hellespont ace, en côtoyant le continent, : de Samos, et prirent par **Icarie**nne à travers les îles, iter, suivant toute apparence, Athos, que la perte des vais-

Mardonius leur faisait beaulouter. D'ailleurs, ils étaient le suivre cette route pour se **naîtres** de Naxos, qu'ils soun effet, ainsi que plusieurs es. Cela fait, Datis s'avança avec l'armée navale vers l'île pour attaquer Erétrie.

i**rétriens** ayant eu avis qu'ils **Etre** attaqués par les Perses, rent du secours aux Athéniens, ent les mesures qu'ils jugé**s convenables pour résister à** asion. Ils avaient résolu de t livrer de combat, et de ne zune sortie, mais de s'occuper nt de la défense des murailles Perses battirent très-vivement six jours. Le septième, deux

livrèrent la ville aux assié-Ceux-ci n'y furent pas plutot **qu'ils** pillèrent les temples, et i**t le seu pour se venger** de i**e de c**eux de Sardes , et rédui**s habitants en esclavage, selon** es de Darius. Ce prince était té contre ceux d'Erétrie, qui, un motif, s'étaient joints aux révoltés. Mais, dès qu'il fut le disposer de leur sort, il no aucun mal, et les envoya hacanton peu éloigné de Suse. ses resterent quelques jours à puis ils remirent à la voile, rigerent vers l'Attique. Hips de Pisistrate, les sit débaris la plaine de Marathon, le **'Attique le plus commode pour** utions de la cavalerie, et le **che** d'Erétrie. Sur cette nous Athéniens se rendirent aussi thon. Ils étaient commandés zénéraux, parmi lesquels était , fils de Cimon, le même qui ulu faire rompre le pont de pour empêcher Darius de ree fleuve. Les Perses, comman-Datis, étaient au nombre de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Les Athéniens n'avaient en tout que dix mille hommes, v compris les Platéens qui s'étaient joints à eux.

Un intervalle de huit stades séparait les deux armées; dès que le signal du combat eut été donné, les Athéniens franchirent cet espace en courant; les Perses, de leur côté, se disposèrent à les recevoir ; mais , remarquant que, malgré leur petit nombre et le manque de cavalerie et de gens de trait, les Athéniens pressaient le pas, ils s'imaginérent que ces gens couraient à une mort certaine. Cependant les Athéniens ayant joint les Perses en conservant leurs rangs très-serrés,

lirent des prodiges de valeur.

Après un combat long et opiniâtre. les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée perse, enfoncèrent le centre des Athéniens , et , prolitant de cet avantage, les poursuivirent dans les terres. Mais les Athéniens et les Platéens avaient été victorieux aux deux ailes; et, laissant fuir les ennemis, ils réunirent toutes leurs forces en un seul corps, puis ils attaquèrent et battirent les Perses et les Saces qui conservaient toujours leur avantage. Les Athéniens poursuivirent les troupes de Datis jusque sur le bord de la mer, et s'emparérent de sept de leurs vaisseaux. Cette journée mémorable coûta aux Perses, suivant Hérodote, environ six mille quatre cents hommes tués. Les Athéniens ne perdirent que cent quatre-vingt douze des leurs (*).

Après la bataille, les Perses se rembarquèrent; mais, au lieu de cingler vers l'Asie, ils doublèrent le cap Sunium pour surprendre la ville d'Athènes , privée de tous ses défenseurs. Les Athéniens ayant pénétré leurs intentions, quittèrent en toute hâte le champ de bataille, et entrèrent dans Athènes avant que la flotte ennemie se sût présentée devant cette ville. Les Perses, se voyant prévenus, furent contraints de renoncer à leur en-

^(*) Hérodote, l. v., chap. 117.

treprise, et retournèrent bonteusement en Asie.

DARTUS VALT DES PRÉPARATIVS POUR ATTA-QUER DE NOUVEAU LES GRECS, RÉVOLTE DES ÉGYPTIENS, DARIUS MEURT APRÈS AVOIR CHOISI SERRÈS POUR LUI SUCCÉPER,

Darius, déjà très-irrité contre les Atheniens, le fut bien davantage quand il opprit la perte de la bataille de Marathon. Décidé plus que jamais a reduiro les Grees en servitude, il envoya surle-champ à toutes les villes de son empire l'ordre de fournir un plus grand. nombre d'hommes, de chevaux et de vaisseaux de guerre et de trai sport que pour les premieres expeditions. Il exigea aussi des approvisionnements de vivres tres-considerables. Ces immenses préparatifs agiterent toute l'Asie pendant trois ans. La quatrieme année (an du monde 3517; avant J. C. 487), tandis que les Perses ne songeaient qu'a porter la guerre en Europe, on apprit a la cour de Suse que les Egyptiens s'etarent révoltés. Darrus se disposait a agir à la fois contre l'Egypte et contre Athenes, lorsqu'il se vit contraint d'ajourner tous ses projets pour terminer un différend qui s'était élevé entre deux de ses fils touchant la succession au trône; car, suivant les lois des Perses, le roi ne pouvait jamais quitter son empire, pour aller a une expedition, sans avoir choisi un succédémoniens, arriva à Suse, chassé de Sparte par ses sujets. Ayant entende parler de cette contestation , Demarate conseilla a Xerxès d'ajouter aux raisons qu'il mait déjà données, qu'etant fils de Darius, roi de Perse, tands qu'Artabazane était ne de Darius, homme privé, il n'etait ni juste ai asturel de lui préférer ce frère, quoiqu'à eut l'avantage d'être l'aine. Xerxes ayant fait valoir les arguments que lui avait suggérés Démarate, Darius le choisit pour son successeur. Au reste, si nous en croyons Herodote (*), le crédit et l'autorité d'Atosse auraient suffi à eux seuls pour assurer le sucole des pretentions de Xerxes. Darius, après avoir ainsi réglé l'ordre de succession a la couronne de Perse, faisait ses préparatifs de départ, lorsqu'il mourut dans l'annee qui suivit la révolte des Egyptiens. Ce prince avait régné trente-six ans.

BISTOIRE DE ARRAS.

Xerxès, lorsqu'il monta sur le trône (an du monde 3519; avant J. C. 485), ne pensant d'abord qu'a comprimer la révolte des Égyptiens. Voulant mitmider par un châtiment prompt et terrible ceux des peuples conquès qui pourraient être tentés de se soustraire au joug, il avait renoncé à la conquête de la Grèce. Cependant Mardonius, qui terrait a faire oublier la houte de sa pro-

tratides qui s'étaient retirés à près avoir été chassés d'Athèressaient sans cesse de réduire rie en servitude. Avant de n Europe, Xerxès soumit les ns. Il les attaqua la seconde près la mort de Darius. Lorseut soumis, il rendit leur nucoup plus lourd que n'avait rius, et confia le gouverne- leur pays à son frère Achæ-

ypte une fois soumise, et **étant sur le point de marcher** Athènes, convoqua les prin-**Pentre les Perses, tant pour turs** avis, que pour les insde ses volontés. Lorsqu'ils issemblés, il leur parla en ces : « Perses, je ne prétends pas luire parmi vous un nouvel , mais suivre l'exemple que **ont trans**mis nos ancêtres. ce que j'ai appris des anciens, ne sommes jamais restés dans tion depuis Cyrus, Un dieu nous it, et sous ses auspices nous i**erons de succès** en succès. Il itile de vous parler des exploits rus, de Cambyse et de Darius, père : vous en êtes assez ins-. **Quant à moi, du mo**ment où i monté sur le trône, jaloux de i**nt dégenérer de m**es ancêtr**es.** ingé aux moyens d'accroître la ince des Perses. Apres y avoir nent réfléchi, je trouve que pouvons illustrer de plus en notre nom, acquérir un pays l'est pas inferieur au notre, neme est plus lertile, et pun même temps les auteurs des 🛤 que nous avons reques. Je ai donc convoqués pour vous connaître mes projets. Apres passé l'Hellespont, je traver**i Euro**pe pour me rendre en e, afin de venger et les Perses on père des insultes des Athé-. Vous n'ignorez point que Daavait résolu de marcher contre uple. Mais puisque la mort ne pas permis de se venger luie, c'est à moi de le venger et de

« venger les Perses; je ne renoncerai point à mon entreprise que je ne me « sois rendu maître d'Athènes, et que « je n'aie réduit cette ville en cendres. « Les Athéniens, vous le savez, ont « commencé les hostilités contre mon « père et contre moi. Ils ont été à Sar-« des avec Aristagoras de Milet, notre « esclave, et ils ont mis le feu aux « temples et aux bois sacrés. Que ne vous ont-ils pas fait ensuite a vous-« mēmes, quand vous êtes allés dans « leur pays sous la conduite de Datis « et d'Artapherne? Personne d'entre « vous ne l'ignore. Voila ce qui m'a-« nime à marcher contre les Athéniens. « Mais en y réfléchissant, je trouve un « grand avantage a cette expédition. Si « nous venous a les subjuguer eux et « leurs voisins, je parcourrai toute « l'Europe, et, avec votre secours, je « ne ferai de toute la terre qu'un seul « empire; car on m'assure que les « Grecs une fois réduits, il n'y aura « plus de ville ni de nation qui puissent « nous résister. Ainsi, coupables ou « non, tous subiront également notre « joug. Secondez-moi donc si vou**s** « voulez me plaire. Que chacun de vous « se hâte de venir au rendez-vous que « j'indiquerai. Celui qui s'y trouvera « avec les plus belles troupes, je lui « ferai présent des choses que l'on es-« time le plus en Perse. Telle est ma « résolution. Mais comme je ne veux « pas qu'une décision aussi impor-« tante soit prise d'après mon avis « seulement, je vous permets de déli-« bérer sur cette affaire, et j'ordonne « a chacun de vous de m'en dire son a avis (*). »

Xerxès avait exprimé sa volonté d'une manière beaucoup trop formelle pour que ses conseillers osassent le contredire. Toutelois, Artabane, oncle paternel de Xerxès, le même qui sous Darius s'était opposé avec tant de raison à la guerre contre les Scythes, representa tous les inconvenients de l'expédition qu'on allait entreprendre, et dévoila les motifs de la conduite de Mardonius. Maigré les avis de ce

(*) Hérodote, liv. v11, chap. 8.

prince si sage, Xerxès persista dans son sentiment. Après la réduction de l'Égypte, il employa quatre années entières à faire des lévées et a amasser des provisions; enfin il se mit en marche dans le courant de la cinquième année, à la tête de forces immenses.

Parmi les peuples de l'Asie, les uns fournirent de l'infanterie, les autres de la cavalerie; ceux-ci des vaisseaux de charge; ceux-la des vaisseaux Jongs pour la construction des ponts; d'autres enfin donnerent des vivres et des navires pour les transporter. On était occupé depuis environ trois ans à percer l'isthme qui reunit le mont Albos à la terre ferme, et a creuser un canal qui put donner passige a de grands vaisseaux. Cette entreprise avait pour but d'éviter une navigation reconnue dangereuse. En effet, deja lors de la première expédition de Mardonius, la flotte des Perses, comme nous l'avons dit plus haut, avait essuyé une perte considerable en doublant l'Athos.

Hérodote (*) nous fait connaître les moyens que les Perses employèrent pour couper l'isthme de l'Athès. On tira une ligne au cordeau, dit-il, près de la ville de Sané, et les barbares se partagèrent le terrain par nations. Lorsque le fossé eut atteint une certaine profondeur, les hommes qui etaient en bas continuèrent à creuser, tandis que d'autres placés sur des echelles faisaient passer la terre de main en main jusqu'a ceux des etaits que de la contra del la contra de la contra de la contra del la contra de la contra del la contra de la

tachements de tous les corps de l'armée. Les soldats se relayaient les uns les autres et on les frappait à coups de foot pour les contraindre à travailler. Les habitants de l'Athos aidaient aussi à creuser le canal. Buharès, fils de Mégabaze, et Artachéès, fils d'Artée, tous deux l'erses de nation, présidaient à ces travaux.

Xerxes, suivant Hérodote (*), fit percer le mont Athos par orgueil, et pour laisser un monument de sa puissance. Ou aurait pu, sans aucune peine, continue le même auteur, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par-des-sus l'isthme. Ces remarques sont justes; mais Xerxès, comme il est facile de s'en convainere, voulait surtout imposer aux Grees, et leur donner une haute idee de la richesse et de la puissance de l'empire contre lequel ils allaient latter.

Les troupes chargées de creuser le canal avaient aussi reçu l'order de jeter des ponts sur le Strymon. Xerxès fit preparer, pour construirs ces ponts, des cordages de lin et d'écorce de hyblos, et l'on commanda de sa part, aux Phéniciens et aux Égyptiens, d'apporter des vivres pour l'armée. Il avait fait transporter par mer, de toutes les parties de l'Asie, des farines qu'on avait déposées dans les lieux les plus propres à servir d'entrepôt. La plupart de ces farines furent portées sur lu côte de Thrase, appelee Leuce de l'armée, appelee Leuce de l'armée, appelee Leuce de l'armée, appelee Leuce



entrèrent en Phrygie. Ils trat ce pays, et arrivèrent à Cée là, ils passèrent près d'Alle de Phrygie, et se rendirent (Colosses, puis a Cydrara, sur tières de la Phrygie et de la J**ne inscription** gravée sur une **érigée dans ce lieu, par ordre** ıs, indiquait la limite des deux a sortir de la Phrygie, Xerxès i Lydie. Dans cet endroit, la **: partage**ait en deux; l'une à menant en Carie, l'autre à mduisant à Sardes. En suivant Xerxès trouva un platane qui **t si b**eau, qu'il le fit orner de et de bracelets d'or, et qu'il en a garde à un immortel. Le **e jour,** il lit son entrée dans la des Lydiens. A peine arrivé à il envoya des hérauts dans la excepté à Athènes et à Lacédé**our demander la terre et l'eau ,** ordonner que dans toutes les **n eut soin d**e préparer de**s** ur le roi de Perse. Ce fut pour truit exactement des disposies Grecs à son égard qu'il te mesure. Pendant qu'il se **t à p**artir pour Abydos, on i**it à co**nstruire deux ponts sur pont pour passer d'Asie en . Entre les villes de Sestos et vtos, est une côte fort rude, ance dans la mer vis-à-vis d'A-**Ceux que le roi avait chargés** truire les ponts commencerent d'Abydos, et continuerent cette côte. Les Phéniciens joiles vaisseaux avec des cordalin, et les Egyptiens avec des s d'écorce de byblos. Les ponts une longueur de sept stades (*). on les eut achevés, il s'éleva reuse tempéte qui rompit les **s et bri**sa les vaisseaux. le nouvelle, Xerxès, transporté

s stades dont il s'agit ici n'étaient, l'opinion de d'Anville (Mém. de des belles-lettres, tom. XXVIII,), que de 51 toises. En effet denplus resserré du détroit n'a guère toises et demie de largeur.

irraison (PERSE.)

de colère, fit donner trois cents coups de souet à l'Hellespont, et ordonna qu'on jetat dans ses eaux une paire d'entraves, en lui adressant ce discours: « Eau amère et salée, ton maître te pu-« nit ainsi parce que tu l'as offensé, « sans qu'il t'en ait donné sujet. Le « roi Xerxès passera sur tes flots de « force ou de gré. C'est avec raison « que personne ne t'offre de sacrifices, « puisque tu es un fleuve trompeur et « salé (*). » Il sit ensuite couper la tête à ses architectes, et en prit d'autr**es** pour construire de nouveaux ponts. Ceux-ci rassemblèrent des navires à cinquante rames et des trirèmes. Ilsen employèrent trois cent soixante pour le pont situé du côté de l'Euxi**n et trois** cent quatorze pour l'autre. Les bâtiments qui formaient le premier pont présentaient le flanc à l'Euxin et étaient placés obliquement d'un côté à l'autre du détroit et dans la direction du courant de l'Hellespont, de manière à tenir toujours bien tendus les câbles qui unissaient les navires les uns aux autres. Les vaisseaux ainsi disposés, on jeta de grosses ancres, du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, et du côté de l'ouest et de la mer Egée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. On laissa aussi en trois endroits différents un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit des câbles avec des machines de bois qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on mit en double ceux de lin blanc, et ceux d'écorce de byblos en quatre. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois, suivant la lar-

(*) Quelques auteurs modernes présentent cette conduite comme celle d'un insensé et d'un furieux; cependant si on se met au point de vue des Perses qui regardaient l'eau comme une divinité à laquelle ils rendaient un culte, l'action de Xerxès semblera plutôt impie qu'insensée.

geer du pont, et on les placa l'une à côté de l'autre, dessus les câbles qui étaient bien tendus. On les unit ensuite ensemble, et on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on aplanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et les bêtes de somme ne fussent cilrayés à la vue de la mer.

Les ponts achevés, ainsi que le canal du mont Athos et les digues qu'on avait faites à ses deux embouchares, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, on porta cette nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Ce roi partit au commencement du printemps, et prit la route d'Abydos avec

son armée.

Le Lydlen Pythius se présenta alors devant Xerxès. Les présents qu'il avait faits a ce prince et ceux qu'il en avait recus l'ayant enhardi, il lui adressa ces paroles : « Seigneur, je souhaiterais « une grâce : daignerez-vous me l'ac« corder? La faveur que je sollicite « est peu de chose pour vous, mais « pour moi elle est d'une grande im« portance. » Xerxès, s'attendant à des demandes bien differentes de celles que fit Pythius, promit de tout accorder. Alors Pythius, plein de constance, dit ces paroles : «Grand roi, j'ai « cinq fils; ils sont obligés à vous ac» compagner tous dans votre expedition » contra de la constant de la constant de constant d

« l'homme réside dans ses oreilles. Ouand il entend des choses agréables. il s'en rejourt, et sa joie se régand dans tout le corps; mais lorsqu'il en entend de penibles, il s'irrite. Si tu en as d'abord bien usé avec moi, ri tes promesses n'ont pas été moiss « belles que ta conduite, tu ne pour-« ras pas cependant te vanter d'avoir « surpassé un roi en libéralité. Ains., quoique aujourd'hui tu portes l'im-« pudence à son comble, tu ne re- cevras pas le salaire qui t'est di, et je të traiterai moins rigoures- sement que tu ne le mérites. Ta « génerosité a mon egard te sauve la « vie, à toi et à quatre de tes fils : mais • je te punirai par la perte de celui « que tu aimes uniquement. » Après avoir fait cette réponse, il commanda aussitôt à ceux qui l'entouraient d'aller chercher l'afué des fils de Pythius, de le couper en deux par lo nulten du corps, et de placer une moiție du codavre a droite et l'autre moltie à gauche du chemin par lequel les trospes devaient passer (*).

L'armée continua sa marche; le hagaue et les bêtes de charge passèrent d'abord, suivis de troupes de toutes sortes de nations, qui allaient sans ordre. A une distance considérable, venait le corps d'armée du roi. Ce corps était composé de mille cavaliers choisis entre tous les l'erses, suivis de mille ben mes de pied armées de piques.



xois il descendait de son char ionter dans un simple chariot L II était suivi de mille hommés de piques : c'étaient les bles et les plus braves d'entre rses. Après eux, marchaient avaliers d'élite, suivis de dix ommes de pied, choisis parmi des Perses. De ces dix mille 3. il y en avait mille qui avaient nades d'or au lieu de pointes de l'extrémité inférieure de leurs

Ils renfermaient au milieu les neuf mille autres : ceux-ci at à l'extrémité de leurs piques enades d'argent. Ces dix mille s étaient suivis de dix mille **a cheval. Après ce corps de ca-, et** à une distance de deux . **venait le rest**e de l'armée marde-mêle et sans observer aucun

sortir de la Lydie, l'armée sit ers le Caïque, entra en Mysie, ant ensuite sur la gauche le mont alla du Caique à la ville de . De cette ville, elle prit sa : par la plaine de Thèbes, passa Adramyttium et d'Antandros, i dans la Troade. Les troupes **'ent** la nuit au pied du mont i il survint un grand orage qui r **beaucoup** de monde. L'armée t ensuite sur les bords du Scadont l'eau, si nous en croyons ite (*), ne put suffire aux homaux bêtes de charge.

que Xerxès fut arrivé sur les le cette rivière, curieux de voir ine demeure du roi Priam, il a Pergaine. Lorsqu'il eut tout é dans un grand détail, il imnille bœufs à Minerve-Iliade, et zes firent des libations à l'hon-. es héros du pays. Il partit à la **du** Jour.

vé à Abydos, il voulut passer en ses troupes. On lui avait élevé tertre un trone de marbre blanc. portant ses regards sur le ril contempla ses armées de terre

la représentation d'un combat naval. Les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Les Perses se disposèrent ensuite à traverser l'Hellespont. Ils choisirent pour cela le temps qui suit le lever du soleil. Ils brûlerent sur le**s** ponts, pour les purilier, toutes sortes de parfums, et le chemin fut jonché de branches de myrte. Dès que le soleil parut, Xerxès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria l'astre du jour de détourner les malheurs qui pourraient l'empêcher de subjuguer l'**Europe. Sa prière fi**nie , il jet**a** la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or et un sabre perse. Après cette ceremonie, on lit passer sur le pont qui était du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, et sur l'autre qui regardait la mer Egée les bétes de somme et les valets. En même temps, les vaisseaux se dirigérent sur la côte opposée.

Quand Xerxès fut en Europe, il regarda défiler ses troupes qu'on faisait avancer à coups de fouet. Pendant que l'armee de terre traversait l'Hellespont_e la flotte en sortait et côtoyait le mvage, tenant une route opposée; car elle allait au promontoire de Sarpédon, pour y séjourner. L'armée de terre, au contraire, marchant vers l'orient par la Chersonèse, traversa la ville d'Agora. De là, tou**rna**nt le golfe Méla**s,** elle passa un fleuve de même nom, dont les eaux furent épuisées, et ne purent suffire a une si grande multitude. Apres avoir passé ce fleuve, l'armée marcha vers l'occident, côtoya la ville d'Ænos, ville éolienne, et le lac Stentoris, et entra dans le Dorisque.

Le Dorisque est un rivage et une grande plaine de la Thrace. Cette plaine est arrosée par l'Hèbre, fleuve considérable, et l'on y avait bâti un château royal appelé *Dorisque*, où les Perses entretenaient une garnison depuis le temps de Darius. Ce lieu parut commode pour ranger les troupes et en faire le dénombrement. Les vaisseaux furent tirés sur le rivage penner. Il demanda ensuite à voir , dant que Xerxès passait en revue son rarmée.

ivre va, chapitre 43.

DÉPONDEMENT DE L'ARMÉE ET DE LA PLOTTE.

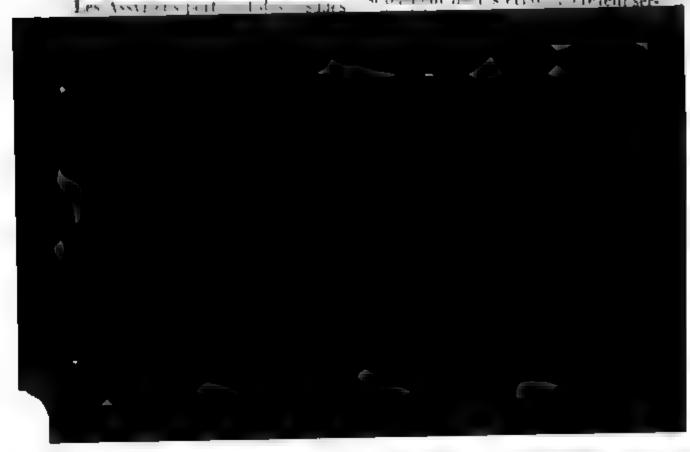
Suivant Hérodote, l'armée de terre montait à dix-sept cent mille hommes sans compter la cavalerie et les chariots. Voici comment on en fit le denombrement. On assembla un corps de dix mille hommes dans un même espace, et les ayant fait serrer autant qu'on le put, l'on traça un cercle alentour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur a hauteur d'appui. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que par ce moyen on les eut toutes comptées (°).

Hérodote entre ici dans de curieux détails sur l'armement et l'équipement des différentes nations qui composaient l'armée perse. Nous allons extraire ce qui nous a paru le plus interessant dans

le récit de cet historien.

Les Perses avaient des bonnets de feutre bien foulé, des tuniques à manches et de diverses couleurs, des cuirasses de fer, imitant des écailles de poisson, et de longs caleçons qui leur couvraient les jambes. Ils portaient des boucliers d'osier appeles gerrhes, un carquois, de courts pavelots, de grands açes, des flèches de canne et un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite. Les Mèdes, les Cissiens et les Hyrcaniens étaient termés et équipes comme les Perses.

arcs, des poignards, et, outre cale, des sagaris (*). - Les Indiens portaient des vétements de coton, des arcs et des fleches de carne. - Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de penux de chevre. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, et des cimeterres. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante ; leur chaussure montait jusqu'aux genoux.Leurs ares et leurs javelots étaient semblables à ceux des Médes. Les Pactyices avaient aussi une saie de peaux de chèvre, et pour armes des arcs et des poignards. Les Outiens, les Myciens et les Parlcantens étaient armés comme les Pactvices. — Les Arabes avaient des habits amples et retrousses avec des ceintures. lis portaient de longs arcs. Les Ethiopiens, vétus de peaux de léopard et do lion , avaient des arcs de palmier de quatre coudres de long au moins, 📽 de courtes fleches de canne, à l'extrémite desquelles était adaptée une pierre pointue. Ils portaient, en outre, des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comine un for de lance, et des massues pleines de nœuds. Quand ils allaient au combat, ils se trottaient la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec de vermillon. — Les Ethiopiens orientaux étaient armés à peu près comme les Indiens, et avaient pour coiffure des peaux de tête de cheval enlevées avec la crinière et les orcilles. Les orcilles sote, rent let setle . relencier-



des Grecs. Les Mysiens avaient isques, avec de petits boucliers et velots durcis au feu. — Les Thraces i**ent s**ur la tête des peaux de re-, et pour vétement des tuniques, r-dessus, une robe de diverses urs, très-ample, avec des brode**de peaux d**e jeune chevreuil. **nient armés de javelots, de bou**légers et de petits poignards. **E Thraces asiatiques portaient de** boucliers de peaux de bœuf **, chacun de**ux épieux , des casques in, ornés d'oreilles et de cornes **mī de** mēme métal, avec des ai-**3.** Des bandes d'étoffe rouge en**paient leurs** jambes. — Les Cabe-**Méoniens et les L**asoniens étaient set vetus comme les Ciliciens. l**ilyens av**aient de courtes piques, abits attachés avec des agrafes, **eques de peau, et q**uelques - uns rcs. Les Mosques portaient des es de bois, de petits boucliers, s piques dont la hampe était et le fer long. — Les Tibaréniens, erons et les Mosynœques étaient i à la façon des Mosques. — Les portaient des casques de mailles **petits boucliers de cuir, avec des** ts. Les habitants de la Colchide it des casques de bois, des boude peaux de bœuf crues, de 🕦 piques, et des épées. Les Alais et les Saspires étaient armés à

irmure des Lydiens ressemblait à

l'infanterie. Les chefs de cette étaient: Mardonius, fils de Go; Tritantæchmès, fils d'Artaban; loménès, fils d'Otane, tous deux x de Darius, et cousins germains xxès; Masiste, fils de Darius et sse; Gergis, fils d'Arize; et Mée, fils de Zopyre.

on des Colchidiens. — Les insu-

de la mer Erythrée étaient ar-

t vétus comme les Mèdes.

ses généraux, excepté les Dix, corps choisi parmi tous les s, et commandé par Hydarnès, Hydarnès. On les appelait Immorparce que, si quelqu'un d'entre

eux venait à manquer, on en élisait un autre à sa place. Les Immortels surpassaient toutes les autres troupes par la magnificence de leur tenue et par leur courage. Ils menaient avec eux des chariots couverts pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux et d'autres bêtes de charge leur portaient des vivres.

La cavalerie perse était presque toute armée comme l'infanterie.

Les Sagartiens, peuple nomade, parlant la même langue que les Perses, fournirent huit mille hommes de cavalerie. Ces peuples ne portaient point d'armes d'airain ni de fer, excepté un poignard. Dans la mêlée, ils lançaient des cordes faites avec des lanières de cuir tressées, et à l'extrémité desquelles était un nœud coulant; après avoir saisi au moyen de ces cordes un cheval ou un homme, ils le tiraient à eux, et le tuaient.

La cavalerie des Mèdes était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens portaient les mêmes armes que l'infanterie de leur nation; ils étaient montés sur des chevaux ou sur des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. Les Caspiens et les Libyens avaient aussi des chars. Les Arabes étaient portés sur des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.

La cavalerie de Xerxès se composait en tout de quatre-vingt mille chevaux, sans compter les chameaux et les chars. Harmamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis, en avaient le commandement.

Le nombre des trirèmes était de douze cent sept. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avaient donné trois cents. Ces peuples portaient des casques assez semblables à ceux des Grecs; des cuirasses de lin, des javelots et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer. — Les Égyptiens avaient fourni deux cents vaisseaux. Ils portaient des casques de jonc tissu, des boucliers convexes, dont les bords étaient gar-

nis d'une large bande de fer, des piques et de grandes haches. Le plus grand nombre avait des cuirasses et de grandes épées. -- Les Cypriens avaient envoyé cent cinquante vaisseaux. Ils étaient vétus et armes comme les Grecs. — Les Ciliciens avaient cent vaisseaux. Ils portaient des casques, de petits boucliers de peaux de bœuf crues avec le poil, des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée semblable à celle des Egyptiens. - Les Pamphyliens fournirent trente vaisseaux. Ils étaient armés et équipés comme les Grees. — Les Lyciens envoyèrent cinquante vaisseaux. Ils avaient des cuirasses, des grèves. des arcs de hois de cornouiller, des **flèches de canne qui n'étaient point** empennées; des javelots, des poignards et des faux. Sur les épaules ils portaient une peau de chèvre, et sur la tête, des bonnets garnis de plumes. - Les Doriens fournirent trente vaisseaux; les Cariens soixante et dix; les Ioniens cent; les habitants des **fles de l'Asic Mineure, soumises à** Xerxès, dix-sept ; les Boliens, soixante ; les Hellespontiens, à l'exception de ceux d'Abydos, qui avaient ordre du roi de rester dans le pays à la garde des ponts, et les autres peuples du Pont-Euxin, cent : ces peuples étaient tous armés comme les Grecs.

Les Perses, les Mèdes et les Saces formaient la garnison de tous les vaissesux. Les bâtiments meilleurs voiliers etaient ceux des Phéniciens, et principalement des Sidoniens. Les vaisseaux étaient commandés par des chefs appartenant à la nation qui les avait fournis. La flotte avait pour généraux : Ariabignès , 🕮 de Darius et de la fille de Gobryas; Prexaspe, fils d'Aspathinès; Mega-baze, fils de Mégabate; et Achæmenes, fils de Darius et d'Atosse. Les Ioniens et les Carieus étaient commandés par Ariabignes; les Egyptiens, par Achæménès. Les deux autres géneraux commandaient le reste de la flotte et les vaisseaux de charge.

Parmi les chefs de la flotte se trouvait Artemise (*) Cette princesse voulat, malgre son sexe, faire partie de l'expédition. Son fils étant encore en bas âge à la mort du roi son époux, elle prit les rênes du gouvernement, et son conrage l'engagea a suivre les Perses. Elle avait sous ses ordres ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros, et de Calydnes. Ses vaisseaux, au nombre de cinq, étaient des mieux équipés de

toute la flotte.

(*) Il no faut pas confordre cette peincesse avec Artémue, reine de Cario, souret épouse de Mausole. Celle-ci vécut environ trente ans plus tard.

PÉCAPITULATION. Le nombre d'hommes que Xeraes conduisit pasqu'à Sépius et aux Thermopyles était,



. PASSE EN BEVUE L'ARMÉE ET LA TE. CE PRINCE CONTINUE SA MARCHE RRIVE EN GRÈCE.

dénombrement achevé, et l'arangée en bataille, Xerxès passa
es rangs. Monté sur son char, il
arut toutes les lignes de troupes,
les premiers rangs de la cavalede l'infanterie jusqu'aux der-

revue des troupes de terre sinie, vaisseaux remis à slot, il passa char sur un vaisseau sidonien, s'assit sous un pavillon d'étosse la vogua devant les proues des Les capitaines avaient mis vaisseaux à l'ancre, environ à ptethres (*) du rivage, les proues les vers la terre, sur une même et les soldats étaient sous les Le roi examinait tout, passant les proues et le rivage.

les proues et le rivage. revue étant finie, il descendit de pisseau, et envoya chercher Dée. « Maintenant, lui dit-il, penrus que les Grecs oseront me ré-?— Les Grecs, répondit Démaont toujours été élevés à l'école r**ertu** , fruit de la tempérance et sévérité des lois. Les Lacédéns surtout n'écouteront jamais positions, parce qu'elles tendent servissement de la Grèce. Ils à votre rencontre, et vous preont le combat, lors même que **autres** Grees se soumettraient . Ne me demandez pas quel est ombre pour entreprendre de si es choses; no fussent-ils que hommes, ou moins encore, ils pmbattraient. » Xerxès, au lieu **acher,** se mit à rire, et congédi**a** rate amicalement.

partant de Dorisque pour la , Xerxès força tous les peuples encontra sur sa route à l'accomdans son expédition. Car toute tendue de pays jusqu'à la Thesavait été soumise au roi de et lui payait tribut, depuis l'ex-

e plèthre valait 100 pieds grecs ou es 2 pieds 4 pances à lignes.

pédition de Mégabaze et celle de Mardonius. Au sortir de Dorisque, Xerxès passa pres des places des Samothraces, dont la dernière, du côté de l'occident, s'appelait Mésambria. Elle était fort près de Stryma, qui appartenait aux Thasiens. Le Lissus, qui coulait entre ces deux villes, ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent épuisées. Après avoir traversé le Lissus, Xerxès passa aupres des villes grecques de Maronéa, de Dicée et d'Abdère; puis il traversa le fleuve Nestus, et continua sa route jusqu'aux bords du Strymon ; les mages sacrifièrent des chevaux blancs sur les rives de ce sleuve. L'armée partit des bords du Strymon, et passa près d'Argile, ville grecque sur le bord de la mer, et près de Stagire, autre ville grecque, puis arriva à Acanthe. Voici l'ordre que l'armée avait suivi depuis Dorisque jusqu'à cette dernière ville: toutes les troupes de terre étaient partagées en trois corps; l'un, commandé par Mardonius et Masistès, marchait le long des côtes de la mer. et accompagnait l'armée navale; un autre corps, conduit par Tritantœchmés et Gergis, allait par le milieu des terres; le troisième, où était Xerxès en personne, marchait entre les deux autres, sous les ordres de Smerdoménès et de Mégabyse. La flotte se sépara alors de l'armée de terre pour entrer dans le canal creuse au milieu du mont Athos.

L'expédition de Xerxès, en apparence dirigée contre Athènes seulement, menaçait en réalité la Grèce tout entière. Ceux d'entre les Grecs qui avaient fait leur soumission à Xerxès se flattaient de n'avoir rien à craindre de la part de ce prince; ceux, au contraire, qui avaient refusé de rendre aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, éprouvaient de vives inquiétudes, parce que la Grèce ne paraissait pas en état de résister aux forces du roi, et que la plus grande partie du peuple, loin de vouloir prendre part à la guerre, montrait beaucoup d'inclination pour les Perses.

Tandis que la flotte partait de la ville

de Therme, dix vaisseaux sins voiliers cinglèrent vers l'éle de Sciathos, où les Grecs de leur côté avaient trois navires en observation, un de Trézène, un d'Égine et un d'Athenes. Les Grecs apercevant de loin les Perses, prirent aussitôt la fuite.

Ceux-ci s'étant mis à leur poursuite, enleverent d'abord le navire trézenien. Ils égorgèrent ensuite à la proue le plus bei homme de tout l'équipage, regardant comme un présage beureux, de ce que le premier Grec qu'ils avaient pris était un très-bel

homme.

La trirème d'Égine donna plus de **pe**in**e aux Perse**s par la valeur de Pythéas, un de ceux qui la defendaient. Quoique la trireme fut prise, Pythéas ne cessa pas de combattre, jusqu'à ce qu'il eût eté couvert de blessures. Enfin il tomba a demi mort; mais comme il respirat encore, les Perses, admirant son courage, pansèrent ses blessures avec de la myrrhe, et les enveloppèrent avec des bandes de toile et de coton. De retour au camp, ils le montrèrent a toute l'armee avec admiration, et eurent pour lui toutes sortes d'égards, tandis qu'ils traiterent comme de vils esclaves tous les autres Grecs qu'ils prirent sur le même vaisseau.

La troisieme trireme alla echouer à l'embouchure du Penée. Les Perses s'emparèrent de ce navire sans pou-voir se rendre maîtres de ceux qui le

dèrent à un écueil nommé Myrmex (*), entre l'he de Sciathos et la Magnésie, et les marins élevèrent sur ce rocher une colonne de pierre qu'ils avaiest apportee avec eux.

La flotte perse, qui était partie de Therme, aborda au rivage de la Magaésie, entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias ; les premiers navires a'amarrèrent a terre, et les autres se tinrent a l'ancre, placés derrière ceux-d, la prone tournée vers la mer, sur huit rangs de bauteur, le rivoge n'étant pas assez long pour une flotte si nom-breuse. Le iendemain, il s'éleva une furieuse tempéte. Quelques capitaines sauvèrent leurs bâtnments, en les tirant à terre. Quant a ceux que le vent sur-prit en pleine mer, les uns furest pousses contre des rochers du mont Pélion qu'on appelait Ipnes (**), les autres contre le rivage; quelquesuns se briserent au promontoire Sépias; d'autres furent portes a la ville de Melibee; d'autres enfin à Casthanée. tant la tempête fut violente.

Environ quatre cents vaisseaux périrent dans cette tempête. Les Peries perdirent aussi beaucoup d'hommes et de grandes richesses. Un grand nombre de navires chargés de vivres et d'autres bâtiments de transport furent détruits. Les commandants de la flotte, craignant que les Thessaliens ne profitassent de ce désastre pour les attaquer, firent élever une haute palissade

te de la flotte des Perses arriva ètes (*). De son côté, Xerxès, mée de terre, avant traversé alie et l'Achaïe, était entré le e jour sur les terres des Mén passant par la Thessalie, il a cavalerie contre celle des ens, qu'on lui avait vantée excellente; mais la sienne l'emle beaucoup sur celle-ci.

IMBAT DES THERMOPYLES.

sétablit ensuite son camp dans inie en Mélide, et les Grecs passage des Thermopyles. des Perses occupait tout le jui s'étendait au nord jusqu'à le Trachis, et celle des Grecs de ce continent qui est au

oindrons ici la description que **iro**dote (**) du défilé des Ther-. • Le delilé qui , au sortir de la **nie, donne entrée dans la** n'a dans sa partie étroite qu'un **plèthre** de largeur. Mais le **e le plus** étroit d**u** reste du pays ant et derrière les Thermocar derrière, près d'Alpènes, eut passer qu'une voiture de et devant, près de la rivière nix, et proche de la ville d'Anil n'y a pareillement de pasie pour une voiture. A l'ouest ermopyles est une montagne sible, escarpée, qui s'étend u mont OEta. Le côté du chel'est est borne par la mer, par irais et des ravins. Dans ce , il y a des bains chauds, que mitants appellent chytres, et : ces bains est un autel con-Hercule. Ce même passage **rmé d'**une muraille, dans laon avait anciennement prati**s portes. Les habitants de la** e l'avaient bâtie, parce qu'ils ient les Thessaliens, qui venus de la Thesprotie s'étans l'Eolide, qu'ils possèdent aujourd'hui. Ils avaient pris

A phètes étaient un port situé dans : Pagases.

. vii, chap. 176.

« ces précautions, parce que les Thes« saliens tâchaient de les subjuguer,
« et de ce passage ils avaient fait alors
« une fondrière, en y lâchant les eaux
« chaudes, mettant tout en usage pour
« fermer l'entrée de leur pays aux
« Thessaliens. La muraille, qui était
« très-ancienne, était en grande par« tie tombée de vétusté. Mais les Grecs,
« l'ayant relevée, jugèrent à propos
« de repousser de ce ; côté-là les bar« bares. Près du chemin est un bourg

a nommé Alpenes. Les Grecs qui attendaient les Perses dans cette position étaient, suivant Hérodote, au nombre de cinq mille deux cents, parmi lesquels se trouvaient trois cents Spartiates (*). Léo-

nidas, roi de Sparte, commandait en

chef toute l'armée.

Cependant les Grecs, saisis de frayeur à l'approche des Perses, délibérèrent s'ils ne se retireraient pas. Les Péloponnésiens étaient d'avis de retourner dans le Péloponnèse pour garder le passage de l'isthme. Mais Léonidas voyant que les Phocidiens et les Locriens étaient indignés de cette proposition, soutint qu'il fallait garder la position qu'on occupait, et faire demander du secours à toutes les villes alliées.

Pendant que les Grecs délibéraient ainsi, Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leurs forces. Le cavalier s'étant approché de l'armée, l'examina avec soin; mais il ne put voir les troupes qui étaient derrière une muraille qu'on avait relevée; il aperçut seulement celles qui campaient devant. Les Lacédémoniens gardaient alors ce poste: les uns étaient occupés aux exercices gymniques, les autres arrangeaient leur chevelure. Ce spectacle étonna le cavalier, qui prit connaissance de leur nombre, et s'en retourna tran-

^(*) L'abbé Barthélemy, après avoir comparé les récits d'Hérodote, de Pausanias et de Diodore pense qu'il faut élever à sept mille le nombre des hommes commandés par Léonidas. Voyez Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, t. I, p. 381. Paris, de Bure, 1790, in-8°.

quillement, apres avoir tout examiné aver soin, car personne ne le poursuivit.

Xerxès laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs prendesient la fuite. Le cinquieme enfin, comme ils ne se retiralent pas, Xerxès envoyacontre eux un détachement de Medes et de Cissiens, avec ordre de les faire prisonniers et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impetuosite sur les Grees, mais il en perit un grand nombre. De nouvelles troupes vanrent 🌢 la charge, et quoique fort maltratées, elles ne reculaient pas. Cette strague, dit Hérodote (*), fit consultre à tout le monde, et au ros lui-même, qu'il y avait dons l'ormee perse beaucoup d'hommes, mais peu de soklats. Le combat cependant dura tout le jour. Les Mèdes se voyant si maltraites, se retirèrent. Les Perses appeles les insmortela prirent leur place. Ils allerent A l'ennemi comme à une victoire certaine et facile ; mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas phis d'avantage que les Aledes. Enfin , voyant qu'après des attaques réitérées ils faisaient de vains efforts pour se rendre maîtres du passage, ils se retirèrent.

Telle fut l'issue de cette action. Les Perses ne réussirent pas mieux le len demain. Ils se flattaient que les Grocs, réduits à un petit nombre et couverts de blessures, ne pourraient plus leur résister. Mais ceux-ci s etant ranges

tier. Ce général partit du comp à la chute du jour, et avant passé l'Asope, marcha toute la nuit. Il etait dejs au le sommet de la montagne, lorsqui l'aurore commenca à paraître, 📠 Perses montaient sons être aperçus, les chènes dont cette montagna était couverte empéchant de les voir : mais comme le temps etait calme, un coms de nune Phocidiens, poste dans of endroit, les decouvrit au bruit qu'ils faisaient en marchant sur des feuilles d'arbres. Aussitôt ils se rev**étirent de** leurs armes. Les Perses, qui no s'attudaient point a rencontrer d'ennemis. farent surpris à la vue de troupes qu s'armaient. Mors Hydarne, craignait d'avoir affaire aux Lacemoniens, demanda à Éphialte de quel pays étaions res troupes.Instruit de la vérité, 🛚 rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens , accables d'une pues de flèches , s'enfoirent sur la cime de la m**ontagne.** Hydorne et les Perses, guidés per Ephialte, descendirent à la lidte sans les inquiéter.

An lever du soleil, Xerxès fit des libations, et, apres avoir attendu quelque temps, il se mit en marche vera l'heura que lui avait indiquee Éphialte. Léonidas et les Grecs, marchant commo à une mort certaine, s'avancerent jusqu'à l'endroit le plus large du défile. Les jours précédents, ils n'avaient point dépassé la partie etroite du défilé. Ca jour-là, le combat s'engagea dans un



péranthès, tous deux sils de Da-Le prince les avait eus de Phrae, sille d'Artanès, lequel était le Darius, sils d'Hystaspe et petit-Arsame. Comme Artanès n'avait 'autres enfants, tous ses biens rent avec elle à Darius. Ces deux de Xerxès périrent les armes à in.

y eut un furieux combat auu corps de Léonidas. Les Per-: les Lacédémoniens se repousalternativement; enfin les Grecs **t quatre** fois en fuite les en-, et retirèrent de la mélée le de leur général. Cet avantage usqu'à l'arrivée des troupes conpar Ephialte. Alors les Grecs **xrent l'endro**it le plus étroit du puis, leurs rangs toujours seris se tinrent tous, excepte les ins, sur une colline située à l'enu délilé. Ceux qui avaient encore pées s'en servirent; les autres stirent, dit Hérodote (*), avec i**ins et les dents. Enfin,** attaqués tes parts, ils moururent sous un au de traits. Du côté des Pery eut vingt mille hommes tués.

QMBAT MAVAL D'ARTÉMISIUM.

s avons laissé la flotte perse aux s. où elle s'était réfugiée, après pête du mont Pélion. La flotte e, composée de deux cent quagts voiles, y compris neuf vaisde cinquante rames, était touà l'Artémisium. Les Perses, : que les Grecs n'avaient que si ; forces à leur opposer, étaient ents de commencer l'attaque. **sèrent** cependant pas sortir du de crainte que les Grecs ne prisa fuite à la faveur de la nuit. **achèrent donc** de l**e**ur flotte deux r**aiss**eaux choisis, et les firent derrière l'île de Sciathos, afin ober leur mouvement à l'ennemi. ommandants de ces vaisseaux **t ordre de tourner l'île d'Eubée** iblant le cap Capharée et celui

de Géreste, et d'entrer ensuite dans l'Euripe pour couper la retraite aux Grecs, tandis que le reste de la flotte perse les aurait attaqués de front. Après le départ des deux cents navires, et pendant que les Perses s'occupaient des dispositions nécessaires pour assurer la réussite de leur projet, Scyllias de Scioné, très habile plongeur qui servait sur la flotte perse, mais qui cherchait depuis longtemps une occasion favorable pour se joindre à ses compatrioles et combattre avec eux , plongea , sans être vu des Perses , jusqu'a un bateau sur lequel il **se ren**dit à Artémisium. Aussitôt il instruisit les Grecs du nanfrage des Perses au mont Pélion, et leur apprit le départ de la flotte qui devait tourner l'Eubée.

Les Grecs déciderent de rester ce jour-là a l'endroit où ils se trouvaient, et d'en partir au milieu de la nuit pour aller au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Ne découvrant aucun de ces bâtiments, ils se disposèrent à attaquer la flotte de Xerxès affaiblie par l'absence de deux cents voiles. Les Perses, voyant les manœuvres des Grecs, leverent l'ancre aussitôt, et se préparèrent à les envelopper. Mais à un premier signal, les Grecs formèrent leurs vaisseaux en cercle, les poupes au milieu. A un second, ils attaquèrent les Perses, et leur prirent trente vaisseaux, dont l'un était monté par Philaon, fils de Chersis, et frère de Gorgus, roi des Salaminiens de l'île de Cypre, un des chefs les plus estimés de la flotte perse. La victoire ne se déclara cependant pour aucun des deux partis, et la nuit sépara les combattants. Les Grecs retournèrent à la rade d'Artémisium, et les Perses aux Aphètes.

On était alors au milieu de l'été (an du monde 3524; avant J. C. 480); une pluie très-forte tomba pendant toute la nuit, et d'affreux coups de tonnerre se firent entendre du côté du mont Pélion. Les flots et les vents poussierent jusqu'aux Aphètes des corps morts et des débris de bâtiments naufragés. Les Perses, en station dans le

port, craignaient à tout instant d'être submergés; mais cette nuit fut bien plus terrible encore pour les vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée. Surpris en mer par la tempête, ils furent brisés, et tous ceux qui les montaient

périrent misérablement.

Le lendemain, la flotte perse se tint à l'ancre au port des Aphètes; et le même jour les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois navires athéniens. Encouragés par ce secours et par la nouvelle du naufrage des Perses qui faisaient le tour de l'Eubée, ils partirent comme ils avaient fait la veille, attaquèrent les vaisseaux ciliciens, les détruisirent et retournèrent à la rade d'Artémisium, à l'entrée de la nuit.

Le troisième jour, les généraux de Xerxès, indignés de se voir maltraites par une flotte si peu nombreuse, et craignant d'ailleurs la colère du roi, n'attendirent point que les Grecs allassent les attaquer. Ils firent avancer leurs vaisseaux formés en croissant, pour envelopper les Grecs; mais ceux-ci engagèrent le combat sans leur donner le temps d'exécuter la manœuvre qu'ils méditaient. Les généraux de Xerxès, gênés par le nombre de leurs navires qui se heurtaient les uns les autres, résistèrent cependant et ne voulurent point céder, retenus par la honte. La perte des Grecs, quoique très-considérable en hommes et er visseaux ille fut

Aussitôt après le départ de la 🛭 un homme d'Histiée alla annouer Perses que les Grecs avaient q l'Artémisium. N'osant pas ajoute à cette nouvelle, les généraux de 🛣 firent garder étroitement cet hos et envoyèrent à la découverte **que** bâtiments legers. Le rapport de bitant d'Histiée s'étant trouvé e la flotte perse mit à la volle premiers rayons du soleil , pour à Artémisium, où elle demeurs qu'au milieu du jour. Les Pers rendirent ensuite à la ville d'Et dont ils s'emparèrent, et ils fires courses dans l'Hellopie et dans la partie maritime de l'Histiceoth

Après le combat des Thermos Xerxès s'était occupé de faire and ses morts. Les cadavres des P furent, à l'exception de mille esv jetés dans de grandes fosses qui acheva de remplir avec des feuili de la terre. Dès que cette mesur été prise, Xerxès envoya à Histihéraut qui fit réunir l'armée nava parla en ces termes : « Alliés, l « Xerxès permet à tous ceux q « voudront de quitter leur post « d'aller voir comment il a com « les insensés qui se flattaient de « porter sur sa puissance. »

Aussitôt après cette publication bateaux devinrent extrémement su Histiée, tant il y eut de persu empressues de traverser le détroit



irent aucun dégât dans le pays, itait déclaré pour eux. Dans la le, ils ne trouvèrent point d'has; les uns s'etaient retirés avec richesses sur le mont Parnasse, itres, en plus grand nombre, en réfugiés à Amphissa, ville simudessus de la plaine de Crisa. Lerses, conduits par les Thessaparcoururent la Phocide entière, int les arbres et mettant le feunt, sans épargner ni les villes ni noles.

npies. **les avoir passé le pays des Para**n**iens, ils arrivèrent à la ville de** iée, où leur armée se partagea ux corps; le plus considerable na vers Athènes, sous la conduite **xxès, et entra** par la Béotie sur ritoire d'Orchomène. Les Béos'étaient tous soumis, à l'excepies Platéens et des Thespiens, les villes furent prises et ruinées d en comble. Les autres troupes, à leur droite le mont Parnasse. ièrent vers le temple de Delphes, **eant le territoire de la Phocide**, les mirent le feu aux villes des **réens, des** Dauliens et des Eolides. colonne avait pris le chemin dont parions dans le dessein de piller pie de Delphes, et d'en offrir les s à Xerxès. Si nous en croyons lote (*), lorsque les Perses apaient du temple de Minerve Prola foudre tomba sur eux, des iers de roche se détachèrent du et du Parnasse, et, roulant avec uit épouvantable, écraserent un nombre de leurs soldats. En temps, on entendit des cris et e des sons de voix confuses qui aient sortir du temple. Ces prorépandirent l'effroi parmi les s, qui renoncèrent à leur entre-, et se retirèrent précipitamment. Delphiens, quittant alors leurs ites, en tuèrent un grand nombre. qui échapperent au carnage se rent en Beotie. Le corps d'armée rait suivi Xerxès était arrivé de-

œtte ville, où on ne trouva qu'un petit nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve, situé dans la citadelle, dont ils avaient barricadé les portes et les avenues. Les Perses établirent leur camp sur la colline de l'Aréopage. Les assiégés, quoique trahis par la faiblesse de leurs remparts, continuèrent cependant à se défendre et ne voulurent accepter aucune capitulation. Lorsque les Perses approchaient, ils roulaient sur eux des pierres d'une grosseur prodigieuse, tellement que Xerxès commençait à craindre d'être obligé de lever le siége. Ensin les Perses découvrirent derrière les portes de la citadelle un lieu escarpé où les Athéniens n'avaient pas mis de gardes. Ils montèrent par cet endroit, entrèrent dans la citadelle, et y mirent le feu après avoir massacré les Athèniens et pillé le temple de Minerve. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il envoya un courrier pour instruire de cet heureux succès Artaban, qui se trouvait **à** Suse.

COMBAT NAVAL DE SALAMINE.

Les troupes de la flotte perse, après avoir quitté le champ de bataille des Thermopyles , s'étaient rendues à Histiée, où elles s'arrêtèrent trois jours. Elles traverserent ensuite l'Euripe, et se trouvèrent en trois autres jours au port de Phalère. Hérodote remarque (*) que les armées de Xerxès n'étaient pas moins nombreuses lorsqu'elles entrèrent dans l'Attique, qu'à leur arrivée aux Thermopyles et au promontoire de Sépias. En effet, les hommes qui avaient péri dans la tempête près du mont Pélion, au passage des Thermopyles et au combat naval d'Artémisium, avaient été remplacés par différents peuples, tels que les Méliens, les Doriens, les Locriens, presque tous les Béotiens, et les habitants de quelques îles qui n'étaient pas d'abord sous les étendards de Xerxès. Toutes les troupes perses étant arrivées à Athènes

Livre viii, chap. 37.

Athènes, et s'était emparé de

(*) Livre viii, chap. 66.

et au port de Phalère, Xerxèa fit convoquer les tyrans des differentes nations qui se trouvaient dans son armée et les capitaines des vaisseaux. Ils prirent rang, chacun suivant la dignité dont il était revête.

Le roi de Sidon eut la première place, et celui de Tyr la seconde; les autres chefs venaient apres ceux-ci. Quand its se furent assis. Xerxès leur fit demander par Mardonius s'il deva t attaquer les Grecs sur mer. Mardonius les interrogea, et tous furent d'avis qu'il fallant combattre, ex-

cepté cependant Artémise.

Cette princesse representa qu'il serait imprudent de livrer un combat naval aux Grecs, bien supérieurs sur mer aux hommes que Aerxes pouvait leur opposer; que les Perses etant maîtres d'Athènes, l'étaient pour ainsi dire de toute la Grèce; d'ailleurs les Grecs, n'ayant point de vivres, acraient obliges de se retirer dans leurs villes.

Mardonius, dit-elle, rapportez
fidelement au roi les paroles que vous
allez entendre: Seigneur, après les
preuves de courage que j'ai données
aux combats livres près de l'Eubée,
il est juste que je puisse vous dire
mon sentiment. Ne risquez pas vos
vaisseaux dans un combat naval, car
les Grecs sont aussi superieurs sur
mer a vos troupes que les hommes
le sont aux femmes. D'ailleurs, pour-

au secours de leur patrié. Mais de vous vous pressez de combattre, en cas de malieur, la defaite de votre armée de mer entraînera la perte de vos troupes de terre. Enfin, sei gneur, vous étes le meilleur de tout les maîtres, mais vous avez de mauvais esclaves, tels que les Egypotiens, les Cypriens, les Ciliciens de les Pamphyliens, sur le secours de quels on ne peut pas compter. Nerxès, tout en approuvant l'avis d'Artemise, crut qu'il fallait déférer à

d'Artemise, crut qu'il fallait déférer à l'opinion du plus grand nombre, et persuade d'ailleurs que l'armee navale ferait mieux son devoir si elle agissait sous ses yeux, il voulut être temote

du combat.

L'ordre du départ avant été donné. la flotte des Perses s'avança vers Salamine, et se rangea en bataille. La nuit étant survenue, les Perses remurant l'attaque au lendemain. Cependant la frayeur s'empara des Grecs, et surtout des Peloponnésiens. Ceox-ci craignaient que, si les Perses etaient vainqueurs. on ne les bloquat dans l'he de Salamine. tandis que leur pays se trouverait sam détense. Et en elfet, cette même puitla , l'armee des Perses se mit en route pour le Pelopounèse. Thémistocle, comprenant toute l'influence que les apprés hensions des Peroponnesiens pouvaient exercer sur les Grecs, envoya aux géneraux de Xerxes un expres qui leur dit . Le general des Atheniens, qui fos et au promontoire de Cynolevèrent l'ancre, et couvrirent le détroit jusqu'à Munychie.

notte des Perses était forte de le deux mille voiles; celle des s n'en comptait que trois cent e-vingts. Le général athénien dit pour commencer le combat i **vent qui se levoit r**égulièrement les jours à la même heure com**it de so**uflier. Les Perses s'avant d'abord avec courage, animés a présence de Xerxès qui avait lacer son tröne sur une hauteur il pouvait voir le combat sans r le moindre danger; mais le contraire, et le grand nombre lisseaux resserrés dans un estres-etroit, génaient la manœu-Tous ces obstacles ralentirent **M l'ardeur des** Perses. Les Grecs, it que leurs ennemis faiblissaient, blerent d'efforts et pénétrerent **au ce**ntre de la flotte de Xerqui fut en grande partie dépar les Athéniens et les Egi-

Les choses, dit Hérodote (*), nt se passer ainsi, car les Perses ttaient sans ordre et sans regle des hommes accoutumés aux la tactique et de la discipline ire. Ils se comportèrent cepenbeaucoup mieux qu'ils n'avaient Artémisium, et se surpassèrent êmes, chacun faisant tous ses par la crainte que lui inspirait s, dont il croyait être vu.

emise montra un grand courage e combat. Xerxès dit, à cette on, que les hommes s'étaient its en femmes, et les femmes en

abignès, frère de Xerxès, géde l'armée navale, périt dans la
è, ainsi qu'un grand nombre de
mes de distinction, tant Perses
lèdes et autres alliés. La perte
recs ne fut pas considérable.
e ils savaient nager, ceux qui ne
ient pas sous les coups des ennequand leur vaisseau coulait bas,
ent Salamine à la nage; mais la

ivre viii, chap. 86.

plupart des Perses se noyaient dans la mer, faute de savoir nager.

Quelques Phéniciens, dont les vaisseaux s'étaient perdus, accusèrent de trahison, auprès du roi, les Ioniens, qui toutefois ne furent point punis, et les Phéniciens porterent seuls la peine de cette accusation. Pendant qu'ils se plaignaient encore, un vaisseau de Samothrace fondi**t sur un vaisseau** athénien et le coula. En même temps. un vaisseau éginète attaqua le vaisseau de Samothrace et le coula aussi; mais les Samothraces, excellents hommes de trait, chassèrent à coups de javelots les soldats du vais**s**eau éginète, dont ils se rendirent maltres. Cette action sauva les Ioniens. Xerxès qui en fut témoin, furieux de la perte de la bataille, fit coupe**r la tête aux** Phéniciens, afin, disait-il, que des làches ne pussent plus calomnier des gens plus braves qu'eux. Ce prince avait suivi des veux le combat, et ses secrétaires tenaient une note exacte du nom et de la patrie des guerriers qui s'étaient le plus distingués.

Une partie de la flotte perse fut prise ou coulée bas par les Athéniens et les Éginètes. Les vaisseaux qui purent se sauver par la fuite se retirèrent au port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre.

Aminias de Pallène donna la chasse au vaisseau que montait Artémi**se.** Si cette circonstance edt eté counue de lui, il se serait rendu maître du vaisseau ou aurai**t et**é p**ris lui**même. Tel était l'ordre signifié aux capitaines athéniens; on avait même promis une récompense de dix mille drachmes à celui qui s'emparerait de la personne d'Artémise, tant les Athéniens regardaient comme humiliant pour eux de voir une femme qui osait leur résister. Cette princesse trouva cependant moyen d'échapper à ses ennemis. Quant aux Perses qui avaient été placés dans l'île de Psyttalie, ils furent tous tailles en pièces par les Grees.

Aussitôt que Xerxès connut sa défuite, craignant que les Grecs ne songeassent à couper les ponts jetés entre

Sestos et Abydos, il pensa à prendre la fuite. Mais voulant donner le change aux Grees et à ses troupes, il fit travailler a une digue destinée à joindre Salamine au continent. On lia ensemble les vaisseaux de charge phéniciens, et on prit des mesures comme pour donner une autre bataille navale. En voyant Xerxès agir de la sorte. Perses et Grecs furent persuadés qu'il voulait rester, et qu'il se préparait à continuer la guerre. Mardonius seul

pénétra ses intentions.

Quand on apprit a Suse, por un premier courrier, que Xerxes était maître d'Athènes, les Perses curent tant de joie de cet événement, que toutes les rues furent jonchees de my rte ; on brûld des parfums, et personne ne s'occupait que de festins et de plaisirs. La nouvelle du désastre de Salamine jeta la consternation dans la ville; les habitants déchirèrent leurs habits, en poussant des cris lamentables, et imputant leur infortune a Mardonius. Ils étaient moins affligés de la perte de leurs vaisseaux qu'alarmes pour le roi. Leurs inquietudes continuèreut jusqu'au retour de Xerxes.

Mardonius, pensant bien qu'il encourrait la disgrace de son maître pour l'avoir jeté dans cette malheureuse guerre, prit la résolution de s'ex-poser à de nouveaux dangers, et de soumettre la Grèce ou de mourir les armes a la main. Il pressa donc Xerxes de reformer en Perso Aeo la sordre; ayant enfin reconnu lou reur, ils se réunirent de nouves continuèrent leur voyage.

L'armée de terre, commandée Xerxès, demeura quelques jours l'Attique apres le combat de Salan puis elle se mit en route et suit meme chemin qu'elle avait tenu 🛊 nant. Mardonius svait jugé à m d'accompagner le roi , parce que li son etait trop avancée pour cont. les opérations militaires. D'ailles eroyait plus convenable de passer l' en Thessalie, et d'attaquer ensuite loponnèse. Arrivé en Thessalie, il cupa de choisir les troupes qui vaient rester en Grèce avec lui. 1 nombre furent tous les Perses e appelait *Immortels* , exc**epté Hyd**i leur commandant , qui ne voulut abandonner le roi. Mardonius 🚌 core, parmi les Perses, les cuiras et le corps de mille chevaux , aux il joignit les troupes mèdes, s bactriennes et indiennes , tant inf rie que cavalerie.Quant aux a allies, il lit choix des beaux hon et de ceux dont la valeur lui connue. Toutes ces troupes rés'élevaient à trois cent mille hom

Xerxès laissant Mardonius en 🤈 salie, se hâta de gagner l'Helles, Il mit quarante-cinq jours pour az au détroit. Les troupes qui le suiva réduites à se nourrir la plupes temps d'herbes, d'écorce et de 🌆 darl - furent bientot attaque



Perses partirent de la Thrace; qu'ils furent arrivés au détroit, ressèrent de traverser l'Hellesir leurs vaisseaux pour gagner , car les ponts de bateaux ne **Ment plus ; une tempête les avait** 5. L'armée séjourna quelque wx environs d'Abydos; les solrant trouvé dans le pays des en plus grande abondance que eur marche se gorgèrent de ure. Cet excès, joint au chand'eau, tit périr presque tout restait du corps d'armée dont ramena les débris à Sardes. ndant Artabaze, fils de Phar-

qui depuis longtemps s'était grande réputation parmi les accompagna le roi jusqu'au de l'Hellespont, avec soixante commes de l'armée de Mardo-lerxès étant passé en Asie, et se trouvant, à son retour, rirons de la presqu'ile de Palrut devoir profiter du hasard ait conduit près des Potidéates, se remettre sous le joug de qu'ils avaient secoué.

naze assiègea alors Potidée; et, mant les Olynthiens de vouloir ter contre le roi, il les assié-**Bi. Ayant** pris leur ville, il en **er les habitants dans un marais.** te. Artabaze s'occupa sérieudu siège de Potidée. Tandis ssait la ville, Timoxène, stra-: **Scionéen**s, s'engagea à lui en **s portes.** Toutes les fois que **re et Art**abaze avaient à s'écrire velle importante, ils attachaient t à une sièche, et le roulaient **le l'entaille** , de façon qu'il tede plumes ; ils tiraient ensuite che dans un endroit convenu. **son de T**imoxène fut reconnue **mière** suivante ; la flèche tirée **abaze s'écarta du but, et frappa** le un homme de Potidée. Les es qui étaient présentes prirent ; et, après avoir reconnu qu'on ittaché une lettre, elles la porux stratéges assemblés. La leccette lettre fit connaître l'aula trahison.

Il y avait déjà trois mois qu'Artabaze assiégeait inutilement Potidée lorsqu'il arriva un rellux considérable, et qui dura fort longtemps. Les Perses voyant que le lieu occupé auparavant par la mer n'était plus qu'une lagune, se mirent en route pour entrer dans la presqu'île de Pallène. Ils avaient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, lorsqu'il survint une marée très-haute. Ceux qui ne savaient pas nager périrent dans les eaux, et ceux qui savaient nager furent massacrés par les Potidéates, qui les poursuivirent avec des bateaux. Artabaze, déçu de ses espérances, alla rejoindre Mardonius en Thessalie, avec les débris de son corps d'armée.

La flotte de Xerxès ayant transporté le roi et ses troupes de la Chersonèse à Abydos, alla passer l'hiver à Cyme. Cette ilotte se rassembla ensuite dès le commencement du printemps à Samos. La plupart des troupes embarquées étaient perses et mèdes, et avaient pour généraux Mardontès, fils de Bagée, et Artayntès, fils d'Artachée, qui s'était associé son neveu Ithamitrès, et partageait avec lui le commandement. Comme les Perses avaient reçu un échec considérable à la bataille de Salamine, ils n'osèrent pas avancer plus loin vers l'occident. Ils avaient encore trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens; avec ces forces ils se tinrent à Samos pour garder l'Ionie et l'empêcher de se révolter. Bien loin de s'attendre à voir les Grecs venir en Ionie, ils croyaient que ceux-ci se contenteraient de défendre leur propre pays, et cette conjecture leur paraissait d'autant mieux fondée, qu'au lieu de les poursuivre dans leur fuite après la bataille de Salamine, les Grecs s'étaient trouvés très-heureux de se retirer. Battus sur mer, ils espéraient que sur terre Mardonius remporterait de très-grands avantages. Ce général partit de la Thessalie, marchant à grandes journées vers Athènes, et emmenant avec lui tous les hommes en âge de porter les armes. Les princes de Thessalie, loin de se repentir de leur conduite précédente, étaient encore plus animés qu'auparavant; et Thorax de Larisse, qui avait accompagné Xerxès dans sa fuite, in rait alors ouvertement le passage à Mardonius pour entrer en Orèce.

Lorsque l'armée perse fut en Beotie, les Thébains tâchèrent de réprimer l'ardeur de Mardonius, en le dissuadant d'aller plus avant. Ils lui représenterent qu'il n'y avait pas de lieu plus commode pour camper, et que s'il voulait y rester, il se rendrait maître de la Grèce entière saus coup férir, car il était bien difficile d'en venir à bout par la force tant qu'elle resterait unie, comme ils l'avaient éprouve par le passé. « Si vous suivez notre con-« seil, ajoutaient-ils, vous déconcerterez « sans peine les meilleurs projets des « Grees. Envoyez de l'argent à ceux « d'entre eux qui ont le plus de crédit dans chaque ville; la division se met- tra dans toute la Grèce, et, avec le secours de ceux qui prendront votre parti, vous subjuguerez facilement « les autres. »

Le désir ardent qu'avait Mardonius de se rendre maître d'Athènes i'empêcha de suivre le conseil que lui donnèrent les Thébains. Il en fut d'ailleurs encore détourné par sa folle présomption, espérant toujours faire connaître au roi l'heureuse nouvelle de la prise de la ville d'Athènes, par des torches allumées qu'on plaçait dans les îles et qui servaient de signaux. En entrant dans l'Attique il front le

niens à faire leur som tira avant que Pausat l'Isthme avec ses troi d'Athènes, il mit le fit abattre tout ce qui s murs et édifices. Il i parce que ce pays n'e pour la cavalerie, et d'une défaite, il n'aun que par des defilés où d'hommes auraient su Il résolut donc de retc afin de combattre p altiée, et dans un pay pût manœuvrer facile

Il était deja en mi courrier lui annonça mille Lacédemoniens : Mégare, Aussitôt il moyens de l'arrêter. 1 min , avec son armée vers Mégare, faisant vants a la cavalerie. U étant ensuite venu lu les Grecs etaient asser il retourna sur se**s** (route par Décelee. avaient mandé les vois pour lui servir de gu conduisirent à Sphen à Tanagre, où il passi demain ayant tourné arriva sur les terres d il prit du bois et d'a necessaires pour fort car il voulait avoir un defa te. Le comp de



PERSE. 181

lans la plaine. Ils le firent, et **Parut toute** la cavalerie perse, Investit, et fondit sur eux **Pour les exterminer.** Alors les rus serrérent le plus possible angs, et firent face de tous A cette vue, les Perses tournè-Me et se retirèrent. Il est diffi-Savoir si l'intention de Mardoan d'agir contre ces Phocidiens pement de les intimider. Il leur im héraut pour les engager à itrer toujours gens de cœur, ils faisaient, et les assurer pavaient compter sur sa recon-

et sur celle du roi, s'ils se

ment avec courage.

dant toute l'armée grecque, M réunie, marcha contre les de Mardonius. Les généraux **pris,** à leur arrivée à Erythres, Perses compaient sur les bords po, tinrent conseil, et allèrent 🕇 vis-à-vis d'eux, au pied du héron.

e les Grecs ne descendaient la plaine, Mardonius envoya ux toute sa cavalerie, compar Masistius, homme de listinction parmi les Perses. al montait un cheval niséen, xors était d'or, et qui portait is magnifique. Cette cavalerie pprochée des Grecs en bon ndit sur eux, et leur fit beaunal, leur reprochant en même n'être que des femmes.

égariens se trouvaient placés droit le plus exposé aux atta-**Perses.** Pressés par la cavai envoyèrent demander des our les relever. Tous les Grecs it, excepte trois cents Athé**me, q**ui emmenèrent avec eux bement de gens de trait.

zierie perse attaqua en ordre scadrous. Masistius, qui se en avant des troupes, eut il atteint par une sièche dans : l'animal se cabra, et jeta i par terre. Les Athéniens act aussitôt, se saisirent du t tuèrent le cavalier malgré nce. Ils ne purent d'abord y

réussir, à cause de la cuirasse d'or, faconnée en écailles de poisson, qu'il avait sous son habit de pourpre; mais enfin un Grec lui porta dans l'œil un coup dont il mourut. La cavalerie ignora d'abord le malheur arrivé à son général, car on n'avait pas vu Masistius tomber de cheval. Cépendant les Perses s'étant arrétés, et s'apercevant que personne ne leur donnait l'ordre de charger, apprirent que leur général avait été tué ; ils s'encouragèrent l**es uns les a**utres, et poussèrent leurs chevaux à toute bride, pour enlever le corps de Masistius.

Les Athéniens les voyant accourir tous ensemble, pêle-mêle, et non par escadrons, appelerent à eux le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie venait à leur secours, il y eut un combat très-vif sur le corps de Masistius. Tant que les trois cents Athéniens furent seuls, ils curent un très-grand désavantage, et abandonnèrent le corps, mais lorsque les autres Grecs furent arrivés, la cavalerie perse ne soutint pas le choc, et perdit beaucoup de monde sans pouvoir enlever le corps de son général. Ces cavaliers s'éloignèrent d'environ deux stades, et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. On décida de retourner vers Mardonius.

La cavalerie étant arrivée au camp, toute l'armée témoigna la douleur qu'elle ressentait de la perte de Masistius , et Mardonius encore plus que les autres. Les Perses se couperent la barbe et les cheveux; ils coupèrent aussi les crins à leurs chevaux et aux bêtes de charge. Des cris lugubres se firent entendre dans tout le camp, car Masistius était, après Mardonius, le général le plus estimé des Perses et du roi.

Les Grecs mirent sur un char le corps de Masistius, et le firent passer de rang en rang. Toute l'armée admira la haute stature et la beauté de ce général.

Les Perses ayant cessé de pleurer Masistius, se rendirent sur l'Asope, qui traverse le territoire de Platée, où ils savaient que les Grecs étaient campés. Mardonius les rangea en face des

ennemis. Il plaça les Perses vis-à-vis des Lacedemoniens; et comme ils étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux-ci, il les disposa en plusieurs rangs, et les étendit jusqu'aux Tégéates. Il rangea les Mèdes immédiatement après les Perses, en face des Corinthiens, des Potideates, des Orchoméniens et des Sicyoniens. Après les Mèdes, venaient les Bactriens, visà-vis des Epidauriens, des Trezéntens, des Lépréates, des Tirynthiens, des Myceniens et des Phliasiens. Ensuite, se trouvaient les Indiens, opposes aux Hermionéens, aux Érétriens, aux Styréens et aux Chalcidiens. Les Saces furent placés auprès des Indiens, visô-vis des Ambraciotes , des Anactoriens, des Leucadiens, des Paléens et des Éginètes. Immediatement apres les Saces, et en face des Athèniens, des Plateens et des Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Meliens, les Thessaliens, et les mille Phocidiens dont nous avons déjà parlé. Quelques-uns de leurs compatriotes, qui avaient embrassé la cause de la Grèce, s'étaient retirés sur le Parnasse, et ils en descendaient pour piller et barceler l'armée perse. Mardonius piaça aussi les Macédoniens et les Thessaliens vis-à-vis des Athéniens.

Les peuples que nous venons de nommer, et que Mardonius rangea en bataille, étaient les plus considérables et les plus célèbres. Des hommes de aux Grecs le succès, s'ils se tenaime sur la défensive; et une défaite, s'ils traversaient l'Asope, et commençaient le combat. Mardonius désirait ardem ment d'attaquer l'ennemi : mais les victimes n'étaient pas favorables, d' ne lui promettaient également de mo cès que dans le cas où il attendrai l'ennemi.

Timégénidas de Thèbes, fils d'Herre conseilla à Mardonius de faire garde les passages du Cithéron, pour arrête dans leur marche et enlever s'il etait possible les nombreux détachement de troupes grecques qui allaient rejoint dre l'armée. Mardonius, approuvant cet avis, envoya, des que la nuit fu venue, la cavalerie aux passages 🚛 Cithéron, qui conduisaient à Plates, et que les Beotiens appelaient Les troit téles, et les Athèniens Les têtes 👛 chêne. Ces cavaliers enlevèrent m convoi de cinq cents bêtes de charge qui portaient des vivres du Pélopos nese au camp des Grecs, et massacrerent les hommes et les bêtes, sans me épargner, puis ils rentrèrent dans leur camp.

Les Perses et les Grecs furent es suite deux jours sans escarmouches. Les premiers s'avancèrent jusque sur les bords de l'Asope, pour provoque tes ennemis : mais aucune des deux armees ne voulut passer la rivière. La cavalerie de Mardonius ne cessait par cependant d'inquiéter et de harcels PERSE. 188

i parlé. Celui-ci fut d'avis t lever au plus tôt le camp, rocher de Thèbes, où l'on porter des vivres pour les des fourrages pour les chedans cette position, on terı guerre, en s'y prenant de suivante: Nous avons, diucoup d'or monnayé et non avec une grande quantité ; des vases précieux; nous sans rien épargner, toutes es aux Grecs, et surtout à rt le plus d'autorité sur l'esrs concitoyens. On les amèi trahir la cause de la patrie r les risques d'une bataille. nsse rangèrent à cet avis, qui ait plus prudent. Cependant **, aimant** mieux recourir à la la corruption, fut d'une ntraire. L'armée perse, dii**t de beauc**oup supérieure à recs: il fallait livrer bataille nent, et sans attendre que s, dont le nombre augmenes jours, eussent reçu de enforts: on devait mépriser **ions** d**e**s devins, et sans hénire les Perses au combat, itique usage de leur nation. us lit aisément prévaloir son **Xerxès** lui avait donné le ment général de toute l'arivoqua donc les principaux rses et grecs auxiliaires, et nda s'ils avaient connaisielque oracle qui prédit aux ils devaient périr dans la **cheis** qu'il avait mandés ne point à cette question, les **m'ils n'avaient aucune conles** oracles, les autres par ardonius prit la parole, et Puisque vous ne savez rien, rus n'osez rien dire, je vais homme qui est bien insoracle dit que les Perses , **à leur arrivée en Grèce, le** Delphes, et qu'après l'avoir périront tous. Mais puisque on connaissance de cette n. nous n'attaquerons pas :, nous n'essayerons pas de

« le piller, et nous ne périrons pas. Que « tous ceux d'entre vous qui sont dé-« voués aux Perses se réjouissent donc, » bien assurés que nous aurons l'avan-« tage sur les Grecs. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il ordonna qu'on fit les préparatifs nécessaires pour livrer la bataille.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Mardonius envoya contre les Grecs ses cavaliers, qui, étant très-habiles à lancer le javelot et à tirer de l'arc, les incommodèrent d'autant plus, que, ne se laissant point approcher, il était impossible de les forcer à combattre corps à corps. Cette cavalerie s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à toute l'armée grecque, la troubla et la combla. Les Lacédémoniens seuls campaient pres de la fontaine; les autres Grecs en étaient plus ou moins éloignés, suivant la disposition de leurs quartiers. L'Asope se trouvait dans le voisinage; mais la cavalerie perse repoussant à coups de traits tous ceux qui voulaient y puiser de l'eau, ils allaient en chercher à la fontaine. Cette dernière ressource leur étant enlevée, les généraux grecs se rendirent auprès de Pausanias, roi de Sparte, pour convenir de ce qu'ils devaient faire, car l'armée manquait aussi de vivres, et des valets envoyés dans le Péloponnèse pour en chercher, ne pouvaient plus rentrer au camp, parce que la cavalerie leur en termait le passage. On décida, si les Perses n'offraient pas encore la bataille ce jour-là, de passer dans l'île d'OEroe, située vis-à-vis de Platée, à dix stades de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie. Cette île est formée par une rivière qui descend du mont Cithéron dans la plaine, se partage en deux bras, éloignés l'un de l'autre d'environ trois stades, et réunit ensuite ses eaux dans un même lit. Les Grecs résolurent de s'y établir, tant pour avoir de l'eau en abondance, que pour ne plus être incommodés par la cavalerie de Mardonius. Ils prirent la résolution de décamper la nuit, à la seconde veille, de crainte que les Perses ne les inquiétassent dans leur marche.

Ils étalent sussi convenus d'envoyer la moitié de l'armee au Cithéron, pour ouvrir les passages aux valets, qui avaient été chercher des vivres, et que l'ennemi tenait enfermés dans les gor-

ges de la montagne (*).

Les cavaliers perses barcelèrent l'ennemi pendant toute la journée, et se retirérent vers le soir. Dès qu'il fut nuit, les Grecs, profitant de leur absence, levèrent le camp, et se mirent en marche. Ils se dirigèrent vers un temple de Junon qui était devant Platée, a vingt stades de la fontaine de Gargaphie, et y posèrent leur camp.

Quand Mardonius eut appris que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit, il fit passer l'Asope à son armée, et se mit à leur poursuite. Il n'était occupé que des Lacédémoniens et des Tégéates, parce que les hauteurs l'empéchaient d'apercevoir les Athéniens qui avaient pris par la plaine. Dès que les autres généraux de l'armes perse virent Mardonius s'ébranier pour courir après les Grees, ils arrachèrent aussitôt les étendards, et suivirent leur chef à toutes jambes, confusément et sans garder leurs rangs , poussant de grande cris, et faisant un bruit épouvantable, comme s'ils avaient été sûrs de remporter la victoire.

Pausanias, roi de Sparte, se voyant pressé par la cavalerie perse, envoya un exprès aux Athéniens pour les engager à le secourir. Les Atheniens se mirent en mouvement ils etarent dejà qu'ils avaient tichés en terre, lançaient une quantité si prodigieuse de fleches, que les Spartiates en ataient accables. Les sacrifices continuant a n'être point favorables. Pausanias tourna ses regards vers le temple de Junon, pres de Platee, implora la desse, et la supplia de ne pas permettre que les Grees fussent trompés dans leurs espérances.

Les Tégéates marchèrent aussitôt contre les Perses, et les sacrifices aunonçant enfin un heureux succes, les Lacedemoniens se mirent aussi en mouvement. Les Perses, quittant alors leurs arcs, soutiarent le choc. On 📭 battit d'abord près du rempart 👍 boucliers. Lorsqu'il eut été renversé, l'action devint vive, et dura longtempt. Les soldats de Mardonius sausissaiez les lances des Greca, et les brisaient entre leurs mains. Dans cette journes, ils ne le cederent aux Grecs ni en force ni en audace; mais étant armés d'une manière peu convenable, 🐗 n'ayant d'ailleurs ni la prudence ni les connaissances militaires de leurs ennemis, ils se jetaient sans ordre un à un ou plusieurs ensemble sur les Spartiates, qui les taillaient en pièces.

Les Grecs etaient vivement presset du côté où Mardonius, monté sur na cheval blanc, combattait en personns à la tête des mille Perses d'élite. Tant que ce géneral vecut, ses soldats soutinrent vaillamment l'attaque des Lacedemoniens, et leur tuérent même beaucoup de monde, mus des qu'n fat ttaient sans armes défensives des hommes pesamment armés. et mis en fuite par les Grecs, rses se sauvèrent en désordre ur camp, et en dedans du mur de n'ils avaient construit sur le terde Thèhes.

ahaze, fils de Pharnace, qui comit un corps de quarante mille es, prévoyant bien, pendant ac hattait encore, quelle serait du combat, ordonna à ses troule suivre partout où il les cont. Ces ordres donnés, il sit mine loir aller à l'ennemi; mais ayant i quelque peu, et voyant que les étaient en déroute, il se retira é de la Phocide, dans l'intention rer le plus tôt possible sur les

de l'Hellespont. Béotiens combattirent longcontre les Athéniens; mais tous ires Grecs du parti de Xerxès se isirent à dessein avec beauroup ilesse- Les troupes auxiliaires mes prirent la fuite avant même r combattu. « Cela prouve, dit dote (*), l'Influence des Perses es barbares; et en effet, si ceux-: sauvérent, même avant d'en venus aux mains avec l'ennemi, it parce que les Perses leur en derent l'exemple. Ainsi toute iée prit la fuite, excepté la caie perse et béotienne, qui proı la retraite. »

dis que les Perses fuyaient de parts, on alla dire a ceux des qui ne s'étaient point trouvés à e, que Pausanias, roi de Sparte, de remporter la victoire sur les de Mardonius. Aussitôt les hiens, les Mégariens et les Phliacoururent vers le champ de bapéle-mêle, et sans observer ordre. Lorsque les Mégariens Phliasiens furent près des ennea cavalerie des Thébains, comé par Asopodore, fils de Timans ayant vus marchant à la hâte arder leurs rangs, les chargea,

en tua six cents, et poursuivit jusqu'au Cithéron le reste de cette multitude imprudente.

Les Perses ne se furent pas plutat réfugiés dans leurs retranchements, qu'ils se hâtèrent d'en occuper les tours, et de mettre toutes les fortifications en état de défense, avant l'arrivée des Lacédemoniens. Les retranchements furent d'abord défendus par les Perses avec courage et succès; mais les Athéniens s'étant joints aux Lacédémoniens, parvinrent à escalader le mur, et en ayant abattu une partie, les Grecs se jetèrent en foule dans le camp. Les Tégéates y étant entrés les premiers, pillèrent la tente de Mardonius, et prirent, entre autres choses, la mangeoire de ses chevaux, ouvrage de bronze et d'une beauté remarquable. ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa.

Le mur ayant été renversé, les Perses se débandèrent, et pas un ne retrouva le courage qu'il venait de montrer à la défense des retranchements. Ils se laissèrent tuer sans faire de résistance, et si l'on excepte les troupes qui se retirérent avec Artabaze, il ne resta pas trois mille hommes de toute l'armée de Mardonius. Les Lacédémoniens ne perdirent, suivant le rapport d'Hérodote (*), que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates seize, et les Athéniens cinquante-deux. L'infanterie perse, la cavalerie sace et Mardonius, se distinguèrent le plus dans l'armée de Xerxès. La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois de boédromion de la seconde année de la soixante et quinzième olympiade, qui correspond au 22 septembre de l'année 479 avant Jésus-Christ.

Après la bataille, les Grecs virent arriver une femme qui se rendit à eux. C'était une concubine de Pharandate, fils de Téaspis, seigneur perse. Ayant appris la victoire des Grecs, elle arriva sur un char, couverte de bijoux d'or, vêtue d'habits magnifiques et suivie de ses servantes. S'étant approchée de Pausanias et tenant ses genoux

ivre ix, chapitre 67.

(") Livre ix, chapitre 69.

embrassés, elle lui dit : « Roi de Spar-' te, délivrez de la servitude une humble suppliante à qui vous avez déjà rendu service en exterminant ces barbares, qui ne respectaient ni les dieux ni les génies. Je suis de l'île de Cos, et fille d'Hegétoride, fils d'Antagoras. Un Perse m'ayant enlevée de ma patrie, m'a gardee avec lui. - Femme, repondit Pausanias, prenez confiance en moi, comme suppliante, et, si vous dites la vérité, comme fille d'Hégétoride de Cos, le principal hôte que j'aie dans cette fle. • Ayant ainsi parle, il la remit entre les mains de ceux d'entre les éphores qui étaient présents, et dans la suite il l'envoya à l'île de Cos avec toutes ses richesses (*).

Pausanias tit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Ilotes de porter dans un même endroit toutes les richesses abandonnées par les Perses. Les Ilotes se répandirent dans le camp de Mardonius, où ils trouvèrent des tentes ornées d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères et des coupes d'or. Ils enlevèrent aux morts des bracelets, des colliers et des cimeterres d'or. Ils dérobèrent beaucoup d'objets précieux qu'ils vendirent aux Eginètes, et ne rapportèrent que ce qu'ils ne purent cacher. On trouva encore, longtemps après la bataille de Platée, des coffres pleins d'or et d'argent et d'effets d'un grand prix.

Suivant une tradition rapportée par

cherchés. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna à ses serviteuts de lui apprêter à manger à la manière de Sparte. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias, se mettant à rire, envoys chercher les généraux grecs, et leur dit : « Grecs, je vous ai mandes pour vous rendre témoins de la folie du genéral des Perses, qui, syant une si bonne table, est venu pour nous eniever celle-ci, qui est si misérable. »

Le lendemain de la bataille, le corn de Mardonius disparut sans qu'il fât possible de savoir d'une manière postive par qui il avait été enlevé. Défà, du temps d'Hérodote, on citait plusieurs personnes qui passaient pour l'avoir enseveli, et auxquelles Artontes, fils de Mardonius, donna des sommes cousidérables pour les récompenser de cette action.

ARTABASE REPARK BY ASIE.

Cependant Artabaze, fils de Pharnace, s'éloignait toujours de Platée. Quand il fut en Thessolie, les habitants du pays lui randirent tous les devoirs de l'hospitalité; et comme ils ignoraient ce qui s'était passé, ils 'lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze craignant de périr avec toutes ses troupes s'il disait la vérité, leur répondit : « Je me hâte, « comme vous voyez, d'arriver au plus « tôt en Thrace, ou l'on m'a envoyé » du randi avec les troupes pour une

BATAILLE DE MYCALE.

Enne jour où les Perses éprou-Platée un si grand revers, ils rerent un autre à Mycale (*). es s'étant rendus à Egine, avec **te commandée** par Léotychide, acédémone, et par l'Athènien **e, recurent une ambassade iens qui les e**ngageaient à pas**laic,** et à délivrer les villes s de la servitude des Perses. cette proposition, la flotte se i l'île de Délos. Là, d'autres **ideurs a**nnoncèrent que les vaisles Perses qui avaient passé **à Cyme se trouvaient** alors à où il était facile de les détruire. bassadeurs priaient les Grecs s laisser échapper une occasion r ménageait la fortune. Aussiotte partit de Délos, et cingla **mos. Arr**ivés à la partie de l'île uppelle les Calames (**), les **etèrent** l'ancre près de l'*lle*on temple de Junon, et se disi**t à** un combat naval. Les , **avant eu conn**aissance de l'ar-: la flotte des Grecs, mirent à **pour se rapprocher de la côte** , et permirent aux Phéniciens **tirer ave**c leurs vaisseaux : car, **econnu la supériorité des Grecs** marine, ils avaient décidé de les combattre sur mer. Ils navit donc vers le continent, afin mettre sous la protection des , de terre qui avaient été lais-Mycale par ordre de Xerxès, urder l'Ionie. Ces troupes mon**h soixant**e mille hommes; Tibomme également remarquable **cauté de ses traits et par la hau-**

loutagne et promontoire de Carie, s de Pile de Samos, entre l'embou**le Caystre et** celle du Méandre ; au s villes de Priene et de Myunte et du Panionium. La montagne de la plus élevée de toute la côte, s-boisée et pleine de bêtes fauves.

C'est-à-dire les Roseaux, parce que endroit il y avait des marais couroscaux.

teur de sa stature, en avait le commandement. Les généraux de la flotte perse avaient résolu de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, et de les enfermer dans une enceinte fortifiée, qui pût mettre les navires et les hommes à l'abri des attaques des Grecs. Etant donc arrivés près du territoire de Mycale et de l'embouchure du Gæson et du Scolopoïs (*), ils tirèrent leurs vaisseaux à terre , les environnerent d'un mur de pierre et de bois, enfoncerent des pieux autour de ce rempart, et firent tous les préparatifs nécessai-

res pour soutenir un siège.

Les Grecs, informés que les Perses s'étaient retirés sur le continent, se préparèrent à les combattre; et, ayant disposé les échelles (**) et autres choses nécessaires pour une descente, ils naviguèrent vers Mycale. Lorsqu'ils furent près du camp des Perses, Léotychide, faisant avancer son vaisseau le plus près qu'il put du rivage, dit aux Ioniens: « Que ceux « d'entre vous qui m'entendent, pré-« tent une oreille attentive à mes pa- roles : car les Perses assurément n'y « comprendront rien. Que chacun de « vous se ressouvienne dans l'action, « premièrement, de la liberté; secon-« dement, du mot de ralliement *Hébé*. « Que celui qui m'entend fasse part de « ce que je dis à ceux qui ne peuvent « m'entendre (***). » Le but de Léotychide était de déterminer les Ioniens à se déclarer pour les Grecs, ou, du moins, de les rendre suspects aux Perses. Les Grecs, ayant ensuite fait approcher leurs vaisseaux du rivage, descendirent à terre, et se rangerent en bataille. Les Perses, instruits de la proclamation de Léotychide, désar-

^(°) Le Gæson, rivière voisine de Mycale, se jetait dans un étang appelé *Gæsonis*, qui se déchargeait dans la mer. Le Gæson coulait entre Milet et Priène. On ne sait rien touchant le sleuve Scolopoïs.

^(**) Άποδάθρα. Les Grecs appelaient ainsi des espèces de ponts ou d'échelles qui, abattus sur le rivage, servaient à monter dans les vaisseaux et à en sortir.

^(***) Hérodote, liv. 1x, chap. 98.

mèrent les Samiens, qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec les ennemis. Ils ordonnèrent en même temps aux Milesiens de garder les chemins qui conduisaient au sommet du mont Mycale, sous pretexte qu'ils connaissaient parfaitement le pays, mais en réalité pour les éloigner du camp. Ces mesures prises, les Perses réunirent leurs boucliers, et s'en firent un rempart.

Les Athéniens, qui formaient, avec les troupes dont ils étaient accompagnés, environ la moitié de l'armée, prirent, pour aller au combat, la long du rivage, par un terrain uni; les Lacedémoniens et les troupes qui les survaient eurent à franchir des ravins et des montagnes. Mais, pendant qu'ils marchquent encore, les Perses étaient déjà sux mains avec l'autre aile de l'armée grecque. Tent que les Perses purent conserver leurs boucliers debout, ils se defendirent et ne montrerent pas moins de courage que les Grees; mais lorsque les Athèniens, s'exertant à ne point laisser aux Lacédémoniens la gloire de cette journec, eurent redoublé d'efforts, le combat changes de face. Le rempart de bouchers une fois renversé, ils se précipiterent sur les Perses; ceux - ci soutinrent le choc et se défendirent longtemps; entin, forcés de ceder, ils. se retirérent dans leurs retranchements. Les Athéniens les y suivirent, ot entrérent avec eux. La muraille empartie, les Asiatiques Le penserent

et attaquèrent les troupes de Xerxès. Les Milésiens, chargés de la garde des chemins qui conduisaient aux sommés du mont Mycale, livrerent les fuyards aux Grecs, et en massacrerent eux-

mêmes un grand nombre.

Masistes, frere de Xerxès, qui serendant a Sardes après avoir assisté à la bataille, trouva en route Artayntes. à qui il adressa de vifs reproches; et, entre autres injures, il lui dit qu'en s'acquittant comme il l'avait fait des fonctions de général, il s'était montré plus Liche qu'une femme. Ces dernieres paroles, regardees par les Perses comme le plus grand de tous les outrages, irritèrent Artayntès, qui tire son cimeterre pour tuer Masistes. Mais il en fut empéché par un certain 🔏 nagoras d'Halicarnasse, à qui Xerxes accorda le gouvernement de toute le Cilicie, pour le récompenser d'avoir sauve la vie a son frere.

La flotte greeque, après la bataille de Myonle, fit voile vers l'Hellespont pour se saisir des ponts construits par l'ordre de Xerxès. Les ayant trouvés détruits par la tempête, Léotychide retourne dans le l'eloponnèse, tandis que Xantippe, avec les Athéniens et les Ioniens, se rendit maître de Seston et de la Chersonese de Threce, qui étaient sous la domination des Perces (an du monde 3526; ayant J. C. 479).

A cette même époque, les Joniens se mirent en état de révolte contre les Perses; et, ayant forme une confe le-



1, celui d'Apollon Didyméen, le Milet, dans lequel il trouva chesses immenses (*).

passant par Babylone, il déa et détruisit encore tous les ten-'-). comme il avait fait en Grèce 🕦 l'Asie Mineure. Le zèle pour gion des Mages entrait sans doute **beaucoup dans la conduite de ce**); mais ce fut surtout la néces**le couvrir les frais énormes de la et ruineuse expédition contre** ice, qui l'engagea à commettre **cliations.** En effet, on ne conce**les comment Xerxès, après avoir** toute l'Asie d'hommes et d'ar**mrait pu se** mai**nte**nir sur le trône ivoir recours à des moyens ex**inaires pour re**mplir son trésor. **cription suivante du temple de** re nous empruntons textuelleà Diodore de Sicile, pourra donne idée des richesses que Xerxès i dans la scule ville de Babylone. smiramis, dit cet auteur, eleva **nificu de la** ville de Babylone le **de de J**upiter, nommé *Bélus* es Babyloniens. Ce temple étant lument ruiné, nous n'en pourien dire de bien exact; mais mvient qu'il était d'une hauteur ssive, et que les Chaldéens y **ait leurs** principales découvertes gronomie, par l'avantage qu'ils mt d'observer de cet endroit le et le coucher des astres. Tout **ice . c**onstruit d'ailleurs avec un **extrême**, était de brique et de ne. Sémiramis plaça sur le haut **statues** d'or massif : celle de ter, celle de Junon, et celle de 1. Jupiter était debout, dans la ion d'un homme qui marche. Il quarante pieds (***) de haut, et du poids de mille talents babyms. Rhéa, représentée assise : un chariot d'or, était du même

trabon, liv. xiv, p. 634. Arrien, Expédition d'Alexandre, liv.

Il s'agit ici du pied grec qui ne valait pouces 11 points de notre pied de

 poids: elle avait à ses genoux deux « lions, et à côté d'elle deux énormes serpents d'argent, qui pespient trente « talents. Junon, du poids de huit « cents talents, était debout, et avait « à la main droite un serpent qu'elle « tenait par la tête; et , à la main gau-« che, un sceptre chargé de pierreries. « Il y avait devant ces divinités une « table d'or, longue de quarante pieds, « large de quinze, et du poids de cinq a cents talents. Sur cette table étaient « posées deux urnes chacune du poids « de trente talonts , et deux casso-« lettes, chacune de trois cents. Il y avait aussi trois grands bassins : « celui qui était devant Jupiter pesait « douze cents talents, et les deux au-« tres chacun six cents (*). »

Toutes ces valeurs réunies formaient. suivant l'estimation de Prideaux (**), plus de dix millions cinq cent mille

marcs d'argent.

PASSION DE XURYÀS POUR LA FEMME DE MADISTÈS ET POUR ARTAYNTS; CRUELLE VENGRANCE DE LA REINE AMESTRIS.

Xerxès, pendant le séjour qu'il avait fait à Sardes après l'expédition de Grèce, était devenu éperdument amoureux de la femme de Masistès, son frère(***). N'ayant pu l'engager à répondre à sa passion , il essaya de la gagner par des bienfaits, et donna en mariage a Darius, son fils aine et son heritier présomptif, Artaynte, fille de Masistés et de cette princesse. Tout ayant été inutile auprès de la mère, Xerxès tourna ses vues du côté d'Artaynte, chez laquelle il ne trouva pas la même résistance. Cependant A mestris, épouse de Xerxès, avait donné à ce prince une robe magnitique, dont il se para pour rendre visite à Artaynte. Avant de quitter cette princesse, il la pria de lui demander la chose qui lui plairait le plus, lui promettant avec serment de

("") Herodote, liv. ix, ch. 108 et suiv.

^(*) Diodore de Sicile, livre 11, ch. 9.

^(**) Histoire des Juifs et des peupees voisins, traduite en français, t. I, page 226 de l'édition de Cavelier. Paris, 1732, in-8%.

la lui accorder. Artsynte zépondít à Xerxès qu'elle désirait avoir la robe qu'il portait. Ce prince, redoutant les malheurs qu'un présent de cette nature pouvait entraîner, fit tous ses efforts pour engager Artaynte à se désister de sa demande ; mais lié par un serment , et ne pouvant obtenir qu'elle renonçit à ses prétentions, il lui donna la robe. Amestris, instruite de ce qui s'était passé, forma la résolution de se venger sur la mère d'Artaynte, qu'elle regardait a tort comme la cause de l'infidélité de Xerxès. Elle attendit l'époque du festin qu'on célébrait tous les ans la jour de la naissance du roi, et dans lequel, suivant une coutume établie, la reine demandait à son époux tout ce qu'elle souhaitait, sans que celui-ci fut libre de lui opposer un refus. Ce jour étant donc arrivé, Amestris demanda à Xerxès de lui livrer la femme de Masistès. Xerxès, à qui l'innocence de cette dame était bien connue, essaya de la sauver; mais vaincu par les pressantes sollicitations d'Amestris et forcé par la loi, il céda. L'épouse de Masistès fut saisie par les gardes du roi et remise à Amestris, qui lui fit couper les mamelies, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres, qu'on jeta aux chiens en sa présence; puis elle la renvoya ainsi mutilée. Masistès, qui aimait tendrement son épouse, fut outré de rage en apprenant l'état borrible auquel on l'avait réduite. Il réunit aussitôt sa famille, ses demestiques et les gens

Xerxès (an du monde 3538; avant J. C. 476), les Grecs firent la guerre aux Perses dans l'intention de les chaser de toutes les villes d'origine greeque (*). Ils equipèrent une flotte considérable, dont ils donnerent le commandement à Pausanias, roi de Lacidémone, et à Aristide l'Athénien. Cas deux chefs ayant fait voile vers l'île 🟜 Cypre, en chassèrent les troupes perses qui tenaient garnison dans un gran nombre de villes grecques. De l'île d Cypre, cette flotte fit voils vers l'Heilespont et s'empara de Byzance. Pie sieurs Perses de distinction, parmi lesquels se trouvaient même quelques parents de Xerxès, ayant été faits prisonniers dans cette ville, Pausanise leur fournit les moyens de s'évader, 🕊 s'engages même avec quelques-uns d'entre eux à livrer la Grèce à Xersès, à condition que ce prince lui donnerail une de ses filles en mariage. Le complot ayant été découvert, Pausanies fut mis à mort par ses concitoyes (an du monde 3529 ; avant J. C. 47**5.)**

REALIS MEGRY AMARITÉ

Tant de revers abattirent entièrement le courage de Xerxès. Ce prince, renonçant à toute idée de conquête, ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Une pareille conduite lui ayant attiré la haine et le mépris de ses sujets, Artaban, capitaine des gardes, forma contre lui une conspiration dans laquelle il fit entrer un cunuque du patus appelé l'attire des la lactions de la la la la la laction de laction de la laction de laction de laction de laction de laction de la laction de lact

PERSE. 141

it d'Artaxerxès. Ce prince, vouout à la fois venger son père et ver lui-même, alla sur-le-champ partement qu'occupait Darius, et avec l'aide d'Artaban et de quelgardes qu'on avait amenés.

tait à Hystaspe, second fils de **85, que revenait la c**ouronne après **xt de Darius. Mais comme ce** s était alors dans son gouvernede la Bactriane, Artaban mit **B trone Artaxerxes,** bien décidé **lui laisser** l'autorité royale que '**zu moment où** il pourrait s'en rer lui-même. Le grand crédit Il avait joui sous Xerxès, et les es importantes dont ses ills **& revêtus, lui fais**aient espérer **courrait réussir dans cette entre-**Cependant Artaxerxès ayant dért le complot, prévint Artaban, tua avant qu'il put exécuter ses z ambitieux.

re d'artaxerxès surnommé longuemain.

taxerxès fut surnommé Lonzin, suivant Plutarque, parce ivait la main droite plus longue i gauche (*). Il fut célèbre par la et la générosité dont il ne cessa nner des marques pendant tout gne.

axerxès, délivré d'Artaban (an du 2 3531; avant J. C. 473), avait 3 deux partis à détruire pour se 2 paisible possesseur de la cou-3 celui de son frère Hystaspe et 3 Artaban, qui avait laissé pour ger sept fils tous robustes et redes plus grandes dignités de re, et un grand nombre de par-

Vie d'Artaxerxès, chap. 1. Strabon, v. p. 735, donne le même surnom à i, sis d'Hystaspe, qui établit les im-1 Perse, parce que ses bras démesu-longs tombaient sur ses genoux quand mait debout. C'est à tort que quel-storiens, et entre autres Rollin et les de l'Histoire universelle depuis le rement du monde, par une société de lettres, attribuent à Artaxerxès Strabon dit de Darius.

tisans et de créatures. Il y eut une sanglante bataille entre les partisans d'Artaban et Artaxerxès. Ce roi ayant remporté la victoire, rechercha avec soin les personnes qui avaient soutenu la cause d'Artaban pour les exterminer. Il punit surtout avec la plus grande rigueur tous ceux qui avaient pris part au meurtre de son père, et condamna Mithridate à subir le cruel supplice des auges, dont Plutarque nous a laissé la description suivante : « On creuse, dit cet auteur (*), deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de manière que ces auges joignent bien et s'emboîtent ensemble. On couche le criminel sur le dos dans une de ces auges, puis on met la seconde par-dessus, de façon que tout le corps soit bien couvert. bien enfermé, et que la tête sorte par un bout et les pieds par l'autre. En cet état, on donne de la nourriture au criminel, et s'il refuse d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait avaler du miel délayé dans du lait, qu'on lui entonne dans la bouche. On lui verse aussi de cette boisson sur le visage, et on le tourne du côté du soleil, afin qu'il l'ait incessamment dans les yeux, et son visage est toujours couvert de mouches qu'attirent le miel et le lait. Comme il est obligé de satisfaire dans son auge tous ses besoins naturels, la corruption et la pourriture des excréments engendrent quantité de vers qui lui rongent les chairs et pénétrent jusqu'aux parties nobles. Quand on voit que le criminel est mort, on ôte l'auge qui recouvrait son corps, et on trouve toute la chair mangée par les vers, et sur les entrailles des essaims de vers qui les rongent encore. Ce supplice dure quelquefois dix-sept jours. »

Artaxerxès envoya une armée dans la Bactriane contre son frère Hystaspe (an du monde 3531; avant J. C. 473). On en vint aux mains, et, après une bataille longue et sanglante, les deux partis se retirèrent sans avoir pu dé-

^(*) Vie d'Artaxerxès, ch. 16.

cider la victoire. Artaxerxès réunit ensuite une armée très-considérable, et dellt complétement Hystaspe dans une seconde bataille. Cette victoire l'ayant rendu maître de tout l'empire, il prit les mesures nécessaires pour s'en assurer la possession tranquille. Il renvoya les satrapes qui lui étaient opposés, et les fit remplacer par ceux de ses amis qu'il supposant les plus capables de remplir les mêmes fonctions. Il rétablit l'ordre dans les finances, dans l'armee, et, portant son attention sur tous les besoins du royaume, il s'occupa de réformer les abus et de mettre un terme aux désordres qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Cette conduite lui mérita l'estime et l'amour de tous ses sujets.

WINTOIRE D'ESTREE.

C'est ici que nous placerons l'histoire J'Esther. Nous a'avons pas la prétention de résoudre les difficultés chronologiques qui existent pour cette histoire, en la rottachant au regne d'Artaxerxès Longuemain. Nous avouerons, au contraire, qu'il est impossible de décider si ce fut de Darius, fils d'Hystaspe, de Xerxes ou d'Artaxerxès Longuemain, qu'Esther fut l'épouse. Cependant, et malgré cette difficulté, îl faut admettre comme incontestable l'histoire d'Esther, qui repose sur les documents les plus authentiques que l'histoire puisse offrir, le texte hébreu

été pour les saints interprètes qu'un terme général, servant à désigner un roi de Perse quelconque. Nous rapporterons donc l'histoire d'Esther comme un fait d'une vérité incontestable, mais entierement isolé, indépendant de tous les autres, et nous te lui accorderons aucune influence sur les evénements du règne d'Artageris. Cette histoire, d'ailleurs si attachante, fera connaître à nos lecteurs quelque usages de la cour de Perse à une époque reculée.

La troisieme année de son règne, Artaxerxes fit célébrer à Suse, pendant cent quatre-vingts jours, une fête, qu'il termina par un grand festin offer aux seigneurs de sa cour et au peuple de la capitale, et qui dura sept jours. La reine Vasthi (*) offrit aussi and femmes un festin dans le palais. Le septieme jour, le roi étant plus gas qu'i l'ordinaire, à cause du vin qu'il avait bu en grande aboudance, commanda à ses eunuques d'amener Vasthi, le disdème sur la tête, pour faire voir grande beauté aux personnes de la cour et au peuple. Mais elle refusa d'obeit Le roi irrité consulta les sept conseilers qui se tenaient toujours auprès de sa personne, et leur demanda quele peine méritait la reine. Un d'entre en répondit : * La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais tous le peuples qui vivent dans son empire, 🖅 cette conduite apprendra aux femmes **du nom de** *Mardochée***, d**e la **Benjamin. Il avait élevé a**upres a fille de son frère, nommée et qui est la même qu'Es-Elle était parfaitement belle. **; et s**a mère étant morts , Mar-'avait adoptée pour sa fille. On isther à l'eunuque Egée, à qui i beaucoup. Il lui donna sept ar la servir, et eut grand soin e manquât d'aucune des choses **faient** contribuer à la parer et **cilir. Est**her ne voulut point quel pays ni de quelle nation t, car Mardochée lui avait ore garder le secret sur ce point. voir fait usage pendant un an fums et des huiles odorifeelle fut présentée au roi, qui lus que toutes ses autres femlui mit sur la tête le diadème la faisant reine à la place de Ce fut, suivant toute appa**i cette épo**que qu'elle renonça hébreu d'Edissa pour le nom Esther. Vers ce même temps, hée découvrit une conspiration : eunuques, Bagathan et Thantre la vie du roi. Il en ins-**Esther, q**ui le dit à Artaxerxès, mix eunuques furent pendus. man, favori du roi, avant reque Mardochée, qui se tenait flement à la porte du palais, ne ait point le genou devant lui et rait pas, entra dans une grande dissa, comme on lit dans notre vulne, et *Hadassa*, suivant la prononbébraïque actuelle, veut dire *myrte* eu. Esther est le mot zend stara (en tara, en persan moderne sitareh ou Ce mot signifie étoile, bonheur, et se trouve, comme on sait, dans s langues d'Europe, dotte, aster, star. Cette étymologie est bien conpendant un éditeur des Voyages du 🕶 Chardin en Perse observe dans e relative au chapitre des *animaux* jues et sauvages qu'il ne faut pas re le mot persan aster, qui veut dire t, avec le nom d'Esther qui signifie au moyen de cette judicieuse remarcteur saura que la belle et sainte fille amin n'avait rien de commun avec

colère, et ayant su que Mardochée était juif , il voulut le perdre lui et tout son peuple. Ayant donc jete le sort dans l'urne, pour savoir en quel mois et en quel jour on devait massacrer le peuple juif, le sort tomba sur le douzieme mois; et Aman dit au roi : « Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de ton royaume, qui se tient à part, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui méprise les édits du roi. Ordonne donc qu'il périsse, et je payerai a tes trésoriers dix mille talents. » Le roi lui répondit : « Garde cette somme , et fais, en tout, ce qu'il te plaira. » Or on écrivit à tous les gouverneurs des provinces pour qu'ils eussent à tuer en un même jour tous les juifs, sans avoir égard au sexe ni à l'age.

Mardochée apprenant cette nouvelle, déchira ses vétements, se revétit d'un sac, et couvrit sa tête de cendres. Esther ayant envoyé vers lui un eunuque pour savoir les motifs qui le faisaient agir ainsi , il répondit qu'Aman voulait perdre tous les juifs, et il donna à l'eunuque une copie de l'édit qui avait été publié à Suse pour le faire voir à la reine, afin qu'elle intercédat pour son peuple. Esther répondit à Mardochée: « Quiconque entre dans la salle intérieure de l'appartement du roi sans y avoir été appelé est mis à mort sur-lechamp, à nivins que le roi ne lui sauve la vie en étendant vers lui son sceptre d'or. » Cependant Esther ayant fait dire aux juits qui se trouvaient à Suse de jeûner et de prier pour elle pendant trois jours et trois nuits, se vêtit de ses habits royaux, et, le troisième jour, elle entra dans la salle intérieure Artaxerxès étendit aussitôt vers elle son sceptre d'or, et lui dit : « Qu'as-tu, reine Esther? » Esther lui répondit : « Je supplie le roi de venir aujourd'hui avec Aman au festin que j'ai préparé. » Le roi y alla, et, apres avoir bu beaucoup de vin, il lui dit : « Quelle est ta demande? et elle te sera accordée; quelle est ta prière? et jusqu'à la moitié de mon royaume, je te l'accorderai. » Esther remit au lendemain à déclarer au roi ce qu'elle souhaitait, dans un

autre festin avec Aman. Cependant celui-ci, toujours irrité contre Mardochée, avait commandé qu'on dressat une potence haute de cinquante coudées pour l'y faire pendre. Le roi ayant passé cette nuit-la sans dormir, ordonna qu'on lui lût les annales de son règne. On arriva à l'endroit où il était écrit de quelle manière Mardochée avait découvert la conspiration de Bagathan et de Tharès. Le roi dit alors : « Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour la fidélité qu'il in'a temoignée? » Ses serviteurs repondirent : « Aucune. » Aman étant entre au même instant, le roi lui dit; « Que doit-on faire pour un homme que le roi veut honorer? Aman, pensant que le roi n'en voulait point honorer d'autre que lui, répondit : « Il faut que l'homme que le roi veut honorer soit vetu des habits royaux, qu'il monte sur le même cheval que le roi, qu'il ait le diademe royal sur sa tête, et que le premier des grands de la cour, marchant devant lui par la ville, crie : « C'est ainsi que sera bonoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » Le roi dit : « Hâte-toi de faire tout ce que tu as dit à Mardochee, qui est devant la porte du palais. · Aman, après avoir promené Mardochée dans la ville, en criant devant lui : « C'est ainsi que mérite d'être honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer, . s'en retourna chez lui extrêmement affligé. Peu d'instants apres, les eunuques du roi survo rent, et l*em*in enerent au un jardin. Aman se leva aussi pour supplier Esther de lui sauver la via, car il avait bien vu que le roi était résolu de le perdre. Artaxerxès étant rentré dans la salle du festin , trouvi qu'Aman s'était jeté sur le lit où 👺 | ther a'était placée pour manger, et a dit : « Comment, il veut faire violence à la reine, même en ma présence d dans ma maison? - A peine cetteprole etait sortie de la bouche du roi, qu'on couvrit le visage à Aman, ce qui était un signe qu'on allait le conduire au supplice. Et un des eunuques qui servaient le roi, lui dit : «Il y a une potence qu' Aman avait fait préparer pour Mardochée. Le roi répondit : « Ou'il soit pendu a l'instant. » Ce même jour Mardochée se présenta devant 🕼 roi; car Esther avait avoué a celui-d qu'il était son oncle. Or Esther alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura avec larmes d'arrêter les effets de la malice d'Aman. Artaxerxès repondit à Esther et à Mardochée : « Écrivez aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos, et scellez la lettre de mon anneau. Car c'était la coutume que nul n'osait s'opposer aux lettres qui étaient envoyées au nom du roi et cachetées de son anneau. On fit donc venir aussitôt les secrétaires et 🚾 écrivains du roi, et les lettres furest écrités et adressées aux Juifs, aux grands seigneurs, aux gouverneurs et aux juges qui commandaient aux cent vingt-sej t provinces da royanme, de-



théniens et les Lacédémoniens du monde 3531; avant Jésusit 473), il s'embarqua à Pydne, de Macédoine, d'où il passa à , ville d'Eolie dans l'Asie Mi-L Artaxerxes, qui se rappelait doute Salamine, avait promis cents talents (*) à quiconque lui rait ce grand homme, et la côte couverte de gens qui cherchaient nparer de sa personne. Pour évipéril auquel il était exposé, Thécle se tint caché pendant quelque s dans la petite ville d'Æges en . où il n'était connu que de son Nicogène, un des plus riches ha**ts du pays.** Celui-ci l'envoya à **, sur u**n **de ce**s chariots couverts **lesquels les Pers**es, excessivement x, laisaient enfermer leurs femmes u'elles voyageaient, pour les dé-' **à tous les r**egards. Ceux qui it charges de conduire le général i**ien** disaient partout qu'ils meit une jeune dame grecque à un **1 seigneur de** la cour.

rivé à Suse, Thémistocle s'adressa ipitaine des gardes chargé d'ini**re à l'aud**ience du roi les per-🕦 qui avaient quelques affaires à minuniquer. • Etranger, lui dit apitaine des gardes, les lois des nes ne sont pas les mêmes part : ce qui est beau pour les uns rest pas pour les autres; mais il beau pour tous de respecter et maintenir les lois de leur pays. is autres Grees, vous estimez, on, au-dessus de tout la liberté et alité; pour nous, entre un grand abre de belles lois que nous avons, **das belle à nos yeux est celle qui** s ordonne d'honorer le roi et **lorer en** lui l'image du dieu qui serve toutes choses. Si donc tu x t'accommoder à nos usages et l**orer, tu pourras, comme n**ous, oir et l'entretenir. Si tu es dans utres sentiments, tu ne lui parleque par des intermédiaires, car outume de Perse est que personne puisse recevoir audience du moque sans l'avoir adoré. »

Environ onze cent mille francs.

0° Livraison. (PERSE.)

Thémistocle répondit : « Je suis venu « ici pour augmenter la gloire et la puissance du roi; j'obéirai à vos lois, « puisque telle est la volonté du dieu « qui a élevé si haut l'empire des Per-« ses ; je ferai mēme que votre maltre « recevra les adorations d'un plus « grand nombre de peuples : n'appor-« tez aucun obstacle au désir que j'ai « de l'entretenir (*). »

Quand Thémistocle eut été admis en la présence d'Artaxerxès, il l'adora, et lui dit par un interprete : « Grand « roi, je suis Thémistocle, Athénien, « qui, banni et persécuté par les Grecs, « viens chercher un asile auprès de « vous. J'ai fait, à la vérité, bien du « mal aux Perscs; mais je leur ai fait « encore plus de bien par les salutaires « conseils que je leur ai fait donner, « et je suis en état de leur rendre en- core de plus grands services que ja- mais. Mon sort est entre vos mains; vous pouvez montrer ici votre vertu • ou votre colère. L'une sauvera votre « suppliant; l'autre perdrait le plus « grand ennemi des Grecs (**). »

Aitaxerxés ne répondit rien à ce discours; mais lorsque Thénistocle se fut retiré , il témoigna une grande joie de ce qu'un homme si illustre s'était réfugié vers lui, et il pria Arimano d'inspirer toujours à ses ennemis de se defaire ainsi de leurs plus grands hommes. Dès le lendemain matin, il fit appeler Thémistocle, et lui dit qu'il lui devait dejá les deux cents talents qu'il avait promis à quiconque le lui livrerait, puisqu'il avait apporté luimême sa tête à ceux qu'il devait croire animés contre lui. Il lui ordonna ensuite de dire ce qu'il savait des affaires de la Grece. Thémistocle, ne pouvant se faire comprendre que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue perse avant de lui répondre. Cette grâce lui ayant été accordée, Thémistocle s'instruisit aussi bien qu'il put dans la langue perse et dans les usages

^(*) Plutarque, Vie de Thémistocle, chapitre 27.

^(**) Idem, Ibidem, ch. 28.

148 ...

du pays (*), et il se trouve en état, par la suite, de s'entretenir avec le roi, sans le secours d'un interprete. Artaxerxès prodigua à Themistocle les marques de sa bienveillance royale; il lui fit épouser une dame d'une naissance très-illustre, et lui assigna les revenus necessaires pour vivre dans l'opulence; il lui donna, en outre, une marque de la faveur dont il l'honorait, en permettant qu'il fût admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie (**)... Enfin, l'intérêt du roi paraissant exiger que Thémistocle choisit pour le lieu de sa résidence une des villes maritimes de l'Asia Mineure, il fut envoyé à Magnésie sur le Méandre; et on lui assigna pour son entretien les revenus de cette ville, qui étaient de cinquante talents (***) par an, ceux de Myunte et de Lampsaque (****). Thémistocle passa plusieurs années à Magnésie, et ce fut dans cette ville qu'il mit lin à ses jours (an du monde 3538; avant J. C. 466). Il était alors âgé de sorxante-cinq ans.

LES PARSES RESULTENT ONE DOUBLE DÉPAITE AUR TRACE ET SUR MES.

Cimon, fils de Miltiade, étant parti d'Athènes (an du monde 3534; avant J. C. 470) avec deux cents triremes, se rendit sur les côtes de l'Asie Mineure, où il augmenta sa flotte de cent valsse un particulant les contents de l'Asie de cent valsse un particulant les contents de la contents de

thraustès, fils paturel de Xerxès. Las deux flottes se rencontrèrent not loin de l'îte de Cypre: celle des Perses avait trois cent quarante trirèmes, 🚓 celle des Grecs n'en comptait que deus cent cinquante. Après un rude combat les Atheniens demeurerent vainqueurs. Ils coulerent à fond un grand nomber de navires perses, et en prirent ces avec les hommes qui les montaient Le reste de la flotfe se retira en 🐠 sordre a l'île de Cypre, où les Perse se sauvèrent à la hâte, abandonna léurs vaisseaux , qui tombèrent au por voir des Athéniens. Cimon, profitati de sa victoire, alla chercher l'armée 🐠 terre de Tithraustès, qui était cample en Pamphylie, sur les bords du fleuve Eurymédon. Voulant, comme nous 🕼 savons par Diodore (*), surprendre le Perses, il fit monter sur les vaisseaus dont il vensit de s'emparer, des Gree auxquels il donna des tiares et des vêtements semblables à ceux que portaient les Asiatiques.

Les Perses, trompés par ce stratagème, recurent les Athèniens comme des amis. Mais bientôt ils furent attaqués par les soldats de Cimon, qui parvinrent jusqu'à la tente de Phérédate, neveu de Xerxès et second commandant de l'armée, qu'ils égorgèrent. Tous ceux des Perses qui ue furent pas tués ou blesses prirent la fuité Cimon ayant élevé un trophée sur les bords du fleuve Eurymedon, retourna a l'île de Cypre, apres avoir remposte

PERSE. 147

utes leurs forces (an du monde avant J. C. 460), et chassant jui levaient les tributs au nom de Perse, ils se choisirent pour prince libyen, appelé Inarus. i forma d'abord un corps de s égyptiennes, et rassemblant **zia des soldats** étrangers, il se bientot à la tête d'une armée **xable.** Il envoya aussi une am-Baux Athéniens, leur offrant nds avantages s'ils voulaient uer à la délivrance de l'Egypte. **héniens, c**onvaincus qu'il leur nit d'affaiblir la puissance des convincent d'envoyer aux ins deux cents trirèmes (*). ndant Artaxerxes apprenant la **de l'Egypte** (an du monde 3545 ; J. C. 459), et sachant qu'il aucombattre une armée nom-, **fit lever des tro**upes dans tousatrapies; il équipa aussi une 🕏 ne négligea aucun des moyens ivaient lui assurer la victoire. : **d'abord résol**u de marcher en ne contre les rebelles, à la tête rmée de trois cent mille homlais ses courtisans l'avant enne pas se hasarder lui-même ances de la guerre, il donna mandement de l'expédition à énés, un de ses frères (**). iénes, arrivé sur les bords du **d'abord** reposer ses soldats des i d'une longue marche, puis il dispositions necessaires pour Inarus. Les Egyptieus dėja rėuni toutes leurs troupes

odore de Sicile dit (liv. x1, ch. 71)

ets trirèmes; mais plus loin (chap.

lit deux cents trirèmes; et c'est ce

conforme au texte de Thucydide

, ch. 104, tom. I, page 157 de la

m française de M. Firmin Didot),

t adopter.

hap. 7;, font de ce prince un frère es. Ctésias (chap. 32) lui donne le ronymique d'Achæménide : ce qui une faute, comme le remarque dans sa traduction d'Hérodote, page 291 de la seconde édition.

et celles qu'ils pouvaient tirer de la Libye: mais ils attendaient encore les secours qui leur avaient été promis par les Athéniens. Ceux-ci étant ensin arrivés, après avoir detruit ou pris dans un combat naval cinquante vaisseaux de la flotte perse, les Egyptiens livrèrent à Achæménès une bataille dans laquelle ce général eut d'abord l'avantage, grâce au nombre de ses troupes. Mais les Athéniens ayant ensuite redoublé d'efforts, culbutèrent les Perses, qui prirent la fuite en désordre. Achæménès mourut des suites d'une blessure, et les restes de son armée se réfugièrent dans un quartier de Memphis qu'on appelait le Château blanc, et où ils furent bientôt assiéges.

Artaxerxès, instruit de ce désastre (an du monde 3546; avant J. C. 458), envoya à Lacédémone des ambassadeurs chargés de riches présents, pour engager les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens et à les contraindre d'abandonner l'Egypte, et de courir à la défense de leur propre pays. Les Lacédémoniens n'ayant point voulu prêter l'oreille à ces propositions, Artaxerxès chargea Artabaze, gouverneur de Cilicie, et Mégabyze, fils de Zopyre, gouverneur de la Syrie,de lever promptement une armée pour marcher au secours des troupes d'Achæménès, assiégées dans le Château blanc, et pousser la guerre contre les Egyptiens. Ces deux chefs réunirent une armée qui montait à trois cent mille hommes (an du monde 3547; avant J. C. 457). Mais n'ayant point de vaisseaux pour agir sur mer, ils furent obligés de passer une année entière dans l'inaction, tandis qu'on leur préparait en Cilicie , en Cypre et en Phénicie une flotte de trois cents trirèmes (*). En altendant que la flotte fût prête, les deux généraux s'occupèrent à exercer leurs troupes, à les endurcir à la fatigue et an danger par toute sorte d'exercices militaires. Cependant Inarus, avec les Egyptiens et les troupes auxiliaires d'Athènes, pressait vi-

(*) Diodore de Sicile, liv. x1, chap. 754

vement le siège du Château blanc. Les Perses s'y défendirent avec la plus grande bravoure, et conservèrent la

L'année suivante (an du monde 2548; avant J. C. 456), la flotte étant entin prête, Artabaze en prit le commandement, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, s'avançait vers Memphis. A leur arrivee, les Egyptiens et les Athéniens Jevèrent immédiatement le siège du Château blanc. Les géneraux perses livrerent ensuite ur e bataille à Inarus, dont les troupes furent taillées en pièces. Après cette defaite, Inarus fit sa retraite avec les Athèniens et ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre, et gagna la ville de Byblos, dans l'île de Prosopitis, formee par deux bras navigables du Nil. Les Athéniens retirerent leur flotte dans un de ces bras. pour la mettre à l'abri des atteintes des Perses, et ils soutinrent dans l'île un siège d'un an et demi. Cependant toute l'Egypte s'était soumise aux Perses. Un seul homme résistant encore : c'était Amyrtée, qui se maintint dans la partie septentrionale du Delta, appelée les Marais, où il fut impossible de l'atteindre.

Le siège de l'île de Prosopitis continuait toujours. Les Perses voyant qu'ils ne pouvaient pas se rendre mattres de la place par les moyens ordinaires, prirent le parti de saigner, par divers canaux, le bras du Nil dans lese défendre jusqu'à la dernière extrémité, leur proposèrent la paix, s'esgageant à leur laisser tous les moyens de retourner dans leur pays. Les Athée niens accepterent ces conditions, & opres avoir quitté la ville de Byblos et l'île de Prosopitis, ils prirent par terre le chemia de Cyrene, dans la Libye, où ils s'embarquèrent pour 🖢

Grèce (*).

Les Athéniens perdirent dans cette guerre une flotte de cinquante voiles qu'ils envoyaient au secours de leum compatriotes et des Egyptiens assisges dans la ville de Byblos. Cette flotts entra dans le Nil, très-peu de tempi après la reddition de la place. A pemi y était-elle entrée, que la flotte perse 🐪 qui tenait la mer vint l'y attaquer? tandis que des soldats de l'armée de terre, placés sur les bords du fleuve faisain: t de continuelles decharges 🛍 traits sur les vaisseaux atheniens. Ainsi finit cette guerre qui avait duré six ans (an du monde 3550; avant J. C. 454).

L'Egypte resta sous le joug des Perses tout le temps du règne d'Artaxerxès.

LES PARSES SONT BATTUS PAR CIMON SOR Terre et sur mer, aptalenzès est oschië DE PAIRE LA PAIX AVEC LES GRECS.

Quelques années plus tard (an de monde 3554; avant J. C. 450), les Atheniens equipèrent une flotte de deut cents voiles qu'ils envoyerent en Cypre



PERSE. 149

néraux n'eurent point, dans cette e, les succès qu'ils avaient obteécédemment. Des que les soixante aux que Cimon avait envoyés en e curent rallié la flotte, ce généaqua Artabaze, lui prit cent vais-**, en co**nla à fond plusieurs, et uivit le reste de la flotte jusque s côtes de Phénicie. Après cette re, il fit une descente en Cilicie, a Mégabyze, le délit, et lui tua oup de monde. Il retourna enen Cypre.

xerxès, fatigué d'une guerre dans e il avait éprouvé de si grandes , **résolut, de l'**avis d**e** son conseil, Bla paix avec les Grecs. Il écrivit) sens aux généraux et aux satrail avait en Cypre. Aussitot Arta-Mégabyze envoyèrent a Athènes bassadeurs charges de faire des itions de paix. On conclut entre réniens et leurs alliés d'une part, **Perses de l'aut**re, un traité dont cipaux articles furent:

ue toutes les villes grecques de seraient déclarées libres, et se neraient par leurs propres lois. **lue les satrapes du roi de Perse** anceraient point dans la mer à : trois journées de distance de de la province où ils comman-

Qu'on ne verrait jamais aucun s vaisseaux de haut bord entre s et les îles Cyanées.

Que, ces conditions étant obpar le roi de Perse et par ses s. les Athéniens s'engageaient s entrer en armes sur les terres omination d'Artaxerxès.

LIVRÉ A AMESTRIS, CONTRE LA FOI BAITÉS. REVOLTE DE MÉGABYZE. SA

xerxès, après avoir résisté pening ans aux sollicitations et portunités continuelles de sa mestris, qui lui demandait Inales Athéniens qui avaient été æ lui en Egypte, pour venger

la mort de son fils Achæmépendant la guerre, lui accorda demande (an du monde 3556;

avant J. C. 448). Amestris, sans aucun égard pour la parole donnée par Mégabyze, fit crucilier Inarus, et trancher la tête à tous les autres prisonniers. Mégabyze, désespéré de l'affront que lui faisait cette princesse, quitta la cour, et se retira dans son gouvernement de Syrie, où il leva une armée et se révolta contre le roi. Ousiris, un des plus grands seigneurs de la cour d'Artaxerxès, fut envoyé contre lui à la tête de deux cent mille hommes. Mégabyze livra bataille à ce général, le blessa, le sit prisonnier, et mit son armée en fuite. Artaxerxès l'avant fait redemander, Megabyze le lui renvoya généreusement, des qu'il fut guéri de ses blessures.

L'année suivante (an du monde 3558; avant J. C. 446), Artaxerxès envoya contre Mégabyze une armée dont il confia le commandement à Ménostane, sils d'Artarius son frère, et gouverneur de Babylone. Ce général, aussi malheureux qu'Ousiris, fut battu et mis en suite. Artaxerxès, voyant qu'il ne pouvait rien par la force, chargea son frère Artarius et sa sœur Amytis, qui était femme de Mégabyze, d'aller trouver celui-ci pour l'engager à rentrer dans le devoir. Cette négociation reussit, et Artaxerxès pardonna a Megabyze, qui retourna à la

Un jour qu'ils étaient tous les deux à la chasse, un lion, s'étant levé sur ses jambes de derrière, allait se jeter sur le roi; Mégabyze, cifrayé du danger que courait son souverain, lança un dard qui tua le lion. Artaxerxès montra dans cette circonstance le profond ressentiment qu'il avait conservé contre Mégabyze. En effet, sous prétexte que celui-ci lui avait manqué de respect en frappant le lion le premier, il ordonna qu'on lui tranchât la tête: et sa sœur Amytis, avec sa mère Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût adoucie et changée en un exil perpétuel. Mégabyze fut envoyé à Cyrta (*), sur la mer Rouge, et

(*) Voyez Ctésias, Persiques, chap. 40. Les anciens géographes ne parlent vas de cette ville.

condamné à y finir ses Jours. Au bout de cinq ans , il se sauva déguisé en lépreux, et retourna chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mere, il rentra encore en grâce, et conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années apres, dans la soixante et seizième année de son fige, la faveur dont il jouissait aupres. d'Artaxerxès. Il fut extrêmement regrette du roi et de la cour; car il était tout à la fois habite négociateur et bou genéral. Artaxerxès lui devait la couronne et la vie, comme nous allons l'expliquer en peu de mots. Mégabyze, fils de Zopyre, avait éte un des genéraux de Xerxès, qui lui avait donné en mariage sa fille Amytis. Cette princesse ayant tenu une conduite reprébensible, Mégabyze s'éloigna d'elle et de toute la famille royale, qui excusait ses desordres. Artaban, meurtrier de Xerxes, voyant le mécontentement de Megabyze, crut pouvoir lui confier sans crainte le plan du complot qu'il avait formé contre Artaxerxès. Mégabyze, tout irrite qu'il était, eut horreur de cette trahison, qu'il découvrit à Artaxerxes, en lui indiquant les moyens d'échapper au danger qui le menaçait. Après la mort d'Artaban, il commanda les troupes du roi contre les partisans de ce traître, qui furent extermines par sa prudence et par son conrage. Il recut même alors une blessure dangereuse, dont il eut beaucoup de neme

très-versé dans la connaissance de saintes Écritures, était qualifié de scribe de la loi du Dieu des cieux dans la commission que lui donna Artaxerxès. Il partit de Babylone, d s'arrêta sur les bords du fleuve d'Ahava (*), pour attendre les Israelites qui devaient retourner avec lui à Jerosalem. Il célébra dans ce lieu un jeilas solennel, pour attirer sur lui et sur ses compagnons la bénédiction du Dial. d'Israel Il se remit en route le 12 de mois de nisan , et arriva heureusement à la ville sainte. Aussitôt Esdras remit aux sacrificateurs les présents 🐗 les offrandes qu'Artaxerxès, ceux di sa cour, et les enfants d'Israel qu étaient restés à Babylone, lui avaient remis pour le temple de Jérusales Ces présents consistaient en cent talents d'or, avec vingt bassins d'or, M la valeur de mille dariques, et en si cent cinquante talents d'argent, outre cent talents en vases d'argent. Aprèl cela, ayant notifié sa commission l tous les officiers qui gouvernaient a nom d'Artaxerxès dans la Syrie et dans la Palestine, il s'occupa d'en executer le contenu. Cette commission l'autorsait à établir des magistrats et del juges pour punir les criminels, pet l'emprisonnement, par la confiscation des biens, par l'exil, et même par 🐌 mort, suivant qu'ils seraient plus ou moins coupables. Esdras exerça le porvoir perdant treize ons.

PERSE. 151

taxerxès l'emploi d'échanurs fort recherché à la
rse, parce qu'il donnait le
pprocher souvent de la perrince, et de lui parler dans
its où le vin le mettait de
eur. Il paraît même que ce
ine de ces occasions que
de la Judée. Quelques Juifs,
Jérusalem, lui avaient apite état de la ville sainte.
lles étaient délabrées; les
ent encore les marques que

Babyloniens y avait laisibitants qui s'y étaient retiient exposés à toutes les inleurs ennemis. Néhémias orter remède à de si grands jour où il s'acquittait des le sa charge auprès d'Arze prince ayant remarque riste, lui demanda la cause zrin. Néhémias avoua que du peuple juif et l'état de où se trouvait la ville sainte ause de sa douleur. Il supie temps Artaxerxès de l'enrusalem pour essayer de u mal. Aussitot on publia roi, portant ordre de rebanilles et les portes de Jéruchargeant Néhémias, goula Judée, de l'exécution de e. Pour honorer son échan**echer qu'il ne fut inquiété** . le roi lui donna une es-'alerie qui le conduisit deı**squ'à Jérus**alem. Ce prince si au gouverneur des procà de l'Euphrate, et donna ph, garde des forêts royanir à Néhémias tout le bois **your les constructions qu'il** rendre. Malgré des ordres s Aminonites, les Sama-Arabes, ceux d'Azot, et t**res** nations voisines , firent

Arabes, ceux d'Azot, et tres nations voisines, sirent efforts pour traverser les iéhémias. Ces peuples, qui naturellement les Juiss, à lifférence de religion et de ui existait entre les uns et s détestaient surtout parce

qu'ils allaient être obligés de leur rendre les terres dont ils s'étaient emparés depuis la captivité de Babylone. Néhémias, sans se laisser abattre par aucune difficulté, partagea le peuple en différentes classes, assignant à cliacune le quartier où elle devait travailler à la construction des murailles. Il dirigea cet ouvrage avec tant de soin et de diligence que tout se trouva achevé en cinquante-deux jours, quoiqu'il fût obligé de tenir continuellement sous les armes une partie du peuple pour défendre les travailleurs contre les attaques du dehors. Les murailles et les portes de la ville ayant été achevées, on en célébra la dédicace avec beaucoup de solennité. Après avoir exécuté plusieurs reformes importantes, Néhémias retourna à la cour de Perse. Au bout de douze ans, il fit encore un voyage à Jérusalem, et porta cette ville à un assez haut degré de splendeur.

LES ATHÉMIENS ET LES LACÉDÉMONIENS EN-VOIENT DES AMBASSADEURS A ARTAXERXÈS.

La trentc-quatrième année du règne d'Artaxerxès (an du monde 3573 ; avan**t** J. C. 431) commença la guerre appelée du Péloponnèse, entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Chacun des deux partis envova des ambassadeurs à Artaxerxès pour lui demander du secours. Nous ne savons pas si ce prince répondit d'abord aux messages des Grecs; mais, la septième année de la guerre, il envoya aux Lacédémoniens un ambassadeur, appelé *Artapherne*, chargé d'une lettre écrite en assyrien, dans laquelle il disait avoir reçu de leur part plusieurs ambassadeurs qui lui avaient raconté les mêmes faits d'une manière si différente qu'il ne pouvait pas savoir ce qu'on voulait de lui. Il ajoutait que, d'après cela, il leur envoyait un Perse pour leur dire que, s'ils avaient des propositions à lui faire, il les engagealt à envoyer vers lui un homme de consiance, qui put l'informer de ce qu'ils demandaient. Cet ambassadeur arrivait à Eione sur le Strymon, dans la Thrace, lorsqu'il fut fait prisonnier par un commandant de

la flotte athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il fut traité dans cette ville avec tous les égards possibles; et les Atheniens équiperent une trirème pour le conduire à Ephèse, avec quelquesturs de leurs concitoyens qu'ils envoyaient a Suse en qualité d'ambassadeurs. Mais, à leur arrivee à Ephèse, ayant apprès la mort d'Artaxerxès, ils jugèrent à propos de ne pas aller plus loin. Ayant donc pris congé d'Artapherne, ils retournérent à Athènes (*).

Nous ne terminerons pas l'histoire du règne d'Artaxerxes sans rapporter un trait qui fait le plus grand honneur à ce prince. Une peste, qui s'etendit successivement sur une grande partie de la terre , faisait des ravages en Perse (an du monde \$574; avant J. C. 430). Dès le commencement de l'épidémie, Artaxerxès, qui avait entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate, poussé par un sentiment d'amour pour ses sujets, lui fit cerire pour l'engager à passer en Perse et à traiter les personnes attaquées de cette maladie. Il lui faisait les offres les plus avantageuses, ne mettant pas de bornes aux récompenses dont il pretendait le combler, et promettant de le rendre l'égal des personnages les plus considérables de sa cour. Mais l'éclat de l'or et des dignités ne fut point capable de tenter Hippocrate, n. d'étouffer dans son cœur le sentiment d'aversion et de hame que tous les Grees, et principalement ceux d'Asie, éprouvaient pour les Perses.

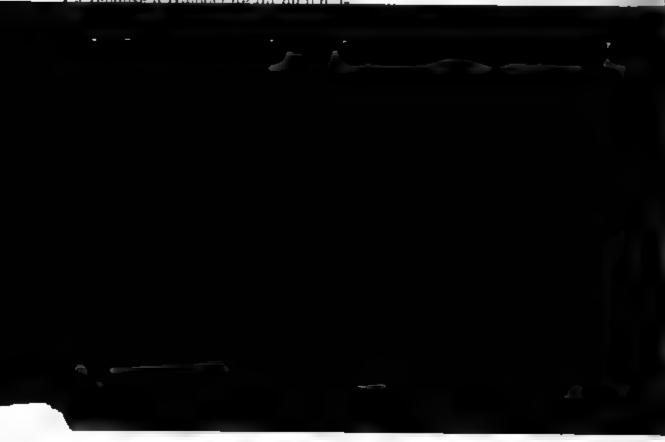
furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerrès n'avaient pu les porter autrefois à donner à ces princes la terre et l'eau, ni a suivre leurs ordres; que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ue livreraient point leur concitoyen, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

Artaxerxès mourut après avoir régué quarante aus (*).

niene on arrais er.

Artaxerxès laissa le trône (an 🐗 monde 3579; avant J. C. 425) à Xerrès second du nom, le seul tils qu'il ett eu de la reine Damaspie, sa femme. Il avait en dix-sept enfants de sa concubines ; entre autres , Sogdien , qui Ctésias appelle Sécydien et Secyadien (**), et que lui avait donne Aler gune de Babylone (***); Ochus et As-sitès. Ce dernier avait pour mos Cosmartidene, qui etait aussi de la bylone. Outre ces trois fils , il eut em core Bagapaeus et Parysatis, d'nos. Babylomenne nommée Andria. Sos dien, de concert avec Pharnacyas. 66 des eunuques de Xerxès II, s'introduisit un jour chez ce prince, qui, april s'être enivré dans une lête , s'était re tire dans son appartement pour don mir. Sogdien le surprit et le tua pendant son sommerl, quarante-cinq jours sculement après la mort d'Artexerrès

nione or socoren.



e à mort Bagoraze, le plus fidèle muques d'Artaxerxès, contre lel nourrissait depuis longtemps aine profonde. Bagoraze, ayant **argé de faire transporter dans la** ice de Perse, et d'y déposer dans **ebeau des rois le corps d'Ar-**:**ès et celui de la reine s**on épouse, le même jour que lui, était re**a la cour sans sa permission.** n lui reprocha d'avoir quitté le de son père, et, sous ce préil le fit lapider. Les troupes furent **Tligées de la mort de Bagoraze;** oique Sogdien leur eut fait dis-: **des so**nn**mes cons**idérables , ce # l'assassinat de son frère Xerxès r rendirent odieux. Sogdien. yait la haine qu'on lui portait, in de se croire bien assuré sur e: il soupçonnait ses frères de · attenter à ses jours. Il redoutout Ochus, qu'Artaxerxès avait : satrape d'Hyrcanie. Sogdien ce prince, qui promit de se incessamment à la cour : mais rénétre le dessein de son frère. e pressa pas d'obeir. Enfin il mais ce fut à la tête d'une nombreuse, avec laquelle il intention de se frayer un chetrône. Bientôt Arbarius, gée la cavalerie, Arxanès, satrape te, et un grand seigneur appelé rres, irrités de la cruauté de 1, passerent dans le parti d'Ols ne furent pas plutôt arrivés de ce prince qu'ils lui mirent : royale sur la tête (*). Ochus **'attirer So**gdien auprès de lui , nploya pour atteindre ce but orte d'artifices, et même les is. Les meilleurs amis de Sogsaient tous leurs efforts pour **ner** d'ajouter foi aux ser-

tte tiare droite et haute, qu'on aplare, ou citare était particulièrement aux rois de Perse. La partie supéait la forme d'une tour; sur le derla cidare pendaient deux bandeers le milieu était une bande blane de petites étoiles. Voyez Brisson, Persaram principatu, liv. 1, chap. v. 11, ch. 184. ments d'Ochus, et de traiter avec des gens qui ne cherchaient qu'à le tromper. Malgré de si sages avis, Sogdien, qui paraît avoir été aussi pusillanime que cruel, se laissa persuader. Dès qu'il fut entre les mains d'Ochus, celui-ci le sit arrêter et jeter dans la cendre, où il périt (*), après un règne de six mois et quinze jours (**).

RÈGNE DE DARIUS NOTHUS.

Ochus, dès qu'il fut devenu roi (an du monde 3581; avant J. C. 423), se fit appeler *Darius*. Les historieus grecs, pour le distinguer des autres princes du même nom, lui donnent l'épithète de *Nothus*, qui veut dire bâtard. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsitès, frère d'Ochus de père et de mère, se révolta contre lui avec Artyphius, fils de Mégabyze. Ochus, que nous ne nommerous plus désormais que Darius, envoya contre les rebelles un de ses généraux , nomme *Arlasyras* . Artyphius fut d'abord vainqueur dans deux batailles, grace aux troupes grecques qu'il avait à sa solde; mais Artasyras avant débauché ces mercenaires, défit Artyphius dans une troisième affaire. Artyphius, abandonné par tout son monde, et voyant qu'Arsitès n'arrivait pas à son secours, se rendit à Artasyras, après toutefois que celui-ci lui eut promis avec serment qu'on ne le punirait pas pour s'être révolté. Darius voulait le faire perir. Mais Parysatis, sœur et femme de ce prince, lui conseilla de patien-

- (*) Voici en quoi consistait cet horrible supplice. On emplissait de cendres une chambre ou une tour dans laquelle on jetait le condamné, qui enfonçait toujours dans cette cendre jusqu'à ce qu'il fût étoussé. Voycz Valère Maxime, liv. 1x, ch. 2.
- (**) Diodore de Sicile, liv. xrr, ch. 7t, lui donne sept mois de regne, ainsi qu'Eusèbe (liv. 1et des Chroniques): le Canon astronomique des rois de Babylone ne présente ni le nom de Xerxès II ni celui de Sogdien; probablement, dit Larcher (Histoire d'Hérodote, t. VI, p. 301), parce que ces deux princes ne régnerent en tout que huit mois.

ter. Elle lui réprésenta que l'indulgence dont il userait à l'égard d'Arlyphius serait une amorce pour Arsités. qui, trompé par cet appât, ne tarderait pas a se rendre lui-même; et que, lorsqu'il les aurait tous les deux en sa puissance, il faudrait alors les faire mourir. Tout arriva comme Parvsatis l'avait prévu. A peine fut-on maître d'Arsites, qu'on le jeta dans la cendre avec Artyphius : le roi désirait lui faire grâce, et ce ne fut pas sons beaucoup de peine qu'il consentit à sa mort. Parysatis l'y détermina par ses prières et ses vives importunités.

On fit encore d'autres exécutions; Pharnacyas, qui avait tué Xerxès de concert avec Sogdien, fut lapidé, Ménostane, qui avait aussi pris part à ce meurtre, et qui plus tard engagea Sogdien dont il était le favori à ne point se rendre à Darius, fut egalement arrêté. Mais il se tua lui-même, et prévint par sa mort le supplice qu'on lui destinait.

Plusieurs années après (an du monde 3590; avant J. C., 414), Pisoutlinès, satrape de Lydie, voulut se declarer souverain de sa province. Il espérait réussir au moyen d'un corps de troupes grecques commandées par Lycon d'Athènes, et qu'il avait prises à sa solde. Darius envoya contre ce rebelle Tissapheros, qui avait pour lieutenants Spithradate et Parmises, et lui promit de le faire satrape de Lydie, s'il par-

venat a chasser. Paso of nes de cette

dans la Cariè, et se maintint encore contre Tissapherne, jusqu'à ce qu'enli il fut pris par des Peloponnésiens & lasos, ville d'Ionie, et livré par est à Tissapherne qui l'envoya au sup-

plice.

Peu de temps après, il y eut data le palais une conspiration contre Das rius.Trois eunuques, Artoxares, Art tibarzanès et Athoüs, s'étaient emps rés de presque toute l'autorite à l' cour de ce prince. Après la reine Pary satis , c'étaient eux qui avaient le pli de credit sur l'esprit du roi, et les volonté réglait la marche de toutes la affaires. Artoxarès, enivré de la fai veur du roi , se mit en tête de montai sur le trône , et forma le dessem d'ast aassiner son maître. La conspiratio ayant été découverte, il fut remi entre les maius de Parysatis qui le 🛢

mourir (*). L'année du soulèvement de Pisouthi nès (an du monde \$590 ; avant Jészie Christ 414), les Egyptiens se revolté,

rent Las de la domination des Perses, in accourgrent de toutes parts vers Amy tée , qui s'était maintenu dans les 🕪 rais depuis que la révolte d'Inara) avait étéétouffee (**). Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'à gypte. Après s'étre bien affermi sur 🛊 trône, Amyrtée se disposait à envoy une expédition en Phénicie. Daries, ayant éte mformé de ce projet, rappet

une flotte qu'il devait mettre a la die position des l'écédemouvens, pour l'emer à son père. Il fallait donc que rses eussent recouvré une partie r autorité sur l'Égypte.

nd Tissapherne eut réduit Piiès, Darius le nomma, confor**nt à sa promesse, satrape de** et d'Ionie, et donna à Phare le gouvernement des pays de Mineure situés sur l'Hellespont. **xux satrapes, trè**s-habiles politimirent a profit les divisions des **, dans l'intérét de leur** maître **un. Il y avait déjà vingt** aus i guerre du Péloponnèse épuil**hènes et L**acédémone. La poli**le Tissapherne et de** Pharnabaze lait à secourir tantôt l'une et **l'autre de ces villes,** alin de ba**si bien les forces** des partis, que pire ne restat à aucun, et que x républiques rivales ne se trout ni l'une ni l'autre en état de treprendre contre la Perse.Com-**Athéniens paraissaient** alors les iissants, et qu'ils venaient tout **nent de donner à Darius** un grave e mécontentement, en prétant à **hnès un général et d**es soldats, herne et Pharnabaze traiterent 🕦 Lacédémoniens et entrèrent ine ligue contre Athènes. Les lu traité avaient été posées des : précédente; mais ce ne fut s (an du monde 3592; avant **Christ 412**) que les deux satra-: arrétèrent définitivement. Le Mait ainsi conçu : « Les Lacémiens et leurs alliés ont conclu **illiance** avec le roi et avec Tisrne, aux conditions suivantes : le pays et les villes qui apparent au roi et qui appartenaient ancetres, seront à lui. Le roi, acédémoniens et leurs allies em-

rout en commun les Athéniens

cevoir désormais rien de ce qui revenait de ces villes, soit en

it, soit en toute autre chose.

oi : les Lacédémoniens et leurs

feront en commun la guerre

Atheniens; il ne sera permis ni

oi, ni aux Lacédémoniens, ni illiés de foire la paix avec les

niens sans l'aveu des deux par-

 ties contractantes, du roi d'un côté, « et des Lacédémoniens et de leurs a allies de l'autre. Si des sujets du roi « se révoltent contre lui , ils seront « ennemis des Lacédémoniens et des a alliés. Si des sujets de Lacédémone « et de ses alliés se révoltent contre « eux, ils seront également ennemis « du roi (*). » Plus tard ce traité fut modifie ; les Lacédémoniens trouvaient surtout que ces expressions vagues, tout le pays et les villes qui appartiennent au roi et qui appartencient a ses ancelres, pouvaient designer les îles de la mer Egée et le pays que Xerxès avait conquis en deçà de l'Hellespont. Ils les remplacèrent par celles-ci: Tout le pays du roi qui fait partie de l'Asie restera sous sa domination ; relativement à ce pays , le roi acisera comme il le jugera bon (**). » Cependant, malgré ce traité, Tissapherne et Pharnabaze assistérent les Athéniens d'une manière détournée et dans certaines limites. C'est ainsi que ces deux satrapes usaient systématiquement les unes contre les autres les forces d'Athènes et de Sparte, lorsque Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils (an du monde 3597; avant Jesus-Christ 407), le gouvernement général de toutes les provinces d**e** l'Asie Mineure. Ce prince était encore fort jeune , car il était né depuis l'avénement de son pere a la couronne, et ne pouvait par conséquent avoir plus de seize ans. Mais Parysatis, sa mère, avait pour lui une vive affection, et elle était toute-puissante sur l'esprit du roi son époux. Ce fut elle qui fit donner à Cyrus ce beau gouvernement, dans la vue, sans doute, de le mettre en état de disputer la couronne à son frère ainé Artaxerxès, si elle ne pouvait pas réussir à le faire succéder à Darius. Une des principales instructions que donna ce prince à

(*) Thucydide, livre viii, chapitre 18; tome IV, page 189 de la traduction de M. Ambroise Firmin Didot que je cite textuellement.

(**) Thucydide, livre viii, chapitre 58; tome IV, page 253 de la traduction de M. Didot.

Cyrus, en l'envoyant dans l'Asie Mineure, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre les Athéniens : ordre bien opposé à la conduite prudente qu'avaient tenue jusquela Tissapherne et les autres satrapes des provinces maritimes de l'Asie Mineure. Leurs règles de conduite avaient été, comme nous l'avons déjà dit, d'aider tantôt un parti, tantôt l'autre, pour les affaiblir et leur ûter les moyens de nuire au roi de Perse. Avec les secours que Cyrus leur avait accordés, les Lacédémoniens accablérent les Athéniens, et dans la suite ils tournèrent leurs armes contre les Perses et firent des invasions dans les provinces de l'empire. La vingt-sixieme année de la guerre du Péloponnese (an du monde 3599 : avant Jésus-(lirist 405), le jeune Cyrus fit exécuter a Sardes deux seigneurs perses, ses cousins germains, et dont la mere etait sœur de Parius, uniquement parce qu'ils avaient manque an cerémonial en usage pour les rois de Perse, en ne se couvrant pas les mains de leurs manches pendant qu'ils se tenaient devant lui. Les parents de ces deux seigneurs allèrent se jeter aux pieds de Darius pour lui demander justice. Ce prince, touché de la mort de ses deux neveux, et regardant d'ailleurs l'action cruelle de son fils comme un attentat à la majeste royale, dont il avait voulu sans raison s'arroger les prérogatives, prit la requ'il avait en aussi de Parysat ne laissa à Cyrus que le gouverns qu'il avait dejà. Telle fut la der action importante de la vie de Da Ce prince mourut à Babylone (° du monde \$600; avant J. C. 404), un règne de dix-neuf ans.

RISTOIRE D'ARTAXERYÈS MUÉMOS

Arsace, en montant sur le ti quitta son nom pour prendre d'Artaxerxès. Les historiens gra ont donne le surnom de Maém cause de sa prodigiouse mémoire

SACRE D'ARTARERAÈS; CONSPERATION CYRUS CONTRE CE PRINCE.

Peu de jours après la mort de De Artaxerxès se rendit à Pasargade se faire sacrer roi par les prèmerse. Il y avait dans cette vill temple où le prince qui devait sacre, était obligé de quitter sa et de prendre celle que Cyrus tait avant d'être roi. Il mangear suite des figues sèches, mâchai feuilles de terebinthe et buvait breuvage composé de vinaigre lait.

Artaxerxès etait sur le point de cette ceremonie, lorsque Tissapi lui amena un des prêtres qui av présidé à l'éducation de Cyrus, a vint acciser ce prince d'avoir cor



INTÉRIEURS DANS LA PAMILLE ; MEURTRE DE TÉRITOUCHMÈS ET ME.

e Statira, épouse d'Artaxerlle ce prince sur le trône, nploya tout l'empire qu'elle lui pour venger la mort de Téritouchmes. Mais il est e de prendre les choses de pour faire bien comprendre horrible.

re de Statira était Idernés, ne grande naissance, et gou**l'une des provinces** de l'emaxerxès, par l'ordre de son le sa mère, épousa la fille , qui était aussi sage que Téritouchmès, frère de Stausa en même temps Amesde Darius et sœur d'Artaxer-: alliance valut à Téritouchmès rnement d'Idernès, lorsque it mort. Téritouchmès avait le son père une autre sœur oxane, non moins belle que at qui excellait dans l'art de 'arc et de lancer le javelot. concut une passion pour elle, i posséder en toute liberté, il e se défaire d'Amestris. Dat eu vent de ce qui se tramait fille, engagea Oudiastès, ami ent de Teritouchmès, à tuer Oudiastes avant assassiné imes, herita de son gouverne-

les écuyers de Téritouchmès, un fils d'Oudiastès, appelé e Ce jeune homme, tres-déon maître, eut horreur de 'Oudiastès, et quoique celui-ci ère, il vomit contre lui toutes écations que lui suggéra sa finit par se révolter ouvertes'emparant de la ville de Zat la garda pour la remettre au ritouchmés. Mitradate ne put longtemps contre Darius, et qu'il avait excitée fut bientôt

irque. Vie d'Artaxerxès, chap. r. un ancien géographe ne fait mente ville. comprimée. Parysatis, pour se venger, fit enterrer tout vifs la mère de Téritouchmès, ses deux frères Métrostès et Hélicos, et deux sœurs qu'il avait outre Statira. Quant à Roxane, elle la sit couper par morceaux. Darius, de son côté, insistait pour qu'on mît à mort Statira; mais Artaxerxès s'étant jeté aux pieds de sa mère, dont la soif de vengeance était apaisée, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que Darius n'ôtât pas la vie à Statira. Darius accorda à Parysatis sa demande, mais il la prévint en même temps qu'elle se repentirait un jour d'avoir intercédé pour cette princesse. Les choses en étaient à ce point, lorsque Darius vint à mourir. Artaxerxes etant devenu roi, lit, à l'instigation de Statira, arracher la langue à Oudiastès, qui périt ensuite dans les tourments les plus cruels. Son gouvernement fut donné à Mitradate, son fils, pour le récompenser du dévouement qu'il avait montré à la famille et à la cause de Téritouchmès.

CYRUS SE RÉVOLTE CONTRE ARTAXERAES.

Parysatis ayant empêché Artaxerxès de sévir contre Cyrus, comme nous l'avons dit plus haut, ce prince se retira à Sardes, capitale de son gouvernement. Moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que blessé de l'affront qu'il venait de recevoir, et d'ailleurs plein d'audace et d'ambition, il prit toutes les mesures nécessaires pour assurer sa vengeance, et aspira plus que jamais à monter sur le trône.

Les esprits inquiets et remuants pensaient que l'état des affaires réclamait un prince comme Cyrus, magnifique, génereux et propre à la guerre. L'empire, disaient ces hommes, avait besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus, plein de confiance dans ses nombreux partisans, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, promettant des chevaux à ceux qui ailaient à pied, des chars aux cavaliers, des villages à ceux qui posmédaient des terres, et des villes à ceux qui avaient des villages. It ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, n'ais par mesure. Il se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frere, d'être plus sage et plus savant que lui, de boire plus de van et de le porter mieux. Artaxerres, disact-il, est si delicat et si mou, qu'a la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni à la guerre

sur un char (*).

Cyrus recherchait l'amitie de toutes les personnes qui allaient le trouver de la part d'Artaxerxes, et les renvoyait mieux disposees envers lui qu'envers son frère. Il prenait aussi grand soin de s'attacher les peuples qui dependaient de lui et d'en faire de bons soldats. Il levait en même temps des troupes grecques, le plus secretement qu'il lui était possible, afin que son frere ne fût mullement préparé à le recevoir. Lorsqu'on recrutait ces troupes, il ordonnait aux officiers d'enrèler surfout des Péloponnésiens, et parmi ceux-ci les hommes les plus braves, sous pretexte que Tissapherne voulant l'attaquer. Les villes ionennes appartenaient d'abord au gouvernement de ce satrape, et lui avaient éte données par le roi; elles s'étaient alors revoltees, et toutes, excepte Milet, s'étaient remises entre les mains de Cyrus. Les habitants de cette ville avaient eu le même dessein; mais Tissapherne en ayant été informé avant l'exécution,

l'Asie Supérieure, il annon intention etait de chasser e les Pisidiens de leur pays toutes ses troupes, tant gr perses. Xenias d'Arcadie at des avec un corps **de qu** hophtes (*); Prosene avec & et cinq cents armes a la lég nete de Stymphale lui amen plites: Socrate d'Achaie de Megare, chacun environ hommes. Lorsque tous h forent arrives à Sardes, Ti qui observait les monveme rus, jugea ces préparatifs derables pour une expédition Pisidiens; il alla trouver en toute hâte, et l'instruisit sitions que faisait Cyrus. ve le mit le trouble dans tor On rejetait en partie la ca-Bur Parysatis et ses amis, accuses d'intelligence avec (rien n'irrita autant cette pr les reproches de Statira, qu des suites de la guerre, m lui dire : « Où sont ces | vous avez tant de fois do votre fils? Qu'ont produit qui l'out arraché à la me « conspirait contre son fi vous qui avez allumé cett « attire sur nous de si grar Ces planntes rendirent Statir. a Parysatis, naturellement et implacable dans son res: qu'elle résolut de la pe**rdre**.



i comment elle exécuta

t de Sardes avec les trouvenons de parler. Il tra-, fit en trois jours vingtges (**), et arriva sur les ndre. Cette rivière avait (***) de largeur, avec un ateaux, sur lequel il la nça ensuite dans la Phryrasanges en une journée, iolosses, où il demeura énon de Thessalie le joiendroit avec mille hoents peltastes, Dolopes, lynthiens. Cyrus fit enrasanges en trois jours t arriva à Celenes. Il y ite jours; et Cléarque, démone, lui amena dans lle hoplites, huit cents ices, et deux cents ar-Sosias de Syracuse et 'Arcadie arrivèrent en , chacun avec mille hout dans le parc la revue rement des Grecs, qui onze mille hoplites, et mille soldats armés à la it, en outre, cent mille oupes composées des ditns soumises à la Perse. is lit en deux journées s, et arriva à Peltes, où ois jours. Il fit ensuite iges en deux jours, et are appelée le Marché des : la dernière de la Mysie. en trois marches trente arriva à Caystropédium, ing jours. Il était alors s plus de trois mois de ınd ils demandaient de s táchait de tirer le temps n leur donnant des espéa, femme de Svennésis, alla trouver Cyrus dans

, Vie d'Artaxerxès, ch. 7. nge, mesure itinéraire des nviron trois milles ou une

sur la valeur du plèthre, ci-

cette ville, et lui fit présent de sommes considérables. Ce prince donna alors à l'armée quatre mois de paye.

Il fit ensuite dix parasanges, et arriva en deux jours à Thymbrium, où il v avait une fontaine, que l'on appelait la fontaine de Midas, roi de Phrygie. De là il fit dix parasanges, et atteignit en deux jours Tyriaeum. Il y séjourna trois jours, pendant lesquels la reine de Cilicie le pria de lui montrer son armée en bataille. Par complaisance pour cette princesse, il lit dans la plaine la revue des Grecs et des Perses. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille selon leur coutume. Ces troupes étaient sur quatre de hauteur. Cyrus considéra d'abord les Perses, et les lit passer en revue devant lui par bataillons et par escadrons. Il alla ensuite le long des bataillons grecs, monté sur son char, et accompagné de la reine de Cilicie, dans une voiture fermée. Les Grecs avaient des casques d'airain, des tuniques rouges, des grèves (*) et des boucliers brillants. Lorsque Cyrus eut tout examiné, il arrêta son char devant le centre de la phalange, et dit aux généraux grecs qu'ils lissent baisser les piques, comme pour charger. Aussitôt que la trompette eut donné le signal, ils s'avancérent les piques baissées, doublèrent le pas en jetant de grands cris, et coururent droit aux tentes des Perses. Grand nombre de ceux-ci furent effrayés. La reine de Cilicie quitta sa voiture pour s'enfuir, et les vivandières laisscrent leurs marchandises pour se sauver. Les Grecs retournèrent à leurs tentes en riant.

Cyrus sit ensuite vingt parasanges en trois jours, et arriva à Iconium, derniere ville de Phrygie. Après y avoir séjourné trois jours, il en partit, et sit trente parasanges en cinq marches, à travers la Lycaonie. Cette province n'appartenant pas à son gouvernement, il

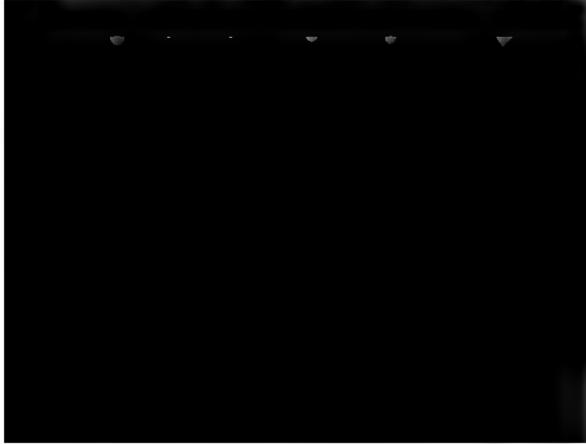
^(*) Les grèves étaient des espèces de bottines ou d'armure destinées à garantir le devant des jambes. Je ne sais pour quel motif ce mot a été omis dans nos dictionnaires récents.

permit aux Grecs de la piller. Il ren-voya ensuite Epyaxa en Cilicie, la faisant escorter par Ménon de Thessalie, avec la troupe qu'il commandait. L'armée traversa la Cappadoce, fit vingtcinq parasanges en quatre marches, et erriva à Dana (*), ville grande, riche et bien peuplée. It y séjourna trois jours. Les troupes de Cyrus tâchèrent ensuite de pénétrer en Cilicie par un delilé qui n'avait que la largeur nécessaire pour donner passage a un chariot. On disait que Syennésis se tenait sur les hauteurs pour le défendre , et Cyrus resta par cette raison un jour dans la plaine. Mais le lendemain, on sut que Svennésis s'était retire, en apprenant que Ménon avait pénetré en Cilicie avec ses troupes. C'était aussi pour le faire entrer dans ce pays par des chemins détournés que Cyrus l'avait envoyé avec Epyaxa, sous prétexte d'es-Corter cette reine jusque dans sa capitale. Le détachement de Ménon arriva sans obstacle à Tar-e, et ouvrit ainsi à Cyrus l'entrée des États de Syen-Désis.

Quand Cyrus eut quitté les montagnes, il s'avança dans la plaine et alla à Tarse, après avoir fait vingt-cinq parasanges en quatre jours. Syennésis avait un palais dans cette ville, que traverse le fleuve Cydnus. Les habitants s'enfuirent avec le prince dans un lieu fort, sur les montagnes, excepte ceux qui tenaient des hôtel leries.

que lui, et refusa de l'aller : jusqu'à ce que sa femme l'ell à y aller, et que Cyrus lui el sa foi. Ils eurent après cela trevue.Svennésis donna à C grosses sommes d'argent por son armée, et Cyeus lui 🏗 sents que les rois de Perse (tume de faire à ceux qu'ils honorer : un cheval dont le 🖿 d'or, un collier, des bracelets cimeterre d'or, avec un hibili la façon des Perses. Li lui 🍽 outre de ne plus piller son | lui acrorda la permission de R tes esclaves qu'on lui avait ente tout où il les trouverait.

Cyrus séjourna vingt jours: parce que les Grees refusates plus toin. Ils le soupconnaient les mener contre le roi, et qu'on ne les avait pas enrôles condition. Cléarque fut le pre voulut obliger ses soldats Cyrus. Mais if n'eut pas plu mence à semettre en marche, qu l'attaquerent a coupa de pierre: alors de s'opposer ouvertemer sein des Grecs, et, paraissa entrer dans leurs vues, il leur d'envoyer des deputes à Cyr savoir de lui-même contre q tendart les mener. Cyrus , que avait fait avertir de ce qui 🥦 repondit qu'il alfait attaquer mas, qui et iit a douze jou**rni** dirate Les Cours



ommandés par Pythagoione, auquel s'était réuni igt-cinq autres vaisseaux int à Cyrus. Sur ces baaussi Chirisophe de Laavait sous ses ordres lites. Les vaisseaux se e près du rivage où était de Cyrus. Ce prince fut e lieu par quatre cents ent armés, qui quittè-1'Abrocomas pour martaxerxès.

us alla en un jour aux icie et de la Syrie (*). Ce zupė par Syennésis, qui e garnison de Ciliciens, es du roi. Il n'y avait vénétrer par la lorce; il · le défilé du côté de la : donnait des ordres à ue Abrocomas, soit traete, abandonna la poupait et se retira vers corps de troupes tres-

rtir de ces défilés , s'a-Syrie, et arriva en un e à Myriandrus, ville itée par des Phéniciens. x jours, pendant les-'Arcadie et Pasion de rquerent avec ce qu'ils précieux. Cyrus ne voumettre qu'on les pourrant convoqué les géné-3, il leur dit : « Xénias s ont abandonnés; mais ; qu'ils ne se sont pas ı insu, car je sais où ils e m'ont point échappe, st facile d'enlever leur : mes trirèmes. Mais je ieux à témoin que je intention de les pourrsonne ne pourra dire rs de quelqu'un tandis moi; et que, s'il désire

x défilés qui séparent la e; le premier, plus éloigné nom de Portes Amaniques; sit Les Portes ou Portes de de ce dernier que parle ici

« me quitter, je le maltraite et le « dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en « aillent donc, et qu'ils sachent qu'ils « ont plus mal agi envers moi que moi « envers eux. Leurs iemmes et leurs enfants sont en mon pouvoir à Tralles; ils n'en seront pas privés, et les re-« cevront comme prix de la valeur qu'ils « ont précédemment montrée à mon « service. » Ceux des Grecs qui n'étaient pas zélés pour cette expédition, ayant appris la belle conduite du prince, le suivirent avec plus de plaisir et d'affection (*).

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre jours, et se trouva sur les bords du Chalus, dont la largeur était d'un plethre. Les villages où campa l'armée appartenaient à Parysatis, et lui avaient été donnés pour son entretien. Cyrus parcourut ensuite trente parasanges en cinq jours de marche, et arriva à la source de la rivière Daradax. Bélésis, gouverneur de la Syrie , avait dans ce lieu un palais, avec un très-beau et très-grand parc. On en coupa les arbres par ordre de Cyrus, et on mit le feu au palais. Les troupes s'étant remises en marche firent quinze parasanges en trois jours, et entrèrent à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, dont la largeur, dans cet endroit, était de quatre stades. L'armée y resta cinq jours, pendant lesquels Cyrus, avant mandé les généraux des Grecs, leur dit qu'il se proposait de marcher contre le roi, et leur recommanda d'en instruire les soldats, et de les engager à le suivre. Les soldats accusèrent les généraux d'avoir tenu cette résolution secrète, et refusèrent de rester dans le parti de Cyrus, à moins qu'on ne leur donnât la même paye qu'avaient eue les Grecs qui l'avaient accompagné dans un précédent voyage, où il n'était pas question de se battre, mais seulement d'escorter le prince qui se rendait auprès de Darius. Les grandes promesses de Cyrus gagnèrent presque tous les Grecs.

(*) Xénophon, Expédition de Cyrus, liv. 1, chap. 4, § 8; t. I, p. 43 de la traduction de Larcher.

Les troupes traversèrent ensuite l'Euphrate à gué, n'ayant de l'eau que jusque sous les bras. Les habitants de Thapsaque assuraient que le fleuve n'avait jamais été guéable qu'alors; et cette circonstance fut regardée comme d'un heureux augure, d'autant plus qu'Abrocomas, en se retirant, avait brûlé tous les bateaux, afin d'arrêter la prince dans sa marche. On disait que l'Euphrate se soumettait visiblement à Cyrus, comme à son roi futur.

Cyrus continua de marcher dans la Syrie, et arriva sur les bords de l'Araxe, après avoir fait cinquante parasanges en neuf jours. Il y avait en cet endroit un grand nombré de villages, où l'on trouva beaucoup de blé et de vin. L'armee y sejourno trois jours, et lit ses provisions. « Cyrus, dit Xenophon (*), entra ensuite en Arabie, ayant l'Eu- phrate à sa droite, et fit trente-cinq parasanges en canq jours par un pays « désert. Le pays est une plaine par-« tout aussi unie que la mer, remplie d'absintlie, ou, s'il y croft quelque autre sorte d'arbrisseaux ou de ro- seaux, ils out tous une odeur aro- matique : mais il n'y a point d'ar-· bres. On y trouve des zèbres en « tree-grand nombre, beaucoup d'au-* truches, quelques outardes et du chevreuil; nos cavaliers leur don-« mient quelquefois la chasse. Quand les zèbres étaient poursuivis, ils de- vançaient les chevaux, car ils coua raight treasale of sarrifacent

dre si on les fait lever proum)
car elles ont, comme les
le vol court, et se lassent
Leur chair était délicieuse.

Après avoir traversé cette l'armée arriva à Corsote, vill 🚄 et déserte, sur le Mascas, 🚄 plèthre de large, et qui l'envir tous cotes. On y séjourna tro et l'armée s'y étant pourrus 🌌 🕈 traversa en treize jours un 🞏 sert de quatro-vingt-dix par 🎩 avant toujours l'Euphrate à dr arriva à Pyles. On perdit de la marche beaucoup de bêtes de la faute de fourrage, car il n'y 🛎 lierbe, ni arbre, et tout le pr nu. Les habitants tiraient de res situées près du fleuve, de 😭 pierres , dont ils faissient des s de moulin, qu'ils transportaiens bylone où ils les vendaient, produit de cette vente ils aci des provisions de bouche. Le fit et l'orge manquèrent dans cet es et les soldats furent obligés nourrir de viande. On faisait ou fois des marches très-longues o procurer de l'eau ou du fourrae

Xénophon rapporte ici une an qui peut donner une idée de l'annee que Cyrus obtenait de sus tisans, et du respect qu'lls a pour les ordres de ce prince. L'a dit cet auteur (*), ayant attendésié que la bone rendait impers



agnitiques, leurs longs et quelques-uns même s et des bracelets, et e leur tâche beaucoup is adroitement qu'on tendre de grands seitués à un pareil genre ste, continue le même ait bien que Cyrus se ip, et qu'il ne s'arrêendre des vivres, ou auses aussi indispené que plus il hâterait oins Artaxerxės serait ui résister. En effet, grande population de isaient la force de cet 'ai**en**t lui être d'aucune irruption subite.

delà de l'Euphrate et désert où campaient e ville grande et riche mde. Les soldats y alurs provisions, sur des ux faits avec les peaux ent de tentes. Lorstremplies de foin, ils t les cousaient d'une e que l'eau ne pouvait u foin. Ils passaient es radeaux, et revein de dattes et du miluvaient en abondance

étant remises en marla route des marques val et du crottin. C'éd'un corps d'environ iers qui précédait l'arès, mettant le feu au at ce qui pouvait être é aux troupes de Cy-

SUPPLICE D'ORONTAS.

embre de la famille les plus habiles géné-Perse, forma à cette ein de trahir Cyrus. Il e lui fournir mille caprendre ce corps qui dégât, et donnait condes moindres mouvements de l'armée. Cette proposition parut avantageuse à Cyrus, qui l'accepta. Aussitöt Orontas écrivit au roi qu'il irait le trouver avec le plus grand nombre de chevaux qu'il pourrait, et le pria de donner ordre à sa cavalerie de le recevoir comme ami. Il rappelait en même temps les preuves de son ancien attachement et de sa fidélité. Il donna cette lettre à une personne qui la remit à Cyrus. Ce prince l'ayant lue, fit arrêter Orontas, manda sept des principaux seigneurs de la cour, qui se formèrent en conseil pour le juger, et ordonna aux généraux grecs de faire prendre les armes à leurs hoplites.

Orontas ayant élé condamné, tous les assistants et ses parents mēme se levèrent et le prirent par la ceinture, ce qui indiquait, d'après les usages des Perses, qu'il était condamné à mort et qu'on allait l'exécuter. Ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore dans cette occasion, quoiqu'ils n'ignorassent point qu'on le conduisait au supplice. Orontas fut introduit dans la tente d'Artapate, le plus fidèle des gardes de Cyrus, et , depuis ce moment , jamais on ne le revit; personne n'a pu dire avec certitude de quelle manière il avait été mis a mort (*).

BATAILLE DE CUMAXA, MORT DE GYRUS.

L'armée s'avança dans la Babylonie et fit douze parasanges en trois jours. Le troisième jour, Cyrus passa en revue les Grecs et les Perses, car il pensait qu'Artaxerxès l'attaquerait le lendemain au lever du soleil. Il donn**a** à Cléarque le commandement de l'aile droite des Grecs, à Ménon de Thessalie celui de la gauche, et rangea lui-même les Perses. Des que le jour parut, plusieurs transfuges apporterent des nouvelles de l'armée du roi. Cyrus ayant convoqué les généraux et les capitaines des Grecs, délibéra avec eux sur la manière dont il livrerait bataille, et les encouragea en leur fai-

^(*) Expédition de Cyrus, liv. 1, chap. 6, § 1-11.

sant de grandes promesses. Cléarque, à qui la bravoure du prince était connue, l'engagea à ne pos exposer sa personne. « Quei conseil me donnes-tu , Cléarque? lui répondit Cyrus. Tu veux, lorsque j'aspire au trône, que je me montre indigne de l'occuper (*,? * Pendant que les soldats prenaient leurs armes, on fit un denombrement général de toute l'armée. Les Grecs avaient dix mille quatre cents hoplites et deux mille quatre cents hommes armés à la légère. Les Perses formajent en tout cent mille hommes, et avaient vingt chariots armés de faux. On porte, d'apres Xenophon (**), l'armée d'Artaxerxes à douze cent mille hommes avec deux cents chariots armés de faux, et six mille cavaliers d'élite, pla-ces devant le roi et commandes par un Perse de distinction appelé Artagerse (***). Cette nombreuse armée avait pour chefs Abrocomas, Tissapherne, Gobryas et Arbace, qui commandaient chacun trois cent mile hommes. H n'y eut de présents à la bataille que neuf cent mille hommes et cent cinquante chariots armes de faux, Abrocomas n'étant arrive que cinq jours après l'action.

Cyrus marchait en bataille avec toutes ses troupes, s'attendant toujours à être attaqué. Il ne fit ce jour-là que trois parasanges, à cause d'un fossé qui l'arrêta. Ce fossé, qui avait cinq orgres "" del ngesur trois de profesmême plaine **quatre canaus t**i fonds et larges d'un plèthre, quels on avait jete des ponts. Cer joignaient le Tigre et l'Euphr étalent éloignés l'un de l'autr parasange. Sur les bords de l'E se trouvait un passage d'envire pieds grecs, situé entre le deu lossé. L'armée suivit ce pass se trouva sinsi au delà du fo fut une fautetrès-grave de laiss chir à Cyrus cetto ligne de fe tion, sans essayer seulement 4 fendre. Plutarque (*) nous app cause de la conduite extraoi d'Artaxerxès. Ce prince voulai tirer dans la province de Pers attendre que toutes ses forces réunies pour combattre Cyrus. représentations d'un de ses qu il changea de résolution. Cep comme les généraux du roi ne s point opposés au passage du fo rus crut, avec toute son armé taxerxes ne pensait plus à comb le lendemain on marcha avec b de négligence. Le troisième jour etait sur son char, la plus partie des troupes s'avançait et dre, et les soldats faisolent tous porter leurs armes sur e riots ou sur des bêtes de aci était environ neuf beures du m l'armée approchaît du lieu où vait camper, lorsque Patagyan dent de Cyrus, crava au calos



tous des casques, de grands et des cuissards, avec une grecque, et leurs chevaux més de chanfrein et de poiprince seul n'avait pas la

ate d'un casque.

déjà midi, et les ennemis ne nt point encore; mais, sur seures, on aperçut un nuage ère qui se répandit bientôt la plaine et la couvrit d'obsiand les troupes d'Artaxerxès rent plus près, les yeux, dit 1 (*), furent frappés de l'ézurs armes d'airain, et l'on les rangs et les javelots. A **he était un corps de ca**valede corselets blancs, et suivie qui portaient des boucliers lenaient ensuite des Egypmment armés avec des bou**pis qui descend**aient jusqu'aux vovait après eux de la cavas archers. Tous ces différents troupes marchaient séparés 15, et formaient de longs carint eux étaient les chariots faux, à une grande distance es autres. Les faux tenaient : les unes étaient placées en ies autres en bas, sous le avait dessein de pousser ces ontre les bataillons des Grecs, ompre. Cyrus avait prévenu : que les ennemis iraient à stant de grands cris, et les ortés à ne s'en point laiser: il se trompa; les troupes xès s'avancèrent dans un proice et d'un pas égal et lent.

où les deux armées allaient s'appelait Cunaxa (**), et à trois cent soixante stades

Me (***).

qui passait le long des batail-Pigrès, son interprète, et uatre autres personnes, dit à d'amener ses troupes vis-à-

édition de Cyrus, liv. 1, ch. 8,

arque, Vie d'Artaxerxès, ch. 8. pédition de Cyrus, liv. 11, ch. 2,

vis du centre de l'armée ennemie, où le roi se trouvait. Mais Cléarque, voyant que l'armée du roi était si nombreuse qu'une seule de ses ailes couvrait la moitié du front de bataille de Cyrus, ne voulut pas retirer son aile droite des bords du fleuve, de crainte d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin de faire tout ce qu'il faudrait.

Cependant l'armée d'Artaxerxès s'avançait d'un pas égal. Cyrus passait à une petite distance devant le front des bataillons , considérant ses ennemis et ses propres troupes. Xénophon lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus arrêta son cheval, et lui commanda de faire savoir à toutes les troupes que les entrailles des victimes promettaient d'heureux succès. Les deux armées n'étaient plus éloignées que de trois ou quatre stades, lorsque les Grecs entonnèrent l'hymne du combat, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi. Ceux qui étaient restés derrière doublaient le pas, et tous à la fois, jetant un cri, se mirent à courir. Mais, avant d'être à la portée du trait, les Perses tournèrent bride, et s'enfuirent. Les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, en gardant leurs rangs. Les chars de l'armée du roi, abandonnés par les conducteurs, étaient emportés, les uns à travers leurs propres troupes, les autres à travers celles des Grecs.

Cyrus, voyant que ceux-ci avaient remporté la victoire de leur côté, et poursuivaient l'ennemi, se réjouissait; et les personnes qui étaient auprès de lui l'adoraient, comme s'il eût déjà été roi. Au lieu de s'emporter à la poursuite des fuyards, il conserva autour de lui ses six cents cavaliers, observant les mouvements d'Artaxerxès, qu'il savait être au centre de l'armée. Les généraux perses, dit Xénophon (*), se tenaient au milieu des corps sous leur commandement, et donnaient de là leurs ordres, parce qu'ils étaient plus à portée de les faire parvenir à

^(*) Expédition de Cyrus, liv. 1, ch. 8, § 22.

tous les points, et parce qu'ils se regardaient comme moins exposés, étant environnés de troupes de tous les côtés. Artaxerxès, voyant qu'on n'attaquait pas de front le corps au centre duquel il se trouvait, tourna comme pour envelopper les Grees. Ce mouvement inspira des craintes à Cyrus, qui marcha en avant avec ses six cents chevaux, mit en fuite le corps de six mille cavaliers commandé par Artagerse, et tua de sa main ce genéral (*).

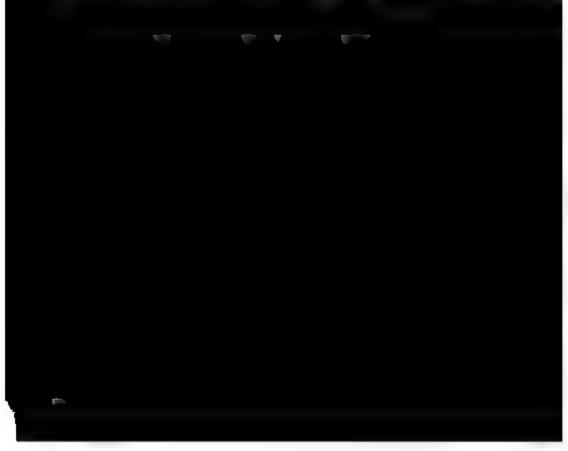
Si , au lieu de se placer du côte de l'Euphrate, afin de n'être pas tourné, Cléarque eut suivi l'ordre de Cyrus, il aurait enfoncé le centre de l'armée du roi. Le succès facile qu'il obtint sur l'aile gauche d'Artaxertès ne permet pos d'en douter. Dès lors la bataille était gagnée pour Cyrus. C'est donc à la prudence exagérée de Cléarque qu'il faut attribuer la victoire d'Artaxerxès. Toutefois, suivant quelques hommes de guerre, la faute de Cléarque n'aurait pas été un malheur irréparable pour un général plus expérimenté que Cyrus. Ce prince devait refuser sa gauche à l'armée du roi, et ne faire avancer que sa droite où étaient les Grees. Par ce mouvement, la gauche d'Artaxerxès ayant été mise en déroute, et se trouvant poursuivie par la cavalerie paphlagonienne , les Grecs auraient attaqué et culbuté le centre de l'armée royale.

Aussitôt que le corps d'Artagerse ent ete mis en deroute les six cents

rent à les défendre. Cyru huit de ses principaux e massacrer sur son corp le récit de Xénophon. Su lation conservée par Pluta rus périt de la main d'un s auquel Artaxerxes, pour ser, permit de porter i tête de l'armee un con d'une pique. Ctésias, cité que (***), rapporte que la t étant tombée, et ce pr plus aucun signe extérieu tinguât des chefs de sor jeune Pe**rse, nom**mé *M*o frappa à la tempe, au-des d'un coup dont il mouru

Artaxerxès, après avoi par l'eunuque Mésabate main droite de Cyrus (** poursuivre les troupes quans le camp duquel il n'opposa aucune résistar victorieuse, etseretira, av sous son commandement où il avait campé la veille éloigné d'environ quat ges (*****).

Le camp de Cyrus fur lage, et Artaxerxès s'es concubine de ce prince, ap Artaxerxès était alors élon d'environ trente stades. I suivaient les Perses de l'comme s'ils avaient remp toire complete; et les translations et les tran



ryer seulement un détache-**Ecours du camp, ou y mar**loutes les troupes grecques. int le roi s'avança comme Dulu tomber sur l'arrière-Cléarque. Les Grecs firent et se disposèrent à le reil tentait de les attaquer de Mais au lieu de prendre cette tourna sur ses pas, emmelui les troupes de Tissair ee général ne s'était point remière attaque des Grecs, i**it pénétré avec sa ca**valerie : l'Euphrate, à travers les surs peltastes, qui, s'étant ur lui donner passage, firent m lui une grêle de traits, un seul homme. Tissapherne trop faible ne retourna pas e, et il alla au camp des il réunit ses forces à celles tous deux s'avancèrent eniand ils furent près de l'aile Grecs, ceux-ci craignirent 🛪 prit en flanc. Pour éviter ils jugèrent à propos d'étenle et de l'adosser au fleuve : oi changeant la forme de ons se plaça vis-à-vis de ige, comme il avait fait au ment de l'action. Quand les rent approcher en ordre de fondirent sur lui avec xur qu'auparavant. Les Peridirent pas le choc, et se **encore de plus ioin que** la ois. Les Grecs les poursuiu'à un village dominé par une r laquelle les troupes royales z-face. Artaxerxès n'avait d'inf**anterie, et la col**line ment couverte de cavalerie t pas possible aux Grecs de s'y passait. Ceux-ci crurent remarquer l'étendard du roi. un aigle d'or au haut d'une ailes éployées (*).

cs s'étant avancés de leur ralerie abandonna la colline, ps, mais par pelotons, les

sition de Cyrus, liv. 1, ch. 10,

uns d'un côté , les autres d'un autre ; entin ils dispararent tous, et la colline se trouva entièrement dégarnie. Cléarque y envoya un de ses officiers, avec ordre de reconnaître les lieux et de lui en faire un rapport. Cet officier annonça que les Perses de l'armée royale fuyaient de toutes leurs forces. Le soleil était alors sur le point de se coucher. Les Grecs firent balte au pied de la colline et se reposèrent tout armés, bien étonnés de ne point voir paraître Cyrus, ni personne de sa part, car ils ignoraient sa mort, et ils conjecturaient qu'il poursuivait l'ennemi. Ils délibérèrent pour savoir s'il fallait faire venir le bagage, ou retourner au camp. Ce dernier avis prévalut, et ils arrivèrent à leurs tentes où la plus grande partie de leurs effets avait été pillée, ainsi que toutes les provisions et les voitures de farine et de vin, que Cyrus tenait en réserve, au nombre de quatre cents, pour les distribuer aux troupes grecques dans le cas d'une nécessité urgente.

La bataille de Cunaxa fut livrée l'an du monde 3603; avant Jésus-Christ 401

Christ 401.

ÉLOGE DE CYAUS LE JEUNE D'APRÈS XÉMOPHON.

De tous les Perses qui sont venus après l'ancien Cyrus, dit Xénophon (*), Cyrus le jeune est celui qui a eu l'âme la plus grande et a le mieux mérité de régner. Dès son enfance, il l'emporta en tout sur son frère et sur les enfants des grands de Perse avec lesquels il fut élevé. On remarqua en lui plus de disposition à s'instruire et plus de soumission que dans les autres enfants de son âge. Il aimait beaucoup les chevaux, et les maniait avec adresse. Il se plaisait aux exercices qui ont du rapport à la guerre, tels que l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot; on l'y trouvait infatigable. Devenu homme, il fut passionné pour la chassc, et avide des dangers qu'on peut y courir. Un ours s'étant un jour jeté

(*) Expédition de Cyrus, liv. 2, ch. 9, 5 1.

sur lui, il n'en fut point effrayé, et le tua. Il recut dans cette lutte des blessures dont il porta toujours depuis les

Lorsque Darius, son père, l'envoya gouverner l'Asie Mineure, en qualité de satrape, il commença par faire voir qu'il n'avait rien plus a cœur que la fidélité dans les traités, les contrats et les simples promesses : aussi les villes de son gouvernement et les particuliers avaient-ils en lui la plus grande confiance. Lorsque Cyrus faisait la paix avec ses ennemis, ceux-ci étaient assuréa qu'il en observerait les conditions, et ne craignaient de sa part aucum mauvais traitement : ce fut pour cette raison qu'à l'epoque où il déclara la guerre à Tissapherne, toutes les villes se prononcèrent pour lui, excepté Milet. Soit qu'on lui fit du bien ou du mal, il tâchait de le rendre au double, et l'on rapporte qu'il ne désirait vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé en bienfaits et en vengeance ses amis et ses ennemis.

Il etait inexorable pour les criminels. On rencontrait souvent sur les grandes routes des hommes auxquels on avait coupé les pieds, les mains, ou arraché les yeux, pour les punir de leurs crimes: aussi, dans son gouvernement, pouvait-on voyager partout et porter avec soi ce qu'on voulait, sans craindre d'être inquiété, pourvu qu'on ne fit tort à personne. Cyrus honorait d'une manuere part cu-

faisait traverser la mer à des officiers, pour aller lui offrir leurs services; mais la certitude que leur talent et leur zèle ne seraient pas méconnus : aussi jamais prince ne fut mieux servi que lui. S'il voyait un gouverneur de province améliorer ses terres, il lui en donnait encore d'autres à cultiver; de sorte que les habitants des pays placés sous sa dépendance prenaient plaisir à travailler, faisaient des acquisitions avec confiance, et etaient fort éloignés de lui cacher la connaissance de leurs richesses.

Tous les vétements qu'on donnait 🖎 présent à Cyrus, il les distribuait à set amis, suivant leurs goûts et leurs besoins. Ne pouvant, disait-il, porter plusieurs robes à la fois, il **regardail** bel ornement. S'il recevait d'excellent vin, il en envoyait a ses amis des va-ses à moitié pleins. Il leur envoyait aussi très-souvent des moitiés d'oie ou des pains entamés, et le porteur disait de sa part : « Cyrus a trouve ces mets agréables, et souhaite que vous en godtiez. » Quand il paraissait en public, dans les occasions où il savait que beaucoup de gens auraient les yeux fixés sur sa personne, il appelait ses amis et affectait de s'entretenir aver eux de choses serieuses, afin de mootrer le cas qu'il faisait de leur intelligence et de leur droiture. Aussi, dit Xénophon (*), je pense que jamas personne n'a eu autant d'amis que



3 levait, lorsque Proclès, gou-' de Teuthranie, descendant de ite de Lacédémone, étant arrive lus, fils de Tamos, leur apprit t de Cyrus, et dit qu'Ariée etiré, avec le reste des troupes, où l'armée avait campé la veille. ur faisait dire qu'il les attenat le jour; mais que le lendepartirait pour retourner en es généraux des Grecs furent igés de cette nouvelle. Cléarque i les députés, et les fit accompar Chirisophe de Lacédémone n de Thessalie. Ménon désirait ie d'y aller, étant l'ami et l'hôte . Cléarque attendit leur retour. int les soldats se procurèrent es comme ils purent, égorgeant is et les anes qui appartenaient ages; et comme on manquait , ils les tirent cuire ce jour-là **Beches qu'on trouva en grande** : sur le champ de bataille. On i **aussi à cet usage les bou**osier des Perses, ceux de bois ptiens, un grand nombre de

des hérauts envoyés par le lar Tissapherne. Ces hérauts hèrent, et appelant les chess voix, leur ordonnèrent, de lu roi, de lui rendre leurs arme à leur vainqueur, et d'aller te, pour tâcher d'obtenir des ns favorables. Les Grecs suignés d'une telle proposition, dirent que ce n'était point aux irs à faire leur soumission, et ourraient tous plutôt que de urs armes.

; **des v**oitures vides.

t venue, Miltocythe de Thrace endre à Artaxerxès avec quaevaux et trois cents hommes rie de sa nation. Vers le milieu t, les Grecs arrivèrent au prepement où se trouvait Ariée. pes s'étant rangées et mises armes, les généraux et les s allèrent en corps trouver ce se. Les Grecs firent serment et les principaux de son arne le point trahir, et d'être

de sidèles alliés. Les Perses jurèrent en outre qu'ils serviraient de guides aux Grecs. Ce traité sut précédé du sacrisice d'un sanglier, d'un taureau, d'un loup et d'un bélier. Les Grecs trempèrent une épée dans le sang de ces victimes qu'on avait mêlé dans un bouclier, et les Perses une pique.

et les Perses une pique. Dès que le jour pari

Dés que le jour parut, les troupes se mirent en marche. Sur les trois heures après midi, on crut apercevoir la cavalerie du roi. Ceux d'entre les Grecs qui avaient quitté leurs rangs, coururent les reprendre; et Ariée, que ses blessures obligeaient à se tenir sur un char, mit pied à terre, et se revêtit d'un corselet, ainsi que les personnes qui étaient avec lui. Les éclaireurs rapportèrent alors que ce qu'on avait pris pour de la cavalerie étaient des bêtes de somme qui paissaient. Tout le monde conclut aussitôt que le camp du roi n'était pas éloigné; car on apercevait aussi de la fumée dans les villages voisins. Cléarque, dit Xénophon (*), ne marcha point à l'ennemi, parce que ses troupes étaient fatiguées, n'avaient rien mangé de tout le jour, et que d'ailleurs il était tard. Il ne s'écarta pas cependant de la route, afin d'éviter jusqu'aux apparences de la fuite. Au coucher du soleil, il se logea avec son avant-garde dans des villages, dont les troupes royales avaient emporté jusqu'au bois des maisons. Les soldats grecs firent tant de bruit en s'appelant les uns les autres , que les Perses les entendirent, et ceux qui étaient les plus rapprochés abandonnèrent leurs tentes pour s'enfuir.

Au point du jour, Artaxerxès envoya des hérauts pour traiter avec eux. Ces hérauts étant arrivés aux gardes avancées, demandèrent à parler aux généraux, et leur dirent qu'ils étaient venus pour convenir d'une trêve, et qu'ils étaient autorisés à porter aux Grecs les ordres du roi et à lui rapporter leur réponse. « Dites-lui donc, repartit Cléarque, qu'il doit commencer par se « battre; car nous n'avons pas à manger,

^(*) Espédition de Cyrus, liv. 11, chap. 2, § 16.

e et il faut que nous pulsaions apaiser a notre faim. » Les hérauts se retirérent avec cette réponse, et reparurent pen après : ils dirent que le roi trouvait leur demande raisonnable, et qu'ils avaient amené avec eux des guides pour les conduire, si la trêve avait heu, dans des endroits où ils auraient des vivres. La trêve ayant ete conclue, les Grecs se mirent en marche et arrivèrent dans des villages, où les guides dirent qu'on pourrait prendre des vivres. - On y trouve, dit Xénophon (*), du bléen abondance, du vin de dattes. et du vinaigre qu'on tire du même fruit en le faisant bouillir. A l'égard des dattes mêmes, celles qu'on voit en Grèce ne servent ici qu'aux do- mestiques. Celles qu'on réserve pour e les maîtres sont choisies, et d'une beaute et d'une grosseur admirables. · A la vue, elles ne différaient en men e de l'ambre jaune. On en faisait sé- cher aussi qu'on mettait à part pour e le dessert. Le vin , qu'on tirait de e ces dattes, étuit doux, mais il por-« tait à la tête. Ce fut aussi en cet en-« droit que nos coldets mangérent pour la première fois de la moelle de palmier. Plusieurs admirerent la fi- gure et la douceur qui lui est propre ; e mais cette substance causa aussi de « violents maux de tête à ceux qui en avaient mangé. Le peimier à qui on « enlève cette modilo se dessèche esa tièrement.

d'un grand nombre de Perses qui pat tendaient qu'il n'était pas de la dignit du roi de laisser échapper des homms qui lui avaient fait la guerre.

Après être tombés d'accord sur le conditions de la trêve, Tissapherne de le frère de la femme du roi jurère de les observer, et offrirent la mai aux chefs des Grecs, qui prétere aussi le même serment. La cérémon achevee, Tissapherne se rendit auphi

d'Artaxerxes.

Clearque et Ariée, qui campaient à peu de distance l'un de l'autre, atten dirent ensuite Tissapherne plus (vingt jours. Pendant ce temps-là, Ari recut les visites de ses frères et 🕻 plusieurs de ses parents, qui relete rent son courage et celui des Perm qui étaient avec lui, en leur donna l'assurance que le roi oublierait 🚛 tièrement le passé: depuis ce moment Ariée témoigna beaucoup moins de gards aux Grees. Cependant Tistopherne arriva avec son armee, com a'il avait eu le dessein de retourer dans son gouvernement. Li etait 🖝 compagné d'un Perse appelé Oronias. qui venait d'epouser la fille du roi.

Toute l'armée se mit en march, guidee par Tissapherne, qui faist fournir des vivres; Ariée, Tissapherne et Orontas marchaient et campaient ensemble avec les troupes qu'ils commandaient. Les Grecs, qui se méliaient de ces trois generaux, marchaient sé

vingt pieds, et sa hauteur de

née fit ensuite huit parasanges marches, et traversa deux cat des ponts. On arriva aux u Tigre. Le lendemain matin, nte du jour, les Grecs passé-Deuve sur un pont de trentezeaux; ils firent vingt param quatre jours, et se trouvéles bords du Physcus (*). En oit était une ville considérable : Opis (**), où les Grecs renconun frère naturel de Cyrus et erxès, qui allait au secours de er avec une armée nombreuse amenait de Suse et d'Ecba**près a**voir fai**t trente p**aram six jours, les Grecs arrivées villages qui appartenaient a s. Tissapherne voulant insulmémoire de Cyrus, que cette e almait tendrement, permit cs de les piller, mais il délenmire des esclaves. On trouva s villages beaucoup de blé, de **Tessets.** Les Grecs se retrou**lors de** nouveau sur les bords st de l'autre côté de ce fleuve **ille de Cænæ (***), dont les ha**i**pportaient** à l'armée, sur des faits avec des peaux, du pain, 🗚 du fromage. Les troupes est ensuite le fleuve du Zab irmèrent trois jours sur ses

Mance qui existait entre les A les Grecs augmentant tou-Marque eut avec Tissapherne

te rivière est nommée Torna dans che d'Héraclius; aujourd'hui on Odorneh. Voyez Historia miscella, à Paul Diacre, pag. 558 de l'édimisius, et d'Anville, Géographie, pag. 472 de l'édition de M. de

Atte ville portait sous les Seleucides 'Antiochia. Voyez l'ouvrage que je citer, pag. 472 et 473.

In lieu nommé Senn et El-Senn paper l'emplacement de l'ancienne l'oyez d'Anville, Géographie an-L 417 de l'édition de M. de Manne.

une explication, à la suite de laquelle il se rendit auprès de ce satrape accompagné des principaux chefs des Grecs et d'environ deux cents soldats. Arrivés au camp de Tissapherne, les Perses les massacrerent tous, à l'exception des généraux, qui furent conduits à Artaxerxès, par l'ordre duquel on leur trancha la tête. Un Grec échappa au massacre, blessé au ventre et tenant ses entrailles dans ses mains: il apprit à ses compatriotes tout ce qui s'était passé. Les Grecs coururent aussitöt aux armes, s'attendant toujours à être attaqués; mais ils ne virent paraître qu'Ariée, Artaëze et Mithridate, qui avaient téinoigné une grande sidélité à Cyrus. Ces chefs étaient suivis de trois cents Perses armés de corselets; quand ils furent à la portée de la voix, Ariée dit : « Grecs, Cléarque ayant été convaincu « d'avoir violé ses serments et les ar-« ticles de la paix, a été justement « puni de mort, tandis que Proxène « et Ménon, qui ont découvert ses « desseins, sont en grand honneur. « Quant à vous, le roi exige vos ar-« mes, car il ditqa'elles sont à lui, puis-« qu'elles appartenaient à Cyrus son « esclave. » Après quelques pourparlers, Ariée se retira avec son escorte.

LES GRECS ÉLISENT D'AUTRES GÉNÉRAUX. ILS SONT BARCELÉS DANS LEUR MARCER PAR MITERIDATE ET PAR TISSAPHERNE.

Les Grecs, privès de leurs généraux et de leurs principaux officiers, se trouvérent dans une grande perplexité. lis étaient sans guides, environnés d'un grand nombre de nations ennemies, et trahis même par les Perses qui avaient servi sous Cyrus; ils comprirent la nécessité de choisir d'abord de nouveaux cheis. L'élection achevée, ils brulèrent les voitures, les tentes et tout le bagage qui n'était pas absolument inflispensable et qui aurait pu les gêner. Pendant qu'ils prenaient leur repas, Mithridate arriva avec environ trente cavaliers. et leur représenta l'impossibilité où ils étaient de retourner dans leur patrie sans le consentement d'Artaxerxès. Ces paroles le rendirent suspect; d'ailleurs, on remarqua en sa compagnie un homme attaché à Tissapherne, pour veiller à sa conduite. Les Grecs déciderent alors de n'admettre aucun envoye de la part des Perses, parce que dans leurs entrevues ils corrompaient toujours quelques hommes.

Les troupes grecques ayant passé le fleuve du Zab, marchèrent en ordre de bataille, les bêtes de somme au milieu, avec ceux qui les conduisaient. On n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, que parut de nouveau Mithridate, avec deux cents chevaux et quatre cents archers et frondeurs. Ce chef allait au-devant des Grecs comme leur amı; maia, quand il fut près d'eux , soudain la cavalerie et les gens de pied tirèrent leurs flèches, les frondeurs lancèrent des pierres; quelques-uns des Grecs furent blessés, et l'arrièregarde souffrit sans pouvoir se venger, car les archers de Crète ne tiraient pas si toin que les Perses. Xénophon, nouvellement élu général par les Grecs, se mit à poursuivre les troupes de Mithridate, mais il no put les atteindre. Les cavaliers perses lançaient des traits en arriere, et blessaient leurs ennemis, même en fuyant.

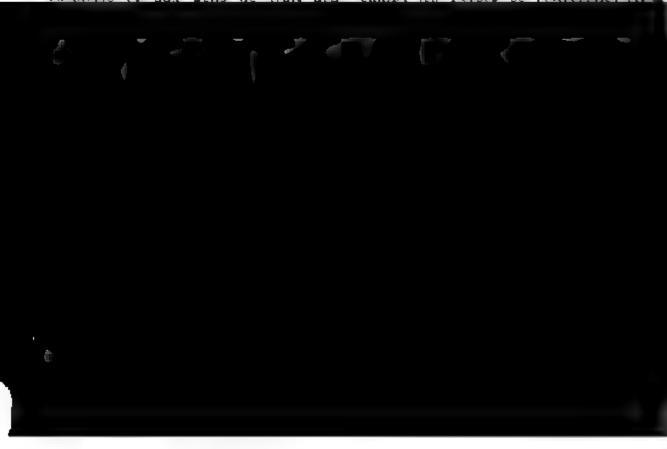
Sur l'avis de Xénophon, les Grecs formèrent un corps de deux cents frondeurs et un petit escadron de cinquinte chevaux, pour les opposer a la cavalerie et aux gens de truit des

le choc des Grees, et s'enfuirent vars le ravin.

Mithridate se retira après cet éches et les Grecs avant marché le reste de jour sans être hoquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, puis à Mespila (*).

A quatre parasanges au deià de cette dermere ville, Tissapherne se montra avec sa cavalerie, à laquelle 🗓 avait joint les troupes que lui avait données le roi; celles d'Orontas, les Perses qui avaient suivi Cyrus a son expédition, et les corps que le frem du roi avait amenés de Suse et d'Ecbatane. Toutes ces forces réunies faisaient une armée très-considerable. Tissapherne envoya quelques-uns de ses bataillons contre les Grecs, mais il n'osa point engager l'attaque. Cepesdant il ordonna à ses gens de trait dess servir de l'arc et de la fronde. Les frondeurs et les archers grees ayant fait leur décharge , Tissapherne se 🐯 tira promptement hors de la portée du trait. Le reste du jour, les Grecs continuèrent leur route, et furent suiris par les Perses, qui n'osèrent point les inquiéter, car les frondes des Rhodiens portaient plus loin que celles de Perses, et même que les Bèches de la plupart de leurs archers. Les Gred trouvèrent dans les villages beaucou de cordes d'arcs, et du plomb, dont ils firent usage pour les frondes.

Lorsque les Grecs eurent etabli les camp. les Perses se ret rerent, et.



PERSE. 178

ays parurent, et on les força, à s de fouet, de faire pleuvoir sur recs, d'un lieu élevé, une grêle de **1, de pierres et** de flèches. Ils blesit beaucoup de monde, et eurent **ntage sur les troupes légères, qui** it obligées de se mettre à couvert nilieu des hoplites. Ceux-ci, se at pressés de la sorte, tachérent arsuivre l'ennemi; mais, comme pient pesamment armés, ils eurent de la peine à parvenir au sommet colline; et les habitants du pays . en les voyant approcher, une pte retraite. Les Grecs trouvèrent **kne difficulté à passer la seconde** e. Ils résolurent, par cette rai**de ne point faire descendre de la** ème colline les troupes pesamarmées avant d'avoir envoyé des es légères sur la montagne qui nandait la position des Perses. d ces troupes l'eurent gagnée, ibitants se retirérent, de crainte s eux-mêmes coupés. Les Grecs **auèrent à** marcher de cette male reste du jour, et arrivèrent aux es groupés autour du palais dont avons parié.

sejournèrent trois jours en ce à cause des blessés, et parce **y trouvérent** quantité de providestinées au satrape de la pro-; de la farine de froment, du et beaucoup d'orge pour les che-Le quatrième jour, ils descent dans la plaine. Tissapherne les atteints avec ses troupes, les d'interrompre leur marche, et mper au premier village qu'ils **ntrérent**, car ils avaient beaucoup umes qui ne pouvaient pas prendre **m c**ombat; les uns, parce qu'ils **ient des** blessés ; et d'autres, parce **étaie**nt chargés des armes de ceux**ais lorsqu'ils** furent cantonnés , les **z s'ét**ant avancés vers le village tenter une escarmouche, les curent sur eux un grand avan-Quand la nuit approcha, dit Xéon (*), les Perses crurent qu'il

Expedition de Cyrus, liv. 111, ch. 4,

était temps de se retirer, car ils campaient toujours à soixante stades au moins des Grecs, de peur d'être attaqués. Les armées des Perses redoutaient beaucoup les surprises nocturnes, parce que, pendant la muit, les chevaux étaient liés, et avaient la plupart du temps les pieds retenus dans des entraves. S'il survenait une alerte, il fallait placer la housse sur le cheval, le brider, et que le cavalier mit son corselet, avant que de monter: toutes choses difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de tumulte et de confusion.

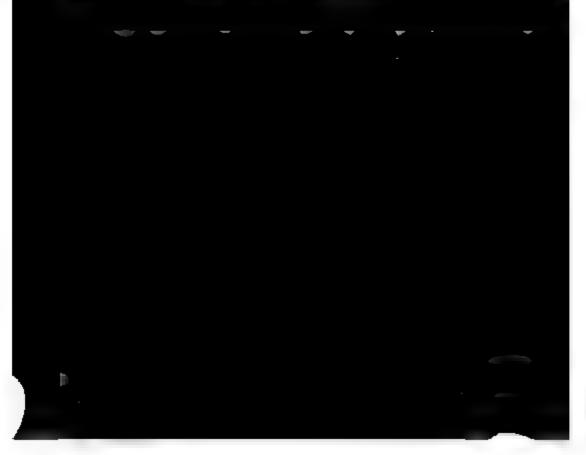
Quand les chefs des Grecs s'apercurent que les Perses avaient l'intention de se retirer, ils firent crier par un héraut, de manière à être entendu de l'ennemi, qu'on se tînt prêtà marcher. Là-dessus, les Perses attendirent quelque temps. Mais, au déclin du jour, ils partirent, croyant qu'il était dangereux de marcher et de se rendre au camp dans les ténèbres. Lorsque les Grecs furent assurés de leur retraite, ils décampèrent aussi, et firent environ soixante stades. Les deux armées se trouvèrent alors à une si grande distance l'une de l'autre, que les Perses ne parurent ni le lendemain ni le surlendemain. Mais le quatrième jour, étant parvenus à gagner de l'avance, ils s'emparèrent d'une hauteur qui dominait le chemin par où les Grecs devaient passer. Chirisophe de Lacédémone, voyant ce sommet occupé par les Perses qui l'avaient prévenu, chargea Xénophon de les en déloger. Celui-ci s'étant aperçu que, du sommet de la montagne qui dominait l'armée grecque, il y avait un chemin qui conduisait à la hauteur occupée par les Perses, marcha avec toute la diligence possible vers ce chemin. Aussitot que les Perses virent Xénophon aller du côté de la hauteur qui dominait leur position, ils y coururent aussi. Les Grecs jetaient de grands cris pour encourager les leurs, et les soldats de Tissapherne en faisaient autant. Les Grecs ayant atteint les premiers le sommet de la montagne, ses Perses tournèrent le dos, et s'enfuirent. Tissapherne et

Ariée s'éloignèrent avec leurs troupes, et prirent un autre chemin. Chirisophe descendit alors dans la plaine, et campa dans un village, où l'on trouva des provisions en abondance. Il y avait aussi dans cette plaine beaucoup d'autres villages fort riches, le long du Tigre.

LES GRECS PANIET LES MONTAGRES DES CARDUQUES,

Vers le soir, les Perses parurent tout à coup, et taillèrent en pièces quelques Grecs qui s'étaient écartés pour piller. Les Grecs prirent plusieurs troupeaux de bétail, que des gens de la campagne étaient occupés à faire passer de l'autre côté du fleuve. Cependant ils se trouvaient dans une position très-difficile. «D'un côté, dit Xénophon, ils étaient arrêtés par des montagnes excessivement élevées, et de l'autre, par un fleuve si profond, qu'on n'apercevait pas seulement au-dessus de l'eau le bout des piques avec lesquelles on le sondait. • L'armée, contrainte de retourner sur ses pas, et de auivre le chemin qui menait à Babylone, arriva à des villages qui n'avaient point été brûlés. Les généraux grees se firent amener alors les prisonniers, et les questionnèrent sur les pays environ-nants. Les prisonniers dirent qu'il y avait au midi un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, et qui etait celui que l'ormee avait suivi en

ces peuples étaient en pa trape qui commandait da il y avait un commerc entre les deux nations. A raux grees firent mettre. sonniers qui avaient con chaque pays, sans déce route ils avaient dessein Cependant, ils avaient ju de traverser les montagne ques , parce que les pris avaient appris qu'au sorti tagnes, ils entreraient (pays vaste et fertile, et g pourrajent se rendre fac tout où ils auraient l'inte Comme ils voulaient empduques d'être instruits du avaient de pénétrer dans occuper les hauteurs ava ci s'en fussent emparés, rent de la manière su le temps de la dernière v qu'il restait encore assez traverser la plaine dans l'i Grecs décamperent et au montagne à la pointe du sophe marchait à la tête c Xénophon le suivait à l'a Chirisophe gagna le soi que d'être aperçu des Ca marchant ensuite en avar suivi de la partie de l'arm franchi les hauteurs, il villages situés dans les v enfoncements des montas I es Carduques al andgi



PERSE. 175

idre, ils attaquèrent les uèrent quelques-uns, et autres à coups de pierres s n'étaient encore qu'en les Grecs étant entrés mproviste; autrement, irtie de l'armée aurait le périr. Les Grecs pasdans les villages; les

umèrent des seux tout i montagnes, et des deux

TVA.

grecques étant parties rent tout le jour a comre halte. Le lendemain nd orage; cependant il er la route, parce que quaient. Chirisophe congarde, et Xénophon l'ares ennemis profiterent zeur des chemins pour recs avec vigueur, et ils eux une gréle de pierres Juand les Grecs furent où ils avaient dessein rs chefs se firent amenp les prisonniers, et ida, à chacun en partionnaissaient un autre dui qu'on voyait. L'un menacé de la torture, 'eu savait point d'autre. put rien tirer de lui, on ue de son compagnon. it que cet homme avait parce qu'une de ses filles **žté où se trouvait le che**onduirait les Grecs par s bétes de somme pourer. Il zjouta que cetto praticable, si l'on ne s'asd'une certaine hauteur. ntaires s'étant offerts dition, on leur ordonna la nourriture, et de se min avec le guide lie. wiron deux mille homré une pluie très-vioon marcha à la tête de vers la route qui était n d'attirer de ce côté Carduques, et de cau'il serait possible, la achement. Quand Xé-

nophon fut arrivé avec l'arrière-garde à un ravin qu'il fallait traverser pour gravir la montagne, les Carduques firent rouler d'en haut des pierres rondes d'une grosseur prodigieuse, et beaucoup d'autres, les unes plus petites, les autres plus grandes, qui, venant à se briser contre les rochers, en faisaient voler les éclats avec la même violence que si on les eût lancés avec la fronde, de sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Les Carduques ne cessèrent point de rouler des pierres toute la nuit. Cependant les Grecs qui marchaient avec le guide, surprirent les Carduques qui gardaient la hauteur, en tuèrent plusieurs, et poussérent les autres

dans des précipices.

A la pointe du jour, ils se mirent en ordre, et marchèrent en silence aux ennemis qui occupaient une autre eminence voisine; et, comme il faisait un brouillard épais, ils arrivèrent près d'eux avant que ceux-ci s'en fussent apercus. Aussitôt la trompette sonna, et les Grecs commencèrent l'attaque en jetant de grands cris. Les Carduques ne soutinrent pas le choc; ils s'enfuirent et abandonnèrent la défense du chemin. Comme ils étaient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe, entendant la trompette, monta sur-le-champ avec ses troupes par le chemin escarpé qui était devant lui. Les autres généraux prirent des sentiers détournés, chacun à l'endroit où il se trouva. Comme le chemin qu'avait pris le guide était le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon le suivait avec l'arrière-garde partagée en deux corps, le bagage entre deux. Il rencontra dans sa marche une hauteur qui dominait la route et que les Carduques occupaient. Les Grecs s'étant mutuellement encourages, marcherent vers cette hauteur en colonnes, laissant toutefois aux Carduques une issue pour se retirer : ceux-ci voyant les Grecs qui approchaient, s'enfuirent sans tirer de flèches et sans lancer de pierres. Les Grecs ayant aperçu devant eux une autre colline occupée de même par les habitants du pays, s'en

emparèrent. Il en restait encore une troisième, beaucoup plus escarpée : c'était celle qui dominant le poste où la garde des Carduques avait éte surprise la nuit précédente. Lorsque les Grecs s'en furent approchés, les Carduques l'abandonnerent sans combattre, cequi fit supposer qu'ils craignaient de se voir investis. Mais la vérité était que ces gens ayant vu du haut de la coltine ce qui se passait derrière, s'étaient retirés avec précipitation, pour tomber sur l'armère-garde des Grecs.

Xénophon monta avec les plus jeunes soldats sur le sommet de cette colline, afin de donner aux ofliciers qu'il avoit laissés derrière lui le temps de le joindre ; il ordonna aux autres corps de le survre lentement, et de se tenir ensuite en ordre de bataille dans un endroit uni, près du chemin, lorsqu'ils seraient tous rassemblés. Il n'eut pas plutôt donné ces ordres, qu'il apprit que les troupes placées sur la première colline en avaient été chassées. avec perte. Après cet avantage, les Carduques se postèrent sur une colline opposée à celle où était Xénophon. Celui-ci leur proposa une trêve, et redemanda les morts. Ils promirent de les rendre, à condition qu'on ne mettrait point le feu aux villages. Xénophon y consentit. Lorsque les Grees commencerent à descendre du haut de la colline pour rejoindre ceux des leurs qui etaient en ordre de bataille, les

tait par derrière les montagne tachant de gagner une positi dominât celles qu'ils occupait ouvrait le passage. S'ils attac Parrière-garde, Chirisophe tacha de gagner les hauteurs, et levait tacle. Quelquefois les Carduat commodaient beaucoup les Gre descente des montagnes, car ils. très-agiles; et, quoiqu'ils appr sent de très-près, ils échappaies lement, a'ayant d'autres armes arc et une fronde. Ils étaient lents archers. Leura arca, dit phon (*) , avaient près de trois co et leurs flèches plus de deux. I ils voulaient en décocher, ils tirs eux la corde vers la partie infé de l'arc, avançant le pied gauche d'être plus fermes. Ces flèches çaient les boucliers et les corselet Grecs les arrachaient pour s'en comme de dards, en y attaches courroie.

Ce jour-là, les Grees logèrent des villages situés au dessus plaine qui s'étend jusqu'aux bon Centrités (**). Cette rivière, qui a plèthres de largeur, et qui sépare ménie du pays des Carduques éloignée de six à sept stades montagnes de cette contrée. L'is greeque avait mis à traverser la des Carduques sept jours, pendaquels il fatlut combattre continment; toutes les attaques du de Tissantagnes.



èt, derrière cette cavalerie, d'infanterie rangée en bataille nauteurs. Ces troupes étaient es d'Arméniens, de Mygdode Chaldéens (*). La hauteur elle ils se tenaient en bataille, loignée du fleuve que de trois plèthres. On ne voyait qu'un nin qui conduisit à la hauteur. 🛪 tentèrent le passage de la **is-a-vis de ce chemin ; m**ais il '**a qu'ils avaient de l'e**au aules mamelles, et que l'inégaond de la rivière, que de gros **endaient très-glissant, les met-**: l'impossibilité de tenir leurs ins l'eau. Ceux qui l'essayaient emportés par la rapidité du ; et ceux qui les mettaient sur : étaient exposés nus aux flèaux traits. Les Grecs se retin conséquence, et campérent ords de la rivière.

and nombre de Carduque**s** en 'étaient rossemblés sur leurs ies. Les Grecs furent bien dé-; en voyant, d'un côté, une **rofo**nde et des troupes nom**jui e**n défendaient le passage , **autre, les Car**duques prêts à **ur e**ux. Ils passèrent ce jour i**it s**uivante dans de grandes des. Xénophon nous apprend alors un songe (**). Il s'ima**e dans** des entraves, et que aves étant venues à se briser semes, il s'était vu en liberté **art**out où il voulait. Il alla Chirisophe au point du jour; s lui avoir dit qu'il se flattait irait bien, il lui fit part du l'il avait eu. Chirisophe s'en et iorsque l'aurore parut, **généraux offrirent un sacrifut favorable dès** la première Les généraux et les officiers rent ensuite à leurs quartiers,

Chaldéeus étaient un peuple libre; on les appelait aussi Chalybes. nt pour braves; leurs armes étaient t un bouclier d'osier.

pédition de Cyrus, liv. sv, chap. 3,

pour ordonnér aux troupes de prendre leur repas. Tandis que Xénophon prenait le sien, deux jeunes hommes accoururent à lui, car on savait que chacun avait la liberté de l'aller trouver pendant ses repas, et de le faire éveiller pour lui communiquer les choses qui intéressaient l'armée. Ces jeunes gens lui apprirent que, pendant qu'ils étaient occupés à rassembler du menu bois pour faire du feu, ils avaient aperçu de l'autre côté de la rivière, au milieu des rochers qui s'étendaient jusque sur ses bords, un vieillard avec une femme et des servantes qui cachaient dans le creux d'un rocher un sac qui paraissait plein de hardes; qu'ils avaient cru pouvoir passer d'autant plus sûrement la rivière que ce lieu était inaccessible à la caval**er**ie ennemie. S'étant donc déshabillés, et tenant à la main leurs poignards, ils se jetèrent à la nage; mais la rivière étant guéable, ils se trouvèrent de l'au**tre côté sans avoir** eu de l'eau jusqu'à la ceinture.

Aussitöt Xénophon lit lui-mēme des libations; et ayant ordonné qu'on versat du vin à ces jeunes gens, il leur dit d'adresser leurs actions de graces aux dieux qui leur avaient découvert ce passage. Xénophon les mena ensuite à Chirisophe, auquel ils firent le même rapport. Les deux généraux ordonnèrent aux soldats de tenir leurs bagages prêts; et ayant fait assembler les officiers, ils délibérèrent avec eux sur la manière la plus avantageuse de passer la rivière. Il fut résolu que Chirisophe conduirait l'avant-garde, et traverserait la rivière avec la moitié de l'armée, suivie du bagage et de ceux qui en prenaient soin; tandis que Xénophon resterait en deçà avec l'outre moitié. Ces mesures prises, on se mit **en** marche sous la conduite des deux jeunes gens, longeant la rivière à gauche, afin de gagner le gué qui était éloigné d'environ quatre stades.

Pendant que les Grecs marchaient le long de la rivière, la cavalerie arménienne s'avançait toujours à la niême hauteur sur la rive opposée. Arrivées au gué, les troupes passèrent par coleunes. Cependant les prêtres offraient des sacritices sur le bord de la rivière, tandis que les soldats voyaient pleuvoir autour d'eux une grêle de fleches et de pierres, dont aucune ne porta.

Chirisophé entra donc dans la rivière avec ses troupes. Quant à Xénophon, il prit les plus alertes de l'arrière-garde, et courut de toutes ses forces vers le passage opposé au chemin qui conduisait aux montagnes d'Armenie , faisant semblant de vouloir posser la rivière en cet endroit. La cavalerie arménienne, qui marchait le long du fleuve, voyant Chirisophe passer avec beaucoup de facilité, et Xénophon courigen arrière avec ses troupes. lâcha pied dans la crainte d'être enveloppés, et a'enfuit avec précipitation vers le chemin qui conduisait, par les hauteurs, des bords du fleuve dans l'intérieur du pays. Quand les cavaliers eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Chirisophe ne poursuivit point le cavalerie, mais il alla aux troupes postées sur la hauteur, près du fleuve. Celles-ci voyant leur cavalerie en fuite, et les hoplites qui se disposaient à les attaquer, abandonnérent la colline qui deminait le Dauve.

Xénophon ayant remarqué que tout allait bien de l'autre côté de la rivière, retourna au plus vite vers l'armée qui passait, car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur l'arricre au le le bogage lul-même à le traverser avec ses trouper, ils s'avançaesent vis-à-vis de latles uns a droite, les autres à gauche la main sur la courroie de leurs ja velots, et la flèche sur l'arc, comme s'ils avaient dessein de passer la t vière, sans toutefois s'y engager bin avant.

Les Carduques s'étant aperçus que presque tous les Grecs avaient pas la rivière, et qu'il n'en restait plu qu'un petit nombre, les attaqueres avec la fronde et l'arc; mois les Grecourant à eux, ils ne purent soutent le choc; car bien que leur armure su fit pour une attaque et une retrait soudaines sur leurs montagnes, cepadant elle n'était point propre a combat d'homme à homme. (*) Apri avoir mis les Carduques en fuite, le Grecs, qui se trouvaient encore de l'attre côté, passèrent la rivière à la hâte

LES GARCE TRAVERSLET L'ARMÉSIE.

L'armée marcha en ordre de la taille, et fit cinq parasanges dans le plaine d'Arménie. Il n'y avait pas de villages dans les environs du Centrite à cause des guerres continuelles que l'aisaient les Perses et les Carduques L'armée atteignit un gros bourg, d'on remarquait un palais destine a satrape de la province, et dont presque toutes les maisons avaient des tour On y trouva beaucoup de provisions Les Grees passerent insuite au-dessit

w. Quand il se trouvait à la nul autre que lui n'aidait au roi zer à cheval. Il alla au-devant née avec de la cavalerie, et fit ir un interprète qu'il voulait aux chefs. Les généraux y connt, et s'étant avancés à portée pix, ils lui demandèrent ce qu'il ait. Il répondit qu'il s'engager un traité à ne faire aucun malecs, pourvu qu'ils ne brûlassent maisons, et se contentassent idre les provisions dont ils aubesoin. Les généraux acceptèmes conditions, et le traité fut

Grecs s'avancèrent ensuite à la plaine, Tiribaze les suivant s forces. L'armée arriva à un entouré de villages où les vivres en abondance. On y trouva du du blé, d'excellent vin vieux, sins secs, et toutes sortes de 5. Cependant quelques soldats, laient écartés de leur canton-:, rapportérent qu'ils avaient une armée, et que la nuit ait beaucoup de feux. Les gécroyant qu'il était plus sûr nir les troupes, que de les hispersées dans les villages, semblèrent et les firent camplein air. Il tomba la nuit une **de quantité de neige, que les** , qui étaient couchés par terre, mt couverts, ainsi que leurs et les bêtes de somme se trou**ællement e**ngourdies, qu'on eut ine à les faire lever. C'était, dit ion (*), une situation bien triste e de ces hommes ainsi étendus és sous la neige. Pour lui, u le courage de se lever sans bit de dessus et de fendre du ientot quelques hommes se leaussi, et voulant se rendre es à leur général, ils prirent le le fendirent. D'autres soldats se t encore, allumèrent du feu, et tèrent avec du saindoux, de le sésame, d'amandes amères et de térébinthe, qui étaient en grande quantité dans le pays. On trouva aussi un onguent agréable, où toutes ces drogues entraient.

Les généraux résolurent ensuite de cantonner de nouveau l'armée dans les villages. Les soldats retournèrent alors avec plaisir, et en poussant de grands cris, dans les maisons où ils devaient trouver des vivres. Mais ceux qui y avaient mis le feu en les quittant, furent justement punis et campèrent en plein air, exposés à toute la rigueur du froid. On envoya cette nuit-là un détachement vers les montagnes, à l'endroit où les soldats qui s'étaient écartés de l'armée disaient avoir aperçu des feux.

Le chef du détachement dit qu'il n'avait point vu de feux, mais qu'il amenait un prisonnier. Cet homme, dit Xénophon (*), avait un arc et un carquois à la façon des Perses, avec une sagaris semblable à celles que portent les Amazones. Interrogé sur son pays, il répondit qu'il était Perse et appartenait à l'armée de Tiribaze, dont il s'était éloigné pour chercherdes vivres. Les généraux grecs s'enquirent ensuite des forces de cette armée, et du motif pour lequel on l'avait réunie. Le Perse répondit qu'indépendamment de ses propres troupes, Tiribaze avait à sa solde des Chalybes et des Taoques, et qu'il voulait attaquer les Grecs dans les délilés, où il n'y avait qu'un seul passage.

Les généraux grecs, pour empêcher Tiribaze d'exécuter le dessein qu'il avait formé, réunirent l'armée, et, ayant laissé une garde dans le camp, ils partirent avec le prisonnier qui leur servait de guide. Après avoir franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui formaient l'avant-garde des Grecs, découvrirent le camp des Perses et y coururent avec de grands cris, sans attendre l'infanterie pesamment armée. Les troupes de Tiribaze s'enfuirent en entendant les cris des peltastes. Les Grecs leur tuèrent cependant

epédition de Cyrus, liv. IV, ch. 4,

^(*) Expédition de Cyras, hv. 1v, ch. 4, § 16.

quelques hommes, et prirent environ vingt chevaux, avec la tente de Tirtbaze, où l'on trouva des lits à pieds d'argent et des vases à boire; on fit aussi quelques prisonniers qui etaient les boulangers et les échansons de Tiribaze

Le lendemain, les Grecs partirent, pour ne pas donner aux ennemis le loisir de rallier leurs forces et de s'emparer des defilés. Le bagage étant prêt, ils se mirent en marche au milieu d'une neige profonde, sous la conduite de plusieurs guides, et ayant passé le même jour la hauteur sur laquelle Tiribaze avait dessein de les attaquer, ils campèrent, L'armée marcha ensuite pendant trois jours le long de l'Euphrate sans rencontrer d'habitations, et passa ce fleuve. Les hommes n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs firent après cela quiazo parasanges en trois jours à travers une plaine couverte de beaucoup de neige. « La troisieme marche, dit Xé- nophon (*), fut très-penible, parce « que nous avions en face le vent du nord dont nous etions brûlés et gelés. « Un devin conseilla de sacrifier au vent. On lui immola des victimes, et la violence avec laquelle il soufflart. parot à tout le monde avoir diminué sensiblement. La neige avait six pieds « de profondeur, de sorte qu'il périt « un grand nombre d'esclaves, de bêtes de somme, et environ trente « soldats. On trouva beaucoup de bois au lieu où l'on campa, et l'on alluma

journée à travers la neige, et besuccup de soldats furent attaqués de la bodimie (*). Xénophon, qui commandat l'arrière-garde, ayant aperçu des honmes etendus par terre s'informa deleur mai et des moyens d'y porter remeit. On lui dit qu'il fallait leur donner quelque chose à manger. Aussitôt qu'ils eurent pris un peu de nourriture, est soldats se leverent et continuerent leur route.

leur route. Vers le soir, Ghirisophe étant arriv à un village, rencontra, devant le for et pres de la fontaine, des femmes 6 des filles qui portaient de l'eau. Ella demanderent qui ils étaient. L'interprète leur repondit en perse qu'il allaient trouver le satrape de la pas du roi. Les Greca entrérent avec la femmes dans le fort, et allèrent trouver le chef du village. Chirisophe # logea dans le fort et dans le village avec tous les soldats qui arrivèrent; mais ceux qui n'eurent pas la force 🏶 continuer leur route, passerent la nui sans feu et sans aliments; de surtiqu'il en mourat quelques-uns. De Perses, qui suivaient l'armee greog⊯ dans l'espoir de trouver des orrasions de voler, enleverent quelque chevaux que la fatigue empéchait de marcher, et se battirent entre eux l qui les aurait. On laissa derriere des soldats qui avaient perdu la vue par l'effet de la blancheur éclataute de la neige, ou les doigts des pieds par la tiguear du froid. On ex tait le pren icr de attachaient aux pieds. Quelques s ayant refusé de marcher, Xéemploya tous les moyens poset même les prières, pour les · à ne point rester derrière ; leur jue les Perses les suivaient de en grand nombre. A la fin il se mais ces gens lui dirent de les stot, parce qu'ils ne pouvaient er leur route. Alors il crut rien de mieux à faire que d'éter, si cela était possible, les de crainte qu'ils ne tomsur ces hommes fatigués. La ait très-noire, et les Perses pient avec grand bruit, se quel'un l'autre au sujet du butin, tout à coup les soldats valides ière-garde fondirent sur eux , **que les s**oldats fatigués frapeurs boucliers avec leurs piques sant de grands cris. Les Perses : **se** jetèrent dans le vallon à la neige, et ne se sirent plus

phon **s'e**n alla avec le reste de ses **,assurant** les malades que le leni**l leur en**verrait du secours; mai**s pas** fai**t** quatre stades, qu'il renl'autres soldats qui reposaient leige dont ils étaient couverts, et de ni sentinelle. Xénophon les rcés de se lever, ils lui apprirent x qui étaient en avant ne leur aient pas d'avancer. Il continua , et faisant prendre les devants s vigoureux de ses peltastes, il onna de voir ce qui arrétait la Ils lui rapportèrent que toute était couchée dans la neige. Il **s sentinelles le** mieux qu'il put, la nuit avec ses troupes, sans ins prendre de nourriture. Au u jour, il envoya les plus e ses soldats aux malades pour r à se lever et à partir. Ce-Chirisophe dépêcha quelquessiens pour s'informer de la side l'arrière-garde, qui entra Jans le village où ce chef était é. Quand les troupes furent les généraux crurent pouvoir nger les disperser dans les vilhirisophe resta dans le sien;

les autres se rendirent à ceux qui leur étaient échus par le sort.

Un officier de l'armée prenant avec lui quelques soldats des plus alertes, et courant au village échu à Xénophon, surprit tous les habitants avec leur chef. Il trouva dix-sept jeunes chevaux qu'on nourrissait pour le roi, et qui étaient un tribut des habitants. Il prit aussi la fille du chef du village. mariée depuis neuf jours. Les habitations de ces villageois étaient pratiquées sous terre et avaient une ouverture qui ressemblait à celle d'un puits. On y descendait avec des échelles; mais on avait creusé une entrée pour le bétail. On trouva dans le village des chèvres, des brebis, des vaches et des volatiles. On nourrissait le bétail dans les habitations avec du foin. On trouva aussi du blé, de l'orge, des légumes, et de la bière dans des cuves pleines jusqu'aux bords, où l'on voyait nager l'orge avec des chalumeaux sans nœuds, les uns plus grands, les autres plus petits, dont on se servait pour boire. Cette bière, dit Xénophon (*), était très-forte quand on n'y mettait point d'eau, et semblait très-agréable à ceux qui y étaient accoutumes.

Xénophon fit souper avec lui le chef du village, et le rassura en lui promettant qu'on ne le priverait pas de ses enfants, et que, lorsqu'on partirait, on emplirait sa maison de provisions, pour le dédommager de celles qu'on avait enlevées, pourvu qu'il rendit à l'armée quelque service signale, en lui servant de guide jusque chez un autre peuple. Il le promit, et, pour donner des preuves de sa honne volonté, il indiqua les endroits où l'on avait caché du vin. Les soldats se reposèrent cette nuit-là dans leurs différents quartiers, sans perdre de vue le chef du village et ses enfants. Le lendemain, Xénophon le prit avec lui pour aller trouver Chirisophe. Dans tous les villages où il passait, il visitait ceux qui y étaient cantonnés, et partout il les

^(*) Expédition de Cyrus, liv. 1v, ch. 5, § 27; t. I. p. 301 de la traduction de Larcher.

thenveit dens la joie et faisant bonne chère. Les tables étaient convertes d'agneaux, de chevreaux, de porcs, de veaux et de volaille, avec des pains en abondance, les uns de froment, les outres d'orge. Quand quelqu'un voulait boire à la santé d'un ami, il le menait à la cuve, où il était obligé de pe baisser et de boire, en attirant la liqueur comme un bœuf. Les soldats permirent au chef de village de prendre dans le butin tout ce qu'il désirerait. Mais il n'accepta que ses parents, qu'il emmena avec lui.

Lorsque Xécophon arriva au quartier de Chirisophe, il trouva ce général à table, une couronne de foin sur la tête, et se faisant servir par de jeunes Arméniens, vêtus suivant l'usage du pays. On leur montroit par signes. comme à des sourds, ce qu'on désirant d'eux. Chirisophe et Xénophon a'étant fait beaucoup d'amittes, demandèrent au chef de village, par le moyen de leur interprète qui parlait la langue perse . en quel pays ils étaient. En Armenie, leur dit-il. Pois il ajouta que le pays voisin était habite par les Chalybes, et indiqua le chemia qui y conduisait. Après cela, Xénophon s'en re-tourna avec cet homme qu'il ramena dans sa famille, et lui donna un eleval qu'il avait pris quelque temps auparavant, et qui était vieux, en lui recommandant de le rétablir pour le sacrifier au soleil, à qui il avant appris qu'.. etait consacre, Car il eat

guide. Cet homme les condnissit à travers la neige, sans être lié. Chirisophe s'étant fâché contre lui, name qu'il ne le menait pas dans les viliages, il répondit qu'il n'y en avait point en ces lieux. Chirisophe le frappa, et ne le fit point lier. La nuit suivante, l'Arménien se sauva.

AND DRECK OF NEWDENT A CHRYSOTOLIS, D'00 TIA PAMEET A NYLANCE ET S'ANGAGEN AU SERVICE DE SEUTHÈS.

Après sept marches, de cinq para-sanges chacune, les Grecs arrivèrest aur les bords du Phase; de là is firent dix parasanges en deux jours, et trouverent les Chalybes, les Taoques et les Phasiens rangés aur des montagnes, et dans un desilé que l'armés devait nécessairement traverser. Aussitot que Chirisophe eut reconnu que ces peuples étaient maîtres du passage. il fit balte, environ à trente stades d'eux, et convint avec les géneraux 🐗 les capitaines de s'emparer des sommets des montagnes. Les habitants du pays s'etant aperçus que les Grect étaient maîtres des hauteurs, veille rent toute la nuit, et allumèrent heatcoup de feux. Le lendemain, les Gress les attaquèrent, et en tuèrent un grand nombre. Étant descendus dans la plaine, ils trouvèrent des villages remplis de toutes sortes de provisiont-Ils firent ensuite trente parasanges en cula nurches, et arriverent dans la

nes de la Colchide, et campé-15 des villages où ils trouvé-: vivres en abondance, et entre **hoses du** miel qui fit perdre la t donna des nausées à ceux mangèrent. Ceux qui n'en pris que peu, dit Xéno-), ressemblaient à des gens t ceux qui en avaient mangé ze ne pouvaient se tenir sur nbes et semblaient en délire i**bonds. Perso**nne néanmoins ourut, et le délire cessa le lenà peu près à la même heure où ommencé. Le troisième et le ne jour, les malades purent se loique très-faibles.

recs passèrent par Trébisonde sonte (**), et entrèrent dans le s Mosynœques. Ces peuples divisés en deux partis et se la guerre. Les Grecs s'allièn des partis, et le lendemain, ophon (***), les magistrats de ynœques arrivèrent avec trois nots, chacun d'un seul tronc et monté par trois hommes. Es hommes resta dans le canot garder, tandis que les deux aucendirent à terre et se parta-

pédition de Cyrus, liv. rv, chap. 8,

ne sorte de miel qui de son temps it sur les côtes du Pont, et qu'il ous le nom de Mænomenon mel sov µ£ht, mel qui insaniam gignit), 'il faisait perdre la raison à ceux angeaient; et Pitton de Tournefort (Relation d'un voyage au Levant, pag. 130), d'après le P. Lambert, ure théatin, que les abeilles resur un arbrisseau de la Colchide ilie, des sucs qui produisent un miel ad et dangereux.

fut, dit-on, dans cette ville que L. trouva le cerisier qu'il porta en Ita-es noms latins de cerasus et cerasum gner l'arbre et le fruit. Cerasonte est ui appelée Keresount par les Turcs. 'Anville, Géographie ancienne, l'édition de M. de Manne.

Expédition de Cyrus, liv. v, ch. 4,

gèrent en deux troupes de cent hommes chacune, qui chantaient et se répondaient comme des chœurs. Ces gens portaient tous des boucliers d'osier couverts de peaux de bœuf blanches. avec le poil, et de la main droite ils tenaient un javelot long de six coudées, arrondi par un bout et garni d'une pointe à l'autre. Ils avaient en outre des sagaris de fer, et étaient vétus de petites tuniques faites d'une toile très-grossière, et qui ne leur descendaient pas jusqu'aux genoux. Ils avaient la tête couverte d'un casque de cuir semblable à celui des Paphlagoniens, et du sommet duquel sortait une touffe de cheveux tressés qui formaient la pointe. Les deux chœurs se mirent en marche, et mesurant leurs pas sur un air qu'ils chantaient, ils passèrent à travers les rangs des soldats grecs sous les armes, et s'avancèrent vers un fort des Mosynœques leurs ennemis. Ceux-ci firent alors une sortie, et tuerent quelques hommes auxquels ils coupérent la tête, qu'ils montrèrent ensuite avec orgueil en dansant et en chantant un air particulier. Le lendemain, les Grecs s'emparèrent du fort et d'une ville située à côté, où le roi faisait sa résidence dans une tour de bois. Tout fut livré au pillage, et les Grecs trouvèrent dans les maisons de grandes provisions de pain faites l'année précédente, suivant l'usage du pays; la nouvelle récolte était surtout composée d'épeautre et se gardait en paille. Les habitants conservaient aussi dans des amphores des dauphins salés et coupés par morceaux, et se servaient de la graisse de ces poissons, comme d'assaisonnement pour remplacer l'huile. Les greniers étaient pleins de grosses châtaignes qui leur tenaient quelquefois lieu de pain. Le vin, qui paraissait acide quand on le buvait pur, devenait agréable et doux mélangé avec de l'eau. Xénophon observe que les Mosynœques étaient extrêmement blancs, ainsi que leurs femmes, et que les enfants des gens niches se faisaient peindre le dos de diverses couleurs et avaient des stigmates qui représentaient des fleurs.

Jamais l'armée n'avait vo un peuple plus éloigné des usages des Grecs; car ils faisaient devant tout le monde ce que les autres hommes font en particulier, et n'oseraient faire en public; et lorsqu'ils étaient seuls, ils se conduisaient comme s'ils étaient en compagnie. Ils riaient et dansaient, partout où il se trouvaient, comme s'ils voulaient donner a des spectateurs une preuve de leurs talents (*).

L'armée entra ensuite aur les terres des Chalybes, qui vivaient du produit de leurs ouvrages de fer, et s'arrêta à Cotyore, ville grecque et colonie de Sinope, située dans le pays des Tibaréniens. Les Grecs s'embarquerent dans ce port et se rendirent à Sinope, d'où ils alièrent par mer à Héraclee (**), colonie de Megare; puis ils continuèrent leur route jusqu'au port de Calpé, les uns par terre, les autres par mer (***). L'armée s'étant trouvée de nouveau réunie dans cette ville et souffrant du manque de vivres, il fut décidé qu'on irait en prendre dans les villages voisins. Pres de deux mille hommes sortirent du camp. Tandis qu'ils étaient occupés à piller, la cavalerie de Pharnabaze, qui était venue au secours des Bithyniens, habitants du pays, tomba sur eux et leur tua environ eing cents hommes. Le lendemain, ces mêmes Bithyniens, soutenus par deux généraux perses, Spithridate et Rhathine, envoyés par Pharnahaze avec des troupes, furent battus par les

en Europe, moyennant des conditions avantageuses. Les soldats grecs avant accepte les offres qui leur étains faites, se rendirent à Byzance, et s'engagèrent ensuite au service de Seuthes, roi de Thrace.

RÉPOPROR S'EMBARQUE POUR LAMPSAQUE L'AL LES GRECS QUI AVAIEST BRAVE SOUS CTRES-RAPROITEGE PRU IMPORTANTE CONTRE LE PERSES, RÉPOPRON RÉMET LE COMMARIS MENT A TRIMBRON.

Quelque temps après, ils recures une ambassade de la part de Thimbros, general lacédémonien, pour leur acnoncer que la republique de Sparte, decidee a faire la guerre à Tissapheros. l'avait choisi pour diriger l'expedition Les ambassadeurs finissaient en encageant l'armee à suivre Thimbron, La grands avantages qu'on leur prométait ayant décidé les soldats, l'armi s'embarqua pour Lampsaque, sous l conduite de Xénophon, traversa li territoire de Troie, passa le mont Ida arriva à Antandros, atteignit la plant de Thebes (*), celle du Caïque, 📽 passant par Adramyttium (**) et Certonium (***), et arriva a Pergame en Mysik Là , Xénophon apprit qu'un Perse fort riche appele Asidate etait dans le plaine, et que s'il allait de nuit avec trois cents hommes, il l'enleverait, lui, a femme , ses enfants et ses trésors (*** Xénophon se mit en marche avec six cents hommes, et arriva vers le mil 🚳

PERSE. 185

e flèches. Aux cris des gens et aux signaux qu'ils firent en du feu, les secours arrientre autres des hoplites de ie, environ quatre-vingts yrcaniens, et quelques aules places voisines, et huit stes. Les Grecs avant égazi des renforts, parvinrent r avec deux cents prison**ciques têtes** de bétail, sans u un seul homme; mais la **eurs s**oldats était blessée. **croyant** n'avoir plus rien à mes l'attaque qu'il avait ree tint moins sur ses gardes; andonna son château pour ans des villages qui touk murs de la ville de Par-**Lénophon l'y surprit, et l'en-**1 familie, ses chevaux et ses

plus à une attaque de briune expédition militaire, acl on regrette que Xénonde d'une manière si peu homme de guerre tel que our donner une idée de la c laquelle l'ennemi même ble pouvait faire impunéirruption dans l'empire

n étant arrivé, joignit les Xénophon aux siennes, et à faire la guerre à Tissa-Pharnabaze.

MESTA LA COUR DE PERSE LA DE CYRUS ET LA BATAILLE DE RÉCOMPRISES ACCORDÉES PAR ES; VENGEANCE DE CE PRINCE; ET JALOUSIE DE PARYSATIS; EMENT DE STATIRA.

bataille de Cunaxa, Arvoya de magnifiques préls d'Artagerse, que Cyrus
e sa main, et récompensa
fficiers. Il montra aussi de
ion dans la punition des
Un Mède, nommé Arbace,
pendant le combat dans
Cyrus, et lorsqu'il avait vu

ce prince mort, il était retourné à celle du roi. Artaxerxès attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté, plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, portant sur ses épaules une courtisane couverte seulement de son vêtement de dessous (*). Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut la langue percée de trois alènes.

Persuadé qu'il avait tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, Artaxerxès envoya des présents à Mithridate, qui avait blessé ce prince le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent, de dire que le roi l'honorait de ces présents pour avoir apporté la housse du cheval de Cyrus. Le Carien dont nous avons parlé plus haut adressa une demande à Artaxerxes, qui lui fit dire : « Le roi te donne ce « présent parce que tu lui as apporté le second la bonne nouvelle; car c'est « Artasyras qui lui a le premier appris « la mort de Cyrus, et tu es venu en-« suite. » Le malheureux Carien fût victime de sa folie. Ebloui sans doute par sa nouvelle fortune, et se persuadant qu'il pouvait aspirer aux plus grandes choses, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense de l'annonce d'une bonne nouvelle, et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-elle, ne punissez pas d'un si doux supplice « ce misérable Carien , et laissez-moi lui « donner la digne récompense de l'ac-« tion dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher les yeux, et

^(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 14. Voyez sur le sens que je donne au mot γυμνός du texte, Larcher, Expédition de Cyrus, t. I, p. 96, note.

de lui verser de l'airsin fondu dans les oreilles, jusqu'à ce qu'il eût expiré dans

cet horrible supplice. Peu de temps après, Mithridate se perdit également par son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine Parysatis, il s'y rendit paré d'une robe et de joyaux dont Artaxerxes lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle, adressant la parole à cet officier : « Mithridate , lui dit-il, quelle robe le roi t'a donnée! quels bracelets! quels colliers! quel riche cimeterre! Il n'est personne qui ne t'admire et ne porte envie à ton bonheur. - Mithridate, déjà échauffé par les funiées du vin : « Eh! mon cher Sparamixas, lui répondit-ii, qu'est- ce que cela, au prix des récompenses dont je me montrai digne le jour de ta bataille? — Mithridate, reprit l'eu-« nuque en souriant, je suis loin de te porter envie; mais puisque, selon le proverbe des Grecs, la vérité est dans le vin, quel est donc, mon amí, ce grand exploit d'avoir ramassé « la housse d'un cheval et de l'avoir · portée au roi? - Vous autres, reprit Mithridate, vous parlerez tant qu'il « vous plaira des housses de cheval et d'autres sottises pareilles : pour moi . je vous déclare sans détour que c'est de cette main que Cyrns a peri. Je ne

L'eunuque, au sortir de tal rapporter à Parvantie le po-Mithridate, et la reine en im roi, qui ne put voir sans ind que cet officier démentit sa tion, et lui enlevât ce qu'il y plus glorieux et de plus flattes lui , dans la victoire. Il condan Mithridate à mourir du sups

auges.

Il restait encore à Parysati assourir tout à fait sa venge faire périr Mésabate, cet eunuq taxerxes qui avait coupé la 6 main droite de Cyrus. Comm bate ne donnaît aucune prise Parysatis ourdit la trame . pour le perdre. Cette princess fort bien aux des. Avant l'ex de Cyrus, elle faisait souvent du roi; et apres la bataille de : lorsqu'elle fut rentrée en grâc de lui, elle ne le quittait pre mais, laissant à peine à SI temps de le voir et de s'es avec lun; car elle avait une la placable contre celle-ci, et voi tenir le plus grand credit aupr taxerxès. Elle proposa un jo prince de jouer aux dés mille d et perdant à dessein, elle pay feignant du chagrin et du de demanda sa revanche et projouer un eunuque. Artaxerxè Bentit, et la reine mettant au j l'application dont elle etait i Strait Courter at demands 1



'écorcher vif, d'étendre encorps en travers sur trois peau sur trois pieux. Quand it cette cruelle exécution, il affligé et en témoigna toute ation; mais Parysatis ne fit et lui dit : « Vraiment, vous ; grace de vous mettre ainsi pour un misérable eunuque t moi qui ai perdu mille darends patience et me tais. » **project irrité d'avoir été e donna ce**pendant pas de n ressentiment. Il n'en fut me de la reine Statira; in**cruautés de Parysatis**, qui **Jui éta**it odieuse, elle se ce que, pour venger la mort elle fit périr avec tant d'inle barbarie les plus fidèles du roi. Ces plaintes réveilaine et la jalousie que Paryconçues depuis longtemps tira. Elle s'apercevait d'aille crédit dont elle jouissait auprès d'Artaxerxès ne vel**u respect** filial qu'il avait r elle, tandis que le pouvoir fruit de la vive affection et ance de son mari, reposait es inébranlables. Pour mieux ses fins, elle fit semblant de lier avec Statira. Les deux indaient mutuellement visite ent l'une chez l'autre; mais aient sur leurs gardes et ne que des mêmes mets. Il y e, dit Plutarque, un petit n'a point d'excréments et i**ntestins s**ont remplis de e qui fait croire qu'il se vent et de rosée : on le yntacės (*). Parysatis ayant

que, Vie d'Artaxerxès, ch. 19.
ilas (Persiques, ch. 61), cet oie nom de rhyndacès et n'est pas
'un œuf (ὀρνίθιον μιχρόν μέγεθος
chneider, dans son Dictionnaire
d, dit que le rhyndacès est un
ade de la grosseur d'un pigeon,
que les deux passages de Plutarésias, où l'on ne trouve rien de
l faut croire qu'en écrivant cet

pris un de ces oiseaux, le coupe par le milieu avec un couteau, dont un des côtés de la lame était frotté de poison. Elle en mangea la moitié saine, et donna l'autre à la jeune reine. Les douleurs aigués et les convulsions violentes que cette princesse éprouva, ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupcons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit mettre à la torture tous les gens attachés à la maison de Parysatis. Une femme nommée Gigis, qui avait toute la confiance de la reine mère, fut arrêtée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissaient les empoisonneurs. On leur plaçait la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappait avec une autre pierre, jusqu'à ce que les os fussent entièrement écrasés et le visage tout aplati. Quant à Parysatis, le roi se contenta de la reléguer à Babylone, qu'elle avait choisie elle-même pour lieu de son exil.

TISSAPHERME CHERCHE A INQUIÉTER LES VIL-LES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE QUI AVAIENT SUIVI LE PARTI DE CYRUS. CES VILLES DEMANDENT DU SECOURS AUX LA-CÉDÉMONIENS. EXPÉDITIONS DE THIMBRON ET DE DERCYLLIDAS. HISTOIRE DE MANIA.

Artaxerxès voulant récompenser Tissapherne des services qu'il lui avait rendus, ajouta à son ancien gouvernement celui de Cyrus (*). Tissapherne, à peine investi de sa nouvelle dignité, enjoignit à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Ces villes, jalouses de leur liberté, et craignant d'ailleurs le ressentiment de Tissapherne, à qui elles avaient préféré Cyrus, députèrent vers les Lacé-

article l'auteur avait sous les yeux des autorités qu'il n'a point indiquées. Les éditeurs de l'édition de Londres du Thesaurus linguæ Græcæ, reconnaissent le rhyndacès dans un oiseau appelé en persan moderne round, et qui vit dans les rizières.

(*) Kénophon, Histoire grecque, liv. 111, chap. 1.

démoniens pour leur demander du secours. Les Lacédémoniens leur envoyèrent Thimbron, avec eing mille bommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Arrivé en Asie, ce chef rassembla toutes les troupes qui se trouvaient dans les villes grecques : cependant, comme son armée n'était pas assez considérable pour lui permettre de tenir tête aux forces des Perses, il se borna à empêcher leur cavalerie de ravager les terres, sans jamais descendre dans la plaine pour les combattre. Lorsque les troupes grecques commandées par Xénophon se furent jointes à lui, comme nous l'avons dit plus haut, il prit l'offensive (an du monde 3605; avant J. C., 399), et se rendit maltre sans coup férir des villes de Pergame, Teuthranie et Halisame. Il s'empara encore de quelques places mal fortifiées, et mit le siège dévant la ville de Larisse , surnommé l'*Egyptienne* (*), qui refusa de lui ouvrir ses portes; mais au bout de peu de temps il fut obligé de renoncer a son entreprise.

Thimbron se retira alors à Ephèse; il se disposait à partir pour une expédition dans la Carie, lorsqu'il fut remplacé dans son commandement par Dercyllidas, que son génie fertile en inventions avait fait surnommer Sisyphe(**). Celui-ci connaissant la mésintelligence qui existait entre Tissaphence et Pharnabaze, conclut une trêse avec le prenser, entra dans le

pes assez considérable. Cette pa portait des présents pour Phir pour ses concubines et pour se et prioit le satrape de lui co l'emploi de son mari, promet lui paver les tributs avec exacti de lui être fidèle. Pharnabaze: tit à sa demande, et trouve t en elle une grande fidélité. El serva les places conflées à sa gr s'empara des villes maritimes risse, Hamaxite et Colone. Cet cease soldait des troupes gr qui à sa voix escaladaient les tandis que , montée sur un ch contemplait le combat, et ren ceux qui se distinguaient le p leur bravoure, pour les récon Mania accompagnait Pharr même dans ses expéditions co Mysiena et les Pisidiens, qu taient le territoire de l'empire

Mania avait quarante ans plis, lorsque Midias son gendr lequel elle avait la plus vive al l'étouffa, et tua en même ter fils, âgé d'environ dix-sept ant ce double crime, Midias s'em Scepsis et de Gergithe, où avait ses trésors. Les autres voulurent point le reconnaîtr déclarèrent pour Pharnabaze, lidas arriva alors; en un set Larisse, Hamaxite et Colone dirent à lui, ainsi que plusieur de l'Étolie. Derevili las s'etant rend i mittre de la personne



ambassadeurs des Ioniens Sparte, ayant représenté pherne pouvait, s'il le jurenable, rendre libres les ques de son gouvernement, avageant la Carie on obtienui toute espèce de concescyllidas recut l'ordre d'enerre dans cette province, et ntester les côtes avec sa flotte. ie venaît d'être nommé goui chef de l'Asie Mineure, et e, qui se trouvait alors à : **ce satrape pour lui re**ndre déclara qu'il était prêt à pour la cause commune, et s Grecs des provinces du sux chefs convintent d'aller i Carie, où ils mirent de misons dans les places foris retournérent en Ionie (*). i**s eu**rent repassé le Méanllidas le traversa lui-même. ies troupes, qui marchaient e, découvrirent tout à coup l**ies** placées sur les hauteurs. s envova en reconnaissance pes qui lui annoncérent ent vu une armée rangée sur le chemin par lequel grecques devalent pasarmée était composée de pui portaient des bouchers toute l'infanterie perse que e et Pharnabaze avaient à sition, de quelques corps **'une nombreuse** cavalerie. e était à l'aile droite, et 🗦 commandait la gauche. 🗀 las tit aussitöt ranger son bataille. Les troupes des iues de l'Ionie montrerent : hésitation, et quelquese jeterent leurs armes et . Les soldats du Pélopon**t seuls** lerme à leur poste. ize voulait livrer le com-Tis**s**apherne , qui se rapurage des troupes grecques de Cyrus, redoutait une lit demander une entrevue

hon, Histoire grecque, liv. 111,

à Dercyllidas; on donna des otages de part et d'autre, et les deux armées se retirèrent, celle des Perses à Trailes, et celle des Grecs à Leucophrys.

Le lendemain, il y eut une réunion dans un lieu convenu. On se demanda de part et d'autre à quelles conditions on conclurait la paix : Dercyllidas exigeait qu'on laissât les villes grecques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne voulaient . avant tout, que les troupes grecques s'éloignassent du territoire du roi, et que les harmostes renonçassent à leur gouvernement. Après une longue conference, il fut décidé que l'on conclurait une trêve jusqu'à ce que Tissapherne et Dercyllidas eussent informé, l'un le grand roi, l'autre sa république. Ainsi, la pusillanimité de Tissapherne sauva Dercyllidas et son armée (*).

ARTAXERNÈS PAIT ÉQUIPER UNE PLOTTE EN PHÉNICIE. EXPÉDITION D'AGÉSILAS DANS L'ASIE MINEURE. DISGRACE ET SUPPLICE DE TISSAPHERNE.

Peu de temps après (an du monde 3608; avant J. C., 396), un certain Hérodas de Syracuse (**), qui se trouvait en Phénicie, vit une quantité de galères tout équipées, et d'autres que l'on construisait. Avant appris que la llotte qu'on préparait aurait trois cents voiles, il partit pour la Grèce, et informa les Lacédémoniens de ce qui se passait. Aussitūt Agésilas, roi de Sparte, fit voile pour Ephèse avec toutes les troupes qu'il put réunir. Des qu'il fut entrédans le port, Tissapherne lui fit demander le sujet de son voyage. Je viens, répondit Agésilas, donner aux Grecs d'Asie la liberté dont jouissent les Grecs d'Europe. Je vous réponds, lui dit Tissapherne, du succes de votre demande, si vous consentez à une trêve jusqu'au retour des courriers que j'enverrai au roi. La trêve conclue, Agésilas resta à Ephèse. Tissa-

^(*) Xénophon, Histoire grecque, liv. 111, chap. 2.

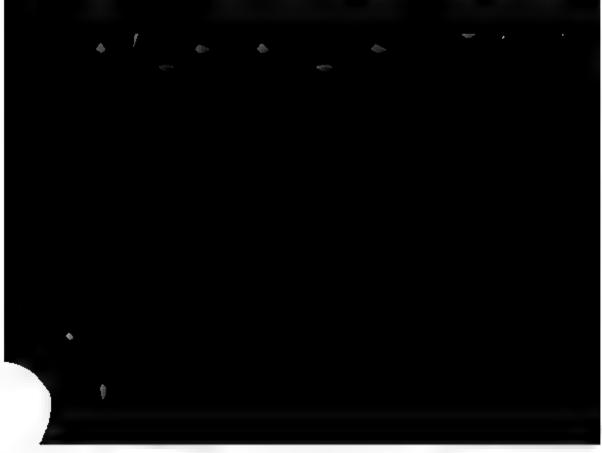
^(**) Ibidem, liv. 111, chap. 4.

pherne ayant reçu des renforts envoyés par Artaxerxès, fit dire à Agésilos de quitter l'Asie, déclarant qu'en cas de refus il lui fernit la guerre. Agésilos, sans perdre de temps, entra dans la Phrygie, où les habitants n'étaient point préparés à le recevoir. Il prit les villes qui étaient sur son passage, et fit dans cette irruption soudaine un immense butin.

Il marcha plusieurs jours sans rencontrer les Perses; mais non loin de Dascylium, ses cavaliers monterent sur une colline pour découvrir au loin le pays : le hasard voulut qu'un corps de cavalerie de Pharnabaze, égal en force à celui des Grecs et commandé par Rhathine et Bagée, monta en même temps, mais par un autre côté, sur cette colline ; les deux troupes,qui n'étaient qu'à une distance de quatre cents pas, firent halte. La cavalerie grecque était rangée en forme de phalange sur quatre de hauteur, et présentait un grand front; les Perses, au contraire, avaient douze hommes seulement de front, et un plus grand nombre de hauteur : ils chargèrent les premiers, et bientet en combattit de près. Dans le choc, tous les Grecs brisèrent leurs javelines; mais les Perses, qui avaient des javelots de cornouiller, tuèrent, dès le commencement de l'action, douze cavaliers et deux chevaux (*). La cavalerie grecque était en pleine déroute, lorsqu'elle fut secourue par un cores d'Explites qui firent res der que son dessein était de fondes Carle. Il conduisit donc son int dans cette province, et sa camb halte dans la plaine du Mé Quant à Agésilas, il se jeta sur die, et s'avança dans le pays, trouvait des vivres en abondas

Cependant les Perses tuères ques fourrageurs grees qui l' écartés pour faire du butin. A avant appris cette nouvelle, o à sa cavalerie de courir au seco siens. A la vue du renfort qui : oux ennemis, les Perses se t bient et rangent tous leurs escad bataille. Agésilas s'apercevant Perses n'avaient point encore leu terie, profita de cette circonstan les attaquer avec toutes ses fon cavaliers perses soutiment cogament le premier choc; mais bier laqués par toutes les troupes d las, ils plièrent; quelques-uns rent dans le Pactole, les autres la fuite. Les Grecs se rendirent: du camp des Perses, et firent u considérable.

Tissapherne se trouvait à Sa jour où cette affaire eut lieu, e que les Perses l'accusérent de son. Artaxerxès irrité ordonn thraustès de couper la tête à trape, et lui donna son gouverc Parysatis, qui ne pardonnait i des ennemis de son fils Cyrus tribua beaucoup à la condamne l'issaphance de cette rein



harnabaze, et lui donna, moyennant lesquels le sonsentit à marcher vers

l'ithraustès pensant qu'A-conquérir la Perse, se byer en Grèce (an du iv. J. C., 394) un Rho-limocrate (*), avec cinspour corrompre les oyens de chaque ville, à susciter la guerre aux

nencement de l'automne, dans la Phrygie, où il et à sang, emporta de sieurs villes, et prit les omposition. Spithridate que s'il passait dans la pourrait contracter une le dynaste des Paphlasilas entreprit le voyage volontiers, que, depuis cherchait les moyens de à fait les Paphlagoniens oi de Perse.

ivée en Paphlagonie, le alla au-devant de lui, et ié: ce prince, appelé à la rxès, avait refusé de s'y nvitation de Spithridate, à Agésilas deux mille ux mille peltastes.

rcha ensuite vers Dascy-; **situé le pa**lais de Phariré de villages considéplis de vivres. Des parcs rs, dit Xénophon (**), et rès-vastes, invitaient au **:hasse;** autour de Dascyine rivière abondante en oute espece, et les oinquaient pas à ceux qui prendre dans des filets. Mit dans ce lieu-là ses ver. Les Grecs, qui jusi**ent** éprouvé aucun échec, les Perses, et fourrarsés dans la plaine, sans

n, Histoire grecque, liv. 111, E (Vie d'Artaxerxès, ch. 20) m d'Hermocrate.

grecque, liv. IV, chap. I.

sucune défiance, quand Pharnabaze survint avec deux chariots armés de faux et quatre cents cavaliers. Les Grecs le voyant avancer, réunirent promptement un bataillon de sept cents hommes. Pharnabaze, sans perdre de temps, placa ses chariots devant sa cavalerie et ordonna de charger. Les deux chariots se firent jour et rompirent le bataillon; les cavaliers écrasèrent cent soldats; le reste se sauva-vers Agésilas.

Trois ou quatre jours après, Spithridate ayant appris que Pharnabaze était campé à Cavé, grand village distant de cent soixante stades environ, en informa les Grecs, qui envoyèrent contre ce satrape deux mille hoplites, autant de peltastes, la cavalerie de Spithridate, celle des Paphlagoniens et tous les cavaliers grecs qu'ils purent réunir. La nuit venue, et lorsque l'expédition devait partir, la moitié des troupes environ manqua au rendezvous. Les Grecs n'en persistèrent pas moins dans leur résolution, et au point du jour ils assaillirent le camp de Pharnabaze. L'avant-garde de ce satrapé, presque toute composée de Mysiens, fut taillée en pièces; les Perses prirent la fuite, et le camp fut pillé: on y trouva une grande quantité de coupes et d'autres effets appartenant à Pharnabaze, un bagage considérable et des bêtes de somme.

Comme les Paphlagoniens et Spithridate emportaient leur part du butin, quelques chefs grecs les dépouillèrent entièrement. Indignés de cette injustice et de l'affront qu'ils venaient de recevoir, ils réunirent leurs bagages pendant la nuit, et se retirèrent à Sardes, vers Ariée, par lequel ils ne craignaient point d'être trahis; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce général avait quitté le parti du roi de Perse et lui avait fait la guerre par attachement pour Cyrus. La retraite soudaine de Spithridate et des Paphlagoniens affligea beaucoup Agésilas.

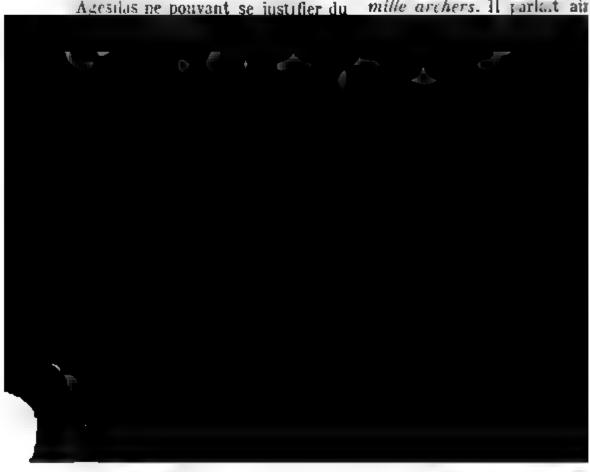
Quelque temps après, ce prince désira avoir une entrevue avec Pharnabaze. Une trêve ayant été convenue, le satrape se rendit au lieu désigné, où déjà Agésilas l'attendait avec ses amis, tous couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vétu : ses esclaves étendirent à terre des coussins, pour lui faire un siège à la maniere des Perses; mais Pharnabaze voyant la simplicité d'Agésilas, rougit de sa mollesse et s'assit sur la terre nue. Quand ils se furent salués, Pharnabaze tendit la main à Agésilas, qui lui donna la sienne. Pharnabaze, comme plus âgé, parla le premier; il dit : « Agesi-« las, et vous tous Lacédémoniens ici · présents, j'ai été votre ami et votre allié; lorsque vous étiez en guerre avec Athènes, j'ai soutenu vos armées navales en vous fournissant des sommes considérables. Sur terre, j'ai combattu avec vous dans la ca-« valerie et j'ai repoussé vos ennemis. « On ne me reprochera pas, comme a Tissapherne, de la perfidie dans mes actions ni dans mes paroles. En ré- compense de mes bons offices et de ma franchise, comment suis-je traité « pre vous? Je ne trouve pas même à subsister dans mon propre pays, à moins que, comme les bêtes fauves, « je ne ramasse ce que vous daignez laisser. Ces beaux palais, ces jardins, ces parcs immenses que mon père
m'avait laissés et qui faisaient mes délices, je les vois brûler et ravager. « Votre conduite, dites-moi, est-elle conforme aux principes de la jus-* tice (*)? *

dement de ses troupes, si
corde un titre qu'il est part
d'ambitionner, alors je est
contre vous avec le plus de
qu'il me sera possible.

Vers le commencement de temps, Agésilas sortit de la comme il s'y était engagé, et dit dans la plaine de Thèber grossit son armée de toutes les qu'il put réunir. Il se de pénétrer dans la haute Asie, que toutes les nations sur le t desquelles il passerait, abandor le parti du roi pour s'attac cause des Grecs.

AGÉSILAS RIT RAPPELÉ RU GRÈCE.
BAZE ET COU OF REMPORTEUT US
SUR LA VLOTTE DES LACÉD
AVANTAGES DIVERS COTENUS PA

Artaxerxès avait envoyé e comme nous l'avons dit, Ti avec des sommes considéral corrompre les citoyens quite plus d'autorité dans les soulever tous les peuples de contre Lacédémone. Timoc quitta avec intelligence de 1 dont l'avait chargé Artaxerxè tôt les éphores furent obligés ler Agésilas (an du monde 36 J. G., 394), qui dit spirituelle le roi le chassait d'Asie av mille archers. Il parlant ait



s se trouvait aux enviils se disposaient à aller : pour l'attaquer; mais a commandait, partit luite de quatre-vingt-cinq rendit à la rade de Physrtient aussi à la Carie. çut la slotte des Perses, voiles pour l'atteindre. choc lui donna d'abord Mais les galères des Perngrand nombre, les almone cherchèrent biené en s'approchant du à Pisandre, croyant ;ne d'un Spartiate de renua de combattre avec traordinaire, et mourut main.

uivit jusqu'au rivage les y cherchaient un asile, quante. La plupart de entaient se jetèrent à la ents d'entre eux furent s: le reste de la flotte e port de Cnide.

et Conon, vainqueurs niens, s'étaient portés vers les îles et les villes ì ils avaient chassé les idémoniens, en probitants de n'élever concitadelle et de leur laiscice de leurs usages et . Cette conduite modéultat des conseils que onnés à Pharnabaze. ant rendu à Ephèse, le commandement de s, avec ordre de se rencar cette ville, ainsi i**t t**oujours pour les La-'harnabaze inenaca les ir faire la guerre, s'ils t pas pour la Perse. Sur nargea Conon de blotilles par mer, et luile territoire des Abydant, voyant qu'il ne à réduire ceux-ci, il et chargea Conon de tirer des villes situées sur l'Hellespont le plus grand nombre possible de vaisseaux pour la campagne suivante.

LA PLOTTE DE PHARMABAZE RAVAGE LES CÔTES DE LA LACONIE. CONON RELÈVE LES MURAILLES D'ATMÈNES AVEC L'ARGENT QUE LUI DONNENT LES PERSES. PAIX MONTEUSE . POUR LES GRECS, CONCLUE PAR LE LACÉ-DÉMONIEN ANTALCIDAS.

Au commencement du printemps (an du monde 3611 ; avant J. C., 393), Pharnabaze, secondé par Conon, partit avec une flotte considérable , et aborda à l'île de Mélos, d'où il fit voile vers Lacédémone (*). Arrivé à Phères, il ravagea toute la contrée, ainsi que plusieurs autres provinces maritimes. Comme sur ces côtes il n'y avait aucun port, et que Pharnabaze redoutait à la fois les courses des Grecs et la disette de vivres, il prit tout à coup une route opposée, et se retira dans un port de l'île de Cythère, nommé *Phéniconte*. Les Cythéréens, craignant d'être pris d'assaut, abandonnèrent leurs remparts, et se retirérent en Laconie à la faveur d'une trêve. Pharnabaze répara les fortifications de la ville, où il mit une garnison. Après cette expédition, il laissa à Conon tout l'argent qu'il avait, et se retira en Phrygie. Conon lui ayant représenté que la reconstruction des Longues Murailles de la ville d'Athènes et des remparts du Pirée serait très-funeste à Lacédémone, il consentit à ce que Conon retournat à Athènes pour les relever, et lui fournit les sommes nécessaires pour exécuter ces travaux.

Cependant les Lacédémoniens, informés que Conon rebâtissait les murailles d'Athènes aux frais d'Artaxerxès, et entretenait une flotte qui assurait aux Athéniens la possession des îles et des villes maritimes, jugèrent à propos de faire des représentations à Tiribaze qui commandait les armées d'Artaxerxès. Ils voulaient engager ce général dans leur parti, ou obtenir tout au moins

Histoire grecque, liv. 1v,

^(*) Xénophon, Histoire grecque, liv. 1v, chap. 8.

que le roi ne donnét plus l'argent nécessaire à l'entretien de la flotte de Conon. Ils dépéchèrent dans Antaleidas vers Tiribaze, pour instruire celuiei de ce qui se passait, et obtenir la

paix.

Les Athéniens, se doutant de ces menées, envoyèrent aussi des ambassadeurs. Dès qu'ils furent arrivés chez Tiribaze, Antalcidas dit qu'il venait au nom de la république de Lacédémone , demander au roi une paix telle qu'il la désirait depuis longtemps; que les Lacédémoniens ne lui contestaient pas la souveraineté des villes grecques de l'Asie, et qu'ils ne demandaient que l'indépendance absolue des lles et des villes de la Grèce. Qu'est-il donc besoin, dit-il, que le roi fasse à ses dépens la guerre contre nous, qui n'avons

aucune prétention?

Il était impossible de rien proposer de plus agréable au roi de Perse, et tout à la fois de plus funeste et de plus honteux pour les Grecs. Les Lacédémoniens cédoient à Artaxerxes toutes les villes grecques de l'Asie avec les îles qui en dépendaient, renonçant ainsi aux avantages que leur avaient procurés les victoires de Thimbron, de Dercyllidas et d'Agésilas; et en accordant aux îles et aux villes de la Grèce la faculté de se déclarer indépendantes de leurs métropoles et de se gouverner d'après leurs propres lois, ils augmentaient le nombre deja trop considérable des petits Etals et enlevment au

mes considérables à Ant emprisonner Conon, t qu'il se montrait contrait du roi. Il se rendit ens pour instruire lui-mêm des propositions d'Antak prisonnement de Conon, der ses ordres. Ce prince de la conduite qu'avait te ratilia le traité de paix (3617; avant J. C., 387).

STRUTHAL GEWERAL D'ARTALS L'ARMÉE DE THIMBROX, CÉDE A CALVI-CE MANS LE DES TROUPES LACÉDÉMOSS

Fort peu de temps apr Tiribaze à la cour, et av sion de la paix d'Antaici xes envoya Struthas pocôtes de l'Asie Mineure comple de la situation de cette partie de l'empire qui connaissait l'état dép expéditions des Lacedéme cipalement celles d'Agé réduit les provinces de l'. se montrait fort attaché a et à leurs allies. Les La connaissant ses dispositi rent Thimbron de lui fa Co général se rendit à des troupes des villes de cophrys et Achillée, et terres d'Artaxerxes.

Struthas

rmée de Thimbron, et de sales levées pour attaquer supera de la personne de sales de ce général, penrendait à Sardes avec son tira des deux prisonniers énorme qui lui servit à troupes. Là se bornèrent pérations de ce général exes.

Parraxàs quetre évagoras, de l'ile de cypre.

ratific**ation de** la paix , Artazerxès, n'ayant plus à craindre de la part des monde 8618; avant J. C., l **toutes ses forces contre** ol de Cypre. Ce prince ne ord que sur la ville de ipitale de l'île, dont il s'ésur un autre roi que pro-Perses; mais il poussait conquétos et menaçait de usitre de l'île entière. La t depuis plusieurs années, de part ni d'autre, il y eaction importante. Libre it autre soin, Artaxeriès quaser cette guerre avec faisait depuis longtemps ifs pour être en état d'alorces imposantes de terre **n armée était forte de trois** iommes, et sa flotte de aisseaux (*). Orontas, son t été nommé général des wre, et Tiribaze commanseaux. Ces deux chefs se ns la Cilicie, et partirent Cypre, qu'ils se dispojuer vivement.

Le sop côté, sit alliance Le supre, tira des secours, dynaste de la Carie, autres princes ennemis couverts des Perses, et vr et de quelques villes de lont il s'était rendu maître. Le sotte de quatre-vingt-

de Sicile, liv. xv, chap. 2.

dix trirèmes, dont vingt de Tyr, et soixante et dix de l'île de Cypre. Les troupes montaient à vingt mille hommes environ. Comptant beaucoup aur lui-même, il ac présents devant les Perses. Il avait dans sa flotte un grand nombre de ces barques légères dont les pirates faissient usage. Il les mena contre les navires de charge qui portaient les vivres des Perses, en coula à fond quelques-uns , en prit plusieurs, et emp**é**ch**a les autres de ral**lier la liotte de Tiribaze. Les vaisseaux de guerre avaient déjà jeté, dans l'ile de Cypre, un grand nousbre de trouges perses qui furent bientot tourmentées par la lamine, car les commandants des vaisseaux de charge n'osajept plus se hasarder en mer, dans la grainte d'être pris ou coules à tond par les navires légers d'Evagoras. La disette amena bieptüt un souiévement. Les soldats tuèrent que**lques-uns de leurs officiers** ; et ce ne tut pas sans beaucoup de peine que les chefs, et, entre autres, Gaos (*), gendre de Tiribeze, parvinrent à apaiser la sédition. Ils reconquisirent alors toute la flotte perse sur les côtes de la Cilicie, où ils se pourvurent de vivres.

Quant à Evagoras, geptant que son armée navale était heaucoup trop inlérieure en nombre à celle des Perses pour pouvoir leur tenir tête, il équipa encore soixante vaisseaux, et en demanda cinquante au roi d'Egypte, ce qui faisait en tout deux cents voiles. Plein de confiance en son courage et dans l'expérience de ses matelots, il alla au-devant de la llotte perse; et la rencontrant à la hauteur de Citium , il attaqua en bon ordre les vaisseaux de Tiribaze, qui n'étaient point préparés à le recevoir. Il eut d'abord tout le succès qu'il devait se promettre d'une attaque imprévue et bien combinée. coula à fond plusieurs navires perses, et en prit d'autres. Cependant Gaos et les autres chefs des Perses ayant eu

^(*) Ce Gaos, comme l'appelle Diodore, est le même que Glus, sils de Tamos, de Xénophon, dont nous avons parlé page 169, colonne 1.

le temps de se reconnaître, rétablirent peu à peu le combat, et finirent par prendre l'offensive. Les vaisseaux d'Evagoras commencèrent à céder, et prirent la fuite bientôt après.

Les Perses débarquèrent ensuite à Citium, et assiégèrent Salamine par terre et par mer. Tiribaze repassa en Cilicie pour se rendre à la cour, et annoncer à Artaxerxès la nouvelle de la victoire que la flotte venait de remporter. Artaxerxès fit remettre à Tiribaze deux cents talents pour continuer la guerre.

Cependant Évagoras, abattu par l'échec qu'il vensit d'essuyer, confia à son fils Pythagoras la défense de Salamine, et partit la nuit, à l'insu des Perses, avec dix galères, pour aller demander du secours au roi d'Égypte.

Il n'obtint pas tout ce qu'il avait espéré, et fit bientôt voile pour retourner en Cypre. En y arrivant, il trouva sa copitale si vivement pressée par les Perses qu'il pensa à faire sa soumission. Tiribaze, qui avait une autorité entière dans l'armée d'Artaxerxès, répondit qu'il ferait la paix si Evagoras abandonnait toutes les autres villes de l'île de Cypre, se contentant d'être roi de Salamine, et s'il voulait payer un tribut annuel au roi de Perse, auquel il serait d'ailleurs soumis comme un esclave l'est à son maître (*). Quel-Que dures que fussent ces conditions, Evagoras ne refusa de souscrire qu'à la comparaison d'esclave et de inaltre.

de Tiribaze, et de le lui env tas exécuta cet ordre avec ribaze, amené devant Arta manda qu'on instruisit son les formes; et aussitôt il en prison. Cependant le roi avec les Cadusiens, renvoya temps l'examen de cette af

Orontas, qui avait été suivre les opérations du Sir sence de Tiribaze , voyant q se defendait toujours avec que les troupes, qui aimaies n'obéissaient plus comme nux ordres de leurs chefs, taient avec negligence et n travaux du siége , commenç pour lui-même quelque évé cheux. Il envoya donc des Evagoras pour lui proposer memes conditions que Tiri supprimant les expressions et d'esclave dont il s'était fensé. Evagoras accepta le tions d'Orontas, et la paix (an du monde 3619; avant

Gaos, craignant d'être dans l'accusation intentée son bean-père, et de suco tui, quitta le service du r nant dans sa révolte une gr de la flotte et de l'armée. L' vante il fut assassiné par gens.

ENFEDITION D'ANTAXENTÀS C. CALLIETES.



res d'aucun autre pays. Les ne vivaient que de la chair des somme, qui devinrent même, qu'on ne pouvait obtenir peine une tête d'âne pour drachmes.

cette conjoncture, Tiribaze, ivant toute apparence, avait luit à cette expédition comme onnier d'État dont il fallait s démarches, et qui alors était cun crédit, sauva le roi et Les Cadusiens étaient compar deux rois qui avaient leur camp séparé. Tiribaze, voir communiqué son projet à xès, alla trouver l'un de ces et envoya secrètement son fils

xès, alla trouver l'un de ces et envoya secrétement son fils stre. Chacun d'eux trompa le **'ès duquel** il était allé, en lui t que l'autre avait envoyé des ideurs à Artaxerxès pour traia paix et faire alliance avec lui. c, ajouta-t-il, vous êtes sage, les devants, et faites votre sion : je vous seconderai de on pouvoir. » Les deux rois ent foi aux paroles de Tiride son tils, et envoyèrent **bassadeurs** à Artaxerxès. La ecette négociation donnait déjà ierxès des soupcons contre Tiet l'on commençait à le calomroi se repentait d'avoir eu con-

en lui. Mais entin Tiribaze ar-

un côté, et son fils de l'autre,

Tambassadeurs cadusiens. Les

qui traité furent convenus, et

trouva rétablie avec les deux

prouva, dit Plutarque (*), que cet la lâcheté ne sont pas, le croit ordinairement, l'eflute et des délices; mais que viennent plutôt d'un naturel le l'en montaient à douze mille ne l'empêchèrent de supporter il et la fatigue comme les deres soldats. Chargé de son car-

t d'Artaxerxès, chap. 24.

quois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler, car on faisait par jour plus de deux cents stades. L'armée étant arrivée près d'une maison royale, dont les jardins, admirablement ornés, n'étaient entourés que d'une plaine où l'on ne trouvait pas un seul arbre, comme il faisait un froid trèsrigoureux, Artaxerxès permit aux soldats d'abattre tous les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès, ni les pins; et, pour leur donner l'exemple, il prit lui-même une hache et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soidats abattirent tous le bois dont ils avaient besoin, et allumèrent de grands feux.

Artaxerxès rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux.

MISTOIRE DE DATAME.

Un des principaux officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens fut Camisare, gouverneur de la Leucosyrie, province enclavée entre la Cilicie et la Cappadoce. Camisare avait épousé une femme scythe, dont il eut un tils appele Datame, qui lui succéda dans ce gouvernement. Datame commença particulièrement à se distinguer contre Thyus, dynaste de la Paphlagonie, qui avait secoué le joug d'Artaxerxès. Comme il était parent de ce Thyus, il crut devoir employer d'abord la douceur pour le faire rentrer dans le devoir. Ces ménagements pensèrent lui coûter la vie, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges que lui dressait son parent. S'étant dérobé par la fuite à une mort certaine, il déclara la guerre à Thyus; et, quoique abandonné par Ariobarzane, satrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, il parvint à s'emparer de Thyus, ainsi que de sa femme

et de ses enfants. Voulent amnoncer lui-même au roi l'importante capture qu'il avait faite, il partit avec son prisonnier sans en donner avis à la cour-Quand il y fut arrivé, il équipa d'une manière singulière Thyus, qui était un homme de très-haute stature, aux traits durs, à la peau noire, et dont la tête et le visage étaient couverts de grands cheveux et d'une barbe longue et époisse. Il le revêtit d'un habit magnifique; lui mit au con et aux bras un collier et des bracelets d'or. Pour lui, couvert d'un vêtement grossier, portant sur la tête un casque de chasseur, la main droite armée d'une massue, de la gauche il conduisait en laisse Thyus, et le poussait devant lui comme une bête sauvage.

C'est dans cet équipage que Datame se présenta à la cour; la nouveauté du spectacle attira les regards de tout le monde, et une grande foule s'étant attroupée, il se trouva quelques gens qui reconnurent le prisonnier, et coururent aussitôt annoncer son arrivée au roi , qui dépêcha Pharnabaze pour savoir la vérité du fait. Cet officier lui étant venu faire son rapport, le roi commanda qu'on fit entrer Datame avec son prisonnier, et ne put contenir les mouvements de sa joie à la vue d'un apparell si extraordinaire et d'un évênement si peu altendo. Arfaxerxès ayant magnifiquement récompensé Datame, lui ordonna de se rendre a l'arme que

que l'on pertait au ren de Peru.
Datame, sans s'arrêter à sou intèret personnel, qui était d'aller et
Egypte, voulut avant tout exécuter à
volonté du roi : il s'embarqua aus
quelques hommes d'élite, aborda et
Cilicie, traversa le Taurus, et entre
sur les terres de l'ennemi.

Aspis ayant eté informé de l'arriva de Datame, joignit à ses gens uncorpt de Pisidiens; mais Datame, cans se laisser intimider, donna à ses soldats l'ordre de le survre, et pouesa son ché val à toute bride contre Aspis, qui, saisi de frayeur, prit le porti de se readre. Detame le remit a Mitheidata fils d'Ariobarrane, pour être conduit au roi.

Cependant Artaxerxès réfléchissas à la faute qu'il avait faite de se pro du secours de son meilleur genera dana une expedition très-importante, pour l'employer a un coup de man, dépêcha au camp d'Aoé (*), 🗪 🛚 trouvait l'armée qui devait passer 🦚 Egypte, un courrier chargé de dire à Datame de ne pas quitter son poste. 🕊 courrier rencontra sur sa route 🕷 gens qui conduisaient Aspis à la cour. Une tells promptitude mit Datams dans la plus grande faveur auprès 🐠 roi ; mais les courtisans, envieux 🍪 son mérite, se réunirent tous contre lui et jurèrent sa perte.

Pandatès, garde du trésor royal, instruisit Datame de ce complot et do danger extrême auquel il serait esPERSE. 199

eux son fils Arsidée, qui fut ns un combat. Alors il marcha me contre les Pisidiens. Cepenlithrobarzane, son beau-père, le it perdu, possa pendant la nuit

3 camp des Pisidiens.

ame, informé de la désertion de marzane, sit répandre le bruit on armée que c'était par ses orue celui-ci avait passe aux enneun si grand service méritait pu'on ne le laissat point dans le et qu'on marchat au plus vite le dégager; d'ailleurs, disait-il, nemis, attaqués vigoureusement ians et au dehors de leur camp s troupes de Mithrobarzane et xus, seront tailles en pièces.

sitôt il se met en marche, et lait er brusquement les Pisidiens, ersuadés que Mithrobarzane et oupes étaient d'intelligence avec ie, commencèrent à faire main sur eux; Datame, profitant de lutte, attaqua et enfonça les Pis, en tua un grand nombre, et

maître de leur camp.

i**smas,** fils ainé de Datame, ins-Artaxerxès de la révolte de ere; ce prince envoya aussitût i**ppadoce Autophr**adate pour le entrer dans le devoir. Datame essayer de fermer à son enl'entree des Portes de la Ciliiais n'ayant pu arriver assez à pour mettre ce dessein à exéil choisit pour établir son camp iroit où, malgré l'avantage du .e., Autophradate ne pouvait pas xr. L'armée de ce satrape était sée, suivant Cornélius Népos, de nille hommes de cavalerie, de cent l'infanterie, de ceux que les Perpellent Cardaces (*), et de trois trondeurs. Il avait, outre cela, tille Cappadociens, dix mille Aras, cinq mille Paphlagoniens. ille Phrygiens', cinq mille Ly-

ioldats ainsi appelés, dit Suidas, du rse carda qui veut dire viril, belli-On reconnait facilement dans carda sia moderne curde qui a absolument ie sens.

diens, environ trois mille Aspendiens et Pisidiens, deux mille Ciliciens, autant de Caspiens, trois mille Grecs soudoyés, et un grand nombre de troupes

armées à la légère.

Datame n'avait guère qu'un homme contre vingt. Cependant il attaqua l'ennemi, lui tua beaucoup de monde, et ne perdit guere que mille hommes des siens. Il sut conserver sa supériorité en n'engageant jamais une action qu'il ne vît les ennemis enfermés dans des gorges et des défilés où le grand nombre de leurs troupes ne pouvait leur étre d'aucun secours. Autophradate, redoutant pour le roi et pour luimême les suites de cette guerre, engagea Datame à démander la paix, qui lui fu**t acc**ordé**e.**

Cependant Artaxerxès, qui conservait toujours contre Datame une haine irréconciliable, tacha de le faire tomber dans plusieurs piéges, que celui-ci évita d'abord avec autant d'adresse que de bonheur; mais à la fin, ce grand capitaine fut surpris par les artifices de Mithridate, fils d'Ariobarzane, lequel , feignant de s'être révolté contre Artaxerxès , demanda une confér**ence** à Datame, et pendant que celui-ci regardait un endroit que Mithridate lui montrait comme propre à asseoir un camp, il le frappa par derrière et l'étendit mort à ses pieds avant que personne pût aller à son secours. « Ainsi, « dit Cornélius Népos, ce grand hom-« me, qui avait triomphé d'un grand « nombre d'ennemis par son habileté « et sa prudence, sans jamais avoir « recours à la persidie, tombadans les « piéges que lui temit un traître ca-« ché sous le nom d'ami. »

JUGEMENT DE TIRIBALE.

Quand Artaxerxès fut de retour de son expédition contre les Cadusiens, il fit reprendre l'affaire de Tiribaze (*), et donna pour juges à ce général les trois hommes les plus estimés de la Perse pour leur intégrité. C'était un peu avant ce temps-là que quelques juges, pour

(*) Voyez ci-devant page 196.

avoir porté des sentences injustes, avaient été écorchés tout vifs; après quoi og avait étendu leur peau sur tous les sièges du tribunal, afin d'effrayer par ce terrible exemple ceux de leurs successeurs qui pourraient être tentés de les imiter. Les accusateurs de Tiribaza soutenaient que la lettre d'Orontas dont ils vensient de faire la lecture à haute voix, suffisait pour la condamnation de l'accusé. Mais Tiribaze, pour expliquer l'espèce de condescendance qu'on lui reprochait à l'égard d'Évagoras, lut le traité par lequel Orontas consentait à ce que ce même Evagoras ne fût soumis au roi de Perse que comme un roi peut l'être à un autre roi, au lieu que lui Tiribaze avait exigé que cetté soumission fut celle d'un esclave envers son maitre. Quant à l'alliance des Lacédémoniens qu'on lui reprochait d'avoir recherchée, il répondit que cette alliance ne touchait en rien à ses intérêts particuliers, et qu'il n'avait cu d'autre intention en la proposant que de faire ce qui lui paraissait le plus avantageux pour le service du roi. En effet, disait-il, c'est par le premier traité fait avec les Lacedémoniens que le roi est resté maître de toutes les villes grecques de l'Asie.

Il termina son apologie en représentant aux juges sa fidélité constante et ses services précédents. Il fit remarquer qu'entre plusieurs services qu'il avait eu le bonheur de rendre au roi,

voix déchargèrent Tiribaze de l'accesation qui pesait sur lui. Le roi syat fait appeler ces trois juges l'un ap l'autre, demanda à chacun en particulier quel avait éte le motif pour le quel il avait acquitté Tiribaze. Le premier répondit que c'était parce que la services de l'accusé étaient certains, et que l'accusation lui avait paru estrêmement douteuse; le second di que, quand l'accusation aurait été for déc, les services de l'accusé l'emportaient de beaucoup sur sa faute ; la ripouse du troisieme fat qu'il ne comparait point les services que Tiribme pouvait avoir rendus au roi avec k nombre et la grandeur des bienfiits dont le roi l'avait comblé; mais qu'a examinant les différents chefs d'accasation, il avait remarqué que les presves manquaient. Le roi approuva d' loua les trois juges, comme ayant perfattement rempli leur devoir, et il revétit Timbaze des dignités les plus cossiderables de l'État. Orontas, reconse pour un calomniateur, fut raye 🖝 nombre des amis du roi (*).

ARTAXERNÉS ENVOIE PHILISCUS EN CRÉCE, AT RECOIT LES DÉPUTÉS DES GRECE, CRÉCE DE PÉLOPIDAS A LA CUCR DE PERSE,

Philiscus, envoyé par Artaxersis pour concilier entre enx les peuples de la Grece, se retira après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes.



tes. Ils assemblèrent donc s, et, sous prétexte que les its de la Grèce avaient des eurs auprès d'Artaxerxès, ils it vers ce prince Pélopidas, : de lui l'accueil le plus favogénéral thébain pouvait bien scuis de tous les Grecs, ses ites avaient secouru les Perses que depuis ils n'avaient jales armes contre eux; que émoniens leur avaient fait la urce qu'ils avaient refusé de résilas en Asie. Ce qui conzurtout à augmenter la coni dont Pélopidas jouissait à **'était la victoire récente de** et les avantages remportés ébains dans la Laconie. Tous étaient appuyés du témoil'Athénien Timagoras, qui, opidas, fut le mieux reçu de nbassadeurs des Grecs.

avant pressé Pélopidas de juelle faveur il désirait, celuida que Messène fût libre et du joug de Lacédémone; théniens qui s'étaient mis en infester les côtes de la Béotie ntrer leur flotte, ou qu'on rât la guerre, ainsi qu'aux refuseraient d'entrer dans iration.

B MMÉMON RAVOIR PHARMABAZE ET T. POUR RÉDUIRE L'ÉGYPTE. L'EX-! ÉCHQUE.

à ses peuples, Artaxerxès dessein de réduire l'Égypte, is trente-six ans, avait seug des Perses (an du monde, nt J. C., 377). Achoris, roi se disposa à opposer une ésistance aux troupes d'Aril leva une armée considérit à sa solde un grand nom-recs mercenaires, dont il commandement à l'Athénien

abaze, à qui Artaxerxès avait rpédition, envoya à Athènes te contre Chabrias, qui s'é-

tait engagé à servir les ennemis des Perses; et il menaçait la république de toute la colère du roi, si le général athénien n'était pas rappelé immédiatement. Il demandait aussi qu'Iphicrate, le plus grand homme de guerre de son temps, fût chargé du commandement des troupes grecques qu'Artaxerxès avait à sa solde. Les Athéniens se conformèrent sans hésiter à tout ce que demandait Pharnabaze; ils étaient trop intéressés à ménager le roi de Perse, pour agir autrement. Ils rappelèrent Chabrias, et envoyèrent Iphicrate à Pharnabaze.

a Pour tirer plus de troupes de la Grèce, Artaxerxès envoya dans ce pays des ambassadeurs, qui déclarèrent aux Grecs qu'ils devaient vivre en paix entre eux, conformément au traité d'Antalcidas; qu'ils auraient à retirer les garnisons qui occupaient les villes et les forteresses, et à laisser toutes les villes libres et soumises seulement à leurs propres lois. Toute la Grèce, à l'exception de Thèbes, reçut avec

plaisir cette déclaration.

« Les Perses firent leurs préparatits avec tant de lenteur que deux années s'écoulèrent avant que l'armée put entrer en campagne. Enfin, toutes les mesures étant prises, Pharnabaze établit un camp à Acé, où était indiqué le rendez-vous général de toutes les forces de terre et de mer qu'Artaxerxes envoyait contre l'Egypte (*). L'armée était forte de deux cent vingt mille hommes, dont vingt mille Grecs sous les ordres d'Iphicrate. La flotte se composait de trois cents trirèmes, de deux cents navires à trente rames, et d'un nombre beaucoup plus considérable de vaisseaux de charge (**). »

Dès le commencement de l'été, Pharnabaze se dirigea vers l'Égypte, avec l'armée de terre et la flotte. Ar-

^(*) Ce qui précède depuis le commencement du chapitre est emprunté à Prideaux, Histoire des Juiss et des peuples voisins, t. III, p. 62 et suiv. de l'édition que j'ai déjà citée.

^(**) Diodore, liv. xv, chap. 41.

rivé sur bonchés du Nil, ce général trouva le pays en état de défense; car la lenieur des préparatifs des Perses avait laissé aux Égyptiens le temps de prendre toutes les mesures nécessaires pour résister a l'invasion. Les généraux perses, comme nous Papprent Diodore (*), n'étaient pas libres de leurs actions ; il leur fatlais rendre compte au roi de tout ce qui se passait dans l'armée, et attendre les ordres de la cour avant de prendre nno résolution quelconque. Aussi, Iphierate, ayant remarqué que Pharnabaze parlait avec une grande facilité, et qu'il était lent dans ses opérations, lui dit-il un jour qu'il s'étonnait de trouver à la fois, dans le même homme, tant de facilité et de fécondité dans le discours, et tant de leateur dans l'action. « Cette différence. lui répondit Pharnabaze, vient de ce que mes paroles ne dependent que de moi, tandis que mes œuvres dépendent du zoi. •

Achoris était mort depuis longtemps, et Nectanébis, qui était roi d'Égypte lorsque les Perses arriverent dans ce pays, n'ignorant pas qu'Artexerxès envoyant contre lui des forces très-considerables; mais il se conflant dans les remparts naturels qui défenduient ses États. En effet, l'Égypte, comme le remarque Diodore (**), était d'un accès fort difficile: les sept houches du Nil (***), qui formaient sept entrees differentes, presentaient en sesux des Peires. En tin mot, il avairende l'entrée de l'Égypte également difficile à une flotte et à une armée et terre.

Pharnabaze voyant la bouche Pili siaque sinsi défendue, et gardée par 🕯 nombreuses troupes, renonça absolument à l'espérance d'entrer par la 💨 Egypte, et tenta une autre voic. Ama prenant le large avec sa flotte, il cotreprit d'abordes à la bouche appelli Mendéstaque. Pharnobage et Iphicrat accompagnés de vaisseaux qui por taient trois mille hommes de troupe aborderent en effet au pied d'un fot bati sur cette embouchure. Les Egy tiens étant arrivés en nombre a pul près egal, il se donna un combet trisvif, pendant lequel beaucoup d'autre vaissenux de la flotte eurent le tens d'arriver; en sorte que les Egypties, environnés de toutes parts, essuvereil une défaite. Il y en eut un grand nou bre de tués, et plusieurs tomberes au pouvoir des Perses; le reste se 🗖 fugia dans Mendes. Les soldats d'Iplo crate entrerent avec eux, et se rendrent moltres du fort, le rasèrent, d mirent aux fers la garnison et les 🗠 bitants. Iphicrate, qui savait par se prisonniera que Memphis n'était pes gardée, jugea qu'il fallait aller sat delai à cette capitale, avant que touts les forces du royaume fussent reunic pour la defendre. Pharnsboze, an contraire, voulait attendre le reste de la flotte pour rendre ; lus sûre une ea-

ne attaque subite. Ils se rasrent aussi autour de Mendès, avait détruite, et ils allaient nment attaquer les Perses et cs. Entin, devenant de jour en lus forts, ils faisaient éprou**grandes** pertes à l'armée irmabaze, et acquéraient euxde l'expérience et du courage. **ue de ce po**int occupa l'armée rses jusqu'à la saison de l'inenpendant laquelle l'Egypte est ent impraticable. Ce sut alors Perses, à qui tout devenait re, prirent le parti de la ret retournèrent en Asie. Iphipui redoutait le sort de Conon, **rqua pend**ant la nuit et retourna **108. Où Pharnabaze envoya des** adeurs, pour l'accuser d'avoir nguer, par sa faute, la conquête ypte. Les Athéniens répondi-**B S'ils trou**vaient Iphicrate couils le puniraient. Mais son in-; fut bientôt reconnue. Ainsi ina cette expédition, qui avait la Perse des sommes énormes.

. DE PLUSIEURS PROVINCES DE L'EM-: COUTRE ARTAXERIÀS MNÉMON.

la fin de l'expédition d'Artacontre l'Egypte, les peuples de voisins de la mer, entreprirent sustraire à la domination des ; **quelques-uns des satrape**s et uverneurs de ces provinces se rent (*). Vers la meine époque, , roi d'Egypte, arma contre les un grand nombre de vaisseaux roupes de terre. Il attira à son iusieurs villes grecques, et enres, Lacédémone. Les disposipostiles et bien connues des à l'égard d'Artaxerxès engace prince à faire ses préparatifs **#16e.** Il fallait armer à la fois le roi d'Egypte, contre les villes 🔧 de l'Asie, contre les Lacédés et contre les satrapes des promaritimes. Les plus redoutarmi ces satrapes étaient : Ario-

i**odore de Sicile** , liv. xv, chap. 90.

barzane, qui gouvernait la Phrygie; Mausole, dynaste de la Carie et maître d'un grand nombre de villes considérables et de forteresses, dont la principale était Halicarnosse, défendue par une citadelle qui en faisait la capitale et le centre de la Carie; et enfin Orontas et Autophradate: le premier. satrape de la Mysie, et le second, de la Lydie. Les provinces qui se joignirent à ces rebelles furent la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, la Cilicie, la Syrie, la Phénicie ; en un mot, presque toutes les contrées maritimes. Une révolte si étendue faisait perdre à Artaxerxès la moitié de ses revenus, et ce qui restait ne suffiseit pas pour les frais de la guerre qu'il avait à soutenir. Les rebelles choisirent Orontus pour leur généralissime. Celai-ciavant accepté ce titre, et touché l'argent nécessaire pour payer d'avance une année entière de solde à vingt mille hommes, trahit aussitöt ses confédérés. Se flattant que le roi le comblerait de présents, et le ferait satrape unique de toutes les côtes de l'Asie s'il lui livrait les révoltés, il sit saisir tous ceux qui lui apportèrent de l'argent, et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Il livra de même toutes les villes qui s'étaient données à lui, et les troupes étrangères qu'il avait déjà enrôlées. Les rebelles furent également trahis dans la Cappadoce par Mithrobarzane; mais cette defection, comme nous l'avons vu dans la vie de Dateine, ne tourna pas contre eux. Khéomithrès, envoyé par les révoltés vers le roi d'Egypte, avait obtenu cinquante vaisseaux et cinq cents talents d'argent. A son retour, il s'arrêta à Leucas, ville de l'Asie Mincure, où il convoqua plusieurs chefs, sous pretexte de leur remire compte de la négociation dont il avait été chargé. Lorsqu'il les vit réunis, il les tit prendre et les envoya à Artaxerxès, dans les bonnes grâces duquel il rentra par cette trahison. Les autres révoltes, abandonnes par les hommes les plus puissants de leur parti, se virent contraints de rentrer dans le devoir.

TROUBLES & LA COUR DE PRESS. COMPTRA-TION ET SUPPLICE DE DARIUS. MORT D'AR-TAXABLÉS.

Artaxerzès étant devoou vieux, la division se mit entre ses fils pour la succession à l'empire, et la rivahté des princes était partagée par les amis et les courtisans du roi (*). Plusieurs soutenaient que le trône dévait appartenir à Dorius, fils ainé d'Artaxerxès; mais le plus jeune prince, nommé Ochus, naturellement vif et emporté, avait dons le palais un parti nombreux. Il comptait d'ailleurs, pour gagner son père, sur le crédit d'Atosse, à qui il faisait assidûment sa cour, et à laquelle il promettait de l'épouser après la mort d'Artaxerxès. Le roi, pour enlever à Ochus toutes ses espérances et empécher qu'en imitant Cyrus it n'exposat l'empire à quelque revolution, déclara roi Darius, et lui permit de porter la tiare droite.

C'etait l'usage en Perse que le prince designé pour héritier de la couronne demandat une grâce au roi régnant, et celui-ci ne pouvait rien lui refuser. Darius pria Artaxerxès de lui donner la courtisane Aspasie, que Cyrus avait tendrement aimée. La demanda que Darius lit de cette femme affligea beaucoup Artaxerxès, et, ne voulant pas la céder, quoiqu'il eut encore dans son gynécée trois cent soixante concubines, il la fit prêtresse de Diane, pour la condamner à vivre dans la chasteté le reste de ses

il le trompa une seconde fois ayant conçu une passion pour princesse, il l'épousa. Nous avons vu chez les Perses des exemples d unions monstrueuses.

Dans les rapports fréquents avait avec Darius, Tiribaze che à allumer de plus en plus la colé ce prince contre Artaxeraès. Il 1 pétait sans cesse qu'il ne servi rien de porter la tiare droite, ç on ne cherchoit pas aussi à ver son pouvoir. Darius, qui leurs redoutait beaucoup le cars entreprenant d'Ochus, s'aband entierement à Tiribaze. Celui-ci deja gagné un grand nombre de sonnes qui devaient mettre à le vieux rot, larsqu'un eunuque d vrit la conspiration. Les cor avaient résolu d'entrer pendant li dans l'appartement d'Artaxerne d'egorger ce prince dans son lit taxerxes ne pouvait, sans imprud mepriser une pareille dénoncia mais, dit Plutarque (*), il aura agir plus imprudenment encore ajoutant foi sans aucune preu prit donc le parti d'ordonner è nuque de ne pos perdre de vue le jurés, et de s'attacher à leurs [fit percer ensuite le mur de sa bre, derrière le lit, et y mit une recouverte par une tapisserie. A l' indiquée, il attendit les conjun son lit, et ne se leva qu'après eu le temps de les bien recon



'é devant les juges royaux qui isirent son procès. Artaxerxès **ta pas lui-même** au jugement, i **nomma des accusateurs** a son rdonna d'écrire les avis des juges, es lui apporter. Ces avis furent nes, et Darius ayant été condamort, les huissiers se saisirent de : **menèrent d**ans une chambre voi**l'exécuteur, a**ppelé, arriva avec le dont il se servait pour couper la **aux criminels ; m**ais à la vue de i, saisi d'horreur, il recula vers **te, comme s'il n'avait eu, dit** que (*), ni l'audace ni la force **ter la main su**r la personne de i. Les juges, qui étaient en de**s la chambre,** lui ayant ordonné, eine de mort, d'exécuter la senil retourna sur ses pas, saisit ; **par les cheve**ux et lui coupa le ec son rasoir.

ant un autre récit conservé par que, le roi assista au procès de , et celui-ci, convaincu par des s évidentes, se jeta le visage terre et adressa au roi les prièplus vives. Alors celui-ci, transle colère, tira son cimeterre et la de frapper Darius que lorsvit mort. Puis il retourna à lais, adora le Soleil, et dit à ses ans: Retournez dans vos maifo Perses, et annoncez partout grand Oromaze a puni ceux qui formé contre moi le complot eriminel et le plus impie.

conçut alors les plus grandes pes. Cependant il craignait Ariaspe, autre sils légitime stait au roi Artaxerxès, et ses frères bâtards il redoutait Les Perses désiraient Ariaspe si, moins parce qu'il était l'ainé s, qu'à cause de son caractère simple et humain. Arsame pasar avoir un grand sens, et Ochus ait pas qu'il était tendrement eson père. Il tendit donc des à l'un et à l'autre; et comme il issi sanguinaire qu'artisicieux,

e d'Artaxerxès, chap. 29.

il employa la cruauté contre Arsame et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques pour lui rapporter des ménaces terribles du roi , qui , disaient-ils , avait résolu de lai faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports frapperent Ariaspe d'une telle frayeur qu'il s'empoisonna. Ce genre de mort assligea vivement le roi, qui en soupconna la cause; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'ordonner et de suivre une enquête, il s'attacha encore plus à Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus longtemps l'exécution de son projet ; il corrompit Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxès, la peine la plus légère pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas longtemps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de quarante-trois (an du monde, 3643; avant J. C., 361). Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples; mais rien ne contribua tant à le faire regretter que la comparaison qu'on sit de lui avec son tils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

OCHUS MONTE SUR LE TRÔNE. SES GRUAUTÉS. RÉVOLTE D'ARTABAZE.

Ochus était bien persuadé qu'en succédant à Artaxerxès, son père, il ne trouverait pas des dispositions favorables pour lui ni dans la noblesse ni dans le peuple, dont il s'était attiré la haine par le meurtre de ses deux frères. Pour empêcher que cette haine ne l'éloignât du trône, il gagna les eunuques et d'autres personnes attachées au palais et leur ordonna de cacher au public la mort du roi. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, scellant des édits au nom d'Artaxerxès, comme si ce prince eût toujours été en vie; et dans

un de ces édits il se fit proclamer roi dans tout l'empire, toujours par ordre

d'Artaxerxès (*).

Après avoir gouverné ainsi près de dix mois (an du monde, 3644; avant J. C., 360), se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son père, et monta sur le trône en prenant le nom d'. Irlaxer.xès. Les historiens l'appellent néanmoins plus communement Ochus.

Ce prince fut le plus cruel et le plus méchant de sa race. Ses actions le lirent bientôt connaître. En fort peu de temps, il souilla de meurtres le palais et tout l'empire. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le tronc quelque autre membre de la famille royale, et se debarrasser tout d'un coup des inquiétudes que les princes ou princesses du sang pourraient lui causer, il les fit tous mettre à mort, sans aucun égard pour le sexe, l'age ou les liens de parenté. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles ovec cent de ses fils et de ses pétits-fils dans une cour, it les fit tuer à coups de flèches. Cet oncle est apparenunent le père de Sisygambis, mère de Darius Codoman; car Quinte-Curce nons apprend (**) qu'Ochus avait fait massacrer quatre-vingts de ses frères avec leur père, en un inême jour.

Il traita avec une egate barbarie touter les personnes qui lui dont vient service. Artaoase paya à Chart les frais de l'expédition. Ochus i tit vivement cette conduite des niens à son égard; et comme cétaient alors en guerre avec le de Chios. de Rhodes, de Co Byzance, qui avaient formé un contre eux, il les menaça de me mer une flotte de trois cents voi agirait conjointement avec celle villes. Aussitôtles Athéniens, et rappelerent Charès.

Artabaze, abandonné par la nicas (an du monde, 3651; avan 353', cut recours aux Thebain it obtint carq mille hommes, q à sa solde. Ce renfort le mit de remporter encore deux gran toires sur les troupes du roi. C actions firent beaucoup d'honn troupes thebames et à Pammè

les commandait (*).

MORT DE MAUSOLE, ROL DE CARIE. D'ARTÉMISE.

A penprès vers le même temp monde, 3650; avant J. C., 354 la mort de Mausole, dynaste d si fameux par la douleur que causa à la reine Artémise, qu la fois sa femme et sa sœur. Cel cesse, ayant recucillé les cen Mausole, en mettait tous le dans sa boisson, voulant faire propre corps le sépulere de soc Ede ne survecut que deux ans



BÉRICIERS ET DES CYPASOTES. DE SIDON BAR OCRUS.

iens et les autres Phénipvant opprimés par les sale roi de Perse envoyait iverner, se révoltèrent, et lliance avec Nectanebus, (*). Il y avait longtemps e était en guerre avec le , qui se disposait alors à ypte. Nectanébus envoya des Phéniciens Mentor, rec quatre mille hommes recques. Il voulait par là harrière de la Phénicie, et Perses. Les Phéniciens, ort, se mirent en campant les gouverneurs de la a Cilicie, envoyes pour les chassèrent tout à fait les Phénicie.

iotes, qui avaient égale-Maindre de leurs gouvernt l'heureux succes qu'avolte des Phéniciens, foreur exemple, une alliance te. Ochus envoya ordre à de Carie, de leur faire la ui-ci équipa aussitöt une voya avec huit mille Grecs, par Phocion l'Athénien et s. Ces généraux lirent une s l'ile, et leur armée ayant **Morts de la Syrie et de la** assiégèrent Salamine par erre. L'île de Cypre avait villes assex considérables acune un roi; mais tous ces sujets de la Perse. Dans ion, ils s'étaient réunis r le joug et se rendre in-

ant remarqué que les guerétaient toujours malheui faute des généraux, résottre lui-même à la tête de Il se rendit sur les fronhénicie, où il trouva une sis cent mille hommes d'inle trente mille de cavaleétait à Sidon avec les trou-

, liv. xv., ch. 41.

pes grecques. Effrayé à l'approche d'une si grande armée, il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrit de lui livrer Sidon et de le servir encere en Egypte, pays qu'il connuissait parfaitement, et an il pouvait lui être très-utile. Ochus ayant accepté les conditions que lui faisait Menter, oclui-ci, de concert avec Tenne, roi de Sidon, livra la place aux Perses.

Les Sidoniens avaient mis le seu à leurs vaisseaux dès qu'ils avaient vu approcher les troupes du roi, asin de se mettre tous dans la nécessité de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Quand ils se virent trahis, ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le seu. Plus de quarante mille personnes périrent dans cet incendie.

Ochus, se voyant mattre de Sidon, et n'ayant plus besoin de Tenne, le sit mettre à mort. « Récompense bien juste, dit Prideaux, pour une trahison qui entraîna la destruction de sa patrie! Puissent tous ceux qui l'imitent dans son crime lui ressembler dans le fruit qu'il en retira (*)! »

Il y avait à Sidon, quand les Perses y entrèrent, des richesses immenses. Le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus vendit les cendres, dont il tira des sommes fort considérables.

La terrible destruction de cette ville jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, que cette province fit sa soumission. Les neuf rois de l'île de Cypre se soumirent aussi et furent conservés dans leurs gouvernements. Ochus se montra peu exigeant dans ses prétentions, parce qu'il ne voulait pas perdre un temps dont il avait besoip pour exécuter ses projets contre l'Égypte.

EXPÉDITION D'OGNUS CONTRE L'ÉGYPIT. MENTOR SOUMET PLUSIEURS REBEILES.

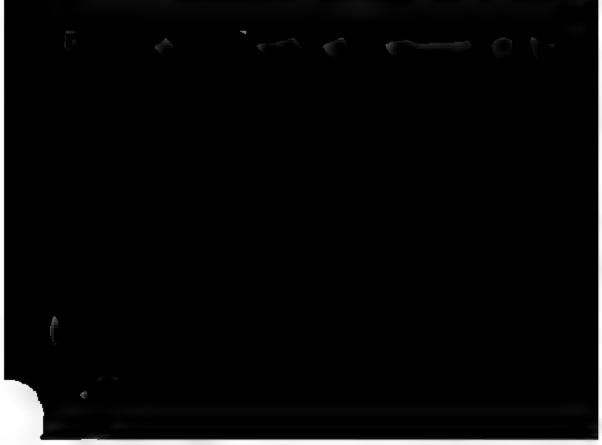
Ochus ayant reçu pendant qu'il était encore à Sidon des troupes auxiliaires d'Argos, de Thèbes et des villes

(*) Histoire des Juiss et des peuples voisins, t. III, p. 101 de l'édition déjà citée. grecques de l'Asie, les conduisit tou-tes en Egypte. Etant ensuite entre dans ce pays du côté du lac ou marais Sirbonide, il y perdit une partie de son armée, foute de connaître la nature du terrain, qui paraissait solide, et dans lequel les hommes étaient engloutis comme dans un abime (*). Ochus, continuant sa route, arriva devant Péluse. Les Egyptiens avaient fortiflé toutes les bouches du Nil et surtout celle de Péluse, qui était gardée par cing mille hommes de troupes. Les Thébains voulant se montrer les plus braves des auxiliaires grecs, passèrent fort témérairement un fosse étroit et profond, sur l'autre bord duquel ils trouvèrent la garnison de Péluse, qui était sortie de la ville pour les attaquer. Il y eut dans ce lieu un combat très-opiniatre qui dura jusqu'à la nuit. Le lendemain, Ochus partagea toutes les troupes grecques en trois corps, à chacun desquels il donna un commandant gree, avec un officier perse d'une valeur et d'une prudence reconnues. Le premier rang fut assigné aux Béotiens, qui avaient à leur tête le Thébain Lacratès, auguel fut adjoint le Perse Hosacès. Celui-ci, qui etait satrape de l'Ionie et de la Lydie, prétendait descendre de l'un des sept Perses qui avaient ôte l'empire aux, Mages; il était suivi d'un corps nombreux de cavalerie et de beaucoup d'infanterie.Le second corps était celui des Argiens, commande par Nicestrate, dat

Nottille très-considérable, comp barques de rivière.

Nicostrate avant pris pour des Egyptiens dont les enfant femmes étaient en otage chez l ses, passa avec son corps d'ar delà d'une bouche du Nil, dass où il posa et fortista son can Egyptiens qui se trouvèrent près de cet endroit-là s'étant que les Perses étaient dans l rons, marcherent aussitot com au nombre de sept mille homi Grees, commandes par Nicost signalèrent en tuant le général et plus de cinq mille de ses ge tanébus fut consterné en aç cette défaite; et, croyant voir Perses au pied des murs de M il abandonna des points trè tants pour se porter à la défeu capitale.

Lacratès avant résolu de fain de Peluse, détourna le bros de baignait les murailles de cet et en ayant mis le lit à sec, i ses machines. Une grande pe nurailles furent abattues; les travaillèrent à les relever, et e sirent en même temps des l'bois d'une hauteur considéra batteries jouèrent continu pendant plusieurs jours, et le qui étaient dans la place se déf avec un grand courage; mais, e surent que Nectanébus étail rant rant dans Mantales, ets



ours au roi, et lui porta re Lacratès. Le roi jugea vait tort, et qu'il méritait it arrivé; il fit même punir premiers auteurs du tu-

rendit maître de Bubaste urs autres villes de l'En seul et même moyen. vill**es ét**aient gardées par par des Egyptiens, il fit **bruit que le roi Ochus** de traiter avec beaucoup et de douceur toutes les emettraient d'elles-mêmes issance, et qu'il réservait les qu'il ne pourrait rer la force, un traitement celui qu'avaient éprouvé . En niëme temps, il lit ardes du camp l'ordre de ous ceux qui tenteraient r. Ces fugitifs se répanit dans toute l'Egypte, et la résolution du roi. Aussension se mit entre les les Grecs, qui, les uns et pulaient être les premiers rilles aux Perses. Aussi, tor et Bagoas eurent ine, les Egyptiens, à l'insu envoyèrent à Bagoas un lequel ils offraient de se si on leur promettait la de leurs personnes et de Les Grecs, instruits de be, suivirent le député de nt atteint, ils le sorcèrent naces d'avouer son seent ensuite sur les Egypès en avoir tué et blessé , ils réduisirent les autres dans un même quartier lussitöt, ces malheureux, r à Bagoas ce qui venait l'engagèrent à attaquer **nettant de** l'aider de tout . Les Grecs, de leur côté, entor; celui-ci leur conrger les Perses dès que t entré. En effet, à peine mis le pied dans la ville, s fermèrent les portes sur récipitant sur les soldats

qui venaient d'entrer à sa suite, ils les tuèrent tous, et prirent vivant Bagoas lui-mēme. Celui-ci, voyant que son salut dépendait uniquement de Mentor, lui demanda la vie, jurant de ne plus rien entreprendre sans le lui avoir communiqué. Mentor conseilla aux Grecs de relacher Bagoas, mais de ne traiter aucune affaire avec cet eunuque, et de le prendre comme interniédiaire, lui, Mentor, pour obtenir du roi une capitulation avantageuse.

Après la prise de Bubaste, les autres villes de l'Egypte se soumirent aux l'erses. Le roi Nectanébus, qui s'était enfermé dans Memphis, n'eut pas le courage d'y attendre le vainqueur, et se réfugia en Ethiopie. Ochus s'étant rendu maître de toute l'Egypte (an du monde, 3654; av. J. C., **350**), tit abattre les fortifications des villes principales et pilla les temples, d'où il tira une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Il renvoya ensuite dans leur pays les Grecs de l'Asie, en leur donnant à tous des récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, laissant en Egypte Phérendate pour satrape, il retourna, chargé de dépouilles et de richesses, à Babylone, où ses sujets le recurent avec de grandes dé-

monstrations de joie.

Ochus voyant que Mentor lui avait rendu des services essentiels dans la guerre d'Egypte, lui donna le premier rang entre tous ses amis; et voulant lui accorder encore d'autres distinctions, il lui envoya cent talents d'argent, des meubles précieux, et le nomma satrape de toutes les côtes de l'Asie (an du monde 3655 ; avant J. C., 349), en le chargeant de soumettre quelques provinces qui s'étaient révoltées. Mentor profita du crédit qu'il avait pour obtenir le pardou de son frère Memnon et d'Artabaze, qui avait épousé leur sœur. Ces deux chefs, après s'être révoltés, avaient été contraints de quitter l'Asie, et de chercher un refuge auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ils rendirent par la suite de grands services à Ochus et à ses successeurs, surtout Memnon, qui était un très-grand homme de guerre,

comme nous aurons occasion de le voir dans la suite.

Mentor eut bientôt à s'occuper de réduire Hermias, tyran d'Atarne (*), qui avait quitté le parti du roi et tenait en son pouvoir plusieurs villes ou forteresses. Lui avant fait espérer sa grace, Mentor l'engagea a un rendezvous et se saisit de sa personne. Il fit ensuite répandre dans differentes villes de fausses lettres scellées de l'anneau d'Hermias, dont il s'était emparé. Les citoyens de ces villes, trompés par l'empreinte de l'anneau, ou peut-être aussi ne demandant pas mieux que de terminer une lutte inegale, ouvrirent Jeurs portes aux députés de Mentor. Ce chef ayant fait ainsi rentrer dans le devoir des places importantes sans répandre de sang, gagna tout à fait les bonnes graces d'Ochus, et acquit la réputation d'un général habile et d'un négociateur intelligent (**).

OCHUS RÉGLIGE ENTIÈREMENT LES APPAIRES DE L'EMPIRE. IL MEURT EMPOGONNÉ.

Après la conquête de l'Égypte et la soumission des provinces révoltées, Ochus s'abandonna aux plaisirs, laissant le soin de toutes les affaires à Bagoas et à Mentor, qui partagèrent entre eux l'autorité souveraine. Il avait régné vingt-trois ans (an du monde 3666; av. J. C., 338), lorsque Bagoas l'empoisonna. Cet eunuque, qui était Égyptien, avait toujours conserve de

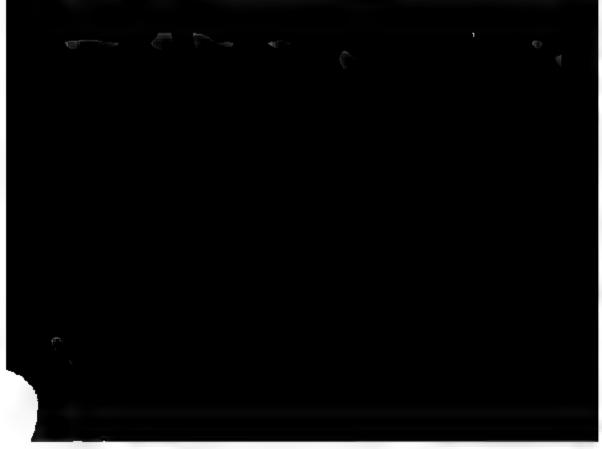
fait tuer le breuf Apis, dont k cuite fut servie aux officiers maison. Ochus, sentant la fau avait commise, racheta les ard les renvoya en Egypte. Maisie t sacrilège du bœuf Apis était : diable. Si nous en croyons la veugeance de Bagoas ne 🗷 pas à l'assassinat : il coupa e ceaux et lit dévorer par des c corps du roi. « Apparemment, deaux (*), en parlant de Bagoas, q que nouvelle cause avait rével le cœur de ce monstre toute s rancune; autrement, il est i vable qu'il eut porté si loin la l à l'egard de son maître et de s faiteur. »

RÈGHE D'ARSÉS.

Après la mort d'Ochus, Bat sur le trône Arsès, le plus ji fils de ce roi, et fit mourir autres. Mais Arsès ayant laiss voir qu'il connaissait la scéléra Bagoas et voulait le punir, ei prévint en le faisant assassine avait regné environ deux ans.

MISTOIRE DE DARIUS CODOM

Bagoas n'osant pas s'empa: lui-même de la couronne de I plaça sur la tête d'un de ses far pelé *Codoman* (an du mond avant Jesus Christ 336), leq



ent du règne d'Ochus il lans une position très-inang qu'il devait occuper; it les fonctions d'astande. ppelaient ainsi des courssagers d'Etat, qui porpêches du roi dans les dif-

ies de l'empire.

pendant une guerre qu'O-Cadusiens vers la fin de u'un homme de cette nax pour sa bravoure, défia e de Perse de trouver un ui voulût se battre avec orps. Codoman accepta le le Cadusien. Ochus, pour Codoman, le combia de le nomma gouverneur de I remplissait encore ces i**ors**que Bagoas l'appela monter sur le trône. Dasait du pouvoir souverain eu de temps, lorsque Baait espéré gouverner toute des Perses sous le nom , reconnut qu'il avait été son attente. Dès lors il ition de se défaire de Dapara du poison pour exésein; mais la trame ayant te, Darius força Bagoas à e empoisonnée, et se dé-: ce scélérat.

D'ALEXANDRE CONTRE LES ATAILLE DU GRANIQUE.

e année du règne de Dasonde 3670; avant JésusAlexandre passa en Asie
ne armée de trente mille
d'un peu plus de cinq
s(*). Ces soldats étaient
disciplinés, accoutumés
es plus rudes et aux dans grands. Ils formaient
supes grecques.
raux de l'armée perse
me, Rhéomithrès, Péti-

Expédition d'Alexandre,

s, Spithridate, satrape de

mie, Arsite, gouverneur

de la Phrygie située vers l'Hellespont, et Memnon. Ils s'étaient campés près de la ville de Zélie, avec la cavalerie perse et l'infanterie grecque à la solde de Darius. Comme ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire, Memnon fut d'avis de ne point hasarder la bataille, parce que les ennemis étaient plus forts en infanterie, et que Darius se trouvait absent : mais il conseillait de faire le dégât dans le pays, pour ôter les subsistances aux Macédoniens, et ies obliger à se retirer. Arsite s'v opposa, et dit dans l'assemblée que pour lui il ne souffrirait point qu'on touchât aux villes ni aux campagnes de son gouvernement. Et son avis fut suivi par les autres Perses, qui croyaient que Memnon parlait ainsi pour tirer la guerre en longueur et se rendre nécessaire au roi.

Cependant Alexandre marchait vers le Granique, avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, et la cavalerie sur les ailes : le bagage venait à la suite des troupes. Comme l'armée approchait du fleuve, quelques batteurs d'estrade rapportèrent que les Perses étaient en bataille sur l'autre bord. Alexandre rangea ses troupes pour le combat, et se disposa à passer la rivière. Les Perses avaient vingt mille cavaliers et presque autant de gens de pied ; la cavalerie bordait le rivage, et présentait un grand front ; l'infanterie, composée de Grecs à la solde de Darius, était derrière, sur une seconde ligne placée au-dessus de la première, car le terrain formait une pente vers le fleuve. Les Perses voyant Alexandre s'avancer du côté de leur aile gauche, serrèrent leurs escadrons de ce côté-là. Les deux armées restèrent longtemps en présence sur les deux bords du Granique. Enfin Alexandre donna aux Macédoniens l'ordre d'entrer dans la rivière, non en marchant droit à l'autre rive, mais en biaisant et en suivant le cours de l'eau ; les Perses, de leur côté, commencèrent à lancer des traits, et se rapprochèrent du bord de la rivière. L'élite de la cavalerie perse était réunie en cet endroit, et Memnon y combattait

avec ses fils; aussi les Macédoniens plièrent-ils d'abord. Mais Alexandre arrivant au secours des siens, donna au milieu de la cavalerie perse, où étaient les généraux. Il y eut alors une horrible mélée ; et , dit Arrien (*), quorque les combattants fussent à cheval, le combat était d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun táchant de repousser son adversaire et de gagner du terrain sur lui. A la fin , les Macédoniens l'emportérent par leur force, leur expérience, et la bonté de leurs armes (**). Alexandre poussant son cheval contre Mithridate, gendre de Darius, qui s'était avance devant les troupes, lui porta un coup dans le visage et le renversa; mais if fut aussitôt attaqué lui-même par Résaces, qu'il tua. Cependant des cavaliers qui venaient de passer le Granique s'étant joints à Alexandre, le centre des Perses commença à plier, et les deux ailes furent rompues et prirent la fuite. Les Macédoniens tuèrent dans la déroute environ mille cavaliers. Alexandre marcha contre l'infanterie , qui restait ferme à son poste. Ce corps fut taillé en pièces, à l'exception de deux mille hommes faits prisonniers. Les généraux perses Ni-phatès, Petinès, Spithridate, Mithrobuzane, gouverneur de la Cappa-doce; Mithridate, gendre de Darius; Arbupales, prince de la famille royale; Pharnace, frere de la reine, et Omageneral des frontes mercenaiAlexandre envoya un de ses gé pour prendre possession de la de la citadelle, et retint Mithri près de sa personne. Il remit berté toute la Lydie, et pern habitants de vivre suivant leur

A la nouvelle de la bataille d nique, tous les Grecs du parti rius, qui étaient en garnison à l s'embarquèrent aussitôt pour s traire au ressentiment d'Ale Quatre jours après, ce prince s Ephèse, ramenant avec lui les qui en avaient eté chassés, et il dans la ville le gouvernement cratique. Les tributs qu'on pa roi de Perse furent assignés s ple de Diane.

SUITE DE L'EXPÉDITION D'ALEGANSS ET PRISE D'HALICARNASSE PAR CÉDOSIENS, COMPLOT CONTRE LA LEXANDRE, MEMPON PORME LE DE PORTER LA GUERRE EN GRÉC DE CE GÉNÉRAL.

Des députés de Tralles et de sie arriverent alors pour faire à mission à Alexandre, qui mit g dans ces deux places. Il envoyae temps des troupes contre le d'Ionie et d'Éolie qui étaient sous la puissance des Perses, nant de rétablir partout le goment démocratique, et d'abolis pôts qu'on payait a Darius.

Vers cette époque, Milet to



tie, furent repoussés aisés troupes d'Alexandre. Ce t ensuite comblé le fossé, arge de trente coudées et quinze, afin de pouvoir her les tours jusqu'au pied es, les habitants d'Halicar-une nouvelle sortie pen, pour brûler les machines miens: ils furent encore et perdirent, suivant le rrien (*), cent soixante et

Les Macédoniens eurent tués et trois cents blessés. Orontobate, qui commania ville, voyant qu'ils ne as la défendre plus longetirèrent; mais, aupararent le feu à une tour de nal et aux maisons les plus des murailles. L'incendie rès d'autant plus rapides ; soufflait avec violence. mastre d'Halicarnasse et Carie, en rendit le gouà Ada, fille d'Hécatomet femme d'Hidriée. Cette ait demeurée en posses-Carie après la mort de Mais elle fut dépossédée e, à qui succéda son genate, par ordre de Darius. vait toutefois une place ée Alinde, dont elle avait ifs à Alexandre.

mps après (an du monde J. C. 333), Darius, à ce rend Arrien (**), reçut une andre, fils d'Aëropus, qui à tuer Alexandre. Darius itot un Perse, nommé Siequel il avait la plus grande our traiter cette affaire ire, fils d'Aëropus. Sisinès, e porteur d'ordres de Daizyès , satrape de Phrygie , ettre au traître mille taec le trône de Macédoine, réussir dans son projet. té arrêté par Parménion, il vérité touchant le message tion d'Alexandre, livre 1, , chap. 25.

dont il était chargé, et renouvela ses aveux devant Alexandre. Si le fait de la participation de Darius était bien avéré, il serait une tache pour la mémoire de ce prince.

218

Memnon ayant conçu le projet hardi de porter la guerre dans la Grèce et dans la Macédoine pendant qu'Alexandre attaquait l'empire perse, se rendit à l'île de Chios, dont il s'empara au moyen des intelligences qu'il y entretenait. Faisant voile ensuite vers l'île de Lesbos, comme il vit que les habitants de Mitylène ne voulaient pas se soumettre à lui, il se rendit maître d'abord de toutes les autres places de l'île, et se disposait à mettre le siége devant Mitylène, lorsqu'il tomba malade et mourut. Darius fit en lui une perte irréparable : car aucun de ses généraux ne pouvait lui être comparé ni pour la conception, ni pour l'exécution des opérations militaires. Le projet de faire de la Macédoine le théâtre de la guerre était digne à la fois d'un grand général et d'un habile politique; car on ne peut pas douter que plusieurs États de la Grèce, qui subissaient impatiemment le joug macedonien, ne se fussent joints aux Perses. Une pareille diversion aurait sans aucun doute obligé Alexandre de quitter l'Asie pour défendre son pays et soumettre les Grecs révoltés. Darius, convaincu de la justesse des vues de Memnon, et plein de confiance dans les talents et l'expérience de ce général, l'avait nommé commandant en chef de toutes les forces qui devaient être employées dans l'expédition. Un pareil choix fait honneur au jugement de Darius, et prouve que ce prince, s'il n'avait pas toutes les qualités d'un grand roi, savait du moins apprécier les hommes et leur accorder le rang qu'ils méritaient , sans céder à des considérations que rendent souvent très-fortes les obsessions et le crédit des courtisans.

AMEXANDRE PASSE LES PORTES DE LA CILICIE. BATAILLE D'ISSUS. FUITE DE DARIUS. PRISE DU CAMP DES PERSES.

Alexandre, délivré par la mort de

Memnon, du seul ennemi qui pût lui tenir tête, s'avança vers les provinces de la haute Asie. Arrivé aux Portes de la Cilicie, il essaya de surprendre les Perses qui gardaient le défilé. Ceux-ci l'apercurent dans sa marche; mais au lieu de s'opposer à lui, ils prirent honteusement la fuite. Le lendemain, dès la pointe du jour, l'armes macédonienne franchit le passage, et s'approcha de Tarse; Arsame, qui commandait dans la ville, se retira sans combattre.

Cependant Darius était campé à Sochos, dans la Comagène, avec toute son armée. Amyntas, qui avait quitté le parti d'Alexandre, engageait Darius à attendre les Macédoniens dans ce pays de plaines, découvert de tous les côtés, et très-avantageux pour faire manœuvrer une nombreuse cavalerie. Mais Alexandre ayant eté obligé de s'arrêter à Tarse et de retarder sa marche, Darius fut ébranlé dans la résolution qu'il avait prise d'attendre son ennemi, et prêta l'oreille aux flatteries des courtisans qui l'assuraient que la peur seule empéchait le prince macédonien d'avancer. Malgré les sages remontrances d'Amyntas, Darius se mit en marche vers les gorges de la Cilicie, où sa cavalerie lui devenait complétement inutile, et où il ne pouvait pas déployer tous ses bataillons. Il passa les Portes Amaniques, et mar-cha vers la ville d'Issus, où il fit périe

daces armés de toutes piè disposition des lieux ne pers de faire une plus longue li, taille. Sur une montagne qu ganche des Perses , Darius mille hommes, lesquels, à sinuosités du terrain, éta: de manière que les uns se derrière l'armée d'Alexanc que les autres etaient devan de l'infanterie des Perses. nations, était rejeté comm inutile derrière la premi sur une grande hauteur : c toriens rapportent que D dans son armée six cent mil exagération d'après laquel conjecturer que les forces étaient très - considérables après avoir rangé ses trou passer la rivière à sa cava envoya une partie du côté. qui était l'endroit où elle mieux combattre; le reste à la gauche.

Ces dispositions prises, plaça au centre, suivant l'des rois de Perse. Quoiq d'Alexandre se fût mise ment, Darius contint ses tileur permettre de passer le de ne pas perdre l'avan position. Il lit même pali sieurs endroits où le rivage i escarpé. Les Macédoniens, portée du trait, coururent



s dans la rivière, et ils / réussir ; mais Alexandre, culbuté les troupes perses vaient devant lui, marcha irecs, les éloigna du bord s, et en tua un grand nomalerie perse de l'aile droite, re l'ennemi, passa la riit sur les cavaliers thessai étaient opposés, et soubat avec un grand courage oment où Darius prit la les Grecs mercenaires fuen pièces. Alors, toute l'arius fut mise dans une comte. Les chevaux de la casouffrirent beaucoup, marque Arrien (*), à cause teur des armes des cava**défilé**s par lesquels il leur

rant vu l'aile gauche de son pue, s'enfuit des premiers r; et dès qu'il eut atteint es montagnes, il monta à nt son arc, sa robe de desbouclier. La nuit, qui apmpêcha Alexandre de le

Les Perses, suivant Ardirent, à la bataille d'Issus, hommes, dont dix mille le nombre est peut-être is il paraît certain que l'arpuffrit beaucoup. Arsame, s et Atizyès, qui commanavalerie à la bataille du **šabacės, satrape d'Egypte,** , **un des** plus grands seii Perse, périrent dans cette s Macédoniens emportèrent amp des Perses, où étaient femme et la sœur de Daeux filles de ce prince, et princesses rec elles qu'un petit noms; toutes les autres étaient où Darius les avait enune partie de ses trésors. e avant appris que la mère, et les enfants de Darius

ition d'Alexandre, livre 11, 3.
11, chap. 11, § 8.

pleuraient la mort de ce prince, parce qu'elles savaient qu'on avait trouvé son arc, sa robe et son bouclier, envoya un des seigneurs de sa cour pour leur dire que Darius était en vie, et qu'il n'avait jeté ses armes et son vétement de dessus que pour fuir avec plus de facilité et n'être reconnu par personne: il leur faisait dire aussi qu'elles seraient traitées en reines.

DARIUS SE RETIRE A THAPSAQUE. IL ENVOIR UNE LETTRE A ALEXANDRE; RÉPONSE DE CELUI-CI. PARMÉNION SE REND MAÎTRE DE DAMAS. LA SYRIE, LA PHÉNIGIE, LA PALES-TINE ET L'ÉGYPTE SOUMISES PAR ALEXAN-DRE. BATAILLE D'ARBÈLE. ALEXANDRE VA A BABTLONE ET A SUSE.

Darius ayant couru toute la nuit, accompagné d'une suite très-peu nombreuse, réunit les troupes qui lui restaient, au nombre de quatre mille hommes, tant Grecs qu'étrangers, et gagna en toute hâte la ville de Thapsaque. Amyntas, fils d'Antiochus; Thimodès, fils de Mentor ; Aristomède de Phères, et Bianor d'Acarnanie, qui tous avaient abandonné le parti d'Alexandre pour se ranger sous les drapeaux de Darius, voyant la bataille perdue, s'enfuirent avec huit mille hemmes qu'ils commandaient, et se sauvèrent, par les montagnes, vers Tripoli de Syrie, où ils s'embarquèrent après avoir brûlé les navires qui restaient dans le port, afin d'ôter aux Macédoniens le moyen de les poursuivre.

Alexandre était entré en Syrie (an du monde 3672; avant J. C., 832) et se trouvait à Marathe (*), lorsque Darius lui envoya des ambassadeurs avec des lettres, pour le supplier de lui rendre les princesses captives. Il rappelait l'alliance qui avait existé entre Philippe et la Perse. Il ajoutait que Philippe avait le premier rompu cette alliance, et que lui, Alexandre, était entré en armes dans l'empire perse; qu'il lui demandait, de roi à roi, sa femme et ses enfants, et le suppliait

^(*) Ville de Syrie située en face de l'île d'Arade.

d'accepter son alliance. Alexandre répondit par une lettre dans laquelle :l reprochaît aux Perses les torts réels Ou imaginaires qu'ils avaient eus contre les Grecs depuis le commencement de la monarchie, et finissoit en disant à Darius de ne point oublier, quand il lui écrirait, qu'il écrivait à son maitre, et non pas à son égal. Alexandre envoya ensuite à Damas Parménion, qui s'empara de tout l'or et l'argent Qui avait été destine a payer l'armee des Perses. Parmi les prisonniers de distinction que Parménion fit dans la ville, étaient trois jeunes princesses, filles d'Ochus, et la veuve de ce prince, la fille d'Oxathres, frère de Darius; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionee. Il prit également la femme de Pharmabaze, trois filles de Mentor, la femme et le fils de Memnon; aussin'y eut-il que peu de maisons illustres dans la Perse qui ne fussent atteintes dans ce desastre. Le gouverneur de la place, qui avait trahi la cause des Perses, fut tué par un de ses esclaves, et sa tete portee à Darius.

Alexandre étant entré dans la Phénicie, les villes de Byblos et de Sidon lui ouvrirent leurs portes. La Syrie et la Phénicie étaient entièrement soumises, à l'exception de la seule ville de Tyr, dont Alexandre forma le siège. Les habitants se défendirent avec un courage incroyable pendant sept mois entières, pures lessaces la ville fut embout desquels les Macédonies parèrent de la ville.

De Gaza, Alexandre 🛍 🖪 Péluse. Mazacès, gouverneur d ayant appris la défaite de Daris retraite bonteuse, ainsi que las sion de la Syrie et de la Phin ouvrir à Alexandre les portes luse. C'était une nécessité d'auti inévitable, que les Egypticse pour les Perses une haine profe étaient disposés à prendre pour quiconque pourrait les délivrer étrangers, qui témoignaient grand mépris pour leurs dieux religion. Cette conduite impi avait extrémement aigri les Egs qui se soumirent volontiers à . dre. Ce prince ayant ensuite q pays, se rendit à Thapsaque l'Euphrate, et se dirigea vers le où il espérait trouver l'armée c ses. Darius avait encore essay ment d'amener Alexandre à paix; mais voyant que tous ses étaient inutiles, il se prépara une seconde bataille. Alexand entré dans la Mésopotamie, et l'Euphrate et les montagnes d'. à gauclie, marcha à travers ! qui n'avait point été ruiné guerre, et où l'on trouvait en ab des vivres et du fourrage.

Cependant Darius avait ré puissante armée. Bessus, satra Bactriane, lui avait amené les de sa province, ave. des Inc



217

opinion qui nous a été · Arrien (*), l'infanterie stait à un million d'homqui ne paraît point inà Sainte-Croix (**), et sa narante mille chevaux. eux cents chariots armés ziques éléphants. Darius putes ces forces dans la gamèle (***), près de la mode, à dix-huit ou : la ville d'Arbèle, dans ine. Il avait fait dispaes inégalités du terrain, : champ libre à sa cavachars, parce que ses i avaient persuadé que ant contribué à sa pre-, que la nature du pays é la bataille, les troupes nu s'étendre. Alexandre ; la nuit pour aller comqui, informé de son it rangé toute son armée :s deux armées n'étaient de deux lieues l'une de e les troupes d'Alexandre irius fit passer à ses solnuit sous les armes, car ortifié son camp et craiprise. La fatigue et la **Macédoniens** inspiraient tribuerent puissamment a bataille. La disposition Darius était la suivante. auche se trouvaient les riens, avec les Dahes et ens; puis venaient les rie et infanterie, les Su-

m d'Alexandre, liv. III,

Cadusiens. A la droite

lé-Syriens, les babitants

critique, deuxième édition,

nèle veut dire, comme nous on (livre xvi, p. 507), lieu du chameau. Ce bourg fut ree que Darius, fils d'Hysstiné le revenu à nourrir un i avait été d'un grand set ses vivres dans les déserts

de la Mésopotamie, les Mèdes, les Parthes, les Saces, les Tapyres, les Hyrcaniens et quelques autres. Au centre de l'armée était Darius environné de sa noblesse et des gardes appelés mélophores, avec les Indiens, les Cariens anaspastes et les archers mardes. Darius avait placé sur une seconde ligne les Babyloniens et les Uxiens. avec les habitants des côtes de la mer Rouge et les Sitacéniens. Le front de bataille était couvert à la gauche par la cavalerie scythe, et quelques Bactriens avec des chariots armés de faux. A la droite se trouvaient cinquante chariots, avec la cavalerie arménienne et cappadocienne; les cinquante autres chariots étaient placés devant le roi avec les éléphants, ainsi que l'infanterie grecque opposée à la phalange macédonienne. Alexandre avait quarante mille hommes d'i**nfanterie et sept** mille chevaux. Darius, dont l'armée présentait un front très-considérable, voulait envelopper les Macédoniens, et les attaquer à la fois en tête et en ilanc. Alexandre ayant pénétré le dessein de Darius, fit étendre ses ailes, autant qu'il le pouvait, sans affaiblir le centre. Quand les deux armées en furent venues aux mains, les Perses repoussés retournèrent d'abord à la charge, puis ils prirent la fuite. Arrien (*) fait monter le nombre des morts, du côté des Perses, au chiffre presque incrovable de trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers, qui furent encore plus nombreux. Alexandre n'eut que cent hommes et mille chevaux tués. Darius arriva la même nuit à Arbèle, après avoir passé le Lycus, et s'enfuit dans la Médie, où il fut rejoint par deux mille Grees mercenaires. Alexandre s'empara d'Arbèle, où il trouva d'immenses richesses; puis il marcha vers Babylone, dont le gouverneur se soumit sans essayer de faire la moindre résistance. De Babylone, il se rendit à Suse: cette ville renfermait aussi de grandes richesses, et plusieurs objets précieux que Xerxès avait emportés de la Grece.

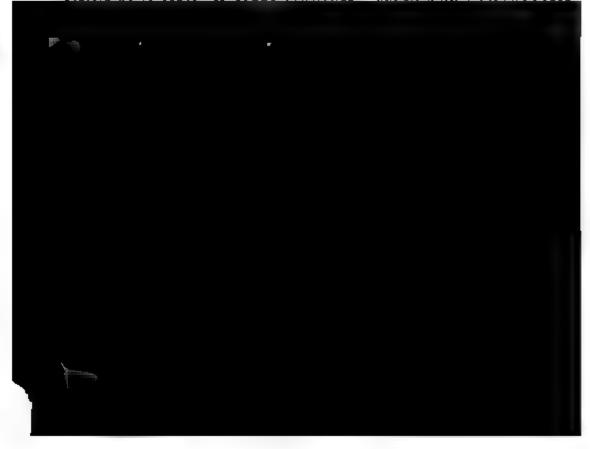
(*) Livre 111, chap. 15, § 6.

LES UNIRES SOUMES PAR ALERANDRE. INCRE-BIE DU PALAIS DE PERSÉPOLIS. DARIUS POURSUIVI PAR ALEXANDRE RIT ASSASSISÉ PAR DESSUS ET PAR WARAKEANE. SUPPLICE DE BERGUS, FIN DE L'EMPIRE PERSE.

Alexandre ayant ensuite traversé le Positigre, entra dans le pays des Uxiens. Ceux de ce peuple qui habitaient la plaine et obérasaient aux satrapes de la province se rendirent aux Macédoniens ; mais les autres Uxiens , qui vivaient en liberté dans leurs montagnes, demandèrent à Alexandre un tribut pour lui accorder le passage, comme ils faisaient avec les rois de Perse. Les Macédoniens s'étant emparés des gorges de leurs montagnes, surprirent quelques-uns de leurs villages. Les Uxiens les voyant maîtres des lieux qui faisalent toute leur force, s'enfuirent sans combattre. Plusieurs furent tués dans la retruite; d'autres tombèrent dans les précipices. Alexandre s'étent ensuite avancé vers la province de Perse, rencontra dans les montagnes Ariobarzane, satrape du pays, qui, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux , cherchait à fui fermer le possage. Alexandre tailla en pièces presque toutes ces troupes, et Ariobarrane se sauva avec un très-petit nombre de cavaliers. Alexandre entra alors dans la province de Perse. Ayant pris ses quartiers d'hiver a Persepolis, il s'abandonna au

Au printemps, Alexandı poursuivre Darius, se mi pour la Médie, où ce pr retiré. Quand Darius apprit dre s'avançait du côté d'E quitta cetté ville pour se i la Bactriane; mais change aussitőt d'avis, il résolut d dernière bataille. Il s'occup ses troupes, lorsque Bess de la Bactriane, et Nabarz: plus grands seigneurs de mèrent une conspiration et résolurent de se saisir sônne, pour le tivrer à Ab ce prince les poursuivait; dessein était, s'ils pouvaier aux troupes macédonienne sacrer Darius, d'usurper l et de recommencer la guerr conspirateurs se saistrent le lièrent avec des chaîne l'ayant enfermé dans un cl vert de peaux, et condu étrangers qui ignoralent la prisonnier qu'ils étaient conduire, ils prirent le ch Bactriane. Bessus fut proc ralissime. Plusieurs chefs (vaient encore autour de voulant prendre aucune p trabison, se séparèrent de

Alexandre étant arrivé à sut que Darius en était p cinq jours. Il se mit à la p ce prince Arrivé dans la J



Sc six cents cavaliers. Quand schoniens arrivèrent, Darius la rendu le dernier soupir. Le envoya le corps dans la de Perse, pour qu'il fût enans le sépulcre des rois.

mourut Darius, à l'âge de le ans (an du monde 3674; . C. 330). Les historiens repréce priuce comme l'homme le ait et le plus brave de tout son , et ils donnent l'idée la plus **œuse de sa douceur et de sa** ité. Ces éloges sont en grande ondés; et il est probable que Codoman, assis sur le trône de une autre époque, aurait pu ivec quelque gloire; mais placé **C'Alexandre et obligé de tenir** e béros, il se trouva toujours dessous du rôle qu'il était apuer.

rzane se séparèrent et prirent utes différentes. Le premier le de la Bactriane, et le serendit dans l'Hyrcanie. Ils nt par ce moyen laisser Alexantain sur le chemin qu'il devrait our les atteindre, ou tout au e contraindre à diviser ses

Mre poursuivit longtemps Besit de pouvoir se rendre maître rsonne; mais à la fin un con-: celui-ci, appelé Spithamène, **broiet de le** livrer à Alexandre. **ène arra**cha à Bessus sa tiare **.** ièces la robe royale de Darius tait revêtu, et le mena chargé es au camp macédonien. Il le à Alexandre nu et avec une **mine passée autour du cou.** idre, après avoir récompensé me et fait couper le nez et les : **Bess**us, livra ce misérable à frère de Darius, pour que lui infligeat la punition qu'il digne du crime dont Ressus ndu coupable. Bessus fut attaarbres que l'on avait courbés rt, et les cordes qui retenaient s ayant été lachées tout à : arbres se redressèrent avec force, et mirent en pièces le corps de Bessus. Par la mort de ce traître, Alexandre devint paisible possesseur de tout le royaume de Darius.

219

L'empire des Perses avait duré plus de deux cent six ans, depuis le commencement du règue de Cyrus le Grand, sous treize rois différents, savoir:

	ads.	meis,
Cyrus, régna seul	7	-
Cambyse	7	5
Smerdis le Mage, et interrègne	**	?
Darius, fils d'Hystaspe	36	.
Xeraès ler	21	
Artaxerxès Longuemain	40	
Xerxès II		2
Sogdien		7
Darius Nothes	19	Ä
Artexerxès Mnémon	46	*
Ochus	21	~
Arsès	=	20
Darius Codoman	6	•
_	206	9

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES ORIENTALES.

PREMIÈRE DYNASTIE, APPELÉE DES PISCHDADIENS.

CAÏOUMORS, PREMIER ROI. (Son règne fut de 30 ans.)

Suivant les traditions des sectateurs de Zoroastre et les historiens mahométans, le premier monarque qui régna sur la Perse s'appelait Caloumors, et était maître de tout l'univers; il fréquentait peu les hommes, et vivait dans les montagnes. Ce fut pour cette raison qu'on lui donna le surnom de Guer-Schah, qui en persan signific Roi de la montagne (*). Caïoumors

(*) Voyez ma traduction de la Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari, faite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Bélami, t. I, p. 5 et 6.

Au lieu de Guer-Schah (Roi de la montagne), on lit dans un grand nombre d'ouvrages écrits en persan, Guil-Schah, mots qui, suivant Hyde (Historia religionis veterum Persarum, p. 168 de la seconde édition), Malcolm (Histoire de Perse, t. I, p. 18, note première de la traduction française), et quelques autres historiens, signifient Roi de la terre. Il y a là une erreur manifeste: Guil veut dire en persan, terre détrempée

passe pour le fondateur de la dynastie que les Persaus désignent sous le nom de Pischdadiens, c'est-à-dire, Pre-miers distributeurs de la justice. Caioumors était beau et plein de ma-jesté. Il avait la taille extrémement élevée. A sa vue, les hommes se sentaient pénètrés de respect et d'effroi. Caioumors s'appliqua d'abord à civiliser sa propre famille. Puis il enseigna aux hommes plusieurs arts et plusieurs sciences qui tendaient à rendre leur sort plus doux. Il leur apprit la manière de filer la laine et le poil pour faire des vêtements, et fit connaître les règles de la justice et de l'équité (*).

Cependant un grand nombre d'hommes et de génies persistèrent dans leurs habitudes cruelles et sauvages, et déclarèrent la guerre à Caïoumora. Siamec, fils de ce prince, fut tué dans un combat qu'il livra aux rebelles. Caïoumors voulut venger la mort de son fils, et se mit en campagne avec une armée à laquelle se joignirent une foule de lions, de tigres, de panthères et autres bêtes féroces. Les génies furent vaincus, et déchirés par ces bêtes. Après la victoire, Caïoumors se retira à Balkh, capitale de son empire. Il mourut dans cette ville, laissant la couronne à Houschenc, fils de Siamec, et par conséquent son petit-fils (**).

Suivant Tabari, Cajoumors avait régné sept cents ans; d'autres auteurs

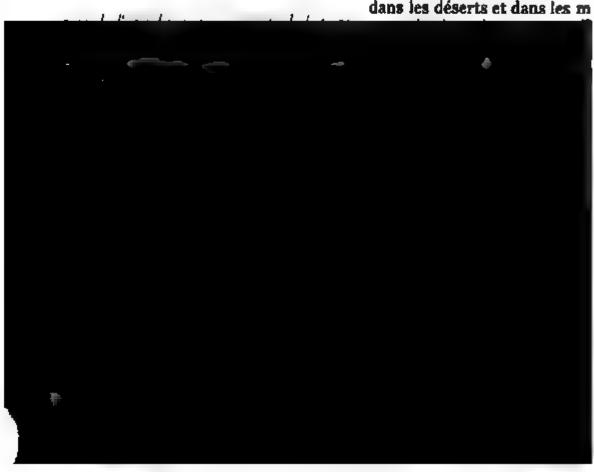
lui donnent mille ans de vie e ans de règne. Il y a sur ce p grand nombre d'opinions que croyons inutile de rapporter.

> zouschand, azouso ner. (Son règne fut de 30 am

Houschene fonda plusieurs lèbres, entre autres Suse et B inventa des arts utiles aux l Le premier il coupa des arbi fit des planches, pour const portes qu'on place à l'entrée: sons. Il découvrit et fit cre mines d'or, d'argent, de tur et plusieurs autres encore. Il sur la terre les eaux des sou enseigna aux hommes à se ser pis; ce fut encore ce prince q duisit l'usage de faire courir l à la chasse. Houschene pratiq tice, et fonda des temples. ture et sa piété lui concilié lection de tous ses sujets.

> TARMOURAS, TROTELEME S (Son règne fut de 30 au

Tahmouras, fils de Housch céda à son père. Ce prince surnom de Divbend, c'est-à-di queur des dives ou mauvais cause des grands succès qu'il : sur ces êtres malfaisants. Il i du milieu des hommes, et le dans les déserts et dans les m



331

se d'accoupler un âne et une our produire cet animal. Ce e lui qui le premier dressa pour la chasse.

ESCRID, QUATRIÈME ROI. IN règne fut de 700 ans.)

uras eut pour successeur 1, qui était son fils, son frère eveu; car les historiens mune sont pas d'accord sur ce mschid fonda Persépolis, qui ore aujourd'hui le nom de Djemschid ou Trône de d (*). Il suivait d'abord la gion; le premier il fabriqua erres, des couteaux, des piles cuirasses. Avant lui, les ne se battaient qu'avec des t des bâtons. Djemschid indans le monde l'usage de recoton, de faire de la toile et rir des couleurs différentes. es dives à lui construire des à pécher des perles. Ce fut les hommes apprirent de ces génies l'art de plonger et ercher des perles au fond de Djemschid enseigna l'art de es partums, tels que le musc, t le camphre.

is a première classe était celle is et des savants; la seconde, gens de guerre la troisième, igriculteurs, et la quatrième artisans. Chacune de ces ait des inspecteurs, chargés compte à Djemschid de tout vaient vu ou appris d'impor-

ce prince qu'on doit l'instila fête du Nourouz, dont ons occasion de parler ail-

mencement de chaque mois, 1 rendait la justice à ses susept cents ans se passèrent s que ce prince eût éprouvé e maladie, sans qu'aucun enosé se lever contre lui, ou prouvé le moindre sujet d'af-

z ci-devant pag. 36, colonne 2.

sliction. Ce temps-là passé, un jour que Djemschid était seul dans son palais, Abrimane entra par la fenêtre, et lui dit: Je suis un génie descendu du ciel pour te donner des conseils : sache donc que tu te trompes lorsque tu t'imagines n'être qu'un homme; les hommes tombent malades, ils éprouvent des maladies et des traverses, et sont soumis à la mort. Tu es exempt de tous ces maux, parce que tu es Dieu; mais tu ne te connais pas toi-même. Sache que tu étais d'abord dans le ciel; et le soleil, la lune et les étoiles étaient sous ton obéissance. Tu descendis sur la terre pour rendre la justice aux hommes, et remonter ensuite au ciel, ta première demeure. Mais tu as oublié ce que tu es. Moi, qui suis un génie, qu'aucun homme ne pourrait voir face à face sans mourir, je viens te rappeler ce que tu es ; faistoi donc connaître aux boinmes. Ordonne-leur de t'adorer, et que tous ceux qui refuseront de se prosterner devant toi soient jetés dans le feu.

Djemschid suivit le conseil d'Ahrimane, et sit périr un grand nombre de personnes qui resusèrent de reconnaître sa divinité. Il envoya ensuite cinq lieutenants qui parcoururent tout l'univers avec des armées nombreuses. Ces lieutenants avaient chacun une sigure de Djemschid, devant laquelle les hommes étaient tenus de se prosterner, et ils disaient: Cette sigure est votre dieu, adorez-la, ou vous périrez par le seu. Un grand nombre d'hommes commirent le mal et se livrèrent à l'idolâtrie, par la crainte de la mort.

Ces actes impies éloignèrent de Djemschid le cœur de tous ses sujets. Un prince arabe, appelé Dhohac, profitant du mécontentement général, attaqua la Perse; Djemschid fut obligé de fuir devant son rival, que l'on regardait généralement comme l'instrument de la vengeance divine. Il parcourut successivement en fugitif toutes les provinces de la Perse, l'Inde et la Chine. Mais à la fin, Dhohac ayant appris qu'il s'était retiré à Damavend, s'empara de sa personne, et le fit scier

en deux parties, depuis la tête jus-

qu'aux pieds.

Djemschid fut d'abord condamné pour ses crimes aux peines de l'enfer; mais Ormouzd lui pardonna ensuite, à la prière de Zoroastre (°).

BMOBAC, CINQUIÈME NOI.

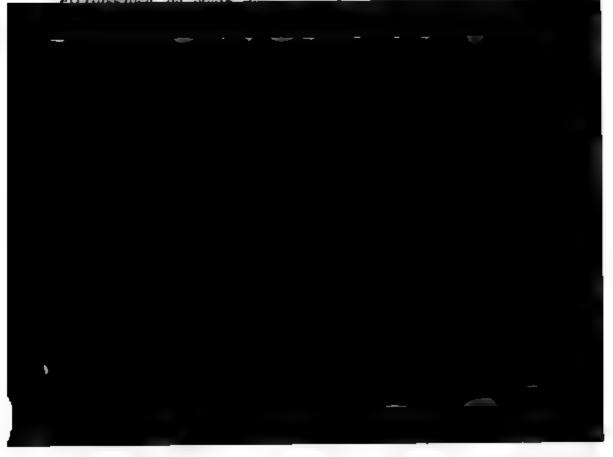
(Son règne fut de 2000 ans.)

Dhohac, appelé aussi Belouranp (**), était Arabe, suivant la plupart des historiens et descendait de Caloumors. D'autres auteurs disent qu'il était Syrien et descendant de Scheddad. On a encore supposé qu'il était le même que Nemrod. Tous les historiens s'accordent à dire que Dhohac était un prince sanguinaire , qui n'employa ses talents qu'à faire le mal. Il était magicien, et les connaissances qu'il avait acquises dans les sciences occultes lui servaient à tourmenter ses sujets. Il introduisit dans l'univers les mœurs corrompues, fit périr les rois, appela le genre humain à l'idolâtrie, et introduisit l'usage de fouetter et de pendre les hommes. Sa conduite éluigna de lui tous ses sujets : car il ne rendait la justice à qui que ce fût ; et lorsqu'il était irrité contre une personne, il la faisait immédiatement mettre à mort.

Dhohao avait régné pendant huit cents ans, lorsque Dieu résolut de le punir. Ce prince avait, sur l'extrémité de chacune de ses deux epoules une

Une puit cependant, le some pesantit sur lui, et il vit, pend dormait, un vieillard qui to Si tu veux diminuer les dout te causent tes ulcères, applic cervelle d'un homme; car b remède qui ta convient. La la Dhobac se réveilla , et ordon mit à mort deux hommes, et pliquât leur cervelle sur ses Tous les gens qui se trouvai les prisons, qu'ils eussent ou rité la mort, furent d'abord ainsi pour diminuer les soi de Dhohac. Ensuite, quand le furent entièrement vides, établit sur ses sujets un tribu hommes par jour ; ces infortum aussitôt livrés au bourresu mort.

Il y avait à Ispaban un forg pele Cavek, père de deux jeu d'une grande beauté, et du p reux naturel. Un jour, les g Dhohac se saisirent de ces det gens, et les mirent à mort, a quiéter du chagrin qu'ils allai ser à leurs parents, Caveh, l vint lui annoncer cette triste : travaillait sous un auvent, pr maison. Au même instant, îl courir par la ville, avec le ta cuir que portent les forgerons dans son trouble il avait néglig Tous les habitants d'Ispahan i rent, et fat gues de la cru inté de



t réuni cent mille home sa personne, marcha id. Lorsqu'il fut près il assembla ses soldats, us savez que je n'ai fait l'à présent qu'au lieute-ac, et que, pour lui, il Choisissez donc un sousiste à Dhohac, et je rdres. Les soldats réliscours: Sois notre roi; ns. Mais Caveh leur dit: us que je ne remplirais ement les devoirs d'un s donc pas accepter le

Afridoun ou Féridoun.

tait enfui, et s'était
r la crainte que lui insOn l'alla chercher, et
veh lui remit toutes les

sors et les armes, et se
sence pour recevoir ses
un donna à Caveh le
t général de l'armée.
alors de Damavend.
bataille, battit son aronnier, et donna ordre
mort.

n; sixième noi. m fut de 500 ans.)

ls d'Abtin, descendant anmouras, parvint à se fureur de Dhohac, qui re à mort un paysan tait retiré, et une vache ayeh, qui l'avait nourri z prince, qui aimait che Pourmayen, se serins les batailles d'une terminée par une tête le les historiens appelistr, ou la massue à tête ige de seize ans, Afria Caven, et combattit ntre Dhohac dans l'areron.

idoun fut monté sur le lous venons de le dire, ch gouverneur d'Ispae toutes les provinces

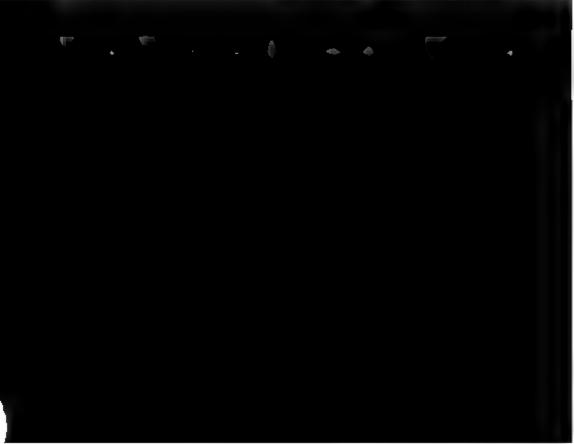
de son empire. Caveh étant mort. Afridoun demanda à ses enfants la pièce de cuir qui avait servi d'étendard à leur père le jour où il s'était révolté contre Dhohac, et il la plaça dans son trésor. Toutes les fois qu'Afridoun avait à livrer une grande bataille, il prenait cet étendard, et remportait toujours la victoire. Afridoun régna encore deux cents ans après la mort de Caveh, et gouverna toujours l'univers avec justice. Le premier il étudia l'astronomie, et on lui doit les tables appelées *Kharezmiennes*. Il fut aussi le fondateur de la science de la médecine, et le premier roi qui monta

sur un éléphant.

Afridoun avait épousé une fille de Dhohac, dont il eut deux fils, Tour et Salm, qui rappelerent, par leurs crimes, la conduite barbare de leur aïeul maternel. Afridoun, dégoûté de cette première femme, épousa une dame persane dont il eut un fils nommé *Iradj*, qui parses bonnes qualités devint le favori de son père et les délices du peuple. Afridoun sentant approcher les infirmités de la vieillesse, déclara dans une assemblée des grands du royaume, qu'il était résolu de renoncer à la couronne, et de partager ses vastes Etats entre ses trois fils. Il donna à Iradj les contrées les plus riches et les plus fertiles, toute cette partie de l'Asie qui portait le nom d'Iran, et comprenaît l'étendue de pays renfermée entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djihoun ou Oxus, et l'Indus. Tour eut pour sa part le Turquestan et le vaste empire de la Chine, c'est-àdire, toutes les régions situées à l'est du Djihoun. Salm reçut tout le pays de Roum, avec les provinces du Magreb et le pays des Francs, c'est-à-dire, l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Eurôpe. Les trois princes partirent pour leurs royaumes. Mais les deux aînés virent avec peine que la Perse, la plus belle partie de l'empire d'Afridoun, et le siège de la monarchie, eût été donnée à leur frère cadet. Ils se dirent: Notre père a donné à Iradi la meilleure part, le milieu du monde; quant à nous, il nous a rejetés à l'extrémité de l'uni-

vers. Et ils convincent de travailler à la perte de leur plus jeune frère. Ils envoyèrent d'abord vers leur père, pour lui reprocher son injustice et sa partialité, exigeaut qu'il reviat sur ses dispositions; et le menaçant, s'il refusait de faire droit à leurs demandes, de l'attaquer aussitôt. Le vieux roi fut très-affligé, lorsqu'il reçut ce message. Il représenta à ses deux fils que sa vie était sur le point de finir, et il les pria de le laisser mourir en paix. Iradj avant appris tout ce qui se passait, alla trouver ses frères, et dit qu'il était prét à mettre à leurs pieds sa couronne, plutôt que d'être la cause de dissensiona qui causaient de si vifs chagrins à son père. Il était porteur d'une lettre d'Afridoun pour Tour et pour Salm, dans laquelle le vieux roi suppliait ses fils de vivre tous en bonne harmonie. Cette prière n'eut aucun effet sur Tour et Salm, qui tuèrent Iradj, et eurent même la cruauté d'embaumer sa tête pour l'envoyer à Afridoun. Le vicillard s'évanouit à cette vue. Lorsqu'il revint à lui, furieux et plem de douleur, il saisit la tête de ce fils qu'il aimait, et, l'élevant en l'air, il pria Ormouzd de punir comme ils le méritaient les auteurs d'une si lâche et si cruelle action. Puissent ces barbares, s'écria-t-il, ne plus jouir d'un seul beau jour! Puissent les remords déchirer leurs cœurs impitoyables, jusqu'a ce que leur sort fasse her, c'est-à-dire, visage de et lorsque celle-ci fut deven Afridoun la maria à son me: Pescheng. De ce mariage prince du nom de Minotocki était le portrait vivant de s père Iradj. Cet enfant devi d'Afridoun.Lorsqu'il eut # d'homme, Afridoun prit tout sures nécessaires pour lui moyens de venger la mort d'1 et Salm furent saisis de 1 voyant que le moment où recevoir la juste récompen crime n'était point éloign voyèrent des ambassadeurs riches présents à Afridoui pliant de permettre que Minc rendît auprès d'eux, afin qu' se présenter devant ce jes comme ses esclaves, et effic venir de leurs crimes par du repentir. Afridoun ne ve accepter les présents de I Səlm, et il dit à leurs ambs Dites à ces hommes saus | ne verront jamais Minots vetu de fer et suivi par m

Ce message fut bientôt i guerre. Dans la première bat reçut un coup de lance que Minotschehr, et mourut. Sal dans une forteresse; mais contraint d'en sortir, il fut Minotschehr, qui lui porta u pee, et lui coupa le corps en d



de Sistan. Afridoun voir régné cinq cents et sa bonté sont encore a Perse.

que ce roi adressa sontenait, entre auadmirable précepte : que jour de votre vie age de votre histoire, de qu'il n'y soit rien de la postérité. »

in, serrième nos. 2 fut de 120 ans.)

lut un très-grand roi. tendait jusque sur la et le Magreb; cepenn'était pas sous son ut sous le regne de ce lent que parut Moïse. t souvent la guerre Touraniens (*) et pluinces. Son plus grand asiab, roi du Touran. it alternativement les et de Merve. Tout le ischabour, qui faisait tie du royaume de : conquis par ce prinulant absolument dénce de Minotschehr, rs batailles, et l'oblier dans un château siı ville d'Amol, dans le asiab forma le siège de our duquel il resta dix r s'en rendre maître. ntagieuse s'étant dévei assiegeants, Alrasiab inotschehret retourna me. Les deux princes : eux que, pour lixer les royaumes respectifs, r sur le pic de Damaqui tirerait une slèche, où cette flèche tombefrontière. Minotschehr armée un excellent aresch, auquel il donna

ens ou habitants du Toucêtes et chroniqueurs perles que les Turcs. l'ordre de monter sur le pic de Damavend, et de tirer une flèche avec toute la force dont il était capable. Cette llèche partit avec une telle roideur, qu'elle passa au-dessus de tout le pavs de Nischabour, de Sarkhas et de Merve, et alla tomber sur les bords du Djihoun. Quelques auteurs expliquent cette circonstance extraordinaire, en disant que la flèche alla frapper un vautour qui s'enfuit à tire-d'aile et tomba mort sur les bords du fleuve. La fleche fut retrouvée; mais personne ne vit le corps du vautour qui avait été dévoré par des bêtes et des oiseaux carnassiers. Suivant les conditions établies entre les deux rois, Afrasiab fut obligé de renoncer à tout le pays en decà du Djihoun et de le céder à Minotschehr. Le fleuve forma la limite des deux royaumes.

225

La paix étant ainsi conclue, Minotschehr retourna à Reï, et s'appliqua à faire fleurir la justice parmi ses sujets. Il établit dans les villes et dans les bourgs des syndics chargés de rétablir la concorde entre les habitants et de rendre la justice. Il fit dériver plusieurs canaux du fleuve Djihoun, et sépara aussi les soldats en plusieurs classes : il forma des corps séparés de ceux qui se servaient du sabre, du javelot ou de l'arc. Les archers occupaient le premier rang dans ses troupes, et formaient l'avant-garde de l'armée.

La Perse vécut heureuse et tranquille pendant trente-cinq ans, après lesquels Afrasiab mourut. Son fils étant monté sur le trône, s'empara d'une partie du royaume de Minotschehr. Ce prince fit alors réunir les chefs de son armée, et leur dit : « Le repos que vous avez goûté vous a assoupis : or, les hommes ne sont hommes qu'autant qu'ils se donnent du mouvement et qu'ils agissent pour repousser l'ennemi, et obtenir ce qui leur est utile. Lorsque vous n'agissez point, vous êtes comme des morts. Les Touraniens se sont emparés des frontières de notre royaume, parce que vous ne vous êtes point opposés à eux. Le Dieu puissant et incomparable m'a donné la

couronne à condition que je saurais la défendre, que je traiterais bien le peuple, que je rendrais la justice aux créatures, et que j'adorerais le Créateur. Si je ne remplis pas les devoirs que Dieu m'a imposés, il me reprendra mon royaume, et me punira dans l'autre monde. Demain, assemblez-vous tous en ma présence, et vous entendrez les paroles que je veux vous adresser. »

DISCOURS DE MINOTSCRINE A L'ARMÉE ET AU PROPLE.

Le lendemain, tous les aujets de Minotschehr, soldats et peuple, se rendirent en présence de ce roi, comme ils en avaient recu l'ordre. Minotschehr mit chacun à la place qu'il devait occuper suivant son rang. Pour lui, il s'assit sur le trône et plaça sur un siège d'or la mobed des mobeds (*); ensuite il se leva, et toute l'assemblée se leva avec lui. Il dit alors : « Asseyez-veus, car pour moi je ne me suis levé qu'afin que vous me voyiez tous et que vous m'entendiez (**). » Après cela il prit la parole en ces termes :

« O hommes, ces créatures si nombreuses que vous voyez ont toutes un créateur unique. Les biens qui leur arrivent viennent de ce créateur. Il faut donc adorer le Créateur, et lui accorder des louanges pour les bienfaits dont il nous comble. Réfléchir créature. Ne pas y réfiéchi chose qui angmente les tés cœur.

 Sachez maintenant que des droits sur l'armée et sur et que l'armée et le peuple droits sur le roi. L'armée : au roi, et lui prêter son secon les ennemis. Le roi de son donner aux guerriers la t quotidienne, et les revêtir d'honneur. Il doit leur acc récompenses en temps com sans aucun retard ; car les sont à l'égard du roi commi et la queue sont à un oisea seau sans ailes et sans que, rait voler, et il n'est plus être mangé. Quant au peupl obéir au roi et rendre l'emp sant, afte de pouvoir payer l sans retard. Le roi de son traiter le peuple suivant les la plus grande justice, lever l avec humanité, et n'opprime en aucune façon. Il ne doit p l'autorité à des hommes in exiger de ses sujets les cl sont au-dessus de leurs forc sujets du roi qui s'occupent l'empire florissant, ont bese mences et d'argent, le roi faire des avances et les sect ses propres richesses. Si éprouve un malheur qui vien fluences célestes et perde sa



réservées pour mon

i que le roi soit porté à : qu'il punisse peu. Si, ì il faudrait punir, il erreur, cela vaudrait ontraire; car, dans ce mal est irréparable. Si plainte au roi contre un roi ne doit pas faire ersonne en faveur de ce si ce dernier s'est rendu : injustice, le roi doit e l'injustice, réprimanur, et le renvoyer dans pour qu'il puisse répa-Si un homme est tué roi doit faire subir au zine du talion; à moins s du mort, qui ont le le sang, ne pardonnent ous avez, vous tous qui s, le droit d'exiger de que je viens d'énuméni accomplies. Maintedemande ce que j'ai le de vous, savoir : que iez obéissance et que z l'ennemi qui a envahi e mon royaume.

l'ennemi: sauvez-moi, vous-mêmes. J'ordonje le dois, qu'on vous les armes; vous, comsusement comme c'est l'onsultons-nous sur les ndre, car je suis un de ns les délibérations. Si he et florissant, si les tés à bas prix, c'est la vous intéresse plus que e m'obéira, je le récomsiconque me dénoncera

un de mes sujets comme désobéissant, je suspendrai mon jugement jusqu'à ce que j'aie reconnu la vérité par moi-même; et alors je laisserai aller le dénonciateur ou le punirai, suivant qu'il m'aura dit la vérité ou qu'il aura fait un mensonge. Il n'est possible d'exercer la royauté qu'avec la droiture d'un côté et l'obéissance de l'autre.

 Sachez que, dans le malheur, il n'y a rien de mieux que la patience; et quiconque périra combattant l'ennemi avec courage, plaira à Dieu. Abandonnez-vous donc au Dieu très-haut, et soumettez-vous à son destin. Ce monde est un voyage; et les hommes, comme des facteurs qui travaillent pour le compte d'autrui, se mettent en route avec leurs ballots; tout ce qu'ils ont, leur est prêté pour un temps; et ils n'emporteront rien dans le palais de la vie future, excepte les actions de grâces qu'ils auront rendues à Dieu, la soumission qu'ils auront montrée à ses ordres, et les bonnes actions qu'ils auront faites.

« O vous qui gouvernez pour moi dans les provinces de mon empire, sachez que toutes les fois que vous commettez l'injustice, le peuple ne s'occupe plus de rendre l'empire florissant, et l'empire devient désert. Les tributs sont réduits à rien, et ce qui vous est accorde pour vivre chaque jour éprouve des retards. Rendez donc le peuple heureux. Partout où il faudra, pour obtenir la fertilité, pratiquer des saignées aux grandes rivières, et recourir aux eaux qui sont sous la terre, qu'on le fasse (*); qu'on prenne dans mon trésor les sommes qui sont nécessaires, et qu'on les donne vite avant que la stérilité augmente. Plus tard, on redemandera au peuple le montant des sommes qui auront été dépensées pour lui. Le peuple payera ce montant en un, deux, trois ou quatre ans, par quart, par tiers, ou par moitié, mais toujours de manière

^(*) On sait que le manque d'eau est une de causes principales de la stérilité de la Perse.

que le remboursement ne lui soit point à charge. Vous savez que telle est la route que j'ai suivie, et vous approuvez ma conduite. » Tous les sujets de Minotschehr poussèrent des cris en disant : Nous avons entendu, nous savons, et nous obéissons. Après cela, Minotschehr se rassit sur son trône, et fit donner à manger à tout le peuple, qui se dispersa ensuite.

L'armée étant partie, marche contre les Turcs, les battit, et en purgea en-

tièrement le royaume.

WARSEAUCE, ÉDUCATION ET MARIAGE DE SAL.

La prospérité de la Perse pendant le règne de Minotschehr doit être, suivant les historiens, attribuée en partie à la sagesse et au courage du ministre Sam, dont les descendants joueront plus tard un grand rôle. Sam eut un Als qui acquit avec les cheveux tout blancs. Cet événement extraordinaire affligea beaucoup Sam, qui donna à l'enfant le nom de Zal, c'est-à-dire vieux. Aussitöt qu'il fut né, Sam, persuadé qu'il n'était pas son fils, mais bien celui de quelque dive ou mauvais génie, le fit exposer sur l'Alborz, haute montagne voisine du soleil et très-éloignée des demeures des hommes (*). On prétend que là il fut nourri par un simorg, oiseau monstrueux. Cependant Sam eut bientôt à se repentir de sa conduite denaturée; cars'aimèrent. Zal n'avait aucun s'
d'atteindre le haut des muraille
fin, un expédient se présenta à l'
de la belle recluse. Elle coupa ses
et beaux cheveux noirs, et en
des tresses qui, tombant jusqu's
de la tour, fournirent à Zal les s'
de monter. La jeune dame aus
laquelle Zal se trouvait, était b
beh, fille de Mihrab, roi du Cab
prince de la race de Dhobak. .
Roudabeh ayant conçu un s'
amour l'un pour l'autre, contrac
un mariage qui fut approuvé pe
et par Mihrab.

FAISSAFCE DE ROUITAM. MORT DE TECHERE.

« Il ne se passa pas beauce e temps, dit Ferdousi, sans que près, jusqu'alors stérile, port · fruits. Ce printemps qui enflat « cœur (*) devint fané. Son an « livrée au chagrin et à la douler poids lourd qu'elle portait lui « verser un torrent de larmes de Sa taille deviat épaisse, et son « pesant ; ses joues couleur de ressemblaient à du safran. dokht (**) lui dit : O âme de ta « que t'est-il arrivé, que tu es de jaune de la sorte? Roudabeh r « dit : Jour et nuit j'ai la bouck « verte pour demander à Dieu (cours, je ne puis dormir, et

al. Sindokht, informée de la e de ce tumulte, se déchira le je avec ses ongles, et arracha theveux noirs qui sentaient le 3. Zai comprit bientôt ce qui ssait; il sut que les feuilles du cyprès étaient fanées. Il se it auprès de Roudabeh, le vicouvert de larmes et le foie ma-Toutes les esclaves de la chamrarrachaient les cheveux; elles mt la tête découverte et le vihumide de larmes. Alors Zai ine pensée, et cette pensée adoua douleur. Il se souvint de la e du simorg, et annonça en cette bonne nouvelle à Sinit (*). Il apporta un réchaud, aldu feu, et brûla une partie de ume. Au même instant, l'air it noir, et on vit paraître cet u qui commande l'obéissance, table à un nuage qui répand pluie de peries, ou plutôt une de tranquillité de l'âme. L'oi**de bon augure,** élite du monde, aupres de Zal. Zal lui adressa **Duanges san**s nombre, de lonactions de graces et des priè-Le simorg lui dit : « Pourquoi agrin? Pourquoi la rosée estans l'œil du lion? De ce cyprès ent, de cette belle au visage de viendra pour toi un enfant qui rcbera la gloire; les lions baiit la poussière de ses pieds ; le s n'osera point passer au-dese sa tête. Par sa voix, sera dés en pièces la peau du léopard **ner, q**ui rongera ses deux grif-Fout héros, tout guerrier au d'acier, qui entendra le bruit massue, qui verra sa poitrine, ras et sa jambe, ne tiendra pas **Mai.** Pour le conseil et la sa-, il sera grave comme Sam; la colère, il sera un lion bellit; pour la stature, il sera un

« cyprès, et pour la force un éléphant. Avec un doigt, il lancera une brique à deux milles. Il ne viendra pas au monde comme les autres hommes; « tel est l'ordre du Dieu dispensateur de tout bien, afin que sa naissance ex-« traordinaire témoigne de sa supério-« rité. Apporte un poignard d'une belle « eau (*), et amène un homme intelli-« gent et habile dans la magie. D'a- bord enivre Roudabeh avec du vin, « chasse de son cœur la terreur et l'in-« quiétude , et vois que l'homme in- telligent fasse ses opérations magi-« ques. Il tirera l'enfant du flanc de « Roudabeh. Il frappera au-dessus des « hanches ce droit cyprès (**), qui « n'aura pas le sentiment de la dou-« leur, et il tirera le lionceau par cette « ouverture. Il couvrira de sang le « flanc de Roudabeh; après cela, il « coudra l'ouverture qu'il aura faite. « Eloigne de ton cœur la crainte, la « tristesse et l'inquiétude. Pile avec « du lait et du musc une herbe que je « t'indiquerai , et fais sécher ce mé-« lange à l'ombre ; frottes-en la bles-« sure de Roudabeh, et au même ins « tant tu la verras guérie. Passe en-« suite sur la blessure une plume de « mon aile, et l'ombre de ma puis-« sance sera bénie. Tu dois être joyeux « des paroles que je te dis , et te pré-« senter devant le maître du monde our lui rendre grâces; car il t'a « donné cet arbre royal, qui chaque « jour fera de nouveau épanouir ta « fortune. N'aie donc aucune inquié- tude dans ton cœur, car cette bran- che fertile te donnera du fruit. » Il « dit , arracha de son aile une plume « qu'il jeta a Zal, et s'eleva par un « puissant essor. Zal s'avanca et prit « la plume; puis il s'en alla, et sit ce « que lui avait dit le simorg. O mer-« veille! le monde était attentif à ce « que faisait Zal; tous les yeux des « grands et des petits étaient pleins de « sang. Le sang coula des yeux de Sin-

simorg, en quittant Zal, lui avait ne de ses plumes, le prévenant qu'il la brûler s'il se trouvait jamais dans affaire difficile, et qu'il viendrait son secours.

^(*) Nous disons dans le même sens l'can d'un diamant, d'une perle; donner l'eau à un drap.

^(**) C'est-à-dire, Roudabeh.

« dokht; car elle disait : « Comment · pourra-t-on tirer l'enfant du sein de « sa mère? » Un mobed à la main exercée arriva bientôt. Il enivra avec - du vin ce visage de lune, ouvrit, a sens lui faire de douleur, le flanc de cette lune, plaça la tête de l'enfant vers l'ouverture, et le tira sans que la mère éprouvât de douleur. Personne. dans le monde n'a vu une telle mer-« veille. L'enfant était comme un hé-« ros semblable au lion ; il était grand et beau; tous les cheveux de sa tête étaient rouges, et sa face était ani-« mée comme du sang. Il parut comme « le soleil qui brille d'un vif éciat, et « naquit les deux mans pleines de « sang. Nul n'avait vu un percil cu- fant; les hommes et les femmes fu- rent frappés d'admiration, car per-« sonne n'avait entendu parler d'un enfant au corps d'éléphant (*). La * mère dormit une nuit et un jour, * par l'effet du vin ; ce vin , qui la fai-« sait dormir , avait chassé l'intelli-« gence de son cœur. On s'occupa de coudre sa blessure, et on apaisa la douleur par des médicaments. En s'éveillant, elle parla à Sindokht. On « répandit sur elle de l'or et des pier-« reries, et on celébra les louanges de Dieu. On lui apporta promptement l'enfant, qu'on exalta comme un êtro « divin. A un jour, on aurait dit qu'il avait un an ; il était comme une mon-tagne de lis et de tulipes. Le droit cyderniers événements du règne de Minouschehr. Ce prince, qui avait passicent vingt aus sur le trême, seniast que sa fin approchaît, fit venir ses fils Nevder, et lui ayant donné queiques auges avis sur la manière dont il devait gouverner ses peuples, il expira

MEYDER.

(5on règne dura 7 ans.)

Nevder succéda au trône de sou père , mais n'hérita pas de ses vertus. Il se montra injuste envers les hommes, et même impie envers Dieu. I tourmenta le peuple, maltraita les granda, et ne témoigna que du mepris à Sam et à Zal, que Minotschehr avail tant estimés. Le mécontentement devint genéral ; et les séditions qui 📸 multiplièrent dans toutes les parties de l'empire , firent naître aux Toursniens l'espérance de s'emparer de 😿 Perse. Pescheng, qui régnait aloss dans le Touran, et qui descendait 🛋 ligne droite de Tour, fils d'Afridous, assembla ses fils, ainsi que les grands de son royaume et les chefs de son armée, et leur dit : « Il ne faut pas 🐠 « cher la vengeance sous le pan de cosa robes. Tout homme dont la cervelle « n'est pas tournée, comprendra chi-« rement ce que les Iraniens ont fait à « notre égard. Ils se sont tous cent « les reins pour faire le mal. Je de-" mande maintenant vengeance pour

f. accablé de vicillesse, mourut d'avoir rencontré l'ennemi. La le Sam ranima l'espoir d'Afrajui, suivant l'expression de Fervit que la fortune sortait pour son sommeil. Ce prince marcha, ete de quatre cent mille homontre Nevder, qui n'en avait que quarante mille à lui opposer. que les deux armées étaient s en présence l'une de l'autre. int qu'elles en lussent venues ins, un guerrier touranien, apzrman, délia à un combat sinceiui des Iraniens qui oserait ir tête. Le défi fut aussitôt acmar le vieux Kobad, fils de ce qui avait mis Afridoun sur le mais Barman, qui avait de la t de la jeunesse, finit par tuer . Nevder, battu dans trois basuccessives, tomba, avec les aux officiers de son armée, au r d'Afrasiab. Karen, frère de , et comme lui fils de Caveh, z fuyards, et couvrit la capiroyaume. Airasiab, dėja maialusieurs provinces de la Perse, **sait à conquérir tout l'empire,** t marcher en personne contre r. lorsqu'il apprit qu'un corps te mille Touraniens qu'il avait i contre le Zaboulistan avait été ment détruit par Zal. Humilié i**yé to**ut à la fois, sa colère l'abord contre Nevder, qu'il retoujours prisonnier; il se fit ce prince les mains liées, la **les pieds nus , l'ac**cabla d'inju-, **tirant s**on sabre, lui abattit la voulait traiter avec la même tous les autres prisonniers s ; mais Agrirès , son frere , obforce de prières, qu'il se conis les envoyer, chargés de chai-**Sari , d**ans le Mazenderan. iouvelle de la mort de Nevder de répandre la consternation Iran; et plusieurs princes de ille royale, au lieu de réunir

fforts pour la défense de l'em-

parmi les grands vassaux des

, du pays de Roum, de la Sy-

rie, de la Mésopotamie, de l'Arabie et de l'Egypte, les uns voyaient les événements avec indifférence; les autres, et surtout ceux du pays de Roum, voulaient même en profiter pour secouer le joug. Les provinces étaient déchirées par des dissensions intérieures. La chute de l'empire aurait été inévitable sans la valeur, le génie, et le dévouement de Zal, fils de Sam. Ce héros sut contenir les princes de la famille royale, punir les provinces révoltées, rapprocher les partis, exciter le zèle des grands et le courage des troupes, et arrêter les progrès des armées touraniennes.

Afrasiab se maintint encore dans la Perse pendant douze ans; mais Zal le harcelait sans cesse, interceptait les vivres et les renforts de troupes qui lui étaient destinés, couvrait Istakhar, et empéchait que les Touraniens ne pussent surprendre cette capitale. Roustam, fils de Zal, partageait les travaux de son père, qui avait encore sous ses ordres plusieurs chefs habiles, et entre autres Keschvad, descendant du roi Houschenc. Ce guerrier, protitant de l'absence d'Agrires, qui commandait à Sari, délivra tous les captifs iraniens enfermés dans la place. Afrasiab fut tellement irrité de cet événement, qu'il manda son frère, et l'accabla de reproches. Sur une répon**se** que lui fit Agrirès, et dans laquelle il lui rappelait la justice de Dieu, Afrasiab se précipita sur lui, et le coupa en deux avec son sabre. Cette action cruelle acheva de lui aliéner l'esprit des Touraniens et des Iraniens. Les insurrections se multiplièrent dans l'armée ; et les soldats , fatigués des privations et des dangers continuels qu'ils éprouvaient depuis tant d'années, résolurent de secouer le joug.

Zal, profitant habilement de la disposition des esprits, voulut placer sur le trône un nouveau roi. Quoique libérateur de l'empire, et ayant même pour lui les vœux d'une grande partie de la nation, il ne porta jamais les regards sur le trône qui appartenait aux descendants d'Afridoun. Il assembla plusieurs grands de l'empire, leur exposa la nécessité d'avoir un chef, le respert dû au sang des rois, les droits de Zav, neveu de Nevder, et réussit enfin à faire placer la couronne sur la tête de ce prince (*).

SAY, FILS BE TARMASP.

(Son règne fut de 5 app.)

Zav était déjà avencé en âge , lorsqu'il monta sur le trône. Cependant son corps et son esprit avaient conservé toute leur vigueur. Il s'occupa du soin de rétablir les affaires du royaume, et s'associa son fils Guerschasp, pour mieux supporter le puids de l'autorité souveraine. Il sacrifia une partie des révenus de la couronne à indenniser ceux de ses sujets qui avaient eu à souffrir des déprédations commises par les troupes d'Afrasiab. Toutes les fois que le trésor royal renfermait des sommes considérables, il comblait de présents ses soldats, et soulageait la misère des pauvres. Ces belles actions étaient ternies par un vice grossier : Zav aimait les plaisirs de la table, et ne rougit pas d'occuper son esprit à inventer de nouveaux ragouta inconnus jusqu'alors.

Ce prince ayant réuni ses forces, et se trouvant soutenu par Zal, attaqua les Touraniens, et battit, près de la ville de Rei, Afrasiab qui commandait encore à une grande partie de la Perse, l'obligea à renoncer à toutes

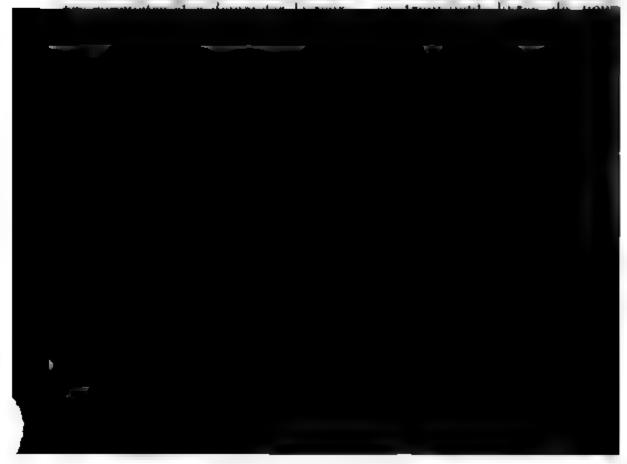
le devoir tous les grands vans l'empire. Il devint l'idole de se jets, et sut, pendant le petit se d'années que dura son règne, ter tous les malheurs de l'Iran.

OURSECHARP.

(Son règne dura 5 ans.)

Guerschasp, aussi indigne da que Nevder, éprouva le même Injuste, cruel et plein d'orgupoussa l'ingratitude jusqu'à cub reconnaissance qu'il devait à las de Zal. Bientôt il fut détesté de te sujets. Les séditions éclatèrent de provinces; et les rigueurs injus souverain, qui sévissait avec um cruauté contre l'innocent et le c ble, pour effrayer les esprits, m qu'augmenter le mal, bien lointablir l'ordre. Les discordes ist res réveillèrent les prétention rois du Touran. Pescheng étal jours sur le trône , et ce vieus s que, cédant aux sollicitations (Ills Afrasiab , lui permit de par la tête d'une armée nombreu faire une irruption dans le Kho

Guerschasp, dédaignant le m de Zal, voulut marcher en pui contre l'armée ennemie. Pendas campagnes, il n'essuya que des s Dans une dernière bataille, il la vie, et son armée fut presqu tièrement detruite. Les Iranien



is caïaniens.

CAPROBAD.

ègne fut de 100 ans.)

n montant sur le trône, rnom de Cai, c'est-à-dire fut adopté par plusieurs iseurs, et fit donner à cette esignation de Calanienne. 1, qui possédait toutes les iv, fut, comme ce prince, de l'Iran. Il donna toute : à Roustam, qui réunisis les talents d'un habile a valeur d'un soldat. Ce ious les drapeaux les guerun, et se distingua bientôt oits tels, qu'ils effacèrent ndes actions des héros qui ı avant lui. II tailla en pieartis de Touraniens qui ras villes et les campagnes, contre Afrasiab. Dans un ibat, les Touraniens furent ce succès donna une idée l'issue de la guerre. Rousprovoqué Afrasiab à un ulier, renversa de son chestouranien; une action gésuivit. Après une lutte victoire se déclara pour jui tua de sa propre main ixante hommes (*), et pouruyards, qui furent obligés le Djihoun avec precipitaeng, père d'Afrasiab, deore la paix, et renouvela avait jurée un demi-siècle Ce triomphe ramena le Tran, affermit la puissance ad, et mit le comble à la princes du Zaboulistan. le ses ennemis, Caï-Kobad u monde qu'il visita en enit partout la justice et fonlies. Lorsque sa fin approela son fils Caï-Caous, et de sages conseils, l'engaout à être juste et à éviter

Nameli, édit. cit., t. I, p. 222.

CVI-CVOAP.

(Son règne fut de 150 ans.)

Cai-Caous, prince naturellement téméraire, lier de sa puissance et surtout des prédictions de ses devins, qui lui annonçaient un règne heureux, n'écouta que trop souvent sa passion et son orgueil. Il signala le commencement de son règne par une expedition imprudente et malheureuse. Le roi du Mazenderan avait fait des tentatives pour secouer le joug des 1raniens. Caï-Caous, non content de l'avoir fait rentrer dans le devoir, voulait encore exterminer sa famille et subjuguer son royaume. Il ne tint aucun compte des sages conseils de ses ministres, ni même de ceux de Zal et de Roustam qui lui rappelaient les forces du Mazenderan, la nature du pays, la ligue du roi avec les mauvais génies qui peuplaient toute la contrée: Caï-Caous, inébraniable, chargea un ministre, appelé Milad, de gouverner le royaume pendant son absence, et se mit en marche. Jaloux de la renommée de Roustam, et voulant recueillir seul toute la gloire de l'expédition, il n'emmena pas ce héros. L'armée iranienne dévasta d'abord les campagnes et sit un grand nombre de prisonniers. Mais ensuite, le roi du Mazenderan, informé de ce qui se passait, réunit ses troupes aux génies commandés par le dive Sépid ou génie Blanc, et triompha des Iraniens. L'armée de Caī-Caous fut taillée en pièces dans une bataille où ce prince et ses soldats furent frappés tout à coup d'une cécité complète (*). Caï-Caous tomba au pouvoir de ses ennemis, qui l'enfermèrent dans un château fort.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans toute la Perse. Zal fit partir sur-le-champ Roustam pour délivrer le roi Caï-Caous. C'est

(*) Malcolm croit reconnaître dans cet événement merveilleux l'éclipse de soleil prédite par Thalès, et qui eut lieu pendant la bataille que Cyaxare livra aux Lydiens. Voyez Histoire de Perse, traduction française, t. I, p. 50, note. dans ce voyage que Ferdousi place les sept aventures de Roustam et de son cheval Rakhsch, si fameuses chez les Persans. Dans ces différentes rencontres, le fiis de Zal donna des preuves d'un courage superieur aux plus grands dangers. Nous passons les quatre premières aventures, et nous arrivons à la cinquième et aux suivantes, qui se rapportent plus directement au but que se proposait Roustam dans son expédition, la délivrance de Caï-Caous. Nous traduisons le Schah-Nameh.

T⁰ AVERTURE. --- AULAD TOMBE AU POUVOIR DE ROUSTAN.

 Roustam continua sa route comme un voyageur, s'avança avec rapidité, « et arriva à un endroit où le monde « était privé de lumière : c'était une « nuit noire comme la face d'un Ethio-« pien : on ne voyait ni les étoiles, ni « la lune : tu aurais dit que le soleil était dans les liens, et les étoiles dans « le nœud d'un lacs. Roustam lâcha « la bride à Rakhsch, et se mit à re- garder. Il ne vit ni les hauteurs, ni les ruisseaux, à cause de l'obscurité. De là il arriva à un endroit plem de « lumière, où il vit la terre toute cou- verte de la robe de soie des mois- sons. Les vieux y redevenaient jeu-« nes. Ce n'était que verdure et eaux « courantes. Tous les vêtements de Roustam étaient comme de l'eau sur

 rier au corps d'éléphas « lui-ci se réveilla de sor « gardien lui dit : « O Ab quoi laisses-tu aller to: les moissons? Pourque contre celui qui ne t « mal ? » Roustain, doué: a'irrita de ces paroles - gardien, le saisit en · par les deux oreilles, · arracha de la racine, cune parole bonne (
 Aussitöt cet homme) les en hurlant et tout « Dans ce pays était . « rier d'une haute rép « de courage et de jeun « dien se rendit auprès de « la tête et les mains ple · et les deux oreilles art « dit : « Un homme se « dive noir, avec une cui « de léopard et un casc « qui dans toute sa per « Ahrimane ou un dra: « couché par terre; j'ai « son cheval des champs mais dès qu'il m'a vu. moi, n'a pas dit de pa m'a arraché les deux « < même instant s'est ren Quand Aulad entend il bondit aussit

t de ce « reur, et alla pour voh « c'était, et pourquoi il a le gardien. Aulad se



jeté ton cheval dans les Decmencés? Je vais rendre

à jamais ténébreux pour ex ton casque sur la terre.» lui répondit : « Mon nom partie de l'épée, et si le Nuage va com-laon, il fera pleuvoir des lance et d'épée, et prendra les chefs. Si mon nom partie or le case de terre de la rie et le case de la rie et la rie et la case de la rie et la rie et la case de la rie et la rie et la rie et la rie et la case de la rie et la rie et

ta vie et le sang de ton
les tu pas entendu parier
les les assemblées du lacs et
héros au corps d'éléphant?
re qui met au monde un fils
i, tu peux dire qu'elle coud
et qu'elle verse des larmes.
t à moi avec cette troupe,
it que lâcher un vent contre
lu ciel. »

un tira du fourreau son épée le, suspendit son lacs roulé de sa selle: et, semblable 1 qui tombe au milieu d'un , il tua tous ceux qui se tt devant lui. D'un seul son épée d'acier, il coupait n un homme en deux. Par qu'il porta, il mit les chefs pieds. Toute cette troupe ue par le héros, et s'enpleurant et désespérée. Les t les plaines se rempliraves à cheval qui se disper**ns les montagnes.** Roustam mme un éléphant furieux, on lacs roulé soixante fois ı **bras; et** lorsque Rakhsch 'Aulad, le jour devint, pour i**er, ténébre**ux comme la ıstam lança son lacs d'une mgueur, et la tête du fier t prise dans le nœud. Il

de cheval, lia les deux son prisonnier, le poussa i, se remit sur sa selle, et Si tu me dis la vérité; si ends aucun détour; si tu montrer la maison du dive résidence de Poulad, fils de celle de Bid; si tu me guides lroit où est retenu captif us, qui fut la cause de tous eurs; si tu me découvres et

« me montres la vérité; si tu ne fais « rien de contraire à la droiture, je « prendrai au roi de Mazenderan sa « couronne, son trone et sa lourde massue. Tu commanderas à ce pays « et à son roi. Mais si tu apportes la « fausseté dans tes paroles, je ferai « couler de tes yeux un ruisseau de « sang. » Aulad lui répondit : « Dégage • ton cerveau de la colère, et ouvre « les yeux. Ne détache pas dans ton « ignorance mon corps de mon âme, et tu obtiendras par moi tout ce que « tu demandes. Je te montrerai toutes les villes et tous les chemins qui con- duisent à l'endroit où le roi Caous « est prisonnier. Je t'indiquerai la de-• meure de Bid et du dive Blanc, car « tu m'as donné une bonne nouvelle. O homme dont les traces sont heu-« reuses, il y a cent parasanges d'ici jusqu'à l'endroit où est le roi Caous, « et de là à la demeure du dive Blanc, « il y a encore cent parasanges d'un « chemin difficile et mauvais. Entre deux montagnes est un endroit de « teri ?ur, au-dessus duquel aucun ai-∝ gie ne vole. Lá, au milieu de deux « cents autres, se trouve l'eutrée d'une « caverne merveilleuse, dont on ne • saurait mesurer l'étendue. Pendant la nuit, douze mille dives courageux veillent sur les montagnes. Poulad, « lils de Gandi, est leur chef. Bid et « Sandjeh sont leurs gardiens. Le sei-« gneur de tous ces dives est le dive « Blanc, sous lequel la montagne trem- ble comme un saule. Tu verras que « son corps est semblable à une mon-« tagne ; sa poitrine et ses épaules sont « larges de dix cordes (°); sa taille « est aussi de dix cordes; et malgré « tes bras, tes mains et ta bride, ton « épée tranchante, ta massue et ta « lance, ta haute stature et ton expé-« rience, il ne te sera pas facile de « combattre ce dive. Quand tu auras « passé outre, tu trouveras un pays « rocailleux et désert qu'une biche n'oserait traverser. Lorsque tu auras

(*) Les dictionnaires que j'ai à ma disposition n'indiquent pas la valeur de cette mesure.

 laissé ce lieu derrière toi, tu ren-« contreras un courant d'eau dont la « largeur excède deux parasanges, et · dont le gardien est le dive Couna- reng sous les ordres duquel sont « tous les dives ; puis , tu arriveras à Bouzgousch, habitée par les Nerm- pai (*), et qui ressemble à un palais ayant trois cents parasanges d'éten- due. Un chemin difficile et fort long conduit de là à la ville de Mazende-· ran. Dans le royaume sont dissémi- nés des cavaliers, au nombre de mille « fois mille; et dans une si grande ar-« mée pourvue d'armes et d'argent, tu ne verras personne qui éprouve les « angoisses de la peur. Tu trouveras « douze cents éléphants de guerre qui remplissent la ville : tu n'es qu'un « seul homme; et quand tu serais de fer, te frotterais-tu à cette lime d'Ah- rimane? « Roustam sourit à ses paroles, et lui

me guide, tu verras ce que cet homme
au corps d'éléphant fera, lui seul, à
cette troupe avide de gloire, avec le
secours de la fortune, de l'épée, de
la flèche et du talent. Quand ils verront la force de ma poitrine, ma vigueur dans le combat, les blessures
que je fais avec la massue, leurs pieds
et la peau de leur corps se déchireront de crainte : ils ne sauront plus
distinguer la bride d'avec les étriers.
Maintenant montre-moi le chemin

répondit: « Si tu restes avec moi com-

« et marche.» Il dit; et, p s'assit sur Rakhsch. A « devant lui , comme le vei ne se reposa ni pendant. cure, ni pendant le jour rut jusqu'au pied du mo où Caous avait conduit « et où les dives et les m vaient accablé de malher la moitié de la nuit som « sée , Roustam et Aulad « un bruit qui venait de « plaine, ils distinguèrent « cymbales, et virent : « feux dans le pays de l « et dans chaque endroi lampe qui jetait de la cl « tam dit à Aulad : Qu'y a allume des feux à gauche Aulad répondit : Là est « pays de Mazenderan ; ct · frontière, les deux tie « ves n'osent pas dormir a nuit. Le dive Arzeng de le lieu d'où s'élèvent so tumulte et ces cris. Alo. « le belliqueux s'endormit: « le soleil montra sa face attacha fortement Aulad: avec son lacs.

VI[®] AVENTURE, COMBAT BE ROT

Roustam étant sorti d
 pissement, alla vers Rah



, **et la jeta , toute dégout**tante , du côté où étaient les dives. : ceux-ci virent la massue de n, leurs cœurs se fendirent, **crainte qu'ils avaient de la** i **héros; et, s**ans penser à la ai aux difficultés du terrain, se jetaient sur les fils pour du chemin. Le héros au corps mt tira l'épée de la vengeance, mina cette foule de dives; rue le soleil, qui illumine le descendit sur l'horizon, il toute hate jusqu'au mont As**débarrass**a Aulad des nœuds qui le retenait; et tous les issirent sous un arbre élevé. **n demanda à A**ulad le chei **conduis**ait à la ville où se t le roi Caous; et, dès qu'il **andu sa réponse, il se** dirigea oté-là, son guide courant à vant lui. Quand il entra dans Rakhsch poussa un hennissemblable au tonnerre. Caous entendu, comprit aussitôt ce nustam avait fait depuis le ncement jusqu'à la fin. Il dit niens: Nos mauvais jours rivés à leur terme. Le henat de Raksch a frappe mes . Ce bruit ranime la vie dans cur. Les guerriers iraniens Ces lourdes chaînes ont troue du roi Caous. La sagesse alligence sont sorties de sa dirais qu'il parle en révant. avons point de secours a atlans cette dure prison; sans la fortune s'est détournée . Les captifs disaient ces palorsque, au mēme instant, ievant Caous le héros brilmme le feu, et plein d'arur les combats. Lorsqu'il fut Caous, tous les grands se lèrent autour de lui. Roussa des larmes, adora le roi,

rrogea sur ses longues souf-Caous le pressa contre son

s'informa de Zal et des fa-

n voyage; puis il lui dit : Il

rtir avec Rakhsch, à l'insu

« de ces magiciens. Car, lorsque le « dive Blanc apprendra que la face du « monde est privée d'Arzeng, et que le guerrier au corps d'éléphant est « arrivé auprès de Caous, tous les dives « se réuniront, lès travaux que tu as accomplis seront inutiles, et le monde « sera rempli par une armée de dives. « Prends donc, sur l'heure même, le « chemin de la demeure du dive Blanc, « et expose de nouveau à la fatigue « ton corps, ton épée et tes ilèches. « Peut-être le Dieu pur te sera-t-il en « aide , et jetteras-tu dans la poussière « les têtes des magiciens. Il faut que « tu franchisses ces montagnes, où en « tous lieux sont des troupes de dives. « Tu trouveras ensuite devant toi une « caverne effrayante, séjour de terreur « et d'effroi, suivant ce que j'ai en-« tendu dire. A son entrée , se tiennent « un grand nombre de dives belliqueux, « tous disposés au combat, comme des « tigres. Dans l'intérieur de la caverne « est la demeure du dive Blanc, qui « contient son armée par la crainte et « par l'espérance. Puisses-tu le tuer, « car il est le chef et le soutien de ces « troupes. Les yeux de mes compaa gnons d'infortune se sont obscurcis « par l'effet de la tristesse, et ma vue « affaiblie est devenue trouble. Les « médecins qui m'ont vu me font es-« pérer la guérison par le moyen du « sang, du cœur et de la cervelle du « dive Blanc. Un homme, savant en « médecine, m'a dit: Si tu fais covier « dans tes yeux trois gouttes de son « sang, grosses comme des larmes, « les nuages qui troublent ta vue se « dissiperont avec ce sang. J'espère « dans la bonté du Créateur que tu ti- reras vengeance de ce dive guerrier. « Le héros au corps d'éléphant se « prépara pour le combat, et partit de « ce lieu en disant aux Iraniens : Soyez « vigilants; je vais combattre le dive Blanc, qui est un éléphant belliqueux « et rusé. Autour de lui se tient une « armée nombreuse. S'il me saisit « avec le nœud de son lacs, vous « resterez longtemps dans l'opprobre « et l'affliction ; mais si le maître du « monde me prête son secours, si ma

 honne étoile me donne de la force, . Tous retrouveres tous votre patrie. Roustam partit de ce heu, la cein-« ture serrée, prêt à combattre, et la tête remplie de baine et de projets « belliqueux. Il prit Aulad avec lui , et poussa Rakbach comme le vent. Le
 néros plein de bienveillance ne se « repose pas en route, et Aulad fut son guide. Bakhsch étant arrivé dans les sept montagnes où se trouvaient « des troupes nombreuses de dives, Roustam s'avança auprès de la ca- verne saus fond, et vit tout autour l'armée du dive Bianc. Il dit à Au- lad : « Dans ce que je t'ai demandé, je t'ai toujours trouvé sur la voie de « la vérité. J'ai maintenant à conduire « une entreprise difficile. Il convient que tu me disea ce que j'ai à faire, ô homme né sous une heureuse étoile. Ainsi, forsque le moment de partir sera arrivé, montre-moi le chemin, et découvre-moi le mystère. » Aulad lui répondit : « Quand le soleit sera chaud, les dives se livreront au a sommeil, et alors tu pourras les vaincre dans le combat. Maintenant, il faut-attendre. Plus tard, tu ne verras plus aucun dive, excepté quelques magiciens qui feront la garde. Alors peut-être pourras-tu les vaincre, si celui qui donne la vic- toire t'accorde son secours. > Rous- tam ne se hâts pas de partir jusqu'à ce • que le so eil fût dans son plein. Il ha

« leil qui jette un vif éciat, « « vers le dive Blanc. Il vit u verne pareille à l'enfer. Les té de celte caverne empéchais voir le corps du magicien. La resta quelque temps le glaiv e main. Ce n'était point un li l'on vit clair, et d'où l'on pût « dre la fuite. Le héros s'étant les paupières et lavé les yeux. che pendant quelque temps, couvrit au milieu des ténebre masse qui remplissait toute verne. Cette masse, de couleur était immense et portait une c comme celle d'un fion. Roustar dive plongé dans le sommeil « il ne se háta pas de le tuer, et un cri semblable au cri du tig dive s'etant réveille , s'avance combattre; il enleva une me moulin, et semblable à une é fumee, il arriva sur Roustai « cœur du héros fut rempli d reur, et il craignit de tomb « la pente étroite et rapide du quelle il etait entraîné. Il a comme un lion furieux , don « dive un coup de son épée · chante sur le milieu du cor par sa vigueur jeta sur la sc main et un pied qu'il avait co cette masse énorme. Le bless « tacha à Roustam comme us phant sauvage et un lion fu Avec un seul pied, il contin

reversaient mon visage. parla le dive Blanc. Mais il u cœur. Les deux ennemis rent à combattre, et de ps découlait un ruisseau de de sang. Roustam, malgré que le Créateur de l'âme donnée, eut de la peine à le combat. A la fin, le héieux enlaça le dive, le saisit bras, le souleva comme fait l'éleva plus haut que son cou, sousses pieds. Il le jeta sur : avec tant de force, qu'il tit vie de son corps. Puis il enn poignard dans le cœur du arracha le foie de son corps e cadavre remplissait toute ne. Le monde était devenu me mer de sang.

ives témoins de cette vicirent aussitôt la fuite, sans d'opposer à Roustam la

résistance; et le héros barrassé Aulad de ses liens, a le foie du dive Blanc, et se oute pour aller délivrer Caïles guerriers iraniens. Caïleouvra sur-le-champla vue, n du sang du dive que l'on

ns ses yeux.

i du Mazenderan, malgré les je Roustam avait portés à sance, par l'extermination **s , ses a**lli**és, se d**isposa à 🛪 la guerre. Ce prince, qui igicien, espérait triompher art des guerriers de l'Iran. k armées combattirent pensieurs jours, sans que la déclarat pour aucun e roi du Mazenderan, vipoursuivi par Roustam, se tout à coup en un énorme de roc. En vain les guerniens essayèrent de remuer erre, sous laquelle s'était caagicien, ils ne purent y réusıstam la souleva; et ayant le roi du Mazenderan de la a mille pièces, celui-ci, plein ar, et bien convaincu que antements ne pourraient lui icun secours, reprit sa forme naturelle. Roustam le conduisit de vant Caï-Caous. Ce prince ayant re proché à l'indigne magicien les souf frances auxquelles il l'avait soumis
 pendant sa captivité, ordonna qu'on
 le tuât aussitôt. Alors. Roustam

« le tuât aussitôt. Alors, Roustam « saisit par la barbe le roi du Mazen-

« deran, l'emmena loin de la présence « du monarque iranien, et le fit couper « en morceaux.

« Caï-Caous ayant distribué le bu-« tin à son armée, fit tuer tous les di-« ves qui n'adoraient pas Dieu, et « tint la promesse que Roustam avait « faite à Aulad, en le nommant roi « du Mazenderan (*). »

La guerre terminée d'une manière si glorieuse, Caï-Caous retourna à Istakahr, et renvoya dans le Sistan Roustam, après l'avoir comblé de présents et d'honneurs.

EXPÉDITION DE CAÏ-GAOUS CONTRE LA SYRIE. AFRASIAB ENVAHIT LE EMORASAN. ASCEN-SION DE CAI-CAOUS.

Peu de temps après son retour en Perse, Cai-Caous conçut le projet de faire rentrer dans le devoir le roi de Syrie et les petits souverains de l'Asie Mineure qui avaient profité des malheurs de Nevder pour se rendre indépendants. Il parcourut les différentes provinces de l'empire, sous prétexte de chercher les moyens de travailler au bonheur de ses peuples; mais partout il levait des troupes, et ayant réuni une grande armée, il marcha vers la Syrie, laissant à Roustam le gouvernement de tout l'empire. Quelque promptitude que Caï-Caous eût mise à faire ses préparatifs, et quelque soin qu'il eût pris de garder le secret de l'expédition, il ne put parvenir à tromper la vigilance du roi de Syrie. Celui-ci avait depuis longtemps associé à sa cause les princes de l'Asie Mineure, de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Afrique orientale. Après trois campagnes sanglantes, Caï-Caous triompha des confédérés, les

^(*) Schal-Nameh, édit. cit., t. I, p. 251 et suivantes.

obligea à demander la paix, et contraignit tous les anciens vassaux à reconnaître la suzeraineté de la Perse.

Le roi de Syrie, dont l'esprit etait plein de ruses et d'ortifices, flatta l'orgueil de Caï-Caous, montra une soumission aveugle à ses moindres volontés, lui envoya de riches présents, et lui offrit en mariage Soudabeh, sa fille. Caï-Caous, trompé par ces fausses apparences, se rendit à la cour de Syrie avec une faible escorte, pour aller chercher sa nouvelle épouse. Après lui avoir donné des fêtes brillantes, le monarque syrien déclara à son gendre qu'il le retenait captif, et ne lui rendrait la liberté que pour une forte rançon , et à condition qu'il prendrait l'engagement de reconnaître l'indépendance de la Syrie.

La captivité de Cai-Caous avait excité des troubles dans la Perse. Afrasiab, qui depuis quelques années occupait le trône du Touran, profita de cette conjoncture pour faire une irruption dans le Khorasan; Roustam, qui était alors en marche pour aller au secours de Cai-Caous, ayant eu avis de l'invasion des Tourauiens, envoya une armée dans l'Asie Mineure, et s'avança lui-même vers Afrasiab. Il remporta, près de la ville de Merve, une grande victoire sur les Tourauiens, et contraignit Afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la man de la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la contraignit afrasia de la contrai

plus que de l'administration (royaume; et au bout de quelq. nées, il renonca entièrement s faires, pour se livrer à ses 🛊 Dans un voyage qu'il fit dans vince de Schirvan, frappé de la du pays, il y fit élever un pal gnifique, dont plusieurs histor tribuent la construction sur La vue de ce palais, dont il 👀 l'architecte, acheva de corzoni Caous. Il s'imagina avoir élevi nument qui ressemblait au p et croyant être Dieu, il se livi actions aussi absurdes que sat Un songe qu'il eut, et dans l lui sembla voir un génie qui l' et l'engageait en même temps ter au ciel , acheva de le pen génie lui enseigna les moy devait inettre en usage pout dans les airs. D'après ses o Cai - Caous fit construire w extrêmement léger, avec d cordons, auxquels on attachs gles, qui, prenant leur essor. rent le prince à une grande l Mais ces oiseaux, peu dociles, du poids qu'ils soutenaient, rent tout à coup; et Caï-Caos dans un bois près de la ville

Les officiers du palais, qui suivi des yeux le roi, courures abattue vers le lieu où il étai et le trouvèrent anéanti de pu honte, mais sans aucune blet le reun cercul dues a constat



s, se rencontrèrent dans *). La bataille fut précéeurs combats singuliers, : les Iraniens eurent d'aus. Mais Roustam ayant i aux chefs touraniens, ot ses malheureux commes. Afrasiab, irrité, fit er la charge, et les deux mattirent pendant quatre ères. Les troupes d'Afraintièrement défaites, et ce **Eaucoup de peine** àse saue. Roustam poursuivit les l'à la ville de Sémengan, es portes au vainqueur. lant de la place, appelé t un prince du sang toutous ses efforts pour ilen, et obtint la paix, à 'Afrasiab payerait à Caïmme considérable.

mineh. Roustam ayant lie une violente passion, ariage, mais dans le plus Les deux maisons avaient it à ne pas divulguer une es souverains de l'Iran et auraient point approuvée. I conclue, Roustam fut itter sa jeune épouse, qui il la recommanda à Kerd'une tendresse éternelle, pour gage de sa foi, un destiné à l'enfant qu'elle nonde.

de Roustam le rendit inbénédictions dont le comes Iraniens, et Caï-Caous , ainsi qu'aux hommages du Zaboulistan, son dosanda à Dieu les moyens avec Tehmineh, et usa ce extrême, pour que rien oupçonner l'union impovait contractée.

étant accouchée d'un garemblait en tout à Rousnna le nom de Sohrab; our mieux cacher le se-

ea d'Ohsson, Tableau histoit, t. I, p. 169.

uson. (PERSE.)

cret de la naissance de cet enfant, le faisait passer pour son propre fils. Chaque jour, Sohrab faisait à la chasse et dans les exercices militaires des prodiges de valeur. Son nom devint fameux; et Afrasiab, curieux de voir ce jeune homme, l'appela à sa cour, où il excita l'admiration générale par ses talents, son adresse, et sa force tout à fait extraordinaire. Sohrab parlait sans cesse de détruire la famille de Caï-Caous et de faire la conquête de l'Iran. Les projets du j**eune** guerrier animèrent Afrasiab, qui, voyant en lui un rival qu'il pouvait opposer à Roustam, se détermina à rompre la paix qui existait entre l'Iran et le Touran. Le commandement général des troupes lut consié à Sohrab; et les plus vieux généraux, pleins de confiance et d'admiration pour chef, se rangèrent sous ses ordres

sans murmurer. Avant de passer la frontière, Sohrab voulut faire ses adieux à sa mère et à son aïeul, et se rendit à Sémengan, où Tehmineh lui révéla le nom de son père. Sohrab, très-agité par l'aveu que venait de lui faire sa mère, dit que, puisque le sort armait son bras contre Caï-Caous, il tuerait ce prince, mettrait sur le trône Roustam, et attaquant le Touran avec toutes les forces de l'Iran, réunirait les deux pays, qui ne formeraient plus a l'avenir qu'un seul empire. Sohrab partit ensuite, rejoignit l'armée, passa le Djihoun, et marcha sur le château de Sépid, dans le Khorasan. Le vaillant Hedjer commandait dans cette place. Il en sortit, et appela à un combat singulier Sohrab, dont l'aspect seul jetait l'effroi dans le cœur des soldats iraniens. Sohrab se précipita sur son ennemi, et le fit prisonnier avec la plus grande facilité. Le prince Coustehem, fils de Nevder, habitait alors Sépid, avec un fils appelé Kedjdé*hem*, et une fille du nom de *Gourd*-Aférid. Celle-ci avait des inclinations guerrières. Animée par le combat dont elle venait d'être témoin du haut des remparts, elle prit ses armes, sortit du château, et se présenta devant

Sohrab, dont elle avait presque la taille et la force, et auquel elle ne le cédait point en courage. Le combat fut lorg et opiniatre. Des deux côtés on voyait une égale adresse à combattre avec la lance, à tirer des flèches et à jeter le lacs. Enfin , Sohrab s'élança avec fureur contre Gourd-Aférid et lui enleva son casque. On reconnut alors avec étonnement les traits de la princesse, qui , épuisée de fatigue, et ne pouvant plus opposer à son ennemi la moindre résistance, demanda la vie à Sohrab, et s'engages à lui livrer la forteresse. Le fils de Roustam, plein de grandeur d'âme, donna de grands éloges a la princesse, et, se fjant à sa parole , lui permit de rentrer dans Sépid, et l'accompagna jusqu'aux portes du château. Gourd-Aferid no répondit pas à tant de générosité. Une fois dans la place, elle prit toutes les mesures nécessaires pour opposer à l'armée du Touran une vigoureuse résistance, et releva par ses discours le courage abattu de la garnison. Courant ensuite vers les remparts, elle appela Sohrab, et lui dit « que s'il avait su triompher d'un vieillard et d'une femme, il ne triompherait pas « des héros de l'Iran. Il est vrai, ajouta- t-elle, que votre courage est grand ; on ne croirait pas que vous étes un Touranien; tout, au contraire, sem- blerait annoncer que vous êtes ori-ginaire de l'Iran, de cette contrée si pour engager le héros à reprei commandement des armées t nes. Le messager de Cai-Ca rendît à Nimrouz, où était alor tam. Agité par des presses dont il ne pouvait se rendre o le vieux guerrier, en entendant des exploits de Sohrab, la ter l'Iran, n'éprouvait aucun dés mesurer avec ce rival si digne Il était loin de penser que le ju ros etait son fils ; car depuis **qu** quitte Sémengan, jamais Roust vait recu des nouvelles de Teb Cependant le seul nom de Sohi tait son âme. Il ne pouvait 🗯 à accepter le commandement offrait son roi; plus les in étaient vives, plus ses refus formels. Ce ne fut qu'au bout sieurs jours que le messaget : Caous put obtenir que le b rendit du moins à la cour. Le et l'irrésolution de Roustam p rent sa marche. Cai-Caous, it l'indifférence et des refus de # sal, lui adressa les reproches l vifs. Un seigneur de la cour d Caous, jaloux de la gloire de tam , ayant saisi cette occasi l'humilier , Roustam lui rép Que l'autorité des rois avait des bornes, surtout envers les feudataires ; qu'il était né lit qu'il mourrait libre ; que la 🙉 n'état que pour les âmes fai



ra d'abord inflexible. Mais Goudit : « Tous vos envieux attrià la crainte votre refus obsi diront que Roustam redoute » Ces paroles changèrent les ions du héros, qui se rendit : à la cour, et se montra dis**bhé**ir au roi. Caī-Caous fit hâ**rréparatifs du dé**part, et sui**même l'armée. Il** mit la plus diligence possible pour arriver Sépid avant la prise de cette mais lorsque l'armée iranienne dėja qu'a une petite distance oparts, il apprit que Sohrab altre de la ville. Roustam en**laï-Caous** à ne point s'affliger, promit de reprendre Sépid. sposa aussitöt a attaquer l'arranienne. Sohrab, de son côté, n**naître les** forces des assié**et s'informa si R**oustam comt leur armée. Il monta sur les is avec Hedjer, son prisonnier, i**l demanda des renseigneme**nts rur les chefs auxquels apparteles principales tentes du camp . **Hedjer** obéit aux ordres de , lui montra le quartier du roi intes des principaux guerriers, ption de celle de Roustam, : voulait point exposer à reced**en de Sohrab, qu'il regar**mme invincible. Mais celui-Tehmineh **av**ait appris de vert était la couleur distinci la famille de Sam, voyant ste magnifique de satin vert, la avec émotion à Hedjer si cette l'était pas celle de Roustam. répondit que c'était sans aucun elle de Zévareh, frère cadet **os ; et** il déclara que rien dans **p n'annon**çait la présence du r guerrier de l'Iran (*). Ces mots mt une secrète joie à Sohrab, redoutait que son père. Ausenvoya un messager à Caîpour lui dire qu'il était prêt attre contre les héros les plus du camp iranien. Ce défi ir-

ubleau historique de l'Orient, t. I,

rita tous les chefs, et Roustam fut désigné pour soutenir l'honneur de l'Iran. Des deux côtés, on prit des dispositions pour que le combat eut lieu le lendemain. Les champions s'avancèrent l'un contre l'autre, en présence des deux armées rangées en bataille, et agitées par un vif sentiment d'inquietude. Le combat dura fort longtemps ; Roustam et Sohrab s'attaquèrent tour à tour avec l'arc, la lance, le sabre et la masse d'armes , tantôt à pied, tantôt à cheval, sans pouvoir obtenir le moindre avantage. La lutte, interrompue pendant quelques instants, recommença plus terrible. Roustam, blessé, succomba enfin sous les coups de Sohrab, qui tira alors son poignard pour l'égorger; mais Roustam s'écria qu'il violait les lois du combat, qui ne permettaient de tuer son adversaire qu'après l'avoir terrassé deux fois. Aussitôt Sohrab lui aida à se relever, et la lutte recommença de nouveau. Roustam, jusqu'alors invincible, se sentit profondément humilié de l'avantage que Sohrab avait obtenu sur lui ; la fureur doubla ses forces; et, se précipitant sur son adversaire, il le renversa, et lui tendit généreusement la main. Alors recommenca un combat dans lequel l'un ou l'autre des deux héros nécessairement succomber. Roustam triompha de tous les efforts de Sobrab ; et, transporté de fur**eur,** il le poignarda. Prêt à rendre le dernier soupir, le jeune guerrier lui dit: « Ma mère m'avait donné les marques « auxquelles je pouvais reconnaître « Roustam , mon père , et je le cher-« chais. Le destin envieux a fait tom-« ber le malheur sur ma tête; j'espé-« rais voir mon père, le destin m'a « privé de cette consolation. » Jetant ensuite un regard sur Roustam, il lui dit : « Sous quelque forme que tu te « caches, dans quelque lieu que tu a fuies, quels que soient ton courage « et ta fortune, Roustain, mon père, « le premier de tous les héros du « monde, vengera ma mort. »

A ces paroles, l'infortuné Roustant tomba évanoui sur le corps de Sohrab.

Le père et le fils s'embrassent, et versent un torrent de larmes. Sohrab demanda par signes à Roustam de lui ôter son brassard, qui le génait ; Roustam obeit, et reconnaissant aussitöt le bracelet d'or qu'il avait laissé autrefois a Tehmineh comme gage de sa foi , il perdit entièrement connaissance. Peu après, revenant a lui, îl jeta son casque, s'arracha les cheveux, et gémit sur le silence funeste de son fils. Sohrab, ouvrant alors les yeuz, consola son père, et l'engagea à faire la paix, pour sauver l'armée touranienne et les parents qu'ils avaien t à Sémengan. Roustam, entoure des chefs des deux armees, s'accusait du meurtre de son fils. Les chess s'empressèrent de porter des secours aux deux guerriers , et on parla d'employer le remêde appelé nousch-darou, compose par les astrologues, et qui guerissait tous les maux. Les rois seuls avaient ce spécifique. Roustam fit supplier Caï-Caous d'avoir pitié de sa douleur, et de consacrer au salut de Sohrab une partie de son nouschdarou. Cai-Caous était disposé à faire ce sacrifice; mais quelques flatteurs arrêterent l'élan de sa générosite. « Quel sera , disaient-ils , l'orgueil et la puissance de Roustam, s'il parvient à rappeler Sohrab à la vie, et à se faire de ce jeune héros un compagnon d'armes? » Roustam espérant fléchir le roi , se rendait auprès de lui ; mais

peler auprès de lui à Nimrouz. Os expédia sur-le-champ pour Sémenga. un officier porteur du bracelet d'or 🍪 l'infortuné Sobrab, avec des lettres pressantes , adressées à la princesse 🐔 à Kerkin, son pere. Les nouvelles qu'apportait ce messager causerent a pere età la fille une affliction profonde, qu'augmenta encore la crainte des poursuites d'Afrasiab. Bientôt ils succombérent l'un et l'autre à leur chagrin. Dans ses derniers moments, la malher-reuse Tehmineh remit le bracele d'or de son fils a Schehrouze, sa coesine, que Sohrab avait épousce en se cret avant son départ du Touran. Scheitrouze, alors grosse, accouche peu apres de Barzou.

HISTOIRE DE SITAVOUSCH.

Caï-Caous, en quittant le Khorssan, avait laisse à Sépid Tous et Gur, pour commander la place. Un jour, es chefs allerent a la chasse; et, s'etast avancés jusque sur les bords du Dyhoun, ils aperçurent au fond d'au bois trois femmes: une jeune fille de la plus grande beaute, et deux vieiles esclaves. Les guerriers voulaient l'un et l'autre posséder cette jeune fille. Tous pretendait avoir ete le premier à la decouvrir, et Guiv le premier à la decouvrir, et Guiv le premier à l'arrêter. Ils convinrent enfin de s'en remettre au jugement du roi, et de respecter, en attendant, la belle étrangère.

an jour à tromper la vigis gardes, elle avait passé le dans la crainte de se voir l la victime du ressentiment rsécuteur; que, d'ailleurs, invisible semblait la diriger rmer dans sa résolution de à tous les périls sur le sol lutôt que d'avoir pour époux aître le tyran Afrasiab.

us conçut bientôt une vive our cette princesse; et, au an, elle accoucha d'un fils selé Siyavousch. Les astront tiré l'horoscope de l'entrèrent qu'il n'offrait rien Cette prédiction inquiéta le orta à confier le nouveau-né. Le héros reporta sur Siyaendresse qu'il avait eue pour, après avoir terminé son il le reconduisit à Istakhar, prince fit l'admiration de de toute la cour.

Soudabeh étant devenue de lui, mit en œuvre tous s pour triompher de sa oussée avec horreur, elle acousch du crime dont elle coupable. Le jeune prince u'un silence respectueux et amères aux accusations de Caī-Caous, voulant con**érité, s'adres**sa aux devins qui lui déclarèrent que Siyatait pas coupable, et l'engaumettre la reine et le prince du feu. Au jour indiqué, feignit d'être malade, et t. Siyavousch se présenta ie d'une âme pure, et poussa au milieu des flammes sans int. Caī-Caous célébra cet par des letes et des réjouisiques. Il déféra le jugement à son divan, qui la conmort, et Cai-Caous signa ı main. Siyavousch, désolé, pieds de son père, et immence en versant des laraous fit grâce de la vie à mais il la condamna à pasa retraite le reste de ses

Vers cette époque, Afrasiab eut encore un songe qui lui promettait la victoire, s'il faisait une nouvelle invasion dans l'Iran. Ce prince voulait d'ailieurs venger la mort de Sohrab et l'enlèvement de la princesse mère de Sivavousch. Une armée considérable se jeta tout à coup sur le Khorasan, et s'empara de Balkh et de plusieurs autres villes. Cai - Caous confia à Roustam le commandement de ses troupes, et ordonna au prince Siyavousch de suivre ce héros. L'armée iranienne, aussi nombreuse que celle des ennemis, et commandée par des généraux plus habiles, repoussa aisément les Touraniens, et se disposait à les poursuivre même au delà du Djihoun, quand Roustam reçut de la part d'Afrasiab des propositions de paix. Le prince touranien était sur le point d'entrer en campagne avec une nouvelle armée. quand il vit en songe ses soldats taillés en pièces, et lui-même devenu captif, conduit à Istakhar, et traîné aux pieds de Caī-Caous, lorsque tout à coup un jeune homme, se précipitant sur lui, l'avait coupé en deux par le milieu du corps. Ce songe, joint à plusieurs autres prédictions que lui firent les devins, l'engagèrent à demander la paix , bien décidé à l'accepter à quelque condition que ce fût. Roustam exigea une somme d'argent considérable; et, de part et d'autre, on donna et on prit des otages.

Les partisans de Soudabeh s'élevèrent de tout leur pouvoir contre la paix que Roustam venait de conclure. Ils disaient qu'il aurait été facile de pénétrer jusqu'à Kenekzer, et de dicter la loi à Afrasiab au milieu même de sa capitale. L'inexpérience de Siyavousch et la maladresse du vieux Roustam étaient cause du peu de parti gu'on avait tiré des circonstances. Les courtisans demandaient enfin que Caï-Caous recommençât la guerre. Ce roi, d'un caractère assez faible, et d'ailleurs animé contre Siyavousch et contre Roustam, se laissa facilement ébranler. Roustam se rendit aussitôt à la cour, et représenta avec force le respect du à la foi jurée, et les avantages incontestables que la paix procurerait à tout l'empire. Rien n'étant capable de faire renoncer Caï-Caous au projet qu'il avait conçu de recommencer la guerre, Roustam quitta la cour, et se retira dans ses États. Aussitôt après son départ, Caï-Caous coulia à Tous le commandement de l'armée. Il manda en même temps à Siyavousch de rompre la paix ou de se retirer.

Sivavousch connaissait la faiblesse de son père , les cabales de la cour, et les nouvelles trames que Soudabeh ourdissait dans sa retraite. . En rompant la paix, disait-il, je commets un parjure ; et en respectant ma parole , je désobéls à un roi et à un père. 🔻 Ces idées accablantes étaient encore rendues plus pénibles par la certitude que tôt ou tard Soudabeli le perdrait dans l'esprit du roi. Il prit enfin le parti d'abandonner l'armée, de sortir de l'Iran, et de traverser le Touran pour se réfugier en Chine. Il écrivit sur ce sujet à Afrasiab, et chargea de sa lettre un messager qui s'acquitta de sa commission avec autant de célérité que d'adresse. Afrasiab dità cet homme, avec mille protestations d'amitié, que Şiyavousch serait bien reçu dans ses États, et traité par lui comme son fils. Alors ce prince adressa à Cai-Caous une lettre respectueuse, où il lui exposait les motifs de sa retraite : il laissa la conduite de l'armée à Behram, et passa le Dishoun avec une

sion de Siyavousch et la rel Roustam du camp iranien dejà changé la situation respe deux cours. Afrasiab conc grandes espérances; et les ' qui abusaient de la conflance Caous, voyaient tous leurs ; concertés. Ce prince, écouti des conseils sages, ne voulait poser aux basards d'une guerre, et il donna à Tous l' ne pas violer la paix, et de j silence sur l'évasion de Sivav espérait, par cette conduite, le jeune fugitif à rentrer dan trie. Tous exécuta les ordre maltre, d'autant plus volon l'armée regrettait vivement et Siyavousch, et que les Tot encourages par différentes tances, faisaient toutes les tions nécessaires pour une vigoureuse.

La ratification de la paix r siab à même de suivre plus I ses projets sur Siyavousch. I pressentiment faisait désirer de s'éloigner de la cour de K et de se rendre sur les fron la Chine. Mais ses désirs étai trariés par le politique Afras temporisait toujours, et tâ distraire son hôte par des f

tinuelles.

Ces fêtes somptueuses éta vies de jeux militaires, auxqu vous de proport part et dans



oces furent célébrées avec a fille de Peïran donna bienépoux un fils qui fut appelé

lab consulta alors d'autres de-Mit les réponses moins détavo**e déterminèrent** à donner sa toguis à Sivavousch, qui ne **It à cette union que sous la con**expresse qu'Afrasiab lui perl de s'éloigner de Kenekzer, et iblir dans une des provinces 😕 du Touran. Les noces furent rande magnificence, et Afraensa des sommes énormes en n présents et en aumônes. Il nouveaux époux, à titre d'apas contrées orientales du Toupuis Khoten jusqu'aux fron**la Chine. Après avoir parcouru** 3. Siyavousch se détermina à résidence à Scharsan, endroit par sa position, par son clipar l'abondance de ses eaux. bientôt une ville magnifique. des palais pour chaque saison æ, et les orna tous de tableaux **senta**ient, entre autres choses, nnages de la cour d'Istakhar. **de Kenekzer, et** de Nimrouz. wait encore les symboles de arts et métiers, ainsi que les des astrologues les plus céentourés des instruments de sublime.

continua son voyage jusque doustan, où il allait recevoir ts des habitants. A son reis ans après, il ne reconnut cienne ville de Scharsan. Ar-Kenckzer, il en fit un tableau ssant, qu'Afrasiab montra le désir de faire le voyage, et pir sa fille et son gendre. Mais rez le détourna de ce dessein, avant des raisons d'État, et 'entreprendre lui - même ce répible.

tit chargé de riches présents, une suite nombreuse. Sivaeçut le prince touranien, son ternel, avec un grand respect; una des fêtes qui furent suivies de jeux militaires, où Siyavousch se distingua encore parmi les héros touraniens. Ces triomphes multipliés donnèrent au frère d'Afrasiab des préventions contre son petit-fils. Il ne pensait qu'avec peine aux liens qui unissaient sa fille à Caï-Caous, et croyait que Siyavousch était destiné à devenir le Aéau du Touran. Cette opinion se fortifia dans son esprit, et acheva de l'indisposer contre le prince iranien.

Au bout de quelques mois, Kerschivez quitta Siyavousch et Frenguis avec les plus grandes démonstrations de tendresse : mais, de retour à Kenekzer, il employa les moyens les plus odieux pour élever des doutes sur la fidélité du prince son petit-fils, et lui aliéner l'esprit d'Afrasiab. Siva vousch, à l'en croire, entretenait une correspondance secrète avec Caï-Caous, son père, et faisait tous ses efforts pour attacher à sa personne les peuples du pays où il commandait. Afrasiab, trèseffrayé, pria Kerschivez de retourner à Scharsan, pour tâcher de recueillir de nouvelles informations sur la conduite de son gendre, et l'engager à faire un voyage à Kenekzer avec-la princesse Frenguis.

Arrivé à Scharsan, le perfide et superstitieux Kerschivez prit un air affligé, et fit entendre à Siyavousch que ses ennemis l'avaient perdu dans l'esprit d'Afrasiab. Il lui conseilla donc de ne pas se presser de se rendre à Kenekzer, et lui promit de detruire les impressions fâcheuses que le roi avait recues.

Il repartit aussitôt; et, arrivé à Kenekzer, il dit à Afrasiab que Sivavousch avait reçu ses ordres avec dédain; qu'il vexait les riches, et flattait les soldats et le peuple: qu'enfin, tout, dans sa conduite, annonçait l'intention de se révolter. Les conclusions de Kerschivez étaient qu'Afrasiab devait déjouer à temps les complots de Siyavousch, et envoyer à Scharsan un corps de troupes considérable.

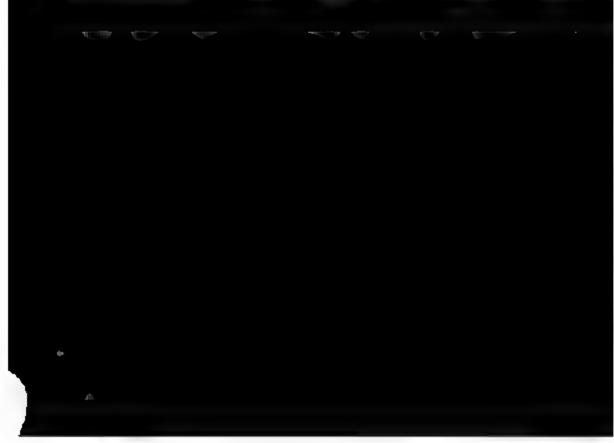
Afrasiab céda aux conseils de son frère, et résolut d'aller en personne à Scharsan. Au moment de son départ, Kerschivez envoya en toute hâte un homme de confiance à Siyavousch, pour le prévenir du dessein d'Afrasiab, et l'engager à prendre la fuite. Il lui indiquait la route qu'il devait prendre pour gagner le Djihoun et le territoire de l'Iran. Siyavousch se rendit avec d'autant plus de facilité aux avis pertides de Kerschivez, qu'il avait eru voir en songe un torrent impétueux et une montagne de flammes, qu'Afrasiab poussoit contre lui. Saisi d'effroi, il confia à Frenguis, qui était grosse, qu'il allait retourner dans l'Iran pour se dérober aux fureurs de son beau-père. Enfin il la pria, si elle donnaît le jour à un fils, de l'appeler Khosrou, c'est-à-dire, heureux, fortuné, parce que cet enfant serait un jour le vengeur de son père. Frenguis employa vainement les prières et les larmes pour combattre la résolution de son époux (*).

Siyavousch, inébranlable, quitta Scharsan, suivi de quelques Iraniens et de cinq cents soldats du pays. Mais, dans sa précipitation, il oublia une cuirasse enchantée que lui avait donnée Roustam, et qui l'aurait peut-être sauvé de la mort. Bientôt il fut enveloppé par les soldats d'Afrasiah, lequel, n'écoutant que sa colère, ordonna de fondre sur la petite troupe qui accompagnait Siyavousch. Ceux qui la composaient se défendirent maigré les ordres et les cris de leur maître, qui ne voulait opposer au une resis-

droit de défendre sa cause. Afr emu tomba en défaillance. Kerx profita de ce moment pour faire duire la princesse dans une tes parée. Il redoubla alors d'instan d'efforts, et finit par arracher frère l'arrêt de mort de Siyave qui fut massacré sur-le-champ. I et la terre manife**stèrent bienté**t reur que leur inspirait ce crim orage affreux s'éleva, et jeta l dans tout le camp d'Afrasiab. L de Siyayousch repandu sur la 🗷 lit sortir un arbrisseau épineus l'on appeia *Khounsiyavousc*h, à-dire Sang de Siyavousch. Les annoncèrent que ces prodiges (un avant-coureur de tous les ma allaient fondre sur le Touran.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE SE GUERR CONTRE LES TOURANIESS ROV MONTE SUR LE TRÔSE.

Cependant Kerschivez sut calmer les frayeurs d'Afrasiab essaya de faire mettre à mort le cesse Frenguis, pour détruire toute la race de Siyavousch. Le nées de cet homme cruel et su tieux allaient causer de nouvemmes, si Poiran n'eut obtenu, i de prières, la vie de la princesse craignant qu'Afrasiab ne chang résolution, il la conduisit aussité le Khoten, où elle accoucha d'



, il poursuivait les lions et et faisait des prodiges de ran l'appeia aiors dans son : lui former l'esprit et le lui donner une éducation sa naissance. Vers la mênie rasiab eut un songe relatif , et qui lui causa un grand roulut voir l'enfant et tirer ion horoscope pour savoir devait prendre à son égard. en conséquence à Peïran r à Kenekzer. Peïran obéit : nt sauver la vie de son pu**gagea celui-ci à contrefaire** ifrasiab fut vivement ému on petit-fils, surtout quand eut dit avec un accent de ii paraissait très-sincère, e prince était entièrement son. K.hosrou répondit d'une upide à toutes les questions essa son aïeul. Afrasiab api **sollicitud**e de Peïran pour **xosrou**, lui recommanda le ui permit d'établir la mère Scharsan. Peiran retourna Khoten avec son élève, **isit ensuite à** Scharsan avec

de Siyavousch fut pendant un mystere pour les Irabout de dix ans, ils appritragique de ce prince. Caït**ré de douleur, assembla** vassaux de l'empire, pour ir la vengeance qu'il devait crime qui attaquait l'honmaison et la dignité de **æ l'assemblée fut d'avis de** guerre aux Touraniens. qui parla le dernier, dit **avant tout** mettre à mort la **beh, cause** première de tous **s de la famille royale. Il exi**z femme, qui avait été déjá **à perdre l**a vie, fût exécuhamp; il déclara même qu'il rait pas si cet acte de juslifféré. En même temps furieux, entra dans les ts de la reine, et la poi-

ratifs de guerre furent bien-

tôt achevés, et en peu de temps une armée de deux cent mille hommes se trouva sur la frontière. Féramerz, fils de Roustam, attaqua un corps de Touraniens, les tailla en pièces, et tua de sa main leur général. Dans une seconde action, le même Féramerz battit un prince, fils d'Afrasiab, et le fit prisonnier. Roustam condamna cet infortuné au dernier supplice, pour

venger la mort de Siyavousch.

Les Iraniens avançaient vers Kenekzer, lorsque Afrasiab, à la tête d'une armée considérable, leur offrit le combat. Feïsem, frère de Peïran, provoqua tous les héros de l'Iran, et appela par son nom Roustam, avec lequel il désirait surtout se mesurer. Guiv, qui se présenta d'abord pour lutter contre Peisem, était au bout de peu d'instants sur le point de succomber : Féramerz vola à son secours, mais il eut bien de la peine à éviter les coups du guerrier touranien, qui continuait toujours à appeler Roustam; enfin celui-ci parut, et dès le premier choc il renversa Peïsem de dessus son cheval, le souleva avec le bout de sa lance, le tint en l'air au milieu des deux armées, puis le jeta sur les Touraniens. Aussitôt l'action devint générale. A pres avoir fait plier l'aile droite des Iraniens, Afrasiab se précipita sur le centre, cherchant Roustam. Ce héros blessa le cheval d'Afrasiab, qui renversa son cavalier. Les Touraniens frappés d'épouvante prirent bientôt la fuite. Roustam poursuivit les fuyards et en fit un horrible carnage; il marcha ensuite sur Kenekzer, et Afrasiab se retira vers les frontières de la Chine. Cette défaite entraîna la soumission de presque tout le Touran. Roustam pardonna aux vaincus, mais il s'empara de tous les trésors de la famille royale, pour les distribuer à ses soldats. Pendant sept ans il exerça à Kenekzer le pouvoir royal, et établit d'une manière stable la domination de Caī-Caous sur le Touran. Les courtisans envieux accusèrent le héros d'avoir travaillé plutôt pour lui-même que pour atteindre le but de son expédition, qui était de venger le meurtre de Siya-

vousch, en faisant périr Afraniab avec tous les princes de sa maison, et de ravager le Touran. Ces calomnies déciderent Caï-Caous à refuser à Roustam les renforts nécessaires pour comliattre avec succès Afrasiab, qui entretenait toujours des troubles dans quelques provinces de son empire. Roustam très-irrité, mais bien convancu de l'impossibilité de conserver le Touran avec les troupes peu nombreuses qu'il avait alors sous ses ordres, réunit sa petite armée, et, parcourant les provinces occidentales du Touran, mit tout le pays à feu et à sang, et ne le quitta qu'après en avoir fait un immense désert. Cette conduite prêta de nouvelles armes à la calomnie. Les courtisans s'étendaient avec complaisance sur les cruantés inutiles de Roustam : ils blåmaient ce guerrier d'avoir abandonné un pays dont la conquête avait été achelée au prix des tresors de l'Iran et du sang des Iraniens. Roustam, sans daigner répondre aux accusations lancées contre lui, se retira dans ses Etats. Les grands vassaux, profitant de l'absence de cet illustre chef et de la faiblesse du vieux roi, secouèrent le joug; et les princes du sang excitèrent des dissensions dans l'espoir d'arriver au trône.

Afrasiab, profitant de ces discordes intestines, fit plusieurs irruptions dans l'Iran, et Cai-Caous fut réduit a flé-

la mort de son père, et met terme aux calamités qui déseits pire. Hâte-toi de charger Guiv mission dont l'honneur relaille toute ta race. • Gouderz se len tôt, et fit connaître à son fils le qu'il venait d'avoir. Celui-ci déguisé en Touranien; et apri années de fatigues, de dans de recherches, il parvint à de la retraite de Khosrou et aussitöt en route pour Schan trouva le jeune prince dans w menade aux environs de la ville fit connaître l'avenir que Dien tinait. Khosrou fut d'autant pli pé des paroles de Guiv, que Pr sa mère, avait eu le même sor Gouderz. Une muit, Khosrou e guis, guidés par Guiv, quittères san avec une suite peu nombre échappèrent ainsi à la vigit Peïran, qui était chargé de les Bientot atteint, Gulv soutist Peiran une lutte terrible, et f le dépouiller de sa cuirasse et casque. Enfin il arriva sur 🕪 du Djihoun avec Khosrou et # et tous trois poussant leurs (traversèrent hardiment le fleu évenement répandit la conste dans la cour d'Afrasiab, qu poursuivi lui-même son petitque sur les bords du Djibou conduisit d'abord Khosron à l où il recut les hommages d



et se déclara pour Fériil soutint la cause avec Caous eut recours à tous our empêcher la guerre

il fut convenu que les s'en rapporteraient à la conseil, qui s'en référa la volonté de Caï-Caous. :, conseillé par ses devins, e trone de la Perse serait ie du courage, et proposa nces de faire la conquête ar cette place, défendue 3, refusait de reconnaître e du roi de Perse. Toute applaudit à la résolution i; et le sort désigna Féritre le premier a combattre

on ne fut pas heureuse. ommandés par Bahman, ntre les assiégeants des nes et une grêle de traits l'armée persane, forte de mille hommes, fut déourz, et Tous qui comt**roupes, prire**nt honteute.

hosrou se mit en marche re à Ardébil. Il avait sous rouderz et Guiv. Arrivé rs de la place, il adressa une sommation terridu Dieu seul et unique, onservateur du monde: génies, disait-il, quelle e nature ou votre race, nne de me rendre Ardéus soumettre à mon aui loi. Il menacait les dives le Dieu et de la sienne, it de se soumettre. Guiv sommation au bout d'une ocha jusqu'au pied des aussitot le vent emporta e jeta dans le château. Le ra en même temps pour s nuages épais et noirs t tout à coup la citadelle, 'épouvante dans les rangs a confusion se mit parmi ches énormes que les Irant contre la place acher le découragement dans le cœur des assiégés, qui ouvrirent aussitôt leurs portes.

Cet événement extraordinaire changea les dispositions des grands de l'empire à l'égard de Khosrou; plusieurs allèrent même à la rencontre de ce prince pour le féliciter de sa victoire. Khosrou fut conduit en triomphe à Istakhar, où il reçut les bénédictions du vieux roi. On célébra ensuite la cérémonie du couronnement par des fêtes et des réjouissances publiques, qui durèrent sept jours et sept nuits. Caï-Caous donna à Khosrou le surnom de houmayoun, c'est-à-dire, auguste. Le vieux monarque passa le reste de sa vie dans la retraite.

CAI-KHOSROU, SURNOMMÉ HOUMAYOUN, DOUZIÈME ROL

(Son règne fut de 60 ans.)

En montant sur le trône, Caī-Khosrou déposa les magistrats qui avaient prévariqué, et réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice. Il employa aussi tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour adoucir le sort de ceux de ses sujets qui étaient pauvres. Après avoir ainsi rétabli l'ordre dans l'empire, il assembla un conseil composé des principaux seigneurs iraniens, leur exposa la mort funeste de son pere, et les injurcs que l'Iran avait reçues du Touran. Il les engagea à lui dire librement s'ils ne pensaient pas qu'il serait de leur honneur et de leur intérêt de déclarer la guerre aux Touraniens. Tous les membres du conseil furent de cet avis. Roustam, qui était venu a la cour, accompagné du vieux Zal, son père, pour offrir des présents à Caī-Khosrou, fut investi du commandement de l'armée; mais le héros, s'excusant sur les infirmites de son âge, refusa d'accepter cet honneur, et vota le premier en faveur de Tous. Cinq cent soixante et un princes du sang prirent part à l'expédition. Caī-Khosrou proposa à ces guerriers:

1° De vaincre et de tuer Bélaschan, et de lui enlever son sabre et son che-

val.

2º De vaincre Téjav, gendre d'Afrasiab, et de lui arracher son casque.

3º D'entever sa jeune esclave Asenpoul, qui réunissait à une grande beauté une voix ravissante.

4º De couper la tête à Téjav.

5° D'aller jusqu'à Casch-Roud, pour rendre de pieux hommages à la mémoire de Siyavousch, sur la tombe de ce prince, et d'incendier ensuite un bois immense qui se trouvait dans les environs.

6° De se présenter devant Afrasiab pour lui reprocher ses crimes, et lui annoncer qu'il allait en recevoir le

châtiment,

Les prix que Caï-Khosrou promettait pour ces actions héroïques consistaient en robes de brocart d'or, en jeunes esclaves des deux sexes, en chevaux richement caparaçonnés, et en vases d'or de différentes formes, ornés de pierres précieuses. Bijen s'engagea à remporter les trois premiers prix. Guiv, son père, le quatrième et le cinquième. Kerkin-Milad, le sixième.

Quelques jours après, Caï-Khosrou passa une revue générale de tous les chefs qui devaient faire partie de l'expédition. Ce prince, couvert de ses ornements royaux, et assis sur un éléphant blanc, couvert d'étoffes et de pierreries, ayant à ses côtés Zal et Roustam, se plaça devant sa tente, et fit défiler sous ses yeux les principaux guerriers de l'Iran. Féribourz

de l'arc , provoqua à des con guliers le gendre et le fils de lui-ci ayant voulu entrer luilice, fut blessé dans le com bjentőt d'autres guerriers k cèrent, et attaquèrent avec Féroud, qui, peu exercé à 🕿 cette arme, évita le combat tira. Aussitôt l'armée iranie procha du château de Tschéres fit une sortie vigoureuse, et pendant une journée entièn forts des soldats de Tous. A perdu presque tous ses soló saya de rentrer dans le châte poursuivi par deux guerriers il fut blessé mortellement. (il parvint à gagner la citate expira quelques heures aprè sant jurer à sa mère, à ses à la garnison, de périr les a main, plutôt que de tomber voir de Tous et de ces Iranie qui ne respectaient ni le sa doun , ni les lois de la guerre de Féroud , réduite au dései le feu à la ville et se poigna corps de son fils. Les pare jeune prince et les soldats nison se précipitèrent tous des murailles.

En entrant dans la ville rem, Tous ne trouva que des des cadavres. Il fit donner la aux corps de Féroud et de sa tous les honneurs dus à leu



is profitant de sa victoire rs Kervkerd, apanage de à la tête d'une armée cone disposait à attaquer les nais Bijen, qui s'était enincre en combat singulier, n dési. Téjay, irrité des Bijen lui prodiguait dans s'avanca pour combattre. : de la belle Asenpouï, déomme. La lutte se prolonips, sans qu'il fût possible ier le moindre avantage é. Enfin Téjav fut blessé, effroi, il s'enfuit à toute se mit à le poursuivre, et le lance lui enleva son sue. Il s'attacha ensuite aux oui, s'empara de cette belle la conduisit en triomphe s. Ce fait d'armes jeta la s l'armée touranienne, qui 15 combattre. Ces deux viclirent d'orgueil Tous, qui, carement, viola toutes les nanité et de la guerre, tan**elachait sur les règles de la** 'eiran, profitant des fautes rsaire, attaqua pendant la p des Iraniens, massacra partie de leur armée, et Tous de faire une retraite Cai-Khosrou, instruit du oud, ôta le commandement à Tous, pour le donner à **Le chef ne pouvant rien en**avec les débris de l'armée. obtint une trêve de trente s laquelle Peïran l'attaqua. obéissant aux conseils de 3'était retranché dans son avait qu'environ cinquante nes, tandis que les Touravaient pres de cent vingt outint cependant l'attaque i grand courage. Peïran reforts pour s'emparer de la Féribourz ou de l'étendard l'intrépidité des seigneurs wa ce précieux drapeau. La les combattants.

ayant oublié dans la mêlée arni d'or, et regardant cette ne d'un mauvais augure, re-

tourna à la pointe du jour sur le champ de bataille, pour tâcher de le retrouver. Dès que les Touraniens aperçurent le guerrier persan, ils l'envelopperent : celui-ci provoquant Téjav à un combat singulier, reçut la mort de la main de son ennemi. Guiv, informé du malheur de son frère, envoya un cartel à Téjav, et, après avoir vaincu ce Touranien, il lui coupa la tête et la porta en triomphe au camp iranien. Cependant, Féribourz et Gouderz, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, se décid**èrent à retourner** en Perse. Ils abandonnèrent leur camp pendant la nuit, et regagnèrent précipitamment la frontière. Afrasiab combla d'honneurs Peiran et ses autres généraux. Kerkin Milad, qui, peu de jours auparavant, s'était présenté devant Afrasiab, suivant la promesse qu'il avait faite à Caî-Khosrou, et lui avait annoncé qu'il allait recevoir le châtiment dû à ses crimes, fut retenu prisonnier.

Cai-Khosrou, décourage par tant d'événements malheureux, sit appeler Roustam à sa cour, pour le charger de la conduite d'une nouvelle expédition contre le Touran; mais le vieux guerrier s'excusa encore sur son age et ses intirmités, et engagea le roi à rendre sa confiance à Tous, et à lui laisser le soin de continuer la guerre. Caï-Khosrou s'étant rendu aux représentations de Roustain, fit lever une nouvelle armée. Les hostilités commencèrent par des combats singuliers de douze Iraniens contre douze Touraniens. Les guerriers de l'Iran eurent l'avantage. et un profond découragement s'empara de l'armée touranienne. Peīran, voulant ranimer ses soldats, eut recours au magicien Bazour : celui-ci, étant monté sur une hauteur, fit des opérations mystérieuses. Tout à coup un orage terrible, accompagné d'une grêle effroyable, enveloppa le camp iranien. Peiran profitant de la confusion qui régnait alors parmi les Persans, les attaqua avec impétuosité. Un guerrier iranien, averti par les astrologues de l'armée, courut sur la hauteur où était Bazour, le tua, et lui coupa un bras, qu'il jeta aux pieds de Tous. Au même instant , l'air redevint serein , les Iraniens reprirent courage, et se defendirent vaillamment; mais, obliges de céder enfin au nombre bien supérieur des ennemis, ils se retirèrent en bon ordre, et se retranchèrent dans leur camp. Les deux chefs attendant toujours des renforts, éviterent d'en venir a une action générale.

Peiran pressait, par des messages continuels, la marche de quelques corps indiens et chinois qui devaient arriver a son secours; et Tous demandait de nouvelles troupes: Cai-Khosrou mit alors tout en œuvre pour faire partir 10 vaillant Roustam, et il y parvint.

Deux corps d'armée s'approchaient déjà de la frontière. Féribourz commandait le premier, et Roustain le second. Ils arrivèrent au camp iranien le jour même où l'armée de Peïran venait d'être renforcée par les Indiens et les Chinois qui devaient se joindre aux Touraniens.

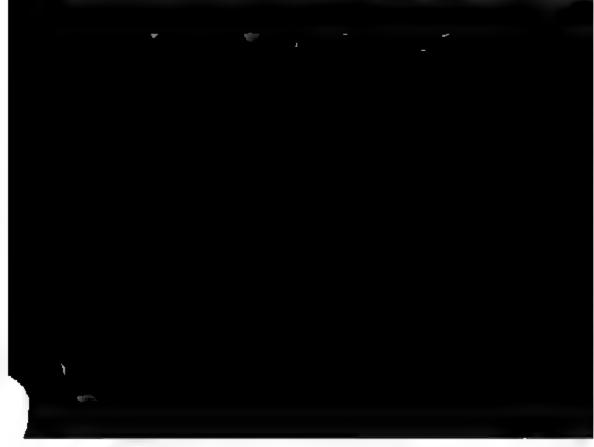
Plus le nom de Roustam était célébre, et plus les jeunes guerriers brûlaient d'ardeur de se mesurer avec lui. Ce béros qui , malgré son âge, conservait encore beaucoup plus de force et de courage que n'en ont dans leur jeunesse les bonnnes ordinaires, tua en combut singulier deux ennemis.

Son exemple enflamma les Iraniens, qui demandèrent alors une action générale. Leurs cris jeterent l'effroi dans learner des Jonemens Perras de 6601expiré, il fit sonner la charge, de sa main un grand nombre : mis. Les Touraniens écrasés la fuite.Roustam se rendit 🕬 camp ennemi et fit un grand de prisonniers. Il poursuivit s cès avec prudence, et ne sur Kenekzer qu'après avoit toutes les places qui étaient

Cependant Afrasiab, à la p nouvelle de la marche de Ro avait demandé de nouveaux # Pouladvend, prince chinois, > La présence de celui ci relet ment le courage des Touragies marcherent contre Roustam. l'avis de Peiran. Les deux at rencontrèrent bientôt, mais d'en venir à une action génér chefs voulurent se mesurer (

combats singuliers.

Pouladvend, doué d'un a imposant et d'une taille gige blessa et terrassa successivem et plusieurs autres guerrier l'invincible Roustam les ven tôt. Apres avoir donné au Cl temps de se reposer il parut a de la lice, et signala encore sor et son courage en combattan flèche, la lance et la massue. champions ayant ensuite mi terre, Roustain remporta une complète : le Chinois, terra monda grace et l'obtint, à e and selective ract aver toutes



s à la reconnaissance de -Khosrou, accompagné ir, fit plusieurs lieues rencontre du libérateur

ées après les événements 18 de rapporter, Bijen, un voyage dans le Kho-: Djihoun, et se rendit ons de Samarcande. Il atin de pouvoir par-: liberté cette partie du ur, à la chasse, il s'éte, et aperçut au fond troupe d'environ deux iclaves : c'était la mai-, fille d'Afrasiab, veuve établie dans ce canton. t entouré de cette troupe , qui l'engagerent à alnu palais. Ményeh s'ini et de la naissance de int appris qu'il était un uerriers de l'Iran, elle in et l'épousa en secret. istruit de cette union, ficier de se rendre sur assurer de sa fille et de s conduire tous deux à ier exécuta sa commisiab punit ces époux ina plus grande barbarie. ours extérieures du paent quelques puits sans etait les criminels d'E**étaient** couverts de piervec une ouverture pour isonniers quelques alib **or**donna de jeter Bijen s puits, et voulut que ortat elle-même de la malheureuse princesse, meme temps à ne pas zule paroie, et a éviter e qui aurait pu la faire u prisonnier, passait itières auprès du puits , on infortune et sur le on époux.

la suite de Bijen étant i l'Iran, anuoncèrent la leur maître. Peu de voir reçu cette funeste reut une vision, et ap-

prit que son fils vivait, qu'il était dans le Touran, et fort malheureux. Caî-Khosrou possédait un miroir magique, où l'on voyait tout ce qui se passait dans l'univers, et au moyen duquel Guiv découvrit enfin la prison de Bijen. Il était dissicile de délivrer ce malheureux captif; Afrasiab pouvait le mettre à mort, sur le moindre soupçon que les Iraniens travaillaient à rompre ses chaînes. Roustam eut recours au stratagème suivant. Il se travestit en marchand, ainsi que tous les fils de Guiv, et se mit à la tête de cette caravane, escortée par environ cinq cents hommes. Il arriva à Kénekzer, paraissant ne s'occuper que de vendre et d'acheter des marchandises. Un jour de fête, où la cour et le peuple étaient livrés à la dissipation et aux plaisirs, il ouvrit le puits où était enfermé Bijen, enleva ce guerrier avec Ménijeh, tua tous ceux qui voulurent l'arrêter, repassa le Djihoun, et se rendit à Istakhar. Caï-Khosrou contirma le mariage de Bijen avec Ménijeh.

Cette aventure eut bientôt des suites fâcheuses. Afrasiab, pour se venger de l'enlèvement de deux personnes contre lesquelles il était profondément irrité, se disposa à déclarer la guerre aux Iraniens. Il parcourut luimême les provinces du Touran pour ranimer l'esprit belliqueux de ses sujets, et invita à une grande fête tous les guerriers de l'empire.

Dans les tournois, un jeune homme se tit remarquer par sa taille, sa force, son agilité et sa grâce. Afrasiab, impatient de connaître ce guerrier, s'informa de son nom, et sut qu'il s'appelait Barzou, et se disait fils d'un cultivateur de Sémengan. En esset, Barzou ignorait que Sohrab était son père, et que le sang de Sam, de Zal, de Roustam, coulait dans ses veines.

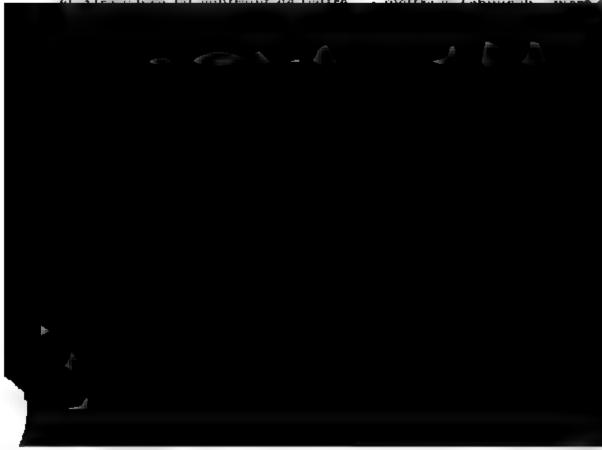
Afrasiab combla Barzou d'honneurs et de présents, et le nomma chef de ses armées. L'opinion favorable qu'il avait de ce jeune guerrier était fondée principalement sur les prédictions de ses devins, qui lui promettaient la victoire avec ce général. Aussitôt Afra-

siab déclara la guerre à Caï-Khosrou, et fit une irruption dans le Khorasan à la tête de cent cinquante mille hommes. Une armée plus nombreuse, et conduite par Roustam, marcha à la rencontre des Touraniens. Tous et Féribourz attaquerent pendant la nuit le camp des ennemis, et tombérent en leur pouvoir. Roustam, instruit de ce malheur, battit les Touraniens et delivro les deux princes. Le lendemain, Barzon et Roustam s'avainérent pour combattre l'un contre l'autre. A la vue de Barzou, Roustam éprouva un trouble extraordinaire, dont il ne pouvait pas se rendre compte. Apres avoir lutté avec le javelot et l'arc , les deux champions prirent leurs masses d'armes. Roustam reçut an bras un coup terrible, qui l'empécha de continuer plus longtemps la lutte. Il proposa à Barzou de remettre le combat au lendemain, ou de le contiquer immédiatement avec Féramerz son fils. Barzon répondit qu'il etait prét a accepter le combat avec tous les guerriers iraniens qui se presenteraient. Alors Roustam se retira , et Féramerz prit sa place. La lutte fut longue et opiniàtre ; mais , à la fin , le fils de Roustam vainquit Barzou , lui lia les bras, et l'amena aux pieds de Caï-Khosrou. Un abattement général succéda à la joie des Touraniens; l'épouvante s'empara de tous les cœurs; les chefs prirent la fuite les premiers,

personne, se détermina a fir tentatives pour découvrir le b son ills était captif, et tâcher rapprocher de lui. Elle passa de ran sous un nom supposé, et e tant tous ses bijoux. Après de le recherches, elle découvrit le de Barzou, et ayant corrompule diens, elle fit évader ce prince, prit avec lui le chemin du Tour

Mais le destin avait disposi ment du sort de Barzou. A l mière nouvelle de son évasir commandant du château envo cavaliers sur toutes les routes, dit compte à Roustain de ce qui de se passer. Le héros, guér blessure , et brûlant de se 🤋 courut à la poursuite de Barz l'atteignit sur les bords du Di Il engagea le jeune guerrier à 🕨 opposer une résistance inutile qui venaient l'arrêter, et le pr à un combat singulier , s'enga lui accorder la liberté , s'il étai queur.

Le combat eut lieu en prése troupes qui escortaient Rouste de Schehrouze, qui tremblait p jours de son fils. Roustam vaincu Barzou, se disposait à l ter le coup fatal, lorsque Sche s'ecria: « Arrêtez, seigneur, o « rier est Barzou, votre pe « j'en jure par le bracelet d'or, » gage sacra que vous avez l



'il avait augmentant tous il consulta les devins, qui t à ramener Barzou à Kénd'éviter les maux dont le it menacé. Pour réaliser ce asiab jeta les yeux sur une, jeune, belle, et douée d'un age. Il remit à cette femme s considérables, et s'engambler d'honneurs, si elle dans son entreprise.

ienne partit avec une suite, et accompagnée de Peileles premiers guerriers du
le passa le Djihoun, et en¿ Zaboulistan. Partout sur
lle disait que fuyant la tyrasiab, elle venait chercher
uns les domaines de Rousée aux environs de Nimarrêta sur les bords d'une
uée près d'un vieux châelle cherchait les moyens
uns Nimrouz, et d'enlever
us exciter de soupçons.

i guerriers étaient alors rès de Roustam, qu'ils **liciter sur l'heur**eux évé**i lui avait fait retr**ouver ls. Le héros donna à ses **!tes magnifiques dans Nim**is ses maisons de plaisance ns de cette capitale. Un oustam et les guerriers irait réunis dans un château, l'endroit où la magicienne i ses tentes, Tous et Gouet l'autre pris de vin, euerelle violente. Tous, hors i son poignard, et voulait Roustam qui cherchait à : Gouderz ; mais, désarmé guerriers qui assistaient i, il sortit brusquement, a cheval, et gagua la camdeux de ses pages. Rousieux Zal, très-affligés de ent, et redoutant les suiouvait avoir, engagèrent rejoindre Tous prompteréconcilier avec lui, et à le château. Quelques instants part de Gouderz, Guiv, et Bijen, suivis chacun

de plusieurs officiers, se mirent également à la recherche de Tous. Celuici avait aperçu dans sa route une tente superbe et un grand feu. En approchant, il vit à l'entrée de la tente une jeune femme qui chantait en s'accompagnant sur le luth. Elle engagea le guerrier à se reposer quelques instants. Tous mit pied à terre et entra dans la tente ; la magicienne , les yeux pleins de larmes, lui dit que fuyant la brutalité du tyran Afrasiab, elle s'était réfugiée dans les Etats du puissant Caï-Khosrou. Tous, séduit par les charmes et par l'esprit de cette femme, lui promit sa protection. La magicienne, comme pour témoigner sa reconnaissance au guerrier, lui présenta une coupe pleine de vin ; à peine Tous l'avait-il vidée, qu'il tomba dans un assoupissement profond. Alors Pellesem et ses gens le garrottèrent, et le cachèrent au milieu des ruines du château ; les deux pages éprouvèrent le même traitement que leur maître. Gouderz, Guiv et Coustehem, av**ec les officiers** de leur suite, tombèrent aussi dans les piéges de la magicienne. Cette femme avait défendu qu'on tuât les guerespérant les conduire pieds d'Afrasiab; mais son attente fut trompée. Bijen arriva bientôt; et, sans préter la moindre attention à ses charmes, il lui demanda brusquement si elle avait vu passer des cavaliers; la magicienne reprit son luth , lui répondit en chantant, et l'invita à se reposer. Bijen céda; mais il hésita à prendre la coupe de vin, et exigea que cette femme en bût la première. Elle ne voulut pas, et son refus augmenta les soupçons de Bijen, qui finit par l'accabler d'injures. Alors parut Peïlesem, qui provoqua Bijen à un combat singulier, se jeta sur lui, le garrotta, et le réunit aux autres prisonniers.

Bijen était suivi de deux pages: l'un fut arrêté, l'autre partit au grand galop, et rencontra bientôt Féramerz et le vieux Zal, qui, informés du sort de Bijen, engagèrent le page à continuer sa course, pour donner avis à

Roustam et à Barzou de ce qui venait de se passer. Arrives devant la tente, Zal et Féramerz répondirent d'une manière poke aux invitations de la magicienne, et prolongerent à dessein la conversation, pour donner à Roustam le temps d'arriver à leur secours.

Enfin le héros, suivi de Barzou, se montra comme un lion rugissant, et ordonna à Peilesem de remettre Bijen en liberté. Pour toute réponse, Peilesem somma les quatre guerriers de respecter les lois de l'honneur, et de ne combattre que l'un apres l'autre. Roustam lui repondit licrement qu'il n'avait besoin du secours de personne, et qu'il voulait sculement que ses compagnons d'armes fussent té-moins de la mort qu'il allait faire souffrir à un perfide Touranien. Au premier choo, il le renversa de cheval , et chargea Barzou de l'assommer à coups de massue. La mort du Touranich décida du sort de Bijen et des autres prisonniers. La magicienne, jetee dans un cachot, céda aux menaces, et fit connaître la perfidie d'Afrasiab. Tout l'Iran cria aux armes: Caï-Khosrou marcha en personne à la tête de ses troupes, et attaqua le Touran. Roustam fut encore chargé de la conduite de cette guerre. Afrasiab avait fait ses préparatifs de défense; mais les déclarations vagues des devins et le mécontentement du peuple avaient abattu son courage.

de l'Iran. Afrasiab refusa d'entrer en lice avec un c qu'il considérait toujours cou sojet ; mais irrite des prov Geres et hautaines du peti Roustam , il se décida à co-Les deux guerriers s'attaqu la flèche, la lance et la min blessèrent grièvement, et. ac fatigue, ils suspendirent pour temps la lutte. Aussitöt les é mées se précipitèrent l'une equ tre. Après une action meurti victoire se déclara pour les li qui s'emparèrent du grand é d'Afrasiab, orné d'or et de pi La prise de cette bannière une déroute générale. Afrasis tant les suites de la défaite **cu**' d'essuyer, envoya des ambai pour demander une trêve. 🕃 rou , après avoir consulté se et deliberé avec son conseil. un armistice de deux ans et i en triomphe à Istakhar.

La trêve expirée, les deux se rapprochèrent du Djihoun opérations commencèrent par dats singuliers, dont les devirent le nombre a douze. Le se risa encore les Iraniens. Chaq rier vainqueur coupait la tel ennemi, l'enlevait avec sa lan portait en triomphe aux pieds Khosrou. Afrasiab voyant que couragement s'empara t de s



il l'assiégea. Au bout ours, cette ville tomba e Caï-Khosrou; mais iva, avec plusieurs ofnaison, par un souteruisait vers l'est de ses du Khoten.

tion de Caī-Khosrou ssion du Touran. Toute drasiab, composée de ames et de quatre-vingts z, lut envovee en Perse, le Guiv. Aussitot arrivé : guerrier alla voir le **Laous , q**ui lui prodigua la plus vive affection, néreusement les princes l'exception de Kerschi**idérait co**mme le meuri**usch. Il ord**onna qu'on chaines et qu'on l'entendant qu'il fut con-

fugie dans le Khoten, ivelle armee; et, soueurs souverains des Inhine, il marcha tout à kzer. Mais tous ses efnutiles; le destin vou-- Khosrou triomphat. a encore deux delaites; givenient par son petitva en Chine, où il lit e nouvelles tentatives r en sa faveur le roi iul n'osa soutenir la ince visiblement aban-Afrasiab, sans se laisunit les débris de son rendit dans le Mécran. ette contrée n'obéissait roi de Perse; et le moen, instruit de ces diserait le soulever, et atla capitale de l'Iran. résolu a tout sacrifier maitre de la personne mit lui-même à la pourince, qu'il rencontra un du Mécran sur les Kerman. Il les battit . rebelle, et soumit de États. Mais Afrasiab e aux recherches des

généraux persans chargés de poursuivre les fuyards. Caī-Khosrou rentra en triomphe dans Istakhar, et sit publier dans tous ses Etats les ordres les plus sévères pour que l'on cherchât ce monarque, promettant une récompense magnifique a quiconque le lui livrerait, mort ou vif. Il se rendit ensuite avec Cai-Caous à un temple, pour demander à Dieu de lui faire connaître la retraite de son ennemi.

Peu de temps apres, un pieux solitaire découvrit Afrasiab dans une grotte située près de la ville de Berda, et informa de cette nouvelle Caï-Khosrou, qui se sit amener le prince touranien, lui abattit la tête, et condamna Kerschivez à perdre la vie par la main du bourreau. Ces exécutions sanglantes furent suivies de réjouissances publiques.

Cai-Caous mourut peu après les triomphes de son petit-fils; son corps fut embaumé et déposé, avec la plus grande pompe, dans un superbe pavillon très-elevé, et tout brillant d'or,

d'argent et de pierreries.

Le deuil fini, Cai - Khosrou s'occupa de régler les affaires du Touran, et plaça sur le trône de ce pays Djahn, fils d'Afrasiab. Ce prince reconnut la suzeraineté de la Perse, et prit le

meme nom que son pere.

La sagesse de Djahn et de Caï-Khosrou lit pendant plusieurs annees le bonheur de l'Iran et du Touran. Mais v**ers la fin de** sa vie, Caï-Khosrou , accablé par l'age , et surtout par le chagr**in de ne pa**s avoir un fils qui pùt lui succéder , cessa de veiller aux affaires du royaume. Les ministres et les courtisans, profitant de la faiblesse du vieux roi, commirent de graves abus. Les grands, alarmés, firent des représentations à Caï-Khosrou. Ce prince, ne tenant aucun compte de leurs paroles, ils se décidèrent a appeler à la cour Gouderz, Guiv, Zal et Roustam. Cette réunion avait pour objet de réprimer les désordres des courtisans, de prévenir l'orage qui menaçait l'empire et d'engager Cai-Khosrou à ne point renoncer au trône. comme il le voulait, ou du moins à

l'éclairer sur le choix d'un successeur.

Zal exposa au roi l'état du royaume, les craintes du people, et fit des vœux pour la continuation de son règne.

Caï-Khosrou loua l'assemblée de ses bonnes intentions; mais il ne donna que des réponses vagues, s'engageaut à faire connaître plus tard sa décision.

Le troisième jour, il convoqua dans une vaste plaine, hors de la ville , tous les ordres de l'État, prêtres, astrologues , grands vassaux , officiers , milice et peuple. Au milieu de l'assemblée, était un trône sur lequel Caï-Khosron se plaça , la conronne sur la tête , le sceptre à la main, revêtu de tous les ornements royaux, entouré des prin**ces du sang et des grands vassaux de** Fempire, ayant Zal à sa droite et Roustam à sa gauche. Il prit la parole au milieu d'un silence profond, et raconta avec modestie tous les événements glorieux de son règne. Il parla ensuite de ses longs travaux, de son zele constant pour le bonheur public, de son âge, de ses infirmités, des devoirs que lui imposait la religion, et enfin de la résolution qu'il avait prise d'abdiquer le trône, pour passer le reste de ses jours dans une austère retraite. Le peuple répondit à ce discours par des larmes abondantes. Caf-Khosrov reprenant la parole, déclara qu'avant de désigner un successeur, il voulait faire connaître ses dispositions testamentaires. Aussitöt il tira

des édifices publics, tels que fontaines, aqueducs, temples, vansérails. Il chargeait ses mi d'État et Gouderz de l'exécut ses dernières volontés.

Il confirma ensuite dans tou droits et privileges les vasa l'empire, en les exhortant à a trer fidèles à leurs devoirs essitat, et envers Lohrasp, arrière fils de Caïkobad, et leur nouve

marque.

A ce nom, tous les grands. garderent le silence. Alors Zal4 et dit au roi que Lohrasp possés: doute toutes les qualités require occuper dignement le trône, m ne s'était encore fait connait aucune belle action ; que Dieu : pas donne d'enfants au gloriet Kho-rou, les grands de l'emp péraient qu'il prendrait un suc parmi tant de princes du sang illustres par leurs talents et p services signalés rendus à l'Éta sieurs nobles appuverent les retations de Zal. Caï-Khosrou pm bord très-affecté de l'oppositic rencontrait. Cependant il tint fit l'eloge du caractère et des de Lohrasp, de son savoir et vertus , et assura enfin que so: était l'effet de sa conviction, d née par la l'uniière céleste qu' invoquee; car il n'avait d'au que la gloire de l'empire et le l



au pied d'une montagne, ou fit halte près d'une source, in ouragan affreux, des évésinistres, et engagea tous le suivaient à rebrousser : à gagner au plus tôt la pro-'erse. N'ayant pu les fléchir ières, il se retira dans sa coucha, et au milieu de la parut. A l'aurore, une tema; et la neige tomba en si antité que, dans l'espace de ieures, les plaines et les colrent couvertes à la hauix pieds; chacun songea à , Bijen , Barzou et plusieurs ands seigneurs perirent en sion. Toutes les recherches uvrir le corps de Caï-Khost inutiles. On supposa qu'il inlevé au ciel, avec les ames ers qui périrent dans la tem-

LOHRASP.

1 règne fut de 120 ans.)

hrasp justifia par une conle choix de Cai-Khosrou. Il
le aucoup de piété et de jusn zèle ardent pour le honn peuple. Jaloux de maintet, il ménagea avec prudence
vassaux de l'empire, et surmille de Zal, qui s'était opson élection. Malgré cette
politique, un esprit de déles deux maisons dans un
pignement, qui finit par dén une haine qui éclata sous
uivant.

les démarches du roi du surtout depuis la mort de Ardjasp, fils et successeur ince, ne montrait pas les spositions que son pere. Sa au contraire, indiquait l'insecouer le joug de l'Iran, ager la mort ignominieuse, son aïeul.

de de de le de la compara de l

l'ancienne capitale d'Istai transférer le trône de son empire à Balkh, dans le Khorasan, où il était plus à portée de connaître les mouvements de son ennemi. Il dépensa des sommes énormes pour agrandir et embellir cette ville; et, entre autres édifices, il y éleva un temple superbe, appelé Nou-bahar, où les habitants des contrées environnantes avaient coutume de se rendre en pélerinage. L'amour de Lohrasp pour sa nouvelle résidence sit donner à ce prince le surnom de Balkhi.

Pendant que Lohrasp s'occupait ainsi de la défense des frontières orientales de son royaume, des troubles s'élevaient dans l'Aderbidjan, en Syrie et dans l'Asie Mineure. Lohrasp, dans le but d'étouffer promptement la révolte, confirma Rouham, fils et successeur de Gouderz, dans le commandement de l'Irak-adjemi, lui donna plein pouvoir d'agir contre les factieux, et même d'entrer en armes dans les pays qui ne dépendaient point de l'empire, s'engageant à lui laisser toutes les conqu**êtes q**u'il ferait hors de l'Iran. Fort de l'autorisation de son souverain, Rouham s'abandonna à toute son ambition; it soumit l'Irak-arabe ou la Chaldée, la Syrie, la Palestine et l'Egypte. Ses victoires, disent les chroniqueurs persans, lui valurent le surnom de *Nabuchodonosor* (*).

(*) Pour comprendre ce passage, il faut substituer l'altération persane du nom de Nabuchodonosor à sa forme chaldaïque. En effet, bakht-al-nasr on bakht-nasr signifie bien en persan *la fortune ou le bonheur de* la victoire; mais Nabuchodonosor comme lisent les Septante, ou Nebuchadnetzar, suivant la prononciation des Massoretes, veut dire en chaldéen : Le prince favorisé par la planète de Mercure qui est dieu, littéralement Mercurii dei princeps. (Vov. Gesenius, Lexicon manuale Hebr. et Chald.) Quelques auteurs orientaux substituent, dans le passage qui nous occupe, le nom de Nabopolassar ou Nabopalassar à celui de Nabuchodonosor. Ce changement, que je regarde comme purement accidentel, me donne cependant lieu d'observer que les deux noms paraissent identiques pour le sens. Pol ou pal représente avec une légère altération le mot bel, qui signisie ici dieu, comme dans le

La fortune de Rouham exalta l'ambition des grands et des princes du sang. Gouschtasp, fils ainé de Lobrasp, demanda a son père une partie du royaume, promettant de faire des exploits aussigrands que ceux de Rouham. Lobrasp, irrité, repoussa avec colère la demande de Gouschtasp. Celui - ci, se croyant en danger, prit la fuite.

Lohrasp, informe de son evasion, le fit poursuivre par trois corps de cavalerie, dont l'un prit la route de l'Asie Mineure. l'autre celle du Touran, et le troisieme, commandé par Zérir, frere de Gouschtasp, s'avança vers les Indes, et atteignit le fugitif sur le territoire de Caboul. Gouschtasp se laissa réconduire a Baikh. Le roi lui adressa ture reprimande, en lui promettant

toutefois l'oubli du passé.

Crpendant les inquietudes du jeune prince se reveillèrent bientôt. Des devins lui annoncèrent qu'il était toujours en danger. Alors il se sauva a la faveur d'un travestissement et sous le nom de Farroukhad. Il gagna l'ouest de la Bactriane, et penetra dans le pays de Roum (*). Farroukhad prenaît souvent le plaisir de la chasse. Un jour, en poursuivant une bête fauve, il rencontra un favori de l'empereur, qui, frappé de son courage et de son adresse, le combla de louanges, et conçut pour lui une vive amitié. Mais ce favori, quelques marques d'attachement qu'il donnât au jeune prince.

de Roum, lorsque la fille shée pereur, appelée *Catayou*n, éta nue nubile, ce prince annomi lait, suivant l'ancienne coul royamne, reunir tous les jet gneurs de la cour, parmi Catayoun se choisirait un 🤄 veille du jour fixé pour la nie, la princesse vit en 🛭 jeune homme qui **s'approch**i et lui donna un houquet é Les traits de cet inconne l vevement imprimés dans-l'é Catayoun, Le lendemain, et cesse parcourut le cercle de tendants, et se retira sans ei aucun. L'empereur réunit une assemblée plus nombreuse qu miere, et voulut qu'on y admi hommes qui se présenterais roukbzad, curieux de voir la nie, entra dans le palais, é dans un des coins de la salle. cesse entra bientôt après, jeta de tous les côtes , et dès qu'ell le jeune etranger, elle epre vive emotion, et lui jeta un qu'elle tenaît à la main. C'é que les princesses de Roum de leur choix. Catavoun disparut et tous les yeux se fixerent roukhzad. L'empereur parais afflige de la conduite de sa avait désigne pour être son : homme dont la naissance etc nue Catavoun se justifia en



ivait encore deux autres après le mariage de olit, par un édit solene contume dont cette t prévalue pour épouser t il **se rés**erva le droi**t** la main de ses autres s jeunes seigneurs qui nneur d'entrer dans la se trouvaient deux fre-Ahren, descendants de ridoun. L'empereur de pour eux. Mais afin de x aux yeux de son peuque pour obtenir ses savoir les mériter par at. Il ordonna, en conîrin de tuer une bête ait d'horribles ravages peu eloignée de la capi-: féroce tenait a la fois dragon, avait le front , et portait des défenses elles du sanglier. Elle **Travant de l'**eléphant et i essaya vainement de istre. Voyant que son orces ne pouvaient rien mi aussi redoutable, il ori de l'empereur, et le iguer un moyen queler à ses fins. Le favori

à Farroukhzad, qu'il der le secours de son e Mirin. Farroukhzad e de faire ce que lui debienfaiteur. Les trois ndirent à la forêt, et iprès un combat achartre, et ini arracha deux qu'il conserva précieugagea, ainsi que le faun secret inviolable à se présenta devant l'emm, et lui annonça son noces furent célébrées ande pompe, et Mirin, ner sa reconnaissance à le forca d'accepter un appartenu à Salm.

épouser la troisième ur de Roum. Il fallait, ette princesse, vaincre

un dragon énorme, création d'Abrimane, qui jetait l'effroi dans tout le pays d'alentour. Farroukhzad rendit à Ahren le même service qu'il avait déjà rendu à Mirin, tua le dragon, et se réserva une des grosses dents de ce monstre. L'empereur et le peuple admirèrent le courage du prétendu vainqueur. Les noces d'Ahren furent encore plus magnifiques que celles de Mirin. Il y eut un tournoi dans lequel Farroukhzad remporta tous les prix, aux applaudissements unanimes des spectateurs. L'empereur de Roum ayant demandé le nom de cet heureux vainqueur, on lui répondit qu'il s'appelait Farroukhzad. Aussitöt l'empereur, reconnaissant en lui l'époux de sa fille, le combla de marques d'affection, l'emmena au palais, et ne négligea rien pour l'engager à se fixer, avec Catayoun, auprès de sa personne. Il avait cependant a cœur de connaître sa naissance. Farroukhzad lui fit entendre qu'il était fils d'un seigneur de l'Iran, et que des chagrins domestiques l'avaient engagé à s'éloigner de sa patrie. Un jour, l'empereur parlait avec enthousiasme des actions héroïques de Mirin et d'Ahren. Farroukhzad, après lui avoir fait promettre un secret inviolable, raconta comment il avait combattu à la place de ces deux freres. L'empereur, plein d'admiration pour le courage et la modestie de Farroukhzad, le mit à la tête de son conseil **et** de ses armees.

Peu de temps après, les Khazars ayant attaqué le pays de Roum, Farroukhzad marcha contre eux, les battit dans plusieurs combats, se rendit maître de leur chef, et sit sur eux un butin immense.

Le bruit des exploits de Farroukhzad se répandit dans l'Asie entière, pénétra jusqu'à Balkh, et donna de l'inquiétude à Lohrasp. Depuis longtemps, ce monarque regrettait Gouschtasp, qu'il croyait mort. La guerre civile désolait plusieurs provinces; l'Iran venait d'ailleurs d'être humilié par le Touran. Ardjasp, qui avait hérité du courage d'Afrasiab, avait tenté une expédition pour venger son aïeul et secouer le joug de la cour de Balkh, et cette entreprise avait été couronnée de succès. Après quatre campagnes heureuses, il affranchit ses États de tout tribut, et fit acheter chèrement la paix à Lohrasp, qui, se voyant negligé par Roustam, n'avait pas voulu recourir à la valeur et a l'expérience de ce héros.

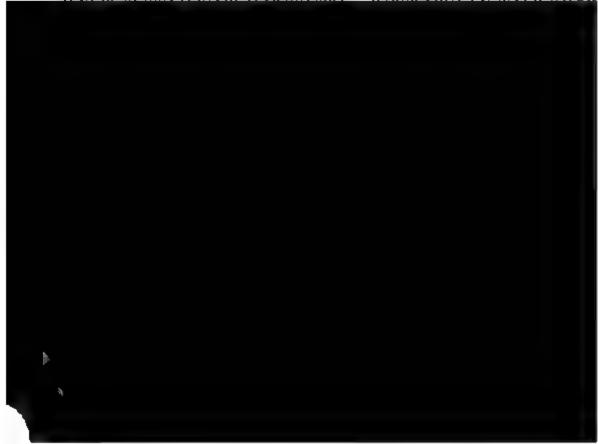
Farroukhzad, informé de l'état des choses, engagea l'empereur de Roum à sceouer le joug de l'Iran. Il était d'avis de refuser le tribut accontumé, et même d'exiger de Lohrasp des sub-

sides annuels.

Ce projet ayant été arrêté dans le conseil, l'empereur de Roum chargea un ministre dans lequel il avait pleine contiance de porter ses propositions à Lohrasp. Celui-ci, frappé d'étonnement par cette démarche inattendue, répondit cependant avec dignité au message de son vassal, et mit sur pied une armée formidable. En faisant ses préparatifs de guerre, Lohrasp tâchait de s'expliquer les causes qui inspiraient à l'empereur de Rouin l'audace de lever l'étendard de la revolte, et il se rappelait avec douleur la défaite des Khazars due à Farroukhzad, guerrier auquel la Perse n'avait alors personne à opposer. Lobrasp, mu par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, interrogea le ministre de l'empereur de Roum, et apprit avec surprise que Farroukhzad t de ar mos trats de ressenditoree les frontières de la Syrie, de dre à la capitale de l'empe Roum, en apparence pour à propositions de paix, et en pour s'assurer si Farroukhas effectivement Gouschtasp. S'opinion n'était pas fondée, Zi vait pousser la guerre avec v'Dans le cas contraire, il avait d'eviter toute hostilité, et à clamer Farroukhaad heritier pre tif de la couronne de Perse.

Zérir exécuta fidèlement les de son père. Il arriva à la c l'empereur de Roum , et ayant t Gouschtasp dans la personne i roukhzad , il rejoignit farm sane aux environs d'Alep. Farre avançait à grandes journées; i devant l'ennemi, fit la revue troupes, et leur promit la vic l'asservissement de l'Iran. Tou on lui annonça des députés (Zérir , qui etait à leur tête , d un entretien secret, à la suite Farroukhzad fut proclame roic sous son premier nom de Gou Les deux camps se réunirent soldats de Lohrasp et de l'ei de Roum firent des væux prospérité du nouveau roi et perpétuelle des deux empires.

L'empereur de Roum et la s Catayoun se rendirent au cam d'une cour nombreuse. Go s'engagea à maintenir une p terable entre l'Iran et le raved



GOUSCHTASP

ègne fut de 60 ans.)

de Gouschtasp ramena ilme dans la Perse. Il y gt ans que ce prince était lorsque parut un homme ait comme chargé par le réformer l'ancienne relages : cet homme était ourouschasp, son père, possédait un grand nomix (*). Du temps de Poune grande partie des ha-

Perse étaient livrés au es et pratiquaient les seables de la magie. Ceques personnes, et Pouit de ce nombre, suivaient enne religion d'Afridoun hehr. Dieu eut pitié des voulant leur rappeler des ils avaient perdu le souen révéler d'autres qui es inconnues, il envoya la terre.

re de ce prophète, étant i, crut voir en songe des qui arrachaient de son qu'elle portait, et allaient pièces, lorsque celui-ci o, et lui dit que ces anine pouvaient lui faire

fils qui naquit avec le s lèvres. Les magiciens, ette circonstance, et sars que Zoroastre serait rimane, qu'ils reconnais-ur chef, mirent tout en laire périr l'enfant. Mais i veillait sur lui, empêcha pervers ne réussissent seins.

atteignit sa quinzième it les jours et les nuits en aire de bonnes œuvres. It se retira dans es pour consulter Or-éfléchir sur les vérites

hasp veut dire en zend celui meoup de chevaux.

qu'il se proposait d'enseigner aux hommes. Il recut les instructions dont il avait besoin pour s'acquitter saintement et avec fruit de sa mission importante. Enfin il reparut dans le monde. Les mauvais génies et les magiciens, instruits de son retour. sirent tous leurs efforts pour le séduire, et l'engagèrent à renoncer à l'Avesta , livre précieux , écrit en langue zende , et que lui avait donné Ormouzd lui-même. Zoroastre indigné poussa un grand cri, qui mit en fuite tous ces partisans d'Ahrimane. Les mauvais génies se cachèrent sous terre ; et les magiciens, saisis d'effroi, moururent presque tous. Les autres se soumirent à Zoroastre. -

Après cette victoire, le nouveau réformateur se rendit à Balkh, entr'ouvrit par un miracle le plancher de la saile dans laquelle Gouschtasp et son conseil étaient assemblés, et entra par cette ouverture. Un semblable prodige effraya ceux qui le virent. Gouschtasp demanda à quelques sages qui étaient restés autour de lui s'ils connaissaient l'homme qui venait de pénétrer dans la salle d'une façon aussi extraordinaire. Ils dirent que non; puis ils adressèrent à Zoroastre une série de questions auxquelles ce législateur répondit avec une sagesse qui les frappa d'étonnement. Zoroastre eut ainsi plusieurs conférences avec les sages de Gouschtasp, dont il confondit l'orgueil. Après avoir répondu à toutes leurs questions captieuses, il se présenta devant Gouschtasp, et lui dit : Je suis envoyé par le Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres, ce Dieu qui donne la vie et la nourriture, et prend soin de son serviteur; qui t'a donné la couronne, et te protége, qui a tire ton corps du néant. Après avoir parlé ainsi, il présenta l'Avesta à Gouschtasp, en lui disant: Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. Si tu l'exécutes, tu seras couvert de gloire dans ce monde et dans l'autre. Si tu ne l'exécutes pas, Dieu brisera ta gloire, et tu iras dans l'enser. N'obéis plus aux dives. Gousch-

taap demanda à Zoroastre de faire un mitacle qui confirmat la vérité de sa mission. L'Avesta, dit le réformateur, est le plus grand des miracles. Quand tu l'auras la , tu n'en demanderas point d'autres. Gouschtasp ordonna a Zoroastre de lui lire une section de ce livre divin. Mais il n'en fut pas touché. La grandeur de l'Avesta passait son intelligence; ce prince était semblable à un enfant qui meprise les pierres précieuses, ou à un ignorant qui dédaigne la science. Cependant, comme Gouschtaap et les sages de sacour insistaient toujours pour avoir des miracles, Zoroastre en tit plusieurs, qui déterminèrent le roi a embrasser la nouvelle religion. Les sages, envieux des succes de l'envoyé d'Ormouzd, portèrent dans sa máison une tête de chat, du sang, des ossements de morts, des parties de cadavre, et plusieurs autres debris immondes que les magiciens employaient dans leurs enchantements. Puis ils annoncerent à Gouschtasp que Zoroastre se tivrait à la magie, et qu'il pourrait en avoir la preuve en se faisant apporter ce qu'on trouverait dans sa maison. Zoroastre protesta de son innocenee. Cependant, malgre ses serments, il fut jeté dans une prison.

Gousehtasp avait un cheval de hataille, appele le Cheval noir; le grand écuyer ayant été le matin, suivant sa connaître qu'ils avaient fausseur cusé ce prophète, les quatre je du cheval noir furent successiv rétablies dans leur état naturel.

L'envoyé d'Ormouzd explique suite a Gouschtasp la loi contenu les livres zends, et ce prince e des missionnaires qui portèrent ju dans les Indes la connaissance

nouvelle reforme.

Les dogmes principaux de la gion de Zoroastre sont l'exister Temps sans bornes, premier pr de tout, subsistant par lui-mê créateur de deux principes second Ormouzd et Abrimane; le p auteur de tout bien , le second : de tout mal (*). Chacun de cer principes a un pouvoir de cr qu'il exerce dans des desseins op Les bons génies, l'homme et k maux utiles sont des creatures monzd. Les mauvais génies, k maux nuisibles ou venimeux son par Ahrimane. Les agents d'On cherchent a conserver le moi l'espece humain**e que l'armée d** mane s'efforce sans cesse de dé La lumière est l'emblème d'Ora et les tenèbres sont le symbole c mane. Le monde que nous ha est le theâtre des luttes de ce principes opposés; de là le méla bien et de mal que nous avons a yenx.

contume, visiter les ecaries du rui. Le nonde est peuplé de gé

Le férouher est distingué de gence et des autres facultés e. Il est, suivant Anguetil, sipe des sensations. Ces subsspirituelles existaient longivant la création des hommes; unissent à l'homme au mo-: la naissance, et le quiltent rt. Elles combattent les maunies produits par Ahrimane, la cause de la conservation s. Le férouher, après la mort, e uni à l'âme et à l'intelliet subit un jugement qui deson sort (*). »

le passage de M. de Sacy qu'on li**re, le** m**é**me auteur ajoute : **t peut-être** difficile de concifaitement tout ce que les Perent de ces substances spiri-, **et l'on peut cro**ire qu'ils ont beaucoup de fables à l'idée roastre s'en était formée. » la mort, l'homme est heureux eureux, suivant la conduite nue pendant sa vie. Mais à la s les êtres de la création,

et génies, sans en excepter e lui-même, se convertiront l'Ormouzd; et les méchants, ar le feu de l'enfer, partagec les justes un bonheur éterera précédé de la resurrection

vons exposé les dogmes prinla religion d'Ormouzd. Zosuivant toute apparence, n'y : légers changements. La réce philosophe porta beaucoup le culte extérieur, sur la liur les purifications, sur la loi morale, sur les animaux purs s, et enfin, sur des points de 3. Une grande partie de ces ons ont été évidemment emà la loi de Moise. Il faut ceremarquer que, dans la reliloroastre, le jeune, loin d'être e, n'est pas même perinis. teur d'Ormouzd doit se bien parce que le corps vigoureux

y. de Sacy, Mémoires sur diverses de la Perse, p. 267 et 268.

rend l'âme plus forte pour résister aux mauvais génies. D'ailleurs l'homme, n'eprouvant aucun besoin, lit la parole divine avec plus d'attention, et a plus de courage pour faire de bonnes œuvres. La loi de Zoroastre prescrit l'usage des ablutions, le payement de la dime, le respect envers les prêtres, la pratique de la prière et de l'aumône, la destruction des insectes, des reptiles et des bêtes venimeuses ou malfaisantes, l'horreur du vice, et surtout du mensonge, un des plus grands péchés dont l'hoinine puisse se rendre coupable.

Le mariage est un devoir pour le sectateur d'Ormouzd; celui qui n'est point marié est au-dessous de tout. dit la loi. L'union la plus méritoire est celle qui a lieu entre parents. Peutêtre le précepte de Zoroastre avait-il pour but d'empécher les alliances avec des infidèles et de conserver le bien dans les mêmes familles, sans autoriser toutefois les mariages entre parents au premier degré. Mais, quoi qu'il en soit, nous voyons qu'à toutes les époques, il y a eu en Perse des mariages entre frères et sœurs, mères et fils, pères et filles. Ces unions monstrueuses, d'abord assez rares, et seulement tolérées, devinrent ensuite tellement fréquentes, que les auteurs de l'antiquité, les historiens musulmans, plusieurs Pères de l'Eglise, et notamment saint Jean Chrysostôme (*), en font un grave sujet de reproche contre les adorateurs d'Ormouzd (**).

(*) Le saint archevêque remarque que les mariages dont nous parlons n'étaient point une exception, mais un usage généralement reçu par tous les Perses, et qui était moins l'effet de la passion que d'un faux jugement. Voy. S. Joannis Chrysostomi Opp., t. I, p. 33; A; t. X, p. 573A, et passim de la nouvelle édition donnée par M. Théobald Fix. Un passage des Spuria (t. III, p. 957 de la même édition) prouve que le christianisme avait apporté un changement salutaire dans les mœurs des Perses.

(**) Beausobre, dans son Histoire du manichéisme, essaye de laver les sectateurs de Zoroastre de cette imputation odieuse: mais il n'apporte aucune raison solide à l'appul Les cérémonies funèbres sont encore actuellement à peu près semblables à ce qu'elles étaient dans l'antiquité. A Surate et à Bombay, les Parsis exposent les corps morts sur la plate-forme de tours rondes, d'environ onze pieds de hauteur, situées bors des viltes et loin des habitations. Les oiseaux carnassiers, qui se tiennent toujours en grand nombre autour de ces hideux cametières, dévorent toute la chair des cadavres, et les os sont jetés ensuite dans une espèce de puits creusé à cet effet au milieu de la plate-forme.

Du temps de Chardin, les Guebres avaient, a environ une demi-lieue d'Ispahan, un cimetière dont l'illustre voyageur donne la description suivante: . C'est, dit-il, une tour ronde « qui est faite de grosses pierres de taille; elle a environ trente-cinq pieds de haut et quatre-vingt-dix pieds de diamètre, sans porte et sans entree. Cette tour a au dedans un degre fait de hautes marches attachées contre le mur en tournant. Quand ils por-• tent un mort dans ce tombeau, trois ou quatre de leurs prétres montent avec des échelles sur le haut du mur. tirent le cadavre avec une corde, et le font descendre le long de ce degré qui est cent fois plus dangereux et plus difficile qu'une échelle, n'y ayant. rien à quoi on puisse se tenir; car « ce ne sont que des pierres fichées dans le mue, à trois ou quatre pieds

 le mur, si serrés qu'ils et • les uns les autres, sons dis d'age, de sexe ou de qualit « les etendent sur le dos, les b sés sur l'estomac, contre le : les jambes croixées l'une sur et le visage découvert. On me du mort, à son chevet, des b « de vin, des grenades, des 🖰 - faience, un couteau et d'a tensiles, chacun seion ici Quand il n'y a point de pl: « un mort, ils en font une, j les corps les plus consumés d « fosse , que j'ai dit être au D cimetière. Je crois avoir de qué que la sécheresse de l'air et surtout d'Ispahan, est \$ qu'il consume les cadavres (« temps, et qu'il en empêch tion. J'ai fait divers tours @ < pulcre, et j'admirais qu'il : point mauvais. J'y vis des : core frais, il n'y avait ries aux mains et aux pieds qu « nus ; mais le visage l'était l a cause que les corbeaux « plussent le cimetière, et « par centaines aux environ: tent d'abord sur cette part Dans l'antiquité, les corps et des princes n'étaient pas l

Dans l'antiquité, les corps et des princes n'étaient pas l animaux cornassiers; mais « posait dans des tombeaus dans le roc. Aucun corps n terré, car les sectateurs d



profession sont exposés feu ou à le souiller par de divers corps étranimpurs. Il est bien éviéfense d'exercer une proindispensable que celle date d'une époque ou les

Zoroastre ne formaient orps de nation, et où ils mander à des personnes l**eur croy**ance les travaux ivaient de la répugnance

aux-inémes.

Zoroastre travaillait à la lu culte établi, Gouschi tour à tour la persuaolence pour répandre la rine dans ses Etats. Il zurs temples du feu, dont levé à Balkh, près du panarquable par le luxe de et des ornements. A côté ., Zoroastre planta un té, disait-il, du paradis. , il grava de sa main des le sens était : « Gouschsé la véritable religion. » **mēme temps que Gousch**utour du cyprès un pare carré et couvert d'un villon, rayonnant d'or, e pierreries, coûta des nses. Sur l'une des faces, l'inscription de l'arbre; pposé, se trouvaient les jemschid et d'Afridoun. ut appelé Minou, c'est-Tous les Iraniens étaient siter.

s'occupa ensuite de faire end-Avesta sur des peaux xemplaire de ce livre fut la chapelle Minou, et n édifice construit exprès es temples consacrés au e possédaient tous une ¿ sacré, et un édit royal 'étude au peuple, surtout : l'Etat et aux sages.

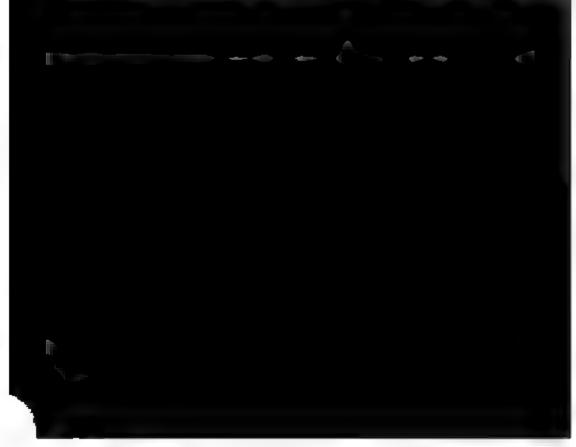
, très-zélé pour la nou-, voulut forcer Ardjasp, n, à l'adopter; et sur le ince, qui lui répondit en retourner à l'ancienne religion des Perses, il lui déclara la guerre. Les deux armées, fortes chacune de trois cent mille hommes, en vinrent aux mains dans une vaste plaine, sur la rive droite du Djihoun. Le prince Zérir fut tué par le fils d'Ardjasp. Isfendiar, fils de Gouschtasp, vengea la mort de son oncle. Les Iraniens remportèrent sur les Touraniens

une victoire complète.

A peine délivré de ces ennemis redoutables, Gouschtasp, sur un simple soupçon, fit enfermer Isfendiar. Ardjasp, informé de sa conduite, en profita pour attaquer le Khorasan. Il prit et saccagea la ville de Balkh. Zoroastre et tous les prêtres attachés à sa réforme furent massacrés. Le principal temple du feu fut détruit. Gouschtasp s'occupa aussitôt de réunir une armée, et, suivant le conseil de ses ministres, il fit mettre Isfendiar en liberté, et lui promit d'abdiquer en sa faveur, s'il parvenait à rejeter les ennemis au delà du Djihoun. La présence d'Isfendiar ralluma le courage des soldats iraniens, et un grand nombre d'hommes qui avaient refusé de combattre sous d'autres généraux, coururent se ranger d'eux-mêmes autour de la bannière du prince. Isfendiar, profitant de l'ardeur de ses troupes, attaqua Ardjasp avec impétuosité, et le força à repasser précipitamment le Djihoun.

Gouschtasp reçut Isfendiar avec les plus grandes démonstrations de joie; mais il refusa d'abdiquer en sa faveur, sous prétexte qu'un héros tel quelui ne devait point monter sur le trône tant que ses sœurs gémissaient dans la captivité. Il voulait parler des princesses prises par Ardjasp au sac de Balkh et traînées en captivité. Istendiar choisit dans toute l'armée un corps de douze mille cavaliers et un pareil nombre de fantassins, donna à un lieutenant le commandement de ces forces; et pour lui, déguisé en marchand, il se rendit à la cour d'Ardjasp. Il se présenta devant ce monarque, et lui dit que fuyant la tyrannie de Gouschtasp, il s'était retiré dans le Touran, et demandait la permission de vendre des marchandises dans ce royaume. Ardjosp fit au prétendu marchand et à ses compagnons un accueil favorable. Isfendiar ayant gagné la confiance d'Ardjasp, l'invita avec les principaux seigneurs de la cour à un repas dans les environs de la ville. Ardjasp accepta; mais, a peine arrivé a l'endroit convenu, il se vit entouré avec sa suite par les troupes iraniennes placées en embuscade. Isfendiar tua de sa propre main le roi du Touran; et apres avoir remis à son lieutenant les princesses ses sœurs, il marcha avec une partie de l'armée contre des princes indiens, vassaux révoltés de Gouschtasp, qu'il voulait contraindre à rentrer dans le devoir et à embrasser la reforme de Zoroastre. Cette expedition heureusement terminee, il retourna en Perse. Gouschtasp et toute la cour sortirent d'Istakhar pour aller à sa rencontre; mais toutes ces démonstrations étaient loin d'être surceres, et Gouschtasp chercha encore à éluder la promesse qu'il avait faite. Il se plaignit amerement de l'indifference que Roustam témoignait pour la famille royale, du refus qu'il avait fait d'adopter la nouvelle réforme religieuse, et montra le desir de voir abaisser la puissance d'un vassal qui pouvait devenir redoutable. Isfendiar eut beau representer a son père tous les droits de Roustam à la reconnaissance des Iraniens , la puissance qu'il exercait sur ses vassaux, et même sur les antres habitants de la Perse, accouture es a resvices qu'il avait rendus à la et rappelant toute l'ing Gouschtasp, refusa d'obei du prince. La discussion suite envenimee, Roustan en vincent à un combat s lutte fut terrible. Les deux grièvement blessés, se re convincent de se retrouves l'un de l'autre trois jour Zal, père de Roustam, sa vie de son fils était en da cours à la protection du s seau monstrueux parut a du corps de Roustani enormes, et ayant couv avec ses ailes, le guerit p de ses blessures. Il lui de une fleche magique, faite arbre planté le jour mêm sance d'Isfendiar, et auqu chée la vie de ce prince. Roustam de tirer cette i l'œit droit d'Isfendiar, le que l'analogie célesto et phissante qui existait ent Isfendiar la rendraient me

Le troisieme jour, Rot avoir employé inutileme moyens de conciliation, le combat, et décochant l'atteignit dans l'œil droi qui tomba a la renverse su Roustam courut au secou et gemit en pensant au des l'avait force de combatt accompit comme Isfendia



De six ans, Gouschtasp rap-De prince, qui partit de Nim-Se rendre à Istakhar.

Projet d'envahir de nouveau Projet d'envahir de nouveau Ussitôt Gouschtasp marche Ontre, remporte sur lui une victoire, et le contraint à redans son royaume. La paix oclue, Gouschtasp abdiqua la le en faveur de Bahman, et, à le de Lohrasp, il se retira dans ison qu'il avait fait bâtir aux se de Schiraz.

Surnommé andschin dinazdest. (Son règne fut de 112 ans.)

rsans sous le nom d'Ardschir est ou Ardschir (*) Longuesoit parce qu'il avait les bras rément longs, ou parce qu'il roi puissant. Ce prince fut un arques les plus sages qui aient ir la Perse. Il envoyait dans es provinces de son empire des ecrets chargés de lui rendre le la conduite des gouverneurs, il décernait des récompenses eait des punitions, suivant la qu'ils avaient tenue.

e commencement du règne de . Roustam fut tué en trahison e ses frères appelé Schagad. nne ayant engagé Roustam à erence sur les terres du roi de le fit tomber dans une fosse : hérissée de pieux aigus. Il oux de Roustam, et n'osant laquer ouvertement, il avait ce läche moven pour lui donner . **Ro**ustam, quoique mortelleessé, se dégagea de la fosse, découvert la perfidie de Schai joie qui éclatait sur son vi**le tua d'un cou**p de flèche dans Au même instant des cava**is eu e**mbuscade par le perfid**e** massacrèrent Roustam et s personnes de sa suite.

ischir est la forme persane monom d'Artaxerxès.

Après la mort de Roustam, Baliman, oubliant tout ce qu'il devait à la mémoire de ce héros, entra dans le Zaboulistan à la tête d'une armée considérable. Il voulait, disait-il, venger le sang de son père; mais c'était un prétexte sous lequel il cachait le dessein ambitieux de s'emparer des Etats de la famille de Zal. Féramourz, qui avait succédé à Roustam, marcha contre Bahman avec une armée considérable; mais il fut vaincu et tué dans la bataille. Quand Bahman eut réduit sous son obeissance les Etats qui avaient appartenu à Roustam, il retourna en triomphe à Istakhar.

Cette expedition terminée, Bahman s'occupa de reculer encore les limites de son royaume. Quelques auteurs disent qu'il priva le fils de Nabuchodonosor de son gouvernement de Babylone, et le remplaça par Coresch, sous lequel les Juiss furent traités avec douceur. Ce changement dans le sort des Juiss fut la suite d'un ordre formel de Bahman, dont l'épouse favorite était Juive.

Bahman n'avait que deux enfants, un fils appelé Sassan, et une fille du nom de Houmai. Sur la fin de sou règne, il épousa celle-ci et la designa pour lui succéder sur le trône de Perse. Sassan, irrité de cette injustice, se sauva déguisé et passa aux Indes. Peu après l'évasion de ce prince, Bahman mourut, et Houmai, grosse de six mois, fut déclarée reine de Perse.

HOUMAÏ.

(Le règne de cette princesse dura 32 ans.)

Houmaï venait à peine de monter sur le trône, quand elle accoucha d'un enfant mâle d'une merveilleuse beauté. Les astrologues chargés de tirer l'horoscope du petit prince déclarèrent qu'il serait fort malheureux et attirerait de grandes calamités sur sa patrie. Ils engagèrent, en conséquence, Houmaï à le faire périr. Cette princesse ne pouvant se décider à prendre une resolution aussi cruelle, et voulant toutefois éviter à la Perse les maux dont ce pays était menacé, si l'enfant devenait

jamais roi , elle le plaça dans une petite caisse de bois avec une grande quantité de pierres précieuses, et le fit exposer sur l'Euphrate. Un pauvre meunier ayant vu la caisse qui flottait sur l'eau. la prit, et l'ayant ouverte, il y vit avec surprise un enfant d'une beauté ravissante. Les pierreries qu'on avait jetées dans la caisse lui firent penser que cet enfant appartenait à des parents riches , qui, forcés de l'exposer, avaient voulu engager, par l'espoir d'une récompense, les personnes qui le trouveraient à ne ménager aucun sacrifice pour son éducation. Le meunier appela son ills adoptif Darab, parce qu'il avait été conserve par les caux (*).

Darab étant devenu homme, suivit la carrière des armes, pour laquelle il avait un penchant décidé. Le général sous lequel il servait parla de lui à la reine Houmai, dans des termes si flatteurs, que cette princesse voulut absolument qu'on l'amenat en sa présence. Dès qu'elle le vit, elle éprouva pour lui une tendresse irrésistible, et s'étant informée du lieu de sa naissance et du noin de ses parents, elle découvrit qu'il était son fils; la déposition du meunier ne lui laissa d'ailleurs aucun doute à

cet égard.

Houmai, qui depuis longtemps était dégoûtee des fatigues et des inquiétudes du pouvoir souverain, abdiqua en faveur de Darab, et se retira dans une solitude où elle passa les dernières aunces de sa vie.

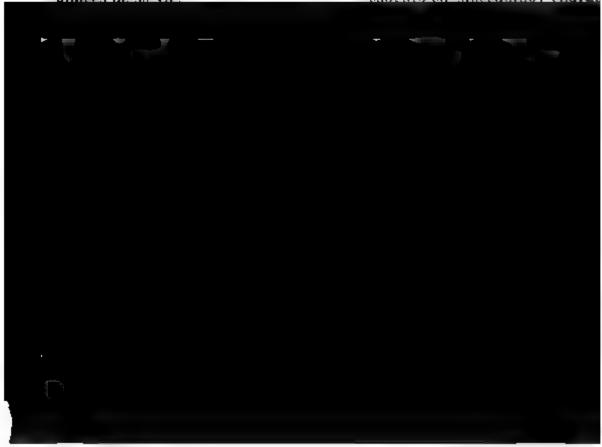
lui-même le commandement de troupes, obtint bientôt de grant tages sur Philippe, obliges ce pui paver un tribut annuel de ceuls d'or pur et à lui donner en mariage. Il n'avait encore qu'un jour et une nuit avec est cesse, lorsque, ne pouvant sur l'odeur de son haleine, qui étal forte, il la renvoya à son père qu'elle fût grosse.

Darab fit bâtir, dans la prov Perse, une ville à laquelle il dor nom (*). Ce prince, aussi bri juste, fut regretté par tous ses

DARAB II.

(Son règne fut de 8 ans.)

Autant Darab Ier était beau tueux, autant son fils Darab ! laid et plein de vices. Sa cruaut avarice le firent bientôt déteste sujets. Peu de temps après être sur le trône, il envoya des a deurs en Macédoine, pour récl tribut que Philippe s'était et paver au roi de Perse. Philip mort, et Alexandre, fils de cesse que Darab avait renve petit-fils de Philippe , était alor Macédoine. Ce prince répondit bassadeurs de Darab que l'on pondait les œufs d'or était a un autre monde. Darab, outré réponse, envoya de nouveaux sadeurs en M., edonce, chargé



ice. Quant à votre nom-:, vous allez voir le sort ærve; » et aussitöt il prit i mangea tous les grains 1 **présence** des ambassaels il remit pour Darab er. • Le goût de ce fruit, outra faire pressentir a l'amertume du sort que

r réduit quelques villes jui refusaient de se souxandre passa en Perse ice nombreuse et compoi braves et aguerris. Les i**és de la t**yrannie de I)ainaissant d'ailleurs dans fils de leur ancien roi Daopposèrent qu'une faible . **Darab** II, battu en Svrie, de l'Euphrate et près d'Isira du côté du Kerman. yant joint, lui livra une dernière bataille. Darab, avec une suite peu nom-Dignardé par deux de ses ji all**èr**ent ensuite vers lui racontèrent ce qu'ils spérant recevoir du prince ne grande récompense.

lit aussitot conduire à ait Darab. Ce monarque, de rendre le dernier soure la force de supplier le venger de ses meuriser sa fille Rouschnac, nettre un étranger sur le e. Le prince macédonien **lern**ièr**es** volontés de ce oi, et lit pendre immé-

: conte à l'abri duquel les ns musulmans placent leur . Ne pouvant nier les condre, dont la tradition s'est 'à nos jours dans l'Orient. iéros macédonien pour sou-, et lui attribuent des exet imaginaires. Chez les rent la religion de Zoroastre, s forte que l'amour-propre, conent qu'Alexandre brûle avoir condamné au feu le

diatement ses meurtriers. Le corps de Darab fut porté à Istakhar, où on lui sit de magnisiques obsèques. Après s'être acquitté de ces pieux devoirs, Alexandre épousa à Istakhar la prin-

cesse Rouschnac.

La conquête de la Perse étant achevée , Alexandre marcha vers l'Inde, et entra dans le royaume d'un prince appelé Keid, qu'il fit engager à se soumettre. Keïd déclara qu'il était prêt à renoncer à son pouvoir, et même à la vie, si Alexandre l'exigeait. • J'enverrai à votre maître, dit-il en s'adressant à l'ambassadeur macédonien, ma lille qui est fort belle, une coupe de rubis qui se remplit d'elle-même sans qu'on y verse rien, un philosophe trèssavant, et un médecin si habile, qu'il serait capable de ressusciter les morts.» Alexandre, satisfait de ces riches présents, n'entreprit rien contre Keid. Il attaqua ensuite un roi indien appelé *Pour.* Après l'avoir tué et s'être emparé de son royaume, il marcha contre l'empereur de la Chine, qui se rendit dans le camp des Grecs à la faveur d'un deguisement; découvert et conduit devant Alexandre, le monarque macédonien lui demanda comment il avait pu hasarder une pareille demarche. « J'étais curieux de voir et vous ct votre armée, dit l'empereur; je ne pouvais rien redouter pour moi, car je savais que je n'étais pas un objet de crainte pour Alexandre : d'ailleurs, si vous me faisiez tuer, aussitöt mes sujets placeraient sur le trône un nouveau chef. Mais je n'ai nulle frayeur, Alexandre ne peut pas blâmer ma conduite, puisque j'ai voulu seulement obtenir son amitié. » L'empereur s'étant engagé à paver un tribut, retourna dans sa capitale, et trois jours apres, il reparut avec une armée nombreuse. Alexandre craignant une trahison, fit ranger ses troupes en bataille. Alors, l'empereur de la Chine et ses ministres descendirent de cheval. Le prince macédonieu demanda au monarquechinois pour quel motif il avait rassemble des forces si considérables. « J'ai voulu, lui dit l'empereur, vous montrer mon armée, pour que vous

pussies voir que, si je désire la paix, ce n'est pas par impossibité de faire la guerre. Mais, j'ai consulté les astres; les cieux vous protégent et je ne fais point la guerre contre eux. » Alexandre, satisfait de cette reponse, n'exigea aucun tribut de l'empereur de la Chine et se coutenta de son amitie.

Les astrologues avaient prédit qu'avont de mourir. Alexandre serait assis sur un sol de fer, et aurait au-dessus de sa tête un ciel d'or. Un jour, non loin de Babylone, il eprouva un grand saignement de nez ; un officier qui était près de lui , ôta sa cotte de mailles , et l'etendit à terre pour que le roi put s'asseoir dessus; et il plaça un bouclier d'or au-dessus de sa tête, alin de le garantir du soleil. Aussitôt Alexandre s'ecria : « La prediction des astrologues est accomplie; je ne fais plus partie des vivants. Hélas! faut-il que la plante soit moissonnée au printemps, comme le fruit mur de l'automne : « Il écrivit a sa mere pour lui annoncer que bientôt il quitterait cette terre. Il demandait que les aumônes qui séraient faites à l'occasion de sa mort, fussent distribuées a des personnes qui n'eussent jamais connu les misères de ce monde. Sa mère chercha, mais en vain, des gens porfaitement heureux. Tous avaient eu leur part des maux et des chagrins de la vie. Tous avaient perdu des êtres qu'ils aimaient. La mere d'A-

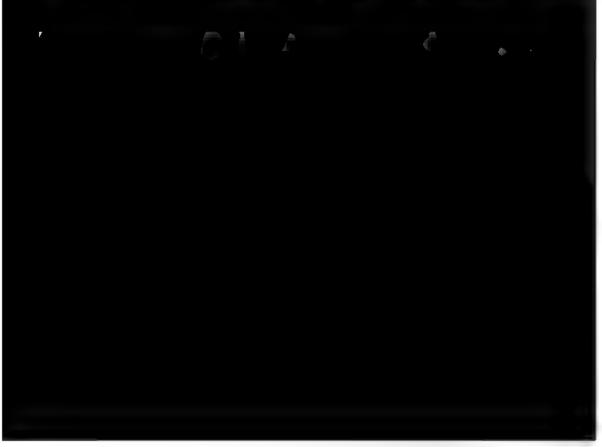
j'étais à votre place, je ue met pas à cet homme tant de bostéprecisement parce que je se s vous, lui dit Alexandre, que épargné. Je pardonne à mes es parce que je trouve du plaint le bien, et que je n'en ai aues cruel. »

Il dégrada un jour un officiel lui donna un emploi inférie lui qu'il avait. Peu de temps i lui demanda comment il se tro ses nouvelles fonctions. « Ce n' répondit l'officier, la position qu de l'importance à l'homme l'homme qui en donne à l'e Alexandre fut tellement sati cette réponse, qu'il rendit à i l'avait faite, sa première positi

Comme on lui demandait la raison pour laquelle il hong son maître Aristote que son pèr père, répondit-il, m'a amen sur la terre; par les leçons maître, je suis remonté de la ciel. »

BISTOIRE DE PERSE SOUS LES ME AT LAS ARSACIDES.

Nous avons vu plus haut (ment Alexandre devint paisible seur de toute la monarchie per mort de ce conquérant, les g macedoniens, après avoir cho dec, son frère naturel, pour



s l'an 256 avant Jésusce, seigneur parthe ou volta contre Agathoclès, ntiochus Théos, succeschus Soter, et fonda nnu des Parthes ou des

ommencer l'histoire des famille d'Arsace, nous uer qu'il n'existe pas de le entre l'empire des Pares Perses, comme l'étarand nombre d'auteurs. il est vrai, appartenaient e, suivant le témoignage nais ce peuple peu nom-'il n'habitait qu'une seule Perse, n'aurait jamais lui seul ces armées que employerent, suivant les , à la défense du terriaire des irruptions chez Les provinces qui consréalité l'ancien empire t réunies sous le sceptre envoyèrent leurs habilans les armées de ces ait donc peu exact d'atdifférences de race et s victoires que les Parrent sur leurs ennemis. qu'il ne faut voir dans s Arsacides, et plus tard Sassanides, qu'un simit de dynastie. Ces révot sans doute pour résulu premier rang dans la 3 provinces et les tribus irtenaient les souverains is le peuple et l'armée masse étaient toujours

grecs et latins qui ont de l'empire des Parthes, ire connaître les événes les Romains se trou-'apprennent que peu de s les autres, et les chroans, loin de suppléer n'indiquent pas même noms des successeurs s allons donner la suite bord d'après les sources grecques et latines, puis d'après les auteurs orientaux, comme nous l'avons fait jusqu'à présent pour les autres parties de l'histoire de Perse; mais nous serons obligé de nous borner à l'indication des dates et des noms propres. Pour étendre notre cadre, il aurait fallu y faire entrer des faits qui appartiennent bien plutôt à l'histoire des empereurs qu'à celle des Arsacides.

275

empereurs qu'à celle des Arsacides. Il y a, dit Malcolm dans son Histoire de Perse, depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne d'Artaxerxès, près de cinq siècles, et la totalité de cette ère si longue peut être considérée comme une lacune dans l'histoire orientale. Cependant, lorsque nous nous reportons aux écrits des auteurs romains, nous trouvons que cette période abonde en événements dont la nation la plus sière se tiendrait honorée, et que ces monarques parthes, dont on ne peut aujourd'hui retrouver les noms dans leur propre pays, ont été les seuls souverains sur qui les armes de Rome, parvenue au plus haut degré de sa puissance, n'aient pu faire aucune impression durable. C'est, au reste, à la nature de leur pays et à leur manière de faire la guerre qu'ils durent ces avantages fréquents sur les légions disciplinées des Romains. La frontière que le royaume des Parthes présentait à l'empire romain s'étendait depuis la mér Caspienne jusqu'au golfe Persique. Elle est composée de vastes déserts, de montagnes hautes et stériles, et de larges et rapides torrents. Dans toutes les directions, les légions romaines trouvaient le pays dévasté. On se battait, non contre une armée, mais contre la faim et la soif; et la méthode qu'avait le guerrier perse de décocher une flèche mortelle contre l'ennemi, dont son cheval au galop l'éloignait rapidement, peut être regardée comme le symbole du systeme de guerre au moyen duquel la nation parvint durant cette période à maintenir son indépendance. Ce système était approprié au pays, à l'homme et au vigoureux et léger animal sur lequel il était monté. Le succès en était si sûr, que les plus braves vétérans de Rome élevaient quelques murmures quand leurs chefs parlaient d'une guerre contre les Partites. »

TABLEAU CURONOLOGIQUE DE L'DISTOIRE DES ABSACIDES D'APRÈS LAS AUTRURS URICE ET LATING.

(An 256 avant J. C.) Arsace se révoite contre Antiochus Théos, et fonde un empire dans la province de l'arthie. Il meurt des suites d'une blessure reçue en combattant, et laisse la cou-

ronne à son frere Tiridate.

En montant sur le trône (an 253 avant J. C.), Timidate quitta son nom pour prendre celui d'Arrace. Il fut d'abord battu par les troupes de Séleucus Callinicus, fils et successeur d'Antiochus Théos, et obligé de quitter la Parthie. Mais il y rentra ensuite, et s'empara même de l'Hyrcanie. Il mourut en 217 avant J. C.

ARTARAN I', sen fils, lui succeda. Ce prince gouverna ses Etats avec gloire, et mourut la vingtième annec de son règne. Il eut pour successeur son fils Phriapatius, qui régna quinze

ans.

PHRANATE, fils de Phriapatius, succéda à son père (an 181 avant J. C.). Il soumut les Mardes, et mourut bientôt après cette giorieuse expédition.

MITHRIDATE I', frère de Phrabate, monta ensuite sur le trône (an 173 avant J. C.). Ce roi soumit la Bactrane la Perse la Media d'Élymanie.

avant J. C.) Il soumit Sinatrecki de Mithridate I^{er}, qui voulait la la couronne. Les guerres civile désolèrent alors l'empire des Araréduisirent le pays à un tel étal blesse, que les Arméniens la impunément des incursions de provinces parthes, voisines de frontières. Minaskirès mourat d âge fort avancé, l'an 77 avant l

SINATROCKÉS fut son successe lui-ci, qui etait extrêmement à socia a l'empire son fils Phrába Apres la mort de Sinatrockés, hate III regna seul (an 69 avant Ce prince contracta une allianc les Romains. Il mourut l'an 61 J. C., empoisonné par ses fils.

MITHRIDATE III, tils de Phral (an 60 avant J. C.), avait contila mort de son père. A peine trône, il exila son frère Oroc conspirait contre lui. Son ca cruel le rendit bieutôt odieux à jets qui le chasserent et rapp Orode. Celui-ci, devenu maître personne de Mithridate, le fit à mort l'an 54 avant J. C.

Onode signala son avenement defaite si fameuse de Crassus et truction des légions romaines sordres de ce genéral. Bientôt sifit une irruption dans la Syrie il fut chasse par Cassius. L'ann vante (50 avant J. C.), il dans ce pass son fils Pacore, e obtant tous au la Pacore, e obtant tous au la Pacore, e



277

es pour occuper le trône un 6 de J. C.). Ayant conurs romaines, il se rendit ujets, qui offrirent la couban, roi des Scythes, et Arsacides du côté de sa une guerre qui dura enins, Vononès fut obligé , laissant la couronne à

III (an 15 de J. C.), transeur de l'empire des Pari fils Orode sur le trône libère, redoutant les endes Parthes, envoya Gerre Orode. Le général rocelui-ci, et mit un autre trône d'Arménie. Artaut l'an 43 de J. C., après Bardanès, son second succéder.

n frère aîné; mais celuidu odieux à ses sujets par it obligé de céder de nounne à Bardanès. Ce derort l'an 47 de J. C., eut eur Gotarzès, qui laissa couronne à Vononès II, famille royale, l'an 51

ler, fils de Vononès, monta 'an 52 de J. C., après le urt de son père. Il enva-, et renouvela les anciens le sénat de Rome. Sa l'an 90 de J. C. on fils aîné, lui succéda. pept ans, et laissa la courère Chosroës, qui attira ne des Parthes les armes

II, sils de Chosroës, monta 'an 134 de J. C., et moue prince sit la guerre aux il battirent plusieurs sois Honnésès, déclaré roi par régna à la place de Volocouvra plus tard la coucèse II eut pour succese III, son sils.

IV (au 214 de J. C.) sit Romains, et les obligea à conclure avec lui une paix honorable; mais il perdit dans cette lutte ses meilleures troupes. Un Perse, d'une naissance peu illustre, et appelé Artaxerxes ou Artaxares, crut que le moment était venu de reprendre sur les Parthes la suprématie dont les Perses avaient été dépouillés. Artaban, instruit de cette révolte, marcha avec toutes ses forces contre Artaxerxès, qui avait une armée à peu près égale en nombre à celle de son rival. Après un combat acharné, la victoire se déclara pour les Perses. Artaban fut fait prisonnier et mis à mort par l'ordre d'Artaxerxès. Ainsi finit l'empire des Parthes, après avoir duré presque cinq siècles.

La race des Arsacides ne fut pas éteinte dans la personne d'Artaban. Une branche de cette famille continua à régner sur l'Arménie jusque vers le milieu du sixième siècle de notre ère.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉLEUCIDES ET LES ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIES-TAUX.

Les historiens persans rapportent qu'Alexandre laissa un fils appelé Askanderous, lequel se livra aux sciences sous la direction d'Aristote, et ne voulut point succéder au trône de son père. Alexandre, qui connaissait les dispositions d'Askanderous, partagea avant de mourir son empire d'Asie en trente provinces, dont il nomma gouverneurs les princes du pays ou des généraux grecs. Tous ces chefs étaient soumis aux Séleucides, héritiers de la puissance macédonienne en Asie. A près quatre-vingts ans de dissensions occasionnées par la conduite tyrannique des descendants de Séleucus, les troubles qui augmentaient dans l'Iran favoriserent les projets d'un seigneur de l'Irak-Adjémi appelé Asche, ou Arsch et aussi Arschac : celui-ci annonca qu'il avait en son pouvoir l'étendard royal des anciens rois de Perse (*), qu'un de ses aïeux, descendant de Gouschtasp, avait sauvé à l'époque où Darab fut vaincu par Alexandre.

(*) Cet étendard était le tablier de cuir de Caveh. Voyez p. 223, col. 2.

Asche disait encore que le bonheur qu'il avait de posseder le drapeau royal d'Afridoun prouvait que le ciel voulait se servir de lui pour rétablir l'ancienne monarchie des Perses. Cette opinion, soutenue par les astrologues, contribua beaucoup a faire réussir les desseins ambitieux d'Asche. Lorsque ce chef fut à la tête d'un parti considerable, il secoua le joug des Scleucides, soumit tout l'Irak-Adjémi, prit le titre de roi de l'Iran, et choisit pour capitale la ville de Reï. Les chefs du Fars, de l'Aderbidjan, du Mazenderan et du Khouzistan, le reconnurent pour suzerain, et s'engagèrent à le soutenir contre les Seleucides, à la condition de ne jamais payer de tribut ni à lui ni à ses successeurs. Asche consolida sa puissance, fit respecter son autorité dans tout l'Iran, résista aux attaques des Seleucides, et, après quinze ans de règne, laissa la couronne à son fils Gouderz I'', appelé . Ische II par plusieurs auteurs.

SCHAPOUR, fils de Gonderz, fut surnommé le grand roi, parce qu'il reconquit sur les Grecs les tresors des anciens monarques perses, et les fit porter à Suse et à Persépolis. Il occupa le trône pendant quinze ans, et eut pour successeur son petit - fils Bahram I'', dont le règne fut de onze ans. Balasch, qui lui succéda, conserva la couronne le même nombre

d'années.

FIROUZ I'r fut tout à la fois un

BALASCH II, fils de Firecall, douze ans.

ARDAVAN 1er conserva la con pendant treize ans. On ignore la du règne d'Asche III, son met

CHOSROES II, fils d'Astel cupa le trône pendant douzes sous le regne de ce prince que toriens orientaux placent la m de J. C.

BALASCH III, son fils 00 00 fils, lui succèda. On ignore la de son regne.

Gounge conserva la come dant vingt-neuf ans.

Nansi II, fils de Gouderz, le Khorasan et régna vingt sa

Nanst III, son fils, qui lui : étendit ses conquêtes. Il passi sur le trône.

ARDAVAN II eut un long ré temps de ce prince, le polyte repandit dans l'Orient.

ARDAVAN III, fils et success davan II, fut le dernier som la dynastie des Arsacides, ou disent les Orientaux, des Asch Nous allons rapporter les pretreonstances de la révolut suivant les historiens person perdre la couronne et la vie.

On a vu, dans l'histoire Caïaniens (*), que Babman posé du trône d'Istakhar e de Houmaï, sa fille, au pré Sassan. Ce prince quitta la se retira aux Indes, où il v



i **a**doraient Sassan, lui serait la souche d'une le. Babec appela aussiince, qui, pressé de t connaître son origine plaça aussitöt Sassan , et lui sit épouser une cette union naquit un ippela Ardschir, sura. Le jeune Ardschir, reux naturel, reçut une tion. A l'age de vingt i**t remarq**uer par son ourage dans les tournée d'Ardschir parvint r d'Ardavan III, levoir ce jeune homme, n le priant de l'envoyer continua ses études et i**taire**s avec les princes Un jour qu'ils étaient la chasse, Ardschir et éd'Ardavan, se mirent une bête qui fut percée hman prétendit l'avoir repoussa avec chaleur le Bahman, et s'altira van, qui l'éloigna de omma inspecteur des

après, Babec mourut fants máles, et Arda-:ommandement de la rs à Bahman. Mais à était-il parti, qu'Arit son ambition, s'aologues, pour savoir oint lui ôter le comit il venait de l'inrologues répondirent n à craindre de Bahls avaient découvert. ir art, qu'il y avait à né sous une heureuse auserait la ruine des schc. Cette prédiction e frayeur à Ardavan, ôt ses soupçons sur rchait les movens de ; mais il en fut empê-: femme de son harem e, et chargée de la sor et de ses bijoux. e temps, Guinare en-

tretenait une intelligence secrète avec Ardschir. Elle l'informa des desseins d'Ardavan. Ardschir, plein de reconnaissance, jura à Gulnare qu'il la prendrait pour épouse, et l'engagea à le suivre ; ils se déguisèrent l'un et l'autre, et sortirent de Reï emportant les joyaux les plus précieux d'Ardavan. Ardschir gagna la province de Perse, où la tyrannie du prince Bahman causait un mécontentement général, augmenté encore par le souvenir des vertus de Babec. Profitant de la disposition des esprits, il excita un soulèvement, sit connaître ses droits au trône, et se présenta devant Istakhar avec une armée d'environ cinquante mille hommes. Le prince Bahman avant marché à sa rencontre fut complétement défait, et se sauva à Reï grièvement blessé. Ardschir entra dans Istakhar aux acciamations de tout le peuple, et prit aussitôt le titre de roi. Plusieurs vassaux de la couronne, et quelques gouverneurs de province, irrités de la tyrannie d'Ardavan et de ses ministres, se déclarèrent pour Ardschir. La lutte entre les deux compétiteu**rs** dura douze ans. Après ce temps, Ardavan et deux de ses fils furent faits prisonniers dans une grande bataille: Ardschir ordonna de tuer Ardavan, et les deux princes furent enfermés dans un château; quant à Bahman, il se retira aux Indes.

MISTOIRE DE PERSE SOUS LA DYNASTIE DES SASSANIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS ET LATINS.

Artaxerxès ou Artaxarès, qui détrôna Artaban, était fils d'un homme de basse condition appelé Pabec, et qui exerçait le metier de cordonnier. Un jour un officier du nom de Sassan, traversant le pays des Cadusiens, alla loger chez Pabec. Celui-ci, très-versé dans l'astrologie, découvrit, au moyen de cet art, que de Sassan naîtrait un fils qui deviendrait illustre dans le monde. Pabec désirait vivement faire entrer Sassan dans sa famille; mais n'ayant aucune parente à lui donner en

mariage, il engagea sa femme à s'attacher à cet étranger. De cette union bizarre et crimicelle naquit Artaxerxès. Dano la suite, celui-ci etant devenu souverain de toute la Perse , il s'eleva une grande contestation entre Pabec et Sassan, qui tous deux revendiquaient la gloire de lui imposer leur nom. Il fut décidé par une espèce de transaction, qu'Artaxerxès serait appelé fils de Pabec, de la race de Sassan. Attaxerxès, doué d'une grande bravoure, d'un caractere entreprenant, et trèsadroit dans tous les exércices du corps, conçut le projet de secouer le joug des rois arsacides. Etant parvenu a faire révolter ses compatriotes, il battit les Parthes, tua Artaban, et prit le titre de roi des rois l'an 226 de J. C.

A peine affermi sur le trône, il s'occupa de rendre à l'empire des Perses son ancienne splendeur. Il fit de grands préparatifs de guerre, et déclara aux Romains que tous les pays qu'ils necupaient dans l'Asie Mineure avaient toujours eté gouvernés par des satrapes perses, depuis Cyrus jusqu'a Darius, et qu'il leur demandait l'héritage de ses ancêtres. Alexandre Sévère, alors empereur, désirait conserver la paix; il engagea Artaxerxès à éviter une lutte dont le succès était incertain, et à craindre les armées romaines qui avaient si souvent triomphé des Perses. Artaxerxès ne tenant aucun compte de ces representations, attaqua sans differer les pos tions fort lices que les mites de l'empire des Persa. dre Sévère, irrité de tant des fit arrêter ces envoyés et les en Phrygie, où il leur dona du Renonçant alors aux négocist entra dans la Mésopotamie e vra cette province presque su férir. Les événements qui a cette expédition sont rapport mamère tellement différente auteurs qui les ont écrits, c croyons inutile de les rapport

Dès qu'Alexandre Sévère 1 tour à Rome, Artaxerxès, de son absence, reprit toutes vinces que les Romains lui an levées. Ce prince mourut ap régné quinze ans moins dem

Sapon, fils d'Artaxerzès (2 J. C.), continua la guerre e Romains, L'empereur Gordi rendu en Syrie, marcha com à la tête d'une armée considi força les Perses à se retirer c patrie. Il poursuivait ses soc qu'un officier de ses garde Philippe, l'assassina pour i de l'autorité souveraine. Phil paix avec Sapor, et lui abar Mésopotamie et l'Arménie, q ensuite contre sa parole, **pou** deplaire au sénat de Rome blamé cette cession. Aussité départ de l'armée romaine, l recommencerent leurs incut s'avancèrent jusqu'à la ville qu'ils assingérent L'emper-



ncore. Il fit massacrer ute un grand nombre de omains, et loin de conttre en liberté l'empereur aitait cet illustre vieillard : la plus indigne, jusqu'à ed sur le cou pour monter in, suivant quelques aul'avoir retenu longtemps le tit écorcher vif. Depoque, la gloire de Sae piùs en pius. Odenat, ir sa première victoire, sions dans les provinces ia Perse, et s'avança iois jusque sur les bords rès sa mort, Zénobie conuerre, qu'elle fut ensuite rrompre pour se défendre pereur Aurélien. Sapor, redoutable ennemie, atirs peuples barbares voitats. Il mourut après un te et un ans.

sou Hormisdate, fils de sur le trône l'an 272 de na qu'un an et dix jours, uronne à son fils Vara-

régna trois ans.

3 II, fils du précédent, se nvahir les provinces ro-'6 de J. C.), lorsque l'emus marcha en personne rarane effravé envoya des s à Probus, qui les recut , **et cons**entit cependant à r la paix. Probus avant e temps après que le mo-: **songeait de nouv**eau à pire, résolut de le préveen marche, lorsque ses assacrèrent. Carus, son vait pénétré jusqu'à Ctétrouver de résistance, rut. L'armée romaine se i route pour l'Italie, sous le Dioclétien. Vararane, : la présence de ses ennede fortisser les frontières me. Il se disposait même ouvelle incursion sur les ampire romain, lorsque Dioclétien parut en Arme armée considérable. Vararane effrayé n'osa pas sortir de ses États, et il mourut bientôt après.

Il avait régné dix-sept ans.

Vararane III, son fils, lui succéda (an 293 de J. C.). « Ce prince, dit « Agathias, fut surnommé *Segansaa* , « non sans raison, et en vertu d'une « ancienne coutume. Quand les rois de « Perse ont réduit sous leur obéissance « quelque nation voisine, ils ne tuent « pas les vaincus, mais, après leur « avoir imposé un tribut, ils leur lais- sent toute liberté d'habiter et de cul-« tiver le pays, mais ils mettent à mort « les chefs de la nation, et prennent « pour leurs fils le titre de prince de la nation vaincue. Vararane II avant donc soumis la nation des Segestains, « son fils fut appele Segansaa, c'est-

« à-dire roi des Segestains. »

Na BSES, qui succéda à Vararane (an 294 de J. C.), régna sept ans et cinq mois. Ce prince, vaincu dans deux batailles par Galère, qui pénétra jusqu'au delà du Tigre, finit par surprendre les Romains et les tailla en pièces. Galère lui-même ne se sauva qu'à grand'peine. Ayant obtenu de l'empereur Dioclétien une seconde armée, il remporta sur les Perses une victoire complète. Narsès, blessé dans l'action, se retira, avec les débris de ses troupes, sur des montagnes escarpées. Ses bagages et ses trésors, ainsi que ses femmes, ses enfants, ses sœurs et ses concubines, tombèrent au pouvoir des Romains, auxquels il fut obligé de céder cinq provinces pour obtenir la paix. Galère lui rendit sa femme; mais ses sœurs, ses concubines et plusieurs autres personnages de distinction, furent conduits à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Narsès , rongé de chagrin, ne survécut pas longtemps à ses désastres.

HORMISDAS OU HORMISDATE II (an 302 de J. C.) régna, comme son père, sept ans et quelques mois. Ce prince, qui était d'une santé très-faible, étant tombé malade, les grands du royaume appelèrent des mages, auxquels ils demandèrent si la reine, qui était alors enceinte, accoucherait d'un sils. Sur leur réponse affirmative, ces seigneurs

placèrent la tiare royale sur le sein de la reine, et prétèrent serment de fidélite au fils d'Hormisdas qui n'é-

tait point encore né.

Le prince dont la reine accoucha (an 310 de J.C.) fut appelé *Sαpor II*. Il devint ungrand roi, et se proposa toujours de reconquérir sur les Romains les provinces qui avaient appartenu autrefois aux rois de Perse. Bien convaincu que son armée ne pouvait pas lutter à forces égales avec les troupes réglées des Romains, il engagea plusieurs nations harbares, dont le pays était situé près des provinces romaines . à y faire des incursions. Ce prince étendit son empire sur plusieurs contrées au nord et à l'est de ses États; il augmenta ses revenus par une bonne administration, disciplina ses troupes, et montra toujours un grand respect pour la constitution civile et ecclésiastique de la Perse. Cette conduite, résultat de ses convictions ou de sa politique, l'amena à persécuter les chretiens. Cependant Constantin lui ayant écrit en leur faveur, il se montra moins cruel.

Ce prince, après avoir fait de grands préparatifs de guerre, réclama de Constantin les provinces que celui-ci possédait dans l'Asie Mineure. L'empereur romain, quoique déjà âgé, se disposait à marcher en personne contre les Perses, lorsqu'il mourut. Sapor, profitant des croubles qui suivirent cet événement s'empara de tout le pass qu'il mais ceux-ci étant ensuits se leur trouble, repoussèrent le seurs, blessèrent dangereuse por et tuérent son fils.

Les deux souverains, fatige lutte qui trainait en longues rent à leurs généraux le soluduire les opérations, et qui theâtre de la guerre. Sopor plusieurs expéditions contre ples barbares qu'il soumit à pire, et conclut avec d'au paix solide. Il y eut vers ce époque des propositions de p gées entre les Perses et les mais aucun des deux parti voulu rabattre de ses prétent ne fut conclu.

Telle était la situation des sances, lorsqu'un officier d romaine, appelé Antonia, si la cour de Sap**or pour queig**t mecontentement. Le roi de accorda bientôt la plus gr fiance, et par ses conseils, en toute hâte vers l'Euph entrer dans la Syrie, qui di sieurs années n'avait éprou invasion, et promettait ainsi proie à la cupidité. Le g main Ursinicus arrêta Sapc ouvrages qu'il fit élever sor de l'Euphrate. Le roi de pouvant pas forcer le passage Amide. Cette ville fut emporte après un siége de soixante jours, dans lequel les Perses



fortes, et resta dans ses nt toujours sur la défenprès, l'empereur Cons-

A peine sur le trône, nmé l'Apostat, son sucprit une nouvelle expéles Perses. Il entra en idit maître d'un nombre e villes et de châteaux, qu'à Ctésiphon, dont il rendre le siège. Ses géit représenté la difficulté ait à s'emparer d'une par sa position, et au uelle le roi de Perse ne s d'arriver avec toutes renonça à ce projet et rche, avant suparavant flotte, qui était dans le qu'il avait en la détruinpēcher que les Perses ent maîtres, et de pou**des tro**upes qu'il aurait laisser pour la garder. après avoir donné cet , il reconnut la faute : et voulut éteindre l'inil était trop tard. Les its de cet événement, out ce qui se trouvait zne, alin de réduire par ée romaine, qui ne poude vivres que du pays. trémité, Julien prit le **lord**uène, où il espérait oi nourrir ses troupes. les Romains, sans cesse s Perses, eurent encore ffrir de la faim. Arrivés *faranga*, ils trouvèrent e très-considérable com**lérène, général de la** mpagné de deux fils de dues grands seigneurs. erses étaient armées de et portaient des casques semblables à une tête yeux et les narines de trous qui permett de respirer librement. , dit Ammien Marcelde cavaliers armés de , et qui se tenaient imz s'ils avaient été attachés sur leurs chevaux par des crochets d'airain. A côté de ceux-ci étaient des archers dont les flèches de roseau faisaient de très-dangereuses blessures; ensuite venaient des éléphants.

Les Romains commencèrent l'attaque, et après un combat long et opiniâtre, les Perses fléchirent. Les deux partis conclurent une trêve de trois jours; les hostilités recommencèrent ensuite. Dans une attaque des Perses, Julien s'étant imprudemment exposé sans cuirasse, fut blessé mortellement par une flèche tirée au hasard. Jovien, élu par les soldats à la place de Julien, se vit obligé, pour sauver les débris de l'armée romaine, d'accepter la paix, en cédant à Sapor cinq provinces avec les villes de Nisibe et de Singara.

Après avoir conclu ce traité de paix si avantageux, Sapor fit une expédition dans la Tartarie et dans les Indes. Jovien étant mort environ huit mois après son avénement, Sapor, au mépris de la foi jurée, entra sur les terres de l'empire, pénétra dans l'Arménie, et tua Arsace qui en était roi. L'arrivée d'un général romain le força de rentrer dans ses Etats. Ce fut alors qu'il transféra à Ctésiphon, ancienne capitale des Parthes, le siége de la monarchie. La position de cette ville l'aurait sans doute fait choisir depuis longtemps pour capitale aux princes sassanides, s'ils n'avaient pas craint de mécontenter les habitants de la province de Perse, qu'ils avaient intérêt à inémager. Cette translation fut le dernier acte important de la vie de Sapor, qui mourut bientot après. Il avait régné 70 ans, autant qu'il avait vécu.

Sapor II eut pour successeur Artaxerxès II (an 380 de J. C.), qui, suivant quelques auteurs, était son frère, et suivant d'autres, son fils. Ce prince régna quatre ans, toujours en paix avec les Romains.

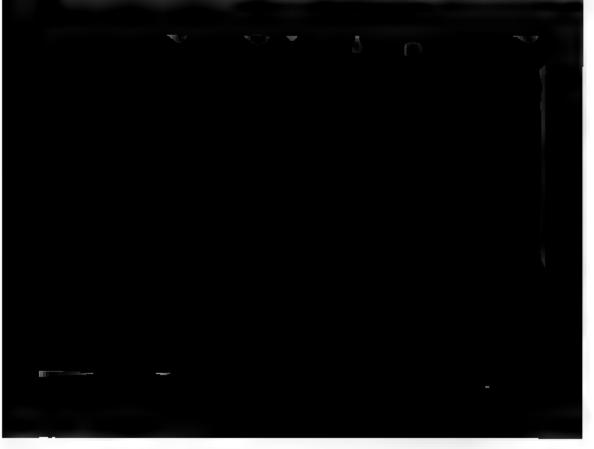
Sapor III, son fils et son successeur (an 383 de J. C.), régna cinq ans. Nous ne savons rien touchant ce roi, sinon qu'il observa religieusement le traité de paix conclu par son aïeul avec les Romains.

VARABANE IV, fils et successeur du précedent, fut surnommé, comme nous l'apprend Agathias. Kermasaa 'Kermanie, parce qu'il avait eu sous son pere le gouvernement de cette province. Il conserva la paix qui existait entre la Perse et les empereurs de Constantinople; c'est pour cette raison que les historiens grees nous donnent si peu de details sur son regne, qui ce-

jændant dura onze ans.

Isbio ennés, qui succéda à Vararane (an 400 de J. C.), est incontestablement un des plus grands rois qui aient régnésur la Perse. A son lit de mort, Arcadius, empercur d'Orient, justement inquiet du sort de son fils Theodose II. encore au bereean, et redoutant surtout pour lui et pour l'empire les attaques des Perses, pria par son testament Isdigerdès d'accepter la tutelle de ce jeune enfant, et de prendre l'empire romain sous sa protection. A peine instruit des dernières volontés d'Arcadius , Isdigerdès envoya à Contantinople un de ses eunuques appelé Antiochus, homme d'une expérience consommer, pour surveiller l'éducation de Théodose. Il faisait déclarer en même temps au sénat que quiconque attaquerait son pupille l'aurait pour cancon. Isdigerdes ne démentit jamais son génereux caractère, et, tant qu'il vécut, l'empire d'Orient, protègé par ce fidèle allie, jouit de la paix la plus profonde

cruelle , et se mirent en sûrdi terres de l'empire romain. Le instruits de ce qui se passail placer sur la frontière des gan arrêter les fugitifs; cependa gré cette mesure, presque tou verent. Vararane fit redema sujets à Theodose II, qui, saci le sort qui attendait ces inf refusa de les lui rendre. Vari de represailles : il garda des que Thredose avait envoyés gerdes pour travailler aux 📾 et d'argent de la Perse, et toutes les propriétés des Roi se trouvaient dans ses Etats. était plein d**e br**av**oure e** vite, adroit à tous les exe corps, d'une force prodigieus disposé à recourir à la voie (qu'aux négociations ; aussi e les amenérent-ils bientôt w avec les Romains. Les Pers mandes par Narsès, se mireo pagne des le printemps ; ma contrérent les Romains qui, r diligents qu'eux , s'étaient c cés jusque dans l'Arzanène, eing provinces en deça du Tir à la Perse par Jovien. Là il grande hataille que Narsès p general voulant transporter de la guerre dans une pro maine, gagna les plaines de potamie, se dirigeant vers l'I mais Ardaburius l'atteign



retraite à l'armée romaine, vers l'Euphrate une forte di-Sarrasins, ses alliés, et marpersonne sur Nisibe. Les frappés, à ce qu'il paraît, eur panique, se jetèrent dans ;, où un très-grand nombre x trouvérent la mort. Cepenrane s'approchait de Nisibe s les forces de la Perse, et is, sentant bien qu'il ne pourii résister, mit le feu à ses et se retira sur les terres de /ararane mit aussitôt le siège iesène, nommée Théodosiouis que le grand Théodose parée et fortisiée. Il usa de ioyens connus alors pour se **Rre de la ville;** mais n'ayant sir il se retira, après l'avoir iégée durant un mois en-

pagne suivante (an 422 de fut pas heureuse pour Varaæigneur perse ayant appele ve d'entre les Romains à un ngulier, Aréobinde courut ini, le renversa de cheval et sa lance. Cet échec d'amourl pour les Perses le signal s assez importantes : Arda**prit et tailla en pièces plu**is d'armée avec les généraux imandaient; et les habitants **étant sortis en** armes pour à l'armée-des Perses, furent s et détruits par les Roitelois ces batailles sanglant loin d'être aussi funestes . qui trouvaient facilement er sur les lieux, qu'aux Ro-¿és de faire venir des renforts es extrêmement éloignées. frappé du désavantage de choses, fit faire à Vararane itions de paix que ce prince **isposé à** accepte**r** ; mais les s'y opposèrent. Nous avons casion de parler de ce corps t en Perse depuis les preesseurs de Cyrus (*). Les solcomposaient étaient tous des

hommes distingués par leur naissance, leurs richesses et leur courage. On les appelait Immortels, parce que leur nombre ne diminuait jamais. L'homme qui inourait était aussitôt remplace par un autre. Ces Immortels, qui jouissaient d'une grande considération auprès des rois de Perse, engagérent Vararane à n'accepter aucune proposition jusqu'à ce qu'ils eussent essayé encore une fois de vaincre les Romains. Ce prince consentit avec joie à ce qu'ils lui demandaient. Aussitöt les Immortels se partagèrent en deux corps, dont l'un attaqua de front les Romains, tandis que l'autre lit un détour pour les prendre en queue. Une sentinelle romai ne, placée sur un endroit élevé, vit ce mouvement et se hâta d'en instruire son général. Celui-ci, averti à temps, attaqua les Immortels qui allaient se mettre en embuscade, et les tailla en pièces, puis, se jetant sur ceux qui attaquaient de front, il les défit entièrement.

La destruction d'un corps qui faisait l'orgueil et la principale force de la Perse, rendit Vararane plus traitable. Ce prince conclut pour cent ans la paix avec les Romains. Un des principaux articles portait que les rois de Perse permettraient à leurs sujets le libre exercice de la religion chrétienne. Cette clause tut tres-mal observée. La persécution recommença presque aussitöt et continua pendant tout le régne de Vararane, mais avec beaucoup moins de fureur, car ce prince ne pouvait pas se défendre d'un sentiment involontaire de respect pour les chrétiens, depuis qu'il avait eté témoin du fait que nous allons rapporter. Les Romains, quand ils entrèrent dans l'Arzanène, enleverent un grand nombre d'habitants de ce pays, et les traînèrent à la suite de l'armée. Ces infortunés furen**t** ensuite conduits, au nombre de sept mille, dans la ville d'Amide, où ils se trouvèrent réduits à la plus affreuse misère. L'evêque Acace sit vendre avec l'autorisation de son clergé les ornements et jusqu'aux vases sacrés de l'églisc. Il racheta ensuite les prisonniers, leur donna des vêtements et les

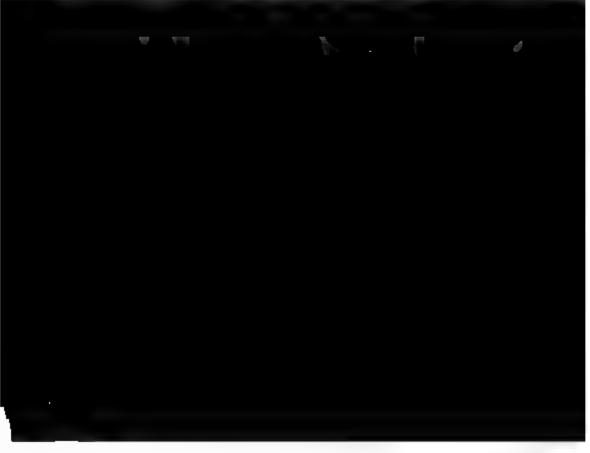
ci-devant page 117.

renvoya en Perse avec de l'argent pour faire le voyage. Les préventions de Vararane ne tinrent pas contre une si grande générosité. Ce prince voulant témoigner sa gratitude et son admiration au saint prélat , le fit prier de venir en l'erse. Acace ayant reçu de Théodose l'ordre de céder aux désirs de Vararane, se rendit à la cour de ce roi, qui lui donna les plus grands témoignages de respect, et, à sa considération, accorda plusieurs grâces aux chrétiens. Si les honnes dispositions de Vararane en faveur du christianisme restèrent presque sans effet, il faut en accuser les mages, très-influents sons les Sassanides, et animés de la haine la plus violente contre les chretiens.

Vararane passa le reste de sa vie dans une paix profonde. Il mourut auné et regretté de tous ses sujets, après un regne qui avait duré viagt aus.

ISDIGENDES II, fils de Vararane V, monta sur le trône en 411. Cette même aunee il arriva en Armenie une révolution qui intéresse l'histoire de Perse. Apres avoir conclu la paix avec les Romains en 371, Sapor II s'était emparé d'une partie de l'Armenie. Ce royaume, bien que très-faible, existait copendant toujours. Les Arsacides, qui tiraient leur origine des rois parthes, avaient conservé à la faveur de leurs montagnes le titre de rois et la souverainete de quelques provinces, malgré la paissa de des l'arses arsacides en-

tuée à deux lieues des sources à phrate et du Tigre, une fer qu'il appela Théodoslopolis. ? que cette révolution s'accompli Arménie, Isdigerdès était dans rasène, occupé à soumettre belles. A son retour, il se 🖷 défendre le pays que Tigrane l donné et à soutenir les prit élevées par Sapor sur l'Armé tiere. Théodose, instruit des [tifs que faisoit Isdigerdès, en Asie Anatolius avec une armé que ce général arriva en Méso; Isdigerdés avait déjà passé le B'avançait contre les Romal deux armées étant en présent tolius, qui connaissait la gé du roi de Perse, descendit d et marcha seul à sa rencontre offrir la paix. Isdigerdès, fla contiance que lui témoignait lius, le reçut avec toute sorte (mais il refusa de régler les co de la paix dans un pays qui nait aux Romains. Il rentra e et conclut avec Anatolius u d'un an , pendant laquelle on conditions de la paix. Il fut que la partie de l'Arménie cé Tigrane appartic**ndrait à la 1** celle d'Arsace aux Romains, : cune des deux nations ne pour ver de places fortes sur les fo La partie de l'Arménie qui 1 cedee aux Perses, prit le nom sn me e. Isdigerles, qui avi



neme temps on vit arris du roi des Ephthalites, 'érozés, après lui avoir mérité, que leur souvenit à lui laisser la vie oldats de son armée, s'il sterner devant lui, l'ason seigneur, et prorment de ne jamais faire Ephthalites. Pérozès lages qui étaient autour e, afin de savoir s'il poules propositions qui lui s. Les mages répondiard du serment il poumme bon lui semblerait: ce qui était d'adorer lé alites, il fallait user de er ce roi. « L'usage, dint d'adorer tous les maevant, il faudra prendre pour aller trouver le lites; vous vous jetterez our adorer le soleil, et ainsi la honte de vous ant votre ennemi. » conforma aux avis des 1 le serment qu'exigeait ohthalites, heureux de ce moyen, ramener en nne et son armée. Bienses serments, il rentra le pays des Ephthalites, en pièces son armée. **ēme** fut tué dans cette avait régné vingt ans. ; qu'avant de mourir, ii une perie d'une grande de par la suite personne irer. Les Perses, toués pour les fables et les it sur ce précieux joyau

tcetauteur, sur les bords ne, un coquillage qui renrle d'une blancheur adne grosseur extraordinaiétait un monstre marin nt de plaisir à voir cette it et jour il suivait le idant qu'il ouvrît sa cone la faim pressait le jetait sur la première

nt, qui nous a été con-

ope:

proie qu'il rencontrait, puis aussitôt il retournait auprès du coquillage. Un pecheur remarqua aussi cette perle. Il aurait bien voulu s'en emparer ; mais la crainte du monstre marin l'empéchait de rien entreprendre. Il se contenta de rapporter à Pérozès le fait extraordinaire dont il avait été souvent témoin. Pérozès conçut aussitôt un violent désir de posséder la perle, et il n'oublia ni les flatteries ni les promesses pour engager le pêcheur à essayer de la conquérir. Ne pouvant plus résister aux instances du roi, le pêcheur lui dit : « Seigneur, les hommes aiment beaucoup l'argent, ils aiment encore mieux la vie; mais ils aiment leurs enfants par-dessus toute chose, et cette affection est si forte qu'elle fait tout entreprendre. J'espère vaincre le monstre marin, et vous rendre maître de la perle. Si je puis réussir, je serai riche pour toute ma vie; car je ne doute pas qu'étant le roi des rois. vous ne me donniez une magnifique recompense; mais, si je meurs, votre bonté vous **port**era à prendre soin de mes enfants. Ainsi, la mort même me sera utile. » Après avoir dit ces paroles, il alla vers le bord de la mer, et s'assit sur un rocher en attendant que le monstre marin s'éloignât de la perle pour chercher sa pâture. Avant choisi le moment favorable , le pécheur saisit la perle et se hâta de regagner le bord. Se voyant poursuivi, il jeta la perle à ceux qui l'attendaient sur le rivage, et fut bientôt dévoré par le monstre. Les gens qui recurent la perle, la portérent à Pérozès et lui racontèrent comment les choses s'étaient passées.»

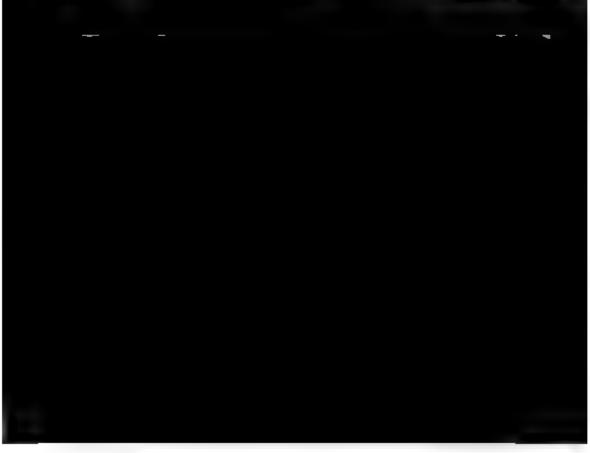
Les sils de Pérozès, au nombre de treute, périrent avec leur père, à l'exception du dernier, appelé Cabadés, beaucoup trop jeune pour prendre part à l'expédition. Les Perses n'osant pas, dans les circonstances difficiles où se trouvait la monarchie, consier le gouvernement à un enfant sans expérience, placèrent sur le trône (an 482 de J. C.) Balas, frère de Pérozès. Ce prince, doué d'excellentes qualités, était dépourvu de talents militaires. Aussi les Perses sur le trêne litaires. Aussi les Perses sur le trêne de litaires.

duits, pendant deux ans, à payer un tribut aux Ephthalites, et pendant deux autres années que dura encore le règne de Balas, ils n'opposèrent que peu de resistance à ces barbares. Balas mourut de chagrin, en voyant qu'il ne pouvait pas delivrer son pays du

joug honteux des etrangers.

Cabadès monta sur le trône à la mort de son oncle (an 485 de J. C.). Co prince, plem de courage et passionné pour la guerre, vainquit les Ephthalites qui avaient fait une irruption dans la Perse, et parvint à sonmettre ce peuple. Mais son caractère inflexible et son penchant pour la nouveaute le rendirent bientôt aussi redoutable à ses sujets qu'il l'avait eté aux ennemis de la Perse. Il changea la constitution du royaume, abolit toutes les prérogatives dont la noblesse avait jout sous ses predécesseurs et ordonnapar un édit la communauté des femmes. La poblesse persane, lasse de tant d'infamies, se revolta. La onzieme annec de son régne, Cabades fut jete dans une prison, et les Perses élurent à sa place Zamasphès, frère de Pérozès. Aussitôt que celui-ci fut sur le trône (an 496 de J. C.), il delibera avec les principaux séigneurs de la Perse, pour savoir a quel partí on s'arreterait touchant Cabades. Les membres de l'assemblee émirent plusieurs opinions differentes; cependant la plupart étaient d'accord sur un point, e'est qu'il fall trouseiver la verileir. mort, de parler de ceux qui y : enfermés ou même de promo nom.

 Cabadès ayant été jeté dæ prison. Zamasphès s'occupa parer les maux que son prélé avait faits à la Perse. Tandis 🛡 vaillait ainsi à faire le bonber sujets, il survint une nouvelle tion qui replongea la Perte d abime de maux. La reine, 📾 Cabades, prenait un soin p# de son époux pendant qu'il t prison. Comme cette prince? d'une tres-grande beauté, le 0 dant du château de l'Oubli cost elle une violente passion. C instruct de l'amour de cet offic la reine, ordonna à celle-cide ter a tous ses desirs. Alors sion de cet homme étant desé core plus effrénée, il permit à l qui l'en avait sollicité , d'entre prison et d'en sortir quand e drait. Un grand seignenr pers Scoses, ann intime de Cabo tenait toujours dans les eavi châtean, cherchant une occa taire evader le prince. Il lui par la reine qu'il l'attendait : chevaux. A la nuit , Cabadès , #) les habits de la reine, passa 🕨 des gardes, qui, trompés pa guisement, le laissèrent aller. de Cabades ne fut découverte sieurs jours après , et lorsque (avait en tout le temps nécessa



nit dépensées pour le one, voulut faire un reur Anastase. Celuiisposé à épuiser ses ourir un ennemi reondit par un refus. s irrité entra, sans n de guerre, sur les ilens soumis aux Rodans la Mésopotamie, Amide, dont il com-: 5 octobre 502. Les le surpris en pleine rent une vigoureuse iès, désespérant de allait lever le siége, nidéniens, informés 1, commencèrent à du haut de leurs muies femmes de mauerent aux assiégeants i blessait la pudeur. t remarqué cette acbadès qu'il ne devait e, parce que la connes prouvait que les e montreraient bienout ce qu'ils avaient uelques jours après, enant à l'armée assiéouvert l'entrée d'un onduisait à une tour ile, surprit les gens te tour; et Cabadès. temps appliquer des s murailles, ordonna irale que les Amidént d'abord; mais Caerre nu à la main, e remonter à l'assaut. er plusieurs qui refua place fut emportee s quatre-vingts jours

'habitants; mais ennt entré dans la ville,
é lui représenta avec
t indigne d'un roi de
incus. Cabadès, tout
it: « Mais pourquoi
sté? — C'est, lui rérd, parce que Dieu
fussiez redevable de

la possession d'Amide à votre courage, et non pas à notre volonté. » Cabadès, apaisé par ces paroles, fit cesser le carnage; mais la ville fut pillée, et on vendit les habitants comme esclaves. En se retirant, Cabadès laissa à Amide une garnison de mille hommes, avec un commandant perse appelé Glone.

Des que l'empereur Anastase fut informé que Cabadés avait mis le siége devant Amide, il fit partir de Constantinople une armée de cinquante-deux mille hommes sous le commandement des plus habiles gépéraux. Lorsque ces forces passèrent l'Euphrate, la ville d'Amide était déjà prise, et Cabadès se trouvait campé près de Nisibe. Ca prince ayant su que les généraux romains avaient partagé l'armée en plusieurs corps, attaqua une de ces divisions et la détruisit entièrement. Informé en même temps que les Huns avaient fait une irruption dans son royaume, il fut obligé d'interrompre les opérations contre les Romains pour se porter avec toutes ses forces au secours des provinces envahies. Dès que les Romains furent assurés de la retraite de Cabadès, ils mirent le siége devant Amide; puis ayant réussi à attirer hors de la ville Glone avec deux cents cavaliers, ils les massacrèrent. La garnison, considérablement réduite par cette perte, montra toujours le plus grand courage. Le fils de Glone fut investi du commandement. Après un long blocus, le nouveau commandant n'ayant plus que fort peu de vivres, qu'il ménageait avec le plus grand soin, offrit aux Romains de quitter la ville si on lui offrait des conditions honorables. Pendant la négociation, il lit distribuer a ses soldats, en présence des parlementaires romains, les provisions qu'il avait en réserve. Cette ruse lui réussit parfaitement; les Romains lui accordèrent une somme considérable pour rendre la place qu'il ne pouvait plus tenir, et la garnison sortit avec armes et bagages. Comme les hostilités entre les Perses et les Huns continuaient toujours, Cabadès fit avec les Romains une trêve de sept ans. Ainsi fut terminée cette guerre, au

mois d'avril 505, après avoir duré trois ans.

Cabadés avait en de ses concubines un grand nombre d'enfants; et de ses épouses légitimes trois fils , Caosès, Zames et Chosroes. Il désirait assurer la couronne à ce dernier; et craignant que les Perses ne voulussent pas ratifier son choix, il écrivit à l'emperettr Justin, le priant d'adopter Chosroes pour son fils. Les conseillers de l'empereur ayant montré combien il serait dangereux d'adopter un etranger qui pouvait un jour prétendre au trône de Constantinopie, la proposition de Cabadès fut rejetée. Séosès avait eté ehargé, avec un autre Perse appelé Mébodés, de conduire les négociations relatives à cette affaire. Après le refus de l'empereur. Séosès fut accusé par ses ennemis de trahison envers le roi da Perse. On lui reprocha encore d'avoir adoré des divinités étrangères, et d'avoir fait enterrer le corps de sa femme sans tenir compte de la loi des mages, qui défend de souiller le sein de la terre en y renfermant des cadavres. Ces accusations suffirent pour perdre un homme qui paraît avoir été aussi juste que probe, mais auquel on reprochalt une grande hauteur. Cabades, qui lui devait le trône, feignant un grand respect pour cette religion. des mages à laquelle il avait porté tant d'atteintes, laissa exécuter la sentence de mort prononcée contre lui.

Vers cette époque, Justimen étant

heure plus avancée, espérant trouve les Perses, qui ue mangeaient que la soir, affaiblis par une longue absbnence. Les Perses lancerent d'abon une grande quantité de fleches qui ne firent que peu de mai aux Romani, parce que le vent qui soufilait de côté de ceux-ci en amortissant la fora-Quand les flèches furent épuisees, la deux armées s'attaquerent avec la lance. Alors le combat devint terriba-Les Perses ayant commence à ceder, prirent bientôt honteusement la fuit. Les Romains leur tuerent cinq mile hommes, et ils en auraient fait 🗷 plus grand carnage, si Behsaire s'e vait donné ordre de cesser la pour suite, dans la crainte que ces ges irrités ne recommençassent le comba-Dans l'Arméme romaine, Mermerou. général des Perses, essuya deux de faites. Tant de désastres n'abathres pas le courage de Cabodès. Ce prist refusa même de conclure la paix a 📽 les Romains, a moins que ceus-ci al lui donnassent satisfaction sur tous le griefs reels ou imaginaires qu'il pritendait avoir regus. En même temps, il confia une armes a Azarethes, qu'il chargea de rayager les provinces remaines situees près de l'Euphraine Bélisaire n'ayant pas asses de troupel pour lutter avec avantage contre Amrethès, evitait une affaire génerale Ses soldats, taxant sa prudence de temidité, l'obligèrent a livrer bataille aux Perses. Ce que le general comain



e de ces slèches. On comptait les lièches qui restaient dans cilles, et le roi savait par leur combien il avait perdu de soles usage était déjà ancien chez ies au temps de Procope. Quand hés fut de retour, Cabadés lui la quelles villes il avait prises, **s'ét**ait engagé à le rendre maître **iche. Azaréthès répondit qu'il gné une bataille. Cabadès com**alors que l'on fit la revue de et que chaque soldat reprit :he. Comme il en resta un grand : dans les corbeilles, le roi tit roches à Azaréthès, ne lui acsucune récompense, et choisit roes pour lui succéder.

la même époque, Bélisaire fut à Constantinople, et Sittas le **ca dans le commandement des** i destinées à agir contre les Ca général reconnaissant toute **triorité de Merméroes** comme i **de guerre, réso**lut d'employer Lontre lui. Il envoya dans le des Perses, alors occupés au **le Martyropolis,** un émissaire i**onça à Merméroe**s que les Mas-**, gagnés** par l'or de Justinien, osaient à faire une incursion 1 Perse. Cette fausse nouvelle i **Merméroes** à traiter avec les **na; et la mort de Cabadés**, qui pendant les négociations, le dé**poclure une trêve et** à ramener en Perse.

ità Cabadès, étant tombé griè-. **maiade et s**entant que sa fin **mit, il lit ve**nir un Perse appelé is, dans lequel il avait la plus confiance, et il le chargea de **xecuter son testament, par** il nommait Chosroes pour son mur. Après avoir pris ces dis**ms.** Cabades mourut. Caosès realu se mettre en possession **s com**m**e fils** aîné de Cabadès, 🕦 s'y opposa, en disant que pouvait s'attribuer l'autorité nine, et qu'il la fallait recevoir consentement des grands de Caosès, qui se croyait assuré i**rage de toute** la noblesse, se soumit à la volonté de Mébodès. Quand les grands de l'État furent assemblés, Mébodès lut le testament par lequel Cabadès désignait Chosroës pour son successeur, et le souvenir du courage du feu roi engagea toute l'assemblée à obéir à sa dernière volonté.

CHOSROES, étant monté sur le trône (an 531 de J. C.), reçut une ambassade de Justinien, qui le faisait complimenter sur son avénement et lui proposait la paix. Chosroës traita fort bien les ambassadeurs, à la tête desquels était Rufin; mais quand on en vint à rédiger les articles du traité, il se montra moins facile qu'on n'avait pu le supposer d'abord. Enfin, après de longues négociations, les Romains compterent à Chosroës une somme d'argent qu'il exigeait, et la paix fut conclue.

Le commencement du règne de Chosroes fut agité de troubles. Les grands du royaume croyant trouver dans ce prince les mêmes inclinations qui avaient rendu pendant un temps Cabadés si redoutable à ses sujets, résolurent de le déposer et de mettre à sa place un autre descendant de Cabadès. Ils étaient plus portés d'inclination pour Zamès, fils de Cabadès, que pour tout autre; mais ce prince était privé d'un œil, et les lois du royaume ne permettant de placer sur le trôue qu'un prince exempt de tout défaut corporei, ils résolurent de donner la couronne à Cabadés, tils de Zamés, et de nommer celui-ci régent du royaume. Zamés ayant accepté ces offres, les conjurés n'attendaient qu'un moment favorable pour agir, lersque le complot lut découvert. Chosroes lit mettre à mort toutes les personnes qui avaient pris part à la conspiration. Cabadès, encore enfant, echappa seul à sa vengeance. Ce jeune prince etait chez Adergudunbade, qui prenait soin de son éducation. Celui-ci ayant reçu de Chosroës l'ordre de faire périr son élève ne put se résoudre à obéir, et il consulta sa femme pour savoir la conduite qu'il devait tenir. Cette dame, profondément émue du malheur du jeune enfant qu'elle avait élevé, se

jeta aux pieds de son époux et le conjura de sauver le petit prince. Adergudunbade céda facilement aux instances de sa femme, et dans la suite. Jorsque Cabadès fut devenu homme. il l'engagea à quitter la Perse et lui **Di** présent d'une somme considérable. Quelque temps après, Varrhames, fils d'Adergudunbade , dénonça à Chosroës la desobérasance de son pere. Chosroes, irrité, îlt périr Adergudunbade et donna • sa charge a Varrhames. Ce même prince commit bientôt après un crime non moins horrible, en faisant mettre a mort, pour une cause futile, Mebodes, auquel il devait la couronne. Un jour, voulant consulter ce géneral, il chargea un courtisan de l'aller avertir. Le courtisan s'acquitta de sa commission, et Mébodès, qui était occupe à faire manœuvrer des troupes, repondit qu'il frait parler au roi eussitôt qu'il serait libre. Cette reponse, envenimee par celui qui la portait, mit Chosroes dans une violente colere et il fit dire à Mébodés de se rendre sur-le-champ aupres du trépied. C'était une sorte de siège de fer qu'on plaçait à cette époque devant la porte des rois de Perse. Les personnes contra lesquelles le souverain était irrité recevaient l'ordre de se rendre auprès de ce trépied et d'y attendre leur arrêt, sans qu'il fut permis à personne de les sécourir. Mébodés demeura auprès du trépied pendant plusieurs jours, après lesquels un la imme clarge de cette mission alla

une puissante armée et porta la dons la Syrie et dans la Cilicie rendit maître de Sura, ville fo l'Euphrate, et prit ensuits Am Pendant qu'il était encore dans dernière ville, il reçut des sus deurs de Justinien , chargés de la sentir qu'il s'était rendu coups perfidie en violant la paix, 🥊 proposer de conclure un m traite. Chosroës recut ces an deurs avec toutes sortes d'éga les ecouta avec attention. Puis. ils eurent cessé de parler, adressa le dircours auivant : moi, l'ancien proverbe est bit qui dit que Dieu ne donne jam hommes des biens qui soient mais qu'il y ajoute toujours e mal. Nos ris sont mélès de l notre joie de tristesse, notre : rite de chagrins, et personne s d'un honheur complet. L'ai pe peine cette ville si célèbre; ci victoure signalée que je tiens 🌢 Mais lorsque je considère le nombre de morts et que je pa mes trophees sont teints du ĸ vaincus, la conquête que j'ai (me cause plus aucune joie. L table cause des malheurs qu arrivés, ce sont ces infortune tants qui, ne pouvant soute siège, ont cependant été asser raires pour attaquer les Perses rieux qui étaient déjà entrés de ville. Les personnes les plus c



pensée, il déguisait la zeait avec plus d'adresse l'eut pu faire, les innos dont il était coupable. s pret à promettre toucontirmer ses promesrments, mais il était orté à oublier ce qu'il **Quoiqu'il eût sur le vi**e la piété, et dans la. ples qui ne témoignaient ment pour les mau-, il n'y en avait point It, quand il pouvait en ze. Lorsqu'il se rendit par ruse, on dit que, : sac de cette malheu-: dame de qualité que naient avec violence, et la main un tout petit pouvait la suivre, il dit l'ambassadeur des Roileurs autres personnes, id soupir et en faisant eurer, qu'il priait Dieu ur de tant de maux. Il r Justinien, quoiqu'il it qu'il était seul couce qui arrivait. Voilà, pe, le véritable portrait

les nobles sentiments arade, Chosroës réduicendres; et après s'être rand nombre d'autres ançonna les habitants, nclure une paix aussi our lui que honteuse ns, car ceux-ci s'obliayer une somme d'arous attendez pas, dit ambassadeurs, à vous ix perpétuelle avec une s payée. L'amitié venzent ne dure qu'autant me; elle s'use et se conqu'il s'écoule et se déitretenir la paix entre i la faire revivre sans ayement annuel. » Les

n embuscade dans un ravin facile de tuer beaucoup de ambassadeurs ayant répondu que les Romains deviendraient alors tributaires des Perses, « Non, répondit Chosroës, ce ne sera point un tribut, mais une pension que vous payerez aux Perses, comme vous la payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre vos frontières. »

Malgré la conclusion de la paix, Chosroës, en retournant dans ses États, mit le siége devant la ville de Dara qui appartenait aux Romains. Il ne put s'en rendre maître; cependant il obtint des habitants une somme considérable, à condition qu'il lève-

rait immédiatement le siège.

Les prisonniers faits pendant l'expédition furent traités avec plus d'bumanité qu'ils ne devaient l'espérer. Chosroës bâtit pour eux dans l'Assyrie, à une journée de Ctésiphon, une ville qu'il appela *Chosroantioche*, c'est-à-dire, l'. Antioche de Chosroes. Il y fit construire un bain public et un cirque à l'usage des habitants, et laissa chez eux un grand nombre de conducteurs de chars et de musiciens qu'il avait amenés de plusieurs villes conquises. Il leur fournit encore, durant toute sa vie , des vivres avec une libéralité extraordinaire. Il ordonna que la ville relèverait immédiatement de lui, et que pour cette raison elle aurait le titre de royale. Il ordonna encore que les esclaves qui s'y réfugieraient et seraient reconnus comme parents par les citoyens ne pourraient être revendiqués par leurs maîtres, quand même ceux-ci occuperaient les emplois les plus considérables de l'Etat.

Chosroës, satisfait des avantages què lui avait procurés son expédition, paraissait enfin disposé à observer la paix qu'il venait de conclure. Mais Justinien, irrité du manque de foi de ce monarque, se décida à envoyer de nouveau Bélisaire contre les Perses et d'ôter à ce peuple les moyens de recommencer la guerre. Le général romain s'occupa immédiatement de réunir dans la Mésopotamie les soldats qu'il put tirer des provinces voisines, de les pourvoir d'armes et de vête-

ments dont ils manquaient presque tous, et, ce qui était plus difficile, de rendre le courage à ces hommes qui tremblaient au seul nom des Perses. Pendant que Bélisaire prenait toutes ces dispositions, Chosroës etait en Lazique, occupe avec les habitants à chasser les Romains. Bélisaire profitant de son absence, entra dans la Perse, ravagea le pays, prit quelques places et en emporta le butin. La campagne terminee, il partit pour Constantinople.

Constantinople. L'annee suivante (542), Chosroës, redoutant une nouvelle incursion dans son royaume, quitta le pays des Lazes et retourna en Perse. Au printemps, il se dirigea vers la Palestine dans l'intention de piller Jérusalem; mais comme il était en route, des informations inexactes qu'on lui donna sur les forces de Bélisaire, qui était de retour en Orient, lui faisant craindre de se voir couper la retraite par ce général, il repassa l'Euphrate pour rentrer en Perse. Lorsqu'il se trouva devant Callinique dont on réparait les murailles , il pilla la ville et emmena un nombre considérable d'habitants, malgre la parole qu'il avait donnée à Bélisaire de ne commettre aucune hostilité sur le territoire de l'empire.

J.'année sulvante, il recommença ses incursions tout en réclamant des Romains les sommes que ceux-ci deautt lu donner pour la conserva-

place et prêts à charger les he L'avant-garde de ces deraiers, o sce entièrement de troupes are la légère, prit la fuite sant at les Perses. Ceux-ci attaquero goureusement l'armée romain mirent en désordre. On vit alors mille Romains fuir devast e mille Perses. Le carnage sur beaucoup plus grand, a Ran'est craint, malgré les exes positions qu'il avait fait prendre troupes, de tomb**er dans quel**q buscade. Naraèn reçut una l mortelle. Cette action fut h. qu'il y eut pendant la campa

L'annee auivante (544), Chi entra pour la quatrième fois 🖘 terres de l'empire et forma l'a d'Edesse qu'il avait attaquée ment dana sa première cape Il echoua de nouveau et ac après avoir perdu un grand nome? soldats. Peu de temps après, 📆 💆 des ambassadeurs de Justinii 🚥 conclurent avec lui la paix poust 🕊 ans, movembant une sommé 😅 🚥 rable. Cette paix ne fut pas do 🕨 durée, et bientôt de nouveaux 🗗 🕮 s'élévèrent entre les deux aces 🕶 au sujet de la Lazique. Les habit de ce pays, mécontents du jerm leur avaient imposé les Romains pelèrent les Perses à leur sec mais reconnaissant anasitöt 📢 était beaucoup plus avantage rentrer dans la dépendance 🚅 premiers maîtres, ils prièremb



poir de jamais monter t brûler les yeux avec ge. L'année suivante ne une nouvelle trêve tinien paya encore à pre somme d'argent es vingt-cinq années événements que nous assèrent, pour Chosommencement de son guerre aux Romains, avec eux des traités qu'autant que leur avantageuse à ses

āce aux talents miliivité de Tibère, qui é César par l'empees Romains étaient à re sur le vieux Choste vengeance. Ce roi aissance des préparai. entra en Arménie l'année 576. Tibère, encore assez de taquer, lui proposa la en faisant cette déma à Justinien, fils meral habile et d'un de réunir autant de rrait, afin d'être en re contre Chosroës. nécessaire. Quand e fut arrivé au camp ernier lui donna l'asésirait que la paix, et de fût arrivée avant mpagne, il ne serait Etats; mais qu'étant pouvait reculer sans qu'il serait en Perse dénipotentiaires pour eux que Tibère aurait 'état des choses, lorsi**t q**ue le général Justine armée nombreuse, oce. A cette nouvelle, au-devant de lui, estrer avant qu'il fût à Justinien avait fait que ne pensait Chosétait déjà au delà de s plaines de la petite e Mélitine, où le roi de Perse le rencontra. L'armée romaine, choisie dans toutes les provinces de l'empire, était l'élite de l'Europe et de l'Asie. Chosroes, effrayé, hésitait à faire sonner la charge , lorsqu'un Scythe appelé Curs, auquel Justinien avait confié le commandement de l'aile droite de l'armée romaine, s'élança à la tête de ses escadrons, culbuta l'aile gauche des Perses, et s'empara de la tente et des équipages royaux. Chosroës, tenu continuellement en échec par le reste de l'armée romaine, ne pouvait détacher aucun corps de troupes pour arrêter Curs. Enfin celui-ci, après s'être emparé des trésors de Chosroës et de l'autel où l'on entretenait le feu sacré, alla vers le soir rejoindre Justinien. La nuit étant venue, Chosroës aitaqua, à la lueur des torches, un corps avancé de troupes romaines qu'il tailla en pièces. Il gagna ensuite Mélitine et y mit le feu. Il se disposait à repasser l'Euphrate, lorsqu'on l'avertit que les Romains s'étaient mis à sa poursuite et allaient l'atteindre. Aussitôt. saisi d'effroi, il monta sur un éléphant, et traversa le sleuve. Une grande partie de son armée se noya en voulant passer après lui. Chosroes, découragé par ces désastres, se retira dans ses Etats, et fit une loi qui défendait aux rois de Perse ses successeurs de commander leurs armées en personne les Rodans les guerres contre mains.

Justinien passa bientôt l'Euphrate et le Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse sans trouver de résistance. Les Romains s'avancèrent jusque sur les bords de la mer d'Hyrcanie, prirent tous les vaisseaux qu'ils trouvérent, pillèrent et brûlèrent les villes maritimes, et passèrent l'hiver en Perse. L'été suivant ils retournèrent sur les terres de l'empire, ramenant un si grand nombre de prisonniers qu'ils les offraient en vente pour une pièce d'or. Chosroës, abattu par tant de revers, sit faire des propositions de paix à l'empereur Tibère. Les négociations ayant traîné en longueur, il survint un événement qui les rompit

tout à fait. Tamchosroes, alors le plus grand guerrier de la Perse, était parvenu à lever une armée de soldats courageux et expérimentés. Il alla avec ces troupes attaquer Justinien en Arménie, et remporta sur lui que victoire signalée (an 577). Cet heureux aucces releva le courage et les espérances du vicux Chosroes, et la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Maurice, commandant de la garde de l'empereur, et désigné pour succeder à Justinien (an 578), se mit en marche pour attaquer Tamehosroes. Celui-ci, sachant que l'armée romaine etait beaucoup plus forte que la sirane, se retira a travers l'Arzanene. Maurice se mit à le poursuivre, mais, arrêté dans sa marche par une maladie dangereuse, il ne put l'atteindre. Aussitôt qu'il fut rétabli, il ravagea l'Arzanene, prit quelques places fortes et lit un grand nombre de prisonniers. Il s'arréta devant Chlomare, ville fortifiée dans laquelle commandait un Perse appelé Bigane. Celui-ci, voulant épargner aux habitants les horreurs d'un siege, fit offrir à Maurice tout l'or et l'argent que renfermait la ville, à condition qu'il se retirerait. Maurice l'engagea à ouvrir ses portes aux Ro-mains, lui assurant qu'il trouverait auprès de l'empereur des emplois plus honorables et beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédait sous la domination de Chosroes. Ces offres brillinges ne furent peut cipebles

mélancolie. Tibère lui fit pen paix, et les négociations es à leur fin, lorsque Chosross : l'an 579 de J. C., après avei

quarante-huit ans.

« L'histoire, dit le Beau, a prince le *grand Chosroës*. La taux lui donnent le surnom : schirvan, qui algaifie dme gé C'est l'Alexandre des Perse préférérent, pour ses victe grandeur d'âme et sa haute si tous ses prédécesseurs, sans é ter Cyrus. Il fut honoré du de juste, titre plus glorieux souverain que celui de *gra*s est l'idee que les historiens a donnent de Chosroës. Les grees contemporains font do : un portrait bien différent. vant lui refuser les qualités querants, ils lui attribuent l les plus odieux des monarque jystice , la cruauté , l'avarice, die. Ses victoires ont fait tan neur aux Perses et tant de Romains, qu'on doit égaleme ller de la flatterie des uns haine des autres. Le carac Chosroës est un problème it Tant il est dangereux pour u jaloux de sa gloire d'irriter un savante qui sait parler à la p Quorqu'il soit injuste de s'en ter à des témoins ennemis, cependant forcé de suivre ici value grees, seuls monume



r déclarer qu'il ne pouvait aux conditions de paix à son père. L'empereur ne se croyait pas assuré la négociation, avait enze en Mésopotamie, avec pusser vigoureusement la lormisdas n'acceptait pas ui était offerte. Maurice re, ravagea la Médie, et, ses de l'hiver, se retira à Lappadoce.

mps de l'année suivante l. C.), il battit à Callinies commandés par Adaarici, obligé de preudre la auva au delà du Tigre, t toute la Mésopotamie s, qui reprirent plusieurs avaient perdues sous les

précédents.

81. les conférences pour la reprises et rompues de 'armée des Perses et celle s se rencontrèrent dans e Constantine. Les Perses rement défaits, et le brave s, qui les commandait, ne survivre a son malheur, ilieu des ennemis et moubattant. L'année 582, les **irent les** Romains près esse appelée Acbas. Les militaires furent ensuite **s pendant** plus d'une an-**'empereur M**aurice envoya **b**ilippique. Les deux prei**pagnes** de ce général ne uces par aucun événement mais ensuite (an 586 de t attaqué les Perses dans située près du château de pied du mont Izala, il les **ces.** Les débris de l'armée rmés de l'élite des troupes se retirèrent sur une colsterent pendant trois jours r se rendre, malgré le solu de subsistances. Un oupes romaines qui les teec, ignorant leur détresse, ors, soit crainte de réduire ens au désespoir, ou peutpar mépris pour leur petit

nombre. Dès que les Perses virent les Romains en retraite, ils les attaquérent et lurent encore repoussés. La guerre continua toujours, et les Romains remportèrent plusieurs nouveaux avantages sur les Perses. L'an 590, il y eut une sanglante bataille devant Martyropolis dont les Perses s'étaient emparés par surprise. Le général perse, Mébodès, fut tué d**ans** l'action, et les Romains remportèrent la victoire; mais ils ne purent empécher les vaincus de jeter dans la place un nombre de troupes suffisantes pour en assurer la conservation à ses nouveaux maîtres. L'année suivante, il y eut une bataille non loin de Nisibe, et près du château de Sisarbane. Les Perses, après avoir mis les Romains en fuite, furent repoussés à ieur tour, grace au courage d'Héraclius, qui tua de sa propre main le général perse appelé Aphraate. Les troupes de l'armée vaincue se retirérent à Nisibe n'osant rentrer en Perse. Hormisdas, aussi cruel qu'injuste, avait menacé les chess et les soldats de les faire tous mettre à mort s'ils ne revenaient vainqueurs. Redoutant l'effet de cette menace, ils passèrent sous les drapeaux d'un général, appelé *Varame*, qui s'était révolté contre le roi. Voici à quelle occasion:

Pendant qu'Hormisdas faisait la guerre aux Romains, une partie de ses troupes, commandées par Varame, étaient occupées contre les Turcs, au nord de la mer Caspienne. Va**rame** battit les Turcs, et les força à payer au roi de Perse un tribut que celui-ci leur envoyait auparavant. De si grands succès engagèrent Hormisdas à envoyer Varaine dans la Lazique pour en chasser les Romains. Le général Perse se mit en route, et arrivé sur les bords de l'Araxe, il fut arrêté par un général ennemi, appelé Romain, qui lui livra bataille et le vainquit. Hormisdas, irrité de cette défaite et oubliant les grands services que lui avait rendus Varame, envoya à ce général des habits de femme et le priva de son commandement. Varame,

assuré de l'affection de ses soldats, écrivit à Horniladas une lettre outragennte; et quand Sarame, envoyé pour lui succèder, fut arrivé au camp, il le lit mettre en pieces par un elephant. La haine que les Perses portaient à Hormisdas jeta bientôt dans les rangs des rebelles une foule de mécontents. parmi lesquels se trouvérent les troupes vaincues par Héraclius. Cepen-dant Varame a'etait emparé de plusieurs forteresses, et Hormisdas, convaincu de la nécessité d'arrêter au plus tôt une revolte qui faisait des progrès si rapides, envoya contre les rebelles une armée, sous les ordres du commandant de la milice du palais. Ce genéral, arrivé en présence de Varame, fut massacré pendant la nuit, et ses troupes privées de chef se retirèrent vers Ctésiphon. Hormisdas se rendit en toute hâte dans cette capitale. Mais bientôt un seigneur appelé Bladoes, qu'il avait fait enfermer injustement , parvint à sortir de la prison, et se mettant a la tête des troupes qui avaient été sous les ordres du chef de la milice du palais, il se rendit en presence d'Hormisdas, auquel il reprocha les crimes qu'il avait commis. Hormisdas ordonna à ses gardes de se saisir de la personne de Bindoës; mais aucum n'osa obéir. Aussitôt Bindoës, arrachant la tiare de dessus la tête d'Hormisdas, ordonna aux gardes de ce prince de le conduire l'excellent naturel. Cette hara produisit aucun effet sur les e qui choisirent Chosroës pour l e: Hormisdas, qu'on avait ; ta vue en lui passent un fe devant les yeux, fut relégué: prison.

CHOSHOES II monts sur le b 592 de J. C.). Il traita d'aboré Hormisdas avec une extr**à** lui envoyant dans sa prison l les mets les plus exquis, chant a rechercher les more rendre la captivité moins à ces egards, lois d'adoucir B ne faisaient qu'irriter son 🖢 rouche. Chosroes, ne pouva nir à calmer sa foreur, le 🕏 mort. Après s'être rendu com crime si horrible, il célebra nement au trône par des 🕏 grandes distributions d'argas à la noblesse. Il donna ordre: en liberté un grand nombe. sonnes retenues dans les prist lant montrer par cette cond était fort éloigne de la crusul père. Il envoya ensuite à 🕏 inagnifiques présents avec un par laquelle il l'exhortait à re ses prétentions à la couronne mettant, s'il voulait faire 🗱 sion , la seconde place de la mi Varame refusa les présents; une lettre outrageante, en ti quelle il prenait, entre autre

se lève avec le soleil et youx (*) à la nuit, disancetres, roi qui hait la isant, qui conserve l'emt a ses gages les bons 'arame, general des Per-

de reçu le souvenir de Dien connue partout, jue vous étes en bonne ious en sommes réjoui. riois dans cette misles qui ne sont pas nées r. Mais peut-ëtre celui lettre, plein de vin et is un profond sommeil, de vaines et absurdes endant, comme les ar--ci se sont dépouillés de 's et que les songes , dans ont aucune valeur, nous les point laissé aller au **M. nous** avons obtenu le

ro des estres.

us le texte de Théophylacte lib. 1v, cap. 8), d'après duisons cette lettre, à touc LEVOC. Ni les anciens ni les rs de cet historien n'ont dit e relativement à ce passage, **enferme une** véritable diffialté M. Hase sur le sens du m'était tout à fait inconnu. ant m'a appris qu'au lieu ut lire ἀσώμους, que l'on μομάτους, qui chez les ause grécité signifie souvent obable d'apres cette ingéa que Théophylacte a voulu i*ezdan* par lequel les sectatre désignaient les bons géordre, intermédiaires entre hommes, et aussi toutes les ar leur vertu ou leur puisit au-dessus de l'humanité. dans les inscriptions et sur es Sassanides, ces princes peles rois des rois de la race s. Cet exemple prouve sufla phrase de notre auteur rages les bons génie n'avait matoire suivant les doctrines Perses.

une ancienne croyance, les

trone honorabisment, nous p'avons point renversé les institutions des Perses. Quant à ceux qui ont été délivrés de la prison, nous ne les y remettrons pas. Car il est peu convenable que les bienfaits du roi manquent de force. Pour ce qui est du diadème, nous avons contiance que nous ne le déposerons pas, et, s'il y avait d'autres mondes, nous aurions l'esperance de les gouverner. Nous marcherons vers toi comme il convient à un roi, soit que nous te persuadions par des discours, ou que nous te soumettions par les armes. Si tu veux ton bien, fais ce que tu dois faire. Adieu, le meilleur

de nos compagnons futurs. »

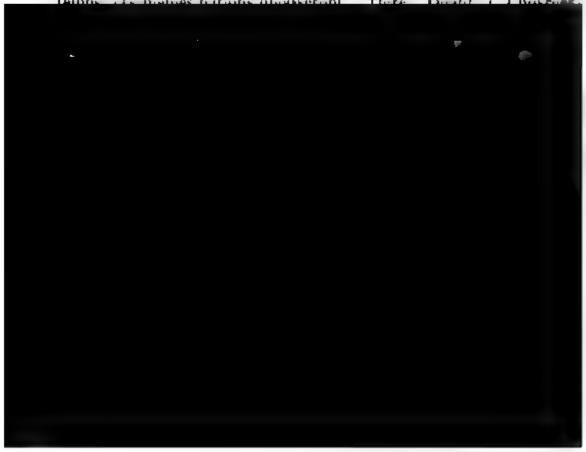
Chosroes prévoyant bi**en que s**a lettre ne ferait aucune impression sur Varame, réunit une armée et se rendit à Nisibe, dans les environs de laquelle se trouvait le général révolté. Six jours se passèrent en négociations, qui n'amenèrent aucun résultat, et en escarmouches. Les soidats de l'armée royale, voyant qu'on n'osait pas les mener à l'ennemi, perdirent courage. Chosroes, instruit des mauvaises dispositions des troupes, fit partir ses femmes, décidé à prendre lui-même la luite le lendemain; mais avant qu'il eût réalisé ce projet, Varame attaqua son armée, qui n'opposa aucune résistance, et Chosroes se sauva à toute bride, accompagné d'un petit nombre de gardes. Ce prince traversa les déserts de la Mésopotamie, et se rendit à Circesium, où il entra, suivi d'une faible escorte et de ses feinmes, dont plusieurs portaient des enfants à la mamelle. Probus, qui commandait dans la ville pour les Romains, rendit les plus grands honneurs au monarque perse. Des le lendemain , celui-ci écrivit a l'empereur Maurice une lettre, dont voici la substance. « Chosroes, roi des Perses, au très-sage, au bienfaisant, au pacifique, au puissant, à l'ami de la noblesse, au sauveur des

songes à l'époque de la chute des feuilles n'anuonçaient pas des événements futurs, et n'étaient par conséquent susceptibles d'aucune interprétation.

persécutés, au bienveillant roi des Romains qui oublie les injures, salut. Dès le commencement, Dieu a placé dans le monde deux grands Etats, sem**blables à deux** veux qui l'éclairent : le très-puissant royaume des Romains et la sage monarchie des Perses. Ces deux célèbres empires arrêtent les nations inquiètes et belliqueuses, et conservent l'ordre et la tranquillité parmi les hommes. Or, l'univers est rempli de génies méchants et pervers qui s'efforcent de bouleverser toutes les choses que Dieu a établies avec ordre; et quoique les efforts de ces génies ne soient pas couronnés de succès, cependant il convient que les hommes pieux auxquels Dieu a donné les trésors de la sagesse, le bras et les armes de la justice, combattent ces êtres malfaisants. Les plus dangereux de tous les génies ont excité depuis peu d'horribles désordres dans la Perse. Ils ont soulevé les esclaves contre les maltres, les sujets contre les princes; ilsont substitue la confusion à l'ordre, le mal au bien ; ce Varame, miserable esclave que mes ancêtres ont tiré de l'abaissement et comble d'honneurs, ne pouvant soutenir la grandeur de sa gloire, s'est jeté dans le crime, et, ambitionnant la royauté, il a bouleversé notre patrie; cette révolte sera cause que des nations sauvages et feroces parviendront à ruiner l'empire si policé des Perses. Et ensuite, avec le

Chosroës et de la famille re il traita avec une extrême 🟜 peuple, qu'il voulait ménage cupa de mettre toutes les f de l'empire en état de défens. bla de présents les personns prochaient; mais il s'aperça avec douleur que, malgré ta forts, la noblesse lui était hostile, et qu'il ne pouvait que faiblement sur le people fois , n'étant plus maître 4 bition, et bien convaince des ne changeruit en rien les a des Perses, il renonça à la c tion, et, dans une fête sole prit les insignes de la re envoya ordre en même to garnison de Martyropolia de: à se défendre. Chosroës de voulant paraître reconnai l'hospitalité qu'il avait n partir pour Martyropolis . chargé de dire au gouverneur à se soumettre aux Romains. méine temps ce roi perfide l'a secretement de n'avoir pas é lettre dont le satrape était ch

Vera cette même époque 9
J. C.), on vit arriver à Con
ple des ambassadeurs de Vars
Chosroës. Varame demandai
pereur Maurice d'observer un
neutralité, et lui promettai
condition de céder aux Ro
ville de Nisibe et le pays
There Court à Chassage.



conspiration, et ayant n dans laquelle était rens, ils allèrent, sous la conchef, attaquer le palais. rti à temps, avait fait oupes sous les armes. Le toute la nuit; Varame victoire et se rendit mairs chefs du complot. Dès il fit couper les bras et ces prisonniers, qui fuivrés à des éléphants fuientôt les choses prirent ect. Bindoes, qui avait **Prober par la fuite à la** rame, passa dans la Mérentrer sous l'obéissance in grand nombre de gens éjà déclarés pour l'usurat de peu de temps, ce a à la tête d'une armée Le général qui commannie pour les Romains remême époque, l'ordre outes les forces dont il set en faveur de Chosies troupes de Varame imission, et le gouverbe, qui avait voulu atement pour se déclarer, groës cette ville et pluplaces qui se trouvaient mandement. La garnison lis, fidèle aux ordres seavait recus, continuait : avec courage; mais la osroës avant été décounains obligérent ce prinux assiégés l'ordre de se :-le-champ.

résolu à tout souffrir e redescendre au rang particulier, réunit les oupes de la Perse, et es mesures pour arrêrès de Chosroës. Il eneau d'Anatha, près de 1 satrape, appelé Miraune forte division pour sages de l'Euphrate, et il autre général pour s'embe. Ces deux expéditions t de si fâcheux commensuragèrent les partisans

de Varame. Chosroës écrivit alors à l'empereur Maurice, pour lui demander une somme considérable, qu'il s'engagea par écrit à lui restituer dès qu'il serait rétabli sur le trône de Perse.

L'empereur lui ayant accordé sa demande, Chosroës récompensa ses anciens partisans et s'en créa de nouveaux par ses largesses. Il supplia en outre Maurice de rappeler le général romain, Comentiole, dont la lenteur pouvait amener les résultats les plus désastreux pour la cause qu'il défendait. Le commandement de l'armée romaine fut alors conflé à Narsès, et Chosroës se mit en marche avec toutes ses forces réunies à celles des Romains. La plupart des villes frontières lui ouvrirent leurs portes, entre autres Dara. Pendant son séjour dans cette place, il reçut de l'empereur Maurice un baudrier couvert de pierres précieuses, une tiare et plusieurs meubles précieux. Ce présent était escorté par des gardes de l'empereur, lesquels devaient former la maison militaire du monarque perse. Soit reconnaissance, soit politique, Chosroës envoya immédiatement, par un satrape, les clefs de Dara à Maurice. Cette remise était accompagnée d'un acte authentique, par lequel il renonçait à ses droits sur la ville et la donnait à l'empire.

L'armée s'étant remise en marche, arriva sur les bords du Tigre, où Chosroës s'arreta pour attendre quelques renforts. Un chef de Varame, appelé Bryzace, tomba au pouvoir des Romains, et ses troupes furent taillées en pièces. Chosroës fit couper le nez et les oreilles à ce malheureux général, et, dans un grand festin qu'il donna aux principaux officiers de l'armée, il ordonna à ses gens d'amener le captif. Quand les Perses eurent suffisamment insulté au malheur de ce général, Chosroes fit un signe de la main, car la religion des Mages défend de parler pendant les repas, et aussitôt Bryzace fut mis en pièces aux yeux de toute l'assemblée. Les Romains, indignés,

quittèrent aussitôt la salle du festin. Cependant Mébodès, général de Chosroës, ayant été détaché de l'armes avec un petit corps de troupes, s'empara de Séleucie et de Ctesiphon. Il se rendit encore maître de Chosroantioche, où il trouva beaucoup de Juifa qui avaient trempé dans la révolte de Varame, et il les fit mettre a mort. Ces ennemis, dit Théophylacte, n'etajent point à mépriser. A cette epoque, les Juifs qui habitaient la Perse étaient fort riches. Quand l'empereur Vespasien se fut rendu maître de Jerusalem et eut fait brûler le temple, un grand nombre de Juifs, redoutant les Romains, passèrent, avec leurs effets les plus précieux, de la Palestine dans la Médie et dans la Perse. Là, après avoir acquis de grandes richesses, ils poussérent les habitants dans les révolutions, car, ajoute le même auteur, c'est un peuple pervers, sans aucune espèce de foi, qui aime le trouble, qui se plait à tyranniser les hommes, qui, envieux et jaloux, ne garde aucun souvenir de l'amitié, et qui, entin, dans sa hame irreconciliable, ne pardonne jamais. »

Mystacon, général des troupes romaines qui arrivaient d'Armènie au secours de Chosroës, approchait du Zab après avoir fait sa jonction avec Bindoës. Varame voulait empêcher cette armée de se réunir à celle de Chosroës et de Narsès; mais il ne put y réussir. Chosroës se trouvait alors soutenu par soixante mille hommes. dait l'aile droite, où se treux Perses et Mystacon; l'ailegue composée des troupes res menie. Les soldats de Vara frayés du nombre et de la co des ennemis qu'ils avaient à 🚥 prirent la fui**te et se ret**ur**ères** montagne. Chosroës voulait i attaquât dans cette position, (ayant refuse de lui obéir, il **du** atix Perses de commencer le Les choses se passèrent com néral romain l'avait prévu : l lants furent repoussés avec considérable, et ils auraient tailles en pièces, si les Res taient arrivés a leur secouss.

Varame savait parfaitem rase campagne il lui était i de résister à l'armée coalisé retira sur des hauteurs inact la cavalerie. Narsès l'y suiv rame, oblige de quitter ses positions, établit son cam bords d'une rivière appelés à Narsès le poursuivit, et l'ayase disposa à lui livrer **boi** rame ne pouvant éviler d'en manis, s'appliqua à ranger a de la monière la plus avantaj avait des éléphants dans les mées. Varame plaça les sie la cavalerie. Chosroës, ento garde de cinq cents hommes rait les rangs et exhortait l de son parti à ne pas se mon rieurs aux Romains. Vas



rmée romaine un superbe hal, tandis que lui, assis , il se plaisait à entendre |ui, suivant leur usage, victoire au son des slûtes nts à cordes.

près, il congédia les trousans leur accorder d'autre ue des éloges; mais craissassiné par ses sujets, mpereur Maurice, et lui s soldats romains pesamchargés de faire auprès e les fonctions de gardes i qu'il se vit paisible poscouronne, il fit mettre à es personnes qui avaient a révolte. Bindoës, qui rec tant de zèle, semblait tendre qu'à des récom-

bientôt Chosroës, qui ssoin de son secours, ne un rebelle qui avait osé ntre Hormisdas, et il le

: le Tigre.

existait entre la Perse et a étre troublée au sujet s que les Sarrasins faiterritoire de la Perse. t qu'il le crût véritable-'il cherchât un prétexte l**arer la g**uerre à l'empe-, accusa les gouverneurs romaines, voisines de la favoriser ces invasions, **pposer com**me ils le deice, qui redoutait alors **vec la Perse,** envoya des i à Chosroes, qui les **ass**ez troidement; mais **nbassade** lui ayant repréce toutes les obligations l'empereur, et la fai**sons qu**'il alléguait pour ja guerre, Chosroës, discours, renonça à ses

rse profita d'un événerorisait ses vues ambiit le meurtre de l'empean 602 de J. C.). Chosroës urs à ce prince les noms protecteur, et il lui devait bien incontestablement la couronne. Il était juste qu'il cherchat à venger sa mort. Armé de ce pretexte spécieux, Chosroës repoussa avec dédain une lettre et des présents que lai envoyait Phocas, meurtrier de Maurice. Il feignit d'abord de n'avoir d'autre but dans toute sa conduite que de replacer sur le trône un membre de la famille de son bienfaiteur; mais il devint bientôt évident que ni ses paroles ni ses actions n'étaient sincères, car il refusa de secourir Narsès, qui avait pris les armes contre Phocas. Il n'avait réellement d'autre but que de reculer les frontières de son empire et d'affaiblir les Romains.

Aux premiers jours du printemps de l'an 604, il réunit une srmée nombreuse et entra en Mésopota-. mie. Les Romains n'avaient dans cette province qu'un faible corps de troupes sous les ordres de Germain. Ce général ne pouvant éviter la bataille, eut son armée entièrement détruite, et blessé lui-même, il succomba au bout de peu de jours. Dans une seconde affaire près de Dara, les Romains essuyèrent encore une défaite, et les Perses tirent un grand nombre de captifs qui furent tous égorgés, par l'ordre de Chosroës. « Tel fut, dit le Beau, le commencement de la guerre la plus sanglante que l'empire eut jamais soutenue contre les Perses, ces opiniatres rivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ans, et pendant les dix-huit premières années, jusqu'à la douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une suite perpétuelle de désastres. Chosroes, moins grand capitaine, mais plus cruel que son aleul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés (*), porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'age, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habi-

^(*) Vers cette époque l'illustre Narsès sut brûlé vis à Constantinople par ordre du tyran Phocas.

tants, n'offraient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant crimineis; on eût dit que leurs armées étaient des troupeaux de victimes, que le ciel rassemblait pour les immoler à

la vengeance de Maurice. »

Tous les ans les Perses faisaient des incursions dans la Mesopotamie, dans la Syrie, dans la Palestine et dans la Phénicie. Les peuples de ces provinces, abondonnés a leurs propres ressources, a'enfermaient dans les places fortes. Les Perses, contents d'enlever tout le butin qu'ils trouvaient dans les campagnes, se retiraient ensuite sans former aucun siége. L'an 609, Chosroes résolut de ravager l'Asie Mineure qui jusque-là n'avait pas ressenti les horreurs de la guerre. Les Perses prirent Edesse, et passant ensuite l'Euphrate, ils détruisirent un corps de troupes sous les ordres de Sergius, qui fut tué dans le combat. Puis ayant traversé la petite Arménie, ils entrèrent en Cappadoce, où ils défirent Domentiole, frère de Phocas. Ce lâche générai se cacha dans des roseaux pour sauver sa vie. Les Perses traversérent ensuite la Galatie, la Paphlagonie, la Bithygie et arriverent jusqu'aux portes de Chalcedoine. La, ils rebrousserent à-dire sanglier, entre en l'éla tête d'une armée considéré vages tout le pays, et entre de salem privée de défenseur, para de la vraie croix et lit i nombre de prisonniers de toi de tout sexe, la plupart chrêti Juifs du pays acheterent qu' mille de ces infortunés pour sacrer. Sarbar emports es vraie croix renfermée dans scellé du sceau de l'évêque, sépulcre et les églises furent i cendres.

Les guerres que faisaient Perses ressemblaient beauco des incursions de briganda expéditions régulières. Chos malgré son avarice , aimait : la gloire, entreprit, pour je que lustre sur ses armes, dition qui n'était pas sans dil envoya en Egypte (an 616 de . armée qui pilla Alexandrie e tonte la contrée jusqu'aux fro l'Ethiopie, tandis qu'une a sion, sous la conduite de Sé geait Chalcédoine. On redou coup à Constantinople la pr place si voisine de la capita clius, qui n'avait pas les forc saires pour contraindre Sast siége, essaya de le corrom: séduit en apparence par les l'empereur, lui demanda o rence. Héraclius y consent vanea dans une barque jut



nais une fois arrivé en chargea de chaînes, et les Chosroes comme des priespérait que ce roi perfide re d'une pareille conduite; es, informé de tous les détrevue de Saes avec Héra-: en fureur : Misérable, tu once ton seigneur en prosi étranger l'adoration que u'à moi? C'était Héraclius préndre et m'amener enitôt il ordonna qu'on l'é-: vif et que de sa peau on re. Se tournant ensuite bassadeurs : J'épargnerai , quand ils auront abjuré pour adorer le Soleil. avoir adressé ces paroles, er dans un cachot où l'un mourut de maladie et les furent dans la suite assomde baton. Sarbar succéda itinua le siège de Chalcé-19). Après s'être rendu ville, il la livra au pillage na. Sa retraite calma les I'on avait conçues à Consers du commencement du

s faisaient chaque année, i printemps, des invasions ovinces romaines situées i frontières. Héraclius, ocerver l'empire de dangers encore du côte de l'occivait pas songer à réprimer es Perses. Quand une fois rien à redouter de l'Euccupa de tirer vengeance de Chosroes. Il passa un dérable en préparatifs, et t passer une armée nom-**Asie**, où il se rendit lui suivante. Son premier nstruire et de discipliner omaines. Il entra ensuite ite Arménie. Sarbar, qui l'armée de Chosroes,

l'Héraclius marchait vers

péra l'arrêter par une diil entra en Cilicie. Cepen-

ne Héraclius avançait tou-

e laisser détourner de son

but, Sarbar prit le parti de le suivre et de saisir la première occasion favorable pour l'attaquer. Pendant une nuit obscure, il se disposait à charger l'arrière-garde des Romains, lorsque la lune paraissant tout à coup, le força de renoncer à son projet. Il fit des imprécations contre cet astre qu'il adorait et se retira sur des lieux élevés. Le lendemain il y eut quelques escarmouches dans lesquelles Héraclius obtint constamment l'avantage. Plusieurs jours se passèrent ainsi en petits combats qui augmentèrent le courage des soldats romains. Sarbar, craignant les suites du découragement qui faisait de grands progrès dans les rangs des Perses, résolut de hasarder une affaire générale. Il descendit dans la plaine et rangea son armée en bataille, en face du soleil qui commençait à paraître. Les Perses, qui adoraient cet astre, saluérent son lever par de grands cris. Héraclius, feignant alors de prendre la fuite, les attira à sa poursuite. Quand il vit que le désordre était parmi eux, et que leurs soldats comptant sur une victoire certaine ne gardaient plus leurs rangs, il fit faire volte-face à ses troupes et les attaqua. Presque tous les soldats perses périrent ou tombérent au pouvoir des Romains. Le camp de Sarbar fut pris et pillé. Après cette victoire importante, Héraclius établit en Arménie les quartiers d'hiver de ses troupes et retourna à Constantinople.

L'année suivante (623 de J. C.), Héraclius entra de bonne heure en campagne, et s'avança vers l'Atropatène, mettant le seu aux villes et aux villages, et détruisant tout sur route. Comme il approchait de cette province, il apprit que Chosroes était à Ganzac avec quarante mille hommes. Il se dirigea aussitôt vers cette capitale. et arrivé à peu de distance du camp des Perses, il tit charger les gardes avancées par des Sarrasins auxiliaires. Ceux-ci culbutèrent les Perses, qui s'enfuirent dans leur camp et y jetèrent l'épouvante. Chosroës prit la fuite avec toutes ses troupes. Un grand nombre de soldats furent tués ou faits

prisonniers par les Romains. Heraclius entra dans. Ganzac sans éprouver de résistance, brûla un temple du Feu très-vénéré par les Perses, et fit détruire une statue colossale de Chosroës, placée au milieu du palais et sous un dôme qui représentait le ciel. Autour de la statue étaient le Soleil, la Lune et les autres. Astres avec des génies qui portaient des sceptres. An moyen d'un certain mécanisme, le colosse versait de l'eau en forme de pluie et faisait entendre le tonnerre. Ce colosse , comme le temple du Feu et une partie de la ville, furent livrés aux flammes. Ganzac renfermait alors plus de trois mille maisons.

Après cette expédition, Héraclius se rendit à Thébarmès, la moderne Ourmia, Il brûla cette ville fameuse par son pyrée et continua à poursuivre Chosroes. Ne pouvant l'atteindre, il se dirigea vers l'Albanie pour y prendre ses quartiers d'hiver. Les Perses harcelèrent souvent dans sa route l'armée romaine , chargée de butin et embarrassée de cinquante mille prisonniers , mais toujours sans succès. Le froid étant devenu très-vif, Héraclius donna aux prisonniers tous les secours qui étaient en son pouvoir, et les fit mettre en liberté. Cette générosité lui gagna le cœur de ces malheureux, qui tous priaient Dieu de délivrer la Perse du tyran qui l'opprimait, et de donner à ce pays un roi aussi bienfaisant que

général de Chosroës, arrivait : ce temps-là à marche forcés pa dre part à la betaille. Les Em précipitèrent aussitôt sur us t qui furent tuées ou dispersées. parèrent des bagages. Il peruit rablagas fut tué dans le comba et Sais réunirent leurs forces : rent Héraclius, mais sans por tenir sur lui le moindre avant rivés dans l'Albanie, Sais reit Perse, laissant le commande l'armée à Sarbar. Ce géré cantonná dans un château, as quel campait son armée. I étant parvenu à le surprendre un assez grand nombre de a mit le feu au château. Les foi Sarbar et plusieurs officiers (meuralent périrent dans les on se tuèrent en sautant da murailles pour éviter l'incendi à Sarbar, frappé de terreur, il à toute bride dès le commence l'attaque.

Quoique les généraux de t eussent été constamment by dant cette campagne, toutefoi: marches habiles et en harcel jours les Romains, ils étaien nus à les empêcher de pénét l'intérieur de la Perse.

L'année suivante (an 626) clius, dont l'armée avait à souffert, songea à se retirer d sie Mineure, pour être plus de recevoir des recrues de la



les Romains. Pendant z dressaient leurs tentes it à se retrancher dans uelques soldats romains it et en tuèrent un nombre rable. Ces combats parrelant sans cesse, maigré nelle d'Héraclius, Sarbar avantage de la témérité :, et plaça un corps de nbuscade sur le bord du es saules et des roscaux; d fut attaqué, prenant la n, il attira loin de leur z grand nombre de Roe trouvant engagés entre roupes placées en emrent aisément taillés en erses, animés par ce sucent les redoutes qui depont, et ils allaient se s du passage, lorsque Héà la léte de ses meilleures nême temps, un cavalier gigantesque, armé d'un re, courut vers lui à toute ereur le perça d'un coup renversa dans le fleuve. æ géant, redoute pour sa courage, jeta la frayeur Berses, qui commenceevant les Romains. Bienæ devint générale. A la se retira avec les débris ée et passa l'Euphrate. pour se venger de la défaite perses, lit enlever les oréglises, et voulant affliger qui était catholique, il ses sujets chrétiens à emreurs.de Nestorius. Mais vengeance ne remédiait aux échecs qu'il avait reitôt il leva trois armées, les on fit entrer sans disommes libres, les esclaves, nt les étrangers. Les meiles furent données à Saïs ittaquer Héraclius. Dans général étaient cinquante es choisis dans toute la e l'on appelait les batailirce que les soldats qui en tie portaient des javelots

dont le fer était doré. Sarbar, à la tête d'une autre armée, avait ordre d'aller à Constantinople, et de se concerter avec les Abares, les Bulgares et les Esclavons, pour s'emparer de cette capitale. Une troisième armée, aux ordres de Rhazatès, devait défendre le royaume. Saïs, avant passé l'Euphrate, alla attaquer Théodore, frère de l'empereur, qui se trouvait alors dans les plaines de la petite Arménie. Les Perses furent défaits, et Saïs ne survécut que bien peu à son malheur; il mourut de chagrin quelques jours après la bataille. Chosroës fit embaumer son corps, et avant donné ordre qu'on le lui apportât, il le battit de verges et proiera contre lui les plus horribles imprécations. Sarbar, campé à Chalcédoine, se disposait à joindre les Abares qui attaquaient Constantinople; mais ces barbares ayant été repousses, il resta dans ses positions.

L'année suivante (627 de J. C.). Héraclius ravagea toute l'Assvrie. Rhazatès, général perse chargé de défendre cette province, suivit l'armée romaine, décidé à profiter de toutes les circonstances favorables qui pourraient s'offrir pour livrer bataille. Cependant Héraclius passa le grand Zab et campa près de Ninive. Là, ayant appris que Rhazates attendait de nouveaux renforts, il le contraignit d'en venir immédiatement aux mains. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit; les Perses laissèrent sur le champ de bataille leur général, presque tous leurs officiers et la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n'y eut que cinquante hommes tués; mais le nombre des blessés fut extrêmement considérable. Plusieurs combats singuliers avaient précédé la bataille du Zab; les Perses, vaincus dans toutes ces rencontres, regardèrent l'avantage des Romains comme d'un mauvais augure pour eux, idée superstitieuse qui put diminuer leur courage. Après la bataille, ils n'essayèrent pas môme de fuir et restèrent immobiles au milieu des cadavres.

Le lendemain, les Romains entrè-

rent dans le camp ennemi, où ils prirent une grande quantité d'armes précieuses, et entre autres, le bouclier de Rhazatès recouvert de plusieurs lames d'or. Ils trouvèrent aussi le cadavre de ce général, auquel ils coupèrent la tête. Heroclius, aussitôt après la bataille, marcha contre Chosroës. Celui-ci, obligé de fuir devant l'ennemi, se retira avec ses femmes et ses enfants dans une ville appelée par les Perses Guédéser, et par les Grecs, Séleucie. Cette ville était au delà de Suze, non loin des bords du fleuve Eularus.

N'ayant plus de troupes à opposer à Héraclius, le monarque perse écrivit à Sarbar qui assiegeait Chalcédoine de venir à son secours. Le courrier, porteur de cet ordre, fut arrêté par les Romains et conduit à Héraclius, qui le retint avec ses dépêches et en fit partir un autre chargé de lettres supposées par lesquelles Sarbar était prévenu que les Perses avaient remporté de grands avantages sur les Romains; il lus était ordonné , en conséquence , de poursuivre le siège de Chalcédoine. Sarbar, trompé par cette lettre, n'obeit pas aux ordres de Chosroes, lequel, se croyant trahi, envoya au lieutenant de Sarbar l'ordre de tuer ce général et de ramener l'armée en Perse. Cette lettre fut encore interceptée par les Romains, qui en communiquèrent le contenu à Sarbar. Celui-ci ajouta aux ordres de Chosroes qui le concereu d'une dame chrétienne appu celle de toutes ses femmes mait je plus. Siroës, qui prés trône par droit d'alnesse, its renfermé dans une prison; 🕬 été élargi sur un ordre con fit massacrer aussitôt coux de flis de Chosroës dont il put s'e au nombre de vingt-quatre, i réussi à niettre dans ses inti la nation, il fit charger de d enfermer dans une tour Chosroës. Aussitôt il prit la e et donna ordre qu'on tult l sous les yeux du vieux roi, condomné à mourir de fain comme il vivait encore le d jour après sa condamnation, lit achever à coups de flèches. horribles exécutions, le nouve demander la paix à Héracius, accorda à condition que les de conserveraient leurs ancienne que les prisonniers seraient n part et d'autre, et qu'on m aux Romains la vraie croix 🗨 avait prise à Jérusalem. Sire volontiers ces conditions, a fut enfin retablie entre les i tions, après une lutte qui 🕶 vingt-quatre ans. Les garnion évacuèrent les villes de la S l'Égypte et de la Mésopoti elles furent remplacées par de romaines.

Siroës ne conserva que l de temps le trône où 1



ecouronne pendant quatre lesquels il fut tué.

d'Hormisdas (an 632 de 15 le règne de ce prince, les 15 parèrent de la Perse.

oriens grecs omettent, tou
la de la dynastie des Sassafoule de détails que nous
connaître, et ils ne sont pas
cord sur plusieurs circonsortantes des faits qu'ils rappici comment les auteurs de
universelle depuis le comt du monde rapportent les
s de cette époque:

pellent, Isdigerdes (*), parpuronne, et par le choix du per le droit de sa paissance

ar le droit de sa naissance. son règne fut agité des **s plus cruels. Lorsque tout** it à être tranquille en Perse, i**ns, sous la c**onduite des s de Mahomet, envahirent Les historiens grecs qui font **B** cette conquête, ne s'acllement ensemble. Quelques**at que l'empereur Hérachus** orps de Sarrasins dans son nd il envahit la Perse, et **se la p**aix fut faite, à leur s leur pays, ils animèrent **patriotes** à entreprendre la le cet empire ; d'autres, que ui-même entra à main arrse sous le règne de Chosi que ce monarque, avec le s Turcs, délit entièrement s Sarrasins. Cependant l'oerale est que les Sarrasins nt la Perse qu'après la prise ma, et que la guerre se fit un avantage assez égal de autre. Quelques historiens **et Hormisdas**, ou Isdigerdès, prince efféminé; d'autres u'il défendit son pays avec intrépidité, jusqu'au temps rses perdirent entièrement

faisons avec de graves auteurs mages différents d'Hormisdas IV lès IIL courage; et suivant que ques auteurs, il fut tué lui-même en combattant. Ce prince fut le dernier de la ligne d'Artaxerxès qui ait occupé le trône de Perse, et à lui finit un empire qui avait subsisté avec tant de gloire durant quatre cents ans. Le renversement rapide et total d'une si grande monarchie doit nous paraître étrange, à nous qui sommes accoutumés à voir une province se défendre pendant plus de temps que les Sarrasins n'en mirent à conquérir toute la Perse. Mais il faut considérer que les successeurs de Mahomet menaient avec eux une multitude d'hommes qui ne demandaient qu'à s'établir dans les pays conquis. A peine eurent-ils défait Isdigerdès, qu'ils partagérent les terres, comme les soldats de Guillaume le Conquérant le firent depuis en Angleterre. Isdigerdès vaincu avait abdiqué la couronne par sa fuite; il se retira dans une provinco reculée de l'empire, et y mourut vers l'an 640 ou 642. »

HISTOIRE DES ROIS DE LA DYNASTIE DES SAS-SANIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIEN-TAUX (*).

ARDSCHIR BABGAM OU ARDSCHIR 16T (Artaxerxès, an 226 de J. C.)

A peine monté sur le trône, Ardschir s'occupa de soumettre deux princes arsacides qui voulaient encore lui résister. Après avoir triomphé de ces derniers compétiteurs, il parcourut toutes les provinces de l'empire et prit le titre de roi des rois. Il rédigea ensuite un corps de lois civiles et politiques, composa un traité sur les devoirs des princes et des ministres, et fit plusieurs règlements très-sages pour encourager les arts, les sciences, le commerce et surtout l'agriculture.

(*) Nous suivrons pour cette partie de notre travail la traduction du récit de Mirkhond due à feu M. le baron Silvestre de Sacy. Faire choix d'un autre auteur ou donner une nouvelle traduction de celui que l'illustre savant a préféré, serait afficher une prétention aussi ridicule qu'elle est éloignée de nos sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Il pose lui-même la couronne sur la tête de son fils Schapour, et se démit en sa faveur du gouvernement de l'empire. Le règne d'Ardschir avait duré quatorze ans depuis la mort d'Ardavan, et douze du vivant de ce prince.

RÉGRE DE SCHAPOUR, PIES D'AROSCHIE. (Sapor I'v., au née de J. C.)

Lorsque Ardschir devint maître de la Perse, il fit tuer tous les membres de la famille d'Ardavan. Le motif de cette cruauté fut la prédiction de quelques astrologues, qui lui avaient annoncé que le royaume passerait entre les mains des descendants d'Ascho. Après avoir détruit cette famille, Ardschir remarqua un jour dans les appartements de ses femmes une belle esclave qui lui piut tellement qu'il l'épousa. Au bout de quelque temps, cette jeune fille croyant pouvoir compter tout à fait sur l'affection d'Ardschir, lui avoua qu'elle appartenait à la famille d'Asche. Aussitôt Ardschir fit appeler son vizir et lui dit : Emmenez cette esclave et que le sein de la terredevienne sa demeure. Le vizir se disposnit à enterrer vive la princesse, mais elle lui annonça qu'elle était enceinte. Alors cet homme fit préparer un logement souterrain, et s'étant mis lui-même hors d'état de jamais devenir père, il renferma dans une boite les pre a es du sacrifice qu'il

de cette énigme, calui-ca au sobéissance; mais il ajouta de sa conduite avait été que la famille royale ne s'i que le roi trouverait éau qu'il avait en son pouvoir, irrécusable de la droiture tentions.

Ardschir, ravi de cequ'il vi prendre, ordonna au vizir in ner Schapour avec mille su enfants de la même taille vêtus d'une manière unifereuite donner à ces enfants et leur ordonna de joner sence. La boule étant tomb saile ouverte où se tenait enfants n'osèrent pas l'y alle mais Schapour entra sans dre et emporta la boule. In la boule de la famille royals rejeton de la famille royals

Lorsque Schapour fut de s'occupa tout entier de peuples heureux et de fair aux ennemis de la Perse, principalement par la ca Khadhre, ville située entre et le Tigre. Cette place, sits les pays environnants, appar prince arabe, appelé Maris profitant de l'éloignement de alors occupé dans le Khors gea les frontières de la P venger cette insuite, Scha



es pattes de cet oiseau, g d'une jeune vierge, cerères qu'elle lui indiqua, lacherait la colombe, qui r sur une des tours de la la ferait aussitôt écrouler Schapour suivit les conrat, et tout arriva comme sse l'avait prédit. Deux combées, Schapour entra par la brèche, fit périr envoya Nazirat dans son ique temps après, réslé-'ingratitude de cette fille ère, il la fit attacher par i la queue d'un cheval in-

ir réduit la ville de Khaur assiégea Nisibe. Comice résistait à toutes ses monarque perse, averti ; personnage, ordonna à ats de se purifier de leurs a prière. L'armée ayant railles tombèrent d'ellesiapour remporta une vicfacile que complète. Ce tra ensuite dans les propendaient de l'empire roimit un grand nombre de ifférentes expéditions teritra dans ses États.

s la fin du règne de Schait le faux prophète Mani, urons occasion de parler ledoutant la justice du erse, Mani prit la fuite et s du royaume.

bâtit deux villes auxquelson nom; celle de Nins le Khorasan, et Schaprès de Cazeroun, dans e Fars.

MOUZ, FILS DE SCHAPOUR.

das, an 271 de J. C.)

également distingué par et sa sagesse, descendait le Mahrec, roi d'une prorse, lequel fut condamné à périr avec toute sa faque, suivant une prédicrologues, de la race de

Mahrec devait naître un prince qui régnerait sur tout l'Iran. Une fille de Mahrec étant parvenue à s'enfuir du palais de son père, se retira chez un berger. Schapour, fils d'Ardschir, étant à la chasse, fut tourmenté d'une soif violente, et entra chez ce berger pour demander de l'eau. La fille de Mahrec offrit aussitôt à boire au prince, qui concut pour elle une violente passion, et voulut l'emmener avec lui. Mais cette jeune fille lui avoua le secret de sa naissance, et lui dit qu'elle redoutait trop le courroux d'Ardschir, pour consentir à l'accompagner. Le prince lui promit alors de ne pas découvrir cette circonstance à son p**ère.** et il l'épousa: Hormouz naquit de cette union. L'existence du jeune prince resta longtemps cachée à Ardschir; mais un jour ce monarque étant entré dans les appartements de Schapour, aperçut un enfant dont la grace le charma; et il demanda quel était son pere. Schapour raconta alors à Ardschir ce qui lui était arrivé, et ce monarque, au comble de la joie, s'écria: Grace à Dieu, me voilà ensin delivré des craintes que m'ont causées les prédictions des astrologues.

Schapour étant monté sur le trône, envoya Hormouz gouverner le Khorasan. Le jeune prince fut bientôt aimé des habitants, et redouté des ennemis de l'empire. Cependant quelques envieux rapportèrent à Schapour qu'il avait l'intention de se révolter: Hormouz, informé de ces calomnies, se coupa une main, et l'envoya à son père pour le convaincre qu'il ne prétendait pas à la couronne. Car, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer plusieurs fois, les princes affligés de quelques difformités ou défauts corporels ne pouvaient pas monter sur le trône. A la vue de la main de son fils, Schapour fut extrémement affligé, et il lui fit dire sur-le-champ: Quand tu te couperais toi-même par morceaux, tu n'en seras pas moins mon successeur, et tu occuperas le trône après moi.

Hormouz était très-généreux. Le gouverneur d'une des provinces de l'empire situées du côté des Indes, l'enga-

geant à acheter une quantité de diamants magnifiques sur lesquels on pouvait gagner cent pour cent: Cent ou mille pour cent, répondit Hormouz, ne me tentent pas; si je fais le commerce, qui fera le métier de roi? et que deviendront les marchands, si j'emploie mes trésors à leur eniever le gain qu'ils peuvent faire?

Hormouz ne régna qu'un an et dix

jours.

BÈGER DE BANKAM, PILS D'HORMOUS.

(Vararane Ier, an 273 de J. C.)

Ce prince, doué d'une grande douceur, devint bientôt cher à tous ses sujets. Ce fut sous son règne, et par son ordre formel, que Mani, le Manès des Grecs, fut mis à mort. Cet homme, qui avait un talent extraordinaire pour le dessin et la peinture, acquit bientôt une grande célebrité, et sa réputation s'étendit jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'Inde et de la Chine. Il prétendit, ensuite, avoir reçu le don de prophétie, et composa un livre qu'il disait être descendu du ciel. Dans le cours de ses voyages, il découvrit une caverne dont l'entrée était étroite, mais en avançant on se trouvait dans une plaine charmante, fertile, où coulaient plusicurs sources d'une eau limpide. Mani transporta dans cette retraite ses livres, ses papiers, et autant de pain et de fruits secs qu'il lui en falla i pour subsister une année ensa doctrine. Bahram feignit d'adopter les idées du novales ordonna aux mages les plus an l'empire de discuter avec lui les qu'il préchait. Mani demeurace d'impiété; et la fausseté de ma ayant été reconnue, on l'en renoncer aux erreurs qu'il present le refus qu'il fit de suiva gion des mages, Bahram ordofut écorché vif et que l'on sua peau à la porte de la ville d dischapour.

Le règne de Bahram dura et trois mois. Ce prince fut su Schahindeh, c'est-à-dire, le sant. Il etait passionné pour vaux, et avait, dit-on, une publieté dans l'ort vétérinaire. I souvent : Il n'y a point de j la tranquillité de l'âme; et veritable plaisir sans la santé

nègur de nahram, pila ne (Varreque II., an 276 de J.

Ce prince gouverna d'abor jets d'une manière tyranniq plut à humilier la noblesse, reille conduite indisposa les gl'empire et les genéraux de qui formèrent une conspiration. Le mobed des mobeds o rain pontife de la religion deZ instruit des desseins qu'avanés les conspirateurs, les te differer pour quelque temps



gure noble que Dicu t la conduite réprégénie du mai vous te conduite est cause ets sont disposés à se rous. Si les rois vos t conservé le trône, se et à leur prudence avantage. » Bahram, comme d'un profond promit de suivre les īcux. Au mēme ins-: du mobed des mogneurs de sa cour se ant lui. Bahram, reonséquences que sa pu avoir, renonça ses habitudes tyran-; régna dix-sept ans, t des historiens. Il egan-Schah, c'est-aistan ou Sedjestan, vant de son pere il nement de cette pro-

ls, Narsi et Bahram.

I DANBAM III.

i, an 293 de J. C.)

nce fut monté sur le ;, il tint au peuple et pours suivant : « Ma Dieu, sans le secours rait avoir un heureux ne conserve la vie, je tous les hommes me idictions. Si, au conla mort vient s'em-'espère que Dieu ne s périr. » Les histoas unanimes sur la gne, qui fut de neuf 1s, et de quatre mois it les autres.

DE MARSI.

n 294 de J. C.)

Is de Bahram II et III. On ne connaît a durée de son règne. ion la plus vraisempuverna la Perse pen-Il fut surnommé Nakhdjir-khan, c'est-à-dire, celui qui fait la guerre aux bêtes sauvages. Cette circonstance indique qu'il était passionné pour la chasse.

RÈGHE D'HORMOUZ, PILS DE WARSI.

(Hormisdas II, an 302 de J. C.)

Ce prince montra au commencement de son règne des inclinations perverses, et son extérieur sévère éloigns d'abord de lui ses sujets. Mais ensulte ayant reconnu tout ce qu'une pareille conduite avait de dangereux et de répréhensible, il se consacra tout entier

au bonheur de ses sujets.

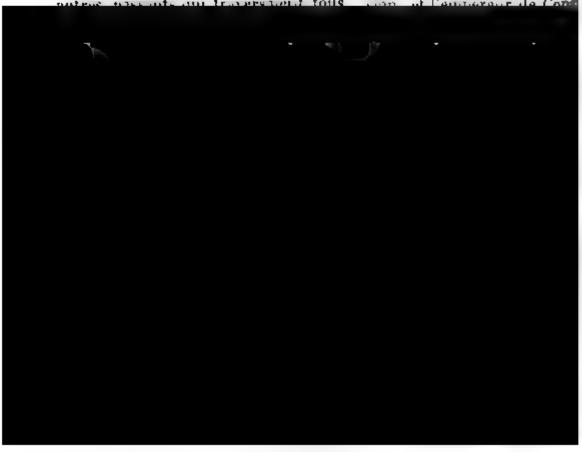
Hormouz avait demande en mariage la fille du roi du Caboul ; cette princesse fut parfaitement reçue à la cour de Perse. Mais, quelques instances que fit Hormouz, il ne put jamais obtenir d'être considéré par elle comme son époux. Irrité de la résistance de cette jeune fille, il envoya demander à son vizir quel traitement méritait celui qui refusait d'obéir aux ordres du roi. Comme le vizir était absent, le messager s'adressa à son fils, et lui proposa la solution de la question. Le jeune homme répondit aussitôt que la désobéissance aux ordres du roi méritait la mort. Hormouz, informé de cette réponse, renouvela ses instances auprès de la jeune princesse du Caboul, et celle-ci l'ayant repoussé comme auparavant, il ordonna qu'on la mît à mort. Quelque temps après, il se repentit de son crime, et lit demander au vizir quel châtiment méritait celui qui est cause de la mort d'un innocent. Le vizir répondit qu'il fallait lui ôter la vie. Hormouz ayant entendu cette réponse, fit attacher à une potence le fils du vizir, et donna ordre à un officier de lui rapporter les paroles que prononcerait le vizir en passant devant le gibet.Ces paroles furent celles-ci : « Que dire contre un homme auquel je ne saurais m'opposer dans ce monde, ni dans l'autre, parce qu'il est roi, et que la justice est de son côté? » Hormouz, informé du discours qu'avait tenu le vizir, l'éleva à la plus haute dignité du rovaume. Il régna sept ans et cinq mois.

ENGRE DE SCHAPEUR DECULACIAP. (Sepor II, an 310 de J. C.)

Hormouz étapt mort sans laisser de fils qui put héciter du trône, les Iraniens, avant de faire passer la couronne dans une autre famille, s'informèrent si quelqu'une des dames du harem royal n'était point enceinte. Une de ces femmes déclara qu'elle l'etait, et elle ajouta : « Je suis persuadée que le fruit que je porte dans mon sein est un enfant male. - Les grands du royaume, informés de cette déclaration, suspendirent la couronne royale au-demus de l'endroit où ils supposaient que devait se trouver la tête de l'enfant, auquel ils firent leur cour suivant l'étiquette ordinaire. Après la naissance du jeune prince, on lui donna le nom de Schapour. Les rois étrangers, sachant que les habitants de la Perse n'avaient pour les gouverner qu'un enfant encore au berceau, firent des incursions sur le territoire de l'Iran. Les Arabes, les Romains et les Tures s'emparèrent de plusieurs provinces importantes. Cependant Schapour montrait une intelligence extraordinaire pour son age. Il n'avait encore que cinq ans , lorsque , reveillé en sursaut pendant la nuit, il demanda la cause du bruit qu'il entendait. On lui répondit : « que les cris qui l'avajent réveillé venaient de la foule des serviteurs du palais et des

le pays et en messacraient l tants. Lorsque les Arabes s' daient le moins, Schapour les en tua un grand nombre, et autres à quitter les bords phrate et du Tigre, aind qui vinces maritimes de la Per ensuite préparer, sur le gal que, un nombre de vaissess pour le passage d'une symés rendit par mer sur les côtes: dont il réduisit les habitant une bataille dans laquelle på grand nombre d'ennemis, lo soldats n'eurent plus la fore il ordonna de percer les ép prisonniers et d'y passer des au moyendesquelles on les et Schapour recut alors le au Dhoulactof, c'est-à-dire, aux épaules.

ce prince, après avoir une grande partie des pros bitées par les Arabes, mas tre les Romains; arrivé sur tières de leur empire, il projet de se rendre à C nople déguisé en espion, et d'par lui-même l'état du pays dans cette capitale un jour o reur donnait un magnifique se peu de temps auparavant. l'avait chargé un peintre de la au camp des Perses, de fait trait du roi et de le lui app peintre s'était acquitté de sa



maison de Schapour; et a coupable d'une faute j'ai été obligé de prendre : me réfugier dans vos pereur, persuade que le chand ne disait pas la grandes menaces. Alors t avoué qui il était, l'emcoudre dans le cuir on venait d'écorcher, tif. Schapour gémissait n depuis un an, lorsur, qui était sur le ir pour une expédition e, donna ordre qu'on le au où il était enfermé, i avoir mis une housse ie cou, on le forçat de u milieu de la cavalerie. mpereur entra sur les 3. qu'il ravagea. Arrivé schapour, dans le Khoustaient retirés tous les ume, il en forma le siège. ayant alors célébré une oute l'armée se livra au bonne chère. Pendant la its chargés de la garde ne veillèrent que faibleprisonnier. Celui-ci re-) négligence, avertit quelju'il remarqua pres de rompirent ses chaines avec de l'huile chaude zuf dans lequel il était sitôt qu'il fut libre de nts, Schapour courut resse de la ville. Les taient de garde reconx de leur souverain et t de lui ouvrir les portes. oin de Schapour fut de l'argent à ses troupes, sortie contre les assiétune favorisa les Perses; nt de l'empereur romain devant Schapour, qui le chaînes, et le garda prie temps nécessaire pour avages que l'armée rosits. Quand tout eut été on premier état, l'empeis en liberté. Quelques portent que Schapour fit couper les pieds à l'empereur, lui fendit les narines et lui mit une bride au cou comme à une bête de somme.

Quelque temps après, les Arabes s'étant réunis aux Romains marchérent contre la Perse; leur armée était forte de cent soixante et dix mille cavaliers. Schapour ne pouvant pas résister à des forces si imposantes, se retira dans l'intérieur de son empire, où toutes les troupes dont il pouvait disposer allèrent le joindre. Il marcha alors à la rencontre de l'ennemi. Après un combat opiniâtre, Schapour, voyant que ses soldats étaient vaincus, prit la fuite et se cacha dans des déserts. L'ennemi s'étant alors retiré, il réunit de nouveau son armée, se mit en marche vers le pays des Romains, et envoya à Constantin un ambassadeur chargé de lui dire : « J'ai rassemblé de nouveau une armée nombreuse, à laquelle j'ai fait entendre l'ordre de revenir à la charge pour venger mes sujets qui ont été tués , emmenés captifs ou exposés au pillage. C'est pour cela que j'ai retroussé ma manche et ceint mes reins; si vous voulez payer une indemnité pour le sang qui a été répandu, me renvoyer le butin et les prisonniers que vous avez faits dans mes Etats, et me restituer la ville de Nisibe qui a fait autrefois partie de la province d'Irak, et qui aujourd'hui se trouve comprise dans vos Etats, je remettrai le glaive de la guerre dans le fourreau, et je tournerai bride pour me retirer de ce lieu. » Constantin redoutant les suites que pourrait avoir la guerre, accepta les conditions que lui offrait Schapour. Nisibe fut remise à un gouverneur désigné par le roi de Perse, qui envova dans la ville une colonie tirée de la province de Fars, d'Ispahan, et de plusieurs autres cantons de l'Irak-adjémi. Les colons s'établirent dans le pays avec leurs familles, pour le repeupler et cultiver les terres. Les Romains envoyèrent à Schapour, à titre de présent, différents meubles, des esclaves turcs, des armes et plusieurs objets précieux. De retour dans ses Etats, Schapour visita la province d'Irak, et bâtit dans l'espace d'une année la ville de Madain, où il établit le siège de son empire. Les granda seigneurs et les premiers personnages du royaume allèrent en foule s'établir dans la nouvelle résidence royale.

Schapour vécut et régna soixante et

douze ans.

añosa p'annecum, rela b'monsouz. (Artaxerxès II, an 380 de J. C.)

Ardschir II., surnommé le Bienfaisant, gouverna la Perse comme tuteur de Schapour III, son neveu. Ce ne fut qu'a la sollicitation des grands du royaume qu'il consentit à prendre le titre de roi pendant la minorité du jeune prince. A peine sur le trône, il prononca le discours suivant : « Le temps de notre vie et la durée de notre puissance sont dans la main de Dieu. Quant à moi, je ne possede la souveraineté qu'à titre de prêt, et seu-lement jusqu'à ce que Schapour mon neveu ait atteint un âge plus avancé. Je ne veux point devenir usurpateur pour satisfaire une ambition coupa-ble. » Ardschir, après avoir régné pendant quatre ans, remit à son neveu le gouvernement de l'empire.

RÉGIE DE SCHAPOUR 111, PILS DE SCHAPOUR DEGULACIAP.

(Sapor III, an 383 de J. C.)

ses palais et allait vivre se tentes.

BÈGNE DE BANKAM IV, YMA SE 6 DEGULAGTAP.

(Vararane IV, an 488 de J.

Bahram, frère de Schapour I taf, fut surnommé Kirman parce qu'il avait eu, sous le de son père, le gouvernes la province du Kirman. Ce irréprochable régnait depuis o lorsque ses soldats se réveontre lui. Une flèche tirée se dans une émeute lui donns la

nione n'erroquent allest (Isdigerdès I", an 400 de J.

l'Injuste, était, suivant quelq toriens, fils, et suivant d'autre de Bahram. Avant de monter trône, il passait pour un print prudent et doue du plus heur turel. Mais, devenu roi, il se coupable des crimes les plus II dépouilla les gens de loi, s de leurs biens, maltraita les se le peuple. Il punissait des chi les plus terribles des fautes e ment légères, et ne tensit compte des lois divines qu'il geait sans cesse. Quoique doi esprit juste et d'une science !

317

le résultat de leurs ob-🕦 astrologues déclarèouveau-né serait conseux; qu'il fallait le faire n pays étranger; qu'il t robuste, éloquent et ie; enfin, qu'il hériterait l'Iran. Yezdguerd, ravi s des astrologues, s'occher un pays sain et y envoyer son fils. onnes lui ayant vanté Djézirel[®], il se décida rovince. Il fit venir un pelé *Noman*, fils d'Amruel gouvernait le pays rois de Perse, et lui Bahram. Noman emenfant: il choisit, pour s femmes appartenant les plus illustres des s Perses; toutes trois mpérament sain et visprit juste et pénétrant, te sage. Mais bientöt t son précepteur. No-🗯 idoles, et il avait un chrétien. Pendant une de printemps, Noman, n vizir au milieu de la ı château qu'il habitait, regards avec plaisir sur des environs. « Vizir. connaissez-yous sur la t**rée** plus enchanteresse **lon , répondit le vizir ;** nanque quelque chose à du spectacle que nous aucun des objets sur stent nos regards n'est **sont** tous sujets à la Mais . lui dit Noman, **hose dont la durée soit** st, répondit le vizir, le niséricorde divine et les adis; mais pour arriver **élices** , il faut embrasse**r** on, et se soumettre aux u plein de miséricorde.» né des paroles qu'il enaussitot profession du Il se couvrit d'un froc, n royaume, ses trésors sans que l'on ait jamais su depuis ce qu'il était devenu. Son fils Mondar, qui gouverna après lui, demeura chargé de l'éducation de Bahram. Dès que ce jeune prince fut en état de distinguer sa main droite de sa main gauche, Mondar sit venir de différents pays des hommes savants et vertueux auxquels il confia le soin de son éducation. En peu de temps, Bahram devint très-versé dans les sciences spéculatives, ainsi que dans l'équitation et l'art de manier la lance et l'épée. Quand il eut acquis toutes les connaissances nécessaires à un souverain, il partagea son temps entre la chasse, les plaisirs de la table et la musique. Tandis qu'il passait ainsi son existence dans l'oisiveté, il apprit que son père Yezdguerd était mort et que les grands de la Perse avaient déclaré unanimement pour son successeur un descendant d'Ardschir, fils de Babec, nommé *Khosrou* par les auteurs persans, et *Kesra* par les Arabes. Bahram, profondément irrité de cette conduite, pria Mondar de lui donner une armée avec laquelle il pût arracher à l'usurpateur la couronne qui lui appartenait légitimement. Mondar consentit à tout ce que lui demandait le prince. Mais, avant d'aller plus loin, il faut rapporter ce qui s'était passé en Perse.

La violence et la cruauté d'Yezdguerd étaient venues à un tel excès que ses sujets et ses troupes priaient Dieu sans cesse de les délivrer du tyran qui les opprimait. Leurs vœux furent exaucés. Un cheval indompte parut tout à coup dans la cour du palais; Yezdguerd ordonna qu'on lui mît une selle et une bride, et qu'on le lui amenât. Des palefreniers essayèrent d'exécuter l'ordre du roi. Mais le cheval commença à ruer, et ne se laissa toucher par personne. Entin Yezdguerd s'approcha lui-même de l'animal, qui parut avoir perdu toute sa férocité. Mais, au moment où le roi voulait fixer la selle sur son dos, le cheval lui lança une ruade, qui le tua sur-le-champ. Yezdguerd avait régné vingt-deux ans et cinq mois. Les Perses témoignèrent à Dieu leur reconnaissance en faisant aux

pauvres d'abondantes aumones, et les grands se réunirent pour choisir un successeur au roi qui venait de mourir.

 Si nous choisissons, dirent-ils, le fils d'Yezdguerd qui a été élevé parmi les Arabes, et qui a adopté leurs mœurs, nous a aurons pas moins à souffrir sous son gouvernement que aous celui de son père. « Ce fut pour cette raison qu'ils donnèrent la preférence à Khosrou. Ils le conduisirent à Madain, le placèrent sur le trône, répandirent sur lui de l'or et des pierreries, lui jurerent obéissance, et mirent la couronne royale sur sa tête. Mondar, comme nous venons de le dire, cédant a la demande de Bahram. rassembla une armée d'Arabes pour soutenir les droits de ce prince, et, ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer le succès de son expédition, il fit partir comme avantrarde son fila Noman avec dix mille cavaliers.L'approche des Arabes jeta l'effroi parmi les Perses. Mondar et Bahram, accompagnés de trente mille cavaliers, suivirent de près Noman. Après plusieurs pourparlers, on arrêta, du consentement de Bahram, que l'on placerait, entre deux lions affamés, la couronne royale de Perse, qui serait la récompense de celui des deux competiteurs qui oserait l'enlever à ces redoutables gardiens. Khosrou refusa d'accepter ces conditions. Il lit dire à Bahram : « Je auis en possession de la couronne. Vous pretendez l'obtenir

RIGHT DE BARRAMOUN.

(Vararene V, an 425 do J.)

Bahram fut surmommé Gen à-dire, en persan due sausons, de la passion qu'il avait pour l de cet animal. Quelques M rapportent que ce roi exetsa ment à tirer de l'arc, qu'un jou à la chasse, il décocha une fiéch un lion qui était monté sur le âne souvage. La flèche perça en outre les deux animaux,

fonça en terre.

Lorsque Bahram se vit m trône, il pardonna, à la soll de Mondar, aux peuples de l'b a étaient rendus coupables di de rebellion, en plaçant Khe le trone. Il travailla à s'atta sujets, et leur remit des soms sidérables que ceux - ci dest tresor public. Il assigna des et des pensions aux savants gens de lettres, encourages l' ture, et lit renaître l'abondar prosperité dans des pays qui eté abandonnés sous le règne père. Il renvoya Blondar dans s vernement, après l'avoir con faveurs, et donna à Noman, ill prince, un emploi à sa cour. I présents magnifiques aux Azs avaient été les compagnons de fance. Entin, dit Mirkhond, i cha jusqu'aux racines l'arbri violence et de la tyrannia, 🛚

a pour quel motif ils de musicien qui acdanse de ses chants i**nstrument**s de musibui, lui répondirentenvoyé de différents avons offert jusqu'à sans pouvoir trouver en. » Bahram, étonné mient ces gens, fit veıze mille musiciens et di**stribu**a dans les difes de son empire. Les nt à ces étrangers par t c'est du mélange des descendaient, suivant

bouffons que l'on

m**ps** dans la Perse. de Bahram, qui s'ocmt de ses plaisirs, ensouverains à attaquer de la Chine passa le ingt-cinq mille homa le Khorasan. Cette : j**eta** l'épouvante dans ses, qui essayèrent en Bahram à marcher mis. A toutes leurs ndit qu'il avait cononté et la miséricorde livrerait pas la Perse ennemis. Les grands disaient les uns aux rément la peur avait le au roi. » Mais , tanait ainsi, Bahram sorcompagne de sept jeutenant aux premières ume, et de trois cents force et d'un courage Il menait avec lui des

partie de chasse. Bahar frère Narsi de goupendant son absence;
ivit la route de l'Aderdemeura convaincu
i avait fait prendre la
et les principaux offine envoyèrent un ami de la Chine, pour lui
reçus au nombre de
Ils voulaient eviter
i leurs biens, l'escla-

vage, et même la mort dont ils se croyaient menacés. Cependant Bahram passa de l'Aderbidjan dans l'Arménie. Là, ayant pris des guides, il s'avança, à la tête de mille braves guerriers, par un chemin qui semblait impraticable, vers le lieu où était campée l'armée du roi de la Chine. Lorsqu'il en fut peu eloigne, ses espions l'informèrent que ce prince, dans une parfaite sécurité, se livrait au plaisir, et s'amusait à écouter le son des instruments de musique. Bahram profita de cette occasion favorable, et il partit pendant la nuit qui était obscure, et, suivant l'expression de Mirkhond, semblable à un manteau trempé dans de la poix. Il partagea sa cavalerie en quatre corps, et attaqua les ennemis qui n'etaient point sur leurs gardes. Lui-mēme pēnetra jusqu'à la tente du roi, auquel il coupa la tête. Ensuite il poursuivit les fuyards jusque sur les bords du Djihoun.

Quelques historiens racontent cet événement d'une manière un peu différente. Suivant eux, Bahram ayant appris que les Turcs ravageaient le Khorasan, choisit sept mille cavaliers robustes et pleins de courage; puis il fit tuer sept mille bœufs, dont il prit les peaux, qu'il fit emplir de vent. Les avant ensuite laissé sécher, il ordonna qu'on y jetât des cailloux; puis il fit charger sur le cou de chaque cheval une de ces peaux; et il s'avança au milieu de la nuit vers le camp des Turcs. Ceux-ci, entendant au milieu de l'obscurité le bruit épouvantable que faisaient les cailloux contenus dans les peaux de bœufs, éprouvèrent une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Bahram se mit à leur poursuite et les força de repasser le Djihoun. Plusieurs rois qui entretenaient des dispositions hostiles contre Bahram, lui envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir la paix. Ce prince retourna ensuite dans sa capitale; et quelque temps après il se mit en route pour les Indes, qu'il avait envie de parcourir, afin de connaître par lui-même les merveilles et les singularités qu'on racontait de ce pays. Après avoir consié le gouvernement

du royaume à Mihir-Narsi, son vizir, il partit secrétement. Etant arrivé, après un long yoyage, dans la ville capitale du roi des Indes, il y fixa son séjour. Les habitants admiracent sa légèreté et son adresse à manier un cheval et à tirer de l'arc. On informa bientôt le roi qu'un cavalier d'une taille avantageuse, et aussi brave qu'adroit, venait d'arriver de la Perse. Quelques jours après, un éléphant sauvage d'une taille extraordinaire se mit à parcourir les environs de la ville, tuant toutes les personnes qu'il rencontrait. Le roi, informé de cet èvénement, envoya les guerriers les plus courageux de l'Inde pour combattre Panimal furioux, mais tout fut inutile, et bientôt les habitants cesserent de passer dans les endroits où ils savaient que l'eléphant avait pour habi**tude de se tenir.** Bahram résolut de défivrer le pays de ce fleau redoutable; il marcha contre l'eléphant et poussa un grand cri pour attirer son attention. Aussitôt l'eléphant courut vers son agresseur; mais celui-ci, ajustant une flèche, la decocha avec tant de force contre le front de l'animal qu'elle y entra tout entière. Il sauta alors à basde son cheval, et saisissant l'éléphant par la trompe, il le tira avec une violence telle qu'il le fit tomber sur les genoux, puis il lui coupa la tête avec son cimeterre, la chargea sur ses épaules, et étant sorti de la forêt il la jeta sur la route. Le roi, informé de

Quelque temps après, m redoutable déclara la guerre a Indes, qui se décida a lui payi but pour se soustraire aux dont il était menneé. Bahrar prouva cette resolution, et il monarque indica à reposs mi par la force. Quand les mées se trouvèrent en prése ram fit promettre aux plus b Indiens qu'ils ne le perdraies vue. Il prenait cette mesur pouvoir combattre sans craim enveloppe par l'armée ent commença ensuite l'attage que flèclie qu'il décochait 1 un guerrier, et chaque coup : meterre partageait un be deux. Les ennemis, redoutant de Bahram, prirent la fuite, des Indes rentra triomphant capitale. Ce prince combia d'I le roi de Perse; il lui donna i mariage, et voulait même le son successeur, lorsque Bahr. entin qui il était. A cette dé inattendue, le roi des Indes crainte, lui dit : Que dois-je f vous temoigner ma soumis craignez rien, lui dit Bahrao aucun besoin de vos Etats; voulez me fai**re plaisir, vous a** le gouvernement de quelques mon empire, situées sur les fi des Indes; vous les gouven mon nom, et vous m'enw tribut annuel, à titre d'hom



opre pays.

irs diffèrent touchant les mort de Bahram; suivant i, étant à la chasse, il in puits; suivant d'autres. dans un marais avec le quel il était monté. On ne tais son corps.

GUERD, FILS DE BAHRAMGOUR,

iès 11, an 441 de J. C.)

étant monté sur le trône, ès de sa personne Mihirdu vivant de Bahramgour. zé à sa place de vizir, et dans un temple du Feu, acrer tout entier aux exereligion. La justice et l'él**guerd** contribuèrent beauadre l'empire florissant. **ée, des rois étrangers en**on trésor les tributs auxr**aient é**té assujettis par . Cependant, au bout de nées , l'empereur romain se yer les sommes qu'il devait traités. Yezdguerd envoya ihir-Narsi avec une armée e troupes d'élite. L'empe-, informé du courage et de des soldats qu'il aurait à **se soumit** à payer le tribut, ier la paix à Mihir-Narsi. ayant atteint le but de sa ntra en Perse.

d mourut après un règne ans.

deux fils, Firouz et Hor--ci était le plus jeune; mais ui avait une affection expour lui, le désigna comme somptif du trône de Perse. itint que le gouvernement zs méridionales de l'em-

MMOUZ, FILS D'YEZDGUERD.

grecs ne font pas mention de ce règne.)

sur le trône, Hormouz se à toutes ses mauvaises inraison. (PERSE.)

il alla attaquer les Uzzes, clinations, qu'il avait soigneusement cachées jusque-là. Firouz ayant eu connaissance de la conduite de son frère, se rendit aussitôt dans le pays des Hayathélites (*), et fit connaître à ces peuples l'injustice que son père avait commise en choisissant Hormouz pour son successeur. Il finissait en demandant des secours avec lesquels il put conquérir le trône. Les Hayathélites, après avoir exigé que Firouz confirmat ses paroles par le serment, **lu**i accordèrent une armée de trente mille cavaliers, à condition qu'il leur céderait la ville de Termed avec son territoire. Firouz, secondé par ces puissants auxiliaires, vainquit Hormouz, et le fit enfermer dans un cachot, un an après son avénement au trône.

RÈGNE DE FIROUZ, FILS D'YEZDGUERD.

(Pérozès, an 458 de J. C.)

A peine maître de la couronne. Firouz condamna Hormouz et ses trois principaux conseillers à perdre la vie. Peu de temps après cette révolution, la Perse fut affligée par une grande secheresse. Ce fléau dura sept ans, pendant lesquels il ne tomba pas une goutte de pluie.Les fleuves furent bientôt à sec, et la famine devint générale. Les philosophes observaient les astres jour et nuit, sans pouvoir trouver aucun remède aux calamités publiques. Firouz remit à ses sujets, dans ces années désastreuses, toutes les impositions qu'ils payaient à son trésor. Il sit enjoindre aux riches de pourvoir aux besoins des pauvres, annonçant que, si un homme périssait de faim, il ferait punir avec la dernière sévérité les babitants du lieu. Ces sages mesures ne furent point inutiles; et les historiens rapportent que, pendant les sept années de famine, un seul homme mourut d'inanition. « Enfin, dit Mirkhond, Dieu, « touché des malheurs des Iraniens, « leur ouvrit les portes de sa miséri-« corde. L'abondance succéda à la fa-

(*) Ce sont les mêmes que les Euthalites ou Huns blancs.

mine. Les campagnes se couvrirent : combattre le roi, le parti le p
 de verdure, les eaux recommencèrent : est de prendre cette route
 à couler. : qui est aussi la plus courte.

Quand la Perse eut recouvré son ancienne prospérité , Firouz assem-bla une armée pour se rendre mai-tre du pays des Hayathélites. Il couvrait son manque de foi du pretexte spécieux de venger les Hayathelites de la tyrannie de leur roi. Les grands firent sur ce point les représentations les plus fortes à Firouz, qui n'y eut aucun égard ; et le parjure dont s'était souillé le roi de Perse retomba bientôt sur lui et sur son peuple. Khouschnavaz , roi des Havathelites , informé des intentions de Firouz, en conçut de vives inquiétudes. Un de ses officiers lui dit alors : • Il faut que le roi me fasse couper les pieds et les mains. e et qu'il ordonne ensuite à ses gens de m'exposer sur la route par laquelle. « Firouz passera. J'espère, avec le secours de Dieu, arrêter les effets de a la periidie du monarque perse. Je * prie seulement le roi d'accorder ses bontés à ma famille, en consideration. du service important que je rendrai à l'Etat.
 Khouschnavaz accepta les offres de cet officier, qui fut placé sur la route où Firouz passa peu de temps après. On rapporta à ce prince qu'on venait de trouver un homme qui avait les pieds et les mains coupés. Firouz ordonna aussitdt qu'on le lui amenát, et il lui demanda la cause pour laquelle il avad ele dadde anssa con astrent.

 est de prendre cette route qui est aussi la plus courte. surprendre son ennemi su où il s'y attendra le moics. frit en même temps de servir à l'armée persane. Firous : conseil perfide de cet homme. grande parti**e de son** *ort***nés p** le desert, et ce ne fut q peines infinies qu'il en **sortit le** accompagné d'un petit non siens. Il rencontra alors 🐿 vaz, auquel il fit demander Mais ce prince lui répondit : « que je vous ai comblé de li • que je vous ai fourni de l'i « des troupes pour vous rétab « trone de votre père , vous av « reconnaître de ai grands : « rassemblé une armée, et i venu dans l'intention de m' ner. La fortune ne vous a « favorable. Maintenant, si 🔻 engagez per serment à ne ja « faire la guerre en personne « point envoyer de troupes terres, je vous reconduirai a « neur dans l'Iran, et vous p « une seconde fois sur le tre rouz prit tous les engagement Hayathelites exigèrent, et il 1 dans son royaume. Cependan servait toujours un vil chage défaite, et il résolut de rompte qu'il avait juré d'accomplir. same recorded days a summer



minces et fragiles, et il se combat. Quand les deux ent en présence, Khouschtacher au bout d'une pique **'il avait conclu ave**c Firouz. ita à ce prince les consénestes que pouvait avoir son fol. Mais tout fut inutile. part et d'autre les cavaliers lancé leurs chevaux, que **vaz** prit la fuite, ayant soin par un endroit solide que nénagé au milieu du tosse. **Mata de poursuivre l'armée** t il trouva la mort dans le un grand nombre des gens Khouschnavaz, retournant imbat, tailla en pièces les remporta un riche butin. Firouz, qui était une des plus sages de son siècle,

pouvoir du vainqueur.
elle de cette défaite étant
i Soukhra, il réunit une
breuse, et se mit en marche
rs des Hayathélites. Cette
se termina par un traité
ischnavaz et Soukhra. Les
is rendirent tous les prisonbutin qu'ils avaient fait sur
firouz. De retour en Perse,
nit sur le trône Palasch.
ivelle, Cobad se réfugia aui du Turquestan.

PALASCE, FILS DE FIROUZ.

vait regné vingt-six ans sui-

ses auteurs, et vingt et un

les, an 482 de J. C.)

suivant d'autres.

t gouverna avec justice, et l'une manière éclatante les e lui avait rendus Soukhra. In frère, ayant quitté Masse retirer dans le Mawalassa par le territoire de Là il fit prier Zer-Mile Soukhra, de lui chereune fille qu'il pût épouibir ayant trouvé parmi les es plus distingués du lieu le très-belle et parfaitement fit consentir ses parents à

la donner en mariage à Cobad. Celuici continua ensuite sa route vers le Turquestan. Il passa quatre ans à la cour du roi de ce pays, qui lui donna une armée nombreuse avec laquelle il entra dans l'Iran. Lorsqu'il fut près de Nischabour, il fit appeler le père de la jeune fille qu'il avait épousée, et lui demanda de ses nouvelles. Cet homnie lui apprit qu'elle avait mis au monde un fils auquel on avait donné le nom de *Nouschirvan*. Cobad demanda à le voir, et fut frappé de sa beauté extraordinaire. Tandis qu'il le considérait avec admiration, on lui apprit que son frère Palasch venait de mourir. Etonné de la coîncidence qui existait entre l'arrivée du petit Nouschirvan et l'annonce de cette nouvelle, il prit avec lui le jeune prince, dont la présence paraissait d'un si heureux augure, et le conduisit avec sa mère à Madaïn.

RÈGNE DE COBAD, VILS DE PIROUZ.

(Cabadès, an 485 de J. C.)

A peine maître de l'empire, Cobad combla d'honneurs et de bienfaits Soukhra, auquel il laissa le maniement de toutes les affaires. Les Perses s'accoutumèrent insensiblement à ne consulter que ce ministre, qu'ils considéraient presque comme supérieur au roi. Cobad, jaloux de son autorité. cherchait un moyen de se soustraire à l'empire que Soukhra avait pris sur lui. Il fit venir en particulier Schapour, commandant en chef de l'armée, et lui expliqua la cause de son chagrin. Schapour lui répondit qu'il se chargeait de le délivrer de cet homme. Le lendemain, il se prit de querelle avec Soukhra, en présence de Cobad, lui jeta une corde au cou, et l'entraîn**s** hors de l'appartement; puis il lui tit mettre les fers aux pieds, et l'enferma dans une prison, où il mourut au bout de peu de jours.

Il y avait dix ans que Cobad était sur le trône, lorsqu'un honnne d'Istakhar, appelé Mazdac, commença à introduire parmi le peuple une religion extraordinaire. Cet homme alla ensuite trouver Cobad, lui annonçant qu'il

avait reçu la dignité de prophète. Pour en imposer au roi, il avait fait creuser un caveau dans un temple du Feu, et ayant pratiqué à la voûte de ce caveau un trou qui répondait à l'endroit où brûlait le feu sacré, il y fit cacher un homme. Il alla casuite dire au roi qu'il lui avait été accordé de faire un miracle en preuve de la divinité de sa mission, et que le Peu conversait avec lui. S'étant rendu au temple, Mazdac causa avec l'homme caché dans le caveau ; et le roi, trompé par cette fourberie, recut la nouvelle doctrine, qui consutait principalement à permettre toutes les unions, sans aucun égard au degré de parenté; à défendre de tuer les animaux et d'en manger la chair. Cet imposteur disait que les hommes devalent se contenter pour leur nourriture de végétaux, d'œufs, de lait, de fromage et d'autres choses sembiables. Pour donner plus de force à ses préceptes, il affectait de ne porter jamais qu'une robe de lains grossiere, et d'être sans cesse occupé de pratiques de dévotion. Il attira dans son parti les gens de la lie du peuple. Ses sectateurs devinrent bientôt très-nombreux, et il parvint à un haut degré de puissance. Les gens de la plus basse condition épousaient les femmes des premiers seigneurs du royaume, et jetaient ainsi un grand trouble dans les familles; personne ne pouvait être assuré de conserver ses propriétés. On dit que Mazane demanda no mur a Carad de

maîtres de sa **personne. Ils** di en conséquence, qu'il faliait : defaire de Cobed, sauf à sois contre Mazdae et ses secials ils ne purent pas réaliser cept avalt une sœur extrêmemen avait épousée, suivant la part lui en donnait la doctrins d conforme sur ce point me Zoroastre. Cette femme rim évader Cobad; et, s'étant j le plus grand soin , elle se p gouverneur de la p**rison, et** permettre qu'elle eut un ent le prince. Cet homme, **side** trême beauté de la reine, de passer la nuit dans la lendemain matin, la princ loppa Cobad dans les tapis s elle avait passe la nuit, et, l sur la tête d'un esclave, ຝ la prison. Cobad demoura dant quelque temps; pais accompagné d'un petit nom fidents, et se rendit ches le lites , auxquels il voulait des secours pour remonter su Le souverain du pays lui aco mille hommes. Cobad se i tête, et rentra en Perse. Li proche de Madain, les ha pays, effrayés des consée pouvait avoir pour eux la vile, se rendirent à son cam leur soumission. Cohad par Perses et à Djamusp, son 1 avalent eleve sur le trône:

DEROW OW RESEA, PILS DE NU SOUS LE NOM DE NOUS-JUSTE.

ës, an 531 de J. C.)

s du royaume ayant lu le Cobad, engagerent Nourendre les rênes du gou-Mais soit qu'il craignît ne pouvoir pas remedier qui affligeaient la Perse, lut bien faire comprenets toute l'étendue de la mposait, ce prince refusa ouronne. « La royauté, as force et sans considésources de la prospérité : taries , la division existe ens, l'autorité se trouve i**ns des** hommes les plus verain qui voudrait auiverner suivant les lois amènerait infailliblement giantes que nous devons ableau triste, mais exact, e trouvait alors la Perse doctrines subversives de **pa tous les** grands, qui **louschirv**an qu'ils emurs efforts pour l'aider ordre dans le royaume. hirvan consentit à prenne, et il fit conhaître à ir les paroles suivantes, qu'il avait pour l'ave-

prité, dit-il, ne s'étend rps et non sur les cœurs; ieu qui connaît les pen-1e tous les hommes peut s intentions de chacun. que ma vigilance et ma doivent avoir pour objet s et non vos consciences. s que je porterai doivent idés sur la justice et non rice. Lorsque, par une table, j'aurai réparé tous désolent la Perse, alors le mon règne méritera is à la postérité, et mon aindra plus d'être ren-

usage que sit Nouschir-

van de son autorité, fut de condamner à mort Mazdac et ses partisans. Suivant quelques auteurs, Nouschirvan commença par témoigner à Mazdac le mécontentement qu'il avait de sa conduite, et se contenta d'abord de le réprimander en particulier; mais dans la suite, un de ses sectateurs s'étant rendu coupable de violences envers une femme mariée, et l'époux offensé en ayant porté plainte à Nouschirvan, ce prince ordonna à Mazdac de faire rendre la femme enlevée. Mazdac ne tint aucun compte de cette injonction, et Nouschirvan irrité lui fit couper la tête. Les partisans de l'imposteur s'ètant soulevés à cette occasion, Nouschirvan ordonna qu'ils fussent mis à mort. On fit de sévères perquisitions à Madain et dans tout l'empire, et les ordres du roi furent exécutés avec la dernière rigueur. Selon le récit de quelques autres historiens, Nouschirvan témoigna d'abord de l'amitié à Mazdac, il lui demanda ensuite les noms de ses partisans sous un prétexte honorable. • Il faut, lui dit ce prince, que vos disciples viennent me rendre visite, afin que je les comble de faveurs. » Au jour indiqué, tous ces gens se trouvèrent au palais; on les fit entrer dans un jardin,et à mesure qu'ils y entraient, des officiers du roi les précipitaient la tête la première dans des fosses qui avaient été creusées à cet effet. Mazdac eut le même sort que ses partisans. Entin, un auteur assure que Nouschirvan fit élever un grand nombre de potences auxquelles on attacha en un seul jour, avant midi, cent mille zendics ou sectateurs de Mazdac. Ce prince remit ensuite les anciens propriétaires en possession des biens dont les zendics s'étaient emparés, et rendit à leurs époux légitimes les femm**es** qu'ils avaient enlevées. N'ayant plus rien à redouter de la secte de Mazdac, il s'occupa de ramener dans la Perse la prospérité que les dissensions civiles et religieuses en avaient bannie, et de mettre ce royaume en état de défense. Il fit aussi bâtir, sur les frontières et dans plusieurs lieux déserts, des forts, garnis de soldats, pour protéger les

voyageurs contre les attaques des

brigands.

Après avoir ainsi pourvu à la tranquillité et au bien-être de ses sujets, Nouschirvan porta ses armes dans le Caboul, dans le Mawaralnahr, et soumit les Hayathélites. Pendant qu'il était engage dans cette expedition, le souverain des Turcs s'empara de plusieurs villes alors soumises à la Perse, et entre autres de Fergana, de Samarcande et de Boukhara. Nouschirvan, instruit de cette irruption, envoya aussitot son fils Hormouz contre le roi des Turcs; mais celui-ci, sans attendre le prince, s'enfuit en toute hâte dans les provinces les plus reculées de son royaume.

Vers cette même époque, Khaled, fils de Djabala, gouverneur de la Syrie pour les Romains, entra avec une armée sur les terres de Mondar II qui commandait dans la province du Djézirch, sous l'autorité de Nouschirvan. Les troupes de ce chef tuèrent plusieurs gens de Mondar, emmenèrent des chevaux et des chameaux, et se retirèrent chargés de butin. Mondar informa aussitôt Nouschirvan de cette irruption; et celui-ci, qui était alors en paix avec l'empereur romain, lui écrivit, en le sommant de condamner Khaled de rendre tout le butin qu'il

avait pris, et de payer en outre une amende considérable comme prix du

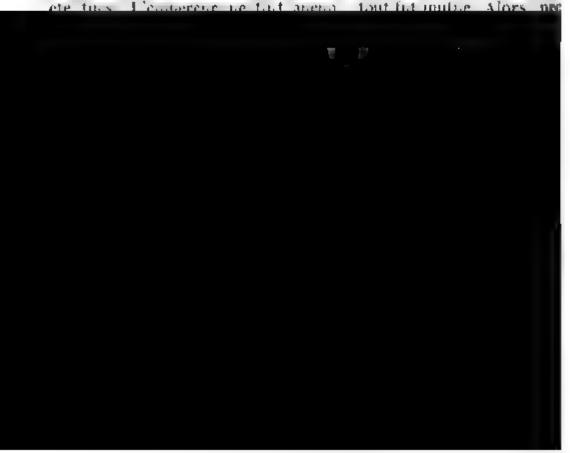
sang des gens de Mondar qui avaient

d'Antioche, une fois établi à se croyait dans son anciesse:

L'empereur romain, ias succès de Nouschirvan, la plusieurs messages pour des paix. Ce prince répondit qu' derait aux conditions suiu voir, que les Romains lui ; une somme considérable, et nonceraient à tous leurs des provinces que les Perses we conquérir. L'empereur au

propositions.

Nouschirvan avait épons cesse d'une grande been feinme, dit Mirkhond, pour gardée commo le chef-d'æn vroges sortis de la main de Elle faisait profession de chrétienne. En vain Nous pressa de renoncer à ses pour adopter la doctrine d 1) ne put rien obtenir d'els tes ses obsessions elle répor vez votre religion, et pers de suivre la mienne. Cette mit au monde un fils extre ment beau, qui fut appoil zad. Lorsque le jeune pri teint l'age de raison, il religion de son père et c mère : la première lui semb à la saine raison , l'autre traire, lui parut satisfaire ment un esprit juste. New supplia de changer de croy out fut multie Alors



vit aussitôt la lettre sui-Bourzin, un des persons considérables du royaufils Nouschizad, sur le a mort, et sans attendre ation de cette nouvelle, é. Il a mis en liberté un hre de gens que j'avais ner : il s'est emparé de isidérables, et qui avaient tion importante. Il s'est apagne, et il n'a pas rérand nombre des chréı danger qu'il pourrait y ir donner plus de force. zad, maigré tous ses t encore rentrer dans , renvoyer dans les pri-18 qu'il a mis en liberté, par le glaive les officiers ids qui ont embrassé sa onsens à lui pardonner. raire, il persiste dans sa m-Bourzin doit lui déclare immédiatement. Dans puschizad serait fait prins un combat, que l'on e faire tomber un seul a tele. Ou'on le renferme ne palais où il était avant . avec les esclaves qui le qu'on lui fournisse ce a besoin, et que nui ne e une parole insultante fils qui m'est cher. » remit cette lettre à un i la porta en toute dili-Bourzin. Celui-ci se hata contre Nouschizad. De jeune prince, qui avait de ses troupes Schamas les hommes les plus céplus braves de l'armée lla au-devant de Ramssitöt que les deux arm présence, l'aile droite d tomba avec fureur sur de Ram-Bourzin, et la te avec une perte assez

La victoire paraissait ouschizad, lorsque ce ortellement blessé d'une qu'elles se virent sans oupes de Nouschizad se débandèrent. Ram-Bourzin s'approcha en pleurant du lit sur lequel était
posé le corps du fils de Nouschirvan;
et il s'informa, d'un évêque qui était
présent, si le jeune prince n'avait pas
fait quelques dispositions avant de
mourir; l'évêque répondit qu'il avait
recommandé qu'on ensevelit son
corps, et qu'on le déposât dans la
terre, suivant l'usage des chrétiens.

De retour à Madain, Nouschirvan lit partir pour l'Indoustan une armée nombreuse. Le roi des Indes, effrayé de cette démonstration, envoya en Perse des ambassadeurs chargés de remettre à Nouschirvan de riches présents, et de lui demander la paix. L'empire des Perses s'étendait alors jusque dans le Mawaralnahr, le Khorasan, le Tabaristan, le Djordjan, partie de l'Indoustan, l'Irak, la péninsule d'Oman, Bahrein, l'Yémama, l'Arabie Heureuse, et la frontière du Magreb. Nouschirvan s'occupa de rendre ses vastes Etats florissants et riches, et de poser une règle invariable pour l'imposition foncière de toutes les terres. Avant ce prince, les terrains en valeur payaient . suivant qu'ils étaient plus ou moins éloignés de la capitale, le dixième, le cinquième, le quart, le tiers, et jusqu'à la moitié de leurs produits. Nouschirvan établit une capitation sur les juifs et les chrétiens; toute personne au-dessous de vingt ans, et audessus de cinquante, ne payait aucune imposition. Ce monarque chargea un des premiers officiers de l'armée de prendre connaissance de la conduite et de l'instruction des gens de guerre, ainsi que de l'état de leurs armes et de leur équipement. Cet officier, après s'être rendu au milieu d'une place trèsvaste, se plaça sur un tapis magnifique, et sit proclamer par un héraut que tous les gens de guerre eussent à se présenter devant lui pour être passés en revue. Le premier et le second jour, voyant que Nouschirvan n'était point venu comme les simples soldats, l'officier ne commença pas son inspection. Le troisième jour, il sit de nouveau proclamer par le héraut,

qu'aucun homme de guerre ne man-quât de se trouver à la revue, et que celui même qui avait reçu la couronne de la libéralité du Très-Haut, s'y rendit comme les autres. Nouschirvan, informé de cette décision, se présenta devant l'officier inspecteur avec son armure complète. Mais comme il avait négligé de prendre l'étui de son arc. qui faisait partie de l'équipement des troupes, l'inspecteur ne consentit à enregistrer son nom que lorsqu'il eut réparé cet oubli. Ensuite, comme ce même officier assignant à chaque homme de guerre enregistré , quatre mille drachmes de solde, il en donna une seulement de plus à Nouschirvan. La revue étant achevée, cet officier se rendit au palais , et il adressa au roi les paroles suivantes : « Prince, ne « me sachez pas mauvais gré de la « conduite que j'ai tenue; mon but · n'a été que de maintenir la subor- dination dans l'armée, et de conser- ver une exacte justice. » — « Tout homme, répondit Nouschirvan, qui use de sévérité envers moi, ne doit craindre aucun reproche. »

L'empire de Perse ayant acquis un tres-haut degré de splendeur, l'empereur de la Chine envoya à Nouschirvan de riches présents. Cet empereur, dit Mirkhond, habitait un palais pavé de perles et de pierreries, dans lequel étaient deux ruisseaux qui arrosaient des arbres de camphre et d'aloès, dont Poder se repudant à deux parasan-

de soie bleue céleste; elle fin mée dans une boîte d'or que une jeune fille dont le v voilé par ses cheveux. Call fille, en écartant sa chevelus, voir une beauté dont l'écht sait comme l'éclair au mile

nuit obscure.

Le roi de l'Indoustan, q un palais dont les perte de pierres précieuses et és envoya à Nouschirvan mile bois d'aloès des Indes , qui 🛍 feu comme de la cire, et 🗪 🛪 pierre précieuse de conte rempli de perles. D'un côté d était représenté un lion, 🥰 🖡 une jeune fille dont la taille 🎮 palmes ; ses paupières descend qu'à ses joues; entre ses pou apercevait une lueur semble d'un éclair, produite per l'éc prunelles, jointe à la blanche teint et à la finesse de ses ! prince envoya atlasi en préssi schirvan un tapis de pest di qui était plus doux qu'une soie et plus beau qu'une étal

Ce fut sous le régne de No que l'on apporta de l'Indou la Perse le livre de Calila e le jeu des échees, et une por teinture noire appelée hindl, mise sur les cheveux blancs en noir jusqu'à la racine d nière parfaite. Le roi du Thi aussi a Nouschirvan plusie



ges et les magiciens conxplication de ce songe, qu'ils ne pouvaient en sons, le roi chargea les **palais de** cherch**er** un la sagacité fut assez lévoiler ce mystère. Un *h Azad-Sérou*, se mit à ers pays pour chercher de songes. Il allait de s'informant de ce qui ; de son voyage. Arrivé ville de Merve en Khord le conduisit à la maiant qui avait plusieurs de ceux-ci, nomme *kir*, pria Azad-Sérou r ce dont il s'agissait. iérou lui eut raconté le i, Abouzurdjmihir lui uis expliquer ce mystere e du roi. »

ayant approuvé les paune homme, lui donna le l'argent, et ils partipour se rendre auprès an. Dans la route, se ord d'un ruisseau, ils pour prendre quelque bre d'un arbre. Aboucouvrit du drap dans coutume de dormir, et au sommeil, lorsque t un serpent noir, qui, halliers, marcha vers a le drap qui le cousa la tête et les pieds, a haut de l'arbre sous ait. Aussitöt que le serté sur l'arbre, le jeune la. Azad-Sérou fut exrpris de ce qu'il venait ndant ils remontèrent :heval , et continuèrent : grande célérité , marour, jusqu'à leur arriroi.

raconta tout ce qui s'élouschirvan, qui s'eme venir Abouzurdjmimanda l'interprétation
Celui-ci étant seul avec
lui dit: « Ce songe sia dans le barem du roi

« un jeune homme qui est attaché par « les liens de l'amour à une des fem-« mes qui s'y trouvent; et si le roi veut le découvrir, il faut qu'il ordonne que toutes les filles du harem passent « l'une après l'autre devant lui. » Le roi donna ordre qu'on rassemblat toutes les femmes de son harem, et qu'on les fit passer une à une sous ses yeux. Mais comme le jeune homme était vêtu d'un habit de femme, le secret ne put être découvert pour cette fois. Le roi en sut contristé; mais Abouzurdimihir lui conseilla d'ordonner que toutes les femmes passassent devant lui sans aucun vetement. Nouschirvan suivit ce conseil, et ses ordres ayant été exécutés, on vit au milieu de ces femmes un jeune homme d'une taille très-haute, et d'une figure majestueuse , dont le corps tremblait comme les feuilles d'un saule, et que la crainte d'une mort inévitable réduisait au plus affreux désespoir. Une jeune femme l'avait introduit dans le harem, et l'y tenait caché. Ce secret ayant été découvert, Nouschirvan interrogea la jeune femme, et lui demanda quel était cet homme. Elle lui répondit qu'il était son frère utérin ; qu'elle l'avait amené avec elle, et lui avait fait prendre un habit de femme , alin de n'être pas obligée de se séparer de lui. Nouschirvan ordonna alors qu'on fit périr ces deux jeunes gens.

Abouzurdjmihir s'avança tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il

parvint à la dignité de vizir.

Nouschirvan ayant, un jour, rassemblé les sages et les mobeds, leur ordonna de dire chacun quelque chose qui pût être utile au bonheur du roi et de ses sujets. Chacun tâcha de satisfaire du mieux qu'il put à la demande du roi. Lorsque le tour d'Abouzurdjmihir fut venu, il dit qu'il croyait pouvoir comprendre en douze sentences tout ce que le roi désirait savoir. Nouschirvan lui ayant demandé quelles étaient ces douze sentences, il répondit : « Les voici : « 1° se garder de l'amour, de la « colère et des passions ; 2° observer la « vérité dans ses paroles, être sidèle

a à ses angagements, et tenir ses pro- messes et ses conventions; 3° con- sulter des hommes sages et ins- truits dans toutes les affaires qui se présentent; 4º honorer les savants. a les nobles, les émirs, et les gens de plume, chacun suivant leur rang, et les places qu'ils occupent; 5° exer-« cer une exacte justice, prendre des informations certaines, et rendre
à chacun la récompense ou la peine « due à ses actions bonnes ou mau-« vaises; 6° examiner scrupuleuse- ment la conduite des gens qui sont renfermés dans les prisons, afin de punir ceux qui méritent des châti- ments, et de rendre la liberté à ceux qui sont dignes de pardon; 7° protéger les marchands et les « sujets de l'empire; 8° les châtier pour leurs fautes, réprimer les ex- cès et contenir les hommes dans le devoir; 9° s'approvisionner d'ar-« mes, et de tout ce qui est neces-« saire pour faire la guerre; 10° ho- norer ses enfants, sa famille, ses proches, et prendre soin de leurs intérêts; 11° entretenir des inspec- teurs, chargés d'instruire le prince de tout ce qui arrive dans son
 royaume; 12° avoir soin de ses vi-« zirs, de ses courtisans, de ses che-« vaux et de ses serviteurs. » Nouschirvan fit écrire ces douze paroles en lettres d'or, disant qu'elles comprenaient toute la science du gouverne-

conduite de ses lieutenseit. I que la plupart des officiers à rendaient coupables de maix et des exactions les plus (Quatre-vingt-dix coupables fu sitôt jugés et condamnes à se exemple de sévérité prete crainte salutaire sur tous le du pouvoir. Ces officiers (alors de tyranniser le peuple, dépouilier de ses biens.

L'empereur de Constantine envoyé à Nouschirvan uz ant chargé de lui offrir des prés ambassadeur regardant un jo lais du roi , en adıntra la gri la beauté ; mais il remarque gularité dans la place qui 🗷 devant la façade, et demanda venait ce défaut de symétrie. I tisans lui répondirent qu'u femme qui possédait une 🖼 ce terrain n'avait jamais **vou**l tir à la vendre au roi ; et que de son côté, s'était toujours ce qu'on employat la violen faire céder à ses désirs. Cet larité jointe à la justice, l'ambassadeur, vaut mieux (métrie acquise par la violen

Nouschirvan étendit son e qu'au Jaxartès et à l'Indus dait l'Arabie jusqu'à l'Égypt maître de toute la Syrie. après un règne qui avait duré huit ans.



L'empereur de Constanmé du mécontentement gnait en Perse, marcha la tête de quatre-vingt s. Il n'avait, disait-il, ion que de protéger les s de son empire, et il e retirer sans commettre cte d'hostilité, si Horit éprouver aucun domcovinces conquises par sur les Romains. Dans ire, il voulait ravager * l'Arménie. Hormouz enacé par d'autres ennences arabes s'avancèrent iphrate, et ravagèrent la)vad; et le roi des Turcs un avec une armée contonna ses troupes dans **érat et de Badguiz, puis** lormouz : « Réparez les emins, car je veux marempereur de Constantinnemi. » Hormouz apin la marche des ares. Il fut consterné de , se repentit de la cone qu'il avait tenue, et ministres pour savoir ait le parti le plus conre dans les conjonctures vizir, plein de sagesse, seul ennemi véritable. souverain des Turcs. : Constantinople ne veut ntraindre à lui rendre inces conquises par Nouit aux Khazars, qui ont ition dans l'Aderbidj**a**n leur but unique est le ıs ordonnez aux habier contre eux, la crainte utin dont ils sont charer ces barbares dans leur ses se passèrent comme ; prédit; et Hormouz, utre soin, s'occupa de Turcs. Il donna le come ses troupes à Bahram errier illustre et issu du ahram prit douze mille e, et marcha à la renircs. Sayéhischah, leur

roi , essaya d'abord de le séduire ; ses propositions ayant été rejetées, il fallut en venir aux armes. Après plusieurs actions peu décisives, Bahram tua Sayéhischah d'un coup de flèche. Le fils du monarque turc continua la guerre; mais au bout de peu de temps, il tomba au pouvoir du général perse, et fut envoyé à Madain. Hormouz félicita d'abord Bahram sur les succès qu'il avait obtenus; plus tard, il se laissa prévenir contre ce guerrier, et lui envoya, tandis qu'il était encore à la tête de ses troupes, des chaînes et un fuseau, pour lui faire entendre qu'il n'était capable que de filer comme une femme, et que sa conduite méritait des chaînes.

Les officiers de Bahram, irrités de l'ingratitude du roi envers leur générai, engagerent celui-ci à se soulever. Bahram pensa que le moyen le plus assuré pour réussir dans sa révolte était de jeter la division entre Hormouz et son fils Khosrou Parviz, héritier présomptif de la couronne. Il ordonna, en conséquence, que l'on frappåt, au nom de ce dernier, des pièces de monnaie qui furent répandues dans toutes les provinces de l'empire. Hormouz, persuade que son tils était coupable , voulut le faire arrêter ; mais celui-ci se retira aussitot dans l'Aderbidjan. Après la fuite de Parviz, Hormouz tit mettre en prison Bendouïeh et Bostam, oncles maternels de ce prince. Les deux prisonniers s'étant échappés, réunirent quelques troupes, se saisirent d'Hormouz, et lui crevèrent les yeux. Aussitôt Khosrou, redoutant les effets que pouvait avoir l'amhition de ses oncles, se rendit à Madaïn, et prit les rênes du gouvernement. Il expliqua à Hormouz qu'il s'était empare de l'autorité souveraine , pour empēcher qu'elle ne tombât entre les mains des révoltés, et il protesta de l'innocence de ses intentions. Hormouz, convaincu de la vérité des paroles de Parviz, lui sit promettre de tirer vengeance de Bendouieh et de Bostam, qui avaient conspiré contre lui et l'avaient rendu inhabile à occuper le trône. Quand

le ressentiment de son père fift apaisé, Parviz sortit de Madain pour comhattre Bahram qui marchait a sa rencontre. Les deux armées se trouvérent en présence sur les bords de la rivière de Nahrevan, Parviz, abandonné par ses troupes, prit la fuite, décidé à se retirer sur les terres de l'empire romain. Bendouïeh et Bostam qui l'accompagnaient, voulurent, avant de quitter la Perse, mettre à mort Hormouz, dont l'existence pouvait, disaient-ils, compromettre la sûreté de l'État. Parviz ne put, malgré ses prières, rien gagner sur eux. Ils retournèrent à Madain, et étrangièrent Hormouz avec la corde d'un arc. Ils rejoignirent ensuite Parviz, qui se retirait toujours vers les frontières de l'empire romain. Bientôt les fugitifs furent atteints par les troupes de Bahram; Bendouich eut alors l'idée de changer de vêtements avec Khosrou Parviz; et, se couvrant de la robe que les rois seuls avaient le droit de porter, it se montra avec affectation aux officiera ennemia. Ceux-ci reconnaissant de loin les Insignes royaux, se crurent maîtres de la personne de Parviz. Quand ils approchèrent, Bendouleh reprit ses vétements ordinaires, demanda à parler ou chef de l'armée de Bahram , et lui dit : Le roi qui est ici vous prie de lui accorder une suspension d'armes; car, depuis trois jours, il n'a pris aucun repos. Le géneral de Bahram, qui connaissa a Ben-

armée que quelques bistoris monter a soixante et dix milet d'autres à cent mille. Il **coin** forces dans l'Aderbidjan, où i joint par Bendouïeh, quis'én pé de prison. L'armée de Bi celle des Romains se trom présence, et allaient en venirse lorsque trois Turcs appeliss à un combat singulier. Le pi cepta le défi , malgré toute montrances des courtisans, el après l'autre ses trois adv Alors, Romains et Perses, w miration pour la force et le de Parviz, sautèrent à bus chevaux, et se prosternère lui. Une grande partie des 🎮 voltées passèrent à Parvis la vante.Bahram , se voyant 🌬 par les siens, se retira dans questan, auprès du roi de qui le combla d'honneurs, et! utilement dans plusieurs & militaires. Il mourut assass vant toute apparence, à l'it de Parviz.

RÉGER DE EROSEOU PART

(Chosroës II, an 590 de J

Devenu possesseur tran trône par la retraite de Bahra bin. Parviz congédia les tr maines après leur avoir d preuves de sa genérosite. Il mettre a mort ses deux ond

rent jamais se souendant que favorisait oisirent pour empereur ix nommė Hėraclius. des progrès des Perses, livrer l'empire de ces nodes. La prière d'Héucée; ce prince crut nt la nuit une voix qui che contre Parviz, et la victoire. Encouragé il se rendit de Consibe, et délit une armée hommes et une autre e le roi de Perse avait dui.

son règne, Parviz se inclinations coupables, grande cruauté envers s plus fidèles. Sa cone indisposa les perconsidérables de l'Etat, t contre lui, et, la année de son règne, négire (an 628 de J. C.), fermèrent, et donnée à son fils Cobad, plus om de Schirouyeh. ice de Khosrou Parviz ec Schirine ont rendu e chez les historiens et ns.

in 628 de J. C.)

ince fut sur le trône, 3 le pressèrent d'ôter la Schirouyeh s'opposa dessein; mais voyant æ pouvait lui devenir re utile à Parviz, il tisan appelé *Hormouz*, it été mis à mort sous ent, de tuer le vieux ant entrer Hormouz lui dit: J'ai fait conton père sans qu'il lui qui ne tue pas le n père est un enfant nouz ayant exécuté avait chargé, rapporta paroles que Parviz lui sitot le jeune prince donna les signes de la plus vive douleur; et, après avoir rendu les derniers devoirs à Parviz, il fit mourir Hormouz, en disant: Celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime.

Schirouyeh s'appliqua à gouverner son royaume suivant la justice; mais il se montra cruel envers ses frères, qu'il fit mettre à mort. Pourandokht et Arzémidokht, ses sœurs, lui reprochèrent sa conduite barbare. L'ambition, dirent-elles, t'a porté à répandre le sang de ton père et de tes frères; mais le Tout-Puissant vengera leur mort sur toi. Aussitôt Schirouyeh tomba dans une mélancolie profonde, dont il mourut, le huitième mois de son règne.

Il y eut en Perse, sous Schirouyeh, une peste qui fit périr un grand nombre d'habitants.

nègne d'andschin, fils de schinouyen. (Ardeser ou Artaxerxès III, an 629 de J.C.)

Ce prince succéda à son père n'étant encore âgé que de sept ans. Schahriar , gouverneur de quelques provinces du royaume, piqué de ce que le jeune roi avait été placé sur le tröne sans son assentiment, marcha vers Madain avec une armée considérable, fit mettre à mort Ardschir et un grand nombre de seigneurs, sous prétexte que ceux-ci avaient pris part à la déposition et au meurtre de Khosrou Parviz. Après ces exécutions cruelles, Schahriar s'empara de la couronne. Le règne d'Ardschir avait duré, suivant quelques auteurs, cinq mois, et, suivant d'autres, un an et six mois.

> RÈGNE DE SCHAHRIAR. (Sarbar, an 629 de J. C.)

Cet usurpateur, qui porta aussi les noms de Schahribar et de Ferkhan (°), mécontenta bientôt ses soldats par la hauteur avec laquelle il les traitait. Trois frères qui servaient dans l'armée conspirèrent contre lui et le per-

(") Voyez ci-devant pag. 304 nate,

cèrent à comps de lance, pendant qu'il se promenait à cheval. Schahriar regna quarante jours, suivant un grand nombre d'auteurs; d'autres disent vingt jours seulement.

RÈGHE DE POURANDOEST, PILLE DE ENOS-ROU PARVIE.

(Borane, an 63o de J. C.)

Cette princesse, douée d'un grand jugement, gouverna son royaume avec une fermeté et une sagesse qu'on ne pouvait guère esperer d'une femme élevée dans un harem. Elle fit condamner à mort plusieurs grands qui avaient pris part aux meurtres de ses freres; et, voulant se concilier l'amitié de l'empereur de Constantinople, elle lui envoya le bois de la vraie croix , dont les Perses s'étaient emparés sous Khosrou Parviz, comme nous l'avons dit plus haut. L'empereur se montra fort touché de ce présent, et témoigna les meilleures dispositions envers Pourandokht. Cette princesse mourut après un règne qui n'avait duré qu'un an et quatre mois.

TSCHASCHIRENDER

(Incount aux historieus grees.)

Ce prince, cousin de Parviz, monta sur le trône à la mort de Pourandokht. Il était surnommé Séribusurg, c'est-à-dire, Grosse Téle. Lorsqu'on lai che a la couronne sur la tête, il det

zir. Cette princesse, également quable par son esprit et par al inspira une vive passion à I gouverneur du Khorasan, qui fit l'aveu. Arzémidokht réport était honteux pour une reined dre un epoux. Térakh, perusu jours dans son dessein, Arms lui dit de se rendre au palsis qu'elle fixa; puis, ce jour am ordonna au capitaine des 🕬 mettre à mort l'audacieux gour Roustam , fils de Térakh , int la fin tragique de son père, contre Madain avec toutes les qu'il put réunir, et, s'étan maltre d'Arzemidokht, il la dans les plus cruels tourments

RÈGHE DE RESEA, PILS DE S

(Les auteurs grecs ne parient pas de ce prince.)

Après la mort d'Arzémike Perses, cherchant un princ famille royale pour le place trône, apprirent que dans la d'Ahvaz vivait un descendan schir, fils de Babec. Ils le m aussitôt, et lui donnèrent la ca mais s'étant bientôt aperçus homme n'avait aucune des qua cessaires à un roi, ils le miren

RÎGUY DE PÎRAKULAD, PILA DE PARVIL



erdes III, an 632.)

ogues avaient annoncé à rviz qu'un de ses petits-rait la couronne de Perse rs. Effrayé de cette préviz fit enfermer ses fils , et leur interdit le malant Schahriar, un de ces ifs, épousa secrètement iont il eut Yezdguerd, é dans le harem jusqu'à ans. Parviz l'ayant aperçunda qui était cet enfant, onse qu'on lui fit que c'é-

Schahriar, il voulut d'atuer; mais il consentit que le petit prince fût

nvoyé du palais.

étant mort, les grands de elèrent à Madain Yezdtrouvait alors à Istakhar. la couronne sur la tête. stte époque, les Arabes ométans s'étaient empairs provinces de la Perse. **ès qu'il** se vit sur le trône, ad, fils d'Abou-Wakkas, des troupes arabes pour iar, d'envoyer à Madain , avec lesquels il désirait touchant les affaires des Perses. Saad avant connande d'Yezdguerd, celuiux députés le discours

s avons toujours regardes considération. Jusqu'à trabes n'ont été désignés sous les noms de *mar*mendiants. Des lezards au salée composent votre Les vétements que vous faits d'un poil grossier. n grand nombre d'entre nus en Perse, vous avez ons vivres, vous avez bu e. et vous avez pu vous des étoffes fines et moelrères, jaloux de partager s, sont arrivés en foule se. Aujourd'hui, n'étant is des biens que vous avez obtenus, vous voulez nous faire embrasser une religion pour laquelle nous avons de la haine. Vous étes comme le renard qui entra dans un jardin où il trouva des raisins qu'il se mit à manger. Le jardinier ne voulut pas le chasser. Les raisins que prendra ce renard affamé ne diminueront guère, disait-il, le revenu de ma vigne. Mais, une fois rassasié, le renard fit connaftre à tous ses semblables l'excellent goût des raisins qu'il avait mangés et la bonhomie du jardinier, qui se laissalt dépouiller de son bien sans se plaindre. Bientôt le jardin fut rempli de renards, et le jardinier se trouva contraint, pour éviter une raine complète, de fermer les portes et de tuer tous les renards. Je veux bien, continua Yezdguerd, vous pardonner vos torts, et charger vos chameaux de froment et de dattes, afin que, de retour dans votre pays, vous puissiez donner à manger à vos compatriotes; mais si, oubliant ma générosité, vous restez en Perse, je saurai vous atteindre dans ma vengeance.»

Les envoyés arabes répondirent avec dignité à ce discours, qui montrait tout à la fois la vanité et la faiblesse d'Yezdguerd, et ils finirent par ces mots: « Nous vous invitons solennellement aujourd'hui à embrasser notre religion. Si vous y consentez, pas un Arabe n'entrera en Perse sans votre permission; seulement nos chefs exigeront de vous les impôts que tous les croyants sont tenus de payer. Si vous rejetez l'islamisme, payez le tribut imposé aux infidèles. Enfin, si vous ne voulez vous soumettre à aucune de ces conditions, préparez-vous

à la guerre. •

Yezdguerd, trop sier pour céder, congédia les ambassadeurs sans leur donner satisfaction, et la guerre recommença avec sureur. L'armée perse était commandée par Roustam-Faroukhzad. Ce général, sentant que ses soldats ne pourraient pas tenir contre l'enthousiasme fanatique des nouveaux musulmans, mit tout en œuvre pour éviter une affaire générale; à la sin, obligé d'en venir aux mains,

il fut battu avec une perte immense. Cette bataille mémorable, qui mit la Perse sous le joug des Arabes musulmans, fut livrée, l'an 15 de l'hegire (636 de J. C.), dans une grande plaine, près de la ville de Kadesiyya (*). La lutte dura trois jours et trois nuits. L'armée des Perses, forte, dit-on, de cent mille hommes, fut entièrement détruite. L'étendard royal, on étendard de Caveh, fut pris par les Arabes. Cet évenement contribua sans doute puissamment à abattre le courage des Perses et à augmenter l'audace des musulmans. Les uns et les autres le regardèrent comme un présago infullible de l'issue de la guerre. Yezdguerd, informé de ce désastre, s'enfuit à Houlvan. Saad s'étant emparé de Madain, se mit à la poursuite du monarque fugitif, qui se retira à Rei.

L'an 20 de l'hégire (640 de J. C.), Saad fut rappelé par le calife Omar. La retraite de cet habile général fit concevoir quelques espérances à Yezdguerd, qui réunit aussitôt cent cinquante mille hommes tirés de la province de Khorasan et des environs de Rei et de Hamadan, et donna toutes ces troupes à un général appele Firousan, en le chargeant d'agir contre les

Arabes.

Le calife, instruit des préparatifs que faisait Yezdguerd, envoya des renforts considérables à son armée de Perse, dont il confia le commandement superieur à Noman. Il ordonna t sur-

aition, adressa ces paroles at mans: « Amis, préparez-ven ou à boire le doux sorbet de Je vais faire prononcer trei techir (*) à haute voix. An techir, vous caindrez vos n second, vous monterez à di troisieme, courez, la lacce à la victoire ou au paradit. moi, je veux être martyr; lon rai élé tué, suivez les ordru lieutenant. - Noman se fit in il l'avait dit, et les Arabes, a son exemple, remporterent toire complète. Trente mi restèrent sur le champ de M quatre-vingt mille se noyère fosse qui entourait leur cau zan s'enfuit dans les monta quatre mille hommes, seuls son armée. li fut poursuivi e un corps d'Arabes d'envir hommes.

La bataille de Néhavent de sort de la Perse, qui tomba au des califes. Yezdguerd trala pendant quelques années une reuse existence. Il s'enfuit dans le Sistan, puis à Merve verneur de cette ville offrit souverain du Turquestan de entre ses mains le monarque Cette proposition fut acceptà Turcs, auxquels le perfide guavait livré les portes de la virérent dans Merve, malgrétance des habitants. L'ezdgue



sposé dans le tombeau de

avait régné neuf ans deement jusqu'à la bataille. Il fut le dernier roi de des Sassanides, dont le encore cher aux peuples

IRSE SOUS LES CALIFES ET FASTIES DES TABÉRIDES, DES IT DES SAMANIDES.

e de la Perse s'accomplit

té qui, à cette époque de mse, caractérisait les inrabes. Peu après la mort , les musulmans étaient it le pays depuis les rives ; jusqu'à l'Oxus. L'islaimposaient aux peuples isme inexorable, lut cee par un petit nombre i aimèrent mieux renonrie qu'à leur foi. Quelers de Zoroastre, persé-10uveaux conquérants de tirèrent dans la province où, poursuivis par la inte des disciples de Maendirent le long de la Persique et se rendirent près un séjour de quinze te ville, contraints de itivement de la Perse, erent pour Diu, où ils neuf ans. Voyant alors povait pas leur fournir, à ens d'exister, ils consulet prirent la résolution : dans le Guzarate. Ils ins ce pays un prince incueillit avec bienveillance . le libre exercice de la rezes. Depuis cette epoque, its des anciens Perses té leur nouvelle patrie, et u milieu de peuples idoulmans sans jamais s'alportent, dans l'Inde, le is ou Parses (*). On peut

ns et les Turcs les appellent eres.

tison. (Perse.)

voir leur costume dans nos planches 61 et 62. La planche 60 représente une

femme guèbre de la Perse.

L'émigration des sectateurs de Zoroastre est un des événements les plus remarquables de l'histoire de Perse sous le gouvernement des califes de Bagdad, vicaires et successeurs de Mahomet. Cette époque, du reste, n'est marquée que par quelques révoltes de gouverneurs qui cherchaient à rendre indépendants. Vers l'an 820 de J. C., la Perse recommença à avoir une existence propre. Un certain Taher ayant obtenu du calife Mamoun le gouvernement du Khorasan, tit bientôt après ôter de la prière publique du vendredi le nom de ce calife, et se révolta. Il mourut assassiné par son fils. Les princes de cette maison, connus sous le nom de *Tahérides*, gouvernerent le Khorasan pendant plusieurs generations; et lorsque le calife Mamoun voulut détruire leur puissance devenue héréditaire, il ne put y réussir qu'en opposant un compétiteur au descendant de Taher qui possédait l'autorité souveraine. Ce fait prouve suffisamment que déjà les gouverneurs des provinces étaient devenus des souverains indépendants, sur lesquels les califes ne pouvaient maintenir un reste d'autorité que par les divisions qu'ils jetaient entre eux et par les rivaux qu'ils leur suscitaient. Dans une pareille anarchie, les provinces de l'empire ne pouvaient guère rentrer sous l'obéissance immédiate des successeurs de Mahomet; elles devaient, au contraire, devenir la proiedes hommes hardis qui voudraient en usurper le gouvernement.

La Perse tomba au pouvoir d'Yakoub, fils d'un certain Leis, fondeur de laiton dans la province de Sistan. Cette particularité fit donner à ses successeurs le surnom de Saffarides, du mot arabe saffar, qui veut dire fondeur de laiton.

Yakoub fut élevé dans la profession de son père. Tout l'argent qu'il pouvait gagner et les petites sommes que lui donnait son père étaient partagés entre de jeunes ouvriers que ces largesses attachaient à sa personne. Yakoub sentit ses besoins augmenter

avec l'âge, et il s'aperçut bientôt que le travail ne pouvait pas lui fournir les moyens de conserver l'espece de suprematic qu'il avait acquise sur ses jeunes camarades. Il se fit brigand et entralna dans ce genre de vie les amis de son enfance, qui le reconnurent pour chef. La bande de Yakoub devint en peu de temps la plus redoutée de tont le pays, et le fils de Leis acquit bientôt une grande reputation de générosité par la maniere humaine dont il traitait les personnes qui avaient le malbeur de tomber entre ses mains.

Un certain Salih, fils de Nasr, ayant usurpé le gouvernement du Sistan, réclama le secours d'Yakoub pour repousser les agressions du gouverneur du Khorasan. Yakoub se distingna tellement dans catte guerra, que Salih étant mort, son successeur le nomma commandant en chef de touter les tronpes du Sistan. A peine revêtu de cette dignité. Yakoub lit prisonner son bienfaiteur et l'envoya au calife, demandant pour récompense de cette action le gouvernement du Sistan. Le calife alors régnant, qui, à ce qu'on suppose, était Motewakkel, accepta ces propositions; et Yakoub, devenu légittime gouverneur du Sistan, par l'investiture qu'il recut de la cour de Bagdad, lança ses bandes toujours victorieuses contre le Khorason et le Kirman, et réussit à s'emparer de Schiraz.

A son retour de ces expeditions, il

Motamed. Celui-ci, justement le déclara rebolle. Yakoub s'au aucun ménagement a garder, cour de Bagdad, entra 🕬 qu'il soumit à son obeissant ditait la conquête de Bagiri, le calife, espérant conjuter lui envoya l'investiture des p du Khorasan, du Tabarista Fara; mais Yakoub rejeta et avec dédain. • Dites à 10170 répondit-il à l'envoyé du calif dois déja à mon épée les pays donne si genereusement. Qu' son investiture pour que veuille lui en avoir obligatio sort disposé à me disputer me

Dès que Motamed connet ponse insolente, il leva une N de l'hégire 262, de J. G. 🗱 il donna le commandement àt Mowatfilit. Ce prince défit Tith n'etait plus qu'à une asses 🌬 tance de Bagdad. Le fils **de** bientôt leve une nouvelle ara marchait contre le calife, mourut de maladie. Les aute sans s'accordent tous à loss tus et le grand caractere de mais leur témoignage doit 🗈 suspect. En effet , Yakoub, 🗷 sectateur d'Ali, porta 🗯 terrible à la puissance des cal nites. Cette conduite doit an beaucoup sur le jugement 🕶 de lui ses compatriotes.

None devotes raice cons envoya un ambassadeur chause de

aumône; 4° le jeûne; Les préceptes négatifs surtout, d'éviter le t tous les péchés conté.

lequel les sonnites et ent d'opinion est bien ue politique. Les preant pour légitimes sucmet les trois premiers e, Omar et Osman. contraire, regardent e des usurpateurs, et li , gendre de Mahoit épousé la fille chéter de la puissance porelle de son beauon, étrangère au dognt par le modifier. En **s. da**ns leur admiraii attribuérent un caté, égal ou supérieur avait accordé à Mat souvent la cause ou rres sanglantes entre t les Turcs.

et successeur d'Yartageant les opinions dui-ci, témoigna au soumission, et conde lui l'investiture t des provinces de Fars, du Khorasan, Tabaristan.

khorasan se révoltèu et demandèrent au uverneur. Le calife, r la puissance de la accéda à cette deir un nouveau gouarmée considérable. alife battirent celles le nom fut maudit mosquées de la pro-

temps considérable pût ressaisir le pou-16 de l'hégire (899 de

s Persans les nabitants se devenus musulmans, des anciens Perses qui des Mages.

J. C.), il se rendit maître de tout le Khorasan et tua le gouverneur de ce pays. Il sollicita en même temps son pardon, et demanda au calife de lui rendre ses anciennes possessions, ce qui lui sut accordé; bientôt, soit esprit de vengeance ou ambition, Amrou forma le projet de s'emparer de Bagdad et de la personne même du calife. Il se mit en marche, et lorsqu'il fut près de la ville, il prit les devants avec quatre cents chevaux, sous prétexte d'aller rendre hommage au commandeur des croyants. Mais Motadhed, informé de son approche, et devinant ses intentions, se tint sur ses gardes. Il y eut, dans le palais même du calife, un combat où restèrent presque tous les cavaliers qui formaient l'escorte d'Amrou, et ce chet, blessé lui-même, ne sauva sa vie que grâce à la vigueur et à la lègereté de son cheval.

Le calife, irrité contre le frère d'Yakoub, engagea un pri**nce tartare** appelé *Ismail Samani*, c'est-à-dire, Ismaël le Samanide ou le descendant de Saman, à enlever à ce rebelle le gouvernement du Mawarainahr ou Transoxane. Amrou voulut aller en personne combattre Ismael, et il passa l'Oxus avec une armée considérable. Le chef tartare, quoique disposant de beaucoup moins de troupes, le battit, le fit prisonnier, et l'envoya à Bagdad où il fut enfermé pendant quelques années, puis enfin mis à mort l'an 289 de l'hégire (901 de J. C.). La dynastie des Saffarides linit, à proprement parier , avec Amrou ; cependant piusieurs rejetons de cette famille commandérent encore dans le Sistan et dans le Fars. On distingue parmi eux Kalaf, fils d'Ahmed, qui se fit un grand nom par la sagesse de son gouvernement et par son amour pour les lettres. Ce prince était maître du Sistan l'an 353 de l'hégire (964 de J. C.).

Les Samanides succédèrent aux Saffarides. Ismaël, dont nous venons de parler, et le premier roi de cette famille, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Bahram Tschoubin. Mais nous ne savons qu'une seule chose avec

certitude, c'est que Saman était un petit chef tartare qui vivait du produit de ses troupeaux et de ses brigandages. A l'époque d'Yakonb, fils de Leis, le calife Motamed choisit Nasr, frere d'Ismael, pour son heutenant dans le Mawaralnahr, et Ismael fut chargé du gouvernement de la ville de Boukhara. La désunion se mit bientôt entre les deux frères, et Nasr fut fait prisonnier dans une trataille qu'il livra a Ismaël. Celui-ci traita Nasravec respect, et lui déclara qu'il le reconnaissait toujours pour son souverain et continuerait a gouverner Boukhara en son nom. A la mort de Nasr, Ismaël se trouva possesseur de tout le Mawaralnahr. Ce prince tourna d'abord ses armes contre le souverain du Turquestan et rentra dans Samarcande chargé de butin. Il combattit ensuite Amrou, fils de Leïs, et cette expédition le rendit maître du Sistan, du Khorasan, du Tabaristan, et d'une partie de l'Irak-adjémi.

Le calife donna à Ismaël l'investiture du gouvernement de ces provinces. Ce prince, modele de toutes les vertus civiles et guerrières, mourut regretté de ses sujets, l'an 296 de l'hégire (907 de J. C.). Il était alors àgé

de soixante ans.

Ahmed, fils et successeur d'Ismaël, était loin d'avoir les grandes qualités de son père. Il mourut assassiné par ses esclaves, après un règne qui avait dure sent ans Son fils Nave plors

Nasr eut pour successer ! Nouh, qui laissa le trône à Abdoulmélic. Celui - ci étas d'une chute de cheval, Abs Mansour son frère lui sum 350 de l'hégire ; 961 de J. prince, ami éclairé des lettres savants, chargea son vizir B traduire en person la chroniq gée en arabe par Taberi. Se dura quinze ans. Mansour e successeur son fils Nouh, so nom, et le dernier des Samas ait conservé quelque poutoi lui nous voyons paraître su ment sur le trône, Mansour, melic et Montaser, princes # rité, et dont le troisième, 🚚 erré de ville en ville avec que valiers qui lui étaient resté fut assassine par le chef d'e arabe auguel il avait demand protection (an 395 de l'hégit de J. C.}.

DYNASTIR DRE BOWATE OF BR

Pendant que les Samme gnaient sur le Mawaralor Khorasan, une nouvelle dyn levait dans l'Irak-adjémi, simple pécheur de la provio lem, qui se disait issu de rois de Perse, avait trois file san et Ahmed, plus connut noms d'Imad-eddaula, Rocs et Mostandaula, Ces teoir



rres contre les princes ontre les souverains du 1 Tabaristan. Avant de tagea ses États entre ses il éleva Adhad-eddaula es frères et le fit leur

ula, après s'être rendu rman, s'empara de la ;, marcha sur Bagdad, lit maître, et ordonna et celui de ses frères ncés dans les prières avés sur les monnaies. life Moctafi et mit à sa loēzz, doué d'un grand t détester par ses injusctions. Son fils, Azzccéda. Il déclara dans re à Adhad-eddaula, qui r, et donna ordre qu'on

ns orientaux nous peiaddaula comme un mo-🛪 plus grandes qualités. s qu'il remporta on cousin, et sur Fakhrrère, le mirent en pos-'r-Bekir, du Diar-Mo--adjemi, du Djordjan et Quoique Adhad-eddaula surs le titre d'esclave eur des croyants, il salité, d'un pouvoir illes princes ses voisins des ambassadeurs oi. Ce grand homme fit des höpitaux qu'il dota auxquels il attacha des les appointements fixes. piusieurs travaux d'utiins l'Irak-adjémi et dans s important de tous ces

igue appelée Bendigue de l'émir. Cette
à peu de distance de
verse la plaine de Mernit de l'eau à tout le
ons. Au milieu de sa
ad-eddaula était rongé
es attaques d'épilepsie,
t tous les jours plus
plus intenses, l'avertisn était proche. A quoi

m'auront servi, disait-il sans cesse, ma puissance et mes richesses, puisque je vais mourir? Il termina sa carrière après de longues souffrances, l'an 372 de l'hégire (982 de J. C.), à l'âge de quarante-six ans et quelques mois,

Les historiens persans, quoique trèsfavorables à Adhad-eddaula, lui reprochent cependant l'élévation de la taxe des terres, l'établissement d'un droit sur le bétail et le monopole de

la glace.

La mort d'Adhad-eddaula fut le signal de la décadence de la dynastie de Bowaih. Un prince de cette famille, appelé *Aboulfaouaris*, ayant fait une irruption dans les Etats d'un de ses frères, fut vaincu et obligé de prendre la fuite. Il se retira auprès de Mahmoud le Gaznévide. Ce conquérant, intéressé à détruire la puissance de la famille de Bowaïh en excitant les uns contre les aut**res les princes** qui la composaient, donna à Aboulfaouaris une armée avec laquelle il reprit le Kirman et la province de Fars. Les luttes continuèrent toujours jusqu'à **ce que les descendants** de Bowaih, affaiblis par leurs guerres continuelles, furent contraints de céder aux Gaznévides le gouvernement des différentes provinces de la Perse.

DYNASTIE DES SULTANS DE GAZNA APPELÉS COMMUNEMENT GAZNÉVIDES.

Depuis la destruction de la dynastie des Saffarides, vers l'an 901 de notre ère, jusqu'à l'avénement de Mahmoud le Gaznévide, pendant un espace d'environ un siècle, la souveraineté de la Perse fut partagée entre deux familles, celle des Samanides et les Bowaih ou Dilémites. Les premiers gouvernaient le Khorasan, le Sedjestan ou Sistan, et le Mawaralnahr, qui avait pour capitales Boukhara et Samarcande; ils joignirent quelquefois temporairement à ces provinces la possession de l'Irakadjémi. Les Bowaih avaient la souveraineté du Fars, du Kirman, du Khouzistan, du Laristan et de l'Irakadjémi , excepté lorsque ce dernier pays était envahi par les descendants de

Saman. Ils conservèrent le pouvoir plus longtemps que les Samanudes, et, quoique bien déchus de leur première grandeur, ils ne cesserent d'ex ster comme dynastie royale qu'a l'epoque de la prise de Bagdad par Togril-Bey (an de l'hègare 429, de J. C. 1037).

L'autorite des premiers sultans de Gazna s'etendit sur presque toute la Perse. Quelques parties seulement de l'histoire de ces princes entrent dans notre cadre; cependant il est nécessaire pour l'intelligence du récit d'ajouter quelques mots touchant l'origine

de leur puissance.

Alpteguin, fondateur de la dynastie des Gaznevides, ayant quitte la cour de Boukhara pour quelque sujet de mécontentement, se retira avec ses partisans a Gazna, ville alors peu importante. Plusicurs succes qu'il renporta sur des princes voisins lui donnèrent les movens de se declarer indépendant. Il crea alors une petite principaute, dont la ville de Gazna fut ja capitale. Alptéguin, en mourant, laissa le trône a Sebertéguin, son gendre. Les guerres saintes que ca prince entreprit contre les infideles de l'Inde lui donnérent la reputation d'un général heureux et habile, et lut procurerent d'immenses richesses, L'emir Nonh II le Samanide ayant eu recours à lui pour faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés, lui accorda, en reconnaissance de cet important service,

ab et du Moultan, il se vit in terrompre ses conquêtes poors a Hek-Khan, que, le voyast envahit le Khorasan. Naha bientôt repoussé les Tartares, cette même epoque, il sount prince du Sistan et dernier n la famille des Saffarides.

Ilek-Khan, irrité de l'affix ses armes, joignit ses forces à souverain de Khoten, et, 1 l'Oxus a la tête de cinquante : vaux, il s'avança dana les es Baikh. Mahmoud mareba 🗱 à la rencontre de cette am breuse, et, secondé par le e ses soldats, il fit un grand ci Tortares, et les contraignit : l'Oxus, où un grand nomb eux se novéreut. La rigueur son empécha Mahmoud de s l'ennemi bien loin au dela c toutefois, les resultats de toire furent immenses, et Il qui survécut quatre ans à t n'osa plus rien entreprendre possessions du souverain de

Aussitôt paces avoir ten expécition, Mahmoud se ren Pelsanawer pour réduire un s'était révolte et avait abjugion musulmane. Nous passisience le récit de cette guplusieurs autres qui n'ont à port à l'histoire de Perse.

Après ses conquêtes dans



s édifices qu'il éleva, nsidérables qu'il acët**es et à des** savants supposer le contraire. on amour pour les letameh de Ferdousi, un 3 les plus importants e persane. Cependant compensa pas le poete nent qu'il avait promis dousi, irrité, ajouta à atire violente contre le ant la cour de Gazna, e Khorasan à Tous (*), lahmoud ayant eu conars satiriques de Ferce poete une somme nais le présent arriva ousi était mort, et sa mais consentir à recede tardive.

rt de Mahmoud, Mamed, ses fils, se disronne sans songer à
astes possessions en
ux ennemis extérieurs.
ssés par leur père ded'une soldate que inile règne de Maudoud,
moud, les Gaznévides
leurs possessions en
de leur histoire, qui
erme qu'une série non
révoltes et de massafait étrangère à notre

NASTIE DES SELDJOURIDES RÔNE DE PERSE.

re des Seldjoukides tiun chef illustre appelé ils étaient contempo-Mahmoud de Gazna. ette tribu devint maiisan, par la défaite du an Mahmoud, elle ocpays qui s'étend des horasan aux bords du , chef de la tribu, prit roi de Nischabour (an ; 1037 de J. C.). Ce

rard'hui Meschhed.

prince conquit l'Irak-adjémi et le territoire de Mosoul, et la prise de Bagdad le rendit maître de la personne du calife. Togril affecta la plus grande déférence pour ce chef spirituel, qui, en retour, le confirma dans la légitime possession de ses conquêtes, et lui accorda le titre de lieutenant du commandeur des croyants. Après quelques expéditions moins importantes, Togril acheva la conquête de la Perse, puis il s'occupa des moyens de perpétuer sur ce rovaume l'empire de ses descendants. L'alliance avec la famille d'Abbas Iui parais**sant utile à ses vues ambi**tieuses, il demanda en mariage la fille du calife. Mais Togril était alors agé de soixante et dix ans, et il mourut quelques mois après ce mariage, laissant le trône de Perse à son neveu Alparsian (an 455 de l'hégire; 1065 de J. C.).

Ce prince joignait au courage et à la générosité un goût décidé pour les sciences et les lettres. « Si nous pouvions, dit Malcolm, voir du même œil que les auteurs mahométans la persécution cruelle qu'il exerça contre les chrétiens en Géorgie, en Armenie et en l'hérie, nous devrions regarder ce roi comme un des monarques les plus célèbres et les plus dignes du trône parini ceux qui ont regné sur l'Orient.» Sa haine contre les chrétiens était telle, qu'il obligeait ceux qui suivaient la doctrine du Christ, et qui refusaient d'embrasser l'islamisme, à porter un grand collier de fer autour du cou. Ses succès et ses cruautés éveillerent enfin les craintes de la cour de Constantinople. Les armées mahométanes s'étaient avancées jusque dans la Phrygie, lorsque Romain Diogène, époux de l'impératrice Eudoxie, les força de rentrer dans leurs frontières. Romain, voulant profiter des avantages qu'il avait remportés, pénétra dans l'Arménie et dans l'Aderbidjan (an de l'hégire 463; de J. C. 1070). Il trouva dans cette dernière province Alparslan, qui lui offrit la paix à des conditions avantageuses. Romain, comptant sur la victoire, les rejeta. Les deux armées en vinrent aux mains. Diogène, em-

porté par son courage, s'avança imprudeniment, et, obligé de faire une prompte retraite, jeta le désordre dans ses rangs. La trahison d'un genéral acheva sa perte. Alparsian remporta une victoire complète. Accablé par le nombre et couvert de blessures, Romain fut fait prisonnier et conduit au roi de Perse, qui le traita avec tous les égards dus au courage et au malheur. Plein de générosite, Alparsian laissa partir Romain, qui s'engagea a lui payer une forte rançon, et il renvoya avec des robes d'honneur tous les officiers qui avaient éte faits prisonniers avec ce prince. Informe que Romain avait trouvé le trone occupé par un usurpateur, et ne pouvait completer la somme à laquelle avoit été fixée sa rançon , il se disposait à lui faire rendre la couronne, lorsqu'il apprit l'emprisonnement et la fin tragique de ce malbeureux prince.

La puissance d'Alparslan s'étendait depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au Djihoun. Aussitôt après la defaite de Romain Diogène, il soumit le Kharizm (°), et voulant rétablir l'autorité des Seldjoukides sur la première patrie de cette tribu, il passa le Djihoun. Arrêté ensuite pendant quelque temps par un chef appelé Yousouf, qui défendait la petite forteresse de lierzem, il se rendit maître de la place et fit venir en sa présence le commandant, qu'il accabla de reproches Cebrive d'accabla de reproches Cebrir d'accabla d'acca

 ne pas m'estimer trop haut, i « pas mettre trop de confiss mon mérite personnel. Гаі « les conseils de la sagesse.] de ma nombreuse armée, contemplais hier du bau « éminence, m'a fait penser q les obstacles devaient célé puissance. Aujourd'hui, pri trop de ma force et de mon j'ai voulutuer de mes propre le gouverneur de Berzem, • pas souffert qu'on l'emph ni attaquer. Je peris par mi ma fin apprendra combien s bles les rois, lorsqu'ils veules « contre les arrêts du destin parsian vécut encore assez lot pour faire prêter, par ses pri officiers , le serment de fidan fils Mélicschoh, qu'il avait dé gné pour son successeur. Ava pirer, il conjura ce prince de la conduite de son gouverse Nizamoulmoule , ministre 🖊 sagesse et d'intégrité, et m attribuait la prospérité de » gne. Alparsian fut enterré à l dans le Khorasan, et on grava tombe une epitaphe dont leses « Vous tous qui avez vu l d'Alparalan élevée jusqu'aux « venez à Merve , et vous le réduit en poussière. » Peu de souverains dans l'Orit

su conduire l'administration 1

Boukhara et de Samartribus qui vivaient au delà pu Jaxartès lui rendirent le roi de Caschgar fit inssom sur les monnaies et qu'on le prononçat dans les iques. Mais écoutons le ue Gibbon porte de ce

de s'abandonner à la molsérail, le roi pasteur ne urant la paix ou durant de se tenir en activité et campagne. Transportant ent son camp d'un lieu à favorisa successivement ovinces de sa présence, a'il parcourut douze fois **due de ses domaines**, qui en grandeur les Etats de ux des califes. Le pèleridecque fut la plus reliplus éclatante de ses exsarmes protégérent la liireté des caravanes: ses aumones enrichirent les les pélerins, et il interstesse du désert par des voyageurs trouvaient le alcheur. La chasse était ; mēme sa passion, et son composait de quaranteraliers. Ces chasses étaient tueries; mais après chaait aux pauvres autant de a'on avait tué de pièces de nt la paisible prosperité , les villes de l'Asie se e palais et d'hôpitaux, de de collèges; on ne sortait an sans récompense, et btenir justice. La langue re de la Perse se ranimérègne de la maison de si Mélic se piqua d'égaler 'un Turc moins puissant palais dut retentir des poëtes (*). Le sultan oins plus sérieux et plus

khan avait quatre sacs de d'argent autour de son sofa, t des poignées aux poëtes qui les vers.

éclairés à la réforme du calendrier, qui fut opérée par une assemblée générale des astronomes de l'Orient. Les musulmans sont assujettis, par une loi de Mahomet, au calcul irrégulier des mois lunaires : depuis le siècle de Zoroastre, les Persans ont connu la révolution du soleil et l'ont célébrée par une fête annuelle; mais, après la chute de l'empire des mages, on avait négligé l'intercalation; les minutes, les heures s'étaient accumulées, avaient formé des jours, et le commencement du printemps se trouvait avancé du signe du Bélier à celui des Poissons. Le règne de Mélic fut illustré par l'ère diélaléenne, et toutes les erreurs passées ou lutures se trouvérent corrigées par un calcul qui surpasse l'exactitude du calendrier julien, et qui approche de celle du calendrier grégorien. »

« Les lumières et l'éclat qui se répandirent sur l'Asie dans un temps où l'Europe était plongée dans la plus proionde barbarie, peuvent être attribués à la docilité plutôt qu'aux connaissances des vainqueurs turcs. Ceuxci durent une grande partie de leur sagesse et de leur vertu à un vizir persan, qui gouverna l'empire sous le règne d'Alparsian et de son fils. Nizam, un des ministres les plus éclairés de l'Orient, était traité par le calife comme l'oracle de la religion et de la science ; le sultan s'en reposait sur lui comme sur le fidèle ministre de son pouvoir et de sa justice. Après une administration de trente ans, la réputation du vizir, sa fortune, et même ses services lui furent imputés comme autant de crimes. Il fut renversé par les intrigues d'un de ses rivaux, unies à celles d'une femme, et sa chute fut accélérée par l'imprudence qu'il eut de dire qu'à son bonnet et à son écritoire, emblèmes de son office, se trouvaient attachés, par les décrets de Dieu, le trône et le diadème du sultan. Ce respectable ministre se vit, à l'âge de quatre - vingt - treize ans, chasse par son maître, accusé par ses ennemis, et assassiné par un fanatique : ses dernières paroles attestèrent

son innocence, et Mélic, après sa mort, n'eut plus qu'un petit nombre

de jours sans gloire (*).>

L'assassin qui tua Nizamoulmoule était un Ismaclien ou Bathénien. C'est ici le lieu de faire connaître cette secte redoutable.

DIGRESSION SUR LES BATHÉNIENS OU

Bathénien veut dire, en arabe, un homme qui suit la doctrine Intérieure. Nos historiens des croisades les appellent Assassins (**), corruption de haschischin, qui vient lui-même de haschischa, nom arabe d'une préparation en usage parmi les Bathéniens et faite avec certaines parties de la plante du chanvre. Le haschischa et ses effets approchent beaucoup de ceux de l'opinni.

Cette secte, dont les principes étaient également éloignés du musulmanisme et du christianisme, avait pris naissance deux ou trois ans auparavant dans le nord de la Perse. Le chef des Bathéniens, Hasan, fils de Sabhah, très-habile dans la géométrie et infatué de la magie, avait formé, de toutes les religions qu'il avait étudiées dans ses voyages, une règle ou plutôt une association dont les membres, affranchis de tous les devoirs de la morale, interprétaient le Coran d'une manière entièrement opposée à la foi orthodoxe. Mais en re-

vrés de nouveau et recon eux. Le chef de la secte à ses disciples qu'après ils jouiraient éternellemen sirs qu'ils avaient goûtés polimité. L'espoir de cet ave leur fassait mépriser la vie. ces fanatiques les envoyai pays étrangers pour assassi sonnes dont il avait intér faire, ou bien il les louait, une somme d'argent, pour des meurtres.

Hasan , 61s de Sabbab , château de Roudbar, en puissance de ce chef avait i ques craintes au sultan : qui lui envoya l'ordre de se a l'autorité royale. Hasan sitôt un Bathénien et lui ae tuer, ce que cet homme nent; il commanda à un précipiter du haut d'une fanatique obeit sans montr dre hésitation. Alors il dit de Mélicschah : J'ai sous soixante et dix mille hor aussi devoués à ma volon que vous venez de voir; [réponse à votre maître. n'osa pas attaquer les Bath sectaires devincent très-p s'emparèrent d'un grand châteaux forts, entre auti d'Alamoût, près de Casbin. l dirent er stite dans les g



terre durcie l'aurait plus core enfoncé dans ton tend que le sultan, si inurs, trembla après avoir . Il est certain qu'il reédition qu'il avait pro-

is subsistèrent jusqu'au lagou-Khan, qui détruis abominables sectaires, le l'hégire (1255 de J.C.)

DE L'HISTOIRE DES SEL-DJOURIDES.

le Mélicschah, son frère fils, Barkiaroc, Mahr et Mohammed, se dis**ine** , et après plusieurs a la branche aînée de la djouk , celle qui régnait trouva séparée des auialité de chef suprême et de sa nation, dit le sultan de la Perse es frères obéissance et à l'ombre de son sceptre t les trônes du Kirman 'Alep et de Damas; que les émirs de la Syrie et tamie déployèrent leurs que les hordes des Turirent les plaines de la tale de l'Asie. Les lieus de la subordination, afmort de Mélic, ne tar-· **dissoudre : l**'indulgence : la maison de Seldjouk ives sur le trône; et, s'il ver le style oriental, une s s'eleva de la poussière

roisième fils de Mélicà la mort de son père, Khorasan; il résida touette province, d'où il iquêtes vers l'Indus d'un xartès de l'autre. Bahroi de Lahore, et Alaerain qui s'était rendu lestruction de Gazna, de-

le la décadence, t. XI, p. de M. Guizot.

vinrent ses tributaires, et le royaume de Kharizm fut donné à son grand échanson. La mort des frères de Sandjar et la dépendance dans laquelle ses neveux étaient à son égard remirent dans ses mains la Perse, qui s'était trouvée partagée à la mort de Mélicschah. Sur la fin de son régne long et glorieux, Sandjar éprouva les plus cruels revers. S'étant avancé dans la Tartarie pour combattre le roi du Kara-Khataï, son armée fut taillée en pièces, sa famille tomba au pouvoir du vainqueur, et ses bagages furent pillés. Il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver, accompagné seulement d'un petit nombre de gardes. Quelque temps après, il marcha contre une tribu turcomane, qui avait cessé de payer le tribut annuel de vingt-quatre mille moutons; il fut de nouveau battu et tomba au pouvoir des ennemis. Les Turcomans se montrèrent d'abord humains à son égard , mais ensuite ils lui firent éprouver les traitements les plus harbares. Pendant sa captivité, qui dura quatre ans (depuis 1153 jusqu'à 1156 de notre ère), ses Etats furent gouvernés par la suitane favorite Khatoun Tourkan. Mais cette princesse ne put, malgré sa vigilance, emp**éc**her les Turcomans de ravager, dans leurs excursions, la province de Khorasan; Sandjar réussit à s'echapper, et mourut dans la soixante et treizieme année de son âge (an de l'hégire 552; de J. C. 1157), peu de temps après avoir recouvré la liberté. Les historiens nous représentent ce prince comme un modèle de justice, d'humanité, de courage et de générosité.

Pendant les quarante années qui suivirent la mort de Sandjar, la Perse fut déchirée par les guerres que se faisaient les différentes branches de la famille des Seldjoukides. Le dernier prince de cette race qui exerça le pouvoir souverain sur la Perse fut Togril III, lequel, après avoir vaincu presque tous ses rivaux, se livra sans contrainte aux excès les plus condamnables. Takasch, roi du Kharizm, excité par les mécontents, entra en Perse, attaqua Togril, qui fut vaincu et tué dans une bataille, après avoir donné les preuves du plus grand courage. Cet événement arriva l'an 590 de l'hégire (1193 de J. C.), cent cinquante-huit ansaprès l'avénement de Togril I'r, fondateur de la dynastie des Seldjoukides de Perse. Alaeddin-Mohammed, successeur de Takasch, conserva l'autorité souveraine en Perse jusqu'au moment où il fut detrôné par Gengiskan.

RISTORRE DES ATABEGS DE L'ADERDIDJAN, DUPARS ET DU LOURISTAN, DYNASTIR DES MOGOLS ILRMANIENS.

Depuis la chute des Seldjoukides jusqu'à la conquête de Houlagou-Khan, fils de Gengiskan, pendant un siecle, la Perse fut déchirée par les querelles de plusieurs petits princes ou gouverneurs appelés Atabeys (*). Ceux-ci, encouragés par la faiblesse des derniers monarques de la maisen de Seldjouk, établirent leur domination sur les plus belles provinces de l'Iran, et notamment sur l'Aderbidjan, le Fars et le Laristan. Quelques-unes de ces dynasties ont acquis assez d'importance pour que différents auteurs nous aient conservé leur histoire.

La Perse avoit été soumise par les armes du Mogol Gengiskan. Cette conquête présente une suite de massacres et de scènes de destruction qu'on se refuserait à croire, s'ils n'étaient attestés par les plus graves historiens. Les habitants de Balkh envoyerent à

Touli mourut trois ans après: il laissa un grand nombre de mi lesquels était Houlagou, q maître de la Perse. Ceiui-cim avenement par la destruction secte des Assassins. L'armés quelle il entra en Perse était cent cinquante mille chem compter un grand nombre d'a et d'ingénieurs chinois, babile truire les machines de guerre parer im matières inflamma l'on employait a cette époque (taque des places. Houlages s Perse, Bagdad, la Mésopotas Syrie.

Après toutes ces expédition blit sa résidence à M**érig**i l'Aderbidjan. Il passa dam α les dernières années de 🖴 🕇 manière digne d'un grant que, il appela de toutes la de ses vastes États des astres des philosophes qui , sous la 4 du grand Nasireddın, 🏍 livi ieurs parsibles et savants trav sommet d'une haute montage près de Méraga fut nivelé, et (blit un observatoire dont le tions subsistent encore. Ce fi Masireddin fit ces tables as ques si célèbres dans l'Orient nom de tables ilkhaniennes. E mourut a Méraga (an **663 de l'h** J. C. 1264) : son fils Abaka-Khi céda.Ce prince, plem de jus



l y a de plus certain touion, c'est qu'il embrassa prit le nom d'Ahmedvint un violent persécuiens, qu'il bannit de son **ès avoir détruit leurs** logois, ennemis des mafavorablement disposés à rétiens, virent avec peine hmed-Khan. Une plainte portée contre ce prince à a, empereur de Tartarie. acendants de Gengiskan nt pour leur chef. Le rée plainte fut qu'Argoun-'Abaka, fut autorisé à **Example 2** Ahmed - Khan de et de la vie. Il recut **'inves**titure du royaume l'Arabie et de la Syrie. était un juif appelé Saad**roris**a l**e**s chrétiens et iahométans de tous les tifs qu'ils occupaient. Il : les choses si loin, que rsonnes qui professaient reat défense de se préur. Tandis que le pape voyait à Argoun une dé**gée de** lui témoigner sa r les biens dont il cométiens, les musulmans de voir anéantir leur mort d'Argoun dissipa s des uns et la crainte ad-Eddaula fut massacré stant où son maitre ren-· soupir.

par et peu glorieux de frère d'Argoun, est depar une tentative d'inu papier - monnaie en Khatou, après avoir strésors par des prosermes trésors par des prosermes exemple, eut resyen extrême. L'opposibinaire qu'il rencontra uns le força de renoncer leu de mois après, il fut à mort par des nobles e lui (an de l'hégire 694;).

an, petit-fils de Houlalélevé sur le trône. Il ne jouit que peu de temps du pouvoir suprême, et fut, au bout de quelques mois, détrôné et tué par Gazan-Khan,

fils d'Argoun.

Gazan-Khan ne voulut jamais consentir à accepter la couronne avant d'avoir été régulièrement élu par un couriltaī ou assemblée de la noblesse mogole. Il exposa, devant cette espèce de diète , l'intention qu'il avait de réformer les abus qui s'étaient introduits dans toutes les branches de l'administration, sous les princes ses prédécesseurs. Depuis la mort de Houlagou, le pouvoir avait été entre les mains des nobles bien plutôt qu'entre celles du souverain. Gazan remit en vigueur les règlements de Gengiskan, en établit de nouveaux, réforma les administrations, régularisa l'établissement des postes et des caravansérais, réprima le vol, et régularisa le système des poids et mesures, et des monnaies. Il abandonna la foi de ses ancêtres pour embrasser l'islamisme; près de cent mille Tartares changèrent de croyance avec lui. On attribue son apostasie aux conseils du vizir Nourouze, qui lui représentait sans cesse toutes les difficultés qu'il aurait pour conserver la souveraineté de la Perse, s'il n'embrassait pas la religion de Mahomet. Après son changement de religion, Gazan se considéra comme dégagé de l'obéissance que ses ancêtres et lui-même avaient toujours montrée aux ordres de l'empereur de Tartarie. Les Tartares, voulant le punir de sa rébellion, firent une irruption dans le Khorasan: mais ils furent bientôt rejetés au delà de l'Oxus par le vizir Nourouze (an de l'hégire 696 ; de J. C. 1**29**6).

Gazan-Khan eut à soutenir plusieurs guerres contre les sultans d'Égypte. Une grande défaite qu'il éprouva en Syrie (an 708 de l'hégire; 1303 de J. C.), dans sa lutte contre ces princes, lui causa une vive douleur, et avança même sa fin. Il mourut dans les environs de

Reï.

Gazan eut pour successeur son frère Aldjaïtou-Khan, plus connu sous le nom de Mohammed-Khodabendeh. Ce prince passe pour avoir aimé la justice. Il se déclara sectateur d'Ali, et fit graver sur les monnaies le nom des douze imans. Il bâtit la ville de Soultaniel , qui devint la capitale du

royaume de Perse.

Abou-Saïd Behader succéda à son père Khodabendeh, n'étant encore àgé que de douze ans. Pendant sa minorité, la Perse se trouva plongée dans l'anarchie par les discordes des nobles. Abou-Said, prince indolent et faible, mais brave, mourut d'une fièvre qu'il gagna dans le Schirvan, où il était allé pour repousser une invasion de Tartares (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.). Ce monarque fut le dernier membre de la famille de Houlagon qui ait possédé en realité l'autorité souveraine. Les successeurs d'Abou-Saîd, élevés sur le trône par des grands seigneurs ambitieux, en étaient arrachés dès qu'ils paraissaient contrarier leurs projets. Chaque province de la Perse tomba au pouvoir d'un chef independant; et l'empire ainsi demembre devint bientôt la proie des armées de Timour, plus connu sous le nom de *Tamerian*.

RISTOIRE DE PERSE SOUS TIMOUR ET SES DESCRIPANTS.

L'émir Timour, sur nommé Lenc (*), naquit à Kesch, dans le Mawaralnahr (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.).

tête d'une puissants armés. A proche , Haddji-Berlas , gowe Kesch et oncle de Timour, dans le Khorasan, tandis qu ven, plus politique, s'aben la clémence de Toglouctimon gnoit, par cet acte de soumis gouvernement de la provint bientôt Timour so révolta, et fi de prendre la fuite. Il ment, plusieurs années, une vie et vagabonde, pleine d'inquiétal dangers. Sa suite était rarem posée de plus de cent caral souvent même il se trouvait i cune escorte. Mais il avait 🏟 ver des partisans cachés qui l saient de toutes les démarchs ennemis, et lui donnaient (movens d'échapper a leurs 🛎

Toglovetimour etant mori, tisans de Timour reprirest 🕫 devinrent plus nombreux; (que leur chef se trouva his puissant pour défendre son dance contre les princes ve après la défaite d'un rival 🛲 appelé l'émir Hosain, il 🕬 dans tout le Mawaralneis. les onze premières apnés règne (de 1369 à 1380 de J. (mour s'occupa des affaires 🗷 de ses États, ainsi que de lat des pays de Caschgar et de Ki puis il entra dans le Khor habitants de la province for



ontribution sur les haime, quoique très-forte. intierement payée lorsn événement qui amena ie la ville. Un jeune forneurait dans le faubourg tit du tambour pendant itot un grand nombre ssemblèrent, coururent nts quartiers, et tuerent les commissaires et les s. Timour mit aussitôt la ville, qu'il prit d'asassacrer tous les habiceux qui avaient donné ires, et les hommes de ses soldats à lui apporle quantité de têtes, et liciers pour en vérifier Tartares, moins cruels eurent horreur de ce plusieurs d'entre eux tetes pour n'être pas **sacrer** eux-mêmes des lense. Soixante et dix ent mises en pyramide **. et on en** forma plu-1 différents endroits de cette horrible expédinarcha sur Schiraz, qui ui avec la province de l'Yezd, et le Kirman. i**mour eût** organisé l'ade ces différentes condigé de retourner dans r, pour repousser le sout**sch**ak qui avait envahi Il punit les agresseurs, pire jusqu'aux extrémirie, et fit plusieurs au-

? 794 de l'hégire (1392 lour repassa en Perse, 1 de réprimer les tentaes mécontents qui vou- 2 joug. Il suivit la route 1, et, dans sa marche, es troupes d'assassins les provinces du nord-se. Ces misérables, qui om de Fédavi ou Dént avoir été une bran- les Bathéniens.

rante, Timour envoya

des troupes contre Bagdad, tandis que lui-même marchait sur Schiraz avec une armée de treute mille hommes. Pendant l'absence qu'il avait faite, un chef, appele Schah-Mansour, s'était emparé du gouvernement du Fars. Ce prince descendait de la famille des Modhafferides qui, pendaut plus d'un demi-siècle, régnérent sur le Fars et sur quelques autres provinces (*). Timour, arrivé dans les environs de Schiraz, fut attaqué par Schah - Mansour, qui , à la tête de trois ou quatre mille cavaliers d'élite, chargea deux fois le centre de l'armée tartare, et parvint à le rompre. Timour lui-même fut sur le point de tomber sous les coups de ce vaillant adversaire, et ne dut la conservation de sa vie qu'à la bonté de son casque. Enfin, maigré sa valeur, Mansour fut accablé par le nombre. Les Tartares entrèrent à Schiraz, et massacrèrent tous les princes modhafférides.

La Perse une fois soumise, Timour porta ses armes victorieuses dans les principales contrées de l'Asie. Il était en marche contre les Chinois, et venait de passer le Jaxartès lorsqu'une maladie violente l'obligea de s'arrêter à Otrar, où il mourut l'an de l'hégire 807 (1405 de J. C.).

Voici le portrait que sir John Malcolm nous a laissé de cet homme extraordinaire: « Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort, Timour ne vit jamais un jour s'écouler sans combat ou sans alarmes. Son expérience comme guerrier était peut-être aussi grande que celle d'aucun conquérant qui ait jamais existé. Aussi n'estimait-il les hommes qu'en raison de leurs talents militaires. Pour les braves, il était le meilleur des rois. Le vieux soldat, disait-il, ne doit jamais perdre ni son rang ni sa solde; car les hommes qui sacrifient le bonheur de toute leur existence pour un honneur perissable méritent des récompenses et des encouragements. >

(*) Voyez sur ces princes l'excellente notice de M. de Saulcy. Journal asiatique, me série, t. XI, p. 306 et suiv.

 Ce qui frappe surtout dans le caractère de Timour, c'est la perseverance dont il était doné; jamais les difficultés ne l'arrêtaient, quand une fois il avait pris sa resolution. Lorsque ses amis et ses courtisans etaient découragés , il leur racontait l'anecdote suivante : * Je fus une fois, disait-il, contraint, pour eviter mes ennemis, de me refugier dans un bâtiment ruiné, où je restai seul et assis pen- dant plusieurs heures. Cherchant a détourner mon esprit de ma-position affligeante, je fixat mon attention < sur une fourmi qui portait au haut « d'un mur un grain de blé plus gros qu'elle. Je contemplai les efforts qu'elle faisait pour arriver a son but. Le grain tomba soixante-neuf fois a terre; mais l'insecte persévera; et, a la soixante et dixieme fois, il at- teignit le haut du mur avec le far- deau qu'il traînait. Cet exemple, ajoutait Timour, me rendit sur-le- champ du courage, et je n'ai jamais. oublié la leçon que m'a donnée cette fourmi. »

Timour avait laissé la couronne à son petit-fils Pir Mohammed Djihan-guir, qui etait alors dans le Candahar. Khalil-Soultan, autre petit-fils de Timour, se trouvait avec l'armée. Ce dernier, fort de l'appui de plusieurs chefs puissants, se rendit maître de Samarcande. La guerre s'alluma entre les deux compétiteurs; mais, peu de temps apres. Mohammed fut tue par

pulace (an de l'hégire \$11;) 1408).

Schah-Rokh, fils de Timot cle de Khalil, aussitôt qu'il et le malheur de son neveu, que province de Khorasan dont gouverneur, pour se rendre châte à Samarcande; et il fut reconnu pour chef suprème l'empire. Touché des malhemilil, il lui confia le gouverne Khorasan, et lui rendit sa lans laquelle la vie lui était à table. Khalil etant mort, 5 mouc ne voulut pas surviva qui avait tout sacrifié pour et tua d'un coup de poignard. L'des deux amants fureut porté et deposés dans le même tout

Schah-Rokh était un prot génereux, et exempt d'ami s'occupa de réparer tous k qu'avaient amenes les expédi Timour; il rebâtit Hérat el et ramena la prospérité s les points de son empire. 0 à sa cour les hommes les s tingués par leur savoir et lent. Pendant un régne qui du huit ans, nous ne le voyon dans aucune guerre importat rigea sculement une expédition des tribus turcomanes de l'i neure, qui s'étaient emparéel derbidjan , et se contenta de ser de cette province. Il mo-850 de l'hegire , 1446 de J. C.)-



uccesseur Abou-Said, ars de Timour. Ce prince une expédition contre les Le sultan Hosein Mirza, e Timour, se rendit alors mpire. Les victoires qu'il r ses nonibreux compétiitèrent le surnom de Gazi *x*; mais, disent les hisortune pålit devant l'astre -Khan. Le fils d'Hosein é *Bédi-Alzéman*, fut le de la race de Timour r la Perse. Obligé de fuir rcomans qui envahissaient , il se réfugia auprès de 4-Sophi, qui avait établi on sur quelques provinrse. Bédi-Alzéman vivait lorsque l'empereur otto-I^{er}, se rendit maître de fut envoyé à Constantino-

asan, chef de la tribu a Mouton blanc (*), s'emerbidjan, de l'Irak, du Lirman, et mourut après onze ans. Il laissa des qui se disputèrent son 883 de l'hégire; 1478 de dissensions qui éclatèrent zélérèrent la ruine de leur frayèrent le chemin du souvelle dynastie.

LA DYNASTIE DES SOPHIS.

maël, fondateur de eette it par sa mère petit-fils asan.

grand-père de Schah-Isé paternel, avait un si re d'adhérents et de dis-Djihan-Schah, chef de la outon noir, estrayé du re de ses sectateurs, le ébil où il vivait. Djoneïd ar-Békirauprès d'Ouzoun-

s turcomanes du Mouton noir a blanc (Kara-koyounlou et) étaient ainsi appelées parce étendards était représenté un de ces deux couleurs.

alson. (PERSE.)

Hasan. Ce prince lui donna sa sœur en mariage. Après avoir contracté cette alliance, Djoneïd se retira avec ses disciples dans la province de Schirvan.

Mais, à peine arrivé dans ce pays, il fut tué dans un combat : son fils Haïder lui succéda. Celui-ci épousa une fille d'Ouzoun-Hasan, et eut de cette princesse trois tils. Ali, Ibrahim Mirza, et Schah-Ismaël. Son fils ainé ayant atteint sa majorité, Haïder crut que le moment de marcher contre le gouverneur du Schirvan et de venger la mort de son père était enfin arrivé. Ses projets échouèrent, et il périt dans une bataille. Ses restes furent transportés à Ardébil et déposés dans un tombeau où ses sectateurs allaient en pélerinage. Ali fut bientôt arrêté à Ardébil , et envoyé avec ses frères à Istakhar, où ils resterent pendant plus de quatre ans. Ils parvinrent enfin à s'évader, et se rendirent à Ardébil, où quelques-uns de leurs disciples les rejoignirent; mais, attaqués par des forces supérieures. ils furent vaincus. Ali resta sur le champ de bataille , et ses deux frères s'enfuirent dans le Guilan, où Ibrahim Mirza mourut.

Ismaël, troisième fils de Haïder, n'était âgé que de quatorze ans lorsqu'il se mit à la tête de ses partisans, et marcha contre le prince du Schirvan, qu'il désit. Une victoire remportée sur la tribu du Mouton blanc rendit Ismael maître de tout l'Aderbidjan. L'année suivante (an de l'hégire 908 ; de J. C. 1502), il entra dans l'Irak et vainquit, en bataille rangée, non loin de Hamadan, un prince turcoman appelé *Mourad*. En moins de quatre ans Ismaël se trouva maître du royaume de Perse; il prit ensuite Bagdad, et s'empara de tout le Khorasan. L'an de l'hégire 920 (de J. C. 1514) le sultan Sélim entra dans l'Aderbidjan, où il livra bataille à Ismaël. Celui-ci fut complétement défait; cependant Sélim ne retira que peu de fruit de sa victoire; le manque de vivres l'obligea à se retirer, et sa mort, qui arriva peu d'an-

nées après, permit à Ismael de soumettre la Géorgie. Ce fut la dernière conquête du monarque persan, qui mourut a Ardebil, où il était alle pour visiter le tombeau de son père (an de l'hegere 930 ; de J. C. 1523). « Les Persans, dit Malcolm, parlent avec transport du beau caracters d'Ismael; ils ne le considerent pas seulement comme le fondateur d'une grande dynastie, ils voient en lui le protecteur de cette foi particulière dont ils se gloriflent comme d'une religion nationale; il est appele , dans leurs histoires , Schah-Schia ou le roi des Schütes, désignation qui prouve combien on cherit sa memorre. Quoiqu'il n'ait pas precisément droit a cet eloge excessif. il fut certainement un habile et vaillant prince. Durant toute sa vie , il n'eprouva qu'une defaite ; encore doiton penser qu'un grand parc d'artillerie, et des connaissances plus avancées dans l'art de la guerre, que le sultan Selim avait acquises par ses rapports avec les nations europeennes, furent les causes principales de l'avantage que celui - ci remporta sur le brave Ismael. 🔻

Schah-Tamasp n'avait que dix ans lorsqu'il succeda à son père. Le règne de ce prince fut d'abord troublé par des dissensions entre plusieurs chefs de tribu, ainsi que par les irruptions des Usbecks et par une invasion des Ottomans. Soliman, après avoir conquis les provinces situées à l'ouest de

Schah - Tamasp fit au royal une reception magnifique, h avec la derniere génerosité, & bua puissamment a le faire) sur le trône des Grands-Ma mourut l'an de l'hégire 964 (1576), après un règne qui a cinquante - trois ans. • Copri Malcolm , était bon et géré semble n'avoir manqué ni d'e de prudence : et s'il ne se d pas par de grandes vertus, on lui reprocher aucun vice l Dans les premiers temps de s so livra peut-être à quelque mais a l'âge de vingt-neuf 🗪 penitence publique, et ordont truire les calairets dans tousses Il avait designé pour lui suce cinqueme tils, Haider-Mira une faction qui soutenait 🗷 🛚 quatrieme , Ismael, l'emporta der fut massacre. Ismaël II, bien etabli sur le trône , fit p tes princes du sang. L'abust# fermentecs , de l'opium , et j aussi le poison, abregèrent la tyran. Il mourat d'une mai que subite (an 985 de l'hegire: J. C.), avant qu'on eût mis tion les ordres qu'il avait do tre son frere Mohammed-N ainé de Tamasp , qui monta le trone.

Le règne de Mohamme surnomme Khodabendeh, et mulheureux. Connaissant mantie la den



à la valeur de son fils -Mirza; mais ce noble bientôt sous les coups

e l'anarchie dans laquelle t plongea momentane-:, un chef de tribu, qui das comme un moyen ropre domination, marine prince vers Casbin, ndit maître sans peine: ed était alors à Schiraz r une rébellion. Depuis ut reconnu comme sou-'erse, bien que l'homme 1ce sur le trône exerçat tions de la royauté. Ces n'était pas un prince à de l'apparence du poulitranchir de la servitude fit mettre à mort son)tecteur.

is avait à peine quitté le rsque les Usbecks envaovince. Herat, après une uf mois, tomba en leur : livrée au pillage. L'an-**996 de l'hégire ; 1587 de** nemis redoutables s'emeschhed et en massacrèiants. Comme leur print le pillage, ils se retirs devant les troupes ais enfin, l'an 1006 de de J. C.), Abbas réussit : mains avec eux pres de **iporta** une victoire com**pour longtemps la pro**i de leurs incursions. prince etendait son ter-: de Balkh, ses généraux és à réduire le district lu Laristan et les îles du

retour de Schah-Abbas
le, après sa victoire sur
que Sir Anthony et Sir
y, à la tête de vingt-six
n montés et richement
résentèrent au monarque
mant l'honneur d'entrer
Charmé de cette propon-Abbas leur fit le plus
neil, et les Persans du-

rent à ces deux frères l'introduction de la discipline militaire et de l'artillerie dans leur armée. Sir Anthony fut chargé d'une mission spéciale auprès des souverains chrétiens de l'Europe, pour obtenir leur coopération contre les Ottomans. Il passa d'abord en Russie, où il resta quelque temps en prison. Dès qu'il eut obtenu sa mise en liberté, il poursuivit son voyage, et se rendit auprès de l'empereur d'Allemagne, qui lui fit un bon accueil.

Enfin , l'an de l'hégire 1011 (1602 de J. C.), Schah-Abbas commença la guerre contre le Grand Seigneur. Il s'était dépuis longtemps préparé à cette expédition par la prise de Nehavend, dont il avait rasé les fortifications. Il entra ensuite dans l'Aderbidjan, et se rendit maître de Tauris, qui était resté dix-huit ans au pouvoir des Turcs. Erivan, que les Persans attaquèrent ensuite, fut pris des le commencement de la saison suivante. Les Turcs cependant avaient rassemblé une armée, qui, suivant les calculs de quelques auteurs , s'élevait à cent mille hommes. Schah-Abbas avait un peu plus de la moitié de ce nombre. On en vint aux mains. Les Persans, grace à la nouvelle tactique militaire, obtinrent une victoire complete. On présenta à Schah-Abbas, suivant le rapport du P. Antonio de Gouvea, vingt mille cent quarante-cinq têtes coupées. Le même historien nous apprend que ce prince faillit être assassine apres sa victoire.

« Parmi les prisonniers qu'on amena au roi de Perse, dit-il (*), était un jeune homme, qui, par ses manières et la richesse de ses vêtements, faisait assez connaître qu'il appartenait à une famille illustre. Abbas, touché de compassion, et séduit par sa bonne mine, ordonna qu'on détachât les cordes qui retenaient ses mains; et quand le prisonnier fut libre, il lui demanda

^(°) Relaçam em que se tratam as guerras, e grandes victorias que alcançou o grande rei da Persia Xa Abbas. Lisbonne, Pierre Crasbeeck, 1611, in-4°, fol. 119 recto.

s'il voulait entrer à son service. Celui-ci répondit qu'il y était tout disposé; et au moment où il s'approchait de Schah-Abbas dans l'intention, à ce que l'on supposait, de se jeter a ses pieds, pour lui temoigner sa reconnaissance, il tira un poignard, et allait percer ce prince, qui ne se defiait aucunement de lui. Quelqu'un ayant crie, Abbas se precipita sur le prisonnier; et, comme il était doué d'une grande force, il lui arracha le poignard; mais deja l'assassa, frappe par les courtisans, était tombé mort sous leurs coups. »

Schah-Abbas, poursuivant ses succès, chassa les Turcs de toutes leurs possessions sur le littoral de la mer Caspienne, ainsi que de l'Aderbidjan, de la Georgie, du Curdistan, et des territoires de Bagdad, de Mossoul et

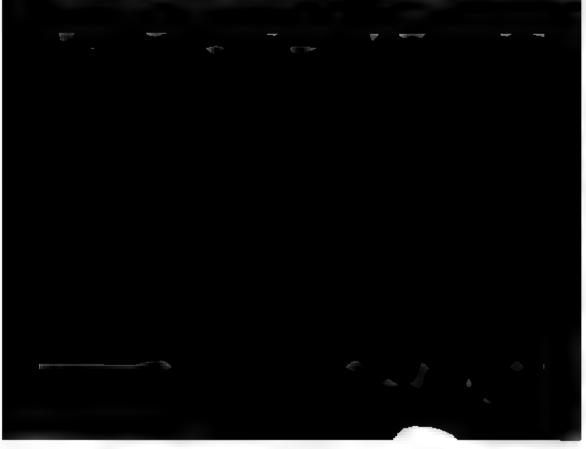
de Diarbekir.

Sous le règne d'Abbas, les Portugais requent, par la perte d'Ormouz, un des coups les plus funestes a leur puissance dans l'Orient. Ils se trouvaient depuis plus d'un siècle en possession de cette lie (*), qui était derenue l'entrepôt du commerce de l'Inde. Abbas voyait d'un œil d'envie cette prospérité, dont il comprenait mal la source, et il s'imagina que la conquête d'Ormouz ajouterait à la fois à la gloire et a la richesse de son royaume. Mais il n'ignorait pas l'impossibilite du succès sans une expedition navale. Par de riches presents et de brillantes pro-

conquête; mais tous les m projets qu'il avait formés n'e cun resultat, et Ormouz pe son importance en passant s mination de la Perse.

Les belies espérances d'a commerciaux dont se flatt agents de la compagnie des l rent reuversees par le reft que fit Abbas de permettre 🖚 de fortifier Ormouz, ou tot lle du golfe Pe**rs**iqu**e. L'hit**ti factorerie anglarse à Gomzou depuis cette époque jusqu'au ou cet etablissement fu**t défin** abandonné , qu'une série de t et de pertes ; ēt , quoique Schr continu**àt à traiter les deux** avre toute espece de défé d'amitie , ses ministres **fires** toutes les tentatives des Aug se substituer aux Portugaiset rer du commerce du goile l

I. administration intérieurel Abbas inspira à ses sujets en mêle de reconnaissance pour moire. C'est surtout à la sup l'energie des mesures qu'il pri Perse dut la tranquillite dont e même apres sa mort. Sous et la population du royaume s'il plus du double. Il choist pour la capitale de son empire; ville lui doit ses plus beaux Il lit embellir Meschhed, sin schraf et Farahabad dans le devan. « Mais, ayoute sir le colin. »



:, et de les contraindre à religion, comme avaient écesseurs dans les mêmes s, il les établit sur diffédu royaume, et leur aczté de bâtir des églises et tres priviléges importants. squ'il marcha sur Djoulfa, , les habitants se soulevèles officiers turcs, et apclefs de la ville et l'impôt e persan, qui se montra r la suite, favorablement ir égard. Cinq mille d'enent transportés dans un bourg d'Ispahan construit evoir, et qui prit le nom Ces industrieux émigrés rapidement par un comavec l'Inde et d'autres accrurent beaucoup la **nérale de l'empire. Abbas** nder une colonie sembla-**Mazenderan**, sa province ais l'insalubrité du climat entreprise. En peu d'anrtie des nouveaux colons mbé. Abbas accorda une péciale aux chrétiens de On rapporte même, d'ane autorité, qu'il fut parvier enfant qu'eut Sir Rod'une dame circassienne arque lui avait donnée Il affectait cependant gide comme musulman. se de boire du vin. exigeait une grande intért des hommes chargés de i**ce, et** il fit pendre plusieurs staient rendus coupables tion. Ces terribles exemeut-être nécessaires pour **hommes ac**coutumés à anarchie, et qui n'avaient il**es d**e leurs actions que

pparaît sous un jour à la le et digne de pitié. Ses it pour lui l'objet d'une alousie et d'une crainte vait pas maîtriser. Il sit

'or et la crainte des sup-

assassiner l'ainé et priver de la vue les deux autres. Les remords que lui causaient des crimes si horribles remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il mourut dans son palais favori, à Farahabad(an de l'hégire 1037, de J. C. 1628), à l'âge de soixante et dix ans.

« Il y a peu de souverains, dit Malcolm, qui aient fait plus réellement du bien à leur pays qu'Abbas le Grand. Il établit dans toute l'étendue de la Perse une tranquillité qui y était inconnue depuis bien des siècles. Il mit fin aux dévastations des Usbecks, re-Ioula ces pillards dans leur propre pays, et chassa les Turcs. Il veillait à ce que la justice fût exactement rendue à chacun. Bien que doué de grands movens et habile homme de guerre, il regarda la prosperité de ses vastes Etats comme un plus noble but que de nouvelles conquêtes. Il s'attacha à faire fleurir l'agriculture et le commerce, et les plans qu'il suivait révèlent tous la hauteur de son esprit. On ne saurait compter les ponts, les caravansérais et les autres monuments d'utilité publique qu'il éleva. L'impres? sion que sa noble munificence fit sur l'esprit de ses sujets s'est transmise à leurs descendants. Le voyageur qui demande aujourd'hui le nom du fondateur d'un ancien monument reçoit invariablement cette réponse : C'est Schah-Abbas le Grand.
 Cette réponse ne provient pas de la certitude qu'il en ait été le fondateur, mais de l'habitude de le considérer comme la cause de toute espèce d'amélioration. On ne saurait supposer qu'un prince de ce caractère ait été naturellement cruel ; et à quelques excès que les exigences de la politique, l'age ou les intrigues de vils flatteurs aient pu entraîner Abbas dans ses vieux jours, il ne faut pas nous hâter de livrer à l'exécration la mémoire d'un souverain qui a rendu à la Perse une grandeur qu'elle avait perdue depuis des siècles; qui fut brave, généreux et sage, et qui, durant un règne de près d'un deinisiècle, ne parut avoir d'autre but que de rendre son royaume florissant et

ses sujets heureux. Un illustre vovageur, Chardin, en établissant un fait historique, nous a fourni le plus grand eloge du caractère d'Abbas. « Lorsque ce grand prince, dit-il, cessa de vivre, la Perse cessa de prospérer. »

Sam-Mirza, petit-fils d'Abbas, prit en montant sur le trône le nont de *Schah-Séff.* Le règue de ce tyran cruel et inconstant fut malheureux et sans gloire. La jalousie de Sefi lui fit mettre à mort ou priver de la vue les princes du sang, les ministres et les généraux qui avaient eu des places ou obtenu des honneurs sons Abbas. Sa mère, qui l'avait irrite par la liberté de ses representations, partagea. dit-on, le sort de tous ceux qui voulurent lui donner des conseils; et dans un moment de fureur, il poignarda sonépouse favorite. On le laissa cependant régner en paix, et il mourut a Caschan l'an de l'hégire 1051 de J. C. 1641 . Sous son regue, les Turcs reprirent Bagdad, et le Candabar se souteva en faveur du grand Mogol. Ce prince fut enterré à Kom. Notre planche 53 représente son tombeau d'après Chardin.

Abbas II, fils de Séû, n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône, et il se trouva naturellement confie aux mains des ministres du feu roi, qui étaient des hommes pieux et d'habitudes austères. Tous les fonctionnaires adonnes a l'ivrognerie furent rempla-

le peuple. Il avait pour toute ligions la même tolérace bisaïeul, dont il portaif le noin toujours aux chrétiens les téa les plus éclatants de sa protest vent il exposait les principes quels il fondait sa conduite à a « C'est à Dieu, disait-il, et po « de juger la conscience deil « et je ne me mélerai jams » qui appartient au tribunal c « créateur et seigneur de l'on

Il recouvra le Candahar, & server la paix avec la Porte. tous les souverains de l'Euro que ceux de l'Inde et de la ' lui envoyèrent des ambassa conduite qu'il tint envers m? Georgie qui avait été son 🛍 qui devint son prisonnier, preuve de la honté nature caractere. Abbas lui pardoou bla de taveurs, et obtint 🛭 🛍 berté de son petit-fils, qui i sonnier ou otage en Russie. termina sa carrière l'an de l'🌬 (de J. C. 1666), au milien frances intolérables. Sa mot see par une horrible mala quelques voyageurs contemp decrit les symptômes non deux qu'effravants.

Le corps d'Abbas II fut Kom, dans un tombeau que nons d'après Chardin (pl. £ Séfi Mirza fils d'Abbas



nières années du règne fils et son successeur, ns ce calme profond 'ent un orage. Des euiollahs avaient tout le s les honneurs; et. que Malcolm, le plus i**me de l'état où se** se, c'était la facilité peuple souffrait sans i conduite de son faible monarque. Enfin, tan-18 sonnites du Curdisles provinces du nordis les murs d'Ispahan, es de Mascate se renes iles du golfe Persiigues avec les Usbecks, irman et le Khorasan. ophis n'eut même pas er sous les coups d'un . L'armée afgane, qui ahan, s'elevait tout au le hommes dépourvus on ne peut pas donner ques zembourees ou ces portées sur des ndant cette poignée de e armée persane sou-:-quatre pieces de cant emporter la ville gans dévastèrent tout d'alentour. Des mon**es** altestent encore mirent dans l'acde cette œuvre de famine, sur laquelle ssiégeants, se fit bienidant une négociation n de la ville, négociadongée avec cruaute, a disette allèrent touenfin les substances intes venant à mann**ts** dévorèrent de la ious un climat moins é bientôt infecté par e corps privés de sépien que les eaux du ent tellement corrompeine les boire, la peste oint. Une vigoureuse vé la capitale et l'emaple demanda en vain

à marcher contre l'ennemi. Hoseïn, aveuglé, n'écoutait que les persides conseils d'un traître. Ensin, le 22 octobre 1722, ce prince avili signa une capitulation par laquelle il abandonnait sa couronne à Mahmoud l'afgan, et il rendit hommage en personne avec toute la noblesse au conquérant devenu souverain de la Perse. Hoseïn vécut encore sept ans dans un palais où il sut ensermé. Ensuite on le mit à mort.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFGANS.

Le premier soin de Mahmond fut de venir au secours des habitants aflamés, puis il s'appliqua a inspirer de . la confiance à ses nouveaux sujets. Il recut dans son amitié tous les nobles restés fidèles au monarque dépossèdé, et bannit ou fit périr ceux qui l'avaient abandonné. Les factoreries européennes furent confirmées dans tous leurs priviléges, et les chrétiens de toutes les nations eurent la liberté d'exercer publiquement leur culte. Mais les difficultés devinrent trop grandes pour la vertu ou le conrage de Mahmoud, et les mesures qu'il prit pour se maintenir sur le trône décèlent la lâcheté et la férocité d'un barbare. Les horreurs du siége n'étaient que le prélude de la sangiante tragédic qui devoit suivre. Mahmoud fit égorger trois cents nobles avec leurs enfants måles et plusieurs princes du sang, trois mille gardes qu'il avait pris à sa solde, et en général tous ceux qui avaient été au service de l'ancien gouvernement. Des cruautés aussi atroces et aussi impolitiques trahissaient un esprit dominé par la crainte. Au moven de nouvelles levées, faites principalement chez les Curdes, Mahmoud se rendit maître de quelques-unes des principales villes de l'Irak·adjémi , dont presque toujours il massacra une partie des habitants. Schiraz fut prise en avril 1724, après un blocus de huit mois; il y eut beaucoup de monde de tué; mais l'épée ne causa pas autant de ravages que la famine.

La Porte, profitant de l'état de fai-

blesse de la Perse, s'était rendue maitresse du Curdistan et de l'Aderbidjan, tandis que les Russes avnient envahi les provinces caspiennes, et s'étaient empares de Derbend , de Bakou et de la plus grande partie du Guilan. Pour sjouter a l'embarras de Mahmoud, une attaque manquée contre la ville d'Yezd causa une sedition dans son armee; c'est alors que, dans l'espoir de se concilier la faveur divine, il se soumit a une rude peintence, qui acheva de troubler sa raison. Pendant quinze jours il resta enferme dans un caveau obscur, prenant a peine autant d'aliments qu'il en fallait pour ne pas mourir d'manition, et lorsqu'il revint à la lunneze, il eprouva une si grande faiblesse de nerfs , qu'il tressaillait a l'approche de ses meilleurs amis. Bientôt apres , il fut atteint d'alienation mentale. Dans les paroxysmes de la maladie, il dechirait ses chairs et les devorait. Sa mère voyant que son etat était sans remede, le sit étouffer pour abréger ses souffrances.

Aschraf, cousinde Mahmoud, monta sur le trône en avril 1725. Il commença son règne par faire mettre a mort quelques-uns des chefs les plus braves de ses tribus, et un petit nombre de nobles persans qui restaient encore à Ispahan. Ceux-ci furent condamnes sous pretexte qu'ils entretenaient une correspondance avec Tamasp, fils du monarque depossede, le sultan Hosein.

tentions de Tamasp, qu'on den le cas où il n'accéderait pas mes du traité, mettre un autr sur le trône de Perse. Des évés inattendus vincent detruire to combinaisons. Dès son dèb la carrière politiqu**e . Asch** ploya une habileté consome representa aux chefs turcs 🛊 taient engagés dans une gas que contre un monarque somi doxe, afin de rétablir une t heretique, et il appuya si pelie cet argement en battant leurs en differentes rencontres, et : voyant ensuite tous les prin que le Grand Seigneur sevit : conclure la paix avec lui, et à nultre ses droits au trône de l condition toutefois de garder l qu'il avait conquis. Mais i Aschraf commençait à jouir de quillite, quand il apprit que So masp, rejoint par Nadir-Kou penetre dans le Khorasan, se pare de Meschh**ed et de Héra**l la chute de ces deux villes avaitla soumission de presque teur vince.

Nous devons, avant de loin, faire connaître Nadir-Ke venu si celebre sous les noms mas-Kouli-Khan et de Nadis » Dans les gouvernements ques, dit Malcolm, l'opinion ples compte rarement potte

naison de Séfi, qui avaient malheurs de la Perse. » e Nadir-Schah, homme action, appartenait à la des Alschars, qui s'était ophis. Nadir fut d'abord iv**re, à** faire des habits et de peaux de mouton. Il même de la bassesse de et quand son second fils, rza, épousa une princesse iu Grand-Mogol, comme it que Nasroullah-Mirza e de ses ancêtres en reu'à la septième générahah s'écria: « Dites-leur i de Nadir-Schah, fils et son épée, et ainsi de à la soixante et dixième, ptième génération. » h était né dans le Khoencore, il devint prisoncks. Il parvint à s'échapcaptivité qui avait duré entra ensuite au service I de sa province, le masva sa fille, qu'il épousa il se mit à la tête d'une urs. Etant devenu, par tsa capacité, gouverneur il mérita d'etre dégradé, uni de la bastonnade. Il s auprès d'un oncle qui in petit corps de la tribu Mais celui-ci, effrayé de de l'ambition qu'il res son neveu, l'obligea de eprit alors la profession on courage et son génie, attirèrent autour de lui partisans. Il se trouva e de trois mille hommes, I levait des contributions ints du Khorasan. Vers (an de l'hégire 1139, de l reçut des propositions u service de Schah-Tar ce prince à chasser les zepta ces offres avec joie. les causes qui amenèrent et le firent monter plus ne de Perse.

i jusque-là avait vu avec s efforts de Tamasp, se hâta de détourner le danger qui le menaçait, en attaquant son ennemi avant qu'il se fût approché de la capitale. Les deux armées se rencontrèrent près de la ville de Damegan, et les Afgans, complétement défaits, prirent la fuite. Dans un second engagement qui eut lieu six semaines après, à environ quarante milles au nord d'Ispahan, les Afgans laissèrent 4,000 de leurs plus braves soldats sur le chainp de bataille. Aschraf, abandonnant une capitale qu'il se voyait hors d'état de défendre, fit massacrer Schah-Hosein. Schah-Tamasp entra dans Ispahan aux acclamations du peuple. Ce fut alors que Tamasp donna à Nadir le nom de Thamas - Kouli - Khan, c'est-à-dire, le prince esclave de Thamas ou Tamasp. Aschraf avait dirigé ses troupes sur Schiraz, emmenant toutes les dames de la famille royale des Sophis, et emportant le butin et les trésors qu'il avait pu enlever. Nadir le poursuivit, et défit encore les Afgans non loin de Persépolis. Les généraux d'Aschraf étaient dejà convenus avec Nadir d'acheter leur sûreté personnelle en lui livrant leur roi, lorsque celui-ci s'échappa, accompagné de 200 hommes. Il chercha a regagner son pays natal par la route du Sistan; mais les tribus sauvages du Beloutschistan lui couperent la retraite. Après avoir échappé à des dangers sans nombre, il fut découvert et tué par un Béloutschi, qui envoya sa tete à Schah-Tamasp.

Parmi les Afgans qui avaient fait la conquête de la Perse, un bien petit nombre seulement purent rentrer dans leur patrie. Les uns périrent de faim ou de fatigue, les autres furent pris et vendus comme esclaves. Pendant sept ans, dit un auteur anglais, une poignée de barbares avait tenu la population de la Perse dans une abjecte et cruelle sujétion. Un million d'hommes avaient péri, les plus belles provinces avaient été converties en déserts, les plus superbes édifices renversés dans la poussière. L'audace de Nadir rompit enfin le charme, et cette puissance, qui n'était fondée que sur le découragement et les craintes pusillanimes du peuple opprimé, disparut devant le genie d'un seul homme.

La destruction de l'empire des Afgans, au lieu de rainener Tamasp sur le trône, lui fit même perdre le faible ponvoir dont il avait joui précedemment. Tandis que son genéral Nadir étouffait une rebellion des Afgans dans le Khorosan, Tamasp s'était hasardé à se mettre a la tête de son armée, et il avait perdu en un mois contre les Turcs tout le pays que le génie. et la valeur de Nadir leur avaient enlevé. dans la campagne précédente, Pour combler ces desastres, il avait consenti à une paix honteuse, par laquelle d leur cédait les provinces situées au dela de l'Arave, et cinq districts dependonts de Kirmanschab, Nadir, transporté de colere, fit aussitôt une proclamation par laquelle il declarait le traité contraire à la volonte du ciel. Il envova un messager à Constantinople avec ces seules paroles : Rendez les provinces qui appartiennent à la Perse, ou préparez-vous à la guerre. Il marcha ensuite sur Ispohan, et, apres avoir adressé a Tamasp les reproches les plus vifs sur sa pusillanimité, il l'invita à un festin où le prince fut enlevé et envoyé prisonnier dans le Khorasan. Le fils de Tamasp., Agé de huit mois, fut nominalement investide la souveraineté sous le nom d'Alihas III; Nadir prit le titre et les fonctions de régent du royaume.

pas écoulés qu'il redescendal plaines de Bagdad avec unea nombreuse que la première sait les troupes turques, et à le pacha un traité avantages versa ensuite l'Araxe, et à action décisive, il rentra en partie provinces disputees. Let gneur s'estima heureux de une paix qui rétablissait le des deux empires telles qu'el avant l'invasion des Afgans.

A son retour de cette het pédition. la mort du jeuns l rendit le trône vacant.

Les rois de Perse ont ton dans l'usage d'observer con grande solennité le **nouvous**, nove du printemps, et à 🕬 les grands officiers civils & t se rendent à la cour. Xadir que tous les fonctionnaires (saient de quelque considéré le royaume se reunissent k fête dans la plaine de Mogus élever des hâtiments tempér les recevoir.Plus de cest 🗈 sonnes, y compris les troupe verent à cette celèbre asset jour du nonrouz de l'an 114 gire (1736 de J. C.), Nadir matin les grands et les print Beiers, et leur adressa, dit la parole en ces termes : «Sch# et Schah-Abbas etaient vos n princes de leur sang sont k



Tadir, paraissant vaincu tations des grands, conà leurs prières; mais en concession apparente, il e je fais a mon pays un ifice, j'insiste pour que en considération d'un 'a d'autre but que leur adonnent cette crovance Schah-Ismaël, fondateur des Sophis, et revienà la légitimité des quatre **:s.** Depuis que le schisme **a e**mporté, la Perse a ent malheureuse; deveinites, et le mal cessera. I faut que toute religion un chef, que le saint qui est de la famille du jue nous vénérons tous, la notre.» Lorsque l'aso**nsent**i à ce changement, ublié un édit roval pour Nadir annonca l'inten**connaître cet evenement** gneur, en le priant de réunion de tous les ma-

l**iérente**s conjectures sur i **avaient** porté Nadir à **Pers**ans d'abandonner . Il avait été un des plus ateurs des doctrines de e, et avait employé tout pour réchausser cette I voulait maintenant dé-Nadir, ajoute Malcolm, conséquent avec luivait réellement d'autre ambition. Tant qu'il s'é-'it**eur d'un** roi de la race qu'il ne désirait que de gans, il avait cherché à lme de ses compatriotes de haine qu'inspire une . Mais quand le succès s d'etendue à ses plans, décidé à exterminer les : Schah-Ismaël; lorsque, de son ambition, il comen perspective la condahar, de l'Inde et des es de l'Asie Mineure, il jugea utile à ses vues d'éteindre une secte dont le nom rappelait le souvenir d'une famille qu'il avait détruite. D'ailleurs, la haine qu'inspiraient les schiites aux nations qu'il se proposait de soumettre lui semblait devoir être un obstacle à l'agrandissement de sa puissance.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFSCHARS. RÉGNE DE NADIR-SCHAH ET DE SES SUC-CESNEURS.

Après avoir passé quelque temps a Ispahan, Nadir-Schah, car c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, résolut de châtier les tribus bakhtiaris qui infestaient les environs de cette capitale . et dans l'espace d'un mois, ces brigands féroces furent chassés de leurs montagnes et de leurs cavernes, leur chef fut pris et tué, et un certain nombre d'entre eux prirent du service dans l'armée. L'expédition qui suivit celleci fut dirigée contre Candahar. Tandis que Nadir-Schah assiegeait cette ville, son fils aîné, Reza-Kouli, defit le souverain de Balkh, et, après la prise de cette ville, traversa l'Oxus, et remporta une victoire signalée sur les Usbecks. Après la chute de Candahar, Nadir-Schah se rendit maître de Caboul, **et,** traversant l'Indus , Savança rapidement sur Delhi, recevant la soumission de presque tous les gouverneurs des provinces qu'il traversait. Dans la plaine de Karnal, sur la rive droite de la Djoumna, le Grand-Mogol Mohammed-Schah essava de l'arrêter dan**s** sa marche; mais apres un comb**at d**e deux heures, les Indous furent complétement battus, et perdirent 20,000 hommes tues et un plus grand nombre de prisonniers. Un immense butin tomba au pouvoir des vainqueurs. Le Grand-Mogol se rendit bientôt après à Nadir-Schah, qui le traita avec les plus grands honneurs, et lui rendit généreusement la couronne.

Nadir-Schah entra à Delhi dans le mois de dhoulkada de l'an 1152 de l'hégire (mars 1739), et la discipline que les troupes observèrent sit renaître

la confiance générale; mais ensuite le bruit s'etant repandu que le monarque vaingueur etait mort , les habitants se soulevèrent contre les Persans, et massacrerent tous ceux qu'ils trouvérent isoles ou reunis seulement en petites tronges. On fit feu sur Nadir-Schah pendant qu'il cherchait à apaiser le tumulte. Alors il ordonna un massacre général : huit nolle personnes avaient deja été tuces, lorsqu'a la priere du Grand-Mogol, Nadir Schah fit cesser le carnage. L'effroi et la consternation que cet évenement avait repandus dans la ville firent bientôt place oux fêtes du mariage de Nasrouflah-Mirza, second fils de Nadir-Schah, avec une princesse de la famille du Grand-Mogol (*): et lorsque, deux mois apres, Nadir se disposa à retourner dans ses États, un grand nombre d'Indous virent, diton, avec peine le départ des Persans.

La marche de Nadir-Schah, a son retour de l'Inde, fut embarrassee par le butin immense qu'il rapportait, et qui se montait à plus de 750 millions de francs. Une grande partie de ces valeurs consistant en pierres précieuses. Ne voulant pas laisser reposer ses tronpes. Nadir, après avoir repassé l'Indus, les conduisit dans le Sind pour châtier un prince qui s'etait etabli dans cette province, Quand il cut pille sa capitale et reçu sa soumission, Nadir se rendit a Herat, ou il célebra son retour par des lêtes et des rejems sances publiques.

Kharizm, il deßt l'armée, m le souverain, et donna le p cousin du khan de Boukhan retour dans le Khorasan, il p mois à Meschhed, dont il au capitale, et durant tout i il yeut dans la ville de grande sances. Les jours glorieux de etaient revenus. En cinq au avait delivré son pays d'un ju ger, et porté ses limites jusqu'. l'Indus, la mer Caspienne et

Nadır-Schah ayajtı jusqu'alo le pouvoir avec une modérati tive; mais peu de temps apro nements que nous venons de ter, il a'opera un changem son caractere. Pendant unes contre les Lesguis, il trave forêt du Mazeuderan, **lorsqu**i le blessa à la main et tua sot Ses soupçons tombérent sur aine, le brave Reza-Kouli, 🗸 fides insinuations de quelque sans ayant augmenté ses sos ordonna que l'on crevat les ! prince. « Vos crimes m'ost cette terrible mesure, dit 🎚 Ce ne sont pas mes yeux 4 avez crevés, répondit Rezi mais ceux de la Perse. - • L de cette reponse prophétique, colm, se grava profondeme l'esprit de Nadir, qui dès lors, aux remords et à de sombres timents, ne godta jamas plik



dans des cavernes et des ir échapper à la sauvage monstre qui les poursuiues-uns de ses principaux nt appris que leurs noms ur une liste de proscrits, 'assassiner le tyran; parmi le chef de la tribu des Afquelle appartenait Nadir, et capitaine de ses gardes. tué dans la lutte deux des requ'un coup de Salah Begrie, l'an 1167 de l'hégire C.). Il avait soixante et un dans la douzieme année de

nons (pl. 55) un portrait hah, d'après Olivier.

re, dit Malcolm, est-ce ressions laissées dans l'esconcitovens, que se peint caractère de cet homme i**re. Ils** parlent de lui com**rateur et** d'un destructeur ; **'ils s'éte**ndent avec orgueil ts faits, ils s'arrêtent pluié qu'avec horreur sur les **s qui dé**shonorèrent les nnées de son règne; et ni , **ni la t**entative qu'il fit la secte schiite, n'ont pu gratitude et leur vénéra-: **heros qui r**ailuma dans le compatriotes le sentiment fique valeur, et rendit la endante. »

imencement de son régne, ', Nadir aspirait au titre de amais usurpation ne fut iée par les besoins du pays. de monarques asiatiques it d'abord avec plus de morave, sobre, infatigable, , il réunissait en lui tous i de la grandeur, et on doit ie partie de ses crimes au **irbulent et perfide de la** l avait à conduire. Si le été moins corrompu, l'u-At été moins cruel. On pré-Nadir n'avait pas d'idées la religion. Sa pénétration piré du mépris pour la sut le fanatisme des Persans,

et il accusait leurs prêtres, non sans raison, d'avoir absorbé les richesses et causé la décadence de l'empire. Il était, dit-on, fataliste. Il avait coutume, avant une bataille, de se prosterner pendant quelques instants, et d'offrir au ciel une prière jaculatoire; c'est, dit-on, le seul acte religieux qu'il fit jamais. Il avait cependant un grand désir de connaître les différentes religions, même celles qui sont opposées au mahométisme. Peu de temps après son retour de l'Inde, il fit faire une traduction persane des quatre évangélistes; cette tache fut donnée à des hommes inhabiles, et lorsqu'on lui lut des extraits de cette version, il tourna en ridicule les mystères de la foi chrétienne. Les croyan**ces** juiv**es** et les traditions des mahométans furent traitées par lui avec autant de légèreté, et il ajouta qu'il lui fallait rester dans le meme doute qu'auparavant; mais que, s'il plaisait à Dieu de conserver sa santé, il ferait une religion bien meilleure que toutes celles qui existaient. Puis il renvoya les traducteurs avec quelques présents de peu d'importance. »

Les chefs qui avaient assassiné Nadir convinrent de placer sur le trône son neveu Ali. Le premier acte de ce prince fut une proclamation où il declarait avoir autorisé l'assassinat du tyran, afin de rendre la tranquillité à la nation. Il faisait en même temps la remise des impôts de l'année courante et des deux suivantes, en considération des horribles extorsions de son prédécesseur. Ensuite il fit mettre à mort l'infortuné Reza-Kouli et treize des fils et des petits-fils de Nadir. Un jeune homme appelė *Schah-Rokh*, fils de Reza-Kouli, fut seul épargné. Ali prit le nom d'Adil-Schah (le roi juste), et il s'efforça de gagner de la popularité en prodiguant les richesses amassées par son oncle. Mais son règne dura peu. Il fut vaincu, fait prisonnier et privé de la vue par son frère Ibrahim-Khan, à qui il avait consié le gouvernement de l'Irak. Le règne de celui-ci fut encore plus court. Ses propres soldats le déposèrent et l'assassinèrent. Adil-Schah fut

également mis a mort.

Schaht-Rokh monta alors sur le trône; mais dans le court espace de deux ans, il fut deposé et prive de la vue, de nouveau retabli par son general victorieux, une seconde fois depose et emprisonne, et enlin réintegre par le roi des Afgans comme prince du Khorasan. Alors les gouverneurs des provinces de la Perse se declarement independants, et, pendant dix ans, plusieurs petites monarchies s'éleverent et tomberent tour a tour, jusqu'a l'apparation de Kerim-Khan.

MISTOIRE DE LA DYNASTIE DES ZENDS. RÉGNE DE RÉRIM-EMAN ET DE SES SUCCLOSEURS.

Cet excellent prince, quoique sorti d'un rang inferieur, obtint le pouvoir sans crime, et l'exerça avec moderation. Il avait originairement etc chef de la petite tribu des Zends, et s'etait rallie au drapeau d'un chef bakhtiari nommé Ali Merdan-Khan, qui, apres s'être empare d'Ispahan, avait place sur le trône Schah-Ismaël, jeune prince de huit ans, de la famille des Sophis.

L'assassinat d'Ah Merdan-Khan, la défaite du gouverneur de l'Aderbidan et de Mohammed Hosein-Khan, qui s'etait emparé du Mazenderan, rendirent Kerim-Khan tranquille possesseur de toute la Perse occidentale. Malgre les avantages qu'il avait remportes sur ses ennemis, Kérim jugea prudent

l'an 1193 de l'hégire (1779 à Il avait alors quatre-vingts a

Un historien persan dit, er de Kérim : « Les rayons de majestueux s'etendaient sur b pire; mais l'influence de m sante chaleur se faisait sentir (ticulierement a Schiraz. Les i de cette ville heureuse jouist bonheur et du calme auprès c filles à face de lune. Leurs j coulaient dans une douce ois milieu de ces groupes joyen animat leurs plaisirs, et l'an plissait tous les cœurs de ses res jourssances. « Cette pein perbolique, dit Malcolm, est mere orientale de nous ap**pres** grace aux soins de Kerim, l etait florissante et tranquille.

Kerim, ajoute le même aute de l'ambition , mais sans la fi l'emportement qui accompagi dinairement cette passion; # des plus violentes agitations, au sein du repos, il conservait grand sang-froid; et pendazt i vie il montra une simplicité 🕊 gnée de la vanité que de cette tion qui cherche à cacher l sous le masque d'une feinte à Ce monarque punissait 😋 quelquefois avec sévérité, 🗗 i inspirer la terreur à ses cost ses sujets rebelles. Il racontait une anecdote de sa jeun**esse e** tre toute la bonté de son con



qui, en apercevant la selle, cri de joie, tomba à gelemanda à Dieu que celui pporté la selle pût avoir un lier de selles brodées d'or. en sûr, ajoutait Kérim en le vœu de la bonne femme servi à ma fortune, et m'a ndre cette élévation qu'elle ait. »

han avait ce noble courage donner, et par la confiance avec laquelle il traitait les qui l'avaient offensé, il presque toujours à gagner on. Les vertus de ce prince ples et réelles; il passait ieux, et remplissait exactevoirs de sa religion; mais in de sa vie il aima les plaitoutefois se livrer à aucun

orte de lui une anecdote qui onliance que l'on avait dans Les rois de Perse consaze jour quelques heures à **plaintes de leurs** sujets. au moment de quitter la : justice, ennuyé et fatigué ae audience, Kérim vit ename qui demandait à haute d'un air égaré. « Qui étesdit Kérim. — Je suis un répondit l'homme, et des nnent de m'enlever tout ce sédais. — Et que faisiezint qu'on vous volait? — , répondit le marchand. of dormiez-vous? s'écria le c impatience. — Parce que **trompé**, dit le marchand; rue vous veilliez pour moi.» érim, se tournant du côté , lui ordonna de payer sur ral tout ce que le marchand . « C'est à nous, ajouta-t-il, reprendre cette somme sur

rt de Kérim, le pouvoir e les mains de son frère, éki-Khan. Celui-ci, pour son usurpation, désigna Kérim comme ses succesles cruautés dont il se rendit coupable excitèrent bientôt contre lui une haine générale, et il fut massacré par ses gardes à Yezdkhast.

Aboul-Fath-Khan, second fils de Kérim, fut alors proclamé roi, et il entra à Schiraz aux acclamations du peuple; mais ce prince, faible et dissolu, ne put conserver longtemps son autorité; un de ses oncles, Sadik-Khan. le détrôna et le priva de la vue. Sadik-Khan fut à son tour dépossédé et mis à mort (an de l'hégire 1196; de Jésus-Christ 1781) par son neveu Ali Mourad-Khan, qui, après un règne court et agité, mourut de maladie (an 1199 de l'hégire ; 1785 de Jésus-Christ). Ce prince eut pour successeur Djafar-Khan, fils de Sadik-Khan. Djafar ne put guère étendre sa puissance que sur les provinces de Fars et du Kirman. Un compétiteur redoutable, Aga-Mohammed, de la tribu des Cadjars, établit sa domination sur le Guilan, le Mazenderan et sur les villes d'Ispahan, de Hamadan et de Tauris. Djafar fut l'hégire 1203 empoisonne l'an de (1788 de Jésus-Christ).

Il eut pour successeur son fils Loutf-Ali-Khan. Ce jeune prince dut son élévation à Hadji-Ibrahim, homme d'une sagesse et d'une intégrité singulières. Loutf-Ali, bien qu'il n'eût pas encore vingt ans, passait pour un des plus braves cavaliers du pays. Mais orgueilleux et violent, sans foi et implacable dans sa haine, il devint bientôt jaloux du ministre qui l'avait placé sur le trône, et la defiance qui régnait entre ces deux hommes rendit inévitable la

chute de l'un ou de l'autre.

Loutf-Ali-Khan s'étant mis en marche contre Aga-Mohammed, Hadji-Ibrahim se rendit maître de la ville de Schiraz. A la nouvelle de ce qui se passait, Loutf-Ali rebroussa chemin en toute hâte et campa auprès de Schiraz, dont il ne put pas s'emparer. L'année suivante, il reparut devant cette ville et en forma le blocus. La fermeté d'âme et la brillante valeur qu'il déploya alors ranimèrent les espérances de ses amis et lui gagnèrent beaucoup de partisans. Il est probable qu'il eût recouvré sa capitale, s'il n'eût eu à

lutter contre un homme aussi habile

que Hadji-Ibrahim.

Deux corps de troupes, envoyes par Aga-Mohammed au secours de Schiraz , furent altaqués et battus par Loutf-Ali-Khan, et Aga-Wohammed se vit contraint de marcher en personne contre son rival. Cependant Loutf-Ali-Khan résolut de faire un effort desespéré pour reconquérir la couronne. Il surprit et tailla en pieces les gardes avancées de l'eunemi, et, poursuivant les fuyards jusqu'au camp d'Aga-Mohammed, il attaqua avec quelques centaines d'hommesune armée de trente mille soldats. Favorise par l'obscurite de la nuit et par la terreur. qu'inspirait son nom, il avait dispersé presque toute l'armee d'Aga-Mohammed, et allait entrer dans la tente de ce chef, lorsqu'un officier l'en detourna en lui assurant qu'Aga-Mohammed était au nombre des fugitifs. Trompé par ce rapport, il lit faire halte a ses soldats, et leur defendit d'entrer dans le pavillon royal, dont il voulait se reserver les richesses. Mais lorsque le jour commença à poindre, il entendit avec effroi le crieur public appeler à la prière. Ceux des soldats d'Aga-Mohammed qui n'avaient point pris la fuite surent alors que leur souverain ne les avait pas abandonnés. Loutf-Ali-Khan fut oblige de fuir precipitamment pour ne pas être pris.

Il se réfugia d'abord dans le Kirman, puis dans le Khorasan. Après suivant l'expression persue lion avait brisé ses filets, w connut plus de bornes. Toss mes en état de porter les arm tués ou prives de la vue. Pris mille femmes et enfants for nes comme esclaves à ses soi de temps après, Louts-Al-l hyré aux mains de son impla nemi, qui lui lit arracher 🖪 l'envoya à Tehran , où on 🗷 suite á mort. Tel fut lesorto souverain de la dynastie du digne par sa valeur et son 🛍 sort plus heureux. Presone chefs de la même tribu, 🗭 hammed soupgonna d'aveir pretentions au trône, 🗯 ou prives de la vue par o cruel.

ÉTAT DE LA PERSE A L'ÉPOQUE NEMENT D'AGA-MOHAMMED-EN DATEUR DE LA DYNASTIE EG RÉGNE DE CE PRINCE.

Par la mort de Lauf. Aga-Mohammed se trom possesseur du Mazendem lan, de l'Irak, du Fars et du Le Khora-an et quelques vinces s'etaient partagés e sieurs petits princes, qui leur interêt, prétaient ou l'obéissance aux différent teurs de la couronne de l'ehels de tribu, oubliant j

pas quinze ou vingt homdes blessés était ordinaiouble. Cela seul suffit, pour expliquer ces vicrainaires que la valeur ime, secondé de quelques s, remportait sur des aruses. Quelques chets de it été forcés d'établir dans la capitale du prince aient attachés. Mais les i d'entre eux renfermaient , leurs enfants et leurs i des villes ou des villages à leurs propres tribus. it ces places, sous préréserver du pillage, mais e, pour se rendre indeeur souverain. Cet état ait un obstacle aux pro-Iohammed - Khan, qui, æssité de trouver un apmembres influents de sa ula les injures personvait reçues de plusieurs et réussit à les attacher à

avait été pendant longidence des chefs de la ljars. Cette ville, située de l'empire, ne pouvant nir la capitale, et Agadésirant rester dans le s pays qu'habitaient les s autres tribus turques t la principale force de se décida à fortifier Teh-: de cette ville la capitale Les fortifications d'Ispahiraz furent rasées. Les ces villes, fatigués des vaient eus a soutenir, visure avec joie.

rapporter l'histoire du Mohammed, il est néaire connaître la vie de
squ'à l'époque où il
rône. Adil-Schah, neveu
r immédiat de Nadirremettre deux fils de
osëin, chef cadjar, et il
de faire un eunuque de
lohammed-Khan, alors
six ans. Ce prince, for-

cément éloigné des plaisirs du harem, chercha dans l'ambition un élément à l'activité extraordinaire de son esprit. Dès l'enfance, il porta ses vues sur la couronne de Perse, il suivit ses plans avec une persévérance et une force de volonté que rien ne put distraire de ce but. A la mort d'Adil-Schah, Aga-Mohammed, rendu à la liberté, alla rejoindre son père, qu'il accompagna toujours depuis cette epoque. Celui-ci ayant été vaincu et tué. Aga-Mohammed tomba au pouvoir de Kérim-Khan, qui le retint à Schiraz, mais le traita avec beaucoup de douceur. Aga-Mohammed, pendant le temps que dura sa captivité, se prépara par l'étude des hommes et des choses au grand rôle qu'il voulait jouer. Kérim avait la plus grande confiance en son jugement, et le consultait sur les affaires importantes. Aga-Mohammed , quoiqu'il eût voué la haine la plus implacable à toute la tribu des Zends, n'osait point cependant refuser ses conseils à Kérim: « Je ne pouvais pas, disait-il, montrer « ouvertement la soif de vengeance « qui m'animait contre les meurtriers « de mon père et les voleurs de mon « bien. Mais lorsque j'étais avec Ké-« rim-Khan dans la grande salle du « conseil, je m'occupais à couper les « tapis avec un canif que je cachais « sous ma robe. Je trouvais quelque « consolation à faire à Kérim le seul « mal que je pusse lui faire. » Quand Aga-Mohammed parlait ainsi, les tapis qu'il avait coupés autrefois lui appartenaient, et il ajoutait ordinairement : « Je suis fâché aujourd'hui de « ce que j'ai fait alors; j'étais un « fou; je n'ai pas prévu l'avenir. » Aga-Mohammed savait parfaitement dissimuler; à l'époque même où son ressentiment contre Kérim-Khan était le plus vif, il était parvenu à gagner si bien la consiance et l'affection de ce prince, que celui-ci lui donnait des sommes considérables pour son entretien, le laissoit aller en liberté dans toute la ville de Schiraz, et lui permettait même de prendre ses meilleurs chevaux pour chasser dans les

environs. Nous avons dit plus haut qu'à la mort de Kérim-Khan, Aga-Mohammed s'enfait de Schiraz (an de Phégire 1193; 1779 de J. C.), se rendit dans le Mazenderan avec une rapidite incroyable, et se declara independant. Il avait alors trente-six ans. Seshabitudes de frugalite et d'activité l'avaient rendu capable de supporter les plus grandes fatigues. On assure, dit Malcolm, que son cœur etait aussi dur que son corps. Pendant la longue Intte qu'il eut a sontenir pour arriver au pouvoir souverain, sa croaute naturelle fut un peu temperée par la prudence ; car il se voyan obligé de menager les hommes qui ctaient la cause des malheurs de sa famille , et l'avaient livre lui-même entre les mains d'Adil-Schah, Lorsqu'il quitta Schiraz , il avait une suite composée de dix-sept personnes sculement. Il alla sans s'arrêter jusqu'a Tehran, où il passa une nuit. Arrive dans le Mazenderan, il fut rejoint par un grand nombre de membres de la tribu des Cadjars, qui le reconnurent pour leur chef. Mais il trouva une vive opposition dans sa familie; et, devenii prisonnier par la trabison d'un de ses frères, il fut sur le point d'avoir les yeux arraches ou d'être mis a mort. Mais quelques anns fideles lui rendirent la liberté. Plusieurs chefs de l'Aderbidjan , du Cordistan et de l'Irak s'étaient ringes sons les drapeaux Mohammed, et préférant une g ouverte à une alliance qui pouvi devenir funeste , refusa d'accè cette proposition. Aga - Moha marcha contre lui **avec l'intent**ic apparence, de le combattre. lorsque les deux armées fures l'une de l'autre, il envoya au can-Afschars son frere, accompag deux cavaliers, pour adresser Khan, en présence des notable, tribu, les paroles suivantes : « Mohammed , dit-il , m'a cha savoir pour quel motif deux. « tribus turques donnent à 🍆 nemis le plaisir de voir « mutuellement leur sang. Afschaes conservent leuri-« leur chef, leur gonvernemer 🛊 qu'ils restent unis avec les— ét que les deux tribus se r. pour la destruction de lem mis communs.
 Ce discerra cieux fit impression sur A.... sur les officiers de son armæ 🍜 gociations commencérent, 🚗 🗲 hammed sut amener son riva a accepter la première place 🕶 armee. Le chef des Afschars, de respect et d'attentions, bientôt toute crainte. Cette colui devint fatale.Invité ches 🏎 principaux officiers de la cour, il un ordre d'Aga-Mohammed, w mandait pour le consulter sur m faire importante. Empressé 🚮

nmed agissait moins par e par politique. Il voulait, mple terrible, effrayer les es de la Perse qui auraient asile à son ennelni. L'usur-Nadir-Schah et celle de Kéavaient détruit le respect ue les Persans montraient royale, respect qui proténanière si efficace les prini faibles de la race des Sodepuis Nadir, tout chef qui la tête de quelques hommes nit la fortune de cet usurtitre même de roi n'inspiucun respect, et lorsque amed monta sur le trône, nit dans une anarchie com-:**hefs de**s tribus travaillaient a souverains indépendants. i**ts , h**abitués au désordre et ne connaissaient plus les iscipline. Les habitants des es villages, forcés d'abanrs demeures, pillaient à ou quittaient le pays. Le **était nul ; car, sans parier** ons des chefs, les routes stées de brigands, qui s'emtout ce qui pouvait avoir leur. Aga-Mohammed réxcès par la erreur, et mit **'insolence du soldat. Hadji-**: meme qui avait été minisitf-Ali-Khan, se rendant ga-Mohammed, rencontra e un soldat de la garde, qui 'ec la dernière insolence. ıda aussitôt à ses se saisir du coupable et de rux auxquels il avait donné le suppliaient de ne pas action qui causerait inésa perte: «Si Aga-Mohan, répondit froidement i**m, est c**apable de soutenir **e contre un** homme de mon tôt je périrai et mieux cela orsqu'il arriva au camp, ımed lui dit : « Hadji-Ibras avez châtié un de mes je vous remercie de ce que Pfait, et je vous charge de ces insolents dans le de-

« voir. » Hadji-Ibrahim devint bientot premier ministre, et ce choix contribua sans aucun doute, dit Malcolm,

aux succès d'Aga-Mohammed.

Trois frères d'Aga-Mohammed, redoutant le caractère ombrageux de ce souverain, avaient quitté la Perse. Un autre, qui ne prit pas ce sage parti, eut les yeux arrachés. Il ne restait plus à Aga-Mohammed qu'un seul frere, Djafar-Kouli-Khan, auquel il devait en grande partie la couronne. On ne l'avait jamais soupçonné de former le moindre projet coutre son trere, mais on doutait qu'il se décidât à obèir à son neveu Baba-Khan, qu'Aga-Mohammed avait déjà fait proclamer héritier présomptif de la couronne. Djafar-Kouli avait demandé le gouvernement d'Ispahan qui lui fut refusé, et on le nomma chef d'un district du Mazenderan. Irrité de cette injustice, il refusa de se rendre à la cour, comme il en avait l'ordre. Aga-Mohammed , très-effrayé du mécontentement de Djafar-Kouli, voulait éviter une rupture avec ce prince, qui était extrêmement aimé des soldats de sa tribu. Il engagea sa mère à apaiser le ressentiment de Djafar-Kouli, et à lui promettre le gouvernement d'Ispahan. Il exigeait seulement qu'avant de se rendre dans cette ville, Djafar-Kouli passat par Tehran: car il voulait, disait-il, revoir ce frère chéri, et s'assurer qu'il lui pardonnait. Djafar hésitait encore. Mais, après avoir reçu les paroles les plus solennelles, et après avoir exigé la promesse qu'on ne le forcerait à passer qu'une seule nuit à Tehran, il se rendit auprès d'Aga-Mohammed, qui le reçut avec toutes les apparences de la plus sincère amitié. La nuit se passa tranquillement. Le lendemain, Aga-Mohammed, après avoir donné à Djafar-Kouli quelques instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans son gouvernement, lui dit: « Je crois que vous ne connaissez point encore mon « nouveau palais. Allez le voir avec Baba-Khan, et quand vous l'aurez « vu, revenez me parler. » Dafar-Kouli obéit à l'invitation de son frère,

et au moment ou il passait sous un portique, des assassins apostes le massacrerent. Le corps fut porté à Aga-Mohammed, qui feiguit d'être en prose au plus violent desespoir. Il fit alors approcher Baba-Khan, et lui dit: Vous voyez le corps du plus brave des « hommes et du meilleur des frères. » Puis accablant d'injures le prince, il s'écria: « C'est pour vous que j'ai fait périr Djafar-Kouls ; l'âme genereuse qui animait ce corps n'aurait jamais « souffert qu'on plaçat la couronne a sur votre tête. La Perse eut ête agia tee par des guerres civiles. Pour evi- ter ces malheurs, je me suis cona duit avec une ingratitude honteuse. a J'ai commis un crime horrible en- vers Dieu et envers les hommes. Le caractère bien connu d'Aga-Mohommed pe permet pas de croire que ses regrets et l'amour du bien public dont il faisait parade fussent très-sin-

Les Turcomans qui habitent les plaines autour d'Asterahad s'etarent toujours montrés dévoués au pere d'Aga-Mohammed; mais ils avaient égorgé un de ses parents et s'etarent rendus coupables de graves exces contre les habitants d'Asterahad. Aga-Mohammed résolut de venger ces actes de violence. Il exerça sur les tribus turcomanes de si terribles represailles, que ces barbares en furent effrayes. Il enleva un grand nombre de femines et d'autour d'autour me furent re-

voir des secours de la Russia armée , réunie suprès de Tæ montait à environ soixante mille mes. La destination de ces tr resta inconnue jusqu'au mona leur départ. L'armée persance presque entièrement composée : valerie , ce qui empêcha Aga-Me med de se rendre maltre dos d'Érivan et de Schischab, com l'aurait désire. Il se contenta ser des corps considérables par server ces places, pendant qua chait lui-même sur Tiflis (an des 1209 ; de J. C. 1795). Son quorque reduite, était encoren plus de quarante mille homera raclius, surpris par la rapida mouvements d'Aga - Mohammas prive des secours de la Russie cependant bataille aux Persans Géorgiens n'avaient pas dir hommes. Ils montrèrent un s courage ; mais accablés par le ! bre, ils furent obligés de presi fuite. Héraclius chercha un n dans les montagnes voisines. Les sens entrerent dans Tifles où ils un horrible carnage. Dans cett rieuse journée, dit l'histories : Mohammed cite par Malcolm, le lants guerriere de l'Iran dom aux mécréants Géorgiens un tillon de ce qu'ils doivent atten jour du jugement. Les églises rasees, les prêtres massacrés;

outa-t-il, que si je le idition d'exercer auru'en a jamais eu aursan. » Tous les courrent alors que leur serait consacrée à de sa puissance. Il res, et plaça sur sa lème orné de perles. cimeterre royal qui é sur le tombeau du ynastie des Sophis. Il ngagement de défenchitte, qui, ainsi que xasion de le remarreligion nationale de

d entra ensuite dans e rendit à Meschhed r faire ses dévotions iman Reza, et punir criléges qui l'avaient salité, son but était nation sur le Khorar les incursions des s'emparer des richesnt encore les descen-Quand l'armée perette ville, l'infortuné iit au camp d'Agaii-ci, après avoir reçu i monarque aveugle, suivi de tous ses node l'iman. Cette codemanda à Scharokh zuses qu'il possédait. ureux prince affirma les plus forts ats ait aucune; on lui e, et il était sur le orsqu'il fit connaître vait caché le magnivait orné la couronne ; qui était le principal ches d'Aga-Mohamcessa alors et Schadans le Mazenderan nille. Mais ce prince t peu de jours après chhed, à la suite de occasionnées par la ilors dans la soixantede son äge.

xd se disposait à en-

vahir le territoire du chef de Boukhara, lorsqu'il fut obligé de retourner sur ses pas pour s'opposer aux Russes qui avaient passé l'Araxe et entraient dans l'Aderbidjan. La mort de l'impératrice Catherine, en novembre 1796, sauva la Perse d'un danger imminent. Aga-Mohammed se décida à entrer en Géorgie le printemps suivant. Il s'était avancé jusqu'à Schischah, lorsque deux de ses domestiques qu'il avait condamnés à mort pour une fauté légère, entrèrent dans sa tente pendant qu'il dormait et le poignardèrent. Ainsi mourut un des tyrans les plus cruels et des monarques les plus habiles qui aient jamais gouverné la **Perse** (*).

Ce prince fut assassiné à l'âge de soixante-trois ans. Il avait été le maître pendant plus de vingt ans d'une grande partie de la Perse, mais il n'avait été que peu de temps souverain reconnu dans tout le royaume. Aga-Mohammed-Khan, dit Malcolm, était mince de corps, et à quelque distance on l'aurait pris pour un jeune homme de quatorze à quinze ans. Sa figure ridée et sans barbe ressemblait à celle d'une vieille femme, et l'expression de ses traits, qui n'étaient jamais agréables, devenait horrible toutes les fois qu'il était irrité, ce qui arrivait très-souvent. Aussi ne pouvait-il pas supporter qu'on le regardat en face. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Ce prince était sujet à des convulsions, et quand il avait des attaques, il restait sans connaissance quelquefois une ou deux heures. Un jour, étant à la chasse, son cheval s'enfonça dans un marécage, et le prince tomba en convulsion. Un de ses gens arriva, le tira avec peine de cet endroit dangereux et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eut repris connaissance. Aga-Mohammed en revenant à lui fut d'abord effrayé de voir un soldat si près de sa personne. Mais apprenant ce qui s'était passé, il remercia cet homme et lui promit une récompense. Le sol-

^(*) La planche 57 représente le portrait de ce prince.

dat, trouvant qu'Aga-Mohammed n'avnit pas ete assez généreux a son égard, affectait de regarder le prince en face toutes les fois qu'il etait de service auprès de sa personne. Il voulait rappelez alosi le service qu'il lui avait rendir. Mais Aga-Mohammed fut si irrité de cette conduite, qu'il ordonna qu'on arrachât les yeux à ce soldat. Quelque temps apres, espendant, il se repentit de son angratitude. Il renvoya ce pauvre avengte chez lui, et lui accorda, a titre de pension, une sokle double.

La plus forte passion d'Aga-Mohammed, dit encore Malcolm, etait l'amour du ponvoir ; la seconde l'avarice ; la troisieme la vengeance. Mais ces deux dernières, quelque violentes qu'elles fussent, cédaient toujours à la premiere lorsqu'il y avait conflit. Pen d'hommes ont poussé l'art de la dissimulation aussi loin que ce prince. Jamais il n'avait recours à la force que lorsque la ruse n'avant pas reussi. A la guerre même, il avait plus souvent recours à la politique qu'à la voie des armes. On demandait a un de ses ministres si son maltre etait brave : Sans aucun doute, répondit-il, mais je ne me rappelle pas une seule circonstance où il ait eu occasion de montrer du courage. La tête de ce monarque, ajoutait-il avec emphase, ne laisse jamais rien à faire à sa main. Les movens qu'employa Aga-Mohammed

ment portá loin de Tehran, p pas manquer au serment qu'il i fait sur le Coran de ne pas retenii frere plus d'une nuit dans la coni Il est difficile de croire qu'Age hammed cut un esprit assez gre pour s'aleiser ainsi lui-même, en esperer d'en imposer aux autres

cette sacrilege derision.

Ce prince était sévère et a cruel dans l'administration de la tice. Les criminels qui, d'après le ran, devaient être punis de mort, a naient rarement leur grâce. La qui cherchait à parvenir au tria soldat qui contrevenait à ses en et le brigand qui détroussait les s geurs, étaient toujours punis ae dermere rigneur. Ses principaux nistres se vovaient souvent expon caprire de son caractere brusqu dur. Hadji-Ibrahim seul faisait ei tion. Le monarque pénetrant : bientit découvert toutes les qui extraordinaires de ce grand hen aussi capable de diriger la police : village que les affaires politiques plus graves et les plus difficiles.

Aga-Mohammed a'appliqua tori à entretenir l'union parmi les Cad Quant aux chefs des autres tribu les obligeait à avoir à Tehran partie de leur famille. Il envoyait hommes qui dépendaient de ces c dans des provinces éloignees; et cette manière , il diminuait les 🛊



rent qu'avec répugnance à un qui rendait leur talent inutile. nt, lorsqu'ils commençaient leurs bules hyperboliques, Aga-Moed impatienté leur disait : Passez les choses inutiles, et arrivez jet de la lettre. Toutefois ce attachait une grande impor**à une actio**n ou à une parole qui **porté la moindre a**tteinte à la Froyale. Un officier du palais i d'introduire en sa présence un **í de Timour-Scha**h , di**t :** Voici **bassa**deur du roi des Afgans qui **nu incliner sa tëte jusq**u'à terre **XIS des esclave**s de sa รอนveraine **E.** En entendant ces paroles, lohammed fut, dit-on, transd'une telle fureur qu'on eut oup de peine à obtenir qu'il éparla vie de cet officier qui était **ang élevé, et a**ppartenait a la **les Cadjars. « A vez-v**ous entendu **Oles qu'a prononcées ce** miséra**isait-il à ceux qu**i demandaien**t 36. L'ambassadeur d'un** homme ppelle roi est venu, dit-il, in**sa tete** jusqu'a terre aux pieds i esclaves. Comment a-t-il osé rir du nom sacré de roi pour ainsi! Mais il a recu le châti**ju'il méritait, et** le titre que je **st vengé. »** En effet, Aga-Mo-**3d fit battre cr**uell**e**ment cet offi**t le dépouilla de la plus grande** de ses biens. Peut-être, dit **m , en faisant** semblant de ventitre de roi, voulait-il reparer e faite à un souverain puissant znorance d'un officier du pa-

-Mohammed traitait ses soldats dus d'indulgence que tous ses sujeis. Les troupes recevaient ivres et leur solde avec la plus régularité. Mais ce prince exie leur part une complète obéisses ordres. Il ne souffrait le pile lorsqu'il l'avait autorisé. Alors le soldat avait pris lui était gamme une propriété légale. On te à ce sujet le trait suivant : Des set des enfants appartenant aux res familles de Kirman avaient

été emmenés par ses troupes lors du sac de cette ville. Quelques-uns des principaux habitants, encourages par un pontife musulman qui leur avait promis sa protection, se rendirent à Tehran pour réclamer la restitution de leurs femmes et de leurs enfants. Le pontife, qui jouissait d'un trèsgrand crédit auprès d'Aga-Mohainmed, interceda pour ces infortunés. Mais tout fut inutile. Je ne puis vous accorder votre demande, dit ce prince; je ne consentirai jamais a irriter mes soldats en leur faisant rendre ce qu'ils ont pris avec ma permission. Je ne m'oppose pas à ce que les habitants de Kirman rachètent leurs semmes et leurs enfants, ou à ce que ceux qui les ont pris les leur rendent s'ils y consentent. Mais je suis très-décidé à ne point user de m**on autorité pour obte**nir cette restitution. Les troupes étaient extrêmement attachées à ce prince qui leur témoignait les plus grands égards. Lorsque Aga-Mohammed n'était point en guerre, il occupait ses soldats à de grandes chasses, qui avaient l'avantage de les accoutumer à supporter la fatigue.

Excepté dans les grandes solennités, ce prince était toujours tres-simplement vetu. Il saisissait toutes les occasions de montrer du mepris pour le luxe , et de répéter à ses oflicie**rs et à** ses soldats qu'ils devaient mettre leur orgueil à supporter en hommes de cœur les fatigues et les privations auxquelles ils etaient condamnés. Après une marche ou une partie de chasse, il s'assevait par terre et partageait avec ses officiers un repas composé des mets les plus simples. Un jour qu'il mangeait ainsi un peu de pain noir et de lait aigre, aliments qui forment la base de la nourriture du soldat persan, un de ses ministres s'assit à côté de lui et se mit à manger de ces mets grossiers. Mais le prince l'arrêta tout à coup, et lui dit: « Mangez tant qu'il vous plaira de vos excellents pilaus et de vos délicieuses consitures, mais que je ne voie jamais un bourgeois, un secrétaire comme vous, toucher au pain de mes soldats. » Le

ministre, dit Malcolm, sourit en luinième de se voir condamné a ne plus manger à l'avenir que des mets recherches, tandis que les chefs militaires et les soldats qui etaient assis autour du roi regarderent comme un honneur de prendre cette nourriture frugale que le souverain partageait, et qu'il venait de refuser a un des premiers officiers civils du royaume.

Aga-Mohammed accordait aux marchands une protection speciale; et pendant les dermeres années de son règne, le commerce avait atteint une grande activité dans toutes les provinces de la Perse. Cet heureux resultat tenait sans aucun doute a la tranquillite dont jouissait l'empire, et a la persevérance que le prince avait mise à détroire les bandes de voleurs qui

infestaient les grandes routes.

L'avarice d'Aga-Mohammed passe toute croyance. Suivant un auteur, cite par Malcolm , un pauvre paysan , condamne a perdre les oreilles pour une fante légère, offeit an bourreau quelques pieces d'argent s'il voulait ne Jui en couper qu'une partie. Aga-Mohammed appela cet homme, et lui dit que a'il voulait donner le double de ce qu'il avait offert au bourreau, il ne lui serait fait aucun mal. Le payson, ivre de joie , se jeta aux pieds du roi pour le remercier, et s'en alla croyant que la demande d'argent n'était qu'une simple plaisanterie. Mais on le rappela, et il aeur ara eanvalar a me taur avar

véla enfin le secret : J'ai été tron dit-il a son ministre. Ce misir mendiant que vous avez vu ce 🗈 m'avait promis non-seulement de rendre ce que je lui aurais doi mais encore de partager avec m mortie de ce qu'il aurait reçu de tres. Des cavaliers furent envoy: tous les côtes pour tâcher de tre le voleur ; mais celui-ci avait si pris ses mesures, qu'on ne put p decouvrir. Les courtisans se réjon en secret de voir leur maître du sa propre avarice. Ces anech peut-être exagerées, nous fos moins connaître le caractère du p auquel on a pu les attribuer choquer la vraisemblance.

Riode De Pete-Act-Schaff.

Aussitót après l'assassinat 🗗 Mohammed, le cadavre de ca p fut livre aux injures de ses enne et la plus grande confusion regna le camp. Un chef app**e**le *Sadik-K* et qui avait des pretentions à la ronne, se retira aussitot avec sa t Quelques autres chefs imitèrent exemple. Mais des que ce premier ment de trouble et d'effervesceno passé, le ministre Hady Ibrahia clara qu'il resterait fidele à Baba-K designe par Aga-Mohammed pou succeder. Hadji-Ibrahim ayant ea reuni un corps de troupes const ble, se mit en route vers Tehran verneur de cette male. Miez

C. II aguil des control de de la control de cello da la Micro

ıba-Khan, que tous les ets rebelles purent être, facii**primés. Auss**itöt qu'il fut e, Baba-Khan quitta son celui de Feth-Ali, auquel titre de Schah, qu'aucun l'avait osé prendre depuis **de la fa**mille de Nadir. nières années du règne de **hah lurent assez p**aisibles; e les conquêtes des Russes rds de la mer Caspienne me rupture entre la Ruserse. Les explications dei cabinet de Saint-Pétersint point paru suffisantes à **l'ehran, les** hostilités com-La campagne de 1803 fut Persans. Feth-Ali-Schah **nt l'imposs**ibilité de soue contre la Russie, et soleurs par Napoléon, qui traversant la Perse, aller possessions anglaises dans ama l'appui de la France. mx et Jaubert furent sucenvoyés en Perse. Le mrut à Tehran en 1805. après un voyage plein de le dangers, arriva au camp ultanieh, le 5 juillet 1806. **Jardane lut e**nsuite envoyé ec le titre d'ambassadeur. promit au roi de Perse des tre la Russie; et plusieurs incais attachés à son ani**iplinère**nt les troupes perur enseignérent la tactique

Après la paix de Tilsitt, général Gardane promit à nah que Napoléon engagereur Alexandre à rendre a s provinces conquises par L'Angleterre, alarmée de pue la Russie et la France uise à la cour de Tehran, **Perse Sir John Malcolm**, la compagnie des Indes de intérêts de l'Angleterre 'eth-Ali-Schah. De retour passade, Sir John Malcolm ouverneur général des Inarer de l'île de Kischmisch e Persique. Il pensait que

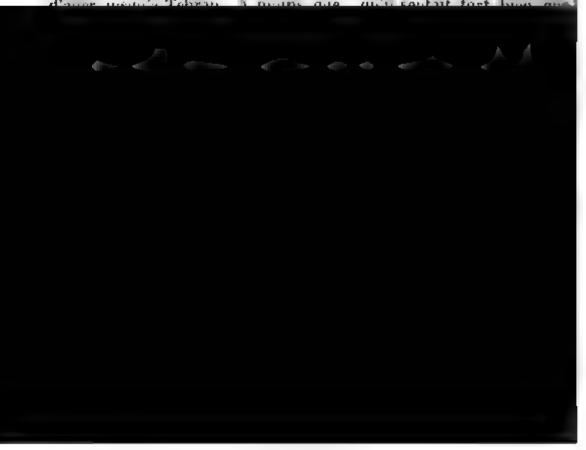
la possession de cette île donnerait à la compagnie des Indes les moyens d'intervenir dans les affaires intérieures de la Perse, et la rendrait pour ainsi dire maîtresse des provinces situées sur les bords du golfe. Ce plan allait être mis à exécution, lorsqu'une circonstance imprévue le fit avorter. Sir Harford Jones Brydges, chargé par le cabinet de Londres d'une ambassade auprès de Feth-Ali-Schah. parvint à entraver les négociations du général Gardane. Celui-ci quitta alors la cour de Tehran, heureux d'emmener avec lui Asker-Khan, ambassadeur de Perse auprès de Napoléon. Mais cette ambassade n'avait rien de sérieux ; Feth-Ali-Schah voyait bien qu'en définitive il n'avait rien à attendre de la France, qui n'était pas en mesure de le secourir contre les invasions des Russes, et ce fut pour cette raison qu'il se rapprocha des Anglais. Sir Harford Jones Brydges fut remplacé par Sir Gore Ouseley, qui arriva à Tehran à la fin de 1811. Ce nouvel ambassadeur était chargé d'accoutumer les troupes persanes à la discipline européenne , et de promettre au roi de Perse, en cas de guerre avec la Russie, des subsides considérables et un parc de vingt-cinq pièces d'artillerie.

« Dans son état d'abaissement actuel, dit un auteur anglais, la Perse occupe un rang tres-infine parmi les nations. L'importance que ce pays peut avoir est entièrement politique, et tient a sa position entre l'empire russe et les possessions britanniques. L'empereur Napoléon voulait attaquer l'Angleterre dans l'Inde, en suivant la route de la Perse et du Caboul. Ce fut pour s'opposer à ce projet, que les ministres de S. M. Britannique envoyérent plusieurs ambassades à la cour de Tehran, et tâchèrent de se concilier la faveur de Feth-Ali-Schah par des avances de tous genres et des subsides annuels. L'Angleterre servit aussi de médiatrice dans les différends qui s'élevèrent entre le roi de Perse et le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le traité de paix conclu entre ces deux

puissances, et signé à Gulistan en octobre 1818, fut négocié sous les auspices de Sir Gore Ouselev. »

Le manque d'indication précise touchant la demarcation de la ligne des frontières , passe pour avoir eté la première cause du renouvellement de la guerre entre la Russie et la Perse. Les commissaires désignés pour fixer cette ligne, conformément au traite, ne purent jamais s'entendre. Apres la mort de l'empereur Alexandre, les Russes s'emparèrent de tout le territoire contesté qui s'étend le long des rivages nord et nord-est du lac Goktcha. Ce district est vaste et stérile ; mais il commande le pas de Gandja, et donne aux Persans les movens d'entrer avec toute facilité en Géorgie, tout comme il permet aux Russes de passer sans aucun obstacle dans la province d'Erivan. Chacune des deux puissances montrait la plus grande répugnance à abandonner ses pretentions sur ce territoire. En 1826, on annonça au prince royal Abbas-Mirza, gouverneur de l'Aderbidjan, que la cour de Russie allait envoyer en Perse le prince Menzikoff, en apparence pour annoncer l'avénement de l'empereur Nicolas, mais en réalite pour arranger le differend relatif aux frontieres. Abbas-Mirza , en faisant connaître cette nouvelle au roi son pere, l'engagen a ne pas permettre a l'ambassadeur russe

avec les plus grandes marqu poet, et Abbas-Mirza lui il la reception la plus cordial çet əmbassadeur so dirigea tanich, où Feth-Ali-Schah (Les négociations comment médiatement. Les ministres Perse demanderent au pris koff quels étaient ses pouve ci repondit qu'il n'avait m truction qui lui permit de fai le territoire situé oux en lac Goktchah**, à moins qu** sans, de leur côté, ne sent à se retirer du w pays de Capan. Pendant qui Perse et ses ministres sui négociations, tout le haut : san faisait les plus grands el amener le gouvernement à : guerre à la Russie. Cepen gré ces dispositions , qui é tagees par la majeure partie tion, Feth-Ali-Schah éprouva une grande répugnance à se une guerre avec une puissi formulable que la Russie. ministres etalent aussi de l'a Enfin Feth Alt-Schah n'osan trer des sentiments qui le m opposition avec le peuple et niais en même temps justem d'une lutte avec la Russie. que si le cabinet de Saint-Pé se refusait a évacuer les envir Goktcha, il ferait la gun



que le district situé aux u lac Goktcha füt proviabandonné par les Ruscette condition, touteles Persans ne pourraient nparer avant la décision de Russic. Cette proposition par le prince Menzikoff. at la fermentation augmen-🌬 ; les mollahs engageaient chah à déclarer la guerre re davantage; les tribus de s prenaient les armes, et sme qui animait les Perites les classes donnait à la allait infailliblement avoir **ence d'une** guerre de relii **Feth-Ali-Schah fut** obligé e au vœu unanime de toute n. Mais comme son esprit e lui permettait pas de s'ales résultats et les consé-: la guerre, il fit dire au mzikoff, d'une manière lie, que les négociations, prompues, pourraient être rises avec plus de succès. **adeur** quitta le camp royal ieh , le 26 juillet 1826. Le **endit à A**rdebil et de là **à** des lors on put regarder la ime commencée. En pasris pour retourner à Tislis. denzikoff fut traité avec la solence, et on négligea à les règles les plus simples s gens: on arreta ses cour-**1 massacra** même quelques-**Cauris et Soultanieh, et les** u'ils portaient furent sain arrivée à Erivan, le 16 nvoyé fut arrêté par le serprovince et retenu prisonnt vingt-cinq jours. Exposé ortes d'affronts, le prince **fit** connaître au colonel envoyé de S. M. B., cette u droit des gens. Le coloremontrances si fortes aux de Feth-Ali-Schah, qu'on ssitot au serdar d'Erivan un al par lequel il lui était ormettre immédiatement en rince et tous les gens de sa

suite; et afin qu'il ne s'élevat aucune difficulté à ce sujet, le major anglais Monteith fut envové à Erivan avec un autre firman par lequel il était chargé de l'exécution du premier. Mais lorsque le major Monteith arriva auprès du serdar d'Erivan , le prince Menzikoff avait déjà été remis en liberté, et ne se trouvait même plus sur le territoire persan. Il paraît que le motif de cette détention était un bruit répandu en Perse, que le général Yermoloff avait été destitué de ses fonctions de gouverneur général des provinces caucasiennes, et que le prince Menzikoff était désigné comme son successeur. La cour de Tehran pensait d'après cela qu'en retenant ce prince, les troupes russes cantonnées en Géorgie et destinées à agir contre la Perse se trouveraient momentanément privées de chef.

L'armée persane qui devait être opposée aux Russes se trouvait sous les ordres du prince Abbas-Mirza. Cette armée était forte de quarante-cinq ou cinquante mille hommes, parmi lesquels on remarquait douze mille hommes de troupes regulières ou sarbazes, quelques compagnies d'artillerie à pied, et plusieurs centaines de déserteurs russes. « L'armée du roi de Perse, dit M. Alexander auquel nous empruntons ces détails, si l'on en excepte dix ou douze mille hommes de troupes disciplinées, n'est qu'un ramas de misérables qui **s**avent bien mieux piller leurs compatriotes que combattre l'ennemi, et qui, sous le pretexte de lever des contributions de guerre, dépouillent les villageois et les voyageurs de tout ce qu'ils possèdent.» Les forces russes cantonnées sur versant méridional du Caucase consistaient en trente-deux mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie régulière, six mille Cosaques et deux bataillons d'artillerie. Mais toutes ces troupes étaient dispersées sur disférents points. Avant le commencement des opérations militaires, il v avait eu plusieurs affaires peu importantes dans lesquelles les avantages avaient été à peu près balancés.

Le serdar d'Érivan, qui s'était distingué dans la guerre précédente, montra une grande activité. Il se rendit maître de Goumri et de plusieurs autres points, et fit cinq cents prisonmers. Karakelissa fut évacue à son approche. Les Russes qui l'occupaient se retirèrent a Louri, position très-forte. Le serdar et les troupes qui l'accompagnaient furent sur le point de périr tous à leur entrée dans Karakelissa. Le commandant russe, en abandonnant cette place, y avait fait pratiquer une mine à laquelle on mit le feu; mais l'explosion eut lieu beaucoup trop tôt, et ne causa aucune perte au serdar.

Le prince royal Abbas-Mirza se dirigea sur la province de Karabag, vers la fin de juillet. Cette contree riche et fertile renferme des vallees couvertes de magnifiques forêts. De là vient le nom de Karabag, qui signifie en ture jardin noir ou ombragé.

L'armée persane sous ses ordres s'étant avancée vers l'Araxe, passa cette rivière et établit son camp pres d'un beau pont appelé Khoda aferin. La, les Persans enlevèrent un detachement de Cosaques envoyé en reconnaissance. Ils apprirent de ceux-ci que les Russes, ignorant que la guerre était déclarée, s'étaient disperses dans tout le Karabag, et qu'un regiment d'infunterie, fort de douze cents hommes, avec quatre pièces de canon, pour et être success.

de vivres. Pendant que le pr était à Schischa, il envoya sor Mohammed-Mirza, aujourd Perso, et alors gouverneur: dan , avec un corps de dis n mes et six pièces de montag route de Tiflis. Ce corps d'a contra une division russe fo mille hommes d'infanterie e mille de cavalerie, sous les general Madadoff. Ce géné envoyé un détachement de hommes pour surprendre person. Ce petit corps ctaat milieu de l'armée de Mo Mirza, fut attaqué et éprouva de deux cents hommes. Les mées se trouvèrent ensuite sence , le 2 septembre 18**26.** Schamkhar, à cinq parasangu Les Persans furent compléte tus. Ils eurent un nombre c ble de morts , parmi let trouvait Amir-Khan, oncie d'Abbas-Mirza. Les Russes, a remporté cette victoire, se sur Gandja ou **Élisabethyol** chassèrent les Persans, qui rent une grande pe**rte. Ceu** vovant leur defaite, avaient les habitants armèniens, 🗗 vendu comme esclaves aux O Allemands qui appartenaient lonie etablie non loin de la prétend que Feth-Ali-Schah de cette violation du droit à

PERSÉ. 281

ient des troupes régulières ; 1 outre vingt pièces de cam-3 25 septembre, il se trouva ice d'une armée russe comar le général Paskevitch, qui me forte position à environ es d'Elisabethpol. Abbasdécida à attaquer l'ennemi. **5e était part**agée en trois i cavalerie était jetée dans alles et sur les flancs. Après canonnade, le prince, trouies pièces de gros calibre **s faisaient d'énormes brèches** troupes, donna ordre qu'on es Russes. Mais ceux-ci euiot culbuté les Persans. La **Abbas-Mirza vovant l'armee e. prit la fuite sans brûler** rce. Plusieurs drapeaux et ces de campagne tomberent i**r des Russes. La pert**e du **Persans fut de deux** mille les Russes n'eurent que **B hommes tués et blesses.** rza ne pouvant pas ramener is à la charge, prit la fuite, **né de que**lques cavaliers. Son t **pillé par ses propr**es solse dispersèrent chacun dans on du pays qu'ils habitaient. velle de cette déroute étant à Feth-Ali-Schah, il en fut **xtrēmement** abattu; puis il **reproches** contre Abbasni avait sacrifié inutilement ersane. Mais s'étant ensuite **manda ce prince.** Celui-ci tit qu'il n'osait pas se présenter n père et ses frères. A la lin, i, il affronta la présence de Schah, et avoua qu'il avait ne grande imprudence en se ; **en rase campagne contre p disciplinée, malgré l'avis de** officiers europeens qui l'enà éviter le combat. Feths'efforça de consoler son imé, et les gouverneurs des s provinces recurent l'ordre immédiatement les continils devaient fournir à l'armée. ncore plusieurs engagements, uels les Russes remportèrent

l'avantage. Enfin, au mois de juillet 1827, le général Paskevitch mit le siége devant Abbas-Abad. Le roi de Perse et le prince Abbas-Mirza, informés de l'investissement de cette place, s'avancèrent à la tête de guarante mille hommes pour forcer le général russe à lever le siège. Mais celui-ci marcha à leur rencontre, et les attaqua le 17 juillet. Les Persans furent bientôt mis en déroute ; ils laissèrent quatre cents hommes sur le champ de bataille, et perdirent deux étendards, qui, le jour suivant, furent déployés aux yeux de la garnison d'Abbas-Abad. Le commandant de cette place n'ayant plus l'espoir d'être secouru, se rendit aussi**t**ðt.

Au mois d'octobre suivant, les troupes russes, sous le commandement du major général Pankratieff, entraient a Tauris, capitale du gouvernement d'Abbas-Mirza. Les habitants notables de cette ville, réunis en corps, et précédés du clergé mahometan, allérent au-devant des Russes avec les démonstrations de la joie la plus vive, tandis que la populace pénétrait dans le palais du prince Abbas-Mirza, et se livrait aux excès les plus coupables. Une garde russe fut immédiatement envoyée pour arrêter les pillards , mai**s** le palais avait déja beaucoup souitert. Les Russes trouvèrent à Tauris quarante-deux pièces de canon, mille seize fusils, des balles ainsi que d'autres munitions de guerre et des provisions de bouche. Le général Paskévitch, en apprenant la prise de Tauris, recut un messager du prince Abbas-Mirza, qui lui annonçait qu'il avait les pleins pouvoirs de Feth-Ali-Schah pour conclure la paix, et demandait une entrevue pour en arrêter les conditions. Au commencement de novembre 1827, le prince eut a Deh-Korgan, village situé à environ trente milles anglais de Tauris, une conférence avec le général Paskewitch. L'aspect des troupes russes parut faire une vive impression sur Abbas-Mirza et sur les officiers de sa suite. D'un autre côté, aussi, les manières nobles et dignes de ce prince, dans la situation difficile et pénible où

il se trouveit, deviarent le sujet de toutes les conversations. On lit dans une relation citée par l'Aslatic jourmal (fevrier 1828, page 279) : = Il est impossible de décrire la noblesse, la grâce et l'affabilité des manières du prince Abbos-Mirza. Ses troits sont parfaitement réguliers, ses yeux sont grands, vifs et péneirants, et ses dents fort belles; il a leteintbrun et pâle, la barbe longue et tres noire. Il portait un costume extrémement simple , à l'exception toutefois de son poignard, qui était orné de pierreries magnifiques. Son cheval, le plus beau que j'aie famais vu , était richement harnadie. Le prince paraît être âgé de quarante à cinquante ans. C'est un hoinme ex-Eraordinaire, et qui laisse une impression indélébile dans l'exprit de ceux qui l'out vu une fois. On ne saurait trop regretter que les personnes qui Pentourent soient si fort au - dessous de fui par les sentiments et par l'intelligence, et ne véuillent pas le seconder dans l'accomplissement de aes vues si grandes et ai généreuses. Tous les étrangers qui ont été en Perse rendent justice à Abbas-Mirza, dont le plus vif désir serait d'éclairer son peuple ; mais la religion mahoreétane et les préjugés nationaux opposent une barrière insurmoutable à toutes **les** ameliorations. >

Feth Ali-Schab ne voulut pas d'abord ratifier les conditions du traité

été forcé à demander la pais conditions en avaient été a Deh-Korgan, lorsque la Port sur ses propres moyens et: portance d'avoir la Perse pose décida à lever le ma**sque**, fameux hatti-schérif du 8 : 1837 et excita le schab à re négociations. Prétant l'oreil timations du Grand Seignes dort par ses brillantes prom schah, dans la pensés qu'ava du printemps il trouversit k de rassembler de nouvelles l de reparaître **armé sur le** c bataille, résolut de temper même temps qu'il suspend is contributions de guerre, 🕯 🖻 dre le bruit qu'Abbas-Mirss, pas autorisé à traiter de la 🍽 outre-passe sea pouvoirs & une disgrâce ; qu'il allait être et que la couronne passerat i Ali-Mirza, son frère. Cepati de ne pas devoiler avant is # desseins perfides, il annonce prochaine au quartier ginit de son ministre des affaires res, Mirza Abdoul - Hassa chargé, disait-on, de la pourit rieure des négociations. Cette astucieuse eut pu donner le d les projets des Persans, si le Paskevitch, familiariae delos avec les allures de la politiq tale, n'eût demêlê le bût dek



Hasan-Khan, effrayé par ion, feignit-il de n'avoir pouvoirs à exhiber, et porteur que d'instruccises pour la conclusion s assertions étaient trop avec les faits pour molutions du général Pasl'ignorait pas que l'envoi ons de guerre avait été savait de plus que des s parcouraient l'Aderbitaient les habitants à se e les Russes; enfin, l'on e les troupes d'Abbasrochaient de l'Ouroumie,

la ligne tracée par l'arvait là assez de preuves é hostile pour justifier mesures vigoureuses. ain, une note remise au an l'instruisit des nou-le la Russie, de la rupstice, et du renouvelle-le des hostilités.

ition de rette note, Ab-.han quitta le quartier operations militaires fue jour même. Au milieu plus rigoureux, les Rusit en trois colonnes jusı Kallankoh, et leur aile **ta vers Ardébil.** Le pays te avait à traverser étant ix années de guerre, et te espèce de ressources, spéraient que cette mar**e, surtout** dans la mauépuiserait les troupes menerait aucun resultat leur attente fut tromal russe, en reprenant 'ait calculé sur des chan-

A l'aide d'une adroite était assuré dans l'Aderdes grands vassaux de voyaient dépouilés par se Cadjars de l'indépensavaient joui autrefois. ne contre le schah, habintée, ces khans déchus un parti nombreux, qui, es opérations militaires, itement l'intention de se

soulever. Le peuple lui-même, voyant dans sa réunion à la Russie le moyen d'éviter les maux de la guerre, épousa chaudement sa cause : douze mille chevaux étaient prêts à se joindre à l'armée russe, et l'insurrection générale n'attendait qu'un signal pour éclater. Cette attitude de l'Aderbidian. la présence de l'ennemi au pied du Kallankoh, et la prise simultanée d'Ardébil, convainquirent enlin le souverain persan que la prolongation de la lutte serait désormais funeste. Il se décida à donner l'ordre de renouer les négociations; mais, même dans cette situation critique, **toujours excité par** la Porte ottomane, il voulut gagner du temps avec l'emploi de ses ruses habituelles. Il ne fallut pas peu de fermeté pour imposer à Abbas-Mirza une marche plus franche. Aux propositions insidieuses qui chaque jour étaient mises en avant par les Persans, le général en chef russe répondit catégoriquement que les conditions étant déja arrétées , il ne s'agissait plus de négocier, mais de se réunir pour la signature ; que trois jours devaient suffire ; que, passé ce terme, l'armée russe poursuivrait sa marche, et imprimerait à ses opérations une vigueur nouvelle. Un langage aussi ferme triompha entin de toutes les indécisions. Le village de Tourcmantschai fut immédiatement choisi pour point de réunion. Abbas-Mirza y arriva des le 6 (18) février ; et quatre jours apres, le traité de paix, si mémorable pour les armes russes, était conclu. »

Voici les principales dispositions de

ce traité:

Art. 1^{er}. Il y aura paix et amitié perpétuelle entre la Russie et la Perse.

Art. 2. Le traité de Gulistan est et demeure révoqué ; le présent traité lui sera substitué.

Art. 8. La Perse cède à la Russie le khanat d'Érivan et le khanat de Nakhitschevan.

Les articles 4 et 5 déterminent trèsexactement la ligne de frontières.

Art. 6. La Perse payera à la Russie une indemnité de quatre-vingts millions de roubles.

Art. 7. Le prince Abbas-Mirza est reconnu par la Russie comme heritier présomptif de la couronne de Perse.

Art. 8. Les Russes navigueront librement sur toute la mer Caspienne, et pourront seuls y entretenir des bâ-

timents armes.

Quelques mois après la ratification du traité de Touremantschai, M. Gri**boyedoff (*) fut envoye en ambassade** par l'empereur de Russie aupres du roi de Perse, pour le complimenter sur la conclusion de la paix entre les deux pays. Cet ambassadeur avait une suite d'environ trente-cinq personnes, y compris une escorte de Cosaques. Le traité de Tourcmantschai portait, entre autres clauses , que les sujets des deux souverains pourraient librement passer d'un pays dans l'autre. M. Griboyedoff aurait vould aller plus loin, et faire rentrer dans les provinces dépendantes de la Russie tous les Arméniens qui étaient en Perse. Cette prétention exorbitante fut cause qu'il eut a Casbin un différend a la suite duquel le peuple s'ameuta; et les autorités l'engagèrent à partir, ne pouvant pas répondre de sa vie , s'il prolongeart son sejour dans la ville. Arrivé à Tehran , M. Griboyedolf fut traité avec les plus grands égards, et Feth-Ali-Schah lui donna une garde d'honneur. Mais dans cette capitale aussi, il éleva la prétention d'emmener en Russie les Arméniens et les Georgiens

boyedoff refusa également (deux Arméniens qui avaicst un mahométan. Quant à cett affaire, le gouvernement pi soupit en desintéressant I l'homme qui avait été b M. Griboyedoff, qui persis un plan de conduite, récia deux femmes arménien**nes, q** été d'abord esclaves en Tr qu'on avait ensuite amenées Ces femmes refusèrent la p de l'ambassadeur , et declarò les voulaient rester à Tebra dant, comme celui-ci i**nsista**i pour les avoir , le roi dit **q** enverrait, à conditio**n toute**l déclareraient devant un 🚳 ques que leur volonté était l'ambassadeur et non de Perse. M. Griboyedoff 🕬 manière la plus formelle 🗗 ces femmes devant Feunuqui retuit de force. Le lendemi menienues ayant réussi à 🗗 se mirent a courir dans 🎏 Tehran, excitant la popule vengcance de l'affront qu'el reçu. En un instant, 🗔 🎙 l'ambassadeur fut envahie. C son n'etait défendue que 🕬 mes appartenant à la garie Perse, et environ vingt ou ! saques.Ceux-ci ayant re📢 faire feu tuèrent six homme d'imprudence porta au ploi

nnes attachées à l'ambasmassacrées; M. Griboyed'un coup de pierre dans zet horrible attentat jeta **ternation** la famille rovale les ministres, qui crai**dir recommencer la guerre.** ur du peuple était telle, i-Schah, tout en déplorant excés, et les conséquenaient naturellement avoir. naître de les arrêter. Les fit pour sauver l'ambasrent meme à un tel point contre sa personne royale, **igé de s'enfe**rmer dans la ée de son palais.

l'Asiatic journal, nous enir que M. Griboyedoff ment attiré son malheur. I faut avouer que les anuples les plus barbares ne que peu d'exemples d'une ssi flagrante du droit des

al Paskévitch, dit M. Fonait d'un œil vigilant l'atti-Perse. Décidé à obtenir paration éclatante pour le ntat de Tehran, il désie temps éviter une guerre ittant en question les avanus par la paix de Tourcut obligé la Russie à comennemis à la fois. Dans la partis en Perse, atteindre **lait une t**âche hérissée de a paix, quoique achetée au prix d'assez grandes , **avait pro**curé à son pays es incontestables. Ce n'en , pas le moindre que cette itre les secousses politi**dissensions** intestines que promesse de l'affermisseouronne sur la tête d'Abde ses descendants après Feth-Ali-Schah. Mais, à avantages, d'autres inté-: été froissés. Cupides et

ssie dans l'Asie Mineure,

vison. (Perse.)

ambitieux , les fils puinés du schah regardaient les sacrifices qu'ils avaient du faire comme profitables à Abbas-Mirza seul. Lésés dans leurs vues, ils se liguèrent ensemble pour exciter le schah à prendre les armes. C'était placer Abbas-Mirza dans l'alternative ou de désobéir aux ordres de son père, ou de mécontenter la Russie. Dans ces deux cas, on remettait en question l'hérédité du trône, et leur ambition trouvait une nouvelle carrière. A leurs instigations se joignaient les démarches secrètes des agents de la Porte, et d'autres influences non moins insidieuses pour les pousser à la guerre. Faible, soupçonneux, avare et regrettant ses trésors, le schah, circonvenu par les intrigues qui s'agitaient autour. de lui, flottait dans l'indécision. Tantôt, dominé par la crainte que son fils Abbas-Mirza, stimulé et appuyé par la Russie, ne vînt à le précipiter du tröne, il songeait à se jeter dans les bras de la Turquie, espérant ainsi recouvrer les provinces perdues; tantôt aussi, le souvenir des dangers qu'il avait courus dans la dernière guerre s'emparait de son esprit et lui faisait envisager avec effroi les conséquences d'une lutte nouvelle. Abbas-Mirza luimême, en butte aux sourdes menées de ses frères, redoutant autant le mécontentement du schah, s'il désobéissait à ses ordres, que le courroux de la Russie pour l'assassinat de Griboyedoff, se ménageait dans la Porte un nouveau protecteur. Les suites de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Des rassemblements de troupes s'organisèrent dans l'Aderbidjan ; les défilés de Daradiz furent fortiliés; des partis considérables firent des incursions au delà de l'Araxe, sur la route de Khoî à Nakhitchévan. Ali-Khan de Makou, manifestant hautement des projets hostiles, répandit le bruit de l'arrivée, à Tauris, de cinquante mille hommes aux ordres de Hasan-Ali-Mirza, second fils du schah. Pour justisser ces démonstrations, un motif puéril était mis en avant par les Persans. C'était le retard apporté à la remise des canons d'Abbas-Abad; re-

mise qu'ils prétendaient stipulée par le traité de Tourcmautschai. Apres l'événement de Tehran, une pareille prétention paraissait d'autant plus extraordinaire que la restitution des canons , retardée sculement à cause de cet attentat, ne figurait pas parmi les clauses du traité, mais était un acte spontané de l'empereur de Russie, qui desirait ainsi témoigner de sa bienveillance pour Abbas-Mirza. Quoi qu'il en sort, les embarras du moment se compliquèrent encore par une démarche précipitée du consul de Russie à Tauris. Cédant aux insinuations des Anglais, il avait quitté son poste sons en avoir reçu l'ordre. Ce départ, en interrompant par le fait toutes les relations avec la Perse, jetait le géneral cusse dans de nouvelles perplexités; car il avait trop le sentiment de la dignité nationale pour faire le premier pas, et se trouvait placé dans la nécessité d'attendre les démarches des Persans , sans pouvoir les surveiller ou les provoquer. D'un autre côté cependant , les rodoniontades des Persans dissimulaient assez mai la crainte qui les dominait. Leur seul espoir, on le voyait, était dans la Porte; ils attendaient que les événements qui se passaient alors sous Akhaltsikh vinssent à se dessiner plus nettement. Aussi le général Paskévitch, persuadé que le premier échec des Turcs apporterait des modifications dans l'attit ide de la Perse, reschil il de se tema insune-là falt éprouver les mésintelligences venues entre les deux pays; produ de vouement de l'héritier présentif du trône, et sa dit chargé de cueillir de la bouche du comte Provitch, dont le prince a'honorait dans la situation difficile où il servit. Ces ouvertures offraient ruit. Ces ouvertures offraient ruit langage ferme et énergique.

"Notre Altesse me demands ment Elle doit agir dans les committances difficiles qu'a amenée se Elle la rupture des relations amenée se avec la Perse; qu'Elle examina e tivement la position dans laque est placée, ainsi que les provinces lui sont soumises, et Elle aur

la question.

Le très-puissant sehah, vo
veut commencer la guerre. Su
qu'obeissant à ses ordres, e
aux intrigues de vos frères, vous unenciez les operations; vous unenciez les operations; vous unenciez les operations; vous une pue mille combattants. Nos provident unitrophes n'ont pour défense unitrophes n'ont pour des n'ont pour de la course n'ont pour de la course n'ont pour de la course n'ont pour le course



iris. A cette époque, les an et celles de vos frères dans leurs foyers; vous s scules troupes de l'Atais la conquête de ce ilus jamais vous le renoir de monter un jour le votre père sera des ır vous. Il ne se passera la dynastie des Cadjars régner. Ce qui a eu lieu re guerre aura lieu en-. Ne comptez ni sur les Anglais, ni sur les asurcs. Le suitan est dans lus critique. Notre llotte ardanelles, et empêche onstantinople. L'amiral i dela de Burgas. Andriavec effroi le moment de **volonté de l'empere**ur : unanimité, et par des la valeur est connue de Anglais ne vous défenir politique n'a en vue its de leurs possessions Nous pouvons, en Asie. oyaume; et personne ne a. En Europe, chaque in peut donner lieu à des intes: la Turquie est nejuilibre européen; mais i de l'Europe ne regarpuverne la Perse. Votre politique est entre nos otre espoir doit être dans e seule peut précipiter ile seule peut vous ser-

otre Altesse désire coninion personnelle, je la
cette sincérité qu'elle a
ier. Il n'est qu'un moyen
venir de l'attentat qu'elle
de solliciter le pardon
d monarque pour la perde la populace de Téhéivez atteindre ce but en
n de vos frères ou un de
is, d'où je l'expédierai
à Saint-Pétersbourg. Je
ioi de faire agréer cette
itre souverain. En même
donner à la Russie une

preuve de cet attachement dont vous avez si souvent protesté, vous devez faire prendre une autre direction à la politique du schah; il faut déclarer la guerre à la Turquie, pénétrer dans ses provinces, et attaquer Van. De mon côté, je vous promets des armes et de l'artillerie, et je vous aiderai de mes troupes à faire ces conquêtes. Vous prouverez ainsi que les événements dont vous êtes affligé n'ont été ni dans votre volonté, ni dans celle du schah.

« Déclarez les conditions auxquelles vous consentez à exécuter cette entreprise, et elle vous procurera des avantages incalculables. Votre Altesse sait que je n'ai jamais manqué à ma parole; j'attendrai qu'elle m'honore d'une

réponse. »

 Le prince Koudascheff, aide de camp du général Paskévitch, fut chargé de se rendre à Tauris pour remettre à Abbas-Mirza cette lettre confidentielle. Il avait l'ordre de répandre en même temps, sur toute la route, le bruit qu'il allait à la rencontre du prince persan, chargé d'implorer le pardon de l'empereur pour l'assassinat du ministre russe à Tehran. Toutefois, malgré les ouvertures amicales d'Abbas - Mirza, sa conduite n'était pas exempte de duplicité; les préparatifs militaires continuaient; on s'occupait à réorganiser les treize bataillons de Sarbazes dispersés par la guerre. Quelques Anglais, toujours habiles à semer la discorde entre les Russes et les Persans pour favoriser leurs intérêts mercantiles, offraient de fournir des armes et des munitions. Un nommé Hart s'engageait même à équiper et a entretenir six mille hommes. Deux corps se trouvaient rassemblés, l'un à Tauris, l'autre à Khoī, avec trente-quatre pièces d'artillerie. Dans cet état de choses, la mission du prince Koudascheff ne promettait que peu de succes. Une rupture était à prévoir. Mais le général Paskévitch ne la craignait pas; il avait une trop exacte connaissance de la situation de la Perse pour ne pas être convaincu que le mauvais état des finances du schah paralyserait pour longtemps encore ses entreprises. Il

savait que ses troupes étaient loin d'être au complet, et ne recevaient ni paye ni rations; que tous les services de l'armée etaient désorganisés; que le manque de fonds avait forcé Abbas-Mirza à rejeter les propositions de Hart, Aucun mouvement sérieux n'etant possible avant plusieurs mois , le général russe résolut de prouver qu'il prenaît au sérieux les menaces qu'il avait faites; et, possont sans plus de délai à l'offensive contre les Turcs, il **St opérer à son armée un mouvement** de concentration vers les frontieres. Pendant que ce mouvement s'executait, les rapports de Koudascheff annoncerent qu'Abbas-Mirza n'hésitait plus à offrir à la Russie la satisfaction qu'elle exigeait. Son fils K hosrey-Mirza devait arriver sous peu a Tiflis, pour se rendre de la en ambassade à Saint-Petersbourg. Quelques velléités de rupture semblaient encore exister à la cour du schah; les apprêts guerriers s'y continuaient. Mais Abbas-Mirza paraissait étranger à ces menees, et décidé, pour son compte, à s'attacher au parti de la Russie. Plusieurs faits témoignaient hautement de ses intentions bienveillantes. Selon ses ordres, aon fils Bagram-Mirza, qui gouvernait la province de Khoi, avait fourni aux Russes une quantité considerable de vivres. Baguir-Khan, prince des Tchélobians, avait été énergiquement sommé de mettre un terme aux incursions de cette peuplade non ade. Nas r Soulrante ans. Ce monarque n'est a grandes vertus ni de grands 🖜 Pour un homme qui exerçait um torité sans bornes, on peut diren n'était pas méchant, et sa natur le portait ni à la cruauté ni à 🜬 tice. Il était sincère dans sa pie mait ses enfants, était assez sobil l'on ne peut pas lui reprocher. tre jamais livré à aucun escès. tuit pas brave, et, dans le peu sions qu'il eut de faire press courage, sa conduite fut équiro-c ne peut pas dire non plus qu'il à souverain généreux. Il avait... prendre, peu de talents, et l'oca marquait en lui aucone forcese ractére.Estimable peut-être 🚗 honime privé, il manquait des 🖚 qui font un grand souverain. ... vait pas eu pour prédécesseur a litique aussi habile qu'Ags- ... med , jamais il n'aurait porta-HUHHAV.

A la mort de Feth-Ali-Schapetit-fils, Mohammed-Scha prince Abbas-Mirza, mont atrône. Mais nous n'avons politique de Mohammed - Schabet domaine de la politique et n'apper pas encore à l'histoire.

§ 1er. Dogme.

de cette peuplide non ade. Nas r Soul- Nous avons déjà eu occasioni

e d'Iman ou vicaire artient exclusivement endants immédiats de e. Ils supposent que appelé *Mahdi*, n'est ne les autres hommes. seulement caché, et nouveau vers l'époque ient. Alors Jésus destous les hommes, suivertiront à la foi de ès le dogme des sonire, il doit toujours , chef visible de la re-'ences qu'on remarque onies du culte sont ne portent que sur nir les mains et de se iant. Les schiites ats imans l'infaillibilité L Nous croyons, diprophètes, les imans, urs et saints, et qu'ils s coupables d'aucune Ils regardent Fatime. comme une sainte, **à la fa**mille de leur nde supériorité d'invertu sur toutes les ies. Un savant schiite réponse qu'il adressa protestant Henri Maribre des expressions intelligence humaine parfaitement, est it. La majeure partie trouvent dans ce livre : **être** bien entendues hète ou par ses des-

rages écrits sur les xistent entre la secte elle des schiites, le à ce que nous apprend sous empruntons ces raité intitulé Hasna. scène une femme es, devant le calife Hapoints contestés de le points contestés de le parvient à réles docteurs les plus sonnite. Nous allons Malcolm, le résumé s lequel on trouve

l'exposition des points les plus importants de la doctrine schiite. Un marchand de Bagdad, dit l'auteur, réduit à la plus affreuse pauvreté à cause de son attachement à la doctrine des schiites, demanda à une esclave qu'il avait, quel moyen il devait employer pour rétablir sa fortune. Cette femme, qui avait été élevée dans les principes des schiites, dit à son maître: Allez trouver le calife Haroun-Raschid, et proposez-lui de m'acheter, moyennant une somme de cent mille pièces d'or. Si le calife vous demande pourquoi vous mettez un prix si extraordinaire à ma personne , répondez - lui que je suis en état de réfuter les objectio**ns** des docteurs les plus subtil**s de sa** secte. Je ne consentirai jamais, dit le marchand, à faire ce que tu me proposes ; le calife acceptera ma proposition, il te prendra, et je ne puis vivre sans toi, seul bien qui me reste dans le monde. Ne craignez rien, dit Hasna, par la bénédiction de notre grand prophète, personne ne me séparera de vous tant que je vivrai; confiez-vous en Dieu, et faites ce que je vous dis.

Le marchand se décida enfin à aller trouver Djafar le Barmécide , vizir de Haroun, auquel il parla du mérite extraordinaire de son esclave, et de l'intention où il était de la vendre au commandeur des croyants. Djafar **s'é**tant lait amener Hasna, reconnut avec surprise que son éloquence et son savoir n'étaient pas moins extraordinaires que sa beauté. Il fit connaître à Haroun la proposition du marchand. Le calife fit venir Hasna, qui se présenta devant lui avec un voile sur le visage, et récita à sa louange quelques vers dont il parut charmé. Il la pria d'ôter son voile, et Hasna ayant obéi, Haroun parut surpris de sa beauté ravissante. Ayant fait aussitöt appeler le marchand : Combien, lui dit il, demandez-vous pour cette esclave? —Cent mille pièces d'or, répondit le marchand. — Comment, reprit Haroun furieux, pouvez-vous demander pour une esclave une somme aussi exorbitante? — Je la demande, dit le marchand, parce que je suis convaincu

que si vous faites assembler les plus fameux theologicus de votre empire, ijs ne seront pas en etat de discuter avec elle sur les sujets qui ont rapport à la religion. — Veux-tu , dit Haroun impatiente, si ton esclave est vaincue par mes docteurs, que je te fasse perir et que je la garde pour rien? — Oui , dit le marchand; mais que ferez-vous si elle reduit vos sages au silence? — Je te ferai compter cent mille dinars, et tu garderas ton esclave. Le marchand ayant accepté ces offres, Haroun fit appeler Hasna, et lui demanda quelle foi elle professart : Grâce à Dieu, dit-elle, je professe la foi du prophete et de ses descendants. — Mais quel est, dit Haroun, le veritable successeur du prophete? Hasna répondit : O Haroun, fais réunir tes docteurs, et alors j'exposerai mes opinions; si quelqu'un d'entre eux me fait des objections, l'essaverai de lui répondre.

A quelque temps de là , Haroun ayant reuni les théologiens les plus célèbres parmi les sonnites , fit prévenir Hasna qu'elle eût à se rendre au palais pour discuter avec eux. Cette esclave arriva bientôt , et Haroun lui ayant fait signe d'adresser une question à Ibrahim-Nizam, le plus illustre de tous les docteurs présents, Hasna lui dit : Vous avez répandu sur la face de la terre cent volumes de vos œuvres, et vous vous regardez comme l'heritier de la science de

Celui , répondit Hasna , plus ancien dano la foi , 🗚 , 📂 cousin et frère adoptif du prom 🦝 Mais comment, dit Ibrahim, il été le plus ancien dans la foi Bècre était âgé de quarante s qu'il embrassa notre sainte et Ali n'etait alors qu'un enfarala foi ou l'incrédulité d'un 🗣 👚 peut être comptée que pour 🖜 🚁 de chose. — Mais , dit Hass 🕿 🙉 vovous dans le Coran (*) que 🖚 phete Khidr fft périr un curs 🖘 que son incrédulité n'entraix 🛣 🚈 parents dans l'erreur. You d'après cela , ajouta-t-cile , ou l'incrédulité sont comp « » » beaucoup dans les enfants. que je suis vaincu **sur ce** Ibrahim; mais que penses et d'Abbas, son oncle, qui 🚐 🗸 daient l'un et l'autre comme tables successeurs du prodessein d'Ibrahim, en 🚛 Hasna cette question inside de l'exposer à la colère 🚅 🐇 lui faisant déclarer qu'Abl 🗢 🍜 descendait était un usurpa 🗲 🗲 la forcer de convenir car vait pas des droits légities succession du prophète. To avaient raison, dit Hasna, & deux anges qui, suivast nous lisons dans le Coran (" tèrent en présence de David. disart : Je suis le successeur 💆 phète , parce que je suis son Ali disait, de son côté : Et mol



toi-même? About alors qu'Abbas et
tre but que de lui
me dont il s'était
ur dit: Je vois bien
s pour me faire une
our obtenir une dént de droit. Et il
p l'assemblée. Ibrane à Hasna une autre
e cette femme rénent. Alors, Haroun
rahim, lui dit: J'ai

j'ai répondu à touque vous m'avez na, permettez-moi une, 6 Ibrahim: a quitté ce monde, successeur, oui ou dit Ibrahim. — En rit Hasna, a-t-il eu t l'élection d'un carime de la part de : ? A qui attribuezprophète ou au caepondit rien. Il ne jue le prophéte eut ans faire un blasnettait que le calife donnait à Hasna le liscussion. Il garda ibarras lut visible ants, et un des plus des sonnites eut la vaincu par une

: RENDU A ALI PAR MIITES.

ichiites portent aux ies a fait renoncer d'entre eux au pèque, qu'ils ne peus témoigner un resour les tombeaux mar et d'Osman. La se contentent auer, à Nedjef et à aux d'Ali et de son les-uns aussi vont tombeau de l'iman

sont sonnites, ac-

cusent, dit M. Scott Waring, les schiites d'adorer Ali aux dépens de la vénération due au prophète; inculpation à peu près fondée à l'égard du bas peuple. Pour lui Ali est tout en effet, et il necroit pas qu'on puisse invoquer son nom en vain. Un Persan m'a dit, qu'ayant un jour rencontré un lion, le terrible animal s'était enfui au nom d'Ali. Ce nom révéré fait toujours parti de leurs serments, et, au lieu de demander la protection divine, ils disent: Assistance, ô Ali! Mais les gens instruits établissent une grande différence entre Mahomet, envoyé de Dieu, et Ali, ministre et gendre de Mahomet. ils soutiennent, à la vérité, qu'Ali a été le seul légitime successeur de Mahomet, mais ils ne prétendent pas qu'on doive voir en lui l'égal de ce divin législateur. Qu'on ne juge donc point les opinions religieuses d'une grande nation sur les discours impies par ignorance d'un pauvre paysan ou d'un portefaix.

PÂTES RELIGIEUSES.

Les schiites observent, en général, les mêmes fêtes que les sonnites; mais ils en ont aussi quelques-unes qui leur sont particulières. La plus solennelle est celle qu'ils célèbrent pendant les dix premiers jours du mois de moharrem, en mémoire de la mort, ou, comme ils disent, du martyre de Hosein. Nous allons en donner la relation d'après le voyageur anglais Morier:

«La fin tragique de la vie d'Hosein, depuis sa fuite de Médine jusqu'a sa mort à Kerbela, a été, dit cet auteur, arrangée en drame. Les différentes parties ou actes de ce drame se jouent en public par des acteurs, dans la matinée de chacun des dix jours. Le dernier acte, qui comprend tous les événements du jour où ce jeune prince fut tué, est représenté avec une grande pompe en présence du roi, dans la grande place de Tehran; le sujet, qui est plein d'incidents tragiques, pourrait exciter par lui-même un grand intérêt dans un auditoire européen; mais toutes les idées religieuses et

nationales des Persans a'v trouvant mélees, ce spectacle réveillait toutes les passions fes plus violentes du peuple. Hosein, à nos yeux, etait un héros; mais aux leurs c'était un martyr. Les vicissitudes de sa vie , les dangers qu'il avait courus dans le désert, sa force, son courage invincible, et la piété dont il fit preuve au moment de sa mort, transportaient les Persans et excitaient en eux un enthousiasme que le laps de temps écoule depuis cet événement n'a point diminué. L'appareil et le spectacle de cette mort réveillent dans leur creur le souvenir des hommes qui y contribuèrent, et consequentment leur haine pour tous les musulmans qui ne sont pas de leur secte; ils ont en horreur Yézid et Omar; ils maudissent ces deux princes avec une telle démonstration de fureur, qu'il faut avoir été témoin des scènes qui se passent chez eux, pour pouvoir se faire une idée du fanatisme qui les transporte à cette époque. J'en ai vu de plus forcenés courir les rues, à moitié nus, un simple lambeau de toile autour des reins, criant : ya Hosein (ô Hosein), et le sang ruisselait des blessures qu'ils venaient de se faire volontairement pour exprimer leur amour, l'abattement de leur esprit et leur piété.

 On éléva, dans toute la ville, de grandes tentes de toile noire, avec des emblèmes de deuil. Ces tentes étaient

nous ne cessâmes d'entendre va bruit de tambours, de cymbals trompettes. Outre les tentes est tes dans les différentes places e les rues, on éleva une chaire 🛊 isolee, d'où un mollah **prêcha k**j assemblé. L'effervescence 🐠 ne nous empêcha pas de faire м menades ordinaires à cheval, # passâmes très-souvent au m foule, au moment où elle était « à ses actes de dévotion, sans 🕅 lestes.

 Les Persans ont si pen dem de nous voir assister à leun d mes religieuses, que le grad म् vita toute la légation à veité tente la huitième nuit de 🕨 entrant , nous trouvâmes 📫 nombre de Persans vêtus 🗗 🕮 nous remarquâmes que nu 🖠 eux n'avait de bijoux 🖼 🌢 gnard. Un moliah de la ville 📭 du grand vizir, et eut avet l conversation serieuse, pender nutres personnes de l'asset parlèrent tout bas. Nous étion depuis quelque temps lorsqui nétres de la saile où nous aou vions s'ouvrirent, et le jour w mit d'apercevoir un mollah, pli une chaire élevée sous une te entouré d'une foule nombre peuple : une grande quanti**té d** res éciairait le lieu de la scène. dicateur commença par un



wahi! owahi! et toute nita avec plus ou moins ant du moliah dura enure; quelques passages i de pathétique, et trèsuvoir les passions d'un perstitieux et aussi morsans. A la lecture d'un s , l'assemblée entière remarquai que le grand ant vers la muraille, n devant lui en priant. yant terminé sa lecture, arurent; quelques-uns en femmes; ils chanryant une feuille de paurs levres, une espèce e nous entendimes avec . Dans les passages les , une partie de l'audides eris sans affectane j'étais assis auprès et du mollah, je remarsaient des larmes. Dans de ces réunions, le molnorceau de coton, et, es assistants, recueille is répandent et les exe petite fiole. Quelques anent qu'une seule de roduite dans la bouche l **aband**onné des médele à la vie, et c'est pour **'on les** recueille si soi-

jour de la fête , le roi sadeur à assister aux nonies où l'on repréle Hosein. Nous nous y 3 le déjeuner, et nous sous une petite tente, sus seuls, sur une porte i**près de** la salle dans

se placer le roi.

s vue sur le Meïdan ou i s'étend devant le paduquel nous aperçûmes Cadjars ou gens apparbu du roi, pieds nus, esure leur poitrine, et par intervalles la voix x, placé au centre. Ces tonnaient la partie sur chemise, et se frappaient à nu sur la poitrine. Le roi ordonna aux Cadjars, parmi lesqueis se trouvaient plusieurs de ses parents. d'avancer, sans souliers et sans bas, pour présider aux cérémonies qui allaient avoir lieu. Ils s'avancèrent doucement sur le pavé , portant à la main un bāton , emblème des fonctions de maîtres des cérémonies; ils obligeaient les uns à faire place, frappaient les autres avec leur arme, et rétablissaient l'ordre dans la procession.

«Une partie de la place, séparée de l'autre par une palissade, était destinée à représenter la ville de Kerbela, non loin de laquelle périt Hosein. Tout auprès, deux petites tentes désignaient le campement de ce prince dans le désert; une plate-forme couverte de tapis, sur laquelle devaient jouer les acteurs, complétait la déco-

ration.

«Quelques instants après notre arrivée, le roi parut; et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, tout le peuple qui se leva et les génullexions de ses officiers annoncèrent sa présence. La procession commença dans l'ordre suivant :

 D'abord parut un homme très-grand et très - fort, nu depuis la ceinture, balançant une longue perche d'environ trente pieds de haut, surmontée d'un ornement d'étain chargé de passages du Coran. Après celui-ci venait un autre homme, également nu depuis la ceinture, et portant une perche plus lourde , quoique moins longue , a laquelle était appuyé un jeune homme dont les pieds reposaient sur la ceinture du porteur.

«Nous vîmes arriver ensuite un troisième personnage beaucoup plus vigoureux, et dans un état plus grand de nudité; puis un porteur d'eau, chargé d'un énorme sac de cuir pl**e**in d'eau; sur ses épaules étaient placés quatre jeunes gens les uns sur les autres. Ce personnage est allégorique, à ce qu'on nous assura; il représente la soif ardente que Hosein éprouva dans

le désert.

«Enfin parut une litière, en forme de sarcophage, et portée par huit hom-

mes. Sur le devant était placé un ornement de forme ovale, entierement couvert de pierreries, et au-dessus une grande etoile de diamants. Sur une saillie etaient deux chandeliers chargés de pierreries ; le dessus et les côtes du sarcophage étaient couverts de châles de cachemire, et le sommet couronné d'un turban destiné a représenter la coiffure de Hosein. De chaque côte marchait un homme portant une longue perche, d'où pen-daient un grand nombre de châles superbes , et à l'extremite de chacune on voyait une main couverte de diamants, pour représenter celle de Mabomet.

Derrière le sarcophage venaient quatre chevaux de main, richement caparaconnés, le devant de la tête orne de plaques entièrement couvertes de diamants; sur leur selle étaient quelques emblemes rappetant la mort de Hosein; la procession ayant délilé, vint se placer a la droite de l'appartement du roi.

-Après un repos de quelques instants, on vit arriver une troupe d'hommes au regard féroce, et vêtus seulement d'un linge blanc jeté sur leur corps, d'ailleurs entièrement nu. Ils étaient tous barbouillés de sang, brandissaient un sabre et chantaient un hymne d'une mélodie sauvage. Ils représentaient les soixante et deux parents on martyrs, comme les appellent les Persans, qui

temps une espèce de récitat danseurs joignirent à différ prises leurs cris à sa voix, e pagnerent en frappant en ca leurs bâtons.

 A ces processions succid acteurs tragiques. Hoseso ! suivi de ses femmes, do ses : de ses autres parents. La M tion fut longue et ensem moins pour nous ; mais 🗷 🏜 nous nous trouvions de li scene était trop considéral nous permettre d'entendre l tendrés et sensibles qu'ils 📫 sans doute les uns aux soir nous approchâmes ensuite 🛊 gisait le malheureux Hossis par terre, et sur le point 🕊 le coup mortel. A ce moment douleur se fit entendre; 🐠 des Jarmes véritables , J'éd des yeux de tous les assistes assez pres de nous por pussions les apercevoir. L' la fureur de la populace acce spectacle, se portèrent 💶 🖟 qui avaient représenté 🜬 d'Yézid, meurtriers de Hos furent obligés de fuir desast de pierres, suivie de coups o cations. On nous apprit 🗬 difficile de trouver des per veuillent remulir ces rôles. cette occasion, on avait for sonniers russes de repré



martyrs, qui, ayant été nt placés tous sur une tête nt placés tous sur une tête de lui. Pour parvenir à ce spectacle, plusieurs enterrés jusqu'au cou, passer que leurs têtes, utres cachent leurs têtes paraître que leurs corps. sautres sont placés de re croire que les têtes et tété séparés. Quelques soumettent à ce supplice lévotion, et plusieurs en

3, a ce que nous apprend aring, célébrent encore 3 dramatique la mort du Pour cette représenta-)yageur anglais, ils élèamphithéatre, sur lequel ı mannequin aussi difiorrible que faire se peut, reprochent d'avoir suphète Ali, successeur lénomet; et, lorsqu'ils ont ur vocabulaire de mots tombent sur le mannede pierres et de bâton, en pièces : le mannequin confitures sèches que la **ge av**ec avidité. »

bairam est commune à

imans; Morier nous fait

ns son premier voyage, nt on la célèbre à Bou-

ın était passé; la nouvelle idique la cessation avait veille au coucher du soires à l'ancre tirèrent le natin le baïram fut anne décharge d'artillerie. nbre d'habitants, ayant n pretre, allèrent faire ir le bord de la mer; erminée, le canon se sit re. Lorsque nous sortide la maison du khan. mes une foule de tout t sexe, vêtue de ses plus chacun célébrait la fête rtes de divertissements.

Parmi les jeux, j'en remarquai un qui ressemblait au jeu de bague des foires d'Angleterre, si ce n'est qu'il consistait dans une machine beaucoup plus grossière; elle était composée de plateaux suspendus, comme ceux d'une balance, à l'extrémité d'une pièce de bois posée sur un gros poteau fixé en terre. Plusieurs hommes s'étaient entassés comme des enfants sur ces siéges, et s'amusaient à se faire tourner en rond, par le mouvement qu'un pauvre Arabe, maître de cette machine, lui imprimait en y employant toutes ses forces.»

La fête du baïram commence successivement dans chaque saison de l'année; car les Persans, comme les autres mahométans, se servent de mois lunaires. Lorsque le ramadan, ou mois du jeune, qui précède le bairam, arrive dans les longs jours de l'année, rien de plus pénible, car les gens mêine occupés aux travaux les plus rudes ne peuvent prendre aucune espèce de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les Persans comptent leurs jours d'un coucher du soleil à l'autre ; mais les subdivisions du temps varient suivant que les jours naturels sont plus ou moins longs. Pour calculer la fin du jeune et le commencement du baïram, ils se servent rarement d'almanachs; voilà pourquoi il arrive fréquemment que cette léte est célébrée deux jours plus tôt, ou retardée de deux jours dans différentes parties du pays, parce que l'état de l'atmosphère permet d'apercevoir la nouvelle lune dans un canton, tandis qu'il la cache dans un autre.

DES SOFIS OU CONTEMPLATIFS ET DE LEURS DIFFÉRENTES SECTES.

Il est difficile de parler des schiites sans dire un mot des sosis. Ces enthousiastes, parmi lesquels il y eut sans doute aussi des imposteurs, ne sont guère moins anciens que le mahométisme. Leur secte, dit-on, a été utile à l'établissement de la doctrine de Mahomet. Mais aujourd'hui on les regarde comme les plus dangereux

ennemis de l'islamisme. Leurs opinions libres sur le dogme, le mépris qu'ils professent pour les formes extérieures du culte, et la prétention qu'ils affichent d'être en communication directe avec Dieu, tendent au renversement de la croyance pour laquelle ils montrent un grand respect extérieur. Il est peu de pays musulmans dans lesquels les sofis aient compté, a toutes les époques, autant d'adeptes qu'en Perse. Le nombre de ces illuminés avait tellement augmenté, au commencement du dixneuvième siècle, que les docteurs musulmans supplièrent Feth-Ali-Schah de protèger la véritable foi contre des sectaires qui, par la sainteté apparente de leur vie , avaient acquis sur le penple un crédit effrayant. Le mot de soft veut dire en arabe un homme qui porte un vétement de laine, et par suite un homme qui renonce au luxe et aux choses mondaines. Les solis font profession de s'occuper exclusivement de la recherche de la vérite, et d'être sans cesse occupés à adorer Dieu et à s'identifier à lui par l'amour divin. Le Créateur est, survant leur doctrine, répandu dans toutes ses œuvres. Il existe partout et dans tout, lis comparent les émanations de son essence divine aux rayons du soleil, qui sont, disent-ils, continuellement lancés et réabsorbés. C'est à cette réabsorption en Dieu, à qui appartient vient à celui-ci que par l'al complète dans la grandeur (teur, et par la contemplati vérité.

Suivant la doctrine des sol quatre degrés par lesqueis l doit passer avant d'attende élevé, qui est celui de la bisti vine. Quand un homme atte hauteur, son voile corpord, 🖷 est écarté, et son âme émis mêle de nouveau à l'essente telle dont elle a été tirés 🕮 séparée. Le premier des quin est celui de l'Aumanité. A t appartiennent les disciples 🕶 vent régulierement les prin religion établie. Car les son tent comme une chose reist bonne, l'obéissance aux pets la religion, obeissance qui pui dans les bornes de la justice l vulgaires qui ne sauraient ฬ contemplation divine, et 🖷 raient égarer et corrompte fois la liberté d'apinions qui é hommes d'une intelligence # et une dévotion fervente.

Le second degré, qu'on sentier, est, à proprement p degré d'initiation au sofisme qui y est admis peut, dès los donner l'observation des de gieux extérieurs, parce qu' le culte pratique pour le ca tuel. On ne parvient pas in



elles que par des points rtants, et s'accordent s principaux, mais parsur la soumission aveus et aux préceptes des ur la ferme croyance au ossède notre âme, pen-'elle est unie au corps. a piété et la contemplaatitude extatique et cée appelée des inspirés lieu descend dans l'âme ue l'esprit divin entre nommes pieux et doués Les unitaires soutienne fait qu'un avec tous és. Ils comparent Dieu et leurs ames à un s disent que, de même a lorsqu'il rencontre la it flamme lui-même, de i partie immortelle de ' son union avec Dieu, Une autre secte croit e dans toutes choses, et ses existent dans Dieu. imaginent que les sofis suivent les opinions des iophes de la Grèce, et nt de Platon, lequel a **x, que le** Dieu du monde choses par son souttle, chose par consequent **is cré**ateur et créature. **le cette** dernière secte urd'hui parmi les sotis. nbre d'entre eux aussi : le monde est incréé et

Il en est encore qui of la puissance de resrts. D'autres se croient iahomet par la commuz qu'ils ont avec Dieu. parmi eux qui rejettent occupation, excepté la t et la musique. Quelétendent que les actions ne doivent avoir pour crainte des peines, ni écompenses, mais l'atu et la haine du vice. oit qui soutiennent que existe ne doit être recontient une partie de Dieu, la religion comme l'impiété, le

juste comme l'injuste.

La dignité de docteur ou chef de secte parmi les sous ne s'obtient que par de longs jeunes, par la prière et par une renonciation complète à toutes les occupations mondaines. Les épreuves qui précèdent l'admission au troisième degré du sofisme sont longues et pénibles, et il est des disciples qui meurent avant de les avoir toutes subies. Entin, pour atteindre le quatrième et le dernier degré, il faut d'abord se soumettre à un long jeune, qui, suivant le règlement de quelques sectes, ne doit pas durer moins de quarante jours. Pendant ce temps, le postulant est tenu de rester dans la solitude, de se tenir dans une attitude de contemplation, et de ne prendre que la quantité d'aliments strictement nécessaires pour empēcher, disent-ils , l'âme de s'envoler de son enveloppe terrestre. Après cette première épreuve, il doit errer dans les déserts et y vivre seul, ne voyant que le docteur auquel il est attaché. Lorsqu'un de ces chefs spirituels vient à mourir, il lègue son manteau, qui forme toutes ses richesses, au disciple qu'il croit être le plus digne de lui succéder, et dès lors celui-ci se trouve investi de toute l'autorité qu'avait son prédécesseur.

MOSQUÉES.

 Les Persans, dit Chardin, appellent leurs temples mesdjid, terme arabe qui vient d'un verbe qui signifie adorer, et aussi *prosterner*, duquel nous avons fait le nom de *Mosquée*, que nous donnons aux églises des mahométans. J'ai fait ci-devant la description de plusieurs mosquées, et particulièrement des principales qu'il y a dans la ville d'Ispahan, ce qui me dispensera de rappeler en détail comme elles sont faites. Je dirai seulement en gros, que, d'ordinaire, ces édifices consistent en une nef couverte en dôme, en des portiques sur les ailes et aux côtés du portail, et en une cour au milieu, avec plusieurs bassins d'eau, pour l'exercice des ablutions légales.

On voit aux grandes mosquées deux ou quatre aiguilles s'élever au-dessus de la nef au lieu de clochers, avec des galeries autour du chapiteau, pour appeler de là à la priere, parce que les mahométans ne se servent point de cloches ni d'aucun instrument sonore dans les offices divins, disant que Dieun'agrée que la voix de l'homme dans le culte qui lui est rendu ; mais, comme on est jaloux des femmes en Perse au delà de ce qui se peut dire, on ne souffre point que ceux qui appellent à la prière montent si haut, parce qu'ils verraient les femmes dans leurs logis, qui sont toujours ouverts de quelque côté, ou dans leurs cours et dans leurs Jardins. Ainsi, ces aiguilles ne servent que d'ornements, et l'on n'en fait même plus guère anjourd'hui. On fait en la place de ces aiguilles, sur les platesformes de la mosquée, une petite loge ouverte de tous côtés, d'où se fait l'exhortation publique, dans les termes que j'ai rapportés ailleurs. Il faut observer que les portes de ces tours ou aiguilles, ou des plates-formes, regardent toujours du côté où est la Mecque.

*Les mosquées de Perse sont ornées à la mosaïque, avec plusieurs inscriptions; mais les figures ou représentations des choses animées en sout bannies, autant la figure d'un oiseau que celle d'un homme. La nef est toujours tournée du côté de la Mecque; et, au fond de la nef et a une table de

pas d'obligation en Person mosquée. Les grands n'y von je n'y ai jamais vu le roi 0 prière chacun chez soi, etch pour tout aussi bon; mainte peuple aime, en Perse comma frequenter les temples, a vendredi et les grandes fêtes, jours, après les prières, on sermon qui route d'ordinal morale. Le peuple va encon écrire, causer, se reposer, 4 frais, fumer et manger. On le cun y faire ce qu'il veut, pe ce ne soit rien d'indécent.

M. de Freygang remarque voyage que les femmes aus tre que sous le portique des s et qu'il leur est défendu d'

de l'intérieur.

SUPERSTITION.

Nous ne potrons pas la chapitre sans faire connaître unes des pratiques supersité Persans; car la superstité pour ainsi dire, une par religion musulmane.

« Il n'y a pas, dit Chardin ple au monde plus superst qui le soit plus sottement qui sans, pour un peuple savant comme ils le sont. Ils crois a fatalité partout. Tous les l'année sont, à leur dire, h malheureux, ou, pour put



e prières de leurs saints, les cabalistiques, le tout grandes circonspections apier, surtout à l'égard 1 lieu.

mt au cou, à la ceinture, munément au bras, ent l'épaule, en de petits u de brocart de toutes Is comme un demi-écu 3. On les prendrait d'apetits pelotons. Il y a ortent jusqu'à sept ou :bets cousus sur un rut, et il y en a d'autres s sortes de papiers sude petites boîtes ou en , comme ceux des cureor ou d'argent, pour les er, et aussi afin de n'éi**gés de** les ôter ni jour eme en se mettant dans i des gens porter ainsi Comme ils ont de ces apier, ils en ont aussi : des pierres; mais ils en vélin ou parchemin. outent impures les bêtes out ce qu'on en tire, **xeau dont on fait le par-**, il y a des gens qui les is des bagues, entre la id du chaton. Ils appeltes douaa, c'est-à-dire, es; et il faut observer **your être** gardé contre maux et pour obtenir biens. Par la même suen attachent au cou des iges des oiseaux, quelizaines, et enfin, ils en oses inanimées, comme dans la pensée que cela des chalands. Je traitete de ce journal des auons des Persans, à mesion s'en présentera. Je que de ces caractères entre lesquels j'en ai vu ses dans toutes les éditions j'ai pu consulter. Ainsi la ttent aujourd'hui tant de ont amulette féminin, est

composer de cette sorte : on prenait une feuille de papier longue de plus d'une aune, mais large seulement de cinq à six pouces, laquelle on portait à quarante personnes l'une après l'autre, celles du pays que l'on croyait les plus intègres et les plus dévotes, les priant d'ecrire dessus une oraison à leur gré , et qu'ils croiraient de plu**s** agréable à Dieu et de plus eflicace. Chaque oraison n'était qu'un ou deux versets de l'Alcoran et des hadis. Quand le papier était achevé, on le pliait et on l'enfermait comme je l'ai dit, et on l'attachait sur soi. Ils donnent pour raison de cette dévotion superstitieuse, que de ces quarante personnes il y en aura au moins une d'agréable à Dieu, de laquelle l'oraison sera efficace par conséquent, et fera son effet sur celui qui en est muni. Les moines mendiants. et la plupart des gueux qui demandent l'aumône , portent toujours à la main, etendu devant eux, un grand papier carré de deux à trois pieds, sur lequel il y a des prières, pour obtenir de Dieu des grâces spéciales, au-dessous desquelles on voit un grand nombre de sceaux appliques au lieu et en manière de signature : ce sont les sceaux des plus honnêtes et des plus dévots personnages du lieu, qu'on y a fait mettre en disant que ces gens-là s'unissent de cette manière à celui qui est chargé du papier où sont ces prières, concourant avec lui à demander à Dieu les graces qu'elles contiennent, et qu'il est impossible que parmi tant de gens de bien, il n'y en ait quelqu'un d'agréable à Dieu, dont le suitrage soit efficace en faveur de celui pour qui il est donné. Quand ces mendiants se veulent arrêter quelque part, ils pendent ce papier sur le devant du lieu où ils s'arrêtent ou gitent. »

Sir William Ouseley dans ses Voyages parle d'un khan qui fit demander à une personne de l'ambassade quatre soies de porc, lesquelles, comme le dit un Persan, étaient pour composer, avec des crins d'un jeune lion et d'autres ingrédients, un amulette excellent pour préserver les enfants de toutes cortes de maledies

de toutes sortes de maladies.

« Parmi les superstitions des Persans, dit Morier, celle qui consiste à observer le chant du coq n'est pas la moins remarquable. Quand cet oiseau se fart entendre aux heures propices, ils pensent que c'est un bon augure; quand, au contraire, il chante dans un instant défavorable, on le tue. Les bons moments sont à neuf heures du soir et du matin, a minuit et à midi.

« Les Persans attribuent au lion un discernement extraordinaire. Un homme me dit de l'air le plus serieux, qu'un lion de son pays ne ferait jamais le moindre mal à un schiite, mais qu'il dévorerait sur-le-champ un sonaite; c'est pourquoi, ajoutait-il, quand vous rencontrerez un lion, vous n'avez qu'a dire: l'a Al (O Ali), et l'animal passera respectueusement sans vous faire de mal; mais si, par zele ou par un oubli, estet de la peur, vous vous écriez: Ya Omar (O Omar), le lion s'elancera sur vous.»

Scott Waring nous apprend qu'il existe en Perse des gens qui prétendent avoir un secret qui les garantit du venin des animaux. « Ce privilege, dit le même voyageur, n'appartient pas à tout le monde; il est le fruit du jeune et de la méditation, mais peut être conferé par celui qui en est doué à qui bon lui semble. On l'appelle dem (souffle), parce que celui qui le communique fait avaler au postulant un petit morceau de sucre ou d'autre chose sur lequel il a soufflé.

fonde morsure à quelqu'un; s'expliquait aisément : le m tait sans doute pas venimes crois même que tous ceux de ne le sont pas. Enfin, quelq après mon arrivée à Schirsz, o un scorpion monstrueux sous j'appelle Ali-Beg, qui le pres moindre signe d'hesitation, d l'animal qui lui derde à phise ses son arguillon dans les 🖦 main. Cependant Ali soutist q prouvait aucun mal. Je dit i j autres domestiques d'en bite aucun ne le voulut ; et le le je ne vis, en examinant la mai homme, aucune apparence 🕊 Remarquez que l'aiguillos de passe pour faire éprouver ments insupportables, et que causer une enflure prodigiess puis deviner comment cet he préserva du mai qu'il derait é mais il est certain qu'il d'ar eu le temps de faire aucune tion, et qu'il n'applique au dote sur la piqure du scorpie rait cependant ridicule d'attr salut aux causes que la créi Persans donne à ce pouvo

« Ali-Beg est maintenut schir. Si quelqu'un visite ed et a la curiosite de vérifier o homme ne refusera pas, j'en vaincu, de se faire pique scorpions de toute espèce,"



cr les effets de ce qu'ils zar, regard envieux, ou des Italiens. Lorsqu'une de se montrer en public, le pas, en rentrant, de ar l'eau et les parfums, e les sortiléges qu'on au-

yer contre elle. » ans, dans leurs converent, nous dit Chardin, récits ni de rien dire qui er ou exciter des idées land le discours ou l'ocrtent à le faire, ils se seronlocutions pour éviter 3 termes funestes. Par faut dire que quelqu'un lisent: Il vous a fait don 'il **avait** à la vie, c'est-àait vivre encore de lonmais pour l'amour qu'il l les a attachées à celles z à couler. Je me sou**s** d'un petit conte assez ai des mousquetaires du s II. Ce prince, qui était if, avait donné à garder un ours blanc qu'on lui e Moscovie, croyant qu'il i de soin qu'on ne ferait s betes feroces. Cepen-: vecut guere et le roi le ue temps après il voulut mt il était mort, et deiéral : Qu'est devenu mon Sire, répondit-il, il vous 3 la part qu'il avait à la 3 prenant à rire lui dit: is-même un ours de vou-**15 d'une** bête soient ajou-

MENT DE LA PERSE.

TUELLE ET TEMPORELLE.—
U ROI. — MINISTRES. — JUSLS.—GOUVERNEURS DES VILPROVINCES. — POLICE. — IM-

princes qui ont gouverné is les califes n'a été cone chef spirituel du pays. t-mêmes, qui descendaient age tenu pour saint, n'ont ison. (Perse.) jamais possédé le pouvoir spirituel, qui, suivant les schiites, ne peut être exercé légitimement que par Mahomet et par les douze imans descendants d'Ali. Ce pouvoir appartient actuellement à Mahdi, dernier iman, que Dieu a dérobé à la vue des hommes, mais qui existe toujours. Pendant son absence, l'autorité spirituelle est exercée par des hommes réputés saints, et que les suffrages du peuple ont élevés à la dignité de mouditabled.

à la dignité de mouditehed.

« Les mouditeheds, dit Malcolm, ne remplissent point de fonctions, ne reçoivent point de traitement; mais ils sont désignés à cette haute dignité par le suffrage unanime des habitants du pays, dont ils sont les guides spirituels, et qu'ils protégent contre la violence et l'oppression des chefs temporels. Ces hommes obtiennent de la part du peuple un respect et une déférence qui obligent les souverains les plus despotes a leur témoigner une grande vénération extérieure. Il y a rarement en Perse plus de trois ou quatre membres du clerg**é re**vê**t**us du caractère de mouditehed. Il faut, pour arriver à ce degré éminent, une conduite exemplaire, un grand detachement du monde, et surtout n'entretenir aucune relation avec le roi ou les officiers publics. Il est rare, du reste, que les mouditeheds s'écartent de la ligne de conduite qui leur a valu cette haute magistrature. Du moment où ils changent, le peuple les abandonne ; personne ne vient leur demander secours et protection ; ils ne doivent plus se flatter de voir le roi visiter leur humble demeure, ni leur donner un siége d'honneur quand ils daignent se présenter à la cour. Quand le mouditehed meurt, on choisit pour lui succéder un des membres les plus distingués de tout le clergé. »

Le roi de Perse est aujourd'hui un monarque absolu, comme il l'était déjà du temps de Cyrus. Ses ordres ont été de tout temps considérés comme des lois, et sa volonté n'a d'autres bornes que celles qu'il fixe lui-même. Le roi fait tout ce qu'il veut, et ne doit compte de sa conduite à qui que

ce soit. Il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets; le clergé seul, par la considération dout il jouit, peut opposer une harrière à cette puissance illunitée.

Si l'autorité du roi de Perse est absolue envers tous ses sujets, elle l'est plus encore, s'il est possible, envers les membres de sa famille. Il peut à son gre donner à ses parents des emplois publics, les enfermer dans un hacem, leur faire arracher les yeux, ou même leur ôter la vie, si telle est sa volonté. Il n'y a point en Perse de regles fixes touchant le droit de succession au trâne. Autrefois le fils d'une femme esclave pouvait regner, si telle etait la volonté de son pere. La dynastie des Cadjars, parait avoir adopté d'autres principes, et Abbas-Mirza, bien qu'il ne fut pas le fils aine de Feth-Ali-Schah, fut choisi par ce prince pour lui succeder, par la raison que sa mere appartenait à la tribu royale.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde dans lequel le roi ait à remplir un plus grand nombre de devoirs qu'en Perse; et sur ce point l'usage n'a que très-peu varié depuis l'antiquite la plus reculee. Le matin, de très-bonne heure, les principaux ministres et les secretaires d'État se rendent chez le roi, lui font des rapports sur les affaires courantes, et reçoivent ses ordres. Apres cette audience, vient le lever, qui a lieu presque tous les jours, et dure eux-ren une la ure et de me. A

le roi de Perse passe six à se par jour en public, accessib ses sujets.

Le premier ministre est c recevoir et d'introduire les : deurs étrangers, et de com avec les principaux gouven provinces. Il est quelquelois p tête de tous les ministères. fonctionnaire est rarement w d'une grande naissance. On dangereux de confier un risp portant a des grands seignen ne pourrait pas renverser # des mécontents et peut-être (citer une revolution. Moyenn precaution, la chute ou less mort d'un premier ministre 🛍 pas la moindre sensation des blic.

Outre les ministres, il y a de que département des secrétais tot qui tiennent les comples cettes et des dépenses avec une régularité. Depuis la chote de nastre des Sophis, les enpurpionissaient auporavant d'une influence, obtiennent rares emplois hors de l'enceinte de

La loi cerite est fondée en P le Coran et sur la Sonna, o sur la partie de ce recueil qui point des trois premiers calife mis personnels d'Ali. Il y a, damment de cette loi écrite, coutumier qui varie dans les tes provinces de l'empire.

Les monditeheds exercents



dans son acception ordi-: juge supréme de la loi i dans chacune des prinde Perse un scheik-ouli par le roi, qui lui paye t considérable; mais c'est our lequel on consulte ours les vœux des habion n'obtient qu'avec une ation de science et de fonctionnaires mettent le oin à éviter toute liaison iciers publics; s'ils en ment, ils perdraient la e respect du peuple, trèsdépendance et de l'intéjuges. Dans les grandes n cadi, ou, comme pro-Persans, un cazi, juge i **ordres du** scheik-oul-iss villes moins considerapas de scheik-oul-Islam, ple cadi; et dans les vile est rendue par un moln'exige pas autre chose i état de lire un peu d'apouvoir célébrer un main enterrement, rediger ants, et juger les affaires ites. Souvent le mollah iutorité du cadi, qui, s'il nable, porte la cause der-oul-islam.

pre dans les cours judifficier que l'on appelle nctions consistent à préur un exposé de la cause, on avis. Cette place exige on, et l'opinion du mufti fois beaucoup sur le jurendent ses supérieurs. It la vénalité des cadis et ont devenues proverbiala Perse.

trats séculiers rendent ustice en public. Leurs t quelquefois fort tumulque le juge soit toujours fonde d'officiers subal-

foule d'officiers subalis de maintenir l'ordre.
présentes à ces audiences
lairement beaucoup de
qu'il n'est pas permis de
silence à coup de bâton,

comme cela se pratique à l'égard des hommes.

Les affaires se jugent vite en Perse, et un procès n'entraîne en apparence que peu de frais; mais presque tou-jours les parties ont dépensé des sommes considérables à corrompre leurs

juges.

Quand le roi ne juge pas personnellement ou ne délègue pas son autorité, on suit, pour rendre la justice criminelle, les règles établies par le Coran. La personne volée peut pardonner au voleur, et l'héritier légal d'une personne qui a été assassinée peut, si cela lui convient, transiger avec le meurtrier. La mutilation pour vol, quoique autorisée par le Coran, est rarement mise en usage; mais il arrive souvent que le roi condamne à mort des criminels convaincus d'avoir volé une somme considérable.

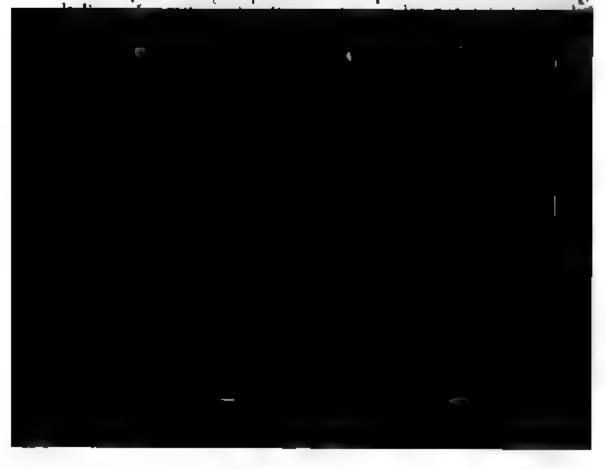
« Un valet de pied appartenant à une des personnes attachées à la légation avait volé , dit Morier . plusieurs objets d'argent. Il fut condamné à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds. On l'étendit sur le dos; on lit passer ses pieds dans un nœud qui les fixait a une longue perche; on le posa horizontalement, et quatre hommes vigoureux le frappèrent jusqu'à ce qu'il eut avoué qu'un de ses camarades l'avait aidé dans le vol. Son complice 1ut puni de la même maniere. Si les criminels eussent été livrés à la justice, ils auraient perdu la vie, parce que le roi Feth-Ali-Schah ne pardonne jamais le vol , et ordonne d'exécuter à l'instant le criminel qui en est convaincu. Voici comment on exécute les voleurs. On rapproche avec effort les sommets de deux jeunes arbres, et on les lie avec des cordes. On attache en-Suite le voleur par chacune de ses jambes à la cime de chacun de ces deux arbres; on coupe alors les cordes qui tenaient les deux arbres rapprochés; la force avec laquelle ils se séparent déchire le corps du coupable en deux parties, qu'on laisse pendre aux branches. L'insexibilité du roi sur ce point a donné aux grandes routes une sûrete inconnue auparavant. »

Quand un homme ou une femme ont eté assassines , le meurtrier est remis entre les mains de l'heritier legal , qui en use a son egard comme il le juge a propos : il peut lui pardonner, recevoir une somme d'argent comme prix du sang, ou le mettre a mort. Malcolm parle d'un resident anglais a Bouschir, qui vit remettre trois meurtriers entre les mains des parents d'une personne qu'ils avaient assassince. Ceux-ci conduistrent les coupables au cimetiere, et la ils les tuassacrerent : mais avant de les tuer, ils les firent frapper a coups de couteau par les enfants de celui qui avait été assassiné; et ces enfants, dit Malcolm , trempérent leurs petites mains **d**ans le sang **des** meurtriers de leur père. Lorsqu'on executa les assassins d'Aga-Mohammed-Khan , les plus jeunes princes de la famille royale, pourvu qu'ils cussent assez de force pour tenir un poignard à la main, frapperenteuxmêmes les assassins du roi. Un des assassins de Nadir-Schah fut remisentre les mains des femmes de son harem, qui se chargèrent avec plaisir de le mettre à mort.

Les punitions les plus communes pour les fautes légères sont l'amende, le fouct ou la bastonnade. On emploie rarement la torture, à moins que ce ne soit pour faire découvrir des trésors cachés. L'usage barbare d'arracher les yeux a longtemps déshonoré un esclave qui appartenait à un de Tehran, essava d'empoix maître avec toute sa famille des secours prompts et biene tous en revarrent. L'esclave, reconnu coupable fut condant roi a être pendu par les talons par morceaux comme un : Mais, dit Malcolm, on lui r grace que le boucher fait à est auquel il coupe la gorge avai depecer par quartiers.

Les Persans ont une sorte d dont on peut voir le dessin 🕮 planche 72. Ce carcan estent forme de trois morceaux de 🜬 l'un a l'autre. « Le cou, dit (passe dedans sans se poutoir) La piece de derriere et cele gauche sont de dix - huit po longueur ; celle du côte droit gue presque du double, et l' tache le poignet au bout, t morceau de bois demi-ronde. comme pendu au croc, et par a bientôt le bras las jusqu'a 🕼 on permet au prisonnier de * avec un hâton qu'il tient de gauche. Cette machine est gro

Les femmes sont rarementées en public; mais souvent tout lorsqu'elles appartient classes élevees de la société, senveloppées dans le châtiment peres ou de leurs maris. Que



us notables habitants de rsqu'il arrive par hasard e un de ces officiers con**ies ha**bitants du lieu, les continuelles l'obligent nner sa démission, ou le it est contraint de le renfaits, dit Malcolm, sont connaître; car il n'existe ège plus essentiel pour un le choisir ses magistrats, d'avoir une grande part dans leur nomination. , il est vrai , ces hommes rs concitoyens sont oblir leurs oppresseurs; mais emples sont rares, et dans inces ordinaires, les maménagent avec le plus es intérêts de leurs comins les villes importantes, is, les ouvriers, les cultidisissent un chef chargé les intérêts du corps de il appartient, et de traiuverneur de la ville toutes qui concernent sa corpoet est ensuite nommé par

la police des artisans de **bard**in, les métiers ont chef, pris du corps du **el est mis p**ar le roi, et leur économie en police. **ourtant point de corps, a** parier, car ils ne s'assem-. Ils n'ont ni gardes, ni nais ils ont seulement tumes que le chef du mé-**·ver,** comme celle-ci, qu'il rs une certaine distance itiques et les artisans du r, excepté dans les en-)nt particulierement desiorte d'ouvrage. Quiconer boutique d'un métier, u métier, donne son nom re, qu'on enregistre, et petit droit. Le chef n'exaent ni de quel pays est de quel maître il a appris ni s'il le sait bien.

iers aussi n'ont point de uées pour empêcher que

l'un n'anticipe sur l'autre. Un chaudronnier fait des bassins d'argent, si on lui en donne à faire. Chacun entreprend ce qu'il veut, et ne s'intente point de procès pour cela. Il n'y a aussi point d'engagement d'apprentissage, et on ne donne rien pour apprendre le métier ; au contraire , les garçons qu'on met en métier chez un maître ont des gages dès le premier jour. On fait marché entre le maître et l'apprenti, à tant par jour la première année, et ces gages s'augmentent avec le temps et selon que l'apprenti réussit. La chose est toujours comme je dis , sans engagement réciproque à l'égard du temps , le maître étant toujours en liberté de mettre son apprenti dehors, et l'apprenti de sortir de chez son maître. C'est bien là qu'il faut dérober la science; car le maître , songeant plus à tirer du service de son apprenti qu'à l'instruire, ne se peine pas beaucoup apres lui, mais l'emploie seulement par rapport à l'utilité qu'il en peut retirer. Les métiers sont obligés aux corvées du roi, c'est-à-dire, à travailler pour le service de Sa Majesté, lorsqu'on le leur commande; et les métiers qu'on n'emploie pas a ces corvées, comme les cordonniers, les bonnetiers, les chaussetiers, payent un droit à la place qu'on appelle khardj padcha, c'est-à-dire, la dépense du roi. »

Il nous reste à parler de la police. Scott Waring nous donne sur ce sujet quelques détails intéressants que nous allons mettre sous les yeux des lecteurs.

« La ville de Schiraz, dit ce voyageur, est divisée en quartiers placés chacun sous la surveillance d'un ket-khoda, qui exerce gratuitement ses fonctions. Cette dignité est en général conférée à l'homme du quartier qui jouit de la meilleure réputation. Les ketkhodas ont un chef auquel ils font leurs rapports, et qui les communique au gouverneur. Anciennement, ils étaient obligés de rendre compte des moindres événements qui se passaient dans leurs quartiers, tels que les naissances, les mariages, les morts naturelles, etc.; on s'est beaucoup relâché

sur ce point à Schiraz. Un ketkhoda doit connaître les moyens d'existence de tous les habitants de son quartier.

« Le grand avantage qui resulte , et pour le gouvernement et pour la population, de cette division d'une ville en quartiers, est sensible a l'arrivee subite des corps considerables de troupes, et dans la repartition des contributions extraordinaires. Dans l'un et l'antre cas , les ketkhodas sont informés par le gouverneur du nombre d'hommes que leurs guartiers doivent loger, ou de la somme a paver. Ils sont responsables envers le gouverneur ; c'est a eux de faire en sorte que les charges soient equitablement réparties. En general, le peuple s'en rapporte a leur décision, car il serait inutde d'en appeler, et quelquefois dangereux de différer de se soumettre.

« On prévient la licence des troupes en tenant des logements prêts à les recevoir, et l'on se preserve d'un pillage général par le consentement aux demandes du vainqueur. Dans une monarchie despotique, la division des villes en quartiers offre au tyran qui s'empare d'une place, la facilite d'un plan systématique de pillage, et les habitants souffrent infiniment moins en pareil cas que les citoyens d'une ville

d'Europe,

« Il y a une certaine considération attachée aux fonctions de ketkhoda. S'il * La charge de kethoda, (
jours le même voyageur, me
une institution admirable; (
qu'on en abuse souvent, mu
je la crois avantageuse pour
ple, car le kethoda ne sam
primer impunément; il s'espo
des plaintes continuelles, et le
tes sont généralement access
l'erse avec un grand empresses
pendant ils peuvent devoir l'
ment de la tyrannie; mus pe
l'institution dont on peut sa [
ser ?

* La police de Schiraz et el sur un excellent pied. J'ose d est impossible à qui que et soit tramer contre la gouverneme que le gouverneur de la vill connaissance avant l'exécution

 Le daroga est chargé de n différends qui s'élèvent dans zars d'entendre la plainte 4 qui s'y trouvent et d'y faire 🕸 appel. Un marchand manque role ou refusa de remplir 🐯 ment, on s'adresse au dan oblige le coupable à s'exécute debiteur se declare dans l'in lité de paver, il lui accorde 🖼 délai, qu'il determine selonis tances.L'humanité de la 🗷 mane laisse toujours au mate moyens de parer à un com inattendu Cependant , 🛍 outre legue on norte plain



ucrative; car, outre les I repoit et les extorsions net ordinairement, tous is lui fournissent, pour rotection et ses bonnes **mrées qu**'il leur demande. ncore un intendant de la t. dont les fonctions reszelles du daroga, celui-ci A suprême de la police jour, celui-là pendant la itendant doit veiller à la de la villé , arrêter les rouvent hors de chez eux ndue, et prévenir les vols le peut. Il entretient, iroga, un certain nombre i font continuellement des ins les rues, et se tiennent l'entrée des maisons susles marchands des bazars somme légère pour l'entte police. Si un maître st volé, l'intendant ou : **est re**sponsable du vol. uer les effets dérobés ou valeur, sur la déposition . Mais cela arrive assez or l'intendant est toujours vec les voleurs de la ville, t une obéissance aveugle Ce n'est pas qu'ils exerfait leur métier sous sa mais ils lui remettent, certaine partie de leurs : ils sont liés par cet inté-

le montésib sous les orga. Ses fonctions sont de k de toutes les marchanen vente dans chaque bavérisier l'exactitude des ures. Il ne procède qu'une naine à cet examen. Les onvaincus de fraude sont punis. Plusieurs ont ente de mort.

de la justice n'est appli-Persans qui habitent les villages et qui ont des tes. Les tribus errantes isprudence toute particue tribu a son chef, sous lequel se trouvent des Anciens, qui, pour l'ordinaire, appartiennent à la famille du chef de tribu. Ces hommes sont tout à la fois les magistrats et les officiers militaires de la tribu. La dignité d'Ancien comme celle de chef sont héréditaires. Lorsque dans une tribu il y a une affaire importante à juger, les Anciens se réunissent en conseil. L'affaire est discutée, puis décidée à la majorité des suffrages. Le mollah de la tribu fait ordinairement partie du coaseil des Anciens, et il expose, quand il en est requis, les dispositions du Coran ou des traditions.

Nous avons fait observer qu'en Perse le meurtrier est abandonné à l'héritier légal de la personne qu'il a assassinée. Le conseil des Anciens tache toujours d'obtenir pour le crime de meurtre que les parties en viennent à un accommodement, car, lorsqu'il n'y a pas eu transaction, l'offensé exerce des représailles qui amènent des haines irréconciliables. Souvent la personne chargée de venger le sang exige du meurtrier ou de sa famille des meubles ou des chevaux, et demande même queiquefois des femmes en mariage. L'homme qui reçoit ainsi une épouse ne paye rien à son beau-père, et n'est pas tenu d'assurer un douaire à sa femme. Cependant les usages varient sur ce point de tribu à tribu, et il en est quelques-unes dont les membres croient devoir se montrer implacables et exiger la peine du talion. Lorsqu'un homme appartenant à une tribu veut obtenir le pardon d'un meurtre, il prend une épée qu'il attache à son cou avec un cordon noir; il se presente ainsi en suppliant à l'héritier charge de venger le sang, et il lui déclare qu'il vient pour subir son sort. Quoique dans ce cas l'usage ne permette guere vengeance, on trouve rarement parmi ces barbares pomades un homme qui consente, même sur l'ordre de ses supérieurs, à sauver sa vie par une démarche regardée comme dégradante. Si un homme pauvre a commis un meurtre, et qu'après avoir été condamné à payer le prix du sang, il no puisse parvenir à se procurer la somme

qu'on exige de lui, il est obligé de norter à son cou un grand collier de fer et de demander l'aumône à tous les passants, jusqu'a ce qu'il ait réuni la somme nécessaire pour se liberer. Ces sortes de gens, dit Malcolm, sont les plus importuns de tous les men-

diants.

Le rapt et l'adultère sont très-rares chez les tribus errantes. Ces crimes sont presque toujours punis de mort, et ce sont pour l'ordinaire les plus proches parents de la femme insultée qui se chargent de l'exécution du conpable. Si l'innocence de la femme n'est pas bien prouvee, son père, son mari ou son fils, la mettent en pieces.

Si un chef de tribu se rend coupable du crime de trahison, le roi, lorsqu'il peut saisir le coupable, lui fait arracher les yeux ou le condamne a mort. Mais si un de ces chefs a mérité la peine capitale pour tout autre crime, l'affaire est renvoyre devant les tribunaux ordinaires, afin que son sang ne retombe pas sur la têté du monarque. Quand un homme d'un rang inférieur, appartenant a une tribu , et au service du roi, a mérité la mort, il est renvoyé devant son chef de tribu, qui pour l'ordinaire le fait exécuter surle-champ.

L'autorité du roi sur les tribus est toujours fort douteuse. Les Bakhtiaris et quelques autres encore n'ont jamais été completement soumis lis fournissent un coros de leunes soldats et

commencement de ce siècleme à environ soixante et quiem s de francs, se compose du prot terres appartenant à la court l'impôt foncier, et des taus denrées de consommation de marchandises. Autrefois, 🗎 possédait beaucoup de tares aujourd'hui, il est moins rich çoit un traitement en argest. O dans chaque province une rete les revenus publics pour le 🗗 des juges, pour l'entretien à quees, des colléges et des sal blissements religieux.

Dans les provinces paures, est percu ordinairement en mais quand les cultivateurs son ils aiment mieux payer en arge qu'ils evitent ainsi les tre auxquelles les exposeraientla t foi et l'avidité des collecteurs conformer à la règle , les costs devraient payer moitié en a moitié en argent. Les tribus payent une taxe suivant la ric le nombre de leurs troupeur

Le gouvernement possède, villes importantes de la Pi grand nombre de maisons q aux habitants. Les maisons q tiennent à des particuliers pay pour cent sur le revenu pres

A côté de ces impôts régul a des taxes deguisées sous le presents ordinaires et extrati les prescrits erd paires sont



i aqueduc, faire bâtir un en quand un membre de ale se marie. Cette sorte nt pas assis d'après des xes, devient quelquefois aux gens sans crédit. La a provient est évaluée à n**es du reven**u fixe ; ce qui des revenus du rovaume riron cent cinquante mils. Une partie seulement me est versée en argent royal; car il faut d'abord frais de perception; et, l'avons déjà remarqué, des en payent une partie s dépenses du gouvernepas bien connues; mais, olm, elies sont fort auiffre des recettes.

DUELLE. — FONCTIONNAIRES CARACTÈRE DES MILITAIRES MÉL

de pays où les habitants us de liberté qu'en Perse, oix de leur résidence. Si s fonctionnaires publics s qui sont peu nompitants du royaume peuoù bon leur semble, et à l'étranger sans avoir port. Cette facilité qu'ils **straire à la t**yrannie par ie des garanties les plus ient contre l'oppression . Il arrive souvent aussi is en appellent au roi; et ui emploie ce moyen est uté; car, en supposant roi ou ses ministres ne **posés** à lui rendre jusénagent, au moyen de des sujets d'accusation issent des prétextes soit r l'accusé, soit pour le partager avec eux les a acquises par ses exacer public le plus probe ijours se mettre à l'abri tions intentées quelqueennemis qui veulent le t convenir, comme l'ob-, que si les officiers qui occupent de grandes places sont portés à commettre des exactions, c'est le résultat de la nature même du système de gouvernement établi en Perse; car il faut absolument qu'ils se procurent les moyens de satisfaire l'avarice de leurs supérieurs, et d'échapper eux-mêmes à la honte et aux punitions.

La situation des officiers publics est extrêmement précaire. Cependant il n'y a peut-être pas de pays où les emplois, malgré les inquiétudes et les dangers qui les entourent , soient plus recherchés qu'en Perse, parce qu'ils donnent toujours de l'importance et quelquefois des richesses à celui qui en est revêtu. La position des magistrats inférieurs, placés entre des chefs avides et violents, qui exigent plus qu'il n'est dû, et une populace grossière qui refuse de payer ce qu'elle doit au fisc, est extremement pénible. Il y a quelques années, dit Malcolm, le gouverneur général du Fars consultait les officiers de sa cour pour savoir quelle punition il devait inflig**er à un voleur qui venait** d'être arrêté: Faites-le, dit nn seigneur à qui son âge et la privation de la vue donnaient le privilége de s'exprimer librement, faites-le directeur d'un district dans le Fars. Je ne puis, ajouta-t-il , imaginer aucun crime pour lequel ces fonctions ne soient pas une punition suffisante.

Le système de vénalité et de despotisme qui a longtemps pesé sur la Perse, n'a pas, suivant Malcolm, flétri le courage des habitants de ce royaume. «Les militaires persans, dit Scott Waring, vont toujours vantant leurs prouesses, quoiqu'ils n'aient peut-être pas vu un combat de toute leur vie. Cependant, on ne peut pas leur refuser la bravoure, ou, du moins, une ardeur qui pousse jusqu'au dernier soldat dans de fréquentes querelles où il y a souvent du sang repandu, et qu'ils auraient pu éviter sans compromettre leur honneur. Cette humeur querelleuse est surtout particulière à ceux qui viennent de la partie septentrionale de l'empire. Pour le moindre mot, ils dégainent; les amis se mettent de

la partie, et il arrive souvent que deux ou trois hommes restent sur la place

avant la fin de la querelle.»

La Perse n'est pas aussi pauvre que l'on pourrait le supposer. Les hants functionnaires et les nobles paraissent jouir d'une grande opu-lence. Les marchands et les habitauts notables des villes possedent des proprietés considérables. Dans les basses classes, on voit peu de gens qui monquent totalement de ressources, ce qui tient, sans doute, à la fertilité du sol, et aussi, il faut le dire à la louange des Persans, a d'heureuses habitudes de travail et de frugalité. Mais, quoique le peuple ne soit pas dans la gêne, il se plaint de sa pouvreté : ces plaintes ont pour but d'éviter les exactions auxquelles sont exposées les personnes que ton suppose riches.

L'armée se compose, en Perse, d'un corps considérable de cavalerie irregitlière, fournie par les tribus dont les chefs commandent toujours ces tronpes, et d'une matre a pied, aussi irrégulière, levée dans les villes qui doivent encore les entreteoir; et enfin de quelques corps disciplinés à l'européenne. La cavalerie irrégulière de la Perse moderne, dit Malcolm, ressemble à cette que les Parthes opposerent autrefois aux Romains; les hommes qui la composent ont conservé les habitudes et la mamere de combattre de leurs ancêtres, (comme its sont robustes et

trême répugnance toutes les fix n'est pas stimulee par l'espoir lage. Les hommes ne doivent le que pendant quel**ques mois és** sculement ; et , a'ils ne sont pu ges dans querque ens à l'appre tournent chez eus à l'appre ges dans quelque expédition, l'hiver. Le roi de Perse a toi près de sa personne un corps : lerse qu'on appelle les goulenou les esclaves du rot. La premiers nobles de la Perse tit honneur d'entrer dans cette qui n'excède pas le nombre (à quatre mille hommes. CES 6 sont parfaitement montés, # équipes aux frais de l'Etat; privent une solde plus forte q des autres troupes.

Presque toute la population Perse est armee; il y a, des férentes parties du royaume, i lice composee d'hommes ap aux tribus errantes, et d'habite villes et des villages. Cette 🕬 Instituce pour défendre les pr et préter main-forte a la pob peut aussi être appelee à mar de ses fovers loraque le goutt l'exige. Mais alors elle recous Elle monte, suivant l'estim plus probable , à cent cinquit hommes. Ceux qui la compo vent se pourvoir à leurs fras et de vêtements. Ils ne potto d'uniferme, et sont hanilés #



RICULTURE.

ferres de la couronne. NS.--- Labour.--- Sturcora-Lains Salés.

ie la couronne sont afultivateurs à des condiorables. Quand le proilte a été mesuré par un on prélève la semence. urnie par le gouvernede côté dix pour cent onneurs et les batteurs; partage egalement entre ermier. Les terres qui aux particuliers payent s peuvent être plus ou ent arrosées. Quand l'irsurée et provient d'un s fermiers payent vingt produit, déduction faite et de la part accordée urs et aux batteurs. Si conduits souterrains, le juinze pour cent, et si uits ou de réservoirs, il nq.

Olivier, dans son agritout dans le soin qu'il rer de l'eau pour l'arrores, qu'on peut se former ctivité et de l'industrie y a pas de pays habité ct qui ait plus besoin :rse : il n'y en a pas non : soit procuré autant de **elles,** où l'on ait creusé , où l'on ait éleve autant i eaux qui tombent des rant la fonte des neiges ans des canaux et cones champs; elles sont me celles des ruisseaux a l'inspection d'un offinm*é mirab, emir-ab* ou **, et** distribuées entre les ivant leurs besoins et la 'ils pavent.

orges des montagnes et orme du terrain l'a perrêté par des murs fort de neiges ou celles qui es pluies; on les a obliser dans de vastes bassins, afin de pouvoir les distribuer peu à peu dans la belle saison aux champs qui sont mis en culture; on a élevé ou soutenu leur niveau afin de pouvoir leur faire atteindre des terrains qui en seraient privés sans cette précaution.

« Lorsque les eaux, à leur sortie des montagnes, ont été assez abondantes pour former des rivières, on a établi des chaussées ou des digues sur leur lit pour faciliter les saignées qu'on voulait faire. »

« On distingue en Perse, dit Chardin, de quatre sortes d'eaux, deux sur terre, qui sont celles de rivière et celles de source, et deux sous terre, savoir, celle des puits et celle des conduits souterrains, qu'ils appellent carizes. Ils creusent au pied des montagnes pour trouver de l'eau; et lorsqu'ils en ont trouvé un filet, ils le conduisent par des canaux souterrains huit à dix lieues loin, et quelquefois bien davantage, les tirant du pavs haut en pays bas, atin que l'eau coule mieux. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache si bien menager l'eau que les Persans. Ces conduits ou canaux sont quelquefois creux de dix à quinze toises; j'en ai vu d'aussi profonds. On les mesure aisément, parce qu'à distance de huit en huit toises, on y voit des soupiraux dont le diamètre est grand comme nos puits. On me contait aussi en Médie que depuis soixante ans seulement , le nombre des canaux souterrains dans la province était diminué de quatre cents. Il n'y a assurément point de nation au monde qui sache si bien miner et faire des chemins sous terre que les Persans. Ces canaux souterrains sont d'ordinaire de huit à neuf pieds de profondeur et de deux à trois pieds de lar-

a Outre l'eau des fleuves et des canaux, ils ont celle des puits presque
partout le royaume. On en tire l'eau
avec des bœufs, dans de gros seaux
de cuir qui tiennent d'ordinaire le
poids de deux cents à deux cent cinquante livres. Ce seau a une gorge en
bas de deux à trois pieds de long et de
demi-pied de diamètre, qu'une corde

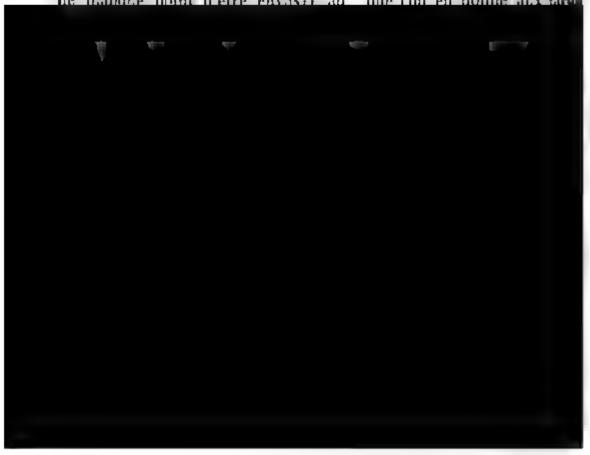
repliée vers le haut du puits tient toujours élevée, pour empêcher l'eau de sortir par le bout. Le bœuf tire ce seau par une grosse corde, qui tourne sur une roue planée de trois pieds de diamètre, attachée au haut du puits comme une poulie, et l'amène à un bassin joignant, où il se yide par cette gorge, et d'où l'eau est distribuce ensuite dans les terres. Il faut observer qu'afin que le bœuf tire plus aisément, on le fait tirer de haut en bas, le jardinier s'asseyant sur la corde; ce qui le soulage lui-même dans son travail, et soulage également le bœuf; de manière que cet art, tout rustique qu'il paraît, est commode et de peu de depense, ne requerant qu'un homme seul

pour en faire l'usage.

 Pour ce qui est de la distribution de Feau des rivieres et des sources, on la fait par semaines ou par mois, selon le besoin, en cette maniere : ou met sur le canal qui conduit l'eau dans le champ une tasse de cuivre, ronde, fort mince, percée d'un petit trou au centre, par où l'eau entre peu à peu; et iorsque la tasse va au fond , la mesure est pleine, et on recommence jusqu'a ce que la quantité d'eau convenue soit entree dans le champ. La tasse est d'ordinaire entre deux à trois heures à s'enfoncer. Cette invention sert aussi à mesurer le temps en Orient. Les jardins payent tant par an pour avoir de l'eau tant de fois par mois; l'eau ne manque noint d'être envasse au

courants des ruissesux, pour l aller de canton en canton et 🛳 en champ, selon ses ordres. C un office fort lucratif. Lorsqu'o que d'eau, il faut s'en aller pla lui, et il répond d'ordinairs qu point d'eau dans le pays; 🗯 qu'on lui fait un présent, the ne manque pas de faire pour perdre les fruits et la moissos. súr d'avoir de l'eau suffisame prix est différent de l'eau de ti de l'eau de source, celle-ci meilleur marché que l'autre qu'elle n'est pas si limonem

«-Le labour se fait avecus: par des bœufs maigres (car 🕸 de Perse n'engraissent pas 🕬 nôtres) attachés, non par les mais avec un arceau et le Ce soc est fort petit, et le ou fait qu'ecorcher la terre, p dire. A mesure que les silt tirés, les laboureurs romp mottes avec de grosses mail bois, et avec la herse qui est a de petites dents; et puis lièche ils unissent la terre et la en carrés comme des parterre dins, y faisant des rebords 34 pied, plus ou moins, selon faut donner de l'eau. La mest qu'il faut donner aux carres, c y en ait assez pour qu'un (puisse nager, et c'est de cette oue l'on en donne aux ta**rd**i



là aussi communément vé. Les passants ne s'en oas d'ordinaire, la sécher dissipant la mauvaise vit les villageois, la béche rès avoir déchargé leurs es au marché, curer les sure qu'ils passent parcharger leurs bêtes. Les n'ont pas l'égout sur la ne rentées par des paysans lont un présent de fruits avoir seuls l'entrée de la sont assidus à v venir naines, surtout aux gran-. où ils aiment mieux se fument de fiente de pixcréments d'hommes les s concombres, à quoi il nier plus chaud; et les nt qu'il y a une notable x fruits qui viennent sur fumées de ce qu'on emvés des gens qui mangent chair et qui boivent du n fait en Europe. On ne fumier sur la terre tel rte à la campagne, il la 'ce de chaleur. Les paysans is une grande fosse dans tout le long de l'été, et se est à demi pleine, ils la remplir de terre; la neige qui tombe dessus , qu'ils laissent ainsi rens durant, et au bout de c'est le fumier dont ils se li**stinguent** trois sortes de qu'on ramasse péle-méle, s paysans enlèvent à la es égouts et dans les priit point mélé de terre, et DD.

ie, soit sablonneuse, soit use, est capable de toutes mences, et il y en à qui x récoltes d'orge par anandes villes, la terre n'est pos; dès qu'un fruit est en replante un autre. Il it de deux à trois ans que fumée, elle se dessèche; refume aussitôt, on l'ar-

rose, et 'elle reprend sa vigueur.

«Le sol de la Perse varie beaucoup; mais presque partout il manque de l'eau qui seule pourrait le rendre fertile. La destruction de quelques canaux établis à grands frais peut changer une riche vallée en un triste désert. Les parties du pays qui sont bien cultivées donnent une haute idée de la prospérité que pourrait atteindre ce royaume sous un bon gouvernement.

« Les terres basses qui sont abandonnées pendant quelque temps, s'imprègnent peu à peu de sel marin et deviennent stériles : on n'y voit bientôt plus, dit Olivier, que des soudes, des salicornes, des anabases.

« Le sel de cuisine est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les bas-fonds; ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

« Toute la Perse offre de grandes plaines, dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue : tels sont ceux du Kirman, du Sedjestan, du Khorasan.

de la Libye, qui sont en général sablonneux et condamnés à une éternelle stérilité, seraient rendus à la culture si les terres, ordinairement argileuses et fortement imprégnées de sel marin, pouvaient être lavées par l'eau de la pluie, si on pouvait ensuite les arroser; car il faut noter que dans presque toute la Perse il n'y a aucune sorte de culture sans arrosement. Le blé est arrosé; la vigne elle-même est arrosée; les arbres fruitiers sont plantés dans les jardins soigneusement arrosés. »

AWEMAUK DOMESTIQUES ET SAUTAGES.

Parmi les animaux domestiques de la Perse, le chameau, le mulet et le cheval sont à la fois les meilleurs et les plus utiles. Les bornfs, que l'on n'emploie qu'à labourer la terre, n'ont rien de remarquable quant a la taille et à la beauté. Dans les parties sablonneuses de la Perse on prefère le chameau pour le transport des fardeaux; mais, dans le reste du royaume, les mulets sont d'un usage general et d'une force extraordinaire.

 Le chameau, dit Chardin, est un animal fort estimé chez les Orientaux. lis l'appellent navire de terre ferme, en vue de la grande charge qu'il porte, qui est d'ordinaire de douze à treize cents pour les grands chameaux; car il y en a de deux sortes, de septentrionaux et de meridionaux, comme les Persans les appellent. Ceux-ci, qui font les voyages du golfe Persique à Ispahan, sans passer plus outre, sont beaucoup plus petits que les autres, et ils ne portent qu'environ sept cents; mais ils ne faissent pas de rapporter autant et plus de profit à leurs maltres, parce qu'ils ne coûtent presque rien à nourrir. On les mêne, tout chargés qu'ils sont, paissant le long du chemin, sans licou ni chevestre. Le poil tonibe tout à cet animal au printemps, et si entièrement, qu'il paralt apprendre à vivre de pes és é quoi on les élève si bien, (des huit à dix jours saus bo pour le manger, cet animal e seulement celui qui mange l de tous, à beaucoup près, mai il y a lieu de s'étonner com si grand animal peut vivre & de chose. Il y a grande about ces animaux-là en Perse, et des bons négoces du pays avec quie, qui en tire une grandet Crux du pays n'ont qu'une bo ceux des Indes et d'Arabie deux. On élève, dans les par ridionales et orientales & comme vers l'Arabie et vers l ric, vers les Indes et vers le g sique, une sorte de chamei servir à la course. Ils vont: trot, et si vite, qu'un chevi peut suivre qu'au galop. Dan vinces situées vers le goife l on nourrit ces animaux 🕊 sec et de dattes, et l'on en 1 manger aux anes. On comp les hêtes de charge en Ori nombre de sept, parce que, 4 un palefrenier en peut panas Il y a encore une chose fort quer sur les chameaux, ce leur apprend à marcher, et : mène à la voix , avec une 🛎 chant. Les animaux règlent l cette cadence, et vont lente vite, survant le ton de voix, (même, quand on yeut leur



llement et non pas faute ors, s'ils en redemandent le leur donne. On assure ers des écuries du roi, en e pièce de cheval dans t, au bout de quelques **uoi la bēte est** morte, si , si c'est de fatigue, ou ;; car, quelquefois, un ne peut plus nourrir son en aise qu'il crève pour e, ou celui qui en a un ire la même chose pour un meilleur. On observe, : des chevaux, les mêmes l'on garde chez nous, et ois jours pour les rendre. ai rien du harnais et des rse, c'est la même chose ie, si ce n'est peut-être es sont encore plus légént, leurs chevaux ne se is ou tres-rarement, ce ze que le coussinet étant selle, le palefrenier voit plesse le cheval, et tous bat ce coussinet avec un l'amortir. Ces coussinets at brodés sur le derrière r le devant. Les Persans si court et à la genette les Turcs; mais ils sont nagnifiques que les Turcs 1818.

le nez aux anes, et quelmules, afin qu'ils aient et qu'ils respirent mieux On purge tous ces anirintemps, en leur donnant t, quatre ou cinq jours berbe légère et pleine 1 appelle hasil, qui les ent; et puis on leur donne herbe cinq on six autres eon méle ensuite avec leur , durant trois ou quatre ne monte point les checes premiers quinze jours: zarder l'écurie, et même six premiers jours on ne at de litière.

aux sont sujets à plusieurs ii, presque toutes, sont i nos pays. Par exemple,

en mangeant trop d'orge, les pieds de devant leur ensient; ils deviennent faibles, et il leur vient au poitrail une espèce de goître ou loupe, qu'on guérit ou en y appliquant le fer chaud, et en leur ôtant l'orge durant quelques jours, ou en perçant cette enflure, et en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquefois au nez des chevaux deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appétit et leur rendent le ventre enslé et dur comme un tambour, qui font que les chevaux veulent toujours être couchés; et, si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie nachan. Comme on la connaît d'abord, en prenant la bête au nez, on leur y fait promptement une incision de chaque côté, fort longue, et l'on tire ces cartilages les plus entiers qu'on peut, et aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, et sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil , dans la chair , qui les met en danger de la vie, et qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le cheval à terre; entin , ces animaux perdent encore l'appétit par une enflure des lèvres, qu'on guérit en leur perçant une veine dans le palais avec une aléne. Le remède à la plupart des autres maladies des chevaux qui leur viennent aux jambes , aux pieds , à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guérit sur-le-champ. Le feu, ainsi appliqué, est aussi un des meilleurs et plus sûrs remèdes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en Perse, avec beaucoup de succes, un secret pour engraisser un cheval, qui était de lui donner de la peau de serpent, mélée dans de la farine pétrie, dont on faisait des boules grosses comme des œufs qu'on lui faisait avaler. »

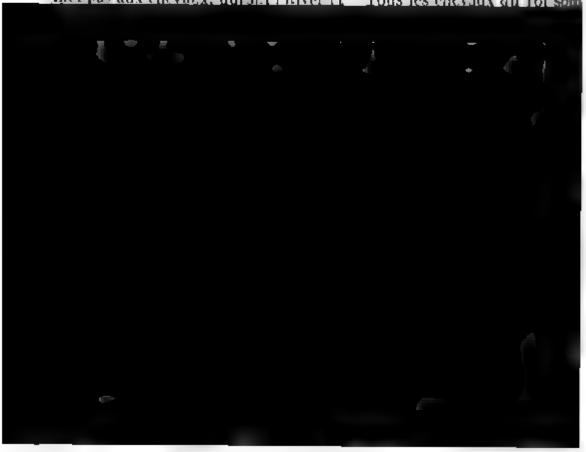
Il y a en Perse beaucoup de moutons; mais les tribus errantes qui possèdent les plus grands troupeaux n'apportent aucun soin à l'améliora-

tion de l'espèce.

course. Les Persans s'entendent bien en chevaux, et ont de bons palefreniers. On donne aux chevaux pour litiere leur propre funner, desséche et mis en poudre, dont on fait un lit epais de deux à trois pouces, fort uni et fort mou. On met tous les matins la fiente de ces animaux secher dans la cour, et sur le soir on la met en poudre, en la battant un peu. Comme elle est tout le jour à secher au soleil, elle y perd sa se**nteur, de sorte q**ue les couries ne sentent point mauvais. Ils usent encore d'un autre remede pour empécher cette senteur, qui est de méler du sel dans l'orge des chevaux, en la leur donnant a manger. Les etrilles du pays n'ont point de manches ; les bords sont deuteles et servent de grattoirs. On les frotte ensuite avec un feutre. Il n'y a point de mangeoire non plus, de même qu'en nos pays. Les chevaux mangent leur paille et leur orge dans un sac de poil qu'on leur attache à la tête : les fers de chevat sont plats, sans talon on crochet, et plus minces que les nôtres. Cependant, ils durent bien plus longtemps , ce qui vient de ce que les chevaux persans ont la corne beaucoup plus dure que les nôtres, et beaucoup meilleure, etant same et se laissant clouer partout, ce qu'il faut imputer à la bonté de leur climat. Ces fers, unis et lègers, font que les chevaux sont plus vites à la course, à ce qu'on assure. On ne met pas aux chevaex, durant i laver et

le froid, c'est pourtant plutôt nement qu'on les teint aissi; le fait en divers lieux, en ton sons. On fait à ceux du roi, p tinction, une dentelle de œu grandes dents et à fleurons, on fleurons des couronnes, et c fait qu'à ceux du roi seulence

 Il n'y a aussi que le roi que tenir des haras en Perse. Les neurs et les intendants des p qui en ont à eux les tiennents nom. Le roi a de très-grand partout, et particulièrement de l'ancienne Persépolis, où s plus beaux du royaume. Il a # ecuries dans toutes les prodans la plupart des graad€ C'est alin qu'il y ait tonjours vaux prêts a distribuer aux C aux artisans, et à tous ceux à la solde du roi, en quelqu que ce soit, et a tous les offic on n'en refuse pas à un de qui en demandent ; mais qua a une fois recu un, l'on ne pet rendre, il faut le garder et le On envoie quelquefois une s quantité de chevaux au roi, s haras ou par present, que se ne les peuvent contenir, et les distribue chez les partie sés, un en chaque maison. obligés de les nourrir jusqu'à les retire; mais ils peuvent: servir tant qu'ils les ont e Tous les chevaux du roi sont



ement et non pas faute z, s'ils en redemandent leur donne. On assure s des écuries du roi, en pièce de cheval dans , **au bout de q**uelques oi la bête est morte, si si c'est de fatigue, ou car, quelquefois, un peut plus nourrir son 1 aise qu'il crève pour , ou celui qui en a un e la même chose pour n meilleur. On observe, **ies chevaux , les** mêmes on garde chez nous, et is jours pour les rendre. i rien du harnais et des e. c'est la même chose , si ce n'est peut-être s sont encore plus légét, leurs chevaux ne se ; ou très-rarement, ce que le coussinet étant ille, le palefrenier voit esse le cheval, et tous at ce coussinet avec un amortir. Ces coussinets : brodés sur le derrière le devant. Les Persans i court et à la genette s Turcs; mais ils sont ignifiques que les Turcs úS.

e nez aux anes, et quelules, alin qu'ils aient t qu'ils respirent mieux n purge tous ces anintemps, en leur donnant quatre ou cinq jours berbe légère et pleine appelle hasil, qui les nt; et puis on leur donne arbe cinq on six autres on méle ensuite avec leur durant trois ou quatre **ne monte** point les ches premiers quinze jours: irder l'écurie, et même k premiers jours on ne de litière.

ux sont sujets à plusieurs , presque toutes , sont nos pays. Par exemple,

en mangeant trop d'orge , les pieds de devant leur ensient; ils deviennent faibles, et il leur vient au poitrail une espèce de goître ou loupe, qu'on guérit ou en y appliquant le fer chaud, et en leur ôtant l'orge durant quelques jours, ou en perçant cette enflure, et en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquetois au nez des chevaux deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appétit et leur rendent le ventre enllé et dur comme un tambour, qui font que les chevaux veulent toujours être couchés; et, si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie *nachan*. Comme on l**a** connaît d'abord, en prenant la béte au nez, ou leur y fait promptement une incision de chaque côté, fort longue, et l'on tire ces cartilages les plus entiers qu'on peut, et aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, et sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil, dans la chair, qui les met en danger de la vie, et qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le cheval à terre; enfin , ces animaux perdent encore l'appétit par une enflure des lèvres, qu'on guérit en leur perçant une veine dans le palais avec une alene. Le remède à la plupart des autres maladies des chevaux qui leur viennent aux jambes, aux pieds, à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guerit sur-le-champ. Le feu, ainsi appliqué, est aussi un des meilleurs et plus surs remedes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en Perse, avec beaucoup de succes, un secret pour engraisser un cheval, qui était de lui donner de la peau de serpent, mélée dans de la farine pétrie, dont on faisait des boules grosses comme des œufs qu'on lui faisait avaler. »

Il y a en Perse beaucoup de moutons; mais les tribus errantes qui possèdent les plus grands troupeaux n'apportent aucun soin à l'améliora-

tion de l'espèce.

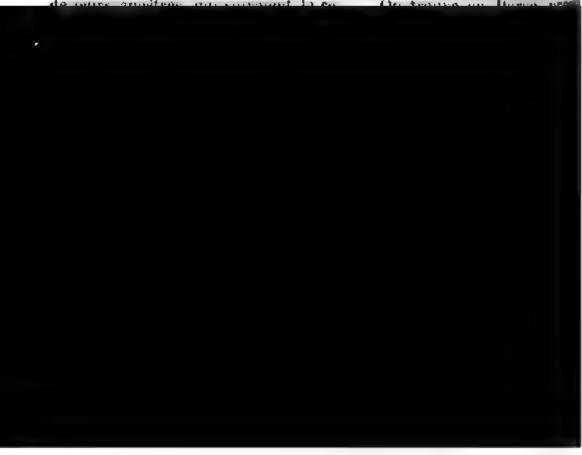
 La Perse, dit Chardin, abonde en moutons et en chèvres. Il y a de ces moutons que nous appelons moutons de Barbarie, ou la grosse queue , dont la queue pese plus de trente hyres. C'est un grand fardeau que cette queue a ces pauvres animaux, d'aufant plus qu'elle est ctroite au baut, et large et pesante en bas, faite en cœur. Vous en vovez souvent qui ne la sauraient troiner, et a ceux-là on leur met, en quelques endroits, la queue sur une petite machine a deux roues, a laquelle on les attache par un harnais, afin qu'ils la tirent plus facilement. »

La chair du porc etant defendue aux musulmans, cet animal est, pour ainsi dire , inconnu en Perse. « Ici (à Karakelissa en Arménie), dit Morier, pour la première fois depuis notre entrée en Perse, nous vimes des cochons; de grands teoupeaux de ces anunaux paissent sur les hauteurs. Ceux des Persans qui ne sont jamais sortis de leur pays connaissent si peu cet animal, qu'un de nos domestiques , habitant de Tauris, en avant aperçu un, s'écria : « Voyez quelle singulière brebis on trouve dans ce pays! *

Les mahometans regardent les chiens comme impurs; cependant les precieuses qualités de ce fidèle animal l'ont emporte sur le prejugé. Peutêtre même les Persans ont-ils connerve pour lui une partie de l'affection et que l'on sépare les moles, l ne souftre pas qu'une mals és vienne se niëler à celles 🛊 charge de surveiller. La force, rage et la férocité de ce chier :

son intelligence.

La Perse, comme tou 🎉 dont plusieurs parties sont #6 aboude en animaux sauvages, & bre desquels it faut mettre kt loup, le chacal, le lievre, [2] belier sauvage), la chèvre 🛊 tagnes, diverses espèces di 🕬 antilopes , et l'âne sauvage, ou « Cet animal, dit Olivier, 🖬 montagnes et les endroits ions la Perse. On le dit assez comm le Khouz stan, le Farsistat, man, le Sedjestan , et touta 🖢 meridionale de cet empire. en avons vu plusieurs dans 🖡 du roi à Tehran, qu'on 🛤 jeunes sur les montagnes trouvent à l'occident de C et qu'on avait élevés avet a facilité. Ils avaient un air l rouche, plus sauvage; un o plus dur, plus rétif ; une table vee, et probablement plus de 🖡 l'ane domestique. Leur poil & beau gris argenté: ils avait bande noire sur l'épine du do autre qui descendait sur 🗗 🕻 Ils nous parurent , du resie, férer de l'âne commun, et 🌢 rapporter a l'onagre des audi



ds frais sur le Kaflanélevée et déserte qui l'Aderbidjan; mais on rail aux Turcs qui, à ils étaient maîtres , voulaient avoir les · facilement en Perse. rail suffirait, dit Moe en Perse des che-B, excepté dans les n passe d'une plaine qu'alors le sol rocailines serait une grande ionter. C'est ce qui aroù les voitures étaient t empire. Darius resta char tant qu'il fut dans is, arrivé au passage , il fut obligé de mon-

r les routes, en Perse, rahdars, ou inspecins, chargés de lever caravanes. La brutades rabdars les font vageurs. C'est à eux police des grands chemmet quelque vol, ils 3 recouvrer les effets on les force de prouver mpossible de saisir les i**s l'homme** puissant r de recouvrer ce qui u. Ils contribuent d'ailla sureté des routes, iont trop éloignées les pour que les commufaciles; du reste, ils aitement l'état du pays; ablement de complices t peuvent, s'ils le veuicura retraites. L'indars envers les voyae croyance. La plupart yant pour tout émoluils peuvent retirer au par le voyageur, ils it rapaces.

des villes et ceux des es progrès assez grands 'agrément et dans les ils sont stationnaires siècles.

SCIENCES ET ARTS.

419

ARTS MÉCAPIQUES.

Dans les arts mécaniques, les Persans ne sont pas supérieurs aux autres peuples de l'Orient; ils travaillent bien l'acier. Leurs cimeterres, quoiqu'ils cassent avec une extrême facilité, sont d'une excellente trempe et d'un bon tranchant. Ils fabriquent aussi des armes à feu, et ont des fonderies de canons. Ils entendent parfaitement l'art du doreur et celui du graveur; ils savent parfaitement émailler sur or et sur argent.

« Pour ce qui est des arts mécaniques, celui où ils excellent le plus, et où ils nous surpassent peut-être, dit Olivier, c'est la teinture. Ils donnent à leurs étosses des couleurs plus vives, plus solides qu'on ne fait en Europe. Ils impriment celles de coton et celles de soie avec une netteté et une ténacité surprenantes, soit qu'ils emploient des couleurs, soit qu'ils procèdent avec des seuilles d'or ou d'argent.

« Chardin disait déjà : L'art des teinturiers paraît plus avancé en Perse qu'en Europe, puisque les cou-, leurs y ont beaucoup plus de corps et d'eclat , et qu'elles ne passent pas sitôt ; mais c'est moins à leur art qu'il en faut donner la gloire qu'à leur air et à leur climat, qui, étant sec et pur, produit cette variété de couleurs, comme aussi à la force des ingrédients de la teinture , qui , croissant la plupart dans le pays, sont employes tout frais et pleins de leur suc. Leurs couleurs de teinture et de peinture sont : le bol ou la terre rouge, le rounat, qui est l'opoponax, deux ingrédients qui sont abondants en Perse; le bois de Brésil, qu'on leur apporte d'Europe; le bois de Japon, et l'indigo qu'ils tirent des Indes. Ils emploient de plus, pour la teinture, plusieurs herbes et plusieurs simples de leur terroir; des gommes et des écorces d'arbres et de fruits, comme de noix et de grenade, et le jus de citron. Le lapis-lazuli se prend dans leur voisinage, au pays des Yusbecs; mais la Perse en est le magasin général. »

*Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi hons que reux de Turquie; ils apprétent fort bien en vert la peau du cheval; ils font du chagrin avec celle de l'âne; ils donnent à celles du veau et du chameau une force et une souplesse qui les rend propres à divers usages. Leurs cuirs sont fort bons, et surpassent de beaucoup ceux de Turquie; ils n'emploient pourtant, a ce qu'on nous a dit, que la chaux, le sel marin, et la noix de

galle. *

 Le chagrin, dit Chardin, se fait de eroupe d'âne et d'une grame qu'ou appelle en Perse tokhm Casbini, ou graine de Cashin, laquelle est noire, dure, et plus grosse que la grame de moutarde, dont on se sert au defaut de cette graine de Casbin. Le nom de *chagrin* , que nous donnons a ces peaux grenetées , vient assurément du mot persan sagri, qui veut dire crompe. Ils appellent ainsi la croupe de tout animal qui sert de montare; et ils donnent ce nom a cette sorte de cuir, parce qu'il se fait de croupe d'âne, comme je l'ai dit. Les tanneurs corroient le gros cuir, et le preparent avec la chaux. Ils n'ont point l'usage du tan, au lieu duquel ils se servent de sel et de noix de galle ; et cela suffit , à cause de la secheresse de l'air de leur

• Leur verre n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils font,

quand le roi vit cette porceiò mit à rire, demandant avec 🗷 que c'etait. On dit que les Bo mélent cette porcelaine de Pe celle de la Chine, qu'ils tran en Hollande. Il est certain que landais out heaucoup appris, @ a faire la faïence; et ils y rés encore mieux qu'ils 🛍 🌬 avaient la les caux aussi pura aussi sec qu'il est en Pera Chine. Les habiles artisans t vaisselle d'émail attribuent à heaute de la couleur.comme deja observé, disant qu'il y 🕯 (qui dissolvent la peinture et couler; au lieu qu'il y a des e la resserrent et la retienn l'etendre. Les pièces à quoi la persons reussissent le mieux. carreaux d'émail, peints et u mauresques. A la vérité, il 📭 rien voir de plus vif et de pl tant on cette sorte d'ouvrage, dessin plus égal et plus fls. L laine de Perse-résiste au feu, que non-seulement on fait l'eau dedans , sans qu'elle 🗯 mênie on en fait des marmi est si dure encore qu'on 🛤 mortiers à broyer des cos d'autres matières, et des f balle. La matière de ce bei è du verre et de fort petits & rivière broyés très-menu, 378 de terre mêlée ensemble, 🥰 fort brove et rule Ou fait



i de rafralchir l'eau. « Ce ie blanche qu'on en transarticulier, est qu'en été, fraschit merveilleusement : vite, par le moyen de la n continuelle. Les gens qui e frais et délicieusement t d'un même pot que cinq tout au plus. On l'humecte i première fois, pour ôter ; la terre, et puis on le ', plein d'eau et un linge our. Un quart de l'eau six heures de temps la previs moins de jour en jour, tin les pores se bouchent re crasse et épaisse qui est et qui s'arrête dans ces ue la transpiration est emces pots, l'eau s'y emen faut prendre de neufs. te ville quantité de pro-, où le peuple va puiser . La plupart de ces caves i à cinquante marches de fort hautes. L'eau en est , quand on la tire, que à la glace. Elle sort par 3 qui se ferment au robigrand régal que cette eau , qui est furieusement i et aux environs.

illent avec assez de dextéargent; et ils font avec le and nombre d'ustensiles

bles ne sont ni aussi beaux, npliqués qu'en Europe; n voit d'assez jolis ounenuiserie, d'ébénisterie, rie.

sans n'ont pas de fort iers en charpenterie, ce peu de bois qu'il y a t du peu de charpente ie d'ordinaire aux édifit pas de même à l'égard rs; ils en ont de très-haindustrieux dans la comoute sorte d'ouvrages de mosaïque, dont ils font pent des plafonds admitavaillent leurs plafonds en tiers; et, quand ils sont

achevés, ils les élèvent en haut, sur le comble de l'édifice et sur les colonnes qui le doivent supporter. J'en ai vu lever un tout entier, de vingtquatre pieds de diamétre, par le nioyen de plusieurs machines. Les Persans iont fort bien aussi les jalousies et les balustres. Les menuisiers travaillent assis à terre. Leurs rabots sont différents des nôtres, car ils jettent les copeaux par les côtés, et non par le milieu, ce qui paraît faire plus de besogne. Leur bois ordinaire étant du bois blanc, qui est fort tendre et sans nœuds, est fort aisé à travailler. Ils ont du bois admirable qui leur vient du Mazenderan, en grandes planches. •

Le même auteur fait les remarques suivantes sur les ouvriers persans: « L'observation que je veux faire ensuite sur la méthode des artisans de l'Orient, est qu'il leur faut peu d'outils pour travailler. C'est assurément une chose incroyable en nos pays, que la facilité avec laquelle ces ouvriers s'établissent et travaillent. La plupart n'ont ni boutiques, ni établis. Ils vont travailler partout où on les mande. Ils se mettent dans un coin de chambre, à plate terre, ou sur un méchant tapis; et, en un moment, vous voyez l'établi dressé, et l'ouvrier en travail, assis sur le cul, tenant sa besogne des pieds, et travaillant des mains. Les étameurs, par exemple, à qui il faut tant de choses en Europe pour travailler, vont, en Perse, travailler dans les maisons sans qu'il en coûte un double davantage. Le maître, avec son petit apprenti, apporte toute sa boutique, qui consiste en un sac de charbon, un soufflet, un peu de soude, du sel ammoniac dans une corne de bœuf, et quelques petites pièces d'étain dans sa poche. Quand il est arrive, il dresse sa boutique partout où vous voulez, en un coin de cour ou de jardin, ou de cuisine, sans avoir besoin de cheminée. Il fait son feu proche d'un mur, asin d'y appuyer sa vaisselle; quand il la fait chauffer, il met son sousslet à plate terre, et en couvre le canon d'un peu de terre, détrempée et

accommodée en voûte; et puis il travaille comme s'il était dans la plus grande et la plus commode boutique. Les orfévres en or et en argent, comme les autres, vont aussi travailler partout où on les mande, quoiqu'il semble que les outils qu'il leur faut soient moins aises à remuer. Ils portent une forge de terre, faite presque comme un réchaud, mais un peu plus haute. Le soufflet n'est qu'une simple peau de chevreau, avec deux petits morceaux de bois à un bout, pour former l'ouverture par où l'air entre; et, quand ils s'en veulent servir, ils attachent un petit canon à l'autre bout, qu'ils fourrent dans la forge, et soufflent de la main gouche; ils tirent co soufflet plié comme un sac, hors d'un sac de cuir qui leur sert de peau a limer, dans lequel ils serrent aussi une pincette, une lingotière, une filiere, une enclume, un marteau, des limes, et d'autres petits outils. Le maltre porte le sac, et l'apprenti la forge ; et on les voit aller en cet état partout d'où on les envoie querir, et s'en revenir, le soir, avec leur boutique sous le bras. Quand l'ouvrier veut fondre, il fait ses creusets a mesure qu'il en a besoin; et, quand il veut travailler, il attache sa peau à sa forge, et met son enclume en terre, proche de lui, et travaille sur ses genoux. La raison pour laquelle on fait travailler les oude l'or et de l'argent, l'artiperdu ; il reparaîtra lorque quillité sera parfaitement ret que le commerce reprendra u opérations.

a On fait avec la laine de d à Yezd et à Kirman, des di rieurs à ceux de Cachenia pourtant assez fins pour être chés par les personnes riches

« On fait aussi, avec le poi vre, des étoffes qui résistent les autres à la pluie; elles s quefois aussi fines que pou camelots, quoiqu'elles appre nos bouracans pour la rudes nomme habbé, habba; elles rent pas de celles de même s fabrique en Syrie, et dont p

parle ailleurs.

« Ni les mousselines, ni les ces toiles très-fines de coton avons longtemps tirées d'ispont fabriquées en Perse étaient apportées de l'Inde. de la Perse, le même que nous vient de la Turquie-assez fin, n'a pas non plu consistance pour permettra doune, en le fliant, ce qu'exigent les toiles dont me de parler. Toutes les toiles faites en Perse, sont assez ou assez communes pour ét tée de tout le monde; elle tres les toiles n.éme.



irt à leurs découvertes. lont ils s'enveloppent, lonnant de l'importance ilgaire, fournit à quelrs le moyen de dépouilis riches et crédules qui udre à leurs belles pro-

e d'Alvend, près de Hait, suivant les Persans,
es indispensables pour
erre philosophale. C'est
son que plusieurs des
environs passent leur vie
On lit dans l'Histoire de
olm, qu'un riche marsa persuader par un
que celui-ci avait enfin
nière de faire de l'or.
t-il, si moi, qui suis
e pauvre, j'allais tout à
ntre de mes richesses,

sans peine par quel es suis procurées, l'on et l'on me mettrait à la **'à ce qu'on** e**ût** obtenu 'élations. Mais, si vous secret, vous pourriez ans le moindre danger; inc de vous le faire conès des expériences réiemeurez convaincu que point à vous tromper, ierez une petite partie ue vous aurez acquises, es jours aupres du tomeureux Ali. Comme ce ans un pays qui appars. je n'aurai pas à crains que ma découverte me ans ma patrie. Le riche ita foi aux paroles de i lui fit connaître toutes **'il deva**it mett**r**e dans le ité cependant une cervelée terre de Badious, alchimiste, se trouvait urgeois en fit demander, jues lui en rapportèrent me petite quantité qu'ils e à un prix raisonnable. nit aussitôt ses creusets obtint de l'or. Le marfaire lui - même l'expérience, et il obtint un résultat trèssatisfaisant. Il paya aussitöt deux mille tomans à l'alchimiste, qui partit inmédiatement pour la Turquie. Après son départ, le marchand voulut recommencer ses expériences; mais il apprit avec surprise que l'homme chez lequel il avait acheté cette terre de Badious était en fuite. Il en fit demander vainement dans toutes les parties de la Perse. Personne n'avait jamais entendu prononcer ce nom. La rage du marchand lit bientôt découvrir la fraude dont il avait été victime. Le fripon, qui l'avait pris pour dupe, avait glissé dans quelques paniers de terre trente ou quarante pièces d'or; et il avait donné ensuite cette terre à vendre a des compères. Quand le marchand s'aperçut de la supercherie, l'alchimiste était déjà hors d'atteinte ; et il eut à supporter, outre la perte de son argent, les sarcasmes, et les moqueries de ses concitoyens.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Les Persans ne connaissent ni l'anatomie ni la circulation du sang; aussi leur adresse et leur intelligence comme chirurgiens est-elle égale à leur science en médecine. Ils partagent les maladies et les remèdes en quatre divisions, chaud, froid, humide et sec. Si, par exemple, une maladie a été causée par l'humidité, il faut administrer des remèdes secs; les maladies chaudes doivent être traitées par des remèdes rafraichissants. Cette classification des maladies paraît fort arbitraire; mais les Persans sont tellement esclaves de l'habitude, que, bien que disposés à avoir confiance dans les médecins européens, ils refusent de se conformer à leurs ordonnances quand elles se trouvent en opposition avec leur système.

« En Perse, dit Olivier, la médecine est plus honorée qu'en Turquie, et cela vient sans doute de ce que les Persans sont bien plus civilisés, bien plus instruits que les Turcs. Cette science n'y est pourtant pas enseignée, comme en Europe, dans des écoles publiques : ce sont les médecins eux-

mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent regulierement des leçons, et qu'ils instruisent le mieux qu'ils peuvent. Ces lecons consistent a donner quelques idées peu détaillées , peu étendues de la structure du corps humain , à faire l'énumeration de toutes les maladies qui nous affligent , a parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent; mais, ce que le medecin a le plus en vue dans ses legons, c'est d'apprendre a son eleve a distinguer les médicaments les uns des autres, à connaître leurs proprietes, a composer des opiats , des electuaires , des sirops ; à donner , en un mot , aux remèdes qu'il veut employer, toutes les formes dont ils sont susceptibles.

 La medecine des Persans n'étant fondée aujourd'hui ni sur l'anatomie, ni sur la physique, on peut la regarder comme une science purement conjecturale et routinière, peu propre a obtenir des resultats certains.

« On connaît bien encore dans ce pays les ouvrages de Galien et d'Avicenne; mais leur doctrine n'est plus suivie, ou elle est considérablement altérée.

 Toute la science du médecia persan se borne à reconnaître la cause pretendue d'une maladie, età la combattre par son contraire. Par exemple, s'il n'apercoit au malade, ni forte chaleur

hams, aux fomentations. Si la v provient de l'hymide, comme 🛊 hydropisies et autres affection blables, il emploie des opiats i electuaires , faits avec les racis plus ameres, les fleurs les plus tiques, les resines les plus ch Pour les vents intérieurs, il fait de poudres carminatives, de zoards, des peries, etc. Pour le vaises digestions et pour la fr des organes de la génération. prendre le salep, le bézoard, le l'ambre, la myrrhe , l'aloës. Li decins ont, à cet effet, un grant bre de conserves stomachique lectuaires aphrodisiaques, d'opi ritants.

« Dans la plupart des maladie níques, et dans presque touter qui dépendent de la lésion d' cere, le hasard conduit leur 🕬 s'ils procedent en se rendant ra ce qu'ils font, le diagnostic # vant erroné faute de connie anatomiques, le traitement au ont recours ne peut qu'être v Par une longue babitude de des malades, les plus judicieux eux distinguent bien, au premit d'œil, une maladie d'une aut jugent, par les symptônies qu'e sente, si elle menace la vie du D mais, comme ils sont presque b dans l'erreur sur les causes qui duisent, ils ressemblent assez i



ient jamais de se faire remèdes qu'ils aduoiqu'ils n'aient en génért que des notions trèsils ont une jactance, un ce, qui en imposent aux e. Jamais ils ne sont emnais ils ne sont pris au inis d'un petit sac, dans ivent quelques plantes, rues, et quelques instruanent, à l'instant qu'on in breuvage ou un opiat; t des ventouses ou le les cautères, tirent du ; leur malade au bain ou tout sans discernement idre raison de ce qu'ils

raître aussi dans les camme dans les villes, une e charlatans non moins ux parler des derviches. is et autres religieux: jamais recours qu'à des erstitieuses, pour lescent, comme les autres, d'avance. Nous rapporijet, ce dont nous avons i à Tegrich.

nt un jour de la promehuit heures du matin, roupi sur un tapis, dede notre maison, un **age avancé** : il était ennd nombre de femmes; rès-belle figure; il portrès-longue et très-touiit à sa ceinture une : il tenait une plume il distribuait de l'autre de papier écrit. Nous es un seul instant, et r donner le temps à ce us faire place.

t informés, en entrant ce que cet homme faide ces femmes, on nous it à chacune d'elles un ın, au moyen duquel il , non - seulement des s étaient affligées, mais me, pour quelque temps, à venir; il recevait de chaque morceau de papier six pouls (le poui vaut un peu plus d'un sou).

« Ce manége dura plus d'une heure. Le derviche était étranger : il devait quitter Tegrich le jour même; il fallait se hâter de profiter d'une occasion qu'on pouvait ne pas avoir de longtemps. La récolte fut bonne : il y eut plus de cinquante versets distribués. Quand la foule se fut dissipée, et que le derviche jugea qu'il n'y avait plus rien à gagner, il entra chez nous, salua fort gracieusement, s'assit sur un tapis, salua de nouveau, et nous dit qu'il venait de bien loin pour nous voir. Il savait que nous étions des médecins européens; il s'adressait à nous pour trouver du soulagement à un mal cruel, qui le faisait souffrir depuis plus de quinze ans; il avait une hernie inguinale. Nous répondimes au derviche que nous étions surpris de nous voir consultés par un homme aussi savant que lui. Vous êtes un médecin bien plus habile que nous, lui dimes-nous: les remèdes que vous donnez ne vous coûtent rien et vous rapportent de l'argent; les nôtres nous coûtent cher et ne nous sont pas payés : d'un mot vous guérissez; nous parlons beaucoup, et bien souvent nous ne guérissons pas.

« Le derviche avait de l'esprit; il était gai; il répondit fort bien à nos plaisanteries, puis il nous raconta fort au long, avec une ingénuité apparente, les cures merveilleuses qu'il avait faites : c'étaient des personnes qui étaient sur le point de perdre la vue, qui l'avaient recouvrée au bout de quelques jours; des estropiés qui avaient repris presque subitement l'usage de leurs membres : c'étaient des agonisants qu'il avait arrachés des bras de la mort. Il nous cita un grand nombre de femmes stériles qui avaient eu, avant la sin de l'année, la satisfaction d'être

mères.

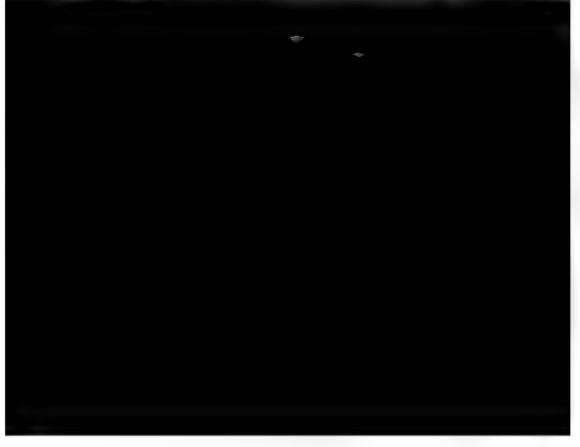
« Il entremélait à tout cela des réflexions fort pieuses sur la toute-puissance de Dieu, de Mahomet et d'Ali; il parlait de lui avec toute l'humilité possible; mais on voyait bien qu'il avait l'orgueil de se croire un être important, un être plus favorisé du ciel que le reste des hommes. C'etart l'immble serviteur de Dien, qui, s'il avait pu, aurait ete le plus redoutable tyren des hommes.

 Tout cela ne tendait pas à nous en imposer : le derviche nous jugeait plus favorablement. Son dessem etat do detruire , auprès du chef des villages et de quelques habitants qui se trouvaient avec nous, la mouvaise impression que nos plaisanteries, avaient puproduire sur eux. Quand il eut fint, nous demandames une ecritoire et du papier pour lui donner un remede analogue a ceux qu'il venait de debiter. Il comprit notre intention: il eut re**cours alors à u**n apologne dont le sens était, que tous les animaux ne pouvaient s'accommoder de la même nourriture. Il faut au plus grand nombre des ainments grossiers, des aubstances ligneuses, des vegetaux communs : **fort peu se** nourrissent du suc mielleux qui se trouve dans les fleurs : « Je donne aux autres la nourriture gros-Mère qui leur convient; je viens recueillir auprès de vous le miel dont j`ai besoin. ≥

« Nous ne voulûmes pas pousser plus loin nos plaisanteries, quorqu'il ent peut-être été utile de démasquer l'imposteur; nous conseillames au derviche de faire usage d'un bandage, dont nous lui fimes aisement comprendre la forme et la propert de

long évanouissement dont o sez de peine à me faire res avait avec nous, par booker rurgien français, assez ist profession, qui me second mieux, et ce fut le senihoi je fus secouru; car il a'y t vivante à Tanguedelau, et serviteurs étaient fort mil pendant Dieu, en ses grack cordes, me fit trouver 🗢 📭 le plus necessaire, savoir, 🧟 porter promptement deces i donnes, et d'un si méchad alla chercher des hommes aux villages voisins; il 🙉 🖠 qui avaient plusicurs foit [malades en brancard,et qui ■ un avec des cannes et tel d'arbre , sur lequel ils enirg me porter jusqu'a la ville 🛊 ne fatiguerai point le lecteur de ce que je souffris duta min : je dirai sculement 🕶 premiers jours, la flèvre con jiétais accablé était accom défaillances que chacun pre l'agome, mais qu'au troises fus délivré de ce dangérent! par une crise que l'on trous reuse.

« Le 27, j'arrivai à Lar. »
jour, car on ne me porb
nuit, à cause de la chaleur;
j'envoyai querir le médei
parreur. Il attact un relais.



et la lui serrai en le rele un ange. Lui, sans
le question sur le temps
de ma maladie, se mit
mance. Il la fit sur trois
lets, et les donna à un
apothicaire, qu'il avait
li, prescrivant de quelle
traiterait, et le régime
garder. Comme il allait
criai: Monsieur, j'élur. « Je le sais bien, me
lais dans un moment
raichi. » Et il s'en alla,
apothicaire aussi.

outume en Perse que les cbacun leur apothicaire répare toutes leurs or-: qui, d'ordinaire, a sa iant leur maison: ineme es villes, toutes les bouicaire appartiennent aux toutes entières, en telle ipothicaire n'est qu'un s, ou en partie, c'est-ànédecin et l'apothicaire é. Les l'ersans prétenlà la coutume ancienne, pratiquait du temps de ant que c'est une excelon, tant contre les méthicaires, que contre le foi que plusieurs apporréparation des remedes. heures, le garçon apoavec un plein panier de s consistaient en deux sion, une tasse de conchissante, où il y avait tes de contre-poisons; de deux pintes au moins, et la plus dégoûtante du bouteilles d'eau de cruche de tisane. Je fus la vue de tant de remèmaginai qu'il y en avait s comme pour moi; je garçon pour qui était our vous, monsieur, me 'e**st ce q**ue le médecin ié de prendre ce matin; e le plus vite que vous je n'eusse pas été si marais opposé à une si extraordinaire façon detraiter le monde, mais je fis sans réplique ce qu'on me disait. Je bus l'émulsion, je pris de suite la moitié de la confection; mais, quand ce fut à la médecine, je n'en pus venir à bout, tant le cœur me soulevait contre. Je dis à l'apothicaire qu'il m'était impossible de la boire en un coup. Cela ne fait rien, me répondit-il, buvez-la à reprises. Je le fis donc, animé par la passion de guérir; et ensuite je pris encore le reste de la confection, sans quoi j'aurai**s sure**m**ent** tout rejeté. Sur les dix heures, l'apothicaire me dit que j'allais avoir la plus ardente soif du monde, et qu'il aurait bien voulu me pouvoir donner à boire à la neige, mais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en eût. Je lui proposai d'en tirer, pour de l'argent, de l'officier qui l'avait en garde; il me répondit que cette voie ne réussirait point, parce que , comme il y en avait fort peu , on mettait le scellé sur le lieu où on la gardait. J'appris dans la suite que la neige qu'on a a Lar vient de neuf journées de chemin, et que, quelque précaution que l'on prenne en l'apportant , la chaleur est si grande, que ce qu'on apporte dans la ville n'est que la huitième partie de ce que l'on a chargé sur le lieu , le reste se fondant chemin. Comme dans l'extrême ardeur de ma lièvre, je me ligurais les plus grandes délices à boire à la neige, j'en envoyai demander au gouverneur, qui m'en envova sur les onze heures ; et, comme j'étais alors dans la plus forte altération qu'on puisse ressentir, je bus aussi avec le plus grand plaisir qu'on ait jamais bu. Mon apothicaire était toujours près de moi ; le médecin lui avait ordonné, à ce qu'il disait, de ne me pas quitter, et c'était lui qui me donnait à boire. Il remplissait d'eau de saule une grande porcelaine; il mettait un bon morceau de neige dedans, et quand il le vovait à demi fondu, il me la mettait à la main, en me disant de boire tant que je voudrais. Le plaisir que je prenais à boire, était d'autant plus grand, que la liqueur était fort agréable, et que je buvais par ordonnance du médecin.

J'étais dans une salle basse assez fraiche, où mon lit était étendu a terre; on l'arrosait d'heure en heure, tellement qu'on pouvait dire que ma chambre était toute en eau; répendant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de ma fièvre maligne, qui s'irritait par tant de remèdes rafraichissants, au lieu de

dimiquer.

 L'apothicaire se mit là dessus à faire ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, et fit étendre une line natte à la place, aur laquelle il me fit coucher tout nu en chemise, sons mettre autre chose dessus que deux oreillers an chevet, et sans me faire couvrir. pas mēme d'un drap, et puis il lit venir deux hommes pour m'éventer. Mais comme tout cela ne servait encore de rien et que j'étouffais toujours de chaud, mon apothicaire, qui ne se lassait point de m'aider , At apporter deux seaux d'eau fraiche; et, m'avant fait mettre sur une chaise où deux bommes me tenaient, il me les versa sur le corps, des hanches en bas, peu à peu, et ensuite prit une grande bou-teille d'eau rose, et m'en baigna de la même sorte la tête, le visage, les bras et la poitrine. Je benissais cu mon cœur la médecine persane, qui traitait les malades si voluptueusement; mais notre chirurgien français, qui était toujours à mon chevet, ne put retenir son indignation. « Cet homme-là vous tue, monsieur, me dit-il pitoya-

 Elle se passa si vite essi une heure après midije n'esa du tout, au jugement même rurgien français; il en étal terdit, et moi j'en étais trass joie.Après avoir élevé 🛤 Dieu, comme à la première s dis à mon apothicaire que pu ble de joie je demandais à voi decin : Il reviendra tantot, == dit-il, quand les médecies operé. Je les avais prises à 🐲 res, comme je l'ai dit, et je 🕦 senti depuis que le poids, 🕶 fort enflé, mais sans me 😘 tranchées ; de sorte que je 🕬 🖼 qu'elles ne me feraient rien, * vertu s'en était exhalée dass 🛍 continuelles. Mais, au bout 📭 d'heure, l'opération comment deux heures entières, ses douleur, ni même beaucoup (tion.Le soir, le médecia me 👣 que je regardai comme 👊 🌶 ou comme Esculape : il 🐱 🏗 l'apothicaire comment j'avis journée, et il m'ordonna 💵 🖡 riz cuit à l'eau, avec de la 🥰 de l'écorce de grenade sèch ensemble. Il y avait cinq jos n'avais pris aucune nourritm

 Le 28, à mon réveil, je p un peu de flèvre, sur quoi le m'étant venu voir, m'orda emulsion de semences froide



int de violence durant ie je pensai succomber La nuit me fut encore e jour, l'ayant passée les douleurs, avec un e fièvre, de sorte que : matin aussi mal gu'on lon médecin me trouva à l'ordinaire, me remion; car, après m'avoir ils, il me dit qu'il m'alr des breuvages qui emt ce qui me restait de l**élivrera**ient tout à fait. wint, mais je ne puis oyens il se servit pour element qu'on me fit nintes d'émulsion, sur avec une grande prise omme les jours précédemi-heure après un m'étant endormi, je 'ès midi sans fièvre, le le cerveau dégagé, semblait, parfaitement ais pénétré de tant de la pouvais exprimer, la parole de mon meoyais un oracle, que la

firma le 31 au matin, et e vivre, dix jours duet de riz, sans autre bout de ce temps je tre à vivre à mon ordiandai dans combien de me mettre en chemin; pue deux autres jours fisaient, et qu'après je et me trouverais assez monter à cheval. Il ore une grande prise une autre prise de cors jours précédents.

iendrait plus.

il vint me voir et me our la dernière fois, plus besoin de ses vit ordonné à l'apothirter de quoi faire dix enseigner à mes gens t une boîte de confecet de mithridate rau poids de trente-cinq t, pendant autant de

jours, je prendrais une drachme à mon réveil, et boirais dessus un grand verre d'eau. Il me dit que c'était pour me réchauffer et me fortifier l'estomac, que tant d'émulsions et de semences froides avaient beaucoup affaibli. »

Un médecin anglais, M. Jukes, se trouvait à Ispahan en 1804, pendant qu'il y avait un grand nombre de maux de gorge ulcéreux. Un grand nombre de malades moururent parce que les médecins avaient décidé que cétait une maladie chaude, et qu'elle devait en conséquence être traitée par des saignées et des remèdes rafraichissants. Le même médecin parle encore de divers cas de dyssenterie, dans lesquels il avait recommandé l'usage du mercure, sans pouvoir obtenir qu'on essavât l'emploi de ce spécifique. Le mercure, disaient les médecins persans, est un remède chaud, et ne peut , d'après cela , être administré dans une maladie chaude. Ils eurent recours a la glace et à des boissons rafraîchissantes. M. Juks vit périr un grand nombre de malades, qui, suivant lui, anraient échappé à la mort, s'ils avaient été convenablement traités.

La petite vérole exerce de grands ravages en Perse. Les médecins du pays connaissent l'inoculation, mais sis n'en font guère usage, et les préjugés se sont toujours opposés, jusqu'à présent, à l'introduction de la vaccine.

Tout ce que nous venons de dire sur la médecine des Persans s'applique aux habitants des villes. Les tribus errantes n'ont guère de médecins dans leurs camps; mais comme la nourriture des gens qui composent ces tribus est frugale et saine, et que d'ailleurs ils font toujours beaucoup d'exercice, ils ne sont sujets qu'à fort peu de maladies, pour lesquelles les vieillards et les vieilles femmes de la tribu possèdent toujours quelque spécifique.

« A mon retour en Perse, en 1800, dit Malcolm, presque toutes les personnes composant la mission furent attaquées de cécité. Cette maladie était produite par la blancheur

éclatante de la neige qui couvrait le pays. Je devios avengle moi-même, et je reçus un message de la part de la femme du chef chez lequel j'etais logé. Cette femme me fassait dire qu'elle connaissait pour mon mal un remede qui me retablicait promptement, si je voulais consentir a me le laisser appliquer par ses domestiques; j'y consentis sans peine. Aussitôt on apportadevant moi un grand vase plein de neige, et l'on m'engagea à en approcher mon visage. On jeta une pierre rougie au feu dans cette neige qui fondit à l'instant, et la vapeur me procura une transpiration que l'on augmenta encore en me jetant un drap sur la tête. Je sobis deux fois cette opération fort désagreable, et je me trouvai ensuite complétement gueri. Il est à remarquer , du reste , que les Persans extremement superstitieux ont beaucoup plus de foi aux ammettes et aux talismans qu'aux medecins. Peut-être n'ont-ils pas tort, vu l'ignorance de leurs mederius. »

Quelques personnes pretendent posséder, par droit heréditaire, la vertu de guérar certaines maladies. Les chefs des tribus qui habitent les montagnes qui séparent la Perse du pachalik de Bagdad, prétendent avoir le donde guérir une certaine fievre intermittente trèscommune dans le pays, en donnant force coups de bâton au malade. Un de ces chefs ayant remarqué une personne attachée à l'immassade du ge-

remède contre la fièvre. Ce homme répondit que oui, et 🕻 toujours content du succes. L' sadeur anglais lui fit encore 🛊 questions sur la maniere des prenait pour appliquer son trak J'attache, dit-il, les bommes pieds et je les frappe vigourse à coups de bâton , en leur di inème temps des injures de mi remplacer le fris**s**on **par la colè** crainte. — Reussissez-vous to demanda **Malcolm. — Toujus** pondit-il.— Avez-vous quelque des autres que les hommes de tribu? — Quelques-uns; cent sinage, qui ont du bon sens, r me trouver lorsqu'ils ont la fil Vos frères , lui demanda alo coim, ont-ils comme vous le guérir cette maladie? — Nos. dit il aussitöt; c'est un privi n'appartient qu'au chef de la fa

mathématiques, astronomie, and Géographie.

Les Persans n'ont fait sin grès dans les sciences exactes connaissances en mathématique assez bornees; et ils n'etudies l'astronomie que pour devesir dans l'astrologie judiciaire, se l'aquelle toute la nation, depui jusqu'au dernier paysan, a grande confiance.

« Pour mieux concevoir en fiance les Persans ont dans l'as-



are qu'il y a une excelistronomie et d'astroloprofesseurs même dans envoient étudier leurs pus les endroits de la aussi que ce qui fait que tronomie a été plus culie dans cette province de st que l'air y étant trèsr, l'on a plus de moyen itinuellement les mouveres.

surer que les astrologues tent plus de quatre milsur quoi l'on raconte in d'eux, qui avait cinlivres d'appointements, è requete au roi Abbas. , pour avoir une augmenen lut indigné, et comlui apportat un extrait nents des astrologues. a tout le corps dans la ; ils employerent tout our faire faire ce rôle le se pourrait; et comme oup d'amis, le rôle ne douze cent mille livres; ssurer que leurs appoinent au double ; et comme i, qui rendent trois fois prix pour lequel elles s, on pourrait compter euls à quatre millions. que le roi leur fait en asions, qui reviennent **, sont encore évalués à** l'année. La charge de ogues a cent mille livres its. Celui qui la remplistemps s'appelait Mirza ird fort grave et fort me que son frère ainé, large avant lui, et le fils jui est à présent second cinquante mille livres its. Cet ainé fut privé de ant ete prive de la vue roi; c'était sous le règne l du roi d'a-présent. Il r d'assemblée publique, us les grands s'étaient la coutume, et le chef s comme les autres, que

le roi fit justice de cinq ou six grands seigneurs qu'il fit mettre en pièces en sa présence. Le roi regardait attentivement l'assemblée durant cette sévère exécution , observant la contenance des gens; il aperçut le chef des astrologues qui clignait à chaque coup de sabre, comme ne pouvant regarder un si horrible carnage. Le roi, qui en fut indigne, cria à un gouverneur de province qui était assis près de lui : Enlerez les yeux de ce chien qui est a votre main gauche; ils lui font mal; il ne saurait s'en servir. Ce qui fut exécuté à l'instant. Abbas II étant venu à la couronne, prit cet astrologue en ses bonnes gràces, et lui donna cinquante mill**e** francs d'appointements. Son fils a un train de gouverneur de province , étant toujours suivi de huit ou dix cavalier**s** fort lestes. Au reste , tous les astrologues du roi ne sont pas égalemen**t sa**vants; il v en a même qui ne le **sont** que fort superficiellement; cependant ils ne laissent pas d'entre**r au service** du roi par le grand crédit de leurs parents.

« Les astrologues sont toujours pleins de jalousie contre les médecins, comme également puissants, riches et recherchés; c'est a qui aura la faveur, les médecins voulant agir selon l**es** phénomènes des maladies et donner la-dessus les remedes de l'art; les astrologues s'y opposent, et disent qu'il faut consulter les phénomènes céleste**s,** pour savoir s'il est bon de prendre médecine lorsqu'on en veut donner, et si l'opération en sera heureuse. Je me souviens d'avoir ouï dire à un astrologue à ce sujet : « Notre condition est bien différente de celle des médecins dans l'exercice de notre profession; car si un astrologue fait une faute, le ciel la découvre; mais si un medecin en fait une, quelque peu de terre la couvre. »

Dès qu'un homme de lettres possède quelque légère teinture de l'astronomie, il s'occupe immédiatement de l'astrologie judiciaire. Pour peu qu'il sache manier un astrolabe, qu'il connaisse le nom et la position des planetes, qu'il sache par cœur quelques

mots du jargon du metier, et qu'il joigne a ces connaissances l'intelligence des almanachs astrologiques qui se publient tous les aus, il se croit en droit d'offrir ses services a tous ceux qui ont le moyen de le payer. Un homme distingué par son rang ou par sa fortune ne fait rien sons consulter les étoiles. Faut-il se mettre en voyage ou prendre un habit neuf, on consulte l'astrologue et l'almanach pour connuitre exactement is moment convenable. Quand un homme vent entreprendre un voyage, il se garde bien de laisser passer le jour heureux lors même qu'il ne serait pas prêt à partir. Mais il sort de sa maison à l'instant propice, et il habite, jusqu'à ce qu'il puisse se mettre en route, quelque mauvais logement du voisinagé, bien persuadé qu'en quittant sa maison il s'est assuré l'influence d'une bonne

En 1806, un ambassadeur persan qui se rendait dans l'Inde fut informé par son astrologue qu'il devait profiter d'une heureuse conjonction d'étoiles qui ne se représenterait pas avant quelques mois. Quoique le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer ne fût pas prêt, il se décida à quitter la maison où il logezit à Bouschir pour aller habiter sous des tentes qu'il fit dresser à cinq milles de cette ville. Mais l'astrologue ayant remarqué qu'il ne pouvait pas sortir par la porte de sa maison man celle des fort parce qu'tane.

malheur. Cette bigarre rep accueillie par le gouverneut, bassadeur avec sa suite past brèche pour se rendre sur L'astrologue se tenait à chru de l'ambassadeur, afin de pot indiquer la position dans la devait tenir sa téte. Lorsque: Malcolm arriva à Tebras 💌 un de ses secrétaires persats (consulté un astrologue ten montre à la main, et l'engages tantót vite, t**antót d**oucement. cheval de sir John Malcolm in porte de la ville à l'instant q été indiqué. Cette circonstant une grande joie à tous les Pen étaient bien disposés pour les . Et, dit Malcolm, tous let * 'aurais pu me donner n'aurai inspiré une aussi grande cools la rénssite de mon ambassade: attention à suivre les conseils trologue. . Toutefois, les Pers convaincus qu'il est des moy viter les malheurs annonces astres. Malcolm rapports à l'anecdote suivante : • En rev Tehran en 1810, j'eus ocrasio trouver avec un astrologue 🗭 absolument tirer mon horococ avoir terminé tous ses d m'apprit qu'à mon retour 🕬 épronverais une violente 🕊 laquelle j'échapperais pour 🗗 en eschwage. Je lui fis reman einit fart benrens



mnement. Mais Jésus pépensée, leur dit: « Homle foi, vous doutez de ma mais sachez que ce bûit porté avec lui pour son seul petit pain. Un mala demandé l'aumône, et il

la moitié de son pain. nit de cette action, a éparrs. Mais allez, ajouta le caminer le fagot qu'il apus y trouverez le serpent i donner la mort. » Les tirent, et ils virent avec le reptile dont leur maître Vous voyez, dit l'astroloressant à Malcolm, comit détourner les malheurs r les étoiles. » Au reste, **que probable que la** mades astrologues ne sont le leur science; ils n'ont que de gagner de l'argent de la crédulité de leurs

ns ne connaissent pas d'audu monde que celui de spossèdent dans leur lansédu système de Copernic; squ'à présent, n'a pu recdées sur ce point, et ils t juste là où en étaient s. Nous allons joindre ici ion théologique du sysnde d'après Tabari. Les enferme sont celles que pre la masse de la nation. duisons textuellement la que nous avons donnée e passage (*):

anda au prophète (que la et la paix soient sur lui!):
Dieu, fais-nous connaître du soleil et de la lune, la tils décrivent leur révoluqu'ils deviendront à la fin l'apôtre de Dieu, prenant t: Lorsque le Dieu trèsrtes choses, il créa égaleil et la lune, et ces deux nt une lumière égale. Ce la traduction de la chronique r-Mohammed-Tabari, t. I,

que Dieu voulait dans sa prescience, était que la lumière de la lune ne fût point obscurcie pendant qu'il créait ce monde entre l'orient et l'occident. La lune ne paraît si petite aux yeux des hommes qu'en raison de l'éloignement et de la hauteur où elle se trouve. Dieu donna ordre ensuite à Gabriel de frotter son aile sur la face de la lune, afin que son éclat disparût; et il ne resta pas de lumière en elle, comme il l'a dit : « Nous avons effacé le signe de la nuit. »

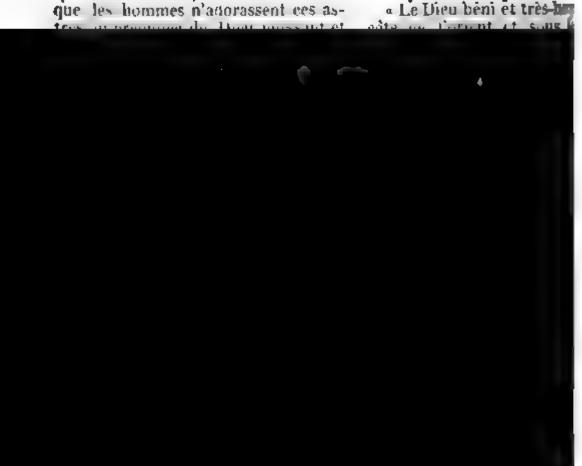
« Le Dieu béni et très-haut a créé pour le soleil un char; il a donné à ce char trois cent soixante anses, et il lui a préposé trois cent soixante anges, afin que chacun d'eux fût attaché a une de ces anses et tirât le char. Ce que nous venons de dire du soleil s'applique également à la lune. Dieu a créé pour ces deux astres des orients et des occidents dans le sein de la terre, et il a crée de chaque côté, à l'orient et à l'occident, des fontaines qui sortent d'un endroit plein de vase noire. Cent quatre-vingts de ces fontaines sont à l'orient et cent quatre-vingts à l'occident. L'eau des fontaines et la vase noire bouillent comme une marmite qui est fortement en ébullition. Chaque jour le soleil se lève d'une fontaine nouvelle à l'orient. Il sort deux fois de la même fontaine dans l'espace d'une année. Chaque jour il passe à une autre fontaine, et quand il se couche, il fait la même chose à l'occident, jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes ces fontaines de l'orient et de l'occident. Il recommence deux fois chaque année, et toutes les fois qu'il recommence, les jours sont plus courts et ensuite plus longs. A ses premiers levers et couchers, le jour est plus long pendant l'été ; à ses seconds levers et couchers, le jour est plus court pendant l'hiver. C'est à cela que fait allusion ce verset : « Il est le Seigneur des « orients et le Seigneur des occidents. » Toutes ces choses sont exposées dans un passage du Coran où il est dit : « Il « est le Seigneur de l'orient et de l'oca cident. » Dieu a ainsi fait mention de toutes ces fontaines.

 Le Dieu béni et très-haut a créé au-dessous des cieux une mer semblable à un cheveu et fixée en l'air. Par l'ordre du Dieu très-haut, il ne tombe jamais une seule goutte de l'eau de cette mer sur la terre. Toutes les mers sont fixées à leurs places, et celle-ciest comme une flèche qui part de l'arc avec effort. On diract d'une corde tendue entre l'orient et l'occident. Plusicurs personnes nomment cette mer le chemin des porteurs de paille; mais on ne porte point de paille dans ce lieu-là. Le soleil, la lune et ces einq étoiles auxquelles un a donné le nom de planètes, marchent et nagent au milieu de l'eau.

 Or, sache que la révolution de la sphère celeste vient du char qui est au milieu de la mer. Si le soleil ne passait pas au milieu de la mer dont nous avons parle, et s'il sortait de la mer, il ne passerait sur aucune chose et sur aucune creature de celles qui paissent, qui rampent, qui volent ou qui marchent, sur aucun arbre, sur aucune pierre, et autres choses semblables qui sont dans ce monde, sans les brûler toutes. Si les hommes de la terre voyaient réellement le soleil et la lune hors de cette mer, tous deviendraient intidèles a Dieu a cause de la beaute de ces astres. Le Dieu très-haut les ayant creés beaux, il était à craindre que les hommes n'adorassent ces as-

 Les autres étoiles son dues comme des lampes. El blent toutes pour elles-men crainte du Dieu très-bant, gloire est infinie, et par la b jour du jugement. Or, da les anges conduisent le sole et les cing planètes à l'one & taines; ils trainent le chie la mer. Lorsque le Dieu trèsdra faire voir à ses serviteur on un miracle, il donnera l'a de ces astres de s'enfoncer a milieu de son char au mili mer, et de sortir du char. 5 que le soleil sortit entièrem char, le monde serait tout àt les ténébres, et cela ferait » totale de soleil. Sache que : curite que tu vois sur la fact vient de l'eau de la mer.

« Le lieu de repos du solsi le trône du Dieu béni et trè soleil y est en adoration an rubins. Lorsqu'il se couche des fontaines dont nous se les anges le tirent vers leck septième ciel et le tiennes trône de Dieu, afin qu'il so ration, comme nous l'avor plus haut. On lit dans le Co « soleil court vers son fies « telle est la disposition de est puissant et qui sait. »



paraît. L'ange étend son les ténèbres au milieu de passe ensuite dans sa main

à l'occident, au-dessous me mer. C'est du lieu dont parlé que viennent les té-1 nuit. Lorsque le voile de i est à l'orient sera à l'oconnera de la trompette et

igement paraîtra.

il est toute la nuit en adole trône du Dieu très-haut, e moment du point du jour le Dieu puissant et incomonne l'ordre de recommenition et de se lever du côté et cela sera ainsi jusqu'au le Dieu béni et très-haut porte du repentir pour ses où il n'acceptera plus le personne, où les mauvaises ont mises en évidence et es paraîtront. Or, une nuit sera sous le trône du Dieu -haut, on le retiendra, et emande la permission de er sa révolution, il n'obcette permission; il en est : la lune. Le monde demeutrois jours dans les ténèsonne ne connaîtra la lonte nuit, excepté les adoraserviteurs de Dieu, et les qui prient pendant la nuit, spelet, louent Dieu et font oses semblables qui tienrvice et au culte du Dieu incomparable. Lorsque complets se seront écoulés, u soleil et à la lune : Allez is à l'occident. Ces deux **nt perdu leur l**umière et s pleureront, et leurs pleurs mpagnés de gémissements te que toutes les créatures de la terre les entendront suite, ces deux astres se 'occident, ayant perdu leur s'avanceront jusqu'au miils retourneront ensuite set se coucheront. La porte aura été fermée alors.

d'Abou-Taleb (que Dieu se a lui!), dit : Qu'est-ce que

la porte du repentir, 6 apôtre de Dieu. L'apôtre (que la paix soit sur lui!) répondit: Le Dieu puissant et incomparable a créé pour le repentir une porte avec deux battants de perles et d'hyacinthe. Le chemin qui conduit à cette porte serait de quarante ans pour un cheval qui irait très-vite et que le cavalier pousserait le plus possible. Cette porte aura toujours été ouverte, et quiconque se repentira, son repentir entrera par cette porte. Abd-allah, fils d'Abbas, dit : O apôtre de Dieu, que deviendra ce monde après ce que tu viens de dire? que deviendront le soleil et la lune? Le prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui!) répondit : Après ces choses, on donnera au soleil et à la lune leur lumière afin qu'ils brillent de nouveau, et toutes les créatures vivront jusqu'à ce que le jour du jugement paraisse. Les arbres donneront des fruits. Le soleil et la lune se lèveront et se coucheront. Enfin il arrivera qu'il ne restera sur la face de la terre aucune créature, ni de celles à quatre pieds, ni de celles à deux pieds, ni des bêtes fauves, ni des oiseaux dans l'air et autres choses semblables.

« Ensuite le Dieu puissant et incomparable fera mourir Gabriel, Michel, Israsil, l'ange de la mort et Eblis, et aucun être ne restera vivant, excepté le Dieu, dont la gloire est infinie, qui est vivant et qui ne mourra jamais.

« Ce monde restera ainsi pendant quarante ans; ensuite, le Seigneur très-haut rappellera Israfil à la vie et lui ordonnera de sonner de la trompette; tous les hommes ressusciteront alors et se réuniront au lieu du jugement. Le Dieu puissant et incomparable ordonnera que l'on amène le soleil et la lune, devenus noirs par la crainte du Dieu puissant et incomparable, et par la frayeur du jour du jugement. Lorsqu'ils seront arrivés en face du trône de Dieu, ils adoreront le Dieu dont la gloire est infinie, et ils diront: O Seigneur, tu connais notre obéissance, souviens-toi de nous à cause de la manière dont nous avons fait notre révolution pendant le temps

du monde. Ne nous punis pas à cause du péché et du culte des infidèles; tu sais que si les créatures de Dieu ont commis le mal à cause de notre éclat, nous n'avons point partagé leur crime. Le Dieu béni et très-haut dira : « Cela « est sinsi; vous dites la vérité. Je « vous remettrai dans l'état où vous « étiez; je vous ai créés de la lumière « de mon trône et vous y retourne-« rez. » Ces deux astres retourneront ensuite à la lumière du trône de Dieu. »

Les Persons n'ont aucune idée de la science géographique. Leur ignorance tient aux idées fausses qu'ils ont sur la forme de la terre. Ils ne connaissent d'ailleurs que les pays qui environnent la Perse, et ne savent point dresser exactement des cartes.

LITTÉRATURE PERSANE.

Roudiste.—Bélami,—Perdousi.— Péléki. Reacast. — Anyèri.

A l'époque où Mahomet préchait sa doctrine, un marchand arabe, de retour dans son pays après avoir visité l'Iran, traduisit à ses compatriotes quelques romances persanes qui les charmèrent. Mahomet redoutant l'influence que ces fables pouvaient avoir sur l'esprit des Arabes, leur en défendit la lecture. Quand les Arabes eurent conquis la Perse, Saad, fils d'Abou-Wakkas, écrivit au calife Omar pour lui demander l'autorisation

Daoulet-Schah , auteur 🗗 graphie des poëtes persons, qu'on présenta un jour à A fils de Taher, un ouvre Khosrou Nouschirvan ; répondit : Nous lisons le Con autre lecture que celle de ce li et des traditions du Prophète inutile. D'ailleurs, le livre t me présentez ayant été 🕬 les mages, nous ne devous per connaissance de ce qu'il resi il ordonna de jeter le livre 🛎 et de détruire par le feu tou vrages écrits en ancien par l'on pourrait rencontrer. Ou ce zèle fanatique chez les pri sulmans, même les plus édin moud le Gaznévide fit mettri une bibliothèque très-prés existait dans la ville de Re qu'elle renfermait , disait-il, contraires à la foi musulmas gou, s'étant rendu maître teaux forts des Bathéniess, son vizir de détruire les ou contenaient l'histoire et les d cette secte.

La langue arabe fut em Perse, pour les actes pui puis la conquête musulman l'époque de Mahmoud le G Ce ne fut que sous Alparai persan fut employé à cet usu que de la renaissance des le sanes ne date que de l'epoqu



rsion persane de la chroe en arabe par Tabari (*). m donnée à la littérature les princes samanides ne vec eux. Les princes des leur succédèrent se firent protéger les lettres, et la articulier. Mahmoud le pela à sa cour des savants illustres. Ce fut par les prince que le célèbre poëte mposa le Schah-Nameh. léjà eu occasion de parler t de son livre, dont nous traduit quelques . Mohl en publie le texte rsion française, dont le ıme a paru. Voici le ju-Scott-Waring porte du h: «C'est à tort, selon rue l'on a donné au Schahom de poeme épique, et liam Jones l'appelle une mes épiques. Cet ouvrage istoire d'une période de pt cents ans. Quoique les ent point indiqué la durée i**r l'actio**n du poëme épiurait la prolonger autant dousi. Son ouvrage est n plutôt un poëme histoe la Pharsale de Lucain, **epique**, comme l'*lliade* **In peut dire du Schah-Na**st un poeme historique s fables. Je ne pense pas se soit proposé pour but mer son poeme au profit i, ni qu'il ait eu d'autre de raconter les faits qu'il llis dans les traditions i dans les légendes des s récits sont embrouili, et ne peuvent souvent que par la connaissance intérieures de l'ouvrage. sont enchevêtrés les uns es; la paix et la guerre se siècles s'écoulent sans

voir des fragments de cette nous avons insérés, p. 225 suiv.

. 228 et suiv., et 234 et suiv.

qu'on remarque aucud changement dans la marche du poëme; le même prince résiste aux armes des Persans; le même héros conduit ceux-ci à la victoire. Il a fallu supposer deux Afrasiab et deux Roustam pour diminuer sa confusion du mythe. Dans l'Iliade, le caractère de Nestor produit le plus grand effet; son éloquence, l'expérience qu'il a acquise par ses longues années, lui donnent le pouvoir admirable d'apaiser les dissensions qui s'élèvent dans le conseil. Mais à quoi sert le grand âge de Zal ou de Roustam, puisque ces héros jouissent du même privilège que tous les autres princes? »

« Quelque jugement que l'on porte des morceaux où le talent du poete se montre avec le plus d'avantage, disait l'illustre de Sacy, il nous semble qu'en beaucoup d'endroits il reste au-dessous de quelques-uns des historiens persans qui ont écrit en prose, tels que Scheref - Eddin Ali Yezdi, Mirkhond, Khondemir, Vassaf. Il est d'ailleurs bien difficile que le genre même de poésie dans lequel est composé le Schah-Nameh ne nuise essentiellement à la force et à la noblesse d'expression, ainsi qu'à la variété de style qu'exige l'épopée. Des distiques composés sur une mesure constamment la même, formés de deux vers qui riment ensemble, et renferment presque toujours un sens complet, ne présentent que de faibles moyens au génie poétique quand il s'agit de grandes compositions. Une seule observation fera sentir tout le défaut de ce genre de poésie : c'est que très-fréquemment des distiques peuvent être omis, ajoutes ou déplacés; que, dans chaque distique, l'ordre des mots peut être interverti; que des expressions peuvent être substituées à d'autres, sans que la suite des idées en souffre , sans même qu'il soit possible de déterminer quelle leçon mérite la préférence. C'est ce qu'on éprouve à chaque instant dans le Schah-Nameh, quand on en compare deux ou trois manuscrits. Il est peu de pages qui n'offrent des exemples de distiques transposés, omis ou interpolés; et peu

de distigues qui ne présentent plusieurs variantes. >

Les observations de M. de Sacy sont ici, comme toujours, d'une justesse incontestable. Il faut conclure, d'après cela, que la réputation de ce poème, et le succès qu'il a obtenu, tiennent plus à la haute importance du sujet qu'au taient portique de l'auteur.

Peu de temps après Ferdousi, deux poètes célèbres, Féléki et Khacani,

Norissaient en Perse. Sous le sultan Sandjar, de la dynastie des Seldjoukides, vivait Anvéri. Ce poëte naquit dans le Khorasan, où il fit ses premières études. Un soir, qu'il était assis tristement à la porte d'un collège, il vit un homme richement vêtu, monté sur un cheval magnifique, et servi par un grand nombre d'es-claves. Il demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était le poête de la cour. Quoi ! s'écria-t-il , la poesie est honorée à ce point! - J'en ure par le Dieu Très-Haut, je veux bientôt éclipser tous les poêtes de la cour du sultan. Pendant la nuit, il composa une ode qu'il présenta le lendemain à Sandjar. Cette pièce renfermait plusieurs beautes que le prince remarqua; et, charmé des louanges que lui donnait le jeune poëte , il l'admit à sa cour. Anvéri s'adonna avec passion à l'astronomie et à l'astrologle. Peu de temps avant la grande conjonction qui ent lieu suivant les tables

qu'il composa en l'honneur e doud, fils de Zengui. Cette ; écrite, à ce qu'il parait, a voyage qu'Anveri avait fait à pour gagner les bonnes griess doud. Il réussit d'abord ; mais, les intrigues des courtisse contre lui le perdirent dans le ce prince. L'auteur chante 🕩 beautés de la ville de Bagdal. pose que sa maîtresse veut l'el d'entreprendre son voyags; ' maigré les représentations 🕊 fait, arrive à la cour, et 🗷 frustré de toutes ses espérme celle qu'il aimait vient le 14 lui reproche de n'avoir poi ses conseils, et l'engage i et de nouveaux vers en l'honnes doud. Anvéri allègue l'impris il est de composer de novres et charge sa maîtresse de 舖 vertus du prince. La traducie va lire est du spirituel 🐙 Medinoun et Lella, feu L. A Ode en Ekonneur de Haub de Zengui.

« Environs enchanteurs de site rempli d'attraits , sépar banité et des vertus aimables n'existe pas dans l'univers de plus seduisante! Les regards mollement sur ces prairies tomme sur un viche tapis se plus vives couleurs. Le se santile dans ces beaux neuxi

e les beautés célèbres se présentent de toutes enchantée. Mille petites ites sillonnent avec rae du sleuve, et lui donun nouveau ciel étincerables feux. Au temps nnée, où le soleil raas le signe le plus élevé ır, lorsqu'au lever de ohyr promène sur les leine embaumée, une s descend des nuages élégante de la tulipe, . **verdure se**mble recéler arfum. Au coucher du , coloré par le reflet million de roses, offre d'un parterre ravissant : ce bel astre, la terre, l'émail des fleurs, semé au firmament ses plus Là, à demi cachée sous dure, la rose, couverte : la rosée, s'épanouit e vermeille des jeunes ataī; ici, semblable à ristal où pétille un vin

l'ambre, le narcisse, liné sur sa tige, exhale s odeurs; plus loin, la ves couleurs étincelle solette élégante où brûic et l'aloès le plus pré**rue, de toutes parts, le** r son gosier flexible. ses chants aériens, ans leurs doux accords le mélodie. Tels sont les possède cette heureuse t par le plus doux espoir, n'y rendre; et, sous un ble, je me disposais à e les fatigues du voyage le **Itais** au sein de mes amis. eure de la prière du soir, se plongeant sous l'hoit un vaisseau d'or, qui, grès, se perdait au vaste . Bientôt une zone de amense base de la voûte

ne une large frise d'or, ntouré le dôme élégant

de lapis; les étoiles,

comme autant de Péris lumineuses, déploraient, sous le voile du deuil, l'absence du soleil; et les filles de Naach (*), dans leur révolution autour du pôle, laissaient sur la plaine azurée la trace brillante de leurs pas : on eût pris la voie lactée pour des bandes de narcisses semés à travers un champ de violettes; et les Pléiades, se levant derrière le sommet des montagnes, se détachèrent comme sept perles éclatantes sur un fond d'azur.

« Ainsi, le ciel, en découvrant à chaque instant mille figures nouvelles, paraissait déployer aux regards des mortels les merveilleux tapis du célèbre Mani. Saturne, dans le signe du Capricorne, brillait comme une lampe lointaine suspendue sous un portique silencieux; et, dans le signe des Poissons, Jupiter jetait un éclat pareil à celui d'un bel œil légèrement caché sous un voile parfumé. Mars, dans un des bassins de la Balance, étincelait comme la liqueur purpurine dans un vase de cristal, et le brillant Mercure et la belle Vénus, comme l'amant et la maîtresse, brillaient intimement unis dans le signe du Sagittaire.

« Pendant que le firmament, en magicien habile, enfantait ainsi, en se jouant, les plus admirables prestiges, je disposais tout pour mon départ. Tout a coup, mon élégante amie, belle comme l'aurore à son lever, vint me surprendre. De ses doigts de rose elle outrageait impitovablement l'hyacinthe parfumée de sa noire chevelure; et, dans sa colère, l'émail de ses dents éblouissantes laissait sur ses lèvres vermeilles une cruelle empreinte. De son œil languissant, comme un tendre narcisse, s'échappait un torrent de larmes; elles brillaient sur ses boucles ondoyantes, comme les perles tremblantes de la rosée suspendues à l'herbe des champs; et bientôt, sous les coups d'une main sacrilége, la rose délicate de ses joues prit la teinte bleuâtre du lotus. « Voilà donc, perside, me ditelle ensin d'un ton ironique, voilà donc cet amour inviolable, ces serments

(*) Les trois étoiles de la queue de l'Ourse.

que la mort seule pouvait rompre!.... Hélas! aurais-je jamais pu me figurer que, semblable à un ennemi sans pitié, tu te préparais à m'abandonner aussi indignement! Non, je t'en conjure, ne l'eloigné pas; ne fletris pas pour moi le rameau du bonheur; ne me prive pos de ces doux regards; ne me livre pas au désespoir. Quoi! tu pourrais changer contre un ciel orageux les précieuses draperies de cette tente tutélaire? Tu pourrais préferer une terre dure et sablonneuse à cette couche voluptueuse, formée des plus rares étoffes de la Grèce? Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que la présence d'un ami était l'image du paradis; et ces paroles véridiques, le voyage est l'image de l'enfer, ne sont-elles pas sorties de la bouche de Mahomet? Où Youdrais-tu donc porter tes pas , toi qui ne connais d'autre nuit que l'ébène de ma noire chevelure? Où pourraistu te plaire, toi qui ne connais d'autre aurore que l'éclat de mes yeux? Et dans cette contrée, où tu venx t'exiler, est-il un seul sage qui t'égale en savoir? Est-il un seul savant qui puisse entrer en lice avec tor? Mille Platons pourraient s'instruire à ton école. Tu l'emportes à toi seul sur mille Aristotes ; tes profonds calculs d'astrononue eussent confondu l'esprit de Ptolémée lui-même, et Abou-Maschar se fût avoué vaincu s'il avait disputé de mente avec tor Non, it i 'est pis dans guide heureusement dans et voyage. A ces mots, elle me quit sans redoubler de pleurs.

 Cependant, une lumières se répandait déjà sous la velle et bientôt l'astre éclatant du j rut a l'orient, sous un voile d Semblable à l'esclave attestif s du départ , je m'élançai sur 🕏 coursier, aux jambes nerven large poitrail , a la croupe de 🤅 ventre effilé, au sabot aminci. à gue encolure. Souple comme b audacieux comme l'aigle , atta l'ennemi , dans son ardeur 🛶 il devance les vents; le vol de neille est moins rusé que 🛎 rapide : mais quand il s'abs sans contrainte à tous ces ments, il déploie dans sa belle che toute la grâce du faisan 🖤 tagnes.De Caboul il e**ût es**l son des timbales de la Grèœ, distance des Indes à Suze, 🕪 plus delié n'eut point échape perçante. C'est sur ce no que je fis mon entrée dans l Bientôt la nouvelle de mon parvint aux oreilles du mon monde, et ce grand prices m'admettre au nombre de c approchaient de son trône. D poir que cet illustre souversi corderait quelque distinction : brillerais à sa cour, comblé reurs et de breus, je composit



par sa simple volonté, ecours, a donné l'exisnmense vollte; par l'esr, où tant de grands aisé l'immortalité; par de l'intelligence, noble l'homme de génie; par eloquence, capable de phant ivre, de soumetcux. J'en jure par la vistam, la justice d'Aa gloire de Khosrou et Nouder; par Abou-Beferrible, Othman et le ure par la poussière des Cotb - Eddin, serment que tous ceux que je er. Je le jure, il n'est tout ce pays qui puisse c moi dans l'arène de si quelqu'un révoque en ment avantageux que er devant moi, que Dieu ous au jour où la vérité out son lustre.

i en butte à l'injustice, in, à l'heure où phyr berce mollement on haleine parfumée, encore affaissées sous mmeil, je vois près cette idole à la taille in de lis. « Eh bien, ec une grace charmante, rulent ici tes jours? ne is d'avoir fermé l'oreille cères? Hélas! je t'ai asne pas t'éloigner, de mon amour par cette de; et tu le vois, perstombe avec justice sur O femme que j'adore, m'accable pas par tes es; car, dans les premon arrivée, la fortune sée de me combier de ais depuis, le roi, tout ids projets de conquête, moment à donner à ses Eh bien, que ce revers ton courage: relève-toi, uvel effort de ta muse, tion de ce puissant mole front auguste vient d'être couronné par la victoire.—Mon esprit est trop faible, lui répondis-je, pour un sujet aussi sublime; mais si tu te crois toi-même assez bien inspirée pour chanter dignement le grand nom de Maudoud, fils de Zengui, qu'il retentisse aujourd'hui dans tes vers. » Aussitôt, cette digne rivale des célestes houris modula cet éloquent panégyrique à mon oreille étonnée.

« O toi, dont les actions glorieuses répandent sur ton trône un éclat inaltérable; toi, dont les augustes décrets font sleurir en tout lieu l'empire de la justice; mille khacans (*), avec toute leur puissance, seraient à peine dignes de veiller aux portes de ton palais, et les simples échansons, chargés du soin de tes banquets, l'emportent sur mille Césars. Plein d'un noble courage, tu t'élances avec intrépidité sur le fer menaçant des lances, et la confiance de ta justice te fait supporter avec calme les revers de la fortune. Quelle tête ennemie résisterait au tranchant de ton invincible épée? Quel cœur parjure échapperait au fer acéré de **ta** lance, lorsqu'au moment de ta colere le lion audacieux ne peut supporter l'éclat de ton glaive vengeur; lorsque le tigre lui-même fuit, saisi d'épouvante, à l'aspect de ton poignard étincelant? O toi, dont la noble générosité a relevé de ses ruines le temple sacré de la bienfaisance; toi, dont la main libérale a détruit, jusque dans ses fondements, le hideux repaire de l'avarice, comment mon esprit troublé oserait-il s'élever jusqu'à toi? Comment, d'une langue balbutiante, exprimerais-je dignement le transport qui m'anime? Et ces deux jeunes princes, tendres rejetons de l'arbre auguste de ta grandeur, illustres nourrissons que la gloire et l'honneur se disputent à l'envi le soin de former et d'instruire, qui m'inspirera des chants dignes d'eux?

« Seïf-Eddin, dont toutes les actions tendent déjà à illustrer l'empire; Azz-Eddin, déjà célèbre par les plus ra-

^(*) Ce titre répond à celui d'empereur puissant.

res vertus. Le premier, par sa male conduite, semble tracer un modèle à la justice elle-même, et la générosité de son frère, comme une mère féconde, enfante chaque jour mille nouveaux bienfaits. Oui, Seldjouk, parmi les rois, peut seul rivaliser de gloire avec Azz-Eddin! Puissent-ils vivre à jamais environnés de gloire! puisse leur auguste père trouver toujours en eux les plus fermes appuis de son trône! Daigne approuver, ô grand roi! ce faible tribu de mes éloges, et pardonne si j'ose rappeler à ton souvenir un de tes esclaves, languissant dans l'oubli. Il se flattait, en te consacrant son talent poétique, d'avoir part à tes faveurs ; il espérait obtenir cha**que jour une nouvelle considération à** la cour; et, par le plus fatal destin, on fait aujourd'hui aussi peu de cas de lui que du plus vil artisan. Oh! si tu daignais jeter sur lui un regard favorable! si tu lui permettais de baiser le seuil de ton palais, avec quelle reconnaissance il célébrerait tes louanges : Le nom de son illustre protecteur retentirait à jamais dans ses chants immortels. »

PÁRID-RUDIN ATTAR ET SAADL.

Peu de temps après Anvéri, parut le scheikh Férid-Eddin-Attar, moraliste, poëte et soil d'une grande piété. Son principal ouvrage porte le titre de Pend-Nameh ou Livre des conseils. Son père était épicier-drogue exerça lui-même cette pro qu'au moment où il quitta i pour vivre dans la retraita. que Férid-Eddin était assis s vant de sa boutique, un relig avancé dans la vie spirituelle, regards curieux dans le me aussitöt ses yeux se remplire mes et al poussa de profoads Férid-Eddin, adressant alors. à ce derviche, lui dit : « Pou garder ainsi avec des yeux 🙀 ferais beaucoup mieux de p chemin. - Seigneur, repartit che, quant à moi mon paquet léger, car je n'ai rien que mais vous, avec ces sacs drogues précieuses, quand f partir, comment võus y prend Je puis sortir promptemes bazar; pour vous, vous feria vous occuper d'avance à aim paquets et votre bagage; il 🗯 dent de réfléchir un peu 🗪 tuation. »

Le discours de cet Rune profonde impression me Eddin, et son cœur, jeté délire par l'odeur du muse mi des biens temporels, devint au que le camplire. Il se livra me sements, qui remplacèrent po occupations du commerce; é nier qu'il était auparavant liens de l'ambition et du luci



meillir des anecdotes sur fis. Férid-Eddin devint Mogols, lors de l'inva--Khan, et il périt dans inéral. Il fut lui-même ort. Un Mogol voulant re Mogol lui dit : Laisse rd, je te donnerai mille : pour prix de son sang. aissant vouloir l'éparlui dit : Garde-toi bien à si bon marché; car es gens qui m'achèteront ilques instants après, le nouveau la fantaisie de ine autre personne l'arisant : « Ne tue pas cet donneral pour son ra-: paille. — Vends - moi, ttar, car c'est tout ce Aussitôt le Mogol le

l'avait vécu cent dix l'opinion la plus comcomposé un grand nomi, parmi lesquels on rees des saints personnaité de morale intitulé: les oiseaux. Voici quele son Pend-Nameh:

ages du silence.

si tu cherches véritableeur, n'ouvre tes lèvres noncer ses commandeconnais le Dieu vivant t sujet à la mort, mets le sceau du silence. Sois n fils, à mes avis et aux i**e te** donne. Veux-tu r et le salut? Garde le qui se livre à la multiles a le cœur gaté et silence est l'exercice du e de l'insensé est l'oubli . **S'interdire** le mensong**e** e, c'est un silence dont t indispensable; celui-là qui se laisse emporter le parler. Ne parle jarère, que pour proférer le Dieu, et n'emploie le sainte dans des dist injurieux. Dès qu'un homme se laisse dominer par le désir de parler, tout ce qu'il possède est livré au pillage : la multitude des paroles donne la mort à l'âme, quand elles seraient d'un prix égal à celui des perles d'Aden. L'homme qui consacre tous ses efforts à acquérir le talent de parler, fait une plaie à son âme et défigure sa beauté. Retiens ta langue étroitement enfermée dans la prison de ta bouche, et ne mets point ton espérance dans les créatures. Celui qui n'a les yeux ouverts que sur ses propres défauts verra son âme acquérir une nouvelle force.

De la pauvreté et de la patience.

Garde - toi de découvrir ton indigence a qui que ce soit; ne te tourmente pas aujourd'hui du mal de demain. Ne t'abandonne pas à l'inquiétude : celui qui te conservera demain l'existence t'accordera aussi une bouchée de pain. Jusqu'à quand travailleras-tu comme la fourmi à amasser des monceaux de grains? Si tu es homme. soutiens donc la pauvreté avec un courage digne d'un homme. Si tu triomphes de toi-même par une entière confiance dans la Providence, elle te donnera chaque jour, ainsi qu'aux oiseaux, ta subsistance. Le véritable faquir remercie Dieu de ses bienfaits. lors même qu'il ne lui donne pour subsister qu'une bouchée de pain azyme. Ne te courbe point comme une voûte en présence des riches, de peur que tu ne te trouves un jour associé aux hypocrites. L'homme consacré à la vie religieuse ne compte pour rien l'estime et le mépris des hommes; il n'a point horreur d'un habit pauvre. Celui qui désire l'estime des hommes et une réputation illustre, ne mérite point d'étre compté parmi les serviteurs de Dieu particulièrement consacres à son culte; il n'a rien qui l'élève au-dessus du vulgaire. Si ton cœur est exempt de vanité, des chars et des équipages brillants seront-ils l'objet de tes désirs? Lorsque tu auras détourné ton cœur de l'amour des créatures, alors seulement tu pourras te flatter d'avoir trouvé Dieu. Le Tout-Puissant ne se

mettra point en peine de celui que l'appétit des richesses attache aux biens de ce monde. L'âme esclave de la concupiscence est semblable à l'autruche : quoiqu'elle participe du chameau et de l'oiseau, elle ne peut cependant ni porter un fardeau ni s'élever dans les airs. Si on lui ordonne de voler, elle s'excuse en disant : Je suis un chameau; et si on veut la charger d'un fardeau, elle allègue, pour s'y soustraire, sa qualité d'oiseau. Semblable encore à un arbre vénéneux, sa couleur charme le cœur, mais ses fruits sont amers et son odeur désagréable. L'invite-t-on à la pratique des préceptes du Seigneur, elle ne montre que faiblesse et lâcheté; lorsqu'il s'agit de commettre un crime, elle accourt avec célérité. Le parti le plus sage pour toi est de la retenir dans une étroite prison, et de faire toujours le contraire de ce qu'elle exige. Ce n'est que par la faim et la soif qu'on peut la guerir ; il n'est point d'autre moyen pour l'accoutumer à l'obéissance. Entre dans le chemin comme un chameau, et porte ton fardeau; porte le poids de l'obéissance jusqu'à l'entrée du palais du Tout - Puissant. Il convient de trainer avec courage le fardeau qu'il t'impose; autrement, il te faudra tirer la langue dans les douleurs de l'enfer, comme un chien abattu de soif et de fatigue. Celui qui soustrait son cou à ce firdeau amasse sur lu-même des

peur que tu ne restes étené terre. Le lieu où tu dois aget éloigné, et le fardeau qui t est pesant ; marché avec ards ne point rester en arrière. C porte dans le chemin une de sante verse à chaque instant mes de sang. Tu traines m décharge-toi de ce poids et a fardeau. Si tu ne le fais pat, menteras la fatigue de la rec est ce fardeau que tu portes? cadavre de ce monde méprin courant après sa possession rendu digne de mépris et d'a Lorsqu'il faut vaquer aux 850 la piété, cours avec ardeut, 🛪 vite que le vent, et abandonn les affaires de ce monde. »

Du vivant de Férid-Eddie un des plus grands poètes de l naquit à Schiraz, l'an 589 🍁 (1198 de J. C.). Il prit par h surnom de *Mosieh-Eddis*, (dire le bien de la religion. Sta études a Bagdad; puis il 🖦 vie spirituelle, et se mit sous tion d'un soft célèbre nommé Kader Guilani, dont il pariet ouvrages. Il fit plusieurs fo rinage de la Mecque et bet pied. Suivant un biographe Saadi passa trente années a trente autres en voyages. encore dans la retraite et la t de piel / Sandi, conane tout!



Vers.

s hommes, et je m'étais i solitude pour ne m'oc-Dieu, lorsque je suis i captivité, et je me suis es gens qui ne méritaient nom d'hommes. Etre endes personnes que l'on eux que de vivre dans un

s etrangers.

eut compassion de moi: des chaines des Francs x dinars, et me conduisit vait une fille et me la iage avec une dot de cent que temps après, cette maltre son mauvais caétait querelleuse, méavaise langue: elle fit le a vie. On dit:

Vers.

nte femme dans la maime de bien est un enfer e. Garde-toi d'une comte; garde-t'en bien. Pré-Seigneur, de ce supplice

venue plus insolente, elle 1 pas celui que mon père wage des Francs moyen-'s? Je lui répondis: Oui, pour dix dinars, et pour m'a fait ton esclave!

Vers.

livra un mouton de la la griffe d'un loup. Le onça un couteau dans le le mouton se plaignit, et 'as arraché à la griffe du nfin je vois que tu n'es un loup pour moi.

répandit de l'amertume istence de Saadi. Il parle :-uns de ses ouvrages du rocure une union bien asmalheur d'avoir une mé-. Voici une de ces pièces u curieuse; nous en dontion, d'après M. de Sacy: ebonne, soumise et reli-1 l'homme le plus pauvre . Si tu as le bonheur de

presser sur ton sein une amie dont rien n'altère l'union, tu peux faire frapper cinq fois par jour les tymbales devant ta porte (*). Quand le jour entier s'écoulerait pour toi dans le chagrin, il n'y a pas là de quoi t'affliger, si la nuit ramène dans tes bras celle qui te console de tes peines. Dieu, sans doute, n'a jeté que des regards de miséricorde sur celui dont la maison est bien établie, et qui habite sous le même toit avec une compagne pleine de tendresse. Lorsqu'à la beauté une femme unit la vertu, son époux jouit en la regardant des félicités du paradis. On a droit de se vanter que l'on possède tout ce que le monde peut offrir de bonheur et de satisfaction, quand on n'est qu'un même cœur avec une épouse douce et affectueuse. Si celle qui t'est unic se distingue par sa piété et par la douceur de ses paroles, garde-toi d'examiner si elle a la beauté ou la laideur en partage. Un bon caractère joint à des traits désagréables vaut mieux que la beauté; car l'amabilité couvre les défauts du corps. Hate-toi de rompre toute liaison avec une beauté angélique que dépare un mauvais caractère; cherche plutôt des traits de démon joints à un heureux naturel. A une telle femme, le vinaigre reçu de la main de son époux paraîtra doux; celle, au contraire, dont l'humeur chagrine est peinte sur son visage n'acceptera pas même de lui des sucreries. Une épouse affectionnée procure les délices du cœur. Mon Dieu, garde-nous de celle qui est méchante. Le perroquet obligé à vivre dans la société d'un corbeau s'estimera heureux d'abandonner sa cage. Epoux infortuné, condamne-toi à une vie vagabonde, ou bien résigne-toi à passer tes jours dans le désespoir. Il vaut mieux marcher les pieds nus, que de les avoir emprisonnés dans des chaussures trop etroites; il est plus facile de supporter les fatigues du voyage, que de vivre dans ses foyers exposé a de continuelles disputes. Il est mille

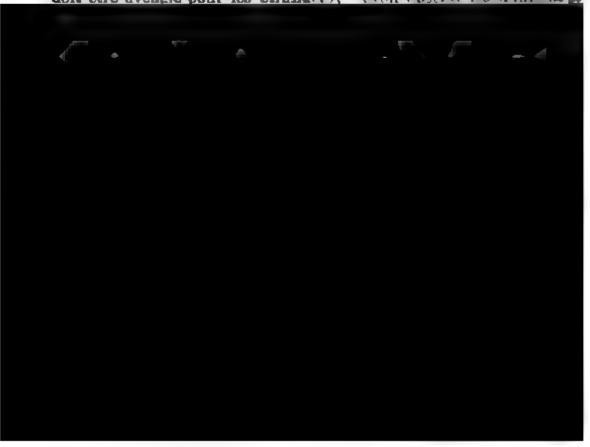
" (") Cet honneur est réservé en Perse au souverain et aux gouverneurs de province.

fois moins dur de suoir la prison, en vertu d'une sentence du cadi, que d'avoir toujours sous les yeux, au sein de sa propre maison, des sourcils froncés et un visage rebarbatif. Le départ est un jour de fête pour l'epoux qui partage sa demeure avec une méchante épouse. Elle est pour toujours fermée aux plaisirs et à la joie , une maison d'où se font entendre au dehors les clameurs d'une femme. Si ta compagne sort de sa retraite et prend le chemin du bazar, corrige-ia, à moins que tu n'aimes mieux rester enferme chez toi comme une femme. Est-il une épouse qui ferme l'oreille aux ordres de son époux? S'il le souffre, conseillelui de prendre aussi des habits de femme. Quiconque s'unit à une femme dépourvue de sens et de droiture se rend esclave; de qui? d'une femme? non, du plus terrible des fléaux. Renonce à tes greniers pleins de blé, ils ne sont plus à toi si ta femme t'a dérobé une seule mesure d'orge. Il est certainement aimé de Dieu, celui qui a trouvé une épouse dont le cœur et la main sont également fidèles et exempts de fraude. Celui dont l'épouse a souri à un étranger ne doit plus dorénavant prétendre au nom d'homme. Dès qu'une femme a osé porter une main audacieuse aux mets qui te sont destines, il ne lui reste plus qu'a frapper le visage de son époux. Une femme <u>doit être aveugle pour les étrangers,</u>

vie spirituelle **pour vivre de** lupte et la fai**néantise aux d** la crédulité des pieux musuls il traite sans ménagement déshonorent par une semble duite la profession religion peut dire que Saadi se mos tous ses ouvrages l'adversaire pocrisie. On lit dans *le Bont*i

torietta suivante :

« Un jeune enfant, à ce 🐠 dire, jefoait, quoique per 🚉 ne fut pas encore soumis à l jeune. Il eut bien de la pels porter le jeûne jusqu'à l'hest jeuner. Son g**ouverneur ne le** t point ce jour-là à l'école; t œuvre de piété de la part d'🖦 enfant excitait son admiration aussi baisa les yeux de son 🕮 baisa son visage; ils verstru tête des dragées et des pieces La moitié du jour était à peir que la faim alluma dans ses t un feu dévorant. Si je mange ques bouchées, dit l'enfant même, mon père et ma ... verraient rien. Comme il n'at tre intention que de mériter des hommes et de plaire à set mangea secrétement et feigr server le jedne jusqu'à la 🖥 n'est pas le désir d'obéir à l dirige ta conduite, qui est-cet si tu te mets à faire la pri avoir abserve les ablut ons 🏢



on qu'on va lire est de seu

i ton ombre sur la tête de la mort a enlevé un père; poussière qui le couvre et pine qui le blesse. Ne saisle est la cause qui l'abat et orces? Un arbre privé de sa ouvre-t-il jamais d'un vert Quand tu vois un orphelin dans la tristesse, garde-toi ; visage de ton fils (*). Si un t dans les larmes, qui s'ocgagner son affection en le S'il se laisse aller à la cole raménera par de sages ds garde qu'un orphelin ne r les cris de l'orphelin font trone de Dieu. Essuie ses 3 bonté; ôte avec une tendre a poussière qui cache ses perdu l'ombre qui couvrait cueille-le pour l'élever sous Au temps où je reposais le sein de mon père, j'éganarque couronné. Si une tait posée sur mon corps, ide de personnes se seraient

ennemis m'entraîneraient sans qu'aucun de mes amis peine de me secourir. Je souffrent les malheureux parce que dans mon enfance n'a été enlevé. »

s ses ouvrages, notre poëte recommander la résignaatience. Voici une de ces

ex derviche qui avait une essivement laide, lui donna sages avis: Puisque, lui ain du destin en te pétrisnné en partage la laideur, couvrir tes traits difformes couleur de rose. Peut-on conquérir le bonheur par la ligré le destin? Qui pourra

faut pas se méprendre sur le expression. M. de Sacy nous cela veut dire: Ne donne pas it un baiser à ton fils, de peur lui porte malheur.

au moyen d'un collyre rendre la vue à un aveugle? Jamais on ne verra celui qui a reçu de la nature un méchant naturel faire de bonnes actions; pas plus que les chiens, faits pour déchirer, ne seront propres à exercer le métier de tailleur. Tous les philosophes des Grecs et de Rome ne sauraient tirer du miel de l'arbre infernal (*). Verrat-on la bête sauvage devenir homme? L'éducation qu'on lui donnera sera en pure perte. On peut bien enlever la rouille qui ternit un miroir; jamais d'une pierre on ne fera un miroir. Quelques efforts que l'on fasse, la rose ne naîtra point sur le rameau du saule; les eaux du bain ne blanchiront point la peau de l'Éthiopien. Puis donc qu'on ne saurait repousser la flèche lancée par la main du destin, la résignation est le seul bouclier qui convienne au faible mortel. »

Saadi rappelle souvent à ses lecteurs que le monde est périssable, et qu'il y aurait folie à s'y attacher. C'est la moralité de l'historiette suivante :

« Un jour, Ibrahim, fils d'Adham, était assis près de la porte de son palais, et ses pages rangés sur une même ligne se tenaient auprès de lui. Un derviche se présenta avec un froc, une besace et un bäton, et voulut entrer dans le palais d'Ibrahim. Vieillard, lui dirent les pages, où allez-vous? — Je vais dans cette hôtellerie, dit le vieillard. Les pages reprirent : Ce n'est pas ici une hôtellerie, c'est le palais d'Ibrahim, roi de Balkh. Ibrahim fit amener le vieillard devant lui, et lui dit: Derviche, cette demeure est mon palais. — A qui, demanda le vieillard, ce palais a-t-il appartenu primitivement? — A mon grand-père. — A près lui, quel en a été le propriétaire? — Mon père l'a possédé. — Et à qui a-t-il passé après la mort de votre père? — A moi. — Lorsque vous viendrez à mourir, à qui sera-t-il? — A mon fils. - Ibrahim, dit alors le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où

(*) Cet arbre, appelé zaccoum, porte des fruits semblables à des têtes de démons. Il doit servir à la nourriture des damnés.

l'autre sort n'est pas un passis, c'est une hôtellerie. »

Nous joindrons lei deux apologues et deux odes de Saadi, afin que le lecteur puisse se former une idée de la manière de cet auteur dans tous les genres de composition.

Le père avare et le fils sans souci. (L'avare et le voleur.)

Un homme n'avait pas la force de toucher à son or; il était riche, et ne **pouvait se résoudre à faire usage de** ses richesses. Il ne mangeait point suffisamment pour apaiser sa faim; il ne donnait point de manière à amasser des mérites pour les jours à venir. Jour et nuit, il ne songeait qu'à entasser de l'or et de l'argent; l'or et l'argent étaient prisonniers sous la main de cet homme avare. Un jour, son fils s'étant mis en embuscade, découvrit le lieu où était caché son trésor; il le tira de la terre, et le prodigua en dépenses frivoles, après avoir, m'at-on dit, mis une pierre à la place. L'or ne resta pas longtemps entre les mains du jeune homme; il l'avait pris d'une main, il le dépensa de l'autre ; car C'était un vaurien, un libertin perdu de débauche, qui vendait son bonnet pour se divertir et mettait ses hautsde-chausses en gage. Le père, dans l'excès de sa douleur, se serrait le gosier avec les mains; le fils avait fait venir pour s'amuser des joueurs de flute et de latare. La nuit se bassa

au-desaous du toit de ta mai avare riche en or et en arger talisman placé sur un trésor défendre l'approche. Son or 🗲 serve tant d'années que parde ce talisman qui le garde; à coup la pierre du trépas b lisman, et aiors on partage 🖜 ment le trésor.Après avoir 🍗 amassé comme la fourmi, 🐂 manger avant que tu sois 🧀 les vers du tombeau. Les cli Saadi sont des ordres et des 🛦 de sagesse; tu te trouveras 🌬 suivre. Malheur à quiconque tourne le visage! car c'est a vant qu'on peut trouver le hoss

Le rossignol et la four

Parmi les divers arbustes naient un jardin frais et délic rossignol adopta un rosier • fleurs faisaient tous ses amopied de ce même buisson, use avait établi sa petite demeure. prenait som d'approvisionner. jours de disette. Cependant l gnol ne faisait que voltiger nuit dans tous les angles du l qui retentissait sans cesse de douces chansons. La fourmi m pas un instant perdu pour le tandis que ce chantre mélodie vré par ses propres accords, * temps s'écouler avec la plus insouciance. Amant passioner talt en secret ses amours à

mphre le plus pur, de l'air, couvrit la louissant. Lorsque l vola de nouveau ori, il ne reconnut mat de la rose; en doux parfum de é sous le poids de igue éloquente ne s pour l'exprimer. der, plus de riante prendre ses ébats. nument, ses forces ans ce moment de ea plus à ses douces se ressouvint de la au pied du rosier, rovision de grains. ieur, se dit-il à luir a sa porte, et en ité de nos demeures nne le titre de voirai un service. Le ur un long jeune, i, et d'un ton suponne voisine, vous sance est l'apauage al de l'homme lieuonsumé inconsidérécieux de la vie. s et les nuits à décours, tandis que, e moi, et sachant vous avez amassé : pourrais-je donc nérosité que vous r? La fourmi lui uit, le bosquet ne os chansons, tane meme temps au enivré de la fraîou séduit par les u printemps, vous eune insensé, que i de l'automne, et emin qui n'abou-

> d'entendre cette, comparez votre, et n'oubliez jaêtre suivie de la 5 douces liaisons es aux douleurs elle.

Ode.

Semblable au papillon, je ne saurais t'oublier un instant pour m'occuper de mes propres intérêts; car je brûle, et je continue encore à voler. Si tu peux te décider à chercher mon cœur, hâte-toi de le faire dès aujourd'hui : autrement, tu auras beau le chercher, tu ne me retrouveras plus. Mon amour n'est pas tel qu'un regard puisse le rassasier; toutes les eaux du Djihoun ne sauraient apaiser la soif brûlante de mes désirs. Semblable au luth , j'incline devant toi la tête de la soumission et de la bonne volonté; frappe-moi et châtie-moi, comme il te plaira, je ne refuse aucun de tes coups. Quand il te plairait de me jeter cent fois dans le brasier et de m'en retirer cent fois, je n'en ressortirais pas converti en or : après être fondu, je me retrouverais encore le même. Ton bon plaisir est-il de me frapper à coups de pierres, je ne me rendrais pas coupable de la moindre résistance. Je ne saurais t'offfir aucun hommage digne de toi. Que puis-je faire? Ma tête n'est pas d'un assez grand prix pour que je la jette à tes pieds. Je ne suis, je l'avoue, qu'un débauché, livré au libertinage et ivre d'un fol amour. Que pourrait dire de plus de moi le censeur le plus maiveillant? J'ai exposé au médecin la situation de mon cœur et la folie de ses emportements; les soucis, lui ai-je dit, ne permettent pas à mes yeux de se clore un seul instant de la nuit.—Saadi, m'a-t-il répondu, le mai que tu éprouves est l'amour : ce sont des douleurs pour lesquelles je ne possède aucun remède.

Ode.

Éclair, si tu passes à l'angle de ce toit, tu porteras de mes nouvelles en un lieu où le zéphyr ne saurait pénétrer. Oiseau, si ton vol te porte vers le quartier qu'habite l'objet de mon culte, tu porteras un message amical à cette aimable fée. Si par hasard cet objet si beau, doué de tous les charmes de l'astre de Jupiter, te demande de nos nouvelles, dis-lui: Ils sont prêts à acheter tes faveurs au prix de leur

vie ; errants dans le désert et haletants de soif, leur âme est prête à s'échapper de leurs lèvres : toi , où te tiens-tu nonchalamment couchée et livrée à un paisible sommeil? O astre de la nuit, toujours absent et toujours présent, toi dont l'image chaque jour s'offre cent fois à nos cœurs, sais-tu quel serait notre sort, si tu venais toi-même nous visiter et jeter sur nous tes regards? Helas! ou tu nous accorderais ton eœur, comme déjà tu possèdes le nôtre, ou tu arracherais de nos cœurs l'amour qui les consume pour toi. Puisque tu deviens la cause de notre déshonneur, alors même que tu te dérobes à nos yeux, ah! que ne dirait-on pas de nous si tu levais pour nous les volles qui te cachent! Qui es-tu , Saadi , pour parler ici d'amour? contente-toi d'aspirer au titre d'esclave et de t'a**vouer** un humble serviteur.

La morale de Saadi, dit M. de Sacy, est en général pure, et ne saurait être accusée ni de relâchement ni de rigorisme. Ce poëte sait tenir le milieu entre le fatalisme qui réduit l'homme à l'état d'un être purement passif, et l'indépendance qui le livre tout a fait à lui-même, et semble le soustraire au pouvoir de la Divinité. Tous les ouvrages de Saadi ne sont pas cependant exempts de reproches, et le recueil de ses œuvres contient quelques poèsies dont rien ne saurait excuser l'obscenité. Le Gullstan même offre certains

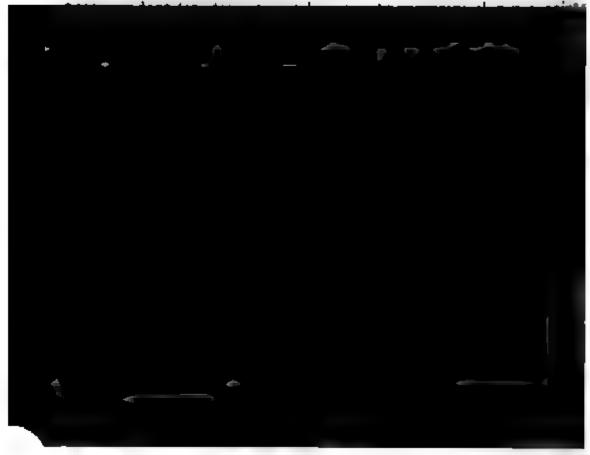
le visiter dans sa retraite, de saient d'abondantes auméense contentait de prendre comboument nécessaire pour sistance et laissait le reste sures. Il mourut dans est en l'année 691 de l'hégin (J. C.). Il était alors âge, à assure, de cent deux ans. Me parlé de son tomboau ci-desse

DIÉLAL-EDDIN BOUMI, KROSSOT '
MAPIZ, RASCRID-EDDIN, SCHÉ
ALI-SCRIE, MIREROED, ARSENIE
ROSLIN VARZ, AUTRUAS RÉCEST

Les Persans mettent et nombre de leurs grands poèt Eddin Roumi, Khosrou de Haliz. Le premier de ces poèt à Balkh et suivait la doctrise Il accompagna son père, s'expatrier et de fuir à le mourut a l'âge de soixants dans l'année 1293 de J. C. I nage acquit une grande répuses Mesnévis, ou recueil de Cet ouvrage rempli d'obscui des doctrines mystiques de laquelle appartenait l'auteu un fragment traduit par III

Anecdote.

«Un homme vint frappes de son ami. L'ami demanda tu, mon cher? — C'est moi cas, retire-toi. Je ne sauras



contenir deux moi. Un prient pas à l'aiguille; imple, entre dans cette un juste rapport entre ille; ils sont faits l'un mais un chameau ne trou d'une aiguille (*). rps du chameau pourrace et perdre son énorme l'est par le fer tranchant tion et d'un pénible tra-

Dehli n'était pas né is il passa dans ce pays engiskan, et se fixa à surnom de Dehlevi ou Dehli, qu'on lui donne. Il mourut l'an 715 de le J. C.).

à Schiraz du temps des lériens. Il vivait encore Tamerlan défit Schahonquerant tartare vouui reprocha d'avoir dit, s odes: « Si ce jeune z voulait recevoir mon nerais Samarcande et prix de ce signe qui rede son visage. » Comlamerian, tu donnerais signe qui se trouve sur eune homme, les villes **et de Bouk**hara, que embellir des dépouilles re! — Hélas, seigneur, , c'est a cette prodigale dénûment dans leyez aujourd'hui! Cette ı**a Tamerlan**, qui temoia plus grande bienveil-

sions: Un chameau ne con
i d'une aiguille, sont, dit

i allusion à ce passage du

itreront point dans le paqu'un chameau passe par

uille; » au lieu de djamel,

es commentateurs pronon
in edble. Il y a donc sur le

pe du Coran la même di
i entre les interpretes que

alogue des Évangiles. Tou
comme Wetstein, que ce

ilité, et qu'il est question

ns l'un et l'autre texte.»

lance. Hasiz jouit d'un bonheur qui avait été resusé à Saadi. La semme qu'il épousa, douée des qualités les plus solides et du caractère le plus affectueux, sit longtemps son bonheur. Voici comment il deplore cette perte dans une de ses odes: « Heureux, dit-il, je désirais atteindre le terme de la vie avec une telle compagne; mais nos forces n'ont point égale nos vœux. Plus digne que moi de la félicité, elle est allée se réunir aux anges qu'elle avait quittés pour descendre dans ce monde.»

Hasiz mourut l'an 794 de l'hégire (1391 de Jésus-Christ). Quelques docteurs musulmans voulaient qu'on l'enterrat dans une fosse particulière. Les éloges du vin qu'on trouve dans ses poésies, et un grand nombre d'expressions qu'il est malheureusement impossible de traduire dans un sens mystique, l'avaient fait regarder comme un homme sans religion. Enfin, on décida qu'il serait enterré avec les plus grands honneurs. On peut voir ce que nous avons dit de son tombeau ci-devant page 34. Voici une ode de ce poete, dont nous empruntons la traduction à feu M. de Sacy:

Ode.

« Jeune homme, verse du vin dans ma coupe; car déjà le calice de la tulipe est rempli de la couleur éclatante de cette liqueur. A quoi servent tous tes discours frivoles? Quand mettras-tu in a tes paroles insensées? Laisse là cette fierté et ces superbes dédains : souviens-toi que le temps a vu se flétrir la robe brillante des Césars, et la couronne des monarques caianiens tomber en poussière. Le soussle du zephyr t'avertit du peu de durée de la jeunesse. Verse-moi, jeune homme, cette potion salutaire qui guérit les chagrins de l'âme. Il ne faut pas se fier aux caresses trompeuses du temps ni à ses attraits séducteurs : malheur à celui qui n'est pas en garde contre sa malice! Donne-moi, au nom de Hatem-Taî, donne-moi une coupe de cette liqueur, asin que nous n'attirions pas sur nous les justes reproches dus à l'avarice. Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne. L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui? »

 O Haliz! tes vers, quoique écrits en langue persone, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'a l'em-

pire des Grecs. »

Les Mogols de la Perse, ainsi que Tamerlan et ses successeurs, se montrèrent amis des lettres; et l'on vit paraître de leur temps des poëtes et

des historiens.

Vers l'an 645 de l'hégire, naquit, à Hamadan, le célèbre historien Fadhl-Allah-Raschid-Eddin. Nous ne dirons rien de cet auteur, et nous nous contenterons de renvoyer, pour tous les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, à l'excellente notice que M. Quatremère a placée en tête de la traduction française de l'histoire des Mogols de cet auteur.

Les Persans accordent aussi un grand mérite comme écrivain à Schérif-Eddin-Ali, de la ville d'Yezd. Cet auteur rédigea une vie de Tamerlan, qu'il termina l'an 828 de l'hégire (1424 de J. C.), et il mourut l'an 856 de l'hégire

(1452 de J. C.).

Mais, à aucune époque, la littérature persane ne brilla d'un plus grand lustre qu'à l'époque d'Ali-Schir. Ce beau génie, tout à la fois homme d'État et poète distingué, aimait et encourageait les historiens et les litterateurs. Aurkhond & houdemar et Donn etaion. vrages extrêmement importa l'histoire politique et littéré Perse. Le premier porte le Habib-Alsayyar, et le second, Khilasset-Alakhbar. Un lubit taliste, M. Julien Dumoret, a dans le Journal asiatique, q fragments de ce dernier camp il a traduit une grande pet faisons des vœux pour que a important, dont la publicate ajournée par des circonstants fait indépendantes de la mil l'auteur, puisse enfin voir le j

Khondemir mit à profit les que contenait une magnifique thèque réunie à grands fras par de Hérit, le soin lui avait été confié. Or l'époque exacte de la mort de demir; mais elle est certaines térieure à l'an 930 de l'hégi

de J. C.).

Djami, dit le savant de auteur de Medjaoun et Lein de parents obscurs. Poursir destin contraire, son père à d'abandonner le bourg qu'il dans les environs d'Ispande chercher un refuge dans la de Kherdjerd, dépendante de Kherdjerd, dépendante de san. Ce fut là que, peu de tags s'y être établi, l'an 817 de (1414 de J. C.), dans le v Djami, il lui naquit un file sa Djami, du lieu de sa naissa de sant de les sa plus tendre seures.



vec la plus grande dissultan Hosein-Mirza égard l'exemple de son On ne peut se figurer avec quel enthousiasme princes même étrannaient la société de ce ; mais aucun ne paraît é plus de marques d'esèbre Ali-Schir, vizir de éunissait aux talents de it le don de la poésie et

rtique de la grande mos-, près de laquelle Djami le voyait souvent s'enles gens du peuple, leur éceptes touchant la reliorale; et, semblable a ouceur de son entretien rme irrésistible. Tous lui le maître le plus inse le plus tendre. Aussi, de quatre-vingt-un ans ra ce grand homme (an e, 1492 de J. C.), parmi sses le deuil fut général. Hosein lui-même tit les nérailles; et les premiers compagnerent le cercueil e du Sacrifice, où, lorspli les cérémonies d'usage, : me servir des propres le l'auteur d'où je tire ce puvrant comme une codans son sein cette perle estimable. Son oraison omposée par l'émir Alivingtième jour après la mi, un orateur la pro-3 chaire élevée, en preiltan, des scheiks, des d'une foule immense de ablée autour de sa tombe; 7 posa ensuite la première nonument élevé à la méami_»

i et Hasiz. Nous en doni suffira pour mettre le me de comparer ces poëOde (*).

« O chamelier, n'apprête pas encore aujourd'hui le palanquin. Garde-toi d'accabler mon cœur sous le poids d'une si vive douleur. Est-il convenable de faire les préparatifs du voyage dans un moment où la route est toute humide des larmes que l'amant verse en abondance? Je n'ai point de force pour partir, et il ne m'est pas possible de rester en place. A Dieu ne plaise qu'aucune créature éprouve un sort aussi douloureux que le mien! Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égare, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs. Mon corps ne peut la suivre; mais, de traite en traite, il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salutaire dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles: O toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des graces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! Puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation. »

Les Persans comptent peu d'écrivains aussi féconds que Djami. Cet auteur a composé près de quarante ouvrages différents, parmi lesquels

^(*) Nous empruntons sans y rien changer l'excellente traduction de M. Grangeret de Lagrange.

l'avarice. Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne. L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui? »

 O Hafiz! tes vers, quoique écrits en langue persane, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'a l'em-

pire des Grees. »

Les Mogola de la Perse, ainsi que Tamerlan et ses successeurs, se montrèrent amis des lettres; et l'on vit paraître de leur temps des poétes et

des historiens.

Vers l'an 645 de l'hégire, naquit, à Hamadan, le célèbre historien Fadhl-Allah-Raschid-Eddin. Nous ne dirons rien de cet auteur, et nous nous contenterons de renvoyer, pour tous les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, à l'excellente notice que M. Quatremere a placée en tête de la traduction française de l'histoire des Mogols de cet auteur.

Les Persans accordent aussi un grand mérite comme écrivain à Schérif-Eddin-Ali, de la ville d'Yezd. Cet auteur rédigea une vie de Tamerlan, qu'il termina l'an 828 de l'hégire (1424 de J. C.), et il mourut l'an 856 de l'hégire

(1452 de J. C.).

Mais, à aucune époque, la littérature persane ne brilla d'un plus grand lustre qu'à l'époque d'Ali-Schir. Ce beau génie, tout à la fois homme d'État et poète distingué, aimait et encourageait les historiens et les litterateurs. Missand la houdenair et Dana et nent vrages extrêmement importulibratoire politique et hitérie Perse. Le premier porte le Habib-Alsayyar, et le scond, Khilasset-Alakhbar. Un habitaliste, M. Julien Dumoret, a dans le Journal asiatique, a fragments de ce dernier annui la traduit une grande particisons des væux pour que a important, dont la publication ajournée par des circonstant fait indépendantes de la vall'auteur, puisse enfin voir le j

Khondenir mit à profit les que contenait une magnifique theque réunie à grands frat Schir dans la ville de Hérat le soin lui avait été confié 0 l'epoque exacte de la mort é demir; mais elle est certainen térieure à l'an 930 de l'hégi

de J. C.).

a Djami, dit le savant et auteur de Bledjnoun et Less de parents obscurs. Poursis destin contraire, son père fi d'abandonner la bourg qu'il dans les environs d'Ispais chercher un refuge dans la de Kherdjerd, dépendante de san. Ce fut là que, peu de ses s'y être établi, l'an 817 de (1414 de J. C.), dans le v Djami, il lui maquit un fils m Djami, du lieu de sa naissant de sanaissant de sanaiss



vec la plus grande dissultan Hosein-Mirza fgard l'exemple de son On ne peut se figurer avec quel enthousiasme princes même étranaient la société de ce ; mais aucun ne paraît é plus de marques d'esèbre Ali-Schir, vizir de éunissait aux talents de it le don de la poésie et

rtique de la grande mos-, près de laquelle Djami le voyait souvent s'enes gens du peuple, leur éceptes touchant la reliorale; et, semblable à ouceur de son entretien rme irrésistible. Tous lui le maître le plus ins-·e le plus tendre. Aussi, de quatre-vingt-un ans va ce grand homme (an e, 1492 de J. C.), parmi sses le deuil fut général. Hosein lui-même fit les inérailles; et les premiers compagnerent le cercueil e du Sacrifice, où, lorspli les cérémonies d'usage, r me servir des propres de l'auteur d'où je tire ce ouvrant comme une codans son sein cette perle nestimable. Son oraison composée par l'émir Alivingtième jour apres la mi, un orateur la proe chaire élevée, en préultan, des scheiks, des d'une foule immense de nblée autour de sa tombe; y posa ensuite la première nonument élevé à la mé-

nposa des odes mystiques, li et Hasiz. Nous en donui sussira pour mettre le me de comparer ces poëOde (*).

« O chamelier, n'apprête pas encore aujourd'hui le palanquin. Garde-toi d'accabler mon cœur sous le poids d'une si vive douleur. Est-il convenable de faire les préparatifs du voyage dans un moment où la route est toute humide des larmes que l'amant verse en abondance? Je n'ai point de force pour partir, et il ne m'est pas possible de rester en place. A Dieu ne plaise qu'aucune créature éprouve un sort aussi douloureux que le mien! Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égare, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs. Mon corps ne peut la suivre; mais, de traite en traite, il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salutaire dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles: O toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des graces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! Puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation. »

Les Persans comptent peu d'écrivains aussi féconds que Djami. Cet auteur a composé près de quarante ouvrages différents, parmi lesquels

^(*) Nous empruntons sans y rien changer l'excellente traduction de M. Grangeret de Lagrange.

on remarque le poème de Yousouf et Zouleikha, et celui de Medjaoun et Leila, qui a fourni à feu M. de Chezy, notre William Jones, le sujet d'une charmante composition; et enfin le Beharistan, ouvrage composé sur le plan du Gulistan de Saadi. Nous ailons donner une fable et une historiette tirées de cet ouvrage.

Le scorpion et la tortue, fable.

Un scorpion, redoutable par son venin autant que par son mauvais naturel, entreprit un voyage. Arrivé sur le bord d'un large fleuve, il s'arrêta incertain ; ne pouvant pas le traverser, et, d'un autre côté, n'ayant aucune envie de retourner sur ses pas, une tortue, compatissant à l'embarras du scorpion, le prit sur son dos, entra dana le fleuve, et nagea vers l'autre bord. Dans le trajet, la tortue entendit du bruit ; il lui sembla que le scorpion frappait sur son écaille. D'où vient ce bruit? dit-elle à son compagnon. Ce que tu entenda, répondit celui-ci, est le son de mon dard, que je m'efforce d'introduire dans ton écaille. Je sais fort bien que je ne reussirai pas, mais je ne puis désoluir à mon instinct. La tortue, voyant la perversité du scorpion, dit : Je n'ai rien de mieux à faire que de delivrer ce méchant de sa propre malice, et de mettre les bons à l'abri de ses attendes had santesso its elleplonge.

ne peut exprimer; on so pê cher avec deux cents volles.

A la fin , leur secret touis s du jour, et le mystère de lim sortit de sa retraite cachée, w au grand jour et à la couni la foule. Une guerre s'élen : deux tribus, et du sang fut 📬 tribu de Djeida enleva sesterio contrée , et jeta le bagage de dence dans un autre pays. I lorsque les maux de la 🛍 furent prolongés pendant les et que les prétentions du dél devenues trop exigeantes, A à un de ses amis : « Ne p venir avec moi , et me prête 🛚 dans la visite que je veux faire car mon âme est près de s 🕮 suite des désirs qu'elle me 🞏 ver, et le jour s'est change !! en une nuit obscure par 🗎 🥮 son éloignement? » Cet atti # " T'entendre et obéir 1001 ? même chose; je suis escir ce que tu commandes, et 🎉 d'exécuter tout ce que to 🐠 Tous deux se leverent et 🕮 leurs chameaux. Ils marches dant un jour et une muit, 🏲 qu'ils fussent arrivés dans la où demeurait Djeida. Ils 🕬 dans la gorge d'une montage du campement de sa tribe reposer leurs montures. And Son and Leve tor, et, 🥊



bies. Néanmoins, le lieu lez-vous sera ces arbres sur le revers de telle colque, à l'heure du namaz i vous trouviez dans cet m'en retournai promptennonçai cette nouvelle à s nous levâmes tous deux, luisimes doucement nos e sorte que nous arridez-vous donné à l'heure

attendions, en gémissant nt des soupirs, assis sur où devait venir l'amante; à coup, le bruit des ormmes et le murmure des se fit entendre du côté Ce bruit semblait dire; , car cette pleine lune est

élança de sa place, et ontre de son amante. Il alut, et lui baisa la main.

le visage, et je m'eml'éloigner. Mais ils me
eviens, car il ne se passe
n de déshonnête, et nous
le de choses et d'autres. »
mes pas. Ils s'assirent
ux, et se mirent à conleurs discours, le passé
A la fin de l'entretien,
à Djeïda: « J'espère que
le trouver cette nuit, et
ichireras pas le visage de

servé dans ma traduction le **inal , parce** qu'il n'a pas d'énoire laugue. - Le khalkhal, n ornement d'argent ou d'or, s asiatiques se ceignent le has u-dessus de la cheville. Les ut en portent de magnifiques, es ornements se mélant dans **iui de leurs pas,** produit un pas sans agrément. » Medi-II partie, p. 137-138. C'est neut que Mahomet a en vue, ne aux femmes de ne point is de manière à montrer les és. Coran, édition de Fluegel, Les femmes juives en faiit usege. Voyez Isaie, ch. 3, : M. Defrémery.)

mon espérance avec l'ongle de la séparation. » Djeida répondit: « Non, par Dieu, cela n'est pas possible en aucune manière, et il n'y a pour moi nulle action plus difficile à exécuter que celle-là. Veux-tu donc que ces fâcheux événements qui ont déjà eu lieu se représentent, et que les révolutions des jours ouvrent de nouveau sur moi les portes des maux et des chagrins? » Aschter reprit: « Non, par Dieu, je ne te laisserai point aller, et je ne retirerai point la main du pan de ta robe. »

Hémistiche. Dis à tout ce qui viendra: Viens; et à tout ce qui voudra être: Sois.

Djeida répondit: « Ton ami, que voici, aura-t-il la force d'accomplir tout ce que je lui dirai? » Je me levai, et lui répondis : « J'exécuterai ponctuellement tout ce que tu me commanderas; et j'imposerais à mon ame mille actions de grâces, lors même qu'elle abandonnerait mon corps dans cette entreprise. » Elle quitta alors ses vêtements, et me dit: « Revêts ces habits, et donne-moi les tiens. » Eusuite elle reprit en ces termes : « Lévetoi, entre dans ma tente, et assieds-toi derrière le rideau (*). Mon mari viendra, apportant une coupe de lait, et te dira: « Ceci est ta boisson, prends-la. » Ne t'empresse pas de le faire; emploie, au contraire, quelques lenteurs. Il la remettra entre tes mains, ou il la placera sur la terre; puis il partira et ne reviendra plus jusqu'au lendemain matin. » J'exécutai ainsi tout ce qu'elle m'avait commandé. Lorsque son mari apporta la coupe, je lis de longues façons. Il voulut la placer sur la terre ; moi , de mon côté , je voulus la prendre de ses mains; mais mon doigt heurta la coupe, qui lut renversée, et dont le lait se répandit. Le mari de Djeida se mit en colère, et dit: « Cette femme ose me quereller. » Puis il allongea la main, et tira de l'intérieur de sa demoure un fouet

(*) Il est ici question du rideau ou de la tapisserie qui sépare l'appartement des femmes de celui des hommes. (Note de M. Defrémery. taillé dans la peau d'un onagre et d'un daim, depuis le derrière du cou jusqu'au-dessus de la queue, et tressé par la force des doigts, de la vigueur et de l'agilité.

Fers. Pour l'épaisseur, c'était la représentation d'une vipère; pour la longueur, c'était l'égal d'un thoban (*); par sa forme, il figurait un serpent; la table où était peinte sa ressemblance était le dos d'un homme nu.

Il prit donc ce fouet, rendit mon dos aussi nu que la peau d'un tambour; et, semblable au joueur de tambour le jour du combat, il se mit à me careaser par des coups qui se succédaient sans interruption. Je n'avais ni le courage de crier, car je redoutais qu'i) ne reconnût ma voix; ni la force de prendre patience, car je craignais qu'il ne mit en pièces la peau de mon dos. Je voulais me lever, lui couper la gorge avec mon khandjur, et répandre son sang. Mais je me dis ensuite qu'il s'élèverait un tel trouble, qu'il ne serait possible à personne de l'apaiser. Je pris donc patience jusqu'à ce que sa mère et sa sœur fussent informées de ce qui se passait. Elles survingent. me tirérent de ses mains, et l'emmenérent avec elles. Une heure ne s'etait pas écoulée lorsque la mère de Djeîda entra, dans la pensée que j'étals sa fille. Je me mis à pleurer et à pousser des gémissements; je tirai ma robe sur ma tête, et lui tournai le dos. File me d't : O ma fil e , crains D.eu,

cha à mes côtés. J'étadis si main, et la lui appliquei set sur la bouche, en disant: « D moment, ta sœur est avec la et j'ai souffert tout ce mal à se Cache-le bien , sinon , nous aus verts de honte, vous et moile comm**encement , une gracie i** s'empara d'elle; mais, à 庙 🏗 frayeur se changes en familiad jusqu'au matin , elle ne fit 🗪 cette histoire et qu'en rire. I l'aurore commença à pointe, entra. Quand elle nous vit, saisie de frayeur, et me dit : • l à tor; quelle est donc cette p placee à tes côtés ? • Je répond ta sour , et , certes, c'est une: cellente pour toi. » Elle reprit: ment donc se trouve-t-elle it? pondis : « Demande-le-lui, car l de l'occasion est court. » Jen suite mes habits, et j'allai n Aschter. Nous montaines sur meaux, et nous nous mimes e Au milieu du voyage, je re Aschter mon aventure. Il 4 mon dos, et vit les cicatrices (Il me fit de nombreuses est dit: « Les sages ont dit : « Il ami pour le jour de l'afflict ils ne sont jamais en petit D jour du plaisir. 💌

Vers. O mon cœur! s'il te un jour quelque chagrin, il s'é dès que tu auras un ami pos tiger il faut in ami pour l



6 par les écrits de Hommentateur du Coran, e traduction très-célèbre alila et Dimna, traduce il donna le titre d'An-

z mourut dans l'année e (1514 de J. C.).

productions récentes des as, on remarque une his-Abbas le Grand, et une r-Schah.

Feth-Ali-Schah aimait bibliothèque royale posscrit qui renferme quelautres compositions de

IS ET USAGES.

iducation des princes. —
U BOI. — MISTORIOGRAPHE,
ON ET CONTEUR D'HISTOIRES
HOLENWITÉS DE LA COUR. —
LES AMBASSADEURS. —ÉCURIES
TES DU MOUROUZ. —COURSES

res et les cérémonies de erse n'ont pas subi de notables depuis trois nent la famille régnante liques usages particuliers Cadjars. Sous le règne as le Grand, les princes enfermés dans le hapar des femmes ou des jusqu'à la mort du roi, connaissait le prince qui ccéder. Nous avons dit sous la dynastie des Sone esclave pouvait sucne comme le fils d'une

Cadjars ont aboli cet avons remarqué qu'Abchoisi pour succéder à
1, parce qu'il avait pour cesse de la tribu royale;
25 fils du roi ne sont en25 harem que tant que les mes peuvent leur être
35 ils apprennent de ces pratiques de leur re16 de trois ou quatre
17 par cœur quelques cour18 leur apprend comment

ils doivent se conduire avec leurs supérieurs, leurs égaux, et leurs inférieurs. Ces détails d'étiquette passent pour très - importants dans u**ne** cour où tout est réglé d'après un cérémonial reçu. Il n'est pas rare, dit Malcolm, de voir un enfant de cinq ans conserver, dans une grande assemblée, un maintien aussi grave que des personnes âgées. A l'âge de sept ou huit ans, les jeunes princes commencent à lire l'arabe et le persan; dès qu'ils savent l'alphabet de la première de ces langues, on leur fait lire le Coran, et ils apprennent tous les préceptes de leur religion **et surtout les d**ifférences qui distinguent la foi schiite de la secte des sonnites. Ils étudient ensuite les ouvrages des principaux poetes persans, et surtout les œuvres de Saadi; on suppose que la connaissance des bons auteurs doit développer dans l**es** jeunes princes le goût de la saine littérature ; entin ils apprennent la grammaire, la logique, la théologie et la philosophie. On accoutume encore les princes à tous les exercices du corps; à l'âge de six ou sept ans ils savent déja monter à cheval; on les fiance très-jeunes, et quelquefois on les marie avant qu'ils aient atteint l'age de puberté; ils prennent ensuite plus **ou** moins de feinmes, suivant les richesses qu'ils possèdent.

Le roi de Perse est obligé de se lever de bonne heure; et, comme il couche toujours dans les appartements intérieurs du harem, dont aucun homme n'oserait approcher, il y est servi par des femmes ou par des eunuques. Après s'être habillé, il reste assis pendant une heure ou deux dans une salle du harem où il y a un lever dont le cérémonial est exactement le mēme que celui du lever officiel dont nous avons déjà parlé. Des femmes, qui ont les titres et les fonctions des ofsciers dans les cérémonies de la cour, font ranger les femmes et les esclaves, en observant strictement l'ordre de préséance. Après avoir entendu les rapports des femines et des eunuques chargés du gouvernement intérieur du harem, et avoir tenu conseil avec celles

de ses épouses qui jouissent de la plus grande considération, il quitte le harem (*). Lorsqu'il en sort, les officiers de service vont au-devant de lui , et il donne alors audience à ses principaux courtisans; les jeunes princes assistent à ce lever, et ils présentent leurs respects au roi, qui, après cette cérémonie, fait apporter son déjeuner. Tous les mets sont préparés sous la surveillance du premier intendant du palais. Le service se fait, en général, dans des plats de porcelaine, car la religion mahométane blâme l'emploi des plats d'or et d'argent; mais on ne se conforme pas toujours à cet usage; ces plats de porceiaine portent des couvercles d'argent, et sont placés dans une botte fermée et cachetée du sceau de l'intendant ; cette boite , recouverte d'un beau châle, est présentée au roi, devant lequel l'intendant brise son cachet et sert les plats. Quelques-uns des jeunes princes prennent part au repas; le premier médecin y assiste toujours , afin que si le roi se trouve incommodé, ou si on soupçonne qu'il ait pris du poison dans les mets qu'on lui a servis, il puisse avoir sur-le-champ les secours de l'art.

Nous n'avons pas à nous occuper iel des devoirs publics du roi de Perse, nous en avons parlé dans le chapitre du gouvernement (**). Quand une fois il est libre, le souverain se rend à son harem et dort quelques instants. Avent

permis ouvertement l'un mais aucua prince de la 🕻 Cadjars n'a violé ainsi la lo homet. La boisson habituel consiste en sorbets compos férents fruits. Après le nuit se retire dans ses apparte rieurs, où il veille souvent t s'amusont à écouter les chin à voir les danseuses du bare tefois, ajoute Malcolm, on m exactement ce que fait le roi quand une fois il a pané i son palais intérieur. Là, spectacle le plus propre à M guité de l'homme. Il n'est 🕬 d'ennuques et de prisonnières tend que des expressions es une crainte servile. L'affectie rait exister entre le maite clave; et il faut que la vanité à fait obscurei la raison po homme puisse prendre les 🗪 d'une adulation froide et 1 pour un attachement vérits harema des rois de Perse son nés avec une sévère disc cette condition est nécessi conserver la paix dans une ti personnes chez lesquelles 🗓 du pouvoir, l'orgueil de 🗽 les liens du sang, les intel duplicité et les pretentions (sans cesse en présence, 🖟 à des collisions continuelles.

Les princes de la famille



uttons, quelque ma-**Hissent Etre, et le roi** le le privilège qu'ils ce que bon leur semn appartenait à une lecte fort rude passe s pour un patois barétant un jour à une e, ordonna a son boutrmer de ce que vouaboyait très-fort, et dire. Les courtisans de la plaisanterie du iffon obéit, et, s'étant n, parut écouter avec ntion; puis, il re-Khan, et lui dit d'un i faut que Votre Ma-Miciers de sa propre ir ce que dit ce mon-: **pas** d'autre langue rbare dont je ne comul mot. Le monarque de la manière dont ait en ridicule le diades Zends, et il le éreusement pour sa

s à la cour de Perse loires du roi. Il faut ur remplir cette place convenable, car les conteurs qui récitent très-dramatique. Ces es talents si variés, simobiles, et leur voix on en croit a peine le * yeux lorsqu'on voit menacer avectureur, **bonté, ou s**upplier **ne temme t**endremen**t apporte** que, lorsqu'il n 1800, deux Anglais sortir au moment où teur d'histoires allait récit. Cet homme passé de la conduite des , M. Malcolm lui fit messieurs ne sachant **de persan** ne pourcier son mérite. « Je estent, s'écria le conrrez que je me ferai , quoiqu'ils ne com-

prennent pas le persan.» Les deux Anglais restèrent, et l'expression de la physionomie du conteur, les différents tons qu'il prit, produisirent l'effet qu'il attendait. Les Anglais se retirèrent enchantés de sa pantomime et des différentes inflexions de sa voix. L'art de conter des histoires est en Perse un chemin qui conduit à la fortune, mais peu de gens y réussissent; car, pour devenir un conteur habile, il faut beaucoup de talent et d'étude. Il ne suffit pas de connaître un grand nombre d'histoires, il faut savoir varier le récit par des incidents nouveaux, et posséder par cœur les plus beaux passages des poetes, pour les introduire dans le récit. Le conteur du roi est toujours de service. Il doit savoir charmer les ennuis d'une longue marche, et ramener le caime dans l'esprit de son maître. Il récite tantôt des histoires de génies, tantôt il chante les exploits des anciens guerriers de la Perse, ou les amours de quelques chefs de tribus errantes; quelquefois aussi il raconte au roi des scènes de la vie commune, auxquelles il mele des détails d'une révoltante obscénité.

Tout est réglé à la cour de Perse ; les regards, les paroles, les mouvements sont soumis aux règles de l'étiquette. ()uand le roi est assis en public, ses fils, ses ministres et ses courtisans se tiennent debout, les mains placées l'une sur l'autre et chacun à leur place. Ils epient, dit Malcolm, les regards du despote, et pour eux un coup d'œil est un ordre (*). Si le roi parle à quelqu'un des assistants, on voit bien, dit Malcolm, remuer des lèvres, mais voila tout : pas un mouveinent, pas un geste qui decele la moindre émotion. Si le roi veut parler à une personne placée à quelque distance, il lui ordonne d'avancer; mais celui auquei l'ordre s'adresse, attend qu'il ait éte répété plusieurs fois, et s'arrête inva: riablement toutes les fois qu'il a fait trois ou quatre pas. Le roi répète alors

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'en persan ischaret kerden, faire un signe, est synonyme de commander.

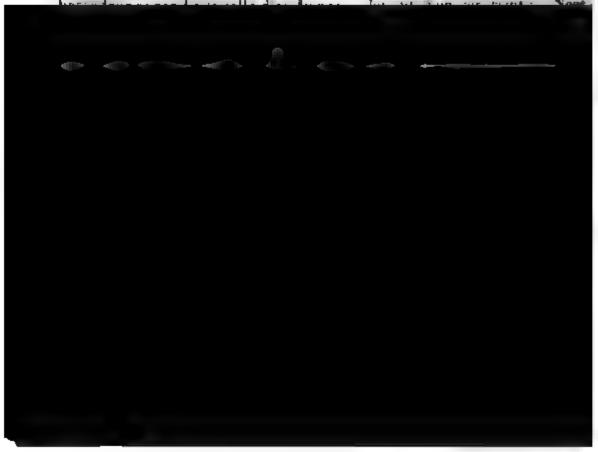
son commandement jusqu'à ce que la personne soit à une distance convenable. Quand le roi parle de lui-même, c'est toujours à la troisième personne, et il commence ordinairement par ces mots: Il plait au roi, ou le roi ordonne. Les ministres, lorsqu'ils s'adressent à lui, l'appellent l'objet des

regards du monde.

Dans les grandes solennités, la cour de Perse présente un spectacle magni**fique par le l**uxe qui y règne et por l'ordre parfoit qu'on y remorque. C'est surtout à l'arrivée d'un ambassadeur étranger que le roi de Perse cherche à se faire voir dans toute sa splendeur. Le cérémonial qu'on observe en pareille occasion n'a guère varié depuis les temps les plus anciens. Feth-Ali-Schah s'efforça d'enchérir encore sur le luxe de ses prédécesseurs, lorsqu'il eut à recevoir des ambassadeurs européens. Le ministre étranger, dit Malcolm, s'avance avec sa suite et son escorte à une des portes intérieures du palais. Au moment où il entre, on observe le plus grand silence; les chevaux même , comme s'ils étaient dressés à cet ellet, font à peine un mouvement de tête. Lorsque le ministre est descendu de cheval, on le conduit dans une petite pièce où il est reçu par un des principaux officiers de la couronne. Quand il y est resté assis pendant quelques minutes, on anuonce que le roi est sur son trône, et l'amdeux fois de faire un mist. O est auprès du trône , le mains quêtes prononce à beute veix s et celui du souverain qu'il rep Le roi de Perse répond : « Ven bienvenu. » Et le ministre i s'essied dans la salle, meis à distance du roi. Quand les le créance ont été remises, le reit répète poliment **à l'envoyé qu** bienvenu, et il **entre ordim** dans une conversation qui n p de mettre l'ambassadeur étras à fait à son aise (*) et de lui l blier la gravité de la pompe in qui l'environne. Si l'amban des présents à offrir , quel qu'ils soient, le monarque pe reçoit sons laisser paraître la : satisfaction : ainsi le veut l'ét Il doit paraître indifférent à présents qu'on lui fait, et 🕦 gner ni joie ni surprise, sauf à! plus tard sans témoin aux ses qu'il éprouve. Le roi va ton cheval, excepté quand il épros que indisposition. Alors # transporter dans une litière due entre deux mulets, et Persans appellent takhti-rés

Les tentes et les pavili

(°) Malcolm rapporte que lors à mier voyage en Perse, en 1800, la l'avoir laisse assis pendant quelque



à d'une toile tendue à qui renferme le happartements extérieurs. léjà remarqué que dans e plaisance rien n'est iages qu'on observe dans nis il est permis de supalcoim, que lorsque le erre, l'attirail relatif aux onsidérablement réduit. **1e permettait jamais** à ses **'squ'ils étaient en** camaener plus d'une fomme **lui-mē**me n'en avait que , dit Malcolm, qui a été ; loué qu'imité.

rd'hui un usage univer
len Perse de laisser croî
t de porter un bonnet de

noir au lieu de turban.

périeure des vêtements

, tandis que le bas est

du roi sont confies aux **icier** de haut rang qu'on thour, ou le seigneur de plus beaux poulains du envoyés aux écuries uverain choisit lui-même pour son usage particual que monte le roi est paraconné, et l'on en it lui plusieurs autres i et les brides sont en-Les écuries royales sont mps un asile sacré. Cet e toujours, et sous le **b-Ali-Schah**, un grand **1vait aspiré** au trône s'y resta jusqu'à ce qu'il eût rdon. Les tribus erranse ont toujours eu pour **spect qui tient** de la sui cheval, disent les hom**ibus, ne c**onduira jamais le prince qui aura eu le ioler cet asile. Le roi, steur cité par Malcolm, ın criminel qui s'est reécurie, et il ne peut le lorsqu'il est sur le point lorsqu'il est sur le point nais tant qu'il y est, le el que soit d'ailleurs son crime, est inviolable. La place la plus respectée est celle qui se trouve auprès de la tête du cheval, et lorsque cet animal est attaché en plein air, le criminel doit tenir la main sur sa tétière.

Les rois de Perse récitent les prières légales aux heures accoutumées. La moindre infraction à cet usage diminuerait le respect qu'on doit à l'autorité du prince. Quelquetois ils assistent au service divin dans la principale mosquée de la capitale, et ils vont en pèlerinage , aussi souvent qu'ils le peuvent, aux tombeaux des saints personnages enterrés dans toute l'étendue de la Perse. Dans l'impossibilité de visiter les tombeaux d'Ali, de Hasan et de Hosein, situés sur le territoire turc, ils y envoient de riches présents. Plusieurs d'entre eux ordonnent qu'on les enterre auprès de ces saints martyrs. Le corps d'Aga-Mohammed-Khan a été, pour cette raison, inhumé à Kerbela.

La fête du Nourouz, ou de l'équinoxe du printemps, est une institution fort ancienne en Perse, et qui a résisté à l'intolérance de la religion musulmane. Les rois de Perse, et en général tous les Persans, ont mieux aimé encourir, de la part des Turcs, le reproche d'impiété, que d'abolir cette fête nationale. Mais ils ont su trouver un prétexte pour cacher leur attachement à une solennité instituée par les adorateurs du feu. Ils disent que cette fête est célébrée en mémoire de l'élévation d'Ali au califat. Le jour du Nourouz, le roi de Perse, accompagné de ses ministres et d'un grand cortége, sort de la capitale et passe en revue ses troupes. Les cheis des villes et des provinces viennent ensuite déposer leurs présents au pied du trône, placé dans une tente magnifique élevée au milieu d'une grande plaine. Le roi reste plusieurs jours au camp, où il y a des courses de chevaux, ainsi que dans la capitale et dans les principales villes du royaume. La distance à parcourir varie, suivant l'âge des chevaux, de sept à vingt et un milles. Le but de ces courses est moins de juger de la vitesse que de la force des chevaux, et de connaître ceux qui peuvent soutenir une course longue et rapide. Ces chevaux sont montés d'ordinaire par des enfants de douze à quatorze ans. Les juments ne figurent jamais dans les courses, et on ne les emploie pas au service de l'armée, excepté cependant chez les tribus prabes de la Perse, qui, suivant l'usage de leurs peres, les préferent aux chevaux. Le roi fait des présents aux cavaliers dont les chevaux ont remporté le prix. La fête du Nourouz dure près d'une semaine ; mais le premier jour, qui est celui de l'equinoxe du printemps, est de beaucoup le plus solennel.Les personnes de tout age et de tout rang se parent, pour cette occasion, de leurs plus beaux habits, e'embrassent les uns les autres, et s'envoient en présents des confitures dont les Persans sont très-friands. Ils aiment surtout colles qu'ils appellent gues angoubine, et qu'on fait avec du miel de guez, de la farine et du sucre. Ce miel est produit par un insecte semblable à un fil blanc, et qui vit sur les feuilles du tamarise, où il se tient immobile.

Un des priviléges auxquels le roi de Perse tient le plus est celui d'entretenir une troupe de musiciens, et de déployer plusieurs bannières. Parmi ces étendards, il en est un sur lequel est représenté le sabre d'Ali, a deux tranchants (*), et un autre sur lequel en tout le colon autre sur lequel en tout le colon autre sur lequel

distance, et se couvrir de la les marques du plus grant a de la plus profonde recoma. Il y a ordinairement asprès des villes un endroit applis pousch, c'est-à-dire, l'estraire revêt les robes d'houseur. Ce les officiers du gouvernem quels le roi envoie une de e doivent se rendre pour la Le khilat-pousch de Schiras e tre milles de la ville, sur la montan.

patian. Quand le roi envoie pur firman ou un ordre à un 🕶 conque, celui-ci doit égalem recevoir à une certaine du lieu où il réside , et après 🗈 ce firman au-dessus de 🛤 🕻 donne a son secrétaire, qui lecture à haute voix, pen toutes les personnes présent un respectueux silence. Dem respondance avec le roi, se ministres écrivent le nom és haut de la lettre, afin de 📭 🛚 un seul mot au-dessus d Malcolm rapporte que la rei ayant envoyé son portrait i verneur, le commandant de alia au-devant de la caisso renfermé, et après être de cheval, baisa avec respect co qui fut saluée solennellemen tes les autorités et les habit ville. Dans les audiences #

rands officiers ont tous ur dont les usages sont elle du roi, et leurs enit la même éducation que ouverain. Les chefs des it une noblesse hérédipeut, par son influence, egard l'ordre de cur mettre un oncle à la veu, ou un cadet à la ainé. Ces chefs portent **ie khan,** que l'on donne s aînés des grands seiie leur naissance est anxur. Les fils cadets et les **:hef ne le reç**oivent qu'aenrôlés dans la garde du u'ils ont rendu quelque it. On a toujours égard à e la mère lorsqu'il s'agit n chef. Toute tentative olir cette coutume blesl**e des fem**mes legitimes, t tous les membres de 810. sir John Malcolm. visite à un chef de la ar, vit entrer deux de ses t vétus, et dont l'ainé euf ans. Lorsque ces enassis, un beau garçon ize ans, et simplement scoir à quelque distance, des autres enfants. Sir o demanda au khan qui mon fils, répondit-il, et on; mais sa mere n'était un joaillier, et je ne l'ausée régulièrement; les is d'une mere noble, et, int, mes héritiers. Les urs appartenant aux triat toujours beaucoup de hauteur; ce qui tient en naniere de vivre. Ils conue tout leur temps à ercices et surtout à la

res et les secrétaires d'Égénéral le titre de Mirposé de mir ou émir, nce, et de za, abréviation ideh, qui signifie fils de. quer que lorsque le titre rouve après le nom pro-

pre, il désigne toujours un prince du sang. Mais lorsqu'il précède le nom propre, il n'indique pas du tout une haute naissance, et on peut le traduire par un homme appartenant a la classe civile. Toutes les personnes qui le portent sont supposées avoir reçu de l'instruction, et doivent savoir lire, écrire, calculer et tenir une correspondance. Cette dernière qualité passe pour indispensable. Les mirzas appartiennent en général à la population des villes; il en est cependant quelques-uns qui sont nes dans les tribus. Chaque officier dans l'armée, chaque magistrat dans son village, a un mirza. On peut dire de ces hommes qu'ils remplissent tout à la fois les emplois les moins importants et les plus elevés du gouvernement. On les distingue ordinairement par le kalamdan qu'ils portent à la ceinture. Ce kalamdan est une sorte de petit étui qui renferme de l'encre et des roseaux taillés pour écrire. Les mirzas ont des mœurs douces et polies, et, quelque riches qu'ils soient, ils affectent toujours une grande simplicité dans leurs vétements comme dans tout le reste. Les militaires les regardent avec un certain mepris. Il arrive quelquefois cependant que le monarque les élève à la dignité de khan. Mais la noblesse acquise de cette manière ne donne que peu de considération, et le moindre petit chef d'une fraction de tribu se regarde comme supérieur au mirza le plus considéré.

La profession de poëte est quelquefois lucrative, beaucoup moins cependant que celle d'astrologue. On peut meme dire que la majorité des poetes est pauvre; et, vu leur nombre, il est impossible que cela soit autrement. Toute personne qui a reçu un peu d'education peut, si elle préfere une vie oisive à une carrière active, prendre le nom de poéte; car c'est ainsi que s'intitulent les plus misérables versificateurs. Les poëtes en vogue chantent le roi et les principaux guerriers du pays; d'autres, moins heureux, se contentent de célébrer les louanges de ceux qui leur donnent quelque chose

ou qui veulent bien leur permettre seulement de prendre part à leur repas. Ils récitent aussi quelquefois les vers des poêtes les plus estimés. La facilité avec laquelle tout Persan peut acquérir un certain degré d'instruction dans les collèges des grandes villes, produit un essaien d'étudiants qui consument inutilement leur vie dans la paresse et la pauvreté. La ville d'Ispahan surtout est pleine de ces mendiants littéraires. Les colléges de cette ville et ceux de Schiraz produisent presque tous les poêtes errants qui inondent la Perse.

L'imprimerie est peu cultivée en Perse. Nous avons vu un Bostan et un Gulistan de Saadi publies à Tauris; et l'Asiatic journal annonçait, il y a quelques années, l'établissement d'une imprimerie lithographique à Schiraz. On a aussi imprimé quelques ouvrages à Ispahan. Au commencement du règne de Mohammed-Schah, souverain actuel, on publiait a Tehran, comme nous l'apprend M. Kasimirski, un journal lithographié; mais le premier ministre ne voulant pas que le peuple s'occupât de questions politiques, ie fit supprimer.

Le talent des calligraphes est fort estimé en Perse. Tous les marchands savent lire et écrire; quelques-uns même sont très-instruits. Ils font ordinairement leur correspondance en chiffres. La raison de cette coutume est facile ... concevoir.

souvent dangereux poer (l'exerce. Il doit inscrire sur u chaque cachet qu'il grave; et sonne à laquelle il a vedu vient à le perdre, le graveur sous peine de mort, en fait blable. Il doit marquer esse date du jour où il **ea fait 🖚** le propriétaire du nouvers (continue son commerce, del ter le fait par les témoig plus respectables, et en ini correspondants, en déclarent comptes et actes qui auraics lés de son premier scesa pa ment au jour où il a été par

Les classes inférieures des des villes ont à peu près le mœurs dans toute la Perse, dans les villes des écoles et pauvres ouvriers même pe vover leurs enfants. On y et éléments du persan et de l' écrire nettement. Là se b l'ordinaire l'éducation qu' dans ces écoles sur lesquelle donne des détails encore (jourd'hui.

Les Persans aiment la 1 ont en général une table b Le bas prix des denrées et abondance des fruits et de permettent aux habitants aisés de se procurer une saine et abondante: Il leur et comme à tous les mahour panner du porc. Ils se



onséquent il ne peut y us ni honte ni péché à olm rapporte qu'un offiine royale d'Angleterre, Bouschir, voulut visiter ntait un cheval extrêmetrès - mauvais écuyer, il ant de tomber. Son emt fort les spectateurs. Le Persan lui dit : J'ai putation. Pas un de ceux tourné en ridicule hier **présent que vous soyez** scuyer. — Et comment **c** fait?dit l'officier. — Je **épliqua le Persan, que** :rès-bien à cheval comme iis, ainsi qu'il convient ppartenant à une nation is que vous étiez ivre, et ir cette raison que vous as vous tenir parfaite-

vas on apporte des pipes **Le café, dit M.** Narcisse **sel nous emprunt**ons ces ne espèce de boue qu'on i**nsi** dire, plutôt qu'on ne ion en est que les Oriende le moudre, le pilent lu tabac d'Espagne : ils e la même maniere que l lieu de le laisser reporendre, ils secouent au ment la cafetière, pour · le marc; de manière le verse, il ressemble ocolat très-épais. On le re dans de petites tasses soucoupes, auxquelles r d'autres petites tasses ns lesquelles on met les ur ne pas se brûler. **ile de se faire** une idée de **Orientaux pendant qu'ils** café. Tant que dure cette relquefois dix minutes, sses soient fort petites, ilence profond, et l'on chose dans la salle que le

scellent ouvrage de cet au-Perse, t. V, p. 189 et suiv. son. (PERSE.)

s, qui hument de temps

à autre de petites gorgées, savourées avec volupté pendant quelques secondes.

« Il est de la politesse de se régler sur la personne la plus distingée de la société, et de ne jamais finir de vider sa tasse, ni la rendre, avant qu'elle ait remis la sienne.

Le goût des Persans pour le café va jusqu'à la fureur; et je ne crois pas qu'il y ait un seul individu dans ce pays qui n'en prenne plusieurs fois par jour, ce qui est d'autant plus facile,

qu'il y est à fort bon marché.

« Les personnes aisées qui en voyage ne peuvent en prendre aussi souvent qu'elles le désireraient, en portent de bien pilé et bien bourré dans des espèces de tabatières; on y ajoute un peu de miel sin pour le mieux broyer, ce qui en fait une sorte de consiture qui n'est pas désagréable. Elles le détachent avec de petites cuillères, et le mangent comme du chocolat : plusieurs y ajoutent une dose d'opium; mais alors on en prend moins que quand il est pur.

« Il est en Perse une passion qui non-seulement excède de beaucoup celle du café, mais qui peut être même considerée comme un besoin: c'est celle du *calioun* , espèce de pipe dont tout le monde fait usage. Elle se compose de plusieurs pièces : d'abord de la tête et du corps de la pipe, de la carafe et des tuyaux; la tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure de manière à la rendre plate. Elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite, et percée du haut en bas : on la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit qui est lixé sur une carale, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à deux pouces du fond de ladite bouteille; sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, et fermé hermétiquement par un tampon de bois placé à cet estet au milieu du tube.

« Voici comme on s'y prend pour charger le calioun : après avoir mis dans la bouteille une certaine quantité d'eau, souvent odoriférante, on s'assure s'il y en a trop en aspirant, ce qui produit dans ce cas l'effet de la pompe et fait monter l'eau jusqu'à la bouche; on la diminue jusqu'à ce qu'on n'en obtienne plus que de l'air; alors on emplit la tête de tabac, que l'on couvre de charbons ardents, maintenus par un couvercle mobile fait en forme de cône, puis on la pose sur le tube droit dont il est parle plus haut, et il est prêt à être fumé.

 Les grands seigneurs n'allument jamais leur cailioum eux-mêmes; ils ont continuellement devant eux un grand tuyau élastique, avec un bout de cristal que le domestique y adapte, après l'avoir allumé avec un autre de bois, qu'on y attache de nouveau, quand on l'offre à quelque convive, celui de cuir ne servant jamais qu'au

 Le calioun est pour un Persan l'objet d'un grand hixe et d'une grande dépense. Son entretien exige un homme uniquement destiné à le porter, le nettoyer et le charger : cet homme, qu'on nomme *pisch-khedmet*, suit son maître à cheval; il porte toutes les pieces du calioun dans deux espèces de fontes, attachées à l'arcon de sa selle, d'un côté la carafe et les tuyaux, et de l'autre la tête, les pincettes et le tabac; il est de plus muni d'une grande bouteille de cuir remplie d'eau, pour pouvoir en changer chaque fo s. et n'est souvent qu'avec bes peine qu'on parvient à le faire

· Les femmes en Perse le aussi beaucoup, et quand dis visite, c'est après le cuis la p chose qu'elles s'empressestés

" La manière de le fumit # près sembiable à celle que 🌬 emploient pour la pipe, c'ul qu'ils en aspirent la france à poumons; mais comme offi lioun est infiniment plus 🍪 plus agréable, on l'y constr nairement jusqu'a ce qu'elle | une sensation qui tient du 🙌 alors sculement on l'expectors

 Les Persans mettent dans à heaucoup de gravité, et avec l ils conduisent la fumée sur 🐙

pour la parfumer.

 Il y a aussi une étiquette tenir a l'égard du caliono, € quelle on ne doit jamais # quand on connaft les usages: 4 siste à offrir le sien à la par plus distinguée, qui vous 🛍 🛚 honneur en l'acceptant, 🛎 🕮 quelques gorgées ; on ne doit ji demander le sien avant que li de la maison ait donné l'ordr apporter. Cette personne fun après et vous l'offre à son ! suite il passe souvent jusqu'i mité de la saile, chacun 🗃 que très-peu. Mais c'est géné partout une politesse a faitt



bout de cristal; le dosoulève la tête du cae qu'il n'y ait plus de carafe; ensuite sur un ceptible de son maître, personne à laquelle il

s fument le calioun en val; ils ont pour cela de cuir élastiques, plus premiers et longs de pieds, par le moyen uvent tenir leurs chetaine distance les uns pisch-khedmet porte le dans la main droite, la gauche il conduit i laisse toujours un peu

us haut que ces ustens objets de luxe : il en
i, sans être garnis de
erres précieuses, n'en
du prix de cent à cent
ins; ils sont d'or masciselures et d'émail,
ent où l'on excelle en
uteille est de cristal de
t dorée d'une manière

dont le roi se sert en tout recouvert de perts, de rubis et d'éme-, dit-on, plus de deux ncs. Il y en a de deux e ville et ceux de camniers diffèrent des aules bouteilles qui conau, au lieu d'être de cuir; mais tellement l'émail, qu'elles coûtent plus cher que les au-

dasses pauvres ne quitvêtement que lorsqu'il voit qu'avec de pareil-'usage des bains chauds essité. Il y a de fort ans presque toutes les ages. Quelques petites naie procurent à tout te de ces bains. sont en général les mê-

mes pour toutes les classes. Dans les fêtes publiques, auxqueiles toute la population prend part, on voit des illuminations, des feux d'artifice, des lutteurs, des joueurs de gobelets, des boufions, des marionneltes, des musiciens ambulants et des danseurs de corde. Les gens riches emploient leurs loisirs à monter à cheval, à faire des visites, à rester assis dans leurs appartements ou dans des jardins, car ils ne s'y promėnent jamais; quelquefois aussi ils écoutent réciter des contes ou des vers. On voyait autrefois en Perse un grand nombre de danseuses qui liguraient dans toutes les fêtes; mais depuis l'avénement de la famille régnante, il leur est défendu de paraître à la cour; et Malcolm nous apprend que l'on n'en voit guère que dans le Khorasan et dans le Curdistan.

CONDITION DES FEMMES. — MARIAGE. —
VISITE AU HAREM DU ROI. — CERÉMONIES
PRATIQUÉES A LA NAISSANCE DES EMFANTS.
— NOURRICES. — DIVORCE.

Dans l'examen des mœurs et du caractère d'un peuple, dit Malcolm, il n'y a rien de plus important à considérer que les coutumes et les lois qui règlent les rapports des deux sexe**s.** De ce point, plus peut-être que d'aucun autre, dépendent l'état moral d'une nation et les progrès qu'elle a faits dans la civilisation. Plusieurs peuples qui ont laissé leurs femmes paraître en public sont restés, il est vrai, dans un état de barbarie; mais il n'y a point d'exemple qu'un pays où on les tient enfermées et où on ne soigne pas leur éducation, ait jamais obtenu un rang élevé dans l'histoire des peuples civilisés. L'influence des femmes, lorsqu'elles occupent dans la société la place qui leur est due, a le double avantage d'adoucir les mœurs et de porter l'homme aux actions nobles, hardies et généreuses. Les femmes bien élevées sont, en général, moins enthousiastes de la beaute que de la valeur, des talents et de la vertu; et l'espoir d'obtenir leurs suffrages est un des motifs les plus purs et les plus puissants qui conduisent à de bonnes

et grandes actions. La religion mahométane sanctionne, si elle ne l'ordonne pas, l'usage de tenir les femmes dans un état de servitude. Les sectateurs de cette croyance restent donc étrangers au mobile le plus fort et le plus noble des actions humaines. En Perse, les classes inférieures mesurent l'importance des femmes d'après les services qu'elles peuvent leur reputre-Dans un rang plus élèvé, les bommes les regardent comme creées uniquement pour leurs plaisirs. Les femmes n'ont, dans une societé ainsi-organisée, aucune place qui leur convienne. Elles sont ce que leurs maris ou plutôt leurs maîtres veulent qu'elles soient. Une favorite, par le pouvoir de ses charmes ou de son esprit, peut exercer de l'influence sur son tyran; elle peut aussi obtenir des égards particuliers la raison. de sa haute naissance et de la crainte qu'aurait son mari de déplaire à la famille à laquelle elle appartient. D'autres causes encore peuvent produire des effets plus extraordinaires. Ainsi l'habitude et la tendresse peuvent porter un fils à montrer à sa mère un respect et une déférence qui étendront l'influence de celle-ci hors des murs du harem; mais ces exemples sont rares et ne sauraient balancer les tristes conséquences de la réclusion des femmes.

Les Persans peuvent, en vertu de la loi et de l'usage, épouser une femme,

donne un appartement 🛶 riches vétements, des servi lui fait une pension; si elle s é fants, elle n'est plus regardés e esclave, mais comme la mère d gitime béritier de la maisse. aux femmes à louage, les Pan prennent autant qu'ils ve moyennant un prix convent. sorte de mariage est un costra nient civil qui se passe par-de juge, et qui, suivant eux, est " honnéte, comme tous les ast. riages. Si les parties sont de elles le renouvellent au bout de L'homme est libre de le romp. alors il doit, en renvoyant le 🚅 lui donner toute la somme dans le contrat. Lorsqu'une louage quitte un homme, e. . contracter un autre engage qu'apres quarante jours. Le pour les veuves est de cent trans après lesquels elles pouvent en en secondes noces. If n'y a guer les gens de moyenne classe 🕶 tractent de ces unions temec> Les gens du peuple ne pourris prendre une femme qu'il fauir.# en la quittant ; et les nobles a'e nent pas non plus parce qu'ils raient de renvoyer une fame leur a appartenu.

La religion mahométane pero prendre quatre femmes légitimes tefois les l'ensans n'en epouseul



les procureurs et un bien un cadi, suivant la richesse des familée, accompagnée de plues, se rend dans une abinet, dont la porte est e, mais de manière qu'on me. Alors les procureurs e lèvent, et celui de la ingeant contre la porte

dit à haute voix, en ain: Moi, N., procureur, ous, N., je vous marie à Vous serez perpétuelnme movennant tant de i, dont vous ētes conveutre procureur répond N., procureur, autorisé nas en son nom, comme zétuité, N. qui lui a été **Elie par N. son procureur** à condition de tant de t, dont on est convenu. di ou le mollah se lève, emme: Ratisiez-vous la N. votre procureur vient re nom? — Elle répond :

demande la même chose t dresse le contrat, y apu et celui des différentes i assistent à la cérémoemet le contrat au profemme.

du peuple ne prennent cureur; la femme entre s parentes dans la pièce mmes; et tous étant aslui dit: Moi, N., procumême, je prends vous N. le à perpétuité, moyendouaire préfix; je vous telle sur mon âme.

Dès que les parties sont cord sur les articles du nux assigne le douaire sur e de son bien, et envoie les présents à sa future; consistent en habits, bit comptant. La femme, envoie au futur différents iguille que souvent elle a ne.

La noce a lieu chez la future et dure dix jours. Le dixième, le marié envoie en plein jour le trousseau, qui se compose de hardes, de bijoux, de meubles, et même d'esclaves et d'eunuques, selon la qualité et la richesse des conjoints; c'est sa dot, on ne lui donne pas autre chose en la mariant. Des chameaux ou d'autres bêtes de somme portent le trousseau au son des instruments. Les esclaves et les eunuques vont ordinairement à cheval; il arrive souvent qu'on emprunte des meubles et qu'on envoie des coffres vides pour donner plus d'éclat à cette pompe. La nuit on conduit la mariée chez son époux; elle est montée sur un chameau, ou bien on la mène à cheval ou même a pied. Des joueurs d'instruments ouvrent la marche; des domestiques suivent, chacun une torche à la main; les femmes viennent ensuite, portant aussi chacune une torche. La mariée est couverte par un long voile qui cache entierement ses formes. Les Persans en usent ainsi pour empêcher, disent-ils, les envieux de jeter des sorts sur sa personne. Deux femmes la mènent par le bras, quand elle est à pied ; et, quand elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Une heure après être arrivée chez son mari, les matrones la mènent à la chambre nuptiale, la déshabillent et la mettent au lit. Peu après, le marié est conduit, par des eunuques, ou des vieilles femmes, dans cette chambre où il n'y a point de lumière, de sorte que le mari ne voit sa femme qu'après la consommation du mariage.

Il arrive quelquefois, dans les mariages entre gens pauvres, que si l'homme a été obligé de promettre un douaire qui excède son bien pour obtenir le consentement des parents de la femme, il ferme la porte de la maison lorsqu'on lui amène son épouse, et dit qu'il ne veut pas la prendre pour un si haut prix. Il y a alors un débat entre les parents des deux côtés, et ceux de la femme sont obligés de rabattre quelque chose de leurs prétentions pour la faire accepter, parce que ce serait le dernier déshonneur pour

eux et pour elle de la ramener à son

premier domicile.

Malgré ce que nous avons dit plus haut, les Persans savent toujours à quoi a'en tenir sur la beauté où la laideur des femmes qu'ils épousent ; car les parentes, ou les autres personnes auxquelles on s'en rapporte pour le choix d'une femme, en font si bien le portrait, qu'on peut facilement juger si l'original plaira. D'ailleurs les filles na sont enfermées, même celles des grands seigneurs, qu'à sept ou huit ans. Elles paraissent dans la maison jusqu'à cet âge. Ainsi, il arrive quelquefois qu'un homme a vu enfant la femme qu'il épouse plus tard. On rencontre rarement dans les rues les femmes d'un certain rang; et quand cela arrive, elles sont tellement enveloppées que l'on ne distingue pas leurs formes. Les femmes pauvres ne sont pas aussi strictement renfermées. A Bouschir elles vont par troupes chercher de l'eau au puits pour les besoins de la ville. « J'ai vu, dit Morier, les plus ágées assises auprès du puits, lller du coton en faisant la conversation, tandis que les plus jeunes remplissaient l'outre où l'on met l'eau; elles portent ces outres sur le dos, et vont nu-pieds; leur habillement consiste en une chemise très-ample, des pantalons fort larges, et un voile qui convre toute leur personne. Ce costume n'est point beau ; j'ai néammoins, à traves le as l'Ets crasseux déconPersanes portent en été uns de de mousseline, de sois en de ga des caleçons de velours égas lesquels leurs jambes sont aug nées comme dans des sacs. En elles se couvrent de oblies, ils ments de sois ouatés et de form

Scott Waring nous appre son temps il y avait à Schiraz na nombre de femmes aussi jeli. Europe ; mais leur manière les empêche d'acquérir cett tesse et ce sentiment des con ces qui , parmi nous , donne prix à la beauté. Les Pers dans leurs discours de la grossièreté ; leurs reproche jures sont exprimés en term ment forts, qu'un homme pecte n'oserait souvent les n La curiosité des fernmes qui ide la maison voisine de la si fournit de fréquentes occasions voir et de s'entretenir mes · Une chose, dit-il, qui sentitout bien étrange après les récle 1 nous a faits de la jalousie et # c'est que ces conversations se 📟 habituellement en présence des qui me laissaient voir leurs 📂 sons en témoigner la moindres gnance. Peut-être cette favour. elle accordée qu'à ma qualité 🎏

« La dépense à laquelle le Perlaisse entraîner pour son harers rurement, du Oirver proporti



ouses. La dépense qui ns le harem est excesre est généreux ou fai-38 ne mettent point de désirs. Les habits les 🕦 plus frais, les bijoux x et les plus chers, les s exquis et les plus raes plus délicats et les 3. doivent leur être e abondance, avec une on n'a pas d'exemple semble qu'uno femme toujours étrangère à la nari ou de son maître, que pour elle, et ne bonheur particulier; le doive chercher à se r la beauté, la rareté, tout ce qu'elle peut se a contrainte à laquelle ages l'ont condamnée : upée à fixer les regards la tient enfermée, et férence sur ses rivales. ivie des femmes qu'elle e une partie de la jourà sa toilette, et l'autre les richesses qu'elle t des amies qui vien-

prie un noble persan **inaître les principales** s femmes dans le haondit en ces termes: ousent, brodent, font ., et ma femme fait s. Outre ces travaux. des détails de l'intéson; elles tiennent le enses, distribuent les domestiques, payent isent leurs différends, rveillance sur l'écurie, les chevaux sont bien mot, ont le soin de ises de la maison. La i**t p**lus d'affaires que je e : elle était chargée de ous les harems de son maient plus de mille devez concevoir quels n lui causait. » « Lui Morier, quelques ob-

servations sur la difficulté que devait éprouver une femme à suffire à tant d'occupations, et lui ayant demandé comment elle pouvait conduire tant d'affaires sans communiquer avec les hommes qui sont à son service, il me répondit que, dans chaque maison en Perse, il y a un officier désigné par le nom de *nazir*, avec lequel la maîtresse **de la maison arrange chaque jour tout** ce qui concerne les domestiques mâles à son service, à qui elle remet les gages qui leur sont dus. Pour se préparer aux obligations auxquelles elles seront soumises par la suite, les Persanes apprennent à lire et à écrire; dans leur enfance, on les envoie à l'école avec les petits garçons, et quand leur âge ne leur permet plus de sortir sans voile, elles reçoivent chez elles des lecons de femmes instruites; mais elles n'apprennent pas, comme en Europe, la musique et la danse. On n'enseigne ces arts d'agrément qu'aux esclaves, qui les exercent pour amuser leurs maîtres. Toutes les Persanes peuvent paraître sans voile devant le souverain; c'est une des prérogatives attachées à sa royauté. »

Nous allons donner d'après Morier la relation d'une visite que lady Ouse-ley, femme d'un ambassadeur extra-ordinaire de S. M. B. à la cour de Ferse, rendit à la reine dans le harem.

« L'ambassadrice fit une visite de cérémonie à la reine, première épouse du roi de Perse. Elle fut introduite dans un vaste salon. A l'un des angles était assise la reine, vêtue avec toute la splendeur persane : de grosses houppes dorées brillaient sur sa coiffure, dont la dimension était très-grande. Les autres parties de son vetement, comme celui de Zobéide, favorite du calife, dans les Mille et une nuits, étaient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer. Dans un autre angle était un des enfants du roi, couvert d'une telle quantité de brocarts, velours, fourrures et pierreries, qu'il semblait ne pouvoir faire un seul mouvement. En dehors du salon étaient rangées

en ordre un grand nombre de femmes couvertes de diamants; elles parurent avoir déploye dans cette occasion toute leur magnificence, quoiqu'elles fussent loin cependant d'égaler ce que nous aurions pu nous imaginer, d'apres ce que nous en avaient dit les Persans. L'ambassadrice présenta le portrait de la reine d'Angleterre, entouré de brillants de la plus belle cau, a la personne qui se trouvait placée devant elle; mais celle-ci était incapable de juger de la beauté du travail. Cependant elle apprit ensuite que Sa Majeste , qui se connaît fort bien à ces sortes d'objets , l'avait beaucoup admiré. Pendant que lady Ouseley était occupée à prendre des rafrafchissements, on vint chercher ses deux femmes de chambre pour en faire autant ; mais dès qu'elles se trouvérent au milieu des domestiques, les Persanes se jetèrent sur elles comme autant de harpies pour examiner leurs vétements, qui excitaient une curiosité sans pareille. Toutes avouerent d'un commun accord que les habits des Europeennes étaient de beaucoup préférables aux leurs ; quant à ceux des hommes, elles ne furent pas du meme avis. »

En Perse, quand une semme est enceinte de cinq mois, elle prépare la layette de son ensant futur. C'est alors que les semmes du roi envoient au grand tresorier la liste des objets qui leur sont necess res, et que celor-ça prise du peu de jois que come l sauce d'un enfant aux Eure chez eux, dès qu'une fame : premières douleurs, ils s promptement chercher in mail qui est ordinairement une i et aussi tous leurs parests d amis, qui demeurent autour jusqu'au moment de la délivra prennent alors l'enfant, le leve billent , et l'entourent d'un in dage qui lui ceint le corps de cou ; ils tiennent les bras collés du corps, de sorte qu'il ne pai cet état, les remuer non plus jambes. Ils le placent alors (même couverture que la min sage-femme prononce, dans de l'enfant, la profession de l vante, conforme au symbole à tes : Il n'y a pas d'autre Di Dieu ; Mahomet est le prophétel et Ali le vicaire de Dieu. Co femme qui admet ainsi le nor au nombre des vrais croyants. diatement après, la sage-femm un sabre et trace, avec la pois ligne sur les quatre murs del bre où est né l'enfant; une di mes qui se trouvent là lui de « Que faites-vous?—Je trace, ! elle, une tour pour Marie et 🤋 fils. - La tour que la sage-fes supposée tracer pour Marie 🕏 est destinée à leur servir 🌬 dans la vue de s'opposer à l'it que le christianisme pourrait



s, et l'enfant recoit uve inscrit. Un molmfant, lui répète le , et place le morceau langes. Les Persans certaines cérémonies i tête de l'enfant, ce l'ordinaire aussitöt d'un fils. Si les pamaineur, si le noue, la mère fait vœu passera pas sur la t, durant un certain : durant sa vie enecouvre la santé, ou oit que temporaire, la tête, donne un

nt et des cadeaux qui nme offrandes à la pela pour y être déoto. Les gens riches rrice pour leurs engarçon, dès qu'il a année, le père choipour être son préc'est une fille, on e une femme dont celui de précepteur. royage de Morier les ur les nourrices per-

avec une grande difauteur, qu'on parune nourrice pour isadeur anglais. Il se objections des deux e lait de toutes les présentèrent fut rep vieux pour la nourt; il en vint une qui 3 un de trois ans. Les i général toutes les it, allaitent beaucoup eurs enfants que les constance qui servait rza - Aboul - Hassantendre que l'intelliifants était beaucoup à se développer que ie son pays. Les Peras de même à l'égard s filles. Leur femme ose . deux ans et deux ındis qu'elle se contentera de faire teter deux ans sa fille. Le jour où elles sèvrent un enfant elles le présentent à la mosquée, puis elles réunissent leurs parents et leurs amis à un repas auquel prend part l'enfant.

478

« Il se présentait aussi une autre difficulté , c'était l'horreur qu'éprouvaient quelques Persanes à allaster l'enfant d'un chrétien. L'une d'elles vint, passa une nuit, et rien ne put l'engager à demeurer plus longtemps, malgré les grands avantages pécuniaires qu'on lui promit pour la retenir, parce que ses connaissances lui avaient dit que le malheur la poursuivrait, si elle continuait d'allaiter un enfant chrétien. Il n'est point étonnant qu'il existe de semblables préjugés parmi eux, lorsqu'on remarque l'esprit de haine contre les infidèles qui domine dans tout le Coran, et forme une des doctrines les plus saillantes de la loi musulmane.

« Les nourrices persanes ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise en voyant la manière dont on traitait l'enfant. Elles défont rarement les bandages qui lient le maillot, de sorte que l'enfant demeure dans l'ordure. Elles voulaient appliquer le surmeh aux yeux du nouveau-né, opération qu'elles ne manquent jamais de faire; elles teignent aussi avec le henneh leurs che-

veux et leurs mains.

«Ce qu'elles cherchent surtout à faire éviter aux enfants, c'est le mauvais regard, qu'on redoute en Perse beaucoup plus que chez toutes les autres nations de l'Asie. Elles attachent au cou de l'enfant, ou à son bonnet, une turquoise dont la couleur est regardée comme servant à détruire les effets d'un regard funeste. Elles enferment aussi, dans de petits sachets, des passages du Coran, les attachent au bonnet de l'enfant, et les considerent comme un préservatif contre les maladies. Si quelqu'un vient voir l'enfant, admire la beauté de ses yeux, et qu'ensuite il vienne à tomber malade, la personne passe dès lors pour avoir un regard mauvais. Le remède contre cette insluence consiste à prendre un morceau de son linge et à le brûler avec des graines de cresson, puis on passe le réchaud plusieurs fois autour de l'enfant. Les Persanes tiennent ujours à une grande distance les personnes dont elles pensent que le re-

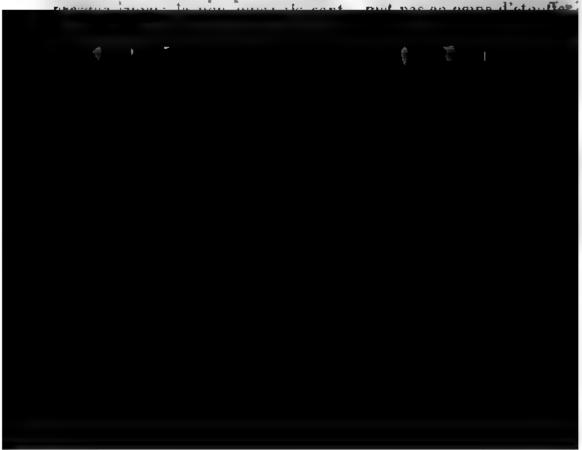
gard peut être funeste.

La religion mahométane permet le divorce pour le sujet le plus léger; il suffit qu'un des conjoints soit dégoûté de l'autre, et veuille la séparation, pour que le divorce ait lieu. Les parties font devant le juge, ou devant un homme d'église, l'acte de divorce; et dès que cet acte est fait, l'homme et la femme ont la liberté d'épouser qui bon leur semble. Le mari, à la dissolution du mariage, est obligé de donner le doubire à sa femme, si c'est lui qui la répudie; mais si c'est la femme qui a demandé la séparation, elle ne peut rien exiger. Les Persans ont le droit de reprendre trois fois la femme qu'ils ont quittée ; mais si , après un tripie divorce , l'homme et la femme veulent encore se remarier ensemble, ils ne peuvent le faire qu'apres que la femme a épousé un autre mari, et que celui-ci l'a répudiee à son tour. « Les Persaus, généralement parlant, dit Chardin, usent rarement de cette ample liberté qu'ils ont de se démarier. La bourgeoisie s'en prevaut quelquefois; mais les gens de qualité aimeraient mieux mourir que de répudier leurs femmes, et ils leur ôteraient plutôt la vie que de leur accorder le divorce. Le menu peuple n'en vient

un crime pour qui que ce mit quérir seulement de ce qui le Le mari y exerce une pleins p sans la participation de pen assure qu'il s'y fait de crust tions et bien étranges, et que y dépêche bien des persons croirait être mortes naturelle

USAGRS PARTICULINAS A CARTAN — HICLATES. — WASES SES HOSPITALITÉS — TRANSPASSES PERSE.

Les différentes villes de l des usages qui leur sont pr Les habitants de Casbin, q dent presque tous de tribe qui faisaient pattre leurs ! dans les prairles qui envit ville, croient avoir le drei rection contre le gouverne n'ont recours , il est vrai , à lier privilége que lorsqu'i poussés par la violence; ma peuple, conduit par ses m déclare une guerre ouverte à li y eut, en l'année de l'hé (1723 de J. C.), un soulère tre les Afgans, qui **perdi** mille hommes dans la ville, obligés de l'évacuer. Il et beaucoup de rivalité entre tants des differents quarti même ville. Quelquefois îl luttes où plusieurs persona la vie; mais le gouvernem



il y a un esclave de conissez ordinairement, y est
re que ces gens trahissent
; et on remarque en gélans la position du maître
t à son esclave, il y a concôté et attachement de

nous venons de dire toueurs et usages des Persans, juer surtout aux babitants des villages; les tribus eres habitudes un peu diffé-'il convient d'étudier. Penr, les chefs de ces tribus linairement à la cour ou itale des provinces; ils se le visiter quelquefois leurs i laissent sous la direction . Les tribus changent de **maque saison,** et jouissent, **esque to**ute l'année, d'un : les tentes sont dressées, aaire, sur les bords d'une **'un ruisse**au ; les chevaux , et les moutons, paissent utour du camp. Les jeunes l'ils ne vont pas à la chasse, r temps assis en cercle et iorment. Les femmes s'occ beaucoup d'activité des nage, ou bien elles veillent its garçons et les vieillards es troupeaux. Malcolm reon trouve en Perse, et parat dans l'Aderbidjan, de ments de Bohémiens; il grande ressemblance entre ens de Perse et ceux qu'il n Angleterre. Cette coïncirien qui doive nous surest bien prouvé aujourles Bohémiens d'Europe, x d'Asie, sont tous origi-Inde: et cette communauté dique suffisamment la conmœurs, des habitudes et

is errantes ne tiennent pas ment que les habitants des réceptes de la religion, surjui touche les aliments démangent tous du lièvre, que les casuistes persans regardent comme une nourriture dont on doit s'abstenir, bien qu'elle ne soit pas légalement défendue; et ils ne se feraient pas scrupule de manger du porc si l'occasion s'en présentait. Malcolm parle d'un Curde qui disait un jour à un Anglais que la tribu à laquelle il appartenait avait beaucoup plus de rapport avec les Européens qu'avec les mahométans, car, ajoutait-il, nous mangeons de la chair de porc, nous ne jeunous point et nous ne laisons point de prières. Les Persans qui appartiennent aux tribus ne s'occupent guere, comme nous venons de le dire, des préceptes de la religion. On voit cependant parmi eux des personnes qui font les ablutions et récitent les prières légales. Un auteur persan, cité par Malcolm, rapporte qu'étant jeune il récitait les prières légales devant un homme appartenant à une tribu puissante. Remarquant que cet homme ne priait pas comme lui, il lui demanda s'il ne s'adressait jamais à Dieu suivant les formes établies par le prophète. De temps en temps, répondit cet homme, je baisse la tête et puis je la releve, comme vous venez de faire; mais je ne recite point de prières; et pour vous dire la vérité, je n'en ai jamais **su aucune. Le même auteur** rapporte qu'un habitant de la ville, hôte d'un homme appartenant à une tribu, commençait le matin, suivant l'usage, a lire tout haut un chapitre du Coran, lorsqu'il recut un vigouroux coup de bâton qui lui fut appliqué par la femme de son hôte, laquelle, tout en colère, lui demanda si par hasard il était mort quelqu'un dans la maison, pour qu'il fût utile de lire dans ce livre. Le mari, tout en blamant la violence de sa femine, dit a son ami qu'il avait eu tort en agissant comme il l'avait fait, et qu'une lecture qui n'était d'usage que pour les enterrements ne pouvait pas manquer d'attirer quelque malheur sur sa maison. Les hommes des tribus n'ont aucune espèce d'instruction religieuse; et si un mollah vient les appeler à la prière, ils l'écoutent avec impatience, et ne tiennent aucun compte de ses exhortations.

Tous les hommes des tribus errantes sont adonnés au pillage, et tirent vanité de certains exploits qui, dans un gouvernement régulier, seraient punis de mort. Leurs conversations trahissent ces lubitudes de brigandage. Il leur arrive souvent de déplorer la tranquillité du pays , et de parler avec enthousiasme de ces temps où, suivant feur expression, tout homme qui a du cœur, un cheval et un cimeterre, peut vivre heureux et dans l'aisance. Sir John Malcolm faisait à un chef de tribu des questions sur des ruines qu'il voyait ; les yeux du chef s'animerent. « Il y a plus de vingt ans, dit-il, que j'ai accompagné mon oncle pour attaquer de nuit, piller et détruire ce village , qui n'a jamais été rebâti. Ses habitants, qui sont de méchantes gens, et nos enuemis, se sont cependant établis tout aupres, et sont redevenus riches; mais, ajoula-t-il, Dieu ne permettra pas que la tranquillité dure toujours, et si le temps passe revient, je leur jouerai encore un tour avant de mourir. . Une autre fois, Malcolm étant à la chasse, passa, accompagné d'un vieux Persan appartenant à une tribu errante, auprès d'un ravin profond. « Il y a environ vingt ans, dit cet homme, nous étions couchés dans ce ravin , moi et dix autres de ma tribu, en attendant une cara-Sane, nous attaanámos et biánaes i ma

n'a de ch**armes pour eu**x (qu'ils peuvent en abuser. L gnant (Peth-Ali-Schab), à q chais d'expliquer la nature di nement anglais, me dit, aprè ecouté avec beaucoup d'a Votre roi me paraît être li magistrat de l'État. Une auto bornee doit être stable, w vanche elle ne peut offrir a tisfaction à celui qui la pou pouvoir est tout différent, e une véritable jouissance. J mon gré élever ou abaisse grands seigneurs que vous : tour de ma personne; mais l'avoue, il n'est pas certain q mille possède après moi le ' j'occupe. » Tant que les idés: geront pas en Perse, 🎮 toujours le partage du plus s prince ou un chef montre de tions équitables, il inspire 🗷 une grande partie de ses com

Un homme appartenant à errante avait été chargé : deux Anglais qui voyageaisst Cet homme, causant avet camarades, soutenait qu'un sang au service duquel il m avait plus de droits au trôst ses freres dont on s'accorda l'humanité, la vertu et le ju cela parce qu'il était ialiste redouté. » Voyez, disait-il, et lage qui est devant nous; si que vous vantez at et le les



arquer que les lois défenilage: « Mais à quoi donc, supe une population aussi

les époques, les habitants ont exercé une hospitalité mvers les étrangers; mais s tribus l'emportent encore de leurs compatriotes. Le tribu qui résidait à Hamareçu la visite de Sir John de toute sa suite, fit prépa-: recevoir une maison de Il y avait, independamnglais, bon nombre de Perfurent traités avec la plus **nincence**; et en remontant **ur retourner** à la ville, ils pendant qu'ils étaient à **ciée su**bite étant survenue, vaux et mulets appartenant nes invitées, et au nombre l**eux cents**, avaient été ferafin qu'il n'arrivât aucun **x bőtes du** khan. Il n'y eut ui n'admirât cette délicate

s de la Perse se piquent en protéger avec une fidelité es personnes qui se con**lqu'un d**e leurs membres. pporte cependant un exemahison d'un chef de tribu a deux officiers anglais qui **rfiés à lui. Ce** chef, ajoute**t le dire à la honte de la mappé** au châtiment qu'il es tribus ont un grand resi famille de leurs chefs, et ent que rarement et avec e peine à obeir à d'autres arrive souvent que l'on : champ de bataille un en**présence** agit plus sur l'esmmes de sa tribu que la ommandant expérimenté, bares ne regarderaient pas r chef légitime. Les trimnent des relations suivies es et les villages. Les homvendre des chevaux et des l'ils élèvent, et des tapis curs femmes. Ils prennent u grain, du drap, de l'ar-

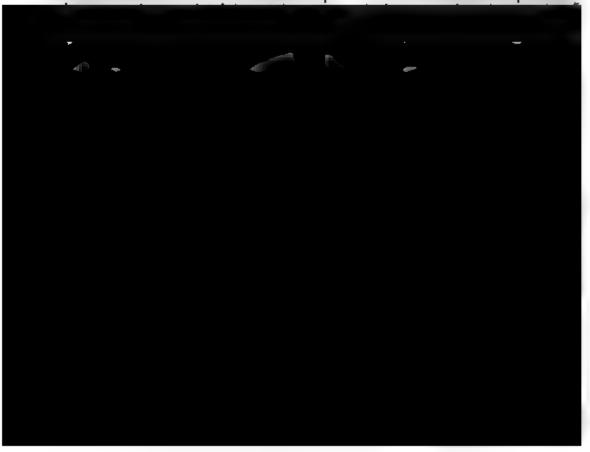
gent et quelques objets de quincaillerie. Ceux des Persans qui exercent des professions paisibles sont appelés tadjics. Ce nom s'applique seulement aux habitants des villes. Plusieurs de ces tadjics sont attachés aux tribus errantes, et employés à la culture des champ**s** et à la garde des troupeaux.

Les cérémonies qu'on observe dans les tribus pour la circoncision et les enterrements sont à peu près les mêmes que pour les habitants des villes. Mais aux funérailles d'un chef ou d'un guerrier illustre par son courage, le cheval de bataille du défunt, chargé de ses armes et de ses habits, accompagne le cortége. Les personnes qui veulen**t temoigner du respect pour la** mémoire du mort envoient un chevai sans cavalier, et portant des armes sur la selle.

Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles qu'on observe dans les villes; mais le matin du jour où la mariée doit se rendre à la maison ou à la tente de son époux, les amis de sa famille, et, si elle est fille d'un chef ou d'un ancien, tous les cavaliers auxquels son époux a droit de commander, se réunissent pour former son escorte. Le cortège s'avance avec des danseurs et des musiciens, et quand il n'est plus qu'a une petite distance, le marié monte à cheval, accompagne de tous ses amis, et s'avance au-devant de la cavalcade. Il tient à la main une pomine ou une orange, et iorsqu'il n'est plus qu'à peu de distance, il la jette de toutes ses forces à la mariée. La vigueur qu'il déploie dans cette circonstance est regardée comme d'un heureux augure. Tous les assistants regardent en silence, et aussitôt que la pomme est jetée, il y a une melee générale. Le marié fait aussitôt tourner son cheval, et court a bride abattue vers sa demeure. Les cavaliers de la mariée lancent en même temps leurs chevaux, et tâchent de saisir l'époux. Celui qui parvient à l'arrêter a de droit son cheval, sa selle et ses habits. Les pauvres qui ne pourraient pas faire un aussi riche présent donnent quelques pièces d'argent au capteur. Toutefois, il arrive rarement que le marié soit pris; car, comme c'est pour lui un point d'honneur d'échapper aux cavaliers qui le poursuivent, il monte le cheval le plus léger de la tribu, et ses amis font tous leurs efforts pour protéger sa retraite.

Les cérémonies du divorce sont les mêmes pour les habitants des villes que dans les tribus; mais il est rare chez les dernières. Les femmes, dans les tribus, sont plus utiles à leurs maris par les services qu'elles leur rendent, que dans les villes. Les hommes des familles pauvres des tribus trouvent difficilement le moyen de paver un douaire à la femme qu'ils veulent renvoyer. D'ailleurs, il est souvent dangereux d'offenser une femme qui appartient à une famille considérée. Ses parents pourraient tirer de cette injure une vengeance éclatante. On litdans un ouvrage persan sur les mœurs des tribus, et cité par Malcolm, que lorsque les hommes veulent donner une preuve de la résolution ou ils sont de valuere ou de périr, ils font avant leur départ un divorce conditionnel, à moins qu'ils ne reviennent vainqueurs. Autrefois, dit l'auteur de cetraité, on aurait regarde comme infilme un homme qui aurait survéeu à cette cérémonie sans revenir victorieux. Mais aujourd'hui le divorce conditionnel n'est trop souvent au'une vaine forfanterie. Il v a des zeus qui

trouve presque pertout in Pi chef de tribu qui passa qui avec la mission anglaise de l Malcolm, dans le voisine manschab, avait avec hi wa d'un grand talent. Cet bons dant une marche, s'adress John Malcolm, lui dit : «Veus doute bien fier de la disciplise avez établic parmi vos servik sans qui marchent là aussi r ment que vos propres soids bien vous a-t-il fallu de tes plier ainsi mes compatriot usages? — Environ six met pondit Malcolm. — Eh bia bouffon, si vous le permetis détruire en moins de six min ce que vous avez fait en m Ayant obțenu la permission licitait, le bouffon poussa a auprès des cavaliers pers conduisaient les chevaux de et auxquels on avait donn formel de ne pas quitter let Le bouffon avait remarque hommes appartenaient pre**se** des tribus qui habitent les # du Louristan, et il comment ter d'une voix forte et claire son commençant par ces mois tez-moi, enfants du Lourista chanter les actions de vos a Avant qu'il eût fini sa chao ces cavaliers étaient réunis (lui, et les chevaux qu'on 📶



it à déclamer et récitent plus fameux poëtes, et ragments du Schah-Nausi. Ceux qui possèdent sent d'une grande conni leurs camarades.

des tribus ne sont pas des villes. Elles une manière très-active, et pacontentes de jeur sort. qui visitent leurs tentes ons sont surs d'y recele plus obligeant. Mais, l **ne faut pas** s'y méprenans leur air ni timidité nais seulement l'expresine conscience et l'ignoe la honte. Quoiqu'elles rai brunes et hâlées par ont quelquefois, étant grande beauté. Dans re, leurs charmes dismtot par le rude tral**es sont c**ondamnées. r persan rapporte ainsi lui firent des femmes

· Lorsque j'arrivai, ditle Sennah, qui est haibus turques, je fus inmon logement dans la **set afschar**, où je fus acplus grande prévenance. ui, suivant l'usage, n'éoilées, se distinguérent renances à mon égard. m hôte, âgée d'environ ait plus belle que je ne r; je dis que j'avais soif, isitot et m'apporta une d'eau fraiche. Cette eau comme une goutte de la : presentee par un ange; nenta, au lieu de la calne que ses beaux yeux llumée dans mon sein. » **parlé du chagr**in qu'il oigner de cette habitar témoigner, même par sentiment très-pur qu'il r cette jeune personne, il bomme vain et accouger les choses aurait pu r les manières de cette belle fille; mais je connaissais par expérience les dames des tribus, et je savais qu'il ne fallait voir dans leurs prévenances que le désir de bien traiter leur hôte. Je suis convaincu, ditil, que ces dames sont plus vertueuses que toutes les autres femmes de la Perse. » L'éducation des femmes des tribus est bien appropriée au genre de vie qu'elles mènent. Malcolm passant à cheval auprès d'un campement de quelques familles de la tribu d'Afschar, dit à un noble persan qui l'accompagnait, qu'il doutait beaucoup que ces temmes eussent la hardiesse et le courage qu'on se plaisait à leur accorder, et surtout de leur talent à monter à cheval. Aussitot ce Persan appela une jeune fille de belle tournure. et lui demanda en turc si elle h'était point la fille d'un soldat. «Oui,» répondit-elle; « Et vous espérez aussi devenir la mère de soldats? » Elle sourit. «Montez sur ce cheval, dit-il, en lui moutrant un cheval bridé et sans selle. et faites voir à cet envoyé européen la différence qu'il y a entre une fille de tribu et une fille de la ville. » Aussitöt elle sauta sur le cheval, partit au grand galop, et ne s'arrèta que sur l**e som**met d'un roc, où elle agita sa main au-dessus de sa tête, et revint vers nous avec la même vitesse. Rien, dit Malcolm, n'était plus dangereux qu'une course à cheval sur le terrain qu'elle avait choisi; mais elle ne témoigna pas la moindre crainte, et parut charmée de pouvoir nous donner une occasion de juger favorablement les femmes des tribus.

La pauvreté et les usages des tribus errantes empêchent souvent les hommes de prendre un grand nombre d'épouses. Plusieurs n'ont qu'une seule femme, et à moins qu'elle ne soit stérile ou vieille et incapable de travailler, ils n'en prennent pas d'autres. D'abord, ils se trouvent rarement dans une position qui leur permette de nourrir plus d'une femme; et puis leurs querelles pourraient avoir de graves inconvénients, et deviendraient une source de discordes entre plusieurs familles. Les unions temporaires en

•

usage dans les villes et les bourgs de la Perse sont en horreur aux femmes des tribus. Souvent il est arrive que ces femmes ont frappé des moliahs qu'elles soupconnaient d'avoir prété leur ministère pour sanctionner ces mariages qu'elles regardent comme honteux pour leur sexe. S'il demeure prouvé, par ce qui précède, que les femmes des tribus jouissent de plus de liberté que celles des villes, il ne s'ensuit pas, dit Malcolm, qu'elles occupent le même rang qu'en Europe. Elles travaillent tandis que leurs maris passent le temps à ne rien faire, ou dans de vains amusements; et, en definitive, elles sont bien plutôt leurs servantes que leurs compagnes. Si un homme des tribus n'a pas autant d'épouses et de concubines que le permet la religion mahométane, la cause en est à sa pauvrete, et aux usages de la société au milieu de laquelle il vit. Mais ce même homme, s'il vient à se fixer dans une ville, en adopte les mœurs, et sa femme doit souvent se resigner à avoir de jeunes et belles rivales. Dans les tribus, cependant, une mère conserve presque toujours pendant toute la vie une grande influence sur son fils. C'est elle ordinairement qui préside au choix de ses femmes, s'il en a plusieurs, et qui est chargée de la conduite auterieure de sa maison. L'espoir de jouir de cette autorité domestique fait desirer vivement aux Persanes d'avoir des enfants many

Les observations qui pris s'appliquent qu'aux tribus d'er saneou turque. Les tribus an mises à la Perse, et qui habite tes du golfe Persique, ont com que toutes les habitudes et bi leurs ancêtres. Les homms, du bonnet de pesu d'agness. un leger turban et un mast nourriture de ces Arabes (frugaie que celle de tous k habitants du royaume. Ib nourrissent pour ainsi dire dattes; mais cet aliment he agréable. Il y a quelques ann Malcolm, une femme, appart une famille arabe établie 🛚 Bouschir, s'était embarque l'Angleterre avec les enfauts : dent anglais dans cette vills. retour, ses compatriotes it q nèrent sur le pays lointain 📢 visité. Cette femnie parla avec siasme des routes , des volts chevaux, de la richesse et defi des villes et de la fertilité 🐠 mes. Ses auditeurs envisient des Anglais ; mais lorsque 🕬 cut ajouté : On ne trouve 🏴 miers en Angleterre ; je n'ale chercher pendant que j'y étalis voir en découvrir un seul l'opinion des Arabes change tement, et l'envie fit place à qu'ils éprouvaient pour cas Anglais , condamnés à viva on a new a note the data



ABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PERSE.

Δ.

t Schah-Abbas.

ire de son règne, 358. — Protiens, ibid.

lils de Feth-Ali-Schah, établit

i Tauris, 30. — Engage son

s donner audience au prince

s donner audience au prince ambassadeur de Russie, 378. de l'armée persane destinée e les Russes, 379. — Porprince, 382. — Sa mort,

r, histoire de ce sage, 328. généalogie de ces princes, 57. escription de cette province,

Artaxerxès III.

c des princes de cette narône de Perse, 359.

lu Touran, ses guerres avec
, 225.— Sa mort, ibid.

pire de son règne, 223.

pire des princes de cette dy-

d-Khan devient possesseur me de Perse par la mort de han, 368. — Vie de ce prince e son règne, 369 et suiv.

Alphonse d') se rend maître i3. — Discours qu'il adresse es de sa flotte, 54. imie, 422.

L Voy. Mohammed-Khoda-

rand, son expédition contre

lui rendent les Persans, 391. e peint sur un étendard du , 462.

te et homme d'État, 452.

nce seldjoukide, monte sur
gement de Malcolm sur son
43. — Bat et fait prisonnier
gène, ibid. — Le rend à la
a parole, 344. — Sa mort,

adateur de la dynastie des . 342.

rison. (Perse.)

Amol, description de cette ville, 28. Amrou succède à son frère Yakoub, fils de Leïs, 339.

Amulette, ce mot est masculin, 399 note. Anes, il y a en Perse deux races distinctes de ces animaux, 414.

Animaux domestiques, 414. — Sauvages, 418.

Anouschirvan. Voyez Khrosrou-Nouschirvan.

Anvéri, 438. Ode qu'il compose en l'honneur de Maudoud, fils de Zengui, ibid. Anville (d'), cité passim.

Ardschir-Babgan ou Ardschir I règne de ce prince, 279 et 280 passim.

Ardschir Dirazdest. Voyez Bahman.

Ardschir, sils d'Hormouz, histoire de son règne, 283 et 316.

Ardschir, fils de Schirouyeh. Voyez Artarxerxès III.

Aria, description de ce pays, 10.

Armée persane, 410. — Sa composition, ibid.

Arménie, description de ce pays, 7.

Arsacides, histoire de la Perse sous cette dynastie, 275 et 277.

Arsès, histoire de son règne, 210.

Artaxerxès, surnommé Longuemain, histoire de son règne, 141.

Artaxerxès Mnémon, histoire de son règne,

Artaxerxès ou Artaxarès, fils de Babec ou Pabec, détrône Artaban, 279. — Histoire de son règne, 280 et 309.

Artaxerxès II, successeur de Sapor II, histoire de son règne, 283 et 316.

Artaxerxès III ou Adeser, succède à son père Siroës, 308 et 333.

Artémise, reine de Carie, suit Xerxès dans son expédition coutre les Grecs, 118. — N'est pas l'Artémise épouse de Mausole, ibid. note. — Est d'avis qu'il ne faut pas attaquer les Grecs par mer, 126. — Montre un graud courage au combat naval de Salamine, 127. Les Athéniens humiliés de voir une femme qui ose leur résister promettent une grande récompense à celui qui s'emparerait de sa personne, ibid. Artémise, reine de Carie, épouse de Mau-

sole, sofi. - Denleur de cette princesse apres la mort de son epoux, ibid.

Arts mécaniques, 419-

Arzemidokht, fille de Khosrou-Parvaz, 334. Histoire du regne de cette princesso, ibid.

Assasin, étymologie et signification de ce mot , 346. - Histoire de la secte des assassins, abid. — Etymologie des mots français assassin et assassiner, ibid. note.

Assyrie, description de ce pays, 8. Astrologie judiciaire , 430. — Astronomie,

430. Astyage, étymologie de ce nom , 82 note. Ataliegs, gouvernent pendant près d'un sièrie, 348. — Ce que signific ce titre, ibid.

Babec fait épouser sa fille à Sassan, 279. Babylonie, description de ce pays, 7. Bactriane, description de ce pays, 10. Bahman, surnomme Ardschir-Diracdest, histoire de son règne, 274.

Rahram, file d'Hormouz, histoire de son regne, alle et 3ra.

Rahram II., histoire de son régue, 281 et 312.

Bahram III, histoire de son règne, 281 et 313.

Bahram IV, histoire de son règne, 284 et 316,

Rahramgour, règue de ce prince, 284 et • 318.

Baïram, célébration de cette fête, 395. Balas, frère de Pérozès, 287 et 323.

Bathénien, signification de ce mot, 346.

Histoire de la secte des Bathéniens,

Cabadès veut changer la e royaume de Perse et établir à naute des femenes , add. — Il u ibid. - Remonte sur le trins 323 et suivantes,

Cade, juge, 503. Cadjars, histoire des princes de nastie , 368 et suiv.

Cafe, mamere de le prendre, si Casaniens, histoire des rois de nastie , 233.

Cau-Caous, regne de ce printe: veut monter au ciel, 210.

Caî-Khosrou , naissance et da prince, 248. — Il monte or h Perse, 251. — Histoire de # ibid.

Caloumors , premier souverein qu sur la Perse d'apres les auteurs

Calila et Dimna (le livre de), l'Indonstan en Perce, 3:2 et Calioun , sorte de pipe à cas , à Cambyse , fils de Cyrus , regue d 88. - Il épouse sa sœur, 92 Cappadoce, 5. — Grande Capp - Cappadoce sur le Post, i Cardaces, sorte de fantessins J - Etymologie de ce mot, E Carie , description de ce pays, Carizes , conduits souterrains 4 rigation des terres, 422. Carmanie, description de ca

Ne doit point être confor ramanie.

Cashin, description de cetta d Caschan, description de cath



histoire du règne de ce prince,

e Firouz, 283, 323 et suiv. nblantes, 23. , usages qu'on y observe, 457. ire de Cyrus d'après cet au-

ille de), 165.
san, description de cette proet 31.
rs grecs qui ont écrit l'histoire
æ, 57. — Motifs qui doivent
préférer le récit de Xénophon,
— Récit d'Hérodote, 58. —
Xénophon, 61. — Récit de
1. — Comparaison entre le rélote et celui de Xénophon, 84.
envoie en Palestine les Israélià Babylone, 87.
e, se révolte contre son frère
Mnémon, 157. — Sa mort,
pge de ce prince, 167.

D.

lescription de cette ville, 27.
rticulière à Damavend, 28.
stoire de son règne, 272.
stoire de son règne, ibid.
description de cette ville, 49.
Hystaspe, règne de ce prince,
première expédition contre la
27. — Seconde expédition,

nan, histoire de son regne, 210.
us, règne de ce prince, 153.
oire de), 197.
1. Charles), sa traduction d'une
jami, citée, 454.
, 413.
ps (Auguste Loiseleur), son
les fables indiennes, cité page

Lohac, tradition relative à ce l.—Histoire de son règne, 222., cité, 108 et 112.

Loyez Bowaih.

nts publics, 467.

ce célèbre, sa vie, 452.—

ses ouvrages, 453 et suiv.

histoire de son règne, 221.

rates), 55.— Leur flotte déd.

lourg d'Ispahan, 22.

Julien), auteur d'une traductise du Khilasset Alakhbar de ur, 452.

E.

Échecs (jeu des) apporté de l'Indoustan en Perse, 328. Écoles, 464.

Écuries du roi de Perse, asile inviolable,

Édissa, signification de ce nom, 143 note. Enfants, cérémonies que l'on pratique à leur naissance, 472; et le jour où on leur donne un nom, ibid.

Eschyle, sa tragédie des *Perses*, citée 97. Esclaves, sont peu nombreux en Perse, 474. Esther, histoire de cette princesse, 142. — Signification de son nom, 143 note. Evilmérodach, étymologie proposée du nom

de ce prince, 62 note.

F.

Farahabad, maison royale, singulières peintures qu'on y remarque, 24.

Fars on Farsistan, description de cette province, 13 et 33.

Fayence, 420.

Feumes (communauté des), 288 et 324.

— Sont rarement exécutées en public, 404. — Euveloppées dans le châtiment de leurs pères et de leurs époux, ibid.— Leur condition, 467 et 468. — Celles qui appartiennent aux tribus se montrent sans voile aux yeux des étrangers, 470.

Férakhzad, fils de Khosrou Parviz, règne

de ce prince, 334.

Ferdousi, poete célèbre, quitte la cour de Gazna et se retire à Tous, 343.— Extraits de son Schah-Nameh, 234 et suiv.— Jugement porté sur ce poëme, 437.

Férid-eddin-Attar, poëte mystique, 442.— Sa vie, ibid. — Extraits de ses ouvrages, 443.

Féridoun. Voyez Afridoun.

Ferouher, ce que c'est, 266. Fesa ou Besa, description de cette ville, 49. Fètes religieuses des Persans, 391.

Feth-Ali-Schah, histoire de son règne, 3-6 et suiv. — Quitte en montant sur le trône son premier nom de Baba-Khau, 3-7. — Survit à son fils Abbas-Mirza, 388. — La bibliothèque du roi possède un manuscrit de ses poésics, 457.

Fièvres intermittentes, quelques chefs de tribus prétendent guérir ceux qui en sont attaqués en leur donnant des coups de

băton, 43o.

Firouz, sils d'Yezdguerd, 286 et 321. Fix (M. Théobald), son édition de Saint-Jean Chrysostòme, citée 267 note. Fonton (M.), son ouvrage la Russie dans l'Asia Mineur, cité 382 et suiv., 385 et Mir.

Gardane (le général), ambassadeur en Perse,

Gaznévides, histoire de cette dynastie, 341. Gédrosie, description de ce pays, 10. Gengiskan, fait la conquête de la Perse,

348. Géographie, les Persans n'ont que des idées fausses sur cette science, 438.

Gomroun, Voyez Bender-Abbasi,

Gouschiasp, fils de Lohrasp, quitte secrètement la Perse et prend le nom de Farroukkrad, 262. - Succède à son père sur le trône de Perse, 265.

Gouves (Antonio de) a écrit en portugais une relation des guerres de Schah-Abbas,

citée, 355 et note.

Gouvernement de la Perse, 401 et suiv. Grangeret de Lagrange (M.), sa traduction d'une ode de Djazni , 453.

Griboyedoff (M.), ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie en Perse, 384. Massacré avec sa suite contre le droit des gens, ibid.

Guèbres, leurs cérémonies funèbres, 268. - Leurs cimetieres, ibid. - N'exercent pas de métiers qui exposent à éteindre le feu ou à le souiller, ibid. Ainsi nommés par les Persons et les Turcs, 337 note.

Guer-Schah, explication de ce nom, 219

Guerschap, règne de ce prince, 232. Guichard (M. J. Marie), cité, 84 note. Guilan, description de cette province, 13

Guil-Schah, Voyez Guer-Schah,

Hormisdas ou Hormisdate, fils è histoire de son règne, ass et ? Hormudas II , histoire de son rit et 313.

Hormisdas III, histoire de um m et 330.

Hormisdas IV, règne de ce priest Hormouz, fils de Schapour, 145 prince, a81 et 311.

Hormouz , fils de Marsi , regus de 281 et 313.

Hormouz, fils d'Yesdguerd, 3st. Hormouz, fils de Nouschirvan, b son règne, 296 et 33o.

Hosein, lile d'Ali, fête religient en commémoration de sa wort ĴĢτ.

Hosein, dernier souveram de la dy Sophis , 35g. — Sous son rega gans s'emparent de la Perse, il Houlagou, devient maître de la Pe

- Ša mort, ibid.

Houmaî, histoire du règne de t cesse, 271.

Houschene, second roi de la dy Pischdodiens, 220.

Hyrcanie, description de ce pays

linmortels, corps ainsi nommé,

Impôte, matière de les perceviè Sont de différentes sortes, ibit Imprimerie, son usage peu ti Perse, 464.

Indes conquises par Darius, 103 Intapherne mis à mort par l'eré zius, 98.

Ionic, description de ce pays, 3



K.

d.), sa traduction du Corau,

histoire de son règne, 366. Haïss, règne de ce prince, 334. n, petit-fils de Timour, son t insensé pour la belle Scha-352.

be d'honneur, 462. historien célèbre, 452.

idental, description de cette 3 et 57.

. Cai-Khosrou.

chirvan, histoire de son règne,

riz, histoire de son règne,

lescription de cette province,

ription de cette province, 13

description de cette ville, 31. lescription de cette île, 55. vière, 11. — Signification de d. note.

tion de cette ville, 25. le prince), aide de camp du rince Paskévitch chargé de Abbas-Mirza une lettre con-187.

L.

m de cette ville, 52.
ription de cette province,

par Caï-Khosrou pour lui io. — Histoire de son règne,

Adrien de), cité 489. 1, dernier prince de la dynds, monte sur le trône, 367.

ppelé aussi Zab, 8. — Signies deux noms, ibid. note.
ion de ce pays, 2.

M.

énéral) bat une armée peridée par Mohammed-Mirza. sis par les principaux habiles, 404.

Gaznévide, histoire de ce --- On lui doit le Schaherdousi, 343.

préceptes communs aux difes de cette religion, 338. réparent les Sonnites et les Malcolm (Sir John), ambassadeur de la Compagnie des Indes en Perse, 377. — Ses ouvrages cités passim.

Man ou batman, estimation de ce poids, 23 note.

Manne (M. de), son édition des œuvres de d'Anville, citée passim.

Mariage, il en existe plusieurs sortes en Perse, 468. — Dans les tribus, 477.

Mathématiques, 430.

Mausole, roi de Carie, mort de ce prince, 206.

Mazdac établit une nouvelle religion et prûche la communauté des femmes, 324.— Est mis à mort, 325.

Mazenderan, description de cette province, 13 et 28.

Médecine et chirurgie, 423.

Médie, description de ce pays, 9.

Mélicschah, fils d'Alparslan, succède à son père, 344. — Jugement de Gibbon sur ce prince, 345.

Menuisiers, 421.

Menzikoff (le prince) chargé de notifier à la cour de Perse l'avénement de S. M. l'empereur Nicolas, 378. — D'abord accueilli en Perse avec tous les égards dus à son rang et aux fonctions qu'il remplissait, 378. — Traité ensuite avec la dernière insolence, 379.

Meschhed, description de cette ville, 57. Mésopotamie, description de ce pays, 7.

Militaires persans, 409. Ministres d'État, 402.

Minotschehr, histoire de son règne, 225.

Mirkhond, historien célèbre, 452. Mirza, explication de ce titre, 463.

Modhafférides, histoire de cette dynastie, 351.

Mogols Ilkhaniens, histoire de cette dynastie, 348.

Mohammed - Khodabendeh, mosquées bâties par ce prince, 27. — Nommé aussi Aldjaïtou-Khan, 349. — Se déclare sectateur d'Ali, 350. — Fonde la ville de Soultanieh, ibid.

Mohammed - Mirza, fils ainé d'Abbas-Mirza, chargé par son père du commandement d'une division, 380. — Battu par le général russe Madadoff, ibid. — Souverain actuel de la Perse sous le nom de Mohammed-Schah, 388.

Mohl (M.), cité 437.

Monde (système du), d'après Tabari, 433. Morier (M.), auteur du roman de Haddji-Baba, soit appartement à Tehran, 14.

— Cité, 400 et passim.

Mosquées, description de ces temples, 397.

Mondjieheds, leur autorité, 402 et 402. Mufti, attributions de ce fonctionnaire, 403. Müller (M. Joseph), cité, 82 note. Mysie, description de ce pays, 4.

Ň.

Nabopolassar, étymologie proposée de ce non, sûz note.

Nabuchodonosor, étymologie de ce nom, 261 note.

Nadir-Kouli ou Nadir-Schalt, appelé aussi Thamas-Kouli-Khan, vaisseuu construit par ce prince, 50. — Sa vie, 360 et suiv. — Chasse les Afgans, 361. — Se fait déclarer roi, 362. — Histoire de son regne, 363.

Nakschi-Roustam (monuments de), 48. Nargudeh. Yoyez Calionn.

Narses l'', histoire de son règne, 281 et 313. Narsi, histoire de son regne, 281 et 313.

Nermpai, elres fabulens, 236 et note.

Nevder, règne de ce prince, 2 lo. Nischabour, description de cette ville, 57. Nourouz (fête du), 461.

Nourrices allaitent longtemps les enfants . 473. — Leurs pratiques superstitieuses, ibid.

Nourriture des Persons, 464.

Nouschirvan, Voyez Chosroes et Khosrou-Nouschirvan,

Nouschizad, fils de Nouschirvan, se révolte contre son père, 326,

O.

Oberskoff (M.), conseiller d'État de Sa Majesté l'empereur de Russie, signe le traité de paix de Tourcmantschai entre la Russie et la Perse, 182. ris, 38 r.—Les habitants notals ville vont au-devant de lui aux de la joie la plus vive, ibid.

Paphlagonie, description de se y Parses ou Parsis, ce que veut din nomination, 337, note. — Vej Guébres.

Parthes, appartienment à la race se — Empire des —, ibid.

Partine, description de ce pays, parkéwitch (le maréchal, prince) en déronte l'armée persane, et par Abhas-Mirza, 381.—Anii Abad, qu'il oblige à se rendre, i fait de nouveau les Persans, ibit sieurs conférences avec le pris Mirza pour traiter de la pair Russie et la Perse, ilud.—Sign de Toremantschaï, 382.—Sa le bas-Mirza, 386.

Pélerinages, 392. Perles (pèche des), 55.

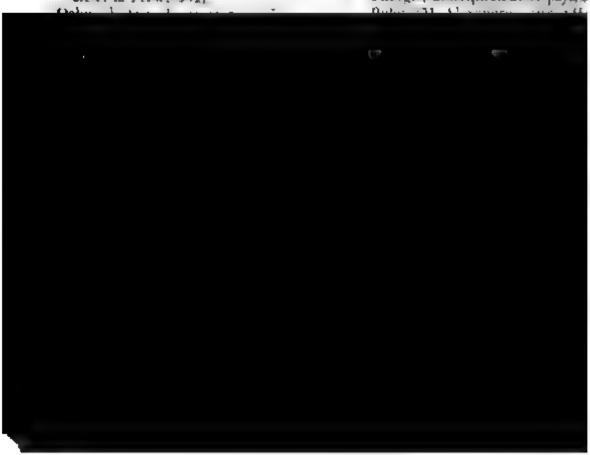
Perozès, histoire de son règne, 2 Perrin (M. Narcisse), son outs Perse, cité 465 et suiv.

Persan, différence que nout t entre cette dénomination et cells 339, note.

Perse ou Perside, description de vince, 9.

Perse, ses différents noms, t et limites, t et 10.—Divisions, 2. et rivières, 2 et 11.—Lacs, 14e ibid.—Mines, ibid.—Sol, ibid. 12.—Provinces, ibid.

Persépolis, rumes de cette ville, Persique (golfe), sa description, d Phevgie, description de ce pays, à



ité en Perse, 401. rps étaient déposés dans des aillés dans le roc, 268. · envoyé en Perse par Bona-

te fameux, 436. e), 262, note. ussance, 228.— Ses sept aven-

mins, 418.

5,

·Eddin), tombeau de ce pocte, — Montagne qui porte son ·Sa vic, 444. — Extraits de ses

ivrages, 445 et suiv. e de), reconnaît la représenaioumors dans des animaux à ne qui se trouvent dans les rsépolis, 39. — Sa définition r, 266. — Sa traduction de es Sassanides de Mirkhond cet ouvrage et pour quels note. — Son opinion sur le zh de Ferdousi, 437.—Sa trauvre des conseils de Férid-', 442. — Son jugement sur . — Explication importante · d'un passage de cet auteur. cement sur les ouvrages de Sa traduction d'un frag-Mesnévis de Djelal-Eddin-. - Son opinion sur un pasch. XVIII, v. 25, page 451. ction d'une ode de Hafiz, 451. urquoi aiusi nommės, 337. cette dynastie, ibid.

u), descendant de Saman et **le la dynastie** des Samanides,

stoire des princes de cette dy-

n) menacé par les Bathéniens. toire de son règne, 347. d'Artaxerxès, histoire de son

et 310.

pire de son règne, 282 et 314. stoire de son régne, 283 et

al perse, 304. — Etymologie 1, ibid., note. — Monte sur & et 333.

on de cette ville, 28.

re de ce prince, 278 et 279. stoire des souverains de cette après les auteurs grecs et lat suiv. — D'après les auteurs 309 et suiv.

Satrapies qui composaient l'empire perse, leur description, a et suiv.

Saulcy (M. de), cité 35 r, note.

Sceau, remplace la signature chez les Persans, 464.— Surveillance à laquelle sont soumis les graveurs des sceaux, ibid.

Schadoulmoulc, favorite de Khalil-Soultan.

352.

Schah-Abbas, histoire de son règne, 355.-Enleve Ormouz aux Portugais, 356. — Administration de ce prince, ibid. -- Fait bâtir à Ispahan le faubourg de Djoulfa. 357.—Jugė par Malcolm, ibid,

Schahriar. Voyez Sarbar.

Schah-Rokh, fils de Timour, histoire de son regne, 352.

Schapour, sils d'Ardschir, histoire de son regne, 280 et 310.

Schapour-Dhoulactaf, histoire de son règne, 282 et 314.

Schapour III, histoire de son règne, 283 et

Scheik-oul-islam, juga, 402.

Schiraz, description de cette ville, 33. Schirouych, fils de Parviz, voyez Siroës.

Schneider, correction d'une explication qui se trouve dans son dictionnaire grec-allemand, 187, note.

Schouster, description de cette ville, 33. Scorpions communs et dangereux à Caschan, 24.

Scott Waring (M.), cité passim. Scythes attaqués par Darius, 100.

Sétidroud, riviere, 11.—Signification de ce nom, ibid., note.

Sel, très-abondant sur le sol de la Perse,

Seldjoukides, histoire des princes de cette dynastie, 343.

Seleucides, histoire de la Perse sons leur domination, 274 et 277.

Siroës usurpe la couronne et fait mourir son pere Chosroes, 308 et 333.

Siyavousch, histoire de ce prince, 244. Smerdis le Mage, regne de cet usurpateur,

94. — Il est massacré, 96. Sofis ou contemplatifs, principes de plusieurs de leurs sectes, 395 et suiv. — Signification du mot sosi, 396.—Dissérents degrés par lesquels, suivant les sofis, l'homme doit passer pour arriver à la béatitude,

Sogdiane, description de ce pays, 10. Sogdien, règne de ce prince, 152. Sohrab, fils de Roustam, son histoire, 240. Sophis, histoire des princes de cette dynas-

tie, 353.

Soultanieh, ruines de cette ville, 27.

Superstitions des Persans, 398. Supplices, 403 et 404. Suse, 9. - Ruines de cette ville, 33. Sutiane, description de ce pays, 9. Syrie, description de ce pays, 6.

Tabari (Abou-Djafar Mohammed), sa chronique arabe traduite en persan par Béhmi, 436.

Tabaristan, description de cette province, 13 et 27.

Tuffetas, átymologie de ce mot, 21, note. Tabérides, histoire de cette dynastie, 337. Tahmouras, histoire de son régne, 220. Takhti-Cadjar, maison de plaisance bâtie

par Feth-Ali-Schah, 14.

Takhti-révan, sorte de litière, 460.

Taki-Bostan, 3 z. — Appelé improprement Takhti-Bortan, ibid., note. - Mounmenta sculptés sur ce rocher, 31 et suiv. Tamerlan, Voyez Timour.

Tannage, 430.

Tauris, description de cette ville, 29.

Tebris. Voyez Tauris.

Tehran, description de cette capitale et de ses environs, 13,

Teinture, 419.

Terres de la couronne, 4:1.

Théophylacte Simocatta, passage de cet auteur restitué et traduit par M. Hase,

Thevenot (Jesu de) meurt à Mianch, 3o. Timour, appelé communément par nos historiens Tamerlan, 350. — Signification de ce nom, ibid., note. — Histoire de Timour, 350. — Portruit de ce prince par Malcolm, 351.

Valérien (l'empereur) tombe entreli des Perses, 280.

Vararenc I^{er}, bistoire **de rège** prince, alt et 312. - Varara toire du règne de ce prince, as: --- Vararane III, histoire du rep prince, 281 et 313. -- Varanne toire du règne de ce prince, 484 - Vararane V, histoire du regt prince, 284 et 318.

Vasthi, signification de ce nom, 14 Verre, 420.

X.

Xénophon, histoire de Cyrus d'a auteur, 6z. - Expédition de l jeune et retraite des Dix-mills d même, 157 et suiv.

Xerxès, fils de Darius, règne de œ 110. - Combet des Thermopyk — D'Arlémisium, 223.— De Si 125. - Xerxes pille les temples sie Mineure et de Babylone, Meurt assassiné, ±40.

Xerxès II, règue de ce prince, 🕫

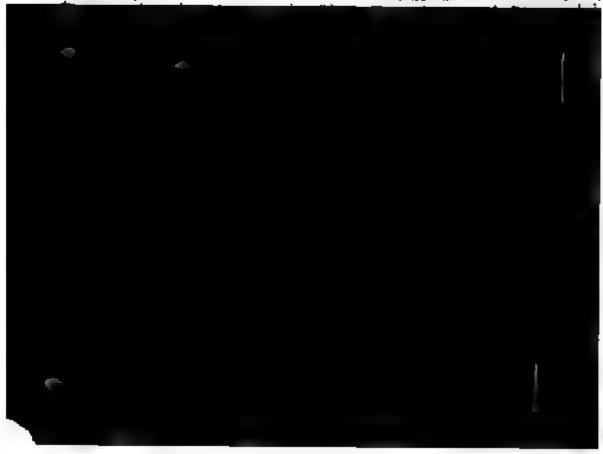
Takoub, fils de Leis, règne de ce

Yezdguerd Alathim, histoire de sa 285 et 3r6.

Yezdguerd, fils de Bahramgour, hi son règne, 286 et 321.

Yezdguerd, fils de Schahrier, bis son régne, 309 et 335.

Zab, fleuve appelé aussi Lycus, 🦫 fication de ces deux noms, ibid.,



EXPLICATION DES PLANCHES

DE LA PERSE.

1. Voyez page 49, col. 1. 2. 3.	No 3 (3° méd. de la pl.), Vararane II (Bahram.) Mazdiesn beh Varahran malcan malca Iran minotschetri men iezdan. Buste de Bahram, la tête ceinte d'un diadème ailé. Au revers, un pyrée entre deux gardes. (Longpérier, p. 23, no 22.) No 4 (11° méd. de la pl.) Mazdiesn beh Varahran malcan malca airan ve aniran minotschetri men iezdan. L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Va- rarane, roi des rois de l'Iran et d'Aniran, germe céleste de la race des dieux. Bustes de Vararane et d'une reine; vis- à-vis un jeune homme, qui peut être le jeune		
1 (4° méd. de la pl.), Artaxerxès Ier	Vararane III.		
factir).	Au revers, le roi Vararane et la reine		
miese beh Artahschetr malcan malca	adressant leurs prières au feu d'Ormouzd. (Longpérier, p. 25, n° 25.)		
airan (*).	Planche 21. Voyez page 31, col. 1.		
Manteur d'Ormouzd, l'excellent Ar-	22. » 31, » 2.		
roi des rois de l'Iran.	23. » 32, » 1.		
d'Artaxerxes coiffé de la tiare per-	24. » 32, » 2.		
•	25. » 29, » 2.		
revers, Artahschetr iezdani; le divin	26. » 30, » 1. <u> </u>		
terzės.	27. * 30, * 2.		
du seu ou pyrée.	28. » II, » I.		
the drachme a été frappée par Ar-	29. 30. 31. 32. 33. 34. Voyez page		
Sès, fondateur de la dynastie. (Voy.	13, col. 1.		
et 309; Longpérier, p. 2, nº 1.) 2 (1re méd. de la pl.), Sapor Ier (Scha-	35. Voyez page 13, col. 1. 36. " 14, " 1.		
a (120 incu. de la pi.), Sapor 1. (Scha-	37. » 15, » 2.		
Teen hab Cabalmanter malans mala	38. » 24, » 2.		
Gesn beh Schahpouhr malcan malca Iran minotschetri men iezdan.	39. = 15, = 2.		
dorateur d'Ormouzd, l'excellent Scha-	40. » 15, » 2.		
roi des rois de l'Iran, germe celeste	41. » 20, » 1.		
race des dieux.	42. * 20, * 2.		
ste de Sapor, coissé d'une couronne	43. » 18, » 2. 1		
miée d'un globe céleste.	44. * 20, * 2.		
revers, le divin Schapour. Pyrée entre	45. " 33, " 2. 46. " 16, " 1.		
gardes armés de lances. (Silvestre de	46. * 16, * 1. 47. * 34, * 1.		
Mem. sur div. ant., pl. VI, no 3 et 4.)	48. * 14, * 2.		
	444 - 444 - 444		

le dois la lecture de toutes ces légendes à

ance et en savoir de M. Adrien de Long périer,

net des médailles de la Bibliothèque royale.

uie les personnes qui désireraient plus de dé-

mémoire du même auteur sur les médailles

les , mémoire conrouné par l'Institut.

5υ, 52. Roustam jeune encore altaque un éléphant blanc qui avait

50,

5υ,

49.

5o.

51.

I.

I,

brisé sa chaine et le tre (cepié d'appès un manuscrit du Schab-Nameh). Plunche 66. N° z. Soldat équipé d'après l'acc armé d'un fusil à mèche, d'un bes Planche 53. Voyez page 358, col. N° 2. Ferrasch, sorte de velet: 358, 54. 2. les tentes, étend les tapis, etc. 55. 365, 2. tient à la main un fanal. 56. 366, 3. Nº 3. Homme du peuple des 3,3, 57. 2. du nord de la Perse enveloppe 58. 3,6, 2. manteau. 59, 381, 60. Femme guebre de la Perse, d'a-Planche 67. Danscusé persane d peinture. près Cherdin, voyes page 268. 68. Page géorgien d'apri Homme fumant le narguileh ou ture. calious, voyez page 465, col. 2. 61. Parses de Bombay, voyez page 69. Dame persane data royez page \$71, or 337, col. r. 70. Dame persane dak 62. Parse faisant la prière du Costi, voyez page 471, ti voyen page 337, col. r. **Ustensiles divers rela**tifs au culte des Parses. N° 1. Aiguière avec son bes No 1. Sorte de plat sur lequel les prêtres Nº 2 et 3. Embouchure et parson mettent des offrandes. nei embaneh ou cornemuse. Vo Nº 2 et 3. Vases qui contiennent de l'eau ment entier planche 51. avec laquelle les prêtres lavent leurs mains. N° 4. Ecritoire, roseau et d Nº 4. Vase qui contient l'eau destinée aux siles pour écrire. Au-dessons d parifications. est représenté un kemanschal N° 5. Espèce de soucoupe qui sert dans violon avec son archet. les cérémonses religieuses. Planche 72. Voyez page 404, 1 Nº 6. Pincette de fer pour attiser le feu 73. Dejeuner persan. sacré. 74. Feinmes persanes N° 7. Petst plat perce de neuf trons et verte du voile | qui sert dans les cérémonies religieuses. l'antre vétue coi Nº 8. Autre plat plus grand, hareus. N° 9. Guiller qui sert à jeter des parfonis 75. Voyez page 462, dans le feu sacre. 76. 460, Nº 10. Tasse dans laquelle les prêtres 410, mettent du lait, 78, Exercices gyapman 20, Person à cheval i Nº 11. Vase - 12. Pilon houn, page 465 13. Armean en usage dans les ce-

liers.

a d'Ali, voyez p. 462, col. 1.

a avec son fourreau.

le pique.

ce d'arme tranchante.

dans son étui.

nois plein de flèches.

ā, espèce de flûte. ;ue trompette. doline. Nº 4. Kémanschah, voyez encore plan-

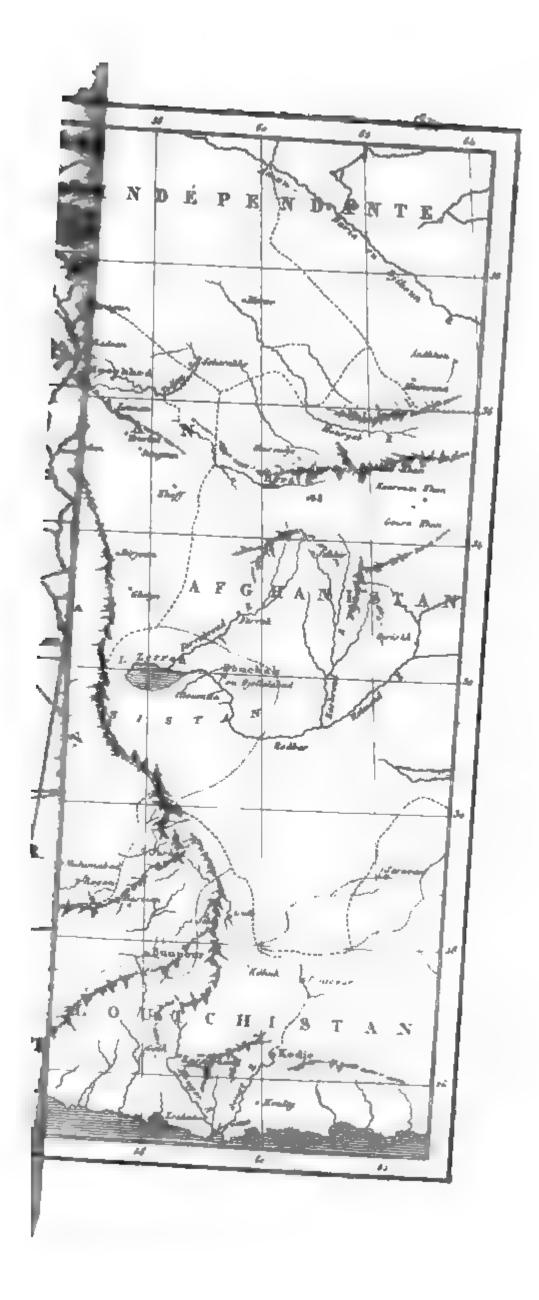
Nº 5. Trompette recourbée.

N° 6. Flûte de Pan.

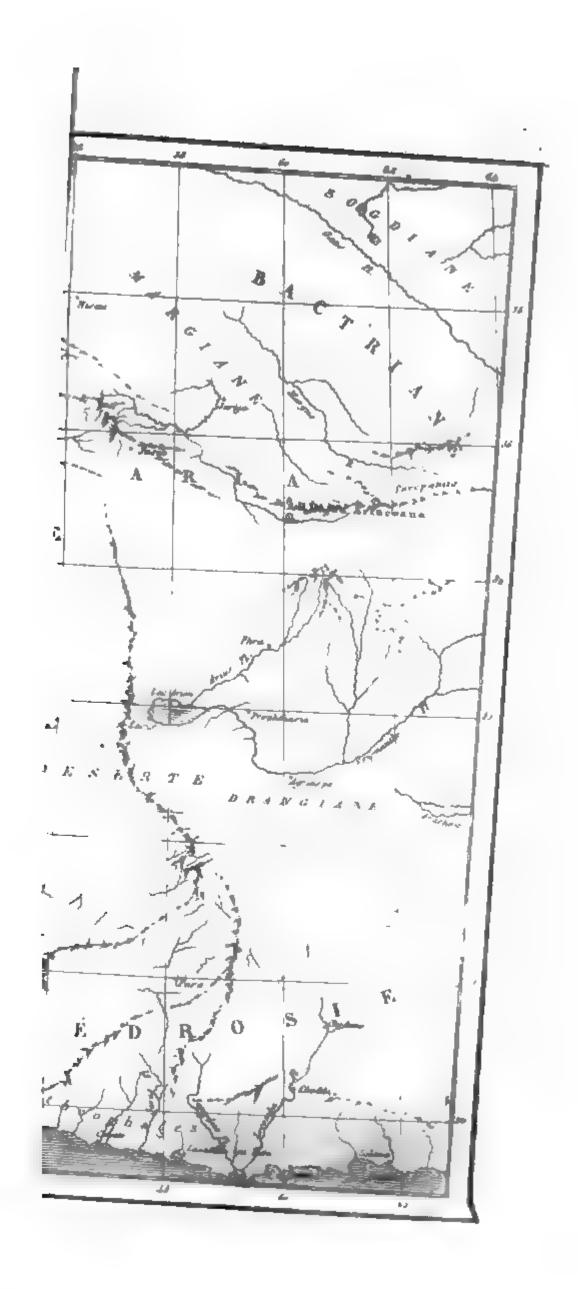
N° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15. Différentes espèces de petits tambours, de tambours de basque, de cymbales, etc.

N° 16. Tambour à caisse de bois et sur lequel on frappe des deux côtés avec la main. Le milieu de la peau d'un des côtés est enduit d'un mastic de riz de couleur noire; qui change le son de l'instrument et forme une espèce d'accord avec les bords et l'autre côté.





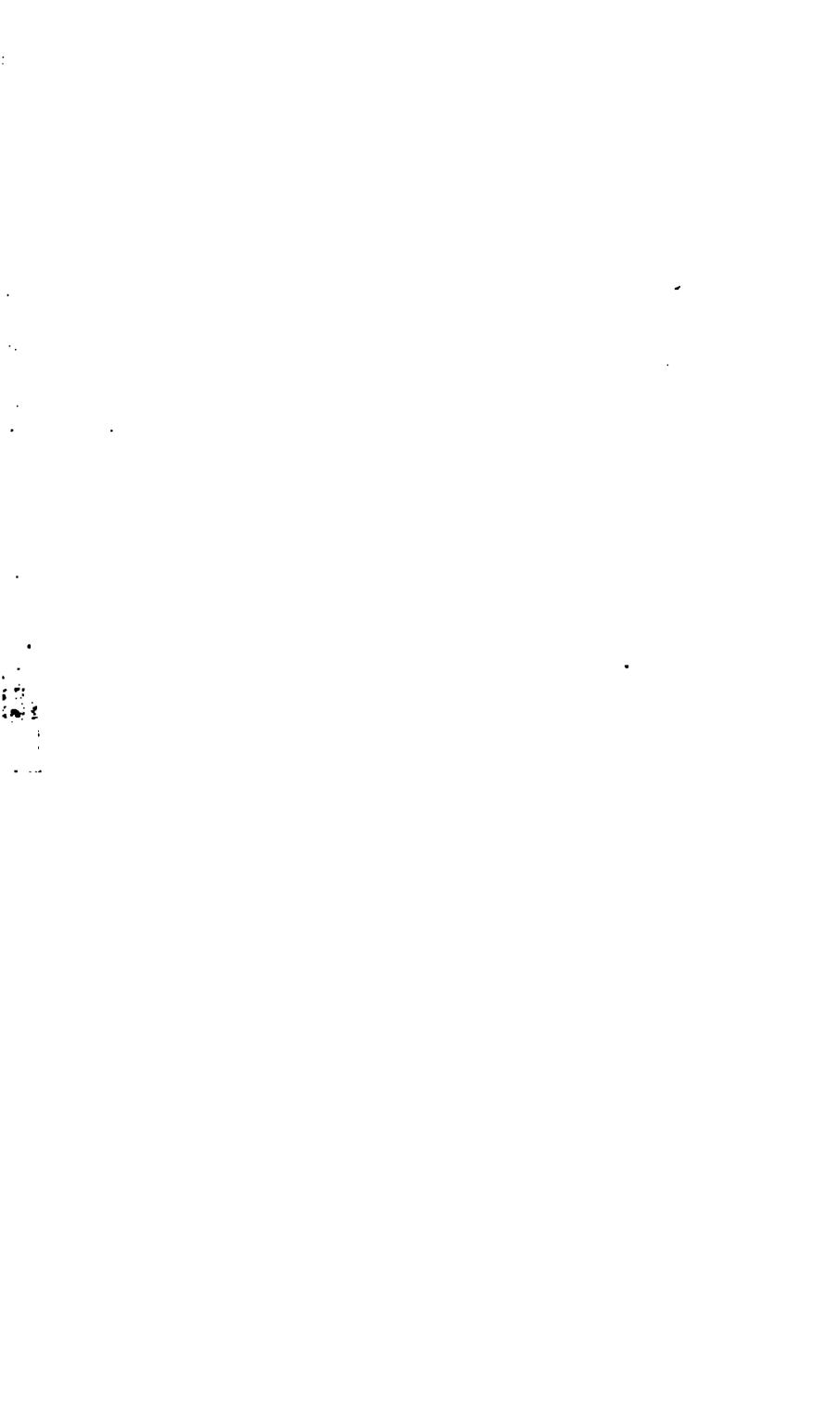


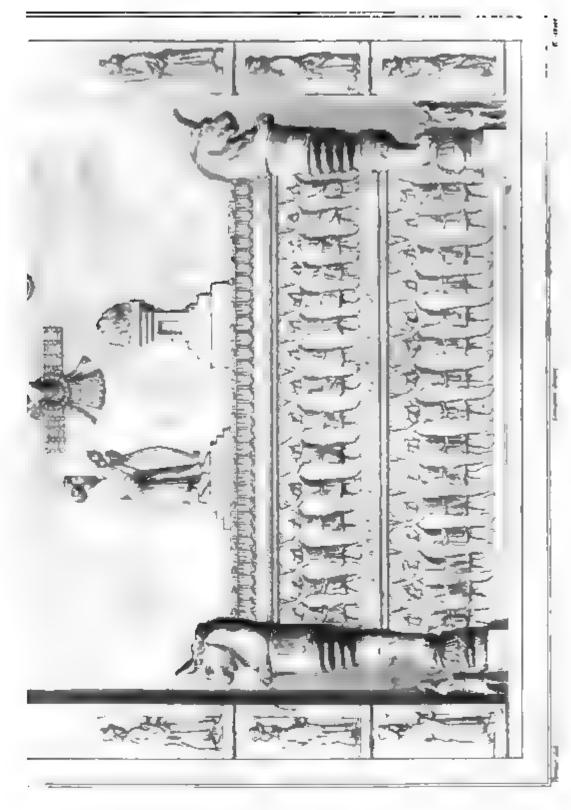


	•	



Has relief a Hourgal



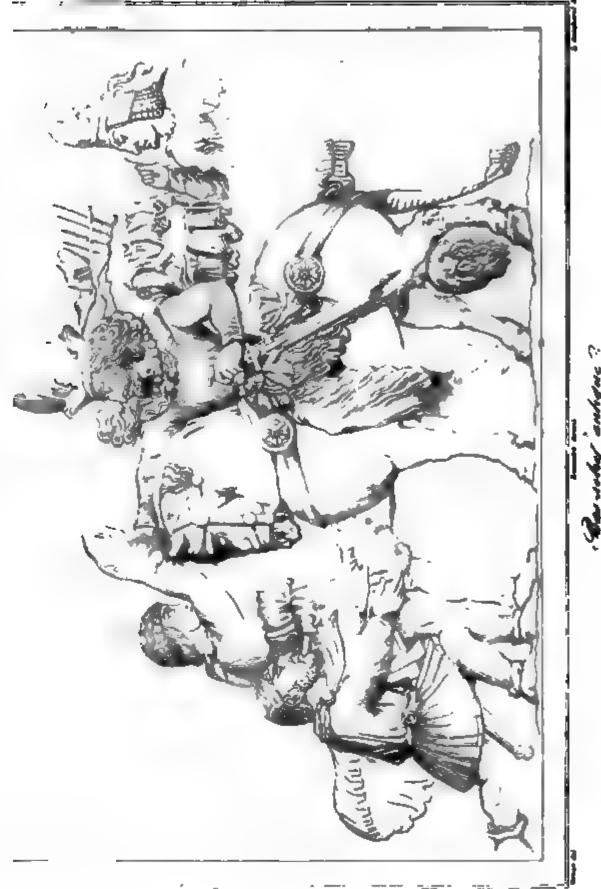


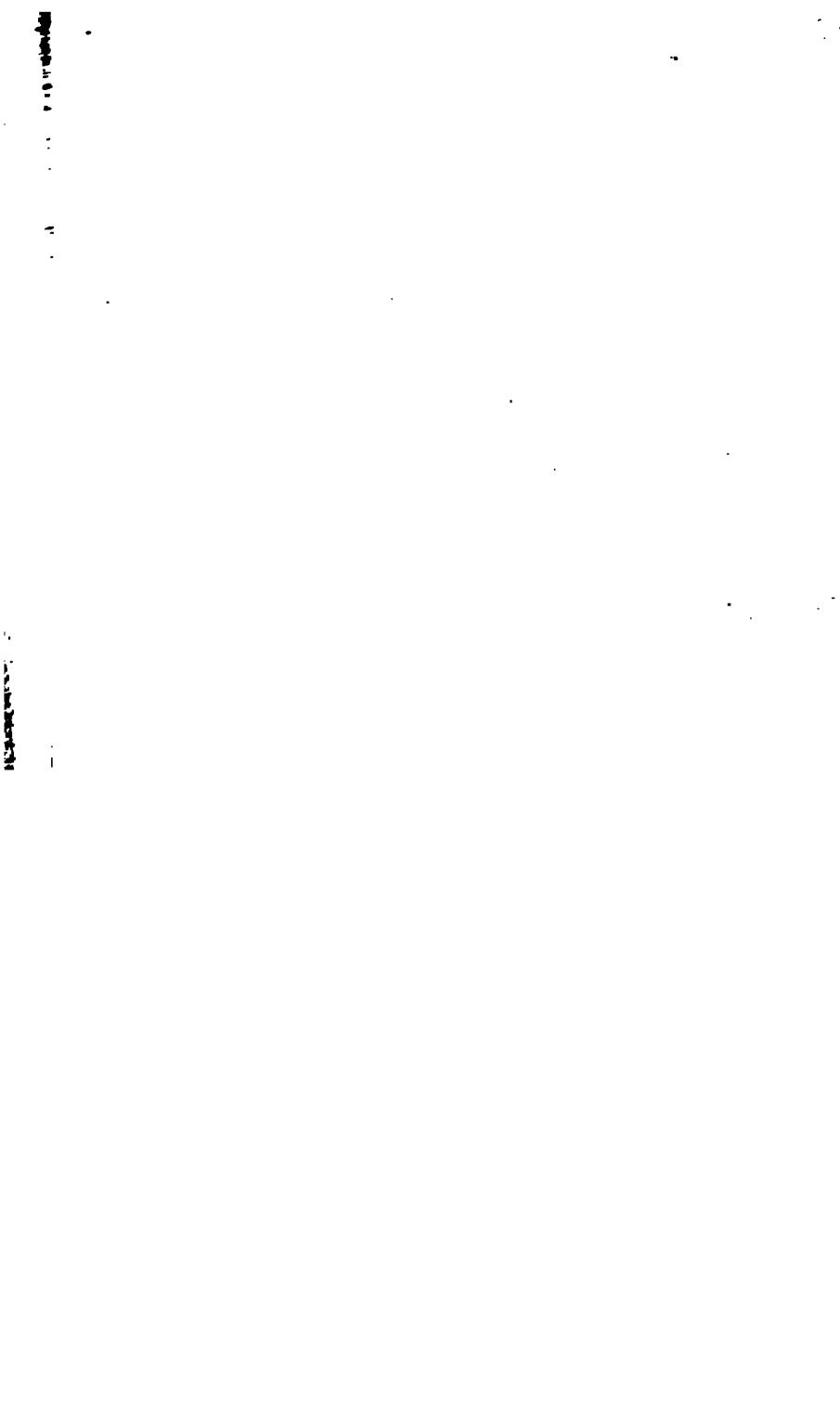
. Homemon souple dame to the



Howmond worther den to Mer.



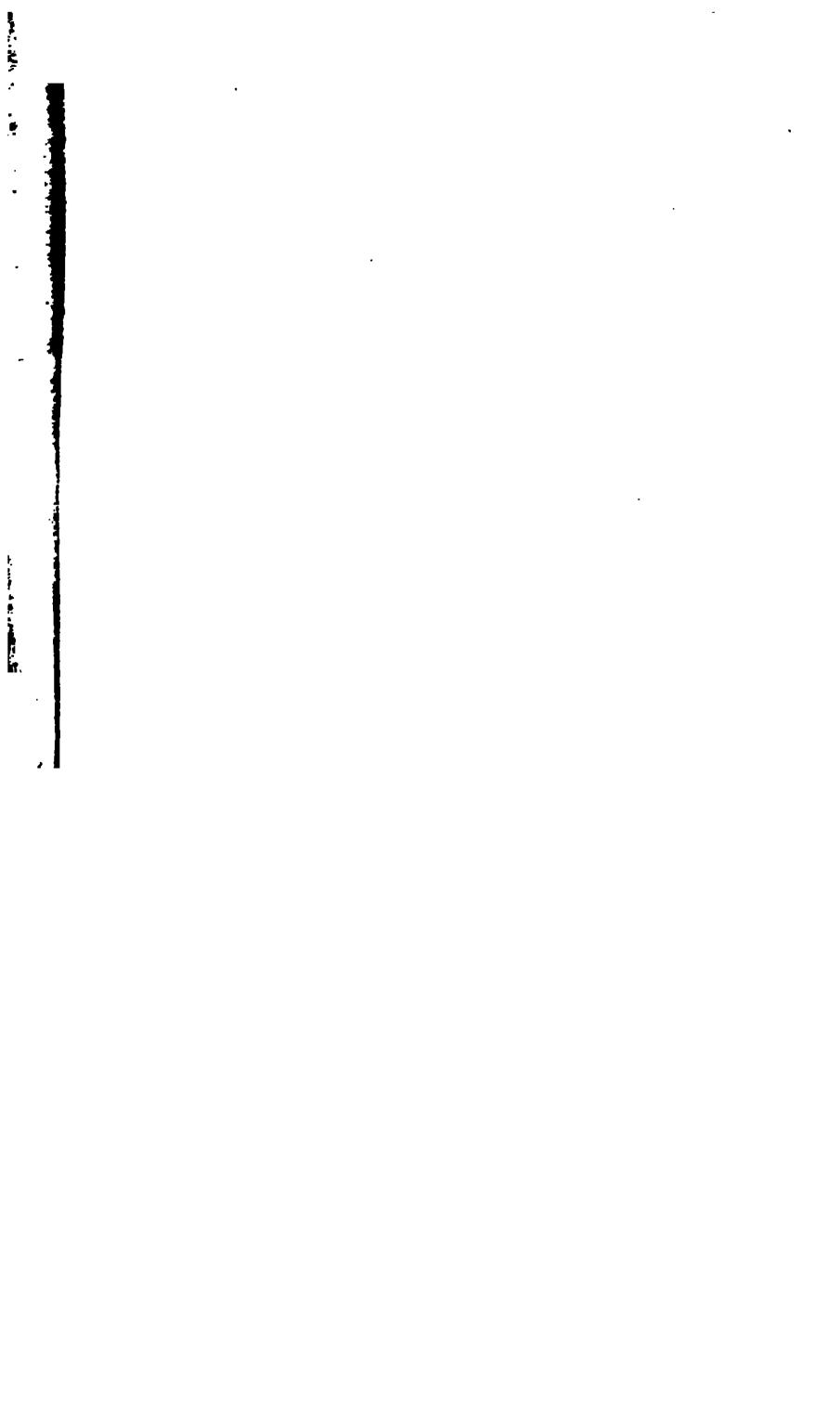


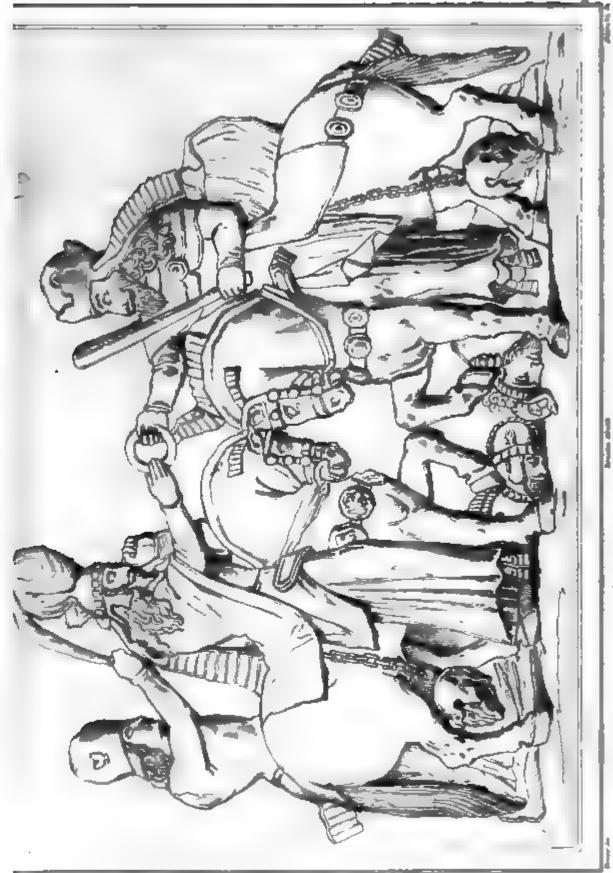




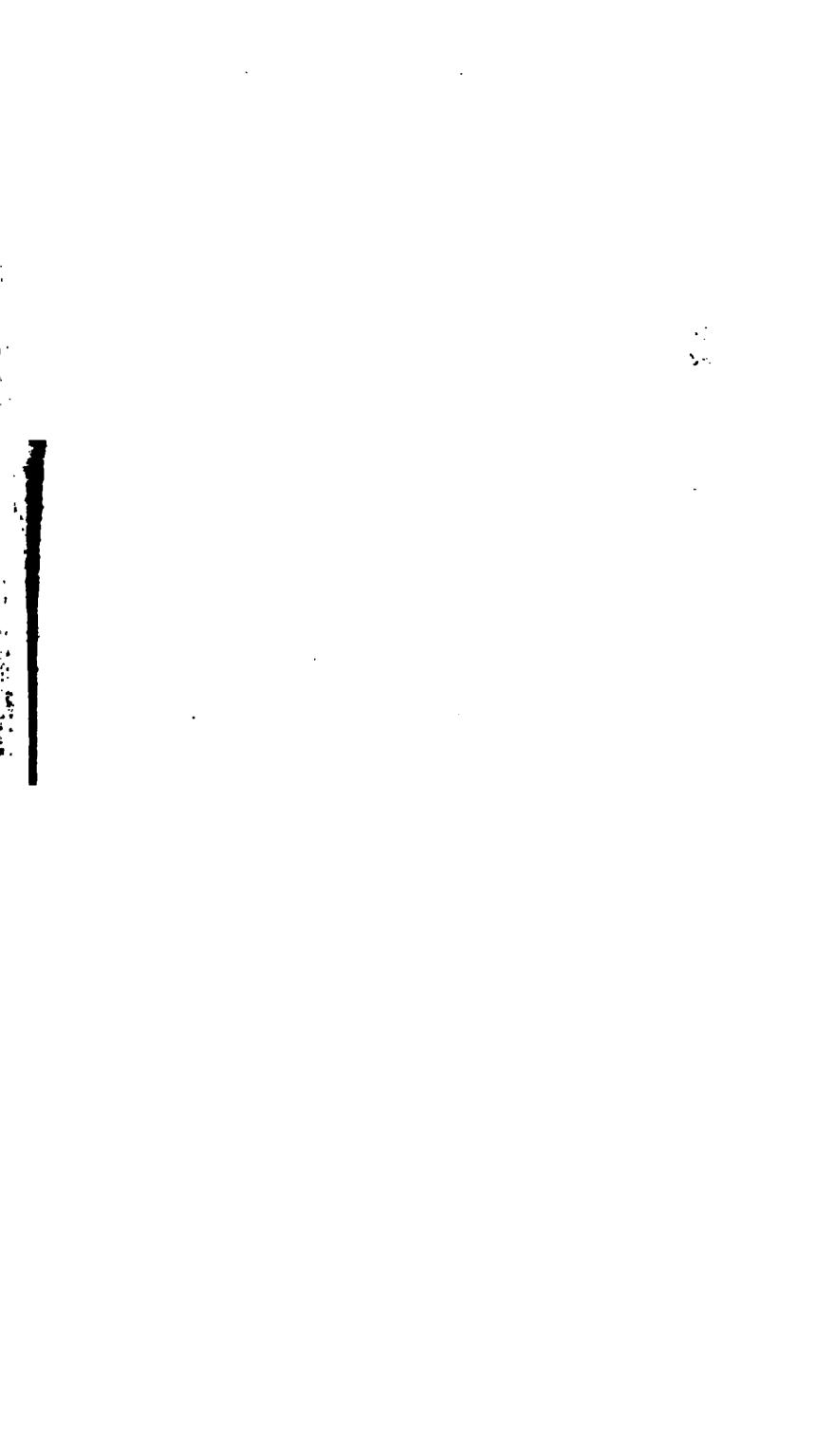
٠,

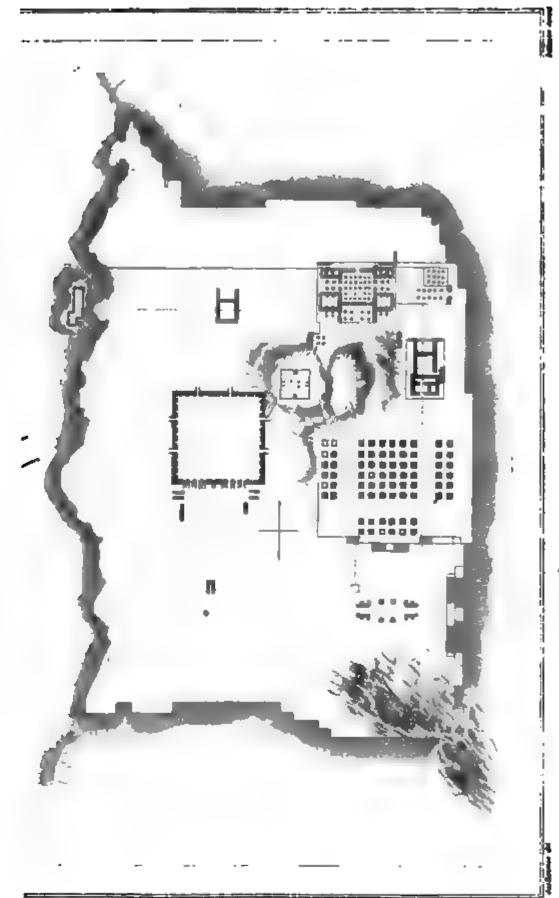
(1- 100 feet some a state Sevent



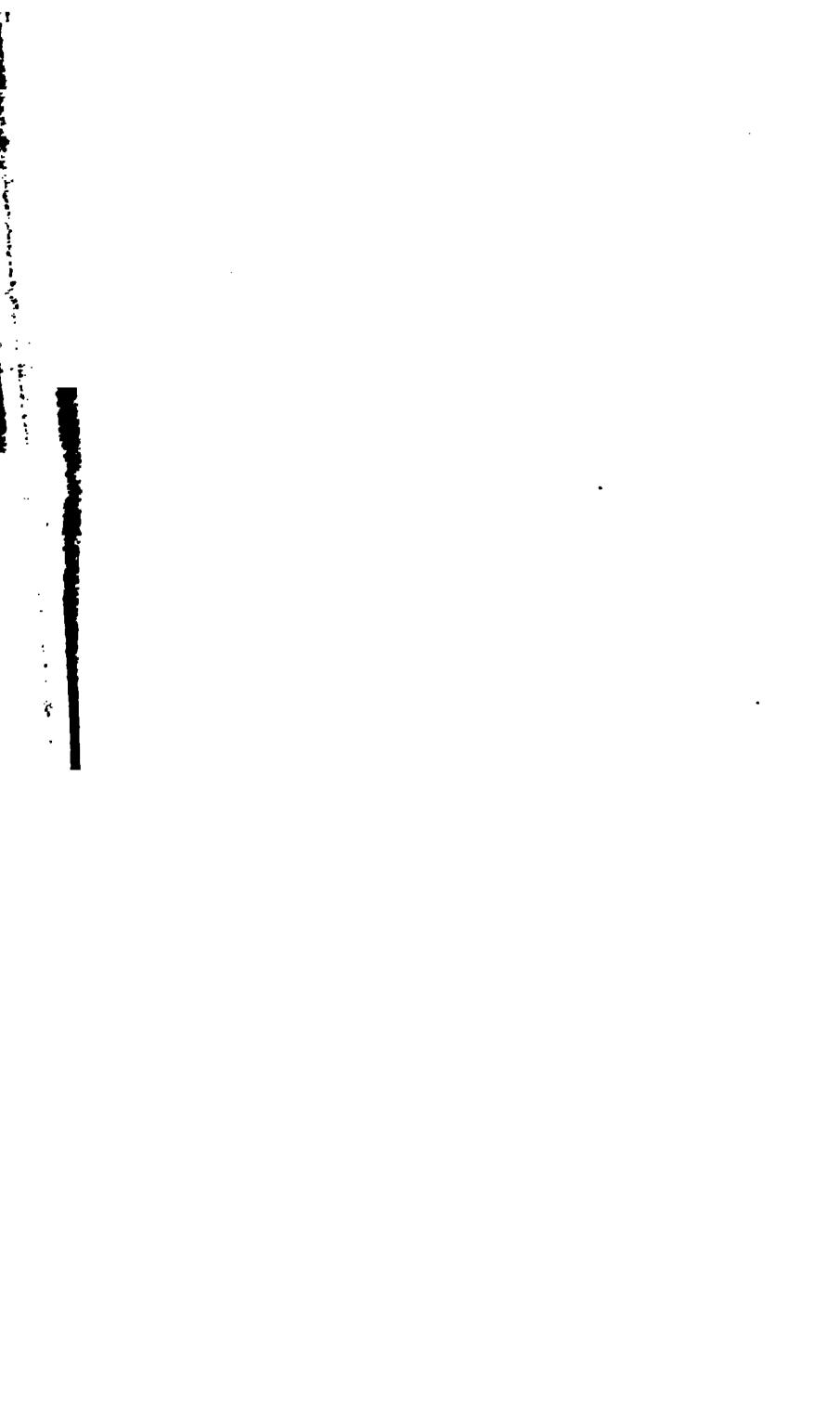


· Bearing worthyour is thick, to the wishow .





Man des momes de l'Arregardes.

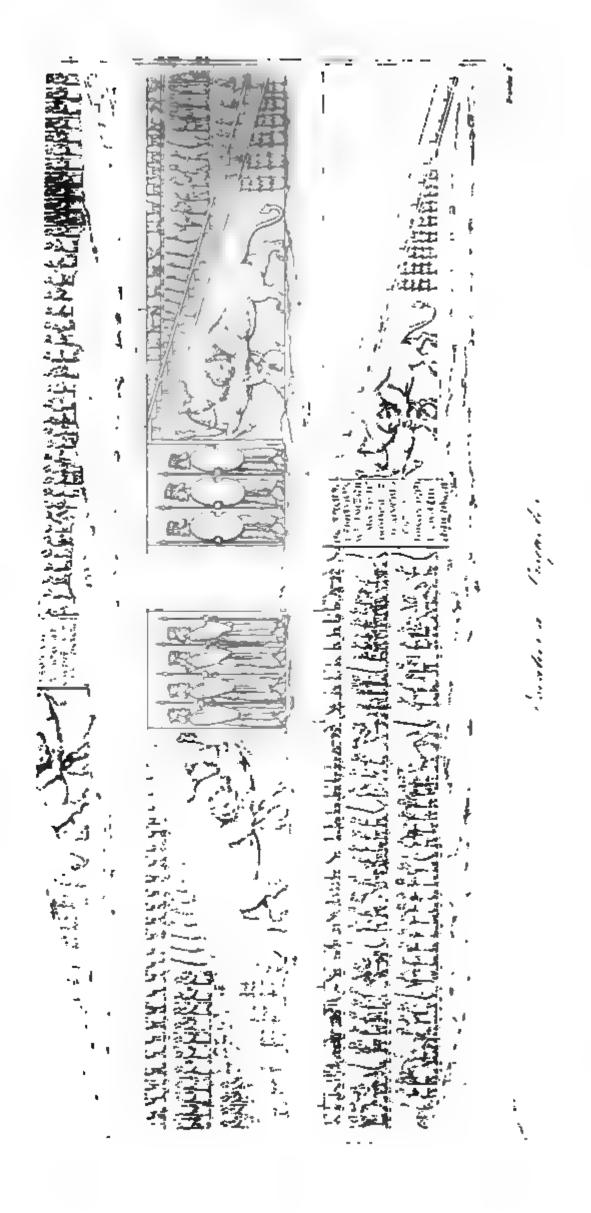


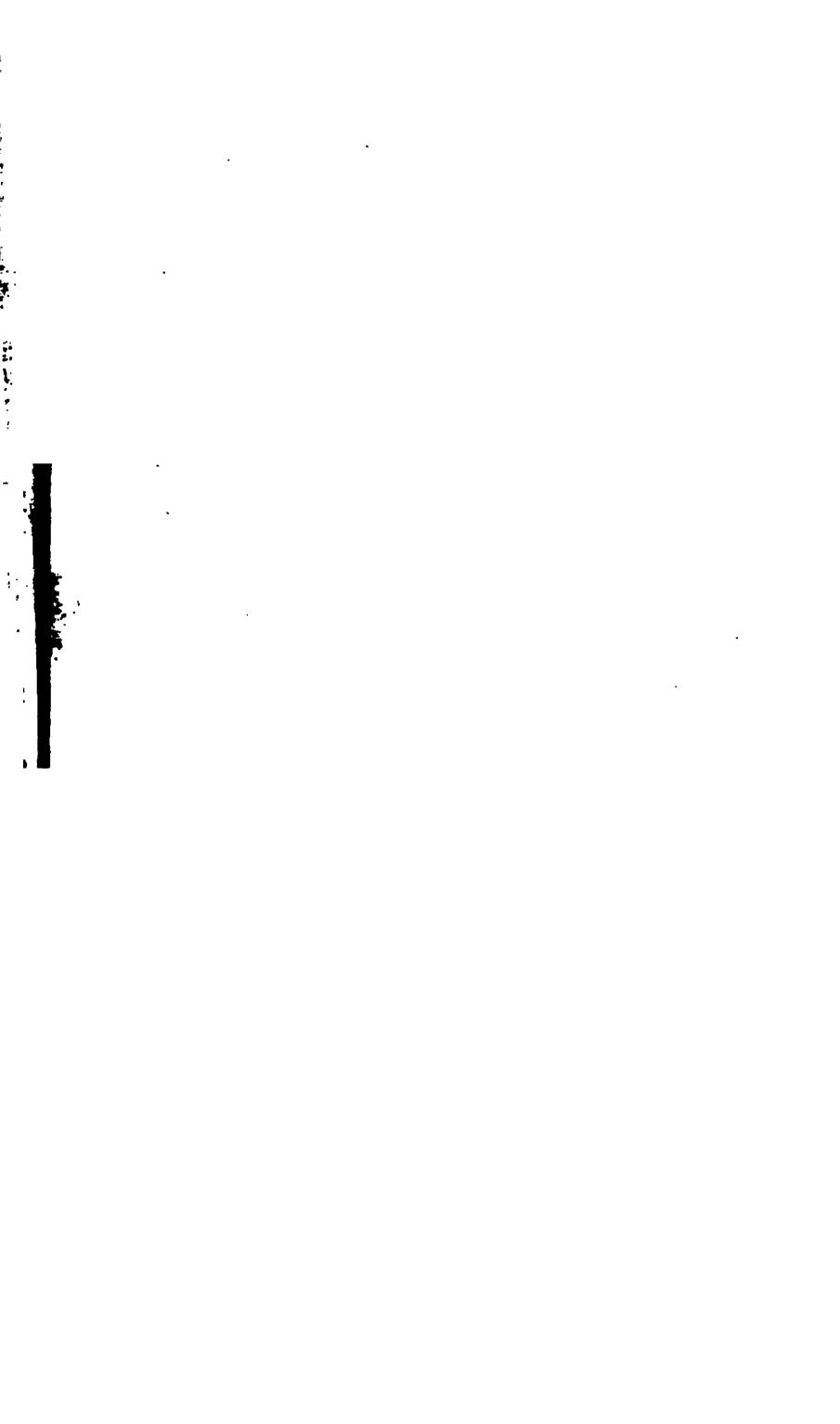




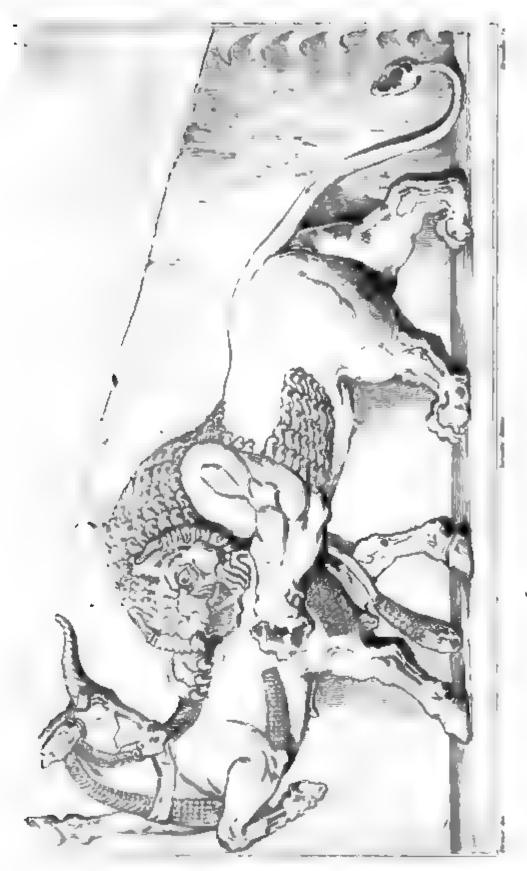
Surmed formation or lonormen

A STATE OF THE PARTY OF THE PAR

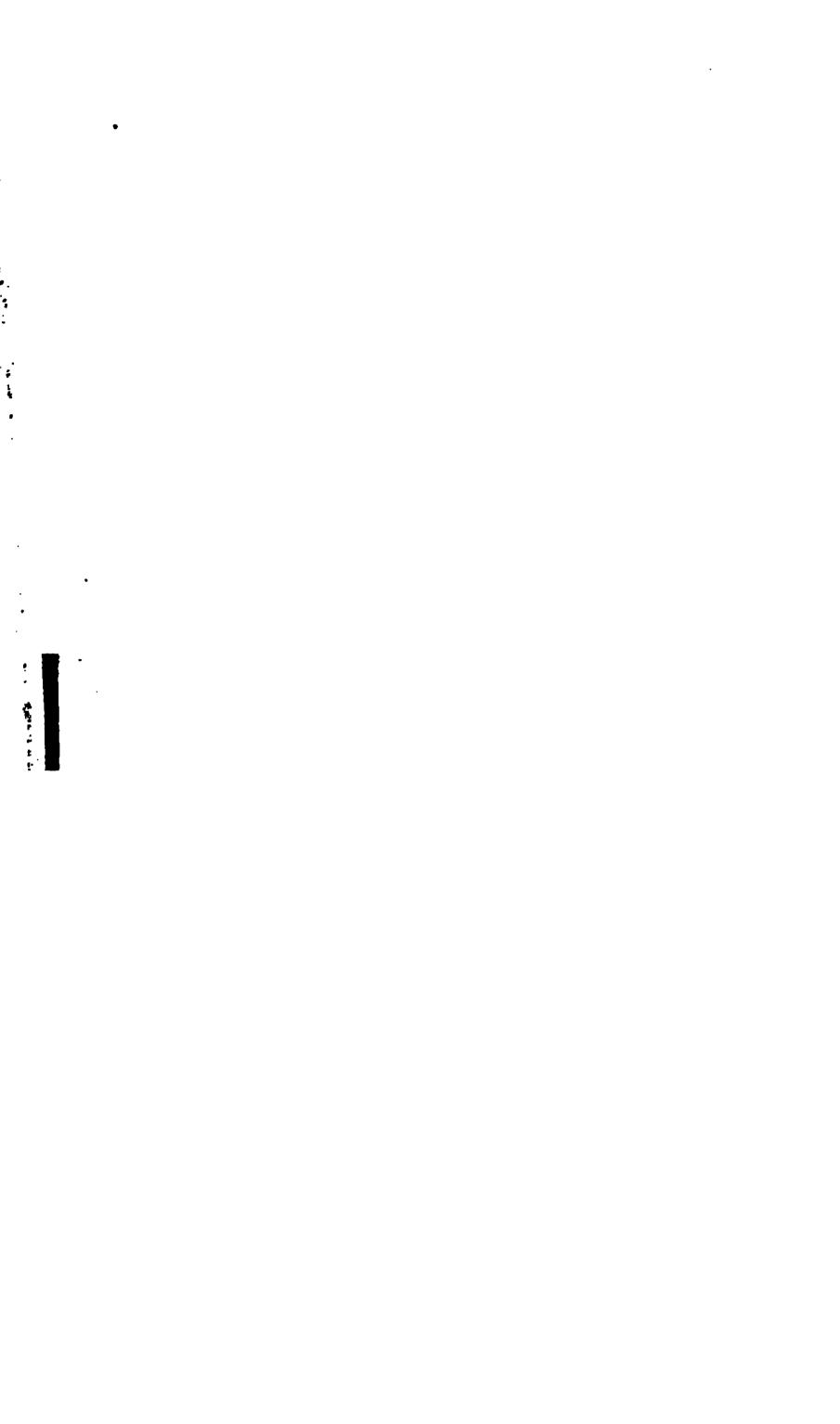








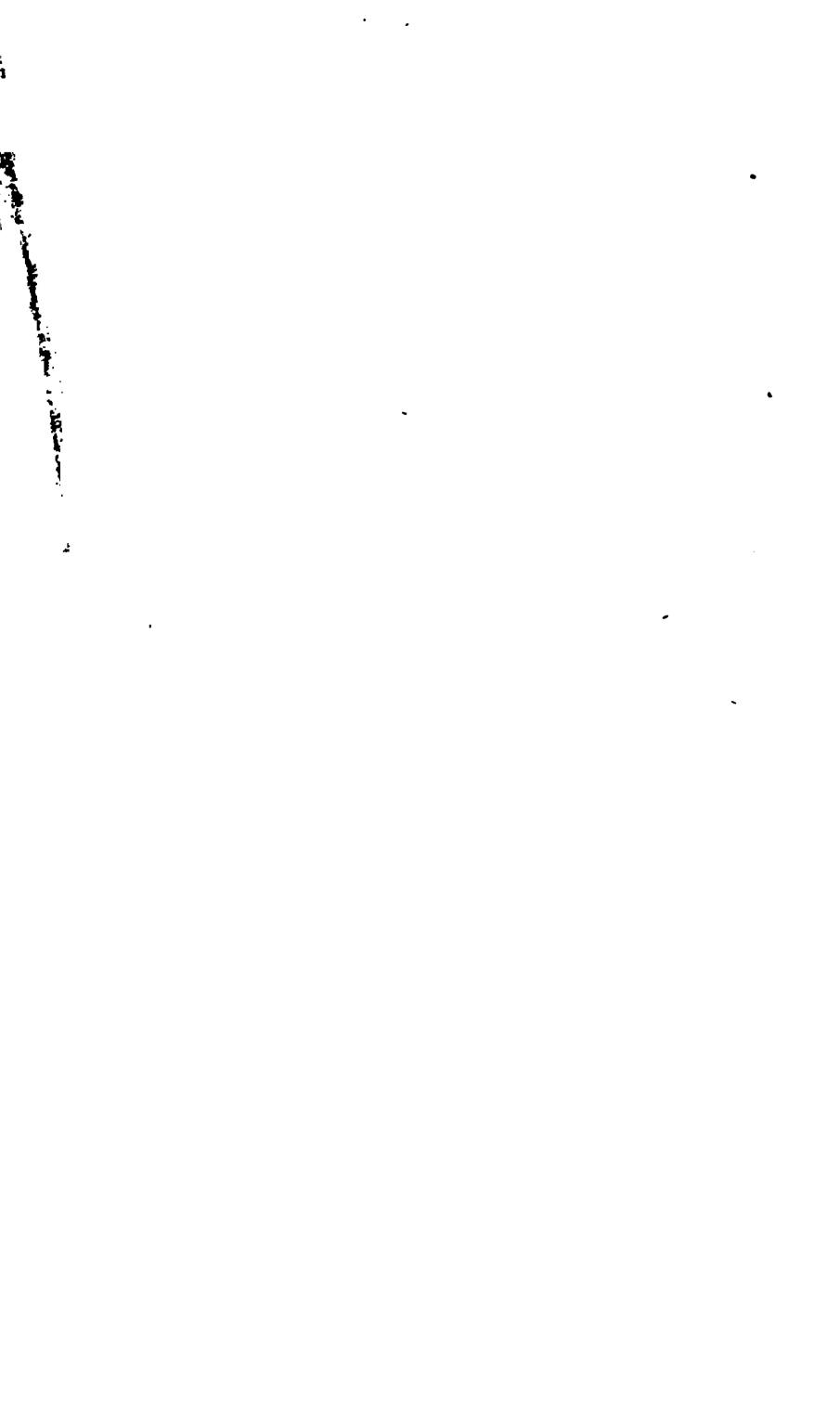
lion of honoran a Suspender.

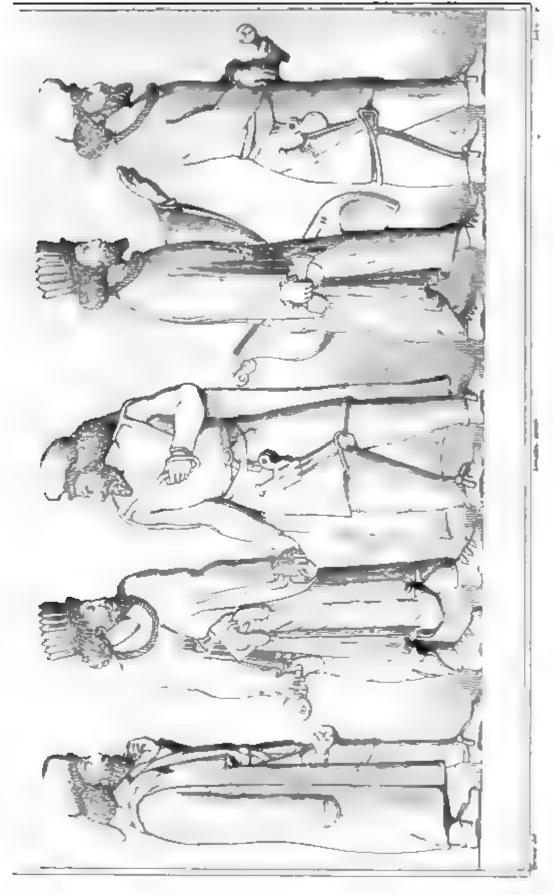




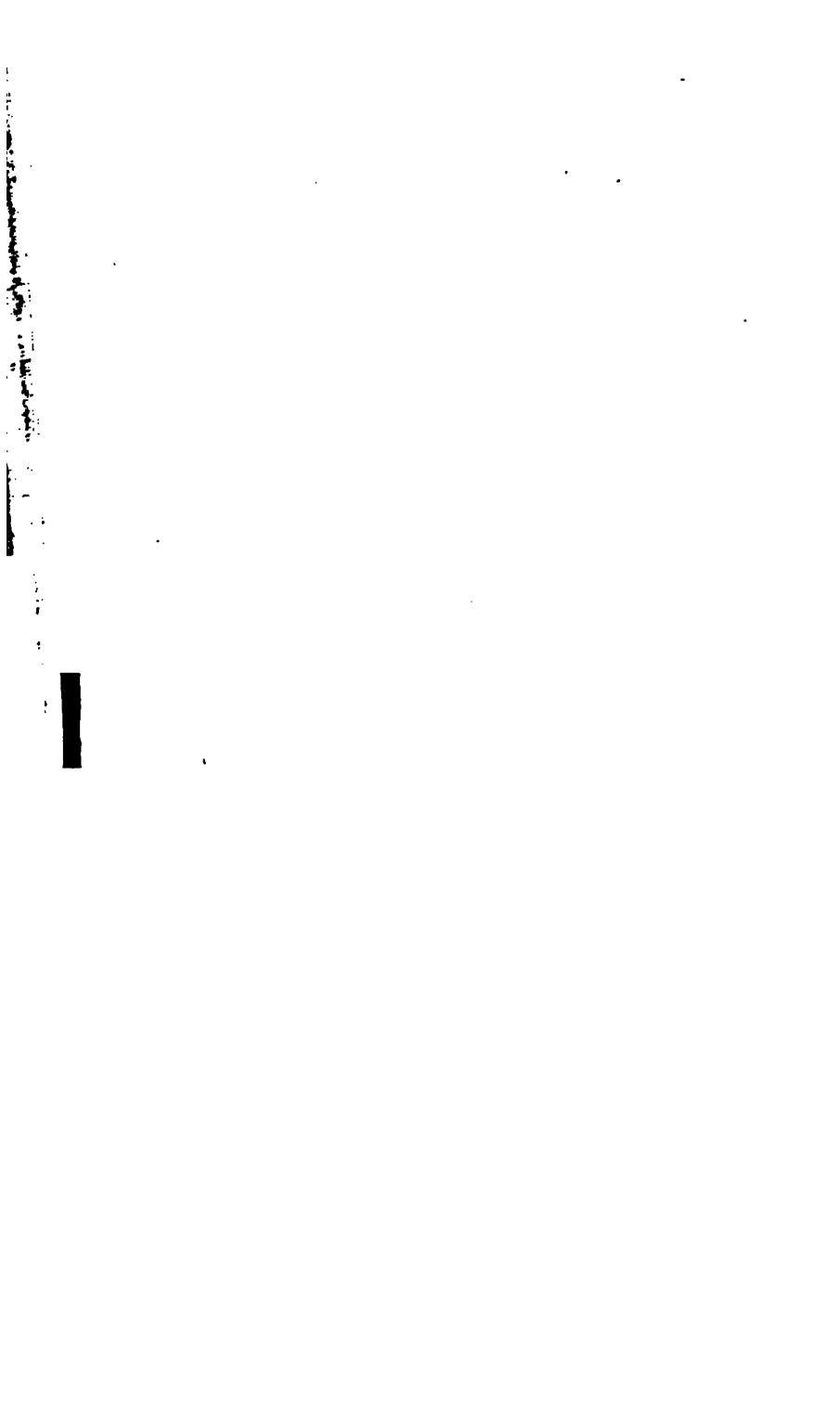


Complexes Guides du corps des unecessore de His



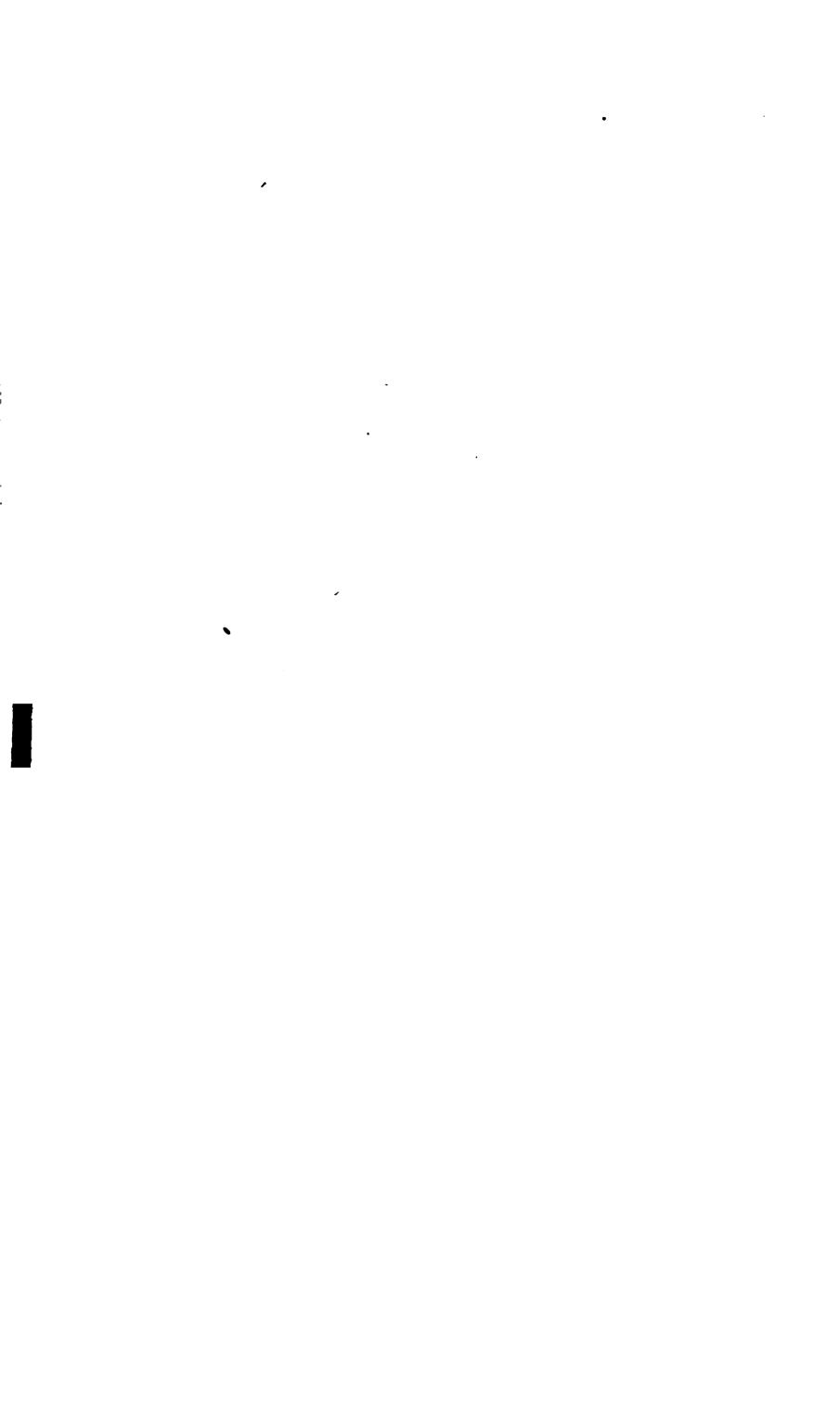


tomonogen amount a hough to



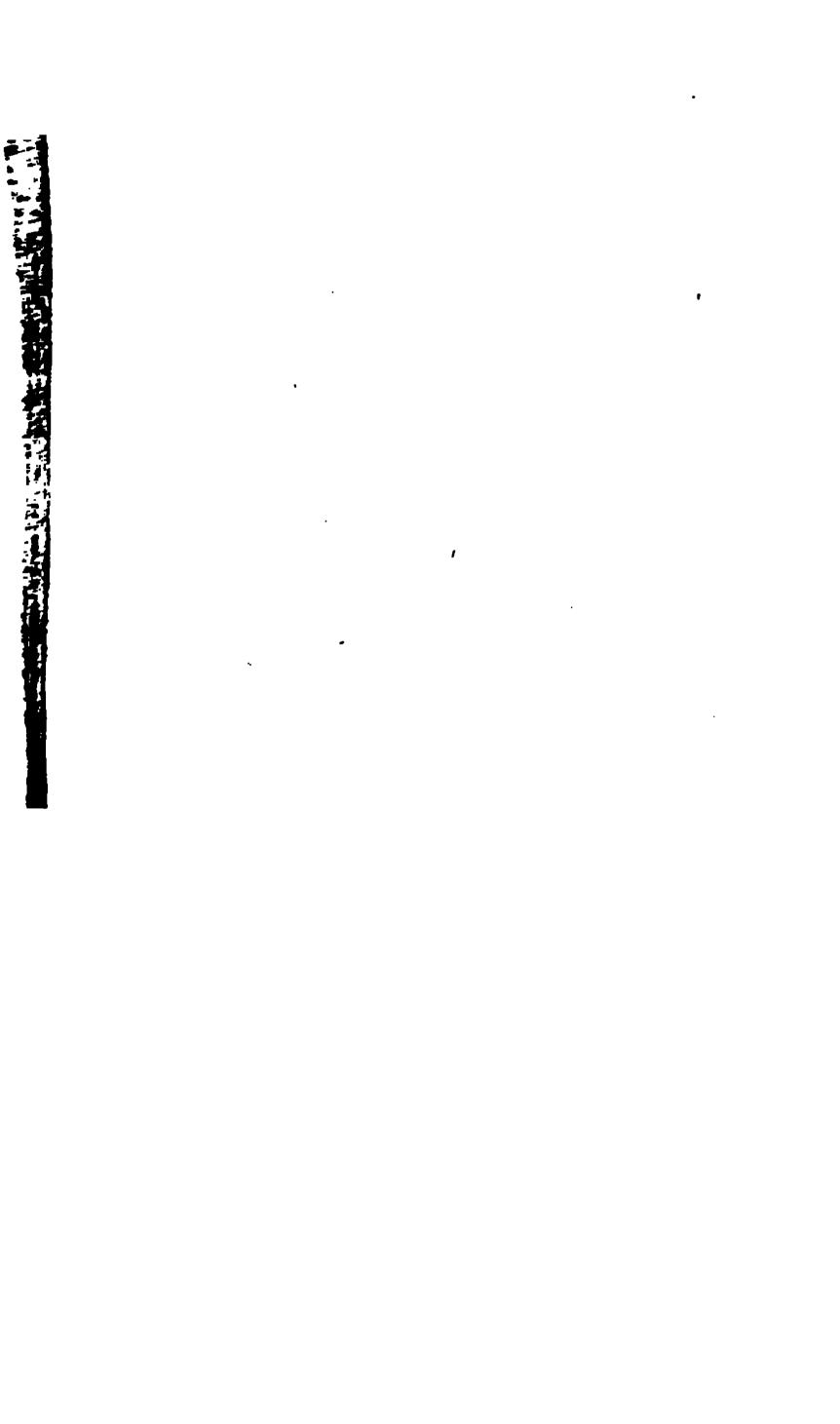


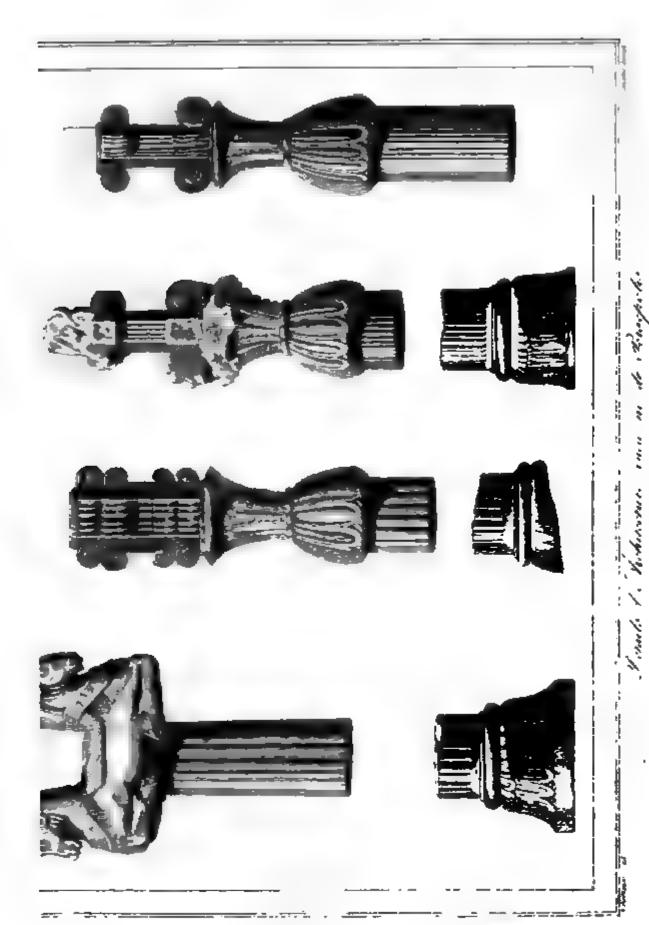
1 Sider is like morners is 14 april in Bearings

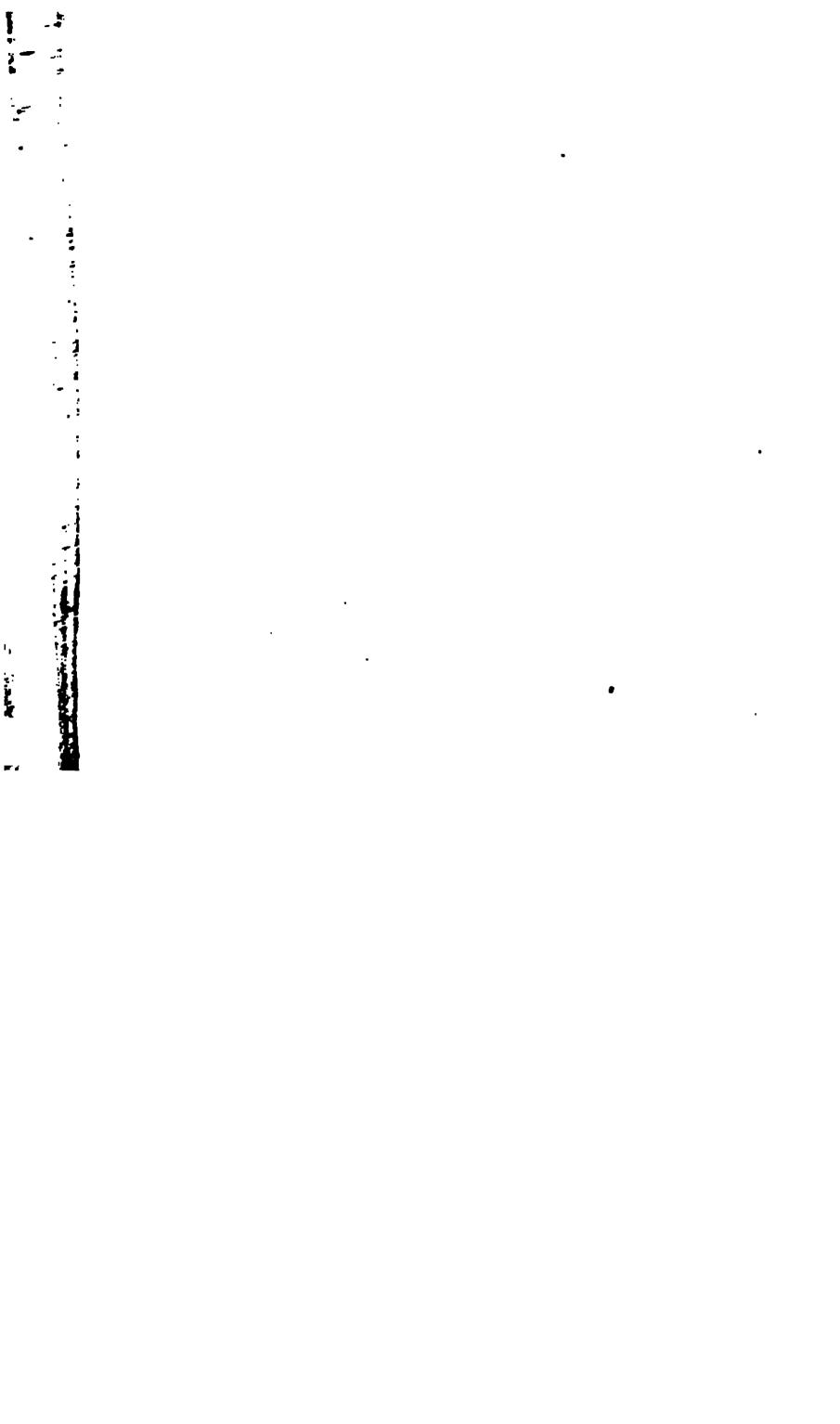




la apria un Barribes antique de Perapolas.





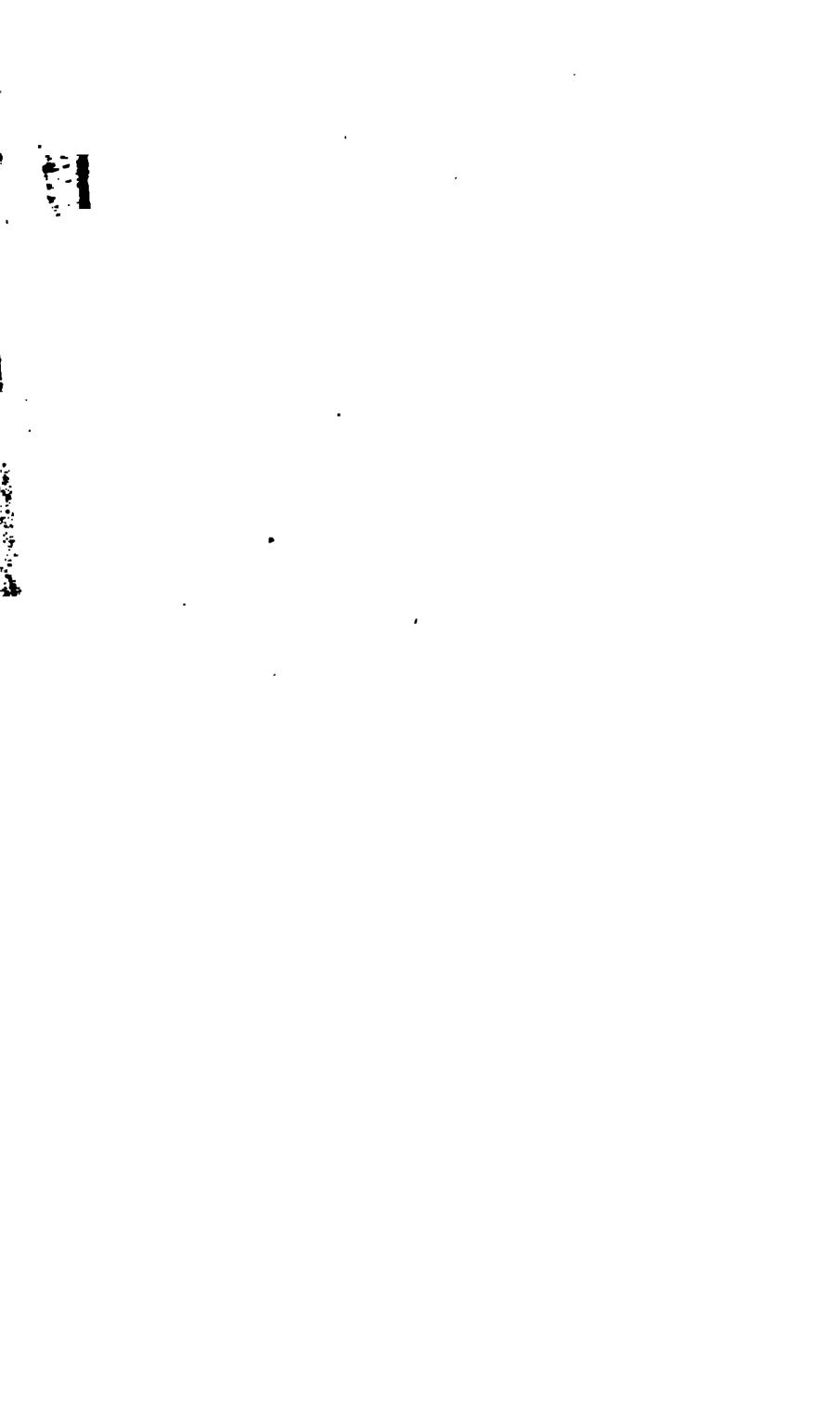


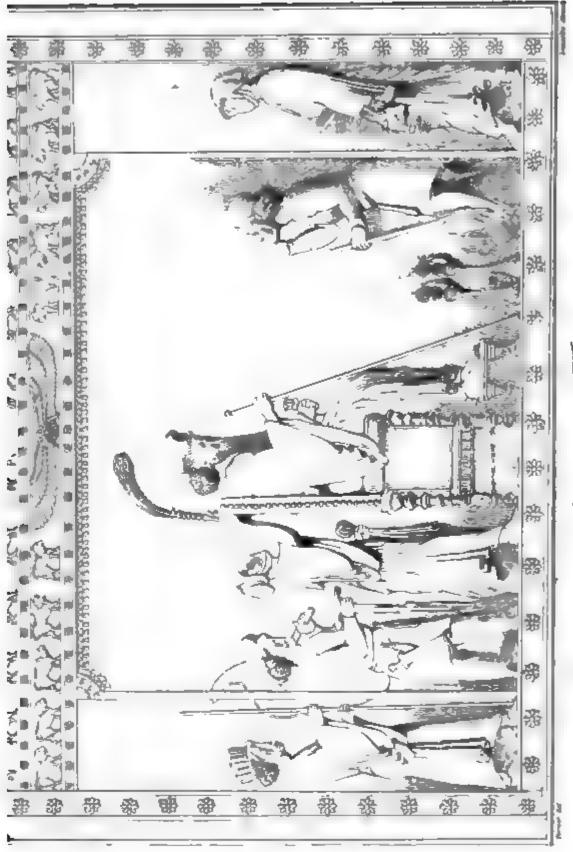


Samuel and a

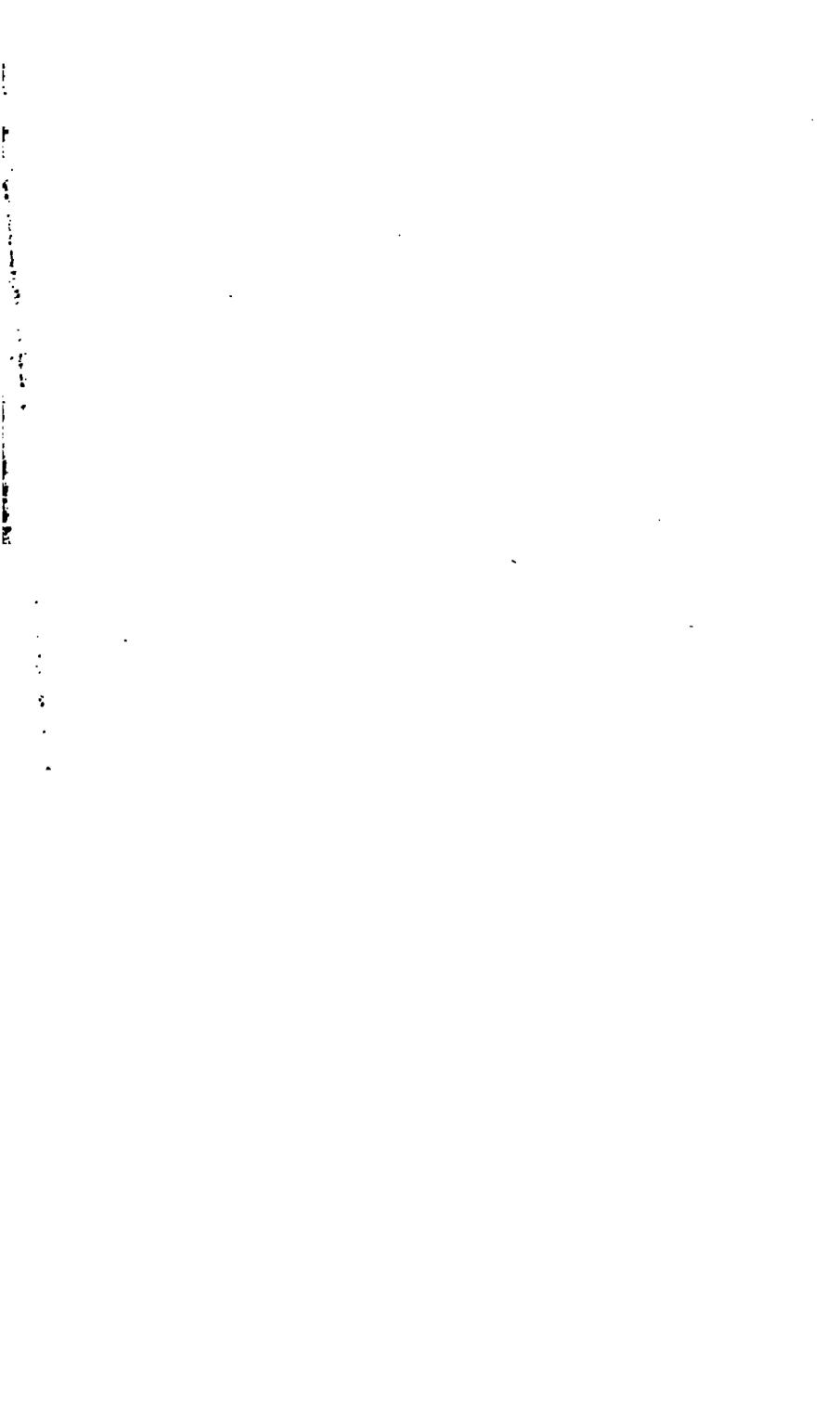
b----

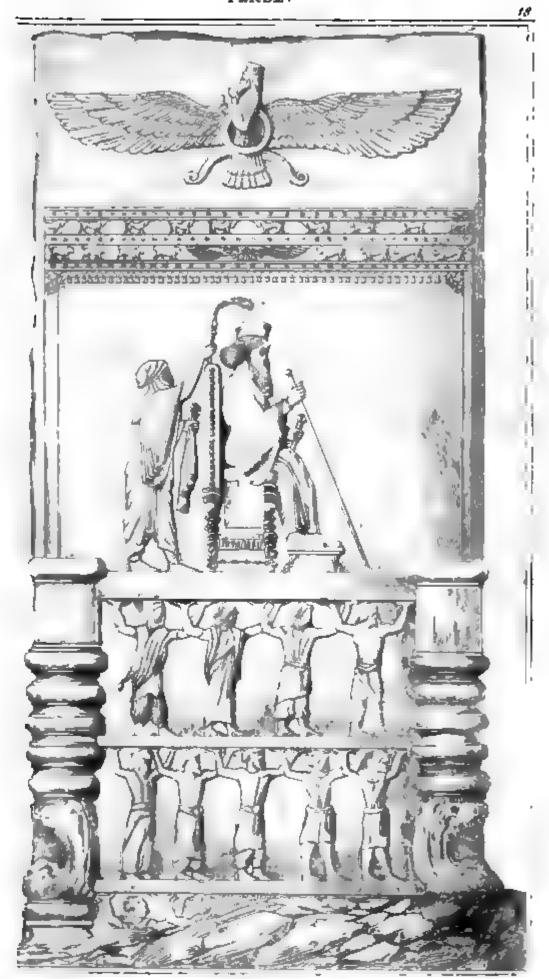
The second and the second of the second



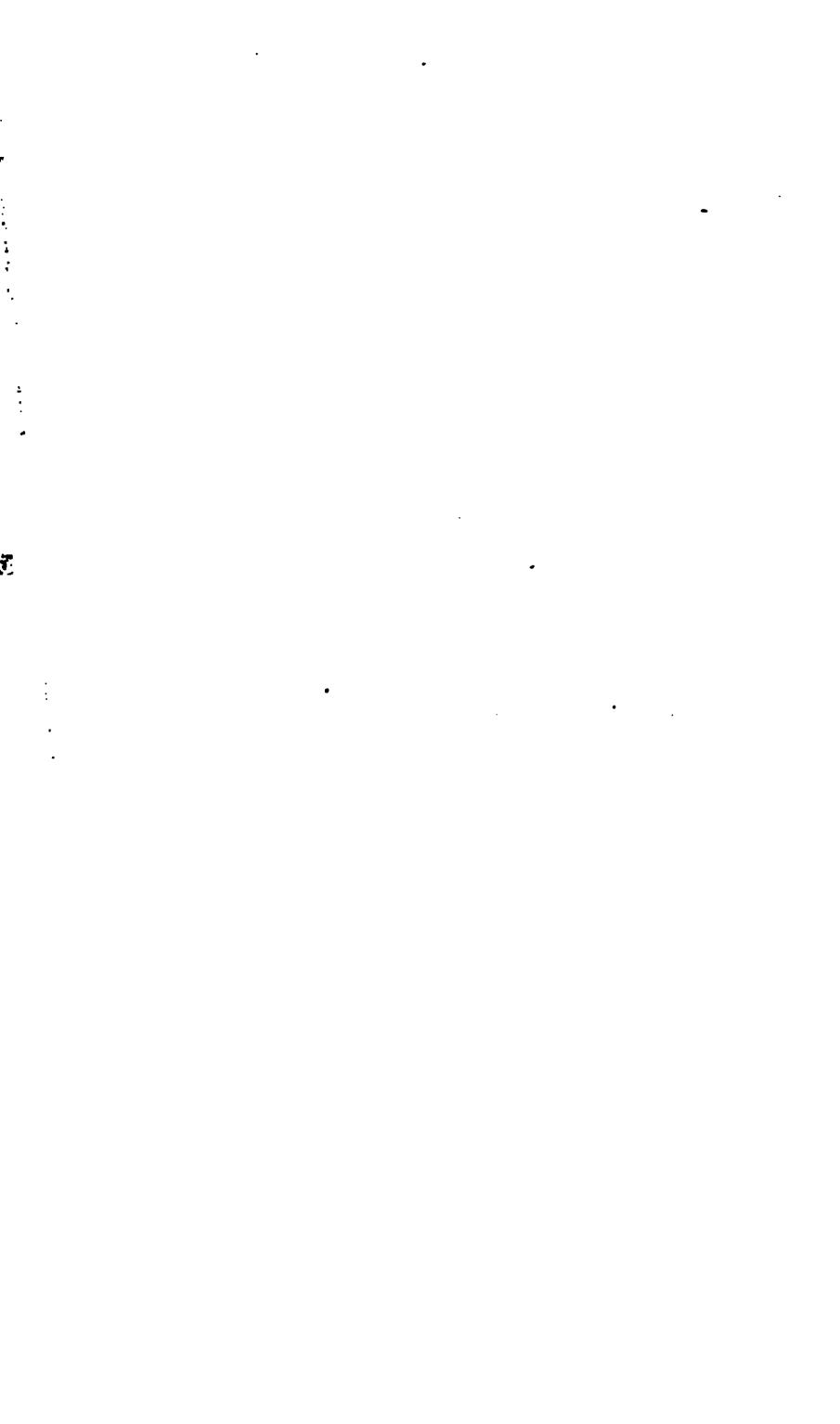


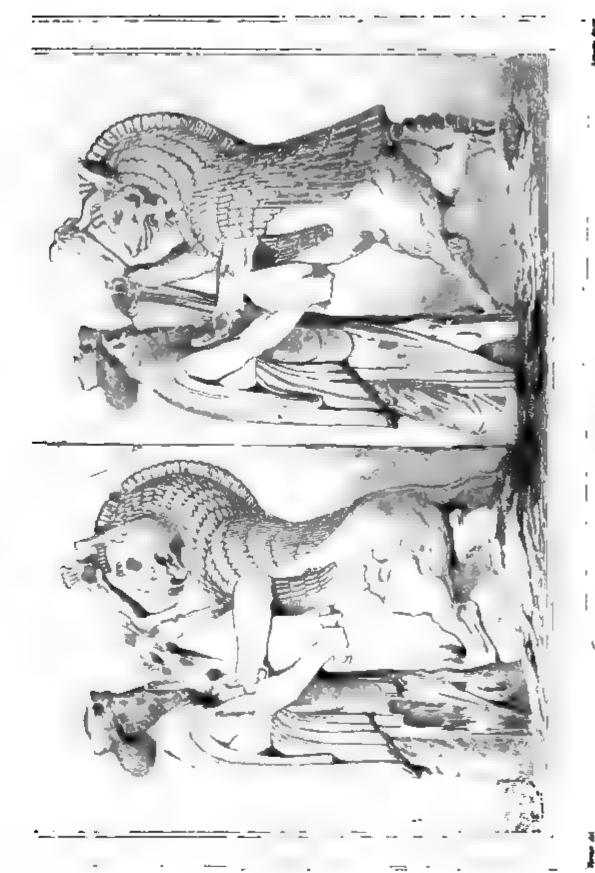
Her sur son Shine



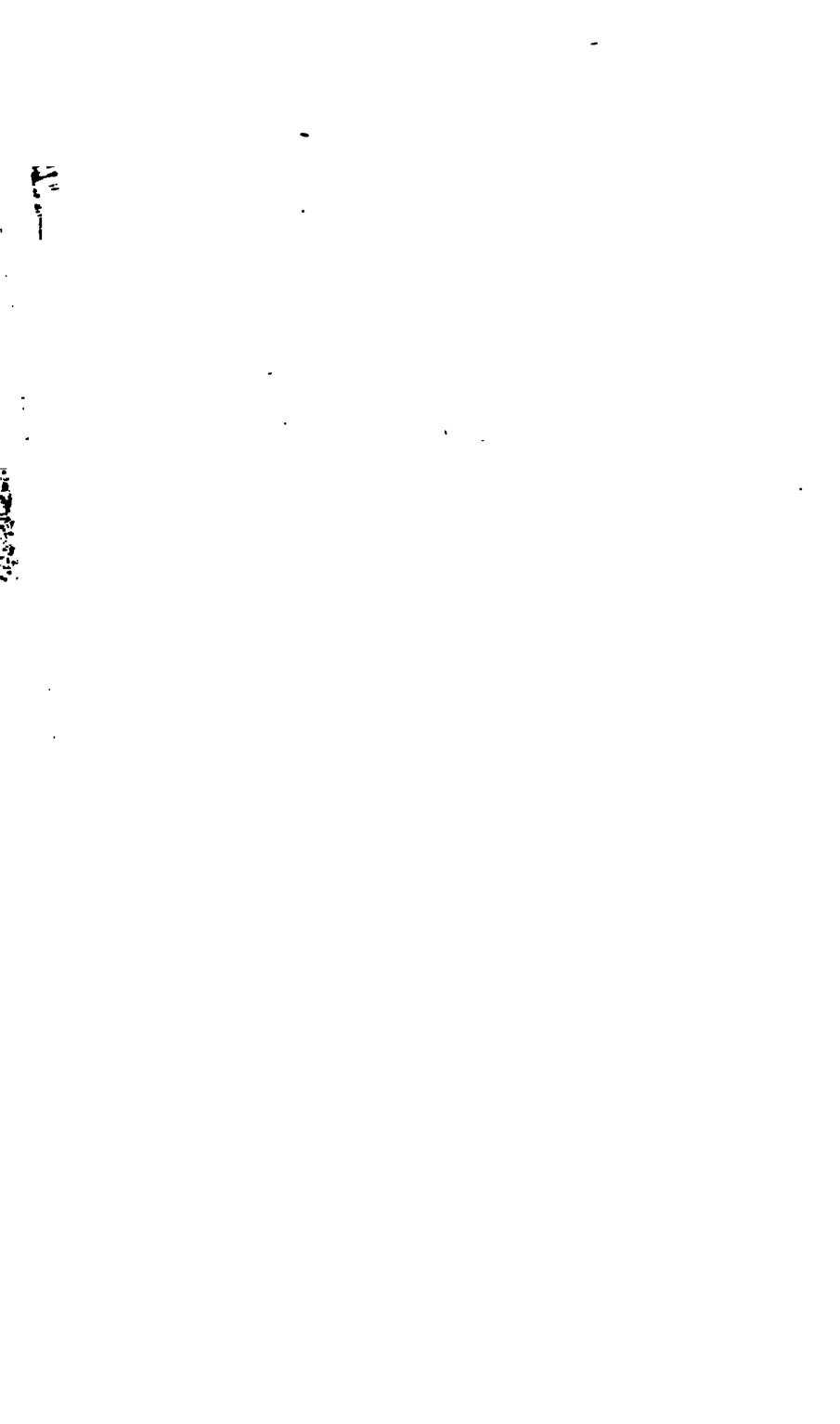


. Her sur son Thone



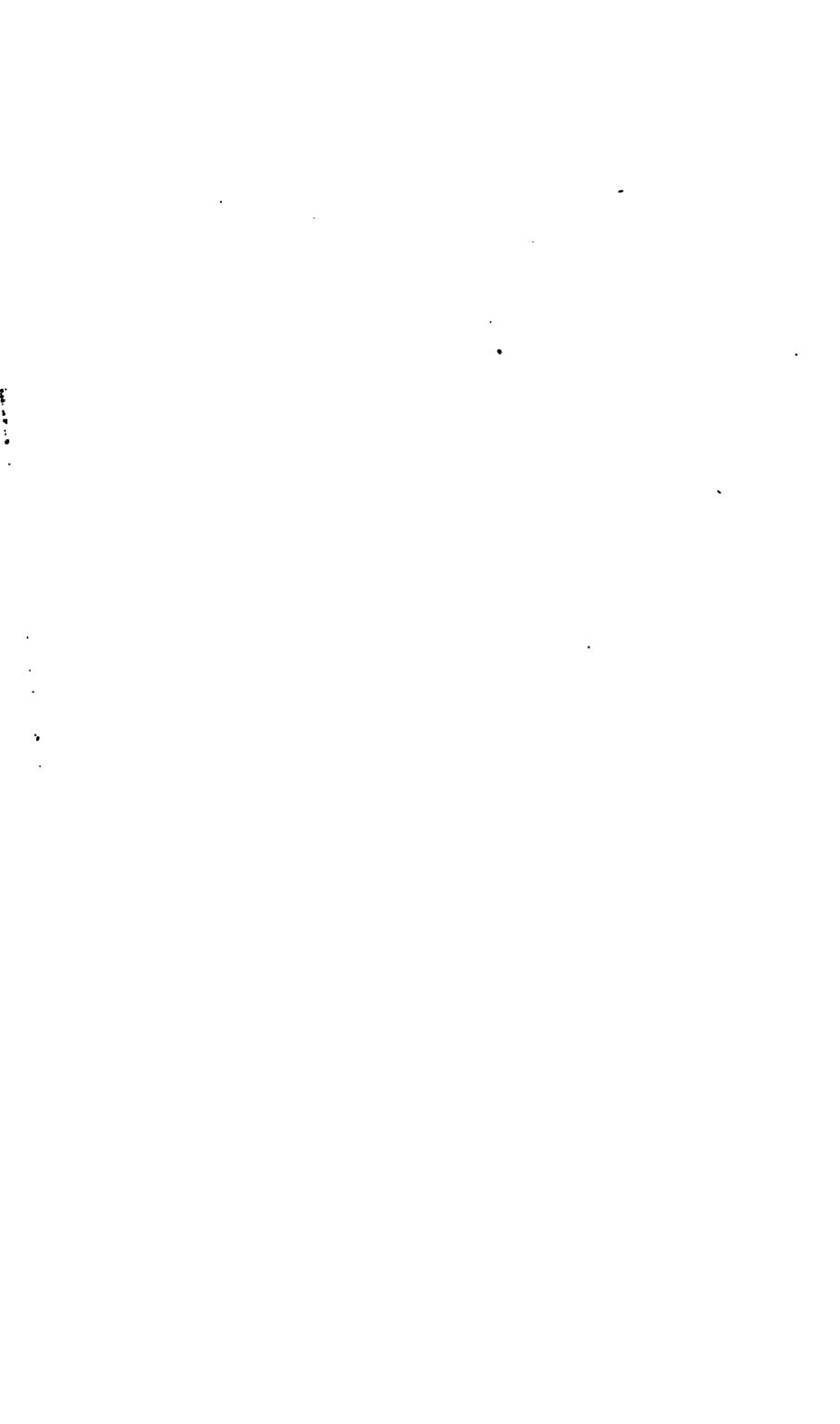


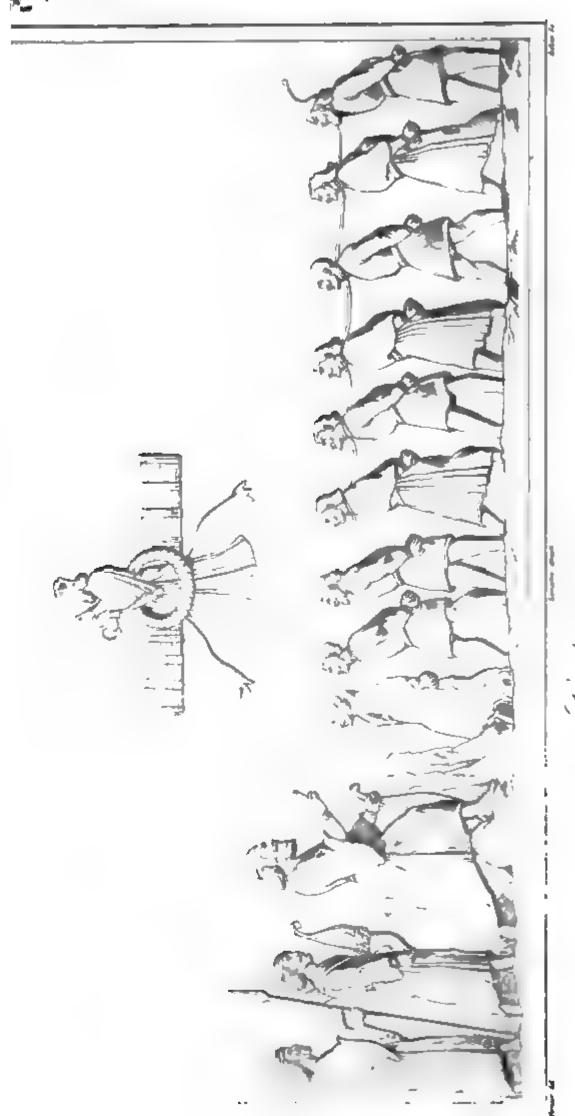
limbered du : Her works styfteronde Honston



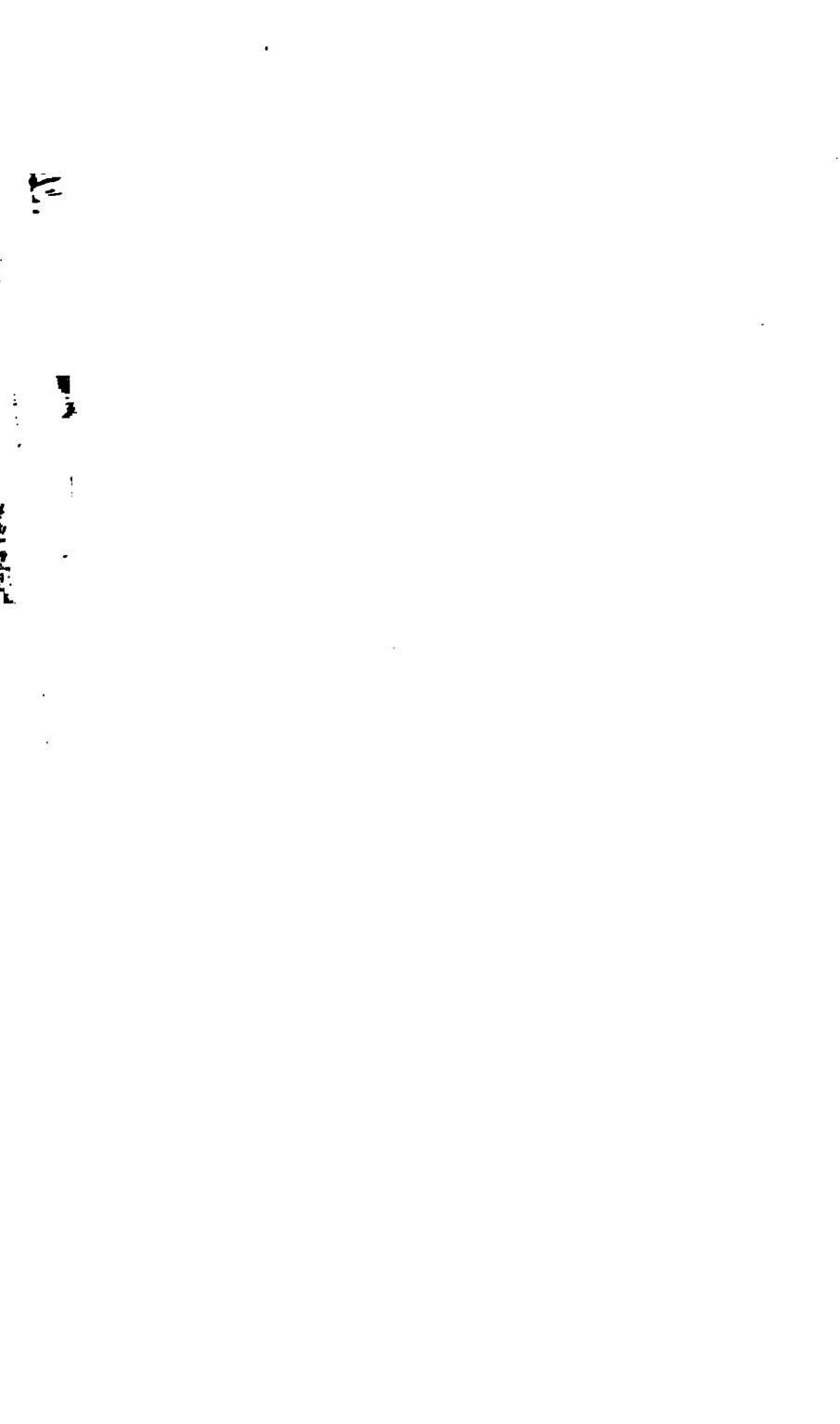


Hidaelles des Safranceles



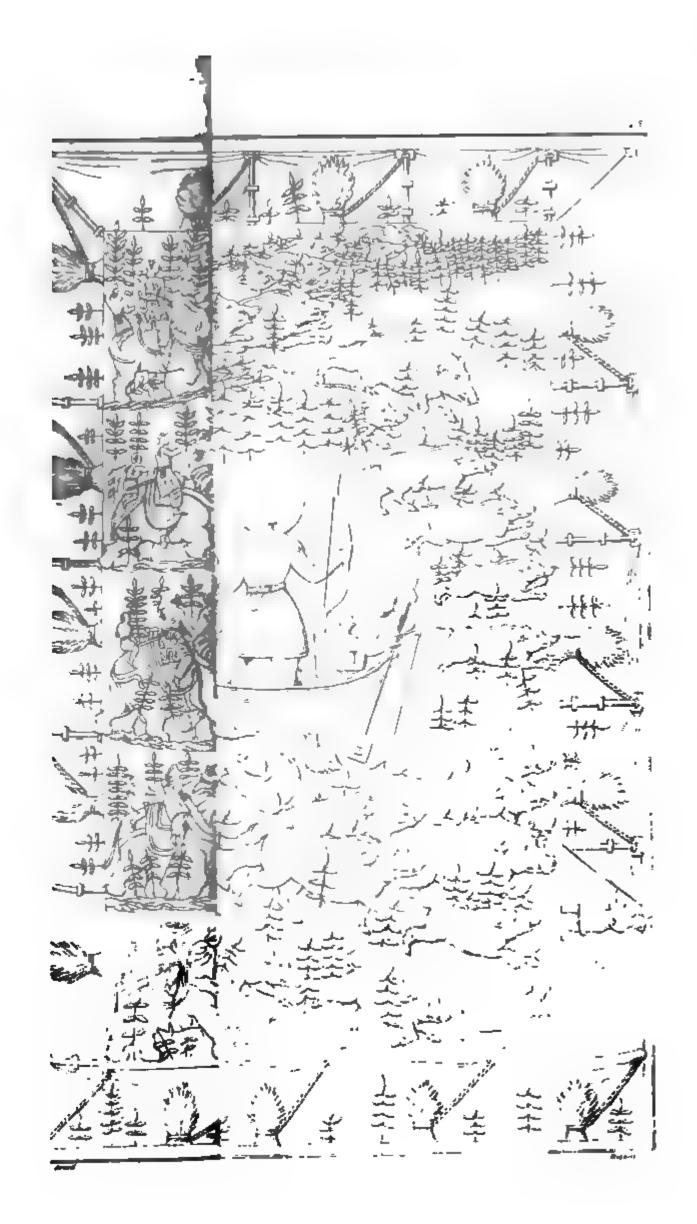


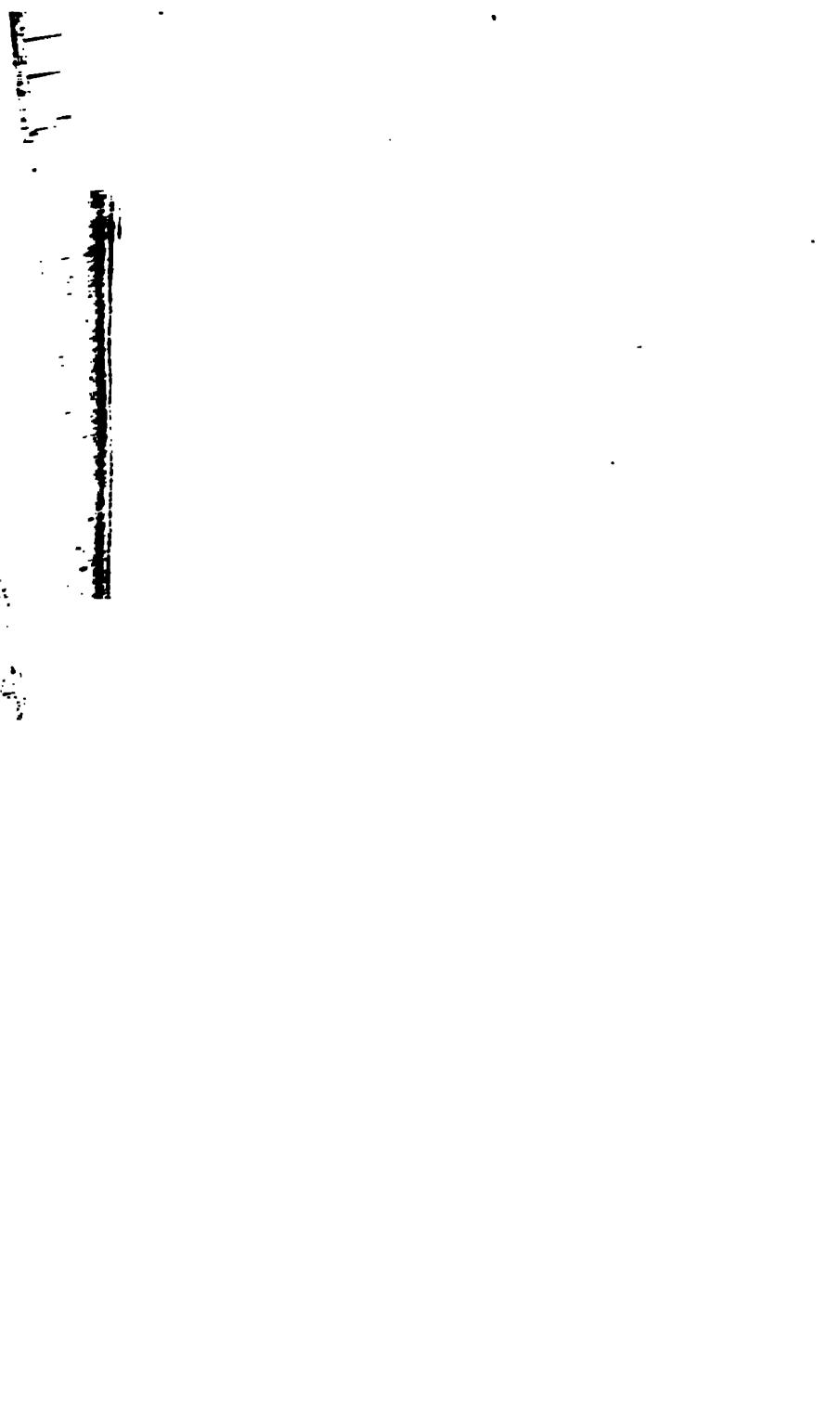
Superfection . Bear retired and the a Bear and .

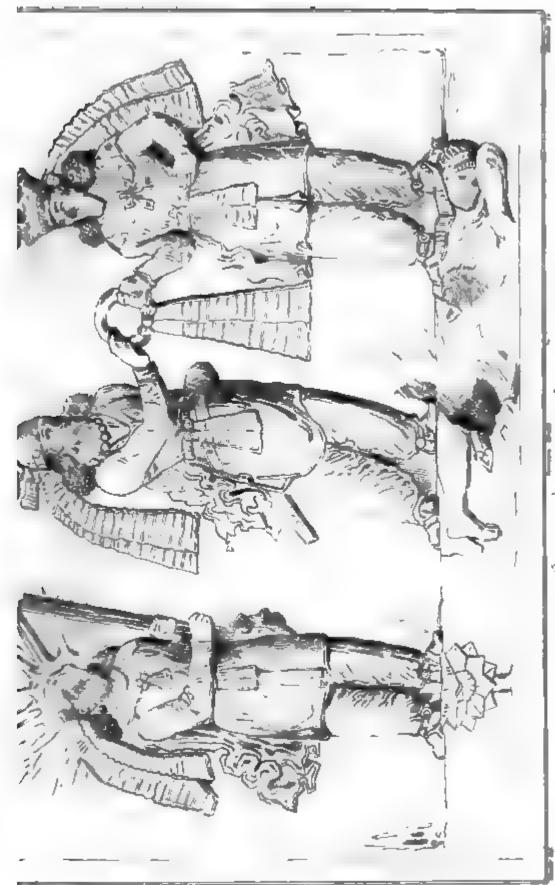




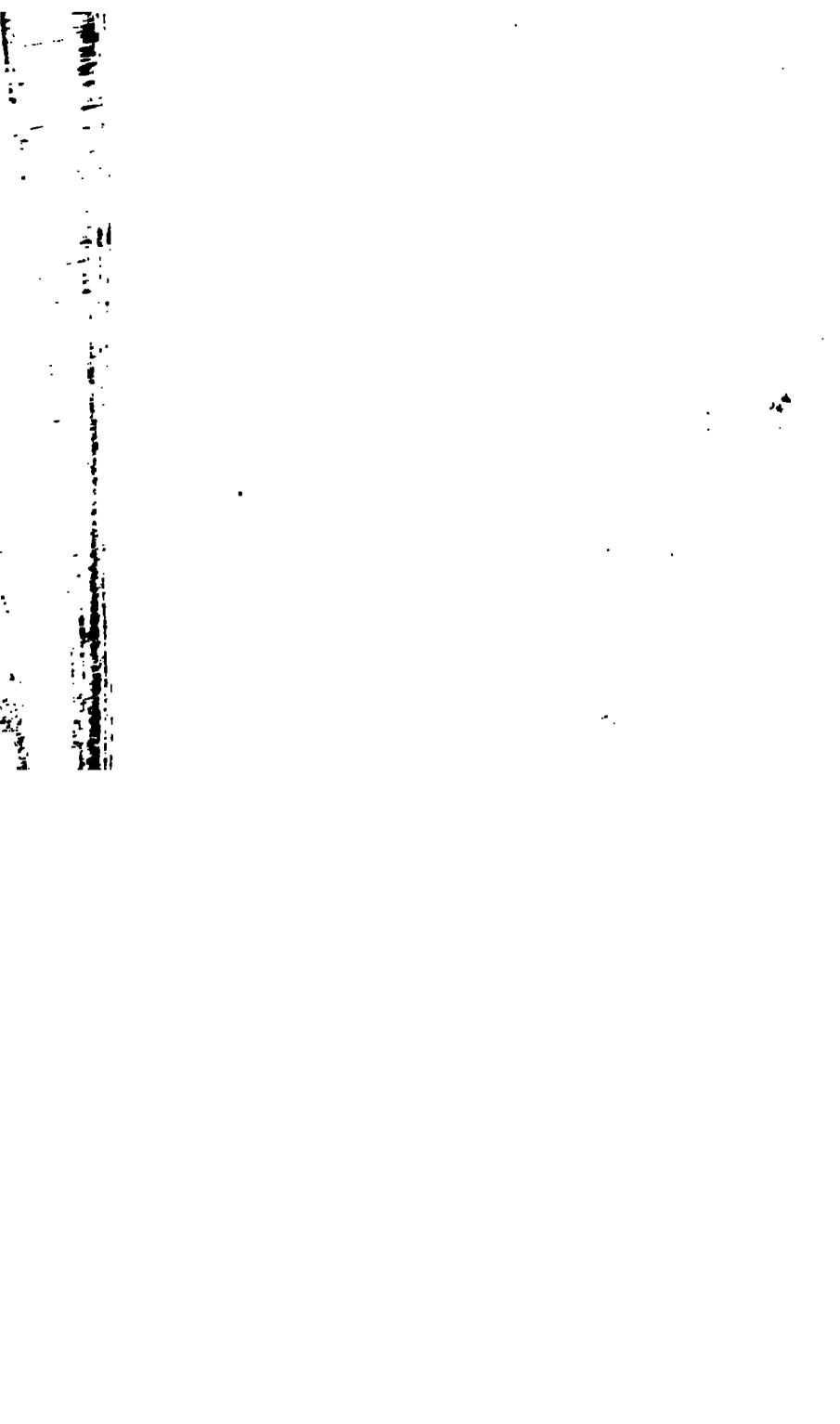
How welling in 11th . . . The 18011





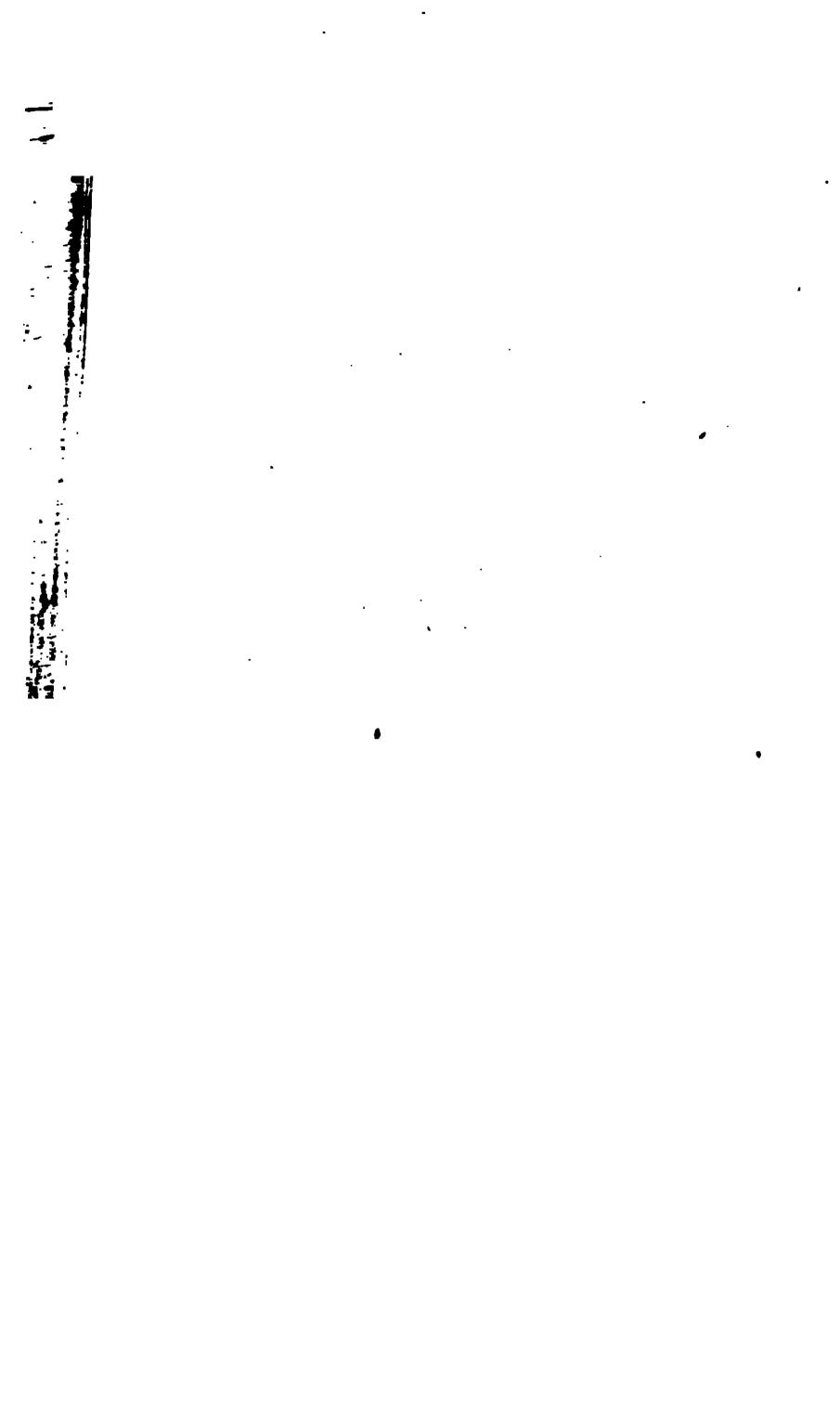


Beariety a nat . . . Bestone





Amend dam . dayme a Survey



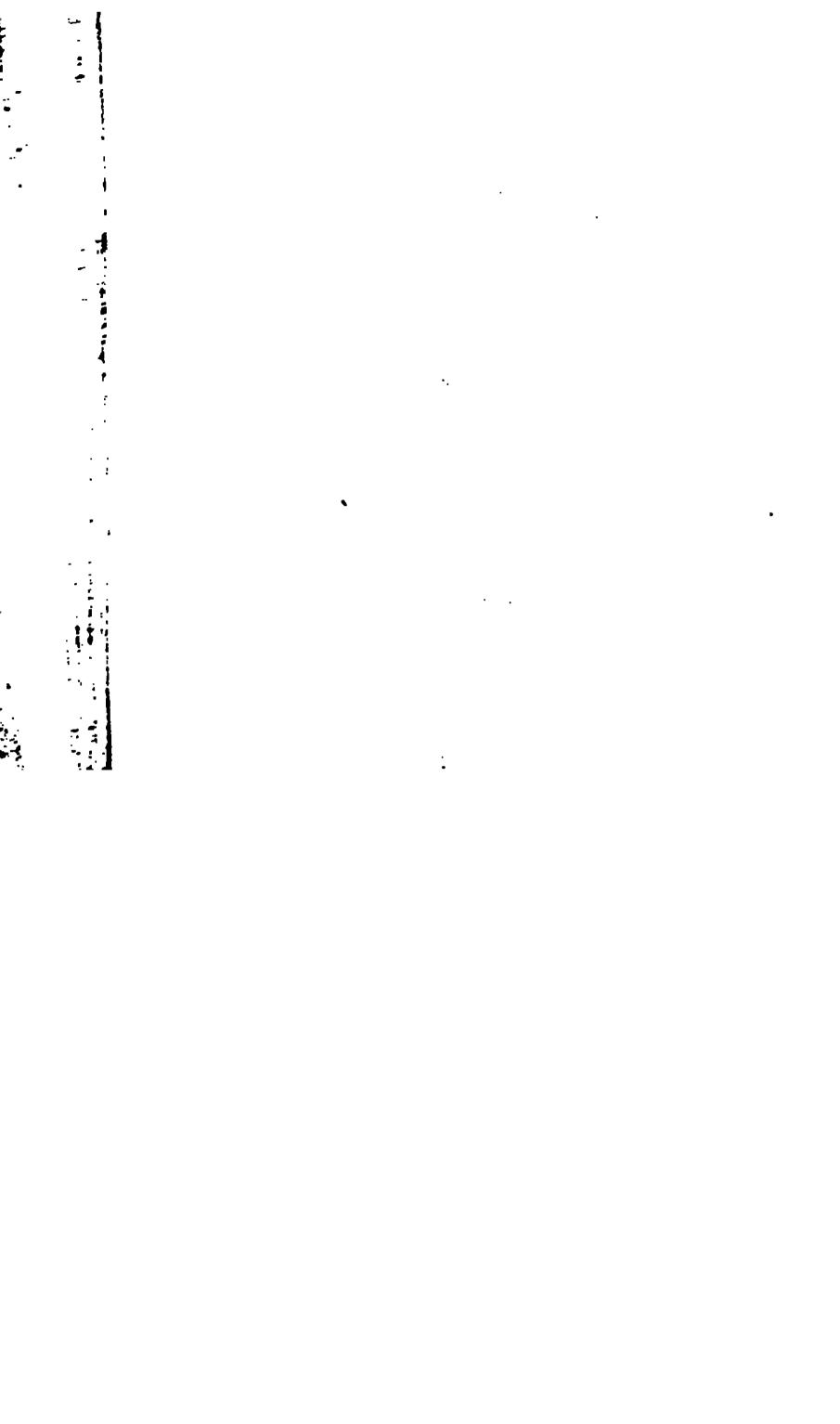


in the fact of the second





Per is Hand

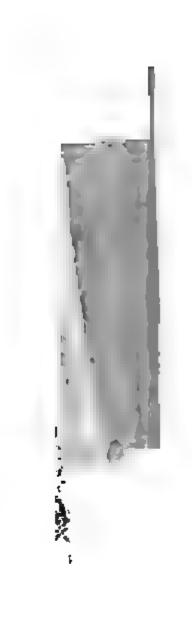




Tout me to their lagen



helianes





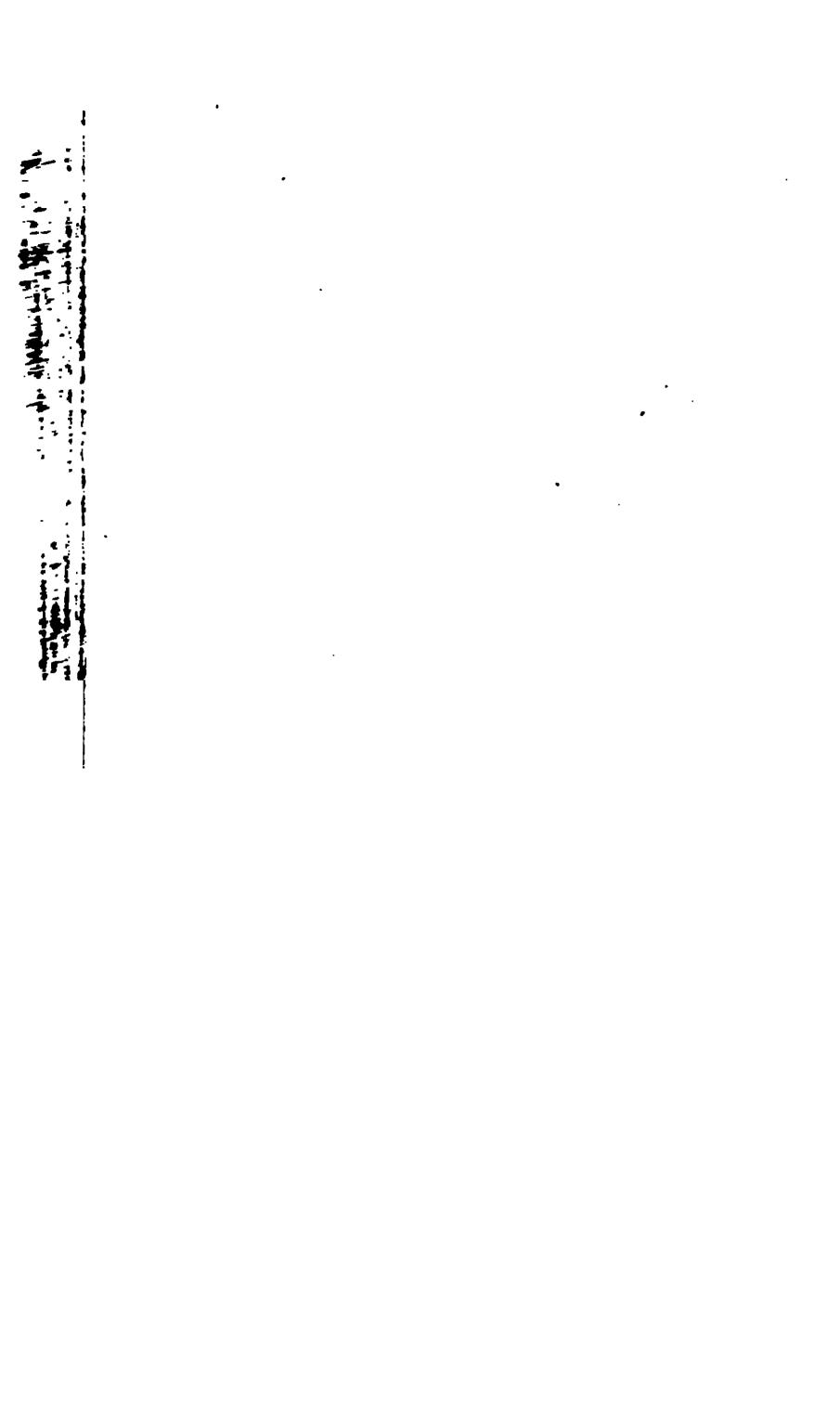
Green throw a lawn





Mercan or comments in Indianal

. . . -- -- - :

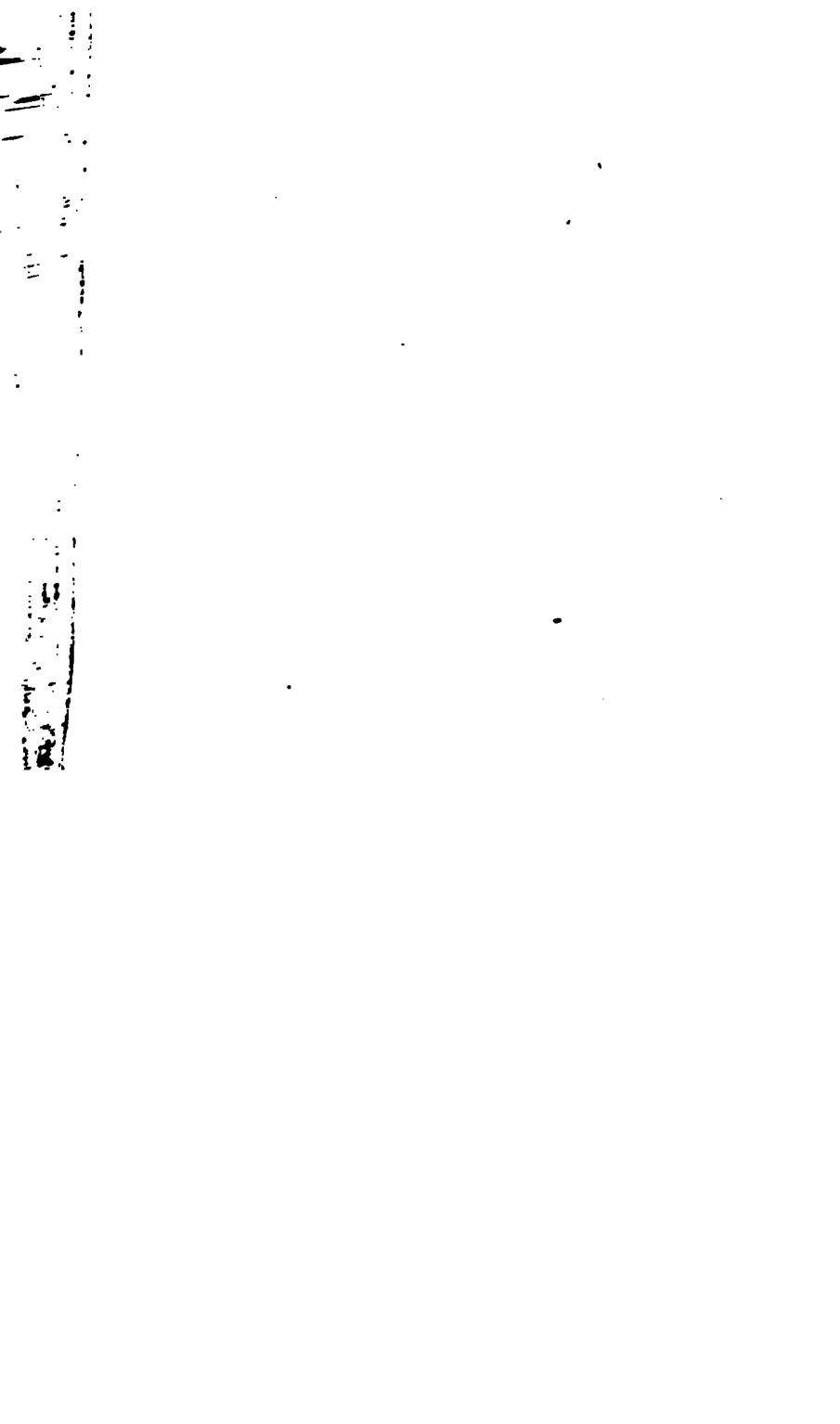




Mayne wherever de l'altomete

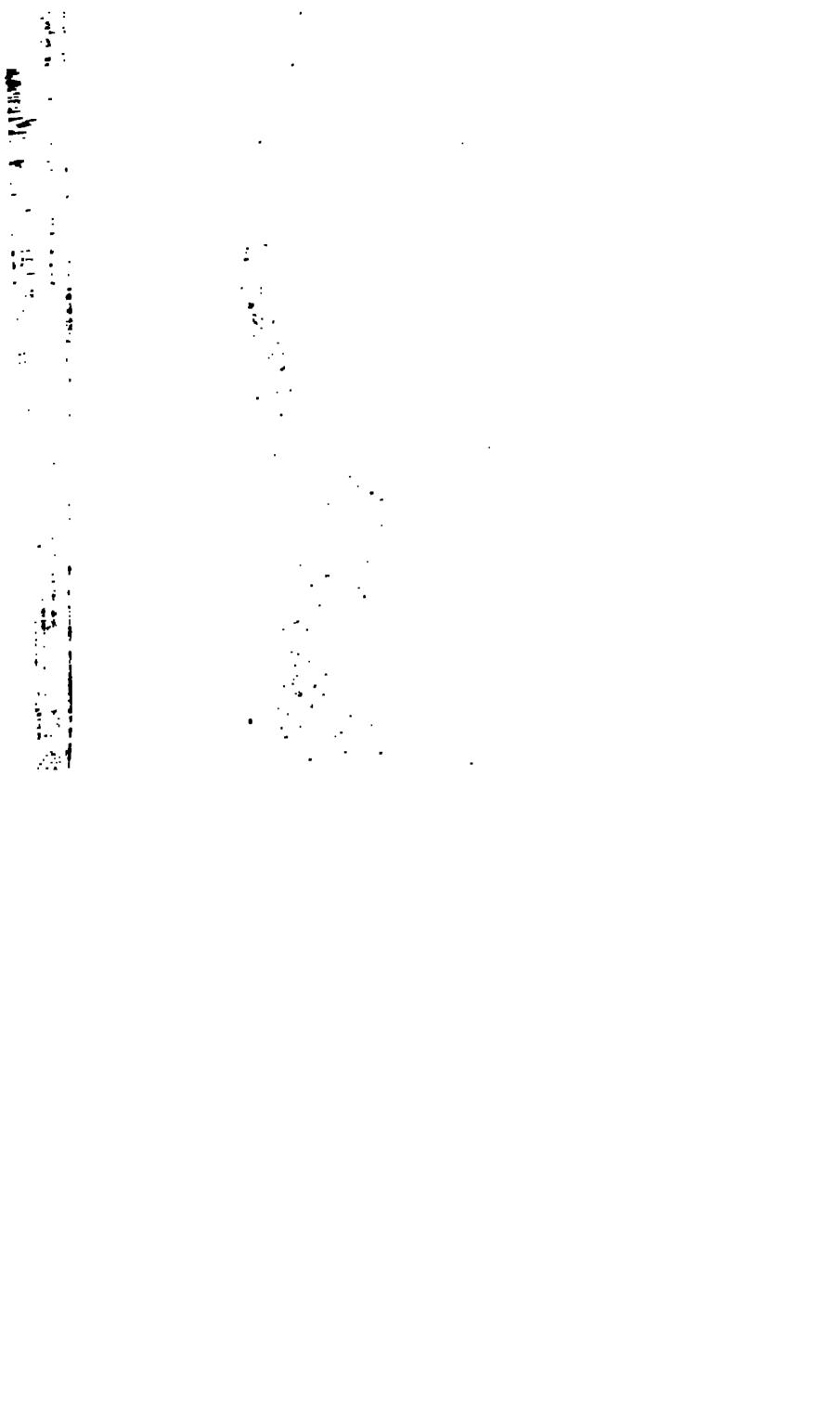


the contract of mounts of house the contract

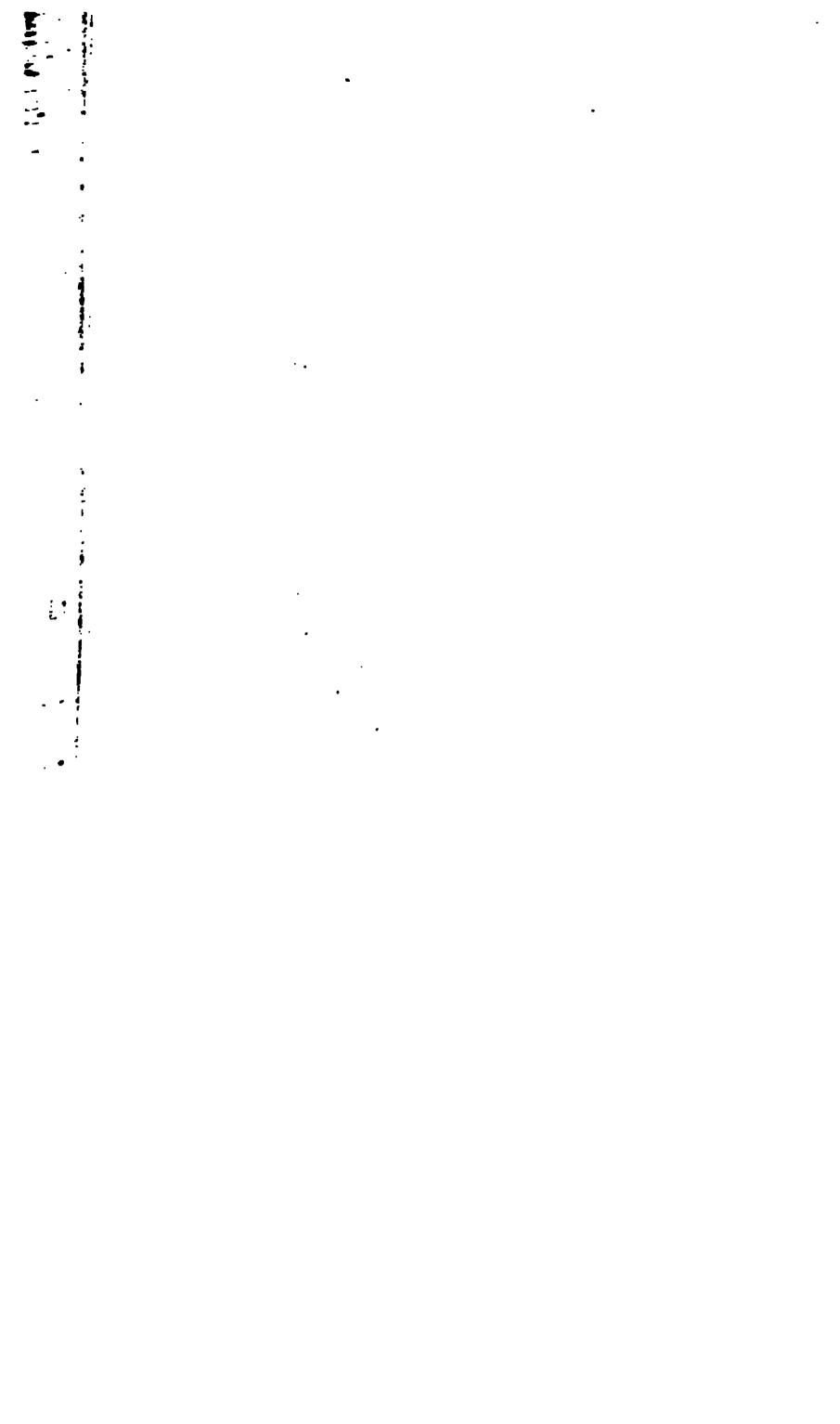




Transpor brutenich

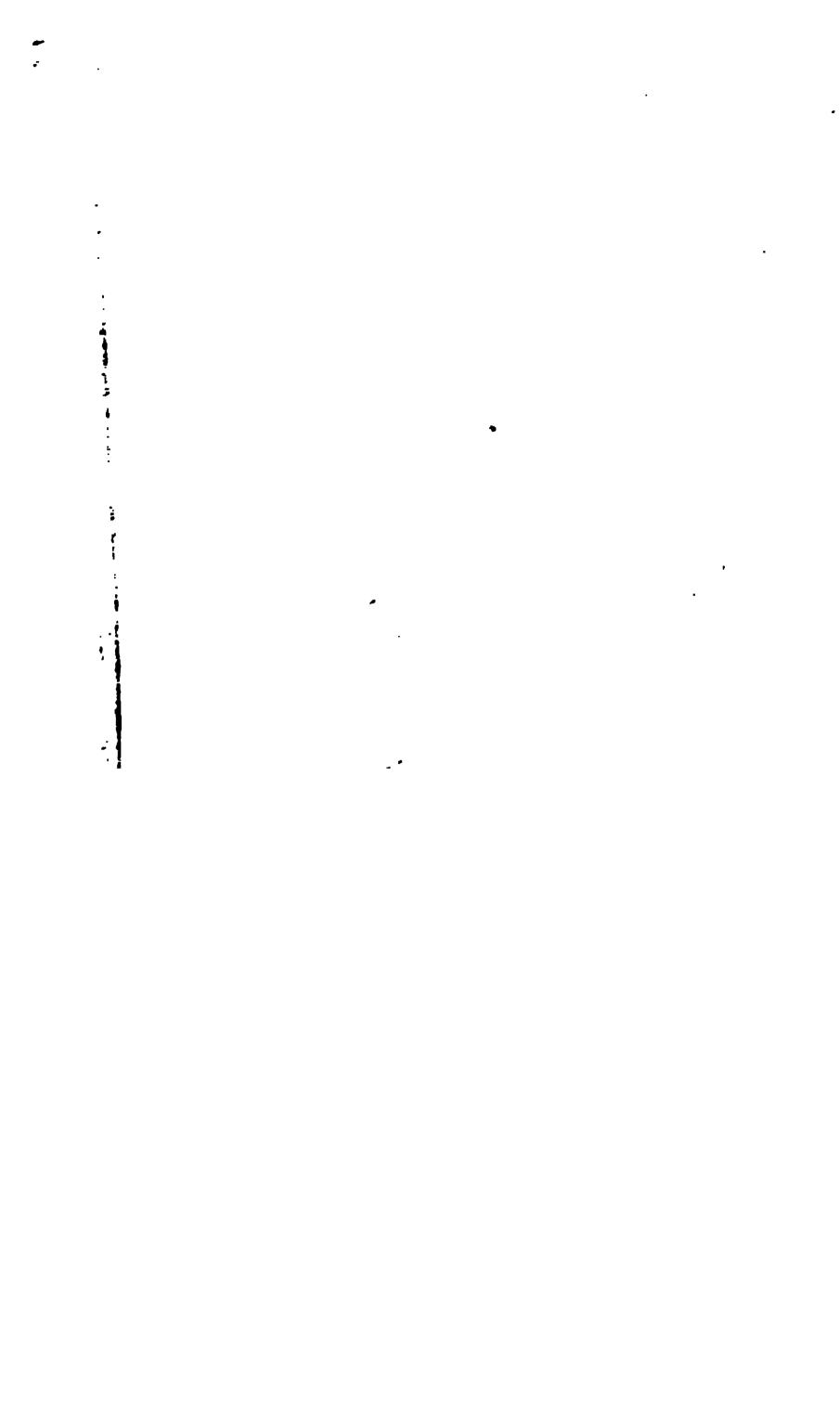


÷,ē





. thousand it is had afradens a lettron



PERSE



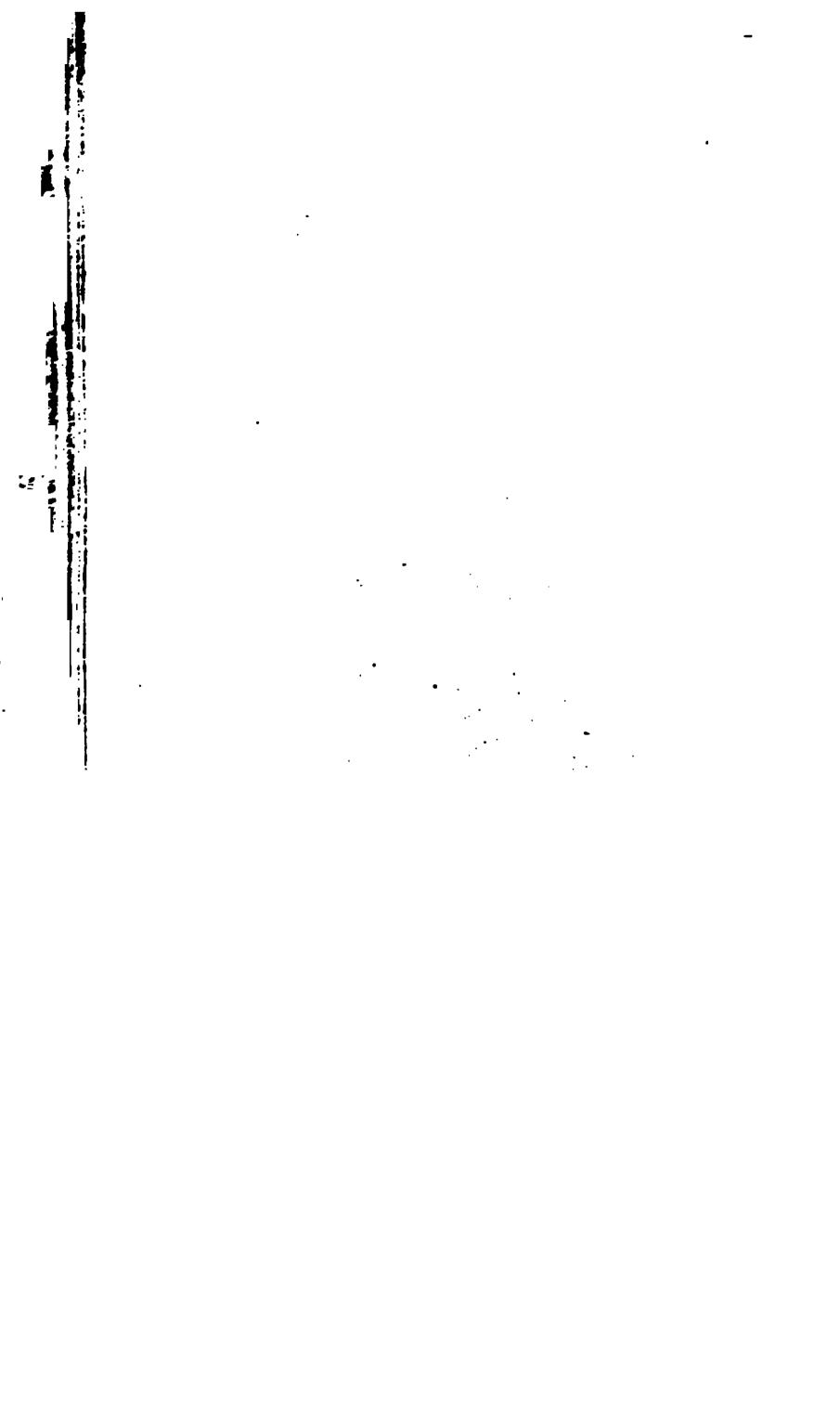
Rusnes d'une Sour à Res ou Rages

1

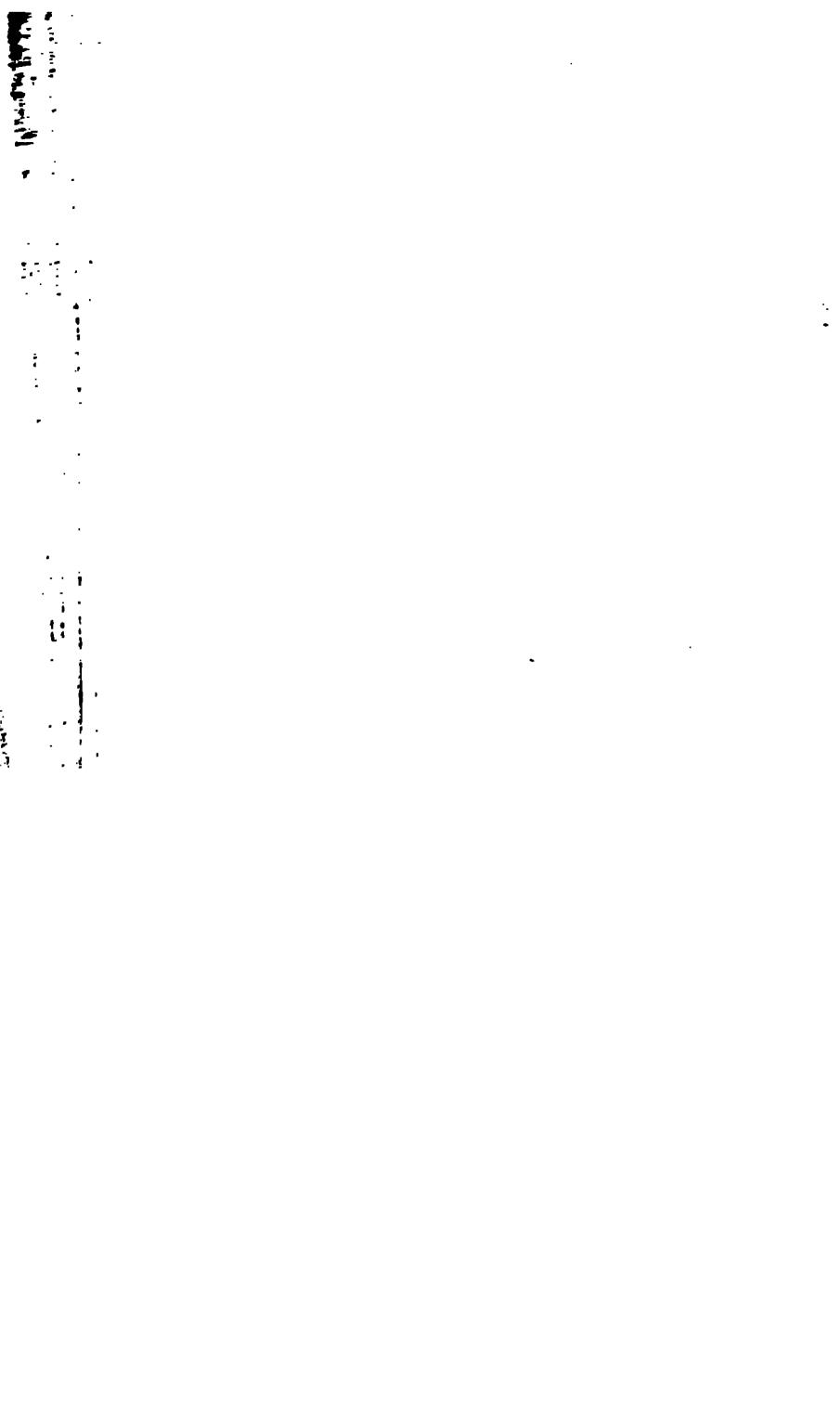




Commence de Combrer



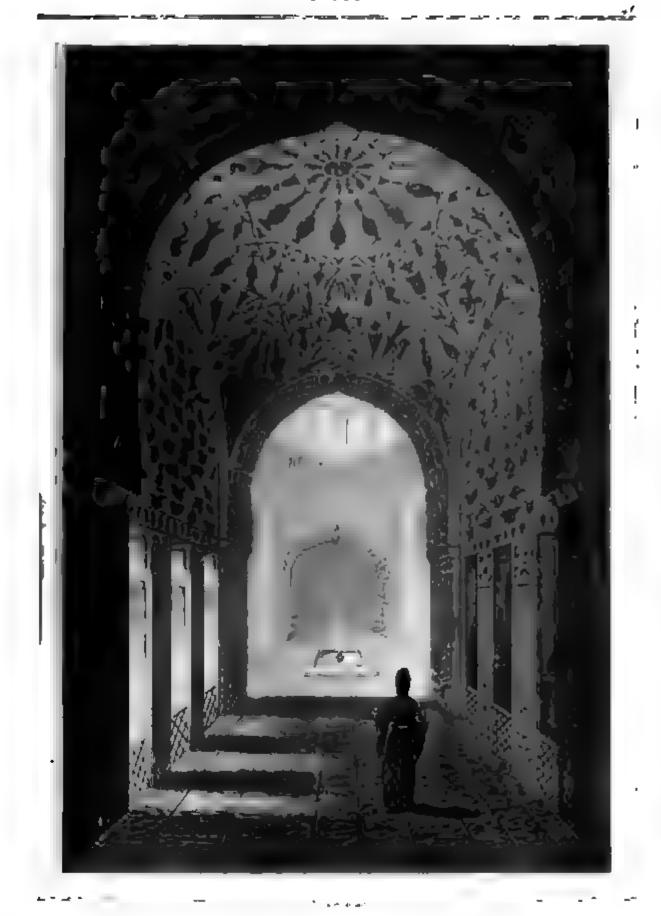
The I Michon Michan

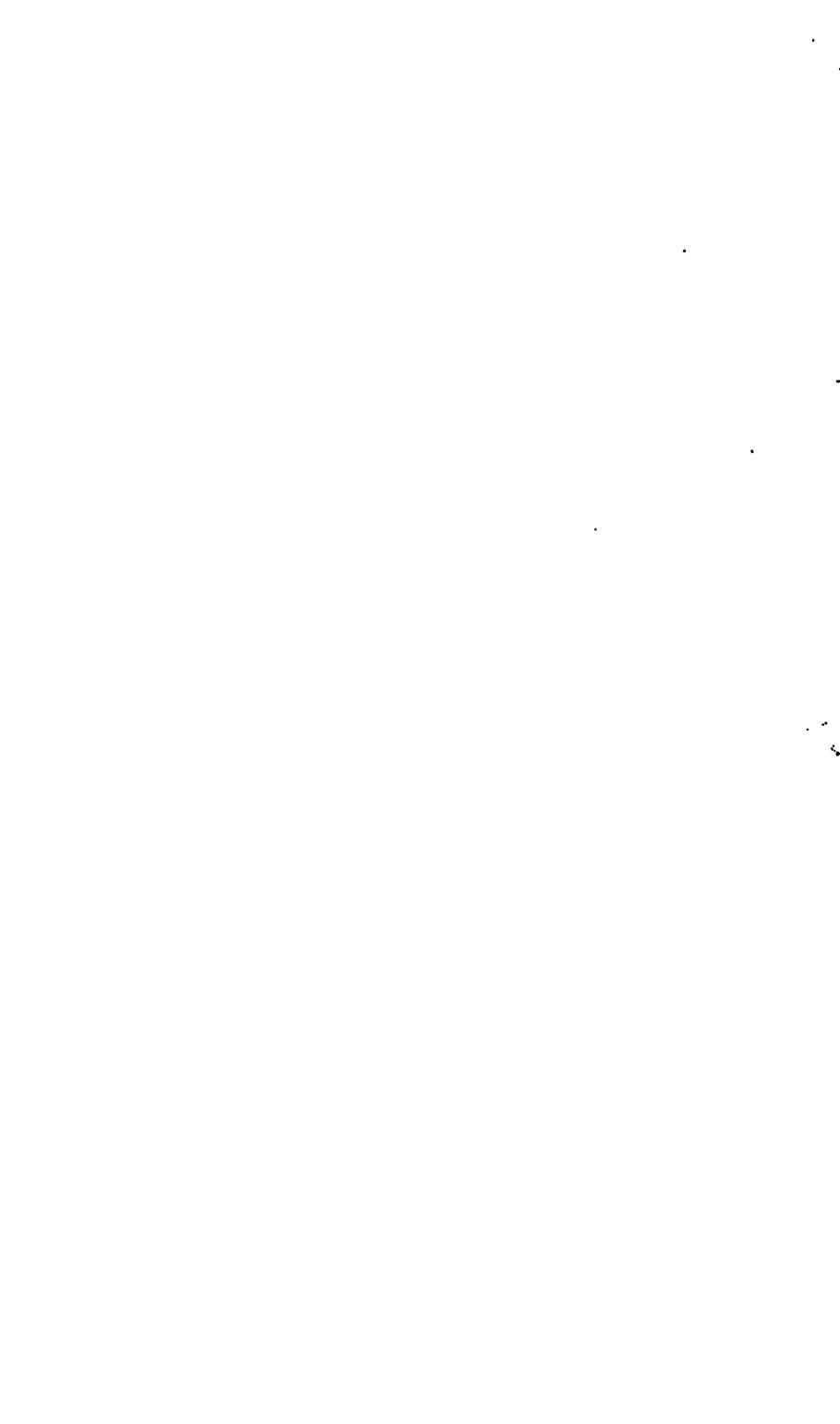




Por a Buch ach



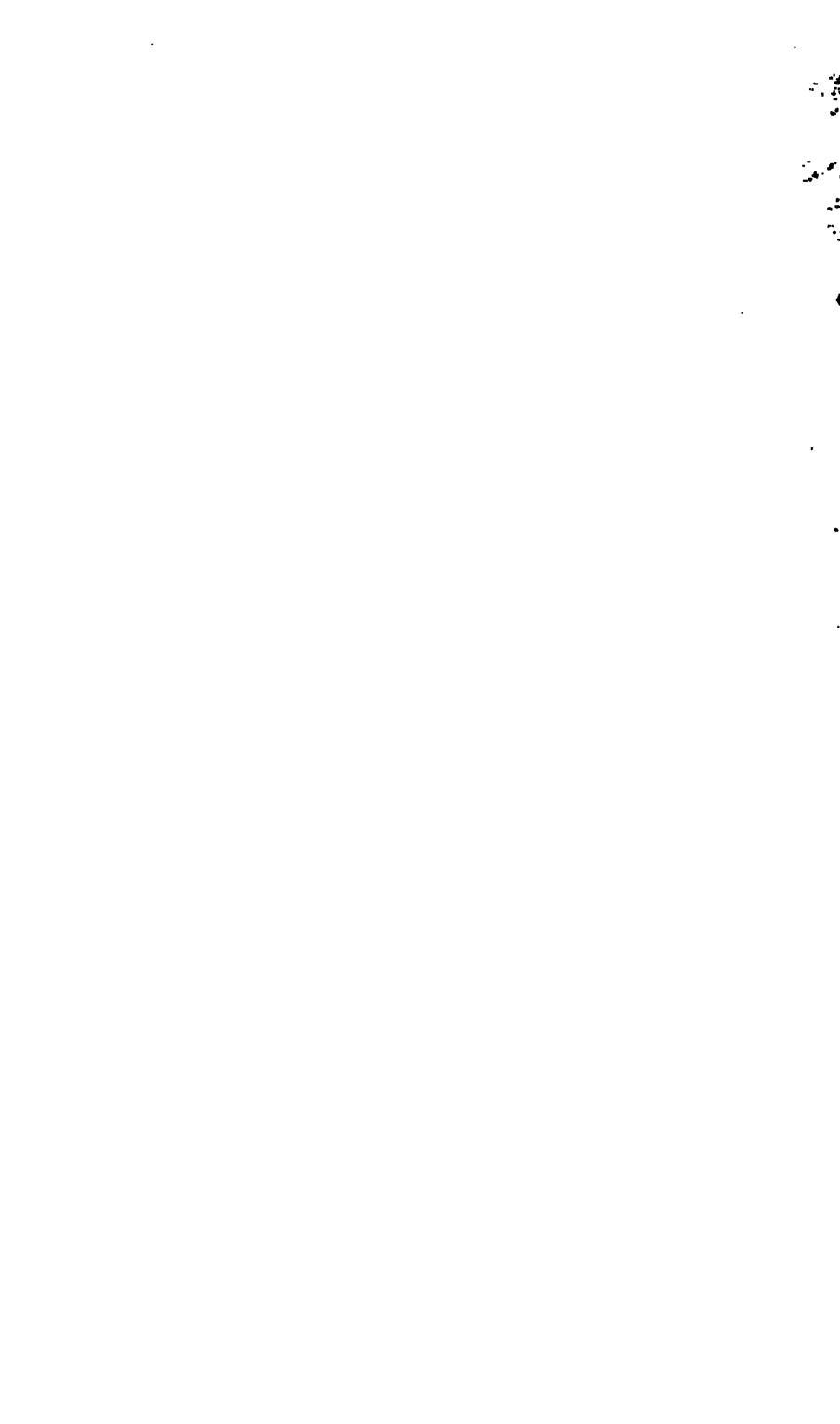


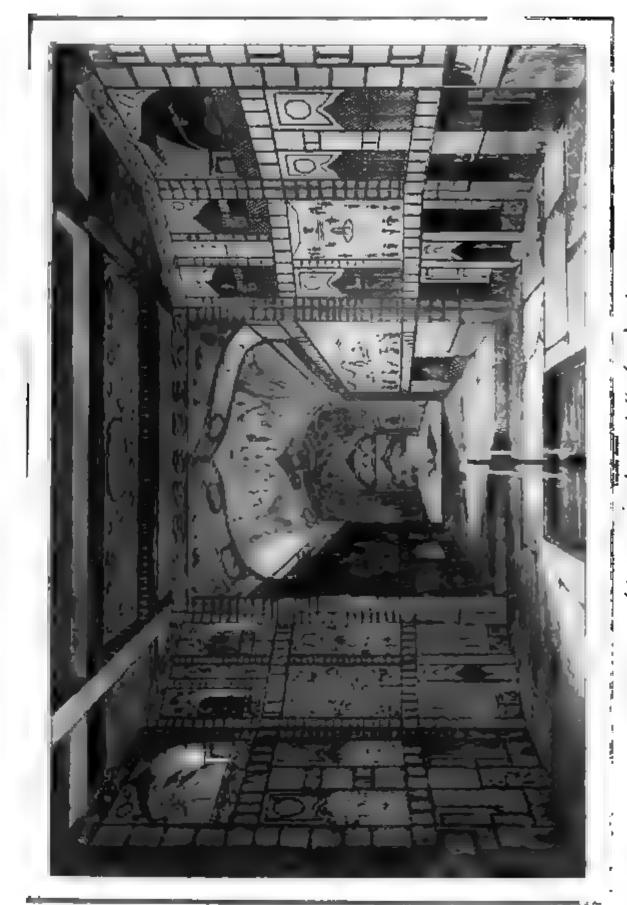




to a love a to a

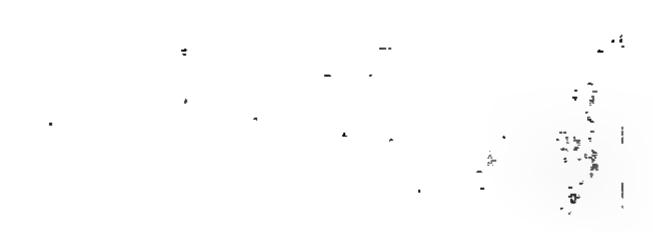
4

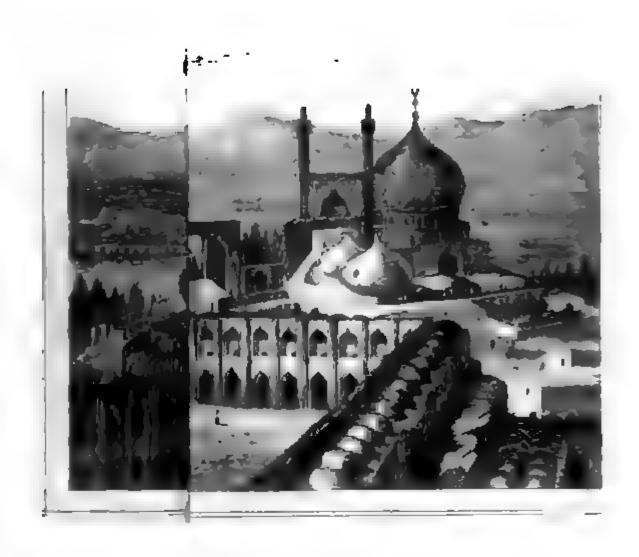




line I , bushen land the Breakles

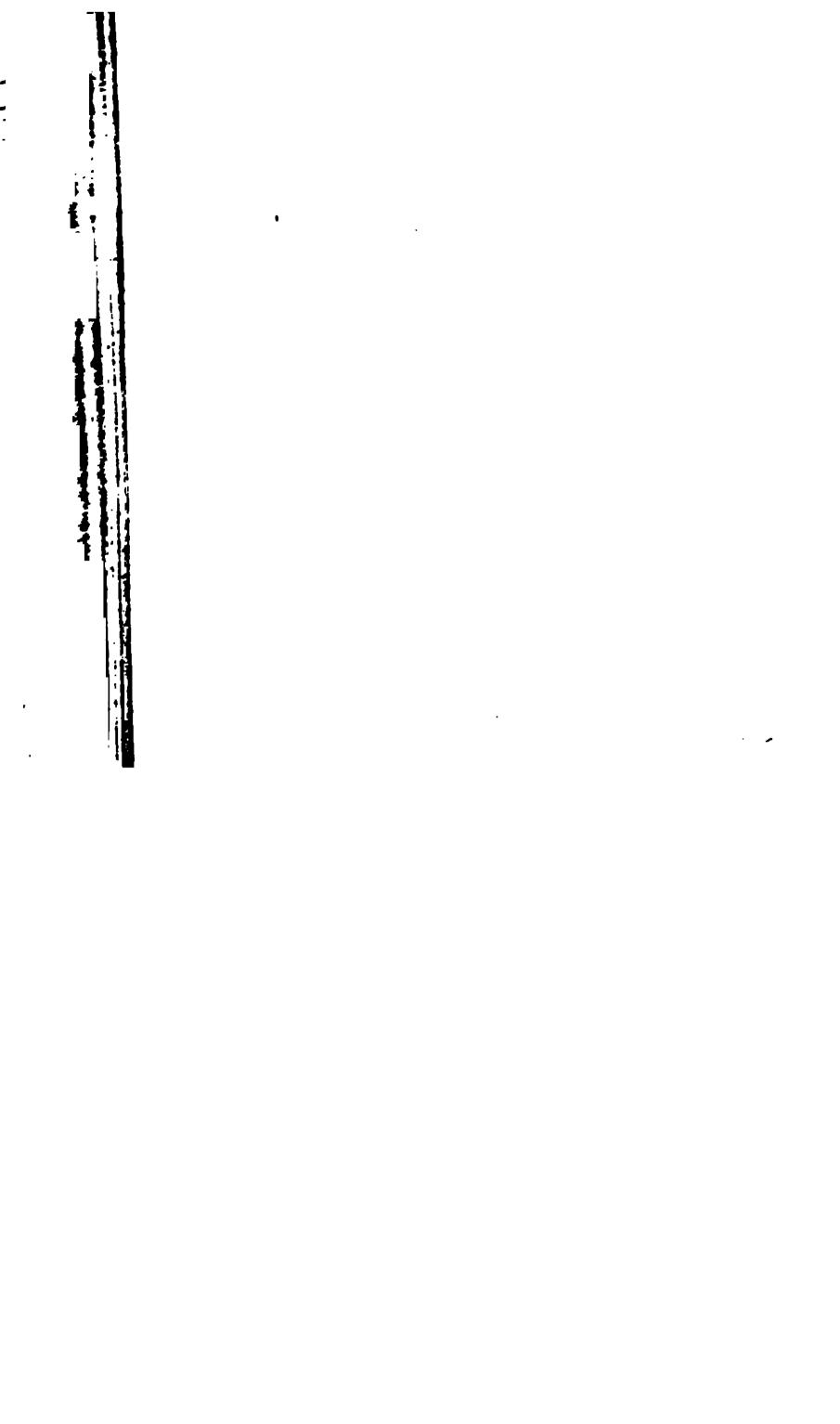




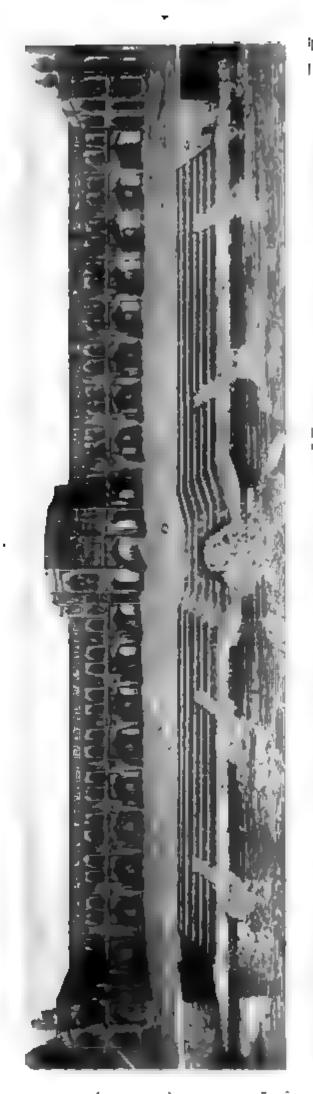


.

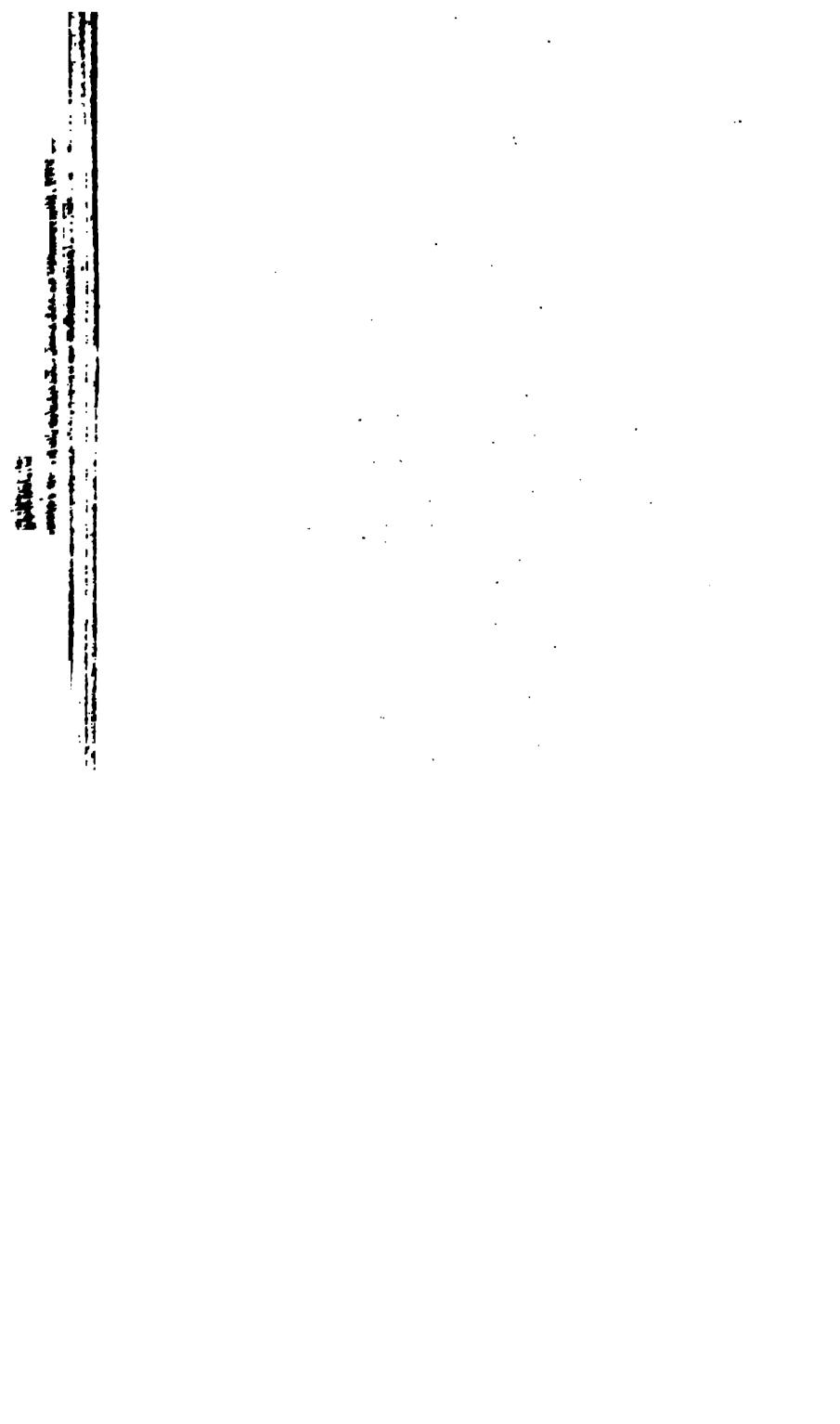
lihirang.







lier Marin Start





Tomborne de Majer

12 Pers





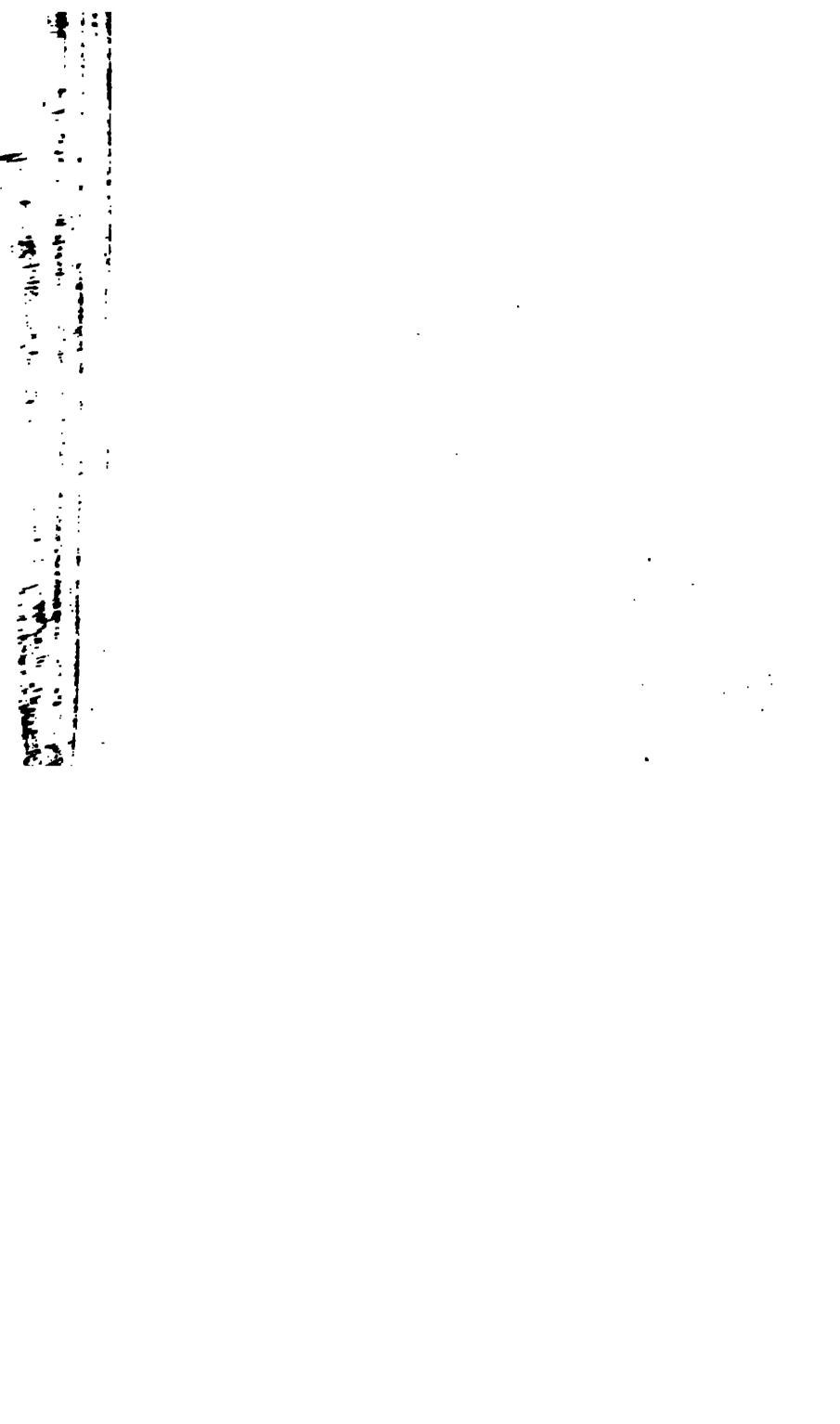
contro herigies





B. moorhoo

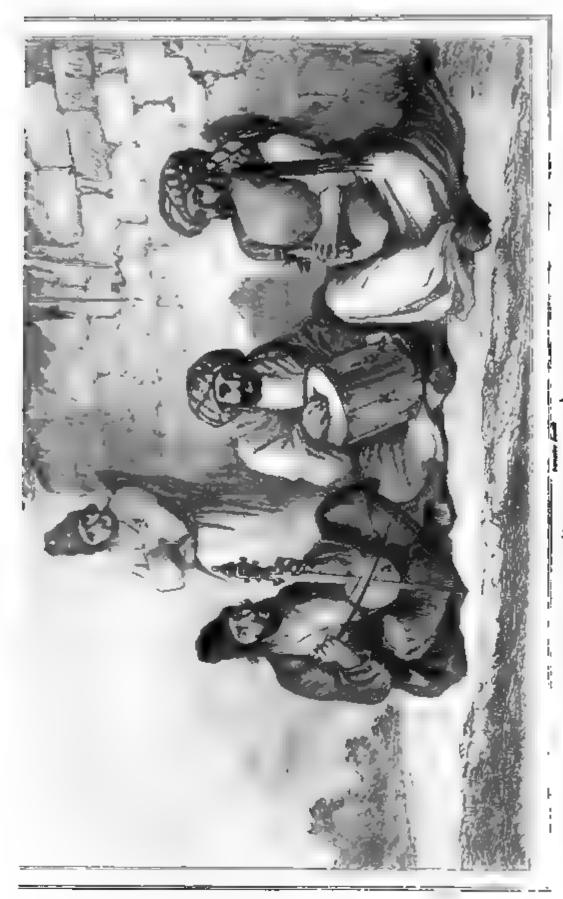
.



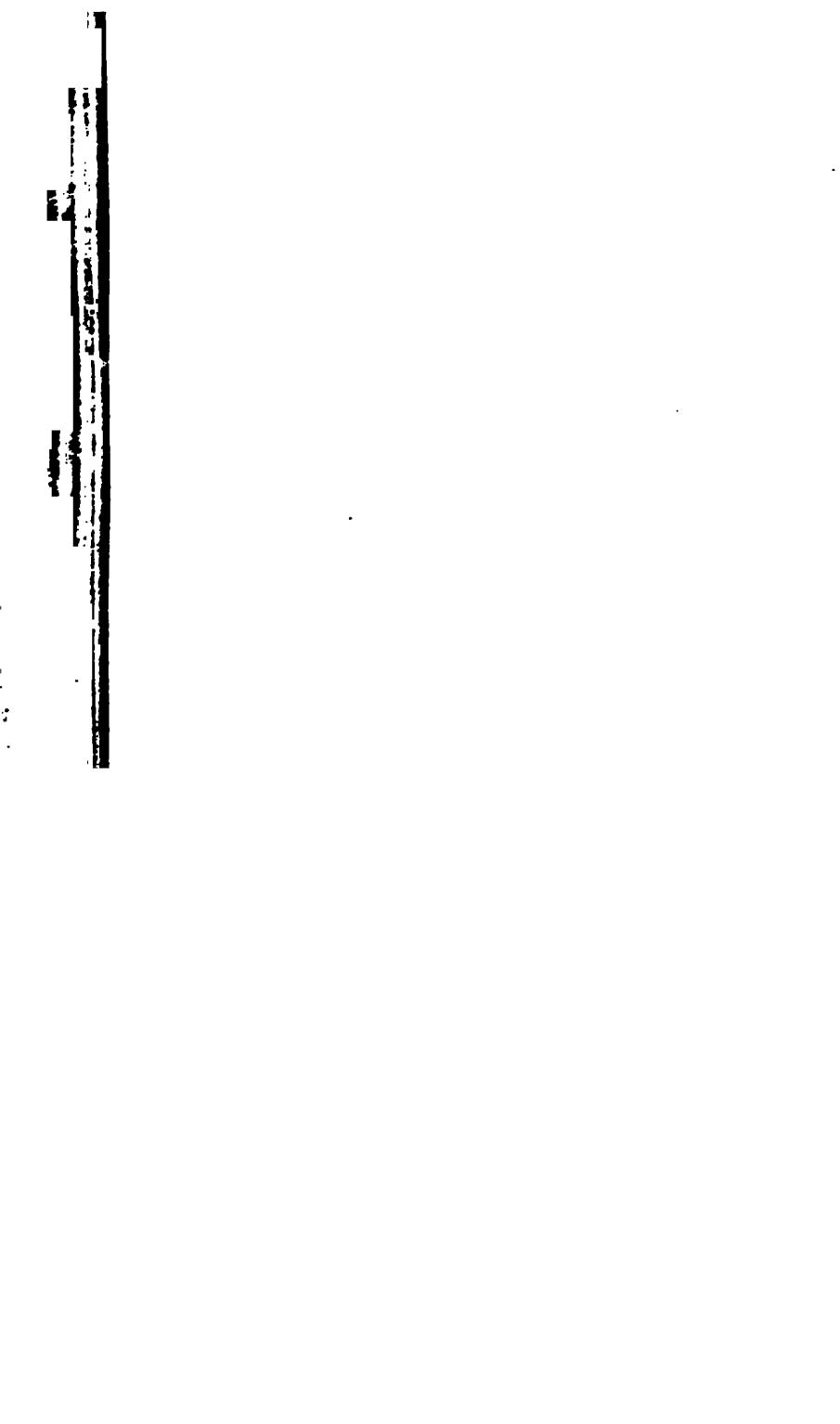


Time me de baryun a : Menerchier



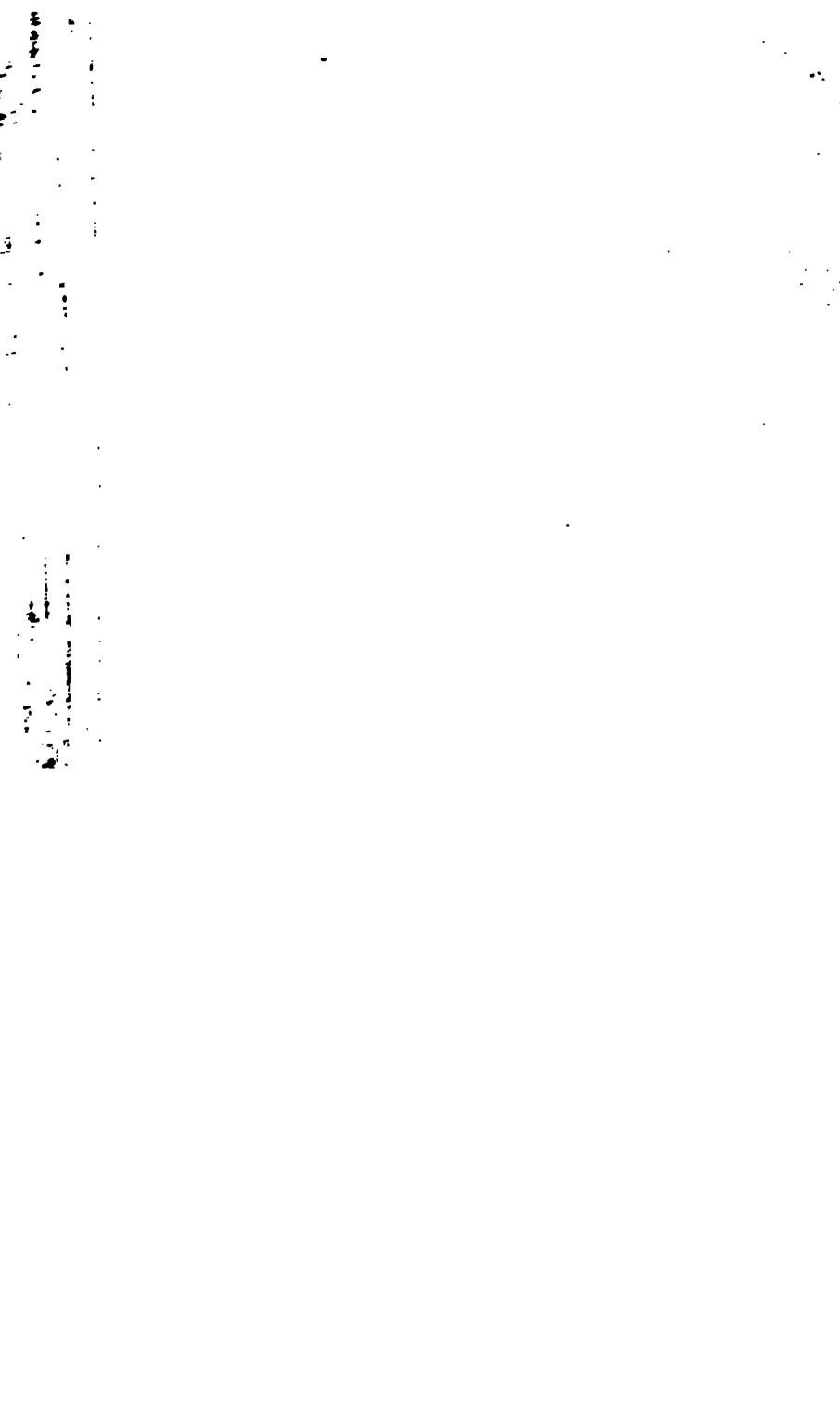


Ниминия с выповог.





(combast de : Homoton combre (Blogobant blance (Manueris de o mas- name)





Tombeau de leje 10



Tombenu d' Albas 11



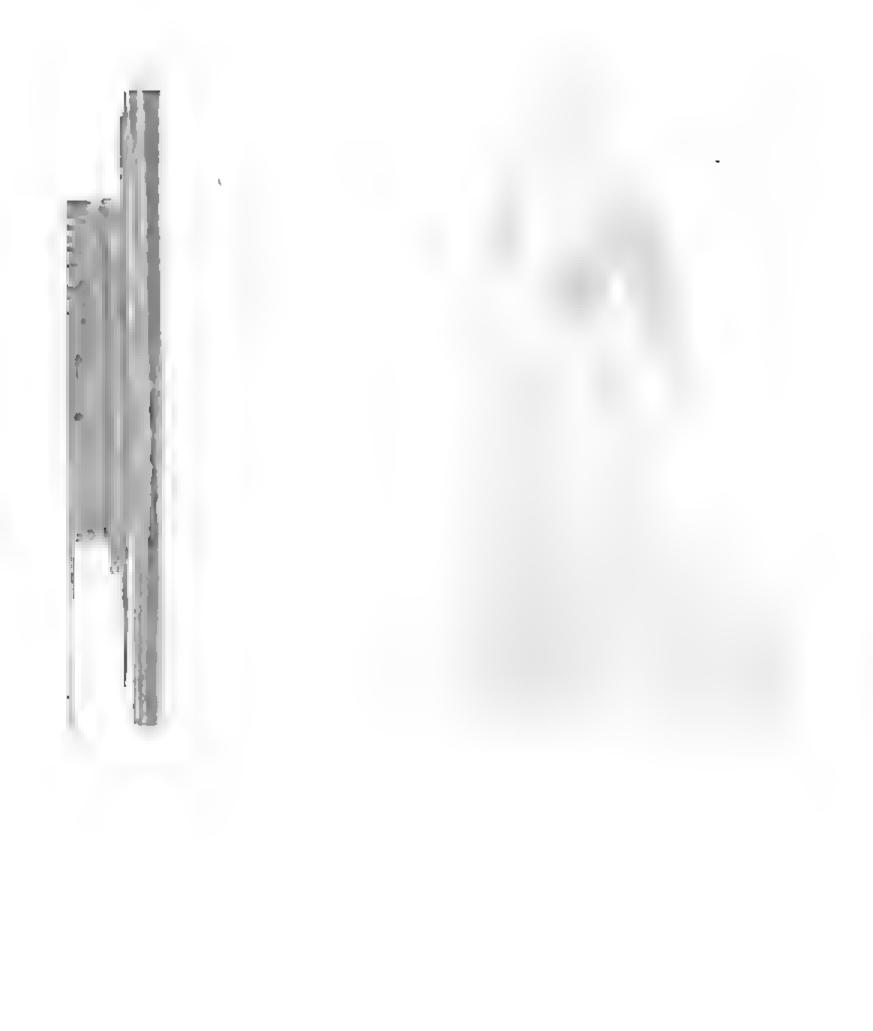


Vader - Schale





Troim . Than



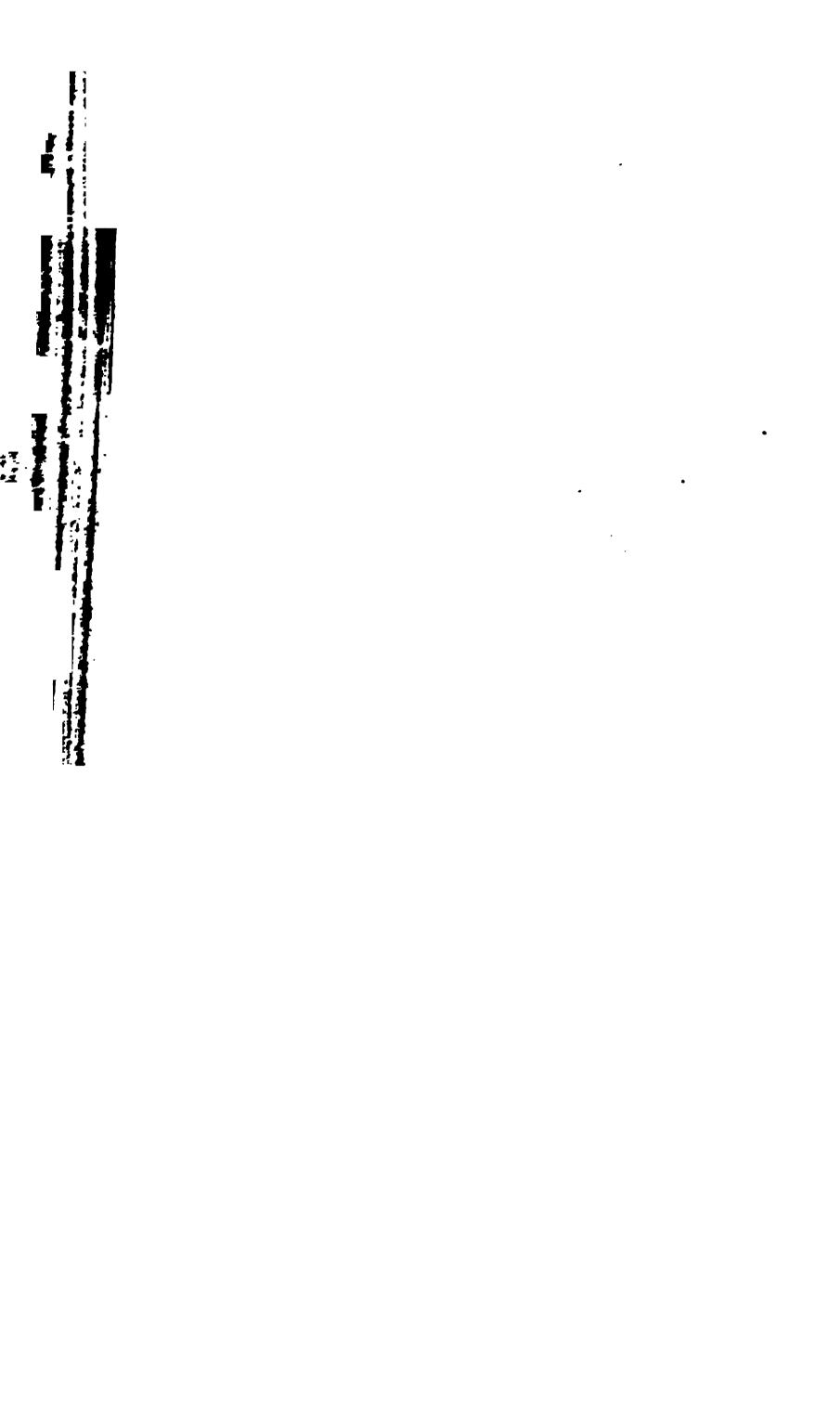


teken ... nhan



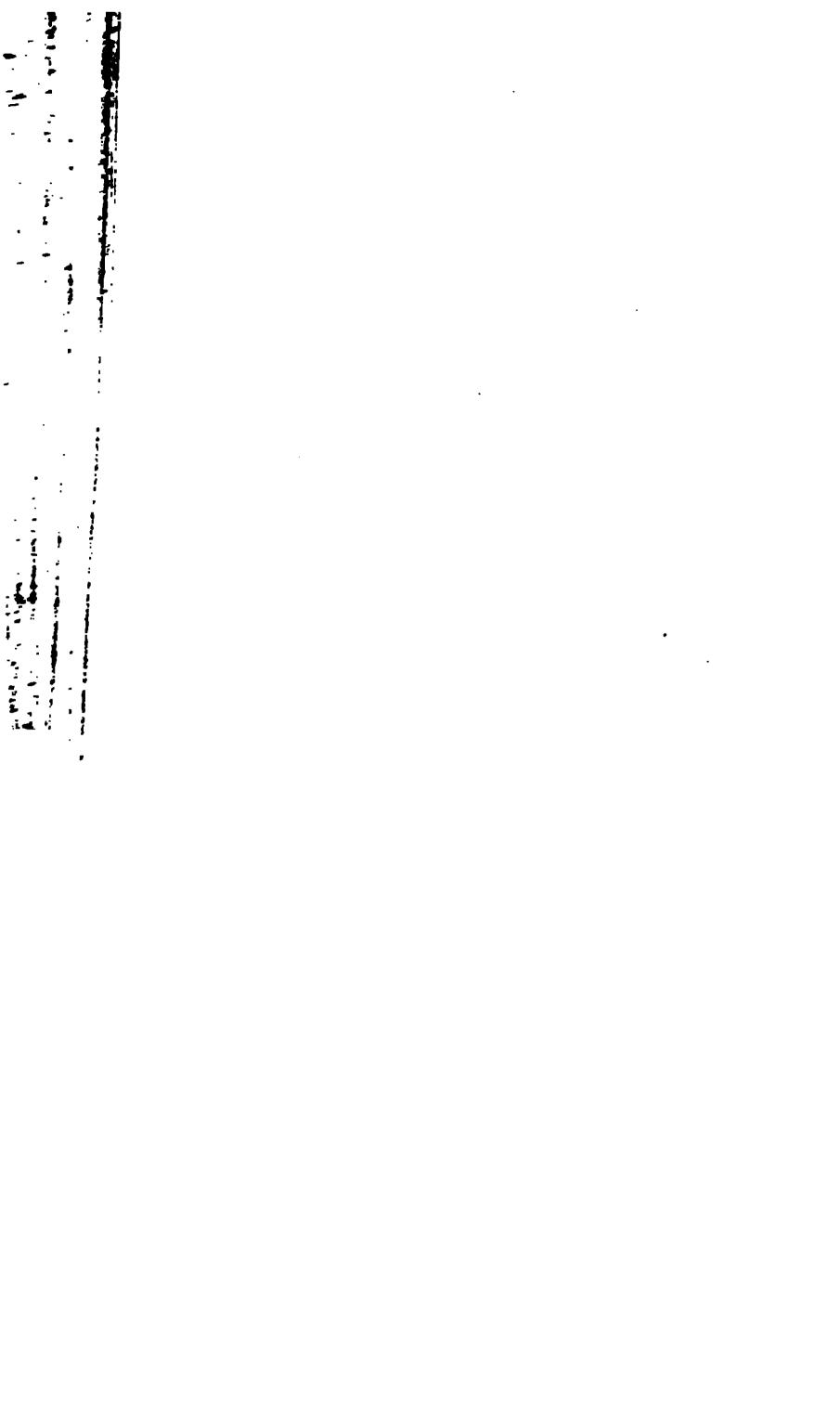


Fith - Ale - Tokah





Albar Herza"





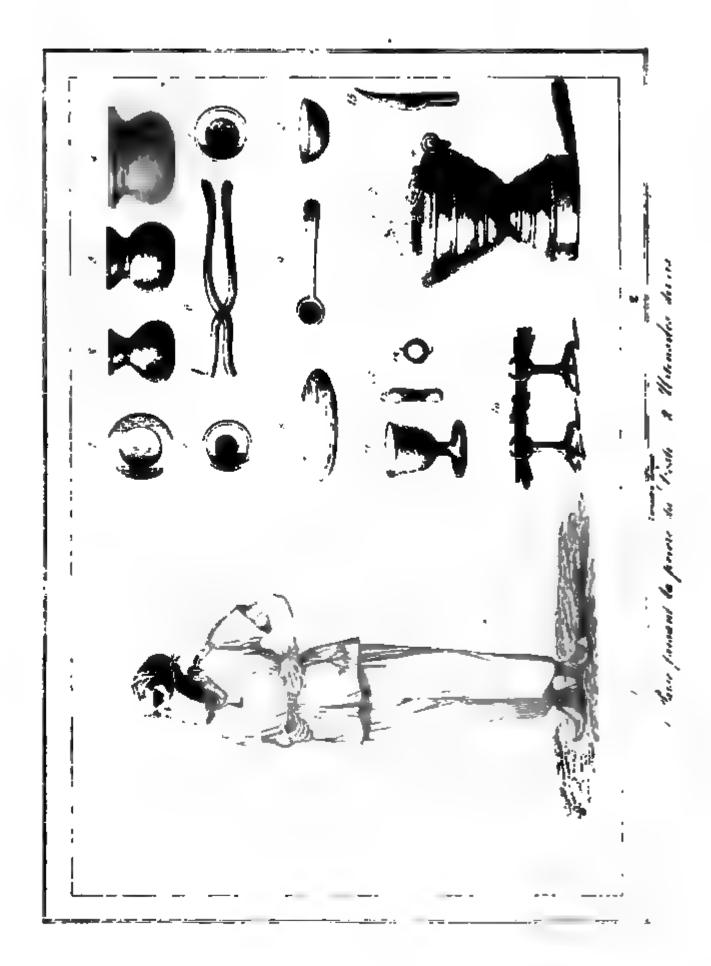


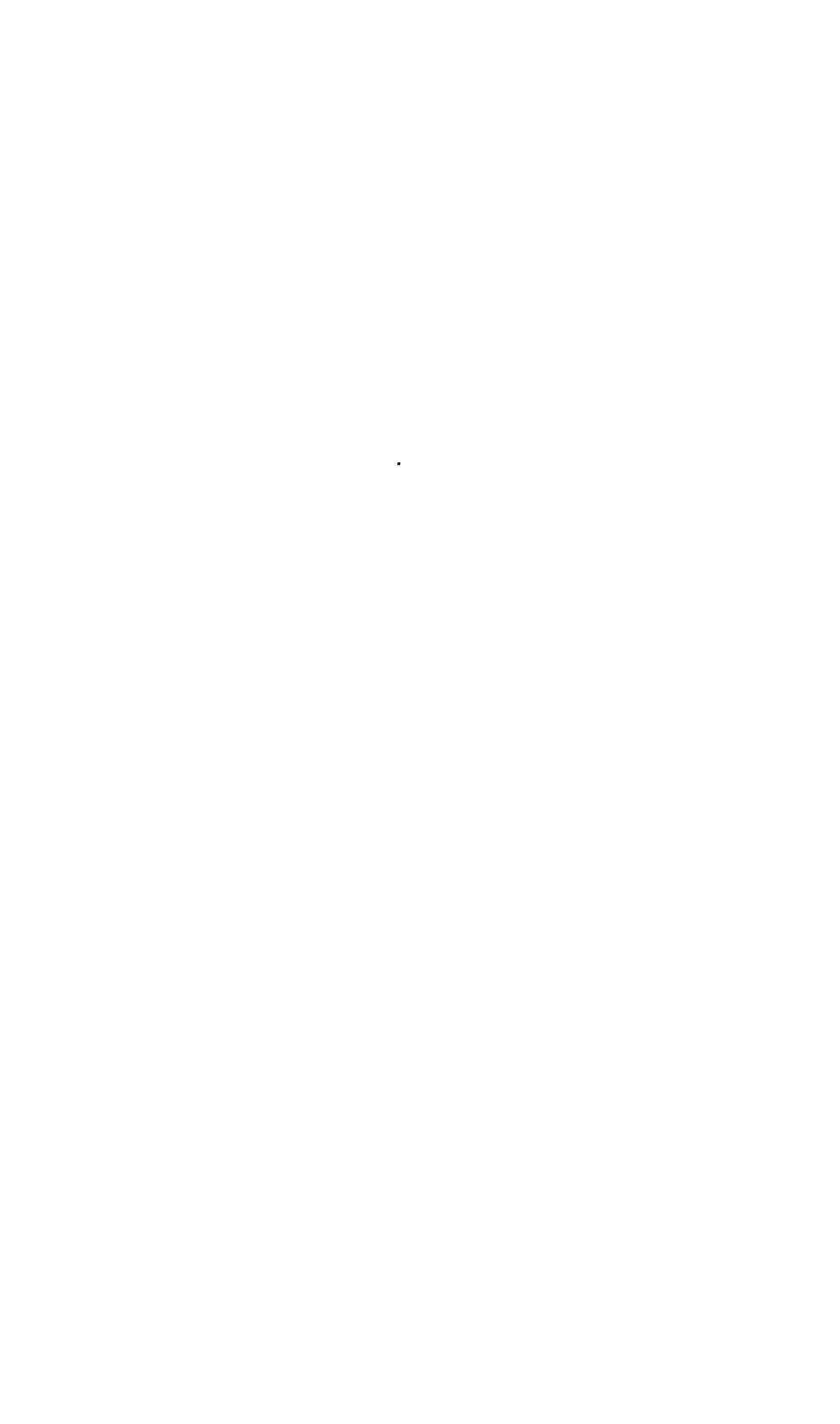


Tieren de 1. mil ey

Howard homen to holow







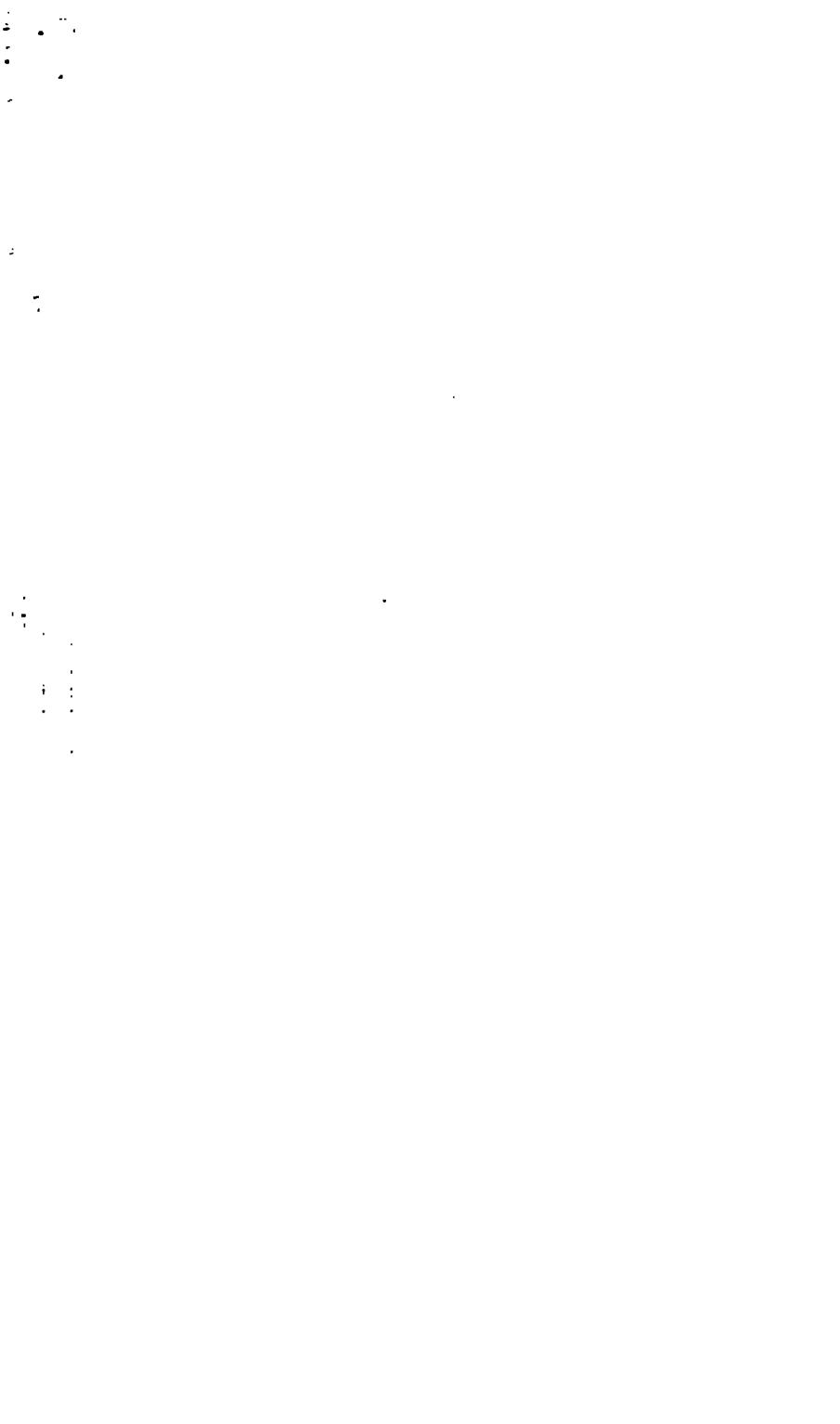


1 chamberra





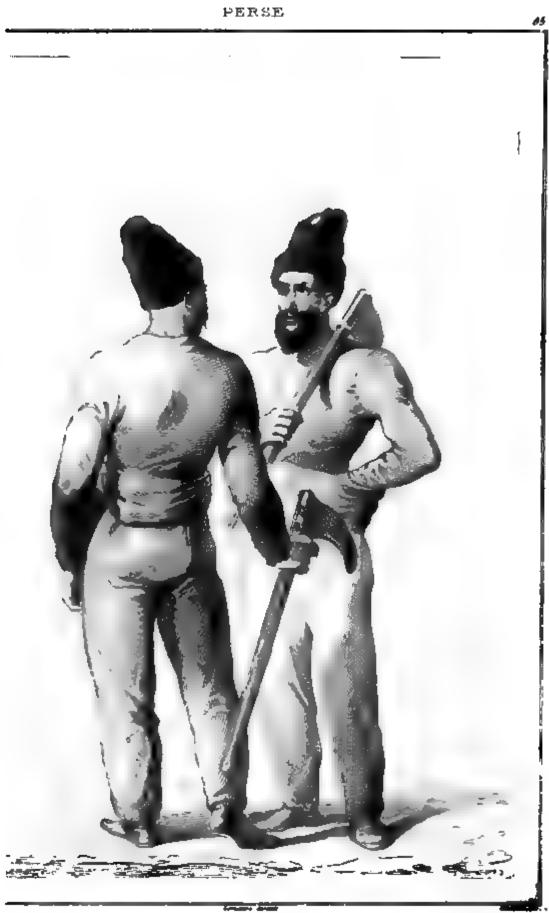
. Someron





Horn effect on brane de den of no a deprise took

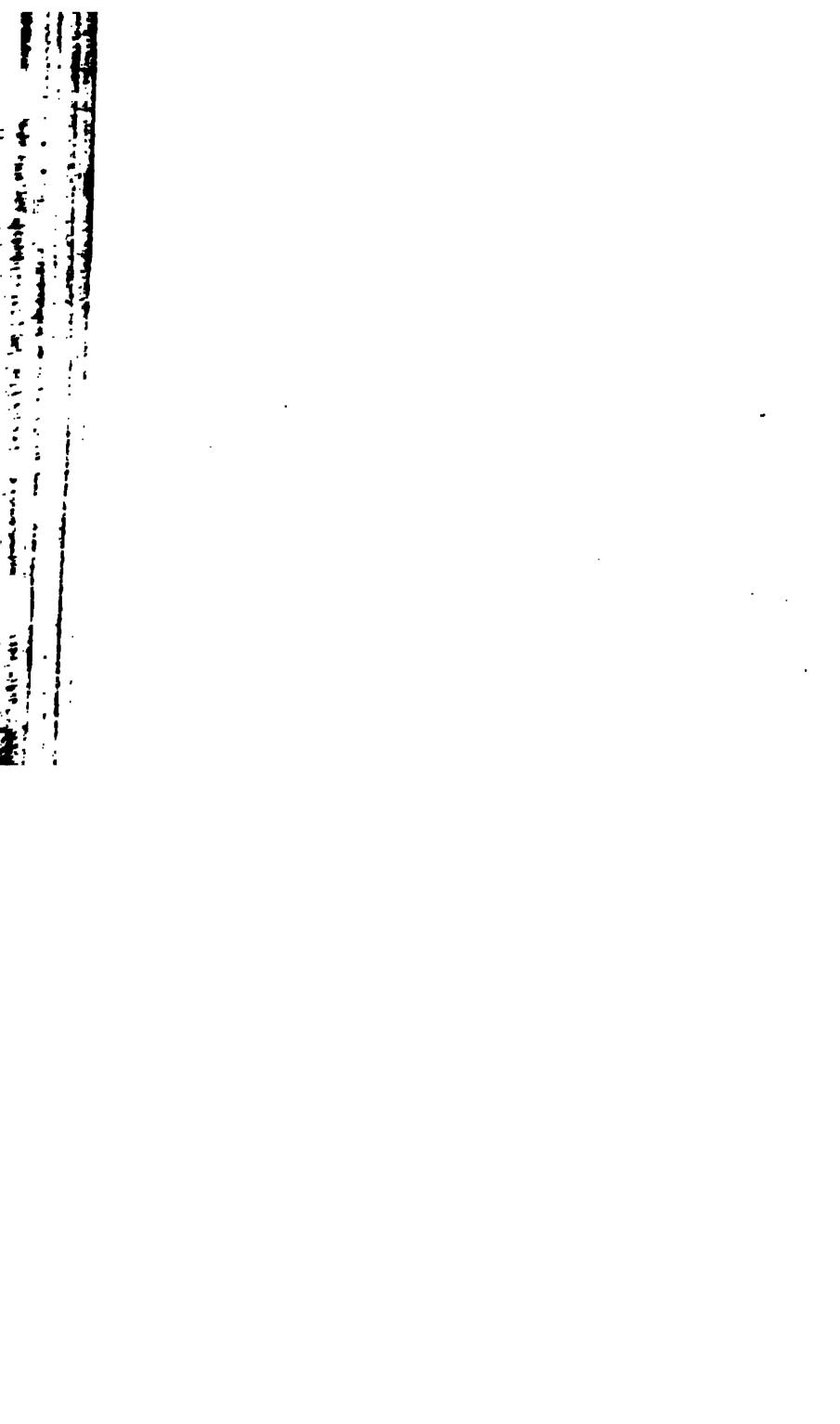




. Vaturdo du Maxenderano.

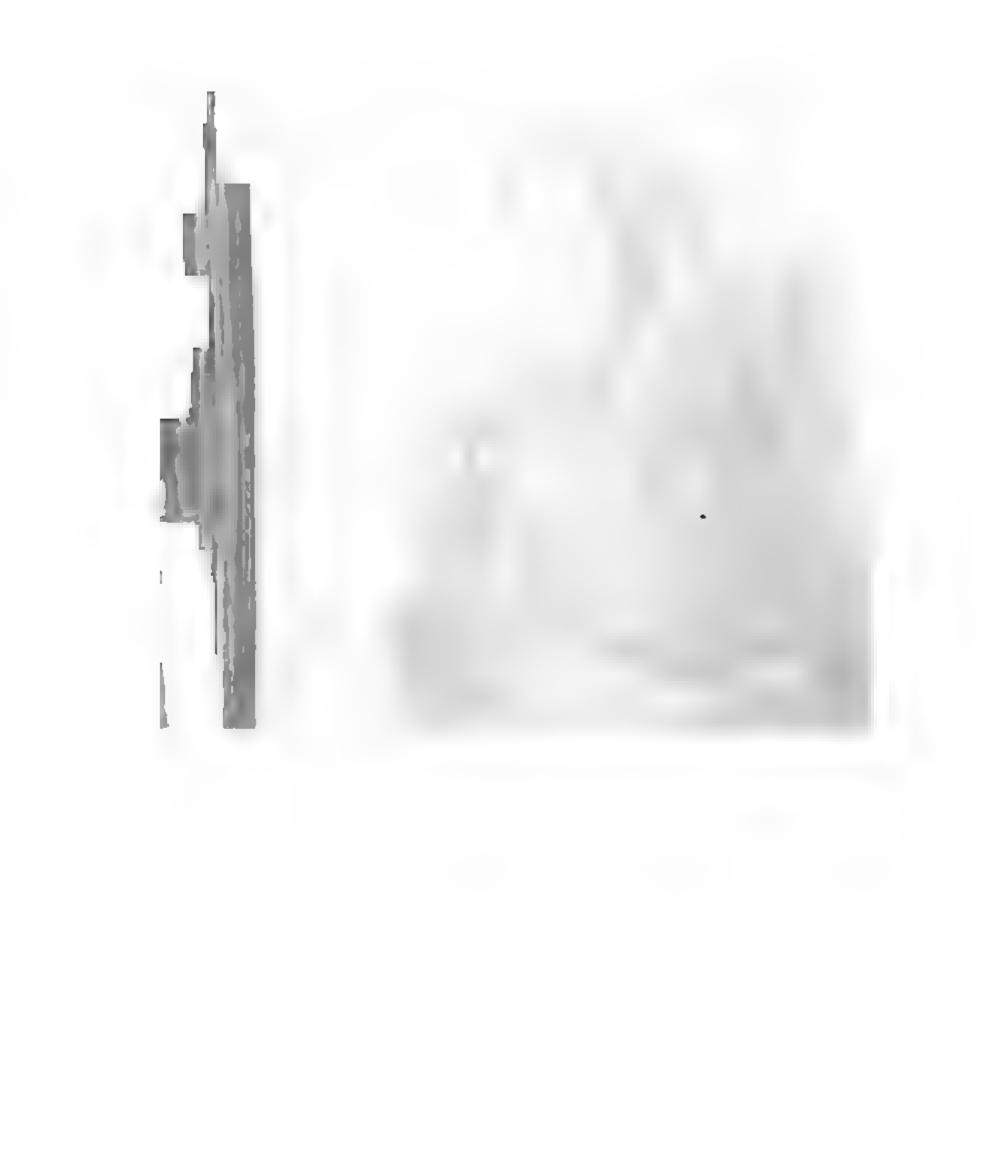






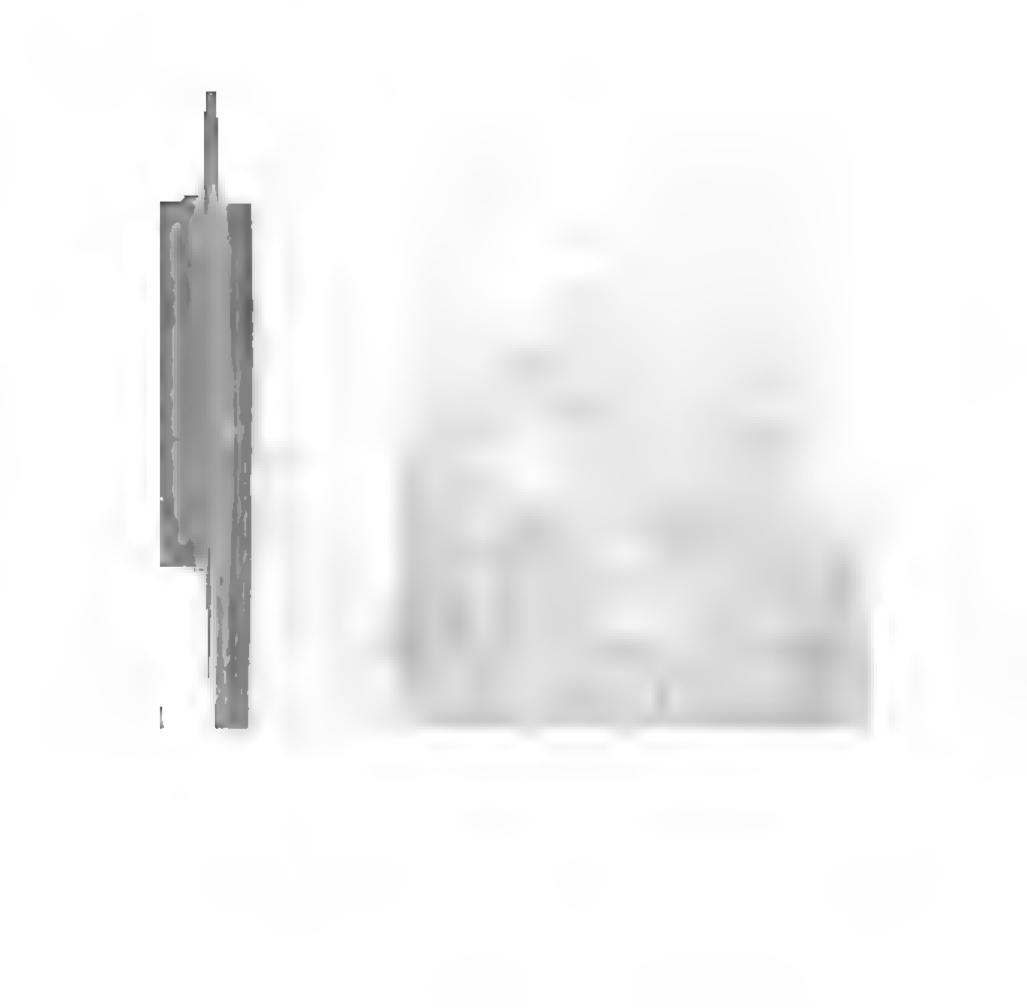


. Danseuse persone d'après une Seinture



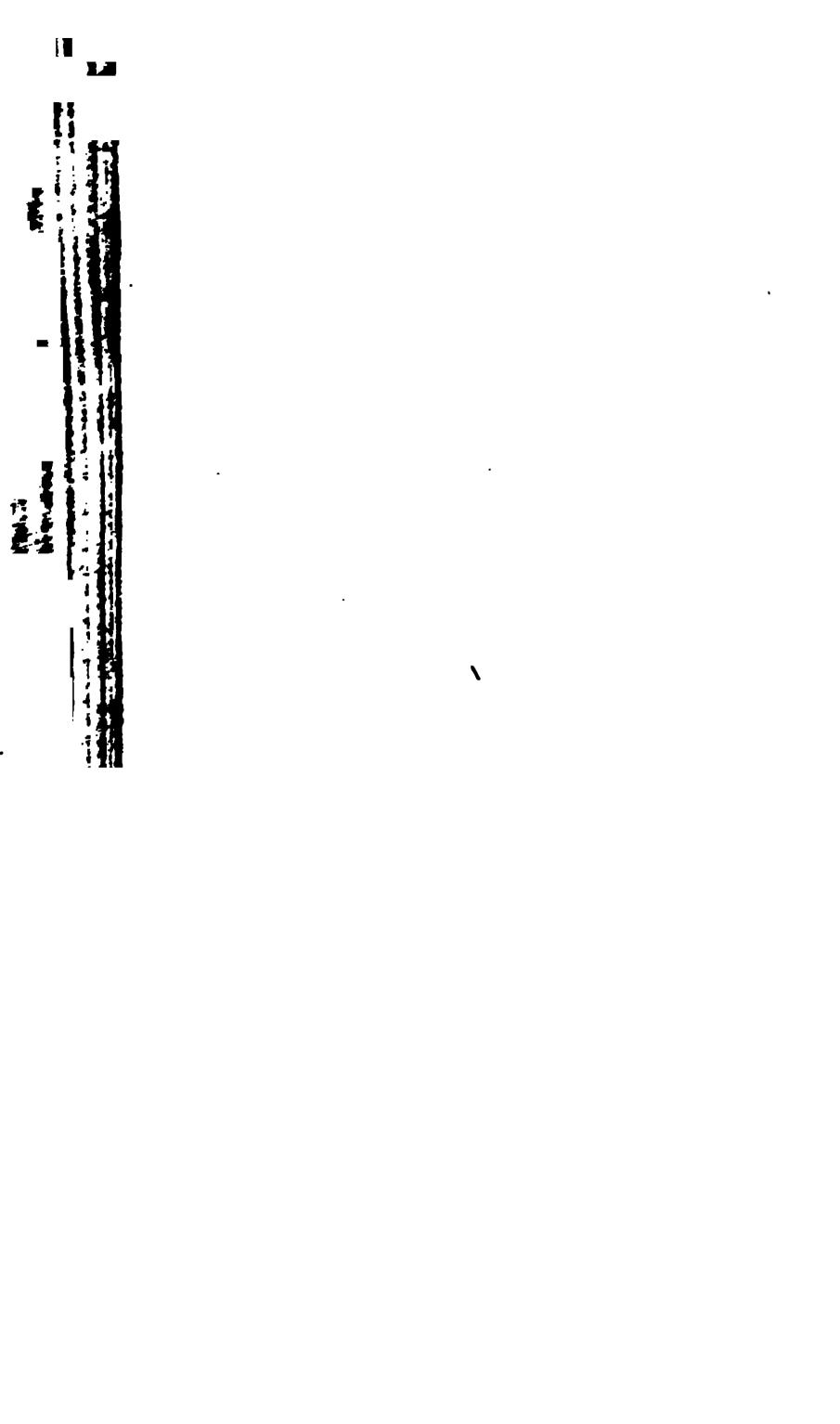


Lage Georgien d'après une Printere





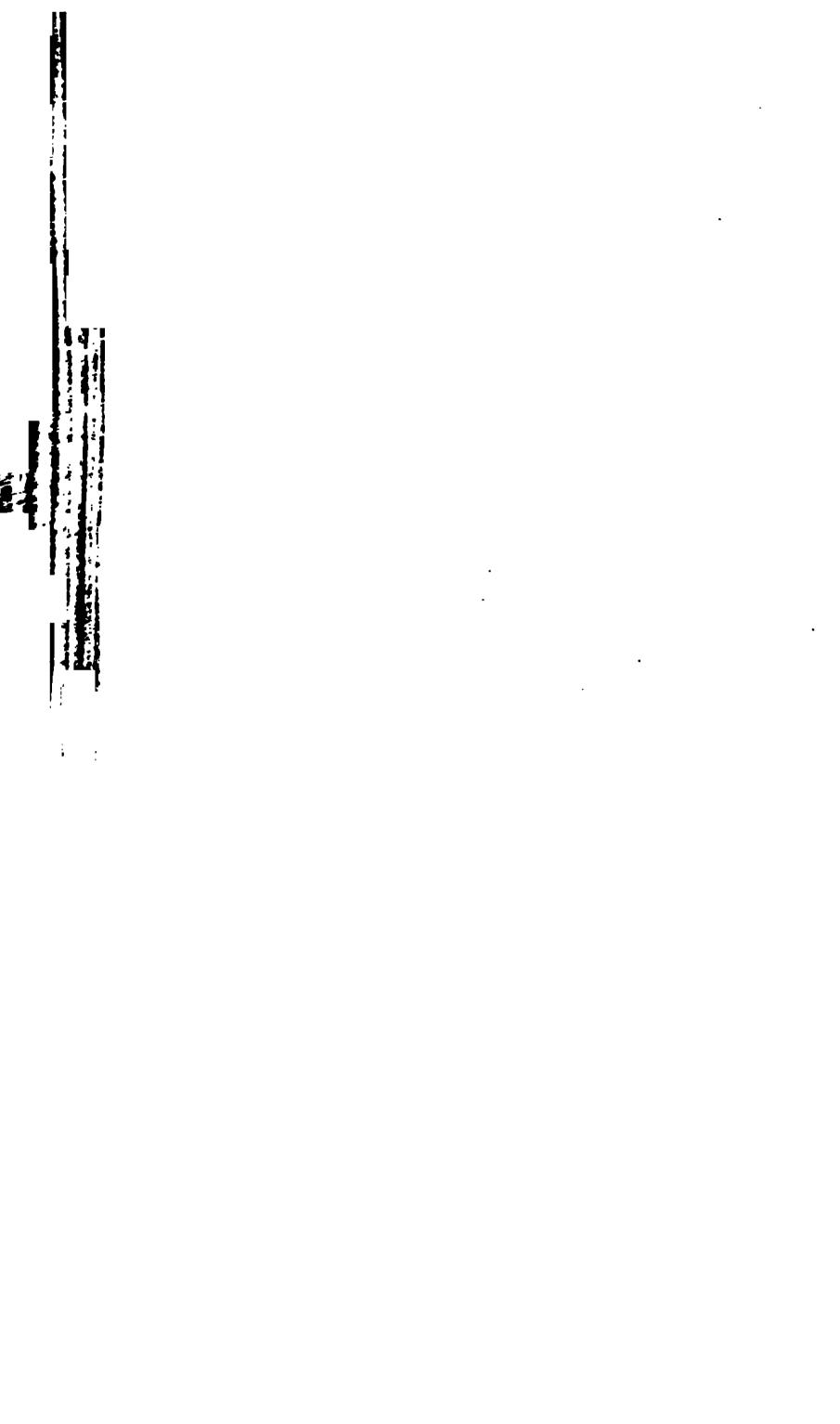
mapasana dans l'interiorar du Hisrom, d'après une Printere

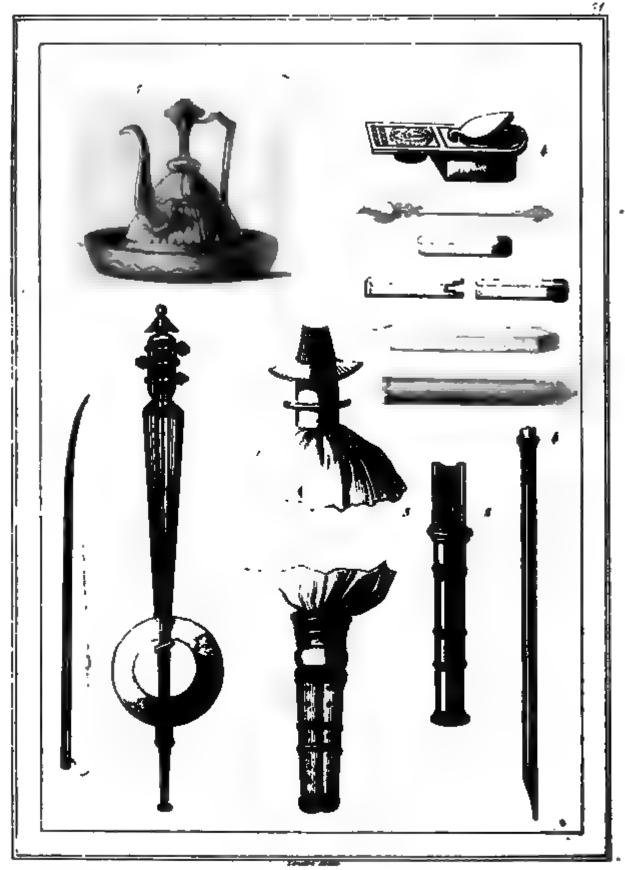




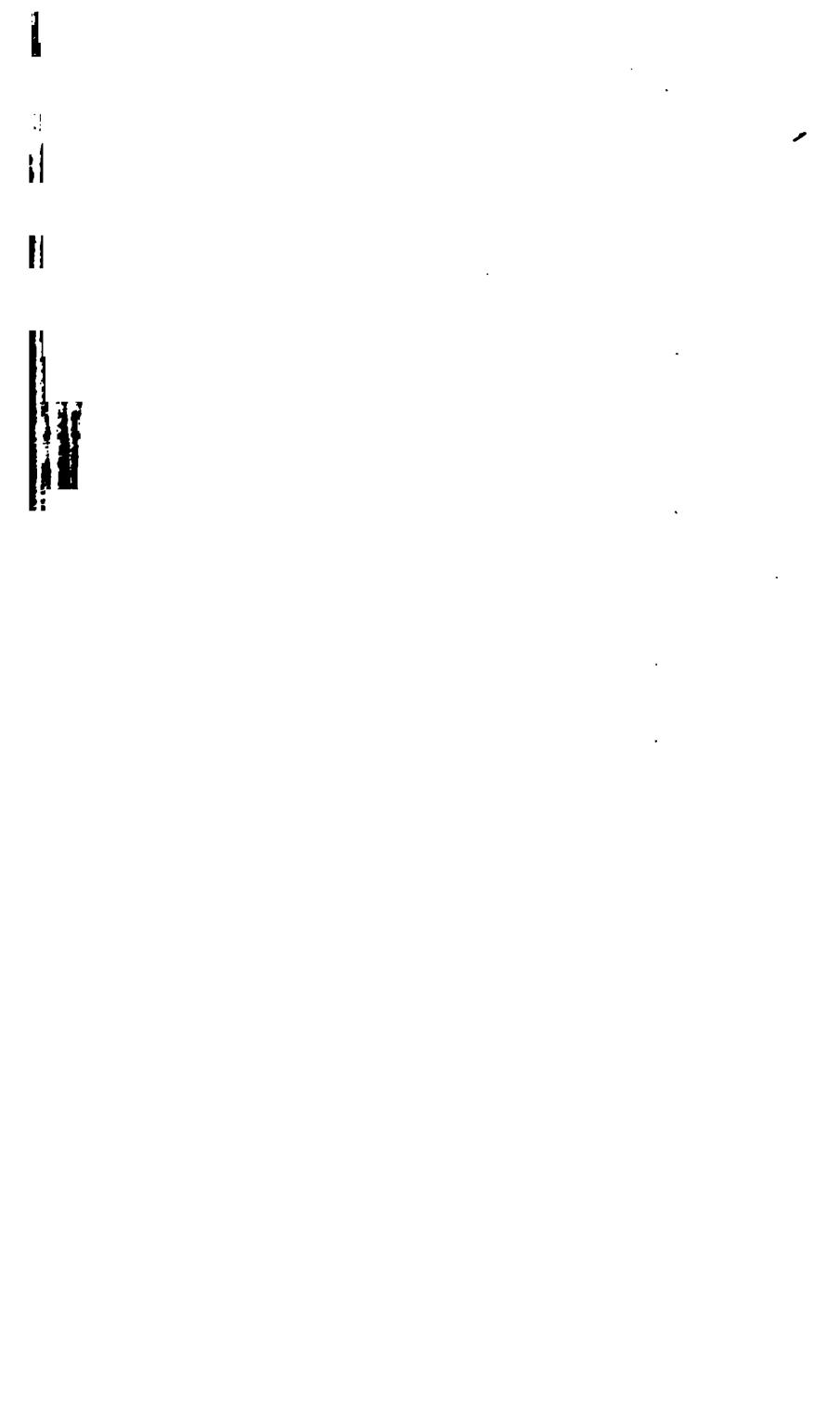


Dame persane dans l'enterieur du Harem d'après une Seintere





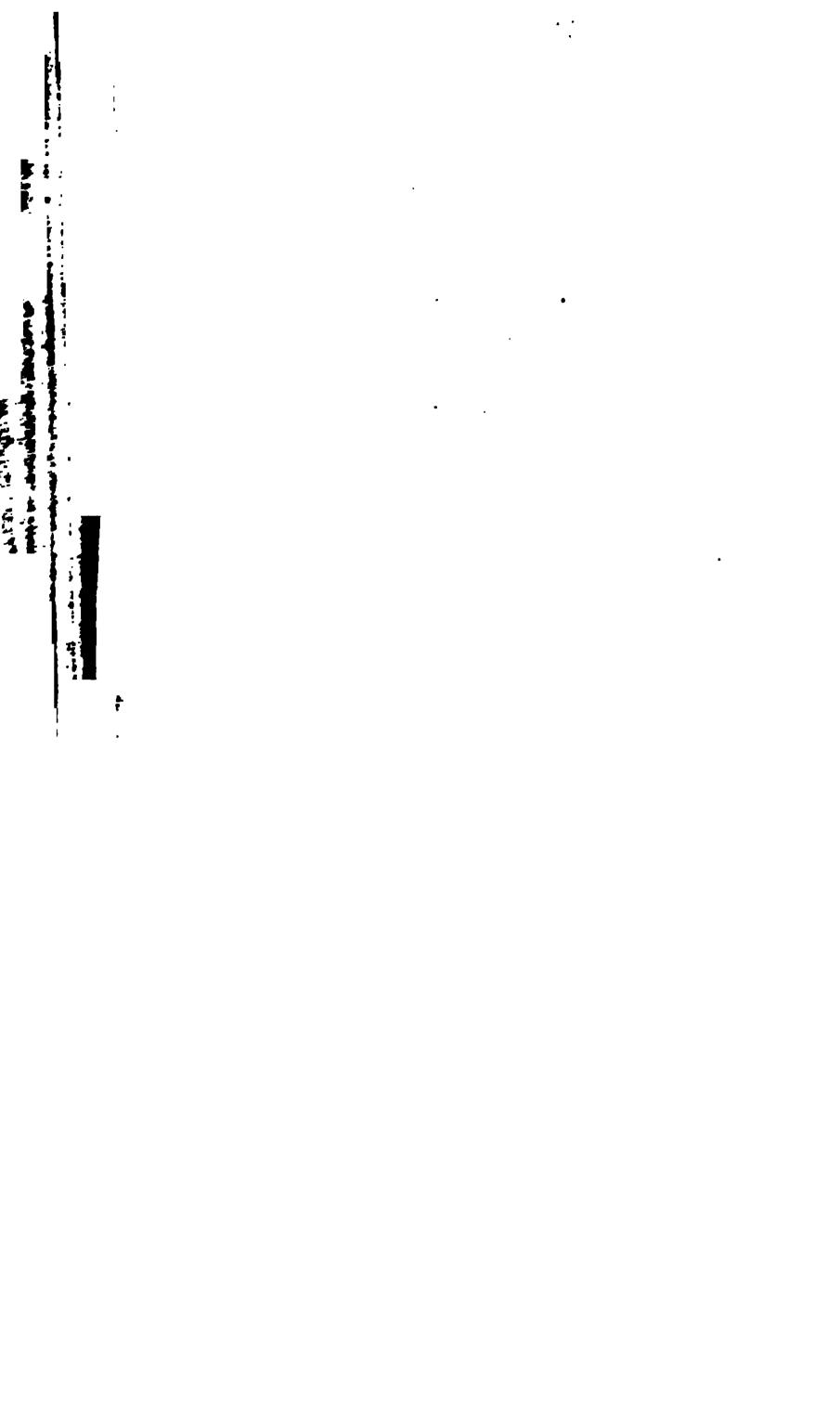
t Affabile, vorte d'aiguière à 3 Australments de musique 4 Universales perairléséatures.



74



Carean des Acres and







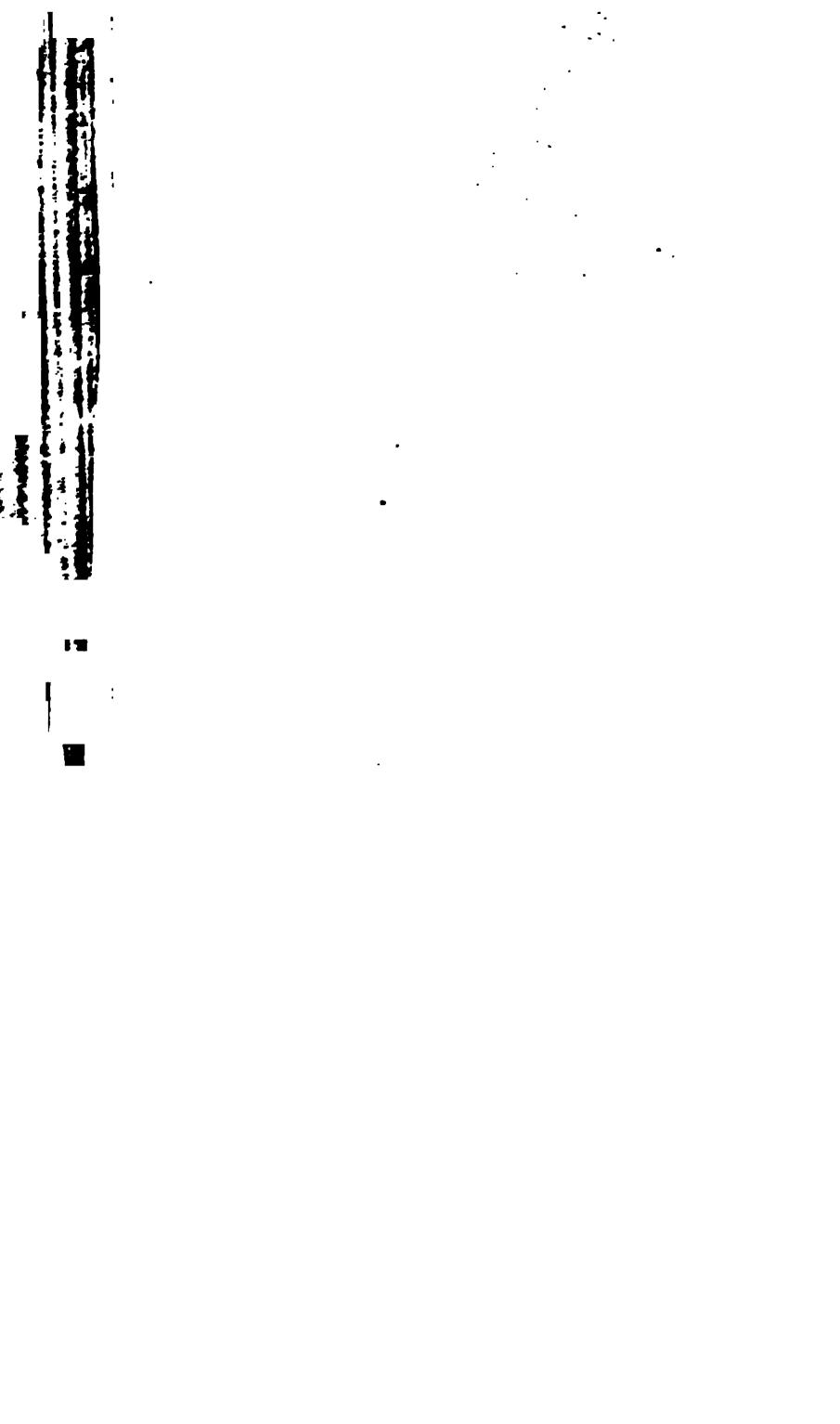


Tommer Same



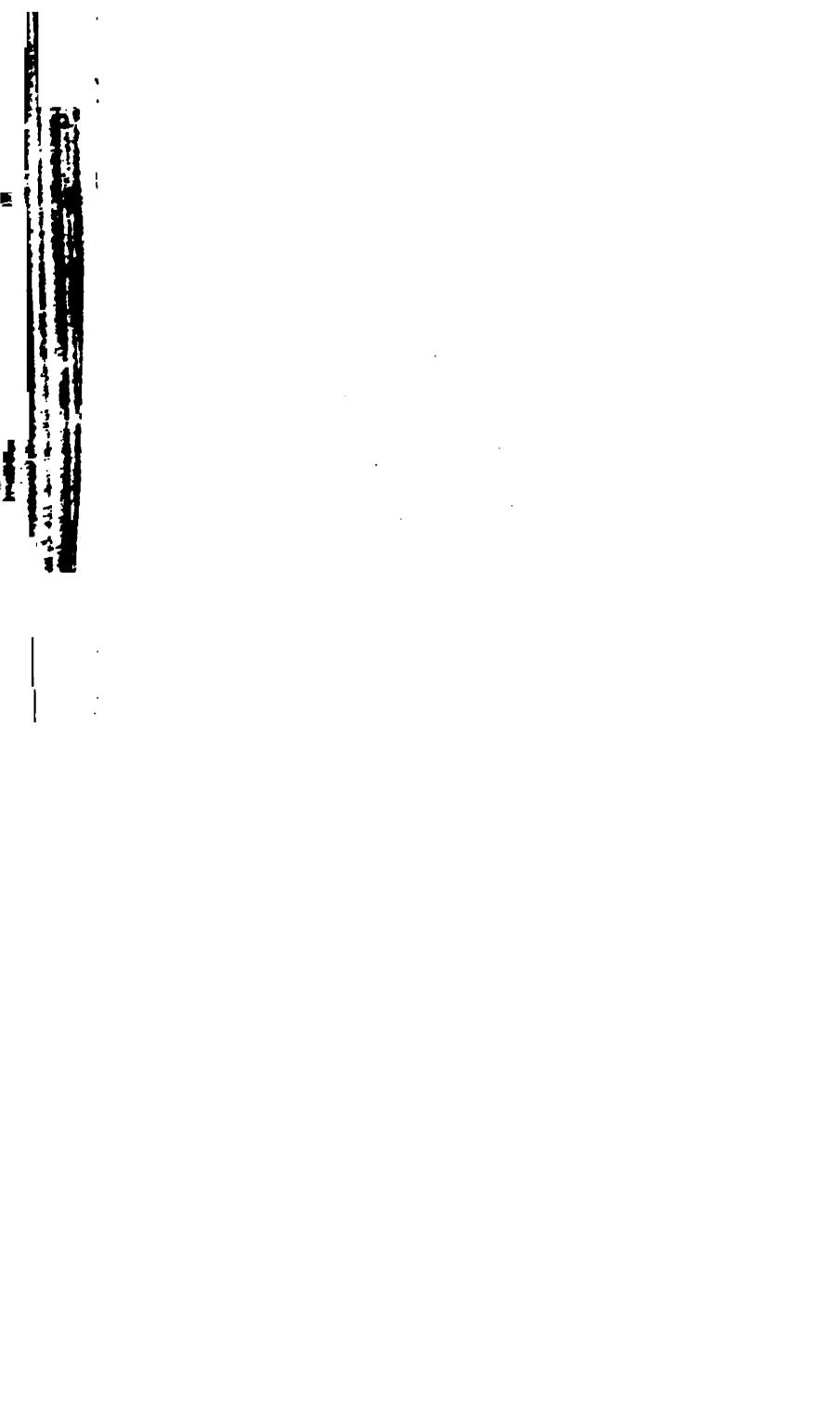


Than Second



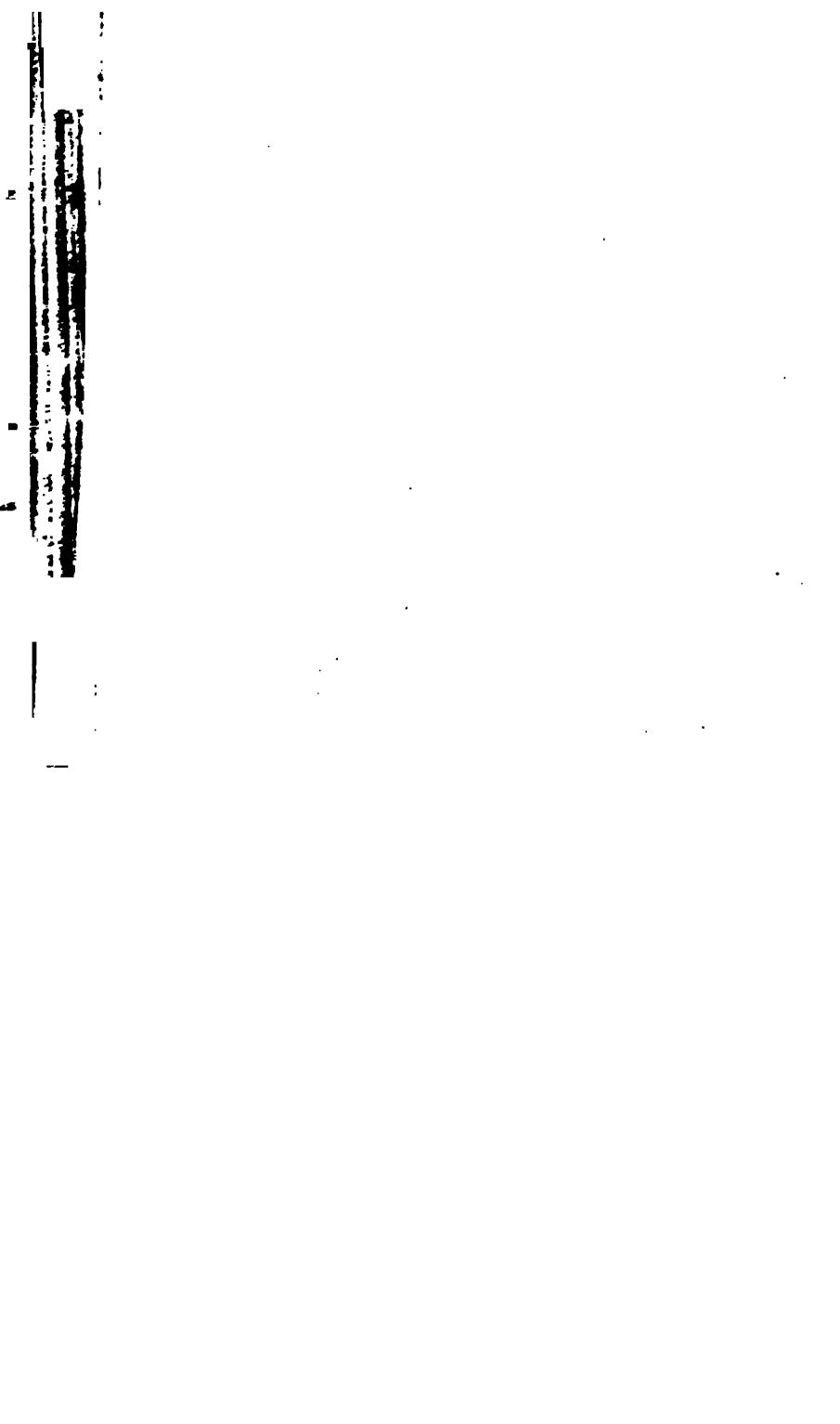


· loskette meriter

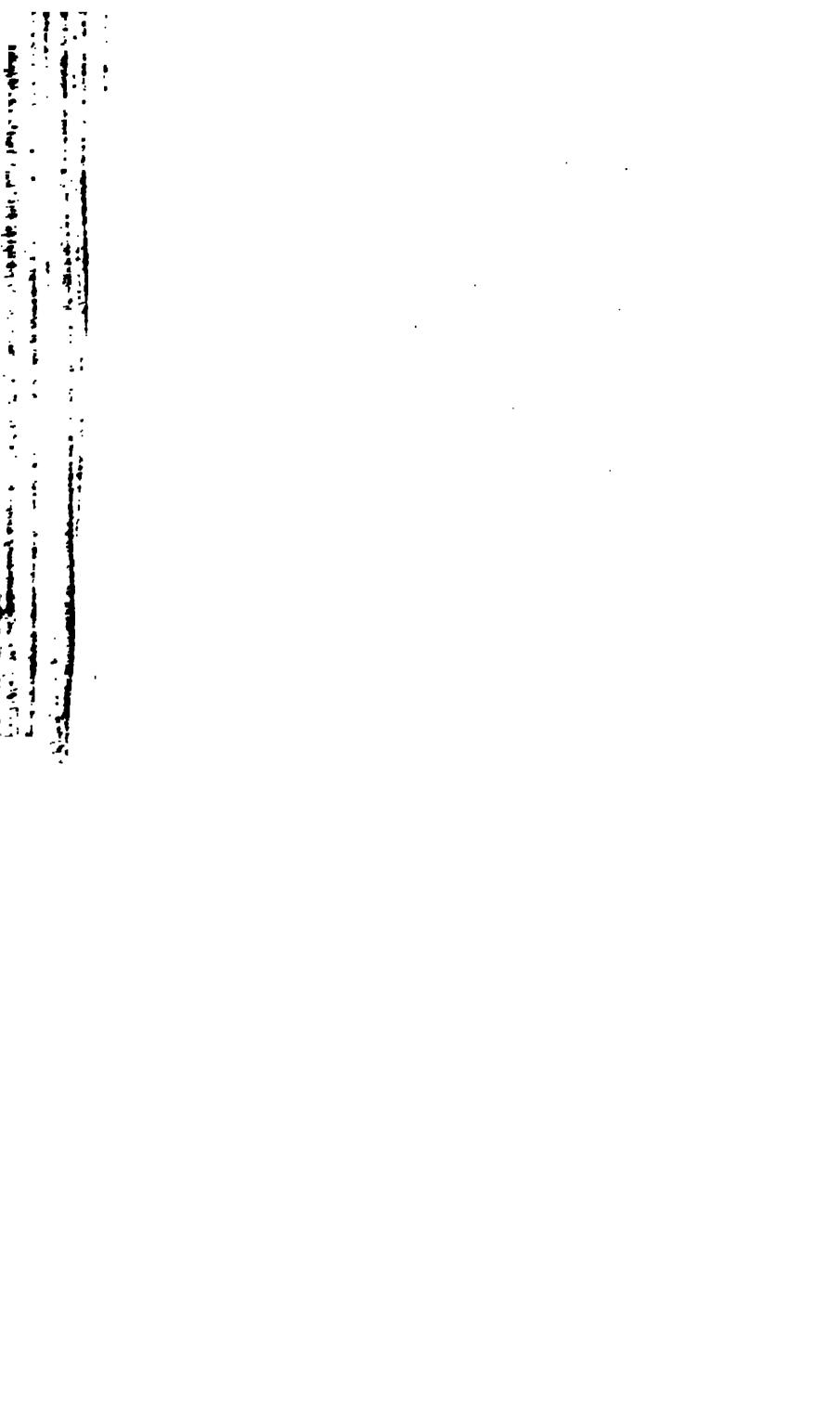




Wildely Sound

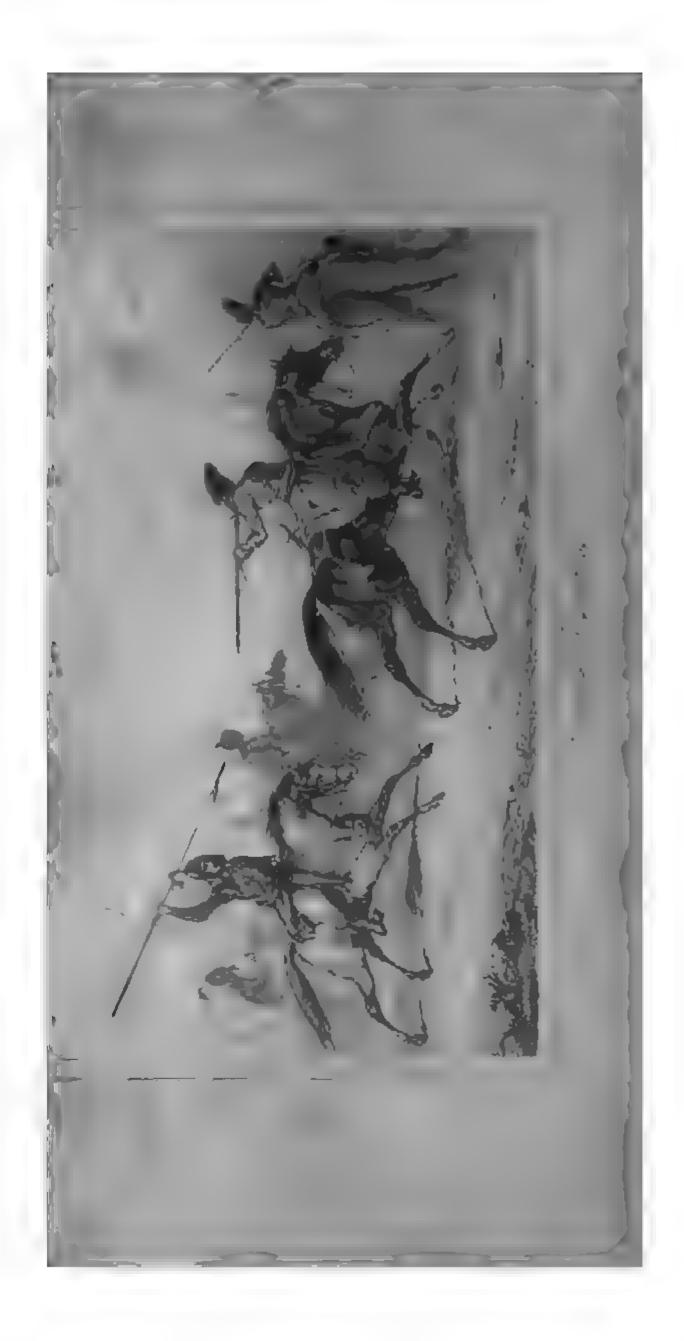


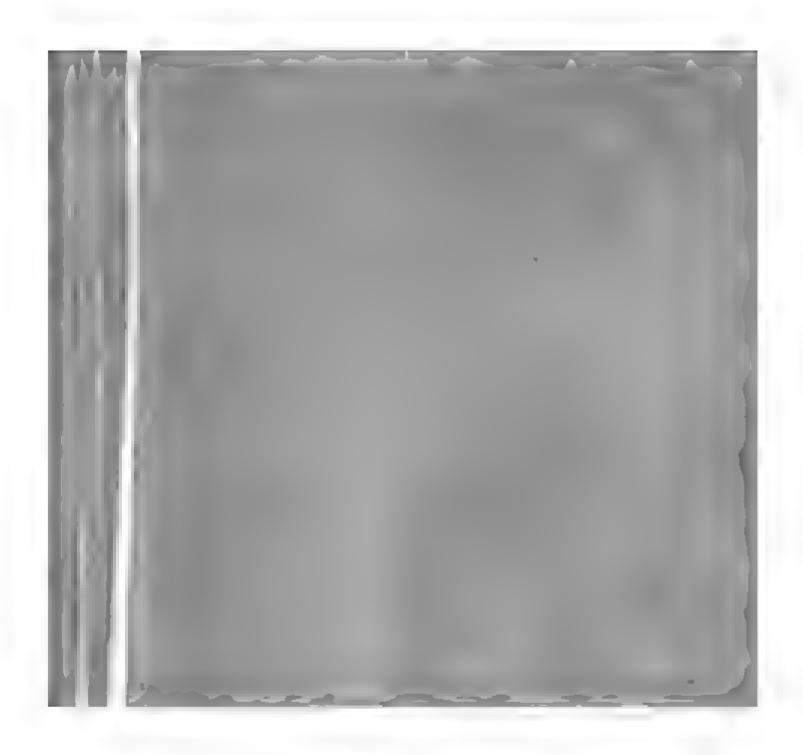


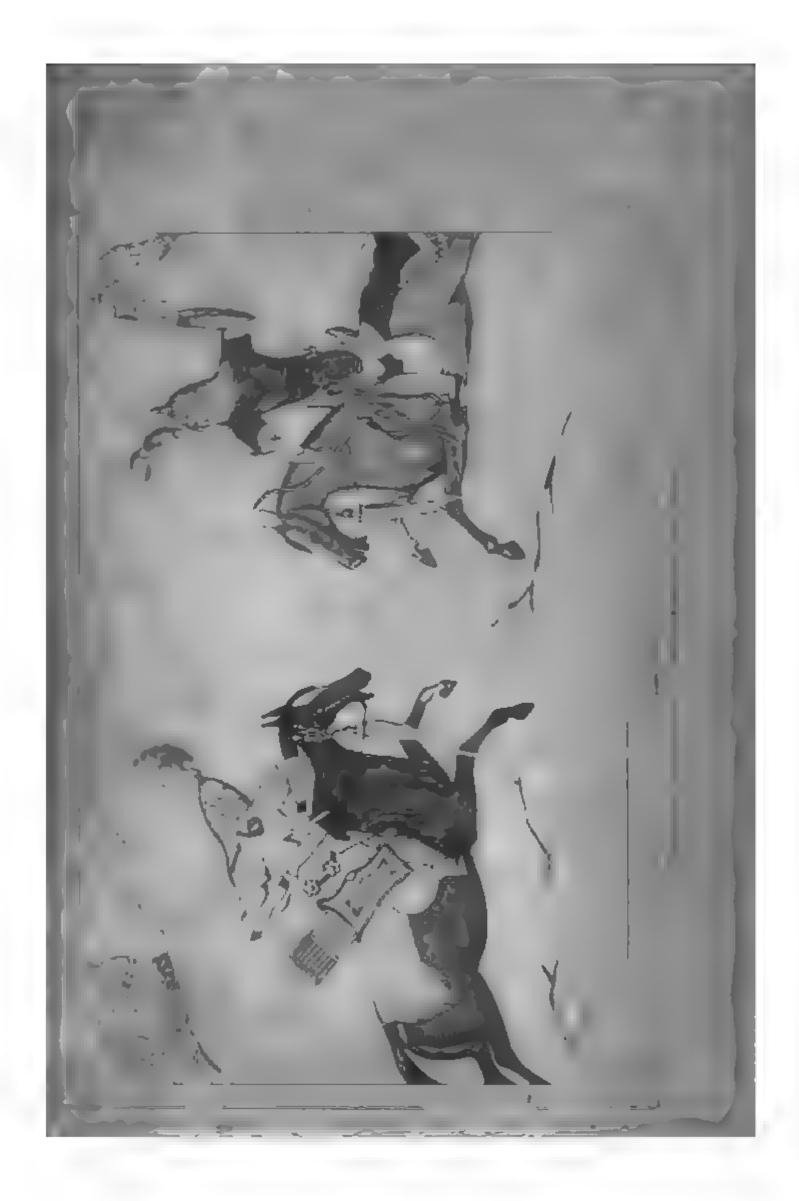






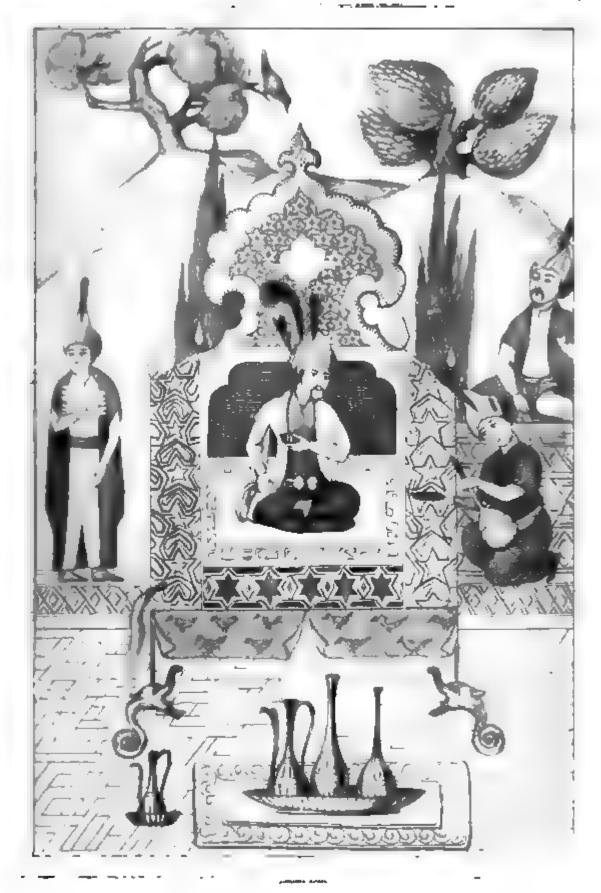






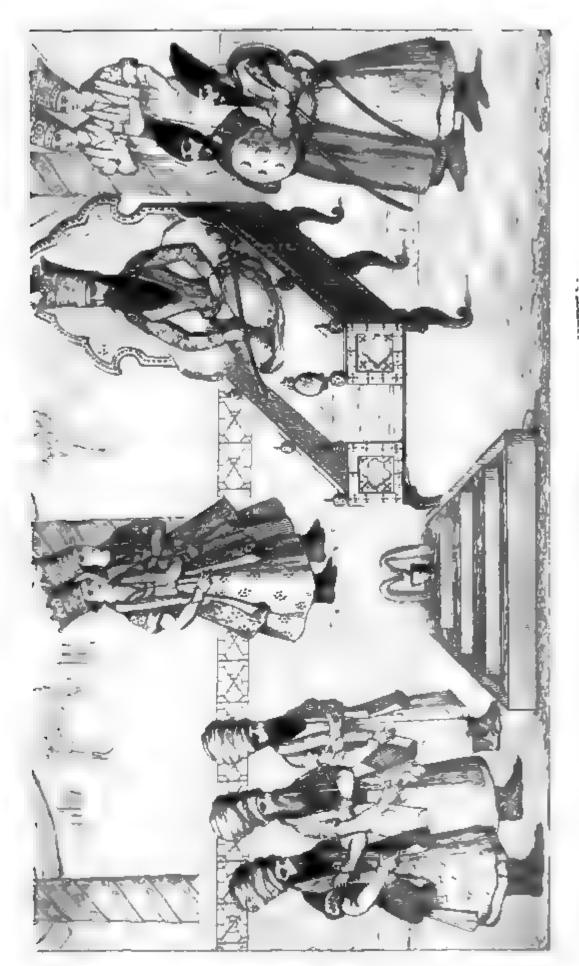


to depres to the comment of the contract of

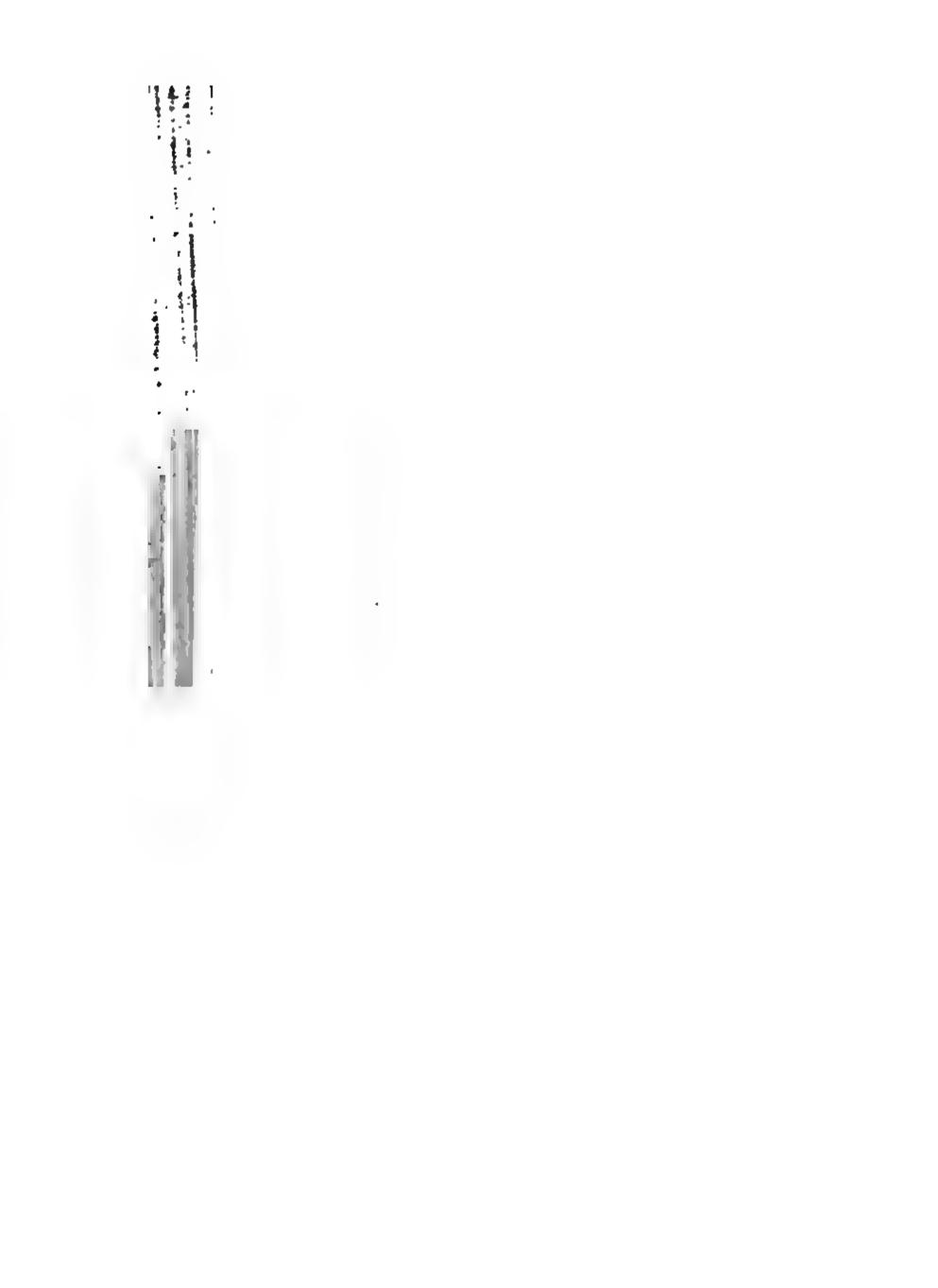


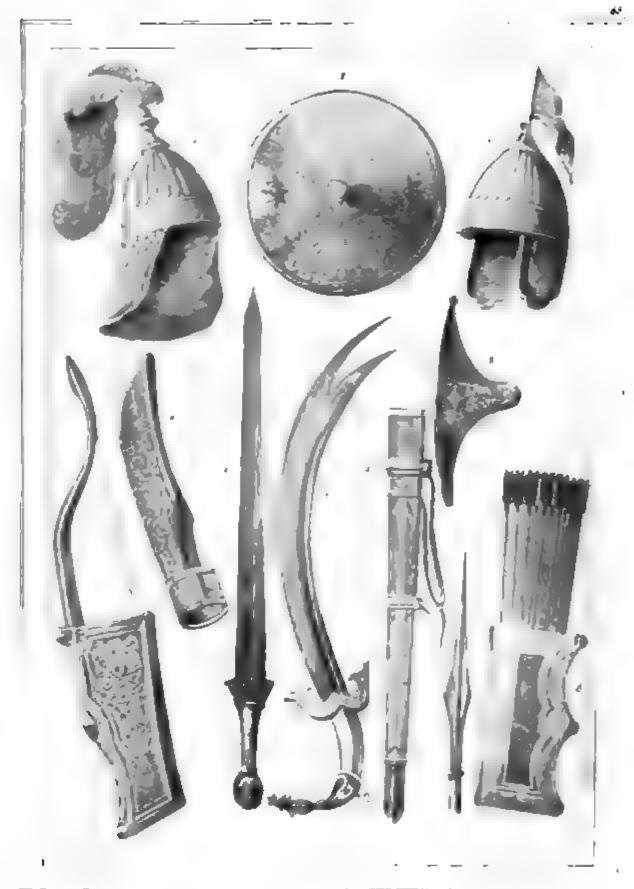
Personal amount to have have



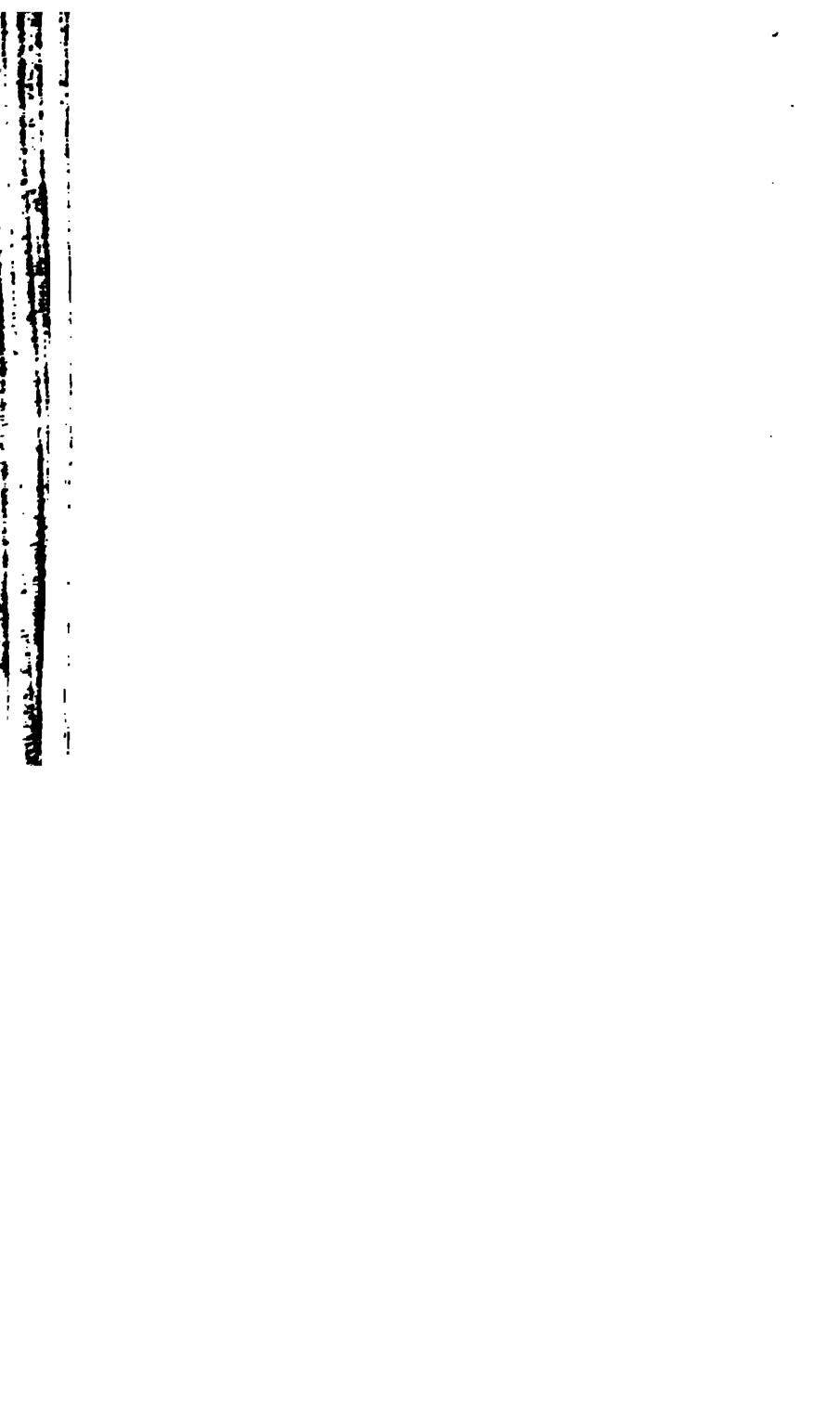


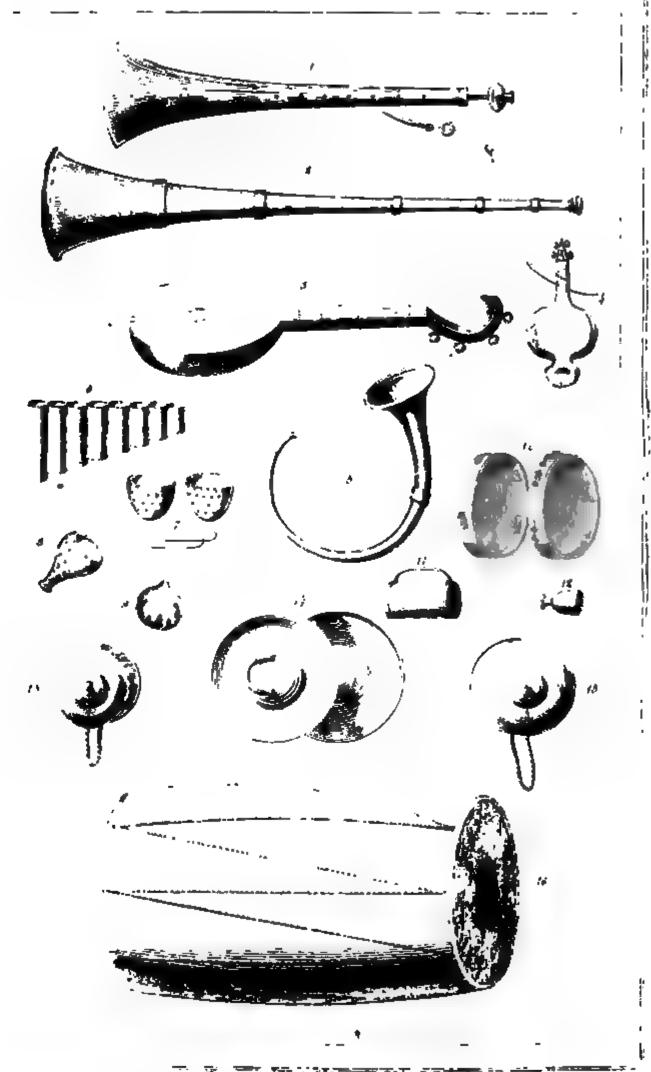
And de Popula sugares une consesse



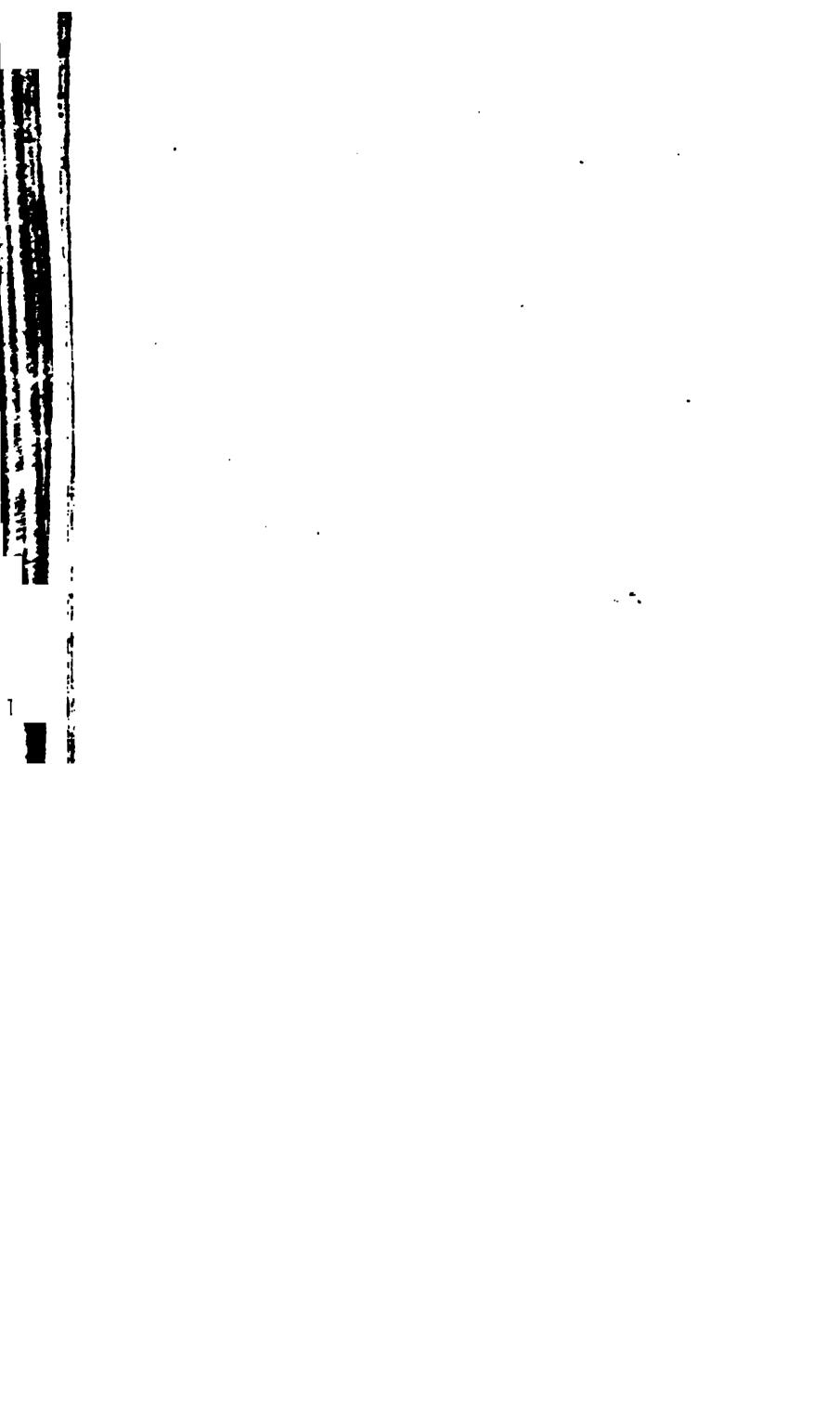


Yours assessmen

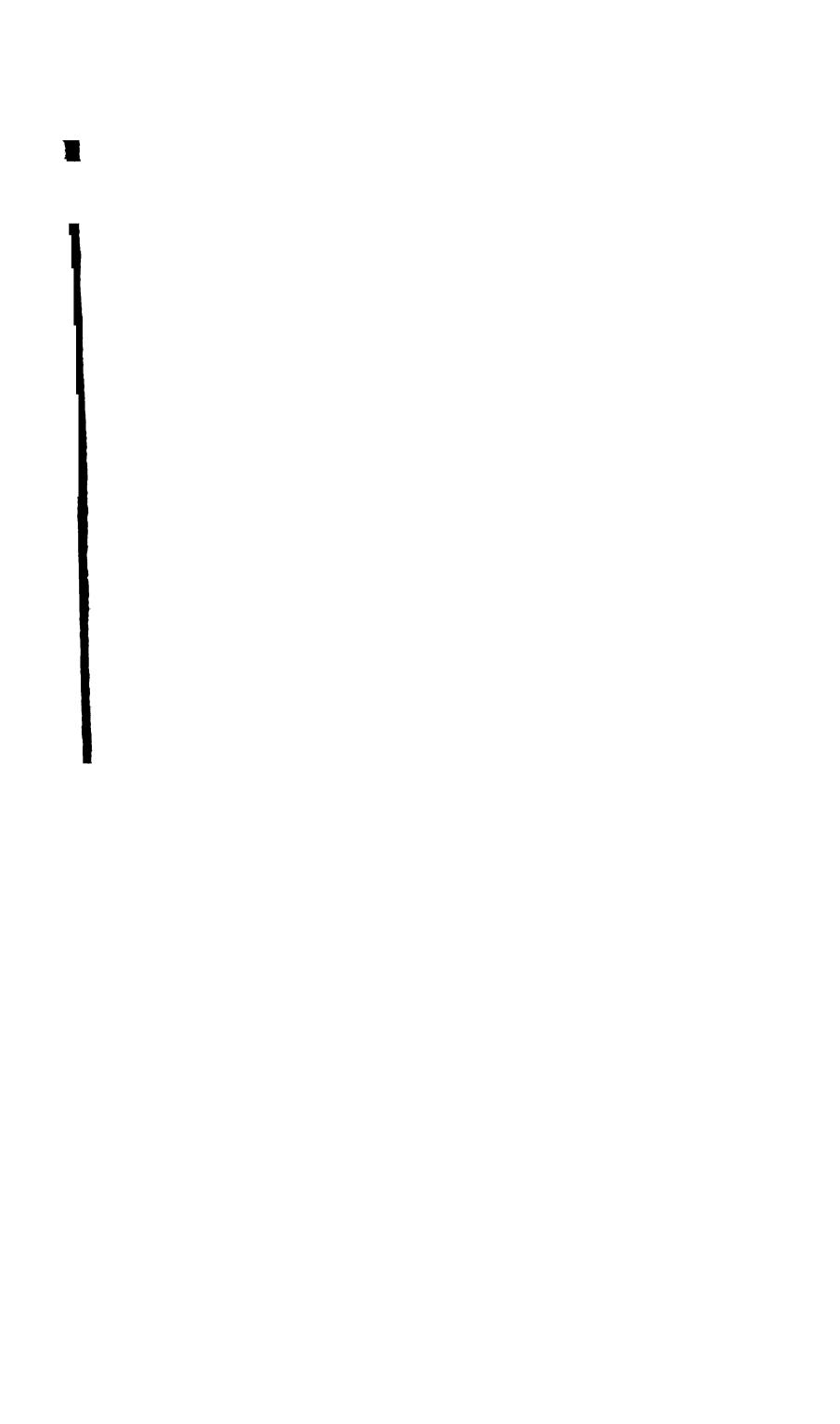


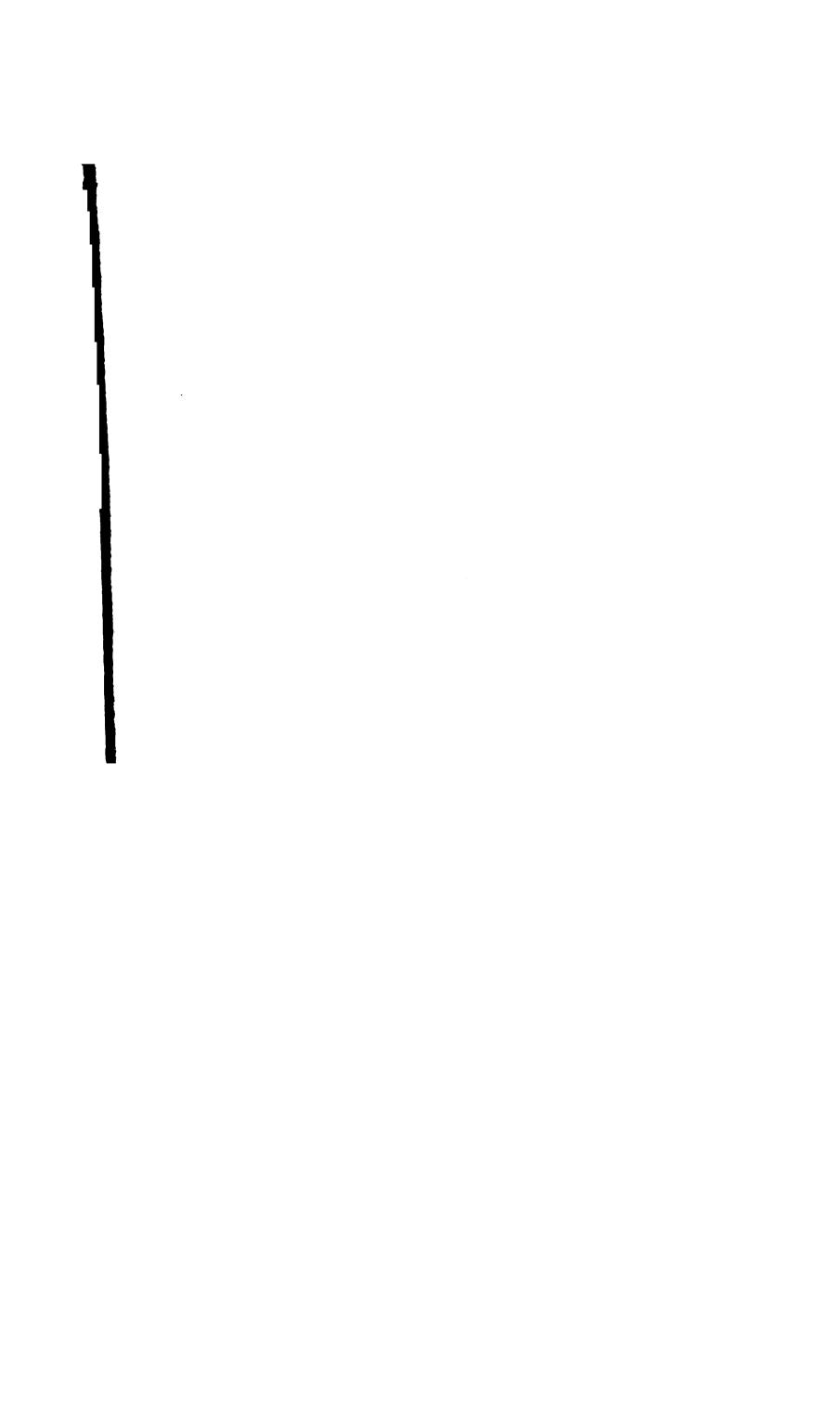


Instruments de Musique









THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

